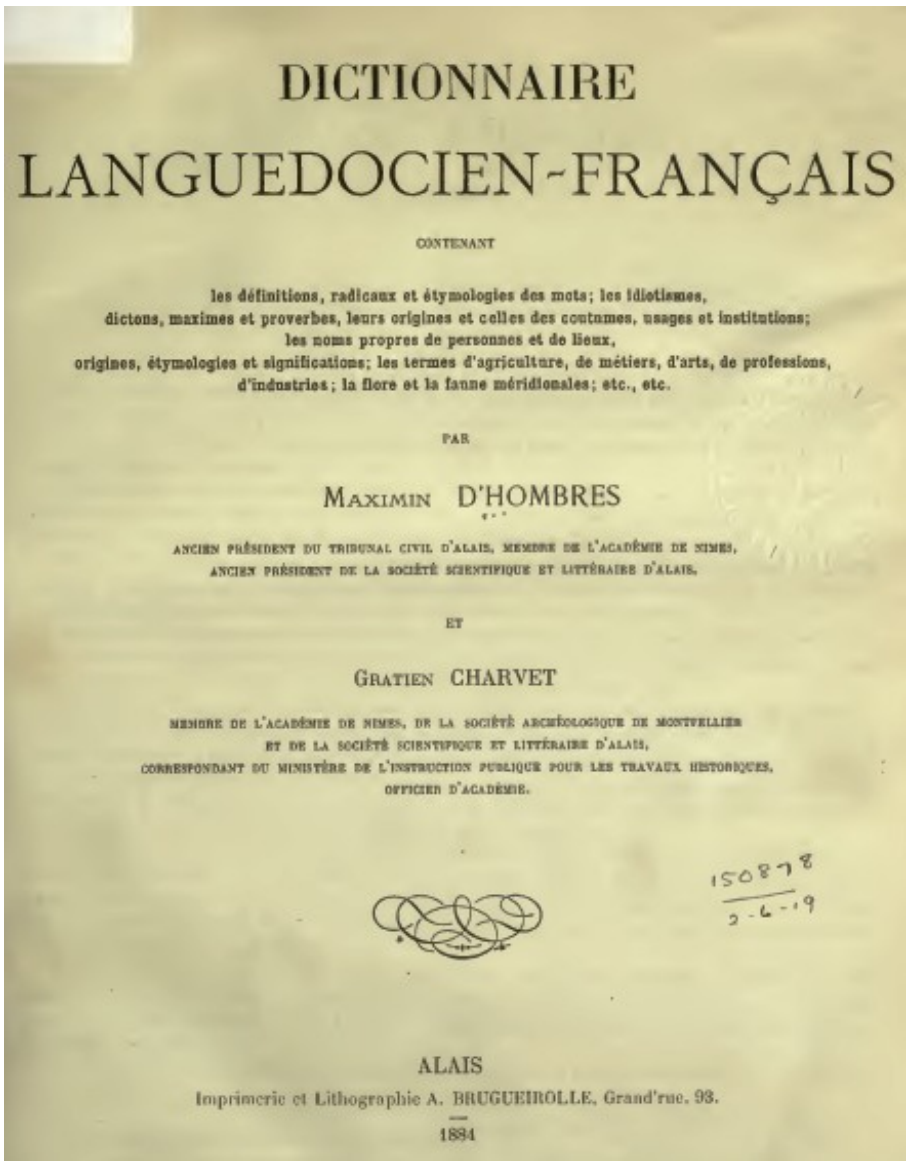
Institut d'estudis occitans de París
Documents per l'estudi de la lenga occitana
N°79

Maximin d'HOMBRES & Gratien CHARVET

Dictionnaire languedocien-français - 1 (A-E)



DICTIONNAIRE

LANGUEDOCIEN-FRANÇAIS

CONTENANT

les définitions, radicaux et étymologies des mots; les idiotismes,
dictons, maximes et proverbes, leurs origines et celles des coutumes, usages et institutions;
les noms propres de personnes et de lieux,
origines, étymologies et significations; les termes d'agriculture, de métiers, d'arts, de professions,
d'industries; la flore et la faune méridionales; etc., etc.

PAR

MAXIMIN D'HOMBRES

ANCIEN PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL D'ALAIS, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NIMES,
ANCIEN PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS.

ET

GRATIEN CHARVET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NIMES, DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE MONTPELLIER
ET DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS,
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES,
OFFICIER D'ACADÉMIE.

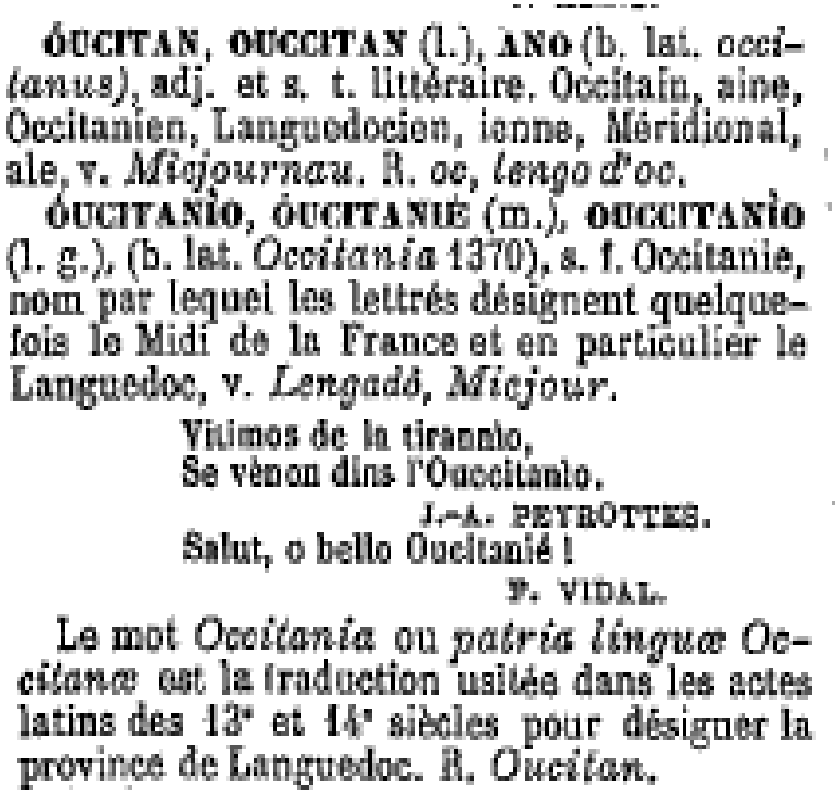
150878
2-6-19

ALAIS
Imprimerie et Lithographie A. BRUGUEIROLLE, Grand'rue, 93.
1884

Edicion originala Alais, Brugueirolle, 1881
Document dins lo maine public numerizat per Microsoft

Documents per l'estudi de la lenga occitana

Daus libres de basa numerizats e betats a dispausicion sus un site unique.



ÒUCITAN, OUCCITAN (l.), **ANO** (b. lat. *occitanus*), adj. et s. t. littéraire. Occitain, aine, Occitanien, Languedocien, ienne, Méridional, ale, v. *Miejournau*. R. *oc, lengo d'oc*.

ÒUCITANÌO, ÒUCITANIÉ (m.), **OUCCITANÌO** (l. g.), (b. lat. *Occitania* 1370), s. f. Occitanie, nom par lequel les lettrés désignent quelquefois le Midi de la France et en particulier le Languedoc, v. *Lengadò, Miejour*.

Vitimos de la tiranno,
Se vènon dins l'Ouccitanio.
J.-A. PEYROTTES.

Salut, o bello Ouccitanié !
F. VIDAL.

Le mot *Occitania* ou *patria linguæ Occitanæ* est la traduction usitée dans les actes latins des 13e et 14e siècles pour désigner la province de Languedoc. R. *Ouccitan*.

Des ouvrages fondamentaux numérisés et mis à disposition sur un site unique.

ieo institut d'estudis occitans París

Mesa en linha per :
IEO París
http://ieoparis.free.fr

DICTIONNAIRE

LANGUEDOCIEN-FRANÇAIS

CONTENANT

les définitions, radicaux et étymologies des mots; les idiotismes,
dictons, maximes et proverbes, leurs origines et celles des coutumes, usages et institutions;
les noms propres de personnes et de lieux,
origines, étymologies et significations; les termes d'agriculture, de métiers, d'arts, de professions,
d'industries; la flore et la faune méridionales; etc., etc.

PAR

MAXIMIN D'HOMBRES

ANCIEN PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL D'ALAIS, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NIMES,
ANCIEN PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS,

ET

GRATIEN CHARVET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE NIMES, DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE MONTPELLIER
ET DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE D'ALAIS,
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES,
OFFICIER D'ACADÉMIE.

150878
2-6-19

ALAIS
Imprimerie et Lithographie A. BRUGUEIROLLE, Grand'rue, 93.
1884

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

MAXIMIN D'HOMBRES

Deu agradal e al pobol util.
Agréable à Dieu et utile au peuple.
Vieille Charte d'Alais.

On l'a dit bien souvent et avec juste raison : certaines familles semblent être prédestinées au goût des recherches studieuses; elles possèdent ce don naturellement et se le transmettent de génération en génération comme un précieux héritage. Cette observation ne s'est jamais manifestée avec plus d'évidence qu'à l'égard de Maximin d'Hombres.

François-Louis-Maximin d'Hombres naquit, le 14 août 1810, à Alais, d'une ancienne et honorable famille des Cévennes. Il était le fils de François-Régis d'Hombres dont les vertus charitables sont restées légendaires, et de Marie-Antoinette-Eulalie Desroche, de Génolhac.

Petit neveu des deux célèbres Boissier de Sauvages, par sa grand'mère Marie-Augustine Boissier de La Croix de Sauvages, et neveu du baron d'Hombres-Firmas, il voulut se rendre digne de ses devanciers et suivre comme eux, avec honneur, la voie que leurs travaux lui avaient ouverte.

Doué d'une intelligence peu commune et d'une pénétration non moins remarquable, Maximin fit avec succès ses études classiques à Forcalquier d'abord, à Aix ensuite, chez les Jésuites. Il les poursuivit plus tard au collège de sa ville natale, et alla les compléter à Paris par celles du Droit.

Ses débuts à Alais, comme avocat, lui valurent les éloges les plus mérités, et firent présager pour lui un brillant avenir. Il prit, pendant trente-cinq ans, une part active à tous les grands débats judiciaires qui se produisirent devant le tribunal de cette ville. A partir de 1840, il fit toujours partie des Conseils de l'ordre; et, à neuf reprises différentes, il en fut élu bâtonnier. « Cœur noble, âme généreuse, esprit cultivé, » a dit sur sa tombe un de ses anciens confrères, « Maximin d'Hombres était un de ces hommes dont le talent et la probité s'imposent et honorent les corps auxquels ils appartiennent (1). »

Caractère aimable et enjoué, esprit incisif et éminemment gaulois, Maximin avait l'aimable défaut des hommes très spirituels, qui n'ont jamais l'air de se prendre tout-à-fait au sérieux, lors même qu'ils se livrent à des occupations fort sérieuses; contrairement aux esprits bornés ou superficiels, qui se gardent bien de douter d'eux-mêmes, et font consister leur principal mérite à s'occuper, avec une gravité affectée, de choses parfaitement insignifiantes.

Un membre de la société d'Alais a décrit avec finesse « cette figure originale et sympathique, présentant un singulier mélange de douceur et de malice, de bonhomie et de causticité..... Ce charmant causeur, prompt à la réplique, habile à lancer le trait, à la verve familière, aiguisée, piquante, ironique, mais jamais blessante (2). »

Une bienveillance constante, une bonté inaltérable, formait, en effet, le fond du caractère de Maximin

(1) Discours de M. Émile Pin, bâtonnier de l'Ordre des avocats.

(2) V. Arphan. — Compte-rendu des travaux de la Société scientifique et littéraire d'Alais, pendant l'année 1873.

Digitized by Microsoft ®

d'Hombres. Ses qualités charmantes, son abord facile et plein d'aménité, lui attiraient l'estime et l'affection universelles. Quant à ses amis, ils ont pu apprécier combien l'un d'entre eux (1) l'a justement défini en signalant chez lui cette *ténacité du cœur* qui rendait ses affections indissolubles.

Pourrions-nous oublier, en parlant des précieuses qualités de notre ami, celles qui étaient peut-être les moins apparentes, mais en même temps les plus réelles : ces vertus bienfaisantes, ces habitudes de charité, héréditaires dans sa famille, dont pourraient rendre témoignage tant de misères secourues, tant d'infortunes soulagées en silence, sans faste et sans ostentation?

Aussi, lorsqu'à la fin de sa carrière d'avocat, parcourue avec autant d'honneur que de distinction, Maximin d'Hombres fut appelé à la Présidence du Tribunal d'Alais, tous ses concitoyens, sans acception d'opinions, applaudirent avec enthousiame à une nomination si bien justifiée.

*
* *

Maximin d'Hombres avait épousé, le 26 novembre 1844, M^lle^ Victorine Farjon, de Montpellier, dont l'inaltérable affection l'a, jusqu'à ses derniers moments, entouré des soins les plus délicats et les plus dévoués.

Durant de longues années, Maximin d'Hombres a fait partie du Conseil municipal d'Alais, où l'avaient appelé la confiance et l'affection de ses concitoyens; et il a rempli, pendant un certain temps, les fonctions d'adjoint à la mairie.

Il était membre de l'*Académie du Gard*, de la *Société des études pour les langues romanes* et de la *Société scientifique et littéraire d'Alais*, dont il a occupé la présidence pendant l'année 1872.

Maximin d'Hombres avait eu quatre frères, morts avant lui, et une sœur qui lui survit : 1° Hippolyte, ancien élève de l'École polytechnique, mort en Afrique, capitaine du génie; — 2° Léonce, mort religieux trappiste; — 3° Ernest, mort garde-général des Eaux-et-Forêts; — 4° Paulin, mort enseigne de vaisseau devant Saint-Jean-d'Ulloa; — 5° Pauline, religieuse de la Visitation à Tarascon, seule survivante.

Avec Maximin s'est éteinte la descendance mâle de la branche cadette de la famille d'Hombres.

*
* *

Doué d'une aptitude exceptionnelle pour toutes sortes de travaux, mais principalement porté vers les études littéraires, historiques et archéologiques, Maximin savait faire marcher de front ces diverses études avec celles de sa profession. Les premières avaient même d'autant plus de charme et d'attrait pour lui, qu'elles fournissaient à son esprit une agréable diversion aux fatigues du barreau, et lui servaient en quelque sorte de délassement.

Le but constant qu'il poursuivit toute sa vie fut de mettre en lumière les principaux faits historiques qui se rattachent au passé de sa ville natale pour laquelle il professait, comme tous ses devanciers, une prédilection intime et profonde, un culte ardent et passionné : *Soli totus amor* (2).

A part ses incontestables qualités littéraires, ce qui mérite surtout d'être signalé dans Maximin d'Hombres, c'est l'esprit de suite et l'opiniâtreté dans le travail qui, chez l'historien et l'érudit, sont toujours des qualités fécondes.

« On est en général tenté de plaindre les savants qui consacrent leur vie à composer de gros livres et les curieux qui passent leur temps à les lire, dit M. Gaston Boissier. Peut-être les uns et les autres sont-ils beaucoup moins malheureux qu'on ne le suppose. S'il faut un certain courage pour se jeter résolument dans ces études pénibles et infinies, il est rare, quand les premières difficultés sont vaincues, qu'on n'éprouve pas

---

(1) Éloge de Maximin d'Hombres, par M. d'Espinassous.

(2) Épigraphe inscrite par Maximin d'Hombres en tête de son Étude sur Alais.

Digitized by Microsoft ®

pour elles un grand attrait : elles ont ce privilège qu'elles donnent beaucoup plus qu'elles ne promettent. Les érudits, qui se sont fait un domaine restreint et fermé, le fouillent avec passion dans tous les sens, et finissent toujours par y découvrir quelque coin de terre inconnu où ils sont les premiers à poser le pied. Ce plaisir est un des plus vifs qu'on puisse éprouver, et il n'est pas commun (1). »

***

Maximin d'Hombres a laissé trois excellentes Études ou notices réunies dans le volume des *Recherches historiques sur Alais*, publié en 1860, en collaboration avec MM. Marette, Duclaux-Monteil et César Fabre.

La première de ces notices est un précis historique sur la *Seigneurie d'Alais*. C'est, sans contredit, le travail le plus complet qui ait jamais été publié sur cette matière.

La seconde contient une étude archéologique et historique sur l'ancienne église de Saint-Jean-Baptiste d'Alais, convertie plus tard en cathédrale.

La troisième traite des anciens noms des rues et places de la ville avec l'indication de leur étymologie.

On doit, en outre, à Maximin d'Hombres, de nombreux articles publiés dans l'*Écho d'Alais*, journal dont l'existence a duré onze années, de 1841 à 1852, et dont il fut l'un des principaux fondateurs.

On a aussi de lui une notice biographique placée en tête de la deuxième édition de *Las Castagnados*, recueil de poésies languedociennes du marquis de Lafare-Alais, à qui l'unissait une vieille et étroite amitié; et trois ou quatre plaquettes, sans nom d'auteur, qui n'ont jamais été mises en vente : il n'en a été tiré qu'un nombre très restreint d'exemplaires (2).

Mais les travaux les plus remarquables dus à ses longues et patientes recherches et à sa profonde érudition, sont : 1° Une étude de longue haleine, sous forme de discours, intitulée : ALAIS, *ses origines, sa langue, ses chartes, sa commune et son consulat;* 2° Le nouveau DICTIONNAIRE LANGUEDOCIEN-FRANÇAIS, resté inachevé.

***

Dans son étude sur Alais, l'auteur expose d'abord l'ensemble de son œuvre.

Il a pris à tâche de faire ressortir le synchronisme qui existe entre les origines de l'organisation municipale de la ville d'Alais et celles de la formation de son langage. Il établit l'étymologie du nom d'Alais qui tient par ses racines à la langue celtique; il montre la contrée successivement occupée par les Ibères, les Ligures, les Celtes, les Romains, les Franks, les Visigoths, les Sarrasins, et assimilant à son idiome des éléments divers empruntés au langage de ses envahisseurs. Il signale l'introduction de la forme latine, dans la langue indigène, comme la conséquence évidente de l'occupation romaine et de l'établissement du christianisme dans la Gaule méridionale; et, après l'apaisement des grandes secousses produites par les invasions, il montre ce même langage national, ainsi modifié, s'assujétissant à des règles, se fixant progressivement, et, sous le nom de *langue romane*, s'imposant à l'Europe occidentale.

Abordant ensuite la période féodale, l'auteur fait apparaître, en 1093, le premier seigneur connu d'Alais, Raymond Pelet, qui prend part à la première croisade, de concert avec Raymond-Décan d'Uzès et Guillaume de Sabran, sous les ordres de Raymond IV de Saint-Gilles. Il fait voir aussi les papes Gélase II, en 1118, et Alexandre III, en 1162, recevant à Alais l'hospitalité des Pelet; il décrit la vie seigneuriale, les aventures des troubadours de la contrée; il dépeint enfin, au seuil du XIII[e] siècle, la ville d'Alais entrant

---

(1) G. BOISSIER. — *Les provinces orientales de l'empire romain.*

(2) *Les Chartes d'Alais du XIII[e] siècle,* traduites du roman et du latin en rimes françaises, 40 pages in-8°; — *Rapport au Conseil municipal d'Alais sur la dénomination des rues et places de la ville; — Coup-d'œil sur l'alignement et les syndicats du Gardon,* 80 pages in-8°.

Digitized by Microsoft ®

« en possession d'elle-même et de la vie publique; » le peuple alaisien établissant ses droits; affirmant son existence civile et son organisation communale.

Parvenu à cette partie de son Étude, l'auteur passe en revue les principaux articles de la charte de 1200, octroyée par les seigneurs aux habitants d'Alais, et si étrangement défigurée dans son texte et dans sa date par MM. Beugnot (1) et Laferrière (2). Rétablissant les textes d'après les documents originaux déposés aux archives municipales, il présente une vue d'ensemble de l'organisation communale d'Alais, en faisant ressortir le profond sentiment religieux qui domine dans les institutions de la société naissante.

***

Le nouveau *Dictionnaire languedocien-français* fut le but constant vers lequel convergèrent les études de Maximin d'Hombres, et la meilleure partie de l'existence de notre cher et regretté confrère a été consacrée à cette œuvre capitale, qu'une mort prématurée ne lui a pas permi d'achever.

En publiant son *Dictionnaire languedocien-français,* l'abbé de Sauvages s'était donné pour mission principale d'enseigner à parler correctement le français à ceux de ses compatriotes qui, accoutumés dès l'enfance à formuler leur pensée en languedocien, n'en donnaient, en se servant du français, qu'une traduction vicieuse hérissée de gasconismes. Il se proposait, en outre, d'expliquer les mots du vieux langage dont fourmillent les anciens documents écrits de l'époque féodale.

Cette préoccupation constante a empêché le savant abbé d'atteindre le résultat qu'on était en droit d'espérer de lui. Elle lui a fait souvent négliger ou omettre les mots les plus usuels et le mieux employés pour s'attacher de préférence aux termes purement techniques. Ainsi restreint dans sa spécialité, on peut dire que le plan de l'ouvrage manque d'unité et demeure incomplet, au grand préjudice du dialecte alaisien.

Le danger qu'avait voulu conjurer l'abbé de Sauvages n'existe d'ailleurs plus de nos jours. Ce n'est pas, en effet, l'altération de la langue française par le languedocien qui est à craindre à l'heure présente : l'influence contraire est bien plus à redouter, et nous assistons, chaque jour, à l'envahissement progressif de notre belle et vieille langue d'Oc, qui tend à se pervertir et à se corrompre, en se francisant.

C'est pour combler les nombreuses lacunes du dictionnaire de l'abbé de Sauvages que l'auteur des *Castagnados* eut le premier la pensée, il y a déjà plus de trente ans, de rendre sa physionomie vraie au dialecte alaisien, cet ami d'enfance qu'il savait manier avec tant de grâce et d'esprit. Il associa à cette œuvre considérable deux amis intimes, MM. J-M. Marette et Maximin d'Hombres, animés comme lui du feu sacré; et, avec leur collaboration, il jeta les fondements de l'œuvre future, en commençant par recueillir la onmenclature de tous les mots qui devaient entrer dans le nouveau *Dictionnaire languedocien-français*, nomenclature écrite en entier de la main du marquis de La Fare, et destinée de servir de guide aux trois collaborateurs. Cette classification devait être considérée comme un arrêt définitif, qu'il fallait religieusement respecter.

Mais la mort vint successivement enrayer ou suspendre l'accomplissement de l'œuvre commencée. M. le marquis de Lafare-Alais succomba le premier en 1846; M. Marette le suivit vingt ans plus tard, en 1866.

L'honneur et le fardeau de l'entreprise devinrent alors l'héritage exclusif du dernier des survivants, qui, à son tour, devait disparaître avant d'avoir pu mettre la dernière main à ce monument patriotique.

***

A dater de sa nomination comme président du Tribunal civil d'Alais, l'existence de Maximin d'Hombres ne devait plus être qu'une longue agonie précédant une crise suprême.

---

(1) *Documents inédits sur l'histoire de France.* Les Olim, ou registres des arrêts rendus par la Cour du roi, publiés par M. Beugnot, membre de l'Institut. T. III, 2ème partie, 1312-1318. Appendice; *Anciennes coutumes d'Alais*, pp. 1458-1501.

(2) Laferrière. *Histoire du Droit français,* T. V, Coutumes de France, sect. II; *Anciennes Coutumes d'Alais,* Paris 1858.

Digitized by Microsoft®

Notre ami succomba, le 27 décembre 1873, à la cruelle maladie dont il était atteint depuis plusieurs mois. Il mourut en chrétien convaincu et résigné, digne couronnement d'une aussi belle existence.

M. E. de Roux-Larcy a résumé en trois mots, sur sa tombe, la noble devise de Maximin : « *Dévouement, abnégation, fidélité.* »

« Sa foi religieuse, a-t-il ajouté, sa mort la proclame..... — Sa foi politique fut de celles qui commandent le respect à leurs adversaires, et qu'aucune épreuve ne fait jamais défaillir (1). »

« Né dans le sein de l'Église romaine, élevé dans la foi et l'amour de ses dogmes, dans le respect de ses décisions, dans la soumission à sa discipline, a dit excellemment de lui M. d'Espinassous, rien de ce qui, dans nos temps troublés, a fait hésiter tant d'âmes, n'a eu la force de le faire dévier un seul moment de son devoir filial..... Dieu, roi, patrie, cité, famille, amis, tant que ce noble cœur a battu, il a tout aimé avec obstination..... — Catholique et légitimiste par sentiment, il devait nécessairement en être le type le plus pur, et il ne pouvait que vivre et mourir dans les bras de l'Église et en rêvant du trône (2). »

A ce splendide hommage aussi mérité que noblement exprimé, il nous suffira d'ajouter que la mort de Maximin d'Hombres fut une perte irréparable pour sa famille et ses nombreux amis, et un deuil public pour cette excellente population alaisienne, qui voyait s'éteindre en lui une de ses figures les plus originales et les plus aimées, un des derniers chroniqueurs de ses mœurs populaires, un des derniers représentants de ses antiques traditions.

*
* *

Après la mort de notre ami, Madame d'Hombres voulut bien nous confier le soin de terminer l'œuvre inachevée de son mari : honneur insigne et périlleux, qui nous revenait moins qu'à tout autre et que nous nous sommes efforcé de justifier, sans espérer d'y avoir réussi aussi complètement que nous l'aurions désiré.

Maximin d'Hombres avait, en mourant, laissé le *Dictionnaire languedocien* rédigé et imprimé jusqu'à la lettre M, inclusivement. Il restait donc à définir, sans autres jalons que la liste incomplète laissée par M. le marquis de La Fare-Alais, tous les mots correspondant aux douze dernières lettres de l'alphabet.

L'orthographe introduite par M. de La Fare, dans ses poésies, est des plus défectueuses et se trouve en complète opposition avec les origines et les traditions de la langue d'Oc. Maximin d'Hombres l'avait néanmoins adoptée, par déférence pour le souvenir de son ami, et, bien que nos préférences soient en faveur de l'orthographe rationnelle, reconstituée par la renaissance provençale, nous avons dû, à notre tour, nous plier aux mêmes exigences, pour conserver, à l'œuvre à moitié accomplie de nos prédécesseurs, sa physionomie propre et sa complète unité.

Dix ans ont été consacrés à cette tâche laborieuse, dont l'accomplissement nous a été facilitée surtout par MM. Émile de Firmas-Périès et César Fabre, deux alaisiens de vieille-roche, pour qui le dialecte Cévenol n'a point de secrets. Nous devons aussi de nombreux renseignements aux trois poètes d'Alais, successeurs de La Fare, MM. Paul Félix, André Leyris et Albert Arnavieille ; et, d'autre part, M. Émile Reboul, a bien voulu prêter à MM. Alfred Veirun, Auguste Brugueirolle et Clodomir Castagnier, imprimeurs du Dictionnaire, le concours de son remarquable talent de correcteur.

Nous nous estimons heureux de pouvoir consacrer ici, à ces bienveillants collaborateurs, les meilleurs témoignages de notre sincère reconnaissance.

Alais, 27 décembre 1883.

G. CHARVET.

---

(1) Discours prononcé par M. E. de Roux-Larcy sur la tombe de M. Maximin d'Hombres.

(2) Éloge de M. Maximin d'Hombres, par M. d'Espinassous.

Digitized by Microsoft ®

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS

A ou a	*Actif.*
Acc	*Accusatif*
Adj	*Adjectif.*
Adv	*Adverbe* ou *Adverbialement.*
Allem	*Allemand.*
Angl	*Anglais.*
Art	*Article.*
Au Fig	*Au figuré.*
Augm	*Augmentatif.*
Au prop	*Au propre.*
Bass. lat	*Basse latinité.*
Cant	*Canton.*
Cat	*Catalan.*
Celt	*Celte* ou *Celtique.*
Cév	*Cévenol.*
Comm	*Commune.*
Conj	*Conjonction.*
Contr	*Contraction.*
Corr	*Corruption* ou *Corrompu.*
Dat	*Datif.*
Démons	*Démonstratif.*
Dér	*Dérivation* ou *Dérivé.*
Dial	*Dialecte.*
Dict	*Dictionnaire.*
Dim	*Diminutif.*
Diph	*Diphthongue.*
Emp	*Emprunt* ou *Emprunté.*
Esp	*Espagnol.*
Etym	*Etymologie.*
Exclam	*Exclamation.*
Ex	*Exemple.*
F. ou f	*Féminin.*
Fam	*Famille* ou *Familier.*
Fig	*Figuré.*
Fr	*Français.*
Fréq	*Fréquentatif.*
Gasc	*Gascon.*
Génit	*Génitif.*
Gr	*Grec.*
Imp	*Impératif.*
Ind	*Indicatif.*
Interj	*Interjection.*
Irrég	*Irrégulier.*
Ital	*Italien.*
Lang	*Languedocien.*
Lat	*Latin.*
Lim	*Limousin.*
Linn	*Linnée, naturaliste.*
Loc. prvb	*Locution proverbiale.*
M. m. ou masc	*Masculin.*
M. sign	*Même signification.*
N. pr	*Nom propre.*
Par ext	*Par extension.*
Par ex	*Par exemple.*
Part. pass	*Participe passé.*
Péj. ou Péjor	*Péjoratif.*
Pers	*Personne.*
Phr. f ou faite	*Phrase faite*
Plur	*Pluriel.*
Port	*Portugais.*
Pop	*Populaire.*
Poss	*Possessif.*
Prép	*Préposition.*
Prés	*Présent.*
Prét	*Prétérit.*
Pron	*Pronom.*
Prov	*Provençal.*
Prvb	*Proverbe.*
Rédup	*Réduplicatif.*
Réf	*Réfléchi.*
Rel	*Relatif.*
Sing	*Singulier.*
Subs. ou s	*Substantif.*
Syn	*Synonyme.*
Trad	*Traduit.*
Triph	*Triphthongue.*
V. c. m	*Voyez ce mot.*
V. ou v	*Verbe.*
V. l	*Vieux langage.*
Voy	*Voyez.*

— Indique le changement d'acceptions ou de sens d'un mot; mais plus souvent les citations et remarques.

= Signifie *égale.* Ex. *Ac = ec, ac* égale *ec; angue = anègue, = anenche : angue* égale *anègue,* égale *anenche;* etc.

Digitized by Microsoft ®

DICTIONNAIRE

LANGUEDOCIEN-FRANÇAIS

BOISSIER DE SAUVAGES! DE LA FARE-ALAIS! Deux noms radieux et sympathiques, que nous sommes heureux d'inscrire en tête des colonnes de ce livre, et qui feront sa meilleure fortune.

Au premier nous rattachent des liens de famille; au second est due l'idée première de notre nouveau *Dictionnaire languedocien*.

L'abbé de SAUVAGES, parmi les célébrités que notre pays a vues naître, on l'a dit avec raison, est la plus complètement alaisienne : aucune n'a le cachet du crû comme la sienne. Géologue, physicien, naturaliste, agronome, littérateur ou lexicographe, soit qu'il consacre ses études à l'agriculture, soit qu'il dirige ses recherches vers la linguistique, tous les travaux d'une vie bien remplie et toujours appliquée, les connaissances variées qu'il possède à un degré distingué, supérieur même en quelques branches, son expérience et son rare savoir semblent n'avoir quelque prix à ses yeux qu'autant qu'il peut les faire tourner à la prospérité et à l'illustration de son pays natal.

Entre tous ses ouvrages, le seul dont nous ayons à parler ici, le mieux connu peut-être, ne pouvait manquer de porter l'empreinte de cette pensée de bien public. Dès le titre même de son dictionnaire, et dans sa préface, le but du modeste savant prend plaisir à s'avouer hautement. Il se donne pour mission principale d'enseigner à parler correctement le français à ceux de ses compatriotes qui, accoutumés dès l'enfance à formuler leur pensée en languedocien, n'en donnent, en se servant du français, qu'une traduction vicieuse et toute hérissée de gasconismes. Il se propose ensuite d'expliquer les mots du vieux langage dont fourmillent les titres et actes établissant d'anciens droits ou leur exemption. Une pareille conception a pu paraître étrange, originale : il n'y faut voir que le sentiment exagéré peut-être mais touchant, d'un noble patriotisme, qui sacrifie au désir d'être utile même le soin de sa renommée littéraire et scientifique. Cette préoccupation toutefois a empêché une œuvre excellente d'atteindre la portée que l'auteur pouvait se promettre. Elle lui fait mettre de côté les mots les plus usuels, pour ne s'attacher qu'à des techniques; tous les termes, et souvent les mieux employés, ne se trouvent pas chez lui, et il les néglige pour en poursuivre d'autres, hors de son domaine, s'il y peut saisir l'occasion d'un redressement et matière à sa leçon de français. Restreint ainsi dans une spécialité, et en même temps entraîné vers des dialectes étrangers, son plan est incomplet et manque d'unité, au grand détriment de notre dialecte. Quelle valeur, en effet, était destiné à avoir, pour l'avenir littéraire de notre pays, un travail de cette importance, exécuté par un homme comme l'abbé de SAUVAGES, si, au lieu de se renfermer dans un traité de purisme français, il nous eût donné un vrai lexique languedocien, embrassant la langue dans sa plénitude, ne sanctionnant que ce qu'il savait être de pur sang cévenol, mais légalisant tout notre avoir légitime! Sa réserve trop timide est d'autant plus regrettable, que personne encore n'avait, avec tant de profondeur, de sagacité et d'érudition, pénétré dans le génie de notre idiome, ne s'était plus impressionné de ses beautés, de sa limpidité, de la sève de ses tours, de ses images, de ses figures, de ses idiotismes. Malgré ces lacunes, SAUVAGES restera comme la gloire la plus populaire de nos contrées, et il méritera toujours d'être considéré comme le plus savant et le plus spirituel des initiateurs du languedocien.

Son recueil sera le meilleur à consulter et le plus curieux quand on voudra remonter aux sources; mais sa donnée trop exclusive devait nous interdire de le prendre en tout pour modèle. Le danger qu'il a voulu combattre n'existe plus d'ailleurs au même degré. Ce n'est pas l'altération de la langue française par le languedocien qui est à redouter : l'influence inverse est bien autrement à craindre, et le péril sérieux est au contraire de voir notre belle et

Digitized by Microsoft ®

vieille langue d'Oc se pervertir et se corrompre en se francisant. Notre génération qui s'en va et celles qui viennent, sont vouées au français : elles ne parlent et ne pensent plus qu'en français. Est-ce à dire cependant que, de notre passé, dont il ne reste plus qu'une ombre, rien ne soit à regretter? Faudra-t-il surtout que le fier et doux parler de nos pères et de nos mères-grands, pour avoir encore quelque charme et une valeur, ne se façonne qu'aux belles manières françaises et aux modes nouvelles, déserte son archaïsme, énerve sa virile individualité, se renonce tout entier à lui-même?

Quand la nationalité méridionale s'est fondue dans la grande nationalité française, notre terre classique des libertés communales, des franchises municipales, a-t-elle perdu par la conquête et par la centralisation son esprit d'indépendance et ses généreuses aspirations, qu'elle ne prouve encore par moments qu'il en survit un souvenir? N'en serait-il pas de même pour la langue d'Oc, qui a régné en souveraine des Alpes à l'Océan, des Pyrénées à la Loire? Quinze millions d'habitants, dans vingt départements, l'emploient comme moyen de communication habituel, comme l'agent le mieux compris dans leurs transactions, dans leurs besoins journaliers. Elle est partout, et son génie vivifie encore nos provinces; il semble les resserrer entre elles par une plus étroite solidarité. Elle est divisée en une nombreuse variété de dialectes, le Cévenol, le Provençal, le Limousin, l'Auvergnat, le Gascon, le Béarnais; mais elle les rapproche et les fusionne tous dans son principe unitaire, sous le même symbole commun et fédératif. L'ostracisme français n'est point parvenu à paralyser chez elle la fibre spiritualiste et poétique : elle vient de faire ses preuves éclatantes. On l'exclut des écoles, de l'enseignement classique et des académies : elle se venge de la proscription en forçant son vainqueur à applaudir, à envier les merveilleuses inspirations de sa muse toujours fidèle. Vaincue par les armes perfectionnées du français, on voudrait la reléguer à la campagne, à la ferme, parmi les paysans et les laboureurs; elle s'en échappe pour prendre ses entrées dans les salons du grand monde et sur les théâtres des premières villes. Modeste Cendrillon, on la croit réduite aux plus vulgaires usages de la vie commune, condamnée au rôle de servante, après avoir été dépouillée de sa part d'héritage par sa superbe sœur d'outre-Loire; mais elle est restée grande dame et noble fille du peuple, et elle ne veut pas que son blason mi-parti soit infecté de la barre ignominieuse de bâtardise. Elle était littéraire, élégante et polie avant que le français n'eût secoué son enveloppe tudesque et inculte. Elle n'a point abdiqué, et se souvient; elle se refuse à recevoir l'aumône du français, ce qui pour elle serait consentir à descendre à l'humiliante condition de patois, et dégénérer de langue savante et de haute extraction en un jargon grossier et barbare. Les royautés tombées, comme les démocraties asservies, ont leurs majestés et leurs fiertés, qui commandent encore le respect, et quelquefois de ces retours de sève et leurs jours de révolte, qui les relèvent des proscriptions et des dédains!

Ce n'est pas qu'il y ait à armer en guerre pour reconquérir à la langue d'Oc sa couronne de souveraine déchue, et pour la restaurer dans son rang politique et international d'autrefois. Ses destinées sont changées, elle n'aspire pas si haut; mais elle n'est pas tombée si bas qu'elle se laisse défigurer, travestir et outrager sans protestation. Au moins aura-t-elle bien le droit de vouloir rester en possession d'elle-même et de son génie, et qu'il lui soit permis, tant soit-elle bafouée et trahie, même par les siens et ses plus proches, d'espérer que son culte vit encore dans quelque noble cœur, et que le feu sacré trouvera un coin de foyer qui l'abrite et le conserve.

Cependant on a pu croire que l'heure de la réhabilitation était près de sonner pour elle, à voir le mouvement littéraire qui se produit en sa faveur à notre époque, si peu portée vers la littérature. C'est au moment où la langue d'Oc est proclamée, de par les pédants, morte sous la férule du français, et dûment ensevelie, que, de tout le Midi, dans son vieil idiome national, s'élève la plus éloquente des protestations, s'exprimant avec une fraîcheur de poésie, une jeunesse de verve, une inspiration, une originalité, à rassurer contre de fatidiques et niaises prédictions, à consoler des écœurements du positivisme matérialiste. Et c'est à ce moment-là même que les meilleurs esprits, en France et en Allemagne, — historiens, savants, philologues, curieux et érudits, doctes et lettrés, — attirés vers les études de la linguistique, se prennent à interroger nos anciens dialectes pour y découvrir le secret de leur formation, de leur origine, des lois du langage, la trace des vieilles mœurs, des usages, des institutions du pays, que souvent un mot a traduits et conserve dans son étymologie.

La renaissance des lettres méridionales a déjà pour elle la plus grande puissance du jour, le fait accompli. Elle s'est affirmée par des œuvres brillantes et vigoureuses; et aussitôt, sous le charme et l'étonnement, l'attention publique s'est fixée sur ces patois, comme on disait, auxquels on n'avait pas soupçonné tant d'harmonieuses ressources. Grâces en soient rendues à la muse de la langue d'Oc! Dès qu'on a pu voir l'éclat et la richesse de son écrin, on a voulu sonder les profondeurs de la mine qui recélait ces fines pierreries : les travaux de recherche et les fouilles ont été entrepris avec ardeur. Cette poésie, que l'on pouvait avouer et qui se faisait applaudir, a commencé par faire aimer sa langue et le vocabulaire qui en apprenait les délicatesses, le tour et l'expression. L'histoire d'un peuple n'est autre que l'histoire de sa langue; et à son tour, la science est venue explorer les sources, les formes, les flexions, les transformations du vieux langage néo-latin, roman, languedocien; demander aux dictionnaires du peuple ce que le peuple pensait et comment il parlait sa pensée, comme il la parle encore et la parlera longtemps, et étudier sur le vif son génie, ses coutumes et ses traditions.

Digitized by Microsoft ®

La poésie refleurissait au berceau des premiers troubadours; et par un merveilleux entraînement de patriotisme, tous les dialectes, aussi nombreux et aussi mélodieux que dans l'ancienne Grèce, se réveillaient pour publier leur charte particulière, le code local de leurs variétés. Les travaux des grammairiens et des linguistes, les glossaires, les lexiques, les vocabulaires se sont multipliés pour attester la vitalité rajeunie de l'idiome languedocien. Des académies, des sociétés, des congrès, des jeux floraux ont encouragé cet élan de l'esprit provincial, et tout le Midi a répondu à des voix aimées et connues, qui l'appelaient dans sa langue populaire à une vie nouvelle.

Certes, tout cela ne va pas faire renaître les temps des Raymond de Toulouse et des Béranger de Provence, avec les cours d'amour, avec les fleurs et les joies de la gaie science. Nous n'allons pas revenir à l'époque pour laquelle écrivait Sauvages, où, par tout notre pays, dans les plus grandes maisons comme sous les toits les plus humbles, le patois, c'est-à-dire le langage de la patrie, conservait seul l'antique droit d'asile, où seul il était admis dans les relations privées et domestiques, dans les causeries intimes du salon du riche et de l'âtre du pauvre, où la famille patriarcale ne s'entendait, ne s'entretenait, ne s'aimait qu'en pur languedocien. Non; mais tout cela, ce réveil intellectuel de nos provinces, ce retour de faveur, cet empressement du monde savant à remettre en honneur l'idiome méridional donnent la preuve que le flambeau, rallumé par des mains habiles, n'a rien perdu de son éclat, et qu'il y a mieux que des cendres mortes à remuer au foyer de la langue d'Oc. N'est-ce pas déjà quelque chose de bien remarquable qu'une langue, proscrite et dédaignée, qui revendique d'autorité sa place au soleil, qui s'impose par des chefs-d'œuvre et se classe de prime-saut au rang qui lui a autrefois appartenu et qui lui revient encore? N'est-ce pas faire acte de force, sous le régime le plus centralisateur qu'on ait jamais inventé, d'avoir su persévérer dans son indépendance, et si bien garder intactes l'originalité et la pureté de son type natif? Et quand elle s'est présentée ainsi, de quels artifices a-t-elle usé pour se faire reconnaître? Quelles habiletés a-t-elle employées pour être adoptée et recherchée? Son histoire était là qui disait son passé, ses traditions, ses instincts. Le charme de sa parole, de sa mélodie, de ses rythmes a suffi : elle n'a pas exercé d'autre séduction.

Cependant, depuis le commencement de ce siècle, le système des prohibitions ne lui a pas épargné ses rigueurs. Que de défenses par édits et par arrêts, par lois et décrets, de se produire! Et en même temps, comme sur son domaine les introductions de la concurrence officielle étaient légalisées! Au nom du progrès et de l'unité, sous prétexte de belle diction, aucune trahison, aucune rupture, aucun abandon ne lui ont été ménagés. Elle a été écartée de l'instruction primaire de l'enfance; les hautes classes de la société n'ont plus consenti à la traiter que comme une langue de luxe, pouvant s'adonner avec quelque succès à la littérature et y réussissant assez bien, et elles l'ont bannie de leur conversation la plus familière. Mais, sous le coup de ces injustes réprobations, auprès des masses populaires, loin des villes et des écoles, elle a trouvé un refuge. L'attachement opiniâtre du peuple pour le langage dans lequel il a appris à penser, qu'il s'est donné comme l'instrument le plus facile, le plus commode, le plus actif de ses relations, de ses nécessités d'habitudes et de mœurs, lui a fait un rempart inexpugnable. Là est pour elle la vraie patrie; elle est là en pleine possession d'elle-même. Vivant par les populations attachées au sol, elle a suivi leur développement; mobile comme tout ce qui vit et marche, quand elles avançaient; s'impressionnant avec elles des influences climatériques, quand leur organisme les portait naturellement à modifier certains sons, à préférer certaines articulations mieux appropriées à leurs facultés; se prêtant à formuler les idées et les connaissances d'une civilisation plus riche, dans la mesure des besoins et des intérêts qu'elle était appelée à servir, dans le cercle qu'elle embrassait, selon les lois et la nature de son organisation, dont le peuple a si bien le secret et l'instinct. C'est assurément pour s'être tenue dans ce milieu, dont on ne l'arrachera pas de longtemps, où les innovations ont moins de prise et le respect de la langue maternelle plus de puissance, qu'elle doit de n'avoir presque rien perdu de son caractère primitif, du naturel qui distingue son individualité, qui la classe comme une langue à part, vivant de sa vie propre.

Aussi, plus qu'un autre, l'idiome languedocien est-il en droit de se montrer jaloux et fier de rester et de paraître lui-même. Il ne redoute rien tant que l'alliage et la contrefaçon : il réprouve avec horreur tout ce qui ressemble à un pastiche ou à un calque; il est dans sa nature d'avoir des susceptibilités d'hermine, des délicatesses de sensitive, et des raffinements de pruderie, qui auraient dû déconcerter les audaces d'attouchements profanes. A ce point que, pour vivre dans le mouvement intellectuel et social, quand il est forcé d'emprunter un mot au français, son voisin et son rival, il a hâte de protester contre ce servage, et se croit obligé de défigurer l'intrus par quelque métathèse hardie qui sauve jusqu'à l'apparence de l'imitation. Ainsi encore, il sent bien que le langage moderne de la politique, des sciences et des arts, de la philosophie, lui échappe; mais, dans la sphère où l'a retenu sa défaite, il n'en avait nul besoin; il repousse l'importation étrangère ou il la dénature par des procédés à lui propres, et peut-être aussi par la crainte d'introduire dans son domaine la plus étrange des battologies, s'il lui fallait, à l'exemple du français, demander des techniques à l'Angleterre pour la politique, le commerce ou l'industrie, à l'Italie pour la musique et la peinture, à la Grèce et à l'Allemagne pour la philosophie.

Le contact continuel et forcé du français n'autorise avec lui ni assimilation, ni promiscuité. Le génie de la langue d'Oc est en opposition avec le génie de la langue d'Oïl. La sonorité de l'accentuation méridionale, l'euphonie et la cadence de ses

Digitized by Microsoft®

désinences et de ses formes, ses tours elliptiques et sa construction ne se plieront jamais au dialecte sourd du Nord, à sa précision exacte et compassée. Il ne sortirait de la fusion qu'une logomachie sans nom, qui ne serait ni du languedocien ni du français, mais du vrai patois cette fois, inintelligible aux habitants du pays eux-mêmes, et faite pour déconcerter les étrangers et les plus savants philologues.

Malheureusement ces incompatibilités entre les deux langues n'ont pas été toujours bien comprises. Pour quelques affinités que le latin avait à l'origine apportées dans l'une et dans l'autre, on n'a pas assez tenu compte de leurs différences physiologiques, de tout ce que peut-être le climat, leur position géographique, leurs tendances avaient mis d'inconciliable, d'antipathique dans leur nature, dans leur caractère, dans leur mécanisme, dans leur expression. C'étaient deux fleuves, ayant une source commune, qui longtemps avaient suivi une marche parallèle, fécondant le pays dans leur cours; mais que depuis des pentes opposées ont entraînés en sens contraire, et dont les eaux ne peuvent plus se mêler sans se troubler et se corrompre. C'est ce qu'il fallait surtout remarquer : c'était à maintenir la séparation qu'il importait de s'attacher.

Aujourd'hui la langue française, qui ne cesse de se prodiguer, de se répandre, de se perfectionner, attire tout à elle : seule, elle a la parole; seule, elle est de bon ton et de bonne compagnie; tout se fait, s'enseigne, se régente, se discute, se traite en français : sa prééminence est incontestable. La langue d'Oc, à ses côtés, depuis qu'elle a perdu sa nationalité, n'est plus qu'un parler de vaincus. Comme elle n'a pu se mouvoir que dans un cercle restreint, sa puissance de développement s'est mesurée à des intérêts et à des besoins bornés. Émule souvent heureuse du français, dans la poésie, plus abondante et plus musicale que lui, on l'a bien vue toucher sans efforts aux conceptions élevées de la pensée et de l'esprit; mais rejetée de la vie publique active, du monde des affaires, de la politique et des sciences humaines, mise en quelque sorte au ban de la civilisation moderne : toute expansion lui devenait impossible. Elle est restée, avec ses allures familières, vulgaires, un peu rustiques, la langue du peuple, de la famille, des campagnes. Elle a vécu néanmoins et elle vit encore de son propre fonds, par la seule énergie de sa constitution.

Mais tous rapports philologiques ont cessé entre les deux idiomes. Leur co-existence sur le même territoire ne saurait fonder ni alliance, ni association. La transfusion de l'un dans l'autre ne serait en effet que l'anéantissement du plus faible, sans profit pour le plus fort.

Sans doute il peut arriver un jour, si éloigné qu'on le prévoie, où le vainqueur parviendra à étouffer le paria, à force de l'étreindre. Il le supplantera dans son modeste empire, mais son pouvoir ne va pas jusqu'à le rayer de la famille des langues. Que le languedocien soit supprimé et démonétisé, c'est le lot des proscrits; mais rien ne fera qu'il n'ait eu cours légal, qu'il ne soit encore une des gloires de la mère-patrie, qu'il ne revendique justement son individualité distincte, et qu'il ne se refuse à être converti en un des patois du français. C'est au moins contre cette décomposition violente qu'il proteste, s'il est condamné à mourir. Amis et ennemis s'acharnent à le transformer en un argot qui le rendra bientôt tout à fait méconnaissable. Certains puristes, et quelques-uns très-érudits vraiment, ne sont-ils pas allés jusqu'à professer que le vocabulaire languedocien n'avait rien de mieux à faire que de mettre au pillage les dictionnaires français? Ces stériles et humiliants larcins, s'ils étaient érigés en système et innocentés, ces monstrueux amalgames, s'ils s'accomplissaient, c'en serait fait de la langue d'Oc, et de sa dignité, et de son génie. Les empiriques, en infiltrant dans les veines de la pauvre malade un sang étranger, n'obtiendraient que ce déplorable résultat de compromettre davantage son existence. A l'arrêt de mort qu'on n'ajoute donc pas un arrêt de flétrissure.

La réaction intelligente de l'esprit des provinces, dans le Midi, n'a pas été saluée partout avec tant de sympathie encourageante pour avorter en plein succès. La langue d'Oc, qui a repris sa place dans la littérature de la France, fait désormais partie de ses richesses, et sa conservation intéresse la gloire nationale. Mais que lui faut-il encore pour vaincre les préjugés, pour avoir raison de tous les partis-pris? Elle n'y parviendrait pas mieux si elle consentait à reprendre les formules archaïques du roman des troubadours, avec lesquelles on ne s'entendrait plus, que si elle était contrainte à recourir à ces faux ajustements d'emprunt, qui l'enlaidissent et la défigurent. Mais tous les suffrages lui feront accueil quand elle se montrera dans sa pureté première, dans sa simplicité vraie et naturelle. Elle ne doit être jugée que sur son type natal, sur un tableau correct, complet, entier d'elle-même, telle que le progrès l'a faite, modifiée, appropriée, avec les accroissements que son génie lui a apportés et que l'usage consacre. Au prix d'une épuration sévère, elle méritera de se relever de son abaissement, et d'attirer les études sérieuses et la faveur publique.

Sans rien répudier de son passé qui a jeté un vif éclat dans la littérature, ne peut-elle avoir quelque orgueil de sa renaissance, qui n'est pas moins brillante? Ce qui était autrefois de son essence, ne le porte-t-elle pas encore aujourd'hui en elle? Toutes les langues arrivent nécessairement à se transfigurer avec les mœurs, l'esprit public et les tendances des populations qu'elles représentent. Et de cela que l'idiome méridional ne s'est pas figé dans l'immobilité, qu'il a éprouvé des transformations, serait-il juste de conclure qu'il doit être déclaré atteint et convaincu de mort civile? Ce ne sont point les acquisitions nouvelles, quand il les a marquées au titre légal, qui peuvent diminuer son crédit; mais bien cette fausse monnaie, frappée au coin d'une fantaisie ignorante, qui le déconsidère : et c'est là que le remède doit être appliqué.

D'autre part, la langue d'Oc est morcelée en une infinité

Digitized by Microsoft®

de dialectes; mais s'en est-elle pour cela affaiblie dans son principe? Tous ces rameaux se relient par mille radicules à la souche-mère; les nuances d'intonation et de vocalisation viennent confondre leurs accords dans l'harmonie originelle, dans une gamme commune. S'il n'est pas permis d'espérer, à cause de l'étendue du territoire et de la diversité des dialectes, de les rassembler tous dans une composition unique, qui dénonce les altérations dont ils ont chacun plus ou moins subi l'atteinte, et qui les ramène au thème vrai, ce résultat ne peut-il être obtenu dans une monographie, qui se rattache à tous par des aperçus généraux, par la fraternité d'origine et de famille? Notre dialecte cévenol, par sa position concentrique entre la plaine et la montagne, plus abrité que les autres contre les importations exotiques, ne s'est-il pas montré aussi plus fidèle au vieux culte, n'a-t-il pas mieux conservé les saines traditions? Ne devrait-il pas être préféré pour ce travail d'épuration?

Ce sont ces études qui préoccupaient l'auteur des *Castagnados,* auxquelles il conviait un groupe d'intimes, animés comme lui du feu sacré. Il rêvait de rendre à son dialecte bas-languedocien, cet ami d'enfance tant aimé, sa physionomie vraie. Dans cette pensée fut commencée la nomenclature du nouveau *Dictionnaire languedocien :* elle nous est parvenue écrite en entier de la main de M. le marquis DE LA FARE-ALAIS.

A cet éminent esprit, si versé dans la connaissance de l'idiome maternel, si familier avec le génie du gai-savoir, il appartenait, et lui seul avait autorité et compétence pour cela, de dresser le nobiliaire complet de notre langue, où ne devaient être inscrits, comme sur le livre d'or de Venise, que les patriciens de bon aloi, de pure origine ou d'alliances légitimes. Poète, il avait rendu à cette langue populaire sa grâce et son élégance, sa clarté et son énergie, son caractère joyeux et goguenard, ses allures franches et agrestes; il l'avait élevée même jusqu'à l'idéal qu'on lui croyait inaccessible, jusqu'au sentiment et au pathétique pour lesquels on l'accusait de manquer d'expression ou de souffle. Grammairien, il voulait lui garder son purisme natif et son originalité technique; la sauver du servilisme de l'imitation et des pollutions de l'invasion étrangère; délivrer son domaine des excroissances sauvages que le terroir natal n'avait pas produites et se refusait à féconder; conserver aux fleurs de ses champs leur fraîcheur et leur parfum, sans proscrire toutefois celles que sa culture ou son génie avaient naturalisées et dont il avait fait des conquêtes. Le maître seul eût pu mener à bien ce labeur délicat : malheureusement il ne lui a pas été donné de l'accomplir; mais il en a déposé la pensée dans la nomenclature.

Cette classification, telle qu'il nous l'a laissée, accompagnée de quelques notes trop rares et pieusement recueillies, qu'il sera facile de reconnaître, forme un tout complet. Notre système d'orthographe et les règles de notre syntaxe s'y trouvent en germe : toutes les acquisitions nouvelles du Cévenol sont légalisées, les néologismes irréguliers condamnés; le maître a prononcé. Pour nous, ces listes de mots sont les tables de la loi : elles fixent notre dialecte, elles sont notre langue vraie, actuelle, vivante. C'est l'arrêt auquel il n'y a rien à ajouter ni à retrancher : le jugement dernier qui sépare le bon grain de l'ivraie.

Il y a plus de vingt-cinq ans du jour où fut écrite la première ligne du Vocabulaire et où nous recevions, avec un ami, hélas! perdu aussi pour nous, la confidence du plan d'une entreprise trop tôt interrompue. Alors, dans une collaboration fraternelle, à laquelle manquait son chef naturel, le travail aurait pu être suivi; d'autres préoccupations arrêtèrent nos études, sans jamais cependant nous les faire perdre entièrement de vue. Enfin, quand au dernier survivant est revenu ce legs de l'amitié, pour en accepter l'honneur et les périls il a moins consulté ses forces que son patriotisme. L'œuvre avait été inspirée par un sentiment qui devait la faire continuer : elle pouvait être utile, ses difficultés ne devaient pas empêcher d'en tenter les risques et les écueils. Mais aujourd'hui que la tâche est à peu près remplie, que nous avons parcouru jusqu'au bout la voie tracée par les jalons indicateurs, nous jetons un regard en arrière, et nous doutons. La bonne volonté ne nous a-t-elle pas égaré? L'esprit du maître ne souffle plus; ne nous a-t-il pas abandonné dans ce long trajet? Et nous en sommes à nous demander, en le regrettant peut-être, s'il n'eût pas été préférable que l'esquisse fût restée simplement au trait qui seul lui donnait tant de vie et d'animation; s'il n'eût pas mieux valu que la toile eût été laissée vide dans son cadre d'or. Puisse au moins la gangue abrupte ne pas trop déparer le diamant que nous avons voulu mettre en lumière!

Tout d'abord nous devions dire comment était né le nouveau *Dictionnaire languedocien;* maintenant, que son ordonnance, sa marche et son développement eussent dû être moins imparfaits, plus conformes aux us et coutumes et aux règles académiques, nous l'avouons. Il y aurait trop mauvaise grâce à ne pas le reconnaître et trop de présomption à ne pas s'en excuser. Il va de soi que notre prétention n'a pas été de faire un livre savant, pas plus que destiné à apprendre la langue à ceux qui la savent; mais il importait de conserver l'acte de son état civil, nous l'avons fidèlement enregistré. Nous avons mis toute sorte d'application et de désir à bien faire, pour rendre utiles et intéressantes nos recherches, pour maintenir les saines traditions; s'il ne nous a pas été donné de faire mieux, à nous seul la faute. Mais que ne nous pardonnera-t-on pas et ne nous laissera-t-on point passer à la faveur des deux noms si populaires et si sympathiques qui nous couvrent? Ce double patronage de SAUVAGES et de LA FARE-ALAIS, nous l'invoquons à chaque page. A plus d'un titre nous avions le droit de nous en réclamer : ici le devoir qui nous tenait le plus au cœur était de porter l'hommage du souvenir et de la reconnaissance à ces deux mémoires vénérées et chères.

Digitized by Microsoft ®

A

A, *s. m.* Première lettre de l'alphabet. Cette lettre n'étant jamais muette et n'ayant qu'une seule et même prononciation, il n'y a pas lieu de lui donner un accent quelconque, ni au commencement, ni à la fin, ni dans l'intérieur d'un mot. Cependant A prend l'accent circonflexe dans la diphthongue : *mâou, pâou, âoubé,* etc.

A, *prépos. et signe du datif* **à**. — *Anan à la vila; douna dé pan à un pâoure.* Ici l'**à** n'est pas considéré comme lettre, comme substantif; il est préposition. Pour le distinguer ainsi, et ne pas le confondre avec le mot suivant, nous lui donnons l'accent grave, qui du reste ne modifie en rien sa prononciation.

A, 3me *pers. ind. prés.* du verbe *Avédre,* il ou elle a.

A, *désinence,* qui est représentée dans quelques noms propres d'homme et dans beaucoup de noms de lieu, en fr. par *ac,* et en lat. par *acus, acum.*

Dans aucun mot notre dialecte n'admet ni ne prononce le C final; le français, au contraire, le fait fortement sentir; en cela, et sur la terminaison dont nous traitons, celui-ci se rapproche davantage de l'ancienne forme. Nos aïeux, les Celtes, avaient en effet ce suffixe *ac, ak,* qui se confondait avec son équivalent *ec, ek,* conservés encore dans l'armoricain, le cambrique et autres; et ils appuyaient sans doute sur la finale.

On connaît le rôle des préfixes et des suffixes, deux sources qui fécondent et enrichissent les langues. Ceux-là précèdent le mot, font les composés et marquent un rapport de convenance, de lieu, de distance, de temps, de différence, etc.; ceux-ci suivent le mot, forment les dérivés et impriment à la racine un sens particulier de qualité, de mode, d'action, de substance, d'appropriation, de ressemblance, de réunion, de collectivité et autres. Le suffixe *ac,* d'origine gauloise, servait à adjectiver le radical auquel il s'attachait, en lui apportant une idée de descendance, de propriété ou de collectivité, quand il s'ajoutait à un nom propre.

En arrivant dans les Gaules, Rome leur imposa sa langue et son génie; mais le vieux tronc celtique ne fut pas déraciné et ses rameaux verdissaient dans le langage usuel au milieu des pousses latines. Les dénominations locales toutes faites ne pouvaient s'effacer : elles furent latinisées le plus souvent par la simple addition de la syllabe romaine caractéristique *us, a, um,* selon qu'il s'agissait d'un *mansus* ou *pagus,* d'une *villa* ou *mansio,* d'un *castrum* ou *prædium.* Pour les établissements nouveaux à créer et à nommer, le contact persévérant des deux idiomes amena des modifications de procédés et de formes. Le latin introduisit son génitif en *i,* signe de relation identique au suffixe *ac;* et de là très-probablement les désinences en *acius* ou *acium,* et par transposition *iacus, iaeum,* et peut-être les flexions en *assius, assium, atius, atium.* C'était déjà l'altération, mais aussi le renouvellement; et pendant les sept ou huit siècles que dura la décadence du régime romain, qui allait s'altérant dans la basse latinité, se faisait en même temps le travail de formation de la langue d'Oc, prête à jeter tant d'éclat avec ses troubadours. Il est facile de comprendre, dans cette période, les transformations par lesquelles durent passer les désignations appellatives, sans parler des influences ethniques, qui agissent avec tant de puissance sur les organes vocaux et sur l'accent.

Les résultats se traduisent en variantes multipliées. Tandis que, dans le Nord, le suffixe *ac* se convertit en *é, ey, ay, i, y,* il fléchit, dans le Midi, en *a* simple, en *ec, ex;* vers le Centre, en *eu, eux;* un peu partout, en *as* et *at;* et toujours le latin immobile et uniforme a persisté dans ses finales *acus* et *acum, iacus* et *iacum.* Dans cette variété de produits issus de l'union des formes latines avec les désinences gauloises, tantôt latinisées, tantôt seulement traduites de la langue vulgaire et primitive, la combinaison de la mouillure sur l'*i* apparaît dans beaucoup de noms; elle amène encore comme équivalent le suffixe *an, en* et autres, et, il faut le reconnaître aussi, le *g* celtique mouillant l'*n,* qui donne, pour *ac* et *acum* ou *iacum,* dans le Nord, *igné, igni, igny, ignies,* qui ne sont pas moins pittoresques que nos *agnac, agnas, anègues, anigues, agnargues, argue* et *orgue,* méridionaux, qui ont les mêmes éléments primitifs et remontent à la même source. En commençant, il fallait tenir note de ces transformations. — *Voy.* les articles *An, Argue,* et les exemples sous les noms de lieu *Aïmargue, Massïargue, Candïa, Sâouvagna, Sâouvagnargue,* etc., etc.

Abadiè, *s. f.* Abbaye; monastère d'hommes ou de femmes, gouverné par un abbé ou une abbesse.

Dér. du latin *Abbatia.*

Abandoù, *s. m.* Abandon. — Il ne se prend guère qu'adverbialement. *Laïsso tout à l'abandoù,* il néglige toutes ses affaires.

Abandouna, *v.* Abandonner. — Ce mot d'origine toute française est peu employé dans son sens propre, mais il devient tout-à-fait technique au participe passé fém. *uno abandounado,* une femme décriée et que tout le monde fuit.

Nous remarquerons, en commençant et une fois pour toutes, que le plus grand nombre de verbes actifs, dans notre idiome ainsi que dans le bas-breton, se terminent en A à l'infinitif et au part. pass. masc. Tous ces participes font *ado* au féminin.

Abâoucha (s'), *v.* Tomber sur la face, sur le nez.

Digitized by Microsoft ®

Le radical semble pris de *bucca*, bass. latin., bouche.

Abâousa, *v.* Retourner un vase sens dessus dessous.

Abâousa (s'), *v.* Se coucher à plat ventre.

Abâousoù (d'), ou **d'Abâousoùs**, *adv.* A plat ventre, face à terre.

Abarbassi, ido, *adj.* Barbu, qui laisse croître sa barbe outre mesure.

Dér. de *Barbo*.

Abartassi (s'), *v.* Se couvrir de buissons; dégénérer en buisson. Se dit d'un arbre qui a été brouté ou trop fréquemment ravalé dans sa jeunesse.

Dér. de *Bartas*, buisson.

Les verbes dont l'infinitif est en I, ont la même terminaison au part. pass. masc.; ils font au fém. *ido :* règle générale.

Abasani (s'), *v.* Se flétrir, se rider; devenir vieux, usé, mi-pourri. Se dit quelquefois des personnes, mais plus souvent du bois de service qui a été pénétré par l'humidité et la gelée, et qui perd par là son poids et sa dureté.

Abastardi (s'), *v.* S'abâtardir, se rabougrir, dégénérer. Se dit surtout des plantes et des céréales qui dégénèrent faute d'assolement et de renouvellement des semences.

Abataïa, *v.* Attaquer, poursuivre quelqu'un avec des projectiles quelconques; joner de la fronde, jouer à la bataille, lancer des pierres avec la fronde; abattre des fruits à coups de pierre ou de gaule.

Abè, *s. m.*, dim. *Abéqué*. Abbé. Ce mot n'est plus qu'une désignation générique de tout ecclésiastique, n'importe son rang et ses fonctions, jusqu'à celles d'évêque inclusivement.

Dér. du lat. *Abbas*.

Abè, *s. m.* Sapin, *Abies vulgaris*, Linn. Grand arbre de la famille des Conifères. — *Voy. Sapin*.

Dér. du lat. *Abies*.

A-bé-cé-dé, *s. m.* A-b-c, abécédaire, alphabet.

Abéïano, *s. f.* Mélisse, citronnelle, *Melissa officinalis*, Linn. Plante à odeur de citron. Ses feuilles prises en infusion sont un léger stomachique. C'est le thé des paysans. — *Voy. Limounéto*.

Etym. de *abéïo*, parce que les fleurs de cette plante, la mélisse, attirent les abeilles, dont le nom grec est μέλισσα, formé lui-même de μέλι, lat. *mel*.

Abéïè, *s. m.* Grand troupeau de moutons composé de plusieurs troupeaux de différents propriétaires, et que l'on réunit sous la garde d'un maître-berger nommé *baïle*, pour les conduire en été sur les hautes montagnes. — *Voy. Avé*.

Ce mot est évidemment une dégénérescence d'*douèliè*, qui a la même signification dans le dialecte gascon ou plutôt bordelais. Ce dernier est dérivé d'*douèlio*, brebis, formé du latin *ovis*, comme *ovile*, bergerie, étable à brebis. C'est la même origine que le français *ouaille* ou *ovaille*.

Abéïo, *s. f.* Abeille, mouche à miel. *Apis mellifica*, Linn. — *Mèrdo d'abéïo*, miel. *Carga coumo uno abéïo*, chargé comme une abeille; ne se dit que de quelqu'un chargé de butin ou d'objets utiles à soi-même.

Abèl ou **Apiè**, *s. m.* Rucher d'abeilles; lieu où sont placées les ruches à miel; l'ensemble de toutes les ruches. — *Voy. Apiè*.

Abéna ou **Avéna**, *v.* Finir, user, élimer. Se dit d'un habit, du linge, d'un meuble; au fig. d'une personne usée de vieillesse ou de travail. — C'est encore un technique particulier pour les filatures de soie. Chaque jour, à la fin de la journée, on ramasse les derniers cocons à moitié filés qui restent dans la bassine, pour les réunir le lendemain à des cocons neufs; mais le samedi il y aurait inconvénient à les laisser croupir ainsi tout le dimanche dans leur humidité. Pour y obvier, on travaille un peu plus longtemps le samedi, pour achever de filer ce qui reste de soie aux derniers cocons : c'est ce travail sur les cocons ainsi usés, et sans en adjoindre de neufs, qu'on appelle *Abéna*. — *Voy. Avéna*.

Abénaduros, *s. f. pl.* Reste de cocons mi-dévidés dont il est parlé à l'article précédent. La soie qui en provient a moins de force et de nerf, car ce sont les filaments intérieurs et le dernier travail du ver arrivé à sa fin. Aussi n'est-il pas prudent de dévider cette soie sur la flotte déjà commencée; elle paraîtrait à l'extérieur et donnerait à l'œil mauvaise opinion de sa consistance. Pour y remédier on prend une rone nouvelle et l'on entreprend une autre flotte; alors la soie provenue des *abénaduros* se trouve en dedans et passe ainsi inaperçue.

Abèou (à l'), *adv.* En danger, sur le bord d'un précipice, sous le coup d'un accident. — *Aquò's bièn à l'abèou*, cela est fort exposé, bien en danger.

Dér. peut-être du lat. *Labes*, chute, ruine; mais alors il aurait dû être écrit *Labèou;* peut-être du lat. *Abyssus*, abîme, précipice.

Abéoura, *v.* Abreuver; mener à l'abreuvoir, faire boire les bestiaux; combuger un vaisseau en bois, des futailles. — *La tèro és prou abéourado*, la terre est assez humectée, abreuvée.

Dér. de *Béoure*, boire.

Abéouradoù, *s. m.* Abreuvoir; auge à cochon; auget de cage. On dit proverbialement : *Vaï tout soul à l'abéouradoù*, il n'est pas nécessaire de le mener boire, il sait boire tout seul, en parlant d'un ivrogne. — *Cassa à l'abéouradoù*, tendre des filets le long d'un ruisseau où vont boire les oiseaux.

Abéouraje, *s. m.* Breuvage. — Il se dit de la pâtée qu'on sert aux cochons; du breuvage mêlé de son et de farine qu'on donne aux chevaux et aux vaches; particulièrement des breuvages médicaux qu'on fait avaler aux animaux domestiques de toute sorte.

Abéoure, *s. m.* Toute sorte de boisson étendue d'eau, mais dont le vin est la base, soit piquette, soit vin trempé; aboudance.

Abérlènquiè ou **Amélan**, *s. m.* Amelanchier, *Cratægus amelanchier*, Linn. Arbrisseau de la fam. des Rosacées. Son fruit se nomme *Abérlènquo*. — *Voy. Amélan*.

Digitized by Microsoft ®

Le nom propre *Abérlén* tire de là son origine et sa signification.

Abérounì, *v.* Priver un mouton ou un agneau, lui apprendre à manger dans la main, à suivre son maître, à obéir à sa voix. Il est dér. de *Béroù*, agneau privé, Robin-mouton, le favori du berger.

Abérounì (s'), *v.* Se vermouler, se garnir de vers. Se dit d'un fruit qui commence à être vermoulu, souvent à force de maturité.

Dér. de *Béroù*, le ver blanc du fruit.

Abéssì, *v.* Émousser, tourner le morfil d'un instrument tranchant. — *La daïo s'abéssìs quan arapo uno tàoupinièïro*, la faux émousse son morfil en coupant la terre d'une taupinière.

Abéstì, *v.* Hébéter, abêtir. — *Lou trop manja rèn abéstì*, trop manger abêtit.

Un abéstì ne signifie point un homme hébêté, mais un homme grossier, brutal, sans mesure, sans convenance.

Dér. de *Bèstio*, bête.

Abima, *v.* Friper, salir, perdre, gâter; déchirer la peau. — *As abima ta vèsto das diménches*, tu as fripé, sali ton habit des dimanches. *M'abimè*, il me rona de coups. *Mé souï abima én toumban*, je me suis moulu, tout déchiré en tombant.

Dér. du français *Abîmer*, quoiqu'il n'ait aucun rapport de signification avec lui. Celui-ci n'a jamais qu'un sens figuré et elliptique; le premier n'est jamais qu'au positif et au physique.

Abitaïa, *v.* Ravitailler, fournir des provisions de bouche.

Dér. de *Bitaïo*, victuaille.

Ablada, *v.* Emblaver une terre. — *Aquélo tèro s'ablado énd'un séstiè*, cette terre reçoit un setier de semence.

Dér. de *Bla*, blé.

Ablanquì, *v.* Rendre blanc, rendre propre, laver; passer un blanc.

Ablasì, ido, *adj.* Usé, devenu souple par usure, avachi. On le dit surtout du linge qui, pour avoir trop servi, pour avoir été trop souvent blanchi, a perdu son apprêt, sa crudité.

Dér. de *Blaso*, bavure des cocons. Cette substance, éminemment souple et molasse, sert ici de terme de comparaison. C'est à tort, pensons-nous, que Sauvages veut donner à cet adjectif une origine celtique, lorsque la déduction ci-dessus est si simple et si naturelle. Quant au subs. *blaso* lui-même, il ne saurait être celtique; car à coup sûr les Celtes ne connaissaient ni les vers à soie, ni la nomenclature qui s'y rattache. D'ailleurs Sauvages ne cite pas le radical qui pourrait à toute force, par une analogie quelconque, avoir fourni le mot à notre langue. Mais sans remonter si haut, et ce sera encore une assez ancienne descendance, *Blaso* ne viendrait-il pas du grec ϵλαξ, qui signifie mou, lâche, paresseux? Sa parenté étymologique avec *Ablasì* nous paraît au moins aussi certaine. — *Voy. Blasì.*

Ablasiduro, *s. f.* État du linge *ablasì*.

Ablasiga, *v.* Meurtrir; accabler de lassitude; briser les os. Au part. pass. seul employé : harassé, moulu de fatigue, courbaturé. Activement il est inusité.

Même dérivation qu'*Ablasì*, dont il n'est que la reproduction dans un sens figuré.

Ablasigaduro, *s. f.* Lassitude dans tous les membres, courbature.

Ablouta, *v.* Joindre plusieurs sommes ensemble.

Dér. de *Blò*, bloc.

Abouchardì, ido, *adj.* Barbouillé, sali, au visage surtout.

Dér. de *Bouchar*.

Abouminable, blo, *adj.* Abominable.

Trad. du français.

Abouna, *v.* Abonner.

Trad. du français.

Abounamén, *s. m.* Abonnement.

Trad. du français.

Abounda, *v.* Rassasier, et non point abonder. Ce mot est évidemment dérivé du français, quoique l'acception en ait été restreinte. C'est seulement de l'analogie : ce qui abonde par trop est rassasiant. — *Mé souï abounda dé i dire*, je me suis lassé de lui dire.

Etym. du lat. *ab*, et de *undo*, regorger, déborder.

Aboundivou, *adj.* de tout genre. Rassasiant, qui gonfle l'estomac, comme les mets trop gras. — *Voy. Abounda.*

Abouréla, *v.* Traiter une chose comme le bourreau traite un patient, c.-à.-d. la torturer, la briser, la déformer, l'abîmer.

Abourgna, *v.* Éborgner, rendre borgne, crever un œil, ou lui faire grand mal; éborgner l'œilleton d'une greffe.

Dér. de *Borgne*, borgne.

Abourì, *v.* Détruire. — *Abourì uno hisado*, détruire une nichée. *Abourì un camì*, défricher un chemin. *Uno vigno abouridо*, une vigne abandonnée et en friche. *Aquélo mado s'abourìs*, cet usage se perd. *Uno fénno abouridо*, une femme fanée, ridée, qui a perdu ses formes et sa fraîcheur.

Ce verbe paraît formé de *Boure*, bourgeon, bouton, et de l'*a* privatif. On ravale un arbre et une plante en lui enlevant ses boutons à mesure qu'ils paraissent. Les autres acceptions ne sont qu'une extension de celle-là, primitivement tirée de l'agriculture.

Abouscassì (s'), *v.* Dégénérer, s'abâtardir; au fig. se ratatiner, se négliger dans sa tenue et dans son allure.

Dér. de *Bouscas*, bâtard, sauvageon.

Abraqua, *v.* Braquer un canon, une lunette, même les yeux.

Trad. du français. L'*a* d'*abraqua* est purement explétif.

Abrasa, *v.* Braser du fer ou du cuivre; mettre de la braise sur un potager, dans un réchaud, dans les sabots. Cette chaussure, ainsi échauffée quelques secondes, conserve longtemps sa chaleur, quoiqu'on aille dans la boue ou la neige. Cet usage est fort suivi chez les Cévenols.

Dér. de *Braso*, braise.

Digitized by Microsoft ®

Abrasaïre ou **Estabrasa**, *s. m.* Chaudronnier ambulant, qui va souder, raccommoder le vieux cuivre à domicile, en s'annonçant par ce cri : *Pëïroulérou-éstabrasa! Cassérolo éstama!* Cette phrase est sans doute un mélange corrompu du languedocien et de l'italien calabrais; car la plupart de ces industriels étaient dans l'origine des Napolitains et avaient le costume et le chapeau conique des lazzaroni.

Abrasqua, *v.* Ebrancher; rompre les branches d'un arbre en les tirant du bas. — *Lous fruchès s'abrasquoù*, les arbres rompent sous le poids de leurs fruits.

Dér. de *Branquo*, branche.

Abrasque, quo, ou **Abrasquou**, *adj. m. f.*, de tout genre. Cassant, fragile, qui s'ébranche facilement. Le châtaignier principalement casse au moindre effort de l'homme ou du vent.

Abrì, *s. m.* Abri. Ne se dit que d'une exposition à l'abri du vent ou des gelées, et non au figuré.

Dér. du lat. *Apricus*.

Abriou, *s. m.* Avril, 4me mois de l'année. Le proverbe dit : *Mar dourous, abriou plèjous, rèndou lou pëïsan ourguïous*, mars venteux, avril pluvieux, rendent le paysan orgueilleux. *Aou més d'abriou t'alâoujeïras pas d'un fiou, âou més dé maï faï cé qué té plaï, amaï encaro noun saï*, au mois d'avril tu ne t'allégeras pas d'un fil, au mois de mai fais ce qui te plaît, et je ne sais trop encore... Bon conseil hygiénique, que les variations de température dans ces deux mois justifient souvent. — *Pëïssoù d'abriou*, poisson d'avril, attrape.

Etym. du lat. *Aprilis*.

Abriva, *v.* Faire manger un poisson d'avril, attraper.

Abrouqui (s'), *v.* Se rabougrir, végéter maigrement, se dessécher. Se dit d'un arbre brouté ou trop souvent ravalé, qui pousse faiblement. — *Voy. s'Abartassì.*

Dér. de *Broquo*, bûche, branche sèche.

Abrouta (s'), *v.* Avorter. Se dit en parlant des animaux.

Du lat. *Abortus*, part. pass. d'*Aboriri*, même significat.

Abusa, *v.* Abuser de... Traduit du français. Ce mot ne s'emploie jamais vis-à-vis d'un régime direct; ainsi on ne dit pas : *Abusa quâouquùs*, pour tromper, duper quelqu'un; mais *abusas dé vëou*, vous abusez de moi.

Açà! *interj.* Oh çà! Or çà! — *Açà véguèn*, çà, voyons. *Açà vénès?* oh çà! venez-vous?

Acaba, *v.* Achever, finir; se ruiner. — *Es acaba*, il est achevé; sa santé est usée; il ne peut plus vivre longtemps; ou bien : c'est un homme ruiné. *Aquél co l'acabè*, ce fut le dernier coup qui l'acheva. *Acaba qué siègue*, sitôt fini, pas plus tôt terminé, une fois ceci achevé.

Acabado, *s. f.* Fin, terme. — *A l'acabado!* à mon reste! Cri des revendeurs de rue, lorsqu'il ne leur reste que peu de marchandise. *A l'acabado!* Cri de victoire des fileuses de soie à la fin de la saison de la filature. Ce cri multiple et poussé de toute la force des poumons se fait entendre pendant les trois derniers jours de la campagne. Il est accompagné d'une chanson de circonstance fort ancienne, et à chaque refrain il recommence à se produire par un crescendo progressif.

Acabaïre, ro, *adj.* Prodigue, dissipateur; un mange-tout.

Dér. de *Acaba*.

Acabassì (s'), *v.* Se biser, se flétrir par l'âge et le travail. Il ne se dit que des personnes, et surtout des femmes à qui quelques années de mariage, des couches fréquentes et un allaitement trop prolongé ont enlevé leur fraîcheur, leur agrément et le goût de la toilette.

Dér. de *Cabas*, cabas. On appelle *cabas*, au fig., une femme malpropre et mal fagotée.

Acagnarda, *v.* Abriter une plante, l'exposer au soleil, à l'abri de la bise. — *S'acagnarda*, prendre le soleil dans un angle de mur, comme font les vieillards et les mendiants, qui n'ont pas d'autre feu que celui du ciel. Au fig. s'acagnarder, s'acoquiner, s'accoutumer à vivre dans la fainéantise.

Dér. de *Cagnar*, abri exposé au soleil.

Acalouna, *v.* Échauffer, réchauffer. — *Aquèste tèn s'acalouno pas gaïre*, ce temps ne se radoucit guère.

Dér. de *Caloù*, chaleur.

Acamina, *v.* Mettre sur la voie; mettre une affaire en train; mettre en fuite, chasser. *S'acamina*, *v. r.* Se mettre en route, se diriger vers, s'avancer.

Dér. de *Camì*, chemin.

Acampa, *v.* Ramasser, cueillir; prendre, gagner; au fig. économiser, entasser. — Abcéder, aboutir, en parlant d'un apostume qui travaille, qui se forme, qui suppure. — *Acampa dé forços*, reprendre des forces après une maladie. *Acampa d'apéti*, gagner de l'appétit. *Acampa dé sén*, prendre de la raison. — *Moun dé acampo*, mon doigt apostume, il a un mal d'aventure.

Dér. de *Camp*, vieux mot : champ.

Acampaduro, *s. f.* Mal d'aventure, apostume.

Acampaïre, ro, *adj.* Ramasseur; au fig. économe, thésauriseur. Le proverbe dit : *A bon acampaïre bon éscampaïre*, à père avare enfant prodigue.

Acampaje, *s. m.* Action de ramasser, de cueillir; cueillette.

Açan ou **Acén**, *s. m.* Accent, accentuation.

La première forme *Açan* est admise par l'usage : elle se justifie par son étym. du lat. *ad cantus*, que rappelle sa consonnance. La seconde *Acén* a reçu ses lettres de naturalisation de Sauvages, et dérive aussi du lat. *accinere*, chanter, qui a donné *accentus*. Les deux mots sont réguliers et également employés. — *Voy. Acén.*

Acanala, *v.* Diriger l'eau par un canal ou un bief. Une rivière, un cours d'eau quelconque sont *acanalas*, soit quand on les canalise, soit même lorsqu'ils se sont tracés un lit profond et droit.

Dér. du mot suivant.

Acanâou, *s. f.* Chéneau de toiture; toute sorte de conduit d'eau en bois, en fer ou en poterie, pourvu que ce soit

Digitized by Microsoft®

à ciel ouvert; lorsqu'ils sont ou en forme de tube, ou souterrains, on les nomme *Bournèou*, bourneau. — *Faïre l'acandou*, loc. prvb. pour dire : s'entendre comme larrons en foire, tricher au jeu en s'entendant frauduleusement avec l'un de ses adversaires pour duper son partner; signifie encore : ménager la chèvre et le chou; nager entre deux eaux; crier tour à tour vive le roi, vive la ligue; promettre à celui-là ce qu'on a promis à celui-ci, et tromper au moins l'un des deux; car c'est le rôle de celui qui trompe tout le monde, et à qui, par conséquent, personne ne peut se fier. L'*Acandou*, le chéneau, comme nous venons de le définir, est le conduit, primitivement en bois et ensuite en fer-blanc, placé horizontalement au bord des toits pour en recevoir l'eau, qui, par de plus petits tuyaux appelés gouttières ou gargouilles, tombait de là sur le pavé, avant que les règlements de la police urbaine eussent prescrit des descentes appliquées contre les murs des maisons pour amener l'eau jusqu'au niveau du sol. C'est par ces gouttières assez multipliées que le chéneau versait sa provision sur tous les passants, également et sans faire de jaloux. Dispensateur généreux d'une chose qui ne lui coûtait rien et ne valait pas davantage, est-il devenu le type de notre homme qui fait l'*Acandou*, ou comme l'*Acandou*, en prodiguant ses promesses, ses protestations, marchandise de même valeur, qui n'est aussi que de l'eau claire? — Tout cela n'est pas certain, peut-être même n'est pas très-probable; mais, à coup sûr, ce n'est pas impossible.

Acances, *s. m. pl.* Espace qui reste sans être labouré dans un champ, aux deux extrémités de la ligne des sillons, où tourne la charrue. A la fin du labour, on reprend toutes ces lisières par une nouvelle direction perpendiculaire à la ligne des sillons : c'est la dernière opération que subit un champ. Par extension, on donne au fig. ce même nom à la terminaison d'une foule de choses. — *Sèn as acances dâou carémo*, nous sommes à la fin du carême. *Souï as acances dè moun vi*, je suis au fond de mon tonneau.

Serait-il dérivé du lat. *ad calces*, aux pieds, au fond?

Acantouna, *v.* Tirer quelqu'un à l'écart, l'acculer dans un coin; écoinsonner un mur, y placer un écoinson, la pierre angulaire d'encoignure. — *S'acantouna*, se réfugier dans un coin, se blottir au coin du feu.

Dér. de *Cantoù*, coin.

Acâou, *s. m.* Chaux; pierre calcaire cuite ou calcinée dans un four à chaux. En chimie, protoxide de calcium. — On la distingue en *Acâou grasso*, chaux grasse, et *Acâou maïgro*, chaux maigre. La première est la chaux pure, sans argile, acide carbonique et chaux; elle foisonne par l'immersion dans l'eau. Le mortier à chaux grasse se lessive et se détruit dans l'eau. La seconde est la chaux argileuse ou siliceuse, qui foisonne peu ou pas. Celle qu'on appelle chaux hydraulique, qui est une variété de la chaux maigre, contenant de 8 à 20 pour °/o d'argile, fait prise dans l'eau : le mortier fait avec cette chaux prend de la consistance lorsqu'il est immergé. Les chaux maigres de 0 à 6 pour °/o d'argile, sont non hydrauliques; de 6 ou 8 à 20 pour °/o d'argile, elles sont hydrauliques; de 20 à 26 pour °/o elles forment à elles seules, sans besoin de sable, le mortier hydraulique connu sous le nom de ciment romain.

La chaux de la Blaquière, aux environs d'Alais, est renommée. Celles des Tavernes, de Vézenobres et de Ners ont aussi des qualités remarquables. — *Déstrémpa d'acâou*, éteindre et détremper de la chaux. *Pasta d'acâou*, corroyer de la chaux, la mêler avec du sable, à l'aide du rabot, *pasto-mourtiè*.

Dér. du lat. *Calx*, *Calcis*. Notre dialecte a ajouté un *a* initial, purement explétif et euphonique. C'est ce qui fait sans doute que dans ce pays, bien des personnes, en parlant français, ou qui s'en piquent du moins, disent couramment au plur. *les achaux*, comme elles font pour *les acôtés*, les côtés. Aucuns vont même jusqu'à *les apilastres, les achéneaux, les amuriers*, les pilastres, les chéneaux, les mûriers, etc.

Acapara, *v.* Accaparer, monopoliser.

Trad. du français.

Acaparur, urdo, *adj. m. et f.* Accapareur.

Trad. du français.

Acarcavéll, ido, *adj. m. et f.* Cassé, ratatiné, branlant de vieillesse ou de maigreur. Il se dit principalement du bois desséché et d'un meuble branlant dans ses jointures.

Dér. de *Carcavèl*, qu'on dit en certaines localités pour *Cascavèl*, par terme de comparaison avec le brandillement bruyant de cet instrument. — *Voy. Cascavèl.*

Acarnassì, *v.* Habituer à manger de la chair, rendre carnassier.

Dér. de *Car*, chair.

Acata, *v.* Couvrir; joncher. Au fig. *Acata*, part. pass., caché, dissimulé, sournois.

Acatage, *s. m.* Toute sorte de couvertures de lit.

Acén ou **Açan**, *s. m.* Accent : accent tonique, flexion de la voix sur certaine syllabe des mots; prononciation, accentuation. Se dit aussi pour accent grammatical, signe graphique qui affecte certaines voyelles.

Notre langue n'a qu'un substantif pour exprimer les deux acceptions très-différentes du mot *Acén*, dont l'une désigne la prononciation elle-même, et l'autre un signe accidentel et variable destiné à modifier le son d'une voyelle. Elle n'a pas accordé droit de cité à ces qualificatifs, inventés par les grammairiens, d'accent rationnel, oratoire, logique, pathétique et autres. Mais, pour faire de tout cela comme le bourgeois-gentilhomme de la prose, sans le savoir, elle ne se reconnaît pas moins si redevable à l'accent tonique et à l'accent grammatical, que nous ne pouvons nous dispenser de leur ouvrir un crédit particulier proportionné à leur importance.

Ce qu'on doit entendre par *accent tonique*, notre définition, peut-être trop concise, a essayé de l'exprimer en un

Digitized by Microsoft®

mot. Qu'on nous permette d'emprunter à la préface des *Castagnados* un commentaire qui la complète.

La Fare-Alais dit de la langue d'Oc « qu'elle est une musique comme l'italien, plus que lui peut-être; c'est du moins une mélopée. Ses syllabes sont des notes, ses phrases des motifs harmoniques; son accentuation, si variée, est une véritable gamme, et ses diphthongues, ses triphthongues, si fréquentes, si multiples, forment des syncopes chromatisées d'une mélodieuse expression. Si cette langue a le larynx limpide et métallique, elle a aussi, et par-dessus tout, l'oreille chatouilleuse; et sa susceptibilité à cet égard rappelle ce sybarite que le pli d'une rose empêchait de dormir. »

On ne saurait mieux dire. C'est bien là, en effet, l'originalité et le caractère dominant de notre langue d'Oc, que cette prosodie musicale des mots et des syllabes, qui ne l'abandonne jamais, qu'elle garde en parlant les autres langues, et qui est dans sa nature. Et cela n'est autre chose que son accent propre et l'accent tonique, que ce culte de la modulation, qui lui est inspiré par l'éclat de ses voyelles, qui lui fait éviter le redoublement des consonnes et condamner, même dans la plus humble prose, le choc de deux sons pareils; que ce sentiment natif de l'euphonie, d'où lui viennent ses délicatesses exquises de construction et de vocalisation. L'accent tonique, ainsi compris, est de toutes les langues; mais il est, au plus haut degré, l'essence, l'âme et le génie particulier des idiomes méridionaux. Pour eux, qui chantent d'instinct, qui relèvent plutôt du solfége que de la grammaire, l'harmonie est la loi souveraine. La langue d'Oc, comme l'italien et l'espagnol, ses sœurs du même lit, en reconnaissent si bien la puissance, que la prononciation est devenue la raison logique de leur orthographe. Il le fallait bien. Le sens d'un mot dépend souvent, — on va le voir par des exemples, — de la manière dont il est accentué : dès lors, écrire comme on prononce et comme on entend, et par voie de conséquence, ne prononcer que comme on écrit et que ce qui est écrit, c'est-à-dire conformer l'écriture à la parole, est une nécessité de nos dialectes; car l'unique moyen de leur conserver la clarté, la grâce, l'intelligence, consiste à rapprocher l'orthographe de la pensée, à lier la forme des mots avec leur signification. Dès lors, toutes les lettres devant être articulées avec le son qu'elles expriment, il n'est besoin de représenter à l'œil que ce qui doit être entendu par l'oreille.

Les Grecs et les Latins avaient la quantité, qui mesurait la durée des sons : les langues modernes ont l'accent tonique, c'est-à-dire l'élévation ou la flexion de la voix sur chaque mot, presque sur chaque syllabe. A Rome, rapporte Cicéron, le peuple se montrait très-sensible à l'observation de la mesure. « Tout le théâtre, dit-il, se soulève et pousse des cris, si une syllabe est trop brève ou trop longue, bien que la foule ne connaisse ni pieds ni rhythme, et qu'elle ne sache point ce qui blesse son oreille, ni pourquoi ni en quoi elle est offensée : *Theatra tota exclamant, si fuit una syllaba brevior aut longior, nec verò multitudo pedes novit nec ullos numeros tenet, nec illud quod offendit aut cur aut in quo offendat intelligit.* » La langue d'Oc a hérité de sa mère latine d'une sensibilité pour le moins aussi vive. Dans sa vocalisation, qu'une ronde soit substituée à une noire, elle se sent froissée; qu'une note qui doit être éclatante soit convertie en un son sourd, qu'une voyelle forte s'échappe comme une muette, elle s'irrite de la transposition; elle est blessée de la cadence fausse; pour elle le sens se déplace, se dérobe, se dénature aussitôt. Il n'y a pas ici cependant non plus d'autre juge que l'oreille. *Judicium ipsa natura in auribus nostris collocavit,* dit toujours Cicéron; mais l'accent va de soi, sans théorie et sans grammaire; il est dans l'air et dans la voix; notre parler est ainsi fait. Il faut l'accepter tel quel, se soumettre à ses exigences, ou renoncer à se faire comprendre. C'est de cette accentuation que nous essayons de donner une idée et de poser les principes.

Il n'existe pas de langue qui n'ait son système propre, individuel d'intonations, de consonnances, dépendant de la combinaison, du rapprochement et de la sonorité de ses voyelles. Pour notre langue d'Oc, rien n'est plus essentiel que de connaître la clef de sa notation.

Le premier point, et le plus délicat, est de préciser l'inflexion, de déterminer le degré d'élévation ou d'abaissement de la voix, qui constitue l'accent tonique. Dans une phrase écrite, tous les mots sont séparés par un intervalle; il en doit être de même dans la phrase parlée. Chaque mot a sa syllabe tonique, et n'en a qu'une, la syllabe finale, sur laquelle, par une sorte d'insistance, il se fait un temps d'arrêt imperceptible, cependant appréciable, une modulation distincte, qui peut être classée dans l'échelle des sons, insensible presque, mais qui, en appuyant, est mise en saillie. Une seule condition est imposée à cette dernière syllabe, c'est qu'elle soit de force à supporter l'accent, ce qui n'arrive jamais avec une muette, une féminine, une faible, sur laquelle la voix ne s'arrête point. C'est pourquoi la tenue ne se fait que sur la finale des mots, quand cette syllabe est masculine, à consonnance pleine et grave; ou sur la pénultième, quand le mot se termine par une féminine, faible ou muette.

Cette règle est le fondement de la prononciation du languedocien : son corollaire se trouve dans la justesse exacte du son attaché à chaque syllabe, représenté par une voyelle. Notre idiome, pour s'écrire avec le même alphabet que le français, qui fut l'alphabet latin, ne donne pas cependant à toutes les lettres le son qu'elles avaient en latin, non plus que celui qu'elles ont en français. A chacun son lot. La langue d'Oc a des sons qui lui appartiennent en propre, des alliances de lettres qu'elle affectionne, des cadences qu'elle recherche; elle ne veut pas en être dépossédée, et elle ne se livre qu'à ceux qui lui sont fidèles; à eux seuls elle consent à révéler sa grâce, sa douceur, sa

Digitized by Microsoft®

souplesse, son énergie, ses beautés entières. La variété de ses intonations, la sonorité de ses voyelles rendent sa prononciation vivement accentuée; et surtout elle diffère essentiellement du français, qui cultive les consonnances muettes et sourdes, et qui arrive à de grands effets par des procédés tout contraires. Aussi, sur ce chapitre de l'accent, pas d'accord à établir; point de rapprochement entre deux pôles opposés. Quand les puristes d'Outre Loire auront traité dédaigneusement de *gascons* nos dialectes méridionaux, et que ceux-ci auront répliqué par l'épithète correspondante de *franchiman*, la séparation des deux langues n'en restera que plus accusée, et il en sera mieux prouvé encore qu'une transposition de l'une à l'autre est impossible. La part faite à chacune, elles garderont chacune leur mérite, et leur accent, et leur caractère, et leur génie; et leurs chefs-d'œuvre n'y perdront rien. Mais essayer de réduire le languedocien à la vocalisation française, de le prononcer à la française, ne serait que l'assourdir, l'énerver, le défigurer, et arriver à la cacophonie la plus ridicule et la plus inintelligible. L'emploi d'un alphabet commun, les habitudes d'épellation inculquées par l'enseignement scolaire peuvent être des causes fréquentes d'erreur et d'hésitation à la lecture ou à l'écriture; les plus familiarisés avec nos idiomes n'y échapperont pas toujours. Un *Dictionnaire languedocien* ne peut donc trop insister sur ce chapitre si essentiel de l'accentuation, qui fait comprendre son orthographe et facilite l'étude de sa grammaire. C'est pour cela que nous résumons, même en nous exposant à quelques répétitions, nos remarques générales sur la valeur spécifique des voyelles et sur la prononciation.

L'accent *tonique*, avons-nous dit, est une simple flexion de la voix; il n'a qu'une place dans chaque mot, la dernière syllabe, si elle est masculine; l'avant-dernière, si le mot est terminé par une féminine. C'est une pure nuance euphonique, une modulation musicale, indépendante de tout signe qui l'exprime, mais qui se fait toujours sentir. Ce qu'on appelle l'accent *grammatical* est au contraire un signe apparent, visible, posé sur une voyelle et destiné seulement à en modifier le son. Comme il se borne à indiquer la qualité particulière d'un son, il se place partout où il rencontre la voyelle à accentuer, et peut par suite se trouver indifféremment au commencement, au milieu ou à la fin d'un mot; mais à cette dernière position, il rend tonique la voyelle qu'il touche, en piquant sa consonnance. Il est de trois sortes : aigu, grave et circonflexe, comme en français. Ce dernier ne se place que sur les voyelles *a, i, o,* quand elles composent des diph. ou des triph., pour marquer seulement la voix dominante.

Le languedocien a cinq voyelles simples, *a, e, i, o, u,* et une voyelle composée, *au*, qui regrette toujours d'être obligée d'employer deux lettres pour un son unique et simple. Cette indication suffit à notre sujet, sans entrer dans les subdivisions et distinctions de classes.

Toutes les lettres et les voyelles se prononcent et sonnent à la méthode ancienne de l'alphabet ou suivant l'accent graphique qu'elles portent : c'est pourquoi, dans l'intérieur d'un mot polysyllabique, il ne peut exister de syllabe muette, ressemblant à l'*e* muet français moderne. A la fin des mots seulement se trouvent les syllabes muettes; et là, règle générale, toute voyelle finale, à l'exception de l'*a* et de l'*u*, est faible, sourde, féminine, si elle n'est pas accentuée, ou si elle est suivie d'un *s* formant le pluriel; ce qui signifie que la voix doit appuyer sur la syllabe précédente, la pénultième, que nous accentuons exprès ici. Ex. : *ràbe*, pl. *ràbes; imàge*, pl. *imàges; rèble*, pl. *rèbles; diménche*, pl. *diménches; chàri*, pl. *chàris; sèti*, pl. *sètis; bòcho*, pl. *bòchos; éscòlo*, pl. *éscòlos; càsquou*, pl. *càsquous; flàscou*, pl. *flàscous; basségou*, pl. *basségous*.

Dans notre dialecte, les voyelles finales *a* et *u* ne sont jamais muettes : elles peuvent donc supporter l'économie de l'accent grammatical, sans en être appauvries ni féminisées. Cependant, par cela que leur position les rend toniques, le repos de la voix, qui se fait alors sur elles, semble les élever d'un quart de ton. Cette nuance méritait d'être notée; elle est sensible même dans les polysyllabes composés de lettres similaires, comme *acaba, davala*, etc., dont le dernier *a* est un peu plus éclatant que les premiers. La prosodie latine du *Gradus ad Parnassum* classerait ces mots parmi les *anapestes*, deux brèves et une longue; de même qu'elle aurait fait des *iambes* de *mama* ou de *chuchu*, une brève et une longue.

Dans plusieurs localités de l'Hérault et au midi d'Alais, sans dépasser cependant le canton de Vézénobres, l'*a* final est muet dans les terminaisons caractéristiques du féminin des substantifs et adjectifs, comme *rosa, musa, bona, nova*, etc. On le prononce comme un *a* adouci, d'un son intermédiaire entre l'*e* et l'*o*. Cette variété dialectique est une réminiscence très-rapprochée du latin. Nous ne pouvons l'adopter ici; car pour la même désinence nous entendons *o*, nous prononçons *o*, nous avons dû écrire partout *o* naturel; et nous ne pensons pas que l'étymologie en souffre.

L'*e* languedocien a trois sons distincts. Surmonté de l'accent aigu, il se prononce comme l'*é* fermé français dans *été, bonté;* avec l'accent grave, comme l'*e* ouvert dans *accès, succès;* privé de tout accent, il ne se présente qu'à la fin d'un mot, et alors il est muet, naturel, non point à la manière de l'*e* muet français, mais comme l'*e* final italien de *rose, dare*.

La prononciation de l'*i* ne varie que du fort au faible, du sonore au doux, du long au bref; mais une certaine acuité se fait toujours plus ou moins sentir. La voyelle est sonore, naturelle entre deux consonnes : *dindo, roundina, dificile*, avec une légère insistance quand elle est tonique à la pénultième; cependant nous ne lui accordons pas l'accent : c'est affaire de quantité. Nous le lui réservons, au contraire, pour les cas où il pourrait y avoir

Digitized by Microsoft ®

confusion, à la fin des mots par exemple, comme *toupì, éscupì, éndévénì, dimìnì :* là il se détache clair et net. L'accent grave indique alors que le son se renforce; tandis que l'*ì* final non accentué glisse et murmure faiblement, la voix appuyant sur la précédente syllabe. Ex. : *chàrì, èlì, òlì, céménterì, purgatorì.*

Nous employons l'accent circonflexe pour la diphthongue *tou*, et il marque l'insistance de la voix se prolongeant : *caliou, arpiou, réligiou.*

Le tréma sur l'*ï* est un signe particulier de notre accentuation orthographique. Sa fonction est des plus importantes. Quand il suit une consonne et précède une voyelle, le tréma sur l'*ï* a pour but de le faire sentir plus longuement, et d'en faire une syllabe séparée de la voyelle subséquente, comme dans *fïo, bïo, mïo,* en deux syllabes. Alors qu'il est placé après une voyelle, et suivi d'une consonne, ou à la fin d'un mot, l'*ï* trématé est doux et faible; le plus souvent il forme la diphthongue. Ex. : *vêïre, foïre, souï, rëï, galoï, pantaï.* Entre deux voyelles, il remplace à peu près en certains cas *ll* mouillés français, sans communiquer à celle qui le suit la flexion labiale, mais seulement en la mouillant; et toujours il empêche la cohésion avec la voyelle précédente, ainsi dans *païo, daïo, joïo, bluïo, puïo;* de telle sorte qu'il devient le siége d'une séparation de syllabes, ou ce qui revient au même, qu'il s'oppose à la formation d'une diphthongue ou d'une triphthongue, que, sans lui, le rapprochement des voyelles amènerait, comme dans les mots presque exclusivement composés de voyelles, *vidouïë, aïë, cuïëtré, rouïdoume.* Pour scander ces mots et parvenir à la prononciation juste, le concours de l'*ï* tréma, qui est séparatif entre voyelles ou diphthongues dans le mot, est un des signes les plus essentiels à bien observer. Nous reviendrons sur son rôle très-important.

L'*o* et l'*ou*, voyelles, sont soumises aux mêmes règles. Le défaut d'accent, quand elles sont finales, indique qu'elles doivent s'échapper sans articulation, qu'elles jouent dans le mot à peu près le même rôle que l'*e* muet français, caractérisant le féminin des substantifs, et que le point d'appui de la voix se fait sur la pénultième. Ex. : *fango, manado, bèlo, cénténo, babino, carosso, cagnolo, figuro, davalou, révènou, basségou, manipou, donou, tutou.* Surmontés de l'accent grave, *ò* et *où* sonnent clairement : *esclò, cachò, grélò, vértigò; lavadoù, agassoù, loubatoù; méchoùs, vérinoùs.*

Répétons encore que *ou* entre deux consonnes ou près d'une voyelle, avec ou sans accent, ne compte jamais que pour une voyelle, comme s'il n'y avait qu'une seule lettre.

A l'agencement et à la liaison de ses voyelles, la langue d'Oc semble avoir mis avec complaisance tous les raffinements de son génie mélodique. Parmi les langues de l'Europe, elle est seule à posséder dans sa vocalisation ces trilles brillants qui ne produisent qu'un accord unique, comme trois cordes de harpe touchées à la fois, vibrant dans la même cadence. Le français se contente de réunir deux sons; le languedocien rassemble dans une syllabe deux, trois et jusqu'à quatre sons distincts. Ses diphthongues se multiplient à profusion et se présentent unies ou séparées, au commencement, dans l'intérieur ou à la fin des mots. Ses triphthongues si originales suivent la même marche et sont presque aussi fréquentes : les tétraphthongues apparaissent dans les vocables les plus usuels. Cependant l'orthographe, l'accentuation et la prononciation des voyelles ne changent point parce qu'elles se rencontrent doubles, triples ou quadruples à former, dans un mot, une seule syllabe composée d'autant de sons en une seule émission de voix. Si compliquée que puisse être la combinaison, le premier et le plus essentiel de leurs caractères est de ne faire jamais qu'un temps, un pied, dirait-on en versification : la pluralité dans l'unité.

Là est la pierre de touche de cette sorte de syllabes. C'est pourquoi nous nous refusons à ranger parmi les diphthongues les formes *ua, ué, ui, uo* sollicitées par les consonnes *g* et *q*, comme *abrasqua, cargué, blanqué, guincha, quicha, aquò :* ici l'*u* ne paraît que comme explétif; c'est un parasite dont l'emploi rend le *g* dur : il n'y a pas dualité de consonnance; après ces deux lettres, l'*u* ne se fait pas entendre : précédé de toute autre il doit sonner : *apuïa, cuïë*, etc., ou bien, en diphthongue, *éstuì, juèl*, etc.

Par ces exemples on a pu voir qu'une voyelle suivie d'une autre voyelle ne fait pas nécessairement alliance avec elle. En dehors des éléments dont nous allons donner le tableau, nous ne connaissons pas d'assemblages de lettres qui puissent en réalité former des diphthongues ou des triphthongues. Mais la langue d'Oc aime trop à rapprocher ses voyelles, à les multiplier, à nuancer de tons divers des combinaisons identiques; sa vocalisation seule donne souvent à ses mots un caractère et un sens trop différents, pour n'avoir pas une notation qui réponde à ce besoin, qui représente exactement son euphonie, ses accords, le rhythme de ses gammes syllabiques.

Le français se préoccupe moins d'éviter une confusion qui le rend si difficile à bien prononcer : sa prose et sa poésie ont des différences de quantité inexplicables dans les terminaisons en *ion, ieur, ieux*, par ex, qui reviennent sans cesse et qui font tantôt des monosyllabes diphthongues, tantôt doivent se scander en deux temps : de ce nombre, avec une infinité d'autres mots, *fier*, adj. d'un seul jet, et *fier*, verbe, dissyllabe. Cependant rien n'avertit de ces changements. Notre orthographe au contraire a voulu les indiquer au moyen de l'*ï* tréma, qui disjoint les syllabes, comme *fïo*, fille, et *fiò*, feu, *mïo*, amie, *miò*, muid, *pïo*, pillage, *piò*, dindon. etc.

Un signe spécial était indispensable; car le languedocien n'a pas le droit de prendre les licences du français. Il n'a ni grammaire, ni académie pour commenter et justifier ses anomalies. Il n'admet pas de lettres inutiles, non arti-

Digitized by Microsoft ®

culées, se prononçant autrement qu'elles ne sont notées; il professe en principe que sa prononciation est toujours vraie, réglée sur la valeur propre des voyelles; ce qui ne l'empêche pas d'accumuler volontiers les accords sonores, de mêler ses diphthongues et ses triphthongues dans le même mot. Dès lors il lui est imposé plus strictement qu'au français d'avoir un système d'orthographe qui mette en pleine lumière la différence d'accentuation de toutes les lettres et de lettres identiques, et la séparation des membres d'un même mot où se trouvent surtout des voyelles avec des diphthongues. Par la plus ingénieuse disposition, qui dénote la perfection du sentiment mélodique de la langue d'Oc, les complications les plus ardues deviennent simples et faciles avec les accents grammaticaux et les ï tréma.

L'accent modifie le son : il l'affaiblit ou le renforce; mais il ne transforme pas la voyelle. Le tréma réservé à l'ï ne lui fait rien perdre de sa qualité naturelle; mais il l'isole en quelque sorte quand il est placé entre deux voyelles, comme *pa-ïo, ma-ïo, pu-ïo,* et il mouille celle qui la suit, comme fait à peu près *ill* en français.

Par son interposition il signale, dans l'intérieur d'un mot, la séparation de deux diphthongues, et adoucit un choc trop rude; et il est remarquable que l'ï se trouve au commencement de toutes les triphthongues : ce qui nous semble l'indice de la délicatesse d'acoustique de notre langue, et la preuve d'un sentiment harmonique très-étudié. Ainsi, quand l'*i* ne fait que se lier aux autres voyelles dans la triphthongue il garde sa forme naturelle, *midou,* monosyllabe, *sidoume,* deux syllabes; mais alors qu'il suit une voyelle ou une diphthongue, ou qu'il termine une diphthongue ou triphthongue, il prend le tréma : *rou-ïdumé, cadiëïro, risou-ïëïro, vidou-ïè, viè-ïé,* offrent des exemples des positions les plus difficiles et démontrent le fonctionnement de l'*i* simple et de l'ï tréma dans l'agglutination et dans la division des syllabes.

Notre dialecte possède trois diphthongues qu'on peut appeler féminines, et qui pour cela sont dénuées de tout accent. Cette variété a son importance dans la versification. Leur prononciation d'ailleurs se conforme aux règles qui précèdent : le tréma, quand il est nécessaire, ne change rien à leur nature.

Exemples : en *ie, véndie, rèndie, moïe, ouïe;* en *io, glorio, bèstio, joïo, fuïo;* en *iou, énténdiou, maïou, tuïou, moïou, ouïou.*

La finale diphthonguée de ces mots s'écoule comme une muette, et comme elle n'est comptée que pour une syllabe qui est féminine, l'insistance de la voix s'établit par l'accent tonique sur la pénultième. Ces différences de sons se trouveront indiquées à leur place. *Voy. lettre I et Iou, diph.*

Pour bien comprendre l'effet que produisent les accents, il n'y a qu'à comparer à l'oreille les sons muets, purement alphabétiques, avec ceux donnés par les mêmes diphthongues accentuées. Dans la diphthongue masculine, et dans toutes les triphthongues, se trouve toujours une voyelle dominante, celle qui est le pivot de l'intonation sur laquelle se fait la tenue; les coagulées se font entendre, mais coulent rapidement : dans les diphthongues féminines, la voix, en réunissant le double son, égalise les voyelles sans appuyer plus sur la première que sur la seconde.

DIPHTHONGUES.

aï. — Maï, *plus*.....	Esclaïre, *éclair.*
âou. — Nâou, *auge*.....	Lâouso, *dalle.*
èï. — Rèï, *roi*.....	Pèïro, *pierre.*
éï. — Créï, *croissance*.....	Véïre, *verre.*
èou. — Lèou, *poumon*.....	Cisèou, *ciseaux.*
éou. — Béou, *il boit*.....	Téoule, *tuile.*
ia. — Diable, *diable*.....	Aparia, *accoupler.*
ie. — Véndie, *que je vende.*	Moïe, *que je mouille.*
iè. — Miè, *moitié*.....	Arriè, *arrière.*
ié. — Aïé, *ail*.....	Bèstiéto, *petite bête.*
io. — Glorio, *gloire*.....	Bèstio, *bête.*
iò. — Fiò, *feu*.....	Cafiò, *chenêt.*
iou. — Maïou, *mail*.....	Entendiou, *qu'ils entendent.*
îou. — Dîou, *Dieu*.....	Miougrano, *grenade.*
iu. — Bèstiu, *bestial*.....	Méssius, *messieurs.*
oï — Coï, *il cuit*.....	Galoï, *gai.*
oua. — Coua, *couvé*.....	Couacho, *calandre.*
ouè. — Vouè, *holà*.....	Espouèr, *espoir.*
oué. — Foué, *fouet*.....	Couéto, *queue.*
ouï. — Bouï, *buis*.....	Douïre, *jarre.*
ôou. — Dôou, *deuil*.....	Cévénôou, *cévenol.*
uè. — Gnuè, nuit.....	Juèl, *ivraie.*
ui. — Frui, *fruit*.....	Estui, *étui.*

TRIPHTHONGUES.

iaï. — Biaï, *adresse*.....	Répapiaïre, *radoteur.*
iâou. — Siâou, *coi*.....	Viâouloun, *violon.*
ièï. — Sièï, *six*.....	Cadiéïro, *chaise.*
iéou. — Iéou, *je, moi*.....	Liéourèïo, *livrée.*
iôou. — Miôou, *mulet*.....	Faviôou, *haricot.*
iuè. — Hiuè, *huit*.....	Endiuèl, *andouille.*

TÉTRAPHTHONGUES.

iuèï. — Hiuèï, *aujourd'hui.*	Cadiuèïsso, *cosse.*
uièï. — Cuièïsso, *cuisse*....	Cuièïssâou, *molaire.*

Ce tableau doit faire comprendre la raison de notre orthographe; et répétons ce que nous avons dit ailleurs : « On ne saurait assez recommander l'observation minutieuse de l'accent; elle est d'une importance radicale. Toute l'intelligence de l'idiome est là; et sans elle, on nage à pleine eau dans l'amphibologie. »

Digitized by Microsoft ®

Une liste à peu près complète de mots parfaitement homographes, présentera un curieux intérêt à ce point de vue, et complètera ces explications.

Nous avons négligé les homonymies dans les différents temps des verbes, qui seraient trop nombreuses, comme *réndie,* il rendait, et *qué réndie,* que je rende, etc., etc., et quelques autres mots dans lesquels l'accent est identique sur la finale, mais qu'influence l'ï tréma ou l'*i* naturel, soit pour les diviser en deux temps, soit pour en faire des monosyllabes, comme *pïè,* pilier, et *piè,* pied, Puech, *cuïè,* cuiller, et *cuiè,* cuit, *bie,* je serre, et *bïé,* billet.

Il sera ainsi facile de se rendre compte de ce que peut l'accent graphique, et comment une simple inflexion sur une voyelle fait varier le sens et la signification d'un mot.

È FERMÉ ET E NATUREL.

Boufé, *soufflet*..... Boufe, *je souffle.*
Boumbé, *bout-d'homme*..... Boumbe, *je cogne.*
Bouré, *brun*..... Boure, *bourgeon.*
Bourgés, *bourgeois*..... Bourges, *tu creuses.*
Bouté, *brin*..... Boute, *je mets.*
Bravé, *gentil*..... Brave, *robuste.*
Carguć, *étui*..... Cargue, *je charge.*
Césé, n. pr. dim. *François*. Cése, *pois-chiche.*
Chaïné, *chat sauvage*..... Chaïne, *chêne.*
Coublé. *solive*..... Couble, *couple.*
Coulé, *petite colline*..... Coule, *je décuve.*
Courdouné, *ganse*..... Courdoune, *je cordonne.*
Dévé, *devoir*..... Déve, *je dois.*
Déstré, *pressoir à vin*..... Dèstre, *perche* (mesure).
Estré, *étroit*..... Estre, *être.*
Furé, *souris*..... Fure, *je fouille.*
Gourgué, *petite mare*..... Gourgue, *je trempe.*
Grané, *petit grain*..... Grane, *je grène.*
Lipé, *gourmand*..... Lipe, *je lèche.*
Manqué, *manchot*..... Manque, *je manque.*
Mèrlé, *créneau*..... Mèrle, *merle.*
Miné, *minon*..... Mine, *je mine.*
Mouïssé, *épervier*..... Mouïsse, *écourté.*
Paré, *paroi*..... Pare, *je pare.*
Péné, *petit pied*..... Péne, *je peine.*
Piqué, *pieu*..... Pique, *je frappe.*
Poudé, *serpette*..... Poude, *je taille.*
Pougné, *poing*..... Pougne, *je pique.*
Quiché, *targette*..... Quiche, *je presse.*
Quinqué, *quinquet*..... Quinque, *je souffle.*
Rèssé, *scie à main*..... Rèsse, *je scie.*
Sabé, *science*..... Sabe, *je tanne.*
Sàousé, n. pr., *Sauzet*..... Sàouse, *saule.*
Séré, *petite colline*..... Sère, *montagne.*
Siblé, *sifflet*..... Sible, *je siffle.*
Tapé, *petit bouchon*..... Tape, *je bouche.*
Tété, *sein*..... Tète, *je tète.*
Tourné, *rouet*..... Tourne, *je reviens.*
Trâouqué, *petit trou*..... Trâouque, *je perce.*
Tristé, *soupente*..... Triste, *triste.*
Uïé, *œillet*..... tïe, *je sers ce tonneau.*

È FERMÉ ET È OUVERT, GRAVE.

Aprés, *appris*..... Après, *après.*
Arésto, *arrête*..... Arèsto, *halte là !*
Espésso, *épaisse*..... Espèço, *espèce.*
Espéro, *attente, affût*..... Espèro, *attends.*
Lachén, *pourceau*..... Lachèn, *nous lachâmes.*
Jasén, *nouvelle accouchée*... Jasèn, *nous gisons.*
Vaïén, *actif*..... Vaïèn, *ils valaient*
Péro, *poire*..... Pèro, *père.*
Fé, *foin; foi*..... Fè, *fait.*
Sé, *soif*..... Sè, *sept.*
Sén, *saint*..... Sèn, *nous sommes.*
Vén, *vent*..... Vèn, *il vient.*

È GRAVE ET E NATUREL.

Cadè, *cadet*..... Cade, *genévrier.*
Counséïè, *conseiller*..... Counséïe, *je conseille.*
Entrè, *il entra*..... Entre, *entre.*
Gâouchè, *gaucher*..... Gâouche, *gauche.*
Lachè, *il lâcha, laitier*..... Lache, *mal serré.*
Mouïè, *épouse*..... Mouïe, *je mouille.*
Récatè, *il serra*..... Récate, *provision.*
Révéïè, *aubade*..... Révéïe, *je réveille.*
Roudiè, *charron*..... Roudïe, *je regarde.*
Vigè, n. pr., *Viger*..... Vije, *osier.*

I GRAVE ET I NATUREL OU TRÈMA.

Courl, *courir*..... Couri, n. pr., *Courry.*
Fasti (faïre), *faire horreur*.. Fasti, *aversion.*
Garl, *guérir*..... Gari, *rat.*
Péis, *pays*..... Péis, *poissons.*
Sai, *panne de porc*..... Saï, *ici dedans.*
Tral, *trahir*..... Traï, *il jette.*
Véri, *poison, venin*..... Véri, *porc.*

O NATUREL ET Ò GRAVE

Aousèro, *Lozère*..... Aousérò, *Lozérien.*
Babo, *bave*..... Babò, *chrysalide.*
Balo, *balle*..... Balò, *ballot.*
Bardo, *bât*..... Bardò, *bardot.*
Bigo, *bigue*..... Bigò, *hoyau.*
Bïo, *bille*..... Bïò, *tricot.*
Bousso, *bourse*..... Boussò, *gousset.*
Cacho, *cachette*..... Cachò, *cachot.*
Cagno, *dégoût, paresse*..... Cagnò, *niais.*

Digitized by Microsoft ®

Capo, *manteau*..... Capò, *attrapé*.
Casso, *chasse*..... Cassò, *ladre*.
Cato, *chatte*..... Catò, *catin*.
Enquo, *canelle*..... Encò, *chez*.
Faro, *mine, visage*..... Farò, *élégant*.
Fino, *rusée*..... Finò, *finaud*.
Fïo, *fille*..... Fiò, *feu*.
Galo, *gale*..... Galò, *galop*.
Gigo, *cuisse de bœuf*..... Gigò, *gigot*.
Grèlo, *grêle*..... Grélò, *grelot*.
Léngado, *coup de langue*.... Léngadò, *Languedoc*.
Mancho, *manche*..... Manchò, *manchot*.
Mïo, *amie*..... Miò, *muid*.
Palo, *pelle*..... Palò, *lourdaud*.
Pato, *patte*..... Patò, *brique*.
Pégo, *poix*..... Pégò, *savetier*.
Péro, *poire*..... Pérò, *mouton*.
Pilo, *pile, tas*..... Pilò, *pilote*.
Pïo, *pillage*..... Piò, *dindon*.
Rabo, *rave*..... Rabò, *rabot*.
Ribo, *rive, bord*..... Ribò, n. pr., *Ribot*.
Salo, *salon*..... Salò, *malpropre*.
Ciro, *cire*..... Sirò, *sirop*.
Tantos, s. plur., *tantes*..... Tantòs, *tantôt*.
Trapo, *trappe*..... Trapò, *trapu*.
Triquo, *trique*..... Tricò, *gilet de laine*.

OU MUET ET OÙ GRAVE.

Ajustou, *ils ajoutent*..... Ajustoù, *ajoutage*.
Apialou, *ils étaient*..... Apialoù, *étai*.
Bïou, *ils billent*..... Bïoù, *trique*.
Boutou, *ils placent*..... Boutoù, *bouton*.
Caladou, *ils pavent*..... Caladoù, *pavé*.
Calou, *ils lâchent*..... Caloù, *chaleur*.
Cantou, *ils chantent*..... Cantoù, *coin*.
Càoussou, *ils chaussent*..... Càoussoù, *chausson*.
Coulou, *ils coulent*..... Couloù, *couleur*.
Escalou, *ils grimpent*..... Escaloù, *échelon*.
Espèrou, *ils attendent*..... Espéroù, *éperon*.
Espirou, *ils suintent*..... Espiroù, *soupirail*.
Furou, *ils furètent*..... Furoù, *fureur*.
Gardou, *ils gardent*..... Gardoù, *Gardon*.
Jètou, *ils vomissent*..... Jètoù, *jeton*.
Lardou, *ils lardent*..... Lardoù, *lardon*.
Liquou, *ils lèchent*..... Liquoù, *liqueur*.
Mascarou, *ils noircissent*.... Mascaroù, *barbouillé*.
Pastou, *ils pétrissent*..... Pastoù, *tas de mortier*.
Passèrou, *ils passèrent*..... Passéroù, *moineau*.
Pétassou, *ils raccommodent*. Pétassoù, *petite pièce*.
Piquou, *ils frappent*..... Piquoù, *pic*.
Plounjou, *ils plongent*..... Plounjoù, *plongeon*.
Prisou, *ils prisent*..... Prisoù, *prison*.
Révéïou, *ils réveillent*..... Révéïoù, *réveillon*.

Sablou, *ils mettent du sable*. Sabloù, *sablon*.
Sabou, *ils tannent*..... Saboù, *savon*.
Sénglou, *ils sanglent*..... Sénglou, *petite corde*.
Séntou, *ils sentent*..... Séntoù, *odeur*.
Sèrmou, *ils trempent d'eau*. Sérmoù, *sermon*.
Susou, *ils suent*..... Susoù, *sueur*.
Téchou, *ils dégoûtent*..... Téchoù, *petite goutte*.
Tourtïou, *ils tordent*..... Tourtïoù, *craquelin*.
Trissou, *ils braient*..... Trissoù, *pilon*.
Valou, *ils valent*..... Valoù, *valeur*.
Véïrou, *ils tournent*..... Véïroù, *menu poisson*.
Virou, *ils tournent*..... Viroù, *vrille*.

La différence à l'oreille, qui, en définitive, détermine le sens de tous ces mots correspondants à un mot semblable, est produite par les accents. Dans ceux où la finale est accentuée, elle est tonique; c'est sur elle que la voix s'arrête et pèse : au contraire, pour ceux qui n'ont pas d'accent à la fin, la tonique est la pénultième et la tenue se fait sur elle. Par exemple, le dernier mot de cette longue liste, *virau*, ils tournent, est composé d'une longue et d'une brève; l'inverse a lieu pour *viroù*, vrille, qui est formé d'une brève et d'une longue, et ainsi des autres. La mesure, la quantité, réglées par les accents : toute notre langue musicale est là.

Acérti, *v.* Certifier, assurer, rendre certain, affirmer.
Dér. du lat. *Certus*.

Acéta, *prép.* Excepté. Il est visiblement corrompu du français, mais fort de mise.

Achas ! *interj.* Voyez donc! Voyez un peu!
Dér. d'*Agacha*, voir devant soi. C'est la contraction de ce verbe à la 2me pers. plur. de l'impér. *Agachas*. — *Vay. Agacha*.

Achata ou **Achéta**, *v.* Acheter.
Trad. du français.

Achétur, urdo, *adj.* Acheteur, euse.
Trad. du français.

Aciè, *s. m.* Acier.
Trad. du français.

Acièïra, *v.* Aciérer, chausser d'acier la pointe d'un outil.

Acimérla, ado, *adj.* Perché, juché haut.
Dér. de *Cimo*, hauteur, extrémité.

Aciou, *s. f.* Action. Il ne se prend qu'en mauvaise part. — *Quinto aciou m'as fa!* quel tour tu m'as joué!
Trad. du français.

Acipa, *v.* Prendre par surprise, saisir, surprendre. — *Nous acipè, et za! dédin*, il nous surprit, et crac! sous clé.
Dér. du lat. *Accipere*, recevoir.

Acipa (s'), *v.* Se heurter, broncher, se rencontrer tête à tête, chopper. — *Nous acipèn*, nous nous rencontrâmes nez à nez.
Étym. du celt. *Assoupa*, dit Honnorat.

Digitized by Microsoft ®

Acivada, *v.* Donner de l'avoine. Au fig. et par ironie, régaler d'une volée de coups, rosser.

Dér. de *Civado*, avoine.

Aclapa ou Rèssègre, *v.* Couvrir de menue pierraille; recouvrir les sillons d'une terre emblavée, soit à la pioche, soit à la herse, et briser les mottes pour mieux enterrer la semence ou le fumier.

Dér. de *Clu* ou *Clap*, pierraille.

Aclapassa, *v.* Entasser des pierres en monceau; amonceler.

Dér. de *Clapas*, tas de pierres.

Aclata, *v.* Baisser, courber; accabler sous le poids; lapider; recouvrir, enfouir sous...

Dér. de *Clu*, tas, amas, monceau.

Acol, *s. m.* Mur de soutènement en pierre sèche.

Acor, *s.* des deux genres, ou **Acordi**, *s.* toujours *m.* Accord, réconciliation, bonne intelligence. — *Estre d'acordi*, être cœur à cœur. — *Acor* est masculin ou féminin à peu près *ad libitum*. On dit : *L'acor és facho*, et *dé bon acor*.

Dér. du lat. *Cor*, cœur.

Acoto, *s. f.* Une cale qu'on met sous le pied d'une table chancelante, sous la roue d'une charrette pour l'empêcher de marcher.

Dér. du lat. *Cos, cotis*.

Acouassa (s'), *v.* Se coucher comme les poules qui veulent couver. Au fig. se pelotonner, se tapir, s'accroupir, se mettre dans toute sorte de posture qui rappelle une poule couveuse.

Dér. de *Coua* ou *Couga*, couver.

Acoubla, *v.* Accoupler, joindre par couple; joindre des bœufs ou des chevaux pour le labour. — *Aquèlo miolo acouplarié bièn la miou*, cette mule s'appareillerait bien avec la mienne.

Acoucara (s'), *v.* S'encanailler, fréquenter la mauvaise compagnie, s'engueuser.

Dér. de *Coucarou*.

Acoucha (s'), *v.* Accoucher.

Trad. du français.

Acouchado, *s. f.* Accouchée. On dit *Jasén* en languedocien.

Acouchurdo ou Acouchuso, *s. f.* Accoucheuse, sage-femme. En lang. *Lévandièïro*, — *V.* c. m.

Trad. du français.

Acougassa, *v. a.* Faire tomber quelqu'un sur le derrière.

Acougassa (s'), *v. r.* Le même que *s'Acouassa*, s'accroupir. — *V.* c. m.

Dér. de *Couga*, couver. M. sign. que *Coua*.

Acougouncha (s'), *v.* S'accroupir. C'est un explétif du verbe précédent et il a la même racine. La posture qu'il désigne est encore plus grotesque : c'est celle des magots de la Chine que le XVIII^e^ siècle nous a légués avec ses vieilles cheminées.

Acoulado, *s. f.* Accolade, embrassement les bras autour du cou.

Étym. du lat. *ad collum*.

Acouloubrì, ido, *adj.* Effarouché, irrité, envenimé comme une couleuvre. Au fig. éveillé, déluré; se dit d'une fille garçonnière et hardie.

Dér. de *Coulobro*.

Acoumada, *v.* Raccommoder, radouber; assaisonner. Au fig. concilier, convenir.

Dér. de *Coumode*.

Acoumadamén, *s. m.* Accommodement, accord, transaction, le *mezzo termine* d'un différend.

Acouménça, *v.* Commencer. Au fig. chercher noise, être le premier à attaquer. — Ce mot, auquel on n'a fait qu'ajouter l'*a* explétif, a une origine commune avec le français *commencer*, et l'italien *cominciare*. Cette origine se prend dans le latin *Cum, initiare*.

Acouménçamén ou Couménçamén, *s. m.* Commencement. Le premier se dit plus particulièrement du commencement d'un livre, d'une histoire.

Acouménçanço, *s. f.* Commencement d'une histoire, d'un conte, d'une leçon, d'un livre.

Acoumouda, *v.* Accommoder, arranger, apprêter.

Acoumouda (s'). S'accommoder, se contenter de. — *Qué s'acoumode*, qu'il s'arrange.

Acoumoula, *v.* Remplir par dessus les bords, faire grasse mesure; accumuler, combler.

Dér. de *Coumoul*.

Acoumpagna, *v.* Accompagner, aller de compagnie. — *Lou bon Diou vous acoumpagne, et sé plóou qué vous bagne*, Dieu vous accompagne, et s'il pleut soyez trempé.

Étym. du lat. *Comes*, compagnon.

Acouquina (s'), *v.* S'acoquiner, prendre des habitudes de fainéantise et de débauche; s'accoutumer en un lieu, en certaine compagnie. Il est toujours pris en mauvaise part.

Dér. de *Couquì*.

Acourcha, *v.* Raccourcir, rapetisser.

Acourcha (s'), *v.* Prendre le chemin le plus court.

Dér. de *Courcho*.

Acourcoussouni (s'), *v.* Se ratatiner, se recroqueviller de vieillesse ou de rachitisme.

Dér. de *Courcoussoù*, charançon. Cet animal est plié en courbe dans l'alvéole où il se blottit; de là la comparaison du vieillard qui a à peu près la même posture.

Acourda, *v.* Réconcilier, accorder ensemble.

Dér. d'*Acordi*.

Acoussa (s'), *v.* Se diriger vers, au pas de course; s'empresser de courir; poursuivre.

Dér. de *Cousso*.

Acousséïa, *v.* Conseiller, donner un conseil. — *Voy. Cousséïa*.

Dér. de *Coussél*.

Acousta, *v.* Accoster, aborder.

Trad. du français.

Digitized by Microsoft®

Acoustuma, *v.* Accoutumer, habituer.

Trad. du français.

Acoustumado (à l'), *adv.* Selon la coutume, l'habitude; à l'accoutumée.

Acouta, *v.* Caler, mettre une cale sous le pied d'un banc, d'une table pour l'empêcher de brandiller, sous une roue de voiture pour l'empêcher de rouler seule; étayer, mettre un étai. Au fig. arrêter.

Dér. d'*Acoto*.

Acouti, ido, *adj.* Tassé, épais, compacte. — Se dit très-bien du pain trop peu manipulé ou trop levé, qui est massif et compacte.

Acoutra, *v.* Accoutrer, parer, habiller d'une manière ridicule et surchargée d'ornements. — Ce mot, contemporain du français *Accoutrer*, a une même origine latine : *ad*, augment., et *culturam*, culture, soin du corps, parure. Ce serait donc un superlatif de toilette; ce qui la rend ridicule et grotesque.

Acoutra (s'), *v.* S'enivrer, se griser. Cette dernière acception n'est que l'extension de la première signification active; ne dit-on pas, en fr. familier : se pomponner, pour se griser?

Acoutramén, *s. m.* Accoutrement, costume bizarre.

Acrò, *s. m.* Accroc, déchirure occasionnée par un corps crochu.

Dér. de *Cro*.

Acrochi, *s. m.* Embarras, difficulté, pierre d'achoppement.

Dér. de *Cro*.

Acrouchounì, ido, *adj.* Courbé, ratatiné de vieillesse.

Acrouchounì (s'), *v.* S'accroupir, se blottir dans un coin; se mettre en peloton; se ratatiner, se ramasser tout le corps. — *Voy. s'Amouchouna*.

Dér. de *Crouchaù*, quignon de pain, auquel un vieillard, ainsi fait, ressemble par sa masse informe, par sa couleur bise et la rugosité de sa peau.

Acrouqua, *v.* Accrocher, suspendre à un croc.

Dér. de *Cro*.

Acrousti, ido, *adj.* Se dit du pain qui a beaucoup de croûte, et des plaies et pustules, où il se forme des croûtes, des gales, des escares.

Dér. de *Crousto*.

Acul, *s. m.* Accueil. — Mot tout français, que notre languedocien s'est approprié et qu'il emploie très-bien.

Acusa, *v.* Accuser. — Contemporain du français, et dér. comme lui du lat. *Accusare*.

Ade, *n. p.* Agde, ville (Hérault) : Αγαθὴ, *Agatha*.

Adéli, ido, *adj.* Déjoint, baillant comme un tonneau dont les douves sont déjointes par la sécheresse. Au fig. sec, amaigri, exténué.

Étym. du lat. *Deligare*.

Adéré, *adv.* De suite, pied à pied; un à un; sans rien laisser en arrière. — On disait en vieux français dans le même sens : *à la rangette*.

Dér. de l'esp. *Arreo*, même signification.

Adijà, *adv.* Déjà.

Dér. de la bas. latin. *Dejam*.

Adiou ! Adioussias ! *interj.* Adieu. — Le premier ne s'adresse qu'entre égaux, ou de supérieur à inférieur. Le second, plus respectueux, s'adresse aux supérieurs, ou aux égaux, à qui l'on veut montrer des égards. C'est une phrase faite : *A Diou-sias!* soyez à Dieu! Le mot *Adiou* est la syncope de la même phrase, et par cela même il est plus cavalier. Il n'en est pas de ces deux mots comme du français *Adieu*, que l'on n'emploie qu'en prenant congé d'une personne, jamais en l'abordant. En languedocien, on s'en sert avant, pendant et après la rencontre, indistinctement.

Adouar, *n. p.* Édouard. — Depuis qu'on a raffiné sur le choix des noms propres, et que le peuple a abandonné les prénoms de Jean, Jacques, Pierre, etc., il a bien fallu que son idiome adoptât les noms nouveaux-venus et qu'il les appropriât à son génie. Depuis lors, *Adouar* et son diminutif *Douaré* sont devenus familiers et très-usuels dans la langue.

Adouba, *v.* Accommoder, apprêter, assaisonner; tanner; raccommoder, radouber; émonder; bistourner; renouer un membre; relier des tonneaux; rosser, échiner. — *Adouba la soupo*, assaisonner le pot au feu. *Adouba dé souïès*, raccommoder des souliers. *Adouba dé boutos*, relier des tonneaux. *Adouba dé pèls*, apprêter, tanner des cuirs. *L'an pas mâou adouba*, on l'a bien ajusté. *Té vôou adouba*, je vais te battre, te rosser.

Toutes ces acceptions procèdent du même primitif, et représentent directement ou par extension la même pensée. Le verbe est dérivé de *Adaù*, terme ancien, hors d'usage, qui signifiait : lessive de tanneur, qui a formé *Adobare*, de la bas. latin., pour ajuster, armer, préparer, dont la racine *Adob* serait celtique. *Adouber* est du vieux français, qui s'est conservé comme technique au jeu des échecs et du tric-trac, quand il s'agit d'une pièce ou d'une dame dérangée à remettre en place; mais radouber, radoubeur, sont restés. L'ancien *Dauber* ou *Dober* appartient aussi à la même origine et rentre dans le même sens.

Adoubaïre, *s. m.* Tanneur; mégissier; tonnelier; savetier; renoueur; châtreur.

Adoubaje, *s. m.* Raccommodage; apprêt; manière d'apprêter; réduction d'un membre luxé.

Adoubun, *s. m.* Assaisonnement, qu'il soit huile, beurre, lard ou saindoux.

Adoun, *adv.* Alors, pour lors; en ce temps-là.

Dér. du lat. *ad tunc*.

Adoura, *v.* Adorer.

Trad. du français.

Adraïa, *v.* Fouler, battre un chemin, le rendre viable.

Adraïa (s'), *v.* Se mettre en route, s'acheminer. Au fig. se mettre en train, se dégourdir les jambes.

Dér. de *Draïo*.

Adraqua (s'), *v.* Sécher à demi; se ressuyer. — *On po pas séména qué noun la tèro siègue adraquado*, on ne peut pas

Digitized by Microsoft ®

semer avant que la terre soit ressuyée de la pluie. *Linge adraqua*, linge essoré; *froumaje adraqua*, fromage à moitié sec.

Adré, èche, *adj.* Adroit, habile.

Dér. du lat. *Dexter* ou *ad rectum*.

Adré, *s. m.* Exposition sud d'une montagne, opposée à l'*avès*, exposition nord.

Même dérivé que le précédent, *ad rectum*, c'est-à-dire vers le bon côté. *Avès* est dér. de *Adversus*, contre, contraire, opposé.

Adréchamén, *adv.* Adroitement, avec dextérité, avec adresse.

Même dér.

Adréssa, *v.* Adresser, envoyer à quelqu'un. — *S'adréssa à qudouquus*, s'adresser à quelqu'un, lui demander des renseignements.

Dér. de la bass. lat. *Addirectiare*, envoyer directement à quelqu'un, dont l'esp. a fait *Enderezar*, et l'ital. *Addirizzare*.

Adrèsso, *s. f.* Adresse, habileté.

Dér. de *Adré*.

Adrèsso, *s. f.* Adresse, suscription d'une lettre-missive.

Dér. de *Adréssa*.

Adrissa, *v.* Dresser, placer debout; rendre droit; faire tenir droit; relever.

Adrissa (s'), *v.* Se cabrer; se redresser. — *Adrissa-vous*, levez-vous. *Sé tiras tro la brido, vaï s'adrissa*, si vous tirez trop la bride, il va se cabrer.

Dér. de *a* explétif, et *Dré*, droit.

Adu, ucho, part. pass. de *Adure*.

Adure, *v.* Amener, conduire, apporter.

Dér. du lat. *Adducere*.

Adusa ou **Adèsa**, *v.* Atteindre à une chose élevée, hors de la portée ordinaire. — *Ly pode pas adusa*, je ne puis y atteindre. *Y adusara pas*, il n'y parviendra pas. C'est la position du renard de la fable, sous les raisins.

Dér du lat. *Adire, Adeo*.

Afacha, *v.* Dépouiller les châtaignes rôties de leur coque à demi brûlée, les éplucher. — Cette opération se fait d'ordinaire en les agitant dans un paillon ou panneton, appelé en languedocien *Païassoù*, où on les recouvre d'un torchon.

Afachado, *s. f.* Châtaigne rôtie au moyen d'une poële percillée.

Sauvages, qui est parfois admirable dans ses étymologies, s'amuse sans doute dans celle qu'il donne à ce mot. Il le fait dériver de l'ital. *Affaciato*, effronté, sans pudeur. « D'autant, dit-il, que les châtaignes qu'on fait rôtir ou griller, pètent dans les meilleures compagnies. »

Cette plaisanterie accuse du reste la difficulté d'extraire cette racine. Dans ses notes, La Fare-Alais pensait que ce mot tenait probablement à quelque circonstance, à quelque anecdote locale, qui n'étaient pas venues jusqu'à nous, et qui sont spéciales aux Cévennes d'Alais; car, dans le reste des Cévennes, on dit *Brasucado*, dér. de *Braso*, et c'est plus naturel.

Sauf le respect dû à nos maîtres, la racine ne se trouverait-elle pas simplement dans *Affait, Affach*, pris du roman *Afaïter*, préparer, séparer, raccommoder, dér. du lat. *Affectare;* d'où l'esp. *Afeytar*, orner, parer, ce qui a donné *Affaitamen, Affachador, Affachamén*, et dans notre vieux langage *Afachomén*, une tuerie; et dans le dialecte gascon *Affaych*, préparation; dans le bas-limousin *Affachadoù*, atelier où l'on foule les chapeaux, et *Affachadis*, criblures que l'on enlève en vannant le blé? Certaines ressemblances sont souvent de grandes présomptions de parenté.

Afaïra, ado, *adj.* Qui a beaucoup d'affaires; qui est en affaire; surtout celui qui a de mauvaises affaires, qui a des dettes.

Afaïre, *s. m.* Péj. *Afaïras*, dim. *Afaïroù*. Affaires; particulièrement procès. — *Aquèles afaïrasses m'empachou dé dourmì*, ces diables de procès m'ôtent le sommeil. *Aquò's un doutre afaïre*, je ne l'entends pas ainsi. *Un home d'afaïres*, intendant, homme d'affaires; un avocat, un avoué. *Aquò's pa'n afaïre*, ce n'est qu'une bagatelle. *Din l'afaïre d'un an*, dans un an, dans l'espace d'un an. *Aïci d'afaïres*, voici bien des difficultés.

Afaïroù, *s. m.* dim. Un petit outil, un petit ingrédient; un objet dont on ne trouve pas de suite le nom propre.

Même origine que le mot français.

Afama, *v.* Affamer, causer la faim. — En termes d'agriculture on dit *s'afama*, en parlant des racines des arbres arrachés depuis longtemps, exposées à l'air, et qui ont de la peine à reprendre, quand elles sont mises en terre. C'est ce qui arrive souvent aux mûriers de pépinière qu'on transporte d'un marché à l'autre et qui restent sans vendre pendant longtemps. Le meilleur moyen de connaître si ces arbres sont trop anciennement arrachés, c'est de trancher un bout de racine. S'il sort par l'incision une sève glutineuse de couleur de lait, on est assuré que les arbres pousseront. Du reste le mûrier est une plante très-vivace, et il est rare qu'il ne pousse pas même après un long éventement de ses racines. Le châtaignier et les fruitiers sont bien plus délicats.

Dér. du lat. *Fames*.

Afara, ado, *adj.* Effaré, qui a la figure farouche et décomposée par la surprise, la peur ou la colère.

Dér. du lat. *Fera*.

Afasqua, *v.* Dégoûter, rassasier jusqu'au dégoût, ce qui est le propre des mets trop gras.

Dér. sans doute du lat. *Fastidium*.

Afasquoùs, ouso, *adj.* Rassasiant jusqu'au dégoût.

Du lat. *Fastidire, Fastidiosus*.

Afatiga, *v.* Lasser, fatiguer; empressé; embarrassé. — *Es afatiga coumo un pdoure home qué coulo sa trémpo*, empêtré comme un homme pauvre qui coule sa piquette : il y va de cul et de tête, comme une corneille qui abat des noix.

Dér. de *Fatigo*.

Afatouni, ido, *adj.* Mou, lâche, usé, avachi, comme le linge qui a perdu son apprêt par l'usage.

Dér. de *Fato*.

Digitized by Microsoft ®

Afatrassì, ido, *adj.* Péjoratif du mot précédent : c'est un degré de plus. Il est dérivé de *Fatras*, péjor. lui-même de *Fato*. Mais *Afatrassì* se dit, en outre, des personnes qui ont perdu leurs forces, et particulièrement des jambes qui flageolent de faiblesse maladive.

Aféciou, *s. f.* Zèle, ardeur, application; vif intérêt qu'on apporte à un ouvrage. — *Y ana d'aféciou*, travailler de tout cœur. — Il n'a rien de commun avec l'*affection* en français.

Dér. du lat. *Afficere*, exciter, émouvoir.

Afénadoù, *s. m.* n. pr. Petite hôtellerie de route où l'on ne fournit que du foin. — Ce mot a vieilli et n'est connu que par le nom d'une maison, ou d'un quartier par extension, sur la route de Nimes à Moulins, près de Portes.

Dér. de *Fé*, foin.

Afénadoù, *s. m.* Trappe par laquelle on jette le foin du grenier dans l'écurie.

Afénaïra, *v.* Faner le foin, le tourner, l'apprêter au soleil, le mettre en meule; faire tout le travail qu'exige cette récolte quand elle est fauchée.

Dér. de *Fé*, foin, et *Énaïra*, donner de l'air.

Afénaïraïre, aïro, *adj.* Faneur, faneuse.

Afénaje, *s. m.* Nourriture en fourrage donnée au bétail, soit dans une écurie, soit dans un herbage, sans peser le foin; sorte de pension. — *Métre soun chival à l'afénaje*, mettre son cheval en pension, fourrage à discrétion.

Afénassa, *v.* Ensemencer un champ en pré, y semer de la fénasse, de la graine de foin; vendre du foin en botte.

Dér. de *Fé*, foin.

Aféta (s'), *v.* S'affecter, prendre un air affecté.

Trad. du français.

Afiança, *v.* Se promettre en mariage, passer des pactes de mariage. — Ce verbe est actif en languedocien. — *Afiancè uno tèlo*, il s'engagea avec une telle.

Dér. du lat. *Fidentia*, confiance, foi.

Aficha, *v.* Afficher.

Trad. du français. Dér. de *Affigere*, attacher à.

Aficho, *s. f.* Affiche, placard.

Trad. du français.

Afincha (s'), *v.* S'appliquer à... avec zèle; mettre toute son attention, toute son intelligence à quelque chose; y appliquer sa finesse et sa vue.

Dér. de *Fi*, adj., fin, rusé, attentif.

Afina, *v.* Ruser, cajoler dans l'intention de duper; affiner, polir, rendre plus fin un objet, faire la pointe.

Dér. de *Fi*, adj.

Aflaquì (s'), *v.* S'affaiblir, se relâcher, s'amollir; devenir faible, mou, flasque.

Dér. de *Fla*.

Afoula (s'), *v.* S'affoler, s'engouer, se passionner.

Dér. de *Fol*.

Afourtì, *v.* Assurer, affirmer opiniâtrément.

Dér. de *For*.

Afourtuna, ado, *adj.* Qui a de la fortune; bien partagé des biens de la fortune; favorisé du sort.

Dér. du lat. *Fortuna*.

Afourtuna, *v.* Ce verbe n'est employé que dans cette phrase interj. *Diou m'afourtune! Diou vous afourtune!* Que Dieu m'assiste! Que Dieu vous soit en aide! Cette expression n'est communément qu'explétive, sans que la circonstance soit assez importante pour nécessiter une pieuse éjaculation. On le dit lorsqu'un enfant pleure ou qu'il fait du tapage, qu'une chose dérange ou importune; lorsqu'on veut souhaiter bon voyage à un ami ou même à un indifférent.

Dér. du lat. *Fortuna*.

Afraïra (s'), *v.* S'associer; proprement se faire des donations réciproques entre mari et femme, entre parents ou amis.

Dér. de *Fraïre*.

Afréjouli (s'), *v.* Se refroidir, tourner au froid. — *Lou tén s'ès bièn afréjoulì*, le temps est devenu bien froid. *Souï tout afréjoulì*, je suis tout transi de froid. *Lous vièls soun afréjoulìs*, les vieillards sont frileux.

Dér. de *Fré*.

Afrésqua, ado, *adj.* Empressé, alléché, la gueule enfarinée. — Il a son origine dans le mot *frés*, frais. *V.* c. m.

Afrèsqua (s'), *v.* S'apprêter vivement; se hâter.

Afrì, ido ou **iquo**, *adj.* Avide, empressé, affriandé; ardent, âpre à la curée. — *Es afrì dou traval*, il est affectionné à l'ouvrage.

Dér. du lat. *Apricus*, ardent.

Afriquèn, èno, *adj.* Africain, d'Afrique.

Afriquo, *s. f.* Afrique, partie du monde. — Depuis la conquête d'Alger, l'Afrique est devenue populaire et réveille d'autres intérêts que ceux de sa géographie.

Dér. du lat. *Apricus*, chaud, ardent; ou selon Roquefort, de l'arabe *Aphrah*, séparer.

Afroun, *s. m.* Injure, outrage, affront.

Dér. de l'ital. *Affronto*, ou du lat. *ad frontem*. L'affront est une injure en présence de celui qui la subit : *ad frontem ejus*.

Afrounta, *v.* Affronter, rencontrer de front; mais surtout injurier, donner un démenti.

Afrountur, *s. m.* Affronteur, insolent, trompeur.

Afroùs, ouso, *adj.* Affreux, horrible, épouvantable.

Dér. du grec φρις, frayeur.

Agaboun, *s. m.* — *Voy. Agôou.*

Agacha, *v.* Regarder devant soi; regarder avec attention, considérer, admirer. — *Agachas!* Voyez donc! *V. Achas.*

Dér. du grec ἀγάζω, admirer, regarder avec surprise, être frappé d'étonnement.

Agacì, *s. m.* Cor, durillon, calus; excroissance dure et douloureuse qui vient aux pieds.

Agafa, *v.* Prendre à la volée; saisir avec la main ou avec un chapeau, un tablier, ce que l'on jette de loin; attrapper.

Digitized by Microsoft®

Étym. du vieux mot lang. *Gaff*, qui signifie *Croc*, dont le fr. a tiré et conservé *gaffe*, *gaffer*.

Agalanciè, *s. m.* Eglantier, rosier sauvage; *Rosa rubiginosa*, Linn. — Sa fleur se nomme Eglantine. Son fruit, qu'on appelle gratte-cul, sert à faire les conserves de cynorrhodon, dont il se fait un commerce d'exportation considérable dans la petite ville de Meyrueis (Lozère).

Nodier dit que le savant Périon fait venir ce mot du grec ἄγλαντος, arbre ou fleur épineuse.

Agalavardì, *v.* Affriander, accoutumer à la friandise. — Au participe passé, *Agalavardì*, se dit surtout du bétail mal gardé et qui a trop accoutumé d'aller brouter dans les blés ou les vignes.

Dér. de *Galavar*.

Agalis (én), *adv.* En biais, en biseau, en talus, en diagonale.

Dér. de *aval*, par le changement du *v* en *g*, qui est fréquent.

Agalousses, *s. m. plur.* — *Voy. Agâousses*.

Aganì, ido, *adj.* Retrait, mal-venu, mal nourri, par vice d'origine. Au fig., chétif, exténué, rachitique.

Dér. de l'ital. *ingannare*, tromper, frustrer. Son étym. remonterait-elle au sanscrit *aghan*, exténué?

Aganlo, *s. f.* Noix de galle. Elle est fournie par le chêne des teinturiers.

Étym. du lat. *Galla*.

Aganta, *v.* Prendre, saisir, empoigner. — On dit également: *tè vôou aganta*, je vais t'agripper; *sè t'agante*, si je te prends, et *aganto aquò*, attrape ceci; *agantè un tapas*, il reçut un soufflet; ce qui est prendre.

Dér. de *Gan*, de l'allem. *wand*, ou du lat. *vagina*, gaine.

Agâousses, *s. m. plur.* ou **Agalousses**. Ononix ou arrête-bœuf épineux; *Ononis spinosa*, Linn., plante ligneuse de la famille des Légumineuses, commune dans les blés.

L'étym. du mot, selon les uns, se trouve dans le celt. *aga*, bois; selon d'autres, dans l'arabe, et aussi, par corruption, dans le lat. *aculeata*, *aculeosa*.

Agaracha, *v.* Donner une œuvre aux champs laissés en jachère; laisser reposer une terre.

Dér. de *Gara*, guéret.

Agas, *s. m.* Erable, arbre; *Acer*, Linn.

Ce mot paraît d'origine ligurienne.

Agasso, *s. f.* Pie; en v. fr. *agasse*; *Corvus pica*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux, commun dans nos climats et connu par son caquet. — Au fig., se dit d'une personne au babil étourdissant.

Du bas-br. *Agac*, dit Sauvages.

Agassoù, *s. m.* dim. Le petit de la pie. — *Tremblo coumo lou quiou d'un agassoù*, il tremble comme la feuille.

Agèrbassì (s'), ou **Agèrbì** (s'), *v.* Se gazonner, devenir herbeux, se couvrir de graminées; se taller.

Dér. de *Gèrbo*.

Aginouïa (s'), *v.* S'agenouiller, se mettre à genoux.

Aginouïa, *v.* Terme de vigneron: couder, coucher un sarment dans la fosse pour le provigner.

Dér. de *Ginoul*.

Aglan, *s. m.* Gland, fruit du chêne. — *Voudrièï èstre un aglan, qu'un porc mangèsse*, je voudrais être un gland et être mangé par un porc: c'est une expression d'angoisse quand on se trouve dans une situation malheureuse et sans issue; mais le plus souvent le peuple, qui est toujours hyperbolique, l'emploie pour une simple contrariété.

Dér. du lat. *Glans*, *glandis*.

Aglana, *v.* Ramasser des glands, faire la glandée; donner, distribuer du gland aux pourceaux.

Agnano, *s. f.* n. pr. de lieu. Aniane, petite ville, chef-lieu de canton de l'Hérault. — Une célèbre abbaye d'hommes de l'ordre de Saint-Benoît y fut fondée du temps de Charlemagne. Les bâtiments qui restent encore ont été transformés en maison de correction.

Un vieux dicton languedocien dit: *Inoucén d'Agnano*. Quelle est son origine? Le français dit bien dans le même sens: Niais de Sologne, qui ne se trompe qu'à son profit. Les habitants de la Sologne passent pour avoir d'autant plus d'intelligence qu'ils en font paraître moins, et ils mettent dans les affaires qu'ils traitent une habileté secrète qui les fait toujours tourner à leur avantage. On a dû trouver dans nos contrées que, tout en contrefaisant le simple, l'habitant d'Aniane était aussi extrêmement adroit et alerte sur ce qui regarde ses intérêts; de là le dicton, naturalisé bien avant qu'il y eût des détenus à Aniane, qu'on ne peut pas traiter d'*inaucén*, même en commettant un jeu de mots à la française; car il s'applique à tout individu de l'acabit du niais dont il est question, en sous-entendant la dernière partie de la phrase qui complète le sens.

Agnèl, *s. m.* Augm. *Agnèlas*, dim. *Agnèlé* ou *Agnèloù*. Agneau, petit agneau. — Les moutons changent de nom en changeant d'âge; ils sont d'abord *agnèl* depuis leur naissance jusqu'au retour de l'*amountagnajé*, à la fin d'août; alors ils deviennent *bédigas*. L'an d'après, à la même époque, ils sont *doublèn*, ensuite *tèrnèn*, et ainsi de suite. — *Agnèl dé la*, agneau de lait, qui n'a été nourri que de lait. *Agnèl dé can*, agneau qui a mangé aux champs. *Es un agnèl*, il est doux comme un agneau. *Quinte agnèlas!* Quel grand agneau, quel bon diable! *Aquò's la sournéto dé l'agnèl blan*, c'est toujours la même répétition. Ce proverbe tient à un usage des conteurs de sornettes. Lorsqu'ils sont ennuyés des demandes qu'on leur adresse pour en conter une nouvelle, ils disent: *Vôou vous dire la sournéto dé l'agnèl blan.* — *Ah! vouì, diga-la*, s'écrie l'assemblée; et le conteur: *Sé voulès qué vous la digue, vous la diraï.* — *Vouì! vouì! diga-la*, insiste-t-on de plus belle. Mais le conteur se renferme dans son éternel: *Sé voulès qué vous la digue, vous la diraï*, jusqu'à ce que, fatigué de cette vaine répétition, le cercle d'auditeurs passe enfin condamnation. On dit en français, pour la même chose: c'est la chanson du ricochet.

Agnèl, agnèlé, agnèloù sont des termes de cajolerie enfantine, de tendresse mignarde.

Dér. du lat. *Agnus*, dim. *Agnellus*, qui vient lui-même du grec ἁγνός, pur, chaste.

Digitized by Microsoft ®

Agnèla, *v.* Agneler, mettre bas, en parlant des brebis.

Agnèlado, *s. f.* Le croit d'un troupeau, sa portée d'agneaux dans l'année.

Agnèlo, *s. f.* Agneau femelle.—Se dit particulièrement d'une brebis qui commence à porter avant d'être à l'état de *bédigasso*. Cet animal souffre de cette précocité; il ne peut se développer, vit dans un état rachitique, si toutefois il ne meurt pas en mettant bas. Les éducateurs ont plusieurs procédés pour prévenir cette nubilité trop hâtive.

Agnèlo, *s. f.* Nielle des blés; *Agrostema githago*, Linn., plante de la famille des Caryophyllées. Son grain mêlé au blé rend le pain noir et amer.

Dér. du lat. *Nigellus*, noirâtre.

Agno, *désinence*, en fr. Agne.

Par ordre alphabétique, *Agno* est le premier d'une série de suffixes, qui se sont formés sur toutes les voyelles en *ègno, égno, igno, ogno, ougno, ugno*, qui tous présentent des particularités curieuses dans l'histoire de la formation de la langue. Ces finales entrent en composition de noms communs, substantifs ou adjectifs, et d'un certain nombre de noms propres d'hommes et de lieux, avec un caractère spécial. Elles ont été d'ailleurs soumises à tant d'altérations diverses, qu'il n'est pas sans intérêt de faire ici connaissance avec elles, en leur consacrant un même article.

Dans toutes les langues, les noms se forment en quelque sorte par des procédés systématiques. L'élément rudimentaire reste à peu près invariable, et c'est au moyen des suffixes qu'il se modifie suivant les acceptions auxquelles il est destiné à s'appliquer. Chaque pays, par une disposition particulière, obéissant aux influences de son organisme vocal, adopte de préférence la formule qui convient le mieux à ses facultés d'articulation et de vocalisation; et dans ses vocables appellatifs surtout, parce qu'ils sont sujets à se répéter plus souvent et doivent être plus fixes, il rapproche les lettres et les combinaisons les plus faciles pour lui à prononcer.

Ainsi, étant donné un radical, il est nécessaire de lui imprimer une certaine forme stable et commode pour en étendre le sens; il faut ajouter une désinence caractéristique pour lui faire signifier que l'objet désigné par lui doit s'unir à un autre objet ou qu'il n'en est qu'une partie, qu'il en dérive, qu'il en provient ou qu'il doit s'incorporer à lui, pour préciser sa descendance, le qualifier plus expressément, et pour déterminer ses dimensions, son étendue, ses propriétés. C'est l'adjectif tiré du substantif; le qualificatif joint au significatif; le diminutif ou l'augmentatif venant modifier le simple, ce qu'on nomme la dérivation: c'est le fonctionnement des suffixes.

Cette loi est universelle: partout mêmes procédés presque mécaniques, en ce sens que, les mots représentant les idées, l'accessoire suit le principal, la désinence supplétive étend la signification du radical. Ce qui fait la variété des idiomes à base commune comme le celtique et le latin, d'où sont issues nos langues modernes, n'est en définitive que la différence de prononciation. Les rapports sont souvent cachés, inappréciables à l'analyse, mais ils existent. Ils se sont dénaturés par des raisons inconnues, mais des points de contact vérifiés laissent voir leur rapprochement. Chaque groupe de population a, en effet, des tendances de langage qui lui sont propres, des habitudes qui le portent à rechercher certains sons et à en éviter d'autres; les dialectes naissent de ces convenances toutes locales, et de cette manière se lie et se décompose l'ensemble général, sans perdre ses affinités, mais en les laissant s'oblitérer et en les écartant plus ou moins de la source commune. C'est pourquoi, dans ces recherches qui remontent quelquefois à des origines lointaines, il y a à tenir compte de l'état des idiomes voisins et de la philologie comparée. C'est faire une tentative dans cette voie que d'essayer, sur les mots de notre langue, de surprendre le secret de leur formation originelle; de savoir par quel instinct naturel ou quel travail prémédité, la pensée et son expression s'est plue à revêtir certaines formes plutôt que d'autres, et de démêler sous l'empire de quelles propensions et de quelles antipathies particulières quelques-unes de ces expressions sont arrivées jusqu'à nous, et ont été adoptées. Pour cela, l'étude des désinences est d'une importance considérable; car ce sont ces syllabes, insignifiantes en apparence, qui donnent à une langue son type individuel, son cachet et son caractère. Du petit au grand, le dialecte a sa valeur; si modeste que soit sa part, il a droit de se présenter au concours.

De la langue la plus anciennement parlée dans les Gaules, le celtique, nous n'avons que des notions imparfaites, réduites à quelques centaines d'expressions éparses dans les écrivains latins ou grecs, et à quelques lambeaux d'inscriptions lapidaires; il n'a été recueilli aucun monument écrit d'une sérieuse portée. Rien n'est resté dans l'air de son accentuation. Cependant, avec les mots qui nous ont été conservés, avec les appellations géographiques et les noms d'hommes, que la stabilité naturelle de leur signification et de leur structure a protégés davantage, si l'on n'est point parvenu à composer un vocabulaire complet, il a été possible de discerner sûrement ce qui appartient dans nos langues modernes à l'idiome primitif, et de lui attribuer telles formes, telles locutions, telles racines qui, ne se retrouvant pas ailleurs, n'ont pu lui servir de modèle et remontent nécessairement à cette source. Cet élément primordial mérite d'être relevé avec prudence, sans doute, mais avec un soin minutieux.

Les colonies grecques, établies sur le littoral méditerranéen, eurent des rapports de commerce et d'échange avec les populations voisines; mais bien que florissantes et d'une civilisation plus avancée, elles ne se mêlèrent jamais avec le corps gaulois au point d'exercer une influence, qui n'eut pas le temps d'ailleurs d'être bien profonde. Les mots grecs que nous avons retenus nous ont été apportés presque tous par l'intermédiaire des Romains.

Digitized by Microsoft®

Le latin doit être considéré comme le vrai générateur de nos idiomes. Il avait pénétré dans la Gaule et dans la Narbonaise, avant l'arrivée de César. Après la conquête, il s'y naturalisa avec une absorbante énergie, et tout concourut à favoriser sa prédominance et à en prolonger la durée : les lois, l'administration, la civilisation, la religion, même l'esprit national. Le christianisme vint encore seconder son influence. Les invasions germaniques des Francs et des Visigoths, loin de comprimer cet essor, accrurent sa popularité : les barbares l'adoptèrent, et leur conversion à la religion chrétienne, leur orthodoxie ne contribua pas peu à le maintenir, bien qu'ils eussent versé un élément nouveau dans le langage par leur prononciation. Mais il faut dire que ces altérations furent plus sensibles au nord qu'au midi de la France; et nous n'en avons que plus tard ressenti les effets par le français d'Outre-Loire.

Mais la langue importée par les vainqueurs de la Gaule et par les colons à la suite n'était pas le latin classique et cicéronien : c'était le langage déformé de Rome, familier aux soldats et au bas peuple, hérissé de barbarismes. La latinité gauloise se forma d'abord sur ce modèle; et encore la nouvelle langue, pour se répandre dans le pays conquis mais toujours indompté, dut-elle se soumettre à une foule d'altérations néologiques, se plier à des exigences dont la masse de la nation puisait le principe dans son indépendance. Car, tout en acceptant un langage qu'ils n'avaient pas appris dans leur enfance, les indigènes ne renoncèrent pas à leurs habitudes de prononciation, et firent violence au latin pour l'approprier aux formes naturelles de leur pensée.

Les témoignages les plus certains attestent que le vieux gaulois, en pleine possession de son territoire au VII^e^ et au VIII^e^ siècle, se maintint longtemps encore; même au XIII^e^ siècle, son extinction n'était pas complète. Mais déjà tous ces ferments de celte, de latin, de tudesque avaient commencé à se fusionner. Puis, quand ce pêle-mêle se réorganisa sous le souffle d'un esprit différent, après de longues élaborations, une langue véritable était créée.

Elle fut d'abord qualifiée de *rustique*, comme si elle n'eût été qu'une dégénérescence d'idiomes corrompus; mais une dénomination plus juste, qui est un souvenir, ne tarda pas à prévaloir : elle est appelée *Romqn ;* et c'est le roman qui a donné naissance à la langue d'Oïl et à la langue d'Oc, ces deux filles si glorieusement régénérées. — *Voy. Léngadò, Patouès, Rouman.*

L'œuvre de recomposition fut lente : elle suivit les phases de la grandeur romaine, qui mit du temps à mourir. Dans le principe, elle était inconsciente, irréfléchie, ignorant sa voie, mais entrevoyant un but; elle s'inspirait et se guidait par un vague souvenir, qui n'avait jamais péri et qui ramenait peu à peu le peuple, lui qui fait la langue, vers des inflexions qui lui avaient été familières. En acceptant le latin, il l'avait soumis, par une sorte d'instinct mécanique, aux aptitudes les plus conformes à son organisme vocal ; en le transformant, il ne cherchait qu'à porter dans la prononciation les prédilections ou les antipathies qui étaient dans sa nature.

Un respect traditionnel entourait les racines, qui sont l'âme des mots : les modifications s'accomplirent donc plus volontiers sur les désinences. Elles s'adressèrent surtout à celles qui avaient le cachet romain, d'abord parce qu'elles étaient moins dans les prédispositions organiques de la voix, puis parce que ces finales, sans signification par elles-mêmes, n'affectaient qu'accessoirement la substance du mot, que le changement ne voulait pas atteindre. Le génie national reprenait les concessions arrachées par les vainqueurs : c'était l'affranchissement qui s'annonçait. Ce retour à l'ancien esprit gaulois offrirait des coïncidences qui vont plus loin que les formes du langage.

Mais les signes de cette réaction se manifestent clairement. Le premier besoin est la rapidité de la parole répondant à la promptitude de la conception : et la contraction des mots, la simplification des modes et des cas marquent des écarts d'indépendance qui protestent contre l'ampleur et la régularité latines. L'accentuation se reprend à des cadences et à des agencements de syllabes qu'une bouche et une oreille romaines n'avaient pas inventés : et il s'ensuivit la nécessité de combiner autrement la forme d'une foule de mots. On le voit : si les fondements latins restaient encore solides, un édifice plus jeune s'élevait sur eux.

Les éléments de cette révolution du langage se trouvent dans le changement de formes, dans les modifications des désinences, qui obligent l'appareil phonétique à prendre d'autres flexions plus en harmonie avec ses tendances et ses habitudes natives. C'est ce qu'il faut constater par des applications et des exemples. Qu'on en juge à l'œuvre.

Chez nos ancêtres gaulois la forme du suffixe était AC = EC; nous l'avons déjà signalé. — *Voy. A, suff.* Son accentuation, forte sans doute, à cause de la lettre finale, devait cependant être adoucie ou assourdie par un son guttural, ressemblant à celui du X grec, qui lui servait d'expression dans l'écriture : et ce qui le prouve, ce sont les variantes dialectales, conservées dans la néo-celtique en *ach = iac = auc = och = ech;* nuances ménagées pour estomper des tons trop durs. Les permutations opérées plus tard en S doux, en J ou G doux, comme équisonnants, seraient aussi un indice de quelque valeur.

Ces désinences étaient employées à adjectiver les mots, à former des termes ethniques, patronymiques, géographiques, à marquer la possession, la filiation, l'appartenance, la collectivité. En voici quelques exemples : *Bron,* tristesse, *bronach,* triste; *bod,* touffe, *bodec,* touffu; *karad,* amitié, *karadec,* aimable; *suil,* œil, *suilech,* qui a des yeux; *stan,* salut, *steinech,* salutaire; *plum* ou *plcm,* plume, *plumauc* ou *plumawc,* emplumé, dial. cornique ou cambrique. En gaélique : *Albanach,* Écossais; *Erionnach,* Irlandais; *Sacsanach,* Anglais; en bas-breton : *derv, tann,* chêne, *dervek, tannec,* lieu planté de chênes, abondant en chênes;

Digitized by Microsoft®

ounn, frêne, *ounnek*, frênaie, etc., etc. — *Voy.* Zeuss, *Gram. celt.*; Le Gonidec, *Dict. bret.*

Mais, arrive la domination étrangère, et les mots celtiques n'entrent plus dans le langage usuel qu'à la condition de revêtir la forme romaine. Le latin avait sa terminaison caractéristique générale en *us, a, um;* partout où un terme gaulois se rapprochait d'un des siens par le sens ou la consonnance, dans les noms propres qu'il ne tenait point par politique à défigurer, dans les dénominations locales qu'il importait de ne pas débaptiser, il s'appropriait le mot et se contentait d'adjoindre sa formule propre à la désinence vaincue. Mais à part sa finale en *acus, aca, acum,* la plus proche, qui a été la plus durable et qui donne encore à bien des noms propres, dans la moyenne latinité, une physionomie gauloise, il avait aussi ses suffixes en *anus, a, um; aneus, a, um; anius, assius, enus, inus, onus;* de la même catégorie, et exerçant de pareilles fonctions adjectives, possessives ou collectives. Les Gallo-Romains adoptèrent ces désinences dictées par le vainqueur, et ils les vulgarisèrent en les étendant en *anicus, enicus, inicus, onicus, a, um,* employées généralement au plur. fém. : *anicæ, enicæ, inicæ, onicæ.* Suivons la gradation sur les noms d'hommes et de lieux. On trouve dans César : *Divitiacus, Dumnacus, Valetiacus;* dans Tacite : *Galgacus, Caractacus;* Sidoine-Apollinaire cite *Avitacum, prædium Aviti, Prusianus;* Grégoire de Tours, *Brennacum;* l'Itinéraire d'Antonin, *Juliacum, Tiberiacum, Solimariacum;* les chartes, *Flaviacum, Aureliacum, Pompeiacum, Pauliacum;* et en même temps, à cette dernière période, on rencontre *Martiniacum* et *Martinhanicæ, Colonia* et *Colonicæ, Condacum* et *Condusonicæ, Salvanum* et *Salvanicæ, Alsonum* et *Alsonicæ, Veranum* et *Verananicæ,* et ainsi d'une foule d'autres. De sorte que la progression pourrait être celle-ci : *Brenn,* primitif celtique, donne directement *Brennus;* puis *Brennac, Brennacus,* celto-latin, fils ou descendant du *Brenn;* et dans les noms communs, devenus noms de lieu, collectifs, *cass, cass-ac, cass-ec,* forme celtique; *cassacus, cassanus, casnus,* forme latine; *Cassanicæ,* forme gallo-romaine, etc., etc. Les transformations se firent sur ce modèle; inutile d'en détailler l'interminable nomenclature.

Tel était le produit du mélange du gaulois et du latin, parlés simultanément, à côté l'un de l'autre sur le même sol. Les désinences *ac* = *ec* affaiblies en *ach, auc, ech,* furent donc soumises à la prononciation romaine, qui donnait toujours le son dur au C, semblable au K rude, même sur les voyelles douces *e, i,* et qui articulait fortement le N, dont il ignorait le son mouillé. Les Gallo-Romains avaient surenchéri en redoublant les deux sons de ces consonnes dans *anicæ, enicæ, inicæ, onicæ.*

C'est contre la dureté et la sécheresse de ces intonations que devait protester la langue romane en France, comme le firent tous les idiomes dans les pays où les Celtes avaient séjourné, une fois que la puissance romaine eut cessé de peser sur le langage.

Aussi, *ac* = *ec,* la forme première, représentée par *acus, ecus, icus, ocus, um,* perd-elle d'abord sa finale latine; puis le *c* s'amoindrit et coule; il permute avec le *ch* ou le *j* et *g* doux; il disparaît même entièrement de nos appellatifs, où il ne se fait jamais sentir. A part quelques exceptions, qui localisent une dénomination, il se transforme de vingt manières différentes, selon les influences auxquelles il obéit. Tandis que la géographie ancienne garde ses *acum* ou *anum* immuables, à tous les points de l'horizon, les terminaisons nominales se sont changées en *a, as, at, é, ei, ie, ier, ière, ies, y, eux, ieux,* etc. Il faut encore comparer, pour ces métamorphoses du *ac* = *ec,* dans la signification adjectivée, nominative, collective ou diminutive, les variantes qui paraissent autant formées sur le suffixe celtique que sur le correspondant latin ou sa latinisation, comme *édo, iè, iëïro,* et leurs dérivations ou leurs analogies sur les différentes voyelles, et les affinités et les permutations de lettres. — *Voy. lettres C, G,* et *Édo, Iè,* etc.

Dans les finales *anus, anum; enus, inus, onus; aneus, enius, inius, onius,* au masc. et au neutre, d'importation latine plus marquée peut-être ou du moins plus éloignée des suffixes celtiques, le roman, pour les traduire, supprime également la caractéristique latine; il garde *an, en, in, on,* avec ou sans *i* antécédent, et souvent même il efface le *n* dans les noms communs, au moins de notre dialecte, comme *bo, cousì, matì,* etc.; et dans ceux où la consonne persiste, elle prend, dans le Midi surtout, une expression si fortement nasalisée qu'elle devient un caractère typique de notre idiome. — *Voy. An, suff.*

Les désinences féminines *ana, ena, ina, ona, una,* et surtout *ania, enia, inia, onia, unia; anea, inea, onea, unea,* se reproduisent plus particulièrement dans le vieux languedocien et dans le moderne par nos finales *agno, égno, ègno, igno, ogno, ugno,* qu'emploie le français sous différentes formes transmises par le roman, en *agne, aigne, eigne, oigne, ogne.* — *Voy.* aux mots : *Cassagno, Gamégno, Gascougno,* etc., etc.

Et encore sur tous ces suffixes, à peu près indifféremment, tant sur ceux où le *c* est la consonne dominante que sur ceux où l'*n* se rencontre, il intervient fréquemment une autre combinaison très-répétée en *aje, éje, èje, ije, oje, uje,* le J remplaçant le G doux, — et en *acho, ècho, écho, éncho, icho, ocho,* qui dérivent du même principe et qui vont reparaître sous un autre aspect.

Les Gallo-Romains avaient, disons-nous, représenté les désinences principalement en *icus, a, um,* en les latinisant plus durement, par *anicæ, enicæ, inicæ, onicæ,* où se rapprochaient les deux consonnances fortes de l'N et du C. C'était une transformation qui voulait peut-être rappeler le suffixe primitif des aïeux et le mettre en contact avec ceux des vainqueurs; mais cette finale de la moyenne latinité, à dur redoublement, devint particulièrement antipathique au roman et aux autres langues néo-latines qui se

Digitized by Microsoft®

recomposaient. La malheureuse terminaison en *nicus, nica, nicum,* quelque voyelle qui lui serve de véhicule, a le don d'horripiler tous les idiomes en voie de rénovation, et cause les écarts de prononciation les plus étranges.

En France, le roman en fait *anègues, enègues, inègues, onègues,* et *aniches, anénches, anges, enges, inges, onge.* Le languedocien emploie là-dessus sa voyelle féminine propre *o,* mais la forme en est conservée. Dans l'espagnol et l'italien, comme dans la langue d'Oc, se retrouvent des procédés identiques; et il est remarquable qu'en Espagne, à propos de l'altération apportée plus tard par le languedocien sur ces désinences *anègues, onègues,* etc., venant de *anicæ, enicæ, onicæ,* se montre une articulation conforme à nos *argues, ergues, orgues.* — *Voy. Argue, Canounje,* où des exemples sont cités.

Cette variété *anègues, enègues,* etc., ne débarrasse pas la désinence d'une certaine rudesse, qu'amortit à la vérité la présence de l'*e* ou l'*o* atone ou muet, sur lequel elle tombe en languedocien comme en français; mais nous présumons que la flexion forte du *g* n'est ici que le résultat d'une exigence orthographique, quand il précède les voyelles *a, o, u,* dans nos dialectes. L'exactitude de cette induction nous est démontrée par ce qui existe de pareil en français, et aussi dans la prononciation du languedocien des Hautes-Cévennes. Ainsi, pour traduire le lat. *veniat,* nos montagnards disent: *qué végno,* et dans la plaine on prononce: *qué vèngue.* Le premier est plus pur; mais cette différence a peut-être amené une autre combinaison: celle du *g* suivant l'*n* au lieu de la précéder. La mouillure est moins sensible: cependant *ng* n'est qu'un équivalent. C'est une importation du germain par les Francs ou les Visigoths, qui n'avaient aucune facilité à articuler notre *gn,* et qui l'ont démontré en changeant presque toujours nos désinences *agne, aigne, eigne, igne, ogne,* en *ange, inge, onge,* dans les dénominations. Quoi qu'il en soit, la formule répond exactement, par la suppression de la voyelle *e* intermédiaire, à celle des romans *anègues, enègues, onègues,* et ne sort pas d'une autre provenance. Dans le roman et au nord, où l'influence germanique se fait plus sentir, on trouve, comme formes analogues dans la langue du moyen âge: *il dunge, dogner* et *duner, doner* et *dogner; aviegne, avegne, avienent; espreigne, preigne;* et *venge, tenge, donge;* et *viengne, tiengne, dongne,* qui sont aujourd'hui: donner, advenir, prendre, venir, tenir; sans compter encore d'autres variantes qui ne laissent pas d'être frappantes et fort congruentes à notre sujet.

Dans cette généalogie de désinences, ce qui est essentiel à retenir, c'est l'introduction dans l'accentuation d'éléments tout-à-fait nouveaux et inconnus au latin. Le G guttural et souvent doux se substitue au C toujours dur du latin; le CH chuintant, qui est celtique, aspire aussi à reprendre ses droits; enfin, dans les suffixes qui font le sujet de notre article et dans beaucoup de leurs variantes, sur toutes les voyelles s'articule le GN mouillé, une des flexions de la plus incontestable origine gauloise. Et ce n'est pas un phénomène des moins remarquables que la reproduction de ces mouillures gutturales et nasales dans tous les idiomes celto-latins au moment où ils se renouvellent. Elles s'étendent même à *ll* mouillé, que le fr. et l'esp. adoptent, *bataille, batalla,* etc., que l'ital. représente par *gli, figlia, bataglia,* et notre dialecte par l'ï tréma, *fïo, batoïo.*

En résumé, quand on suit à la trace ces transformations, et qu'on étudie leur dégénérescence graduelle dans ses principes et dans ses causes, il est difficile de ne pas reconnaître, à voir leur identité d'emploi et de destination auprès du radical, que tous ces suffixes de même famille sont égaux entre eux, et que, depuis les primitifs AC = EC en passant par le latin, ils peuvent être ramenés, par une équation logique et rigoureuse, jusqu'à la forme usitée dans nos idiomes modernes, si originale qu'en paraisse l'expression au premier aspect. La singularité de physionomie qu'affectent parfois certaines désinences n'est pas, au reste, sans avantages: elle signale et met dans un relief plus frappant le membre sur lequel il faut d'abord opérer pour arriver par la dissection jusqu'à l'os, c'est-à-dire au radical. Dans la recherche des étymologies, il est bon d'avoir affaire à un mot ainsi surchargé, dont on peut du premier coup-d'œil dégager l'appendice à tournure connue d'avance. Mais la parité significative ou l'équipollence des terminaisons de même catégorie a une portée bien plus étendue: car si elle permet d'établir entre les mots et les noms, des analogies qui les font équivalents les uns aux autres, malgré la différence de leurs formes, quand ils procèdent d'une racine unique, elle empêche encore et le plus souvent de confondre, avec un mot qui paraît dérivé d'une langue de formation, comme le latin par exemple, une simple désinence, qui lui ressemble par sa physionomie, mais qui n'est en définitive que le produit d'une combinaison régulière ou d'une altération successive. Ceci soit dit en passant pour notre finale *Argue,* à laquelle nous renvoyons. Mais que de ceci surtout ressorte clairement la loi d'affinité, de concordance, d'égalité de valeur dans les désinences supplétives, ce résultat obtenu sera fécond; et nous tenions à en consolider les bases. Les citations sous chaque mot feront mieux comprendre son importance majeure. — *Voy. Argue, suff., Canounje, Cassagno, Sdouvagnargue,* etc.

Notre but ici, au moyen de ces observations générales, était encore de démontrer qu'au moins une partie de l'ancienne prononciation s'était conservée dans les Gaules, et qu'au moment de la rénovation de la langue qui devint notre idiome roman, tout imprégné de celte et de latin, qui ne faisait encore que se parler et se préparait à s'écrire en devenant la langue d'Oc, cette tradition était assez intense, assez enracinée pour constituer un de ses attributs essentiels, comme il arriva pour le français, l'italien et l'espagnol. La prononciation obligea l'alphabet à se combiner autrement, avec la même énergie que la contraction

Digitized by Microsoft®

qui resserrait les mots : ce furent les premières tendances de l'esprit nouveau. Cependant, le plus souvent, l'expression significative, dépendance respectée du radical, se maintint, et l'accent tonique persista, comme en latin, sur la dernière syllabe forte ou sur la pénultième. L'intonation, ce sentiment mélodique représenté par la mesure et la quantité, garda même dans la langue d'Oc de ces réminiscences qui en ont perpétué l'euphonie presque matérielle en longues et en brèves, dont nos dialectes ne se sont jamais séparés.

Sans doute, il est difficile de bien apprécier la nature de ces diverses modifications à la distance où nous sommes de ce mouvement intellectuel et euphonique de notre langue, quand les changements peuvent être le résultat de circonstances fortuites ou de particularités d'origine, de sol, de climat, ou de tant d'influences ignorées ; mais nous essaierons de les distinguer et de les débrouiller avec patience, et à l'aide de tout ce que nous pourrons recueillir de lumières et d'enseignements.

Nos indications, si insuffisantes qu'elles soient, ne serviraient-elles qu'à faire entrevoir la communauté d'extraction de la langue d'Oïl et de la langue d'Oc, leur contemporanéité de formation et de progrès, à montrer que celle-ci, déchue politiquement, mais aussi littéraire que jamais, n'est pas un des patois corrompus du français ; ces études, que de plus habiles compléteront, n'arriveraient-elles qu'à jeter une lueur bien faible sur nos origines et notre histoire, qu'à sauver leur aridité technique par quelque utilité et un peu d'intérêt et de nouveauté, que nous persisterions encore à les suivre, et nous ne croirions pas notre labeur perdu.

Agnuè, *adv.* Cette nuit, ce soir. — En vieux français, on disait : *anuit.*

Dér. du lat. *ad noctem.*

Agnuècha (s'), *v.* S'anuiter, se mettre en chemin la nuit, voyager de nuit. — *Nous agnuèchan,* la nuit se fait, la nuit nous gagne. En v. fr. *s'anuister.*

Dér. de *Gnuè.*

Agôou, *s. m. plur. Agôousses.* Le petit chêne-vert épineux ; *Quercus coccifera,* Linn. Plante ligneuse sur laquelle on cueille le kermès animal ou vermillon.

Agourinì (s'), *v.* S'acoquiner ; prendre des habitudes de paresse et d'ivrognerie ; fréquenter mauvaise compagnie.

Dér. de *Gourin.*

Agoustèn, quo, *adj.* Du mois d'août, d'arrière-saison.

Dér. du lat. *Augustus,* qui lui-même a formé *août,* qui n'en est qu'une contraction.

Agrada, *v.* Plaire, convenir, être au gré ; agréer, approuver. — *Aquèles éfans s'agradou, fôou lous marida,* ces enfants s'aiment, il faut les marier. *Sa façoun m'agrado,* ses manières me conviennent. *S'aquò vous agrado,* si vous approuvez cela.

Dér. de *Gra,* gré.

Agradèlo, *s. f.* Épine-vinette ; *Berberis vulgaris,* Linn. Arbrisseau épineux dont on forme des haies vives. Son fruit en grappes est aigrelet et rafraîchissant. *Agradèlo* est évidemment la corruption d'*Aïgradèlo,* qui n'est qu'un diminutif d'*aïgre ;* c'est comme si l'on disait : *l'Aigrelette.*

Agrâoutounì (s'), *v.* Se recroqueviller, se ratatiner, comme des cretons ou graisillons, connus en languedocien sous le nom de *grâoutoù.*

Agrava, *v.* Couvrir un champ de sable, de gravier, par inondation. — *Gardoù agravo lous pras,* le Gardon couvre les prés de gravier.

Dér. de *Gravo.*

Agrévou, *s. m.* Houx, arbre toujours vert, à fleurs monopétales en rosette, hérissées de piquants, à baies rouges, et dont la seconde écorce sert à faire la glu. De ses branches flexibles on fait des baguettes, qu'on appelle pour cela des *houssines.* — *Ilex aquifolium,* Linn., de la famille des Frangulacées ; assez commun dans nos bois.

Étym. du grec ἀγρία, qui est le nom du même arbrisseau, dér. de ἄγριος, sauvage, farouche, à cause des épines longues et fortes de ses feuilles.

Agriable, blo, *adj.* Agréable.

Trad. du franç.

Agrimouïè, *s. m.* Groseiller à maquereau, arbuste épineux, dont les fruits sont assez gros, mais moins doux que ceux du groseiller sauvage ordinaire ; *Ribes grossularia,* Linn. Son nom lui vient sans doute du goût aigre de ses fruits.

Agrimouïo, *s. f.* Groseille à maquereau, fruit de l'arbrisseau précédent.

Agrïoto, *s. f.* Griotte ; variété de ce qu'on appelle à Paris la cerise, à laquelle notre griotte ressemble beaucoup, au goût près. La cerise est fort douce et la griotte est fort aigre. — *Aquò's vraï coumo manjan d'agrïotos,* cela est vrai comme il neige des boudins. *Badinan ou manjan d'agrïotos ?* Mot à mot : plaisantons-nous ou mangeons-nous des griottes ? Est-ce pour rire ou tout de bon ? Tel est le sens. Dans notre dicton, les griottes se trouvent mêlées par la raison que leur goût âpre et acide fait faire à celui qui les mange une grimace qui ressemble au rire, une sorte de rire aigre-doux, sardonique, laissant le choix entre le rire ou la grimace.

Agroumandì, *v.* Affriander, apâter, affrioler. Le même que *Agalavardì.* — *V.* c. m.

Dér. de *Grouman.*

Agroumïa (s'), ou **Agroumoulì** (s'), *v.* Se blottir ; s'accroupir ; se mettre en peloton ; se tapir dans un coin ; se ramasser comme pour rentrer en soi-même.

Dér. du lat. *grumus,* grumeau, qui a donné aussi *grumèl,* du primitif *grum,* grain, d'où *grumo,* etc.

Agroutiè, *s. m.* Griottier, arbre qui porte la griotte. — *Voy. Grïoto.*

Agrumèlì, *v.* Pelotonner, former des caillots, mettre en grumeaux. — Se dit des choses, jamais des personnes, pour lesquelles on se sert de *Agroumouli.*

Dér. de *Grumèl.*

Agrunas, *s. m.* Prunellier ou prunier sauvage ; *Prunus*

Digitized by Microsoft®

spinosa, Linn., arbrisseau de la famille des Rosacées. Son fruit est d'une acidité et d'une âpreté remarquables. — On dit également : *Agrugnè* et *Agrunëïè.* — *Voy. Bouïssoù.*

Étym. de ἄγριος, sauvage, champêtre; le celt. avait *aigr,* aigre.

Agrunèlo, *s. f.* Prunelle, fruit de l'*agrunas,* dont on fait de l'eau-de-vie.

Même étym.

Agu, *part. pass.* du v. *Avédre,* avoir; eu, possédé.

Aguè, 3e *pers. sing. du prét.* du v. *Avédre.* Il ou elle eut.

Aguè (à l'), *adv.* Aux aguets, à la piste.

Dér. du grec ἀγάω, considérer attentivement.

Aguïado, *s. f.* Aiguillée de fil; aiguillon du laboureur : le bout pointu sert à piquer les bœufs, l'autre extrémité est armée d'une petite pelle, qui sert à racler la terre du soc et qui s'appelle *Bourboussado.*

Dér. d'*Aguïo.*

Aguialas, *s. m.* Aquilon, vent du nord-est. Il souffle pour Alais des Alpes piémontaises. — Il y a sans doute bien loin du latin *Aquilo* au langued. *Aguialas,* cependant on ne peut méconnnaitre entre les deux mots un air de famille. Le *q* du premier se change souvent en *g* par euphonie : c'est ici le cas. Quant à la terminaison, elle exprime évidemment un péjoratif caractéristique, car on ne parle de ce vent qu'avec aversion. Le grec αἰγιαλός, rivage, bord de la mer, vent de terre, a peut-être aussi contribué à sa formation.

Aguiè, *s. m.* Porte-aiguille; pelotte, sorte de coussinet ou de bourrelet destiné à piquer les épingles et les aiguilles, recouvert et barriolé de morceaux de drap ou de velours. Autrefois les femmes de noblesse ou de bourgeoisie en faisaient un ajustement de toilette qu'elles portaient suspendu à leur ceinture à côté de l'aumônière ou du *clavië.* (*V.* c. m.) Aujourd'hui des breloques remplacent ces deux symboles du travail et de la charité : la pelotte a aussi perdu sa place. Le mot lui-même commence à être hors d'usage : affaire de mode, trait de mœurs, signe du temps.

Odde, de Triors, dans ses *Joyeuses Recherches de la langue tolosaine,* de 1578, décrit comme suit ce petit bijou : « Aguillier est à dire vn petit peloton de drap que les femmes coustumierement tiennent pendu en leur ceinture, ensemble auec leur bource, auquel elles mettent et fichent leurs espingles, et doit estre tousiours beau, ioly, et s'il est possible neuf et la bource semblablement, autrement cela n'a point de nez, principalement quand de ieunes femmes le portent, car il n'est guiere beau et seant à vne ieune femme de prendre vn vieil *Aguillier,* non plus qu'il est beau de chausser quelque vieille *sabatte, groulle,* ou escarpin dans quelque belle pantoufle, toute neufue, ou mettre quelque vieil *petas* et piece de drap vsée sur de belles chausses toutes neufues. Et pour preuue de cela, ie mettray icy en auant ce nouueau et assez vsité prouerbe en ceste ville de Tolose disant ainsin : *A bourço nauuo non cal aguillier vieil ; et hæc sint dicta nemine nominando.* »

Aguïo, *s. f.* Aiguille à coudre, à tricoter; aiguille de montre; pièce de fer pour planter les vignes ou les saules. — *Méntis pas dé la pouncho d'uno aguïo,* il ne ment pas d'un iota.

Dér. de *Acus, ûs,* aiguille.

Aguincha ou **Guincha,** *v.* Viser, prendre pour point de mire.

Dér. de *Guinche* ou *guènche,* louche, parce qu'en visant ainsi, on ferme un œil pour mieux régulariser la ligne visuelle, et on a l'air de loucher. Peut-être encore ce verbe tire-t-il son origine de l'esp. *guinar,* regarder du coin de l'œil, et a-t-il la même communauté de sens avec le franç. *guigner.*

Agusa, *v.* Aiguiser, rendre aigu, pointu, tranchant.

Étym. du lat. *Acuo; acus, acutus.*

Agusadouïro, *s. f.* Pierre à aiguiser. — *Voy. Chafre.*

Ah ! *interj.* Ah !

Ah ! bé ! *interj.* Ah ! pour le coup !

Aï, 1re *pers. sing. ind. prés.* du v. *Avédre;* j'ai.

Aï, *interj.* Aïe, cri de souffrance, de plainte, de surprise. — *Aï! dé ma dén!* Ah ! la dent ! *Aï! mé fas mâou!* Aïe ! tu me fais mal. *Aï! çaï sès?* Ah ! vous voilà?

Aï, *diphthongue,* c'est-à-dire réunion de deux voyelles produisant un double son par une seule émission de voix. L'articulation de cette syllabe, dans la langue d'Oc, se fait en appuyant sur la première voyelle, tandis que la seconde reste faible : la voix dominante ici porte sur l'*a,* elle s'adoucit et s'efface presque sur l'*i* final.

En vertu du principe que toutes les lettres se prononcent et se font sentir, nous aurions pu éviter de marquer l'ï d'un signe particulier. L'italien et le grec n'en emploient pas : ils écrivent simplement *farai, vedrai;* ἔλαιος, ἦμαι, καί, et tous les infinitifs passifs; et leur diphthongue *ai* a la même consonnance que la nôtre. Cependant le tréma nous a paru nécessaire, d'abord pour marquer une différence dans la prononciation de l'*i* entre ses variétés d'inflexion (*V.* la lettre *I*); puis, pour sauver une exception que nous étions forcé d'admettre. Voici le cas : le français a la diphthongue simple, sorte de voyelle, formée des deux lettres *ai,* qu'il prononce tantôt comme *é* fermé, *j'aimai,* tantôt comme *è* grave, *j'aimais;* or dans notre dialecte se rencontrent certains mots d'origine toute française, mais impatronisés et consacrés depuis longtemps parmi nous, quoique en assez petit nombre, notamment, pour les citer presque tous : *air, Alais, mais,* conjonc. Pour ceux-là nous demandons, en faveur des lecteurs habitués à lire à la française, de leur conserver leur physionomie orthographique à la française.

Certes, ils ne perdraient rien à être écrits comme ils se prononcent : *èr, Alès, mè;* cependant le moindre trouble à la lecture résulterait-il de cette configuration puriste, et il reviendrait souvent, ce serait assez pour justifier une exception si peu exigeante d'ailleurs. L'emploi du tréma sur l'*i* après *a* devient ainsi tout à fait logique, et la règle se trouve mieux confirmée, en rendant sensible la distinction et en maintenant invariablement le son diphthongué sur *aï.*

Digitized by Microsoft®

Aïado, *s. f.* Sauce à l'ail, aillade; coulis du paysan, fait avec de l'ail, du persil et du poivre. En Provence, cette sauce s'appelle *aïoli*, parce qu'il y entre aussi de l'huile.

Dér. de *Aïé*.

Aïçaï, *adv.* Çà, deçà, de ce côté, mais un peu plus loin. — *Tira-vous aïçaï*, passez de çà, de ce côté.

Dér. du lat. *Hàc*.

Aïçalin, *adv.* Ici-bas, ci-dedans.

Comp. de *Aïcì* et *alin*.

Aïçamoun, *adv.* Çà-haut.

Comp. de *Aïcì* et *amoun*.

Aïçamoundâou, *adv.* Çà-haut, mais plus haut encore que la place occupée par l'interlocuteur.

Comp. de *Aïcì* et *amoundâou*.

Aïçaval, *adv.* Çà-bas. Il est presque synon. de *Aïçalin*.

Comp. de *Aïcì* et *aval*.

Aïçì, *adv.* Ici, dans cet endroit. — *D'aïcì-'n-laï*, dorénavant. *D'aïcì-'n-foro*, en sortant d'ici, de ce pas, dorénavant.

Dér. du lat. *Hìc*.

Aïçò, *pron. démonst.* Ceci. — *Qué séra tout aïçò?* qu'arrivera-t-il? que sera-ce que tout ceci? *Aï pôou qu'aïçò virara mâou*, j'ai peur que ceci tournera mal.

Dér. du lat. *Hoc*.

Aïçò-Aïlò, *phr. faite*. Ceci-cela, des si et des mais.

Aïé, *s. m.* Ail, plante de la famille des Liliacées, *Allium sativum*, Linn. — Son oignon se divise en plusieurs gousses nommées *beségno*. L'assemblage de ces caïeux forme une tête qu'on nomme *boussèlo*.

Etym. du lat. *Allium*.

Aïècha (s'), *v.* S'aliter, garder le lit.

Dér. de *Iè*.

Aïèïro, *s. f.* ou **Aïguièïro**, *s. f.* Evier, conduit, égoût des eaux de cuisine.

Dér. du lat. *Aquarium*. — *Aïèïro* n'est que la contraction euphonique de *aïguièïro*.

Aïgadino, *s. f.* Ondée, pluie subite d'orage peu violente; une faible inondation, ou plutôt l'inondation d'un petit torrent, d'un ravin.

Dér. de *Aïgo*.

Aïgagnâou, *s. m.* Rosée, serein, vapeur exhalée de l'humus terrestre et condensée par le contact de l'air froid de la nuit. Malgré la démonstration physique, on dit : *tombo d'aïgagnâou*, comme si la rosée tombait d'en haut. Le languedocien, passe encore; mais le français, qui doit être et qui est en effet plus docte, dit à merveille : *tomber de la rosée, le sercin tombe;* et personne ne s'en émeut.

Dér. de *Aïgo* et de *gnuè*, eau de nuit.

Aïgaïè, *s. m.* n. pr. de lieu. Aigaliers, *Aquilerium*, commune du canton d'Uzès. — *Voy. Aïgoùs*, et *Ièïro, suff.*

Aïgaje, *s. m.* Ce mot a le même sens que *aïgagnâou*, mais il est plus générique; il désigne seulement l'humidité des prés, du terrain, de la feuille de mûriers, trempés de rosée.

Aïgarado, *s. f.* De l'eau rougie, du vin trempé outre mesure et qui n'a conservé qu'une teinte rosée; de la rinçure, de l'abondance. C'est aussi une ondée d'eau de vaisselle.

Aïgardén, *s. m.* Eau-de-vie, alcool, liqueur plus ou moins spiritueuse et incolore.

Formé de *Aïgo* et du lat. *ardens*, brûlant. En esp., *agua ardiente;* en ital. anc. *acqua ardente*.

Aïgardéntiò, *s. m.* Marchand, débitant, distillateur d'eau-de-vie; particulièrement les marchands ambulants d'eau-de-vie, qui la débitent par contrebande dans les villages et hameaux, loin des agents de la régie.

Aïgasso, *s. f.*, péjor. d'*Aïgo*. Eau sale, de mauvais goût, et même de l'eau pure, eu égard au mépris que lui témoignent les ivrognes.

Aïglo, *s. f.* Aigle, oiseau de proie, de l'ordre des Rapaces; *Falco fulvus*, Linn. *Aquila fusca*. Le français fait une distinction de genre lorsqu'il s'agit de l'oiseau, animal, qui est masculin, ou de l'emblème, insigne, qui est alors féminin ; le languedocien n'admet pas cette différence; seulement, lorsqu'il parle de l'aigle romaine ou napoléonienne, il francise tout à fait et prononce *èglo*. L'un et l'autre mot sont d'origine française.

Aïgo, *s. m.*, dim. *Aïguéto;* péj. *Aïgasso*. Eau. — *Fôou pas dire d'aquèl' aïgo noun béouraï*, il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau, pour : il ne faut jurer de rien. *Vôou pas l'aïgo qué béou*, il ne vaut pas l'eau qu'il boit; c'est un homme de peu de valeur. *Aï pantaïsa d'aïgos trébous*, j'ai fait un mauvais rêve. *Pér avédre dé bono aïgo, fôou ana à la bono fon*, pour avoir de bonne eau, il faut aller à la bonne source ; qui veut bon conseil, s'adresse à bon conseiller. *Faïre las aïgos*, se dit des eaux qu'une femme prête à accoucher rend aussitôt que le placenta s'entr'ouvre pour laisser passage à l'enfant. *Escampa d'aïgo*, verser de l'eau, uriner, pisser. *Las aïgos li vènou as ièls*, les larmes lui viennent aux yeux. *Aïgo qué courefaï pas mâou âou moure ;* en franç. du XV^e^ siècle, on disait dans le même sens : Esve (*eau*) qui court ne porte point d'ordures (*Prov. Gall.*, ms. cité par Le Roux de Lincy). *Aquèl vièl a éncaro bono aïgo*, ce vieillard est encore vert, il a bonne mine. *Douna l'aïgo*, ondoyer un enfant. *L'an batéja émbé d'aïgo dé mérlusso*, il est mal baptisé, c'est un pauvre chrétien.

Aïgo-boulido, s. f. Eau bouillie, potage à l'eau, au sel, à l'ail et à l'huile.

Aïgo-dâou-mêïnage, s. f. Eau de vaisselle, lavure.

Aïgo-courén, eau courante, rivière ou ruisseau. — L'adj. reste au masculin, comme dans le mot suivant, seulement pour l'euphonie.

Aïgo-for, s. f. Eau forte. — On donne cette qualification à l'acide nitrique ou sulfurique, à cause de sa force dissolvante.

Aïgo dé sardos, saumure de sardines. La saumure s'exprime aussi par *Aïgo-sâou*, composé de *aïgo* et de *sâou*, avec suppression de l'article, comme dans les deux mots suivants,

Digitized by Microsoft ®

Aïgo-nafo, eau de fleurs d'oranger, eau de naffe. Du lat. *Aqua naphtha,* même sens.

Aïgo-roso, eau-rose, de fleurs de rosier.

Aïgo-signado, eau bénite. *Signado,* marquée du signe de la croix.

Étym. du lat. *Aqua;* du rad. celt. *Aa, ac, ag,* eau.

Aïgo-Morto, *s. f.* n. pr. Aigues-Mortes, ville, arrondissement de Nimes.

Ce nom est composé avec l'adjectif qualificatif et le représentant languedocien du celt. *aa, aq, aqua,* eau, transformé par le roman *eve, ave, ive, euve,* et ses nombreuses variantes. Il est entré de même dans *Aïgo-Vivo,* Aigues-Vives (Gard), et autres.

Aïgo-pouncho, *s. f.* Bourge-épine, espèce de nerprun; *Ramnus cathartieus,* Linn. Arbrisseau de la famille des Frangulacées, dont la feuille, l'écorce et surtout les baies sont purgatives. — Avec le suc épaissi des baies de nerprun et un peu d'alun, on prépare la couleur verte connue sous le nom de vert de vessie.

Aïgoûs, ouso, *adj.* Aqueux, de la nature de l'eau, qui contient de l'eau, abondant en eau.

Dér. du lat. *Aquosus,* formé du rad. celt. *Aa, ac, ag, ayg,* eau.

Il n'est pas peut-être de radical qui soit entré dans la composition de plus de mots, avec plus de variantes. Nous ne faisons pas ici un dictionnaire géographique, pour le relever dans tous les noms de lieu qu'il a formés; mais nous le signalons dans quelques localités les plus rapprochées, pour constater certaines analogies étymologiques à l'appui de ce que nous disons des noms propres locaux. Ainsi *Aïgouso,* Saint-Laurent-d'Aigouze (Gard), et *Aïguéso,* Aiguèze (Gard), *Aïgaiè, Aquilerium,* Aigaliers (Gard), identiques entre eux, le seront encore avec *Agusargues, Agusanicæ,* Agusargues (Hérault), avec Aguzan, commune de Conqueirac (Gard); avec Aguessac (Aveyron), Aguillan (Drôme), comme avec Eyguières, *Aquaria,* et Eygalières, *Aquaria* (Bouches-du-Rhône); et de même avec Guzargues (Hérault), et Guzan (Hérault), par apocope de l'*a* initial. Tous ces noms sont dérivés de la même source, et la différence de leurs désinences n'ôte rien à leur communauté d'origine et de signification. — *Voy. Argue.*

Aïgo-vès, *s. m.* Eau-versant, les eaux-versantes d'une montagne, terme de cadastre: l'arête, l'angle supérieur du prisme de la montagne ou de la colline.

Dér. de *Aïgo* et de *vès,* en bass.-lat. *Aqui-vergium.*

Aïgre, *s. m.* Coin de fer, outil quelconque faisant levier, quelquefois même une pierre plus dure que les autres, qu'on donne pour point d'appui au pied-de-biche d'un levier, quand on veut soulever une masse, ou débiter un banc de pierre, ou faire une pesée. C'est ce qu'on nomme en français : *orgueil.* — Ce mot, qui n'est guère usité que chez les carriers et les chauffourniers, a donné naissance à un verbe fort employé, *aïgréja,* et dont l'acception figurée est classique et multipliée dans ses applications.

Dér. de *Aïgre,* à étym. lat. *acer, acris.*

Aïgre, gro, *adj.* Aigre, acide, piquant au goût; au fig., piquant, fâcheux, mordant.

Aïgréja, *v.* Aigrir, sentir l'aigre, tourner à l'aigre. — *Voy. Aïgre, adj.*

Aïgréja, *v.* Au prop. secouer fortement, soulever avec un levier, faire une pesée. Au fig., mettre en mouvement, mettre en route, décider. *S'aïgréja,* commencer à se remuer, se secouer, s'aviver, se mettre en train. Un enfant *s'aïgréjo* quand il se réveille, qu'il se démène et qu'il commence à pleurer.

Dér. de *Aïgre, s. m.*

Aïgrèto, *s. f.* Oseille; *Rumex acetosa, Rumex scutatus,* Linn. Plante champêtre et potagère à saveur très-acide.

Dér. de *Aïgre, adj.*

Aïgri (s'), *v.* S'aigrir, devenir aigre, passer à l'aigre.

Aïguéja, *v.* Laver souvent; arroser, mouiller, baigner; passer du linge à l'eau simple.

Dér. de *Aïgo.*

Aïguièïro, *s. f.* Evier. — *Voy. Aïèïro.*

Aïlaï, *adv.* De ce côté-là, de l'autre côté. — *Laïssas aquò aïlaï,* laissez donc cela; brisez-là; n'en parlez plus. — *Voy. D'aïlaï, En-laï.*

Formé du lat. *Ad* et *illà,* ou *illàc.*

Aïlamoun, *adv.* Là-haut, au-dessus, amont.

Formé du lat. *Illà,* et *ad montem,* vers la montagne, du côté d'en haut.

Aïlamoundâou, *adv.* Bien plus haut. C'est un augmentatif d'*Aïlamoun,* en y ajoutant *dâou,* haut, qui est un réduplicatif de *amoun.*

Aïlaval, *adv.* Là-bas, aval.

Formé du lat. *Illà* et de *ad vallem,* vers la vallée, vers le bas.

Aïma, *v.* Aimer, prendre plaisir à, se plaire à, désirer.

Dér. du lat. *Amare.*

Aïmable, blo, *adj.* Dim. *Aïmabloù, aïmabléto;* péjor. *Aïmablas, so.* Aimable. — Le péj. *aïmablas* ne se dit que par contre-vérité. — *Sès aïmablas!* vous êtes gentil! reproche-t-on à quelqu'un qui fait ou dit quelque chose de désagréable, de mauvais goût.

Aïmargue, *s. m.* n. pr. de lieu. Aimargues, qui s'écrivait aussi Aymargues, commune et petite ville dans le canton de Vauvert (Gard).

Le nom d'*Aïmargue,* parmi ceux qui portent la même finale, se prête moins qu'aucun autre à la combinaison fantaisiste qui voulait que toutes ces dénominations désignassent des maisons de campagne ayant appartenu dans l'origine aux plus nobles familles patriciennes de Rome, ou tout au moins à leurs riches affranchis établis autour de la métropole de Nimes. Dans la composition du mot, il n'entre ni le nom d'homme *Æmilius,* ni même le latin *ager,* domaine.

Pour s'en convaincre, il suffit de dégager d'abord la désinence adjective *argue,* sur le sens et l'origine de laquelle nous nous expliquons. — *Voy. Argue.* Reste le corps du mot; et remarquons qu'il a subi bien des transfor-

Digitized by Microsoft ®

mations, et que sa forme la plus récente n'a pas pu d'évidence autoriser sa plus ancienne dérivation.

Or, le premier titre latin qui mentionne cette localité, est de l'an 813; elle y est appelée *Armasanica in littoraria*. En 961, et dans les actes publics depuis cette époque, on écrit tantôt *Armasianici, Armatianicæ,* tantôt *Armadanicæ, Armazanicæ,* qui se fixent enfin en *Armasanicæ*.

Dans le même temps, comme pour tous les noms à finale identique, la langue vulgaire disait *Armasanègues,* qui se trouve dans les vieilles chartes, et plus tard *Emargues, Margues, Aimargues*.

En latin, comme en roman, on le voit, le radical est le même; et il s'est conservé en languedocien. *Armas* ou *Ermas,* qui signifie, dans notre vieil idiome, marais, terrain marécageux, vague, inculte, s'approprie très-bien à la situation d'Aimargues, encore *in littoraria* au IX^e^ siècle, et à plus forte raison quand l'appellation dut lui être appliquée. *Armasanica* ou *Armasanègues* supposent le primitif *Armas-ac* ou *Armas-ec,* ayant passé par *Armas-ana* ou *Armas-aca,* latin, et n'ont pas d'autre sens que, champ, domaine, propriété, villa de l'*Armas*. Ce qui est modeste, et moins flatteur peut-être que la descendance romaine ou gallo-romaine de *Æmilius,* mais plus certain et plus naturel. — *Voy. Agna, suff.*

Il est vrai que, dans la forme nouvelle, la substitution, sur la première syllabe, de la lettre *i* à la consonne *r* est étrange; mais le fait n'est pas isolé, on le dirait même systématique dans la composition de noms de ce genre dans notre pays. En effet, pour le Gard seulement, on trouve Goudargues, représenté par le lat. *Gardanicus* et *Gordanicæ;* Boussargues, par *Brossanicæ;* Bassargues, par *Barsanicæ;* Goussargues, par *Garsanicæ;* Massargues, par *Marsanicæ*.

Malgré les variétés de désinences qui se sont attachées à la racine, il convient de rapprocher les analogies qu'indiquent et que justifient les changements eux-mêmes du nom d'*Aimargue* que nous venons de signaler. Ainsi nous trouverons les mêmes mots dans : Arman (Basses-Pyrénées); Armeau (Isère); Armens (Gironde); Armous et peut-être Armagnac (Gers); Herm (Landes et Basses-Pyrénées); L'Herm (Gironde); L'Herm (Ariége, Haute-Garonne, Lot); Hermaux (Lozère); Armes (Isère); Armissan, Armellan (Aude); Armilhac (Lot-et-Garonne). Que ces dénominations ethniques viennent de notre *armas,* langued., ou du gr. ἔρημος, qui a fait le lat. *eremus,* leur identité est incontestable, et justifie notre système de formation des noms.

Aïna, ado, *s.* et *adj.* Aîné, ée, le premier né des enfants; par ext. personne plus âgée qu'une autre. — Dans les familles villageoises, il est d'usage de distinguer le fils aîné en l'appelant l'*aïna,* le puiné *cadè,* et les autres, de leurs prénoms. — *Faïre un aïna,* faire à son fils aîné tous les avantages que permet la loi. *Sès moun aïna dé quatre ans,* vous êtes plus âgé que moi de quatre ans.

Dér. du lat. *antè natus,* né avant.

Air ou Èr, *s. m.* Air, fluide qui entoure le globe terrestre; vent, vent-coulis; mine, manière, physionomie, façon, allure; chant. — *Anas préne l'air;* allez prendre l'air. *Faï d'air, un pâou d'air,* il fait de l'air, il fait un peu de vent. *A prés un air, un co d'air,* il a pris froid, il a une fluxion, une transpiration arrêtée. *Prén un air,* il prend des airs de fierté. *A un air dé sé ficha dé ièou,* il semble vouloir se moquer de moi. *Dona d'air à soun pèro,* il a un air de ressemblance avec son père, c'est tout le portrait de son père. *N'a pas l'air,* il ne paraît pas. *Cantanous un air,* chantez une chanson.

En l'air, adv. En l'air, en haut.

Dér. du lat. *Aër*.

Aïradé, *s. m.* Airelle ou myrtille, *Vaccinium myrtillus,* Linn.; petit arbuste de la fam. des Bruyères ou Ericacées. — Il croît sur les hautes montagnes, et ses fruits sont assez agréables au goût.

Dér. du gr. Αἴξ, αἰγός, de chèvre, plante de chèvre.

Airé ou Èré, *s. m.* dim. de *Air*. Petit air; air, mine, tournure. — *Un airé charman qué noun saï,* un petit air, une tournure charmante et gentille comme on ne peut mieux.

Aïrèto, *s. f.* Petite enclume de faucheur pour rabattre la faux, pour étirer son morfil.

Aïriè, *s. m.* Chef d'une aire à battre le blé; celui qui en dirige les opérations.

Dér. de *Aïro*.

Aïro, *s. f.* Dim. *Aïréto.* Aire, plate-forme pour battre le blé; plate-forme pour les tuiliers, les potiers.

Dérivé du lat. *Area*.

Aïrôou, *s. m.* Dim. *Aïroulé.* Airée, la quantité de gerbes qu'on foule à la fois sur l'aire; jonchée de différentes choses répandues sur la terre. — *Ramassa la pasturo à bèles aïrôous,* ramasser du fourrage trop clair-semé par jonchées de quelques pouces d'épaisseur.

Dér. de *Aïro*.

Aïsa, do, *adj.* Aisé; mais il n'emprunte à cet adj. franç. que cette seule acception relative à l'aisance de fortune. Appliqué aux personnes, il signifie : douillet, délicat, qui aime ses aises, qui plaint sa peine. Dans ce sens, il se rapproche de *Coumode*. *V.* c. m. — *Aquò po sé dire un home aïsa,* voilà un homme qu'on peut dire jouir d'une honnête aisance.

Dér. de *Aïse*.

Aïsanço, *s. f.* Commodité, faculté, convenance. Par opposition au mot précédent, *aisanço* n'est jamais employé pour aisance de fortune. — *Aquò's une bèla aïsanço,* cela est fort commode, cela évite de la peine, des corvées. *L'aïsanço d'un austâou,* la bonne distribution, les facultés d'une maison, un arrangement commode où chaque chose est à portée.

Dér. de *Aïse*.

Aïse, *s. m.* Dim. *Aïsé,* augm. iron. *Aïsas.* Aise, contentement, commodité, repos heureux, satisfaction, sans-

Digitized by Microsoft®

gêne. — *Sou͡i én aïse dé vous véire,* je suis charmé, bien aise de vous voir. *Aquél home és à soun aïse,* cet homme jouit d'une honnête aisance. *Faraï aquò à moun aïse,* je ferai cela à loisir, sans trop me presser. *Marcha à soun aïse,* marcher à pas lents, au pas de promenade. *Y-ana d'aïse,* aller doucement, avec précaution, sans se presser. *Préne sous aïses,* se prélasser, se dorlotter : c'est le *far-niente* des Italiens. *Vaï à toun aïsas, moun home,* ne te gêne pas, mon garçon.

Étym. du gr. Αἶσα, convenance, bienséance, d'où αἴσιος, heureux, favorable.

Aïses, *s. m. pl.* Êtres d'une maison, d'une contrée. — *Sa lous aïses, sé pérdra pas,* il connaît la maison, le pays, il ne s'égarera pas. Un chasseur doit connaître *lous aïses,* les allures, les mœurs, les remises du gibier.

Aïsi, ido, *adj.* Commode, facile; bien à la main. — *Aquél oustdou és biên aïsi,* cette maison est fort commode. *Aquélo piolo és biên aïsido,* cette cognée est bien à la main. *Sa fénno és pas gaïre aïsido,* sa femme est d'humeur revêche et peu facile à vivre.

Dér. d'*Aïse.*

Aïsino, *s. f.* Nom générique que l'on donne à tout ustensile, ou meuble, ou vase, qui sert à contenir soit un liquide, soit un solide. Ainsi, un panier, un plat, un seau, un tonneau, sont tout autant d'*aïsinos.*

Dér. de *Aïsi.*

Aïssado, *s. f.* Dim. *Aïssadéto.* Marre, houe, outil de jardinier. — Dans les Hautes-Cévennes et dans le Vivarais, cet outil a un manche assez court, sa lame est triangulaire et légèrement recourbée en-dedans; c'est la même forme que la maille ou maigle de Bourgogne et la chèvre de Lorraine. A Alais et dans les environs, le manche en est long, la lame large en carré-long et tranchant au bout; sa surface est plate; elle décrit un angle de 45 degrés avec son manche, qui s'y joint par un anneau ou œil et non par une douille comme la pelle. L'*aïssado* ou *trénquo jardignèïro* est plus large de lame; l'angle de la lame et du manche est plus aigu que dans le précédent outil. Celui-ci sert particulièrement aux jardiniers pour faire les semis ou plantations à raies dans un terrain meuble, et à creuser les canaux d'irrigation.

L'*Aïssadéto* est une serfouette, petit outil à lame pointue du bout, à l'usage des jardiniers et fleuristes, pour gratter la terre autour des plantes jeunes et délicates.

Dér. du lat. *Ascia.*

Aïssadoù, *s. m.* dim. Le même que le précédent *Aïssadéto.*

Aïsséja, *v.* Se plaindre, geindre, soupirer.

Formé de l'interj. *Aï!* — Ces sortes de formation des verbes fréquentatifs sont un des caractères particuliers de la langue d'Oc. Les augm., les dim., les péjor. appartiennent à un même ordre d'idées. Il est peu de mots dont on ne puisse faire un verbe, et peu de verbes qui ne puissent recevoir et admettre la désinence *éja,* qui amoindrit, adoucit ou renforce même le sens primitif.

Aïssèjaïre, ro, *adj.* Douillet, qui aime à se plaindre, qui ne cesse de gémir; malade imaginaire.

Aïsséto, *s. m.* Aissette ou aisseau, petite hache de tonnelier et de sabotier, dont le manche, d'environ six pouces de long, porte un fer qui a d'un côté un large tranchant recourbé, et de l'autre une panne, un marteau, et quelquefois une douille simple.

Étym. du lat. *Ascia,* hache.

Aïsséto, *s. f.* Plainte faible; soupir continu d'un enfant qui souffre, propre particulièrement à la fièvre. — *Aquél éfan méno uno aïsséto qué dévigno pas rés dé bo,* ce pauvre enfant a une manière de se plaindre qui n'est pas de bon augure.

Même rac. que *Aïsséja.*

Aïtabé, Tabé, Aïtambé, També, *adv.* Aussi, aussi bien, à cause de cela.

Formés de *Tan* ou *aïtan,* autant, et de *bé,* bien.

Aïtan, *adv.* et *s. m.* Autant, tant. — *Un doutre aïtan,* une autre fois autant.

Aïuèncha (s'), *v.* S'éloigner, s'écarter d'un lieu, d'une personne.

Dér. de *Iuèn.*

Aja, ado, *adj.* Agé, qui est avancé en âge.

Trad. du franç.

A-ja! *interj.* Cri de commandement d'un charretier pour faire obliquer son attelage à gauche.

Ajassa, *v.* Coucher par terre, ou sur un lit. — *Bla ajassa,* blé versé.

Ajassa (s'), *v.* Se coucher, s'étendre. — En parlant des vers à soie, il signifie: entrer en mue, se coucher sur la litière (*jas*). — *Lous magnas couménçou dé s'ajassa; s'ajassou à las quatre,* les vers commencent à entrer en mue; ils sont à la quatrième maladie.

Dér. de *Jas.*

Aje, *s. m.* Age. — Il semble une simple traduction du franç. C'est un de ces mots qui, manquant à la langue, ont dû être empruntés à leur voisin. En bon languedocien, on l'évite autant que possible. — On dit très-bien cependant : *Un home d'aje,* un vieillard. *Es éncaro d'un bon aje,* il n'est pas encore trop âgé. *Sé faï adija din l'aje,* il commence à être d'un âge assez avancé.

Ajouqua, *v.* Jucher, percher, accrocher en haut.

Ajouqua (s'), *v.* S'accroupir, s'assoupir, s'endormir sur sa chaise; en parlant des perdrix, se raser, quand elles aperçoivent l'oiseau de proie.

Etym. du lat. *Jugum,* perche, juchoir, ou de *Jacere.*

Ajougne, *v.* Atteindre, attraper, joindre quelqu'un qui marchait devant.

Dér. du lat. *Adjungere.*

Ajuda, *v.* Aider, secourir, venir en aide. — Les villageois, lorsqu'ils invitent à dîner un ami, ne manquent jamais de lui annoncer le mets principal du repas. Ainsi on lui dit : *Véndras m'ajuda à manja uno éspanléto,* tu

Digitized by Microsoft ®

viendras prendre ta part d'une éclanche. *Diou m'ajude,* Dieu me soit en aide.

Dér. du lat. *Adjuvare.*

Ajudo, *s. f.* Aide, secours, assistance, protection ; celui qui aide dans un travail. — *As uno bono ajudo émbé ta fénno,* tu as un bon associé avec ta femme. *Siès dé pâouro ajudo,* tu es d'un faible secours. *Un pâou d'ajudo faï gran bé,* Prvb, un peu d'aide fait grand bien. On dit alternativement : *Bon dré a besoun* ou *n'a pas besoun d'ajudo,* le bon droit a ou n'a pas besoin d'aide. Le premier sens est rassurant; il ne faut pas toujours se fier au second.

Dér. de *Adjuvare.*

Ajusta, *v.* Ajouter, joindre, ajuster, additionner, mettre quelque chose de plus ; viser pour atteindre un but en tirant. — Les premières acceptions dérivent de *adjungere,* joindre ensemble ; la dernière est formée du lat. *ad-justum,* juste, droit.

Ajustoù, *s. m.* Petite pièce de bois ou d'étoffe, ajoutée par assemblage ou par couture à une autre trop courte ou trop étroite.

Dér. du lat. *Adjungere.*

Al, *artic. masc. sing. dat.* Au, roman-languedocien ; inusité aujourd'hui dans notre dialecte, mais encore employé dans la région montagneuse des Cévennes, et même dans une partie de l'Hérault. Il est formé par la contraction de *à lou,* qui a donné *dou.* — *Voy. Aou.*

Al est aussi l'article arabe qui s'est incorporé à quelques mots lang. et fr., tels que *alambi,* etc.

Aladèr, *s. m.* Alaterne sauvage; *Rhamnus alaternus,* Linn. Arbrisseau de la famille des Frangulacées, toujours vert, qui croît sur nos collines et surtout parmi les bruyères, auxquelles il se trouve mêlé quand on s'en sert pour ramer les vers à soie ; sa feuille ressemble à celle de l'olivier. Son nom lat. *alaternus* est probablement une altération de *alternus,* parce que les feuilles de l'*aladèr,* alaterne, sont alternées sur leurs branches.

Alafan, *s. m.* Eléphant; *Elephas maximus,* Linn. Mammifère onguiculé de la fam. des Pachydermes. — *Alafan* est une pure corruption du français ou plutôt un purisme languedocien, dont le génie tend à s'éloigner du type français, alors qu'il est obligé de lui faire un emprunt.

Étym. du lat. *Elephantus,* dér. du grec Ελέφας.

Alais ou **Alès,** *s. m.* n. pr., Alais, ville. — Ce nom a exercé bien des fois les investigations des étymologistes. On a prétendu l'expliquer par les armoiries de la ville, puis par sa configuration et même par son orientation. L'écusson porte, en effet, un demi-vol d'argent sur champ de gueules; mais avant l'époque incertaine où cette aile lui fut donnée, avant que la science du blason eût été mise en honneur, la ville et son nom existaient, et n'est-il pas naturel de penser que le nom fit naître l'idée de prendre une aile comme armes parlantes, au lieu d'imaginer que les armoiries inspirèrent le nom? Il paraît tout aussi difficile d'admettre les autres systèmes. La rose des vents n'était pas inventée avec ses indications d'*Est* et d'*Ouest,* quand le baptême se fit. D'ailleurs la forme *Alest* dérivait de *Alestum,* traduction latine à l'usage des tabellions, du nom roman *Alès,* de beaucoup plus ancien. Enfin, comme la ville ne s'était pas improvisée d'un seul jet dans un moule tout tracé, comment cette figure d'aile aurait-elle été assez nettement dessinée dès sa première plume, alors qu'il fallut la nommer, pour déterminer l'allusion ? Le mot de l'énigme n'est pas dans ces découvertes, plus ingénieuses que vraies. Une autre solution du problème se présente.

C'est au mot lui-même qu'il faut s'adresser pour trouver sa racine. Or, l'histoire fait remonter le nom d'*Alesia* aux âges les plus reculés. Elle raconte que, treize siècles environ avant l'ère chrétienne, les Celtes, sous le nom de Volces Arécomiques, qui occupaient le littoral méditerranéen de la Gaule, eurent à lutter contre une invasion de navigateurs phéniciens, descendus sur leurs rivages. La colonie de Tyr venait explorer ces contrées inconnues et y apporter sa civilisation et le commerce. Son but était d'exploiter les mines de nos Cévennes, où l'or et l'argent se rencontraient alors presque à fleur de terre, et de faire l'échange de ses produits. Elle établit deux stations commerciales, à proximité l'une de l'autre, pour se prêter un mutuel secours. La première, plus voisine de la mer, s'appela *Namauz,* de *Nama,* en celtique, fontaine, ou de *Neimheish,* gaëlique, qui se prononce *Nèmèse,* d'où on a fait *Nemausus, Nismes* et *Nimes.* La seconde, plus haut, au centre de l'exploitation et du trafic, fut nommée *Alesia.*

L'attribution est certaine pour Nimes; les plus graves historiens ne la mettent pas non plus en doute pour Alais. S'il en était autrement, il serait au moins singulier de trouver, après tant de siècles, les deux noms s'appliquant aux deux localités désignées par les anciens géographes grecs, dans les mêmes conditions topographiques, avec la même raison appellative, et une pareille communauté d'origine et d'existence.

Au reste, cette *Alesia* primitive, malgré l'opinion de M. de Mandajors aujourd'hui abandonnée, n'a rien de commun avec l'*Alesia* de Vercingétorix, que la ressemblance de son nom, tiré du même radical et exprimant une position semblable. L'invasion d'Hercule dans les Gaules, ses conquêtes et ses voyages ne sont que le symbole de la marche et des progrès de l'antique civilisation phénicienne, et ce n'est que par une flatterie imaginée sous Auguste, pour honorer la mémoire de César, vainqueur d'Alesia, que la fondation de la grande cité gauloise fut rattachée aux aventures du demi-dieu mythologique. Mais la confusion n'est pas possible; car les commerçants de Tyr n'auraient pu pénétrer si avant dans les terres, ni s'éloigner des Cévennes, où leur exploitation de l'or les avait attirés et les retenait.

Campement fixe, station commerciale ou ville, il importe peu; rien n'est resté que les deux noms. Voilà pour les inductions historiques.

Digitized by Microsoft ®

Comme dernière épreuve, le nom a besoin d'être soumis à l'analyse dans sa composition. Il tient au celtique, puisque la langue du pays où il était employé pouvait seule servir à la dénomination; et dans cet idiome il doit être significatif.

Constatons d'abord la forme la plus ancienne : c'est celle qui, dans les noms propres et de lieux, rend le mieux compte de leur formation, qui les suit et s'attache à eux avec le plus de persévérance. Pour Alais, le mot est écrit dans les vieilles chartes *Alès* ou *Allèz*. *Alesia* ou *Alexia* est composé selon le génie du grec; mais la désinence explétive *ia* laisse facilement apparaître le radical primitif.

Les deux syllabes du mot appartiennent au celtique. *Al* ou *all*, cité par Virgile et expliqué par Ausonne (*Al Celtarum*), signifie : hauteur, élévation, sommet, montagne. Il est reproduit par le latin *altus*, correspondant à *excelsus;* et dans toutes les langues dérivées, il emporte également l'idée de hauteur. *Es* ou *ez* final est aussi d'origine gauloise. Il est fréquent dans les noms du Midi, où on le retrouve pour désigner une portion de territoire, une région. Il imprime à la racine *al*, en s'y joignant, comme une idée de provenance, de dérivation. Dans ce sens, le mot entier ne pourrait que signifier : pays élevé, contrée haute, vers la montagne. C'est là, en effet, la désignation la plus caractéristique, celle qui exprimait le mieux la position, qui s'appliquait exactement à un certain territoire. Quand la ville, plus tard, vint à se bâtir, il était naturel de la désigner par le nom appliqué au pays sur lequel elle s'emplaçait. Ses commencements furent si faibles, qu'ils ne méritaient pas d'abord de dénomination spéciale de ville. Mais tout concorde et se réunit pour rendre ces faits et leurs circonstances vraisemblables; il n'en faut pas davantage pour que notre étymologie soit juste.

Après les diverses altérations que nous venons d'indiquer, le nom était revenu à sa forme primordiale; il s'écrivait *Alès* ou *Alez*, en français, au commencement du XVIIIe siècle. Alors, pour éviter la confusion avec une autre ville du Midi, son orthographe définitive fut fixée en *Alais*.

Nous la maintenons ainsi; mais sans vouloir pour cela que sa prononciation languedocienne soit altérée, pas plus qu'elle ne devrait l'être en français. Les habitants du Nord nous chicanent un peu sur ce point. Ils prononcent *Alais* comme *Calais, palais*, etc., et s'étayant de l'analogie, ils trouvent ridicule qu'en Languedoc nous fassions sentir, en parlant, le *s* final. Serait-ce vraiment un gasconisme que l'on aurait le droit de nous reprocher, et une contravention au beau langage, dont tout le Midi se rendrait coupable? Mais si les puristes ont raison de blâmer cette manière de faire sentir ici la consonne finale sifflante, pourquoi l'adoptent-ils lorsqu'il s'agit de *Reims*, de *Sens*, d'*Aix*, qui, à coup sûr, ne se prononcent pas comme *reins, sans, faix, ais*? Pour vivre et parler de bonne intelligence, ne vaudrait-il pas mieux se montrer moins difficiles? Il est inutile d'aborder une discussion sur les noms propres et de lieux, mais il nous semble qu'on ferait bien de résoudre la question en faveur de la prononciation locale, qui doit être généralement adoptée : car c'est la seule manière de s'entendre partout, et même de parler correctement.

Alanda ou **Alandra**, *v.* Ouvrir une porte, une fenêtre à deux battants. — De même qu'on dit : *Alanda la porto*, ouvrir tout à fait la porte, on dit aussi : *Alanda lou troupèl*, lâcher le troupeau, le faire sortir de la bergerie grande ouverte; *Alanda lou fiò*, faire brûler le feu, et *Alanda sa mèrchandiso*, étaler sa marchandise. Dans toutes ces acceptions, il se trouve un certain contact, une sorte de rapprochement qui peut servir à expliquer la racine du mot. Ne viendrait-il pas de *ad latum*, au large?

Alanda (s') *v.* S'étendre par terre, tomber de son long.

Alangui, ido, *adj.* Triste, languissant; abattu, affaibli par le chagrin ou la maladie.

Dér. de *Langui*, venant du lat. *Languere*.

Alàougèïrì, *v.* Décharger, alléger, rendre plus léger. — *S'alàougèïrì*, se dévêtir, prendre des habits plus légers. Le proverbe dit :

Aou mès d'abriou
T'alàougèïres pas d'un fiou ;
Aou mès dé maï
Faï cé qué té plaï,
Amaï éncaro noun saï :

Au mois d'avril, ne te dévêtis pas d'un fil; au mois de mai, fais ce qu'il te plaira, et je ne sais encore si c'est prudent.

Dér. de *Làougè*.

Alàouso, *s. f.* Alose; *Clupea alosa*, Linn. Sorte de poisson de mer qui remonte le Rhône par grandes bandes pour aller déposer son frai. Sa chair est fort bonne après qu'il a vécu quelque temps dans l'eau douce, tandis que, pris dans la mer, elle est sèche et de mauvais goût.

Alapas, *s. m.* Bouillon-blanc; *Verbascum tapsus*, Linn. Plante cotonneuse, à fleur blanche ou rose, agreste, adoucissante, vulnéraire, détersive. — *Voy. Bouïoun-blan.*

Alapédo, *s. f.* Asphodèle; *Asphodelus*, Linn. — L'*alapédo* à fleurs blanches est fort commune dans nos bois. De la pulpe de sa racine, on fait une espèce de pain assez mangeable. Cette qualité était sans doute connue des anciens : car les Romains avaient fait de l'asphodèle une plante des tombeaux; ils la plantaient autour des monuments funèbres, pour donner aux morts ou à leurs mânes le moyen de se substanter. — *Voy. Pouraquo.*

Alarga, *v.* Elargir, faire sortir un troupeau de la bergerie. — *S'alarga*, s'étendre; devenir libéral. — *Quan-t-un vilèn s'alargo, tout y vaï*, il n'est rien de tel qu'un vilain qui se met en train.

Dér. de *Large*.

Alari (Sént-), *n. pr.* Saint-Hilaire, nom commun à plusieurs villages.

Du lat. *Hilaris*.

Alarja, *v.* Elargir, rendre plus large, un vêtement, un champ, un meuble, un canal, une fenêtre, un trou.

Dér. de *Large*.

Digitized by Microsoft ®

Alarmo, *s. f.* Tocsin. — Ce mot n'a pas d'autre acception. Il est formé de *à l'armo*, aux armes, cri pour courir aux armes à l'approche de l'ennemi. En ital. on dit : *All'arme*.

Alata, *v.* Elargir un troupeau, lui donner la clé des champs. — Le même que *Alarga*.

Dér. du lat. *ad lata*, sous-ent. *deducere*.

Alcovro, *s. f.* Alcôve. — Corr. du fr., m. sign.

Étym. : *al koba* ou *el-kauf*, en arabe, cabinet où l'on dort, tente. En esp. *Alcoba* et *alcova*.

Alédro ou **Anédo** ou **Coutèlo** (*V.* c. m.), *s. f.* Narcisse blanc des prés. *Narcissus poeticus*, Linn.

Dér. du lat. *Albelo*, blancheur.

Alègre, *s. m.* n. pr. Allègre, commune du canton de Saint-Ambroix, arrondissement d'Alais, et nom pr. de plusieurs autres villages. Il est aussi quelquefois nom pr. d'homme. En lat. on le trouve écrit dans les anciens titres, *Alegrium* et *Alergium*.

Ce nom est assez répandu; mais sa désinence n'est pas commune, car on ne la rencontre, dans notre langue, que dans *pécègre, persica*, et *sègre, sequi*, avec ses deux composés *coussègre* et *pérsègre*. Cette circonstance, et surtout la variante latine, semblent être l'indice d'une altération ou d'une transposition de lettres dans la terminaison. En ce cas, un primitif en *èrge* se laisserait soupçonner, et, par la prononciation du *g* dur, on arriverait à *èrgue*, finale adjective identique à *argue*. Les exemples de ces inversions ne sont pas rares.

De là, le corps du mot ne présentant d'ailleurs qu'une variété d'orthographe bien connue et insignifiante, l'analogie serait directe entre *Alègre, Alèrgue*, et *Aleyre*, et *Alëirargues*, qui ne sont eux-mêmes qu'une forme de Alairac (Aude); Aleyrac (Drôme, Hérault, Haute-Loire); *Aléira*, Alleyrac (Gard); Alleyras (Haute-Loire); Allerand (Marne); Allaires (Morbihan); Alayrac (Aveyron, Tarn); Alairas (Ardèche); Alleyrat (Corrèze, Creuse); Allières (Sarthe); qui auraient produit, par apocope de l'*a* initial, Layrac (Haute-Garonne et Lot-et-Garonne); Leyrat (Creuse); Lirac (Gard); Leran (Ariége); Leren (Basses-Pyrénées); Laires (Pas-de-Calais); Lairargues (Hérault). Tous ces mots ont, en effet, pour racine le *al gallicum*, de Virgile, *al Celtarum* d'Ausonne, pour indiquer l'altitude, l'élévation, les montagnes. La conformité du nom de notre *Alès, Allez*, Alais, semble encore le ranger dans la même famille étymologique.

Alémagno, *n. pr.* Allemagne. — On donne le sobriquet d'*Alémagno* à un Allemand, ou même à quelqu'un qui a voyagé et séjourné en Allemagne.

Alèman, ando, *adj.* Allemand. — *Las Alémandos* est devenu le nom d'un quartier où se trouvait une ancienne taverne; c'est aujourd'hui une tuilerie à un kilomètre d'Alais, sur l'ancienne route de Saint-Ambroix. Il doit y avoir un siècle à peu près, deux femmes, des Alsaciennes peut-être, vinrent là établir une buvette qui attirait les chalands. Elles se firent peindre sur la façade de la maison par un barbouilleur de l'endroit; cette image, à demi effacée, se distingue encore : de là le nom, qui s'est conservé.

Alénga, ado, *adj.* Grand parleur, beau diseur; qui a la langue bien pendue, bien affilée; qui a réponse à tout.

Dér. de *Léngo*.

Alèrto, *adj.* seulement *fém.* Alerte, éveillée, vive, dégourdie.

Trad. du fr.

Aléstl, *v.* Préparer, apprêter; disposer; mettre en état.

Dér. de *Lèsto*.

Aléva (s'), *v.* Se lever. — Ne se dit que du temps quand il tourne au beau, qu'il se lève.

Algarado, *s. f.* Algarade; mercuriale, réprimande; reproches bruyants et publics.

Étym. de l'arabe et de l'esp. *Algarada*, qui signifie : course sur l'ennemi brusque et imprévue.

Aliboufiè, *s. m.* Aliboufier ou alibousier, storax, styrax; *Styrax officinalis*, Linn. Arbre de la fam. des Ébénacées. Il découle de cet arbre, dans les pays chauds, un suc balsamique connu sous le nom de storax, que l'on conserve ordinairement dans des roseaux, *calamus*; de là le nom de *calamite* appliqué à cette résine.

Son étym. serait-elle prise de *Alé*, haleine et de *boufa*, souffler, à cause de son odeur d'encens ?

Aligna, *v.* Aligner, ranger sur une même ligne droite. — *S'aligna*, se battre en duel.

Dér. du lat. *A* pour *ad*, et *linea*.

Alimâou ! *interj.* Péj. *Alimâoudas* ! Animal ! butor ! grosse bête ! — Il n'est employé qu'interjectivement et presque jamais comme subst.

Corrupt. du fr. *Animal*.

Alimase, *s. m.* Limace, limaçon sans coquille, mollusque rampant, visqueux. — *Marcho coumo un alimase*, il marche à pas de tortue.

Dér. du lat. *Limax*, venu lui-même du grec λεῖμαξ; λειμών, pré humide.

Alin, *adv.* Là-bas. — C'est à tort, selon nous, que Sauvages le traduit par là-dedans. C'est sans doute la terminaison, qu'il a prise pour la préposition latine *in*, qui a causé son erreur. Il est bien certain que *alin* veut dire là-bas, bien bas, plus bas encore que *aval*; jamais il n'a signifié : là-dedans. Il est formé du lat. *Ad* et *imum*, au fond.

Aliroù, *s. m.* Aileron, extrémité de l'aile à laquelle tiennent les grandes plumes. — Le mot est formé de même que le fr., mais non pas d'après lui : car ici le languedocien est au moins son contemporain.

Dér. de *Alo*.

Alisa, *v.* Polir, lisser; ratisser; enduire un mur à la truelle. Au fig., flatter, cajoler, flagorner quelqu'un pour en faire une dupe. — *T'alise, Bâoussiëïro* ! dit-on proverbialement quand on voit faire des compliments à perte de vue. *Bâoussiëïro*, qui est un nom propre, la femme de Boissier, est mis génériquement; peut-être le dicton faisait-il allusion à une anecdote réelle.

Dér. de *Lis*, uni, poli.

Digitized by Microsoft ®

Alisaïre, ro, *adj.* Flatteur, cajoleur, embaucheur.

Dér. du précédent.

Alisaje, *s. m.* Enduit d'un mur au mortier fin.

Alisiè, *s. m.* — *Voy. Ariguiè.*

Alisqua (s'), *v.* Se farder, s'ajuster, s'adoniser ; se pourlécher comme font les chats.

Dér. de *Liqua.*

Alo, *s. f.* Dim. *Aléto;* péj. *Alasso.* Aile. — Se dit par analogie de choses très-diverses : *Alos d'un capèl,* bords d'un chapeau, dont la forme et l'envergure autrefois, dans les chapeaux à la française, justifiaient l'acception. *Alo dé rasin,* grapillon, brin qui s'en détache, figurant par à peu près une aile. — *Voy. Sounglé.*

Dér. du lat. *Ala.*

Alongui, *s. m.* Retard ; délais, lenteurs affectées. — *Dé qu'anas cérqua tan d'alonguis?* qu'avez-vous besoin de tant chercher des retards ?

Dér. de *Long.*

Alor, *adv.* Alors, en ce temps-là. — *Alor !* dans ce cas-là ; oh ! s'il en est ainsi. *Pér alor,* pour lors.

Dér. de l'ital. *Allora.*

Alouèto, *s. f.* Alouette ordinaire, alouette des champs ; *Alauda arvensis,* Temm. Oiseau de l'ordre des Passereaux. — Syn. *Lalouséto. Lou Coutéloù, la Couquïado, la Calandro* sont des variétés de l'Alouette. — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Alauda* et de son dim. *Alaudetta,* qui a la même sign.

Alounga, Allonger, prolonger; retarder, différer; rendre plus long.—*Aquò faï pas qu'alounga lou poutaje, lou pastis,* cela ne fait qu'entrainer des retards. — *Alounga lou pastis,* allonger la courroie, perdre du temps volontairement.

Alounga (s'), *v.* Prendre le chemin le plus long; tomber, s'étendre de son long.

Dér. de *Long.*

Alougaïre, *s. m.* Mauvais payeur ; qui prolonge le terme du paiement ; conteur, discoureur verbeux qui n'en finit pas.

Dér. de *Long.*

Aluïasses, *s. m. plur.* Compliments intéressés ; belles paroles ; détours de paroles, ambages.—*Fòou pas ana cérqua tant d'aluïasses,* il ne faut pas tant de circonlocutions.

Contr. de *Alleluia.*

Aluma, *v.* Allumer, enflammer, mettre le feu. — Il paraît spécial aux deux locutions suivantes : *Aluma la cléda,* commencer à faire du feu au séchoir à châtaignes ; et *Aluma lou four d'acdou,* garnir le four à chaux. Ce qui prouverait sa légitimité languedocienne. Mais on ne dirait pas bien : *Aluma lou lun, lou fiò,* pour lesquels il faut préférer *Atuba* ou *Aluqua.* — *V.* c. m.

Formé du lat. *Ad lumen.*

Aluméto, Brouquéto, Luquéto, *s. f.* Allumette, petit brin de bois soufré par le bout. Au fig., chercheur de noises, boute-feu. — *Voy. Brouquéto, Luquéto.*

Dér. de *Aluma.*

Aluqua, *v.* Allumer le feu ou la lampe. — *Voy. Aluma.* On le dit quelquefois pour appeler de loin une personne, lui crier : Holà ! Hé ! la héler. On ne voit pas trop le rapport entre ces deux significations.

Aluqua (s'), *v.* S'animer, s'échauffer, en parlant avec feu.

Dér. du lat. *Allucere,* ou du gr. λυχνεύω, parf. λελυχνευκα, éclairer.

Alura, ado, *adj.* Fin, rusé; éventé, étourdi ; luron. — *Tèsto alurado,* tête à l'évent. — *Voy. Lura.*

Dér. de *Luro.*

Ama, aro, ou **Amare,** *adj.* Amer, qui a de l'amertume. — *Qué béou ama, po pas éscupi dous,* prvb., qui boit amer, ne peut pas cracher doux.

Dér. du lat. *Amarus,* qui lui-même vient de *mar,* mer; l'eau de mer étant le type de l'amertume.

Amadoù, *s. m.* Amadou.

Emprunté au fr.

Amadura, *v.* Mûrir, rendre mûr ; devenir mûr, aboutir, apostumer, en parlant d'un abcès; s'apprêter, s'user. — *Lou sourél amaduro la frucho, lous blas,* le soleil fait mûrir les fruits ou les blés. *Aquél roudaïre amaduro,* cet abcès va aboutir. *Aïçò s'amaduro,* ceci s'apprête, dit-on quand on commence à être à bout de patience et près d'éclater. *Mas braïos s'amadurou,* mes pantalons s'usent.

Dér. du lat. *Maturare.*

Amadurun ou **Madurun,** *s. m.* Maturité, état de ce qui est mûr. — *Aquélo pèro tomba d'amaduran,* cette poire pourrit d'excès de maturité. *Aquéles magnas sé foundou d'amadurun, y a lon-tén que dèouriéou rèstre émbrugas,* ces vers à soie dépérissent de maturité, on devrait les avoir ramés depuis longtemps.

Formé de *Madu,* venant du lat. *Maturare* ou *maturus.*

Amaga, *v.* Choyer, réchauffer, abriter; cacher; couvrir. — *Amaga un éfan,* envelopper un enfant, le dorloter, le serrer dans ses bras ou sur le sein de sa mère. *Lou fiò és amaga,* le feu est couvert.

Amaga (s'), *v.* Se tapir, se blottir dans une cachette; se pelotonner dans un coin ; s'envelopper pour se défendre du froid. — *Voy. S'amata.*

Dér. du lat. *Magale, magalia,* mot punique, cabane, huttes. Le radical est probablement *magus, maga,* magicien, sorcier, fée ; parce que dans l'antique superstition, ces êtres fantastiques habitaient les cavernes et les grottes.

Amaï, *adv.* Encore; aussi; de plus; davantage ; avec; même, quand même. — *Amaï-maï,* bien plus, encore davantage. *Amaï-maï gn'aguèsse,* quand même il y en aurait davantage, y en eût-il plus encore. *Amaï qué,* pourvu que, quoique. *Vivo l'amour, amaï qué dine,* vive l'amour, pourvu que je dîne, dit le proverbe. *Amaï fasen,* aussi faisons-nous. *Amaï à vous!* à vous aussi : c'est une réponse aux civilités ordinaires entre gens qui se rencontrent ou s'abordent. *Bonsouèr à touto la coumpagno,* Bonsoir à la compagnie, dit le premier interlocuteur; *Amaï à*

Digitized by Microsoft ®

vous, lui répond-on, à vous aussi, nous vous disons de même. *Amaï tus!* Toi aussi; *tu quoque! Amaï vendra pas*, et même il ne viendra pas, vous verrez qu'il ne viendra pas. *Amaï la cassibraïo*, la canaille avec. *Homes, fennos èt lous droles amaï*, hommes, femmes et les enfants avec, et même les enfants.

Dér. de *Maï*, plus.

Amaïgrì (s'), *v.* Maigrir, se dessécher, dépérir.

Dér. de *Maïgre*.

Amaïra, *v.* Au prop. réunir un enfant ou le petit d'un animal à sa mère. C'est le contraire de *Désmaïra*. — *V.* c. m. Au fig. réunir, associer, rassembler. Se dit d'une gerbe, d'un fagot, de toute espèce de tiges, qu'on assemble régulièrement en plaçant tous leurs gros bouts du même côté pour les lier plus facilement.

Dér. de *Maïre*.

Amaïsa, *v.* Apaiser, adoucir, calmer. — *Amaïsa un éfan*, endormir un enfant, l'apaiser, le consoler, l'empêcher de crier ou de pleurer. *Amaïsa la fan*, apaiser le premier aiguillon de la faim, la calmer. *Amaïsa-vous*, calmez-vous, radoucissez-vous. *Lou tén s'amaïso*, le temps devient calme. *L'doura s'és amaïsado*, le vent s'est calmé.

Dér. de l'ital. *Ammansare*, adoucir, apprivoiser.

Amalâoutì, ido, *adj.* Qui est bien malade, bien exténué, bien affaibli.

Dér. de *Maldou*.

Amalu, *s. m.* Hanche, et proprement la tête supérieure du fémur.

Dér. de l'arabe *Amaluc*, l'os-sacrum; c'est par ext. qu'on l'applique à la hanche.

Amaluga, *v.* Au prop. déhancher, déboiter le fémur. Au fig. froisser, meurtrir, éreinter.

Dér. sans doute d'*Amalu*, mais le lat. *ad malum* pourrait bien ne pas y être étranger.

Amana, *v.* Rassembler; amonceler; amener en un même tas; cueillir à pleines mains; serrer, empoigner. — *Es pa' qui éncaro bièn amana*, il n'est pas là encore bien en main, bien exercé. *Ta fìo s'és pas éncaro amanado*, ta fille n'est pas encore rentrée à la maison.

Dér. du lat. *Ad manum*, soit que *manus* se traduise par main, soit par foule, peloton, botte.

Amare, ro, *adj.* Amer. — *Voy. Ama.*

La formation du lat. est encore plus sensible dans *Amare*, qui vient de *ad* et *mare*.

Amaréja, *v.* Etre un peu amer, avoir un léger goût d'amertume. — C'est un fréquentatif formé d'*Amare*.

La plupart des substantifs et même des adjectifs sont susceptibles, en languedocien, d'être ainsi transformés en verbes. Les verbes eux-mêmes, en prenant la désinence *éja*, se dédoublent presque tous, et deviennent fréquentatifs ou diminutifs.

Sauvages dit dans ses proverbes : *Qué plaïdéjo, maldouléjo et tout cé qué manjo amaréjo*, le plaideur est comme le malade, tout ce qu'il mange a de l'amertume.

Amarèlo, *s. f.* ou **Amaroù**, Thlaspi, *Iberis* ou *Thlaspi amara*, Linn. Plante de la fam. des Crucifères siliculeuses, qui croit dans les blés, et dont la graine, lorsqu'elle s'y mêle, communique de l'amertume au pain qui en provient. — *Voy. Amaroù.*

Dér. de *Ama*, amer.

Amarignè, *s. m.* Souche ou pied de l'osier franc et jaune, dont on coupe les jets chaque année qui servent de liens pour les treilles et vignes; *Salix amerina*, Linn.

Dér. d'*Amarino*.

Amarinén, énquo, *adj.* Flexible, pliant comme l'osier. — Se dit des diverses espèces de bois de service qui ont la nervure longue, flexible et non cassante.

Dér. d'*Amarino*.

Amarino, *s. f.* Osier; c'est le nom générique. — *Uno amarino*, un jet ou un scion d'osier, coupé pour servir de ligature.

Dér. du lat. *Salix amerina*, qui lui-même vient de *Ameria*, ville de l'Ombrie, en Italie. C'était dans l'origine le *Saule d'Ameria*, comme l'on dit : le peuplier de la Caroline, le peuplier d'Italie.

Amaroù, *s. f.* Amertume, saveur amère.

Dér. de *Amare*.

Amaroù, *s. m.* ou **Amarèlo**, Thlaspi, *Tlaspi amara*, Linn. Plante qui croit dans les blés, et produit une petite graine qui, mêlée ensuite à la farine, donne au pain une amertume prononcée. — *Voy. Amarèlo.*

Dér. de *Amare*.

Amarougnè, *s. m.* Marronnier d'Inde, marronnier des jardins, arbre magnifique de grandeur, de port, de feuillage et de fleurs.

Amarouno, *s. f.* Marron d'Inde, fruit du marronnier d'Inde. — Ce fruit, qui est d'une amertume extrême, n'a rien de commun avec le marron, qui est si sucré et si savoureux, que par sa couleur et sa formation dans un hérisson; le dernier se nomme exclusivement : *Dâouphinénquo*. — *V.* c. m.

Ici se présente une difficulté d'étymologie que le lecteur jugera lui-même.

Amarouno vient-il d'*Amarougnè*, l'arbre qui produit ce fruit, ou bien vient-il de cette amertume, *amaroù*, qui forme son principal caractère et qui fait qu'aucune espèce d'animal ne peut s'en nourrir ? Cette dernière solution semble si naturelle qu'on serait tenté de l'adopter; cependant il devient difficile d'expliquer que l'*amarougnè* et l'*amarouno*, son fruit, aient deux origines différentes.

D'autre part encore, comment admettre que l'*amarougnè* et le marronnier d'Inde, le même arbre très-certainement, avec leur physionomie si fraternelle de noms, ne proviennent pas d'une racine commune? Or, le marronnier d'Inde n'est qu'une variété du marronnier ordinaire, du châtaignier à marrons; et le mot *marron*, frère et contemporain de l'ital. *marrone*, vient comme lui du grec du moyen âge μαρρόν.

Digitized by Microsoft ®

Mais, comme il est impossible que le grec, l'italien et le français, à la fois, soient venus puiser leur étymologie dans le languedocien *amarouno*, qui lui-même ne représente pas du tout le marron doux dont ces diverses langues ont voulu parler; il faut en conclure qu'*amarougnè* dérive du fr. marronnier, qui doit ce nom à son fruit, marron, et que ce dernier le tient de l'italien et du grec. *Amarougnè*, à son tour, a créé le mot *amarouno*, qui, du reste, va à merveille à sa nature et n'enlève pas l'amertume, au contraire, pour n'en pas être issu : le mot signifie innocemment la chose.

Amarouno se dit aussi : *Castagno amaro.* — *V.* c. m.

Amassa, *v.* Ramasser, cueillir, faire un amas; mettre ensemble; réunir beaucoup de monde; entasser, thésauriser; aboutir, abcéder, apostumer. — *Voy. Acampa.* — *Amassa d'hèrbos*, ramasser des herbes. *Amassa la fiëio*, cueillir de la feuille de mûriers. *Amassa foço argén*, devenir très-riche, amasser une grande fortune. *Moun dé amasso*, mon doigt apostume; le mal que j'ai au doigt aboutit.

Le lang. *amassa*, le fr. amasser, l'it. *ammassare*, dériv. tous du lat. *massa*, masse, amas, ou plutôt du gr. ἄμαω, j'amasse.

Amassa (s'), *v.* S'attrouper, se rassembler. — *S'amassara proù*, dit-on d'un absent, il se rendra bien, il reviendra au gîte. *S'amassè un fun dé mounde*, il se fit un grand rassemblement.

Amassaïre, ro, *adj.* Entasseur, thésauriseur, quand il est employé seul. Lorsqu'il est question de vers à soie, il signifie : les gens qui cueillent la feuille de mûriers, quoiqu'on n'y ajoute pas le mot *fiëio*.

Amassaje, *s. m.* Action de ramasser, de cueillir; frais, coût de la cueillette. — *Voy. Acampaje.*

Amata (s'), *v.* Se tapir, se blottir, s'aplatir; s'humilier de crainte ou de respect. — *L'aï amata*, je l'ai confondu, je l'ai maté, aplati. *S'amatou dé pôou*, ils se cachent de peur, ils se tapissent de frayeur. — *Voy. S'amaga.*

Dér. de *Mato.*

Amatì, ido, *adj.* Dru, épais. — Se dit d'un pré bien gazonné, bien tallé, et aussi du pain massif et gras-cuit.

Dér. de *Mato.*

Amatina (s'), *v.* Se lever matin; se mettre de bonne heure à l'ouvrage ou en voyage.

Dér. de *Matì.*

Ambre, *s. m.* Amble, allure du cheval entre le pas et le trot.

Corr. du fr., qui dér. lui-même du lat. *Ambulare.*

Ambre (Lèva l'), *v.* Être fin et rusé au dernier degré, au-delà même de la délicatesse. — C'est une phrase faite, contractive d'une plus longue. On sait que l'ambre, quand il est échauffé par la friction, soulève et attire même d'assez loin une paille. Le peuple, qui croit voir là un signe de sa finesse, dit proverbialement : *Ès fi coumo l'ambre, lèvo la païo*; puis, dans l'usage particulier, il a syncopé la phrase, et pour exprimer la finesse poussée à l'extrême, quand le fr. se contentait de : fin comme l'ambre, le languedocien a exagéré et a voulu dire : plus fin que l'ambre, une finesse qui lèverait l'ambre lui-même. On comprend que, jouant sur le mot, il s'agit ici de finesse morale, et c'est de celui qui la possède à un très-haut degré qu'on dit: *Lèvo l'ambre.*

Dér. de *Ambra*, bass.-lat.; *ambre*, en catal.; *anbar*, en arabe.

Ambrièï (Sént), *s. m. n. pr.*, Saint-Ambroix, ville, commune et canton de l'arrondissement d'Alais. — *Voy. Biôou.*

Dér. de *Sanctus Ambrosius.*

Améchì, ido, *adj.* Qui a les cheveux plats et embrouillés; mal peigné. — Sauvages, qui écrivait à une époque où la coiffure était relevée, retapée, bouclée, crépée et poudrée, concevait la négligence des cheveux *améchìs* par leur aplatissement sur le front, d'où ils retombaient en mèches sales et irrégulières. La coiffure actuelle a dû amener une entente différente du mot *améchì*, qui n'est au fond que le désordre dans les cheveux.

Dér. du fr. *Mèche.* Il ne peut venir du subs. *mécho*, qui ne signifie que la morve du nez.

Amélan, *s. m.* ou **Abérlénquiè**, Amelanchier, *Cratægus amelanchier*, Linn. Arbrisseau de la fam. des Rosacées, dont le fruit est une petite baie, nommée *abérlénquo*, âpre au goût. — *Voy. Abérlénquiè.*

Dér du gr. μηλια, pomme, et ἄγχειν, étrangler; pomme qui serre la gorge.

Amèn, *s. m.* Fin d'une chose; ainsi soit-il. — *Dire amèn à toutos cdousas*, consentir à tout ce qu'on propose, accepter toute condition, approuver le bien et le mal. *Jusqu'amèn*, jusqu'à la fin des fins, sans fin, jusqu'à l'éternité; de *jusqu'à amèn.*

Reproduit du mot hébreu : *Amen, fiat*, ainsi soit, ainsi soit-il, qui termine toutes les oraisons latines de l'Eglise.

Améndo, *s. f.* Amende, punition pécuniaire au profit du fisc, qui n'a rien de commun avec les dommages et intérêts dus à la partie civile.

Dér. du lat. *Emendare.*

Améndri, *v.* Abaisser, diminuer le prix. — N'a pas du tout le sens du fr. amoindrir, et ne s'emploie guère que pour exprimer un abaissement de prix d'une marchandise. — *An améndrì lou pan*, le prix du pain est diminué.

Dér. de *Méndre.*

Améla, *s. m.* Sorte de marbre commun dans le Gard; brèche, sorte d'amygdaloïde; poudingue composé de plusieurs cailloux cimentés ensemble par un gluten aussi dur que la pierre.

Dér. d'*Améla*, parce que ces différents cailloux ressemblent aux amandes qui sont noyées dans le ciment du nougat.

Améliè, *s. m.* Amandier; *Amygdalus communis*, Linn. Arbre de la famille des Rosacées.

En esp. *Améndro*, du lat. *Amygdalus*; du grec ἀμυγδαλον.

Digitized by Microsoft ®

Amènlo, *s. f.* Amande, fruit de l'amandier.

Même dér. que le préc.

Amènloù, *s. m.* dim. d'*Amènlo*. Petite amande. C'est proprement la pulpe de l'amande, le fruit dans la coque. Il est également applicable à l'amande de tous les fruits à noyau. — Lorsque quelqu'un, après avoir fait de grosses pertes au jeu ou dans le commerce, réalise un menu gain, on lui dit ironiquement : *Éngraisso-té, pèrlé, aquì un amènloù*, engraisse-toi, avare, voilà une amande. Peut-être le mot *pèrlé*, qui est devenu une qualification usuelle de l'avare, prend-il son origine dans ce dicton. Peut-être vient-il aussi d'un idiome quelconque, où, dans un temps donné, *pèrlé* signifiait à la fois cochon et avare. Le fait est que dans la formule de ce proverbe, il semble que c'est d'un porc qu'il est question, comme le mot *éngraïsso-té* l'indique.

Amènuda, *v.* Couper à plus petits morceaux; amincir; émincer, amenuiser; retailler, recasser. — *Voy. Aprima.*

Dér. de *Ménu.*

Amériquèn, èno, *adj.* Américain; qui concerne l'Amérique.

Trad. du fr.

Amériquo, *s. f.* Amérique, partie du monde. — On dit d'un homme trop fin, trop rusé en affaires, trop âpre à la curée, trop peu délicat : *A pas bésoun d'ana èn Amériquo pér faïre fourtuno*, il n'a pas besoin d'aller en Amérique pour faire fortune.

Amérita, *v.* Mériter, être ou se rendre digne de. — *Aquò i amérito*, il a bien mérité son sort ou sa punition, cela lui va bien. *Aquò t'amérito*, tu as bien gagné ce qui t'arrive.

Dér. du lat. *Mereri, meritus sum.*

Amérites, *s. m. plur.* Mérite, ce qui rend digne d'estime et de considération.

Dér. de *Amérita.*

Amèstìo, *s. f.* Amnistie, pardon, exemption de peine.

Corr. du fr.

Amì, igo, *s. et adj.* Dim. *Amigué, amigoù, amigouné, amiguéto, amigouno, amigounéto.* Ami, amie; petit ami, cher petit ami. — *Moussù moun amì*, est une phrase explétive qu'on ne peut traduire par : monsieur mon ami, qui n'a aucun sens en fr.; elle revient à celle-ci : ah ! certes; ah ! oui vraiment; ah ! je vous en réponds !

Dér. du lat. *Amicus.*

Amiada, *v.* Caresser; flatter; pateliner, amadouer. — *Voy. Lavagna.*

Dér. de *Amì.*

Amiga (s'), *v.* Se lier d'amitié avec quelqu'un; se faire un ami.

Dér. de *Amì.*

Amigué, éto, *s. et adj. dim.* — *Voy. Amì*, de même que pour les autres dim. et doub. dim.

Aminça, *v.* Amincir, rendre plus mince; émincer, couper par tranches minces; menuiser.

Aminça (s'), *v.* Devenir mince; maigrir.

Dér. du lat. *Minuere.*

Amistanço, *s. f.* Amitié, attachement; affection; rapports d'amitié ou d'amour. Au plur., *Amistanços* signifie : caresses, amitiés, cajoleries.

Dér. de *Amì.*

Amistoûs, ouso, *adj.* Dim. *Amistousé, éto.* Amical, caressant; doux; qui témoigne de l'affabilité. — *Es pas gaïre amistoûs*, il est d'humeur revêche, brutale.

Dér. de *Amì.*

Amitiè, *s. f.*, ou mieux : **Amitiès**, au pl. Amour, affection, attachement, tendresse. — Ne se dit que de l'attachement entre personnes de sexe différent. C'est cette affection douce, raisonnable et matrimoniale qu'éprouvent les gens simples du peuple, après une assez longue fréquentation. Il est fort singulier qu'en languedocien *Amitiè* signifie amour, et que *Amour* signifie amitié.

Dér. de *Amì.*

Amo, *s. f.* Ame; esprit; cœur; conscience. — *Rèndre l'amo*, mourir, expirer, rendre l'âme. Par une alliance de mots assez bizarre, on dit : *Un sacre-moun-amo*, pour : un tapageur, hardi, audacieux, effronté. — *Y-a pas amo*, pas âme qui vive.

Dér. du lat. *Anima.*

Amouchouna, *v.* Mettre en tas, réunir des objets épars en monceaux; froisser, friper; mettre en bouchon du papier, du linge, etc.

S'amouchouna. Se blottir dans un coin; se ratatiner; se pelotonner; se courber comme fait un vieillard. — *Voy. S'acrouchounì.*

Dér. de *Mouchoù.*

Amoula, *v.* Aiguiser, émoudre, avec une meule tournante et non avec la pierre à aiguiser; rendre tranchant ou pointu sur la meule.

Dér. de *Molo.*

Amoula, *v.* Agir lentement, lambiner; lanterner.

Dér. de *Mol.*

Amoulaïre, ro, *s. et adj.* Remouleur, émouleur; lambin, lent, qui va, parle ou agit lentement.

Amoulè, *s. m.* Remouleur, gagne-petit. — Ce mot est plus technique que *Amoulaïre.* Celui-ci se dit de toute personne qui aiguise; *Amoulè* est le nom particulier de la profession.

Dér. de *Amoula.*

Amoulouna, *v.* Amonceler, mettre en tas, en meule; entasser; rassembler, réunir en masse. — Ce mot entraîne l'idée d'une plus grande dimension que *Amouchouna;* comme sa racine *mouloù* est plus grande que *mouchoù*, qui n'est qu'un petit tas, un bouchon.

S'amoulouna. S'amonceler, en parlant de la foule, s'entasser; et aussi se rabougrir, se recroqueviller, se mettre en peloton, en parlant d'une seule personne.

Amoun, *adv.* Là-haut; au ciel; vers le nord.

Dér. du lat. *Ad montem.*

Digitized by Microsoft ®

Amoundâou, *adv.* Là-haut; au ciel. Augmentatif et réduplicatif de *Amoun*, comme si l'on disait : là-haut au haut.

Amounèda, ado, *adj.* Riche en espèces ; fam., en gros sous ; pécunieux.

Dér. de *Mounédo*.

Amounina (s'), *v.* Devenir effronté. — Se dit d'une fille trop délurée, trop hardie, trop garçonnière pour son âge.

Dér. de *Mounino*.

Amountagna, *v.* Envoyer ou conduire un troupeau dans les hautes montagnes pendant la canicule. — On fait une différence dans les foires entre le bétail qui a passé l'été dans les montagnes, et celui qui est resté dans le pays. Celui-ci a la laine plus mate, moins de vigueur, et les brebis sont moins précoces à mettre bas que celles qui sont *amountagnados*.

Amountagnaje, *s. m.* Action ou habitude d'envoyer les troupeaux dans les montagnes; frais de pâturage des pacages; et aussi frais que l'on paie au maître berger ou *baïle* qui garde plusieurs troupeaux sous sa responsabilité.

Amour, *s. m.* En poésie, ce mot répond bien au fr. Amour dans ses diverses acceptions; mais dans le style ordinaire, il exprime : Affection, attachement, tendresse, pris d'une manière générale ; on ne l'emploie jamais avec la signification française de Amour. On dit d'un homme, d'un valet, d'un chien : *Ès sans amour*, il n'a nul attachement, il ne s'attache à rien; il ne consulte que son intérêt, son bien-être, son égoïsme. La poésie a ses priviléges et ses licences : elle a fait d'*amour* une passion, un sentiment, tandis que dans le langage commun, *amour* ne s'entend que des attentions, des soins affectueux, de ces préférences souvent personnelles et de cet empressement sympathique, mais plutôt naturel que passionné.

Pér amour dé, prép. A cause de; en considération de. — *Pér amour dé vous*, à votre considération. *Pér amour d'aquò*, en considération de cela. On supprime quelquefois le mot *pér* : *Amour dé rire, amour dé parla*, comme on dit en fr. histoire de rire, histoire de parler.

Amoura, *v.* Emousser ; faire perdre la pointe ou le tranchant à un outil, à un clou, à tout objet pointu ou tranchant.

Dér. de *Mouru*.

Amoura, *v.* Rapprocher, joindre ; mettre nez-à-nez, l'un contre l'autre. — *Aquélo pèïro amouro pas prou*, cette pierre ne joint pas suffisamment.

Dér. de *Moure*.

Amoura (s'), *v.* Boire à même ; donner du nez à terre ; tomber sur la face; se heurter du nez en se rencontrant avec quelqu'un inopinément; ou contre une porte, un arbre ou un mur. — *S'amoura dou flasquou*, boire au goulot de la bouteille ; *dou féra*, en trempant la bouche dans le seau; *dou vala*, au ruisseau, en se couchant à plat ventre.

Dér. de *Moure*.

Amouracha (s'), *v.* S'amouracher de... S'engager en une folle passion. Tout comme en fr., ce terme ne s'emploie qu'en mauvaise part. Il exprime une inclination de haut en bas, à l'encontre d'une personne inférieure, soit en condition, soit en considération personnelle.

Formé entièrement du fr.

Amourèléto, *s. f.* Morelle ; *Solanum nigrum*, Linn. Plante de la famille des Solanées, commune le long des murs ou sur le bord des chemins. La même que le *Pissocan*. — *V.* c. m.

Etym. du gr. ἀμαυρός, sombre, noirâtre.

Amouriè, *s. m.* Mûrier ; *Morus*, Linn. Cet arbre, qui joue un rôle principal dans les préoccupations du pays, offre deux espèces et un très-grand nombre de variétés. Le mûrier noir, *Morus nigra*, Linn., qui se plante dans les terrains les plus arides, est impropre à l'éducation des vers à soie, à cause de la dureté et de la grossièreté de sa feuille, dont les fibres et les nervures sont trop ligneuses à sa maturité. Il produit la mûre noire employée à faire les conserves et les sirops de mûres. Les Cévennes avaient autrefois beaucoup de mûriers noirs qui ont dû céder la place au mûrier blanc, *Morus alba*, devenu si populaire et si vénéré de nos jours. Cependant le culte, ou la culture du mûrier, est suivi avec moins de ferveur et est menacé d'abandon, tant la persistance des maladies des vers à soie, l'insuccès des éducations ont jeté de découragement dans les pays séricicoles. Il n'y a pas vingt ans, même dans les montagnes, le moindre coin de terre, une anfractuosité de rocher étaient utilisés, et un mûrier était planté, cultivé, élevé, et prospérait dans la plus petite place ; aujourd'hui on a des préférences pour la vigne, et l'agriculture de nos contrées cévenoles semble tendre à se modifier profondément.

Amouro, *s. f.* Mûre, fruit du mûrier et de la ronce. — Celle du mûrier blanc est blanche, douceâtre, fastidieuse; les porcs en sont friands ; mais elle est rare, parce qu'on la fait tomber avant sa maturité en cueillant la feuille. Elle ne mûrit que sur quelques arbres qui restent sans être dépouillés. — *L'amouro d'arounze*, la mûre de la grande ronce; *l'amouro dé bartas*, la mûre de buisson : elle vient presque par grappes, noire et douce; *l'amouro dé damo*, la mûre de la ronce rampante, qui croît dans les champs : elle est aigrelette et agréable au goût.

Étym. du lat. *Morum*, mûre, dér. du gr. ἀμαυρός, sombre, noir.

Amouroùs, ouso, *adj.* Mollet, souple, moelleux ; doux ; aimable. En lang. l'acception de : Amoureux, qui a de l'amour, ne vient que par imitation du fr. — *Amouroùs coumo un bartas*, par contre-vérité, doux comme un fagot d'épines.

Amourousì, *v.* Rendre souple, ramollir ; assouplir ; adoucir. — *Dé pan amourousì*, du pain ramolli par l'humidité.

Dér. de *Amouroùs*.

Amourtì, *v.* Amortir ; calmer ; éteindre ; enlever la

Digitized by Microsoft ®

vivacité, l'ardeur, la violence; rendre plus faible. — *Amourtì un co,* affaiblir, amortir la portée d'un coup. *La balo s'amourtiguè sus soun mantèl,* la balle ne put traverser son manteau, elle fit balle-morte. *Amourtì soun co,* appesantir un coup de hache ou de houe sans tirer à soi la terre ou l'éclat de bois.

Dér. de *Mort.*

Amourtièïra, *v.* Garnir de mortier, fixer avec du mortier. — *Bièn amourtièïra, amourtièïra à pèrpàou uno bastisso,* employer suffisamment de mortier, noyer convenablement les moellons dans le mortier, de manière à ne pas laisser des vides dans les joints.

Dér. de *Mourtiè.*

Amoussa, *v.* Eteindre; calmer; mater; réduire au silence, faire taire. — *Amoussa lou fiò, lou lun,* éteindre le feu, la lampe. *Fasiè bè dèsoun crano, mais l'aguère lèou amoussa,* il faisait le crâne, mais j'eus bientôt rabattu son caquet.

Dér. de l'it. *Amorsare.*

Amoustéli (s'), *v.* Maigrir; devenir fluet; prendre un visage pointu comme une belette.

Dér. de *Moustèlo.*

Amoutèlì, ido, *adj.* Grumelé; formé en grumeaux, en caillots.

Dér. de *Moutèl.*

Amoutì, ido, *adj.* Gazonné; devenu herbeux; tallé. — Se dit d'un pré qui est assez foulé, tassé, pour pouvoir être arrosé.

Dér. de *Mouto.*

Amusa, *v.* Amuser, divertir; occuper en jouant; faire prendre le change; tenir le bec dans l'eau; distraire quelqu'un pour l'empêcher de voir clair à ce qui se passe.

Dér. de l'allem. *Musen,* être oisif.

Amusamèn, *s. m.* Amusement; ce qui amuse; passe-temps; action de tympaniser quelqu'un. — *Fèou pas prène aquò èn amusamèn,* il ne faut pas le prendre en plaisanterie.

Amusan, anto, *adj.* Amusant, divertissant; qui fait passer le temps.

Amuséto, *s. f.* Jouet; bagatelle. — *Saïque mè prènes pèr toun amuseto?* tu veux sans doute faire de moi ton jouet?

An, suffixe qui provient du lat. *anus, anum.*

Notre langue doit beaucoup au latin : elle lui a pris des mots et presque toutes les désinences qui s'ajoutent aux radicaux pour constituer des mots. Mais le celtique, qui fut son élément natif, lui a laissé aussi certaines de ses formes, de ses intonations, de ses constructions. Nous aurons plus d'une occasion de signaler cette fusion des deux langues, leur existence parallèle, et de suivre à ces lueurs la marche qui les a fait arriver à notre languedocien moderne; surtout dans les suffixes, ces syllabes accessoires qui s'attachent à un radical pour en étendre et en modifier le sens; et dans les noms propres de lieu, toujours significatifs, plus inaltérables qu'aucun autre mot. — *Voy. Agno.*

Pour adjectiver un substantif, pour marquer le rapport d'une personne ou d'une chose à l'objet auquel elle appartient ou dont elle dérive ou fait partie, les Gaulois se servaient de la terminaison *ac* ou *ec* ajoutée au mot; les langues néo-celtiques, le bas-breton et l'armoricain ont conservé cette forme. Rome victorieuse, en imposant sa langue à nos contrées méridionales, les premières soumises, et à toute la Gaule, n'abolit pas cependant l'idiome national. Elle avait surtout à respecter les appellations locales, sous peine de ne pouvoir plus ni s'entendre ni se reconnaître; mais, par droit de conquête, elle leur imprima le cachet propre de son génie. Sa formule générale était dans les finales *us* et *um* avec la même portée que *ac* et *ec;* mais elle avait plus particulièrement *anus* et *anum,* d'une identité très-rapprochée. Ainsi commença à se latiniser le gaulois. Dans la catégorie que nous étudions, un nom ou un mot se rencontrait-il en même temps dans les deux idiomes, de signification et de structure pareilles, la terminaison caractéristique latine était jointe à sa finale locale, par une sorte de pléonasme de suffixes; était-il purement celtique, à radical barbare, sans correspondant latin, on le traduisait, ou bien le vainqueur se l'appropriait par l'addition du suffixe, à lui propre, en *anus* et *anum.* Les mêmes procédés de formation et de composition des noms communs et des noms propres persistèrent tant que dura le contact et la promiscuité des deux langues. C'est pour cela que l'emploi de l'une ou de l'autre de ces formes ne détermine ni l'âge ni la date d'un mot, non plus que d'une dénomination locale. Mais par là aussi se comprennent assez bien les variantes qui s'attaquent à la finale en laissant partout invariable le corps même des mots. On trouve, dans le Midi, la désinence *ac,* abrégée pour nous en *a* simple, ailleurs changée en *at,* qui représente le celt. *ac* ou *ec,* en lat. *acus* et *acum,* à côté d'une localité à finale en *an,* altération de *anus* et *anum,* analogue aux précédentes. Ici encore cette dernière finale est souvent reproduite par *anicæ,* dérivation directe; et la langue vulgaire, au moyen-âge, traduisait en *anègues,* dont notre languedocien a fini par faire *argue.* Dans le nord de la Gaule, le latin avait aussi ses finales constantes en *acum* et *anum;* mais le roman et le français leur ont substitué des finales en *é, y, ies,* etc. On en conclut avec raison que tous ces suffixes sont de même valeur et égaux entre eux. — *Voy.* l'art. *Agno,* et pour les exemples, les mots *Martigna, Martignargues, Sàouvagna,* et autres.

Le suffixe *an* = *anus, anum,* = *ac, ec,* = *acus, acum,* marque une idée de collectivité, de provenance, de propriété. *Lou fèlan, lou fian, lou fémèlan, lou mioulan* sont des substantifs collectifs pour dire : les brebis, les filles, les femmes, les bêtes de trait et de somme, en général. Comme expression du sens de propriété, toutes les variantes se reproduisent dans beaucoup de noms de lieu. — *Voy. Martignargue, Massargue, Pàouïa, Sàouvagna,* etc., *Lédignan, Poumpignan,* et autres.

Digitized by Microsoft ®

An, *s. m.* An, année. — *L'an dé daï-laï*, l'année avant-dernière; il y a deux ans. *Antan*, l'an dernier. — *V.* c. m. *Davañ añtan*, il y a deux ans. *Hiuëï faï un an*, aujourd'hui il y a un an. *Coumènço sous ans pér calèndos*, il compte ses années à partir de la Noël. *L'an dàou bissès*, l'année bissextile. — *Voy. Bissès.*

Dér. du lat. *Annus.*

An, 3me *pers. plur. indic. prés.* du verbe *Avédre;* ils ou elles ont.

Ana, *v.* Aller; marcher; avancer; se mouvoir; se transporter d'un lieu dans un autre; changer de place du point où l'on est à un autre; s'étendre au loin; être contenu, renfermé; entrer. — *Vòou à la mésso*, je vais à la messe. *Vas à Paris*, tu vas à Paris. *Vaï vite*, il marche vite. *Anén plan*, allons lentement. *Anas-y*, allez-y. *Anèrou dou mazé*, ils allèrent à la campagne. *Y-añan ana*, nous y allons à l'instant, nous nous y rendons sur l'heure. *Faï pas qu'ana et vénì*, il ne fait qu'aller et venir. *Vaï d'aïcì dòu fin foun*, il s'étend d'ici au fond. *Vaï bas*, il plonge profondément. *Tout aquò anara pas dinc aquél sa*, tout cela n'entrera pas dans ce sac, ne peut être contenu dans ce sac. *Aquélo rodo vaï pas, vaï mdou*, ce rouage ne marche pas, manœuvre mal.

S'én-aña. S'en aller; partir; disparaître; quitter un lieu; et quelquefois simplement aller. — *La taqo s'és én-anado*, la tache a disparu. *La couloù s'én-vaï*, la couleur s'efface, se ternit. On dit d'un malade : *S'én-vaï tant qué po*, il dépérit à vue-d'œil, il marche à grands pas vers la fosse. *Lou la s'én-vaï én aïgo*, le lait tourne en petit-lait. On dit d'un domestique à gages : *s'én-vaï*, il quitte ses maîtres où il est renvoyé. *Lou fiò s'én-vaï*, le feu s'éteint faute d'aliment. *Aquél éfan coumènço à s'én-aña soulé*, cet enfant commence à aller, à marcher seul. *Tout soun bon-sèn s'és én-ana*, tout son bon sens est parti. *Coumo n'én-van lous afaires?* comment vont les affaires? *Coumo n'én-vaï?* quelle tournure cela prend-il ?

Dér. de l'ital. *Andare.*

Ana, *s. m.* Manière d'être, de vivre; état de santé. — *Aquò's soun ana*, c'est sa manière d'être ou de faire. *Mé démandè moun ana*, il me demanda des nouvelles de ma santé. — On dit aussi subst. *faï l'ana et lou vénì*, il fait l'aller et le retour; *lou vaï et lou vèn*, le va-et-vient.

Anchoïo, *s. f.* Anchois; *Clupea encrasicholus*, Linn. Petit poisson de mer, sans écaille, que l'on sale pour manger cru. Il ne faut pas confondre l'*anchoïo* avec la *sardo*, qui n'a rien de commun avec la première que la saumure. — *A lous ièls bourdas d'anchoïo*, il a les yeux rouges, chassieux et éraillés. *Esquichas coumo d'anchoïos*, pressés comme harengs.

Étym. du celt. *Anchova.*

Ancièn, èno, *adj.* Vieux, vieillard; ci-devant, ancien. — *Moun ancièn*, mon père ou mon aïeul. *Es un ancièn*, c'est un vieillard.

Emprunté au fr.

Anciènéta, *s. f.* Mode ancienne, et non ancienneté ou antiquité.

Formé de *Ancièn.*

Ancro, *s. f.* Encre, liqueur noire pour écrire. — *Mé faï susa l'ancro*, il me donne une peine horrible.

Dér. de l'ital. *Inchiostro.*

Ancro, *s. f.* Ancre de navire, instrument de fer, à branches aiguës, qu'on jette au fond de l'eau pour arrêter les vaisseaux.

Dér. du lat. *Anchora.*

Andrè, *n. pr. m.;* au fém. *Andrèïo.* Dim. m. *Andrènè, Andrèssé;* dim. f. *Andrèïèto, Andrènèto.* — Il est à remarquer que le fém. *Andrèïo* ne se donne qu'à la femme d'André, et non point pour prénom à une fille. On appelle *Andrèïèto* ou *Andrènèto* la fille aînée d'André, lorsque celui-ci est un nom patronymique.

Andriou (Sènt-), *n. pr. de lieu.* Saint-André : nom commun à plusieurs villages.

Androuno, *s. f.* Cul-de-sac; plus particulièrement la petite ruelle, ou espace vide, qu'on est obligé de laisser entre deux maisons qui ne veulent pas de mitoyenneté, et par où s'écoulent les eaux des toits. C'est ce qu'on appelle en termes de coutume : le tour ou le pied de l'échelle. On lui donne aussi le sens de : latrines, privé, lieux d'aisance. Dans cette acception, étym. du grec ἀνδρῶν, lieu écarté, petite salle réservée aux hommes, qui est traduit aujourd'hui dans les gares de chemin de fer par : *Côté des hommes*, même sign. Dans la bass. lat., *Androna.*

Andusén, énquo, *adj.* D'Anduze; qui habite ou qui concerne Anduze.

Anduso, *s. f. n. pr.* Anduze, ville du département du Gard. — Si l'on voulait se contenter de la forme latine de ce mot pour expliquer sa dérivation et sa forme actuelle, rien ne serait plus simple que de rapprocher du lat. *Andusia*, le fr. *Anduze*, et le lang. *Anduso*, et l'analogie démontrerait seule la parenté et la descendance en ligne directe. Le mot, quoique venant de loin, n'a pas assez changé sur la route pour n'être pas d'abord reconnu. Sur un petit monument en marbre, conservé au musée de Nimes, se trouve inscrit à la tête d'un groupe de plusieurs noms de localités gallo-romaines, le nom d'*Andusia*, sur l'attribution duquel à l'Anduze moderne aucune contestation ne s'est élevée. Depuis cette époque, le nom est fidèlement reproduit par les plus anciens cartulaires, et presque sans altération il est arrivé jusqu'à nous. Les Romains avaient donc un poste militaire, un campement d'une certaine importance qu'ils appelèrent *Andusia*, sur l'emplacement de la ville actuelle, ou un peu au-dessus vers le sommet dit de Saint-Julien : d'anciennes constructions, des médailles et des antiquités trouvées sur ce point ajoutent à la dénomination elle-même la certitude de l'occupation.

Mais la difficulté étymologique n'est pas résolue. Les vainqueurs de la Gaule se montraient surtout jaloux d'im-

Digitized by Microsoft®

poser aux noms de lieux des pays soumis la forme qui convenait au génie de leur langue : de là cette terminaison latine qu'ils donnèrent à ce mot. Or, la localité, comme toutes les autres inscrites sur le monument antique du Musée, faisait partie du territoire des Volces Arécomiques, qui avait des villes ou des bourgs assez nombreux. Par conséquent, elle avait aussi, comme les autres, son nom gaulois ou celtique, quand les Romains vinrent l'occuper et la classer : et c'est dans le plus ancien idiome national que sa racine doit se retrouver.

Heureusement ici se rencontrent des similaires qui peuvent mettre sur la voie, et faire déterminer sa forme primitive. Sur deux autels votifs découverts dans le Midi, et qui portent des inscriptions, on lit : *Andosso* et *Andose;* une autre inscription, remarquable par ses noms gaulois, mentionne également la forme *Andos*. Enfin, un cippe funéraire du Musée de Nimes rappelle encore mieux le nom latinisé, en écrivant : *Andus*. Ce ne sont là, sans doute, que des rapprochements, des termes de comparaison; mais ils permettent d'admettre avec la plus grande probabilité que la forme celtique d'*Andusia* est *Andos* ou *Andus*. Le premier radical *and*, haut, élevé, se retrouve avec cette même signification dans beaucoup de langues anciennes. La désinence *os* et *us* serait réduplicative avec le même sens. Les deux montagnes d'Anduze, entre lesquelles coule le Gardon, l'emplacement de la ville, nous paraissent autoriser parfaitement cette étymologie et lui donner une signification caractéristique. L'origine antique du nom et son application ne peuvent pas être douteuses.

Anédo, *s. f.* — *Voy. Alédro.*

Anèl, *s. m.* Anneau, bague, boucle d'oreille.

Sén-Jan-das-Anèls, n. pr. Saint-Jean-de-Marvéjols, commune de l'arrondissement d'Alais, canton de Barjac. On l'appelle aussi : *Saint-Jean-des-Anneaux*, parce qu'autrefois on y fabriquait quantité de bagues de crin, qui étaient un des principaux objets de commerce à la foire qui s'y tient le 29 août.

Dér. du lat. *Anellus*, dim. de *annulus*.

Anéla, *v.* Boucler; anneler; tourner en volute. — On dit proverbialement d'un homme qu'on ne peut décider à terminer une affaire : *A lou mâou dé la quò d'un por, anèlo toujour et jamaï noun nouso*, il est comme la queue d'un porc qui s'entortille et ne se noue jamais.

Dér. de *Anèl*.

Anèlo, *s. f.* Anneau de rideau; virole de toute sorte d'outils. — *Anèlo dé pèous*, boucle de cheveux.

Dér. du lat. *Anellus*.

Anéquéll (s'), *v.* S'exténuer, s'amaigrir de faim, de froid, de manque de soins; devenir à rien.

Dér. du lat. *Nihil*, ou de *nec alere, nec alitus*.

Anén, 1re *pers. plur. impér.* du v. *Ana*. Allons. Se prend souvent comme interjection. — *Anén à la fon*, allons à la fontaine. *Anén, chu*, allons! silence. *Anén! zou! pèr vèire*, idiotisme : ça! voyons donc! *Anén! véndra pas*, il ne viendra pas; il faut en prendre son parti. *Anén! moun home, ou fas bièn*, c'est cela, mon garçon, tu le fais bien.

Anfèr, *s. m.* Enfer; lieu où les damnés éprouvent un supplice éternel; diable, diablotin; fosse d'un pressoir à huile, où l'on fait écouler les eaux de la cuve, après en avoir enlevé l'huile à la surface. Ces eaux ainsi rejetées contiennent encore de l'huile, que les employés du moulin recueillent quand elles sont reposées; mais cette huile dernière est toujours plus épaisse, plus chargée et de qualité inférieure; on l'appelle : *Oli d'anfèr*.

Dér. du lat. *Inferi*.

Anfin, *adv.* Enfin; à la fin, en dernier lieu.

Formé du lat. *In fine*.

Anfla, *v.* Donner, appliquer un soufflet; souffleter.

Dér. du lat. *Infligere*, appliquer, frapper violemment; ou peut-être de *inflare*, faire enfler, grossir, parce qu'un soufflet très-fort fait enfler la joue.

Anfle, *s. m.* Soufflet sur la joue.

Angle, *s. m.* Angle, ouverture de deux lignes qui se rencontrent; coin, recoin. — *Angle dé ro*, couches et veines de terre végétale qui se trouvent dans les diverses assises d'un rocher.

Dér. du lat. *Angulus*.

Anglés, *s. m.* Créancier fâcheux, importun. — L'origine de ce mot vient évidemment d'un temps où, en France, on ne connaissait pas de rencontre ou de vue plus déplaisante que celle d'un Anglais, maître du territoire.

Anglès, ésо, *adj.* Anglais, anglaise, qui est d'Angleterre.

Angléso, *s. f.* Redingote, dont la forme et la coupe ont été importées sans doute d'Angleterre.

Anguièlén, énquo, *adj.* Qui tient de la forme et de la nature de l'anguille. — Se dit au prop. et au fig. de quelqu'un ou de quelque chose, long et menu, qui échappe facilement, qui glisse en se tordant, qu'on ne peut saisir.

Dér. de *Anguièlo*.

Anguièlo, *s. f.* Anguille, *Muræna anguilla*, Linn. Poisson, de la famille des Pantoptères et de l'ordre des Holobranches, qui habite non-seulement la mer, mais les lacs, les étangs, les rivières et les ruisseaux.

Dér. du gr. ἔγχελυς, d'où le lat. *anguilla*, ou de *anguis*.

Animâou, âoudo, *adj.* Péjor. *Animâoudas*. Grosse bête; grossier, brutal. — *Alimâou* n'est que la corruption de ce mot, et il ne s'emploie que par interjection. — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Animal*.

Anls, *s. m.* Anis, *Pimpinella anisum*, Linn., de la famille des Ombellifères. Plante aromatique originaire d'Egypte, dont la graine est une des semences chaudes. — Les semences, plutôt que la plante elle-même, sont ainsi nommées.

Dér. du gr. ἄνισον.

Anisèto, *s. f.*, ou mieux **Nisèto**. Anisette, eau-de-vie anisée. — C'est l'absinthe des gens du peuple. Étendue d'eau,

Digitized by Microsoft ®

elle est extrêmement rafraîchissante et désaltère beaucoup. — *Voy. Nisèto.*

Dér. de *Anis.*

Anisses, *s. m. pl.* Laine ou poil d'agneau, qui sert à faire les chapeaux de feutre les plus grossiers, qu'on nomme chapeaux de laine.

Dér. du lat. *Agni,* gén. d'*agnus.*

Anitor, *s. m.* Cresson des jardins, cresson alénois, nasitort; *Lepidium sativum,* Linn. Plante de la famille des Crucifères, potagère, qu'on met dans le bouillon et dont on mélange la salade de laitue.

Corr. du fr. *Nasitort,* peut-être aussi dér. d'*Anis,* dont il a un peu la saveur.

Anje, ou mieux **Anjou,** *s. m.* Dim. *Anjouné.* Ange, créature spirituelle d'un ordre supérieur à l'humanité. Petit ange, se dit souvent des petits enfants. — *Anjou boufarèl,* c'est une de ces têtes d'ange, sans corps, avec des ailes, qu'on trouve dans les tableaux et dans l'architecture d'église, toujours bouffies et qui semblent souffler, comme les têtes de vent qui viennent du paganisme. On dit d'un enfant joufflu et vermeil : *Sémblo un anjou boufarèl,* et d'un joueur qui a tout perdu et se retire de la partie, nu et dépouillé : *Anara coucha émbé lous anjous.*

Dér. du lat. *Angelus.*

Anjèlus, *s. m.* Angelus, prière que les catholiques font en l'honneur de la sainte Vierge, le matin, à midi et le soir. Désigne aussi le point du jour et la nuit tombante; la sonnerie qui annonce l'heure de cette prière.

Dér. du lat. *Angelus.*

Anjou, *s. m.* — *Voy. Anje.*

Anjouné, *s. m.* — *Voy. Anje.*

Anjounèn, énquo, *adj.* Angélique, qui tient de l'ange, qui appartient ou qui est propre à l'ange.

Dér. de *Anjou.*

Annadiè, dièïro, *adj.* Qui n'est pas pareil, qui ne produit pas également chaque année; casuel. — *L'oulivièd és bièn annadiè,* l'olivier ne produit pas tous les ans, il est soumis à bien des éventualités. — Dans le même sens, on dit d'un homme d'humeur inégale, qu'*és journaïè,* il est journalier.

Dér. de *Annado.*

Annado, *s. f.* Année; annuité. — Ce mot n'est pas employé comme synonyme de *an* pour le comput du temps, mais simplement pour l'ensemble des récoltes de l'année. — *Aourén uno bono annado dé bla,* nous aurons cette année une bonne récolte de blé. *L'annado dâou fanfaroù, lou pëïsan béguè prou;* cette phrase proverbiale, empruntée à la sagesse des anciens, signifie que lorsqu'il y a abondance de *fanfaroùs* au printemps, il y aura une bonne récolte de vin. *(Voy. Fanfaroù). L'annado sé présénto bièn,* il y a bonne apparence de récolte cette année.

La bono annado, la bonne année; souhaits du premier jour de l'an, dont le protocole est : *Vous souhète la bono annado, acoumpagnado dé fosso d'âoutros.* La plupart du temps on supprime cette finale, et l'on dit simplement : *La bono annado acoumpagnado.*

Dér. du lat. *Annus.*

Anno, *s. f. n. pr.* Dim. *Annéto, Nanoun, Nanéto.* Anne, Annette, n. pr. de femme.

Anounça, *v.* Annoncer, faire savoir; publier; pronostiquer, présager. — *S'anounça bièn,* se produire avec avantage; s'exprimer avec facilité et élégance.

Emprunté du fr.

Anouncies, *s. m. pl.* Bans de mariage; publication de mariage. — *An crida sous anouncies,* on a publié ses bans.

Dér. du lat. *Nuntiare.*

Anquado, *s. f.* Fessée; claques; coups de la main sur le derrière. — *Ficha uno anquado,* donner une fessée; fouetter avec la main sur les fesses. Cette expression n'est usitée qu'à l'encontre d'un enfant.

Dér. de *Anquo.*

Anquo, *s. f.* Au sing. Fesse; au plur. *Las anquos* sont les hanches, partie latérale du bassin située au haut de la cuisse.

Dér. de la bass. lat. *Anca,* m. sign., ou du gr. ἀγκών, angle saillant.

Ansin, *adv.,* ou **Ènsin, Ènsindo.** Ainsi, de cette manière, de cette façon; c'est pourquoi, de même. — *Pér ansin,* par conséquent, partant. — *Aquò's pas ansin qué fâou faïre,* ce n'est pas la manière de faire cela. *Ansin siègue,* ainsi soit-il. *Crése qué siès un pâou ansin,* je crois que tu rêves, que tu radotes : euphémisme délicat.

Dér. du lat. *In* et *sic.*

Antan, *adv.* L'an dernier; autrefois, jadis, anciennement. — En vieux fr., on disait *antan,* comme on le voit par ce dicton encore admis : Je m'en soucie comme des neiges d'*antan.* — *Davan-antan,* adv. L'année avant-dernière. *Mas amours d'antan,* mes vieilles amours.

Dér. du lat. *Antè annum.*

Antièno, *s. f.* Antienne; mauvaise nouvelle, commission fâcheuse; demande pénible. — *Pourta l'antièno,* faire une commission désagréable pour celui à qui elle s'adresse; solliciter.

Empr. au fr.

Antifo (Batre l'), *v.* Battre la campagne, courir les champs. — Phr. faite, mot d'argot français.

Antignargue, *s. m. n. pr.* de lieu. Antignargues, hameau dépendant de la commune d'Aigremont, canton de Lédignan, arrondissement d'Alais. En lat. *Antinhanicæ* et *Entrinnanicæ :* roman, *Entrinnanègues.*

Dér. du celt. *Ant, and, anti,* devant, en avant; avec la désinence lat. *anicæ,* transformée par la langue vulgaire en *anègues* et *argues.* — *Voy. Argue.* Ses analogues se retrouvent dans Antignac (Hérault, Cantal, Haute-Garonne); dans Antignate (Lombardo-Vénétie); dans Antigni ou Antigny (Vienne, Vendée, Côte-d'Or), et dans Antin (Hautes-Pyrénées).

Anuïa ou Anuèja, *v.* Ennuyer, causer de l'ennui; fati-

Digitized by Microsoft ®

guer. — *Tout aquò m'anuïo*, tout cela m'ennuie, me fatigue.

Anuïa (s'), *v.* S'ennuyer, languir d'ennui; perdre le goût d'une chose dont on a usé longtemps.

Dér. du gr. ἔννοια, tension d'esprit, application forcée.

Anuè, *adv.* — *Voy. Agnuè.*

Anuècha (s'), *v.* — *Voy. Agnuècha (s').*

Aou, *particule et art. sing. masc.* au datif. Au. Il est la contraction de *à lou* pour former le datif. *Aou* s'emploie quand le subst. auquel il s'applique, commence par une consonne. Au plur. datif, il fait *as*, contraction de *à lous*, aux; comme le dat. sing. fém. *à la*, donne *à las*, aux, pluriel. — *Aou puple*, au peuple, *as puples*, aux peuples; *à la fénno*, à la femme, *à las fénnos*, aux femmes.

La chute de l'*l* du radical primitif *al* a produit la contraction *âou*, dipht., qui se prononce par une seule émission de voix, et dont la première voyelle est tonique par l'accent circonflexe. Ce qui motiverait assez bien, au moins pour l'article, la manière d'écrire que nous préférons. — *Voy. Al.*

Mais cette forme, qui est également appliquée aux voyelles *e, i, o*, alors qu'elles deviennent aussi diphthongues par l'adjonction de la consonnance *ou*, a été l'objet de vives critiques. Avant de justifier des motifs qui nous font rester réfractaire aux réformes en vogue, qu'il nous soit permis de présenter, *in limine litis*, un exposé de quelques principes généraux sur la matière, préliminaire indispensable de toute discussion.

Notre Dictionnaire, par droit de naissance, avait son orthographe toute faite dans la nomenclature dressée par La Fare-Alais. Ce catalogue, patiemment élaboré sous le contrôle d'une critique que l'intimité rendait plus rigoureuse parce qu'elle était plus libre et plus familière, n'avait pas seulement en vue de relever un à un tous les mots de notre dialecte, de juger de leurs droits à l'admission ou de prononcer leur rejet définitif. Il avait encore fallu, pour les enregistrer dans un ordre régulier, déterminer exactement la forme et la structure de chacun : leur classement posait donc les bases de notre méthode orthographique. Le savoir du maître et son goût éprouvés donnaient à ce premier travail une irrécusable sanction. Nous pouvons dire cependant que cette nomenclature nous était imposée moins par déférence pour son autorité, que par une conviction réfléchie de suivre, en l'adoptant, le système le plus clair, le plus rationnel et le meilleur.

Avec une langue comme la nôtre, qui n'a ni alphabet propre, ni règles précises, ni syntaxe bien arrêtée ; qui est beaucoup parlée sans avoir presque de prose écrite ; qui ne s'est produite au dehors que par une merveilleuse poésie partout chantée; mais qui veut se faire lire et comprendre, et qui mérite d'être étudiée; un dictionnaire n'a qu'une voie à prendre, celle qui rapproche autant que possible l'écriture de la prononciation. Par cela que, dans notre idiome essentiellement musical et euphonique, le sens d'un mot dépend le plus souvent du son qui lui est imprimé en parlant, il est nécessaire que la lettre écrite soit la peinture de la voix entendue. Chaque terme, chaque syllabe, figurés par les signes convenus et usuels, doivent se présenter avec un relief tel qu'ils puissent d'abord être épelés sans hésitation, puis liés régulièrement, enfin prononcés comme l'usage demande et veut qu'ils soient articulés. Saisir rapidement l'œil, la voix et l'oreille pour arriver par le plus court chemin à l'intelligence, c'est le but que se propose notre Lexique. L'orthographe phonétique est donc la seule que comporte notre idiome : voilà le principe.

Seulement la règle est dans la mesure et ne peut se soutenir que par des tempéraments. Une rigidité absolue n'a rien de pratique dans les conditions de l'idiome méridional; et l'éclectisme large et simple que les *Castagnados* ont formulé, lui convient mieux de tous points. Certes, si nous avions à mettre en œuvre les richesses enfouies de l'ancienne langue d'Oc, avec ce trésor-là, et en dépit des accessions nouvelles que le temps et les mœurs nous ont imposées, nous n'aurions pas hésité à relever le vieux pavillon, à proclamer une syntaxe et une orthographe spéciales, à arborer des principes radicaux et inflexibles. Mais nous n'en sommes pas à avoir une langue-maîtresse et, comme on dit, *sui juris;* nous ne sommes plus le roman. Il n'y a pas d'illusion patriotique à se faire : notre idiome s'est transformé; sa configuration doit se ressentir du changement, s'il y a progrès. Soit que, remontant aux mêmes origines, le français et le languedocien aient gardé l'empreinte de leurs éléments primitifs; soit que l'action des mêmes influences ait agi sur eux d'une manière presque identique au moment de leur seconde formation, dans leur passage du roman au langage actuel; soit que, par le contact forcé, des infiltrations aient pénétré de l'un dans l'autre; le fait certain est que bien des mots se retrouvent dans les deux langues, sans qu'il soit toujours facile de reconnaître à laquelle appartient la primauté de composition, ou si la greffe n'a pas une date contemporaine. Cette catégorie de vocables ne saurait manquer d'engendrer certaines conformités d'orthographe. Il s'en rencontre d'autres que l'usage a mis dans la circulation, qui se sont naturalisés et qui ont acquis droit de cité. Si nous voulons un Dictionnaire complet, nous devrons leur faire place.

Cet état de choses était de nature à mitiger notre rigorisme. Sauvages, il y a cent ans, avait déjà été amené à faire des concessions. Nous avons une instinctive antipathie, égale au moins à la sienne, pour les travestissements à la française de nos techniques; mais la crainte de nous confondre avec le français nous préoccupe moins. Surtout le désir de donner à notre langue originale une physionomie plus originale encore, ne nous conduira pas à défigurer certains mots, au point de dérouter l'œil le plus exercé, ni à compliquer certaines liaisons de syllabes par l'introduction de lettres parasites ou bizarres, pour la seule

Digitized by Microsoft ®

satisfaction de ne pas créer des ressemblances graphiques; quand il y a au fond analogie de provenance et de consanguinité.

Si, avec SAUVAGES, nous reconnaissons que toutes les lettres doivent être prononcées, encore faut-il, croyons-nous, n'écrire que celles qui se prononcent, qui sont suffisantes, de par l'alphabet, à constituer le son juste. En tout ce qui ne blesse pas le génie de la langue, il n'y a pas péril à se montrer facile, et nous indiquons comme exemple la dipht. *ai*. — *Voy. Ai*.

Mais à part cette exception, c'est toujours la prononciation vers laquelle converge notre orthographe et qui lui sert de guide.

Nous entendons les docteurs ès-grammaire s'écrier : mais les étymologies que vous sacrifiez avec votre système phonographique! mais les homonymies qui vont pulluler, semer partout la confusion et nous précipiter dans le chaos! Nous tombons dans l'abomination de la désolation prédite par Ch. Nodier.

Ces anathèmes ne seraient pas effrayants, ni ces griefs très-sérieux, n'étaient le pédantisme et le paradoxe qui les ont parfois éloquemment enflés; mais que les timorés se rassurent.

La part des étymologies est largement faite dans notre lexique; au-dessous de chaque vocable est, autant que possible, placée sa dérivation. Les lettres étymologiques savantes ne disparaissent-elles pas en parlant? Pourquoi en surcharger le mot écrit? Ne serait-ce pas le plus sûr moyen de le rendre inintelligible à la lecture, introuvable à la recherche la plus obstinée, et d'en fausser l'épellation? Dans les cas si fréquents d'apocope et d'aphérèze, de syncope et de métathèse, de mutation, de transposition, d'addition ou de suppression de voyelles et de consonnes, quel serait le parti à prendre pour éviter le barbarisme en écriture ou la cacophonie dans la parole? Les savants auraient bien fait de commencer par résoudre ces difficultés.

Quant aux homonymies, avec une orthographe purement phonique, elles existent au même degré dans l'écriture comme dans la prononciation, pour la vue et pour l'ouïe. Eh bien! après? Dans le langage parlé quelle est la confusion possible? Dans la phrase écrite d'où peut naître l'incertitude ou l'obscurité? Avec notre méthode d'accents et de tréma, il n'y a pas de mot absolument homographe. Sur les mêmes lettres, la notation donne le sens; toute amphibologie est prévenue par l'accent. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à le voir fonctionner, par exemple, dans *babo* et *babò*, *béou* et *bèou*, *coulou* et *couloù*, *sén* et *sèn*, *vén* et *vèn*, *fio* et *fiò*, *léngado* et *léngadò*, etc., etc. — *Voy.* au mot *Acén*.

Là est, en effet, le point capital. L'accentuation est le vrai génie de la langue d'Oc. C'est par l'accent que se module la gamme harmonique de sa vocalisation; l'accent qui marque la tonalité de ses cadences brèves ou longues, sonores ou muettes : il est l'âme de notre langue.

Comme disait le maître, notre idiome « vocalise plutôt qu'il n'articule. » Sa parole est une musique et une mélopée : il ne faut pas l'oublier. Mais son chant, si doux à l'oreille, a pour se traduire aux yeux une notation : pour son parler écrit, cette notation est l'alphabet.

La langue d'Oc n'a pas un instrument fait exprès pour elle; elle a partagé avec la langue d'Oïl l'usage de l'ancien alphabet latin; les mêmes combinaisons de signes produisent à peu près les mêmes effets. Nous ne voyons, pour notre part, aucun mal à ce qu'elle s'empare et se serve d'un bien qui lui appartenait un peu aussi; n'eût-elle même pas été la première à le posséder. Aujourd'hui c'est peut-être pour elle la seule condition possible de vivre, de se faire comprendre et étudier, de se répandre par le monde et d'y faire figure. Elle a donc sagement agi d'en adopter les formes; elle a fait mieux encore de suivre son mouvement, de mettre à profit sa valeur et ses perfectionnements. Quel regret aurait-elle de cette communauté, si les caractères de l'alphabet français en usage peuvent représenter tous les sons languedociens et reproduire fidèlement sa prononciation? Il sera même facile de prouver qu'elle y a gagné d'exprimer certaine consonnance qui lui était particulière et qui n'existait pas en latin. — *Voy.* lettre *U*.

Maintenant, à la question de notre article, que ces prémices auront simplifiée. Comment faut-il écrire les diphthongues ou triphthongues dans lesquelles se rencontre la consonnance *ou*? Nous ne parlons que de la première forme sur *a*; les autres *e*, *i*, *o* viendront en leur lieu : elles ont toutes d'ailleurs les mêmes raisons d'être. — *Voy. Eou*, diphth.

Il s'agit d'une diphthongue, ce qui signifie une syllabe unique composée de deux sons. La voyelle *a*, éclatante, sonore, n'est pas en litige; mais comment doit être représentée la seconde, voyelle sourde et aphone?

Rien ne paraît plus simple que la réponse, s'il est bien convenu, une fois pour toutes, que les mots doivent être figurés tels que dans l'usage on les articule; que la prononciation doit être rendue de la manière la plus facile, la plus perceptible au plus grand nombre; qu'enfin le seul véhicule connu et pratiqué doit être l'alphabet français. Il n'y a pas à vouloir se soustraire à cette loi de la nécessité, ni à s'en humilier. Ce n'est point un tribut de vassalité payé au français, mais le partage d'un héritage commun. Que l'on s'en plaigne, à la bonne heure : ce peut être un agréable exercice d'esprit. Que l'on trouve une regrettable imperfection à ne pouvoir exprimer chaque son simple par un signe unique, et que, par exemple, dans la conjoncture, l'abréviation grecque ϑ (ou) qui ferait si bien, ne soit pas admise chez nous; nous nous gardons d'y contredire. Mais nous n'en serons pas moins tenus, quel que soit notre dialecte, de nous servir de ce que nous avons et comme nous l'avons; et il faudra bien s'en contenter. Il semble donc qu'il devrait suffire de savoir comment l'alphabet fran-

Digitized by Microsoft®

çais traduit en lettres le son qui se fait entendre nettement, isolément, à la finale de notre diphthongue, pour décider que la langue d'Oc doit l'écrire de même. Or, la voix *u* est représentée par un seul caractère : la vocale *ou* a besoin de deux signes, mais n'en est pas moins une : et l'une et l'autre ont leur son spécifique, particulier. Nous entendons et nous prononçons *u* et *ou*, voyelles, sans les confondre; écrivons donc et notons avec des signes différents des sons distincts. L'orthographe vraie de la syllabe sera donc *âou*.

La déduction est rigoureuse et logique. Elle avait frappé sans doute bien des auteurs et des plus recommandables, glossateurs et poètes, qui professaient la nécessité d'écrire comme on prononce, lorsque de notre temps on a essayé de changer tout cela, non pas en attaquant le principe, mais en imaginant une exception qui le renverse.

Une nouvelle école proclame que la voyelle *u* se prononce, en effet, toujours comme en français, hormis les cas où elle suit immédiatement une autre voyelle; car alors elle doit prendre le son *ou;* et il faut écrire *au, éu, èu, iu, ôu,* diphthongues, et *iau, iéu, ièu, iòu,* triphthongues, au lieu de *âou, éou, èou, iou, ôou,* et *iâou, iéou, iôou.*

Voilà l'inéluctable Schibboleth en écriture, posé d'autorité à l'entrée du cénacle, où nul ne pénètre sans soumettre, au culte et à la pratique de ce symbole, son esprit, sa foi et sa plume. C'est l'heureux commencement, le pivot fondamental de l'unité orthographique des dialectes de la langue d'Oc, ont décidé les puristes réformateurs.

Ce dogme, d'assez fraîche date, est soutenu à la vérité par des hommes d'un incontestable talent, sinon par des arguments bien solides; mais il n'est pas si absolu qu'il ne souffre des atténuations, ni si vrai qu'il ne se contredise souvent lui-même. On lui a fait une histoire, ce qui donne toujours un certain crédit; il a trouvé des partisans, ce qui ne manque jamais aux plus étranges doctrines. Ne parlons pas des convertis du premier degré, qui longtemps avaient écrit ces diphthongues comme ils les articulaient, sans doute avec la conscience de bien faire et la certitude d'être compris, et qui depuis, illuminés par un rayon d'enhaut, se corrigent eux-mêmes, et dans leur ferveur de néophytes, affrontent le douloureux martyre de ne plus pouvoir être lus. Ne relevons pas chez les adeptes du second degré ces scrupules qui leur font admettre l'application du système à la voyelle *a,* tandis qu'ils la rejettent pour les autres. Les résipiscences comme les divergences prouvent ceci: que l'orthographe *âou* a eu et aura toujours sa raison d'être, et qu'il n'est pas aussi sûr que la réforme par *au* puisse également bien justifier de la sienne.

Nous regardons cette prétendue innovation comme une hérésie grammaticale de la plus grosse espèce. Elle mène tout droit à la cacophonie, ce que notre langue redoute le plus; elle introduit forcément l'exception dans l'exception, ce qui est un danger et un signe de décomposition pour un idiome; elle se met en révolte ouverte avec l'usage et le sens commun, et finit par ne tenir aucun compte des lois de la liaison, du rapprochement, de la combinaison et de la valeur des lettres.

Il est facile de poser en théorème que la voyelle *u* prend le son *ou,* quand elle se trouve placée après une autre voyelle; mais rien n'est moins réfléchi, ni moins véritable. Il existe une famille nombreuse et très-intéressante de mots dans lesquels l'euphonie caractéristique de l'*u* simple ne peut pas disparaître. Nous ne tenons pas compte de quelques noms propres, comme *Esaü, Danaüs, Emmaüs, Antinoüs,* etc.; mais *Marius,* si commun en Provence; mais *Darius, Durius, Vius,* etc., fréquents dans le Bas-Languedoc; mais tant d'autres à désinence identique, qui reviennent si souvent dans les traductions des anciens auteurs, il n'est pas aussi commode de s'arranger avec eux si l'on veut prononcer correctement et suivre les préceptes des novateurs. De quel droit sacrifier encore cette classe de substantifs communs, d'adjectifs et de participes, terminés en *aïu, èïu, ëïun, ïun, aïur, ïur, ïus, ïuro, ïuso,* etc., comme *âourëïu,* oreillard; *bèstiu,* bestial; *caïtius,* chétif; *éscoubïun,* balayures; *èscafouïun,* écrasement; *aïul,* aïeul; *iuèl,* œil; *maliuga,* rompre; *méssius,* messieurs; *hiuëï,* aujourd'hui; *liuèn,* loin; *huièl,* bourgeon, œil; *s'aïuènch a,* s'éloigner; *baïuèrno,* étincelle; *pariuro,* gageure; *cadiuëïsso,* cosse de pois; *taïu* ou *ataïu,* bière, cercueil; *trïun,* épluchures; *triuèjo,* truie; *viëïun,* vieillesse, etc., etc. ? Certes, s'il en fut, ceux-là ont un *u* qui suit immédiatement la voyelle; et personne ne s'avisera jamais de faire entendre *ou* en les prononçant. La conclusion est claire.

Cependant comment une erreur de ce calibre a-t-elle pris naissance et crédit ? Simplement parce qu'on a évoqué le souvenir des troubadours classiques, qu'on a démontré qu'ils n'avaient pas écrit autrement ces syllabes diphthonguées, et qu'on a voulu s'autoriser de leur exemple constant.

L'argument, pour être le seul qui se soit encore produit en faveur de ce système, n'est pas heureux. Son moindre défaut est d'avoir trop oublié que les troubadours écrivaient avec l'alphabet latin et qu'ils prononçaient à la mode latine. La langue romane employait les formes et les lettres romaines. Or, le latin qui ne connaissait point le son de l'*u* simple, avait cependant ce signe *u* qui sonnait partout et invariablement *ou,* isolé, précédé ou suivi par une voyelle ou une consonne. En italien, en espagnol, en portugais, langues néo-latines, l'*u* français, qui n'existe pas non plus, a conservé la prononciation qu'il avait chez les Romains. Au contraire, dans la langue d'Oc, le son *u* est ancien : on le fait remonter aux Gaulois. Il est dans son génie, et il est impossible de ne pas le maintenir. Mais, comme pour exprimer ce son *u,* la langue d'Oc manquait d'un caractère spécial, ou, pour mieux dire, n'avait à sa disposition, dans l'écriture, qu'une lettre destinée à représenter deux voix différentes, force était bien à ceux qui écrivaient de mettre un *u* dans les mots dont la prononc-

Digitized by Microsoft ®

ciation devait faire entendre *ou*, comme dans ceux où la voyelle avait le son actuel. Cet usage s'est prolongé longtemps : il explique l'ancienne manière d'écrire des troubadours, mais il est loin de prouver qu'on doive la préconiser et la reprendre.

Aujourd'hui, en l'état des conventions et des combinaisons alphabétiques qui régissent la langue d'Oc, il n'est plus permis de revenir aux vieux errements. A moins de réformer l'alphabet adopté, et nous n'en sommes pas là, si la langue d'Oc veut se faire lire et se faire comprendre à la lecture, elle sera tenue d'écrire par le signe convenu la voyelle qui devra être prononcée comme l'*u* français, et de même pour la voyelle *ou*, formée de la jonction de deux signes, mais ne produisant qu'un son simple, entier, indépendant; et ce sera une règle générale, sans exception, bien que l'une ou l'autre vocale soit précédée ou suivie d'une voyelle ou d'une consonne. — *Voy. Eou*, diphth., *I*, *Ou*, *U*, voyelles.

Que l'on consulte donc l'oreille et la prononciation, c'est tout ce que demande notre idiome, essentiellement euphonique. Sauvons son *autologie*, sans cesse menacée par les envahissements du Nord ; mais soyons de notre époque, et sous prétexte d'unité, ne faisons rien de rétroactif, la pire des conditions. N'essayons pas de ressusciter des formes surannées, ne latinisons pas notre orthographe, si nous voulons prouver que notre langue d'Oc est toujours vivante et qu'elle produit encore des chefs-d'œuvre.

Aou, *s. m.*, au plur. *Aousses*. Toison de mouton ou de brebis ; l'ensemble de la dépouille d'une bête à laine prise isolément. — L'*áou* ne comprend que cette partie de la toison qui se tient toute et ne forme qu'un corps, déduction faite de la laine du ventre, des jambes et de la tête, qui se coupe en détail, par flocons et se nomme : *Flouquarié*.

Dér. du béarn. *Aoulha*, brebis, du lat. *Ovicula*, et *Ovis*. — *Voy. Abéïé*.

Aoubado, *s. f.* Aubade; concerts, musique, sérénade au point du jour sous les fenêtres d'une jeune fille ou d'une personne que l'on veut honorer. — Il se prend souvent, par antiphrase, pour une insulte publique ou une scène de moquerie ou de reproches. — *Voy. Révéïé*.

Dér. de *Aoubo*.

Aoubala, *v.* Dévider la soie, la doubler et la tordre faiblement, lui donner un faible apprêt, sur des bobines qui tournent fixées à un grand métier, l'*áoubalo*, mis en mouvement par l'eau, la vapeur ou des chevaux, et qui est de forme ovale.

Dér. du fr. *Ovale*, qui est le mot technique de ce métier.

Aoubalaïre, aïro, *adj.* Celui ou celle qui sert un métier de soie dit *ovale*.

Aoubalaje, *s. m.* Œuvre que donne à la soie le métier dit ovale ; moulinage de la soie destinée à la confection des bas de métier.

Aoubaléstriè, ièïro, *subst.* et *adj.* Étourdi et maladroit à la fois; jeune gars sans frein et sans mesure.

Ce terme de mépris est une suite du décri où étaient tombés nos archers qu'on nommait au moyen âge, en langue romane, *áoubaléstriès*, arbalétriers. Comme la guerre, à cette époque, se faisait principalement au moyen de la cavalerie, les hommes d'armes, les archers, milice à pied, étaient peu considérés, mal exercés et partant peu utiles, ce qui devait seul étouffer chez ces soldats tout germe de courage et tout désir de se distinguer. Leur nom et jusqu'à celui de *matras* qu'on donnait à leur flèche, devinrent en Languedoc des termes d'injures ; tandis que chez les Anglais les archers étaient la meilleure et la plus utile de leurs milices, témoins les batailles de Crécy et de Poitiers.

Aoubaléstriè, *s. m.* Arbalétrier, pièce de charpenterie d'un comble; ferme ou assemblage qui soutient la couverture, formé de deux pièces obliquement placées, qui vont s'emmortaiser du haut avec le poinçon ou pied-droit et par le bas avec la ferme décrivant avec elle un triangle.

Dér. d'*Aoubaléstro*.

Aoubaléstriè, *s. m.* Grand martinet, martinet à ventre blanc *Cypselus alpinus*, Temm. Oiseau de l'ordre des Passereaux et de la famille des Planirostres. Gris uniforme sur toutes les parties supérieures, la gorge et le ventre blancs. Son nom lui vient de ce qu'en déployant les ailes il rappelle la forme d'une arbalète.

Aoubaléstro, *s. f.* Arc d'acier monté sur un fût, qu'on tend au moyen d'une corde, servant à lancer des flèches nommées *matras*.

Dér. de la bass. lat. *Arbalista*, formé de *arcu-balista*.

Aoubalo, *s. f.* Ovale, métier à doubler et à tordre la soie.

Empr. au fr.

Aoubé, *interj.* Oui ; oui vraiment. — *Aoubé tant !* oh ! certes oui ! *Aoub'aquò !* pour cela, oui ! je vous le promets. *Aoubé saïque !* oui, sans doute.

Formé par syncope de *Oui* ou *ha* et de *bé*.

Aoubécho, *s. f.* Aubier d'un arbre, couche ligneuse entre l'écorce et le cœur de l'arbre ; elle est plus blanche, plus tendre et plus poreuse que ce dernier, parce qu'elle est plus récente de formation. Les planches prises dans l'aubier sont plus sujettes à la vermoulure. — *Voy. Aoubénco*.

Dér. du lat. *Alburnum*.

Aoubéï, *v.* Obéir; agir selon un ordre reçu ; céder, plier.

Dér. du lat. *Obedire*.

Aoubéïssén, énto, *adj.* Obéissant, soumis ; maniable.

Aoubéïssénço, *s. f.* Obéissance, soumission ; habitude d'obéir.

Aoubénas, *s. m. n. pr.* Aubenas, ville du Vivarais, dans le département de l'Ardèche. — On remarquera que, pour tous les noms de lieu qui commencent par un *a*, on ne place pas au-devant la préposition *à*, correspondant au lat. *ad*, et l'on ne dit pas *à Alais, à Aoubénas, à Avignoun*, parce que cette réduplication de la même voyelle a

Digitized by Microsoft ®

quelque chose de heurté pour l'oreille languedocienne. Mais on emploie la préposition *én*, répondant au lat. *in*, et l'on dit : *Vôou én Alais, én Aoubénas, én Anduso, én Arle*. Il n'en est pas de même pour les noms de lieu commençant par une autre voyelle; car on dit très-bien : *à Usès, à Iousé, à Uchâou, à Orléan*.

Le mot languedocien *Aoubénas* est exactement reproduit par son équivalent latin *Albenacium* ou *Albenassium*. C'est pour la première syllabe, le changement, très-commun dans notre idiome, de *al* en *âou*, rendu par *au* en fr., ce qui ne se fait pas non plus sans une certaine réciprocité. Quant à la terminaison *as*, ce n'est pas ici un fréquentatif, mais une variante du suffixe celtique primitif *ak*, vulgarisé dans la forme latine *acum, assium*. Le mot lui-même est le gaulois *alb*, le même que *alp*, signifiant sommet, haute montagne, et blanc, couleur de neige ou couvert de neige. Sa parenté est nombreuse; aux désinences près, on la reconnaît dans les noms identiques : *Albénas*, en Provence; *Aoubénas*, arrondissement de Forcalquier (Basses-Alpes); dans Aubeignan (Landes); *Aoubigna* (Gard), en fr. Aubignac; qui se retrouve dans Aubignac ou Albignac, *Albiniacum*, arrondissement de Bourges; Albignac, *Albiniacum* (Vaucluse); Aubignas, en Vivarais; Aubigné, en Bretagne, Poitou, Maine, Anjou, Touraine; Aubigny, *Albiniacum*, dans le Berry, la Brie, la Picardie, le Bourbonnais, le Poitou, Touraine, Champagne, Bourgogne, Laonnais, Normandie, Franche-Comté, Nivernais, Artois; et encore dans Aubeinges ou Aubinges (Berry); et enfin dans notre *Aoubignargue*, Aubignargues, *Albanhanicæ* (Hérault).

Tous ces noms présentent dans leur radical et dans la version latine une analogie directe, et s'appliquent à des localités, comme Aubenas, sur des plateaux élevés ou remarquables par les montagnes qui les entourent. — *Voy. Aoubussargue*, etc.

Aoubènco, *s. f.* Aubier, couche ligneuse extérieure et ordinairement plus blanche, qui se trouve entre le cœur de l'arbre et le liber ou couche intérieure. — *Voy. Aoubécho*.

Dér. du lat. *Alburnum*.

Aoubérjèïro, *s. f.* Pêcher qui produit l'alberge ou pavie-alberge, à chair adhérente au noyau. Cet arbre a de nombreuses variétés.

Dér. de *Aoubèrjo*.

Aoubérjino, *s. f.*, ou **Vièdase**, fam. Aubergine, mélongène; *Solanum melongena*, Linn. Plante potagère de la famille des Solanées.

Aoubèrjo, *s. f.* Auberge; hôtellerie; lieu où l'on donne à manger et où on loge pour de l'argent.

Dér. de la bass. lat. *Alberga* ou *Albergum*, logement, ou de l'ital. *Albergare*. Au reste, il est emprunté au fr. Le mot propre d'hôtellerie, en lang., est *cabaré;* mais comme *cabaret*, en fr., signifie une mauvaise hôtellerie, ou plutôt encore l'échoppe du marchand de vin, débitant à bandière, on a cru qu'en lang. aussi il fallait distinguer l'hôtellerie bourgeoise de la taverne du peuple, en appelant la première *Aoubèrjo*, et la seconde *Cabaré*.

Aoubèrjo, *s. f.* Pavie, alberge; sorte de pêche ferme, dont la chair adhère au noyau; fruit plus connu dans le midi de la France que dans le nord. On en distingue trois espèces : la *Pavie*, qui a la chair très-blanche et qui est la plus savoureuse; la *Pavie jaune*, et une dernière dont la pulpe est d'un rouge très-foncé, dure et peu aqueuse.

Dér., d'après Ménage et Roquefort, du lat. *Albus*, parce que l'espèce principale a la chair blanche; selon Saumaise, de l'art. arabe *Al*, le, et *Beg*, fruit.

Aoubèto, *s. f.* La petite pointe du jour; le premier rayon lumineux qui précède l'aurore.

Dim. de *Aoubo*.

Aoubicoù, *s. m.* Sorte de figue précoce, longue et noire, qui mûrit à la Saint-Jean.

Dér. du lat. *Albicans*, qui signifie blanchâtre, sans doute parce qu'en séchant, cette figue passe du noir au blanc.

Aoubièïro, *s. f.* Lieu planté de trembles, peupliers blancs, *âoubo*. — *V.* c. m.

Aoubignargue, *s. m. n. pr.* de lieu. Aubignargues, dans le département de l'Hérault. — *Voy.* pour l'étym. *Aoubénas, Aoubussargue*.

Aoublida, *v.* Oublier, perdre le souvenir, la mémoire; laisser quelque chose par oubli. — *Aï âoublida moun coutèl din lou pra*, j'ai laissé mon couteau au pré.

Dér. du lat. *Oblivisci*.

Aoublidoùs, ouso, *adj.* Oublieux; qui a la mémoire courte.

Aoubligaciou, *s. f.* Obligation, engagement qui lie, qui impose le devoir qui naît des services rendus; billet ou acte par lequel on s'oblige. — *I aï fosso âoubligacious*, il m'a rendu bien des services, il m'a souvent obligé. *Passa uno âoubligaciou*, passer un contrat notarié, portant obligation; prêt hypothécaire.

Dér. du lat. *Obligatio*.

Aoublija (s'), *v.* S'obliger pour quelqu'un, lui servir de caution.

Aoublisè, indécl., locution proverb., phr. faite, pour dire : Merci, bien obligé; s'emploie surtout quand on refuse. C'est ce qui s'exprime en fr. fam. par : Merci, non.

Contr. et corr. du fr.

Aoubo, *s. f.* Aube, le point du jour. — *La primo âoubo*, la première clarté de l'aurore. *D'uno âoubo à l'âoutro*, toute la journée, de l'aube du matin à l'aube du soir ou au crépuscule.

Dér. du lat. *Albus, alba*.

Aoubo, *s. f.* Peuplier blanc, *Populus alba*, Linn., et aussi Peuplier-tremble, *Populus tremula*, Linn. Arbres communs dans nos contrées, de la fam. des Amentacées.

Dér. du lat. *Alba*.

Aoubo dè mèr, *s. f.* Algue-marine, ou Algue des vitriers; *Zostera marina*, Linn. Plante de la fam. des Aroïdes, abondante sur les côtes de la Méditerranée; la même que la

Digitized by Microsoft ®

Mousso-dé-mèr, vermifuge bien connu. — *Voy. Mousso-dé-mèr.*

Aoubo paraît être une corr. de *Aougou*, employé aussi dans notre dialecte et qui avait son étymologie dans le lat. *Ad* et *ligare*, parce qu'elle s'attache aux pieds de ceux qui marchent dans la mer. — *Voy. Aougou.*

Aoubovi, *s. m.* Vigne-blanche ou Viorne à larges feuilles, *Clematis alba*, Linn. Plante de la fam. des Renonculacées, caustique et vénéneuse, espèce de Clématite, autrement dite : Herbe aux gueux.

Dér. du lat. *Alba* et de *vitis*, ou *uva*.

Aoubrado, *s. f.* Quantité de feuilles qui se trouve sur un seul mûrier. — *Aquì y-a uno bravo ãoubrado*, ce mûrier fournira beaucoup de feuille, il est bien garni.

Dér. de *Aoubre*.

Aoubre, *s. m.* Arbre, plante ligneuse et vivace dont la tige, épaisse et nue à la base, s'élève à une hauteur remarquable; le plus grand des végétaux. — On disait dans l'ancienne langue romane : *Albre, albor*.

Dér. du lat. *Arbor*.

Aoubre, *s. m.* Arbre, pièce de bois, posée horizontalement ou verticalement, sur laquelle tourne toute une machine et d'où dépend son principal mouvement.

Aoubre dãou moulì d'oli, le mouton, la presse d'un pressoir à huile, énorme pièce de bois qu'on fait peser par une vis sur la pâte d'olives.

Aoubre dré, arbre-droit d'une charpente, d'un puits-à-roue, etc. — *Faïre l'ãoubre dré*, se tenir en équilibre, en chandelle, sur la tête, les pieds en l'air. Au fig., faire tous ses efforts, faire l'impossible, employer tous ses moyens pour prouver sa bonne volonté; se mettre en quatre.

Aoubre jasén, pièce de bois horizontale dans laquelle tourne l'arbre droit d'un puits à roue.

Aoubré, *s. m.* dim. Petit arbre, arbrisseau.

Aoubréspi, *s. m.* — *Voy. Aougréspi.*

Aoubréssa, *s. m.* Havresac. C'est particulièrement ce sac d'ordinaire en peau et à divers compartiments, dans lequel les chasseurs et les ouvriers terrassiers à la journée portent leurs provisions de bouche.

Formé de l'allemand *Haber*, avoine, et *sake*, sac. D'après cette étym., cette sorte de sac aurait été dans l'origine à l'usage des soldats de cavalerie, pour porter la provende de leurs chevaux en campagne, ce que l'on appelle aujourd'hui : musette.

Aoubricò, *s. m.* Abricot, fruit de l'abricotier.

Dér. de l'arabe *Albercoq*.

Abricoutiè, *s. m.* Abricotier, *Prunus armeniaca*, Linn. Arbre de la famille des Rosacées, originaire de l'Arménie, comme son nom latin l'indique.

Aoubussargue, *s. m. n. pr.* de lieu, Aubussargues, commune du canton de St-Chaptes, arrondissement d'Uzès.

Son nom est en latin *Albussanicæ*. Il peut absolument avoir eu pour radical un nom d'homme, comme son analogue *Aoubignargue*, en lat. *Albinhanicæ*, et la seule différence serait alors entre les noms *Alban, Albain*, ou *Albin, Albanus*, ou *Albinus;* mais, soit nom d'homme ou nom de lieu, l'origine est certainement dans le celtique *Alb* ou *Alp*, montagne, blanc de neige, et les procédés de formation appellative sont ici les mêmes que nous signalons aux art. *Argue* et *Aoubènas*, etc. Ainsi se vérifient les identités de racine, et l'équivalence des terminaisons, quand on rapproche successivement les noms. Celui-ci se reproduit, pour en donner un nouvel exemple, dans Albussan (Creuse), dans Albussac, Aubusson (Creuse et Puy-de-Dôme); et dans ces similaires, comme dans tous ceux cités sous le mot *Aoubénas*, il s'applique à une situation sur des montagnes ou caractérisée par le voisinage de montagnes.

Aoucupa (s'), *v.* S'occuper ; travailler ; mettre le temps à profit; ne pas rester oisif. — *Aquél travaïadoù és pas d'un gran és-avan, mais s'ãoucupo toujour*, cet ouvrier n'est pas très-habile, il ne fait pas rapidement son travail, mais il ne perd pas un moment, il est toujours à l'ouvrage.

Dér. du lat. *Occupare*.

Aouféusa, *adj. sans fém.* Atteint d'une hernie. — Le mot *créba* est le technique le plus usité, mais il est familier et ignoble; quand on veut y mettre de la décence, on se sert de *ãoufénsa* ou de *rélassa*. — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Offensus*.

Aougou, *s. m.* Algue ou mousse-marine. — *Voy. Aoubo-dé-mèr.*

Aougréspi, *s. m.*, ou **Aoubréspi**. Aubépine, épine blanche, noble épine; *Cratægus oxiacantha*, Linn. Arbrisseau épineux de la fam. des Rosacées.

Dér. du lat. *Alba* et *spina*.

Aougruno, *s. f.* Augure, pronostic, présage. — Ce technique, qui a vieilli, s'emploie encore parmi les vieillards et les bonnes femmes. — *N'aï pas bono ãougruno*, j'en ai mauvais augure, je n'en augure rien de bon.

Corr. du fr.

Aouja, *s. m. n. pr.* de lieu. Aujac, commune du canton de Génolhac, arrondissement d'Alais.

Ce nom, en lat. *Aujacum*, offre un exemple intéressant de la composition des noms dans nos pays, qui confirme ce que nous disons à l'art. *Argue*. Inutile d'abord de remarquer que, selon la règle invariable de notre dialecte, le *c* final est supprimé. Mais, auprès de ce hameau, se trouve un écart qui est indifféremment appelé *Aoujagué* ou *Aoujargué*, petit Aujac. Le premier diminutif est dans la forme ordinaire et régulière de tous les noms propres en *a*, le second présente cette particularité que, par l'adjonction de la consonne *r*, il entre dans la catégorie des appellations en *argue*, et se montre en complète analogie avec le nom *Aoujargue*, Aujargues, commune du canton de Sommières, arrondissement de Nîmes. Ce sont bien là les mêmes noms sous différentes finales, et ils sont rendus par la même forme latine; mais en même temps ils sont identiques à *Aoujan*, ruisseau près d'Aujac, à Augy (Nord), et à Aujon (Haute-Marne).

Digitized by Microsoft ®

Quant à l'étymologie, comme Aujargues se disait autrefois Orjargues, il est probable que la même altération a eu lieu pour Aujac. Si donc Orjargues dérive du lat. *Aurum*, Aujac doit en venir aussi, avec d'autant plus de raison qu'il est situé, comme Orjargues, sur un de ces ruisseaux qui roulent des paillettes d'or.

Aoujourdhiuèï, *adv.* ou **Hiuèï**, Aujourd'hui. *Aoujourdhiuëï* est plus grave que *Hiuëï :* celui-ci désigne plus particulièrement le jour même où l'on parle ; le premier s'étend à toute l'époque, à tout le régime actuels.

Dér. du lat. *Hodiè*, et formé du datif *dou*, et jour, *hui*.

Aoulivastre-bouscas, *s. m.* Troëne, *Ligustrum vulgare*, Linn. Arbrisseau de la fam. des Jasminées, commun le long des haies.

Aoumédo, *s. f.* Ormoie, lieu planté d'ormes.

Dér. du lat. *Ulmarium*, ou de *Oume*.

Aouméléto, *s. f.* Omelette, œufs battus et cuits dans la poêle. — *Vous la révira coumo uno âouméléto*, il vous l'a rebiffé comme on retourne une omelette. — *Faïre l'âouméléto*, faire la fête, le repas du lundi de Pâques, dont l'omelette forme le plat de fondation, le mets traditionnel. Cette coutume tient aux anciens rits de l'Eglise primitive, où les œufs mêmes étaient interdits pendant le Carême. La jubilation pascale se traduisait par le rappel des œufs longtemps proscrits.

Du fr. *Omelette*, de *œufs mêlés*.

Aouménta, *v.* Augmenter; croître en valeur ou en quantité. Se dit principalement du prix des denrées en hausse, et aussi d'une rivière dont les eaux commencent à se gonfler par de fortes pluies.

Trad. du fr.

Aouméntaciou, *s. f.* Augmentation de prix, hausse de prix ; augmentation du nombre des mailles dans un tricot.

Aoumorno, *s. f.* Aumône, ce qu'on donne aux pauvres par charité. — *Démanda l'âoumorno*, demander l'aumône. *Faïre l'âoumorno*, faire la charité.

Dér. du gr. ἐλεημοσύνη.

Aouno, *s. f.* Aune, mesure ancienne de longueur. — Ce mot est peu usité dans le style vulgaire, parce que cette mesure, venue de Paris, n'est connue dans le Midi que depuis peu. Comme les marchands s'en sont servis jusqu'à l'emploi exclusif et obligé du mètre, force était au peuple de connaître la valeur de l'aune et de la comparer à sa mesure vulgaire, *lou pan*. L'aune représente cinq pans moins un quart. — *Voy. Pan*.

Trad. du fr.

Aoupila (s'), *v.* Se passionner maladivement pour certains aliments même insalubres; s'adonner avec ardeur à leur usage ; désirer se nourrir de substances terreuses comme la cendre, la suie, le plâtre, le sel. Cette maladie, à laquelle les jeunes filles sont particulièrement sujettes, se nomme en fr. malaise.

Dér. du lat. *Oppilare*, fermer, boucher, venant du gr. πιλόω, je serre.

Aouquo, *s. f.* Oie domestique ou sauvage, *Anas anser*, Linn. Oiseau de l'ordre des Palmipèdes. — *Marcho coumo uno âouquo crèbado*, il marche comme une oie crevée, phrase proverbiale qui correspond à : il marche lourdement et les jambes écartées. En vieux français du moyen âge, on disait *auque* pour oie, témoin l'histoire fabuleuse de la reine *Pédauque*, nom que l'on a donné à la reine Berthe, mère de Charlemagne, dont on voit les statues sur quelques monuments gothiques, avec des pieds d'oie, traduction du nom.

Les *Joyeuses Recherches de la langue tolosaine*, de Cl. Odde de Triors, publiées au XVI^e^ siècle, sont curieuses à consulter sur notre article. Elles disent : *Auque (Aouquo) idem sonat gallico sermone quod* Oye, *hinc illud* en ceste cité, *estre coumo las auquos de Blagnac, que se leuan de maytis per beoure. Et dicuntur hæc* à l'endroit de ceux qui naturellement sont alterez comme vne esponge, et lesquels escase poyne ne sont pas sourtis du lict qui crient *à layguo, à layguo*, ie voulois dire au vin... *Est et aliud vulgare dictum* en ceste cité de Tholose sur ce mot d'*auquo*, ainsin : *Non qual pas parla sinon quand l'auquo pisso ; et hæc* à l'endroict de ceux qui n'ont que babil. Le diminutif d'*auque* est *auqueto, hinc illud*, en ceste mesme cité : *à la Sant'Anneto, taston lieu à l'auqueto*.

Dér. selon certains étymologistes du celt. *Auca ;* suivant d'autres, du lat. *Avis ;* mais il y avait sans doute à la suite quelque épithète spéciale, que la contraction subie par le mot ne laisse pas deviner. En ital. *Oca*.

Aouraje, *s. m.* Tempête, grand vent. — Ce mot n'a aucun rapport de signification avec le fr. *orage*, qui a cependant une origine commune dans le lat. *Aura*, vent. Le français a dévié du sens primitif, le languedocien y est resté fidèle.

Aouréïado, *s. f.* Action de tirer les oreilles; correction donnée ou reçue en tirant les oreilles.

Dér. de *Aouréïo*.

Aouréïéto, *s. f.*, ou **Bougnéto**. (*V.* c. m.) Beignets sucrés, faits avec de la fleur de farine, du sucre et de la fleur d'oranges. — C'est un dim. d'*âouréïo*, et les beignets susdits sont ainsi nommés, non pas à cause de leur dimension, qui dépasse de beaucoup celle de l'oreille, mais à cause de leur forme et de leur plus ou moins de ressemblance avec l'oreille.

Aouréïo, *s. f.* Oreille, organe de l'ouïe. — *Es du d'âouréïo*, il a l'oreille dure. *Pénja l'âouréïo*, porter l'oreille basse, être tout honteux. *Pouda én âouréïo dé lèbre*, tailler la vigne ou un jeune plant de mûrier à oreille de lièvre, c'est-à-dire lorsque deux des scions que l'on conserve se réunissent en angle aigu par leur base. C'est un défaut pour la bonne direction à donner à l'arbre dont l'enfourchure devient trop serrée.

Dér. du lat. *Auricula*, dim. de *auris*.

Aouréïo-d'ase, *s. f.* Grande consoude, Consoude officinale, *Symphitum consolida*, Linn. Plante vulnéraire de

Digitized by Microsoft®

la fam. des Borraginées, commune dans les prairies humides.

Son nom lui vient de la forme de ses feuilles.

Aourèïu, udo, *adj.* Oreillard, qui a de longues oreilles.

Dér. de *Aouréïo.*

Aouréja, *v.* Donner de l'air; secouer à l'air, pour faire perdre l'humidité; essorer, faire sécher à l'air.

Dér. du lat. *Aura.*

Aourénje, *s. m. n. pr.* de lieu. Orange, ville du Comtat, dans le département de Vaucluse. — On doit dire : *Ana én Aourénje,* pour : aller à Orange. — *Voy. Aoubénas.*

Aouriolo, *s. f.* Chardon étoilé ou Chausse-trappe, *Centaurea calcitrapu,* Linn. Plante qui croit dans les champs à blé, et commune sur le bord des chemins, dont la semence est enfermée dans une espèce de hérisson très-piquant. — *Voy. Cago-trépo.*

Dér. du lat. *Aureolus,* qui est couleur d'or, parce que sa fleur a cette nuance.

Aouripèlo ou **Aouripènlo,** *s. f.* Erysipèle, inflammation superficielle de la peau, avec rougeur, chaleur et une très-légère tuméfaction.

Corr. du fr.

Aouristre, *s. m.* Ouragan, coup de vent subit et de peu de durée.

Dér. du lat. *Aura.*

Aouro, *s. f.* Vent, souffle; grand vent, génériquement. *Aouro d'dou,* ou *douro drécho,* bise, vent du nord; mistral. *Aouro folo,* coup de vent impétueux. *Aouro rousso,* ou *Rouvérgasso,* vent du nord-est, ou qui vient du côté du Rouergue, relativement aux Cévennes : c'est un vent chaud et malsain pour les vers à soie. — *Dé l'douro,* en terme de cadastre, à l'aspect ou du côté du nord.

Dér. du lat. *Aura.*

Aouroùs, ouso, *adj.* Venteux, qui donne du vent; qui est exposé au vent. — *Voy. Abriou.*

Dér. du lat. *Aura.*

Aoûs, *s. m.* Août, huitième mois de l'année. — Prvb. : *Sé plôou én aoûs, tout oli ou tout mous,* s'il pleut en août, bonne récolte d'huile ou de vin.

Dér. du lat. *Augustus.*

Voici un de ces mots sur lesquels se fait le mieux sentir l'influence de l'accent dans la prononciation et par suite dans la signification : sa contexture le rapproche beaucoup de la particule *dou,* dipht.; son accentuation l'en écarte absolument, en en faisant une dissyllabe par le seul déplacement de la tonique. Ces petits incidents, qui sont très-essentiels à observer, tiennent de trop près au mécanisme de notre orthographe et se présentent trop souvent pour que nous négligions d'y insister. — *Voy. Acén.*

Au commencement ou dans l'intérieur d'un mot polysyllabique, toutes nos voyelles gardent leur son naturel, et c'est pour cela qu'il serait inutile de les accentuer. Cependant l'*E,* à cause de ses intonations différentes, mérite une exception, et il a besoin d'un signe qui marque sa consonnance grave ou aiguë, ouverte ou fermée; nous n'avons pas cru pouvoir nous en dispenser même dans les monosyllabes *(Voy. lettre E).* Pour les autres voyelles, quand elles forment diphthongues ou triphthongues, quelle que soit leur place dans le mot, la dominanté est toujours distinguée par l'accent circonflexe.

Mais c'est surtout à la finale des mots que se fait la cadence, que se produit la modulation propre aux idiomes méridionaux. C'est là, sur la dernière syllabe ou sur la pénultième, que repose l'accent tonique, cette inflexion qu'aucun signe n'indique le plus souvent, mais qui bien des fois aussi est signalée par la présence de l'accent grammatical. Nous rappelons cette règle.

Dans notre dialecte, les voyelles *A* et *U* exceptées, toutes les autres, y compris la composée *ou,* sont féminines ou muettes quand elles se trouvent à la fin d'un mot polysyllabique, seules ou suivies d'un *s,* ou en composition d'une diphthongue ou triphthongue, à moins toutefois qu'elles ne soient accentuées.

Ce principe est général et absolu. Aussi qu'arrive-t-il dans la prononciation? La tonique, qui est dans chaque mot, et seulement à la fin, ne peut s'appuyer que sur une syllabe pleine, forte ou masculine; la tenue est donc amenée sur la dernière, grave de sa nature ou marquée d'un accent. Sur cette syllabe se module la note, se condense l'imperceptible repos prosodique. Les syllabes précédentes, quelle que soit d'ailleurs leur qualité ou leur nature, sonnent de leur son naturel sans doute, mais se prononcent plus rapidement, plus légèrement en quelque sorte, la voix s'arrêtant sur la syllabe accentuée, sur la voyelle dominante, quand il y a diphthongue émise d'un seul jet.

L'application en exemples est saisissante. Ainsi *A* naturel, toujours éclatant, est néanmoins bref dans *bardò,* bardot; *tantòs,* tantôt; *éscaloù,* échelon; *Léngadò,* Languedoc, tandis qu'il est long et grave dans les mots homographes, *bardo,* bât; *tantos,* les tantes; *éscalou,* ils grimpent; *léngado,* coup de langue, etc., etc. Toute la différence est dans l'accent final, qui convertit la syllabe tonique de brève en longue, d'une noire fait une blanche, et produit cette inversion musicale et un sens nouveau. Il en est de même pour les autres voyelles. Le secret de la prononciation vraie et juste, comme la raison de notre orthographe, ne tient qu'à l'observation de cette règle.

Pour en revenir maintenant à notre article, il est facile de comprendre sur le mot *Aoûs* la nécessité et l'effet de l'accent. Si la finale n'était pas accentuée, elle resterait muette féminine, et par son contact avec la voyelle forte *a,* elle serait absorbée, et deviendrait diphthongue, se confondant avec elle. L'accent grave la dégage, et avertit qu'elle doit servir d'appui à la voix : il décide du son et du sens. Dans la versification, l'épreuve est bonne à faire : *lou més d'aoûs,* le mois d'août, ne rime pas avec *lous dédâous,* les dés à coudre, pas plus que, par une raison semblable, ne rimeraient *lous maoûs,* les carreaux de terre

Digitized by Microsoft ®

cuite, avec *lous mâous*, les maux. Pourquoi ces différences d'assonnances dans des mots où les mêmes voyelles se reproduisent ? Simplement parce que ici ou là la position de l'accent a été intervertie. La tonique est fixée dans les premiers sur *oùs* accentué, qui fait un mot dissyllabe de *a-oùs* et *ma-oùs*, et dans les derniers *dédâous* et *mâous*, il y a diphthongue, et la voix pèse sur l'*â*.

Au moyen de cette simplification et sans préjudice pour l'intelligence du mot, on arrive à cet autre principe du languedocien, de n'écrire que comme on prononce, avec les seules lettres nécessaires, et toutes devant être articulées. La parasite *h* pourrait donc être sacrifiée dans bien des mots sans que le sens eût à en souffrir. *Maoù* servirait d'exemple, et dans le même cas se trouverait *traì*, trahir, dissyllabe par l'accent, qui ne se confondrait pas non plus avec *traï*, il jette, monosyllabe par la diphthongue.

Ces observations se répéteraient également sur les autres voyelles. Elles viendront à leur place, mais il est déjà facile de les pressentir par l'épellation des mots : *Saì*, panne de porc, et *saï*, céans ; *mïoù*, meilleur, et *mîou*, mien ; *fiò*, feu, et *fïo*, fille ; *péis*, pays, et *péis*, poissons, et dans la longue série des homographes que nous avons cités, que l'absence ou la présence de l'accent sur une des lettres de la syllabe finale modifie si profondément.

L'harmonie de notre langue se compose de ces nuances de tons et de demi-tons, qu'il est indispensable de noter distinctement dans l'écriture. C'est la quantité prosodique, la mesure, que l'orthographe a charge de marquer. Nous avons essayé de poser quelques règles, qui se complèteront d'observations successives, principalement en traitant des voyelles et de leur assemblage dans les diphthongues. L'intelligence de notre dialecte est toute dans la prononciation juste; la notation écrite doit tendre à s'en rapprocher autant que l'alphabet usuel, adopté, classique, peut le permettre.

Aousa, *v.* Oser, avoir l'audace ; s'enhardir.

Dér. du lat. *Ausus*, part. pass. de *audere*.

Aousar, *s. m.* Hussard ou housard, corps spécial de cavalerie légère.

Corr. du fr.

Aousardo (à l'), *adv.* A la housarde, à la mode des housards; cavalièrement.

Aouséro ou **Lâouséro**, *s. f.* Lozère, chaîne de montagnes qui donnaient autrefois leur nom à toute la contrée, et le donnent aujourd'hui à un département. Les principaux sommets de la Lozère sont granitiques, mais son extrémité orientale, qui est dans le département du Gard et se nomme la Tête-de-Bœuf, est composée de schiste micacé, comme la plupart des montagnes secondaires qui suivent sa direction. Il paraît que c'est de cette espèce de pierre, qu'on appelle *lâouso* dans le pays, que le mot *Lâouséro* aurait été formé, et l'usage actuel l'a contracté par celui de *Aouséro*.

Aousérò, oto, *adj.* Lozerot, habitant de la Lozère ou du départ. qui porte ce nom. — On ne sait pourquoi ces habitants, lorsqu'ils se répandent dans la France, semblent vouloir renier ce nom de *Lozerot* et le remplacer par celui de *Lozérien*, qui est antipathique au génie de leur langue originaire. Si on les appelle *Lozériens*, à Paris, sur parole, ils restent *Lozerots* pour leurs voisins du Languedoc. — *Voy. Gavò.*

Aousì, *v.* Ouïr, entendre ; percevoir les sons ; écouter. — *Aouses?* m'entends-tu ? entends-tu? Ce temps de verbe appartient à un dialecte au-dessus d'Alais; car ici il ferait : *âousisses?* Il est cependant très-adopté. *Ou save pas qué pér âousì dire*, je ne le sais que pour l'avoir ouï dire, je ne l'ai pas vu. *N'aï pas âousì dire aquò*, je n'ai pas entendu parler de cela. *Aquò faï bon âousì dire*, c'est bon à savoir. *Sé vène, m'âousiras*, si je viens, tu m'entendras. *Diou vous âousie!* Dieu vous écoute! J'en accepte l'augure.

Dér. du lat. *Audire.*

Aousido, *s. f.* Ouïe, l'un des cinq sens ; faculté d'ouïr. —*I-a léva l'âousido*, il l'a étourdi du coup. *Partì d'âousido*, prendre feu à la première parole; être prompt et vif; se décider étourdiment et sans réfléchir.

Dér. du lat. *Auditus.*

Aousidoù, *s. m.* Tympan, orbite auriculaire; oreille.

Dér. de *Aousì.*

Aousidouïros, *s. f. pl.* Oreilles; organe auditif. —S'emploie pour ouïe et oreille, en poésie et style trivial.

Dér. de *Aousì.*

Aousino et **Eousino**, *s. f.* Gland du chêne vert. — *Car d'âousino*, chair ferme et de bonne qualité, telle que celle des porcs qui se nourrissent de glands. On pousse la comparaison jusqu'à l'espèce humaine : quand on pince les joues rondes et fermes d'un bel enfant, on dit : *Aquò's dé car d'âousino.* — *Voy. Eousino.*

Dér. de *Eouse.*

Aoussé, *s. m.* Troussis; plis qu'on fait au bas de la robe des enfants et qu'on découd pour l'allonger à mesure qu'ils grandissent. — *Voy. Hâoussé.*

Dér. de *Hâoussa.*

Aoussèl, *s. m.* Dim. *Aoussélé, Aousséloù ;* augm. et péj. *Aoussélas.* Oiseau, animal vertébré et ovipare, ayant un bec, des plumes et des ailes. — *L'âoussèl dé Sén Lu*, l'oiseau de saint Luc, le bœuf, parce qu'on le représente ailé; se dit ironiq. d'une personne lourde, pesante, qui ressemble par sa marche et sa tournure à un bœuf.

Aoussélé est proprement un petit oiseau; *âoussélòu*, un oiseau de nichée; *âoussélas*, un oiseau de proie, un gros et vilain oiseau.

Aoussèl, *s. m.* Instrument pour porter le mortier; sorte de benne en planches, ouverte d'un côté et à deux manches, que l'on porte sur le cou, pour monter le mortier aux maçons sur leur échafaudage; on l'appelle en fr. oiseau ou mieux augeot, qui paraît être une corruption de augéot, petite auge.

Dér. de la bass. lat. *Aucellus*, dit pour *avicellus*, dim. de *Avis.*

Digitized by Microsoft®

Aousséla (s'), *v.* S'ébouriffer, comme font les oiseaux en colère; se hérisser. Au fig. se mettre en colère, s'irriter, s'emporter, hausser le ton, monter sur ses grands chevaux.

Dèr. de *Aoussèl.*

Aoussélino, *s. f.* La gent volatile, qui porte plumes; les petits pieds. Quelquefois se dit fam. et par contre-vérité d'un gros oiseau de rapine.

Dér. de *Aoussèl.*

Aoussén, *s. m.* Absinthe, armoise-amère, *Artemisia absinthium,* Linn. Plante de la fam. des Composées corymbifères; elle croît dans les montagnes des Cévennes. — La plante n'a de commun avec la liqueur du même nom, fabriquée aujourd'hui, que le souvenir de ce baptême primitif, où les feuilles de la tige macérées entraient pour quelque chose, au moins pour leur parfum. Aussi le vieux nom languedocien n'est plus connu qu'en botanique, et les amateurs du breuvage dont nous parlons, en ont fait bravement : *Arsénto,* et s'empoisonnent pour faire la mode, tout en parlant mal leur langue.

Aoussuro, *s. f.* Hauteur, éminence, cime d'une montagne; tout endroit comparativement plus élevé qu'un autre. — *Sus l'àoussuro,* sur la hauteur, au sommet.

Dér. de *Nàoussa, nàou.*

Aouta, *s. m.* Autel, table destinée aux sacrifices et particulièrement à la célébration de la messe. — *Lou grant-àouta,* le maître-autel.

Dér. du lat. *Altare.*

Aoutouna, *v.* Automner; jeter du bois dans l'arrière-saison; mûrir en automne. — Se dit particulièrement de la pousse que fait le mûrier après avoir été dépouillé de sa feuille et taillé au commencement de l'été. C'est au prop. pousser en automne.

Aoutouno, *s. f.* Automne, troisième saison de l'année, entre l'été et l'hiver.

Dér. du lat. *Autumnus.*

Aoutour, mieux : **A l'éntour,** *adv.* Autour, à l'entour, aux environs. — *Es àoutour de mièjo gnuè,* il est environ minuit.

Formé de *Aou,* article, et de *tour.*

Aoutre, âoutro, *pron. et adj.* Autre. — *D'àoutre-tén,* autrefois, jadis. *Aoutre màou noun y agué!* Que tout le mal se réduise là! Oh! pour cela, c'est un petit malheur! *Coumo disiè l'àoutre,* comme disait cet autre : sorte de précaution oratoire pour commencer une phrase proverbiale. *Tout un ou tout àoutre,* tout blanc ou tout noir, point de milieu. *Es tout àoutre,* il est singulièrement changé, on ne le reconnaîtrait pas. *Un co l'un, un co l'àoutre,* tantôt l'un, tantôt l'autre; alternativement. *Uno àoutro fès,* une autre fois; pas cette fois-ci, une autre.

Dér. du lat. *Alter.*

Aoutroméu ou **Aoutramén,** *adv.* Autrement, d'une autre manière; sans cela; sinon. — *Faras cé qué té dise, àoutroméu!...* tu feras ce que je te dis, sinon!... Dans le dialogue familier, on l'emploie d'une manière explétive, et sans qu'on lui attache un sens positif : *Aoutramén disias qué...,* vous disiez donc. C'est une formule pour changer de propos, pour ramener à la question.

Aoutros-fès, *adv.* Autrefois, jadis, au temps passé.

Aouzoù, *s. m. n. pr.* de lieu. Auzon, hameau de la commune d'Allègre, arrondissement d'Alais; et Alzon, chef-lieu de canton, arrondissement du Vigan.

Les deux appellations sont les mêmes en languedocien, et se trouvent aussi mentionnées dans le dénombrement des feux de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes, en 1384, avec la même orthographe latine, *Alsonum.* On sait la facilité de *al* à se transformer en *au* et à s'exprimer par *àou* dans la langue vulgaire : le français n'a pas eu de préférence; mais la communauté d'étymologie des deux mots n'en est pas altérée. Il est à remarquer que la finale *ou* en lang., *on* en fr., provenant du suffixe lat. *O* ou *onus, onum,* est quelquefois diminutive, mais elle marque aussi l'abondance et communique à la chose représentée par le radical une idée de dérivation, de conformité de nature ou de ressemblance, en même temps que de quantité (*Voy. Ou,* suff.). Quant au corps même du mot, la forme au pluriel *aouz, auz, als,* semble ne pas être tout à fait insignifiante: elle n'aurait pas été employée pour indiquer simplement une localité placée sur une élévation et comme isolée, mais plutôt une localité entourée de hauteurs, dans un pays de montagnes, où s'élèvent de nombreuses collines. C'est avec cette signification que le sens du suffixe lui conviendrait en donnant plus d'énergie au radical, et que l'application serait exacte pour les deux villages.

Apaïa, *v.* Garnir de paille; faire la litière aux chevaux; jeter de la paille sous les animaux pour leur litière.

Dér. de *Païo.*

Apanlì (s'), *v.* Pâlir, devenir pâle; se faner, s'étioler.

Dér. de *Panle.*

Apâourì, *v.* Appauvrir, rendre pauvre; rendre moins fertile; devenir mauvais; épuiser. — *L'àoumorno apàourìs pas,* l'aumône ne rend pas plus pauvre. *Lou tén s'apàourìs,* le temps se gâte, il se couvre.

Dér. de *Pàoure.*

Apâousa (s'), Se poser, prendre pied, comme fait le gibier après une remise. — *S'apàousa,* dans le sens du fr. s'opposer à..., n'est qu'une corruption, mais il se dit quelquefois. Il n'a pas la même étym.

Dér. de *Pàouso.*

Apâousado, *s. f.* Reposée, lieu où le gibier se repose pendant le jour ou après une remise. — *Tira à l'apàousado,* tirer à la reposée, au gîte. — *Voy. Pàousado.*

Dér. de *Pàouso.*

Apâouta (s'), *v.* Tomber sur ses mains; se mettre sur les mains.

Dér. de *Pàouto.*

Apâoutoùs (d'), *adv.* A quatre pattes; sur les pieds et les mains.

Dér. de *Pàouto.*

Digitized by Microsoft®

Apara, *v.* Défendre, protéger, prendre la défense. — *S'aparo coumo un catévès*, il se défend de bec et d'ongles. *S'apara dou frè*, se garantir du froid. *Po pas s'apara dou proufi*, il ne peut pas se défendre contre la fortune; il a un bonheur insolent; tout lui réussit. *Apara las mouscos*, chasser les mouches.

Dér. du lat. *Apparare*, armer pour la défense. En ital. *Parare*, en esp. *Parar*.

Apara, *v.* Tendre, présenter un récipient quelconque pour recevoir ce qu'on y jette; attraper au vol ce qu'on vous jette. — *Aparo toun fandâou, lou pagnè, toun capèl, ta man*, tends ton tablier, le panier, ton chapeau, ta main.

Dér. du lat. *Aperire*, ouvrir.

Aparamén, *adv.* Probablement, apparemment, sans doute.

Empr. au fr.

Aparéïà, *v.* Accoupler, appareiller; ranger deux à deux.

Dér. de *Parèl*.

Aparénço, *s. f.* Physionomie extérieure d'un objet, ses apparences, ce qu'il semble être; vraisemblance, probabilité. — *Aquèl bla a bono aparénço*, ce blé en herbe promet beaucoup. *Y-a pas aparénço qué partiguén hiuèï*, il est peu probable que nous partions aujourd'hui.

Dér. du lat. *Apparere*.

Aparénta, ado, *adj.* Apparenté, allié. — *Vous sès pas mâou aparénta*, vous voilà bien apparenté; vous avez des parents dont vous pouvez être fier.

Aparénta (s'), *v.* S'apparenter, former par un mariage des liens d'affinité avec une famille.

Dér. du lat. *Ap* pour *ad*, et *parens, parentis*.

Aparia, *v.* Egaliser, rendre égal; unir, ajuster. — On *aparia* les vers à soie de différents âges, en donnant aux plus jeunes plus de chaleur et de nourriture. — *Aparia las létros*, assembler les lettres quand on apprend à lire. *Y-a pas rés qu'aparie aquò*, il n'y a rien de pareil à cela; tel homme ou tel objet n'ont pas leur pareil.

Aparia (s'), *v.* S'apparier, s'accoupler, se réunir par paires; se comparer, se mesurer.

Dér. du lat. *Par*, d'où *parèl*.

Apartémén, *s. m.* Appartement. — C'est un emprunt au fr. pour désigner un appartement de luxe, la chambre d'honneur ou le salon de parade; le terme générique est *Mémbre*. — *V.* c. m.

Apartént, *v.* Appartenir, être dans la possession de quelqu'un. — *Aquò i-appartèn bé, émb'un homé dé soun éspèço, dé faïre lou déspichoùs*, il convient bien à un homme de sa sorte de faire le dédaigneux.

Dér. du lat. *Pertinere, pertinet*.

Apèl, *s. m.* Appel; recours exercé devant une juridiction supérieure. — *Faïre l'apèl*, faire son compte.

Empr. au fr.

Apéla, *v.* Appeler, nommer; faire venir à soi, attirer. — *Lous valas apèlou la barbasto*, les cours d'eau attirent la gelée blanche. *Lou marin apèlo la plèjo*, le vent du midi amène la pluie. *Aquò s'apèlo parla!* voilà parler, voilà qui est parler. *Aquò s'apèlo un homé*, voilà un homme de tête et de cœur. *Aquò s'apèlo!* dit-on souvent comme interj. pour exprimer l'admiration: voilà qui est bien! voilà qui est beau!

Dér. du lat *Appellare*.

Apéna (s'), *v.* S'appliquer, apporter ses peines et ses soins.

Dér. de *Péno*.

Apéndris, drisso, *s. et adj.* Apprenti, qui fait son apprentissage.

Corr. du fr. *Apprenti*.

Apéndrissage, *s. m.* Apprentissage.

Avec une légère variante qui vient du génie de la langue, empr. au fr.

Apéns (Lous), *s. m. pl.* Hameau de la commune de La Melouze, arrondissement d'Alais. La prononciation du mot est la même en fr. qu'en lang.

Dér. du celt. *Pen*, cime; sommet, pointe d'une montagne. La lettre *a* qui le précède n'est que l'augment initial. La situation de ce hameau explique son nom. En allem. *pinn*, et *pfin*, haut, élevé, hauteur, sommet. En lat. *pinna*, créneau de mur; *pinnaculum*, faîte, pinacle, ont la même origine du gaulois *pen*. L'*Apennin, les Apennins*, célèbres montagnes d'Italie, *Alpes penninæ, Apenninæ*, sont le même mot que notre *Apéns*.

Apénsiouna, *v.* Bailler à emphytéose, ou à bail emphytéotique, ou à locaterie perpétuelle. C'est aliéner un immeuble quelconque moyennant le service d'une rente constituée et perpétuelle, dont le bailleur ne peut exiger le remboursement tant que la rente est régulièrement servie.

Dér. de *Pénsiou*.

Apèou, *s. m.* Appeau; toute sorte de sifflet avec lequel on contrefait la voix des oiseaux pour les attirer dans les filets ou à portée du fusil. Le même que *Souné*. — *V.* c. m.

Dér. de *Apéla*.

Apérési (s'), *v.* Devenir paresseux, mou, lâche au travail; s'accoquiner.

Dér. de *Péréso*.

Apésa, *v.* Prendre pied; appuyer le pied; donner du pied à quelque chose, comme à un sac, à une échelle, à une planche, qu'on place debout et que l'on *apéso* pour les rendre plus solides.

Dér. de *Pè*, au plur. *pèses*.

Apéti, *s. m.* Appétit, besoin ou seulement désir de manger. — *Es pas l'apétì qué manquo*, ce n'est pas faute d'appétit si nous ne mangeons pas.

Dér. du lat. *Appetere*.

Apétouì, ido, ou **Apétounì, ido**, *adj.* Apprêté. Ne se dit que du pain et ne se prend qu'en mauvaise part. On ne dit pas en effet: *Dé pan bièn apétouì;* mais: *Aquél pan és mâou apétouì*, ou *apétouïdas*, qui est le péjor.

Digitized by Microsoft ®

L'étym. est-elle dans *Apétì*, ce qui contrarierait un peu le sens de ce mot, toujours appliqué à un pain qui ne l'excite guère; ou bien serait-elle dans sa formation, *a* grec privatif, et une altération du mot *pâte*, arrangé euphoniquement, ce qui ne serait pas sans exemple ?

Api, *s. m.* Céleri, *Apium graveolens*, Linn. Plante potagère de la famille des Ombellifères. — *Api bouscas*, Ache, sorte de céleri à feuilles et à côtes plus menues, qu'on n'emploie que par brins dans un potage. Son arome est beaucoup plus fort que celui du céleri franc.

Au commencement de ce siècle, on raconte qu'un de nos concitoyens, obligé d'aller à Paris, se promit bien d'y faire ample récolte de découvertes qu'il publierait au retour. Dans ce but, à son premier dîner au restaurant, il cherche sur une longue carte un de ces mets inconnus sur les bords du Gardon; il le trouve enfin et demande des céleris au jus. On ne les lui fit pas attendre; mais à peine y eut-il goûté, qu'il s'écrie : *Aï! sacrédì ! lous célérìs soun d'apis !* Le mot est resté.

Dér. du lat. *Apium*, formé de *apis*, parce que sa fleur est recherchée par les abeilles.

Apialoù, *s. m.* Etai, étançon; appui; jambe de force pour soutenir les cintres en bois d'une voûte. — *L'apialoù* est un étai posé verticalement ou obliquement, quand il soutient un pan de mur qui menace ruine; *lou pincèl* est ce même étai placé horizontalement, quand il est destiné à prévenir l'éboulement d'un mur ou d'une tranchée de terre. — *Voy. Pincèl.*

Dér. du lat. *Pila*, pilier.

Apialouna, *v.* Etançonner, étayer, étrésillonner; poser un étai.

Dér. d'*Apialoù*.

Apiè, *s. m.* Rucher; ensemble, collection des ruches dans un même lieu. — *Voy. Abél.*

Dér. du lat. *Apis*, abeille; *aparium*.

Apignéla, ado, *adj.* Serré comme les écailles ou comme les amandes d'une pomme de pin.

Dér. de *Pigno*.

Apitança, *v.* Ménager le mets que l'on mange, en y ajoutant beaucoup de pain, en sorte que le mets ne serve que de véhicule, d'assaisonnement à celui-ci qui, selon les règles d'une bonne hygiène et surtout de l'économie domestique, doit être le principal aliment. Les enfants, qui sont naturellement gourmands, font tout le contraire; aussi est-ce particulièrement pour eux que le mot *apitança* est employé.

Dér. de *Pitanço*.

Aplacarda, *v.* Placarder; mettre ou afficher un placard; appliquer contre un mur, y lancer un objet quelconque de nature à y rester appliqué, à s'y coller. — *Aplacarda qudouquùs*, lancer quelqu'un contre..., le coller au mur, l'y fixer en le tenant par le cou ou la poitrine.

Dér. de *Placar*, pris pour affiche.

Aplana, *v.* Aplanir; niveler; rendre uni, rendre lisse.

Dér. de l'adj. *Plan*, du lat. *Planus, explanare*.

Aplanaje, *s. m.* Action d'aplanir, aplanissement.

Aplatì, *v.* Aplatir, rendre plat; lancer avec force contre un mur, contre la terre, contre un corps dur.

Dér. de l'adj. *Pla*.

Aplèjì (s'), *v.* Devenir pluvieux, tourner à la pluie.

Dér. de *Plèjo*.

Apliqua (s'), *v.* S'appliquer; porter toute son attention, son zèle, son savoir-faire. — Il est principalement employé pour exprimer l'application d'un écolier studieux.

Empr. au fr.

Aploun, *s. m.* Aplomb; ligne verticale, équilibre résultant pour un corps de l'observation de cette ligne. — *Aquél mur és pas gaïre sus soun aploun*, ce mur n'est guère d'aplomb.

L'aploun est un outil de maçon en forme de triangle rectangle, à l'angle droit duquel est fixé un cordon qui est terminé par une boule de plomb. Cet instrument sert à reconnaître le nivellement des assises d'un mur ou du gisement d'une pierre de taille, c'est-à-dire son parallélisme avec l'horizon.

D'aploun, adv. D'aplomb. — Se dit pour : fortement, avec décision, sans hésiter.

Dér. de *Ploun*.

Apotro (Bon), *adj. m.* Bon-apôtre. — *Faïre lou bon-apotro*, se faire meilleur qu'on n'est, affecter la probité, la générosité. *Es un bon-apotro*, se dit ironiquement soit d'un homme faux, hypocrite; soit d'un libertin, soit d'un homme peu obligeant ou de mauvaise foi.

Dér. du grec Ἀπόστολος, envoyé, messager.

Apouènta, *v.* Pointer, ajuster vers un but. — Terme de jeu de boules; c'est lancer sa boule modérément, terre à terre, de manière à approcher le plus près possible du but ou cochonnet. C'est le contraire de *tira*, qui signifie : lancer sa boule avec force contre celle de l'adversaire pour la déplacer, ou l'éloigner du but. On dit au fig. et proverb. : *Tiro, qué iéou apouènte*, passe devant, je te suivrai. On le dit surtout des filous ou fripons, qui s'entendent pour duper quelqu'un.

Dér. de *Pouèn*, point, qui est l'expression reçue au jeu de boules pour désigner le gain du coup. On dit : *Ès iéou qu'aï lou pouèn*, c'est moi qui gagne le coup. — *Voy. Pouèn.*

Apoulidì, *v.* Enjoliver, rendre joli; embellir.

Dér. de *Poulì*, adj.

Apoulina, *v.* Dresser un jeune cheval, faire son éducation; le maquignonner. Au fig. former par la flatterie; amadouer; habituer; déniaiser. — *Uno fïo apoulinado*, une fille délurée, bien manièrée, qui a toutes les ruses de la coquetterie, ou bien une jeune fille bien apprivoisée, dont l'éducation amoureuse est faite.

Dér. de *Poulì*, poulain.

Apouloun, *s. m.* Casaquin, sorte de spencer de femme, d'une étoffe ou d'un dessin différent de la jupe. Cette mode de nos grand'mères a duré longtemps, elle revient aujour-

Digitized by Microsoft ®

d'hui. Il est probable que ce nom lui est venu du fr. *Apollon,* en usage dans le grand monde, toujours savant et fort en mythologie. En arrivant au peuple, il y est resté pour représenter génériquement toute sorte de vêtements justes à la taille et ne formant qu'un corsage sans jupe. Cependant le renouveau de la mode a introduit de nouvelles dénominations, et il est douteux qu'elles soient plus heureusement trouvées : ce qui a dû faire conserver l'ancien nom.

Apouncha, *v.* Rendre pointu; donner de la pointe, former la pointe d'un outil en fer ou en bois. Au fig. *Apouncha d'argén,* mettre l'argent au bout des doigts ; payer comptant. — *Tout aquò apounchariè pa'n fus,* tout cela n'aboutit à rien. *Apouncha dé joun émb'uno masso,* faire un travail de dupe, une œuvre sans objet.

Dér. de *Pouncho.*

Apoupouni, *v.* Choyer, dorloter, comme une nourrice fait pour un enfant en le berçant sur son sein.

Dér. du gasc. *Poupos,* sein, mamelle; ou du fr. *Poupon.*

Apouridl, *v.* Faire pourrir, réduire en dissolution, en décomposition. Au fig., gâter un enfant.

Dér. de *Pourì.*

Apourta, *v.* Rapporter, comme fait un chien qui rapporte ce que son maître a jeté, ou laissé, ou caché même pour éprouver son intelligence et la finesse de son odorat. C'est là la seule acception de ce mot, qui ne reproduit aucune de celles du verbe *apporter* dont il est cependant le dérivé.

Apoustïos, *s. fém. plur.* Attelles, terme de chirurgie ; minces et petites planches pour maintenir les fractures d'os.

Dér. et dim. de *Pos.*

Apoustoumi ou **Apoustémi,** *v.* Apostumer, venir à suppuration; abcéder.

Dér. du gr. Ἀπόστημα, abcès.

Apouticari, ou mieux **Pouticari,** *s. m.* Pharmacien, apothicaire. — *Aquò's un conte d'apouticari,* c'est un compte d'apothicaire, un mémoire enflé à plaisir.

Dér. du gr. Ἀποθήκη, boutique.

Apradì, *v.* Gazonner, semer un champ de graine de foin ; mettre en pré. — *S'apradis dé pér él,* il se garnit lui-même de plantes fourragères.

Dér. de *Pra.*

Aprêne, *v.* Apprendre, acquérir quelque connaissance qu'on n'avait pas ; retenir, graver dans sa mémoire; être averti, prévenu ; instruire, enseigner. Dans le sens d'*apprendre,* il signifie : apprendre une leçon, un métier ; mais non point apprendre une nouvelle, un ouï-dire. — *Aï aprés ma liçoù,* j'ai appris par cœur ma leçon. *Aprênguè d'èstre maçoù,* il apprit le métier de maçon. *S'ou és aprés,* il s'est formé lui-même sans maître.

Aprêne se dit aussi des plantes ou arbres transplantés, qui poussent de nouvelles racines, et d'une greffe qui commence à pousser ; reprendre.

Dér. du lat. *Prehendere.*

Aprèts, *s. m. pl.* Apprêt ; préparatifs ; préparation en général. Il signifie aussi : apprêt, raideur d'une étoffe produite par sa préparation ou par la teinture.

Empr. au fr. En ital. *Appresto.*

Après, *adv. et prép.* Après, ensuite. — *Après la mort, lou mèje,* après la mort, le médecin ; c'est de la moutarde après dîner. *M'ès toujour après,* il m'est toujours après.

Aprés, ésо, *adj. et part. pass.* de *Aprêne.* Appris. — Quand il s'emploie adjectivement, ce n'est guère qu'en mauvaise part; alors il signifie : élevé, éduqué. — *Siès bièn mdou aprés,* tu es bien mal élevé, mal embouché. *Un mdou-aprés,* un mal appris, un insolent.

Aprésta, *v.* Apprêter, préparer, disposer; assaisonner, faire cuire; tenir prêt.

Dér. de l'ital. *Appretare.*

Aprima, *v.* Amincir, rendre mince; amenuiser; émincer (*Voy. Amènuda*). — *S'aprima,* maigrir, s'user.

Dér. de *Prim.*

Aprivada, *v.* Apprivoiser, priver; rendre plus doux, plus traitable un animal ou une personne d'humeur sauvage et farouche.

Dér. du lat. *Privatus.*

Aproucha (s'), *v.* S'approcher de quelqu'un ou de quelque chose.

S'aproucha est employé particulièrement pour : s'approcher des sacrements, communier. — *A Pasquo fôou s'aproucha, faïre soun dévé,* il faut faire ses Pâques.

Empr. au fr.

Apronchan, *adv.* Approchant; environ; à peu près.

Formé de *Aproucha.*

Aproufita, *v.* Profiter ; économiser ; ne pas laisser perdre. — *Aproufita sas fardos,* user ses hardes jusqu'à la corde. *Aproufitè cént écus davan soun mariage,* il ramassa cent écus avant son mariage. *Aproufito bièn dou coulèje,* il profite bien des leçons qu'il reçoit au collége.

Dér. de *Proufi.*

Aproumés, ésso, *part. pass.* de *Aproumètre.* Voué, promis.

Aproumètre, *v.* Promettre, donner l'assurance; s'engager ; vouer; engager sa foi; passer des pactes de mariage. — *T'aproumète qué m'ou pagaras,* je te réponds que tu me la paieras. — *Vous aproumète qu'ès pas vraï,* je vous assure que ce n'est pas vrai. *Aï aproumés moun éfan dou blan,* j'ai voué mon enfant au blanc : c'est-à-dire j'ai fait vœu de l'habiller tout en blanc en l'honneur de la sainte Vierge. *Mé soui aproumés,* je me suis voué, j'ai fait vœu à Notre-Dame.

Dér. du lat. *Promittere.*

Apuïa, *v.* Appuyer; étayer; soutenir; protéger.

Dér. de la bass. lat. *Appodiare.*

Apuïage, *s. m.* Droit d'appui, de mitoyenneté. — *Té faraï paga l'apuïage,* je te ferai payer la mitoyenneté.

Aquél, élo, *pron. dém.* Ce, cet, cette, celui, celle. — *Aquél d'aquì,* celui-là. *Es pas aquél qué déouriè réstre,* il

Digitized by Microsoft ®

n'est pas tel qu'il devrait être. *Oh ! aquélo saï èro pa'ncaro éstado*, oh ! voilà un propos que nous n'avions pas entendu ! en voilà bien d'une autre ! *Soui pas aquél qué mé crésès*, je ne suis pas l'homme que vous croyez.

En ital. *Quello ;* en esp. *Aqueste, aquello.*

Aquéste, ésto, *pron. dém.* Ce, cet, cette, celui-ci, celle-ci. — *D'aquéstes ans*, il y a quelques années. *D'aquéste tén*, par ce temps-ci.

En ital. *Quésto ;* en esp. *Aqueste.*

Aquì, *adv.* Là, dans cet endroit ; près du lieu où l'on est. — *Pér-aquì*, de ce côté-là, par là. *Vèn dé passa pér aquì*, il vient de passer de ce côté. *Coumo vaï voste pèro ?* — *Pér-aquì*, Comment se porte votre père ? — Coussi, coussi, par ci, par là. *D'aquì-aquì*, d'un moment à l'autre, de là là. *S'én souvèn pas d'aquì-aquì*, il ne s'en souvient pas d'ici là. *D'aquì et d'aïlì*, de çà et de là, à droite et à gauche. *Aïlì* n'est pas de notre Dictionnaire : c'est un de ces mille mots inventés pour l'euphonie. Le languedocien aime surtout à procéder par consonnance ou rime dans la plupart de ses dictons. *Aquél d'aquì*, celui-là. *Aquò d'aquì*, cela même. *Es aquò d'aquì*, c'est bien cela. *Aquì-dré*, vis-à-vis d'ici, en droite ligne. Mais cette expression est le plus souvent explétive. Les gens de la campagne, surtout à l'est d'Alais, ce qu'on nomme les *Gounèls*, s'en servent sans aucune espèce d'à-propos, sans besoin. *Sès ana à la fièïro hièr ? — Aqui-dré y anèro bé*, Avez-vous été hier à la foire ? — Ma foi oui, j'y fus. Ce n'est réellement qu'un moyen d'allonger la phrase, de se donner le temps de répondre catégoriquement.

En ital. *Qui ;* en esp. *Aqui.*

Aquîoula, *v.* Acculer ; pousser et serrer dans un coin ou contre un mur ; empêcher de reculer ; faire pencher une voiture, une charrette sur son arrière ; faire tomber sur le derrière.

Dér. de *Quìou.*

Aquìs, *s. m.* Acquit, quittance. — *Un bé dé bon aquìs, dé michant aquìs*, une fortune bien ou mal acquise.

Empr. au fr. Dér. du lat. *Acquirere.*

Aquissa, *v.* Haler des chiens pour les faire battre ; exciter deux ennemis, deux rivaux l'un contre l'autre. — Le même que *Atissa.* — *V.* c. m.

En celto-breton, *Atizar*, m. sign. Le mot est-il formé par onomatopée de *quis-quis*, cri d'excitation, ou bien le verbe a-t-il inspiré l'onomatopée ?

Aquita, *v.* Acquitter, solder, payer intégralement. — *Qudou s'aquito faï cabdou*, qui paie ses dettes s'enrichit.

Empr. du fr.

Aquò, *pron. dém.* Ça, cela, cette chose-là. — *Coumo aquò*, comme cela, ainsi. *Aquò d'aquì*, cela, cela même. *Aquò-bo*, mot-à-mot : cela bon, signifie une liqueur quelconque moelleuse et sucrée, ou toute autre friandise. *Un pichò vèïre d'aquò-bo*, un petit verre du meilleur. *Un d'aquò*, une chose, une affaire dont on ne se rappelle pas le nom. *Emb'aquò* ou *End'aquò*, avec cela, pourtant, cependant. *D'aquò*, de cela, de cette chose. *A fosso d'aquò*, il a beaucoup de biais, d'esprit, de subtilité, d'adresse. *A d'aquò*, il a du quibus. *Fòou d'aquò*, il faut de l'argent. *Aquò's*, contraction de *aquò és*, c'est. *Aquò's aquò*, c'est cela, c'est bien cela. *Aquò'ro*, contraction de *aquò èro*, c'était. *Aquò vaï aquì*, c'est la conséquence naturelle de cela. *Aquò tambo bièn*, cela arrive bien, à propos, à point nommé. *Aquò vaï bièn*, cela va bien. *Qu'ès aquò ?* qu'est-ce que c'est ? *Aquò's aquò*, c'est cela. *Aquò's p'aquò*, ce n'est pas cela. *As vis aquò ?* as-tu vu cela ? *Vèïras aquò*, tu verras, tu me la paieras. *Aquò sé dis*, cela se dit ; on en parle.

Aquò se prend quelquefois comme prépos. pour *éncò*, chez. — *Anan aquò dé moun pero*, nous allons chez mon père. — *Voy. Encò.*

Dér. du lat. *Quod.*

Ar, *s. m.* Arcade, arceau, construction en courbure de voûte. — Au plur. *Lous ars*, les arceaux, les arcades. Le marché à Alais était entouré de portiques ou arcades. L'étalage des légumes et autres marchandises, dans le temps des foires et des marchés, se fait *souto lous ars. L'ar dé Vius*, l'Arc-des-Vieux, carrefour à Alais, formé en voûte à la rencontre des rues Valaurie, Bouquerie et Raymond Pellet : il vient de disparaître. *Vius* nous paraît être ici un nom propre : l'art. *dé* au sing. l'indique. On aurait dit *das vièls* si l'on avait dû traduire par l'*Arceau des vieillards*. A moins qu'il ne s'agisse d'une corruption francisée. — *Voy. Vius.*

Dér. du lat. *Arcus.*

Ara, *v.* Donner des arrhes, s'assurer d'une vente, d'un achat moyennant des arrhes ; arrher. — Se dit généralement pour retenir d'avance un objet chez un marchand. C'est une promesse d'acheter une chose qui n'est pas encore livrée.

Dér. de *Aro*, arrhes.

Araïre, *s. m.* Araire, charrue à deux bêtes, et même à une seule, sans roue et sans coutre. — Cette fois c'est bien évidemment le fr. qui a emprunté au languedocien le mot *araire*, qui figure assez nouvellement dans la nomenclature technique de l'agronomie.

Dér. du lat. *Arare.*

Aran, *s. m.* Fil d'archal : fil de fer ou de laiton. — En esp. on l'appelle : *Hilo de arambre.* — *Voy. Fiou dé richar.*

Dér. du lat. *Aramen*, airain, cuivre.

Arapa, *v.* Prendre, saisir avec la main ; empoigner, accrocher. — *Arapo !* attrape ! *Arapa-lou*, empoignez-le. *Sé t'arape*, si je te pince. *T'araparaï !* je t'y prendrai.

S'arapa, se coller, s'accrocher. — *La pégo s'arapo à las mans*, la poix s'attache aux mains. *Aquél chival s'arapo bièn*, ce cheval tire à plein collier. *Aquél home coumènço dé s'arapa*, cet homme commence à bien faire ses affaires, à prendre dans son commerce. On le dit aussi d'un convalescent qui revient en santé après une longue ou dangereuse maladie.

Dér. du lat. *Arripere.*

Digitized by Microsoft ®

Arapo-man, *s. m.* Grateron, galiet grateron; *Galium aparine*, Linn. Plante de la famille des Rubiacées, rampante, rude au toucher et qui s'accroche aux mains quand on la saisit. De là lui vient son nom. — *Voy. Réboulo* et *Réjistèl*.

Arapo-pèou, *s. m.* Bardane, *Arctium lappa*, Linn. Plante de la fam. des Composées Cynarocéphales, flosculeuse, et dont la semence est renfermée dans un hérisson dont les piquants sont terminés en crochets; ce qui fait que, lorsqu'on les mêle dans des cheveux un peu longs, on ne peut plus les débrouiller et l'on ne s'en débarrasse qu'en coupant; son nom dérive de cet effet.

Arasa, *v.* Terme de maçon, couronner un mur, égaliser sa dernière assise, la niveler.

Dér. de *Ras*.

Arboûs, *s. m.* Arbousier, *Arbutus unedo*, Linn. Arbrisseau de la fam. des Ericacées, toujours vert, qui porte à la fois des fleurs et des fruits. Ces derniers sont d'une belle couleur aurore foncée, mais fades, d'une saveur plate.

Dér. du lat. *Arbutus*, m. sign.

Arboussé, *s. m.* Lieu planté d'arbousiers.

Arbousso, *s. f.* Arbouse, fruit de l'arbousier. — Ce mot et les deux précédents ont fourni un assez grand nombre de noms propres et de lieux, comme : Arbous, Darboux, Larbous, Arbousse, Arbousset, Darboussier, etc.

Arboutan, *s. m.* Pied de biche, bras de fer qui sert à fermer l'un des vanteaux d'une porte cochère. Il n'a aucun rapport de signification avec l'*arc-boutant* fr., dont il est pourtant dérivé probablement.

Arcanje, *s. m.* Archange, ange d'un ordre supérieur dans la hiérarchie céleste.

Empr. au fr.

Arcèli, *s. m.* Lavignon, *Venus decussata*, Linn. Coquillage marin, bivalve, bon à manger, du genre des Cames.

Dér. du lat. *Arcella*, petit coffre.

Archavèsque, *s. m.* Archevêque, prélat métropolitain qui a des évêques pour suffragants.

Dér. du lat. *Archiepiscopus*, formé du grec Ἀρχή, primauté, et ἐπισκοπος.

Archè, *s. m.* Cavalier de l'ancienne maréchaussée; archer, soldat armé d'un arc et de flèches.

Dér. de la bass. lat. *Archerius*.

Archè, *s. m.* Archet, baguette aux extrémités de laquelle sont attachés en saillie des crins qu'on tend à volonté et qu'on passe sur les cordes d'un violon ou d'une basse pour en tirer des sons; instrument pour faire tourner un foret; sorte de piége fait avec deux branches pliées en arc et rattachées par un fil double, pour prendre les petits oiseaux; en terme de moissonneur, étui de la faucille, qui en a par conséquent la forme recourbée.

Dér. de *Ar*, dim.

Archiban, *s. m.* Banc à dossier, banc d'honneur, chez les bons paysans des Cévennes, placé au coin de leurs immenses cheminées : c'est le siége des chefs de la maison et des étrangers de distinction. *L'archiban* est aussi un long coffre en forme de banc, fixé auprès de la table à manger, Sauv. — Le mot et la chose sont des demeurants de l'ancien régime : ils représentent ces mœurs patriarcales, qui conservaient avec respect les traditions de la famille et de l'hospitalité, l'amour du père assis au foyer domestique ou à la table frugale, à la place d'honneur. Le progrès ne trouve plus là que des ais vermoulus qui ne sont bons qu'à jeter au feu.

Dér. du grec Ἀρχή, primauté, puissance, et *Ban*.

Archimpò ou **Archipò**, *s. m.* Etuvée, viande hachée, hachis.

Dér. du gr. Ἀρχός, premier, principal, grand, et du lang. *Po*.

Arcialoûs ou **Arcièloûs**, *s. m.* Bolet, cèpe, potiron, champignon gris, très-bon à manger; bolet comestible, *Boletus edulis* ou *esculentus*, ou *bovinus*, Pers., Linn., Roques. — Cet excellent champignon se reconnait aisément à son chapeau plus ou moins large, un peu ondulé sur les bords, d'une couleur fauve, quelquefois d'un rouge de brique, brunâtre, couleur noisette. Sa substance intérieure est ferme, d'un beau blanc qui ne s'altère pas à l'air, à la cassure. Le pédicule est épais, tubéreux, renflé à la base, court ou élevé. Il est essentiel de ne pas le confondre avec le *pissagò*, qui lui ressemble beaucoup et qui est très-vénéneux et malfaisant. C'est cette espèce de champignon, très-abondante dans les Cévennes, qu'on fait sécher et qui est livrée au commerce. Au nord d'Alais, on le nomme *Céloûs;* ce n'est qu'une contraction de notre vocable. — *Voy. Céloûs ; Pissagò*.

Dér. de l'it. *Araceli*, m. sign.

Arcisoûs ou **Artisoûs**, *s. m. pl.* Ver, mite ou ciron du fromage, *Acarus siro*, Linn. Insecte du genre des Aptères et de la fam. des Parasites. On le nomme également *Marano*. — *Voy. Artisoûs* et *Marano*.

Le second de ces noms, dont le premier n'est qu'une variante, est évidemment parent du fr. *Artison*, qui est aussi un petit insecte rongeur.

Arculo, *s. m.* Un homme fort, robuste, un Hercule.

Empr. au fr.

Ardécho, *s. f.* Ardèche, département dont le chef-lieu est Privas; rivière qui y prend sa source et lui donne son nom, affluent du Rhône.

Dér. du lat. *Arduesca*.

Ardïoù, *s. m.* Ardillon, dard ou pointe d'une boucle. — — *Sara un ardïoù*, serrer sa ceinture d'un point, se serrer le ventre, au prop. et au fig.

Ce mot est au moins contemporain du fr.; il est dér. du celt. *Dart*, pointe, ou du grec Ἄρδις, L'ital. a *Artiglio*, orteil, ergot, serre.

Ardoù, *s. f.* Grande chaleur, chaleur brûlante, particulièrement celle qui est produite par la fermentation; vivacité avec laquelle on se porte à quelque chose.

Dér. du lat. *Ardor*.

Digitized by Microsoft®

Aré, *s. m.* Bélier, le mâle non châtré de la brebis.

Dér. du lat. *Aries.*

Arèdre, *v.* Lasser, fatiguer, harasser; rendre; mettre sur les dents. — Se dit surtout de la fatigue procurée par une marche forcée.

Dér. du lat. *Reducere.*

Arédu, udo, *part. pass.* de *Arèdre.* Rendu, lassé, harassé.

Arégacha, *v.* Regarder; fixer attentivement en arrière. —Se dit aussi génériquement pour: regarder, considérer de toute manière.

Formé du lat. *Retrò*, arrière, et du gr. Ἀγαω, admirer.

Arémouli, ido, ou **Arémoulu, udo**, *adj.* Avide, âpre à la curée; qui n'a pas de pudeur dans ses vues intéressées; affronteur; insatiable. — *Voy. Rémoulu.*

Arémoulije, *s. m.* Avidité du bien, désir insatiable d'en acquérir, mêlé de jalousie; effronterie intéressée.

Aréna, *v.* Tenir en bride; raccourcir les rênes. — *Aréna, ada*, part. pass. Au fig. Rengorgé, qui relève la tête, qui se rengorge.

Dér. du lat. *Retinaculum*, ou de l'ital. *Redina*, rêne.

Arénadoù, *s. m.* Terme de bâtier ou de bourrelier, Arènoir; bouton ou baguette fixés au-devant du bât ou d'une barde ou bardelle, pour y accrocher les rênes du bridon ou la longe du licou.

Dér. de *Arena.*

Aréuda ou **Arénta**, *v.* Prendre et bailler à ferme, prendre et donner à loyer; affermer, louer.

Dér. de *Rendo.*

Aréndamén ou **Aréntamén**, *s. m.* Bail à ferme ou à loyer; le prix de ce bail.— *Mè fóou ana paga moun arèndamén*, il me faut aller payer mon loyer.

Dér. de *Réndo.*

Arénja, *v.* Arranger, disposer, mettre en ordre; accommoder, ajuster, ranger; raccommoder, concilier, accorder, faire transiger; arranger une affaire. — *Arénja sous afaïres*, mettre ordre à ses affaires. *Arénja soun pèou*, peigner, lisser ses cheveux. *Aquò m'arénjo bièn*, cela me va, cela m'arrange à merveille; s'accorde avec mes intentions ou mes intérêts. *Lou juge lous arénjè*, le juge les réconcilia, les fit transiger. *Fóou arenja aquèl proucès*, il faut arranger cette affaire.

S'arenja, se parer, s'ajuster, s'endimancher; se ranger; s'arranger, prendre des arrangements, se mettre à son aise. — *Saïque t'arénjaras un pdou*, sans doute tu t'habilleras convenablement. *Lou tén s'arénjo*, le temps devient serein, ou bien, il se radoucit. *Aquèl home s'arénjo dèmpièï qu'ès marida*, cet homme est devenu plus rangé, moins dissipé, moins prodigue, depuis son mariage. *Sé voulès, m'arénjaraï d'aquelo pièço*, si vous voulez, je me chargerai de ce champ, je m'en arrangerai, je vous l'achèterai. *Aquèlo drolo s'arénjo bièn*, cette jeune fille s'ajuste bien. *Arenja-vous, sans façoun*, mettez-vous à votre aise, sans cérémonie. *Aïçò s'arénjara*, tout ceci s'arrangera, se raccommodera. *Bouto ! bouto ! t'arénjaraï*, va! va! je t'arrangerai d'importance, je te châtierai de la bonne manière.

Dér. de l'allem. *Ring*, rang, d'où est venu *rén.*

Arénjamén, *s. m.* Arrangement, transaction; ordre dans la tenue d'une maison; esprit de conduite dans ses affaires.—*Un michan arénjamen vòou maï qu'un bon proucès*, mauvais arrangement vaut mieux que bon procès.

Arèscle, *s. m.* Cercle en bois refendu, dont on reliait les anciennes mesures de capacité, telles que les minots, quartes et boisseaux; dans les mesures du nouveau système, ce cercle est en fer. L'*Arèscle* est encore le cerceau d'un tamis, d'un crible, des tours à filer la laine et le coton, des caisses de tambour, etc.—*Piquo tant sus l'arèscle coumò sus lou tambour*, il parle *ab hoc et ab hac*, sans mesurer la portée de ses paroles; par comparaison avec un tambour maladroit qui frapperait tantôt sur le bois, tantôt sur la peau de sa caisse. — *Arèscle dé moulì*, arcbures d'un moulin à farine; elles sont recouvertes par les converseaux et forment ensemble le tambour: terme de meunier.

Dér. du lat. *Arculum.* En roman *arescle*, cercle mince, éclisse, éclat de bois.

Arèseuna, *v.* Demander raison; discuter; interroger; faire rendre compte.

Dér. de *Résoù.*

Arèsta, *v.* Arrêter, retenir, empêcher d'aller ou de dire; faire cesser, réprimer; attacher; déterminer; régler; saisir par autorité de justice; engager pour servir; décider, convenir de faire. — *L'arèstère léou*, je le retins, je l'arrêtai bien vite; je le réprimai. *Arèsta lou san*, étancher le sang. *Arèsto aquèlo bocho*, calle cette boule. *Avèn arèsta lou jour*, nous avons fixé le jour. *L'an arèsta*, on l'a mis en prison, on l'a écroué. *Aï arèsta un mèssaje*, j'ai retenu un domestique, je l'ai arrhé. *Avén arèsta dè faïre uno pérménado*, nous avons décidé d'aller à la promenade. *Aquèl chi arèsto bièn*, ce chien a bon nez, arrête, ferme le gibier.

Arèsta, ado, part. pass. et *adj.* Sage, réservé, retenu, posé, quand il s'agit des personnes; arrêté, fixé, conclu, en parlant d'une chose, d'une affaire, d'un marché. — *Un jouïne home arèsta, uno fìo arèstado*, un jeune homme sage, posé, une fille vertueuse, réservée.

Dér. du lat. *Restare.*

Arèstamén, *s. m.* Arrêt, arrestation; saisie d'une personne ou des biens. — *Faguèrou un arèstamén dé soun bé*, on fit contre lui une saisie immobilière. — On se sert du mot *banimén*, quand il s'agit d'une saisie-arrêt ou mobilière.

Arèstiè, *s. m.* Arêtier, pièce de bois qui, dans un toit, part de l'extrémité du faîte et va en descendant reposer sur l'angle du bâtiment, divisant les eaux à droite et à gauche dans les toitures à deux égoûts.

Dér. de *Arèsto.*

Arèsto, *s. f.* Arête de poisson, os long et pointu qui tient lieu de côtes dans les poissons; crête d'un toit; angle saillant d'un prisme, d'un mur, d'une voûte.

Dér. du lat. *Arista*, barbe de blé.

Digitized by Microsoft ®

Arèstoù, *s. m.*, ou **Cabò**. Chabot, meunier, chevane; *Cyprinus dobula*, Linn. Poisson de rivière, qui a la tête large et plate, la gueule fort ouverte et sans dents. Sa chair, peu estimée, est toute parsemée d'arêtes, ce qui lui a valu son nom lang. — *Voy. Cabò.*

Argèlo, *s. f.* Argile; terre grasse; terre de poterie. — *Pasta d'argèlo*, pétrir de l'argile.

Dér. du lat. *Argilla.*

Argéloùs, ouso, *adj.* Argileux, qui tient de l'argile.

Dér. de *Argèlo.*

Argèn, *s. m.* Argent, métal; monnaie en général. — *Mino d'argèn, cuiè d'argén*, mine d'argent, cuiller d'argent. *Plago d'argèn ès pas mourtèlo*, plaie d'argent n'est pas mortelle. *Gagno vèr l'argén*, se dit d'un animal domestique quelconque, qui est encore d'âge à augmenter de valeur en grandissant, ou d'une bête qui a été malade et qui se rétablit chaque jour : dans ce dernier sens, on l'applique même aux personnes. *Gagnan vèr l'argen*, disons-nous à un malade pour lui donner de l'espoir ou du courage. *Aquò's d'argèn dé moun gagna*, c'est de l'argent de mon pécule, gagné par mon travail ou mon industrie, et non advenu par héritage. Au fig. *Aquò's d'argèn de soun gagna*, se dit aussi d'un malheur arrivé à quelqu'un par sa faute; c'est un malheur qu'il a été chercher lui-même. *L'argèn ès roun, fòou bè què rounle*, la monnaie est ronde, pour qu'elle circule; l'argent est fait pour rouler, pour courir d'une main à l'autre. *D'argèn blan*, en monnaie d'argent, en pièces d'argent. *Pagan argèn countan*, nous payons en espèces sonnantes. *Ana bon jo, bon argen*, agir loyalement, franchement, sans ménagement.

Dér. du lat. *Argentum.*

Argénta, *v.* Argenter; passer une couche d'argent; donner une couleur argentée.

Argènta, ado, *part. pass.* du v. préc. et *adj.* Le même que Argéntoùs. (*V.* c. m.) — *Sèn pas bièn argèntas pèr lou moumèn*, nous ne sommes pas riches, pas chargés d'argent pour le moment.

Argéntariè, *s. f.* Argenterie, vaisselle ou autres meubles et ustensiles d'argent. — C'est le nom d'une rue à Montpellier, l'Argenterie, où était autrefois l'Hôtel des monnaies.

Argéntoùs, ouso, *adj.* Pécunieux, riche en espèces; qui a beaucoup d'argent; qui produit de l'argent. Ne se prend guère que négativement.

Argèn-viou, *s. m.* Vif-argent, mercure. La propriété de cette substance métallique, blanche et fluide, d'être continuellement en mouvement à la moindre agitation, l'a fait prendre pour emblème des personnes vives et remuantes. — *Sèmblo qu'a d'argèn-viou din sas mans*, ses mains s'agitent comme si elles étaient du vif-argent.

Argnè, *s. m.*, ou **Vèrdé**. Martin-pêcheur, oiseau. — On l'appelle *Argnè* parce qu'on avait cru longtemps qu'en le mettant desséché dans une garde-robe, son odeur en chassait les teignes, *arnos*; mais, loin de préserver son voisinage, on a vu, dans les cabinets d'histoire naturelle, *l'argnè* être parmi les oiseaux empaillés un des premiers atteint par ces insectes.

Voy. Vèrdé.

Argue, en fr. Argues, terminaison d'un grand nombre de noms de lieux dans le Bas-Languedoc, départ. du Gard et de l'Hérault.

La finale *Argue* a été longtemps considérée comme représentant le lat. *ager*, champ, domaine. Cette ingénieuse interprétation, mise en crédit par le savant historien Ménard, était combattue par les Bénédictins de l'Histoire générale du Languedoc; elle fut adoptée à titre de conjecture par Sauvages; aujourd'hui, battue en brèche au sein même de l'Académie du Gard, elle paraît abandonnée par la plupart des étymologistes.

Argue, dans la langue vulgaire, le languedocien, est, en effet, de dernière formation : elle n'apparaît qu'au XIV^e^ siècle, où elle devint particulière au territoire qui avait été autrefois le pays des Volces Arécomiques. Au moyen âge, les noms ainsi formés avaient pour finale *anègues, anigues* ou *aniches*; dans le principe c'était le radical celtique *ek* ou son analogue contemporain *ak*, qui s'attachait aux mêmes noms pour leur donner la signification de propriété, un sens, une idée de provenance.

Quand, avec la conquête, le latin s'imposa à la Gaule, il ne changea pas les appellations locales existantes; seulement il leur imprima le cachet de son génie et de sa langue, et il ajouta ses finales caractéristiques en *us, a, um*, selon qu'exigeait l'accord avec *mansus, villa, castrum* ou *prædium*. Pour les établisssements nouveaux qui se créèrent dans la suite, les mêmes procédés de dénomination furent employés. De là les terminaisons en *acus, aca, acum*; puis les variantes en *anius, aneus, alius, assius, a, um*, etc., désinences correspondantes adjectives.

Les Gallo-Romains, nos ancêtres, adoptèrent donc soit pour l'euphonie, soit pour se rapprocher de la forme latine, les finales celtiques latinisées ou purement romaines. Enfin, lorsque du mélange se forma la langue romane rustique, plus tard quand se fit la division en langue d'Oïl et en langue d'Oc, comme le latin se conserva toujours à titre de langue officielle des actes publics, les altérations se multiplièrent, par une sorte de marche parallèle. Les influences ethniques, qui ont tant de puissance sur l'intonation, agirent à leur tour pour modifier les terminaisons. Ainsi, tandis que le latin disait *acus, aca, acum*, le roman répondait par *ac, as, at*, par préférence au midi et au centre de la France, et par *e, y, ey, ieux*, etc., dans le Nord. Les tendances à la contraction, à l'adoucissement de la prononciation se manifestèrent; et alors que le bas latin écrivait *acus, anus, a, um*, le roman supprimait la terminaison et il avait *an, en, ane, enne*, et ainsi de suite sur les autres voyelles.

Peu à peu, par le même sentiment, la consonnance toujours dure du *c* se transforma en *ch* chuintant, et l'on arriva

Digitized by Microsoft ®

aux désinences mêlées en *ache, auche, èmche, inche.* L'orthographe ne resta pas désintéressée dans la question : le latin remplaçait souvent l'*i* par *j*. Or quand les Gallo-Romains, de *anius, aneus, onius, a, um,* eurent fait *anicus, inicus, onicus, a, um,* et *anicæ*, au plur., l'inversion par *anjcus, anjus,* allait de soi dans l'écriture : la chute du *c* dur s'ensuivit et l'on eut *anjus, enjus, a, um,* et les autres, qui par la suppression de la finale caractéristique produisirent de leur côté *anje, enje, inje.* L'on comprend encore que la substitution du *g* doux au *j* soit arrivée tout naturellement, comme celle du *c* doux ou du *ch* au *c* latin sonnant *k* devant toute voyelle. Ces combinaisons amènent également le *gn* mouillé et aussi la métathèse *ng.* — *Voy.* les articles *Agno, Canounge, Cassagno,* et autres.

De là sont issues les finales en *agna, igna, agnac, ignac,* ailleurs *igné, igney, ignies, igny,* etc., qui se prononcent en nasalisant et en mouillant. Et ce phénomène, dans notre pays, avait passé d'abord par *anègues, onigues, aniches, inègues, oniches,* etc., du moyen âge roman, désinences exprimées en lat. *anicæ, enicæ, onicæ,* et qui sont enfin devenues *argue, ergue, orgue,* dans bien des appellations de nos jours.

Mais il est facile de saisir, à travers ces permutations de lettres, les altérations qui se sont produites de la forme romane primitive aux formes définitives de notre dialecte.

Toutes ces variétés de finales, depuis *ac = ec = acus, anus, anius,* jusqu'à *an, anche, èmche, anje, ange, agne,* et les autres, comme *anicæ = anègues = argues,* etc., ont donc une source commune et sont équipollentes ; et ce qui le prouve, c'est que le latin, langue plus fixe, plus fidèle au radical premier, les exprime, quelle que soit leur diversité, au midi et au nord, par sa formule à peu près uniforme *acum* ou *anum ;* et que, dans les noms de lieux, d'un bout de la France à l'autre, des corps de mots identiques, portant suivant les pays des terminaisons différentes, en langue vulgaire, se retrouvent dans le latin des chartes, des diplômes, des anciens titres, avec la même finale invariable. Pourquoi ces différences sur des mots similaires, souvent même à des distances très-rapprochées ?

Sic voluêre patres, sic voluit usus.

Question de latitude ; loi de permutation ; recherche d'énergique euphonie ; toutes ces causes ont pu amener une combinaison qui a donné lieu à de si singulières interprétations.

Pourquoi encore, pour nos contrées, près de nous, au milieu de ces syllabes fluides de la terminaison latine, s'est introduite la consonne rude *r* de notre *argue* ? Comment l'*i* doux a-t-il disparu ? Il n'y a pas peut-être d'autre raison, et il faut bien s'en contenter, que celle qui, du latin *pastinaca* a fait notre *pastènargo ;* de *dominicus, domèrgue ;* de *dies dominica, dimèrgue* (v. lang.), et *dimènche* actuel ; qui a converti le *Pagus rutenicus* en Rouergue ; *canonicus,* chanoine, en *canounge ; villa canonica* en La Canourgue (Lozère), et le même, nom d'une place à Montpellier ; comme *monica,* religieuse, s'est transformé en *mourgo, les Mourgues,* nom d'une de nos rues, et les dim. *mourguèto* et *mounjèto.* (*V.* c. m.) Ce qui est remarquable néanmoins, c'est que la même forme se rencontre dans l'espagnol et dans l'italien, langues néo-latines de même origine que la nôtre. — *Voy. Canounge.*

Il nous paraît donc évident que la finale *argue* n'est qu'une désinence purement explétive, adjective, qui emporte de soi un sens de provenance, une idée de propriété, à peu près comme *ager,* mais qui n'en est pas un dérivé ni une traduction. Ce qu'il fallait démontrer.

Ari, *interj.* Haïe ! commandement qu'on adresse aux ânes, chevaux ou mules pour les faire avancer. — On dit d'un paresseux, d'un ouvrier nonchalant : *Fòou toujour i dire : ari,* il faut toujours lui dire : allons donc !

Rabelais s'en est servi dans ce sens : *Ari, bourriquet !*

En ital. on dit aussi : *arri ;* en esp. port. *arre.* Les Anglais ont, avec la même signification, le verbe *to harri. Harre* est un mot arabe d'origine ; il signifie proprement : marche, avance. En celt. *ari* désigne un âne. Tous ces mots et le nôtre dériveraient-ils du celtique ? Le latin aurait-il contribué de moitié à sa composition, en combinant et élidant *aro,* maintenant, avec *i,* impératif, va, marche ? En étymologie, il ne faut jurer de rien.

Ariala, *v.* Canaliser, conduire les eaux d'arrosage par de petits canaux. — *La ribièïro s'ès touto arialado d'un cousta,* la rivière s'est creusée un lit étroit sur l'un de ses bords.

Dér. de *Rial.*

Arias, *s. m. n. pr.* de lieu. Arias, nom de ruisseau dans plusieurs communes du Gard.

Dér. sans doute, comme le mot préc., de *Rial,* avec l'*a* explétif ; peut-être aussi le mot *riassos* n'est-il pas étranger à sa formation. — *Voy. Riassos.* Toutes ces idées se rapprochent et se tiennent.

Ariba, *v.* Donner à manger aux animaux ; jeter de la feuille aux vers à soie ; appâter un enfant, un vieillard, un infirme, qui ne peuvent faire usage de leurs mains. — *Ariba,* sans régime, s'applique, par excellence, aux vers à soie : *A quinto houro aribas ?* à quelle heure donnons-nous la feuille, le repas de feuille aux vers à soie ? *Ariba lou rènar,* appâter le renard, faire une traînée d'appât qui le conduise dans le piége. *Fòou ana ariba sas gnèïros,* il faut aller donner à manger aux puces, c.-à-d. fam. se coucher. *Aribo sans fièïo,* répond quelqu'un à qui l'on demande une chose impossible ou très-difficile à faire : donne à manger à tes vers sans le moindre brin de feuille.

Aribado, *s. f.* Repas, ration qu'on donne aux animaux, particulièrement aux vers à soie. — *Quant daunas d'aribados ?* combien de fois par jour donnez-vous à manger aux vers ? *Lus manquo pas qu'uno aribado per lous ajassa,* il ne manque à ces vers qu'un léger repas pour les faire dormir.

Digitized by Microsoft®

Aribaïre, aïro, *adj.* Ouvrier qui donne à manger aux vers à soie.

Ariè, *interj.* En arrière! commandement pour faire reculer un cheval.

Formé du lat. *Retrò ;* en esp. *Arriédro.*

Ariès (ès), *adv.* En arrière, en reculant, derrière. — *Porto soun capèl ès ariès,* il porte son chapeau en arrière. *Vaï ès ariès,* il marche en arrière; il porte, il incline derrière.

Dér. du lat. *Ad retrò.*

Ariguiè ou **Aliguiè**, par corr. **Alisiè**, *s. m.* Alisier, *Cratægus aria,* Linn. Arbre de la fam. des Rosacées, commun dans les bois. Son fruit se nomme Alise en fr.

Ariuèje, *s. m.* Salsepareille du Languedoc, d'Europe, *Smilax aspera,* Linn. Plante de la fam. des Asparagées, sarmenteuse, à baies rouges, rampante et épineuse. — On dit proverbialement : *Rama coumo un ariuèje,* de ce qui est touffu, épais, même d'un mensonge.

Dér. du gr. Ἀρίς, lime, râpe, cette plante étant toute hérissée de pointes.

Ariva, *v.* Arriver; aborder, parvenir dans un lieu où l'on voulait aller; advenir; survenir. — *Faï pas qué d'ariva,* il vient d'arriver, il arrive à peine. *S'aquò m'arivo tourna,* si l'on m'y prend encore. *Sé t'arivavo,* si tu t'avisais de cela, s'il t'arrivait. *T'arivara malur,* il t'en adviendra malheur. *Y-és ariva,* il y est parvenu, au prop. et au fig.

Ce verbe, en languedocien comme en français, a été techniquement approprié, dans le principe, à l'arrivée d'un voyage sur eau. Son étymologie de *rive* ou de *ribo,* quand on prononçait *ariba* au lieu de *ariva,* le démontre assez. Les deux dérivations se confondent dans le lat. *Ripa, ad ripam.*

Arivado, *s. f.* Arrivée; venue de quelqu'un ou de quelque chose en un lieu.

Dér. du lat. *Ad* et *ripa.*

Arjalas, *s. f.* Genêt épineux. *Spartium scorpius,* Linn. Arbuste de la fam. des Légumineuses, à fleurs jaunes; ajonc.

Sauvages prétend que ce mot est d'origine arabe; ne viendrait-il pas plutôt du grec Ἀργαλέος, difficile, fâcheux, incommode, qui est pour beaucoup dans le lat.. *argutus ;* à cause des longues épines de cet arbrisseau ?

Arjalassièïro, *s. f.* Lieu couvert d'ajoncs, de genêts épineux.

Dér. de *Arjalas.*

Arjéïrolo, *s. f.* Azerole, fruit de l'azerolier, *arjérouïè.*

Arjérouïè, *s. m.* Azerolier, *Mespilus,* Linn. Arbre de la fam. des Néfliers, dont le fruit ressemble à une petite pomme et a des noyaux comme la sorbe.

Arle, *s. m.* Arles, ville de Provence; sous-préfecture du départ. des Bouches-du-Rhône. — On dit : *én Arle,* à Arles, et non *à Arle.* — *Voy. Aoubénas.*

Dér. du lat. *Arelas.*

Arlén, ènquo, *adj.* Arlésien, ienne; d'Arles; qui est d'Arles.

Dér. du lat. *Arelas.*

Arlènde, *s. m., n. pr.* de lieu. Arlende, hameau dépendant de la commune d'Allègre, canton ds Saint-Ambroix, arrondissement d'Alais. Dans le voisinage, se trouve une belle source du même nom : *La fon d'Arlènde.*

Ce mot est écrit dans le dénombrement de la sénéchaussée de Nimes, *Arlemple.* Sa dernière partie formée de *linde,* clair, transparent, traduit le lat. *limpidus.* Sa première syllabe est-elle l'article armoricain *ar,* la, que l'on trouve dans bien des noms commençant ainsi : *Ar-leux* (Nord), très-rapproché de notre mot; *Ar-cenay* (Côte-d'Or); *Ardennes* (Aveyron), et autres ? Serait-elle préposition représentée le plus souvent par le lat. *ad,* vers, ou la particule celt. intensive, jointe à l'adjectif pour lui donner plus de force et mieux exprimer la beauté et la limpidité des eaux de la fontaine d'*Arlènde?* — *Voy.* Zeuss, *Gramm. celt.* On pourra choisir.

Arlèquin, *s. m.* Arlequin, homme léger, peu sûr; bouffon, farceur.

Ce nom est le surnom d'un bouffon de théâtre qui vint d'Italie à Paris sous le règne de Henri III. Comme il allait souvent chez MM. de Harlay qu'il amusait beaucoup, ses compagnons le nommèrent *Harluiquino,* petit *Harlay ;* et ce nom est demeuré à tous ses successeurs dans l'emploi. Il a fini par passer dans l'usage comme adjectif.

Arlèquinado, *s. f.* Arlequinade; tour d'arlequin; bouffonnerie; lazzi; niche.

Arma, *v.* Armer, donner des armes; mettre sous les armes; disposer une machine, un fusil à tirer, à faire feu.

Dér. du lat. *Armare.*

Armado, *s. f.* Armée; troupes en corps sous la conduite d'un chef; grande foule, grand nombre. — *Y sian uno armado,* nous y étions en foule, en grande multitude.

Armagna, *s. m.* Almanach, calendrier.

Altér. de *Almanach.*

Armas, *s. m.*, augm. de *Erme,* grand tènement de terre en friche, de lande. Autrefois il avait la signification de marais, terrain marécageux, et les anciennes chartes latines le rendaient par *Palus, paludis.* Sauvages lui donne pour synonyme *Garigo,* qui a le sens de marais. — *Voy. Erme, Aimargue.*

Armasi, *s. m.*, ou **Cabiné**. Armoire, placard, buffet; meuble où l'on tient du linge et des hardes, et où le paysan serre ce qu'il a de précieux.

Ce mot vient, comme *armoire,* son correspondant français, de ce qu'on y renfermait autrefois les armes, les armures, et dans les châteaux les titres et les armoiries. — *Cérquo la gnuè pèr lous armasis,* il cherche midi à quatorze heures, il cherche des faux-fuyants.

Armitajo, *s. m.* Ermitage, habitation d'un ermite; an

Digitized by Microsoft ®

fig. lieu solitaire, maison isolée; nom d'une montagne qui domine Alais, où était un ancien ermitage.

Dér. du lat. *Eremita.*

Armito, *s. m.* Ermite, solitaire qui s'est isolé du monde pour servir Dieu. — *Dèmpièï qué l'armito es mort, arivo toujour quicon,* dit-on chaque fois qu'il arrive un malheur ou un évènement étrange, comme si l'ermite était une espèce de Providence qui éloignait les malheurs d'un pays. *An fouïta l'armito, aquò i-amérito,* chantent les enfants autour d'un camarade qui a été puni par ses parents, ou qui a été justement houspillé par un compagnon plus fort que lui.

Dér. du lat. *Eremita.*

Armo, *s. f.* Arme; tout ce qui sert à armer, soit pour l'attaque, soit pour la défense. — *N'y douriè pèr n'én prène las armos,* il y en aurait pour prendre les armes, pour s'insurger, au prop. et au fig. *Pourta l'armo, las armos,* porter les armes.

Emp. du fr. dér. du lat. *Arma.*

Armol, *s. m.*, ou **Armôou.** Bonne-Dame ou Arroche des jardins, *Atriplex hortensis,* Linn. Plante potagère et sauvage; quand on la cultive dans les jardins, elle devient haute et ligneuse, et on la nomme alors épinard d'Espagne.

Dér. de l'esp. *Armuellas,* m. sign.

Armuriè, *s. m.* Armurier, arquebusier; qui fait des armes.

Emp. au fr.

Arna, ado, *adj.* Rongé, percé par les teignes, piqué des vers; vermoulu.

Dér. de *Arno.*

Arnaduro, *s. f.* Mangeure de vers ou de teignes; le trou percé par elles.

Dér. de *Arno.*

Arnavès, *s. m.* Argalon, paliure, nerprun, *Rhamnus paliurus,* Linn. Arbrisseau qui ressemble au jujubier et qui est bien plus piquant, de la fam. des Frangulacées. Un savant botaniste suédois, qui avait voyagé en Palestine, dit qu'il n'y a, dans tous les environs de Jérusalem, que cette espèce de *paliurus* qui ait pu servir à faire la couronne d'épines de N.-S.-J.-C.

Astruc affirme que ce mot nous vient de l'arabe.

Arno, *s. f.* Teigne, en lat. *Tinea,* petit insecte, véritable chenille qui se change en phalène, de l'ordre des Lépidoptères, trop connu par les dégâts qu'il fait sur les étoffes, les pelleteries et le papier. Sa phalène est ce petit papillon, d'un blanc un peu gris mais argenté, qu'on voit voler l'été dans les appartements où l'éclat de la lumière l'attire.

Au fig., importun, parasite, solliciteur dont on ne peut se débarrasser.

Sauvages prétend que ce mot vient du celtique.

Aro, *s. f.* Are, mesure de superficie contenant 100 mètres carrés.

Emp. du fr. dér. du lat. *Area,* surface.

Aro, *adv.* A présent, à cette heure, maintenant, en ce moment. — *Tout'aro,* tout à l'heure, bientôt, dans un moment. *Ah! per-aro!* Ah! pour le coup! *Gna prou pèr aro,* c'est assez pour l'instant. *Un pâou aro, un pâou piès,* un peu après l'autre; par moments. *Aro mèmèto,* tout à cet instant, il n'y a qu'un bien petit moment.

Dér. du lat. *Hora, ad horam,* ou *de hac horâ.* En ital. *Ora,* en esp. *ahora,* en cat. *ara.*

Aros, *s. f. pl.* Arrhes d'un marché, gage de son accomplissement. — *Douna d'aros,* donner des arrhes.

Dér. du gr. ἀῤῥαβών, m. sign., formé de l'hébreu *arab,* promettre, donner des assurances, ou de l'arabe *araba,* nouer, affermir, serrer; d'où le lat. *arrha,* m. s.

Arougan, anto, *adj.* Fier, insolent, arrogant.

Dér. du lat. *Arrogans.*

Arouganço, *s. f.* Orgueil, fierté, arrogance, insolence, morgue.

Même dér.

Arouina, *v.* Ruiner, causer la ruine; démolir; user par le temps; détruire la fortune, causer la perte des biens de quelqu'un.

Dér. du lat. *Ruina.*

Aroundi, *v.* Arrondir; élargir; rendre rond. *S'aroundi,* engraisser, se remplumer. Au fig., étendre son héritage, joindre à son domaine une terre qui convient.

Dér. de *Roun.*

Arounze, *s. m.* Ronce, *Rubex cæsius,* Linn. Arbrisseau épineux et parasite, qui produit les mûres; de la fam. des Rosacées.

Dér. du lat. *Ranca.*

Arouqua (s'), *v.*, ou **S'arouqui.** S'endormir; tomber dans un profond sommeil, où l'on semble changé en pierre.

Dér. de *Ro.*

Arouqui (s'). Se pétrifier, devenir de la pierre; durcir. Au fig., s'endormir profondément.

Dér. de *Ro,* rocher.

Arousa, *v.* Arroser, répandre de l'eau; humecter.

Dér. du lat. *Ros,* eau, goutte, rosée.

Arousado, *s. f.* Petite averse de pluie; pluie douce et de courte durée.

Arousage, *s. m.* Action d'arroser; droit d'arrosage.

Arousoûèr, *s. m.* Arrosoir; grande cruche en fer-blanc pour arroser les plantes et les fleurs.

Emp. du fr.

Arpaïargue, *s. m, n. pr.* Arpaillargues, commune du canton d'Uzès. Son annexe est *Aoureïa,* Aureillac ou Aurillac. Deux petits villages, situés, celui-ci sur une haute montagne, celui-là sur la pente d'un coteau.

Le nom du dernier pourrait lui venir de *Aouro,* vent, à cause de sa situation; mais son voisinage avec *Arpaïargue,* et même sa traduction française laissent croire que *aurum,* lat., a contribué à la dénomination des deux localités, situées près d'un ruisseau aurifère: *Aurum legere,* chercher, recueillir de l'or.

Digitized by Microsoft®

Le nom d'*Arpaïargue*, qui n'exprime pas bien entendu par sa finale *argue* le domaine de quelque sénateur romain, est rendu dans le latin des chartes par *Arpathanicæ*, et il dérive certainement aussi de *aurum* et de *pathare*, bass. lat., chercher de l'or dans le sable des rivières ; d'où le fr. Orpailleur. Ses analogues sont Orpillières (Gard) et Arpaillac (Aveyron).

Arpan, *s. m.* A proprement parler, signifie : longueur de l'ouverture de la main. — Au jeu d'*Equipè* (*V.* c. m.), qui se joue avec des gobilles, on mesure ainsi la distance entre les boules ; l'on dit alors : *Fai tous arpans*, fais ta mesure. Mais comme la tricherie se mêle toujours à ces jeux d'enfants, le mesureur allonge tellement les doigts en glissant sur la terre, qu'il abrége singulièrement la distance. On appelait ce procédé : *Arpans de la naciou*, et l'on voulait parler d'une mesure frauduleuse. Le jeu en question avait sans doute pris naissance en ce temps-là. La nation était prise alors pour le gouvernement ; on était sous la république, la première bien entendu, et les enfants se permettaient cette sorte d'épigramme politique, en commémoration de la banqueroute du tiers-consolidé. Les bonnes vérités sont le privilége de cet âge.

Arpan, en ce sens, pourrait avoir quelque parenté avec *arpo* ; cependant nous pensons qu'il n'est que l'extension du mot suivant.

Arpan, *s. m.* Mesure de superficie qui répond au fr. *arpent*, et qui dérive comme lui du lat. *Arripendium*, mesurage des champs. Mais en Languedoc, il ne répond pas aux dimensions de l'arpent de Paris, qui valait autrefois 51 ares 07 centiares.

L'arpent de Montpellier, qui était l'unité légale pour les justiciables de la Cour des Aides de cette ville, était de deux sortes. L'arpent ou *dextre*, pour mesurer les bâtiments, était une corde qui tirait neuf pans, soit 2 mèt. 25 cent., sans avoir égard à la fraction imperceptible qui résulte de la comparaison du mètre à la toise ou à la canne. Le *dextre* ou arpent, pour mesurer les champs, était de 18 pans, soit 4 m. 50, en mesure linéaire. L'arpent, carré représente donc une superficie de 20 mètres : il faut 25 arpents pour une *quartalado*, 100 pour une *sestièïrado*, 400 pour une *sdoumalado* (*V.* c. m.), et dans le système décimal, il en faut 5 pour un are, 500 pour un hectare.

Le *dextre* ou l'*arpent* contient donc	0 ares	20 centiares.
Le boisseau.	1	25
La quarte.	5	»
L'émine.	10	»
Le septier.	20	»
La salmée.	80	»

Telle était la mesure à Alais ; à Saint-Christol et dans quelques autres communes voisines, l'arpent n'avait que 8 pans.

Arpanta, *v.* Arpenter, mesurer la contenance des terres ; faire de longs pas, marcher vite et à grands pas.

Dèr. de *Arpan*.

Arpantaïre, *s. m.*, ou **Arpentur**. Géomètre arpenteur — *Voy. Espèr*.

Arpantage, *s. m.* Arpentage, art de mesurer la superficie des terres ; rapport ou plutôt résultat d'une opération d'arpenteur.

Dèr. de *Arpan*.

Arpantèja, *v.* Parcourir à grands pas ; courir çà et là ; et par ext., jouer des jambes. — Se dit surtout d'un enfant au berceau qui, couché sur le dos, joue des jambes et se démène quand il est libre. Ce mot se confond avec *Arpatèja*.

Dèr. de *Arpan*.

Arpatèja, *v.* Gambiller, jouer des jambes. — Il est le même que *Arpantèja*. La seule différence paraît être dans l'étym. Celui-ci est dèr. de *Arpo*.

Arpèto, *s. f.*, dim. de *Arpo*. Croc de batelier ; mais plus particulièrement ces petites griffes en vrilles, avec lesquelles plusieurs plantes parasites grimpantes s'attachent aux murs ou à l'arbre, leur tuteur, comme le lierre, la vigne-vierge, etc. On le dit aussi des pattes de la plupart des insectes.

Arpi, *v.* Accrocher avec les mains ou les griffes ; rapiner ; empoigner, saisir.

S'arpi, se prendre aux cheveux, s'égratigner réciproquement avec les ongles et les griffes.

Dèr. de *Arpo*, formé lui-même du lat. *arripio*.

Arpian, ando, *adj.* Pillard, rapineur, qui a les mains crochues, comme on le reproche, improprement sans doute, aux Normands ; escogriffe, escroc.

Dèr. de *Arpo*.

Arpiou, *s. m.* Dim. *Arpioulé*. Ongle long et crochu ; un doigt d'une serre, d'une griffe, pris séparément. Au plur. par ext., main, doigts.

C'est un dim. dèr. de *Arpo*.

Arpo, *s. f.* Main ; griffe ; serre ; patte. — On dit : *A bono arpo*, ou *Es uno bono arpo*, d'une femme qui a la main habile pour ramasser une récolte, telle que les châtaignes, ou pour cueillir la feuille de mûrier. *Jouga dè l'arpo*, jouer de la griffe ; rapiner, même égratigner. *Trèmpa l'arpo*, mettre le pied, entrer dans l'eau ; au fig. mettre la main à la pâte ; entreprendre. *Y-an bouta l'arpo dèssus*, on s'en est saisi, on a mis la main sur lui.

Dèr. du gr. Ἁρπαξ, croc, crochet, grappin.

Arquado, *s. f.* Arche d'un pont ; voûte courbée en arc.

Dèr. du lat. *Arcus*, arc.

Arquè, *s. m.* Arc-en-ciel, météore en arc formé par la réfraction de la lumière solaire dans les nuages, composé de plusieurs bandes de couleurs, rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo et violet. — C'est le dim. de *Ar.* (*V.* c. m.)

Arquè dè voulun, Archet ou étui de faucille.

Dèr. du lat. *Arcus*.

Arquièïro, *s. f.* Soupirail, lucarne, jour de souffrance ; ouverture longue et très-étroite pour que la tête n'y puisse

Digitized by Microsoft ®

passer, qui éclaire une cave, une étable, un grenier, un bâtiment non habité ; barbacane, chantepleure; ouvertures de même dimension, qu'on pratique dans les murs de soutènement et de terrasse, pour faire écouler les eaux de pluie.

Ce mot vient de son ancienne application aux meurtrières par où tiraient les archers, qu'on nommait *arquiès*.

Arsèniso, *s. f.* Armoise, herbe de Saint-Jean, *Artemisia vulgaris*, Linn. Plante de la fam. des Corymbifères, stomachique, vermifuge, emménagogue, antiseptique.

Dér. du gr. Ἀρτεμισία, nom de la Diane des Latins, patronne des vierges, qu'on appliquait par allusion à une plante dont on faisait usage en médecine pour provoquer les menstrues chez les jeunes filles.

Artéïa (s'), *v.* Se heurter les doigts de pied contre quelque chose; broncher, se blesser le pied par un choc. — *Aï pôou qué me séraï artéïa*, j'ai peur d'avoir fait une sottise, un pas de clerc.

Dér. de *Artel*.

Artéïado, *s. f.* Heurt, blessure aux orteils : ce qui n'arrive guère qu'aux gens qui vont pieds nus.

Ce mot n'a pas d'équivalent en français, dans nos dictionnaires, parce que ni l'Académie ni les Parisiens ne vont nu-pieds; mais dans la Picardie, par exemple, où les pauvres gens font comme les nôtres, on dit très-bien *s'orteiller* et *orteillade*. En tous cas, dans l'acception figurée, il est encore à regretter, et il pourrait bien ne pas manquer d'emploi. Il signifie en effet: maladresse, mal-habileté, entreprise ou action dans laquelle on se laisse imprudemment pincer.

Dér. de *Artél*.

Artél, *s. m.* Orteil, doigt du pied. — *Léva l'artél*, se sauver, décamper, détaler; lever le pied. *Trémpa l'artél*, se mettre à l'eau, guéer à pied.

Dér., comme son synonyme ital. *Artiglio*, du lat. *Articulus*, jointure.

Artichâou, *s. m.* Artichaut, *Cynara scolimus*, Linn. Plante indigène de l'Andalousie, de la fam. des Cynarocéphales, cultivée partout à cause de l'aliment que fournit son réceptacle et les écailles de son calice. On en connaît plusieurs variétés. — *Voy. Carchofle*.

Dér. du celt. *Artichauden; art*, pointe, et *chaulx*, chou; par où Chou épineux. D'autres le tirent de l'arabe *Khar chioff*, artichaut. Le grec et le latin ont été mis aussi à contribution. Nous n'avons pas de préférence.

Artisoûs, *s. m. pl.* — *Voy. Arcisoûs*.

As, *art. pl. m.* au datif. Aux. Au fém. on dit *A las*. — *As homes, as éfans*, aux hommes, aux enfants ; *à las fennos, à las fïos*, aux femmes, aux filles.

As, 2e *pers. sing. ind. prés.* du verbe *Avédre*, tu as. — *As fan*, tu as faim. *As dé poumos*, tu as des pommes.

Asaïga, *v.* Arroser ; mouiller, baigner. — Ce terme exprime spécialement le mode d'arrosage particulier aux Cévennes, soit qu'on puise l'eau dans un cours d'eau bordant la propriété, soit dans un petit bassin où on la ramasse et qu'on appelle *tempo*. On la puise et on la répand au loin au moyen d'une pelle creuse en bois sur les planches d'un jardin, à peu près comme les bateliers vident leur bateau avec une écope. — *Asaïga lou vi*, tremper le vin. *Asaïga à régo*, arroser par irrigation en faisant couler l'eau successivement dans chaque raie d'une planche de potager. C'est le mode qu'on suit quand on arrose au moyen d'un puits-à-roue ou d'un chapelet.

Dér. de *Aïgo* et de la part. explétive *a*, qui marque l'action; la lettre *s* n'est là que pour l'euphonie, pour éviter le choc des deux *a*, par un hiatus reprouvé même en prose.

Asaïgadouïro, *s. f.* Pelle creuse en bois pour arroser, dont il est question à l'article précédent. Lorsqu'on n'emploie à cet usage qu'une moitié de courge sèche, emmanchée d'un long bâton, ce qui est le plus commun, on peut toujours nommer cet outil *asaïgadouïro ;* mais il est plus technique de l'appeler *couasso*.

Asaïgaje, *s. m.* Arrosage, arrosement; droit d'irrigation; action d'arroser.

Ascla, *v.* Fendre, mettre en éclats, dans le sens de fêler.

Ascla, ado, *adj. et part. pass.* Fendu, fêlé ; au fig. écervelé, cerveau fêlé, tête folle.

Asclo, *s. f.* Fente, fêlure, crevasse ; intervalle entre une porte ou une fenêtre et leur chambranle. — *Rire coumo uno asclo*, rire à gorge déployée. — *Voy. Fèn-l'asclo*.

Les trois mots ci-dessus de même formation dérivent, selon Sauvages et Astruc, du celt. *Ascl, escl*, radicaux. Le grec a Κλάσις, fente, rupture.

Ase, *s. m.* Dim. *Asene*, péj. *Asénas*. Ane, baudet; *Equus asinus*, Linn. Mammifère de la fam. des Solipèdes. Au fig. sot, ignorant, imbécile, butor. — *Faïre lou répas de l'ase*, manger sans boire. *L'ase té quïe*, peste de toi ! *L'ase me quïe*, foin de moi ! *Mourirlè pu lèou l'ase d'un pdoure home*, il mourrait plutôt l'âne du pauvre : c'est une espèce de murmure contre le sort qui semble frapper plus fort sur le pauvre que sur le riche ; mais cette expression, qui est devenue très-proverbiale, n'a rien d'irrévérencieux ni d'irréligieux. Cela se dit quand l'enfant d'une nombreuse famille est dangereusement malade ; ou bien lorsqu'on voit échapper de maladie un égoïste, un homme isolé, dont la perte ne serait préjudiciable à personne. On suppose par là que rien n'est plus utile au pauvre que son âne, qui est son gagne-pain. *Méchan coumo un ase négre*, méchant comme un âne noir. Cela provient de cette race d'ânes, très-grands et très-méchants, qui vient de la Catalogne, où ils sont tous d'un gris presque noir. *Patï coumo un ase dé las gipiëïros*, souffrir comme un âne de plâtrière. Le plâtre gris, qu'on n'exploitait autrefois pour les environs d'Alais que dans la commune de Générargues, était transporté à dos d'âne dans des sacs qu'on leur posait à nu sur le dos. Un gamin, à califourchon sur la croupe, les

Digitized by Microsoft®

guidait sans bride avec un gros bâton, et les faisait galoper, malgré cette double charge : ils allaient ainsi par cavalcade de dix à douze. Ce service était fort dur, attendu surtout que les pauvres baudets étaient mal nourris et réduits souvent à brouter l'herbe sèche des chemins. Ce genre de transport, qui avait son cachet local, a disparu aujourd'hui que les routes et les chemins vicinaux permettent une voie plus facile; mais le dicton proverbial est resté. *Y-a mai d'un ase à la fièiro que sé sémblou*, prvb., il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin. *L'ase dé mita es toujour mâou émbasta*, prvb., l'âne de la communauté est toujours le plus mal bâté : tout bien en commun ou en indivis est toujours mal administré. *L'ase fiche !* est une sorte d'interjection explétive, fort en usage, et qui n'est que la modification plus décente d'une locution fort employée, quoique de beaucoup moins honnête : *L'ase fiche lou diriè !* le diable emporte celui qui sera le dernier à la course. *Aquèl ase és bièn malâou qué porto déssus un bèl émplastre*, voilà un âne bien malade, qui porte sur le dos un grand emplâtre, c'est-à-dire un homme inutile : ce devait être un des propos de ceux de la fable du *Meunier, son fils et l'âne*. *Mouqué coumo un ase*, penaud comme un baudet. *Aquélo ribo n'és pas pèr aquél ase*, dicton prvb., mot à mot : ce verdage n'est pas pour un pareil âne. Au fig. : ce n'est pas pour lui que le four chauffe; ce morceau est trop délicat pour lui; il lui passera sous le nez. Dans ce sens se trouvent une foule d'applications.

La femelle de l'âne, ânesse, est appelée *Sâoumo*. — *V.* c. m.

Aséné, ânon, est le dim. *Asénas*, péjor., signifie au pr. et au fig., gros âne. — *Voy. Bourou, Bourisquo, Pécata.*

Ase, au jeu de cartes, as. *Ase dé piquo, dé trèflo* ou *dé trounfle, dé caïre, dé cur*, as de pique, de trèfle, de carreau, de cœur. — *Voy. Bourou.*

Ase, très-petit poisson de rivière, chabot des rivières, *Cottus gobio*, Linn., qui a l'encolure de la baudroie, la tête large et plate, plus grosse que tout le reste du corps. Il est insipide à manger et contient souvent du gravier dans l'estomac. Il se tient presque toujours au fond de l'eau, sous les pierres. Quand on l'irrite, il renfle sa large tête, ce qui le rend encore plus laid.

Ase-bouïèn, s. m. Le têtard, la nymphe de la grenouille, qu'on rencontre dans les eaux croupissantes, où un rayon de soleil suffit pour les faire éclore. En naissant il est noir; en grossissant il devient gris. Sa tête et son corps forment une espèce de boule terminée par une queue plate en forme d'aviron et dont le plan est vertical. Les pattes sortent de cette boule, la queue se détache, et le têtard aquatique devient grenouille amphibie. Au fig. *Ase-bouïèn* signifie : butor renforcé, âne, imbécile, sot fieffé; un degré de plus dans la sottise ou la bêtise que l'âne ordinaire. Il est très employé.

Le nom latin du têtard, *Gyrinus*, est facile à comprendre : il vient de *gyrare*, arrondir, puisque c'est une vraie boule. Son nom fr. qui signifie grosse tête, a sa raison puisqu'il ne semble être qu'une tête; mais notre *ase-bouïèn*, dont l'épithète surtout ne dit rien, ne s'explique guère. Dans nos environs, on appelle le têtard *tésto d'ase*, ce qui est un peu moins incompréhensible.

Ase dé charpanto, chevron de charpente, composé de sa ferme, du pied-droit et des arbalétriers.

Ase dé réssaïre, banc à trois pieds sur lequel les scieurs de long élèvent et placent horizontalement leur bigue; le pied de derrière n'est que le prolongement du banc lui-même, qui vient s'appuyer à terrre et le long duquel on roule la bigue pour la hisser, quand elle est trop lourde pour être soulevée sur les épaules.

Toutes ces dernières acceptions dérivent de quelqne point de comparaison ou de similitude avec l'âne, animal, dont le nom dérive lui-même du lat. *Asinus*.

Asénén, énquo, *adj.* D'âne; qui tient de l'âne; qui vient de l'âne.

Asênga, *v.*, ou **Enzina**. Arranger; rajuster; agencer; raccommoder; apprêter. *S'asénga*, s'arranger, se mettre à l'aise et s'ajuster. — *Voy. Enzina.*

Dér. de *Aïsi*.

Asérba, *v.*, ou **Ashérba**. Donner le vert aux chevaux; conduire les troupeaux dans les prairies.

Dér. de *Hèrbo*.

Aspre, o, *adj.* Apre, désagréable au goût.

Dér. du lat. *Asper*, et au moins contemporain du fr.

Assadoula, *v.* Rassasier, gorger; assouvir la faim.

Dér. de *Sadoul*.

Assaja, *v.*, ou **Ensaja**. Essayer; tenter; tâcher de faire; faire l'essai; essayer un habit, une robe, un chapeau, pour voir s'ils vont bien.

Dér. de l'ital. *Assagiare*, m. sign.

Assalé, *s. m.* Place garnie de pierres plates ou de chenaux en bois, où l'on donne le sel aux moutons.

Dér. de *Sâou* et de *Sala*.

Assaléja, *v.* Donner le sel au bétail.

Dér. de *Sâou*, formé du lat. *Sal*.

Assana, *v.* Cicatriser, guérir une plaie, une blessure.

Dér. de *San*, sain.

Assâou, *s. m.* Emotion pénible; nouvelle alarmante; reproche mortifiant; importunité fatigante. — *Nous dounè un fièr assâou*, il nous alarma vivement.

Emp. du fr. *Assaut*.

Assâouvagi, *v.* Rendre sauvage, farouche. — *Dé batre lou béstiâou l'assâouvagis*, on rend les animaux farouches en les battant.

S'assâouvagi, v. S'effaroucher; prendre un air, une humeur sauvage; contracter des manières agrestes.

Dér. de *Sâouvoje*.

Assassin, *s. m.* Assassinat, et non assassin. — *Aquò's un assassin*, c'est un vrai assassinat, dit-on, quand on est assailli par une troupe de mendiants, une foule de créanciers ou simplement d'importuns.

Digitized by Microsoft ®

Dér. de *Haschichin*, qui était le nom des sujets du Vieux de la Montagne, autrement dit Prince des Haschichins, ou Assassins. Comme ses sujets, fanatisés par lui, assassinaient tous ceux qui déplaisaient au maître, leur nom est devenu générique pour désigner les assassins.

Assassinna, *v.* Assassiner, tuer par guet-apens, par trahison, de dessein prémédité. Au fig. importuner à l'excès, solliciter; exiger son dû tout de suite, comme si l'on mettait le pistolet sur la gorge. — Les deux *n* se font sentir.

Assassinur, *s. m.* Assassin, meurtrier.

Assata, *v.* Affaisser; battre; fouler, tasser. — *Assata la bugado*, encuver le linge de la lessive, l'abreuver pour l'entasser. *Assata un co dé poun*, asséner un coup de poing. *La croto s'és assatado*, la voûte a fait son effort, les murs ont pris leur assiette. *Assata un soufié*, appliquer un soufflet.

Dér. du lat. *Assidere*.

Assécarli (s'), *v.* Se dessécher, devenir sec. — Se dit principalement d'un arbre qui meurt peu à peu par les branches.

Dér. de *Séqua*.

Asségura, *v.* Rendre sûr, consolider; caler; assurer, certifier, affirmer.

Dér. de *Ségu*.

Asséguranço, *s. f.* Sûreté, assurance; caution, nantissement, hypothèque; fermeté, hardiesse.

Assémâou, *s. m.*, ou **Sémâou**. Cornue; comporte; benne; vaisseau de bois composé de douves reliées par des cercles, avec deux chevilles horizontalement placées, par lesquelles deux personnes le transportent à l'aide de deux bâtons appelés pour cela *sémaïès*, qu'on passe en dessous des chevilles. Ce vaisseau sert principalement à transporter la vendange.

Dér. probablement de *Séma*, mot d'un autre dialecte que le nôtre, qui signifie : tirer le moût d'une cuve trop pleine, dér. lui-même de l'ital. *Scemare*, diminuer. — *Voy. Sémâou*.

Assémbla, *v.* Assembler; rassembler; mettre ensemble, joindre, unir, réunir, rapprocher; convoquer. — *Dlou lous faï, amaï lous assémblo*, Dieu les fait et les assemble, dit-on souvent ironiquement d'un ménage plus ou moins bien assorti, d'une coterie dont les membres sont ignorants et singuliers.

Emp. du fr. *Assembler*.

Assémblado, *s. f.* Assemblée; plus spécialement, la tenue des offices divins dans la religion réformée, soit dans un temple, soit au désert.

Emp. du fr.

Assès, *adv.* Assez, autant qu'il en faut. — C'est purement un terme de civilité populaire. *N'aï biên assès*, dit-on à table quand le maître de la maison vous offre d'un nouveau plat. Dans ce cas-là on ne dit jamais : *N'aï bé prou*. *Assès* ne se place qu'à la fin de la phrase. On ne dit pas : *Aï assès manja*, mais bien : *Aï prou manja*.

Emp. au fr., comme la plupart des termes de civilité.

Assésl, ido, *adj.* Rassis. — Ne se dit guère que du pain, par opposition à pain frais ou mollet.

Dér. du lat. *Assidere*.

Asséta, *v.* Asseoir, mettre sur un siége; faire tomber quelqu'un par force sur son derrière; poser sur une base solide.

S'asséta, v. S'asseoir, se mettre dans un siége; s'établir d'une manière solide, prendre son faix, en parlant d'un mur, d'une voûte, d'une pierre de taille.

Dér. du lat. *Assidere*.

Assétoûs (d'), *adv.* Assis, sur son séant; par opposition à debout. — *Ero d'assétoùs sus soun iè*, il était au lit, assis sur son séant.

Assiétado, *s. f.*, ou **Siétado**. Assiettée; contenu d'une assiette, plein une assiette. — *Uno assiétado dé soupo*, est une assiette de soupe, non seulement pleine, mais comblée et presque en pyramide. — *Voy. Siétado*.

Dér. de *Assiéto*.

Assiéto, *s. f.*, ou **Siéto**. Assiette, vaisselle plate dans laquelle on met ce que l'on mange à table. — *Assiéto bécudo*, écuelle à bec. *Paro ta siéto*, présente ton assiette.

Dér. du lat. *Assidere* ou *assisia*, de *à sedendo*, parce qu'autrefois l'*assiéto* indiquait la place de chaque convive à table.

Assigna, *s. m.* Assignat, papier-monnaie. — Ce terme est malheureusement devenu familier à tous les idiomes de la France, et y est resté en triste souvenir. — *Prin coumo un assigna*, mince comme un papier d'assignat. *Afatrassi coumo un assigna*, mou, sans apprêt, sans consistance, comme les feuilles d'assignats. Même avant que ceux-ci fussent décrédités par la banqueroute et l'échelle de dépréciation, ils étaient méprisés par le peuple pour leur légèreté, leur peu de consistance, et la nullité de leur valeur spécifique, en regard des espèces sonnantes, fussent-elles du billon le plus lourd.

Assista, *v.* Faire l'aumône; aider, secourir. — *Diou vous assiste*, Dieu vous vienne en aide! *Pode pas vous assista*, je ne puis rien vous donner, dit-on à un mendiant.

Dér. du lat. *Assistere*.

Assoucia (s'), *v.* S'associer, se mettre en communauté d'intérêts; former une association.

Dér. du lat. *Associare*.

Assoulida, *v.* Consolider, rendre solide, sûr; donner des garanties, des hypothèques, des nantissements; affirmer.

Dér. de *Soulide*.

Assouma, *v.* Assommer; tuer ou terrasser en frappant sur la tête avec quelque chose de lourd, comme un bâton, une pierre, une massue.

Dér. du lat. *Summum*, sommet.

Assourda, *v.* Assourdir, rendre sourd à force de crier ou de faire du bruit; ennuyer, fatiguer de propos.

Dér. de *Sour*.

Digitized by Microsoft ®

Assourtì, *v.* Aller au-devant ou à la rencontre de quelqu'un.

Formé de *Sourtì* et de la prép. lat. *ad*, sortir vers.

Assourtì, *v.* Assortir, mettre ensemble des objets qui se ressemblent, qui se conviennent, qui concordent.

Dér. du lat. *Sors*.

Assupa, *v.* Rencontrer nez à nez, se heurter contre quelqu'un, en le rencontrant à l'improviste, sans l'avoir aperçu d'avance.

Dér. de *Su*, tête, crâne.

Assuqua, *v.* Assommer, frapper fort sur la tête.

S'assuqua, v. Tomber sur la tête, donner de la tête contre un corps dur. — *Es tout assuqua*, il est tout hébété.

Dér. de *Su*, crâne, et *a* privatif.

Astre, *s. m.* Astre; soleil, étoile, corps céleste. — *Moun astre*, dans le langage des nourrices à leur poupon, dans celui des amoureux à leur belle, est l'expression de leur tendresse charmée et éblouie. Il s'emploie aussi dans le même sens à peu près que *planèto*, ou étoile, en fr., pour parler de l'influence du sort, de la destinée soumise aux astres ou en dépendant. Les anciens et les modernes ont conservé dans leur langue la tradition de cette influence des astres ; on en a fait une science qui a eu sa vogue. *Pér co d'astre*, par hasard, par bonheur. *Lou diable vire l'astre!* Peste soit! sorte d'imprécation qui nous vient de loin, assure Sauvages. C'est le *Deus omen avertat!* des Romains. *Sémblo qué siès din lous astres*, on dirait que tu es dans les astres, reproche-t-on à une personne distraite et préoccupée.

Etym. du gr. Ἄστρον, de Ἀστήρ, étoile, d'où le lat. *astra*.

Asurpa, *v.* Usurper. — Ne se dit qu'en parlant des propriétés territoriales, qu'on rogne peu à peu en éloignant la ligne divisoire.

Emp. du fr.

Atala, *v.* Atteler; attacher des bêtes de trait, chevaux ou mules, à une voiture ou à une charrue. — *Es dé michan atala*, c'est un homme intraitable, revêche au joug ou qui n'entend pas la raison.

S'atala, v. S'appliquer, employer toutes ses forces, toute son attention; faire son possible; se mettre au travail. — *S'atalèrou à bataïa*, ils se mirent en train à babiller.

Dér. du lat. *Telum*, flèche, timon.

Atalaje, *s. m.* Attelage; l'ensemble des bêtes de trait qui traînent une même charrette.

Atalus (én), *adv.* Obliquement ; en talus; en biseau.

Dér. du lat. *Talus*, talon, cou-de-pied.

Atalussa, *v.* Couper un terrain en talus ; former en talus la berge d'un fossé; donner du pied à un mur, à une chaussée, à une butte.

Atâoula, *v.* Attabler; mettre les gens à table pour manger, boire ou jouer. — *S'atâoula*, se mettre à table.

Dér. de *Tâoulo*.

Atapa, *v.* Prendre, saisir, joindre; fermer, boucher, couvrir, cacher, voiler. — M. de Bonafous a dit dans une charmante chanson :

> Sé vos pas qué siègue tan amouroûs
> Et dé ta bouquéto et dé tous ièfoûs,
> Atapo-loûs, ma mïo, atapo-loûs.

Ce mot, dans le premier sens, est une variante de *atrapa*, et dans le second, de *tapa*. — *Voy. Atrapa* et *Tapa*.

Ataqua, ado, *adj.* Atteint d'une maladie; qui a un vice dans une partie du corps; qui souffre d'une infirmité. — *Ataqua dé l'asme*, asthmatique. *Ataqua dé la pëïtrino*, atteint de pulmonie.

Dér. de *Taquo*.

Ataquo, *s. f.* Attaque, atteinte d'une maladie; crise. Au fig. folie, acte de déraison. — *Es mor d'uno ataquo*, il est mort d'apoplexie. *Sas ataquos lou prénou*, le voilà retombé dans sa folie.

Emp. au fr.

Atarda, *v.* Retarder ; attarder, mettre en retard.

S'atarda, s'attarder, se retirer tard, se mettre tard en route.

Dér. de *Tar*.

Atarì, *v.* Tarir, mettre à sec. *S'atarì*, tarir, devenir sec; perdre son eau. — *Soun moulì s'atarìs pas jamaï*, il ne met jamais l'écluse à ses paroles.

Dér. du lat. *Arire*, par métaplasme de *Arere*, être à sec.

Atèbési (s'), *v.* Tiédir, devenir tiède. — La progression de ce mot est en raison inverse de son correspondant français. Une chose s'atiédit quand elle a été plus chaude avant et qu'elle passe graduellement à une température moins élevée. C'est le contraire avec le mot languedocien *S'atébési*, qui exprime que la chose, de froide qu'elle était, devient tiède.

Dér. de *Tébés*.

Atènciou, *s. f.* Ce mot ne s'emploie que précédé du verbe *faïre* : faire attention, prendre garde; ou bien seul comme interj. : Attention! *Atènciou!* Garde à vous!

Emp. au fr.

Atèndre, *v.* Atteindre, frapper de loin, toucher; attendre, être dans l'attente, l'expectative; être attentif à un ouvrage, y mettre tout son temps, sans perdre une minute.

S'atèndre, croire, se fier, avoir confiance, se rapporter. — *L'atèndégué à la tèsto d'un co dé pëïro*, il l'atteignit à la tête d'un coup de pierre. *L'atèndou coumo lou Méssïo*, ils l'attendent comme le Messie. *Atèndès-nous un pâou*, attendez un peu que nous arrivions. *S'atèndiè ènd'aquél traval touto la gnuè*, il s'appliquait à cet ouvrage toute la nuit. *Sé vous atèndès d'él, sérés mâou fisa*, si vous vous fiez à cet homme, vous serez peu sûr de votre affaire.

Dér. du lat. *Attendere*.

Atènén, ènto, *adj.* Contigu, limitrophe, tenant. — *Aquél bé és tout d'un atènén*, dans ce domaine toutes les terres se touchent, sont contiguës, attenantes.

Dér. du lat. *Ad*, et *tenere*.

Digitized by Microsoft ®

Atténténa, *v.* Atermoyer, prolonger les termes ; renvoyer d'un jour à l'autre ; tenir le bec dans l'eau. — *Atténténa uno fïo*, bercer une jeune personne d'une promesse de mariage, dont on retarde toujours l'exécution.

Formé de la réduplication de *Tén*, comme si l'on disait *dé tén à tén*, d'un temps à l'autre.

Atténténaïre, aïro, *adj.* Atermoyeur, mauvais payeur ; enjoleur, trompeur de filles.

Atéssa, *v.* Allaiter ; donner à téter ; donner le sein à un enfant.

Dér. du gr. Τιθή, nourrice, par métaplasme du τ en ς, ou en suivant la prononciation adoucie du θ qui est une véritable sifflante. En celt. *Tétar* signifie téter.

Atéssado, *s. f.* Repas ou réfection d'un enfant qui tète. — *Douna uno atéssado*, donner à téter, faire téter. *A agu dos atéssados*, il a tété deux fois.

Dér. de *Téta*.

Atétouni, ido, *adj.* Affriandé à la mamelle, qui veut toujours téter ; enfant difficile à téter.

Dér. de *Téta*.

Atifa (s'), *v.* S'attifer, s'ajuster, se pomponner, se parer de tous ses atours.

Dér. du gr. Στέφειν, orner, ou de Τῦφος, soin de se parer.

Atifès, *s. m. pl.* Affiquets, pompons ; fanfreluches de toilette ; atours, ajustements de femme.

Emp. au vieux fr. *Attifets*.

Atira, *v.* Attirer ; allécher ; affriander, appâter. — *Aquel vin atiro soun buvur*, ce vin excite à boire. *Aquéla marchando és bièn atiranto*, cette marchande est bien prévenante ; elle attire les chalands par ses prévenances.

Formé de *Ad*, vers, et *tira*.

Atissa, *v.* — *Voy. Aquissa*.

Ato, *s. f.* Acte, contrat notarié ; exploit d'huissier. — *Li faraï douna uno ato*, je lui ferai signifier un exploit.

Dér. du lat. *Actum*.

Atoùs, *s. m.*, ou **Trounfle**. Atout, terme de jeu de cartes ; couleur de la retourne, ou celle dans laquelle on joue ; triomphe. — *Batre atoùs*, faire atout. *A pas sdoupégu jouga, aviè bièn lous atousses én man*, il n'a pas su mener sa barque, il avait toutes les chances de succès ; il a perdu avec beau jeu.

Ce mot signifiait dans l'origine la couleur supérieure à tout, qui prend toutes les autres, qui gagne tout.

Atrapa, *v.* Attraper ; tromper, duper, faire une niche ; trouver, trouver par hasard, rencontrer. — *T'atraparas bé*, tu finiras bien par t'attraper. *Vos qué lous atrapén?* veux-tu que nous leur fassions une niche ? *Coumo atrapas aquél vi?* comment trouvez-vous ce vin ? *Piou-piou, cé qu'atrape és miou*, bon, ce que je trouve m'appartient, disent les enfants en s'emparant de quelque bonne trouvaille.

Dér. du vieux lat. *Trappa*.

Atrapaïre, aïro, *adj.* Trompeur, faiseur de dupes.

Atrapo, *s. f.* Attrape ; niche ; tricherie ou fourberie innocente et par pure plaisanterie. — Le poisson d'avril est une *atrapo*.

Atrouba, *v.* ou **Trouba**. Trouver, rencontrer ; surprendre. — *Aquést'an Caléndo s'atroba un dilus*, cette année, la Noël arrive un lundi.

Dér. de l'all. *Treffen*, toucher, atteindre, selon Le Duchat ; par métaphore, trouver ; d'où l'ital. *Trovare*.

Atroupa (s'), *v.* S'attrouper, se rassembler par troupe, se réunir tumultueusement.

Dér. de *Troupo*.

Atroupéla, *v.* Réunir en troupeau, par bandes qui marchent dans un certain ordre, processionnellement, comme le troupeau qui suit la trace de Robin-mouton.

Dér. de *Troupèl*.

Atuba, *v.* Allumer le feu, la lampe, une chandelle ; et non éclairer.

Dér. du lat. *Tubus*, tube, tuyau, parce qu'originairement on soufflait le feu avec un tube en fer, comme on le fait encore dans quelques-unes de nos montagnes.

Atubal, *s. m.* Menu-bois, allumettes, copeaux, broutilles ; tout ce qui est propre à s'enflammer rapidement et qui peut aider à allumer le gros bois d'un feu.

Dér. de *Atuba*.

Atupi, *v.* Réduire au silence, rendre muet ; éteindre ; calmer ; étouffer, couvrir ; au prop. et au fig. — *Atupi lou fiò*, ce n'est pas éteindre ni étouffer le feu ; mais bien le recouvrir de cendres chaudes ou de charbon mouillé, ce qui le conserve sans le laisser flamber.

Dér. du gr. Ἄτυπος, bègue, muet, sans bruit ; ou formé de *a* privatif et Τύφω, allumer, enflammer.

Aval, *adv.* Là-bas, en bas : pour les Cévennes, tout ce qui est au midi et à l'est d'Alais. Le territoire de Nimes, de Montpellier et la Provence sont comparativement en bas, *aval ;* en parlant d'une de ces localités, on dit : *Aval vèr Sèn-Gile, vèr Béoucaïre*. — *Aval-aval*, là-bas bien bas.

Formé du lat. *Ad vallem*, vers la vallée, par opposition à *amoun, ad montem*, vers la montagne.

Avali (s'), *v.* Se perdre, disparaître sans laisser de traces, à la manière des esprits ; se dissiper comme un songe ; s'évanouir.

Dér. de *Aval* et du lat. *ire*, parce qu'on suppose que les esprits viennent des bas lieux, et qu'ils y retournent quand ils disparaissent.

Avança, *v.* Devancer, prendre les devants sur quelqu'un, le dépasser, soit en marches, soit en études, en savoir ; faire des avances, avancer de l'argent.

S'avança, avancer, s'avancer ; aller au-devant, prendre les devants ; approcher du but, du terme. — *Aquél éfan és bièn avança*, cet enfant est fort avancé dans ses études. *Dé qué vous avanço aquò?* à quoi cela vous sert-il, quel avantage en retirez-vous ? *Aro qu'avès fa lou fol, sès pus avança*, à présent que vous avez fait toutes ces folies, êtes-vous mieux loti ? *Es tan d'avança*, c'est autant de fait.

Dér. du lat. *Ab*, de, par, et *antè*, avant ; ou bien *ad ventum*, vers le vent.

Digitized by Microsoft ®

Avanço, *s. f.* Avance, ce qui déborde, ce qui dépasse ; espace de chemin que l'on a devant quelqu'un. — *Préne l'avanço*, prendre les devants. *L'avanço d'uno casquéto*, la visière d'une casquette.

Avanço (d'), adv. D'avance, par anticipation, avant le temps. — *Ou savian d'avanço*, nous le savions déjà.

Avanços, *s. f. pl.* Avances d'une mise de fonds pour un fermier, pour un commerçant ou pour un artisan qui commence à s'établir ; anticipation ; ressources préparées et prêtes. — *Avédre d'avanços*, avoir des avances, de l'argent devant soi. *Plaça sas avanços*, placer ses fonds, ses économies. *Aquéles novis douran prés las avanços*, ces jeunes fiancés auront prélevé les prémices du contrat.

Dér. du lat. *Ab* et *antè*.

Avantaja, *v.* Avantager, donner, faire des avantages à un de ses enfants par-dessus les autres, lui former un préciput.

Dér. du lat. *Antè*, et *agere*.

Avantaje, *s. m.* Avantage ; supériorité ; position privilégiée ; préciput. — *Aquò's un bèl avantaje quand on a sas avanços*, c'est déjà un grand avantage d'avoir sa première mise de fonds. *D'aïçaval on a pas l'avantaje pér émplégа sas forços*, d'en bas on n'a point d'élan pour faire valoir sa force.

Emp. au fr.

Avantajoùs, ouso, *adj.* Avantageux, qui offre des avantages ; présomptueux, qui croit avoir par sa taille, sa force, son adresse, l'avantage sur les autres.

Avantura, *v.* Aventurer, hasarder ; exposer à un risque, à un danger, courir la chance.

Dér. de *Avanturo*.

Avanturiè, *s. m.* Aventurier. — On appelle ainsi le vers à soie qui précède de plusieurs jours la masse de ses compagnons et fait un cocon précoce. Dans une chambrée on recueille à part ces avant-coureurs, pour avoir une idée de la qualité et de la forme du gros de l'armée. Quelques personnes croient que ces vers hâtifs ne passent que par trois mues au lieu de quatre ; il est plus probable que ce sont des vers premiers-nés ou qui ont plus de vigueur pour parcourir leurs divers âges.

Dér. de *Avanturo*.

Avanturo, *s. f.* Aventure ; évènement inopiné ; accident. — *Aguère uno avanturo*, j'eus une bonne fortune. *A l'avanturo*, à la garde de Dieu, sans précaution, aux chances du hasard. *Douna la bono avanturo*, dire la bonne aventure, tirer des horoscopes.

Dér. du lat. *Adventurus*, futur pass., qui doit arriver.

Avanturoùs, ouso, *adj.* Aventureux, qui hasarde, qui ne craint pas le danger.

Dér. de *Avanturo*.

Avaras, asso, *s. et adj.* péjor. de *Avare*, peu usité ; gros et sordide avare.

Dér. du lat. *Avarus, avidus eris*.

Avaricio, *s. f.* Avarice, attachement excessif aux richesses ; lésinerie sordide.

Dér. du lat. *Avaritia*.

Avaricioùs, ouso, *adj.* Avare, pince-maille, fesse-mathieu ; avaricieux, qui craint la dépense, ne donne pas ou donne mal.

Dér de *Avaricio*.

Avè, *s. m.* Avé. Premier mot latin de l'*Ave Maria*, de la Salutation angélique ; grain de chapelet sur lequel on dit l'Avé ; temps de le dire.

Avé, *s. m.* ou **Avéïè**. Troupeau de moutons, de brebis. Il a vieilli et n'est plus usité qu'au-dessus d'Alais. — *Garda l'avé*, garder le troupeau.

Dér. du lat. *Ovis*.

Avédre, *v. act. et auxil.* Avoir, posséder ; atteindre, aveindre. — *Avédre lou fiou*, être dégourdi, rusé. *Avédre pòou*, avoir peur. *Avédre la séntido*, pressentir. *Avédre gran gòou dé...* S'estimer heureux de... *Es pas riche, mais a bièn quïcon*, il n'est pas riche, mais il a quelque bien. *Avèn convéngu*, nous sommes convenus. *Aï agu*, j'ai eu. *Aguèrou*, ils eurent. *Aguèn*, nous eûmes. *S'aguéssian fa coumo aquò*, si nous avions ou si nous eussions fait comme cela. *Vaï t'douraï*, vas, je t'atteindrai. *Avén agu dé résoùs*, nous nous sommes querellés. *Aquél broutèl és trop ndou, pode pas l'avédre*, ce rameau est trop haut, je ne puis y atteindre. — *Voy. Avéra*.

Dér. du lat. *Habere*.

Avéjan, *s. m. n. pr.* de lieu. Avéjan, comm. annexe de Saint-Jean-de-Maruéjols, canton de Barjac, arrondissement d'Alais.

Ce nom paraît venir de *Avé, avéïè*, troupeau de brebis, du lat. *ovis*, plutôt que de *ave, ève*, eau, en roman, qui dans notre lang. affecte en général une autre forme. La situation, d'ailleurs, la nature du pays favorise singulièrement notre interprétation. Le suffixe *an* qualifie le radical. — *Voy. An*, suff.

Avélagnè, *s. m.*, ou **Avelagnéïro**, *s. f.* Noisetier, avelinier, coudrier ; *Corylus avellana*, Linn. Arbrisseau ou arbre de la fam. des Amentacées. Le Coudrier est l'espèce sauvage et silvestre ; le Noisetier est le coudrier cultivé. C'est avec les scions du coudrier que l'on fait la fameuse baguette divinatoire des prétendus inventeurs de sources et de fontaines.

Dér. de *Avélano*.

Avélagnéïro, *s. f.* Coudraie, lieu couvert de coudriers ; bosquet de noisetiers. On la prend aussi pour le Noisetier lui-même.

Dér. de *Avélano*.

Avélano, *s. f.* Aveline, noisette, fruit du noisetier.

Dér. du lat. *Avellana*, m. sign., qui vient lui-même de *Avella*, ville du royaume de Naples, où les coudriers sont en abondance, et renommée encore aujourd'hui pour la bonne qualité de ses noisettes. En cat. esp. ital. *Avellana*.

Avén, *s. m.* Cavité ou conduit souterrain et naturel, qui sert de réservoir aux eaux de la pluie ou de la neige, et

Digitized by Microsoft®

qui alimente les sources ; caverne profonde et verticale au fond de laquelle est un amas d'eau.

Dér. du celt. *Aven*, rivière.

Avéna, *v.* ou **Abéna**. Epargner, ménager, économiser ; épuiser ; user jusqu'au bout, jusqu'à la corde. — *Avénas la sâou*, ménagez le sel. *Avéna sas fardos*, user ses vieux habits, les porter quoique usés et rapiécés. *Avéna lou jour*, profiter du jour jusqu'à son déclin. — Le part. pass. adj. *Avéna, ado*, signifie : épuisé, usé par les débauches, ou ruiné par les maladies. — *Voy. Abéna.*

Avéna, *s. m.* Gruau d'avoine, dont on fait une excellente purée pour le potage.

Dér. du lat. *Avena*, avoine.

Avénaduros, *s. f. plur.* — *Voy. Abénaduros.*

Avénén, *s. m.* Ne s'emploie qu'au génitif, et dans une sorte de phrase faite, *d'un avénén*. — *Tout d'un avénén*, tout d'une pièce, d'une venue, sans galbe et sans forme. *Uno cambo tout d'un avénén*, une jambe sans mollet. *Es touto d'un avénén*, elle n'a ni tournure, ni hanches, ni gorge. — Le nominatif adjectivé, qui voudrait dire : *avenant*, affable, est du pur franchimand.

Dér. de *Vénì*.

Avéngu, udo, *adj. part. pass.* de *Avénì*. Grand et fort, bien venu. — *Aquél éfan és bièn avéngu pér soun tén*, cet enfant est bien grand, bien fort pour son âge.

Avéngudo, *s. f.* Crise de maladie ; revers de fortune ; accident malheureux et inopiné.

Dér. de *Avénì*.

Avénì, *v.* Arriver à faire ; parvenir à ; réussir ; suffire. — *Pode pas y avénì tout soul*, je ne puis suffire seul à ce travail. *Y avéndra pas*, il n'y réussira pas, il n'y parviendra pas. — *Péraquò y-avén trén*, pourtant nous en viendrons à bout.

Dér. du lat. *Advenire*.

Avéno, *s. f. n. pr.* Avène, petite rivière torrentielle qui prend sa source dans la montagne de Rouvergue, près de la Grand'Combe, et se jette dans le Gardon, au droit de Saint-Hilaire-de-Brethmas, au-dessous d'Alais.

Dér. du celt. *Aven*, rivière, qui entre dans beaucoup de noms propres de rivières ou de localités situées sur des cours d'eau, notamment le nom lat. *Avenio*, Avignon. Avesnes, chef-lieu d'arrondissement du département du Nord, sort évidemment de cette modeste source. Son ancienne orthographe *Avenna* rappelle le mot celtique avec sa double consonnance latinisée, *avenn*, et notre prononciation lang. fortement sentie dans *avén*, qui est le même mot. L'origine de *Advenæ*, étrangers fixés sur ce territoire, *ab advenis gentibus ibi collocatis*, est une glorieuse imagination ; mais notre patois, comme on dit dans le Nord, est plus fidèle aux traditions et a bien son prix. Les communes rurales *Avesnes-le-Sec*, *Aveny*, *Avenay*, *Avesnes-sur-Helpe*, *Avesnes-lez-Aubert*, sont de petits affluents : *Avesnes-le-Sec* indique un *avén*, une source tarie, et non pas un sol aride où l'avoine ne pousse plus. Là se trouve la confirmation de l'origine du nom, pour lequel il est inutile de faire de l'érudition historique à la recherche d'une flatteuse et imaginaire dénomination.

Avéns (Lous), *s. m. pl.* L'Avent, le temps qui est placé entre la Saint-André, le 30 novembre, et la Noël, 25 décembre. C'est pour l'Eglise romaine, un temps d'expiation et de pénitence pour se préparer aux joies de la Nativité, comme le Carême est une préparation au triomphe pascal. — On disait en v. fr. : les Avents.

Dér. du lat. *Adventus*, arrivée.

Avéousa, *v.* ou **S'avéousa**. Devenir veuf ; perdre sa moitié ; être délivré. — *Diou m'én avéouse*, Dieu me délivre d'un tel ou de telle chose !

Dér. de *Véouse*.

Avéra, *v.* Aveindre ; atteindre ; tirer un objet d'un endroit hors de portée, soit en haut, soit en bas. — *Avéra dé cérièïros*, cueillir des cerises avec un croc. *Avéra lou féra*, tirer un seau noyé du fond d'un puits. *Qudou po y-avéra?* qui peut y atteindre?

Dér. du lat. *Advenire*, ou *Advehere*.

Avéracloù, *s. f.* Advération, terme de vieux cadastre ; dénombrement des biens-fonds, avec leur contenance, confins et estimation, pour former l'assiette de la taille.

Dér. du lat. *Verax*, véridique, sincère.

Avérti, *v.* Avertir, donner avis ; présager ; instruire ; prévenir du danger ; convoquer les membres d'une assemblée délibérante ; inviter à un convoi funèbre. — *Lou tounèro n'avertis pas*, le tonnerre ne gronde pas avant la foudre.

Dér. du lat. *Advertere*, tourner l'attention vers.

Avértimèn, *s. m.* Avertissement du juge de paix, invitation à la conciliation ; avertissement du rôle des contributions. Il serait encore applicable aux avertissements donnés aux journaux dans notre époque. — *Lous avértimèns i-an pas manqua*, ce n'est pas faute qu'on l'eût bien prévenu.

Avès, *2e pers. du plur. de l'ind. prés. du v. Avédre.* Vous avez.

Avès, *s. m.* Revers d'une montagne vers le nord ; aspect au nord. C'est le contraire de l'*Adré*, aspect du midi. — *Aquò's dé bos dé l'avès*, c'est du bois coupé à l'aspect nord. Ce bois est moins bon à brûler que celui de l'*adré*. Ses pores sont plus serrés, ses fibres sont plus longues et plus entre-nouées ; il devient noir au feu et fournit peu de braise.

Dér. de *Vès*, versant.

Avésqua, *s. m.* Evêché, palais épiscopal. — L'évêché a joué longtemps un grand rôle à Alais, soit pendant qu'il était réellement un palais et la résidence d'un évêque, soit lorsqu'il est devenu presque du domaine public. Ses cours, ses jardins étaient le rendez-vous des oisifs de café et des jeux des écoliers. Il demeure seulement encore à l'état de nom propre parmi nous, aujourd'hui que la sape industrielle a fait disparaître le magnifique dessin de sa double

Digitized by Microsoft ®

façade et de sa cour d'honneur, que les jardins mutilés ont été envahis par des constructions bourgeoises, ou divisés en petits carrés, et qu'enfin l'orangerie et le côté des fruitiers viennent d'être cédés pour une place publique devant l'hôtel-de-ville.

Dér. du lat. *Episcopatus.*

Avèsque, *s. m.* Evêque, prélat chargé de la conduite d'un diocèse. — *Un chì régardo bé 'n avésque, amaï li lèvo pas lou capèl,* prvb. Un chien regarde bien un évêque, se dit proverbialement quand une personne s'étonne ou se fâche qu'on la fixe. On dit d'un pendu : *Es un avésque dé campagno, dono la bénédicïou das pèses.*

Dér. du lat. *Episcopus.* En ital. *Vescovo.*

Avignoun, *s. m.* Avignon, ville, chef-lieu du dép. de Vaucluse. — *Pata d'Avignoun,* un pata, ancienne monnaie papale frappée à Avignon. *Patachoù d'Avignoun,* sobriquet des Avignonnais, qu'ils doivent sans doute à leur monnaie dite *pata. Granèto d'Avignoun,* graine de nerprun, *Rhamnus infectorius,* Linn., qui croit dans nos environs. Elle sert aux teinturiers de petit teint pour le jaune et de stil de grain pour la peinture. — *Voy. Granèto, Aoubénas.*

Dér. du lat. *Avenio,* qui a sa racine dans le celt. *Awen,* venant de *aa, aqua,* eau, qui a donné en roman *ave, ève, ive,* et autres, en lang. *avén, aïgo,* etc. — *Voy. Avéno.*

Avirôou, *interj.* Commandement de voiturier pour faire tourner à droite. La conversion ou le pas oblique qu'exige ce commandement, décrit un angle plus ouvert que celui qu'on obtient par le commandement *à ruou* ou *à ruôou,* mais toujours du même côté. L'angle du premier se rapproche du quart de cercle ou de l'angle droit, c'est tout un changement de direction ; l'angle du second n'est guère qu'une déviation à droite pour couper l'ornière, éviter un mauvais pas, ou pour partager la route avec une voiture qui croise la première.

C'est un vocable composé arbitrairement, qui varie suivant les localités, mais qui est fixe et d'une antique origine dans chacune d'elles. — *Faïre tira avirôou,* faire changer de direction à droite.

Avis, *s. m.* Vis, cylindre cannelé en spirale, destiné à rentrer dans un écrou cannelé de même. En fr. le mot est féminin, *une vis ;* il est masculin en languedocien.

Emp. au fr. avec l'*a* explétif, qui est dans le génie de la langue quand elle est obligée d'emprunter à sa rivale.

Avis, *s. m.* Sentiment, opinion. — *M'én dounarés un avis,* vous m'en direz votre sentiment, votre opinion. *M'és avis,* il me semble.

Emp. au fr.

Avisa (s'), *v.* S'aviser, s'apercevoir; tenter, oser, s'enhardir — *M'avise qué plòou,* je m'aperçois qu'il pleut. *Lou ciél toumbarié qué s'èn avisarié pas,* le ciel viendrait à tomber qu'il n'y prendrait pas garde, qu'il ne s'en aviserait pas. *S'avisè pas de me dire : voulur !* n'osa-t-il pas me dire : voleur! *Sé t'avises dé parla,* si tu as la hardiesse de parler. *Sans s'én avisa,* sans s'en apercevoir, sans y faire attention.

Avisa, ado, part. pass. et adj. Avisé, prudent, circonspect ; éveillé.

Dér. de *Avis.*

Avisamén, *s. m.* Prudence, prévoyance, perspicacité, intelligence; circonspection. — *Aquél drole vous a d'avisamén qué noun saï,* ce garçon a une intelligence, une prudence extraordinaire.

Dér. de *Avisa.*

Aviva, *v.* Raviver, évertuer, réveiller; vivifier.

Aviva, ado, part. pass. et adj. Vif; sémillant, éveillé; guilleret. — *Lou tén s'és aviva,* le temps s'est mis au vif. *Lou tén s'avivo,* le temps se refroidit. *Aviva coumo un pèïssoù sus lou rastouble,* éveillé comme un poisson dans le sac. *Aviva coumo un passéroù,* éveillé comme un moineau.

Dér. de *Viou,* du lat. *vivus.*

Avoua, *v.* Avouer, confesser; reconnaître qu'une chose est, en faire l'aveu.

Emp. au fr. *Aveu.*

Avoua, *s. m.* Avoué, procureur. — Cette profession a trop de rapport avec le peuple, pour qu'il ne se soit pas hâté de la suivre dans la transmigration de son nom. *Avoua* est aussi bon languedocien que *Proucuroù.*

Avouca, *s. m.*, dim. *Avoucadé.* Avocat. — *Es un avouca,* c'est un Gros-Jean, un important, un pédant, qui fait l'entendu, l'érudit en affaires, et en toute science. *Avouca das ases,* un pauvre avocat. *Aquél avouca és chèr, dounarié pa'n bon counsél pèr siéï frans,* prvb. Cet avocat est cher; il ne donnerait pas un bon conseil pour six francs, — sous-entendu : parce que cela lui est impossible.

Pourquoi nos paysans appellent-ils leur âne l'*avouca ?*... Que dans un atelier d'imprimerie, le pressier s'appelle un ours et le compositeur un singe, cela se conçoit pour qui les a vus manœuvrer et se démener. Que certaines personnes soient des chameaux, c'est encore mieux, nul n'y peut contredire. Il n'en est pas de même de l'assimilation qui fait l'objet de cet article. Mais il est parfaitement inutile d'en prouver la criante fausseté; il ne s'agit que d'en chercher l'origine.

Un plaideur malheureux, irrité contre son avocat à qui il attribuait, comme on fait toujours, la perte de son procès, dit que c'était un âne : — l'âne avait tout à fait mauvaise réputation à cette époque. — Rentré chez lui, il continua à exhaler sa colère, et réciproquement il appela son âne avocat. C'était du pur algèbre qu'il faisait sans s'en douter, comme Monsieur Jourdain de la prose. A^1 étant égal à A^2, A^2 devait être égal à A^1 ; l'équation restait la même quoique les termes changeassent de place. La colère de notre plaideur dura bien au-delà des vingt-quatre heures légales, et toutes les fois qu'il allait aux champs avec son compagnon, il ne manquait pas de dire : *Ari, l'avouca !* La

Digitized by Microsoft ®

plaisanterie se répandit et finit par être acceptée, par l'âne d'abord, cela va sans dire, et puis par ceux même qui eussent pu en être blessés et qui ne firent qu'en rire.

Voici une autre explication, qui est celle des savants.

Un avocat, du vieux temps où l'on faisait force latin au barreau, avait pris la spécialité de plaider les *alibi*. Il en trouvait partout et faisait un tel usage de ce moyen dans tous les cas, qu'il lança un jour le génitif pluriel fort hasardé *aliborum*. On ne l'appela plus que Maître Aliborum, qui devint Aliboron. Or, cet avocat était, dit-on, un âne. De telle sorte que de ces trois noms ou de ces trois mots on finit par faire une confusion qui dure encore.

Après cela il y a une explication plus simple et que je crois la bonne, car il ne faut pas abuser de l'anecdote.

Un paysan qui fait l'entendu en affaires, le beau parleur, aimant fort à avoir raison, le Gros-Jean enfin, ses voisins l'appellent *un avouca*. L'âne a bien quelque chose de ces allures. A certain entêtement, que peut-être on apprécie mal quelquefois, il doit se croire aussi une façon de docteur qui en sait plus que tout le monde, car il est difficile de lui faire faire autre chose que ce qu'il a conçu ; et dans les fréquentes discussions qu'à ce propos ils ont ensemble, l'ânier de dire : Ah ! tu fais l'entendu, tu veux faire ta tête, tu raisonnes, tu fais l'avocat ; nous allons voir : *Ari, l'avouca !* — Ce n'est pas autrement qu'il a pris ses grades et reçu son titre. — *Voy. Franchiman.*

Dér. du lat. *Advocatus.*

Avugla, *v.* Aveugler, rendre aveugle ; éblouir, au prop. et au fig. — *L'douro avuglo,* le vent vous remplit de poussière à aveugler. *Cérquo soun capèl, et és aquì qué l'avuglo,* il cherche son chapeau, et son chapeau est là qui lui crève les yeux. *Lous éliousses avuglou,* les éclairs éblouissent.

Dér. de *Avugle.*

Avugle, avuglo, *adj.* Aveugle. — *Vóou maï èstre nèci qu'avugle,* mieux vaut être sot qu'aveugle, répond-on prvb. à quelqu'un qui vous traite d'imbécile. Cette phrase, dont le sens est singulièrement elliptique, signifie que n'étant pas aveugle mais simplement un sot, on a la satisfaction de voir plus sot que soi et l'espérance d'en guérir. *Bada coumo un avugle,* crier comme un aveugle, parce que l'aveugle mendiant a une façon lamentable et criarde de déplorer son infirmité. *L'Avuglo dé Castèl-Cuïé,* est le titre d'une des plus jolies pièces du poète Jasmin.

Dér. de la bass. lat. *Aboculus,* privé d'yeux.

Azouèn, *s. m.* Adjoint à la mairie. — Toute la nomenclature des fonctions constituées sous un régime constitutionnel est devenue familière au peuple, qui en accommode au génie de sa langue toutes les dénominations.

B

B B

B, seconde lettre de l'alphabet et première des consonnes.

Il entre dans le plan de ce Dictionnaire, on a pu s'en apercevoir, de réunir à la nomenclature purement lexicographique de notre langue ou du moins de notre dialecte les observations grammaticales relatives à la contexture des mots, qui est leur orthographe, ou à leur étymologie, qui est leur histoire. Nous faisons en même temps de la grammaire, suivant toute l'acception du mot, et du glossaire, en inscrivant sous leur numéro d'ordre les termes et les locutions en activité de service ou d'usage, et en rassemblant autour d'eux les significations, les définitions, les exemples, les citations, les remarques qui présentent quelque intérêt de curiosité ou un éclaircissement instructif. En cela nous suivons notre programme ; mais encore est-il bon d'expliquer pourquoi nous nous le sommes imposé.

Avec la conviction que nous avions affaire à une langue véritable, il convenait de traiter notre idiome méridional comme une langue. Né le même jour et dans le même berceau que le français, il est resté plus longtemps fidèle à sa nature et à ses origines : il l'a emporté sur lui en culture et en harmonie ; mais après avoir lutté, il a été vaincu et il est proscrit. Pour lui le mouvement de progrès s'est arrêté ; la force seule de sa constitution le soutient, mais la déchéance qui le frappe ne l'a pas converti en un des patois du français, et les principes vitaux de sa formation n'ont point péri. C'est à retrouver ces éléments, à en réveiller l'énergie et la puissance qu'il travaille et qu'il mérite d'être aidé. Et c'est précisément pour cela aussi qu'un vocabulaire languedocien, même quand il se renferme dans un dialecte particulier, ne saurait se contenter de relever le catalogue complet des mots de bon et vrai crû, ou des naturalisés, de traduire leur sens, de signaler leurs altérations, de les ramener à leurs sources. Il nous a semblé qu'il devait encore étudier leur formation et leur composition, pénétrer dans leur génie, chercher la raison de leur structure, de l'agencement de leurs lettres et de leurs syllabes, de leurs combinaisons et de leurs changements, noter leur accent et leur prononciation, tout ce qui fait le caractère, le cachet, l'individualité, la physionomie animée d'une langue.

C'est un champ nouveau à explorer : un filon que

Digitized by Microsoft®

la langue d'Oc a peut-être trop négligé, tandis que le français et les autres langues possèdent des travaux très-remarquables : est-ce un motif pour le délaisser? Notre Dictionnaire n'a pas voulu rester dans le cadre d'une simple classification de mots, moins dans l'espérance de combler une lacune, que dans la pensée de recueillir ce qui intéressait la langue. Ces notions grammaticales, ces observations sur la composition des termes qu'il enregistre et sur la syntaxe, auraient peut-être gagné à être rassemblées et à se condenser dans un traité spécial entièrement didactique, qui manque à la langue d'Oc, au lieu de se répandre à petites doses séparées sur une infinité d'articles; mais une fois la forme du Lexique adoptée, il était difficile de procéder autrement. D'ailleurs, malgré leur dissémination, un enchaînement coordonne et relie dans une idée d'ensemble tous ces matériaux; puis, à vrai dire, le travail s'est mesuré de lui-même à nos forces : vouloir élever un monument eût été une bien grosse entreprise, et pour nos moyens d'une exécution impossible. Un livre à consulter, au courant de la fantaisie ou de la distraction a surtout besoin de variété : il se sauve par l'éparpillement et peut atteindre son but sans fatigue : nous ne cherchons que cela. Dans une œuvre toute originale, ce sera, si l'on veut, notre originalité. Humble débiteur, dès notre enfance, envers notre langue, nous payons notre dette à cette créancière amie en monnaie de billon, ramassée sou par sou, au lieu de solder en fins billets de banque, réservés aux riches de la finance, dont nous ne sommes pas. Qu'importe après tout, si la monnaie est courante et de bon aloi et que le compte arrive juste?

Sans aller plus avant, nous tenions à expliquer, sinon à justifier notre méthode et l'ordonnance de ce vocabulaire. Sans doute notre travail n'est pas simplifié par là, non plus qu'abrégé et plus facile; mais cette digression et celles qui pourront suivre ne seront pas inutiles, si pour un plus grand labeur elles nous valent aussi plus d'indulgence.

A propos de la première consonne de l'alphabet, il est donc naturel de s'informer avec quelle valeur et par quelles modifications les consonnes, ces éléments constitutifs des mots, sont entrées dans leur composition.

La question serait fort abstraite et trop compliquée s'il fallait la tenir à la hauteur des spéculations théoriques touchant l'origine, la formation et la physiologie du langage; elle se tempère heureusement en abordant à l'histoire, en s'appuyant sur des faits rapprochés, plus tangibles et déjà vérifiés. Nous n'aurons qu'à relever les principaux : les notions générales paraissent suffire.

La gamme des sons que peut émettre la voix humaine n'a qu'un petit nombre de notes : ce sont les voyelles, qui se meuvent dans une échelle fixe, en passant du grave au doux, du long au bref, du simple au composé. Les consonnes sont plus nombreuses, leurs combinaisons plus multipliées : elles servent de lien aux voyelles, elles sont leur point d'appui. L'alliance de ces deux éléments forme les syllabes et les mots, et toutes les langues ont les mêmes procédés nécessaires. Tout cela, voyelles et consonnes, se divise et se subdivise en nuances de tons et demi-tons, se distingue en classes et en familles, s'étiquette en genres et en catégories de gutturales, palatales, dentales, labiales, sibilantes, liquides, aspirées, fortes ou faibles. Dans la revue qui s'ouvre chacune doit venir à son tour par ordre alphabétique; et nous nous attacherons à signaler leur caractère individuel, leur office et surtout leurs permutations, sans autre tableau systématique.

Ce qui fait en somme une langue et la différence des langues et des dialectes n'est que la tonalité ou l'accent que prennent les voyelles, et la combinaison des consonnes avec elles, comme agents et instruments de la parole. Et ce qui rend un idiome commun à un peuple est l'effet de la prédisposition naturelle ou instinctivement convenue de l'organisme vocal d'un groupe vivant dans des rapports fréquents, sous le même ciel et sur le même sol; ce sont les propensions particulières à chaque population à rechercher ou à répéter certains sons, à préférer les uns ou à réprouver les autres, suivant les facilités ou les complications d'une articulation, qui la rendent plus ou moins propre à être exprimée, entendue et comprise, et qui lui font adopter de préférence telles ou telles intonations. Cette loi est générale ; tous les langages qui se sont parlés dans un pays quelconque, dans une zone déterminée, ont leur raison dans ces sympathies ou ces répulsions organiques: leurs altérations, leurs changements, leur développement même n'ont pas d'autre mobile.

Nous n'avons pas une langue primitive; notre idiome est un dérivé de seconde ou de troisième formation. Par conséquent pour peu que l'on tienne à s'expliquer son expansion, sa vivace persistance et sa régénération actuelle, il est impossible de ne pas consulter ses origines, sa généalogie, sa filiation, son histoire, c'est-à-dire de ne pas rechercher les lois et les procédés de la langue qui lui a servi de type, dont il s'est imprégné et qu'il remplace sur son ancien territoire. Là est l'essentiel.

Nous l'avons dit déjà : le midi de la Gaule fut le premier latinisé. En tenant compte de l'élément celtique qui se mêla au latin populaire, apporté par les vétérans et les colons; en faisant la part des influences germaniques et orientales, dues aux Visigoths ou aux Sarrazins; toujours est-il que ce qui nous est parvenu de la langue des plus anciens habitants, comme ce qui est resté de celle des envahisseurs, ne nous a été acquis que par le latin, et à la condition de revêtir la forme et les flexions romaines. Au moment où, après une longue période d'inculture et presque de barbarie, la langue voulut se relever et que se forma le roman rustique, en même temps que l'italien et l'espagnol, c'est encore le latin plus ou moins corrompu et oblitéré, qui leur fournit son vocabulaire et sa syntaxe, les lettres de son alphabet et le mécanisme de l'accentuation.

Digitized by Microsoft®

Mais il est bien évident que, pour se former et s'organiser, la langue romane ne fut pas coulée d'un seul jet dans ce moule un peu fêlé du latin vulgaire, et ne sortit pas non plus comme un bloc d'une élaboration savante du moyen âge. Le peuple s'en mêla presque seul. La fusion de tous les éléments qu'on y distingue se fit peu à peu, de souvenir et d'instinct. A mesure que s'éteignit la domination qui imposait ses formes, la population, plus livrée à elle-même fit prévaloir ses goûts et ses commodités dans la prononciation, et assouplit davantage le parler à ses aptitudes et à ses préférences. Et qu'alors certaines tendances traditionnelles aient fait retour, que certaines propensions de vocalisation, sous l'action directe du climat ou par l'influence des habitudes, se soient manifestées; il n'est pas permis de le mettre en doute. En Espagne et en Italie, la langue nouvelle qui se créait aussi, n'opéra pas d'une autre manière : les mêmes conditions climatériques eurent ici une influence à peu près pareille ; et c'est pour cela que tant d'affinités se montrent encore entre la langue d'Oc et l'espagnol et l'italien.

Partout, dans notre Midi, la vivacité proverbiale des Gaulois se donna carrière. Il semble que la formule radicale, qui représentait suffisamment l'idée, étant trouvée et conservée, le premier besoin, le plus pressant était de l'exprimer promptement, avec la rapidité que le peuple tenait de sa nature. Aussi, la contraction, la syncope, l'abréviation se produisent à chaque mot. Les langues romanes les érigent en système ; preuve que la simplification répondait à une nécessité de l'esprit nouveau. Le latin populaire n'y avait pas échappé : c'était comme un exemple à suivre; souvent même l'idiome nouveau exagéra le modèle.

Comment les désinences supportèrent la première épreuve, nous l'avons fait voir à l'article *Agno*, suffixe ; mais en même temps le corps des polysyllabes ne pouvait manquer d'être atteint. Pour eux la restriction s'opère au moyen de l'accent tonique : nous allons indiquer ce procédé.

On sait que tous les mots, sans exception, ont une syllabe dominante sur laquelle la voix s'appesantit. Le latin, langue de quantité par excellence, à cause des dactyles qui terminaient beaucoup de ses mots, et pour donner un point d'appui suffisant à son accent sur une syllabe longue, avait la faculté d'accentuer toniquement même l'anté-pénultième ; dans *asinus, bibere, vivere,* etc., la voix pesait sur la première syllabe, elle glissait sur les autres. Le roman languedocien et ses dialectes n'étendent jamais l'accent jusqu'à l'anté-pénultième ; ils repoussent le dactyle de la fin des mots, et c'est pourquoi la syllabe médiane brève se trouve nécessairement supprimée ou absorbée dans une seule voix diphthonguée et longue. Ex. : *Asinus* fait *ase, bibere, béoure, vivere, vioure,* comme *populus* donnait *pobol* au roman et à notre dialecte *puple* ou *pople, bajulus baïle, baculus bastoù, spiritus èsprì,* etc., etc.

La conséquence devrait être d'amener les permutations de lettres, qui mettaient la prononciation plus en rapport avec l'organisme vocal du peuple destiné à s'en servir; car ces syncopes pouvaient placer en contact des combinaisons de syllabes dont les consonnes en se heurtant se repoussaient euphoniquement. Et c'était le moins dès lors que chaque population cherchât à approprier les mots à ses facultés innées, à ses propensions et à ses facilités de les articuler. Mais comme en définitive le roman languedocien ne se débarrassait pas absolument de son empreinte latine, et comme il ne voulait pas s'affranchir des lois générales d'affinités euphoniques qu'il recueillait par succession et trouvait toutes faites ; et qu'enfin les combinaisons anciennes avaient leur logique et ne s'étaient pas établies au hasard et par pur caprice; les changements qui ne blessaient pas le sens et n'étaient pas une gêne trop grande, se soumirent aux règles consacrées.

Ainsi les permutations du latin à notre languedocien actuel, en passant par le roman, ont été inspirées, de proche en proche et à tous les degrés, par le besoin d'obtenir une prononciation plus prompte et plus facile, et par cela de diminuer l'effort et de mieux approprier la lettre aux habitudes ou aux propensions de l'organe.

De là est venu d'abord l'adoucissement dans la prononciation et l'introduction des finales muettes, plus généralisée dans le français que dans notre idiome méridional. Les consonnances dures se sont affaiblies ; le *c* et le *g* romains, toujours rudes devant toutes voyelles, se sont changés en *s* et en *g* doux, en *ch* ou en *j*. Quand deux lettres similaires se rencontraient rapprochées dans deux syllabes voisines, il paraissait souvent plus commode d'en transformer une par son équivalente, que d'admettre une répétition. C'était un sentiment mélodique, autrement perçu et autrement noté ; mais les rapports chromatiques, si délicats à observer, se maintenaient sans avoir toutefois rien de constant et d'uniforme. La fixité leur est venue, quand chaque dialecte, prenant son vrai caractère, s'est consolidé dans une région et qu'il y persévère, comme pour démontrer qu'il répondait dans le principe, et qu'il répond encore à quelque nécessité réelle ou harmonique, naturelle à la population qui l'a adoptée.

Dans cet ordre d'idées, quelques exemples pris au hasard, qui seront mieux expliqués par la suite, mais qui donnent déjà la clé de bien des étymologies et qui découlent des observations précédentes. Nous ne faisons qu'indiquer : d'abord les désinences en *argue,* passant de la bass. lat. *anicæ* au roman *anègues,* se métamorphosant en *anche, ange, enche, agne* et leurs analogues ; *manica,* latin, devient notre vieux mot *margue* et *manche* actuel, *dominicus, dominica,* donne *doumèrgue* et *diménche ;* les finales en *ola, olæ, olum* se convertissent de diverses manières, *Balneolæ, balneolum, balniolum,* deviennent pour nous *Bagnòou, Banious* et *Vagnas,* en fr. Bagnols, Baigneux, Bagnères, etc., comme *linteolum* fait *lençòou,* linceul, *filiolus, fiòou,* filleul ; *lusciniola, roussignòou,* rossignol, etc.

Digitized by Microsoft®

Et encore, pour la permutation qui nous occupe, on trouve *piper, pèbre,* poivre; *rapa, rabo,* rave; *ripa, ribo,* rive; *copra, cabro,* chèvre; *lepus, lèbre,* lièvre, et ainsi de suite d'une foule d'autres; la labiale B, selon l'esprit de chacun des trois idiomes, se transformant de trois façons, tantôt douce, tantôt forte, tantôt aspirée.

Tant il y a que, dans l'application, on est arrivé à obtenir certaines lois de permutation. C'est ce qui a permis de les classer par groupes naturels. Il se rencontre sans doute des exceptions; mais rien ne paraît en définitive livré au hasard ni au caprice dans les variantes les plus étranges en apparence. La règle peut se formuler, et il en résulte qu'une consonne de même nature, soit forte ou faible, soit aspirée, peut bien être appelée à remplacer une consonne appartenant à la même famille, mais que rarement elle dément sa race et elle ne se substitue jamais à une consonne d'un groupe opposé. Ainsi B pourra être indifféremment, sans trouble harmonique, converti en une consonne de son ordre, P, F, ou V, et à l'inverse ces dernières pourront être permutées en B; mais il n'adviendra pas que les unes ou les autres passent facilement dans l'ordre des dentales ou des gutturales.

B et V appartiennent au même groupe des labiales simples; leur permutation est fréquente et légalisée par les règles. Suivant les diverses nuances de l'idiome languedocien, elles usurpent volontiers l'une sur le domaine de l'autre. Dans le dialecte gascon, B a l'avantage; dans le Bas-Languedoc, c'est V; dans nos Cévennes, c'est un juste milieu. Il y a encore parmi nous une foule de mots dans lesquels on emploie B et V à peu près *ad libitum,* comme *sabe, save; abéna, avéna; atrouba, atrouva; boumì, voumì,* etc. Cela tient à ce qu'Alais, placé sur la ligne divisoire du dialecte lozérien et *raïol,* et de celui de Nimes et du pays *gounèl* (*V.* c. m.), est comme un terrain neutre, qui peut emprunter aux deux rivaux avec une égale légalité.

Sans insister sur des observations qui reviendront d'ailleurs à chaque lettre, on voit toutes les ressources que la philologie peut tirer de ces principes, quand il s'agit soit de recomposer un mot étymologiquement, en dégageant le radical, soit alors qu'il faut chercher sa descendance et la raison de sa forme actuelle.

B, lettre isolée, se prononce à l'ancienne méthode française, comme si elle était suivie d'un *é* fermé, *Bé.* A ce titre, ici et dans l'article suivant, elle devrait figurer à un autre rang; mais comme elle n'est considérée que dans sa valeur ordinale et non point sous le rapport de la prononciation, nous la maintenons à cette place. Il en sera de même pour les autres consonnes.

Estre marqua dou B, être marqué au B. Un proverbe a dit:

Bègou, borni, boussu, bouïtoùs,
Quatre B qué soun fachoùs.

B-a-ba, *s. m.* Commencement de la seconde leçon du syllabaire, et par conséquent une des plus faciles. — *Es éncaro dou b-a-ba,* il en est encore aux premiers éléments. *Aquò's lou b-a-ba,* c'est la chose la plus simple du monde.

Ba, syllabe qui, isolée, ne présente aucun sens, et qui n'entre dans ce dicton populaire : *tant fa, tant ba!* que pour signifier : tant de gagné, tant de mangé. — Cela dérive probablement de *bas,* jeter à bas.

Baba, *v.* Baver, comme font les enfants au maillot, les vieillards en caducité et même quelquefois les idiots. C'est sans doute ce qui a donné naissance au dicton : *és nèci qué babo,* il est imbécile au point de baver. — *Dâou plési qué n'avié babavo,* il en bavait de plaisir, a dit le poète abbé Favre, dans son fameux sermon *dé moussu Sistre,* pour peindre la béate jouissance de Simon à l'écouter. *Li faguère baba lou rouje,* je lui fis rendre le sang par la bouche; je lui cassai la gueule.

Un fousél baba, est un cocon que la nymphe, récemment transformée en papillon, a commencé à percer pour obtenir sa délivrance. L'animal, pour cette opération, commence par répandre sa bave sur les parois intérieures de l'un des pôles du cocon, afin de les ramollir et de dissoudre le ciment visqueux qui colle les fils de soie l'un à l'autre; par ce procédé, il parvient à les décoller, à les séparer et à les écarter, en les ramassant en bourrelet sur l'orifice, mais sans jamais les couper, car, à l'état de papillon, il n'a ni dent, ni sécateur quelconque; enfin il agrandit assez l'ouverture pour y passer tout le corps. Or le *fousél baba* n'est pas celui qui est complétement ouvert et qu'on nomme *parpaïouna,* mais bien celui dont les téguments intérieurs ont été humectés de bave, *babo,* et relevés en bouchons, sans ouverture extérieure. Cette espèce de cocons ne fournit pas de soie, parce que le brin de soie a été embrouillé, noué, renoué, et qu'il ne peut se dévider à la bassine; il n'a plus d'autre valeur et d'autre utilité que le cocon de graine ordinaire, *dé babo,* gâté par la bave.

Dér. du lat. barb. *Babus,* enfant.

Babaïre, aïro, *adj.* Qui bave; enfant plein de bave; baveux.

Dér. de *Baba.*

Babâou, *s. m.* Sorte d'être fantastique dont on ne détermine pas le nom, ni la forme, ni l'usage; c'est un objet indécis de crainte pour les enfants. — *Garo lou babâou!* Gare la bête noire! — *Babâou* est aussi le type de ce qui est noir, de l'obscurité; on dit : *nègre coumo babâou, éscu coumo babâou. Faïre pinchoù-babâou,* montrer et cacher alternativement la tête : jeu qu'on fait à un petit enfant pour l'amuser. — Dans le langage enfantin, on appelle encore *babâou* un pou de tête, qu'on présente comme une bête dangereuse et méchante pour engager les enfants à se laisser peigner. On leur fait à l'appui le conte suivant : *Sé vos pas té laïssa pénchina, lous babâous trénaran tous pèous, né faran uno cordo, et té rabalaran én Gardoù,* si tu ne veux pas te laisser peigner, les poux tresseront tes

Digitized by Microsoft®

cheveux, ils en feront une corde, avec laquelle ils te traîneront à la rivière.

Ce mot paraît dér. de l'ital. florentin *Bâou,* dont il n'est qu'un réduplicatif et qui a la même signification. Un auteur italien, qui a voulu faire l'érudit et l'original, prétend que ce mot *bâou* est l'abrégé ou la finale du nom d'Annibal, qui fut longtemps un signe d'effroi à Rome, et dont les femmes romaines usaient pour menacer leurs enfants.

Babarèl, *s. m.* Bavette d'enfant; pièce d'estomac, linge ou toile en taffetas ciré, destiné à recevoir la bave des enfants. — Sauvages dit aussi que *Babarèl* est une pièce ajoutée au haut d'un tablier, dont les femmes font un ajustement et se couvrent la poitrine, dans un âge où l'on ne bave plus.

Dér. de *Baba.*

Babarïa, *v.* Baver; rendre de l'écume par la bouche, comme font les chevaux qui ont trop d'ardeur ou les épileptiques.

Fréquentatif de *Baba.*

Babarïo, *s. f.* Bave, salive qui découle de la bouche; écume de la bouche; liqueur visqueuse que répandent les limaçons.

Dér. de *Babo.*

Babarogno, *s. f.* Être fantastique; la bête noire, dont on fait peur aux enfants, en les effrayant autant par un nom aussi laid que par la forme hideuse qu'on suppose au fantôme.

Ce mot ne serait-il pas un peu parent d'étymologie avec celui de *Babardoudo,* que cite Sauvages, et qui signifie un domino, habit de masque; grande robe dont on affublait les pleureurs, à Montpellier, dans les convois funèbres? — *Voy. Baragogno.*

Babaroto, *s. f.* Blatte, en lat. *Blata,* insecte orthoptère, très-vite, lucifuge, brun-noir, plat et large, à deux longues antennes, qui habite autour des cheminées et des fours. Sa préférence pour la farine et le pain lui a fait donner un second nom languedocien, celui de *Panatièïro.* Il est assez difficile de se débarrasser de cette blatte domestique, là où elle a établi son domicile.

Nous sommes fort tenté de faire dériver son nom de *Babâou,* parce que c'est une bête noire et qu'elle inspire quelque dégoût.

Babèou, *n. pr.* de femme, dim. de *Isabèou,* Elisabeth. — *Voy. Bèloun.*

Babïa, *v.* Babiller; jacasser, bavarder.

Dér., comme le fr., d'après certains auteurs, de l'hébreu *Babel,* confusion; d'après les autres, du gr. Βαβάζειν, balbutier. On a voulu y voir aussi une onomatopée, imitant les premiers sons inarticulés que fait entendre un enfant. Je le crois plutôt dér., comme *Baba,* du lat. *Babus,* enfant, parler comme les enfants, pour ne rien dire.

Babïaïre, aïro, *adj.* ou **Babïur.** Babillard; qui aime à caqueter; qui parle beaucoup, à tort et à travers. — *Voy. Babïur.*

Dér. de *Babil.*

Babil, *s. m.* Babil, loquacité; caquet, caquetage. — *Manquo pas dé babil,* il n'est pas en peine de parler. *A fosso babil,* il babille beaucoup. *A pas qué dé babil,* il n'a que du caquet.

Même étym. que *Babïa.*

Babinar, ardo, *adj.* Qui a de grosses lèvres; lippu.

Dér. de *Babino.*

Babino, *s. m.* Lèvre; babine d'animal. — *Té né pos fréta las babinos,* tu peux t'en frotter la moustache. *S'én liquo adéja las babinos,* il s'en lèche les lèvres d'avance; l'eau lui en vient à la bouche.

Dér. du lat. *Labina,* dim. de *labia,* lèvres; peut-être aussi de *babo,* dont les *babinos* sont le siége.

Babïur, urdo, *adj.* — *Voy. Babïaïre.*

Babo, *s. f.* Bave, salive qui découle de la bouche; écume de certains animaux; liqueur visqueuse du limaçon. — *Es téndre coumo dé babo,* dit-on d'un légume ou d'un fruit très-tendre. On ne sait quel rapport il peut y avoir entre un fruit tendre et la bave, qui n'a aucune consistance et n'est qu'un liquide gluant. Le languedocien est plein, dans ses dictons, de ces comparaisons excentriques dont les deux membres sont sans rapport. L'usage de celui-ci est fort ancien et fort journalier. *Aquélo éstofo és pas qué dé babo,* cette étoffe n'a point de consistance.

Dér. de *Baba.*

Babò, *s. m.* Nymphe ou chrysalide du ver à soie : c'est l'état moyen de cet insecte entre celui de ver et de papillon. Il se métamorphose en chrysalide environ trois jours après avoir commencé à filer son cocon, qu'il termine en se convertissant en *babò,* de forme ovoïde, à mesure qu'il se dépouille de sa soie: et après le treizième jour de cet état, il devient papillon.

Les chrysalides sont un excellent engrais, soit qu'on les répande dans leur entier, soit réduites en poudrette. Cet engrais actif et chaud accélère prodigieusement la pousse et la végétation. On dit que les Madécasses en font un plat très-friand, au rapport de Lamothe Le Vayer. Pareil usage se retrouve en Chine, où les mandarins ont trouvé et livré une recette particulière pour cet apprêt. La députation chinoise venue à la dernière exposition universelle, avait, sans doute, oublié le secret de cette préparation, ou bien elle a tenu à ne pas le révéler; car le rapport de la commission ne mentionne pas qu'elle ait été primée pour le moindre échantillon culinaire en ce genre. Si cependant le fait rapporté par les voyageurs est vrai, il est fort probable que les chrysalides qui font les délices des gourmands du Céleste-Empire ou de Madagascar, sont d'une nature différente des nôtres, dont on connaît l'odeur détestable, et qui ne doivent pas avoir un goût meilleur à quelque sauce qu'on les accommode. — *Un poulé dou babò,* un poulet nourri et engraissé de chrysalides, qui lui donnent une chair jaune, molasse et une saveur nauséabonde.

Dér. du lat. *Bombyx,* par un métaplasme un peu forcé.

Baboutièïro, *s. f.* Femme qui achète les chrysalides

Digitized by Microsoft ®

dans les filatures, soit pour élever des porcs, soit pour les faire sécher et les revendre pour engrais.

Dér. de *Babò*.

Bacanal, *s. m.* Bacchanal, grand bruit, tapage infernal; rixe bruyante.

Dér., comme le fr., du lat. *Bacchanalia*, bacchanales, fêtes de Bacchus; mais le *bacanal* n'entraine pas comme les bacchanales l'idée d'orgie, ni de plaisir sensuel.

Bacara, *s. m.* Bacarat, terme du jeu de macao. C'est le plus mauvais point à ce jeu, un point ruineux. Par analogie, on dit : *faïre bacara*, manger tout son bien, se ruiner complétement, jusqu'au jeûne forcé inclusivement. Quand on a tout mangé ou perdu, on se trouve dans la même situation que lorsqu'on fait bacarat au macao.

Emp. au fr.

Bachas, *s. m.* Bourbier; gâchis; cloaque, soit qu'il provienne de boue liquide, d'eaux sales ou d'eaux pluviales; mare à canards; mare à fumier; flaque d'eau; cuvette ou bassin de fontaine domestique; maie ou réservoir d'un pressoir à vendange. — *Crèbo-bachas d'Anduso*, vieux sobriquet des Andusains, sans doute à cause des fontaines dont leur ville est abondamment fournie.

Dér. de l'allem. *Bach*, rivière, ruisseau, ou de la bass. lat. *bacca, baccha, bacchia, baccharium*, identiques de sign. à *bachas*.

Bachassoù (Céndrouséto), *s. f.* Cendrillon. — *Voy. Céndrouséto*.

Bacho, *s. f.* Bache, grande couverture de grosse toile ou de cuir, dont on recouvre les charrettes chargées pour préserver les colis de la pluie; sorte de manne en cuir qui occupe l'impériale des chaises de poste et sert de malle aux voyageurs.

Bada, *v.* Ouvrir la bouche; avoir la bouche béante; être ouvert; par ext., crier à tue-tête; appeler; héler en donnant toute extension à sa voix; bayer, être ravi d'admiration. — *Bada dou loup*, crier au loup. *Bado tant qu'a dé gorjo*, il crie de toute la largeur de sa bouche, il crie à pleine gueule. — *Doumaï lous dousséloùs soun jouïnes, doumaï badou*, plus les oisillons sont jeunes, plus ils ouvrent le bec. C'est une expression proverbiale, qu'on applique par comparaison à une nichée d'oiseaux qui ouvrent le bec et crient à la fois quand ils voient arriver la pâtée que leur apporte leur mère. *Mous souïès badou dé pértout*, mes souliers font mille grimaces. *Aquò faï bada dé vëïre*, on est, en voyant cela, ravi d'admiration. *Dé qué bades? tè, véloù'qui!* De quoi te plains-tu? pourquoi cries-tu? tiens, le voilà! *Bada la dragëïo*, avoir la bouche béante; bayer aux corneilles. Cette expression prvb. est empruntée à un jeu de carnaval. Un masque, déguisé en Cassandre, est monté sur un âne, la face vers la queue. Il tient à la main une baguette au bout de laquelle est attaché un fil, portant une dragée qui se balance sur la tête d'une foule d'enfants qui suivent, la bouche ouverte pour happer la dragée, car il leur est défendu de se servir de leurs mains. Le Cassandre frappe sur la baguette avec une seconde, qui imprime à la dragée un sautillement continuel et rend très-difficile la tâche des happeurs. A les voir se démener, se bousculer, et *bada*, est le plaisir du masque et l'amusement des spectateurs.

Dér. de la bass. lat. ou de l'ital. *Badare*, béer, bayer. Bayer est donc l'acception naturelle et originaire de *bada*; crier n'est venu que par analogie, parce qu'on crie en ouvrant la bouche grande, comme quand on baye.

Badadìs, *s. m.*, ou **Badadisso**, *s. f.* Criaillerie; réunion de plusieurs voix qui crient.

Dér. de *Bada*, crier.

Badado, *s. f.* Grand cri prolongé; mercuriale à haute voix et colérique; huée de mépris ou de risée. — *Faïre la badado*, huer quelqu'un, le poursuivre de huées; lui faire une honte publique, crier haro.

Dér. de *Bada*, crier.

Badafièïro, *s. f.* Terre remplie de lavande; par ext. broussaille, bruyère.

Dér. de *Badafo*.

Badafo, *s. f.*, ou **Espì**. Lavande, spic, aspic, *Lavandula spica*, plante de la fam. des Labiées, aromatique; nard commun. C'est de cette plante qu'on tire par la distillation l'eau de lavande et l'huile d'aspic. La *badafo* est proprement la plante elle-même considérée comme combustible. On la brûle en effet dans les magnaneries pour purifier l'air; on l'emploie aussi en guise de bruyère pour ramer les vers à soie; mais comme elle est basse et courte, on ne peut la fixer d'une table à l'autre comme la bruyère, et on la réserve pour la table la plus haute qui n'a point de dessus, en la piquant dans des liteaux percés de trous, ou dans des fagots de sarment. Les vers à soie se plaisent à filer dans la *badafo*, dont ils paraissent aimer l'odeur forte et agréable. La fleur de la *badafo* et sa semence sont placées au haut des nombreux épis qu'elle pousse annuellement. Quand ces épis sont secs, on les vend par bottes pour allumer le feu, ou pour faire chauffer le linge de corps, auquel ils communiquent une bonne odeur. Dans cet état, on l'appelle *Espì*. — *V.* c. m.

Il est difficile de donner une étymologie à ce mot; la plupart des termes empruntés à l'histoire naturelle sont dans le même cas. Chaque dialecte a ses techniques, et ils sont souvent, comme les noms propres, produits par un cas fortuit, quelquefois anecdotique. Le lat. *Balsamum* serait bien hasardé et aurait passé par trop d'altérations. Le roman a *badace*, pour nommer aussi une plante qui croit dans les lieux arides, comme la lavande.

Badaïa, *v.*, fréquent. de *Bada*. Bâiller, ouvrir involontairement la bouche, en respirant et expirant avec force; au fig., s'entr'ouvrir; se crevasser; rendre le dernier soupir. — *Lous castagnès coumènçou dé badaïa*, les châtaignes commencent à ouvrir leurs hérissons; les châtaignes sont prêtes à tomber. *Badaïa vòou pas ménti, sé noun vòou manja, vòou dourmì*, prvb., le bâillement

Digitized by Microsoft ®

annonce la faim ou le sommeil. *Es pas mort, mais badaïo,* il n'est pas mort, mais il est aux abois.

Dér. de *Bada.*

Badaïre, aïro, *adj.* Qui crie, qui appelle; criard. — *Siès pas qu'un badaïre,* tu ne fais que crier.

Der. de *Bada.*

Badal, *s. m.,* dim. *Badaïoù.* Bâillement; action de bâiller. — *Faïre sous badals,* ou *faïre lou darié badal,* rendre le dernier soupir.

Dér. de *Badaïa.*

Badâou, âoudo, *adj.* Badaud, niais, nigaud, qui s'arrête à tout, qui admire tout.

Dér. de l'ital. *Badare,* ou de la bass. lat. *Badaldus,* qui a la bouche ouverte, qui bâille.

Badarèl, èlo, *adj.*, péjor. *Badarélas.* Criard, criailleur; qui toujours crie, toujours se fâche.

Dér. de *Bada.*

Badin, ino, *adj.* Badin, plaisant, farceur.

Dér. du gr. Παιδνός, d'enfant.

Badina, *v.* Badiner; folâtrer; tromper, duper, plaisanter quelqu'un, le mystifier; faire semblant. — *M'an bièn badina à la fièïro,* on m'a bien dupé à la foire. *Badine pas,* je ne plaisante pas, je le dis très-sérieusement. *Vèsès pas qué badine?* ne voyez-vous pas que c'est pure plaisanterie?

Dér. du gr. Παιδνός.

Badinado, *s. f.* Plaisanterie; tour de plaisant bon ou mauvais; mystification; gaillardise.

Badinaïre, aïro, *adj.* Gouailleur; plaisantin; mystificateur.

Badinaje, *s. m.* Badinage; plaisanterie; gaillardise; mystification, génériquement parlant. *Badinado* est un acte isolé et spécial du *badinaje.* — *Entén pas rés lou badinaje,* il n'entend nullement la plaisanterie. *Aquò's pas dé badinaje,* ce n'est point un jeu, c'est très-sérieux. *Aquò's un vilén badinaje,* c'est une mauvaise plaisanterie.

Badino, *s. f.* Badine, canne mince et flexible; le stick, en nouveau langage à la mode; petit bijou que les femmes portent suspendu au cou et qui varie suivant le pays, le culte et la mode.

Dér. de *Badina,* parce que dans l'une ou l'autre acception, l'objet semble toujours frétiller, jouer et être en mouvement.

Badiou, *adj. m.* sans fém. Ouvert de tous côtés; béant; grand-ouvert. — *L'oustâou és tout badiou,* la maison est toute grande-ouverte, soit par négligence, soit par manque de fermeture, comme le logis du pauvre.

Dér. de *Bada.*

Bagar, *s. m.*, n. pr. de lieu. Bagard, commune du canton d'Anduze, arrondissement d'Alais.

Un titre de l'an 1071 cite cet ancien village comme viguerie, *in vicaria de Bagarnis,* et l'appelle encore *de Bagarno;* en 1174, la forme au pluriel revient dans *de Bagarnis,* et se conserve depuis.

Comme étymologie il se rencontre deux mots de la bass. lat. qui feraient une sorte de pléonasme : *baga, id est arca,* coffre; et *arna, alveus apum,* ruche d'abeilles, qui est dans l'ital. *arnia,* lieu rempli de ruches d'abeilles. Cette attribution serait appuyée et confirmée par le nom d'un écart de cette commune dans le voisinage, mentionné aussi dans la charte de 1071, qui dit : *in vicaria de Bagarnis, et in villa quæ vocatur de Melnacho.* Ce dernier mot est certainement le nom primitif de *Mainas* actuel, qu'il est facile de reconnaître; mais le nom latin d'évidence est formé de *mel,* miel, qui y entre tout entier. Ce rapprochement donne raison à la signification étymologique de *Bagar,* lieu où se trouvaient de nombreuses rucheries.

Bagasso! *interj.* Ah! bien oui, je t'en souhaite! Va-t-en voir s'ils viennent! Cela ne vaut rien.

Nous croyons que cette expression dérive du mot de l'ancienne langue d'Oc, *Bagans,* formé du lat. *vagans,* errant, vagabond, nom que l'on donnait aux bergers nomades des Landes. Sans doute, ce genre de vie excentrique, au milieu de la civilisation, leur avait donné des mœurs barbares et sauvages, pareilles à celles des truands et des bohémiens, qui les mit en mauvais renom. On a fait de là notre interjection, qui ressemble à l'expression du mépris.

Autrefois, en v. fr., on appelait *Bagasse,* une prostituée, une coureuse. Probablement l'étymologie est la même et s'appliquait à ces sortes de bergères nomades. En tous cas, le mot est ancien dans notre idiome. Voici un fragment extrait des *Joyeuses recherches de la langue tolosaine,* par Odde, de Triors, 1578, qui s'en explique dans un assez long commentaire rabelaisien; il commence ainsi : « *Bagasso, seu ut nonnulli volunt, courredisso* en ceste cité de Tolose, est vn terme iniurieux entre les pauures femmes, de fort basse, vile et infime condition, lequel nom de *Bagasso sæpissime resoluitur per aliud nomen quod dicitur (cantoniero); sunt et nonnulli qui dicunt (cabas), juxta vulgare dictum* figue de Marseillie, cabas d'Auignon... Or, bien que le susdit prouerbe se dise et s'vsite bien souuent comme nous voyons icy *in malam partem* contre la noble cité d'Auignon, toutes fois ie m'asseure que telle maladie regne plus ailleurs qu'en Auignon, et que si elle a le bruict les autres ont le faict. Que mal de pippe eût abbatu le premier inventeur de tels blasmes et ne peus croire que ce n'aye esté quelque larron foeté et banni de la susdicte noble cité. Et pour tout hongue qui hongue, gronde qui gronde, tousiours viura la noble cité d'Auignon, moienant l'ayde de Dieu, car *sine ipso factum est nihil, et per ipsum omnia facta sunt, Deo gratias.....* »

Bagatèlo, *s. f.* ou **Barandèlo.** Danse ou plutôt galop, fort en honneur dans les Cévennes, qui ressemble assez à la danse des Bacchanales. Cette danse fort animée et souvent gracieuse s'efface dans nos mœurs actuelles, qui ont adopté la contredanse des villes, danse pâle et dialoguée, qu'on ne fait plus que marcher de nos jours. Le galop était ce qui rappelait le mieux, il y a quelques années, la

Digitized by Microsoft ®

bagatèlo ; mais depuis qu'avec les mazurkas et les scotichs, le progrès chorégraphique a pénétré dans les campagnes, par la manière dont on les saute et avec laquelle on s'abandonne, il n'y a pas à regretter les élans et la désinvolture de la *bagatèlo*.

Comme vocable, *Barandèlo* est à la fois plus technique et plus expressif. C'est celui qu'a employé notre charmant poète cévenol, dans la description si vive, si joyeuse de cette danse à la *Fièïro dé Sén-Bourtoumiou*.

Ce mot est sans doute par analogie empr. au fr.

Bagna, *v.* Mouiller par aspersion ou par immersion. — *Lou bas sé bagno*, proprement, le bât commence à tremper dans l'eau; au fig. et prvb. : la chose commence à se gâter, le danger approche. On suppose ici un homme passant à gué une rivière sur un mulet ; quand l'eau commence à arriver à la hauteur du bât, il est à craindre que cela n'empire, il y a danger de la noyade : prenons donc garde, *lou bas sé bagno*. Ainsi dans toutes les entreprises ou circonstances, pour avertir d'être avisé et prudent, quand on comprend qu'on va être poussé à bout, et que la mesure s'emplit. *Bagna coumo un ra*, mouillé comme un canard. *Faï la cato bagnado*, il fait la chate-mite.

Dér. de *Ban*, bain.

Bagnaduro, *s. f.* Mouillure; état de ce qui est mouillé. — *Fóou pas garda la bagnaduro*, il ne faut pas garder ses habits ou sa chaussure, quand ils sont mouillés.

Dér. de *Bagna*.

Bagnôou, *n. pr.* de lieu. Bagnols-sur-Cèze, ville, chef-lieu de canton, arrondissement d'Uzès. — On donne à ses habitants, dans la tradition, le sobriquet de *Galinéto dé Bagnôou*, mais la tradition n'a pas expliqué pourquoi. — Il ne faut pas confondre cette ville avec celle de Bagnols-les-Bains (Lozère), qu'on appelle *Lous Banious*. — *V.* c. m.

Il est curieux cependant de rapprocher les deux appellations : *Bagnôou*, arrondissement d'Uzès, *Lous Banious*, arrondissement de Mende. Ces deux mots, qui ont la même signification, la même traduction, se distinguent par leur consonnance finale. Leur radical commun vient du lat. *Balneum*, qui donnait dans les vieux titres *Balneolæ* ou *Balneolum*, par l'addition de la désinence diminutive, pour indiquer un petit lieu de bains. A *Bagnôou*, il existait en effet autrefois, à peu de distance de la ville actuelle, au pied d'une petite montagne appelée Lancise, une source d'eau thermale fort en renom pour les maladies cutanées : cette source a perdu son efficacité. *Lous Banious* gardent toujours l'ancienne réputation de leurs eaux minérales qui les ont fait dénommer. — *Voy. Banious* (*Lous*).

Sur le nom latin des deux localités, le languedocien a fait la variante que nous remarquons, qui s'efface dans le français *Bagnols*, mais qui se retrouve dans le roman encore conservé sur des points nombreux de la France. Ainsi, au bord du Rhône, dans la plaine, *Bagnôou ;* dans les montagnes des Cévennes, *lous Banious ;* comme identiques, les noms de *Banyuls-des-Aspres* et *Banyuls-sur-Mer* se rencontrent dans les Pyrénées-Orientales; *Bagnoux*, commune de Calvisson (Gard), dit *Bagnolum villa*, en 1060; *Les Bagnious* dans la Haute-Garonne ; *Bagneux*, dans l'Aisne, Allier, Cher, Indre, Isère, Maine-et-Loire, Marne, Meurthe, Moselle, Seine, Deux-Sèvres, Somme, Vienne ; *Baigneux*, dans Indre-et-Loire, Sarthe, Côte-d'Or; qui avec *Banios* (Hautes-Pyrénées), *Baneuil* (Dordogne), *Bagneaux* (Loiret, Seine-et-Marne, Yonne), *Baigneaux* (Eure-et-Loir, Gironde, Loir-et-Cher), *Banèche* (Haute-Vienne), *Baneins* (Ain), *Baneix* (Haute-Vienne), tous désignés par *Balneolæ, Balneolum, Baniolum, Balniolum*, semblent plus rapprochés de *lous Banious ;* de même que *La Bagnolle* (Ardennes), *Bagnolles* (Orne), *Bagnol* (Côte-d'Or), *Baignol* (Haute-Vienne), *Bagnols* (Basses-Alpes, Aude), *Bagnols* (Hérault, Puy-de-Dôme, Rhône, Var), *Bagnolet* (Seine), *les Bagnolets* (Allier), *Baignolet* (Eure-et-Loir), sont parfaitement semblables ou plus voisins au moins de *Bagnôou*. Dans la même famille se comptent encore *Bagnac* (Cantal, Lot, Haute-Vienne), *Bagnars* (Allier, Cantal), *Bagnars* (Aveyron), *le Bagnas* (Hérault), *Bagne* (Ain), *Bagné* (Vienne), *Bagnéras, Bagnères, la Bagnère* (Hautes-Pyrénées, Haute-Garonne, Landes), *Baignac* (Lot-et-Garonne), *Baignes* (Isère, Haute-Saône, Charente), *les Baigners* (Loiret). Près de nous, *Vagnas* (Ardèche) et *La Vagnièrette*, ruisseau dans la commune de la Rouvière (Gard), n'ont-ils pas la même source, par la substitution connue du *V* au *B*?

Partout le radical est à peu près immuable ; les variantes s'exercent sur le diminutif *olus, ola, olum*, au sing., ou *olæ*, plur. Ces différences ethniques très-remarquables s'expliquent par l'influence des situations, des climats, sur la formation des noms.

Bago, *s. f.* Bague ; anneau d'or ou d'argent ou d'autre matière, orné quelquefois de quelque pierre précieuse, que l'on porte au doigt. — *Bago dé mariaje*, anneau nuptial.

Dér. du lat. *Bacca*, anneau.

Bagoù, *s. m.* Caquetage, babil, intempérance de langue; facilité de s'exprimer, mais dans le genre trivial. — *A bon bagoù*, il a la langue bien pendue. En fr. fam., dans la langue verte, on dit aussi *bagou*.

Dér. du gr. Βαλμα, son, parole.

Baguéto, *s. f.* Baguette ; bâton long, délié, flexible ou rigide ; baguette de fusil ; petite bague, petit anneau; baguette d'un nœud, ganse. — *Voy. Nouscléto*.

Dér. de la bass. lat. *Baculeta*, dim. de *Baculus*.

Baguiè, *s. m.* Baguier, écrin à mettre des bagues.

Dér. de *Bago*.

Bahu, *s. m.* Bahut, grand coffre à serrer les hardes, le plus souvent doublé en cuir et garni de clous à tête qui y forment divers dessins. C'est un meuble du moyen-âge. On appelle encore *bahu*, ces grands coffres où les paysans serrent leur salé quand il est sec.

Dér. de l'allem. *Behuten*, m. sign.

Digitized by Microsoft ®

Baïa, *v.*, ou **Baïla**. Donner en général; donner à bail ou à emphitéose, bailler en style de pratique. — *Té baïaraï uno dourëiado*, je te tirerai les oreilles. *Baïa-mé un co dé man*, aidez-moi un moment, donnez-moi un coup de main.

Dér. du gr. Βάλλειν, lancer, jeter, envoyer.

Baïar, *s. m.* Bar, ou bard, sorte de civière dont le fond n'est pas à claire-voie, mais en planches, pour transporter le mortier.

Dér. du lat. *Bajulare*, transporter un fardeau.

Baïargue, *s. m.*, n. pr. de lieu. Baillargues, village et commune dans le département de l'Hérault.

Au lieu de chercher péniblement dans les monuments lapidaires ou sur les médailles romaines un nom d'homme d'une notoriété souvent douteuse, qui corresponde à la dénomination d'un village construit sur les prétendues ruines d'une villa antique, pourquoi ne pas demander à la langue parlée dans les Gaules en même temps que le latin, et ne pas extraire des altérations et des transformations que les mots ont subies pour arriver jusqu'à nous, une racine qui soit également satisfaisante à la signification et aux procédés ordinaires de composition des noms propres? Pour *Baïargue*, Baillargues, *Balhanicæ* au moyen-âge, sa dérivation ne serait-elle pas plus naturelle en la tirant du gaulois *balu*, *baile*, village, qui est encore, avec le même sens, en gallois, *bala ;* en irlandais, *baile* et *balu ;* en bas-breton, *baile;* qui ont donné au fr. baillage, bailli, après la bass. latin., qui disait *balia, ballia, baillagium?* Sur ce radical, se serait, par les procédés ordinaires, formée l'appellation de la bass. lat. en *anicæ*, puis la traduction romane arrivant enfin à notre désinence en *argue*. Cette descendance est pour le moins aussi probable que celle tirée du nom d'un certain *Ballienus* que cite Cicéron dans son oraison *Pro Fonteio*

Baïla, *v.* — *Voy. Baïa.*

Baïle, *s. m.* Bailli ; maître-valet dans une ferme, chef des journaliers, qui a la direction de l'ouvrage; maître-berger qui a la conduite d'un grand troupeau pour aller à la montagne (*V. Abëïë*). — *Dâou pu toundrâou n'an fa lou baïle*, prvb., du plus ignorant on a fait un docteur. Ce dicton a reçu et recevra, de tous temps et sous toute sorte de régimes, de nombreuses applications. La malice des ambitions méconnues est si grande, les bons choix si difficiles, le vrai mérite si rare!

Dér. de la bass. lat. *Ballium*, gouvernement, administration, tutelle.

Baïléja, *v.* Commander ; faire les fonctions de *baïle ;* trancher du maître ; faire l'important.

Baïlésso, *s. f.* Femme du maître-valet dans un domaine, qui est chargée de veiller aux soins du ménage.

Baïssa, *v.* Baisser, diminuer de hauteur; baisser de prix ; s'affaisser peu à peu, s'affaiblir.

Sé baïssa, se baisser, se courber.

Emp. au fr.

Baïssos, *s. f. pl.* Branches basses d'un arbre, celles où l'on peut atteindre de terre. — Ce mot ne se dit que des arbres à fruits quelconques et du mûrier, de ceux enfin dont il faut atteindre les branches pour faire la cueillette. — *Las baïssos toquou lou sòou*, l'arbre est tellement chargé de fruits que les basses branches traînent à terre.

Dér. de *Baïssa.*

Baïto, *s. f.*, ou **Capitèlo**. Hutte, baraque, maisonnette de vigne, qui n'est pas habitée et ne sert que pour enfermer des outils, ou se mettre à l'abri d'un orage, d'une ondée.

Dér. de l'héb. *Baith*, maison, logement, d'où vient peut-être l'angl. *to bait*, se loger en passant.

Baïuèrno, *s. f.* Etincelle ; bluette qui s'échappe du bois enflammé. — *Voy. Bèlugo* et *Sarjan.*

Il est difficile de déterminer l'étymologie de ce mot; mais il est impossible de lui refuser un rapport saisissant de conformation avec le français *baliverne*, rapport qui trahit une commune origine. Le mot est en effet le même dans les deux langues, sans autre variante que celle produite par une transposition de lettre due à la différence de leur génie ; l'*ï* tréma languedocien n'est guère que le pendant des deux *ll* mouillés ou de l'*i*, forme que garde du reste la prononciation *raïole* en disant *baïuèrno*. Sauvages, qui ne donne pas ce mot, conserve cette orthographe dans tous ses analogues. Quant à la transformation de l'*u* en *v*, elle est si commune aux deux langues qu'elle n'a pas besoin d'explication. Outre la ressemblance matérielle, graphique et consonnante, les deux mots ont bien aussi quelque rapport dans leur signification. La *baïuèrno* comme la *baliverne*, sont choses de peu d'importance, de peu de durée, choses qui passent sans laisser de trace. Leur différence est en ce que le premier mot tient à l'ordre physique, le second à l'ordre moral. Maintenant, le premier a-t-il donné naissance au second ou faut-il prendre le *vice versâ?* Ne peut-il se faire aussi que, dérivant d'une source commune, ils soient nés simultanément? Ce mystère se perd dans la nuit... de l'étymologie.

Baïzaduro, *s. f.* Biseau ou baisure du pain, empreinte que deux pains s'impriment réciproquement, lorsqu'ils se touchent et se collent dans le four.

Dér. de *Baïsa*, baiser, mot ancien, usité encore dans quelques-uns des dialectes du languedocien.

Bajana, *s. m.*, ou **Cousina**. Potage aux châtaignes blanchies, dont toute la préparation consiste à les faire bouillir. C'est un mets très-commun dans les Cévennes, où il fait la principale nourriture des habitants pendant tout l'hiver. Il est exquis avec une addition de lait.

Dér. de *Bajano.*

Bajanèl, èlo, *adj.* Nigaud, imbécile, niais. — Cette épithète moqueuse me paraît tenir à cet esprit de rivalité qui a existé au moyen âge entre les habitants de localités voisines. Par la même raison que les habitants des Cévennes appelaient *Gounèls* par dérision les habitants des communes au-dessous d'Alais, ceux-ci, usant de représailles, quali-

Digitized by Microsoft®

fiaient les premiers de *Bajanèls,* parce qu'ils se nourrissaient de *bajanos;* et dans leur dictionnaire ce nom est resté synonyme de nigaud. — *Voy. Gounèl.*

Dér. de *Bajano.*

Bajano, *s. f.* Châtaigne blanche, séchée à la fumée et à la chaleur dans le suoir à châtaignes, *clédo,* et dépouillée après cette opération de sa coque et de sa pellicule; châtaigne-bajane.

Dér. du lat. *Baianus* ou *Bajanus,* qui est de Baïa, ville du royaume de Naples. Il semblerait par là que l'usage de faire sécher ou blanchir les châtaignes a commencé dans ce dernier pays.

Bal, *s. m.* Bal; réunion convoquée pour danser; danse. — *Douna lou bal,* donner la chasse, pourchasser; rosser, faire danser quelqu'un, iron.

En ital. *Ballo;* en esp. *Balle.* Le gr. a Βαλλίζω, je danse.

Bal, *s. m.* Bail à ferme, à loyer, à emphytéose; contrat public ou privé, pour donner, pendant un temps déterminé, moyennant un prix payable annuellement ou à des termes convenus, la jouissance d'une chose mobilière ou immobilière à quelqu'un.

Dér. du lat. *Ballium.*

Bala, *v. n.* Etre en suspens, entre le mouvement et l'immobilité. — Se dit d'une boule prête à s'arrêter, qui se balance avant de se fixer; et encore d'un moribond à ses derniers moments, prêt à passer. — *Balo,* il est entre la vie et la mort. *A bala,* il est mort. Dans ce dernier sens, familier du reste, ce mot ne serait-il pas une corruption de *émbala,* faire ses paquets pour partir? Ou bien a-t-il la même étymologie que le suivant : *balan ?*

Balalin-balalan, ou **Balin-balan.** Onomatopée pour exprimer un objet qui branle, qui s'agite ou qu'on agite de droite et de gauche, comme une cloche. C'est un réduplicatif de *balan.* — *Ana balin-balan,* ou *balalin-balalan,* aller à l'aventure, à droite et à gauche, ou les bras ballants.

Balan, *s. m.* Branle, volée; élan que l'on donne à un coup que l'on veut lancer. L'élan qu'on prend soi-même pour s'élancer se dit *van.* — *Souna à balan,* sonner les cloches à volée. *Trés cos à balan,* trois volées. *Douna lou balan,* donner le branle. *Aquélo carétado a trop dé balan,* cette charrette est chargée trop haut, elle court risque de verser. *Aquél martèl a maï dè balan,* ce marteau a plus de coup, plus d'élan. *Réstè'quì én balan,* il resta là en suspens, dans l'hésitation.

Ce mot est-il une contraction de *Balança,* ou bien vient-il du gr. Βάλλω, lancer, envoyer? On peut choisir.

Balança (sé), *v.* Se balancer, se dandiner; s'égaliser, se valoir réciproquement l'un l'autre; jouer à l'escarpolette, à la balançoire.

Dér. de *Balanço.*

Balançadoù, *s. m.* Balançoire, escarpolette; une planche posée en travers sur une poutre, et aux deux bouts de laquelle les enfants se balancent en faisant la bascule.

Dér. de *Balanço.*

Balanço, *s. f.* Balance. Au sing. ne se dit que figur. pour : attention avec laquelle on pèse les raisons pour et contre; comparaison, parallèle équitable. Au plur. *las balanços* s'emploie pour balance, instrument formé d'un arbre, d'un fléau et de deux bassins pour peser. — *Tèn bièn la balanço,* il rend justice égale à tous. *Fóou faire la balanço,* il faut rendre justice à tous, il faut faire un poids, une mesure équitables.

Dér. du lat. *Bilancis,* génit. de *bilanx,* double bassin.

Balandran, *s. m.* Arbre mobile de la *balandro;* plateau d'une grande romaine ou balance pour peser des objets d'un grand volume. — De là, par analogie, *passa âou balandran,* berner, faire passer à la couverture; bousculer.

Formé de *Balan* et de l'ital. *andare,* aller.

Balandro, *s. f.,* ou **Poulèje.** Bascule de puits de campagne; mécanisme fort simple et fort usité pour les puits de jardin dans les Cévennes. Il consiste : 1° en un arbre droit fiché en terre; 2° en un arbre mobile fixé au premier par un crochet et un anneau, en forme de vergue; à une extrémité de celui-ci on place un contre-poids fait d'ordinaire d'une grosse pierre percée qui tient à l'arbre par une cheville; à l'autre bout est attachée, par un brin de corde assez lâche, une barre mince qui descend ainsi verticalement et qui est terminée par un croc soutenant le seau. Pour puiser l'eau, on tire cette barre, qui fait jouer facilement la vergue sur son anneau, et le seau plonge; quand il est plein, le moindre mouvement du bras fait jouer la bascule, et le contre-poids, agissant dans le même sens, le seau remonte sans effort et sans fatiguer le puiseur. — *Voy. Poulèje.*

Même dér. que *Balandran.*

Balé, *s. m.* Auvent, petit toit de planches, en saillie, au-dessus de la porte d'une boutique, pour abriter l'étalage de la pluie et du soleil trop éblouissant; palier d'escalier ou galerie découverte, balcon en terre-plein. — Le *balé,* auvent au-dessus de la porte des magasins, a disparu, ou à peu près, devant les règlements d'édilité; il était pittoresque et utile aux marchands; mais les devantures en avancement et surtout les étalages à la mode le remplacent avec avantage et maintiennent à l'intérieur un peu plus que le demi-jour favorable au choix de la marchandise, sous prétexte d'un soleil trop éclatant. Le progrès des lumières nous vaut ce changement.

Dér. du gr. Βάλλειν, jeter en avant.

Balèja, *v.* Faire contre-poids; être égal, équivalent; en équilibre. — *Faïre balèja,* égaliser, équilibrer, par ex. : une charge de mulet, de manière à ce que les deux côtés aient à peu près le même poids. *Aquô balèjo à l'éntour d'un quintâou,* cela pèse environ un quintal. *Aquéles dous éfans sé balèjou,* ces deux enfants sont à peu près du même age ou de même force.

Dér. de *Balo.*

Balèno, *s. f.* Baleine, *Balæna mysticetus,* Linn. Poisson, genre de Mammifères de la fam. des Cétacés; le plus gros

Digitized by Microsoft®

de tous les animaux connus; ses fanons ou barbes fournissent les baleines de parapluies, servent aux corsets de femme, etc.

Emp. au fr.

Balisto, *s. m.* Bailliste; fermier, séquestre; adjudicataire. — *Balisto dé l'otroué*, fermier de l'octroi.

Dér. de *Bal*, bail.

Balo, *s. f.* Balle de plomb; ballot, balle. — *Balo dé fusil, dé pistoulé*, balle de fusil, de pistolet. *Balo dé cébos*, balle d'oignons; il y a douze tresses, ou *rèsses*, à la balle. *Aquò faï bièn ma balo*, cela me chausse à merveille, ça fait bien mon affaire.

Dér. du gr. Βάλλειν, jeter, lancer.

Balò, *s. m.* Ballot, balle, sous une enveloppe de grosse toile, serrée avec des cordes; demi-charge d'un mulet, celle que l'on met d'un côté du bât. — *Saïque aquò's pas un balò dé sédo, pér lou ména tant plan?* ou *pésa tant fi*, faut-il tant de précautions, ou tant regarder au poids? ceci n'est pas un ballot de soie.

Dér. du précédent.

Baloto, *s. f.* Petite boule du loto, où est inscrit un numéro.

Dim. de *Balo*.

Balouta, *v.* Balloter; au pr., lancer et relancer d'une main à l'autre, ou d'un joueur à l'autre, comme se repasse une balle; au fig., mystifier quelqu'un, le renvoyer de l'un à l'autre, du poirier au pommier.

Dér. de *Balo*.

Balustrado, *s. f.* Balustrade, garde-fou, composé de balustres continus.

Emp. au fr.

Balustro (à tusto), *adv.* A l'aveuglette, à la hurluberlu; brusquement, brutalement; sans prendre aucune précaution.

Formé de *Tusta* et du fr. *balustre*, parce que dans cette situation on se heurte à tout.

Bambocho, *s. f.* Orgie, débauche. — *Faïre la bambocho*, ou *sé métre én bambocho*, faire une partie de débauche, un gala crapuleux.

Dér. de l'ital. *Bamboccio*, petit homme grotesque: *Bocca*, bouche, ne serait-il pas là pour quelque chose? Peut-être même le fr. *bouc*, dont la lascivité est connue.

Bamboucha, *v.* Faire des bamboches; se livrer à la débauche; faire de mauvaises farces, des farces d'ivrogne.

Bambouchur, urdo, *adj.* Bambocheur; libertin; enclin à la débauche.

Ban, *s. m.* Banc; siége ou tréteau long, en bois ou en pierre, sur lequel plusieurs personnes peuvent prendre place ou plusieurs choses être déposées. Il prend en fr. différents noms, suivant les usages auxquels il sert. — *Ban dé ménuisiè*, établi de menuisier. *Ban dé bouchè*, étal de boucher. *Ban dé iè*, tréteau de lit. *Ban dé la bugado*, selle ou batte de lessiveuse. *Ban das marguïès*, banc de l'œuvre. *Es vièl coumo un ban*, il est vieux comme les rues.

Dér. du lat. *Bancus* ou de l'allem. *bank*.

Banar, do, *adj.* Cornu, encorné; qui a de longues cornes; habitant de la commune de Bannes (Ardèche).

Dér. de *Bano*.

Banastado, *s. f.* Contenance d'une *banasto;* plein une manne, ou banne — *Faï toujour quôouquo banastado*, il fait toujours quelque âneric, quelque école, quelque affaire de dupe. *Y ana émbé touto la banastado*, dit-on de quelqu'un qui parle des gens sans égard, sans garder aucune mesure, lâchant sur leur compte les vérités les plus dures, les plus blessantes, qui, pas plus que les vérités ordinaires, ne sont pas toujours bonnes à dire, ni surtout à entendre: c'est comme si l'on disait qu'il vide tout son sac, sans y rien garder, comme on jette là une *banastado*.

Dér. de *Banasto*.

Banastaïre, *s. m.* Fabricant de *banastos*, et de toutes sortes d'engins faits avec des scions refendus de châtaigniers sauvageons, que l'abbé de Sauvages appelle *Côtons*.

On dit proverbialement: *Banastaïre das Apéns*, parce que les habitants de ce hameau, dépendant de la commune de Lamelouse, arrondissement d'Alais, se livrent beaucoup en hiver à la fabrication de ces bannes en châtaignier.

Dér. de *Banasto*.

Banastéja, *v. fréq.* Transporter habituellement à dos de mulet ou d'âne dans des *banastos*.

Banasto, *s. f.* Banne ou manne double, panier à bât pour transporter le fumier et autres objets, dans les pays où les voitures ne peuvent rouler. — *Sot coumo uno banasto*, sot comme un panier. *A éstudia souto una banasto*, dit-on d'une personne complètement ignare, par allusion peut-être aux chevreaux, que l'on recouvre ainsi pour les empêcher de gambader et par là de maigrir; ou bien pour rappeler les ânes, qui sont le plus souvent chargés de *banastos*.

Dér. du gaulois *Benna*, voiture, ou de l'allem. *benne*, tombereau; d'où le lat. *benna*, charrette entourée de claies, sorte de corbeille.

Banastoù, *s. m.*, ou **Taréïrôou**. Dim. de *Banasto*. Banneton, mannequin ou petite manne, sans anses, très-évasé d'ouverture.

Bancèl, *s. m.*, ou **Faïsso**. Terrasse ou bande de terre; plate-bande de jardin. Le terme *bancèl* est proprement usité dans les hautes Cévennes; *faïsso* est plutôt des environs d'Alais.

Dim. de *Ban*, banc, parce que le *bancèl* est droit et long comme le banc.

Banda, ado, *adj.* Mort, crevé; ivre-mort, roidi. — *Banda coumo un piô*, soûl comme une grive.

Emp. du fr. bander, pour roidir.

Banda (sé), *v.* Se soûler, s'enivrer; se gorger de vin.

Même dér.

Bandéja, *v. fréq.* Passer du linge savonné dans l'eau claire, ce qui se fait en le tenant par un bout et le plongeant, le passant, le repassant dans l'eau, jusqu'à ce qu'il soit bien essuyé de l'eau de savon.

Est-il dér. du lat. *Pandere*, étendre, développer, ou du languedocien *branda*?

Digitized by Microsoft ®

Bandi, *s. m.* Dim. *Bandinò.* Bandit, vagabond, homme sans aveu. — *Es un bandi*, c'est un mauvais drôle; et quelquefois, seulement, un mauvais sujet, un libertin, s'il s'agit d'un tout jeune homme; on dit alors : *és un bandinò.*

Dér. de l'ital. *Banditto*, banni, proscrit.

Banèja, *v. fréq.* Commencer à montrer les cornes, comme les escargots; par ext. jouer des cornes.

Dér. de *Bano.*

Banèlo, *s. f.* Vanneau. — *Voy. Vanèou.*

Banì, *v.* Bannir, chasser. — *Y-a pas mouïèn dé banì lous ras*, il est impossible de se délivrer complètement des rats. — Il signifie aussi : faire une saisie-arrêt.

Dér. du lat. *Bannum*, bannissement, exil, ban.

Banimèn, *s. m.* Saisie-arrêt ou opposition, terme de pratique en procédure.

Banious (Lous), *n. pr. de lieu.* Bagnols-les-Bains, ville dans la Lozère, renommée par ses eaux thermales.

Il est à remarquer que l'appellation française ne donne pas la preuve que le baptiseur fût très-fort en languedocien. Bagnols, traduisant *lous Banious*, est dér. du lat. *Balneolum*, qui signifie : lieu de bains; pourquoi alors ce pléonasme inintelligent dans le nom français, et l'accouplement de deux mots de même signification ? — *Voy. Bagnòou.*

Bano, *s. f.* Dim. *Banéto*, péj. *Banasso.* Corne de la tête de certains animaux; antennes de certains insectes; cornes des escargots; coup à la tête, qui se tuméfiant devient une bosse au front. — *Uno bano dé faugasso*, un morceau de fouace, parce que la *faugasso*, le gâteau des paysans, est plate et formée en compartiments et en grillage; un de ces fragments ressemble donc assez à une corne. *Fla coumo la bano d'un biôou*, contre-vérité, mou comme la corne d'un bœuf. *Chacun soun gous, dis lau prouvèrbe, coumo l'âoutre qué suçavo uno bano*, chacun son goût, comme disait cet autre qui suçait une corne. *S'és fa uno bano*, il s'est fait une bosse au front. *La bano d'un tour*, l'un des quatre volants de la roue d'un tour à filer la soie. *Cagarâouléto, sor tas banétos*, chantent les enfants dans nos Cévennes, comme ceux de Paris disent : Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes. Nous rimons mieux.

Las banos, au plur., comme les cornes, sont, au fig., l'emblème d'un mari trompé.

Dér. probablement du celte; car on ne trouve l'analogue de ce mot dans aucune des langues connues.

Bano, *n. pr. de lieu*, Bannes, village et commune de l'Ardèche, sur les limites du département du Gard.

Du Cange cite *Bano* avec la signification de terrain communal. L'étymologie de ce nom pourrait bien être tirée de l'affectation du territoire à des dépaissances, ou à quelque autre servitude communale. Ce que nous ne pouvons vérifier.

Banquaroutiè, tièïro, *adj.* Banqueroutier, ière, celui ou celle qui a fait banqueroute.

Banquarouto, *s. f.* Banqueroute; faillite; insolvabilité feinte ou réelle d'un négociant.

Dér. de *Banquo*, banque, et de *routo*, fém. de *rou*, rompu.

Banqué, *s. m.* Petit banc; tréteau de lit, de théâtre de bateleur, de table à manger, etc.

Dim. de *Ban*, banc.

Banquiè, *s. m.* Banquier; celui qui fait le commerce de l'argent; à certains jeux de cartes, celui qui taille ou joue contre tous les autres.

Dér. de *Banquo.*

Banquo, *s. f.* Comptoir de marchand; grand coffre à hauteur d'appui, qui règne tout autour du magasin, ou dans une partie seulement et sur lequel on montre et on étale la marchandise. Il y a un tronc au milieu, en tiroir, où l'on fait tomber les espèces à mesure qu'on les reçoit, et dont on fait la levée et l'inventaire chaque soir.

Dér. de *Ban*, banc.

Banu, udo, *adj.* Cornu; qui a ou qui porte des cornes. — *Un cho banu*, un sot, un homme sans intelligence, comme un hibou.

Dér. de *Bano.*

Bâou, bâoujo, *adj.* Niais, nigaud, badaud. — *Qué siès bâou !* Que tu es bête !

Dér. du lat. *Balbus*, bègue.

Bâoubècho, *s. f.* Bobèche, partie du chandelier où se place la chandelle.

Emp. au fr.

Bâoudrado, *s. f.* Bêtise, balourdise, niaiserie; école.

Dér. de *Bâou.*

Bâoudroï, *s. m.* Baudroie, galanga, raie pêcheresse, diable de mer; espèce de lophie, *Lophius piscatorius*, Linn. Poisson de l'ordre et de la fam. des Chisnopnés (respirant par une fente), cartilagineux, à corps plat, à évent près des nageoires, à large gueule, qui semble n'être que tête et queue. La Baudroie fait un très-bon potage.

Bâoudufo, *s. f.*, ou **Boudufo**. Toupie, jouet d'enfant; sabot. Ce mot ne s'emploie plus qu'au fig. *Es pas pu bèl qu'uno bâoudufo*, il n'est pas plus grand qu'une toupie. *Té viro coumo uno bâoudufo*, je te fais tourner comme une toupie.

Qué sé trufo,
Dïou lou bufo,
Et lou faï vira coumo uno bâoudufo. (Prvb.)

Les étymologistes sont fort divisés sur la dériv. de ce mot; elle est tirée du celte *Bodwa*, mamelle, à cause de la ressemblance; ou *bot, boud*, qui a fait dans la bass. lat. *botta*, d'où l'ital. *bodda*, crapaud, à cause de la grosseur. — *Voy. Boudufo.*

Bâoujoula, *v.* Porter un enfant au bras, le caresser, le cajoler.

Dér. du lat. *Bajulare*, porter un fardeau.

Bâoume, *s. m.* Baume, sorte de menthe, plante aromatique, plus particulièrement la menthe verte et gen-

Digitized by Microsoft ®

tille. Au fig. se dit aussi d'un confortatif, d'un réconfortant dont on exagère la bonté : *Aquél vin és un bâoume sus l'éstouma.*

Dér. du lat. *Balsamum.*

Bâoumélu, udo, *adj.* Creux, caverneux ; se dit particulièrement d'un arbre, d'une pièce de bois.

Dér. de *Bâoumo.*

Bâoumo, *s. f.* Dim. *Bâoumèto,* péj. *Bâoumasso.* Grotte, cavité naturelle; caverne; bauge du sanglier; terrier du renard; garenne du lapin. Ce mot a donné naissance à une foule de noms propres de personnes et de lieux : *Labâoumo, Bâoumé, Bâoumèlo, Bâoumassiè,* qui se traduisent en fr. par Labaume, Baume, La Baumelle, Balmelle, Balmes, Baumier, Baumassier, etc., qui signifient pour en dériver en ligne directe et primitive : habitation ou habitant des cavernes, des grottes : l'origine est ancienne et se rattache, par une infinité de quartiers, aux troglodites. *La Bâoumo dé las Fados* est le titre d'une des plus jolies pièces de notre inimitable poète des *Castagnados.*

Bâouquo, *s. f.* Du verdage, espèce d'herbe graminée, foin grossier qui pousse naturellement sur les talus et berges des fossés et dans les bois taillis ; c'est probablement du foin dégénéré en poussant dans des terres sèches et trop fortes. On ne s'en sert guère que pour litière. Aucune bête de labour, non plus que les moutons, ne consent à s'en nourrir.

Bâouri, *s. m.* Péj. *Bâourias.* Précipice ; ravin profond et escarpé, gorge étroite et sauvage; abîme ; fondrière.

Dér. peut-être du lat. *Vallis rivus,* ruisseau de vallée, ou de l'ital. *balzo,* précipice, du gr. Βάλλειν, jeter, lancer.

Bar, *s. m.* Dalle, pierre plate large et carrée, pour carreler. — *Bar dé Mus,* dalle des carrières de Mus, village près de Nîmes, d'où se tirent les meilleures dalles pour carreler les fours à pain, parce qu'elles sont réfractaires et supportent très-bien l'action du feu. *Bar dé saboù,* une table de savon. C'est sous cette forme que le savon est fabriqué et livré au commerce. Cette table a d'ordinaire huit centimètres d'épaisseur sur cinquante centimètres en carré.

Bara, *v.* Fermer, en général; barrer, boucher ; bâcher une porte, la fermer et l'assujettir par derrière avec une barre. — *S'én fâou bara lous ièls,* il faut s'en fermer les yeux, s'en consoler, en prendre son parti. *Aquò baro l'éstouma,* ce spectacle vous serre le cœur. *Bara sa boutigo,* est tout simplement fermer son magasin ; mais *bara boutigo,* c'est cesser son commerce par suite de déconfiture ou autrement. *Baro pas dé tout lou jour,* il ne cesse pas de parler de toute la journée. *Bara lou camì,* couper le chemin, entraver la marche, fermer la carrière à quelqu'un. *Bara un trâou,* boucher un trou. *Se bara déforo, sé bara dédin,* fermer la porte sur soi du dehors, ou par dedans, s'enfermer.

Dér. de *Baro.*

Baracan, *s. m.* Bouracan, espèce de camelot, étoffe qui rejette la pluie.

Emp. au fr.

Baradis, isso, *adj.* Qui peut se fermer ; fermant; destiné à être fermé. — *Pagnè baradis,* panier à couvercle. *Coutèl baradis,* couteau de poche, qui se ferme.

Dér. de *Bara.*

Baradisso, *s. f.* Action souvent répétée de fermer et d'ouvrir une porte, une fenêtre, un tiroir. — *Aquélo baradisso finira lèou?* En finira-t-on bientôt d'ouvrir et de fermer cette porte?

Dér. de *Bara.*

Baraduro, *s. f.* Fermeture, en général; boucheture d'épines ou de fagots, pour empêcher l'accès d'un champ. Il est peu employé au propre. Au fig. il est usuel dans ce dicton : *Pâouro baraduro!* pauvre ressource! mauvais pronostic! cela s'annonce mal.

Dér. de *Bara.*

Baragna, *v.* Faire une haie vive, garnir de buissons ou d'épines l'entrée d'un champ ou la crête d'un mur de clôture ; clore, faire des haies avec des buissons.

Dér. du celt. *Bar,* barrière ; ou de l'esp. *brena,* hallier, ou du lat. *vara,* barre : sans doute tous proches parents.

Baragnado, *s. f.* Haie vive ou non; échalier; toute sorte de clôture en haie. Sur les bords du Gardon, et de toutes les rivières torrentielles, on fait des *baragnados* pour faire déposer le limon. On y emploie des ramées de chêne-vert, serrées et assujetties par le sable et le gravier, ou des branches d'osier et de saule. Les premières sont plus fortes; mais celles-ci, plus épaisses, ont l'avantage de prendre racine, de durer plus longtemps et d'être plus résistantes; aussi sont-elles préférées. On établit aussi des *baragnados* en fagots de bois mort de toute sorte, pour arrêter et faire amonceler les feuilles de châtaigniers que le vent entraîne. Par ce moyen elles se trouvent ramassées en tas, nettes de leurs hérissons et propres à la litière de toute sorte d'animaux. — *Un trâouquo baragnado,* un braconnier, un grapilleur, un homme qui ne respecte aucune propriété ni clôture. Au fig., un éventé, un étourdi, un hurluberlu. — *Voy. Bartas.*

Baragnas, *s. m.* Haie naturelle ; amas de ronces et d'épines, qui se forme sur les anciennes murailles démolies; entrelacement de ronces; buisson.

Péjor. de *Baragno.*

Baragno, *s. f.* Echalier plutôt que haie ; clôture presque toujours provisoire, moins forte et moins épaisse que la *baragnado.*

Baragogno, *s. f.* Le même mot et la même signif. que *Babarogno.* — *V.* c. m.

Baragouina, *v.* Baragouiner; parler d'une manière inintelligible ; bredouiller.

Emp. au fr., qui tire, dit-on, son étym. du bas-bret. *Bara,* pain, et *guin,* vin, à cause de la confusion que font ceux qui parlent mal la langue ; mais que d'autres font venir du lat. *Barbaricus,* barbare.

Baraïa, *v.* — *Voy. Varaïa.*

Baraïè, *s. m.* Boisselier ; ouvrier qui fait des baraux.

Dér. de *Barâou.*

Digitized by Microsoft ®

Baraje, *s. m.* Barrage, digue; déversoir en travers d'un cours d'eau pour faire une prise d'eau.

Dér. de *Bara*.

Baralé, *s. m.* Baril, barillet; bidon des journaliers aux champs; baril à huile; capron, baie de fraisier sauvage, qu'il ne faut pas confondre avec la fraise des bois.

Dim. de *Barâou*.

Barandèla, *v.* Danser la *barandèlo* ou la *bagatèlo*.

Barandèlaïre, aïro, *adj.* Danseur de *barandèlo*. Par ext. un étourdi, inconsidéré, léger.

Barandèlo, *s. f.* — *Voy. Bagatèlo*.

Baranqua, *v.* Radoter; battre la campagne; parler ou agir à tort et à travers; ne savoir ce qu'on dit. — *L'éscoutés pas, baranquo*, ne l'écoutez pas, il radote, il ne sait ce qu'il dit.

Dér. de *Ba*, partic. rédupl., et de *ranquo*, de *rotulare*.

Baranquaje, *s. m.* Radotage; paroles en l'air ou sans suite; propos extravagants.

Baranquaïre, aïro, *adj.* Radoteur; qui débite des radoteries, ou par vieillesse, ou par bêtise. Id., *Baranqur, urdo*.

Baranquéja, *v. rédupl.* de *Baranqua*.

Barâou, *s. m.* Baral, v. fr., barrique à vin, longue et étroite, qui sert, comme les autres, à transporter le vin à dos de mulet; mesure de capacité pour les vins. Cette mesure varie d'une localité à l'autre. Le *Barâou* d'Alais contenait autrefois 27 pots ou 54 pintes de Paris. Le *Barâou* métrique contient 60 litres. — *Entén bouto pèr barâou*, il entend tout de travers ce qu'on lui dit; il prend des vessies pour des lanternes, martre pour renard. *Pou-barâou*, un puits public qui se ferme la nuit, de crainte d'accident ou de mauvais dessein. Il y avait autrefois à Alais une quantité de ces puits qui étaient situés dans un renfoncement de rue et à couvert dans l'épaisseur d'une maison. On les fermait la nuit; mais avec le temps les fermetures avaient disparu, et ces impasses obscurs étaient dangereux; on les a fermés et remplacés par des pompes. Un de ces puits a donné son nom à une de nos rues, qui est appelée encore : rue *Puits-Baral*. L'opinion que son nom lui vient de la fermeture appliquée à son puits, est fort soutenable; mais, dans ce mot que le languedocien persiste à prononcer *baral*, et non *barâou*, et qu'il n'a pas eu l'idée d'exprimer par *baradis*, ne trouverait-on pas aussi bien une qualification tirée de la situation qu'il occupait, au moment de son baptême, à l'extrémité de la ville? *Puits-Baral* signifierait alors : puits situé aux barrières d'Alais, sur la limite de la clôture de la ville. La rue Montagnasse, qui reprend aujourd'hui son nom, s'appelait, au moyen âge, *rue Malbourguet*, mauvais petit faubourg : elle est voisine de la rue Puits-Baral; sa dénomination ancienne viendrait à l'appui de notre interprétation, en indiquant que, dans ces temps reculés, la ville ne s'étendait pas plus loin.

Barâou, en tous cas, put trouver son étym. dans la bass. lat. *barrale, barile, barillus*, d'un capitulaire de Charlemagne, avec la sign. de tonne ou de vase propre à contenir un liquide quelconque, ou dans l'esp. *barral*, grande bouteille; ou enfin, comme *baral*, dans le celt. *barr*, qui signifie non-seulement barre, barrière, mais tout ce qui sert à renfermer, à contenir.

Baraquo, *s. f.* Dim. *Baraquéto*. Baraque, chaumière; maisonnette en mauvais état; hôtellerie de roulier sur les routes; baraque, échoppe, auvent, construit en planches sur les places en temps de foire. — *Aquél oustâou és uno viéio baraquo*, cette maison n'est qu'une mauvaise pauvre baraque. *Las baraquos dé Coudougnan, dé Fons, la baraquo dé Plagnôou, la baraquo dâou Péla* sont connues et renommées sur nos routes départementales.

Dér. de l'esp. *Baracca*, cahute de pêcheur.

Barato, *s. f.* Baraterie; dol, fraude, contrebande; altération des liquides par mélange; contrefaçon, tromperie.

Dér. de l'esp. *Baratar*, brouiller, tromper.

Barba, *v.* Pousser des radicules, prendre racine; se dit surtout des boutures, quand elles commencent *à barba*, à jeter leur tissu de radicules.

Dér. de *Barbo*.

Barbacano, *s. f.* Ouverture, fente laissée dans un mur de soutènement, pour faire écouler les eaux pluviales.

Dér. de l'esp. *Barbacana*, m. sign.

Barbajôou, *s. m.* Grande joubarbe, artichaut de muraille, *Sempervivum tectorum*, Linn. Plante de la fam. des Crassulacées, grasse, vulnéraire et émolliente.

Dér. du lat. *Barba Jovis*, barbe de Jupiter, comme son correspondant fr. Ces deux mots sont la métathèse l'un de l'autre.

Barbajôou, *s. m.*, ou **Quiou-blan**. Dim. *Barbajoulé*. Hirondelle à croupion blanc, hirondelle de fenêtre; *Hirundo urbica*, Temm. Le dessus du corps, partie d'un noir à reflets bleuâtres, partie d'un noir mat, le restant d'un blanc pur; queue fourchue. Cette hirondelle est la plus commune dans nos contrées, où elle arrive quelques jours après l'hirondelle de cheminée. Elle aime à placer son nid sous la corniche des maisons et des grands édifices. — *Escarabïa coumo un barbajôou*, gai comme un pinson.

Ce mot a évidemment la même étym. que son homonyme précédent. Cependant il est difficile de saisir les rapports de cette origine, à moins que la queue fourchue du volatile ne soit une image de la barbe du maître des dieux.

Barbasta, *v.* Faire ou tomber de la gelée blanche. — *A barbasta sus sa tésto*, ses cheveux grisonnent, il a neigé sur ses cheveux.

Dér. de *Barbasto*.

Barbasto, *s. f.* Gelée blanche; givre. C'est le produit de la condensation de la rosée et de toutes les vapeurs qui exsudent de la terre. *Barbasto* exprime cet effet des grands frimas d'hiver qui fait ressembler le sol à un champ de neige; *plouvino* et *jalibre* (*V.* c. m.), sont plus particulièrement ces gelées de printemps, ces giboulées, qui font

Digitized by Microsoft ®

tant de mal à la vigne et à la feuille de mûrier. Les concrétions de la *barbasto* sur les plantes et les arbres ressemblent à une sorte de barbe blanche. C'est de là que Sauvages fait dériver ce nom.

Barbata, *v.* Bouillir à gros bouillons; particulièrement, faire un certain bruit en bouillant, soit comme un grand vase qui rend un bruit sourd en bouillant fortement, soit seulement comme un potage qui mitonne sur un fourneau; chez l'un et l'autre, ce bruit est produit par le dégagement de l'air, qui forme des globules qui crèvent et se succèdent instantanément. C'est ce qu'exprime ce mot par une onomatopée saisissante.

Barbéja, *v.* Raser, faire la barbe, au pr. et au fig. — *L'avèn barbéja*, nous avons eu de son poil, nous lui avons gagné son argent.

Dér. de *Barbo*.

Barbèl, *s. m.* Barbeau, *Cyprinus barbus*, Linn. Poisson d'eau douce; museau pointu, mâchoire supérieure fort avancée avec des barbillons, dos olivâtre, ventre blanc; il croît vite et devient fort grand; sa forme ressemble assez à celle du brochet. Il préfère un lit couvert de cailloux à un fond bourbeux.

Barbèl signifie aussi : un jeune gars, un blanc-bec.

L'une et l'autre de ces acceptions sont dér. de *Barbo:* dans la dernière, parce que c'est l'âge où la barbe commence à pousser; dans la première, parce que ce poisson porte deux appendices ou barbillons à la mâchoire supérieure.

Barbèto, *s. f.* Terme de nageur, qui n'est employé que dans cette expression : *Faïre la barbéto*, et signifie : apprendre à nager à un apprenti en le soutenant de la main par le menton, ce qui l'empêche d'enfoncer la tête, et lui permet d'étendre le corps sans danger dans la position horizontale. Au fig., prêter aide et appui, soutenir.

Dér. de *Barbo*, parce qu'on prend le nageur par la barbe, ou du moins au siége de la barbe; qu'on lui tient le menton dans la paume de la main, comme font les barbiers à leur patient pour le savonner, ou plutôt comme ils faisaient, quand il y avait des barbiers, et avant l'invention du pinceau à barbe.

Barbiè, *s. m.* Barbier, qui fait la barbe, qui rase. L'histoire des barbiers mériterait d'être écrite et conservée. Il y a un siècle, ils n'étaient point autres que des chirurgiens, avec priviléges. Aujourd'hui, ils ont perdu leur droit de saigner, autrement qu'en faisant la barbe, et encore! mais leur titre a totalement disparu, sinon la profession. — *Lou barbiè de Sâouzé*. Sauzet est un petit village, arrond. d'Uzès. La tradition assure qu'il y avait là un barbier qui non-seulement rasait gratis, mais qui payait à boire à ses pratiques par-dessus le marché. Sa réputation est passée en proverbe. On en voit les applications ironiques.

Barbîò, *s. m.* Petit homme barbu, bamboche à longues moustaches. La mode de nos jours rend fréquente l'application de ce mot. — *Voy. Barbocho.*

Barbo, *s. f.* Dim. *Barbéto*, péj. *Barbasso*. Barbe, poil des joues et du menton; arête de l'épi des céréales; filets du tuyau d'une plume; radicules, filaments d'un végétal quelconque. — *Quand papiès parlou, barbos calou*, quand les titres parlent, les docteurs se taisent. *Fariè la barbo énd'un iôou*, il trouverait à tondre sur un œuf. *Nous faï la barbo én toutes*, il nous passe tous, il nous rendrait des points. *Barbo dé païo*, visage de bois, dicton fort usité et d'une application plus large que son correspondant français : il s'étend à toute sorte de désappointement, quand on se voit trompé dans son attente. *Bouviè sans barbo, aïro sans garbo*, prvb., à jeune bouvier, pauvre moisson.

Dér. du lat. *Barba*.

Barbocho, *s. m.* Dim. *Barbouchéto*. Petit homme barbu: même sens que *Barbîò*. (*V.* c. m.) Barbichon; chien-barbet.

Dér. de *Barbo*, parce que le barbet a beaucoup de poil autour du museau.

Barbouïa, *v.* Balbutier; bégayer; baragouiner; bredouiller.

Dér. du lat. *Balbus*, bègue.

Barbouïaje, *s. m.* Barbouillage, en discours, en écriture, en peinture, en diction; griffonnage; galimafrée.

Emp. au fr.

Barbouïur, uso, *adj.* Barbouilleur; bredouilleur; griffonneur.

Barbouti, *v.* Marmotter; chuchotter; parler entre ses dents; murmurer tout bas; faire un à-parte; dire des messes-basses, parler dans sa barbe.

Dér. de *Barbo*.

Barboutimén, *s. m.* Chuchottement, marmottement; murmure; messe-basse; bredouillement.

Barbu, udo, *adj.* Barbu, qui a de la barbe, beaucoup de barbe.

Barbudo, *s. f.* Chicorée sauvage, barbe de capucin, *Cichorium intybus*, Linn. Chicorée barbue des prés, qu'on mange en salade quand elle commence à pousser et qu'elle germe encore dans la terre; plus tard elle est dure et hérissée de piquants. C'est à cet âge peu tendre qu'elle a reçu son nom.

Barbudo est aussi le nom des ceps de vigne d'un an, qui ayant poussé des radicules, qui plus faciles à la reprise et donnent plus tôt des produits.

Dér. de *Barbo*.

Barda, *s. m.* Carrelage en dalles; pavé bardé avec des dalles.

Dér. de *Bar*.

Barda, *v.* Couvrir, barder de lard un rôti; mettre la barde à une bête de somme; plaquer ou lancer contre les murs ou sur le carreau. — *Barda un perdigal*, barder, couvrir un perdreau de bardes de lard. *Vaï barda la miolo, l'ase*, va-t-en mettre la barde à la mule, à l'âne. *Lou bardè dou sôou*, il le jeta rudement par terre.

Dér. dans le premier sens de *Bardo*, dans le second de *Bar*.

Digitized by Microsoft ®

Bardo, *s. f.* Dim. *Bardèlo*, péj. *Bardasso*. Barde, bardelle, espèce de bât ou de selle piquée de bourre ; tranche mince de lard appliquée sur une volaille.

Dér. de *Barda*, du lat. *bardianum*, espèce d'armure ou de cuirasse des soldats gaulois.

Bardò, *s. f.* Dim. *Bardouté*, péj. *Bardoutas*. Espèce de mulet, né de l'ânesse et du cheval. Cet animal, très-robuste mais de forme peu élégante, est le souffre-misère de la bande des mulets (*coublo*) ; c'est lui qui porte les bagages, et le muletier par-dessus le marché. Au fig. butor, lourdaud ; souffre-douleur. — *Lou prénou pèr bardò*, on en fait le bouc émissaire, un objet de mystification ; on le charge de tout ce qu'il y a de plus pénible. *Passa pér bardò*, devenir le jouet, être le dindon de la farce.

Il y a une distinction à faire entre les deux locutions : *passa pér bardò* et *préne pér bardò*. Que le premier dicton s'applique à qui porte plus que sa part des peines et des fatigues communes, c'est bien cela, mais c'est encore autre chose. La charge susdite du bardot ne pouvant figurer sur une lettre de voiture, il ne comptait pas lui-même au nombre des mulets qui composaient la caravane. C'est dans ce dernier sens qu'est prise la première locution, appliquée à une personne qui, dans une dépense à faire, dans une charge quelconque à supporter en commun, trouve moyen de s'exonérer de son écot, de sa tâche ; passe comme on dit par-dessus le marché, et par conséquent ne compte pas non plus.

Pour le deuxième dicton : *Bardò*, au fig., signifie un lourdaud, un imbécile, un sot et grossier personnage, dont on se moque, dont on abuse, à qui l'on fait porter aussi double bât, double charge ; et l'individu qu'à tort ou à raison on considère comme tel et que par conséquent on traite de cette manière, on le prend pour bardot : il devient alors chef d'emploi de doublure qu'il était, et la copie vaut l'original.

Dér. du gr. Βαρδός, lourd, lent.

Barguigna, *v.* Barguigner ; hésiter ; balancer ; être indécis, embarrassé.

Dér. de la bass. lat. *Barcaniare*, marchander. Ce dernier mot venait lui-même du lat. *in barcam ire*, aller sur une barque, parce que le mot *barca* était à proprement un esquif, ou embarcation, sur laquelle les trafiquants allaient et venaient, dans le port, d'un navire à l'autre, pour traiter avec les patrons.

Barguignaïre, aïro, *adj.* Péj. *Barguignaïras, asso*. Barguigneur ; marchandeur. — *Voy. Raïsséjaïre*.

Bari, *s. m.* En vieux languedocien, Rempart ; barrière. — *La carièïro dâou Bari*, la rue du Rempart, qu'on a eu le bon esprit à Alais de ne pas franciser et qui s'appelle toujours la *rue du Barry*. *Lou mïoù bari és la pès*, le meilleur boulevard d'une ville, c'est la paix. Suivant la fameuse devise, ce devait être aussi celui de l'empire ; mais depuis... *Esfouïro-bari d'Aoubénas*, c'est le vieux surnom que l'on donne aux habitants d'Aubenas. Il est sans doute glorieux pour eux, puisqu'il doit signifier : qui sape les remparts, sapeur de remparts.

Dér. de la bass. lat. *Vara* ou *barum*, barricade, enceinte, clôture, faite avec des poutres, premiers remparts des villes, ou plutôt des villages qui devinrent des villes et des places de guerre sous la féodalité, dans un temps où tout le pays était couvert de forêts. On se servit ensuite de l'expression, un peu modifiée, *barium*, pour mur de ville fait de poutres, et le nom resta quand les pierres remplacèrent ces remparts trop faibles. Un prvb. disait, et il justifie la dériv. : *A bari bas éscalo noun fâou*.

Barièïraïre, *s. m.* Préposé aux barrières, à l'octroi, commis aux barrières à la perception des droits d'entrée dans les villes.

Dér. de *Barièïro*.

Barièïro, *s. m.* Barrière. — Les villes, qui n'avaient pas des portes, avaient des barrières, ne fût-ce que pour empêcher la contrebande et assurer les péages. On les plaçait même quelquefois à des distances assez éloignées, qui agrandissaient le rayon autour des villes ou des châteaux féodaux ; et les noms, qui persistent encore, en conservent le témoignage, comme les anciennes chartes d'établissement. Un décret consulaire imposa un droit de péage à l'entrée des villes pour les chevaux et les voitures, et pour la perception on y plaçait des barrières mobiles. Ce droit fut converti par la loi de frimaire an VII en octroi municipal, et les bureaux d'octroi occupèrent le même emplacement que les barrières. Ce n'est même que sous le nom de *barièïro* que sont connus ces bureaux et le quartier qu'ils occupent. Ainsi, on dit à Alais la *Barièïro dâou Mas-dé-Négre* pour désigner le bureau d'octroi du Mas-de-Nègre.

Dér. de *Bara*.

Baril, *s. m.* Dim. *Barïé*. Baril, petit tonneau, barrique à huile ; barillet, petit baril. — *Un baril dé sardos*, une barrique de sardines. *Un baril d'anchoïo*, un baril d'anchois. *Un baril d'oli*, un baril d'huile.

Dér. du celt. *Barr*, vaisseau, d'où la bass. lat. *barillus*, baril.

Barioto, *s. f.* Brouette, espèce de petit tombereau, à une roue et deux bras, traîné ou poussé par une personne. — *Voy. Brouéto* ou *Brouvèto*.

Dér. de *Ba*, rédupl, et du lat. *rota*, roue, parce que dans le principe elles avaient une double roue.

Barioù, *s. m.* Barillon, engin destiné à confectionner des trousses, de grosses bottes de foin ou de paille. C'est une sorte de filet, composé de deux barres et de cordes non croisées : un réseau ou tramail à cet usage.

Dér. de *Baro*, dont il est un dimin.

Bariquo, *s. f.* Barrique, grand baril. Il ne se dit que du baril qui sert de caque aux anchois et aux sardines. On se sert de ces barillets pour les chapelets de puits-à-roue. — *La musiquo és din la bariquo*, disent les chantres et un peu sans doute les chanteurs, dont la réputation est aussi

Digitized by Microsoft®

d'être bons buveurs ; mais alors ils parlent de *bariquo,* dans sa grande dimension, gros tonneau servant à contenir du vin. — Au fig. et en style fam. ce mot signifie le ventre, les intestins. — *Té vòou créba la bariquo,* je te crève le ventre. En esp. on dit aussi dans le même sens *barrica,* ventre.

Dér. du celt. *Barr,* vaisseau, ou du lat. *barillus.*

Barisquo-Barasquo, *adv.* Onomatopée exprimant l'action de quelqu'un qui, une barre à la main, comme une faulx, renverserait ou briserait tout ce qui est à sa portée. Au fig. brutalement, bruyamment.

Dér. de *Baro.*

Barja, *n. pr. de lieu.* Barjac, ville et canton de l'arrondissement d'Alais.

Cette petite ville est mentionnée dans les anciennes chartes avec quelques altérations dans son nom : en 1076, *de Bariado ;* en 1077, *de Bariac ;* en 1084, *de Bargiaco ;* en 1131, *de Bargago ;* en 1132, *de Barjago ;* en 1171, *de Barjaco ;* en 1194, *de Bargiaco.* En fr. on écrivait Barjac ou Bargeac.

Abstraction faite de la désinence adjective *ac, acum,* et en lang. *a,* où le *c* final est supprimé (*V. a, an,* suff.), la forme la plus ancienne du mot semblerait indiquer son étymologie de la bass. lat. *barium* au plur., avec le sens de *mœnia,* fortification, selon Du Cange, et *Barja* signifierait alors village fortifié. Mais n'a-t-elle pas été prise peut-être du celt. *berg,* éminence, hauteur, d'où est venu le vieux mot *barge,* aujourd'hui *berge,* ou mieux peut-être de la bass. lat. *baria* ou *beria, locus scilicet arboribus destitutus, dumetis verò vepribusque refertus?* (Voy. Du Cange, V° *Berra.*) On ne trouve pas en effet dans le territoire de grandes forêts, mais de petits bois. Le nom d'un lieu voisin, *Bérias,* dans l'Ardèche, pourrait servir d'indice, au moins par analogie de situation, de nature de terrains et d'aspect général,

Il y a dans le Gard deux autres localités du même nom, *Barja,* hameaux des communes de Monteils et de Trèves, où la topographie et le sol confirmeraient notre dernière interprétation.

Barja, *v.* Maquer le chanvre, le broyer avec la maque. — Ce mot semble une contraction du fréquentatif *Barèja,* qui n'est pas dans la langue, mais qui signifierait jouer de la barre, passer à la barre : parce que les mâchoires de la maque à chanvre ont bien pu dans l'origine n'être que de simples barres à broyer. — Dans le dial. prov. maquer se dit *brégea,* rapproché de *broyer,* dér. de l'allem. *brechen,* rompre, briser ; de cette origine germanique, le langued. aurait bien pu conserver *bar* ou *ber* pour *bérja* et *barja,* avec le même sens de briser et broyer.

Barja, *v.* Jaser ; babiller ; jacasser ; caqueter ; jabotter. — *Barja coumo la bèlo Jano,* babiller comme une commère. *Lou diable té barje!* Au diable ton babil !

Dér. du celt. *Bajoll* ou du gr. Βαϑζω, babiller, bredouiller.

Barjadisso, *s. f.* Bavardage ; longue causerie ; babil ennuyeux et insupportable.

Dér. de *Barja.*

Barjaïre, aïro, *adj.* Babillard, qui aime à causer ; qui ne cesse pas de jacasser. — *Voy. Barjâou.*

Barjalado, *s. f.* Bisaille ; trémois ; menus grains ; menus blés ; semences de mars ; mélange de paumelle et de vesce dont on fait un pain grossier. On sème ainsi en mars, de *barjalado,* les terres que le manque de temps ou les longues pluies ont empêché d'ensemencer en automne. — *Aquò's pas qué dé barjalado,* c'est de la ripopée.

Dér. du lat. *Farrago,* toutes sortes de grains.

Barjâou, âoudo, *adj.* — *Voy. Barjaïre.*

Barjïos, *s. f. plur.* Chenevottes, débris du chanvre broyé, maqué, avec quoi on faisait les allumettes soufrées, avant que l'usage des allumettes chimiques, à frottement, à phosphore, à explosion soudaine, plus dangereuses mais plus rapides à s'enflammer, eût fait oublier les premières. — *Dansa sus las barjïos,* sauter de joie, être dans le ravissement. Quand la culture du chanvre était une industrie dans nos contrées ; quand arrivaient les *barjïos,* la récolte était finie, et c'était fête et repos ; on pouvait danser.

Dér. de *Barja,* maquer.

Barjo, *s. f.* Maque, brisoir, banc à maquer le chanvre ; babil, jacasserie, superfluité de paroles. — *N'a pas qué dé barjo,* il n'a que du babil, il n'y a point de fond.

Barlaqua, *v.* Mouiller, tremper ; agiter dans l'eau ; plonger dans l'eau.

Sé barlaqua, se tremper jusqu'aux os ; se vautrer dans l'eau et dans la boue ; se saucer par la pluie.

Dér. de *Bar,* en v. lang. boue, fange, limon, et *laqua,* vautrer.

Barlaquado, *s. f.* Mouillure, soit qu'elle vienne en jetant à l'eau quelqu'un ou quelque chose, ou s'y plongeant soi-même, soit par l'effet de la pluie qu'on reçoit. — *Aï éndura uno bono barlaquado,* j'ai supporté une grosse averse.

Dér. de *Barlaqua.*

Barnaje, *s. m.* Fouillis, embarras ; hardes, meubles, entassés en désordre. Au prop. effets personnels qu'on prend en voyage.

Ce mot me paraît la contraction de *Barounage,* qui voulait dire l'ordre des barons, équipage de baron ; ou plus simplement, du gaulois *barnage,* bagage désignant le train d'un grand seigneur. — *Voy. Baroun.*

Baro, *s. f.* Dim. *Baréto, baroù, barïoù,* péjor. *Barasso.* Barre ; pièce de bois ou de fer, longue et peu épaisse ; traverse ; perche ; latte. — *Baro dé caréto,* enrayure de charrette. *Baro dé galignè,* juchoir. — *Sé préne uno baro!* si je prends un bâton ! *Propre coumo la baro d'un galignè,* propre comme le perchoir des poules. *Métre la baro à la porto,* bâcler une porte. *Nous ajudaras à pourta la baro,* tu nous aideras à porter le joug, dit-on à un nouveau marié.

Dér. du lat. *Vara,* traverse, pièce de bois mise en travers d'une porte.

Digitized by Microsoft ®

Baroù, *s. m.* Bâton de chaise; traverse de bois rondin, qui sert à soutenir les tables de vers à soie et qui porte elle-même sur les chevilles des montants. Quand ces traverses sont en bois scié, on les appelle *jaséno*. — *V.* c. m.

Dér. de *Baro*.

Barougnè, *s. f.* Baronnie; titre de baron; terre baronniale, château baronnial. — Le quartier où s'établit aujourd'hui l'avenue de la nouvelle gare du chemin de fer, l'emplacement de l'hôtel du Commerce, et tout ce pâté de maisons, ainsi que la première gare, faisaient partie de ce qu'on appelait autrefois à Alais *la Barougnè*, quand la ville et son territoire étaient divisés en deux juridictions, celle du baron et celle du comte; ce dernier avait aussi des possessions vers le quai de la Comté, rappelant ce souvenir.

Baroun, *s. m.*; au fém. *Barouno*. Dim. *Barouné*, péjor. *Barounas*. Baron, titre de noblesse. — Le sort de ce mot a été bien divers : lors de son premier emploi, dit Honnorat, il signifiait homme vil, ensuite homme en général, et il n'est devenu un titre d'honneur que vers l'année 567. En italien, le mot *barone* signifie tantôt noble, vaillant, puissant, et tantôt brigand, voleur, vaurien. Les extrêmes se touchent.

Dér. du v. lang. *Bar* ou *baro, vir*, homme. Les rois appelaient barons leurs vassaux immédiats. Ils disaient indifféremment : mon baron ou mon homme, pour homme d'armes.

Barounèja, *v.* Se montrer baron; se vanter de l'être; se donner des airs de grand seigneur.

Dér. de *Baroun*.

Barquado, *s. f.* Batelée ou barquée, plein une barque; le chargement d'une barque. — *Empouïsounarié uno barquado dé crucifis*, dict., il ferait faire naufrage, il porterait malheur à une barque chargée de crucifix.

Dér. de *Barquo*.

Barqué, *s. m.* Batelet; bachot; canot; esquif.

Dim. de *Barquo*.

Barquéto, *s. f.* Petit bateau, petite barque; barquerolle; barquette, espèce de pâtisserie, de gaufre, en forme de barque.

Dim. de *Barquo*.

Barquiè, barquièïro, *adj. et s.* De barque, qui tient à une barque; batelier, patron d'un bac sur une rivière; passeur.

Dér. de *Barquo*.

Barquo, *s. f.* Péjor. *Barquasso*. Barque; bac; tartane; allége. — *Sa barquo toquo*, sa barque échoue; il est au bout de son rouleau; ses affaires vont mal. *Ména bièn sa barquo*, bien conduire ses affaires. *Coumo vaï la barquo?* comment va la santé? comment vont les affaires?

Dér. du lat. *Barca*.

Bartas, *s. m.* Dim. *Bartassoù*. Hallier, buisson épais, touffe de ronces et de broussailles; au pr. touffe de bois taillis non élagué. — *Amouroùs coumo un bartas*, par contre-vérité, doux comme un fagot d'épines. *Un sàouto-bartas*, a beaucoup de rapport avec *trâouquo-baragnado* (*Voy. Baragnado*), et je n'y vois d'autre différence que celle de l'escalade à l'effraction.

Le poète Salluste du Bartas était certainement méridional par son nom; né dans le nord de la France, il se fût appelé du Hallier ou du Buisson, avec ou sans séparation de l'article; nous ne savons.

Dér. de la bass. lat. *Barta*, buisson, hallier, ou par l'addition d'un *r*, du grec Βάτος, buisson.

Bartassado, *s. f.* Fourré de bois; lieu rempli de halliers, où il est difficile de pénétrer; grande touffe de buissons.

Dér. de *Bartas*.

Bartasséja, *v.* Battre les buissons et halliers, terme de chasseur; quêter le gibier en fouillant les buissons.

Bartassoù, *s. m.* Branche basse, ou plutôt rejeton de chêne vert, rabougri et ravalé, et par cette raison plus épais, plus touffu, dont on se sert pour ramer les vers à soie en les mêlant avec la bruyère. Avant de les employer, on les fait sécher et on les dépouille de leurs feuilles, en les battant contre un mur. L'éducateur cévenol, superstitieux observateur des lunaisons, ne coupe les *bartassoùs* que pendant la nouvelle lune, sans quoi il arriverait que le bois en serait de suite vermoulu et se briserait en le frappant. D'après lui, tous les arbres verts doivent être coupés en lune nouvelle, et tous ceux qui perdent leur feuille, après la pleine lune, sous peine des vers.

Dim. de *Bartas*.

Barunla, *v.* Rouler; courir; rôder; vagabonder. — — *Barunlè lous éscaïés*, il roula l'escalier.

Rédupl. de *Runla*. — *V.* c. m.

Barunlaïre, aïro, *adj.* et *s. m.* Vagabond; batteur d'estrade; coureur; rouleau, cylindre mobile qu'on roule sur une terre nouvellement ensemencée pour aplanir la crête des sillons et raffermir le terrain.

Dér. de *Barunla*.

Barunlo, *s. f.* Pente escarpée et rapide; terrain qui va en descendant, très-incliné. — *Prène la barunlo*, être entraîné par la pente, dégringoler, au pr. et au fig.

Dér. de *Ba*, signe du rédupl. et du lat. *rotula*, petite roue.

Barutèl, *s. m.* Claquet ou traquet d'un moulin; bluteau, blutoir; sas. Au fig. babillard sempiternel, bavard dont le caquet imite le bruit incessant d'un traquet de moulin.

Dér. du lat. *Volutare*.

Bas, basso, *adj.* Dim. *Bassé*, péj. *Bassas*. Bas, profond; qui a peu de hauteur.

A bas, adv. A bas; doucement.

En bas, ou *Dé bas*, adv. En bas, au fond.

L'émbas ou *Lou débas*, s. m. Le bas; par rapport au premier étage d'une maison; le rez-de-chaussée; le fond.

— *Lou vin és bas*, le tonneau est au bas. *Dé la cénturo én*

Digitized by Microsoft ®

bas, de la ceinture aux talons. *Es à bas*, il est tombé, détruit, par terre.

Dér. de la bass. lat. *Bassus*.

Bas, *s. m.* Dim. *Basté*, péj. *Bastas*. Bât, espèce de selle très-forte pour bêtes de somme, servant au transport. — *Anén plan, lou bas sé bagno*, ou *sé moïo*, doucement, ceci commence à se gâter (*Voy. Bagna*). *Pourta lou bas*, payer l'acquit pour les autres ; avoir tout le souci.

Dér. du celt. *Bast*, d'où la bass. lat. aurait fait *bastum*, bât ; ou bien du gr. Βαστός, bâton avec lequel on porte les fardeaux, forme de Βαστάζειν, porter une charge.

Basacle, *s. m.* Terme de comparaison à tout ce qui est large et grand. — *Aquéles souïès soun dé basacles*, ces souliers sont démesurément larges. Il existe à Toulouse une grande minoterie de ce nom sur la Garonne et le canal Brienne. Est-ce ce nom qui est devenu type, ou bien vient-il lui-même de ses grandes dimensions ; ou enfin ces deux acceptions existent-elles indépendantes l'une de l'autre? Cette dernière hypothèse paraît plus raisonnable. Le mot *Basacle* est ancien dans l'idiome, tandis que le moulin du Basacle a été construit sous l'administration de Mgr de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, qui a laissé son nom au canal sur lequel il est construit ; ce qui ne fait remonter son établissement que vers les années qui touchent à 1789. Son architecture ne présente pas une date beaucoup plus ancienne, en supposant qu'il ne se fût agi alors que d'un agrandissement. Du reste, ce mot paraît dér. du lat. *Vasculum*, vase, vaisseau.

Basali, *s. m.* Basilic, serpent ou lézard, animal fabuleux, dont le regard, dit-on, donnait la mort, s'il voyait l'homme avant que l'homme l'eût vu. On croyait, et qui dirait que bien des gens ne croient pas encore? qu'il provenait des œufs d'un vieux coq. Dans les *Castagnados*, le marquis de la Fare-Alais a chanté cette légende et a dédié cette pièce à Jean Reboul : deux noms fraternels ! deux gloires locales !

Dér. du gr. Βασιλικός, royal.

Basali, *s. m.* Basilic, *Ocymum basilicum*, Linn., de la fam. des Labiées, plante annuelle, aromatique, que le populaire cultive avec soin dans des pots cassés. Les jeunes gens des deux sexes, quand ils sont endimanchés en été, ne se passeraient pas d'un brin de basilic à la bouche, à la main ou sur le sein. C'est le patchouli cévenol. On peut l'appeler aussi l'oranger du savetier, car il n'est guère de ces artisans qui n'en aient un pot dans leur boutique. Notez qu'on ne dit point vase, attendu que c'est presque toujours un vieux pot hors de service et chassé de la cuisine, qu'on emploie à ce dernier usage. — *Enguén-basali*, basilicon, onguent.

Même étym. que le mot précédent.

Bassaqua, *v.* Cahoter ; secouer ; remuer d'un côté à l'autre ; ballotter comme un sac.

Dér. de *Ba*, particule rédup., et de *sa*, *saquo*.

Bassaquamèn, *s. m.*, ou **Bassaquado**, *s. f.* Secousse ; cahot, cahotage d'une voiture.

Même dér. que le mot préc.

Bassaquo, *s. f.* Paillasse de lit ; sac à paille ; large sac dans lequel se plient les bergers dans leur cabane, et surtout lorsqu'ils bivouaquent dans les pâtis des montagnes.

Même dér. que *Bassaqua*.

Bassarèl, *s. m.* — *Voy. Bassèl*. m. sign.

Basségou, *s. m.* Timon d'une charrue, d'un araire ; brancard d'un puits à roue, auquel est attelé le cheval qui met en mouvement son mécanisme.

Dér. du lat. *Baculus*, bâton.

Bassèl, *s. m.*, ou **Bassarèl**. Battoir de lavandière, palette de bois dont elles se servent pour battre le linge en lavant. Au fig. soufflet, tape à main plate.

Dér. du lat. *Baculus*, dim. *Bacellus*.

Basséla, *v.* Battre le linge avec le *bassèl*. Au fig. frapper, battre comme plâtre ; frapper à coups redoublés ; par ext. tourmenter, inquiéter.

Dér. de *Bassèl*.

Bassélaje, *s. m.* Bruit de battoir de lavandière ; ou tout autre bruit ou tapage qui lui ressemble par la fréquence des coups.

Dér. de *Bassèl*.

Bassèsso, *s. f.* Action indigne d'un homme ou d'une femme d'honneur ; action honteuse ; une faiblesse chez le sexe. — *A fa uno bassèsso*, il a commis une lâcheté.

Emp. au fr., le mot, mais non le sens.

Bassina, *s. m.* Au plur. *Bassinasses*. Cocons qui ne peuvent achever de se dévider dans la bassine, soit qu'ils aient été attaqués par les rats, qui auraient rompu la suite du fil, soit parce que le papillon aurait commencé à les bouchonner intérieurement, comme on le voit à l'article *Baba*, ou bien encore que le fil serait bouchonné naturellement (*Voy. Troumpéto*), ou enfin que le fil soit tellement inconsistant qu'il casse à chaque instant.

Dér. de *Bassis*.

Bassina, *v.* Bassiner, chauffer avec une bassinoire ; bassiner, fomenter en mouillant avec un linge imbibé ou avec une liqueur tiède. — *Sé bassina l'éstouma*, se réconforter le cœur par la boisson, se réchauffer par quelques rasades.

Dér. de *Bassino*.

Bassinado, *s. f.* Contenu d'une *bassino*, plein une *bassino*. — *Bojo dé plèjo à bèlos bassinados*, la pluie tombe à seaux.

Dér. de *Bassino*.

Bassiné, *s. m.* Bassinet d'un fusil, d'un pistolet ; partie creuse d'une arme à feu qui reçoit l'amorce. — *Fòou cracha dou bassiné*, il faut payer d'avance, payer comptant : c'est d'un petit bassin, d'une sébille à quêter qu'il s'agit dans ce dicton, et non du bassinet d'une arme quelconque.

Dim. de *Bassis*.

Bassino, *s. f.* Cuiller à seau pour puiser de l'eau. Elle est ordinairement en cuivre. Quelquefois, pour éviter le vert-de-gris, la queue seulement est en cuivre et le bassin en étain.

Digitized by Microsoft®

Depuis que le français s'est emparé de ce mot pour exprimer le vaisseau où l'on fait bouillir les cocons dans une filature, le languedocien l'a suivi dans cette voie; mais sous cette dénomination il ne désigne que la bassine en poterie des nouvelles filatures. — *Voy. Bassìs.*

Bassìs, *s. m.* Au plur. *Bassisses.* Bassin ; vivier ; plat à barbe; particulièrement, bassine à filer les cocons. Le *bassìs* était autrefois en fonte ou en cuivre pour résister à l'action directe du feu; dans les filatures à la vapeur ou à la Gensoul, ils sont simplement en poterie.

Dér. du gaulois *Bachinou,* bassin; la bass. lat. avait *bacinus,* formé de l'allem. *back,* signifiant lac; dim., bassin.

Basso-cour, *s. f.* Cour, basse-cour. —Le lang. exprime l'une et l'autre acception.

Emp. au fr.

Bassoù, *s. f.* Profondeur; ce qui est bas et profond.

Dér. de *Bas.*

Bastar, ardo, *adj.* Dim. *Bastardoù, ouno.* Bâtard, enfant naturel. En terme d'agriculture, sauvage, sauvageon.

Dans cette dernière application, on dit tantôt *bastar,* tantôt *bouscas;* l'usage seul indique les différents emplois. En général cependant l'adj. *bastar* s'accole aux simples et aux plantes potagères, et *bouscas* aux arbres et arbustes. On dit : *api bastar, aïgréto bastardo,* et *castagnè bouscas, périè bouscas.* Il y a une distinction qui paraît plus technique encore : on dit *bastar* d'un végétal qui, quoique de la même famille que celui qui lui sert de type, en diffère par sa nature et sa production; tandis que *bouscas* est proprement le sauvageon, qu'on peut assimiler au type en l'entant.

Le dim. *Bastardoù, ouno,* ne se prend jamais qu'en parlant d'un enfant illégitime, naturel.

Dér. du gr. Βασσάρα, femme prostituée.

Bastardiè, ièïro, *adj.* Préposé des hôpitaux qui va conduire les enfants-trouvés en nourrice.

Bastardièïros, *s. f. pl.* Comportes, grands paniers d'osier doubles, où l'on dépose les enfants-trouvés pour les transporter à dos d'âne chez leurs nourrices.

Bastardije, *s. f.* Bâtardise; état de celui qui est bâtard ; signe de bâtardise.

Bastarduégno, *s. f.* La gent bâtarde; les enfants-trouvés pris collectivement ; les bâtards en général.

La dérivation du mot n'a pas besoin d'être expliquée, tant elle est naturelle. Au substantif est joint le suffixe *uègno,* qui marque la collectivité ; il est peu fréquent et propre à notre dialecte. On le rencontre dans *éfantuègno, trassuègno,* avec la même idée collective.

Baste ! *adv.* Plût à Dieu ! A Dieu plaise ! — Le français a également le mot *baste,* peu usité et familier, qui signifie : soit, passe pour cela, j'en suis satisfait. Dans le lang., *Baste !* exprime un souhait. Ce n'est donc que la différence du vœu, du désir à l'approbation : une nuance. Les deux mots ont évidemment la même origine. *Baster,* verbe neutre, impers., anciennement en fr., ne s'est conservé qu'à l'impér., comme en lang. l'ancien verbe *Basta.* L'un et l'autre devaient être contemporains et procédaient d'une source commune avec l'ital. *Bastare,* suffire, qui fait *basta,* il suffit. La racine doit donc être la même pour tous, et elle ne peut être que dans le lat. *bené stare,* qui répond à toutes les acceptions dans les trois langues.

Basté, *s. m.* Mantelet, sellette d'un cheval de trait, qui supporte le brancard ou limonnière.

Dim. de *Bas,* bât.

Bastéja, *v.* Charrier à bât, à dos de mulet ou d'âne; transporter sur le bât ; porter le bât.

Dér. de *Bas,* bât.

Bastì, *v.* Bâtir, construire en maçonnerie; établir ; battre violemment, frapper, jeter contre le mur. — *Lou roussignôou coumènço dé bastì,* le rossignol commence à bâtir son nid. *Bastì sus lou davan,* en parlant d'un homme, engraisser, prendre du ventre; d'une femme, être enceinte; avancer dans sa grossesse. *Bastiriéï aquél drole, quand bado coumo aquò,* je soufflletterais cet enfant, quand il crie de la sorte. *Qudou m'a bastì aquél gusas?* qui m'a amené ce gueux-là?

Dér. du gr. Βαστός, bâton, parce que dans les premiers âges on construisait les maisons avec des perches et des barres.

Bastido, *s. f.* Maisonnette de campagne ; villa.

En Provence, et à Marseille surtout, ce nom a été donné aux pavillons et aux maisons des jardins qui sont dans la banlieue des villes. Il ne s'applique qu'à des maisons d'agrément, et non aux fermes et aux bâtiments d'exploitation.

Dér. de *Bastì.*

Bastiè, *s. m.* Bourrelier; ouvrier qui fabrique des bâts ; celui qui fait et vend tout l'équipage des bêtes de somme, bâts et gros harnais.

Dér. de *Bas,* bât.

Bastimén, *s. m.* Navire, vaisseau. — Il est impropre de s'en servir pour désigner un bâtiment sur terre, un édifice.

Dér. de *Bastì.*

Bastisso, *s. f.* Bâtiment, construction en maçonnerie ; toute chose bâtie; action de bâtir ; frais de construction. — *Aïmo la bastisso,* il a la manie de faire bâtir, la maladie de la truelle. *Aquélo acâou faï dé bono bastisso,* ce mortier fait une excellente prise. *La bastisso la arouina,* la manie de bâtir l'a ruiné.

Dér. de *Bastì.*

Bastoù, *s. m.* Dim. *Bastouné,* péj. *Bastounas.* Bâton ; canne ; long morceau de bois, brut ou travaillé, que l'on porte à la main pour se soutenir, pour parader, pour conduire des animaux, pour se défendre, etc. — *Séras moun bastoù dé viéïèsso,* tu seras mon bâton de vieillesse; mon appui, mon soutien dans mes vieux ans. *Tour dâou bastoù,*

Digitized by Microsoft ®

tour de bâton, pour dire profits casuels et illicites d'un emploi.

Dér. du gr. Βαστός.

Bastounado, *s. f.* Bastonnade; volée de coups de bâton.

Batacla, *v.* Bâcler une affaire, la terminer rondement, promptement; finir un ouvrage rapidement, tambour-battant. — *Séra lèou batacla*, ce sera bientôt troussé.

Dér. du lat. *Baculare*, fermer avec un bâton.

Bataclan, *s. m.* Avoir, mobilier d'une maison; nippes et argent; équipage; étalage; batterie de cuisine; attirail de ménage. — *A éscudéla tout soun bataclan*, il a dissipé tout son saint-frusquin. *Empourtas tout voste bataclan*, emportez tout votre attirail, tout ce qui vous appartient.

En provençal, on dit *Pataclan*, c'est évidemment le même mot. Cette homonymie ne pourrait-elle pas mettre sur la voie de l'étym.? Ne dériverait-il pas alors de *Pato*, chiffon, tiré du gr. Πάτημα, chose vile, et de Κλάω, rompre, briser, Κλάσμα, éclat, morceau?

Batado, *s. f.* Dim. *Batadéto*, péj. *Bataďasso*. Empreinte de la patte d'un animal.

Dér. de *Bato*.

Bataïa, *v.* Bavarder; brailler; babiller; batailler en paroles.

Dér. du lat. *Batuere*, combattre, se disputer.

Bataïaïre, aïro, *adj.* Péjor. *Bataïaïras, asso*. Babillard; braillard; bavard qui aime la discussion.

Dér. de *Bataïa*.

Bataïo, *s. f.* Bataille; batterie, querelle entre des combattants. — *Faïre la bataïo*, jouer à la bataille, à coups de fronde. C'est une sorte de petite guerre qui a été fort en vogue chez les enfants et jusque chez les gars de quinze à dix-huit ans, sous le Directoire et le Consulat. Les différents quartiers d'une ville se formaient sous des bannières différentes. Ce jeu avait fini par donner lieu à des études de stratégie et de ruses de guerre fort savantes. La police alors se montrait peu répressive aux développements de cette science, et les enfants avaient d'autant plus de zèle et de loisir pour cet exercice qu'on trouvait peu d'écoles de ce temps. Pendant l'Empire, il y avait ailleurs trop d'occasions sérieuses de batailler pour chercher des amusements dans l'imitation. Plus tard, la police mit bon ordre à des jeux qui avaient voulu reprendre leurs anciennes proportions. Sous le nouvel empire, ces divertissements enfantins seraient moins tolérés que jamais. La paix n'est-elle pas son principe?

Emp. au fr.

Bataïoun, *s. m.* Bataillon; grand nombre, multitude; foule.

Emp. au fr.

Batanlul, *s. m.* Espèce de coiffe, de bonnet de femme, dont la dentelle descend sur le front et les yeux comme un demi-voile.

Dér. du fr. *Battant-l'œil*, terme que la mode consacra dans le temps, et qui a passé avec elle. L'expression, qui est restée générique en languedocien, a survécu.

Batéïè, ïèïro, *adj.* Dér. de *Batèou*. — *Voy. Barquiè.*

Batéïre, éïro, *adj.* Qui aime à battre, qui cherche noise; querelleur; disputeur.

Dér. de *Batre*.

Batéja, *v.* Baptiser, donner, conférer le baptême; donner un sobriquet à quelqu'un; asperger d'eau la tête de quelqu'un par plaisanterie; tremper, arroser d'eau. — *Batéja lou vi*, tremper le vin. *Couro batéjes?* Quand feras-tu baptiser ton enfant? c'est-à-dire quand ta femme accouchera-t-elle? *L'an batéja émbé d'aïgo dé mérlusso*, c'est un mauvais chrétien, un mal-baptisé. *Batéja souto'n cade;* quand les protestants n'avaient point le libre exercice de leur culte, c'est dans les champs, au désert, qu'ils accomplissaient toutes leurs cérémonies religieuses, et que par conséquent ils donnaient le baptême; de là, pour indiquer un protestant, le dicton: *és ésta batéja souto'n cade*, il a été baptisé sous un genévrier. Ce dicton, par extension, tend bien aussi à prendre la signification du précédent. *I fariè batéja un téoulé*, il lui inspire tant de confiance, il a tant d'empire sur lui, qu'il lui ferait baptiser une tuile, qu'il lui ferait croire que les enfants se font par l'oreille. *Té vóou batéja coumo sé déou*, je vais t'asperger comme il faut.

Lou Batéja, cérémonie; escorte; fête de baptême.

Dér. du gr. Βάπτειν, plonger dans l'eau.

Batéjado (La), *s. f. n. pr.* de lieu. La Batéjade, quartier voisin du hameau de Larnac, dans la commune d'Alais. Son nom lui vient-il de ce que, au moment de l'introduction du christianisme dans les Gaules, ce lieu fut témoin de la prédication de la foi nouvelle par un des premiers apôtres et de la conversion des plus anciens habitants de nos contrées? Nous ne le pensons pas. Il semble plutôt ne dater que de l'époque de nos dissidences religieuses où les cérémonies du culte, les assemblées et l'administration du baptême se faisaient, comme on disait, au désert.

Batèmo, *s. m.* Baptême, sacrement qui efface le péché originel et rend chrétien; le premier des sacrements. — *A pas qué lou batémo dé trop*, il a le baptême de trop: c'est une brute. *Ténì én batémo*, être parrain d'un enfant.

Dér. du lat. *Baptisma*.

Batén, *s. m.* Vanteau de porte, de croisée, d'armoire.

Dér. de *Batre*.

Bat-én-goulo (Dé), *adv.* Tout grand-ouvert; ouvert à deux battants; béant.

Formé de *Bat* ou *batén*, vanteau, et de *Gâoule*, jable, mortaise; c'est-à-dire battant ou vanteau à mortaise.

Batèou, *s. m.* Bateau, petit vaisseau qui va à rames, et qui est particulièrement destiné à naviguer sur les rivières ou dans les ports.

Emp. au fr. Dans la bass. lat. *Batellus*.

Batèsto, *s. f.* Batterie; rixe; combat à coups de poings, de bâton ou de pierre.

Dér. de *Batre*.

Digitized by Microsoft®

Batïoù, *s. m.* Pied de cochon, de mouton, spécialement; pince d'un cheval. Par ext. péton d'un petit enfant.

Dim. de *Bato.*

Batisto, *n. pr.* d'homme. Dim. *Batistoù*, souvent abrégés l'un en *Tisto*, l'autre en *Tistoù*. Baptiste : nom inséparable de Jean, qui vient de saint Jean-Baptiste. — *Tranquinle coumo Batisto*, tranquille comme Baptiste ; on dit de même proverbialement en français : un père tranquille.

Batistouèro, *s. m.* Constatation du baptême sur le registre curial ; l'acte lui-même. On disait autrefois l'extrait baptistère ou de baptême, ce qui équivalait à l'acte de naissance d'aujourd'hui, lorsque les curés étaient chargés de la tenue des actes de l'état civil. En languedocien, malgré ce changement dans nos institutions, on nomme encore un acte de naissance : *batistouèro.* — *Régardo lou batistouèro d'aquélo miolo*, regarde l'âge de cette mule à ses dents. *A pèrdu soun batistouèro*, dit-on d'une femme qui cache son âge.

Dér. du lat. *Baptisma.*

Bato, *s. f.* Dim. *Batéto, batïoù*, péjor. *Batasso.* Pied ; corne du pied des bœufs, des brebis, des porcs, des chèvres ; sabot d'un cheval, d'une mule, d'un âne. — *Dalica coumo uno bato d'ase*, douillet comme le sabot d'un âne ; par contre-vérité. *A vira las batos*, il a tourné les pieds en l'air ; il est mort, ou il est crevé.

Bato dé biôou, espèce de grosse figue, assez fade et aplatie.

Voy. Pato.

Dér. de *Batre*, par la raison que c'est avec cette partie que les animaux battent ou foulent le sol.

Bato-quioulo, *s. f.* Casse-cul, selle ; contre-coup sur le derrière, comme lorsqu'on tombe en glissant, ou qu'on vous enlève une chaise sur laquelle vous comptiez vous asseoir. — *Douna la bato-quioulo*, est un jeu d'enfants (cet âge est sans pitié) qui consiste à prendre le patient, ordinairement le plus faible de la bande, et en le soulevant par la tête et par les pieds, à lui faire, par saccades régulières, donner du derrière contre une pierre ou sur le sol.

Sauvages rapporte que « *la selle* est en Lombardie le supplice des banqueroutiers, et la pierre sur laquelle on les fait tomber en les hissant et en les lâchant de fort haut, au moyen d'une corde et d'une poulie, est appelée : pierre d'ignominie. » C'est de l'histoire du moyen âge, et peut-être du temps du roi Didier. Ces sortes de supplices spéciaux sont aujourd'hui abolis partout.

Formé de *Batre* et de *Quiou.*

Batre, *v.* Battre ; frapper ; donner des coups ; frapper fortement. — *Batre dé las dos mans*, terme d'agric., bêcher des deux côtés, de manière à rejeter la terre sur un même point pour niveler le terrain et combler un bas-fond. *Batre la pavano*, vagabonder. *Batre uno marcho*, suivre un plan de conduite, entrer dans une voie : il se prend d'ordinaire en mauvaise part. *Chacun ba sa marcho*, chacun tire de son côté. *Batre atoùs*, jouer de l'atout. *Batre las cartos*, mêler les cartes. *Batre la campagno*, battre la campagne ; radoter ; chercher des faux-fuyants. *Batre l'aïgo émbe un bastoù*, battre l'eau avec un bâton, perdre son temps. *Batre d'iôous*, brouiller des œufs. *Ména un bèl batre*, faire étalage de sa fortune ; mener grand train ; faire un commerce sur une grande échelle.

Dér. du lat. *Batuere*, battre.

Batu, udo, *part. pass.* de *Batre.* Battu, ue. — *Coucu et batu*, les battus paient l'amende.

Batudo, *s. f.* Battue, terme de chasse et de louveterie ; battue, terme de filature, quantité de cocons mise en une fois dans la bassine à filer et à battre avec le petit balai ; séance de travail sans désemparer ; quantité de travail que fait un ouvrier entre un repas et l'autre.

Dér. de *Batre.*

Batuma, *v.* Enduire ; cimenter ; empoisser ; goudronner. Par ext. enduire un mur, terme de maçon. — *Batumo*, dit-on d'un ivrogne qui s'en va battant les murailles.

Dér. du lat. *Bitumen.*

Baturèl, èlo, *adj.* Péj. *Baturélas, asso.* Bavard ; babillard ; caqueteur ; causeur ennuyeux.

Métathèse de *Barutèl.*

Bavar, ardo, *adj.* Dim. *Bavardé, bavardoù*, péj. *Bavardas.* Bavard, babillard ; effronté, impertinent ; sot, insolent.

Dér. de *Baba.*

Bavardije, *s. f.* Bavarderie ; impertinence ; effronterie.

Même étym. que le précéd.

Bé, *s. m.* Dim. *Béné*, augm. *Bénas.* Domaine ; immeuble rural, quelle que soit son importance ; génériquement, fortune, avoir, biens, possessions, richesses. — *A foço bé dou sourél*, il est riche en fonds de terre. *Pér tout lou bé qué sé sourëïo, voudriëï pas....* pour toute la fortune du monde, je ne voudrais pas... *Un bé de dous coubles*, un domaine de deux charrues.

Dér. du lat. *Benè.*

Bé, *adv.* Bien ; beaucoup ; considérablement. Cette expression est prise explétivement comme en fr., pour synonyme de : en effet, certainement, à la vérité ! Devant une voyelle, on y joint un *n* euphonique. Elle prend aussi quelquefois la forme substantive. — *Bé talamén*, très-certainement ! *Y souï bé-n-ana*, j'y ai bien été. — *Gna bé foço*, il y en a en effet beaucoup. *Dé bé s'én fdou*, il s'en faut bien, il s'en faut de beaucoup. *Tout sé faï pér un bé*, rien ne se fait sans raison. *Ou fasiè pèr un bé*, il le faisait dans de bonnes intentions. *Ou a tout fa hormì lou bé*, il a fait toutes sortes de choses excepté le bien. *Fasès dé bé à Bértran, vous ou réndra én cagan*, prvb., Graissez les bottes d'un vilain, il dit que ça les brûle ; chantez à l'âne, il vous fera un pet, ce qui revient au vieux prvb. fr. : *Oignez vilain, il vous poindra ;* qui ajoute de plus que le nôtre : *Poignez vilain, il vous oindra.*

Dér. du lat. *Benè.*

Digitized by Microsoft®

Bè, *s. m.* Dim. *Béqué, béquoù*, péj. *Béquas*. Bec, partie cornée qui tient lieu de bouche aux oiseaux; nez; pointe en forme de bec; au fig. babil, langue, caquet. — *A un poulì bè*, il a un fameux nez, fam. un fameux pif. *Taïo ta piolo? dé bè! dé bè!* expr. prvb., mot à mot : ta hache coupe-t-elle? de la pointe seulement; mais cela s'applique à une personne qui n'a que du jargon, à un faux brave. *Un co dé bè*, un coup de langue, un trait satyrique, un sarcasme. *Manquo pas dé bè*, il ne manque pas de babil. *Tène lou bè din l'aïgo*, payer par de belles paroles, faire attendre.

Dér. du gaulois *Becq*, ou du celto-breton *bak* ou *beg*.

Bèbo, *s. f.* Moue, mine ou grimace de mauvaise humeur, de bouderie. — *Faïre la bèbo*, faire la moue, bouder.

Dér. de *Bè*.

Bécar, *s. m.* Goujon, bouillerot, *Cyprinus gobio*, Linn. C'est un petit poisson de rivière (bien qu'on cite un pêcheur, un seul, qui en prit un de 250 grammes ou demi-livre pour être clair), d'un bleu noirâtre sur le dos et le ventre blanchâtre à filets jaunes. Son nom de *Bécar* lui viendrait-il de ce qu'il mord, ou *bèquo*, facilement à l'hameçon des pêcheurs-amateurs, dont il est la grande ressource ?

Bécaru ou **Bécharu**, *s. m.* Flamant, bécharu, phénicoptère, *Phœnicopterus ruber*, Linn., oiseau de l'ordre des Échassiers. Son nom lui vient de la grosseur de son bec.

Bécasso, *s. f.* Bécasse; bécasse ordinaire, *Scolopax rusticola*, Linn., oiseau de l'ordre des Échassiers et de la fam. des Tenuirostres. Sa chair est très-estimée; gibier d'un fumet supérieur. Son long bec effilé lui a fait donner son nom.

Bécasso s'applique au fig. à une personne niaise; sot, lutor. — *Chò coumo uno bécasso*, stupide comme une bécasse. *Tout aquò sès foundu én mèrdo dé bécasso*, tout cela est venu à rien.

Les deux dim. *Bécassoù*, s. m., *Bécassino*, s. f., bécassine, *Scolopax gallinago*, Linn., sont des oiseaux du même genre et de la même famille que la *bécasso*, plus petits comme leur nom l'indique, mais de même fumet et de pareille délicatesse de chair.

Béchar, *s. m.* Dim. *Béchardé*. Houe fourchue, houe à deux becs, binette, qui est l'instrument le plus usité dans ce pays pour travailler la vigne, les mûriers, et pour toute espèce de travail à bras, là où la pierraille empêche d'employer le louchet. — *Voy. Luché*.

Dér. de la bass. lat. *Besca* ou *becca*, bêche.

Béchérino, *s. f.*, ou **Rèïné**. Roitelet, le plus petit des oiseaux d'Europe. Il y en a de deux espèces également communes dans nos contrées et que le languedocien confond sous le même nom ; ce sont le roitelet ordinaire, *Regulus cristatus*, et le roitelet triple-bandeau, *Regulus ignicapillus*, Temm. Le second ne diffère que par le dessus de sa tête, orangé couleur de feu, du premier, dont les parties supérieures sont olivâtres nuancées de jaune, gorge et poitrine roussâtres, et les parties inférieures blanchâtres.

Bèchos, *s. f. plur.* Lèvres ; grosses et laides lèvres. Ne se prend qu'au péjoratif, en terme de mépris. Autrement on dit : *las bouquos*.

Dér. de *Bè*.

Bèchu, udo, *adj.* Péj. *Bèchudas, asso*. Lippu ; qui a de grosses et vilaines lèvres ; bec-de-lièvre.

Dér. de *Bè*.

Bècu, udo, *adj.* Dim. *Bècudé*, péj. *Bècudas*. Qui a un bec, une pointe en forme de bec. Au fig. babillard ; raisonneur ; qui se rebèque, qui réplique à tout. — *Pèses bècus*, pois pointus, pois-chiches. *Sièto bècudo*, écuelle à bec (*Voy. Crouséludo*). *Es uno bècudo*, elle a la langue affilée.

Bèdaïne, *s. m.* Bec-d'âne, outil de menuisier, espèce de rabot destiné à vider les mortaises.

Emp. au fr.

Bédé, *s. m.* Petit agneau, terme d'amitié qu'un berger donne à un agneau favori. *Lous bédés*, les moutons ou les brebis, dans le dictionnaire des petits enfants.

Onomatopée tirée du bêlement des brebis ; le gr. avait aussi Βῆ, et le latin *bee*, pour exprimer le bêlement.

Bédigano, *s. f.* Sarment, liane de vigne sauvage dont on fait des cannes.

Formé et corrompu de *Védil* et de *cano*. — *V.* c. m.

Bédigas, *s. m.* *Bédigasso*, s. f. Dim. *Bédigassé*, péjor. *Bédigassas*. Agneau d'un an, mouton de l'avant-dernière portée. Au mois de septembre, les agneaux de l'année commencent à s'appeler *Bédigas*, nom qu'ils conservent jusqu'au mois de septembre suivant, où ils deviennent *Doublén*.

Bédigas, au masc. et *Bédigasso*, au fém. se disent des bonnes personnes, sans fiel et sans malice. *Bédigas* est aussi un terme de commisération. — *Es un bédigas, un bédigassas, un bédigas sans lano*, c'est un bonhomme, une bonne pâte d'homme, une bête du bon Dieu. *Pàoure bédigas !* pauvre homme ! le *poverazzo* des Italiens.

Augment. de *Bédé*.

Bédigo, *s. f.* Brebis de l'année; brebis maigre, malingre, éclopée. — *Voy. Bédigas*.

Bédin-Bédòs, *s. m.* Jeu des osselets; osselets. — Les enfants, pour jouer à ce jeu, se munissent d'osselets, qui font le plus souvent l'enjeu, quand il n'est pas autrement intéressé ; chacun des joueurs doit en avoir au moins trois. L'adresse consiste à placer les osselets dans un trou creusé dans la terre, à une certaine distance. Au premier coup celui qui joue dit : *Bédin* ou *bédì ;* au second, *bédòs* ou *bédò*, et au troisième, *sàauto din lou còs*. L'incantation et le jet doivent être rapides ; le gain de la partie appartient, comme de raison, au plus adroit, qui fait rafle. Ce jeu est fort ancien ; l'histoire raconte qu'Auguste, empereur, s'y divertissait beaucoup.

Les osselets avec lesquels on joue, sont la rotule du genou des moutons. Le nom du jeu ne viendrait-il pas, pour cette raison, de *Bédé*, mouton, agneau?

Digitized by Microsoft ®

Béfa, *s. m.* Bienfait; bonne œuvre; bonne action.

Dér. du lat. *Benefactum.*

Bèfi, io, *adj.* Péj. *Béfias, asso.* — *Voy. Bofi.*

Bégatagno, *adj.* des deux genres. Bègne, qui bégaie.

Péjoratif de *Bègue.*

Bégu, udo, *part. pass. du v. Bèoure.* Bu, bue. — *Y-a bégu,* il a donné dans le panneau.

Bègudo, *s. f.* Bouchon, petit cabaret de route, où l'on s'arrête pour se rafraîchir. Ce mot est devenu nom propre pour une foule de maisons et de lieux où cette industrie ne s'exerce plus, mais où elle existait autrefois.

Dér. de *Bégu.*

Bègue, bèguo, *adj.* Bègne, qui bégaie.

Dér. du gaul. *Bec,* d'où le lat. *beccus.*

Béguì, *s. m.* Dim. *Béguiné.* Béguin, bonnet d'enfant de naissance; têtière ou coiffe de toile, qu'on attache sous le menton au moyen d'une bride; béguin en velours ou en soie qu'on leur met un peu plus tard par-dessus la têtière. — *L'a prés âou béguì, lou quitara âou couïssì,* c'est un défaut qu'il a pris au berceau et qu'il ne quittera qu'au tombeau.

Ce mot, comme son correspondant français, dérive évidemment du mot *Béguine,* parce que sans doute les religieuses de ce nom portaient une coiffure à peu près semblable dans l'origine. Elles formaient un ordre fort ancien et qui est resté fort populaire en Belgique, où elles exerçaient une œuvre de miséricorde. Ce nom, d'après un auteur anglais, vient de la première fondatrice de l'ordre, Bégué, fille de Pépin de Landon, mère de Pépin d'Héristal et grand'mère de Charles-Martel, qui fonda la première maison à Gand, au VII^e^ siècle.

D'autres le font dériver d'un chanoine de Liége, nommé Lambert dit Le Bègue, qui aurait fondé cet ordre en 1177. A cette époque les surnoms avaient plus d'importance que de nos jours, ils devenaient l'appellation vulgaire, et il n'est pas étonnant que ce Le Bègue ait pu donner son nom à un monastère de sa fondation.

Un mot allemand pourrait aussi intervenir dans l'étym. C'est *Beginn,* commencement, origine; bonnet qu'on met aux enfants nouveau-nés.

Bèjâoune, *s. m.* Béjaune. Les deux acceptions du fr. au prop. et au fig. ne sont point admises en lang. Cette expression n'a cours que dans cette phrase : *Paga lou bèjâoune,* payer la bienvenue, la mise hors de page, la sortie du noviciat.

Bèl, bèlo, *adj.*, au plur. *Bèles, bèlos;* dim. *Bèlé,* péjor. *Bélas.* Grand; gros; vaste. — *Gardoù és bèl,* la rivière a grossi. *S'és fa bèl,* il a grandi. On dit aussi : *És un bèl éfan,* c'est un bel enfant; mais ce n'est que par euphonie, *bèl* est pris là pour *bèou,* beau.

Dér. du lat. *Bellus,* beau, bien fait. Il paraît que dans les premiers âges de notre idiome, âges éminemment guerriers, la beauté était inséparable d'une belle taille. *Bellus* était évidemment la qualité d'un homme fort et propre à la guerre, *bellum.* En fr. encore, on ne dira pas bel homme, ni belle femme, d'un individu mignon et de courte stature; c'est pour ce dernier qu'a été inventé le mot : joli.

Bèl-Bèl, *locution au masc.* qui n'est employée que comme suit : *Faïre lou bèl-bèl,* flagorner; accabler de prévenances; flatter l'amour-propre; faire tout beau à un chien; montrer une friandise ou un joujou à un enfant, sans vouloir le lui laisser prendre.

Bèl est pris ici pour synonyme de beau.

Bélèou, *adv.* Peut-être; il est possible. — *Qué dis bélèou, n'és pas ségu,* dire peut-être, n'est pas affirmer, donner ni avoir l'assurance.

Bèles (A), à bèlos, *adv.* Un par un; un après l'autre. — *A bèles sôous,* un sou après l'autre. *A bèlos fés,* à plusieurs reprises. *A bèlos palados,* par pelletées. *A bèlos avéngudos,* par accès, par crises. *A bèlos troupélados,* par pelotons. *A bèles flos,* un morceau après l'autre, par petits morceaux. *A bèles us,* un par un. *A bèles dous,* deux à deux, deux par deux. *A bèles dès, à bèles douje,* par dizaine, par douzaine; dix, douze à la fois. *A bèlos houros,* parfois, quelquefois.

Bélétos, *s. f. pl.* Petites pièces de monnaie; argent mignon. — *Foudra bé qu'apounche sas bélétos,* il faudra bien qu'il délie les cordons de sa bourse.

Dér. de *Bèou.*

Bélicoquo, *s. f.*, ou **Piquo-poulo.** Fruit du micocoulier, qui est une petite baie à noyau, noire quand elle est mûre, sèche, douceâtre, et qui n'a presque qu'une peau ridée sur son noyau; on en fait une tisane béchique.

Bélicouquiè, *s. m.*, ou **Fanabrégou**, ou **Piquo-pouïè.** Micocoulier, *Celtis australis,* Linn., arbre de la fam. des Amentacées, qui vient très-grand et très-vieux. Son bois, qui a les fibres longues, fortes et flexibles, compacte et dur, est très-estimé pour le charronnage. Dans les Cévennes, on le recépait comme les saules, et de ses pousses, quand elles étaient arrivées à l'âge de trois ans, on faisait des cercles de tonneau, qui duraient fort longtemps. Cette industrie s'est perdue, soit par la rareté de ce bois que les défrichements ont singulièrement éclairci, soit par l'emploi très-répandu des cercles en fer laminé. Cet arbre est soigneusement ménagé en taillis à Sauve (Gard), où l'on en fabrique des fourches à trois becs, les seules dont on se serve dans tout le pays pour remuer et tourner les pailles et les foins.

Bèloïo, *s. f.* Bijou, parure, affiquets de femme.

Dér. de *Bèou.*

Bèlos (Dé), *s. f. pl.* Terme de jeu. Ne se dit que dans la phrase : *Faïre dé bèlos,* parier en dehors du jeu principal, comme les paris de la galerie à l'écarté. C'est surtout au jeu de dés, au passe-dix, que ce terme était employé. Ce jeu, qui était fort usité parmi les gamins, il y a quarante ou cinquante ans, s'établissait en plein air et sur les places. On formait une masse ou poule des mises de

Digitized by Microsoft®

tous les joueurs, et celui qui amenait le plus gros point ou la plus forte rafle, gagnait la poule. Mais le joueur le plus hardi, ou qui voulait jouer plus gros jeu, au moment où il avait les dés en main, proposait à la galerie de parier qu'il ne dépasserait pas tel nombre; s'il dépassait ce nombre, il avait perdu. C'est ce pari d'extra qu'on nommait *dé bèlos*.

Dér. de *Bèou*.

Bèloun, *n. pr.* Dim. *Bélouné*. C'est un dim. du nom de femme Isabelle ou Elisabeth. — *Voy. Babèou*.

Bélouso, *s. f.* Blouse, un des six trous du billard. — *Ficha din la bélouso*, blouser; duper; tromper; mettre dans l'embarras.

Emp. au fr.

Bélugo, *s. f.* Dim. *Béluguéto*. Bluette, étincelle qui s'échappe du feu. — *Es tout fiò, tout bélugo*, il est vif comme la poudre, il est plein de zèle et d'ardeur.

Dér. du lat. *Lux*, lumière, précédé de la particule rédupl. *bé*.

Bélugué, éto, *adj.* Vif; léger; alerte, éveillé; émoustillé; fringant; sémillant.

Béluguéja, *v.* Etinceler; pétiller; briller; éclater. — *Tout li béluguéjo*, il est pétillant de vivacité ou d'esprit. *La fiéïo couménço dé béluguéja*, les bourgeons des mûriers commencent à poindre et à prendre un reflet doré.

Dér. de *Bélugo*.

Bèmi, bèmio, *adj.* Péjor. *Bémias*. Bohème, bohémien, truand, qu'on appelle *Gitanos* en Espagne, *Zingari* en Italie, Zigenner en Allemagne et Gypsi en Angleterre; au moyen âge, le fr. les nommait Bèmes ou Besmes; peuplade errante, tribu vagabonde, que chaque peuple fait sortir d'une origine différente. Ceux que l'on voit dans notre pays, nous arrivent des frontières de l'Espagne et du Roussillon. Aussi les appelle-t-on vulgairement *Catalans*. Ils se rendent par bandes à nos foires, vendant des ânes et des mules, disant la bonne aventure, et exerçant souvent des industries moins légales. Ils marchent ainsi en tribu composée d'hommes, de femmes et d'enfants, ne logent jamais dans les hôtelleries, mais bivouaquent sur une grève, campent sur les bords d'un chemin ou sous l'arche d'un pont, se nourrissant d'animaux morts ou de débris de légumes qu'ils ramassent par les rues. Ils sont très-friands de chats.

On dit adjectivement *Bèmi*, d'un homme de mauvaise mine ou de mauvaise foi. — *Franc coumo un bèmi*, franc comme un Bohème : c'est le *nec plus ultra* de cette contre-vérité.

Sous la Ligue, on a donné le nom de Bème au meurtrier de l'amiral de Coligny, qui était de la Bohème et se nommait Charles Dianowitz. — *Voy. Bigoro (bando dé)*.

Corrupt. de *Bohème*. — *Voy. Catalan*.

Bémian, ano, ou **ando**, *adj.* Bohémien. — *Voy. Bèmi*.

Bénda, *v.* Bander, envelopper d'une bande; lier avec une bande. — *Bénda uno rodo*, embattre une roue.

Dér. de *Béndo*.

Béndaje, *s. m.* Bandage de hernie, exclusivement. Les autres acceptions s'arrangent avec *Béndo*, qui suit.

Béndèou, *s. m.* Dim. *Béndèlé*, péj. *Béndèlas*. Bandeau; bande pour ceindre le front ou pour couvrir les yeux; plus spécialement bande de toile, bordée d'une petite dentelle, dont les femmes du peuple se servaient autrefois pour se serrer la tête et les cheveux par-dessous la coiffe, et qu'on met encore aux enfants au maillot sous leur béguin.

Dim. de *Béndo*.

Béndo, *s. f.* Bande d'étoffe, pièce de linge, plus longue que large, destinée à entourer quelque partie du corps, une plaie, un membre; bande de fer pour renforcer les jantes d'une roue; bandage de roue.

Le radical de ce mot se trouve dans beaucoup de langues : en persan, *bend*, lien; en allem. anc., *band*, aujourd'hui *benden*, lier, *bind*, lien; en lat., *pandere*, déplier, étendre; dans la bass. lat. *bandum*, *bandellus*; d'où le roman *benda*.

Bénédiciou, *s. f.* Bénédiction, cérémonie par laquelle on bénit; vœux favorables; abondance, bienfaits du ciel. — *Ana à la bénédiciou*, aller au salut. *Plôou qu'és uno bénédiciou*, il pleut à seaux. *Gn'avié qu'èro uno bénédiciou*, il y en avait à foison.

Dér. du lat. *Benedictio*.

Bénézé, *n. pr.* d'homme, fort répandu dans ce pays; au fém. *Bénézéto*. C'est un dim. de *Bénouè*, Benoît, et tous, en lang. et en fr., dér. du lat. *Benedictus*, béni.

Bénhuroûs, ouso, *adj. Dim. Bénhurousé*. Un bienheureux, un saint-homme, un innocent; une personne sans malice, sans vice. — *Voy. Bénura*.

Dér. de *Bé* et *Huroûs*.

Bénl, *v.* Bénir, consacrer au culte divin; donner la bénédiction; louer, remercier; faire prospérer. — *Diou té bénisque!* Dieu te bénisse! expression qu'on adresse à celui qui éternue. *Cièrge bénl*, cierge bénit. *Aïgo-bénito*, eau-bénite. *Dé pan-bénl*, du pain-bénit.

Dér. du lat. *Benedicere*.

Bénissiadiou ! *interj.* Littéralement : que Dieu soit béni ! Merci ! Grâces à Dieu !

Dér. de *Bénl, siègue* contracté en *sia*, et *Diou*.

Bénitiè, *s. m.* Bénitier, vase à l'eau-bénite, placé à l'entrée des églises catholiques, ou au chevet de lits, ou au-dessus d'un prie-Dieu.

Dér. de *Bénl*.

Bénobre, *s. m. n. pr.* de lieu, ou **Vénobre**. Vézenobres, chef-lieu de canton dans l'arrondissement d'Alais.

La tradition rapporte que le vieux château de Vézenobres, dont il ne reste plus que quelques pans de murs, et dans l'enceinte duquel est bâtie la plus grande partie du haut village, fut attaqué par les Sarrazins après leur déroute à Poitiers, due à Charles-Martel. C'était sans doute une forte position, qu'ils convoitaient pour un de leurs postes de défense. Ils en furent repoussés par les habitants, qui délivrèrent par là tout le pays d'un semblable voisinage.

Digitized by Microsoft ®

Une autre tradition, moins glorieuse, est rapportée par l'historien Ménard. A la fin du XIV^e^ siècle, pendant les troubles de la minorité de Charles VI, une troupe de rebelles des environs de Nimes, excédés sans doute du poids des impôts et provoqués par le désordre des guerres civiles, avait pris les armes et commettait toutes sortes de brigandages chez les nobles et les riches. Ces bandes étaient désignées sous le nom de *Touchis*. On prétend que les habitants de Vézenobres favorisèrent ces pillards; peut-être ne firent-ils que leur donner asile à contre-cœur; toujours est-il que le surnom de *Touchì dé Bénobre* leur fut donné en souvenir de ces faits. Ce sobriquet est venu grossir ainsi la nomenclature de surnoms, d'ordinaire peu flatteurs, que les localités rivales et voisines se donnaient entre elles au moyen âge.

Le nom de *Bénobre* est arrivé au languedocien après de nombreuses variantes. Le latin du moyen âge l'écrit dans un titre de 1050 *Vezenobrium;* en 1052 et 1054 *Vinedobrium;* en 1060 *Vidanobre* et *Vinadobre* dans le même acte; en 1077 *Vinezobre;* en 1100 *Vedenobrium;* en 1125 et 1128 *Vezenobre;* en 1142 *Vedenobrium;* en 1144 et 1150 *Vesenobre;* en 1151 et 1162 *Vedenobrium;* en 1166 *Vicenobrium;* en 1167 *Vedenobrium;* en 1174 *Venedobrium;* en 1193 *Vedenobre,* en 1219 *Vicenobrium* et *Vezenobrium,* sans parler des variations plus récentes.

Sur ce thème l'étymologie ne se montre pas clairement. Le savant Ménard a voulu la voir dans le mot *Virinn,* un des noms de lieux du territoire des Volces Arécomiques, inscrit sur un petit piédestal antique conservé au musée de Nimes. Ce nom aurait été abrégé à cause des dimensions du monument; mais restitué en son entier, il serait *Virinno* ou *Virinnum,* se rapprochant beaucoup des formes que nous citons. L'interprétation a été contestée. Cependant qu'on nous permette une analogie, si éloignée qu'on voudra. La ville de Bergues, arrondissement de Dunkerque (Nord), était anciennement dénommée *Gruono-Berg, Groenberg,* nom tudesque composé de *groen, gruen,* vert, et *berg,* hauteur, éminence, et le latin le rendait par *viridis mons.* Soit à cause de cette origine, soit à cause de la venue de saint Winoc, qui fit en ce lieu bâtir une église, le nom dans les chartes latines se transforma en celui de *Winociberga.* Le rapprochement est facile à saisir : ici la forme tudesque domine; pour nous, c'est la celtique qui survit; mais la traduction latine est de nature à faire impression et a bien pu se conserver dans une inscription de la province romaine, en adoptant le mot *Virinn* qui s'est si bien altéré dans la suite.

Quoi qu'il en soit, les chartes disent *Viceno, Videno, Vidano, Veceno,* et ajoutent le radical *bri,* rendu par le neutre lat. *brium* ou *bre. Bri* est caractéristique de la situation, comme suffixe; il signifie hauteur, colline, élévation. *Vicæn* est traduit dans Du Cange par *habitatio, domus,* demeure, maison, et il ajoute : *Saxonibus vicæn est pagus, vicus;* en saxon *vicæn* veut dire bourg, village. Le nom entier signifierait par conséquent demeure élevée, bourg ou village, sur une colline : ce qui est exact pour *Bénobre.*

Le glossaire de Du Cange peut fournir une autre indication. On y trouve le mot *Vinoblium,* — et la ressemblance avec notre nom latin n'est pas contestable, — pour vigne, champ planté ou propre à être planté de vignes, dont le fr. a fait vignoble. Puis, et à l'article suivant : *Vinobre, eodem intellectu,* avec le même sens. Il y a concordance.

La dernière forme surtout a le mérite de reproduire le mot actuel sans le décomposer : on sait en effet que les deux lettres *V* et *B* se substituent volontiers l'une à l'autre.

L'application dans les trois modes, soit éminence verte, verdoyante, soit village sur une hauteur, soit lieu planté de vignes, est du reste également juste.

Encore une interprétation, qui pour être la dernière n'est peut-être pas la bonne, mais qui prouvera au moins que nous avons cherché, si nous n'avons pas trouvé.

Sur le monument du musée de Nimes, parmi les noms inscrits, se trouve celui de *Briginn,* abrégé plus tard en *Brinno,* qui est devenu le Brignon actuel. *Briginn,* à l'époque la plus ancienne, était une localité, centre de population sans doute assez important dans un certain rayon. Une voie romaine, celle de *Nemausus* à *Gabalum,* n'était pas éloignée de *Briginn, Brinno,* et venait traverser le Gardon à Ners, en vue du village actuel de Vézenobres. Quand ce village se fonda, peut-être à l'époque gallo-romaine, aurait-on voulu que son nom, tout latin dans sa première partie, traduisit ou exprimât sa situation dans le voisinage de l'oppidum le plus considérable alors de la contrée, *vicinus, vicino,* de *Briginn, Brinno,* qui nous est parvenu avec les abréviations et les altérations d'usage. Cette conjecture vient de bien loin, de si loin même, qu'on peut sans lui faire le moindre tort, préférer les autres; mais elle n'était pas à négliger.

Bénoù, *s. m.* Auge, sorte de mangeoire pour les brebis. Elle se compose de deux planches posées de champ et réunies par des chevilles d'environ un pied de longueur, ce qui laisse entre elles un vide de même dimension, qu'on remplit de fourrage ou de regain. Cette mangeoire, ainsi disposée, a pour objet d'empêcher les brebis de mettre les pieds dedans et de fouler et de gâter leur provende.

Dér. du celt. *Benn,* benne.

Bénoubrén, énquo, *adj.,* ou **Vénoubrén, énquo.** Habitant de Vézenobres; qui appartient à Vézenobres.

Bènourì, *s. m.,* ou **Fourniguiè,** ou **Pi-col-dé-sèr.** Torcol, torcou, turcot; torcol ordinaire, *Yunx torquilla,* Linn. Oiseau de l'ordre des Grimpeurs, de la fam. des Cunéirostres. Cet oiseau, qui est une espèce de pie, s'accroche aux troncs d'arbres et se pose sur les grosses branches; mais il préfère se tenir à terre où il cherche des fourmilières. Sa langue est longue, rugueuse et gluante; il l'introduit bravement dans les trous de fourmis, dans l'interstice qui se forme entre l'arbre et l'écorce; les four-

Digitized by Microsoft®

mis, qui y habitent, grimpent sur cette langue, croyant y trouver pâture; alors l'oiseau-chasseur la retire et avale ses ennemis. Le torcol est curieux à voir de près : il retourne sa tête et son cou par des mouvements onduleux semblables à ceux des serpents ; il ouvre sa queue en éventail, tourne ses yeux et redresse les plumes du haut de sa tête. Il devient extrêmement gras aux premières pluies de l'automne. Les diverses habitudes de cet oiseau lui ont valu ses trois noms languedociens ; il est pourtant plus habituellement dénommé par le premier. — *Voy. Fourniguiè,* et *Pi-col-dè-sèr.*

La prononciation du nom de cet oiseau est l'indice de son étymologie. La première syllabe est en effet fortement sentie par l'accent grave sur l'*è*, ce qui lui donne aussitôt sa filiation de *Bè*, bec, faisant allusion à la manière ingénieuse que ce volatile emploie pour se procurer une provende de son goût. Si un accent aigu se fût rencontré sur le mot, sa signification eût été changée et il aurait voulu dire : bien nourri. Ce qui était moins pittoresque et se serait appliqué à bien d'autres. Le caractère et la description exacte du volatile sont bien mieux représentés par la prononciation et l'orthographe de son nom.

Bénura, ado, *adj.* et *part. pass.* Heureux, bienheureux ; favorisé du Ciel ; à qui tout réussit.

Bénura comme verbe, signifiant rendre heureux, est peu usité, quoique le terme soit bien fait et pittoresque. Mais dans le sens de l'adj. ou du part. pas., il est élégant et expressif. — *Ta bénurado planéto*, ton heureux destin. *Diou l'a bénura*, Dieu la béni, l'a rendu heureux.

Ce mot, d'après Sauvages, paraît être formé du lat. *Bona* et *Hora*, qui a une bonne heure ou qui l'a eue. On sait en effet que les anciens distinguaient les heures favorables et les heures funestes : traditions qui se sont conservées dans le vieux mot fr. *heur*, et qui sont passées dans ceux de *bonheur* et *malheur*, contraction de *bonne heure* et *male heure*. A ce titre le lang. devrait écrire notre mot avec un *h*, comme nous avons fait pour *Bénhuroùs*, qui a la même origine ; mais nous supprimons ici la lettre parasite, qui n'est qu'étymologique, et dont le retranchement ne nuit en rien à la prononciation, par raison de nos règles d'orthographe, et pour avoir d'ailleurs une variété de plus conforme à notre mot *à la malouro*, où elle ne paraît pas d'avantage.

Bèou, *adj. m.* sans fém. Beau. — *Faï bèou*, il fait beau. *A bèou faïre*, il a beau faire.

Ce mot, dans sa formation, dans sa signification naturelle et dans toutes ses acceptions elliptiques, est d'origine française ; même emploi, mêmes acceptions.

Bèoucaïre, *s. m. n. pr.* de lieu. Beaucaire, ville renommée par sa foire du 22 juillet. Aussi son nom est-il devenu, pour un vaste rayon de pays autour de lui, une date, un point important dans l'année. Autrefois les marchands en détail, les artisans, les fournisseurs de toute espèce, allaient faire leurs achats en foire de Beaucaire, et pour cela ils avaient besoin de réaliser les crédits qu'ils avaient faits dans l'année. Quoique aujourd'hui les boutiques et magasins se fournissent ailleurs qu'à Beaucaire, l'usage d'arrêter les comptes des fournitures à crédit et de réclamer le montant des mémoires s'est conservé. Aussi pleut-il à cette époque ce qu'on appelle les comptes de Beaucaire : c'est un mauvais quart d'heure pour les débiteurs et un temps fort occupé pour MM. les huissiers. — *Pér Bèoucaïre*, ou *à Bèoucaïre* à l'époque de la foire de Beaucaire, à la mi-juillet.

Bèoucaïre remonte aux temps les plus anciens. Le géographe Strabon l'appelle Οὐγέρνον, Ὑγέρνον et Ἴερνον, que les auteurs latins Pline, Sidoine Apollinaire, les Tables théodosiennes traduisent par *Ugernum* ou *Ugerno;* que l'Anonyme de Ravenne écrit *Ugurnum;* qui devint au VI^e^ siècle *Castrum Odjerno*, et dans la bass. lat. *Castrum de Ugerno*, en 1020; *Belcayra*, en 1121 ; *Bellicadrum*, en 1160, 1178, 1209; *Belloquadra, Bellumquadrum, Belli-quadrum*, en 1226 et plus tard ; en même temps que la langue vulgaire disait, en 1125, *Belcaire;* en 1294, *Bauquaire;* en 1302, *Bieuchayre*, et en 1435, *Belcayre;* ce qui a donné enfin le nom actuel.

La première partie du mot, en lang., en fr. et dans la latinité du moyen âge, ne présente aucune difficulté. La seconde partie *cayra, quadra, quadrum* ou *cadrum*, est une altération ou une syncope du substantif de la bass. lat. cité par Du Cange, *quadraria, quadrataria. Cayra* a fait directement *caire*, comme *quadra* et *quadrum*, dérivant de *quadraria* ou *quadrataria*, en lat. *lapidicina*, le tout a produit carrière, en fr. L'affinité est incontestable ; et tous ces dérivés descendent d'un primitif commun, le vieux mot celtique *cair*, pierre, qui se retrouve du reste dans une infinité de noms locaux. Nous avons dans nos environs, en grand nombre, *lous Caïrols*, comme désignation de quartiers pierreux, ou de carrières de pierres communes. La liste serait longue des lieux ayant la même origine d'appellation : Cayrac et Cayrol, dans l'Aveyron ; Cayres (Haute-Loire) ; Cayrols (Cantal) ; Carole (Gers) ; Carrole (Hautes-Pyrénées) ; Carolles (Manche) ; Charolles (Saône-et-Loire ; Queyrac (Gironde) ; Queyras (Hautes-Alpes) ; Caralp (Ariége) ; Carrouge et Carouge (Orne, Seine-et-Oise, Suisse) ; Cayrouse (Aveyron) ; Quiers (Seine-et-Marne) ; Carrare, en Italie, et autres.

Sauf tout le respect dû à une opinion assez accréditée, qui voudrait que le nom de *Belliquadrum* ou *Bellumquadrum* eût été donné à Beaucaire à cause d'une tour carrée qui dominait l'emplacement sur lequel la ville s'est construite, l'étymologie tirée du gaulois *cair* nous paraît préférable et plus naturelle. D'ailleurs la même raison appellative devrait se rencontrer dans les homonymes assez nombreux ; et l'on n'a pas remarqué des traces de la moindre tour de forme carrée à Belcaire (Aude), arrondissement de Limoux ; à Beaucaire (Aveyron), commune Noviale ; à Beaucaire (Charente), commune Saint-Amand-de-Nouère ;

Digitized by Microsoft®

à Beaucaire (Cher), commune Herry; à Beaucaire (Gers), commune Valence, et autres encore; non plus qu'à Belcaire (Dordogne); à Bellicaire, province de Gerona, et à Bellicayre, province de Lerida (Espagne). Ce qui commence à donner beaucoup de crédit à notre version.

Mais il y a plus : le nom grec de *Béoucaïre* latinisé me semble un argument nouveau. Le lieu désigné par Strabon existait avant lui et était connu. On a dit que sa forme celtique devait être *Wern* ou *Guern,* qui veut dire en gallois et en bas-breton : aune, aunaie, lieu planté d'aunes; *vèr,* lang. L'application à un *castrum* sur un grand fleuve est juste; mais la dérivation serait-elle moins exacte, si l'on admettait que le celtique *cair* a été le parrain du Γέρνον de Strabon, qui se trouvait sans doute précédé d'une épithète significative, exprimant en gaulois ce que dit le *bellum* de la bass. lat., *Béou* du languedocien, et que, dans la variante Υγέρνον, Strabon aurait traduite et exprimée? Ainsi, la première syllabe de *Ugernum* ou *Ugerno,* lat., ne serait-elle pas la diphthongue adverbe Eŭ, bien, reproduite euphoniquement par le latin *u?* La prononciation du γ grec et du *g* latin devant *e* est dure et se rapproche sensiblement de celle du celtique : ce qui ne met pas à une grande distance *cair* et *guer.* Le gaulois a encore *cairn,* appliqué aux monuments de pierre, *dolmens,* qui introduit une lettre de plus dans la ressemblance graphique des mots. Mais une permutation identique se fait remarquer sur le nom d'un ancien oppidum purement celtique, signalé dans le savant ouvrage de M. Germer-Durand, *Diction. topogr.* La petite commune de *Garn,* ancien évêché d'Uzès, aux limites du Vivarais, a conservé intacts sa forme et son nom celtique, *Cairn.* Le *g* s'est substitué au *c,* inversement à ce qui est arrivé dans le roman pour *Belcaire,* qui reprend sa forme primitive; mais par un procédé semblable à celui employé par le latin et le grec, *Ugernum,* Υγέρνον : preuve que nos déductions sont vraisemblables. La terminaison en *o,* si commune dans les appellations celtiques, ne doit pas être négligée. On sait que nos pères les Gallo-Romains employaient les deux langues, celtique et romaine, et quand, au moyen âge, on voulut désigner l'antique localité, la traduction devint précise et fidèle en substituant à Υγέρνον, le mot *Belcayra, Bellicadrum, Bellumquadrum.*

Tous ces noms seraient donc synonymes; mieux que cela, ce serait le même nom, sous différentes formes, grecque, latine, languedocienne et française. L'antiquité qu'on attribue à Beaucaire, les belles carrières qui touchent la ville, et qui ont été connues dès les premiers âges, ne s'opposent point à cette origine de son appellation et semblent la justifier. Le géographe Strabon a traduit autant que le grec le permettait, sans trahir le vieux gaulois.

Béou-l'oli, *s. m.,* ou **Damo, Suito, Nichoulo.** Effraie; frésaie, chouette-effraie, *Strix flammea,* Linn., de l'ordre des Rapaces et de la fam. des Nocturnes. Cet oiseau de proie nocturne, qui atteint jusqu'à 35 centimètres de longueur, a le dessus du corps jaunâtre, ondé de gris et de brun, parsemé d'une multitude de petits points blancs; le dessous est d'un blanc soyeux, éclatant. Il habite les vieux édifices, les clochers et les toits des églises. On croit vulgairement qu'il y entre la nuit pour boire l'huile des lampes; de là son nom de *Béou-l'oli.* Par celui de *Suito* sous lequel il est connu aussi, on a sans doute essayé de rendre le soufflement ou sifflement qu'il pousse pendant la nuit. Il a la réputation d'être l'oiseau de mauvais augure par excellence. — *Voy. Damo, Suito, Nichoulo.*

Béoure, *v.* Boire; avaler un liquide, l'absorber. — *Aquèl home béou,* cet homme est adonné à la boisson, à l'ivrognerie. *Mous souïès bévou,* mes souliers laissent transpirer l'eau. *Béoure das iëls,* manger des yeux, couver du regard. *Béoure coumo un sablas,* boire beaucoup, sans fin, comme un champ de sable, qui absorbe l'eau et la pluie en telle quantité qu'elle y tombe. *Y-a pas qu'un grand béoure qué pogue té tira d'aquì,* ce n'est qu'à force de boire de la tisane que tu peux te tirer de cette maladie. Mais les ivrognes ou les plaisants qui veulent les imiter dans leurs propos, tournent la chose dans le sens du vin, et c'est le vin qu'ils conseillent, quand ils adressent cette phrase à ceux qui se plaignent d'un malaise. *Lou béoure li lèvo pas lou manja,* la soif ne lui ôte pas la faim, boire ne l'empêche de manger. *Un ase i béourïe,* le cas n'est pas difficile, un âne s'en tirerait. *Fénno qué noun manjo, lou béoure la mantén,* à petit-manger, bien boire. *Béoure pâou et souvén,* boire peu et souvent : bonne hygiène.

On dit d'un homme qui s'est ruiné : *Ou a pas tout manja, n'a bé bégu dé flòs,* il n'a pas mangé tout son bien, il en a bu une partie. *Aquélo aïgo sé béou,* cette source se perd dans la terre ou dans le sable. *Béoure lous cos,* endurer les coups sans se plaindre. *Crésès aquò et bévès d'aïgo,* croyez cela et buvez de l'eau par-dessus, phr. prvb. pour dire que vous ne croyez pas un mot de ce que l'on raconte, ou que ce mensonge est difficile à avaler et qu'il faut boire pour le faire descendre dans le gosier. C'est dans le même sens qu'on dit d'un hâbleur : *Faï-lou béoure,* fais-le boire, pour que son mensonge ne s'arrête pas au gosier. *Las tèros an prou bégu,* les champs sont suffisamment abreuvés. *Faïre un béoure,* faire un temps de repos pour les journaliers, pendant lequel ils vont boire un coup à leur gourde pour reprendre haleine. Il ne faut pas confondre *un béoure* avec *un répas,* un repas : le repas est un temps déterminé par les usages, où les travailleurs mangent commodément assis; *lou béoure* n'est qu'un simple temps d'arrêt, pendant lequel ils cassent simplement une croûte et boivent un coup. Ce temps est de durée arbitraire, et soumis au plus ou moins de zèle de l'ouvrier, ou au plus ou moins de sévérité du chef d'atelier, ou *baïle. Quant sé faï dé béoures d'aquésto sésoù?* combien doit-on faire de poses au travail dans cette saison?

Dans cette acception, *lou béoure* est subst. masc. Il

Digitized by Microsoft®

signifie encore : le boire, le liquide que l'on boit; la ration de breuvage aux animaux, mais dans ce dernier sens on emploie : *Abéoure*. — *Lou béoure et lou manja*, le boire et le manger. *Aquò mé lévo lou béoure et lou manja*, cette émotion, cette nouvelle m'a coupé la soif et l'appétit.

Dér. du lat. *Bibere*. En ital. *Bevere*, boire.

Béouta, *s. f.* Beauté, qualité de ce qui rend aimable ou admirable, au physique et au moral. — *Es pa'no béouta*, ce n'est pas une beauté.

Emp. au fr.

Béqua, *v.* Becqueter; mordre avec le bec; battre à coups de bec; donner des coups de bec; manger seul, en parlant d'un oiseau ou d'un poussin; brouter; mordre à l'hameçon; avaler crédulement un mensonge. — *Aquél passeròù couménço à béqua*, ce petit moineau commence à manger seul. *Lou péissoù bèquo pas*, le poisson ne mord pas. *Tout lou bèquo*, tout le monde le dupe, le houspille; tout le monde l'accuse; se moque de lui : on l'accable à coups de bec. *Lous faguère toutes béqua*, je leur fis avaler à tous cette bourde.

Dér. de *Bè*, bec.

Béquado, *s. f.* Dim. *Béquadéto*. Becquée, pâtée que les oiseaux portent à leurs petits dans le nid; coup de bec; raillerie; sarcasme, insulte. — *Espéra la béquado*, attendre la becquée; attendre que la manne tombe du ciel; ne se donner aucune peine, aucun souci, pour obtenir ce qu'on désire.

Dér. de *Bè*, bec.

Béquaduro, *s. f.* Blessure causée par un coup de bec; accroc; déchirure ou piqûre causée par un coup de bec ou par quelque chose de pointu.

Dér. de *Bè*, bec.

Béquaje, *s. m.* Herbage d'automne, qu'on fait brouter. C'est l'herbe dernière qui pousse dans un pré, après en avoir enlevé le foin et le regain.

Dér. de *Béqua*.

Béquo-figo, *s. m.* Becfigue, oiseau du genre gobe-mouche, *Motacilla ficedula*, d'après Linn.; *Muscicapa luctuosa*, suivant Temm. Le becfigue a le dessus du corps noir, le front et toutes les parties inférieures blanches; la queue et les ailes noires; celles-ci ont leur couverture blanche. Arrivé en France vers la fin d'avril, il repart dans les premiers jours de septembre. D'après l'ornithologie moderne, il se nourrit de mouches et d'autres petits insectes ailés, qu'il enlève de dessus les feuilles et les fruits mûrs; aussi la science l'a dénommé Gobe-mouche. Le vulgaire, en le voyant fréquenter de préférence nos figuiers, car c'est là qu'il fait la chasse la plus abondante, a cru qu'il se nourrissait de leurs fruits et lui a donné le nom de *Bèquo-figo*. Les latins, qui en avaient la même opinion, l'appelaient *Ficedula*. Peut-être ce gobe-mouche, en becquetant la figue pour y saisir sa proie vivante, se laisse-t-il aller à goûter un peu du fruit et mérite-t-il ainsi ses divers noms; en tous cas, dans quelque genre ou famille qu'on le range, son nom est évidemment un emprunt du fr. au langued. La figue est trop un fruit du Midi pour ne l'avoir pas inspiré; *Becfigue*, double subst. fr., ne signifierait rien s'il n'était la traduction du verbe et du régime employés par la langue d'Oc. — *Gras coumo un bèquo-figo*, gras comme un becfigue. Sa chair est en effet très-délicate et très-estimée. Un grand professeur en gastronomie, Brillat-Savarin, a dit : « Parmi les petits oiseaux, le premier, par ordre d'excellence, est sans contredit le becfigue; si cet oiseau privilégié était de la grosseur d'un faisan, on le paierait certainement à l'égal d'un arpent de terre. »

Bèquou, *s. m.* dimin. Baiser, en style mignard et enfantin, comme on dit en fr. famil. *Bécot*.

Dér. de *Bequa*, becqueter.

Bérbéquin, *s. m.* Villebrequin, outil de menuisier, qui, au moyen d'une mèche, sert à faire des trous en emportant la matière qu'il traverse.

Formé probablement de *Vira*, tourner, et de *bréquin*, nom ancien de la mèche, du lat. *Veru, veruum*.

Béré, *s. m.* Berret; espèce de bonnet d'enfant, en velours ou en soie, coupé à côtes de melon, qu'on attache sous le menton; bonnet plat et tricoté des paysans du Béarn. — *Voy. Béréto*.

Dér. du lat. *Birrus* ou *birrum*, nom d'une espèce de coiffure en usage chez les anciens; d'où la bass. lat. *barretum* ou *birretum*, berret, barette; en esp. *birreta*; en ital. *barreta*.

Bérénguèri, *s. m. nom pr.* d'un terroir d'Alais, près la route d'Alais à Nimes, dit *Bérénguèri*, que des archéologues, d'après un passage de Sidoine Apollinaire, prétendent être *Voroangus*, habitation d'Apollinaire, voisine de *Prusianus*, Brésis aujourd'hui, demeure de Tonance Ferréol, préfet des Gaules au V^e^ siècle.

Béréto, *s. f.* Bonnet d'enfant; calotte de prêtre; bonnet rond et juste à la forme de la tête, tel que la calotte qu'on voit au théâtre aux Cassandres, à Bartolo et aux rôles à manteau de la comédie française et italienne.

Même étym. que *Béré* ci-dessus.

Bérgadiè, *s. m.* Brigadier, commandant d'une brigade, grade de cavalerie ou de gendarmerie correspondant à celui de caporal dans l'infanterie.

Emp. au fr.

Bérgado, *s. f.* Brigade, division d'un corps d'armée; section de gendarmerie commandée par un *bérgadiè*. En gén., troupe, bande armée.

Emp. au fr.

Bérgan, ando, *adj.*, ou **Brégan, ando**, péjor. *Bérgandas* ou *Brégandas*. Brigand, voleur de grand chemin; le plus souvent, épithète injurieuse donnée à celui qui commet des vexations ou d'étranges concussions. Souvent encore, c'est une sorte d'interjection : *O Bérgan!* neutralement employée; en ce sens, le péj. *Bérgandas!* est surtout admis.

Dér. du lat. *Brigantes*, peuples d'Hibernie qui, sous la

Digitized by Microsoft®

domination romaine, ravagèrent souvent les provinces septentrionales de la Grande-Bretagne.

Bérgandaje, *s. m.*, ou **Brégandaje**. Brigandage; action violente; volerie; concussion.

Même étym. que le précéd.

Bérgandéja, *v.*, ou **Brégandéja**. Se livrer au brigandage, dans la double acception, étendue ou restreinte, mais également peu recommandable.

Bérgè, *s. m.* Dim. *Bérgëïré*. Berger, pâtre, expression toute française, qu'on ne peut employer qu'en poésie.

Bergéïreto, *s. f.*, ou **Couacho**, Bergeronnette, hoche-queue, lavandière, petit oiseau du genre des becs-fins; il vient se mêler au milieu des troupeaux de moutons, et mange familièrement avec eux : ce qui lui a valu son nom. Quant au mot lui-même, c'est du français tout pur comme le précédent et le suivant, et dans le même ordre d'idées et d'emploi. Aussi ne devrait-on donner droit de cité et de classification qu'à *Pastourélèto;* car le languedocien n'appelle ses bergers que *pastres,* ainsi qu'on le voit dans le mot de meilleur aloi de la bergeronnette, *Galapastre.*

Voy. Couacho, Galapastre, Brando-quuïo.

Bérgèïro, *s. f.* Dim. *Bérgëïréto*. Bergère. — *Voy. Bérgè.*

Bérigoulo, *s. f.* Barigoule; manière d'apprêter les artichauts, qui consiste à les placer crus sur le gril, avec du sel, du poivre et de l'huile, qu'on introduit dans les interstices des feuilles. C'est un emp. au fr. *Barigoule,* sauce bien plus compliquée d'ailleurs que notre *bérigoulo.*

Bérlénqué, *s. m.* Jeu d'enfants, qui ne pourrait être traduit et exprimé en fr. que par le mot lui-même. Il consiste à placer quelques sous ou même des épingles, debout derrière une petite pierre carrée et mince, posée de champ. Les joueurs, placés à une certaine distance, lancent chacun deux palets contre cette pierre; quand ils peuvent la chasser assez loin pour que l'un de leurs palets soit plus rapproché que la pierre de l'enjeu ou d'une pièce de cet enjeu; l'enjeu ou la partie d'enjeu leur est acquis. Comme on le voit, le *bérlénqué* est le premier rudiment du jeu de bouchon.

Dér. peut-être de *Bêrlo,* à cause du petit caillou qui sert de but, ou de ceux avec lesquels on joue.

Bèrlo, *s. f.* Dim. *Bérlé, bérléto,* péj. *Bérlasso.* Eclat de pierre ou de bois, souche d'arbre ébréchée; grosse branche morte; bord d'un vase.

Bérloquo, *s. f.* Breloque. Ne s'emploie que dans la phrase : *Batre la bérloquo,* battre la campagne, divaguer, déraisonner. La *bérloquo,* breloque, en terme de théorie militaire, est la batterie de tambour qui annonce l'heure des corvées.

Dér. du lat., soit *Veriloquium,* langage vrai, naïf; parce que, quand on déraisonne par folie ou par ivresse, on laisse souvent échapper des vérités qu'il eût été sage de retenir; soit de *breviloquium,* laconisme, langage coupé; soit de *varia loqui,* parler sans suite.

Bérna, *s. m., n. pr.* d'homme; au fém. *Bérnado;* dim. *Bérnadé.* Bernard. Nom qui a servi de racine à beaucoup d'autres dans le pays : *Bernadèl, Mâoubérna,* Bernardin, et la syncope familière de ce dernier : Nadin. — *T'a touqua, Bérna?* J'espère qu'on t'a touché, l'ami? Express. prvb. qu'on adresse à celui qui vient de recevoir une correction méritée, ou bien un quolibet piquant qu'il av it provoqué. *Bérna din la luno;* on fait croire aux enfants que les diverses taches qu'on aperçoit dans la lune, quand elle est pleine, et qui donnent l'apparence d'une face humaine, ne sont autre chose que la figure d'un bûcheron, nommé *Bérna,* que Dieu a placé dans la lune pour le punir d'avoir fait des fagots un jour de dimanche.

Dér. du lat. *Bernardus,* formé de l'allem. *beer,* ours, et de *hart,* génie.

Bérna-pésquaïre, *s. m.*, ou **Guirâou-Pésquaïre**. Héron cendré, héron ordinaire, *Ardea cinerea,* Linn., nom commun à plusieurs variétés de héron. Oiseau de l'ordre des Echassiers et de la fam. des Cultrirostres, remarquable par la longueur de ses jambes, de son cou et de son bec; il vit de pêche et tire de là son nom. Dans nos environs, on l'appelle *Bérna-pésquaïre,* et dans d'autres localités voisines aussi, *Guirdou-pésquaïre.* Reste à savoir quel Bernard et quel Guiraud, qui ont toujours été assez nombreux dans le pays, étaient assez forts pêcheurs devant la langue, ou assez mal bâtis, pour qu'on ait donné leur nom au disgracieux oiseau-pêcheur, aux si longs pieds et au si long bec, emmanché d'un si long cou. La Fontaine, qui l'a si bien peint, ne l'a pas dit et ne le nomme que le héron; nous n'en savons certes pas plus que lui. — *Voy. Guirâou-péscaïre.*

Bérouï, *s. m.* Dim. *Bérouné.* Terme de berger, Robin-mouton, mouton favori; celui qui conduit le troupeau; petit agneau privé qui mange dans la main.

Dér. du lat. *Vervex,* mouton.

Bérouï, *s. m.* Ver blanc, qui vit dans les fruits, principalement dans les cerises et dans les pois.

Ce mot paraît dérivé du fr. *ver,* dont il ne serait qu'un dim. Dans le rom. *beron* ou *berou,* ver qu'on trouve dans les cerises nommées *guignes.*

Bérouïa, *v.* Verrouiller; fermer au verrou.

Dér. de *Béroul.*

Béroul, *s. m.* Dim. *Bérouïé,* péjor. *Bérouïas.* Verrou; fermeture de porte; tige de fer ronde et mobile, glissant entre des crampons, ou anneaux. En lat. *Pessulus.* « C'est de ce mot, dit Sauvages, que certains auteurs font dériver le nom de Montpellier (Monspessuli), mont ou colline du verrou, à cause de la célébrité du verrou de l'église de Saint-Firmin, dans cette ville. »

« Les banqueroutiers y faisaient, dit-on, cession de biens, en présence des magistrats et du peuple assemblés un dimanche à l'issue de la messe. Le patient, debout, nu-pieds et nu-tête, appuyait les deux mains sur le verrou de l'église, et, dans le moment marqué, il en détachait une

Digitized by Microsoft ®

qu'il portait sur son derrière en disant à ses créanciers d'une voix haute : *Pago-té d'aquì*, dicton qui a passé en proverbe. »

Il prétend encore que c'est de là qu'est venu cet autre dicton : *Moustra lou quiou*, montrer le derrière, qu'on dit de ceux qui ont manqué à leurs engagements.

L'anecdote est assez curieuse et peut être vraie ; mais il est absurde de supposer, comme ces savants auteurs qui ne sont pas d'ailleurs cités par Sauvages, que de là vient le nom de *Monspessulanus*, Montpellier, attendu que ce nom existait certainement avant l'invention de cet usage, et surtout avant qu'on y parlât le languedocien, tel qu'il est cité dans la phrase sacramentelle : *Pago-té d'aquì*. — *Voy. Mounpëïè.*

Empourtaras pas lou béroul, tu n'emporteras pas la crémaillère quand tu quitteras cette maison, est une expression proverb. fort usitée de nos jours. Lorsqu'un domestique prend vivement l'intérêt de son domaine vis-à-vis d'un maraudeur, d'un grapilleur, celui-ci l'apostrophe par cette phrase, comme pour lui dire que sa fidélité ne lui procurera pas une fortune.

Dér. de *Baro*, dim. *baroul, béroul*.

Bérqua, *v.* Ebrécher ; écorner ; entailler ; édenter.

Dér. de *Bèrquo*.

Bérquaduro, *s. f.* Brèche ; écornure ; entaille ; l'action d'ébrécher. — *Voy. Bèrquo.*

Dér. de *Bèrquo*.

Bèrquo, bèrquo, *adj.* Spécialement mouton, brebis ou chèvre, qui a perdu ses dents.

Bérquiëïro, *s. f.*, ou **Vérquiëïro**, *s. f.* Dot d'une fille en la mariant ; constitution dotale ; bien apporté par la femme en mariage.

Dér. de la bass. lat. *Vercheria*.

Bèrquo, *s. f.* Brèche ; écornure ; entaille ; coche.

Dér. de l'allem. *Brechen*, rompre, casser, briser.

Bèrquo-dén, *adj.* des deux genres. Brèche-dent, à qui il manque une ou plusieurs dents ; ne s'applique qu'aux personnes.

Formé de *Bèrquo* et de *dén*.

Bértèlo, *s. f.* Sangle, courroie, pour soutenir un sac sur le dos ; bretelles pour soutenir les pantalons.

Emp. au fr.

Bértoul, *s. m.*, ou **Bértoulo**, *s. f.* Dim. *Bértoulé, bértouléto*. Cueilloir, petit panier à anse, fait d'éclisses tressées ; son usage principal est de servir à ramasser des châtaignes. — *Aquèl castagnè frucho bièn, las bojo à plén bértoul*, ce châtaignier produit beaucoup, à plein panier.

Formé par corrupt. peut-être de *Brïdoulo*, éclisse, scions refendus ; mais mieux dér. de *brett*, celt., en lat. *lignum*, bois, planche. — *Voy. Bréthmas.*

Bértoulado, *s. f.* Contenu d'un *Bértoul*, plein un *bértoul*.

Bérugo, *s. f.* Dim. *Béruguéto*, péj. *Bérugasso*. Verrue ; poireau, excroissance dure et indolente, qui vient ordinairement aux mains. — Un remède de bonne femme contre les verrues consiste à les frotter journellement avec un bouchon de bourre prise dans un bât. On n'a pas ouï dire que cela ait guéri personne ; mais comme cela ne saurait faire empirer le mal, il n'y a aucun inconvénient à continuer la friction jusqu'à ce qu'elle ait usé la calosité.

Dér. du lat. *Verruca*, verrue.

Bésâou, *s. m.* Dim. *Bésalé*. Canal d'irrigation, biez de moulin ; prise d'eau.

Ce mot doit avoir une origine commune avec le fr. *Biez*. En roman, *besal, besaliere*, canal, conduit des eaux, rigole d'arrosage, même sign. ; celt. *beal ;* bass. lat. *bedale*, en lat. *via aquæ ;* en gr. Βίη.

Béscle, *s. m.* Terme de boucherie ; rate de mouton ; fressure.

En v. fr. *Bascle*.

Béscul, *s m.* Biscuit ; pâtisserie faite de la fleur de farine, de sucre et d'œufs, cuite au four de pâtissier. — *Papiè-béscul*, papier sur lequel on enfourne la pâte de biscuit, et sur lequel il reste des traces de sa substance quand on le détache. Les enfants achètent ce papier chez les pâtissiers et rongent à belles dents cette friandise à très-bon compte.

Dér. du lat. *Bis* et *coctus*, cuit deux fois.

Béségno, *s. f.* Gousse-d'ail ; amande d'ail ; un des caïeux dont la réunion forme la tête, qu'on appelle *Boussèlo*.

On dit, et c'est possible, que ce mot a pour étym. *Véno d'aïè*, à la vérité par altér.

Béségudo, *s. f.* Besaigüe, instrument de charpentier, taillant par les deux bouts. — *Esclò à la béségudo*, sabot à la cévenole, dont la pointe est recourbée comme les anciens souliers à la poulaine.

Dér. du lat. *Bis* et *acutus*, à deux pointes, soit qu'il s'applique à l'instrument des charpentiers, soit à la chaussure de nos montagnards, qui portait sans doute, dans l'origine, une seconde pointe à l'arrière, comme une sorte d'éperon.

Bésougna, *v.* Travailler, s'occuper ; faire une affaire ; faire ses affaires. — *A bièn bésougna*, il a bien spéculé.

Bésougno, *s. f.* Dim. *Bésougnèto*, péj. *Bésougnasso*. Chose ; affaire ; besogne, travail, ouvrage. Dans ce dernier sens : *Laïsso mé faïro ma bésougno*, laisse-moi faire ma besogne, mon travail, mon ouvrage. *Faï fosso bésougno*, il fait beaucoup d'ouvrage. *Faïre bésougno*, réussir dans ses affaires, être rangé ; augmenter progressivement son avoir. Avec la première acception, *Bésougno* a la même extension que le fr. *chose* et le lat. *negotium*. Il sert à désigner une foule d'objets dont le technique ne vient pas immédiatement à la mémoire ; il veut tout dire et désigne tout. — *Moussu Bésougno*, monsieur Chose, monsieur un tel. *Bésougno* en dit autant, en supprimant monsieur.

Dér. de l'ital. *Bisogna*, affaire.

Bésoun, *s. m.* Besoin ; manque ; misère, disette, indi-

Digitized by Microsoft®

gence ; nécessité naturelle. — *Aquò li faï bésoun,* cela lui est nécessaire, il ne peut s'en priver, ou s'en passer. *Es bé besoun qué...* il faut bien que, il est bien nécessaire que... *Es lou bésoun qué i-ou faï faïre,* c'est la misère qui le conduit là. *S'èro dé bésoun,* s'il le fallait. *Faïre sous bésounas,* vaquer à ses nécessités naturelles.

Dér. de l'ital. *Bisogno,* manque, nécessité.

Béssédo, *s. f.* Taillis de bouleaux.

Ce mot est dér. de *Bès,* bouleau, qui a vieilli, mais qui s'est conservé dans le breton *bez,* pris du celt. *bess,* même sign. Il n'est plus qu'un nom prop. et entre dans la composition de plusieurs ; la désinence *édo,* qualificative et collective, répondant à *aie* fr. ou *ay* : *La Béssédo* revient à La Boulaye ou La Boulay, ou Boulay. Cette finale *édo* est caractéristique et propre au midi de la France ; elle représente la terminaison lat. *etum,* qui a varié souvent en *eium, eyum,* et a fait *idum* et *edum,* d'où *édo* procède plus directement ; mais sous toutes ces formes, elle porte en soi un sens de collectivité, qui s'attache aux mots dans lesquels elle apparaît : *Cérièïrédo, Nougarédo, Pinédo, Vérnédo,* etc., lieux plantés de cerisiers, de noyers, de pins, d'aunes, etc. Ses similaires sont en lang. *ier, ières ;* en fr. *aie, ay, aye, ei, ey, ée, eis, eis, eix, ès, et, ex, ois, oi ;* mais le radical commun est dans l'ancien gaulois, auquel il faut toujours remonter, en fait surtout d'étymologie des noms propres de lieux.

Béssèjo, *s. f., n. pr.* de lieu. Bessèges, commune érigée nouvellement en chef-lieu de canton, arrondissement d'Alais. L'importance et la prospérité des mines de houille et des fonderies et forges établies dans cette localité lui ont donné un développement considérable.

Dans l'étymologie des noms, il y a toujours à distinguer le radical, qui forme le corps du mot et leur signification, de la désinence, qui n'est souvent qu'explétive. Ici *éjo* semble être un suffixe marquant la collectivité, la quantité ; le radical reproduit le celt. *bess, vess,* bouleau, et le nom signifierait un lieu planté de bouleaux. Il pourrait cependant aussi avoir été formé par la bass. lat. *bessæ ; Bésses* dans le dialecte limousin et auvergnat a le sens du lat. *pascua,* pâturages, prairies. Les deux acceptions sont applicables.

Bèssina, *v.* Vesser ; rendre par le bas un vent muet.

Bèssino, *s. f.* Vesse, vent muet par en bas. — *Pardoulos dé fénno, bèssino d'ase,* propos de femme, le vent l'emporte. *Pér un pé, pér uno bèssino réfuses pas ta vésino,* pour un petit défaut sans gravité, ne refuse pas en mariage ta voisine. La moralité de ce proverbe est qu'il vaut mieux épouser une femme que l'on connaît bien, malgré quelques petits défauts, qu'une étrangère qui peut en cacher de beaucoup plus grands. Le proverbe ajoute en effet : *Né prèndras uno détras lou pioch qué n'daura fach sept ou hioch.*

Bèssino-dé-loù, vesse-de-loup, plante de la fam. des *Fungus, Bolets ;* qui se remplit d'une poudre noire, quand elle est en maturité. Sous la pression elle éclate, et sa poussière se répand.

Dér. du lat. *Vesica,* petite vessie, globule.

Bésso, *s. f.* Abbesse, supérieure d'un monastère de filles ou de femmes. — *Tèros* ou *Mas dé las Bessos,* métairie ou champs de l'Abbaye ou des Abbesses.

Dér. du lat. *Abbas,* par apocope de l'*a* initial.

Béssoù, béssouno, *adj.* Dim. *Béssouné.* Jumeau, elle ; en parlant soit des personnes, soit des animaux ou des arbres, produits d'une même souche, ou bien des fruits adhérents l'un à l'autre.

Dér. du lat. *Bis* et de la part. *on,* contraction de *hominès :* deux hommes, ou homme double. La désinence *soù,* qui est la même que *soun,* et qui, dans le principe, était ainsi, puisque son féminin est encore *souno,* peut avoir été empruntée à l'angl. *son,* fils. La longue occupation des provinces méridionales par les Anglais rend cette hypothèse plausible. *Béssoù* reviendrait alors à *bis-son,* deux fois fils, ou double-fils.

Béssounado, *s. f.* Accouchement de jumeaux ou de jumelles ; les jumeaux eux-mêmes pris collectivement. — *Aquo faï uno bravo béssounado,* c'est un joli couple. *A fa trés béssounados,* elle est accouchée trois fois de jumeaux.

Béstialén, énquo, *adj.* Qui tient de la bête, bestial ; qui aime les animaux, qui se plaît à les élever, à les soigner.

Dér. de *Bèstio.*

Béstiâou, *s. m.* Dim. *Béstialé,* péj. *Béstialas.* Bétail ; ensemble des animaux domestiques d'une ferme ; la gent animale en général. — *Lous magnans soun un brave béstialé,* les vers à soie sont un charmant peuple-animal. *Ariba lou béstiâou,* donner la ration aux animaux de la grange, chevaux, mules, bœufs ou moutons, non comprise la volaille. *Laïssas pissa lou béstiâou,* laissez pisser le mouton ; laissez faire ; laissez couler l'eau.

Dér. de *Bèstio.*

Béstiassado, *s. f.* Grosse bêtise ; balourdise ; gaillardise grossière.

Béstiasso, *s. f.* Gros et vilain animal. Au fig., grosse bête ; butor ; grand imbécile ; grossier.

Augm. et péjor. de *Béstio.*

Béstiéja, *v.* Faire l'imbécile, le nigaud ; dire ou faire des gaillardises grossières.

Béstiéjaïre, aïro, *adj.* Qui fait des niches grossières et gaillardes ; qui fait des lazzis indécents.

Béstiéto, *s. f.,* ou **Béstiolo,** *s. f.* Bestiole, petite bête ; insectes en général. Au fig., petit esprit, personne bornée, sans intelligence et sans instruction.

Béstiouno s'emploie dans le même sens.

Dim. de *Bèstio.*

Bèstio, *s. f.* Dim. *Bestiéto, béstiolo, béstiouno,* péj. *Béstiasso.* Bête, animal, en général, particulièrement une mule ou un cheval. Au fig., sot, idiot, imbécile ; lourdaud ; butor ; mauvais plaisant ; vicieux.

Digitized by Microsoft®

— *Aï éscampa uno bèstio,* il m'a crevé un cheval, une mule. *Es pu bèstio qué nèci,* il est plus coquin que sot. *Mé diguè pas soulamén : bèstio, siès aquì?* il ne fit nulle attention à moi ; il ne me demanda pas seulement : que fais-tu là ? *Aquò's la bèstio dâou bon Diou,* c'est un pauvre innocent, un crétin inoffensif.

Dér. du lat. *Bestia.*

Béstiôou, olo, *adj.* Dim. *Béstioulé.* Nigaud ; imbécile ; ignorant ; stupide.

Béstiu, udo, *adj.* Dim. *Béstiudé,* péj. *Béstiudas.* Bestial, qui a les instincts de la bête ; brute ; abruti.

Dér. de *Bèstio.*

Bésuquariès, *s. f. plur.* Dim. *Bésuquariètrétos.* Vétilles ; niaiseries ; bagatelles.

Dér. de *Bésuqué.*

Bésuqué, éto, *adj.* Vétilleur ; cogne-fétu ; tatillon ; qui fait une grosse affaire de niaiseries ; qui se tue et se tourmente de minuties, les crée et les cherche à plaisir ; qui épluche ce qu'il mange.

Dér. de *Bésuquo,* vieux mot hors d'usage, qui signifie une espèce de jeu de fainéant, consistant en une chaîne dont les anneaux sont enchevêtrés de manière qu'ils sont très-difficiles à dénouer. C'est cet instrument ou quelque chose d'analogue qu'on vient de renouveler sous un nom de circonstance : *la question romaïne.* L'allusion a été saisie ; cet exercice a amusé sans rien résoudre, bien entendu ; mais l'inventeur y a fait sa fortune.

Dér. du lat. *Bis* et *uncus,* double crochet.

Bésuquéja, *v.* Vétiller ; baguenauder ; s'amuser à des riens ; pignocher ou manger à petits morceaux et en épluchant.

Bésuquoùs, ouso, *adj.* Vétilleux ; minutieux en parlant des choses. — *Un ouvraje bésuquoùs,* un ouvrage minutieux, qui exige de la patience ; travail de détail minutieux.

Bèto-rabo, *s. f.* Betterave, *Beta vulgaris,* Linn., plante potagère, partout cultivée, qui a trois variétés principales : blanche, rouge et jaune.

Emp. au fr.

Bètorgo, *s. f.* Cerise courte-queue ; gobet ; la meilleure espèce pour confire à l'eau-de-vie.

Bètourguiè, *s. m.* Cerisier courte-queue.

Serait-il dér. du lat. *Bis tortus,* qui serait une allusion à la brièveté de la queue de son fruit qu'on croirait tordue ?

Bïa, *v.* Serrer la corde d'un ballot, ou la charge d'une voiture, en la tordant avec la bille ou avec le garrot ; biller.

Dér. du lat. *Bis* et de *Lïa,* lier ; lier deux fois.

Biaï, *s. m.* Dim. *Biaïssé.* Biais ; adresse, habileté ; savoir-faire ; tournure ; esprit ; inclinaison ; manière d'être. — *Jean sans biaï* ou *Pâou-dé-biaï,* un maladroit. *Prène lou biaï,* prendre la bonne manière de faire quelque chose. *Aquò's soun biaï,* c'est sa manière de faire ou d'être. *Chacun soun biaï,* chacun a sa façon d'agir. *Prène quâouquus dé soun biaï,* prendre quelqu'un par son faible, s'accommoder à son humeur. *Aquò's toujour d'un biaï,* c'est toujours la même chose, ni mieux, ni plus mal. *Douna lou biaï à quicon,* donner une bonne inclinaison à quelque chose ; lui donner de la tournure. *A bon biaï,* il paraît adroit, habile. *De quinte biaï qué mé vire,* de quelque côté que je me tourne, quelque tournure que je prenne. *D'un biaï ou d'un âoutre,* d'une façon ou d'autre. *Siès pas dé biaï,* tu n'es pas bien placé. *A fosso biaïssé,* il a beaucoup de dextérité, d'adresse ; il est plein de savoir-faire. *Aquò's pas dé biaï,* ce n'est pas d'aplomb ; cela n'a pas de tournure.

Dér. du gaulois *Bihay,* obliquité.

Biaïssu, udo, *adj.* Dim. *Biaïssudé.* Adroit ; ingénieux ; plein de savoir-faire.

Dér. de *Biaï.*

Biala, *v.* Bêler. — Se dit des brebis, des moutons, des chèvres, des agneaux, et par extens. de tout cri forcé. — *Fédo qué biulo pèr un moucèl,* brebis qui bêle perd sa goulée, c'est-à-dire qu'un bavard est toujours en arrière dans ses affaires.

Dér. du lat. *Balare,* bêler, ou du gr. Βηλὴν, brebis.

Bialaïre, aïro, *adj.* Qui bêle ; au fig., pleurard ; quémandeur ; poétiq., mouton, chèvre, agneau.

Bialamén, *s. m.* Bêlement, cri naturel des brebis, etc.

Bïar, *s. m.* Dim. *Bïardé.* Billard ; table sur laquelle on joue à ce jeu.

Emp. au fr.

Biasso, *s. f.* Dim. *Biasséto.* Besace ; panetière de berger ; sac des mendiants ; sac ouvert dans le milieu, ayant une poche de chaque côté. — *A sa biasso coufido, pléno,* il a du foin dans ses bottes. *Chacun prècho pér sa biasso,* prvb., chacun prêche pour sa besace, dans son intérêt.

Dér. du lat. *Bisaccium.*

Biblo, *s. f.* Bible ; livre ou recueil des Saintes Ecritures.

Dér. du lat. *Biblia,* livre par excellence.

Bicarèou, *s. m.* Mercier ambulant ; porte-balle.

Dér. du lat. *Vicatim,* de bourg en bourg, de village en village.

Bichè, *s. m.* Dim. *Bichëiré.* Petit broc ; cruche à vin qui, au lieu d'avoir un goulot, a un large bec.

Dér. du gr. Βῖκος, vase ou urne à anses. En ital. *bicchiere,* verre, gobelet ; mesure à vin.

Bidé, *s. m.* As au jeu de dés. — *A fa raflo dé bidé,* il a fait rafle d'as ; il a tout gagné, tout ramassé.

Ce mot a la même étym. que le fr. *Bidet ;* comme l'as au jeu de cartes se nomme aussi *ase* en langued., âne, bidet.

Bidonu, *s. m.* Bidon ; barillet en bois, où les journaliers portent leur ration de vin pour la journée, et les cantiniers de l'eau-de-vie.

Emp. au fr.

Digitized by Microsoft ®

Biëïos, *s. f. pl.* Péjor. *Biëïassos.* Effiloques ; effilures ; franges d'une étoffe usée et qui s'effile.

Corrup. du mot *Viëïos.*

Bièn, *adv.* Bien; beaucoup; à merveille; grandement; heureusement; largement. — Ce mot est une richesse de la langue d'Oc, qui distingue entre les deux acceptions du fr. bien, sans confusion possible. On dit en français : je l'aime bien, et l'amphibologie est embarrassante. On doute si cette petite phrase signifie : oui, je l'aime, ou si elle exprime : je l'aime beaucoup. En lang. on dirait dans le premier cas : *L'aïme bé,* je l'aime, certainement; et dans le second : *L'aïme bièn,* je l'aime extrêmement.

Dér. du lat. *Benè.*

Biènfasèn, ènto, *adj.* Bienfaisant ; qui prend plaisir à faire du bien; qui fait de bonnes œuvres.

Formé de *Bièn* et de *fasèn.*

Bièro, *s. f.* Bière, boisson spiritueuse produite par la fermentation de graines céréales et particulièrement de l'orge.

Dér. de l'allem. *Bier.*

Bièro, *s. f.* Brancard à claire-voie dans lequel on porte les morts au cimetière, qu'ils soient déjà renfermés dans le cercueil ou seulement dans leur suaire. On ne doit jamais dire la *bièro,* dans le sens de cercueil, bière, qui se disent *caïsso.*

Dér. du celt. *Baer* ou *baar,* cercueil, ou de *bar,* brancard, caisse portative.

Biëto, *s. f.* Citation ; billet d'avertissement à comparaître devant le juge de paix; extrait du rôle des contributions ou avertissement.

Dér. du fr. *Billet.*

Biga, *v.* Colloquer ; se défaire; troquer; échanger; vendre; marier. — *A biën biga sa fio,* il a bien placé sa fille ; il lui a fait faire un bon mariage ; il l'a bien colloquée. *Coumo quicon la bigarén,* de manière ou d'autre nous nous en débarrasserons.

Dér. du lat. *Bis* et *jugare,* ou *vices,* échange : *invicem mutare.*

Bigara, ado, *adj.* Bigarré; peint, nuancé, mêlé de plusieurs couleurs disposées par bandes.

Dér. du lat. *Bisjugare,* atteler, joindre, et *radius,* rayon, raie; ou bien de *variegatus* ou *virgutus.*

Bigaraje, *s. m.* Bigarrure; bariolage; mélange de plusieurs couleurs tranchantes.

Dér. de *Bigara.*

Bigarouno, *s. f.* Bigarreau, grosse cerise en forme de cœur.

Formé du lat. *Bis* et du mot *garo,* lang. adjectivé.

Bigò, *s. m.* Hoyau à deux dents ; bident ; binette ; moins fort et emmanché plus court que le *béchar.* — *V.* c. m. — C'est l'outil dont on se sert dans les hautes Cévennes et le Vivarais pour les vignes et toutes sortes de binage.

Dér. du lat. *Bicornis.*

Bigò, oto, *adj.* Bigot; faux dévot; hypocrite.

Dér. de l'allem. *Bey Gott,* ou de l'angl. *by god,* par Dieu ! parce que les bigots sont censés répéter souvent cette oraison jaculatoire.

Bigo, *s. f.*, ou **Bigoun**. Pièce de bois courte et équarrie; poinçon; étai. — *Voy. Bigoun.*

Dér. de la bass. lat. *Biga.*

Bigorno, *s. f.* Enclume à deux cornes ou à deux pointes arrondies pour tourner le fer en rond; compagnies du centre de la garde nationale ; ancienne milice.

Dér. du lat. *Bicornis,* à deux cornes.

Bigoro (Bando dè), *s. f.* Bande, troupe de Bohème ou de Gitanos, qu'on appelle aussi dans le pays *Catalans,* parce que leur domicile, s'ils en ont un, est dans les montagnes frontières de la Catalogne et de la France. On les a appelés dans le temps *bando dé Bigoro,* parce qu'il en venait beaucoup du Bigorre, pays limitrophe de la Catalogne. Par ext. on dit *bando dé Bigoro* comme terme injurieux, pour : tas de voleurs, tas de brigands. — *Voy. Bèmi.*

Bigoun, *s. m.*, ou **Bigo**. Bigue ; petite poutre longue et grêle, ou courte et équarrie quand elle sert de poinçon ou d'étai. — *Voy. Bigo.*

Bigournu, udo, *adj.* Milicien ; garde national du centre; biset.

Dér. de *Bigorno.*

Bigoutariè, *s. f.* Bigoterie; fausse piété; fausse dévotion.

Dér. de *Bigò.*

Bigoutéja, *v.* Faire le bigot; se livrer habituellement à des actes de dévotion puérile.

Dér. de *Bigò.*

Bigre, bigro, *adj.* Dim. *Bigratoù.* Synonyme radouci et dimin. de *Bougre.* Il n'entraîne aucune idée fâcheuse ni insultante : ce n'est guère qu'une plaisanterie. *Bigre* s'emploie aussi comme interj. : diable ! C'est un nom qu'on donnait autrefois aux riverains des forêts nationales ou seigneuriales, qui étaient des espèces de gardes spéciaux, chargés de la surveillance et de la recherche des abeilles, pour en recueillir le miel. Un privilége de leur charge les autorisait à couper l'arbre sur lequel l'essaim venait se poser. De là ils furent nommés dans la bass. lat. et les actes de notaire *bigrus* ou *bigri,* par corrup. du lat. *apiger, apicurus, apicuri,* ce qui a fait le mot actuel. On pourrait peut-être aussi tirer cette épithète légèrement moqueuse du nom des habitants du Bigorre, en lat. *Bigerriones,* que l'on confondait avec les Bohèmes. — *Voy. Bigoro.*

Bijare, aro, *adj.* Bizarre; bourru; d'humeur peu sociable; fantasque ; capricieux.

Emp. et corrup. du fr.

Bijoù, *s. m.* Dim. *Bijouné.* Bijou, parure, jolie petite chose en général. *Bijouné,* joli petit enfant.

Dér. du lat. *Bis* et *jours.*

Bijoutariè, *s. f.* Bijouterie ; toute espèce de bijoux ; magasin et profession de bijoutier.

Digitized by Microsoft®

Bijoutiè, *s. m.* Bijoutier, marchand qui vend des bijoux ; fabricant de bijoux.

Bijoutièïro, *s. f.* Marchande de bijoux ; femme d'un bijoutier ; boîte vitrée où s'étalent les bijoux dans un magasin de bijouterie.

Bingoï (Dé), *adv.*, ou **Dé guingoï**. De guingois; de travers ; de côté; en faux-équerre ; bistourné. — *Marcho tout dé bingoï*, il marche obliquement. *Y vèï dé bingoï*, il est louche. — *Voy. Dé guingoï.*

Dér. du gr. Γυιός, boiteux, estropié.

Binlo, *s. f.* Bile; mais particulièrement pituite. C'est ce qu'on entend d'ordinaire quand on se plaint de la *binlo ;* on veut désigner par là un épaississement des glaires sur la poitrine, qui deviennent visqueuses, muqueuses et difficiles à expectorer.

Dér. du lat. *Bilis*.

Bïo, *s. f.* Bille de billard, exclusivement.

Dér. du lat. *Bulla*, bulle ou boule, ou de *pila*, balle à jouer, boule. Le mot n'est pas ancien en lang. avec cette sign. et vient du fr.

Bïo, *s. f.* Garrot; bille; bâton court et fort dont on serre les cordes d'emballage en les tordant ; trique, tricot; gros bâton ; court bâton des bâtonistes. — *Garo, la bïo !* gare, la trique, le bâton !

Dér. de *Bïo*.

Bïò, *s. m.* Billot; grosse canne brute; tricot; gourdin.

Augm. de *Bïo*.

Biôou, *s. m.* Dim. *Bioulé*, péjor. et augm. *Bioulas*. Bœuf domestique, *Bos taurus domesticus*, Linn., mammifère de la fam. des Ruminants. Le taureau se nomme *Brâou*. — *Bioulé*, s. m. Bouvillon, jeune bœuf ; en v. fr. bouvelet ou beuvelet. *Lou biôou bramo*, le bœuf beugle, meugle ou mugit. — *Aquél home ès un biôou*, cet homme est fort comme un bœuf. *Biôou dé la Palu*, taureau sauvage des marais *(palus)* de la Camargue, très-propre aux combats. *Fla coumo la bano d'un biôou*, antiphrase, c'est-à-dire raide comme une barre. *Volo-biôou*, sobriquet ancien des habitants de Saint-Ambroix. On prétend qu'un charlatan, au moyen âge, annonça qu'il voulait faire voler un bœuf du *ran dé Jèsu*, rocher de Jésus qui domine la ville au midi, jusqu'au *ran dé Manifaciè*, rocher qui se trouve de l'autre côté du pont. Jour pris pour cette expérience, on ne sait trop comment s'en tira l'empirique : probablement le bœuf ne vola pas ; mais les drogues et les onguents eurent bon débit, et les malins du voisinage firent subir aux Saint-Ambroisiens les conséquences de leur crédulité. Ce sobriquet tient encore dans toute sa force.

Voici une autre version : les habitants de Saint-Ambroix avaient une foire à laquelle jamais personne ne venait. Une année, ils s'avisèrent de faire publier dans tous les environs (les affiches-programmes n'étaient pas connues, non plus que l'imprimerie inventée dans ce temps), qu'on verrait à leur prochaine foire un spectacle extraordinaire : un bœuf qui volerait, en parcourant dans son vol le trajet ci-dessus indiqué. On laisse à penser si au jour dit les curieux abondèrent dans la ville ; pendant toute la journée, les boutiques non plus que les cabarets ne purent suffire aux chalands. Il va bien sans dire que le bœuf ne vola pas non plus; mais la foire fut bonne, et cette fois les mystifiés ne furent pas ceux de Saint-Ambroix.

On peut choisir entre les deux origines du sobriquet : à coup sûr, elles ne partent pas du même auteur.

Bato dé biôou. — *Voy. Bato.*

Léngo dé biôou, espèce de feuille de mûrier, dure, grisâtre et sans mûres ; elle est plus clair-semée que les autres espèces ; aussi est-ce la moins productive et doit-on l'éviter à la greffe, mais en revanche, elle est moins sujette à la tache par les brouillards et la miélée.

Biôou, *s. m.* Coccinelle, *Coccinella punctata*, Linn., de la fam. des Trimérès, insecte, genre de scarabées, dont les élytres sont rouges, tigrées de sept points noirs. On le trouve principalement dans le calice des lys. Il est connu aussi sous le nom de *Bèstio dâou bon Diou*, ou *Galinéto dâou bon Diou*.

Lorsque *Biôou* est un nom propre d'homme, ce qui est fort commun dans le pays, il fait au féminin *Biolo*.

Dér. du lat. *Bos*, ou mieux du gr. Βοῦς, même sign.

Bïoù, *s. m.* Dim. *Bïouné*. Bigue de bois équarrie pour être sciée en long. — *Aquél âoubre fara trés bïoùs*, cet arbre fournira trois longueurs de sciage.

Dér. de *Bïo*.

Biquo, *s. m.* Gaillard; bon compagnon. — *Un bon biquo*, un bon drille. *Trasso dé biquo*, mauvais garçon, mauvais diable. *Sères un biquo à faïre aquò*, si tu étais homme à faire telle chose. *Ah ! lou biquo !* ah ! le luron !

Ce mot pourrait bien dér. de *Vicanus*, villageois.

Bisa, ado, *adj.* Hâlé, gercé par la bise.

Dér. de *Biso*.

Bisbil, *s. m.* Bisbille ; mésintelligence; discorde ; querelle ; rixe; dispute.

En ital. *Bisbiglio*.

Biscaïre, *s. m.* Biais ; côté; obliquité ; travers ; angle. — *Dé biscaïre*, de travers, en faux équerre. *Coupa dé biscaïre*, couper de biais. *Cantoù dé biscaïre*, encoignure en faux équerre.

Dér. du lat. *Bis* et du lang. *caïre*.

Biscarlò, *s. m.* Bidet ; petit cheval de montagne, ordinairement de race lozerotte.

Ce mot ne serait-il pas dans sa finale une contraction ou une altération de *cavalò*, petit cheval? La syllabe *bis*, de la bass. lat. *bisus*, brun, noir, déterminerait la couleur la plus ordinaire de ces poneys de montagnes.

Biscountour, *s. m.* Zig-zag ; faux-fuyant ; course pleine de contours et de détours, en décrivant divers arcs de cercle inverses les uns des autres.

Dér. du lat. *Bis* et *contorquere*, tourner deux fois autour.

Digitized by Microsoft ®

Bisé, *s. m.* Pigeon biset; ramier; pigeon sauvage, *Columba livia*, Linn. — Il se distingue par deux bandes noires qu'il a sur chaque aile. Son plumage est d'un gris de fer foncé, et lui a valu son nom, tiré de la bass. lat. *bisus*, brun.

Bisècle, *s. m.* Bizègle, instrument de cordonnier en buis, ayant une sorte de mortaise aiguë à chaque bout, qui sert à lisser la tranche des semelles et à effacer la ligne de suture.

On ne sait trop pourquoi on donne quelquefois, chez le peuple, le nom de *Bisècle* aux enfants qui ont le prénom de Louis.

Dér. du lat. *Bis acutus*, aigu des deux côtés.

Bisèl ou Bisèou, *s. m.* Biseau, talus pratiqué à l'extrémité d'un outil, d'un instrument. On le dit des bords à facettes d'une glace, de l'arête adoucie d'un bois équarri, du dos d'un couteau, etc.

Dér. comme *Biaï*, du gaulois *Bihay*, obliquité.

Bisès, *s. m. pl.* Coup de bise; autans; vents froids et fréquents.

Dér. de *Biso*.

Biséto (En), *adv.* De biais; en biseau; obliquement. — *Biseto* est le dimin. de *Bisèou*, mais ne s'emploie qu'adverbialement. On dit encore : *éscaïè én biséto*, escalier en colimaçon. Il semblerait cependant que cette dernière expression viendrait de *avis*, une vis, dim. *viséto*.

Biso, *s. f.* Bise; vent de bise; vent sec et froid qui souffle du N.-E. au N.-O. — *La biso és folo*, il fait un vent fou. *Touqua dâou vén dé biso*, il est un peu timbré. *Aquésto fés né siès touqua dâou vén dé biso*, pour le coup, tu peux t'en frotter les moustaches.

Juste-Lipse fait venir ce mot de l'ancien teutonique, *bisa*, tourbillon de vent. En tous cas, il est remarquable que la racine de notre *biso*, prise du celt. *bis*, signifiant noir, réponde au grec Μελανβορέας, vent noir, et au lat. *aquilo*, même sign., dér. de *aquilus*, noirâtre.

Bisouèr, *s. m.* Dimin. *Bisouèrné*. Vent-coulis; courant de bise à travers une porte, une fenêtre, une ouverture quelconque.

Dér de *Biso*.

Bisqua, *v.* Bisquer; être vexé; enrager; s'impatienter; s'inquiéter; rechigner.

Dér. du lat. *Vexare*, vexer.

Bisquo, *s. f.* Colère; fâcherie. — *A prés la bisquo*, il a pris la mouche. *Aquò's mâou prène sa bisquo*, voilà qui est mal prendre son temps, se fâcher mal à propos.

Dér. de *Bisqua*.

Bissès (L'an dé), *s. m.* L'année bissextile, celle où se rencontre le bissexte, c'est-à-dire le jour qu'on ajoute au mois de février tous les quatre ans. — *Lou pagaraï l'an dé bissès*, je le paierai aux calendes grecques.

Un lourdaud, nommé *Jean dâou Fés*, qui avait pris femme, trouva mauvais que celle-ci accouchât au bout de trois mois de mariage. Il consulta sur cette affaire son curé, qui, en homme d'esprit et de conciliation, voulut prévenir les suites fâcheuses d'un événement irrémédiable d'ailleurs. Il compulse son *Ordo*, et voyant que l'année est bissextile, après des calculs qui commencent à calmer l'imagination du pauvre mari, il en tire enfin l'oracle consolateur suivant :

Jean dâou Fés
Fénno n'a prés
L'an dé bissès qué né vôou trés ;
Trés et trés fan siéi et trés fan nôou,
L'éfan és vostre pérqué Diou-z-ou vôou.

Jean du Fés a pris femme dans l'année bissextile, qui compte triple ; trois et trois font six, et trois font neuf; l'enfant est à vous puisque Dieu le veut ainsi.

Notre homme se retira satisfait, dit l'histoire.

Dér. du lat. *Bissextus*.

Bistour, *s. m.* — *Voy. Biscountour*.

Bistourtiè, *s. m.* Bistortier, terme de pâtissier; cylindre, rouleau, pilon de bois pour travailler la pâte, la pétrir et la mettre en feuille sur une table.

Dér. du lat. *Bis* et *torquere*.

Bitaïo, *s. f.* Victuaille; provision de bouche; spécialement, ration de vivres qu'apporte un journalier dans son bissac.

Dér. du lat. *Victualia*, vivres.

Biva, *s. m.* Bivouac, garde qui est sur pied pendant la nuit.

Emp. au fr., qui dér. de l'allem. *Bey*, guet, et *wacht*, nuit.

Bivaqua, *v.* Bivaquer ou bivouaquer; par ext. passer la nuit en plein air, à la belle étoile.

Dér. de *Biva*.

Bla, *s. m.* Dim. *Bladé*. Blé, nom générique qui comprend toute espèce de céréales propres à la nourriture de l'homme. Dans beaucoup d'endroits, le mot *bla* ne désigne que le froment et ses variétés. — *Lou bla a fa d'un siéï, d'un dès*, le blé a sextuplé, décuplé, il a produit six ou dix pour un. *Téro négro faï bon bla*, la terre noire produit de bon blé; on dit cela souvent d'une femme très-brune, qui doit produire des enfants robustes. *Manjarén pas grand bla énsémble*, nous ne vivrons pas longtemps ensemble; il y a incompatibilité entre nous. *Sa fénno ïé fara manja lou bla clèr*, sa femme le ruinera. *Bla carga*, blé chargé de mauvaises graines. *Bla dé barquo*, blé étranger, qui vient par eau et qui est souvent avarié. *Bla dé péïs*, blé indigène. Chaque pays a une prédilection pour les produits de son sol, ici surtout. Le fait est que le blé des environs d'Alais est de fort bonne qualité; il se vend toujours plus cher que le blé étranger. *Bla dé séménço*, blé du premier choix, réservé pour renouveler la semence. *Bla véstì*, grains qui n'ont pas été dépouillés de leur balle. *Un bla* est ordinairement un blé en herbe. *Un for bla*, un blé bien fort et bien épais.

Dér. de la bass. lat. *Bladum*, qui vient lui-même du vieux saxon *blad*.

Digitized by Microsoft®

Bladiè, èïro, *adj.* Qui concerne le blé; blatier, marchand de blé, moins usité cependant en ce sens que *marchan dé bla*. Il est quelquefois nom prop.; les enfants alors se nomment : *Bladiëïré, Bladiëïrèto.* — *Moulì bladiè,* moulin à blé.

Dér. de la bass. lat. *Bladarius* ou *bladerius,* moulin à farine.

Blagua, *v.* Bavarder; hâbler; parler inconsidérément; mentir.

Dér. du lat. *Blaterare,* caqueter, babiller.

Blaguo, *s. f.* Hâblerie; bavardage; babil importun; menterie; blague, qui est passé en ce sens dans le fr. fam. et pour signifier : sac à tabac. — *Taïso ta blaguo,* cesse ton babil. *Nous a pas fa qué dé blaguos,* il ne nous a dit que des bourdes, des hâbleries, des mensonges.

Dér. de *Blagua.*

Blagur, urdo, *adj.* Blagueur; hâbleur; parleur sempiternel; indiscret.

Même dér. que le préc.

Blaïme, *s. m.* Calomnie, ou tout au moins grosse médisance. — *Léva un blaïme,* inventer une calomnie, calomnier.

Dér. du gr. Βλάμμα, lésion, injure, dommage.

Blaïsa, *v.* Biaiser; agir avec nonchalance, sans entrain, sans conviction.

Dér. du nom pr. *Blèso,* Blaise, synonyme de nonchalant.

Blaïséja, *v.*, et **Blésséja,** *v.* Grasseyer, parler gras, comme font les Provençaux, à l'encontre de la lettre *r* qui s'embarrasse dans leur gosier, et qui a quelque rapport avec le *g*.

Ce mot est encore plus spécialement applicable à un léger défaut de langue, qui se produit pour certaines consonnes, comme si on les glissait entre les dents; ce qui fait prononcer le *ch* comme un *s*, le *j* comme un *z*, et *s* comme si *d* la précédait.

Le premier est le grassaiement et le second le zézaiement, que le lang. confond dans *Blaïséja* ou *Blésséja*.

Dér. de *Blé.*

Bla-maré, *s. m.* Maïs; blé d'Inde ou de Turquie; gros millet des Indes; *Zea mays,* Linn. Plante de la fam. des Graminées, originaire de l'Amérique, d'après certains auteurs, tandis que d'autres soutiennent qu'elle est venue des Indes-Orientales, opinion que semblerait confirmer son nom fr. En tous cas, la dénomination langued. *Bla-maré,* indique qu'elle nous est arrivée par la mer.

Blan, *s. m.* Blanc, monnaie du moyen âge qui valait cinq deniers. — *Siëï blan,* deux sous et demi, ou 125 millièmes. C'est là le seul cas où le mot est employé.

Son nom dérive de sa couleur, c'est-à-dire que cette monnaie était blanchie ou étamée; en argent, elle eût été trop petite pour la valeur représentée.

Blan, que, *adj.* Dim. *Blanqué,* péjor. *Blanquas.* Blanc; couleur de la neige; pâle; propre. — *Drapèou blan,* drapeau de la monarchie française. *Pèro-blan,* frère-prêcheur dominicain dont il existait un couvent à Alais. *Abéoura âou blan,* mêler de la farine dans le breuvage d'un animal. *Mé faï vénì lous pèous blans,* il me fait blanchir les cheveux, dit-on de quelqu'un qui nous tourmente, nous importune jusqu'à l'impatience. *Camiso blanquo,* chemise propre. *Faïre un viaje blan,* faire un voyage inutile, se déplacer pour rien. *Vénguè tout blan,* il pâlit tout à coup.

Dér. de l'allem. *Blank,* brillant, éclatant.

Blan, *s. m.* Cible, but où l'on tire. — *Aï fa blan,* j'ai mis dans le blanc, j'ai touché le but. *Tira âou blan,* tirer à la cible.

Le point où l'on vise est marqué ou tracé en blanc au centre d'un espace noir : de là le nom.

Blan-bè, *s. m.* Blanc-bec, jeune homme sans expérience, ironique et méprisant.

Formé de *Blan* et de *bè*.

Blanchì, *v.* Blanchir; passer au lait de chaux; faire prendre une couleur blanche. — *Faïre blanchì,* faire blanchir, en terme de cuisine, donner une première ébullition à la viande, aux légumes, les passer à l'eau bouillante.

Dér. de *Blan.*

Blannavo, *s. f. n. pr.* de lieu. Blannaves, commune du canton de Saint-Martin-de-Valgalgues, arrondissement d'Alais.

Ce nom se divise en deux parties. La dernière ne présente aucune difficulté : *nave, nove, noue,* en v. fr., *nava,* en esp., signifie prairie. Dans la première, pour avoir un sens raisonnable, *blan* ne pouvant s'allier au sens de *nave,* il faut admettre, pour l'euphonie et la signification, que *r* primitif s'est transformé en *l* actuel; ces deux consonnes ont d'ailleurs des dispositions particulières à permuter ainsi. Or *brana* est rendu dans la bass. lat. par *juvenca, vacca junior,* vache jeune. Ce qui donne pour le nom entier : prairies ou pâturages pour l'élève des vaches. Cette interprétation se fonde par assimilation sur le nom d'un hameau de cette commune de Blannaves, où la même étymologie se trouve très-marquée. *Branoùs,* Branoux, est représenté par le lat. *branus,* masc. de *brana, id est juvencus, junior bos* (Du Cange), dont nous avons fait en langued. avec la même signification *brâou,* jeune taureau.

Blanquâeu, *s. m.*, ou **Blanquâoudo,** *s. f.* Guigne blanche, espèce de cerise de couleur de cire, légèrement teintée de rose, du côté exposé au soleil. Le fruit est indifféremment masc. ou fém., l'arbre n'a que le masc. *Cérïëïre blanquâou,* cerisier qui produit la guigne blanche.

Dér de *Blan.*

Blanquas, asso, *adj.* Blanchâtre, qui tire sur le blanc; d'un blanc sale.

Péj. de *Blan.*

Blanqué, *s. m.* Cérat de Galien, pommade résolutive, détersive et dessicative; onguent connu aussi sous le nom de blanc Rhasis, par corrup. blanc raisin, d'une couleur blanchâtre.

Digitized by Microsoft®

Blanquèïras, *s. m.* Terre schisteuse et argileuse, d'une teinte jaunâtre pâle ; terrain à maigre végétation. Pour le mettre en produit, il faut le défoncer profondément.

Dér. de *Blan*, et du celt. *cair*, pierre, *quier* et autres.

Blanquéja, *v.* Paraître blanc; avoir de loin une teinte blanchâtre ou lumineuse; tirer sur le blanc; devenir blanc. — *Lous sères acouménçou dé blanquéja*, l'aurore commence à blanchir le sommet des montagnes. *Adéjà blanquéjo*, il devient blanc, il vieillit, en parlant d'un homme qui commence à grisonner.

Dér. de *Blan*.

Blanquéto, *s. f.* Blanquette, espèce de fricassée, de gibelotte d'agneau, de chevreau ou de rogatons de rôtis de veau ou de mouton, à la sauce blanche.

Blanquéto dè Limoùs, Blanquette de Limoux, nom que le fr. a emprunté au lang. comme le précédent. C'est un vin clairet et mousseux, de même nature mais plus piquant que la clairette de Die.

Blanquinoùs, ouso, *adj.* Dim. *Blanquinousé*, péjor. *Blanquinousus*. Blanchâtre; tirant sur le blanc; d'un blanc sale. Peut-être est-il d'un degré supérieur à *Blanquas*, déjà péjor. — *V.* c. m.

Blanquoù, *s. f.* Blancheur ; couleur blanche.

Blaquarèdo, *s. f.* Chênaie ; taillis de chênes blancs.

Ce mot est formé de la finale caractéristique, méridionale essentiellement, *édo*, qui est le signe de la collectivité, et qui répond à la terminaison lat. *etum*, et armoricaine *ek* : le radical, ou mieux les deux syllabes qui précèdent, se décomposent en *blak*, celt. blanc, et *quar* qui égale *querc*, celt., d'où le lat. a fait *quercus*, chêne; et en voulant désigner un lieu planté de chênes, une chênaie, il s'est servi de son collectif *etum*, traduit dans la langue d'Oc par *édo*. Ainsi s'est formé *quercetum*, même *quesnotum*, exprimé en fr. par chênaie et en lang. par *blaquarédo*, ou blanche chênaie, ou taillis de chênes blancs.

La première syllabe est indicative de la qualité; la seconde représente le radical celtique, caractérisant le sujet, l'arbre lui-même. Mais il n'est peut-être pas de syllabe qui ait subi autant de transformations, qui ait été plus défigurée que le nom du chêne, l'arbre des Druides, le vieux gaulois *tann*. On le retrouve en Armorique, et il est synonyme de *dero;* le latin l'avait altéré en *quercus*, avec la désinence propre au génie de sa langue. Il est toujours reconnaissable et le changement graphique devait avoir été produit par la variété de prononciation. *Tann* ou *dero* sonnaient indifféremment comme *tsann, chann, sann*, ou *chero, chesro, xero, quero ;* quand la voyelle finale, muette sans doute, est tombée, on voit facilement comment ont pu se former et le mot latin et les variantes romanes. Si bien que, d'après les plus anciens titres, *tann* primitif est exprimé par *tasnus* comme par *casnus*, d'où leur collectif *tasnetum* et *casnetum*, ce dernier donnant *quesnetum*, le même que *quercetum*, plus rapproché du latin, et employés tous deux également dans la traduction ou la reproduction des noms communs ou de localités, tels que *chênaie*, écrit autrefois *chesnaie* comme *chesne*, et *Chesnei* (Eure), *Quesnay* (Calvados), *Chenay* (Sarthe), *Cheney* (Yonne), *Chenaye* (Deux-Sèvres), *Chenois* (Meurthe), *Chesnaye* (Seine-et-Oise), *Tannois* (Meuse), *Chanoy* (Haute-Marne), *Xenois* (Vosges), *Sannois* (Seine-et-Oise), *Thenay* (Indre), *Quenuy* (Calvados), *Casneuil* (Lot-et-Garonne), identiques à *Thenailles* (Aisne), *Chenailles* (Loiret), *Thenneil* (Indre-et-Loire), et *Quesnay* (Nord), tous analogues, et tous rendus par la forme invariable latine, *Quercetum* ou *Quesnetum*. Le lang., en employant *édo, as, ièro, ièïro*, comme désinences, n'a fait qu'approprier au génie propre de sa langue et de sa prononciation, ce que dans d'autres dialectes on entendait et on prononçait avec une autre inflexion. Mais la dérivation est évidente; elle se fait mieux sentir dans *La Blaquièïro*, La Blachère (Ardèche), qui confirme la filiation — *Voy.* les articles *Cassugno, Édo* et *Ièïro*, suffixes.

Blaquas, *s. m.* Dim. *Blaquassoù*. Jeune chêne blanc.

Blaquassino, *s. f.* Jeunes pousses du chêne blanc qui se convertissent en buisson faute d'être élaguées, ou pour avoir été broutées à leur naissance.

Blaquièïro (La), *s. f., nom pr.* de lieu. La Blaquière, hameau de la commune de Cendras, près Alais, probablement dans l'origine un taillis de chênes blancs. Même forme et même étym. que *Blaquarédo*. — *Voy. Blaquas.*

Blaquo, *s. f.* Jeune ramée du chêne blanc, dont les moutons sont très-friands, et dont on fait des fagots pour leur nourriture d'hiver.

Blasa, *v.* Faire de la *blaso*, premier travail des vers à soie qui veulent filer leur cocon.

Dér. de *Blaso*.

Blasi, *s. m., nom pr.* d'homme. Blaise. Au fig., nonchalant, mou, bonhomme. — *Voy. Blèso.*

Dér. du gr. Βλάξ, lâche, imbécile.

Blasì, *v.* Faner; flétrir; froisser, meurtrir. — *Blasì*, part. pass., flétri; fané; meurtri. Il a formé *Ablasiga* qui a la même sign. — *V.* c. m.

Dér. du gr. Βλαξ, comme le nom pr. précéd., qui n'a avec lui que la seule différence de l'accent, placé dans le premier sur la pénultième qui est longue et rend l'*i* muet, tandis que la syllabe est brève dans celui-ci, comme le note du reste l'accent que prend l'*i* final et le fait sonner.

Blaso, *s. f.* Bave, bourre des cocons du ver à soie : ce sont les premiers fils qui servent d'échafaudage à ce petit édifice et qui le tiennent à la bruyère où il est suspendu. On dépouille le cocon de cette bave avant de le filer ; elle est grossière et n'est pas chargée de l'humeur visqueuse, répandue par le ver, qui donne de la force et de la consistance au fil de soie.

Dér. du gr. Βλάξ, subst. de Βλάζω, être mou, flasque. Le mot *blasì* existait dans la langue ; il a suffi d'un rapprochement pour appliquer l'épithète et faire le mot, au moment de l'importation des vers à soie, moins ancienne évidemment que le mot lui-même.

Digitized by Microsoft ®

Blassa, *v.* Blesser. N'est pas admis avec son acception active, et serait une injure adressé à une femme. Il n'est reçu que comme verbe, *sé blassa*, se blesser, avorter, en parlant d'une femme enceinte qui accouche avant le terme naturel; faire une fausse couche.

Dér. du gr. Πλήσσειν, frapper, ou Βλάπτειν, offenser, blesser.

Blatiè, *s. m.*, au fém. *Blatièiro*. Blatier ; marchand, ou plutôt revendeur de blé. Il a beaucoup d'analogie avec *Bladiè*, s'il n'est toutefois le même.

Dér. de *Bla*.

Blé éto, *adj.* Blet, blette, peu usités; mou, comme le deviennent certains fruits en mûrissant; mince, plat. — *Péro bléto*, poire blette. *Bousso bléto*, bourse plate. Il est des fruits qui ne sont mangeables que lorsqu'ils ont atteint un certain point de maturité, tels que la nèfle, la cornouille, la corne. Pour les poires et les autres fruits, quand ils arrivent à ce degré de *blé*, ils sont à demi pourris et perdent tout leur prix.

Dér. du gr. Βλάξ, lâche, mou.

Blé, *adv.* En grasseyant, avec blésité. — *Parla blé*, grasseyer, *blèser*. — *Voy. Blaïsséja*.

Dér. du lat. *Blæsus*, bègue.

Blédo, *s. f.* Blette, bette ; poirée; *Beta vulgaris*, Linn. Plante potagère de la fam. des Chénopodées. — *Costos* ou *coustétos dé blédo*, cardes de poirée.

Dér. du lat. *Blitum*, ou du gr. Βλέτον, m. sign. En ital. *Bieta*, en esp. *Bledos*.

Blèmi, *adj. m.* sans fém. Blême, pâle.

Dér. du gr. Βλέμμα, aspect, visage.

Blèso, *s. m., nom pr.* d'homme. Blaise. Au fig., niais; nigaud. — *Faïre dé soun Blèso*, faire l'innocent, le bon apôtre, la chatte-mitte. — *Voy. Blasi*.

Dér. du lat. *Blasius*, du gr. Βλάξ.

Blèste, *s. m.*, ou **Blèsto**, *s. f.* Talc, sorte de micaschiste, concrétion de mica; pierre talqueuse, commune dans nos Cévennes, opaque, feuilletée en lames minces, flexueuses, jaunâtres ou grises, facilement pulvérulentes; elle se trouve en amas ou en filons dans les différentes roches de cristallisation ou dans les calcaires qui lui sont subordonnés.

Le roman avait le mot *Bleste*, bourbier, chose sale. Dériverait-il du lat. *Bliteus*, vil, pour signifier un terrain de peu de valeur ou qui se convertit aisément en boue?

Blétoù, *s. m.* Dim. *Blétouné*. Clou rivé d'un couteau, de ciseaux, etc., qui est accompagné d'ordinaire d'une rosette d'argent ou de cuivre.

Corrup. de *Boutoù*.

Blétouna, *v.* Clouer la lame d'un couteau à son manche, y mettre un clou rivé.

Blo, *s. m.* Total, assemblage en bloc de différentes choses de nature et de valeur diverses.

Dér. de l'allem. *Block*, tronc, souche ; gros morceau de métal brut.

Blodo, *s. f.* Blaude; blouse; sarrau de toile, le plus souvent bleue, que les charretiers et les cultivateurs, dans beaucoup de départements, portent par-dessus leurs habits.

Dér. de la bass. lat. *Blialdus*, *bliaudus*, venant de *blavus*.

Bloun, mieux **Blounde, do**, *adj.* Dim. *Bloundé, bloundin, bloundiné, bloundinò, bloundinoùs;* péj. *Bloundas, bloundinas*. Blond, onde; d'une couleur moyenne entre le doré et le châtain-clair. — *Bloundin* est souvent un sobriquet, que l'on donne rarement à un blond, mais bien par antiphrase à un noireau, à un teint presque mulâtre.

Nombreuses variétés d'étym. : les unes prises du saxon *Blond*, mêlé; d'autres du lat. *apluda*, couleur de la graine de millet, ou de *ablunda*, paille, couleur de paille; ou bien de *bladum*, couleur de blé; ou encore de *blandus*, agréable.

Blouqua, *v.* Boucler ; serrer avec une boucle. — En parlant des cheveux, le lang. dit *frisa*, dans le sens de boucler ; mais *blouqua* serait impropre.

Blouquo, *s. m.* Dim. *Blouquéto*, augm. *Blouquasso*. Boucle, anneau de métal, muni d'un ardillon, et qui sert de fermeture à bien des objets divers. — S'emploie dans toutes les acceptions, sauf boucle de cheveux.

Dér. du lat. *Buccula*, anneau du bouclier par où on passait le bras.

Blouquò, *s. m.* Clou de soulier, court, à tête ronde et plate, dont on sème la semelle par lignes régulières. Il ne faut point le confondre avec la *tacho*, petit clou, à tête grosse et ronde, comme les clous de fauteuil, pour fixer toute sorte de choses délicates, et qu'on appelle en fr. broquette. Métathèse de *Broquo*, en esp. *broca*, clou.

Dér. de *Blouquo*, parce que cette espèce de clous sert à relier les différentes assises de la semelle, comme si elles étaient serrées par des boucles.

Blu, uïo, *adj.* Dim. *Bluïé*, péjor. *Bluïas*. Bleu, bleue; violet; de couleur bleue ; une des sept couleurs primitives — *Blu dé cièl*, bleu céleste. *Vèni tout blu*, prendre un teint pourpre de colère, de frayeur ou de froid. *Estre passa dou blu*, être désappointé, désabusé de ses prétentions.

Il se prend quelquefois comme substantif; mais il se rapproche alors de l'argot. *Un blu* signifie un mauvais bidet, une rosse, un âne, et par ext. au jeu de cartes, un as. — Au pl. m. *lous blus*, les bleus, désignation de parti.

Dér. de l'allem. *Blauw*, azur, bleu de ciel.

Bluïastre, astro, *adj.* Bleuâtre; violacé; tirant sur le bleu ou le violet ; d'un bleu sale.

Bluïéja, *v.* Paraître bleu; jeter de loin une teinte bleue, azurée ou violacée.

Dér. de *Blu*.

Bo, bono, *adj.* Dim. *Bouné*, péj. *Bounas*. Bon, bonne; qui a de la bonté; parfait ; qui a toutes les qualités désirables selon sa nature ou pour sa destination, ou pour son état; en parlant des personnes et des choses, excellent, fort, vigoureux, vrai, heureux, humain, franc, véritable. — Lorsque cet adjectif précède immédiatement le sub-

Digitized by Microsoft ®

stantif auquel il se rapporte, il se dit : *bon; un bon home, dé bon pan.* Il fait de même, lorsque le mot suivant commence par une voyelle dans un même membre de phrase : *Aquò's bon à sâoupre,* c'est bon à savoir. — *Faïre soun bon jour,* faire sa communion eucharistique.

Faï-bo, il fait bon : le temps est doux. Lorsque cette expression *faï-bo* est suivie immédiatement d'un infinitif, on dit *bon. Faï-bon marcha,* il fait bon cheminer. *Faï-bon sâoupre quicon,* Il est utile d'avoir quelque instruction.

Sé faïre bo pèr quâuoquus, se porter fort pour quelqu'un, le cautionner. *Faïre bo dé cén frans,* s'obliger sur parole de cent francs ; les jouer sur parole.

Un bon home ne veut pas dire comme en fr. un bonhomme, un peu niais; mais un homme solide au travail, soit pour l'adresse, soit pour la force. — *Aquò's dé bon faïre, dé bon dire,* cela est aisé à faire, à dire. *Escrituro dé bon légì,* écriture très-lisible. *Aquò's dé bon véïre,* c'est clair, évident. *Lou bo dâou jour,* le bon du jour. *Faï bon èstre riche,* parlez-moi d'être riche. *Ou dises dé bo?* Tu parles sérieusement ? *Y vaï dé bo,* il ne plaisante pas. *Y-a uno bono lègo, uno bono houro,* il y a encore une forte lieue, une bonne heure. *Lou bon Diou,* Dieu, le bon Dieu; se dit quelquefois pour crucifix.

Dér. du lat. *Bonus.*

Bocho, *s. f.* Boule, ordinairement en buis, servant à jouer. — *Jouga à las bochos,* jouer au jeu de boule. *Tira uno bocho,* débuter une boule.

En ital. *Boccia,* en esp. *bocha.*

Bofi, iò, *adj.* Péj. *Boufias.* Bouffi ; gros joufflu ; enflé ; difforme de figure ; boursouflé.

Dér. de *Boufa.*

Bojo, *s. f.* — *Voy. Saquo.*

Bolo, *s. f.* Borne; limite ; frontière; ligne divisoire quelconque entre deux territoires, comme entre deux héritages, deux champs, qu'elle soit déterminée par la nature, un cours d'eau par exemple, une chaine de rochers, les eaux versantes d'une montagne, ou par un canal et un chemin public, soit par des bornes conventionnelles entre parties. — *Faïre bolo,* servir de point ou de ligne de délimitation.

Le plur. *las bolos* est d'un emploi plus fréquent.

Dér. de la bass. lat. *Bola : bolas seu metas plantare,* planter des bornes, venu sans doute du gr. Βῶλος, motte, tertre.

Bomi, *s. m.,* ou **Vomi.** Vomissement; action ou envie de vomir; haut-le-cœur. — *Aquò faï vénì lou bomi,* cela soulève le cœur.

Dér. du lat. *Vomere.*

Bon, bono, *adj.* — *Voy. Bo.*

Bonafoùs, ousso. Dim. *Bonafoussé, éto,* n. pr. d'homme, qui répond à bonne fontaine : Bonafous, Bonefoux ou Bonnafoux. L'ancienne langue d'Oc disait *fous* pour fontaine.

Dér. du lat. *Bonus,* et *fons.*

Bonamèn, *adv.* Bonnement; sans fiel, sans malice; sans arrière-pensée. C'est souvent un adv. explétif, sans portée: *Bonamèn dé que vous diraï?* Au fait, que voulez-vous que je vous dise ?

Dér. de *Bonus, bonâ mente.*

Bonhur, *s. m.* Bonheur; félicité; état heureux ; prospérité; chance heureuse. — *Estre dâou bonhur,* être heureux au jeu; avoir bonne chance. *Sé lou bonhur m'én vôou dire,* si le hasard veut me sourire. *Lou bonhur gn'én vôou,* le bonheur le suit, s'attache à lui. *Y-a pas bonhur qué dé canaïo,* il n'y a de bonheur que pour la canaille.

Dér. du lat. *Bona* et *hora.*

Bonjour, *s. m.* et *interj.* Dim. *Bonjournè.* Le bonjour et Bonjour ! En langued. plus qu'en fr. on distingue le bonjour du bonsoir ; on s'y trompe bien quelquefois, mais rarement. On dit *bonjour* toute la matinée jusqu'à midi, et *bonsouèr* de midi au soir. *Bonjour* et *bonsouèr* se disent soit en accostant quelqu'un, soit en passant à côté de lui, sans s'arrêter. On ne les dit guère pour prendre congé, ce qui se fait par *adiou, adiou-sias,* ou bien *vôtro,* auquel on répond : *amaï à vous,* je vous en dis autant. — *Lou bonjour à vosto fénno,* vous présenterez mes salutations à votre femme, et l'on réplique invariablement : *Y manquaraï pas, dé vosto part,* je n'y manquerai pas, de votre part.

Formé de *Bon* et de *jour.*

Bonsouèr, *s. m.* et *interj.* Dim. *Bonsouèrné.* Le bonsoir, bonsoir ! salutation du soir. — *Voy. Bonjour.* — *Aça anén, bonsouèrné.* Çà, nous partons, bonsoir ! *Dire bonsouèr,* dire adieu ; renoncer à.

Formé de *Bon* et de *souèr.*

Bôou, *s. m.* Ocre; terre bolaire. On emploie l'ocre en pain ou en motte pour marquer d'une couleur rouge ou jaune foncé les moutons qui sont destinés à la boucherie. Les bergers s'en servent aussi par coquetterie pour farder leurs plus beaux moutons, concurremment avec le vert-de-gris.

Dér. du lat. *Bolus,* bol, terre bolaire.

Bor, *s. m.* Dim. *Bourdé.* Bord ; lisière ; extrémité; rive. — *Prène sus lous bors,* prendre vers les extrémités, sur la lisière. *Siès bién dou bor,* tu es bien sur le bord.

Dér. du lat. *Ora* et du gr. Ὄρος, par l'addition du B. En allem. *bord,* m. sign.

Bordo, *s. f.* Dim. *Bourdéto.* Fétu, brin de paille ; saleté; atomes surnageant dans un liquide. — *Tiro mé aquèlo bordo,* tire-moi cette paille de l'œil, dit-on à quelqu'un qui avance une grosse hablerie. *Y-a bé dé bordos dinc aquél afaïre,* cette affaire est bien sale, bien louche.

Dér. comme le v. fr. *Ord, orde,* du lat. *sordidus,* laid, sale.

Borgne, gno, *adj.* Dim. *Bourgné,* péj. *Bourgnas.* Borgne, privé d'un œil. — C'est par le frottement du fr. qu'on a restreint le mot *Borgne* à ce sens. Il paraît certain qu'en lang. il signifie proprement : aveugle, privé de la vue, comme cela se démontre par les phrases proverbiales :

Digitized by Microsoft®

Borgne d'un ièl ; il est clair que *borgne* s'entend là pour aveugle. Une chanson fr. dit bien aussi : *Il était borgne des deux yeux. L'argén faï canta lous borgnes,* l'argent fait chanter les aveugles et non les borgnes. *D'aïcì à cént ans sérén toutes borgnes,* dans cent ans nous serons tous aveugles, nous n'y verrons plus. On appelle aussi les vers à soie *lous borgnes,* à cause du préjugé général qui veut qu'ils soient privés de l'organe de la vue. *Enquiè coumo un ca borgne,* ne peut s'entendre que d'un chat aveugle; les animaux ne pouvant beaucoup s'inquiéter de la perte d'un seul œil, qui ne fait que diminuer faiblement leur perception visuelle. *Bado coumo un borgne qu'a pérdu soun bastoù,* il crie comme un aveugle qui a perdu son bâton ; crierait-il s'il lui restait un œil ? *Siès borgne qué y vèses pas,* tu es donc aveugle pour n'y pas voir?

Dér. du bas-breton *Born,* m. sign.

Borgno, *adj. fém.* de *Borgne.* Dim. *Bourgnéto ;* péj. *Bourgnasso.* Borgne ; aveugle. Au fig. obscure. — *Ma grand-la-borgno,* ma mère-l'oie ; la traduction est exacte, mais incomplète. En fr. comme en lang., il s'agit d'une bonne vieille grand'mère, qui charme et endort les enfants par ses longs contes. Notre *gran* a la même spécialité que la *Mère-l'Oie.* Cependant il y a pour nous quelque chose de plus ; nous n'avons pas seulement recours à notre conteuse, comme on fait à l'autre, pour nous amuser ou appeler le sommeil. Lorsque quelqu'un nous poursuit ou fatigue de billevesées, de promesses auxquelles on ne croit pas, de contes à dormir debout pour tout dire, on lui jette à la figure : *ma gran-la-borgno !* ou contractivement : *ma gran !* C'est une expression d'incrédulité, de dédain, de reproche, de colère. On voit qu'il est toujours question de contes, sans quoi l'ellipse ne s'expliquerait pas, c'est comme si l'on disait : vous me débitez des sornettes, je n'en crois pas un mot. En fr. on n'emploie pas ainsi le nom de la Mère-l'Oie, c'est une lacune. Resterait maintenant à savoir quel malheureux accident rendit borgne ou pour mieux dire aveugle, notre pauvre *gran.* L'infirmité lui vint sans doute avec l'âge, et elle a toujours été si vieille ! Mais que de plus clairvoyants décident à quelle époque de sa vie *ma gran-la-borgno* perdit la vue.

Borgno, *s. f.* Canal d'entrée ou d'amont, canal de fuite ou d'aval d'un moulin à eau. C'est généralement ce passage voûté et obscur, qui commence à la première vanne de chute et se termine au canal couvert de fuite.

Dans le bas-bret. *Born ;* en ital. *Bornio,* m. sign.

Borio, *s. f.* Dim. *Bouriéto ;* péj. *Bouriasso.* Métairie ; ferme ; closerie ; domaine dépendant d'une seule et même exploitation. Comme ce mot est propre aux Hautes-Cévennes, où la propriété est fort divisée, il ne représente guère qu'un petit domaine. Le mot *Mas,* plus particulier aux Basses-Cévennes, et à un pays de plaines et de larges vallées, entraîne l'idée d'une plus large exploitation.

Borio est devenu nom pr. et s'applique à tout un quartier, où se trouvait sans doute et où il existe encore un manoir ou une ferme principale. On le traduit en fr. par *La Borie,* et quelquefois on en a fait un nom d'homme.

Dér. de la bass. lat. *Boria,* fonds de terre, maison de campagne; du lat. *boaria,* étables à bœufs.

Bos, *s. m.* Dim. *Bousquè ;* péj. *Bouscarasso.* Bois, en général, substance ligneuse dure et compacte des arbres et des arbrisseaux; forêt ; taillis; futaie. — *Apara un bos,* défendre l'entrée d'un taillis aux troupeaux. *Bos dé luno,* bois coupé dans la lunaison favorable ; dans le sens de ce préjugé qui veut qu'on coupe après la pleine lune tout le bois qui perd annuellement ses feuilles, et en nouvelle lune celui qui les conserve toute l'année *(Voy. Bartassoù). Bos coumun,* communal ou communaux, pâturages où les habitants d'une commune ont droit de pature ; dans les Hautes-Cévennes et la Lozère, communaux sur lesquels les habitants ont droit d'affouage, c'est-à-dire le droit de prendre du bois pour leur chauffage, fixé par répartition des feux. *Sèn dinc un bos ?* Sommes nous dans une forêt, au milieu des voleurs? Au fig. *Porto bièn soun bos,* il porte bien son âge, il est vert pour son âge. *Es dé bon bos,* il est bâti de bon bois, il durera longtemps. *Faïre fiò dé tout bos,* faire flèche de tout bois. *Laïssas faïre lou bos,* loc. prvb., ayez patience ; laissez pisser le mouton ; mot à mot cela signifie : attendez que le bois ait travaillé tout ce qu'il doit, qu'il ait pris le degré de sécheresse nécessaire.

Le radical *Bos,* ses composés et ses dérivés, ses diminutifs ou ses péjoratifs ont donné naissance à une famille très-nombreuse de noms propres de personnes et de lieux. Pour bien saisir les variantes des appellations modernes, il faut connaître les changements par lesquels a passé le primitif qui se trouve dans la langue celtique *Bos, bosc,* dans le germanique *Busc,* ou dans le gothique *Busche.* Suivant l'influence dominante, la bass. lat. fit : *Boscus, boscum, buscus, buschus,* avec les dim. *Boschetus, buskétus, busquetus.* Le roman disait : *Bos, bosc, boc, boisc, bosche, bou, busche,* et les dimin. *Boscal, bosquet, buchet, bosquina, boscalge, boisson, boyssalia;* en esp. portug. *Bosque, bosquete;* en ital. *Bosco* et *boschetto.*

De ces éléments se sont formées, disons-nous, bien des dénominations locales; mais le fonds était si riche, dans un pays couvert de forêts, et il prêtait si bien à une désignation, qu'il ne faut pas s'en étonner. Les altérations de langage s'en mêlant ensuite et venant à modifier les mots et les sons, à les amoindrir ou à les renforcer, il n'est pas surprenant non plus que la véritable racine des vocables soit souvent difficile à distinguer, et puisse être confondue dans ces broussailles. Nous essaierons de les retrouver sous leurs formes diverses, et sous chacun des composés ou dérivés, diminutifs et autres. — *Voy. Bruèl, Bruguiè.*

Ici notons les nuances qui retracent dans notre langue celles du primitif lui-même. Dans les noms d'homme et de lieu, se conservent très-rapprochées : *lou Bos. lou Bosc,* le Bosq (Hérault) ; *dèl-bos,* Delbos, Dalbos, Dalbosc, Dubosc

Digitized by Microsoft ®

ou Dubois, tous identiques et faits du même bois ; les composés Chalbos, *Châoudobos*, *Châoudoboï*, *Mdoubos*, Malbos, Malbosc. — *Voy.* ces mots, et autres, sans oublier ceux où la désinence particulière à notre territoire se montre, comme dans les noms : *Boussargue*, qui est identique aux premiers, et *Bussargue*. .

Bosso, *s. f.* Dim. *Bousséto*, *Boussignolo*, péj. *Boussasso*. Bosse, déviation de l'épine dorsale ou du sternum; enflure causée par une contusion ; en général, toute excroissance contre nature. — *Rounla sa bosso*, rouler sa bosse, voyager de tous côtés en exerçant différentes industries interlopes. *Faïre* ou *sé ficha uno bosso*, manger et boire avec excès. *Sé ficha uno bosso dâou rire*, rire à ventre déboutonné, ou mieux dans le même sens : *Crèba dâou rire ;* ces trois locutions sentent fortement la langue verte. *Sés fa uno bosso âou front*, il s'est fait une contusion au front, qui s'enfle.

Dér. du celt. *Boss*, ou du gr. Φύσσα, enflure.

Boto, *s. f.* Péj. *Boutasso*. Botte, chaussure de cuir qui couvre le pied, la jambe et quelquefois le genou. — *Coumo vaï la boto ?* comment va votre santé ?

Emp. au fr. En celt. *Bot*, pied.

Bou, *s. m.* Dim. *Bouté*. Bout; fin, extrémité, reste de quelque chose; brin. — *Fiou à dous bous, à trés bous*, fil à deux ou trois brins. *Sèn pa'ncaro âou bou*, nous ne sommes pas encore au bout, à la fin; nous n'avons pas fini. *Tout sé vëïra âou bou*, nous verrons bien à la fin du compte. *Lou téne pér un bon bou*, j'ai mes sûretés avec lui; je le tiens par un bout qu'il n'essaiera pas de rompre.

Lou bou dâou mounde, terme de charcutier, l'intestin *cæcum*, boyau fermé naturellement d'un côté, dans lequel on ensache de la viande de porc hachée dont on fait une sorte de mortadelle : c'est cette mortadelle qu'on appelle *bou dâou mounde*.

Dér. du celt. *Bod*, fond, extrémité, ou du gr. Βυθός, fond, profondeur.

Bou, *s. m.* Papillon mâle des vers à soie. Plusieurs femelles pouvant être fécondées par un même mâle, il y a intérêt à prendre pour le grainage plus de femelles que de mâles ; à cette fin, lorsqu'on choisit les cocons qui doivent servir, on donne la préférence à ceux qui sont bien formés, qui sont les plus durs, parce qu'il est à supposer qu'ayant plus de soie, il faut admettre que les papillons qui en proviendront seront plus robustes; on reconnaît ensuite ou on croit reconnaître les mâles dans les cocons à forme plus allongée, plus pointue aux extrémités, mais souvent on se trompe à ce triage dont les données sont peu précises. C'est du reste un mauvais procédé et une économie mal entendue que de choisir trop peu de mâles pour le nombre des femelles que l'on élève; car le plus souvent la mauvaise qualité de la graine est due à sa provenance de mâles épuisés. Il est prudent de calculer seulement deux femelles pour un mâle; mais l'usage contraire est malheureusement suivi par les spéculateurs, surtout depuis l'extension que cette industrie a prise. Quand il sera possible d'échapper à tous les inconvénients des grainages faits au hasard, et que chaque éducateur éclairé par l'expérience et soigneux de ses intérêts, voudra lui-même avec intelligence surveiller cette opération délicate, en y mettant l'importance qui convient, peut-être la solution du problème si intéressant pour nos contrées aura-t-elle fait un pas de plus.

Bou, *s. m.* Figue-fleur, ou figue précoce, que le préjugé donne pour mâle à la figue franche. C'est cette idée qui lui a fait donner le nom de *Bou*, bouc, qui est typique du genre mâle.

Bou, *s. m.* Péj. *Boucas*, *Boucaras*. Bouc, mâle de la chèvre, *Capra hircus*, Linn. Mammifère de la fam. des Ruminants. Se prend aussi pour : outre à vin faite d'une peau de bouc, dont le poil est tourné en dedans. — *Es coufle coumo un bou*, il est enflé comme une outre; ou au fig. il a le cœur gros, de colère ou de chagrin.

Dér. du celt. *Buch*, d'où le bas-bret. *bouch*, le gallois *bwch*, le saxon *bock*, dans la bass. lat. *buccus*.

Boubâou, *s. m., n. pr.* de lieu. Boubaux, Saint-Martin-de-Boubaux, hameau de la commune de Lamelouze, arrondissement d'Alais.

Dér. de *Bou*, bon, dialecte lozerot, ou peut-être de *bos*, en lat. *buschus*, bois, avec apocope, et de *bâou*, haux, par substitution du *v* en *b*, lettres identiques, *vaux*, *val*, anc. fr., *vâou*, lang., vallon, vallée ; d'où bon vallon ou vallon boisé. Les noms analogues seraient : Belval, Belleval, Beauvalon, ou Bonval, Bonneval, noms d'homme ; Bonnevaux, canton de Génolhac, arrondissement d'Alais.

Boubo, ou **Bouboù** ! *interj.* Dim. *Boubéto*, *bouboù*. Terme d'enfant ou de nourrice. C'est le baragouinage de l'enfant qui demande à boire. On sait qu'à cet âge où peu de syllabes sont encore connues, on ne s'attache qu'à quelques consonnes qui frappent davantage la mémoire, en y joignant une voyelle quelconque, et on en fait une réduplication de la syllabe retenue pour la rendre plus sensible. L'enfant ne se rappelle pas de tout le mot *béoure*, mais le *B* l'a frappé comme le son de la diphthongue *ou*, il en fait *boubo* et *bouboù*, de même qu'il a créé *papa*, *poupo*, *tété*, etc. Les grands enfants qui sont auprès de lui, et qui devraient toujours le ramener à la prononciation du mot propre pour l'y façonner, au lieu de cela, abondent dans son sens et se plient à son vocabulaire. La nourrice ne manque jamais de lui dire : *Vos boubo, vos dé bouboù*, au lieu de prononcer le mot *béoure*, qu'il comprendrait évidemment, puisque c'est lui qui a formé par analogie son *boubo*. S'il ne le répète pas exactement, ce n'est pas faute de l'entendre ni d'en faire l'application, mais plutôt d'être exercé aux procédés labiaux et autres qui sont nécessaires à la prononciation. Il est bien entendu que, par cette raison, le dim. *Boubéto* n'est jamais employé que par les nourrices et les bonnes, jamais par leur poupon lui-même, qui aurait aussitôt fait de dire *béoure*, s'il pouvait varier et articuler plusieurs syllabes avec changement de consonnes.

Digitized by Microsoft ®

Boubeurado, *s. f.* Péj. *Boubouradasso.* Vapeur chaude et étouffante qui s'exhale d'un endroit chaud et enfermé; étuve.

Onomatopée exprimant le bruit d'une eau qui bout à gros bouillons: bou! bou! répété.

Boucan, *s. m.* Boucan; bruit; vacarme; tintamarre; bruit d'une rixe.

Ce mot, qui est importé, comme son homonyme fr., de l'idiome des Caraïbes, signifie le mode et le lieu de la préparation des viandes qu'on boucane ou qu'on fume. Il a donné naissance au v. boucaner et au s. boucanier, appliqués d'abord aux Indiens qui boucanaient à la fumée des viandes de bœufs sauvages, dont ils faisaient commerce. Plus tard, ce commerce d'échange innocent et primitif fut délaissé par les sauvages, qui travaillaient plus directement et qui se firent flibustiers. De toutes les nations leur vinrent des compagnons : c'étaient bien les plus grands tapageurs et les plus mauvais garçons du monde. Le mot originaire dévia de son acception primitive, et il reparut comme synonyme de tapage tumultueux, vacarme, et caractérisa ainsi les boucaniers, faiseurs de boucan, tapageurs et querelleurs. — *Voy. Bousin.*

Après cela, comme l'étym. a des ressources, elle a fourni dans le celt. *Bocan,* impudique, qualification encore très-applicable à ce genre de tapageurs, et dans le gr. Βοκάνη, instrument de tapage par excellence, qui les caractérise aussi.

Boucarlè, *s. f., n. pr.* de rue et de quartier, qui signifiait dans l'origine Boucherie, inscrit aujourd'hui sous le nom fr. de Bouquerie.

Dans les premiers temps de l'émancipation des communes, les différentes corporations des arts et métiers adoptaient des rues et des quartiers particuliers, soit par ordre de leurs syndics, soit que l'autorité consulaire voulût détruire tout privilége de quartier en obligeant tous les exploitants d'une même industrie à s'établir dans une même rue. — *Voy. Fabrarìè, Frucharìè, Pèiroularìè, Sabatarìè, Tèïssarìè,* etc.

Bouquarìè, dérivant de *bou,* bouc, *bocaria,* dans la bass. lat., désigne le lieu où l'on tuait les boucs et où l'on en préparait la chair, où l'on tenait boutique pour la vendre. Or il semble extraordinaire que la viande des boucs et des chèvres fût le principal objet du commerce des boucheries; cependant le doute est difficile quand on se rend compte des mots boucher et boucherie, et quand on trouve dans la charte d'Alais de l'année 1200, écrite en langue vulgaire, ce curieux passage :

Et nomnadamenz disem que en carreiras publigas o em plassas li boquier o li altre maselier lo sanc delz bocz non jeton ni escampon, ni las butladas o altras causas pudenz, ni aucizon los bocz emplassas; e aizo vedam a totz homes.

« Nous défendons expressément aux bouchers de jeter ni répandre le sang des boucs dans les rues publiques ou sur les places, non plus que les intestins ou autre chose fétide, qu'ils ne puissent non plus égorger les boucs sur les places; et ceci nous le défendons à tout le monde. »

Il paraîtrait cependant qu'au moyen âge il existait deux sortes de bouchers, les uns dits *boquiers,* les autres *maseliers,* du lat. *macellarius.* Sauvages nous dit que ce dernier nom appartient à un autre dialecte. Néanmoins dans la charte de 1200 nous voyons les deux noms en usage à Alais, en rapprochant l'article que nous venons de citer de celui-ci :

Establen que tuit li maselier una regada en lan juron sobrelz quatre evangelis de Deu quezel masel defra la vila dalest lur etient en alcuna guisa carn de moria ni polrida o dautra guisa mortalz non vendran; cant verre vendran o aret o trola digon o al comprador, iasia aisso que non li o demant; de feda si hom non li a demanda non son tengut de dire nomnadamenz. Creissem que las carnz non sion tengudas en aigo, en aici que las vendant polridas per bonas; e si en contra aizo fasion li seinnor metan lur pena.

« Nous ordonnons que tous les bouchers, une fois par an, jurent sur les quatre Evangiles de Dieu, que dans la boucherie ou dans la ville ils ne vendront sciemment aucunes viandes passées, ni pourries, ni provenant de bêtes mortes de maladie. Quand ils vendront verrat, bélier ou truie, ils devront en prévenir les acheteurs, même sans qu'on leur demande; s'il s'agit de brebis, ils ne seront tenus de le dire qu'en tant qu'ils en seront requis expressément. Nous ajoutons qu'ils ne tiendront point les viandes dans l'eau afin de vendre ainsi pour bonnes celles qui seraient pourries, et s'ils se mettent en contravention ils seront punis par leurs seigneurs. »

Il existait donc des états distincts et par le genre de leur commerce, et par le quartier de leur réunion en confrérie, puisqu'à Alais il y avait une rue appelée *Boucarìè,* et une autre nommée *Mazèl-vièl.* Il faudrait en conclure que les *boquiers,* bouchers, ne vendaient que de la chair de bouc, chèvre et chevreau, qui était sans doute plus estimée que de nos jours, et les *maseliers* toute autre espèce de viande, comme mouton et porc.

On pourrait tirer une autre induction du rapprochement de nos deux citations. On y voit qu'il est défendu aux bouchers d'égorger les boucs dans les rues et places et d'y jeter le sang ; mais on ne retrouve pas la même prohibition faite aux *maseliers* pour les béliers, verrats ou truies. D'où on pourrait penser, à notre avis, que les *boquiers* égorgeaient toutes sortes de bêtes comprises dans l'expression générique *boucs,* et que les *maseliers* n'étaient que des espèces de revendeurs de viande de basse qualité, qu'ils auraient achetée des particuliers ou des gens de la campagne. Ce qui confirme cette idée, c'est leur serment de ne pas vendre, *à leur escient,* de la viande de bêtes mortes ; il est évident que, s'ils avaient égorgé eux-mêmes, ils n'auraient pu être dans le doute si leur viande appartenait ou non à une bête morte. Une seconde considération, qui corrobore cette idée, est puisée dans l'étym. de *maselier: macellarius* signifie moins boucher que marchand de viande; en outre *macellum* signifie halle, étalage de denrées, étal de boucher; enfin *macellus* est le dim. de *macer,*

Digitized by Microsoft®

maigre. De tout cela on pourrait conclure que le *maselier* n'était que le revendeur, l'étalagiste de viandes maigres, de moindre qualité, et destinées à la classe la plus pauvre ; les *boquiers,* bouchers, étaient au contraire à peu près ce qu'ils sont de nos jours.

Boucaru, udo, *adj.* Péj. *Boucarudas.* Lippu ; qui a de grosses lèvres. Ce mot, qui n'est plus dans le dialecte, est resté nom pr. d'homme.

Boucha, *v.* Tirer une boule, débuter une boule ; terme du jeu de boules. On lance de loin pour cet effet une boule contre celle qu'on veut débuter, éloigner du but; si elles sont d'un poids égal et qu'on tire juste, la boule lancée perd tout mouvement et le communique à l'autre, qui part au loin, tandis que la première occupe exactement la place qu'elle a usurpée, par droit d'adresse : c'est ce qu'on appelle : *tira'n plaço,* qui s'emploie aussi au fig. — *Voy. Tira.*

Boucha ne se dit au sens de *boucher (tapa)* qu'au part. pass. et figurat. : *és boucha,* il est bouché, il a l'intellect fort obtus.

Dér. de *Bocho.*

Bouchar, ardo, *adj.* Dim. *Bouchardé,* péj. *Bouchardas.* Sale ; malpropre ; barbouillé au visage ; mouton marqué de noir ou de brun sur le museau ; un bœuf ou un mulet, portant au museau une couleur noire ou différente de celle du corps, reçoivent aussi cette dénomination.

Dér. de *Boucho,* ou de *bouquo.*

Bouchardije, *s. f.* Saleté; malpropreté ; crasse sur la figure.

Boucharié, *s. f.* Boucherie; abattoir public ; boutique où l'on vend de la viande. — *Voy. Boucarié.*

Bouchè, *s. m.,* au fém. *Bouchèïro,* dim. *Bouchèïroù.* Boucher. — *Voy. Boucarié.*

Bouchin-Cabro, *s. m.* Barbe-bouc, salsifis des prés, à fleur jaune, *Trapopogon pratense,* Linn., de la fam. des Composées chicoracées. Les gamins sont très-friands au printemps de cette plante dont ils sucent chaque jointure au nœud de sa tige, qui a un goût douçâtre.

Dér. du lat. *Barbula-hirci,* d'où *bouchin-barbo,* et la corrup. *bouchin-cabro.* En ital. *Barba-di-becco ;* en esp. *Barba-de-cabron.*

Bouchi-tè ! *interj.* Cri ou plutôt commandement adressé à la chèvre. Il équivaut à Halte-là ! et s'emploie lorsque cet animal se dresse contre un arbre pour le brouter, ou quand il prend quelque direction dangereuse. Comme cet appel est toujours accompagné d'un coup de pierre, l'animal ne se trompe guère sur sa signification.

Dér. de *Boucho.*

Bouche, *s. f.* Dim. *Bouchéto ;* péj. *Bouchasso.* Chèvre. (*Voy. Cabro.*) *Boucho* est le fém. de *Bouc,* et l'ancien nom de la chèvre en langue d'Oc.

Boucouïran, *s. m., nom pr.* de lieu. Boucoiran, commune du canton de Lédignan, arrondissement d'Alais, sur la route de Nimes à Alais, et sur le chemin de fer qui traverse sous un tunnel le rocher que domine son vieux château.

Sauvages le fait dériver de deux mots gr., Βοῦς, bœuf et Κοῖρος, porc. On pourrait trouver une autre racine qui paraîtrait s'accommoder davantage aux allures du pays. Rarement on a emprunté chez les Grecs pour formuler le nom des bourgs qui se fondaient dans les Gaules, excepté peut-être pour quelques-uns qui pourraient remonter à la colonisation phocéenne. Il est plus naturel de supposer qu'on a pris dans l'idiome vulgaire, surtout alors que les racines s'en présentent si aisément dans deux mots de l'ancien comme du nouveau languedocien : *bou* ou *bouc,* qui signifie bouc, et *ouïre,* outre de bouc. La désinence *an,* qui est la traduction littérale du lat. *anus, anum,* dérivée du suffixe celt., signe de la descendance, de la propriété, de la provenance, indique le sens et la signification à donner au mot qui lui est attaché ; ici *Bouc-ouïr-an* veut dire : lieu des outres de bouc, où l'on fabrique des outres de bouc. — *Voy.* l'article *Argue,* et *An,* suff.

Sauvages a commis une erreur en écrivant à la française le prétendu *Cóiros* venant du gr. Le mot porc se dit bien *cóiros ;* mais en gr. l'orthographe veut qu'on mette Χοῖρος par un X et non Κοῖρος, par un K: différence qui détermine le sens. Dans le mot *Boucouïran,* d'ailleurs, pas la moindre trace du *ch,* qui aurait été conservé, si la version de notre savant lexicographe eût été admissible.

Boudéfla, *v.* S'enfler ; se gonfler, se boursouffler. — *Aquò faï boudéfla las bouquos,* cela fait enfler les lèvres. *Las figos boudéflou,* les figues commencent à tourner en maturité ; elles se gonflent.

Boudéfle, éflo, *adj.* Péjor. *Boudéflas, asso.* Enflé ; gonflé ; bouffi ; boursoufflé ; gros. Au prop. et au fig.

Boudifla, *v.* S'enfler ; former des vessies, des cloches, des ampoules ; enlever. — *Moun dé boudiflo,* mon doigt s'enfle ; il me vient au doigt une ampoule, une cloche.

Boudiflo, *s. f.* Dim. *Boudifléto,* péjor. *Boudiflasso.* Vessie urinaire ; vessie de porc, qu'on conserve gonflée de vent pour l'appliquer comme dessiccatif ; cloche ; ampoule ; élevures sur la peau ; bulles formées par de grosses gouttes de pluie en tombant dans l'eau.

Dér. comme les précédents, du celt. *Bot,* crapaud, bass. lat. *botta,* en ital. *bodda ;* et du lat. *inflare, flare in,* souffler dans.

Boudignièïro, *s. f.* Boudinière ; charcutière qui va dans les maisons particulières faire l'assaisonnement des viandes salées de porc, qu'il est d'usage d'égorger pour la provision de l'année.

Dér. de *Boudin.*

Boudin, *s. m.* Boudin, boyau rempli d'un mélange de sang de porc, d'herbes et de graisse. — *Nous pourtan pas dé boudin,* nous n'en sommes pas aux civilités ensemble ; nous sommes brouillés ; il y a des motifs d'inimitié entre nous. Cette loc. prvb. est fondée sur l'usage local qui veut

Digitized by Microsoft®

que lorsqu'on égorge un porc, ce qui a lieu dans chaque maison de paysan et presque dans toutes les familles bourgeoises, on envoie un plat de boudin à ses parents, à ses amis et à tous ceux auxquels on veut témoigner affection ou reconnaissance. *Aquò's cla coumo dé boudin,* c'est clair comme la bouteille à l'encre; tout cela est fort obscur.

Dér. de la bass. lat. *Botulus* ou *botellus.*

Bou-Dieu ! *interj.* Bon-Dieu ! exclam. de surprise, d'étonnement, qu'on place à tout propos, et qui survient un peu partout, au commencement, au milieu ou à la fin d'une phrase. — *Bou-Diou ! qu'és bèl,* Bon Dieu ! qu'il est grand. *Dé qué voulés faïre, Bou-Diou !* Que voulez-vous faire, grand Dieu !

Altération de *Bo,* bon ; euphoniquement traduit en *bou.*

Boudoli, *s. m.* Petit homme; bout d'homme; nabot ; enfant gros et court, replet et joufflu.

Dér. de *Bou,* bout, et *oli,* huile, comme terme de comparaison à une outre à huile, qui a les mêmes dimensions et une sorte de ressemblance de conformation.

Boudoufle, *s. m.* Péj. *Boudouflas.* Gros-bouffi ; gros joufflu ou pansu ; bouffe-la-balle, dans l'argot populaire.

Ce mot est synonyme de *Boudèfle,* proche parent de *boudoli,* descendant plus ou moins direct de *boudiflo* pour l'étym.

Boudougna, *v.* S'élever; s'enfler; grossir. La différence avec *Boudifla,* est que l'enflure exprimée par ce dernier est censée remplie d'eau ou d'air; dans celui-ci l'enflure est produite par une contusion, d'où résulte une bosse, une bigne, en v. fr.

Dér. de *Boudougno.*

Boudougno, *s. f.* Dim. *Boudougnéto,* péjor. *Boudougnasso.* Bosse, enflure, bigne, produites par un coup, par une contusion ou par l'engorgement d'une glande ; loupe, tumeur, excroissance charnue.—Il vient de pareilles tumeurs à certains arbres, au chêne et au châtaignier principalement.

Paraît un augm. de *Bougno.* — *V.* c. m.

Dér. du gr. Βουνός, élévation.

Boudousquo, *s. f.* Epiderme de certains légumes; écale, écorce, coque de certains fruits; pellicule qui reste souvent adhérente dans les rugosités de la châtaigne sèche ou blanchie; efflorescence du vin en bouteille; dépôt de lie au fond d'un vase ; éclaboussure de boue. — *Manquo pas boudousquo din tout aquò,* toute cette affaire est bien sale.

Dér. peut-être du gr. Βόρβορος, bourbe.

Boudroun, *s. m.* Terme de maçon. Bigue de bois qui sert à soutenir les planches d'un échafaudage, soit lorsqu'elle est posée transversalement aux poutres principales, soit lorsqu'elle s'enfonce dans l'épaisseur des murs, ce qui arrive lorsqu'on est parvenu à une élévation telle qu'on ne peut plus échafauder ni sur des poutres maîtresses, ni sur des étançons.

Formé de *Bou-dé-roun.*

Boudufo, *s. f.* Toupie, sabot, bourdat ; jouet d'enfant. — *Voy. Bdoudufo.*

Bouésaje, *s. m.* Charpente d'un couvert ; boiserie, ouvrage de menuiserie ; boisage, tout le bois dont on s'est servi pour boiser ; parquetage.

Dér. de *Bos.*

Boufa, *v.* Souffler; être essoufflé ; siffler; refuser avec dédain ; manger avec avidité, avec excès ; dévorer. — *Boufa coumo un lètrou,* souffler comme un lézard, souffler de fatigue; le lézard, quand il est aux abois, rend une espèce de son comme le vent d'un soufflet. *Laïssas un pdou boufa à la mountado,* donnez le temps de souffler à la montée. *Mé boufè d'uno lègo,* il repoussa au loin mes propositions. *Un pdoure diable tout lou boufo,* un pauvre hère est mal accueilli partout. *L'douro boufo,* le vent souffle. *Aguè lèou boufa tout soun fdoure,* il eut bientôt dévoré sa fortune. *Boufes pas,* ne souffle pas; chut! silence !

Onomatopée du bruit qu'on fait en soufflant ; en allem. on dit *puffen,* gonfler les joues pour souffler. L'étym. peut s'appliquer à un homme qui est essoufflé, ou qui se gorge la bouche en mangeant avidement.

Boufaïre, *s. m.* Goinfre ; gros mangeur ; vorace; au fig. prodigue, mangeur.

Dér. de *Boufa.*

Boufar (Gran), *s. m.* Bouffard, maître-souffleur dans une verrerie, celui qui souffle les grands vaisseaux, tels que dames-jeannes, alambics, matras.

Dér. de *Boufa.*

Boufarèl (Anjou-), *s. m.* Ange bouffi, gros bouffi, par comparaison aux têtes d'anges isolées qui sont toujours joufflues, et aux figures du vent, que les peintres représentent comme les têtes d'anges et que le peuple confond avec elles. — *Sémblo un anjou-boufarèl,* il ressemble à un ange bouffi.

Dér. de *Boufa.*

Boufé, *s. m.* Dim. *Boufétoù.* Enfant joufflu et nabot; gros petit joufflu ; fort ressemblant au *boudoli.*

Dér. de *Boufa.*

Boufèlo, *s. m.;* au fém. *Boufèlésso.* Dim. *Boufélòu.* Gros-enflé; gros bouffe-la-balle, surnom familier que l'on donne aux hommes d'un embonpoint excessif. Le dimin. ne s'applique pas à un homme moins gros que le premier, mais d'ordinaire au fils de celui qui est surnommé *Boufèlo,* quelle que soit d'ailleurs sa constitution ; de même pour le fém. *Boufèlésso.* Cet usage de faire participer les femmes et les enfants aux sobriquets de leur mari et de leur père est très-fréquent chez le peuple, surtout chez celui des communes rurales.

Dér. de *Boufa* ou de *boudifla.*

Boufés, *s. m. plur.* Dim. *Boufétés ;* péjor. *Boufétasses.* Soufflet à feu, instrument pour souffler.

Dér. de *Boufa.*

Boufiga, *v.* Se boursouffler ; se couvrir d'ampoules ;

Digitized by Microsoft ®

s'élever en pustules, en vessies, avec inflammation, telles que les produisent les piqûres d'abeilles, de moucherons, et le frottement des orties, ou les brûlures.

Dér. de *Boufa*.

Boufigo, *s. f.* Dim. *Boufiguéto*, péjor. *Boufigasso*. Vessie; cloche; ampoule; pustule; échauboulure; boursoufflure.

Dér. de *Boufa, boufiga*.

Boufo, *s. f.* Balle du blé; gousse ou pellicules des légumes.

Dér. de *Boufa*.

Boufo, *adj. fém.*, inusité au masc. *Boufe*. Creuse; vermoulue; stérile, appliqué à une femme. — *Nose boufo*, noix vide, qui chante creux, parce que l'amande est desséchée. *Fénno boufo*, femme stérile.

Dér. de *Boufa*.

Boufo-fiò, *s. m.* Petit bonhomme; enfant chétif et petit, toujours au coin du feu; gratte-cendre : le pendant au masc. de Cendrillon.

Boufo-la-balo, *s. m.* Bouffe-la-balle. Il a beaucoup de rapport avec *Boufèlo*; seulement celui-ci exprime plus particulièrement l'embonpoint de la figure, de grosses joues et une petite bouche; celui-là est instantané d'application et ne sert jamais de sobriquet. Le fr. d'argot pop. et fam. dit bouffe-la-balle, qu'il paraît avoir emprunté au lang.; car que signifie en fr. le mot bouffe? tandis que *boufo*, 3me pers. indic. prés. du v. *Boufa*, indique quelqu'un qui souffle et qui, pour ce faire, enfle ses joues.

Boufoun, *s. m.* Bouffon; plaisantin; gaudrioleur; facétieux; farceur; goguenard. — *Boufoun coumo un céndriè*, loc. prvb., mot à mot : bouffon, plaisant, farceur comme un cendrier. Voilà un de ces dictons capable de déjouer les plus subtiles et les plus sagaces explications. Est-ce une antiphrase? c'est probable, car on ne dit cela que de quelqu'un passablement refrogné, nullement rieur ou qui plaisante à la façon des fossoyeurs d'Hamlet. Mais le cendrier est-il l'emblème de la tristesse, l'image de la morosité? peut-être; surtout lorsqu'on se le représente avec ses débris de charbon noirci et sa couleur grise, sans étincelles, sans flamme. Puis n'est-ce pas de cendres qu'on se couvrait dans les jours de deuil; et le premier mercredi du Carême, le *Memento homo*, avec ses cendres, ne vient-il pas rappeler les pensées graves et solennelles de notre néant? La locution peut avoir été créée par toutes ces comparaisons. Le contraste serait parfait. Le fr. a dans le même sens : gai comme les portes d'une prison. Les deux phrases, en lang. et en fr., veulent dire : aussi peu gai que possible, ce qui approche beaucoup de triste, et le dépasse souvent quand il s'y mêle tant soit peu d'ironie. Donc contre-vérité.

Boufoun, comme son correspondant fr. et l'ital. *buffo*, vient du nom des anciens bouffons de cour, dont le premier emploi a été celui de grimacier; la principale de leurs grimaces consistait à s'enfler les joues et à rouler les yeux, ce qui donne au mot la même dérivation qu'au verbe *boufa*.

Boufouna, *v.* Bouffonner; dire ou faire des plaisanteries; mais particulièrement railler, amuser les autres aux dépens de quelqu'un; goguenarder.

Dér. de *Boufoun*.

Boufounado, *s. f.* Bouffonnerie; plaisanterie presque toujours mauvaise; farce qui excite à rire.

Dér. de *Boufoun*.

Boufounaïre, aïro, *adj.* Péj. *Boufounaïras*. Railleur; mystificateur; mauvais plaisant.

Bougéroun, ouno, *adj.* Matois; luron, petit coquin. Dimin. et lénitif d'une expression plus énergique; comme qui dirait en fr. d'argot mitigé : un bigre. C'est là un de ces mille *mezzo-termine* que le lang. emploie volontiers pour faire accorder ce qu'il doit à l'énergie d'une qualification avec son respect pour la pudicité du langage. Dans *bougéroun*, du reste, l'adoucissement n'est pas seulement dans le terme, il est aussi dans la pensée : il n'y a rien d'insultant dans cette épithète, et la signification que nous lui donnons est exacte. Les Italiens disent aussi en langage trivial *bugiarone*, évidemment un dim. de *bugiardo*, menteur. Il est d'autant plus probable que notre *bougéroun* est emprunté à l'ital. que nous le croyons vulgarisé chez nous depuis seulement que les chaudronniers napolitains, les *tabrasaïres* (*V.* c. m.), nous ont apporté leur *bugiarone*. Il a été au surplus très-bien accueilli comme lénitif du gros mot que nous n'écrivons pas ici, et qui a bien quelques autres variantes, toutes en dimin. classés et usuels.

Bougnas, *s. m.* Vieux tronc d'arbre noueux, tels que ceux qui sont charriés et délaissés par les inondations. Au fig. grosse et vilaine tête.

Augm. et péjor. de *Bougno*.

Bougnè, *s. m.* Débris noueux d'un arbre; petite souche.

Dimin. de *Bougno*.

Bougnéto, *s. f.* Beignet, sorte de pâtisserie cuite à la poêle avec de l'huile; tache produite par un corps gras.

Dér. de la même source que l'ital. *Bugna*, tumeur, enflure, parce que les beignets sont une pâte boursouflée.

Bougno, *s. f.* Dim. *Bougnéto*, péj. *Bougnasso*. Souche d'arbre, particulièrement la partie noueuse du tronc où sont attachées les racines; bigne; bosse; enflure; glande; contusion; meurtrissure. — *Voy. Boudougno*.

Dér. de l'ital. *Bugna*, bosse.

Bouï, *s. m.* Buis, *Buxus semper virens*, Linn., arbrisseau de la fam. des Euphorbiacées, commun dans nos montagnes. Cet arbuste, qui fournit un très-bon engrais, est fort en vénération dans le pays. On prétend qu'il fume un champ pour trois années, suivant ses divers degrés de putréfaction : il fume la première année avec ses feuilles, la seconde avec l'écorce, la troisième avec le bois.

Dér. du lat. *Buxus*, du gr. Πύξος, buis. — *Voy. Bouïssiëïro*.

Bouïargue, *s. m., n. pr.* de lieu. Bouillargues, commune dans le canton et l'arrondissement de Nimes. Il est fait

Digitized by Microsoft ®

mention de ce village dans de vieilles chartes sous le nom de *Bollanicæ* et *Bolhanicæ, villa de Bolhanicis.*

Nous aurions à répéter, à propos de l'étymologie de ce nom, ce que nous avons dit dans l'art. *Baïargue.* (*V.* c. m.) Tous ces villages ou hameaux, si nombreux dans le Gard et dans l'Hérault, ne nous semblent pas avoir eû nécessairement pour parrains des Romains d'origine auxquels on attribue leur fondation, sans autre preuve qu'une ressemblance de noms et sur une fausse interprétation de la finale *argue.* Parce qu'un Romain inconnu se sera appelé *Bolanus,* qu'un certain Vettius Bolanus aura été consul avec Calpurnius Piso, en l'an III de l'ère chrétienne; que même Cicéron aura eu un ami de ce nom, et qu'il parle dans une lettre à Quintus, son frère, d'un domaine près de Rome qu'il nomme *Bouillanus,* ce n'est pas une raison pour admettre que *Bouïargue, Bouillargues, Bolhanicæ,* tire sa dénomination de cet illustre personnage, non plus que de quelqu'un de ses clients ou descendants établi dans les environs de la colonie nimoise. Il est moins superbe, mais certainement plus sûr, de prendre l'origine du nom dans le lat. *bovilia,* étables à bœufs, de *bos, bovis,* qui a donné à notre dialecte *bïòou,* bœuf, *bouïè,* bouvier; au prov. *buòou ;* au roman *bouières, bouvières, bovières,* terres laissées en jachère pour servir de pâturage aux bœufs. Ainsi on trouverait à ranger dans la même famille, comme l'a fait le latin, qui se connaissait en traduction, en les désignant par le nom analogue *Bovilhacum* ou *Boviliacum,* les identiques correspondants à *Bouïargue, Bolhanicæ : Bouillac* (Aveyron, Dordogne, Gironde, Tarn-et-Garonne); *Bouillas* (Gers, Lot-et-Garonne); *La Bouille* (Seine-Inférieure); *Bouillé* (Maine-et-Loire); *Bouilly* (Aube); *Bouvine* (Nord); *Bovelles* (Somme); *Boves* (Somme); *Bova,* en Calabre; même *Bovaca,* dans la Colombie; car la racine, la même pour tous, est tirée du nom de l'animal le plus utile à l'agriculture. A *Bouïargue,* ce nom est parfaitement en situation.

Bouïda, *v.* Vider; faire écouler d'un lieu, d'un vaisseau, d'un sac ce qui le remplit; enlever; ôter; éloigner.

Dér. du lat. *Viduare.*

Bouïde, bouïdo, *adj.* Vide; qui ne contient rien; qui n'est rempli que d'air.

Dér. du lat. *Viduus* ou *viduatus.*

Bouïèn, ènto, *part. prés. du v. Boulì.* Bouillant, qui bout; au fig. qui a beaucoup de vivacité, d'ardeur; colérique; prompt; violent. — *Aigo bouïènto,* de l'eau bouillante. *Ase-bouïèn.* (*Voy. Ase.*) *Sès trop bouïèn,* vous êtes trop vif, trop pétulant.

Dér. de *Boulì.*

Bouïno, *s. f.* La gent bovine, l'espèce bovine; viande de bœuf ou de vache. — *Léngo-bouïno.* — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Bovis,* génitif de *bos.*

Bouïo-baïsso, *s. f.* Matelote à la provençale; espèce de ragoût ou de potage que l'on fait avec du poisson bouilli, assaisonné à l'ail.

Les étymologistes provençaux, les plus compétents pour un mot qui leur appartient, lui donnent une dérivation du sens même des mots dont il est formé : il bout, baisse; c'est-à-dire : descends la marmite, le potage bout. Et servez chaud!

Bouïoù, *s. m.* Peson d'une balance; boulon, contre-poids mobile d'une romaine.

Dér. du lat. *Bulla.*

Bouïoun, *s. m.* Bouillon; décoction de viandes ou d'herbes; consommé. — *Un bon bouïoun, aquò remonto,* un bon consommé, rien de mieux pour restaurer.

Dér. de la bass. lat. *Ebullium,* fait du lat. *bullire,* parce que c'est par l'ébullition qu'il se prépare.

Bouïoun-blan, *s. m.* — *Voy. Alapas.*

Bouïra, *v.* Bourrer, charger de coups; frapper quelqu'un à coups redoublés, comme l'on fait sur le corps soufflé d'un bœuf pour en détacher la peau.

Dér. du gr. Βοῦς, bœuf.

Bouïril, *s. m.* Ventre; bedaine; grosse panse; panse de bœuf.

Même étym. que *Bouïra.*

Bouïssèl, *s. m.* Boisseau, mesure de capacité qui contient le quart de la carte, le huitième de l'émine, le soixante-quatrième de la salmée, d'après nos anciennes mesures; en mesure métrique, il contient 3 litres 125. Il est aussi mesure de superficie et vaut 1 are 25 centiares.

Dér. de la bass. lat. *Bussellus.*

Bouïssièïro, *s. f.* Terrain couvert de buis; taillis de buis.

Ce mot est un nouvel exemple de l'analogie qui existe entre les désinences celtiques et les finales latines et plus tard romanes, ou en langue vulgaire qui les traduisait. Le primitif final était certainement *ac* ou *ec,* marque de la collectivité, que le lat. a rendu par *etum,* et que le lang. exprime par *ièïro* : *beuzac, beuzek, buxiacum,* forme celtique; *buxetum,* forme latine; *bouïssièïro,* forme languedocienne, signifient également lieu couvert de buis, comme le fr. bussaie, bussières, Buxières, n. pr., et Bussières (Seine-et-Marne), Bussiares (Aisne), Boussières (Nord), Bouxières (Meurthe). (*Voy.* l'art. *Argues, An, Ièïro,* etc., suff.) Ces affinités sont les plus directes; mais la prononciation de l'*u* en *ou,* l'altération de la voyelle double elle-même *ou* et celle de la voyelle *o* de *bos,* bois, les traductions employées dans la bass. lat. passées dans le roman et enfin dans le languedocien, rendent souvent très-mal aisée l'application pour distinguer s'il s'agit d'un lieu couvert de bois ou seulement couvert de buis. Il faut toujours citer, d'après Sauvages, les n. pr. Boissier, La Boissière, Montboissier, etc., comme dérivés de *bouï,* buis, qui a formé le masc. *bouïssiè* et le fém. *bouïssièïro.* Il est certain que dans notre dialecte la prononciation mène droit à cette étymologie. Il faut en dire autant de *La Bouïssièïro,* La Boissière, communes de Bez et Esparon, et communes de Malons et Elze, de *Bouïssièïros,* Boissières, commune du canton de Sommières,

Digitized by Microsoft®

arrondissement de Nimes, et sans doute du nom de *Bouïssé*, Boisset, *Buxetum*, commune du canton d'Anduze, et hameau de la commune de Saint-Sébastien. En composition, *Bèlbuis*, de la commune de Rochegude, sera également à citer. On est ainsi conduit à trouver comme similaires : Boissières (Sarthe), et peut-être *La Boisselière* (Sarthe), et Boissi (Seine et-Oise) ; et même le nom prop. Boissy, avec la désinence familière aux dialectes du Nord, et chez nous Boissin, représenté par *Bouïssé;* à moins toutefois qu'ils n'aient été inspirés par le mot suiv. *bouïssoù*, qui est une sorte de péjor. venant encore de *bouï*, et qui a donné comme noms de lieu et d'homme : Boisson, *Bouïssoù*, Boissonade, *Bouïssounado*, le Bnisson, *Boyssonum* (Gevaudan). — *Voy. Bos.*

Bouïssoù, *s. m.* Dim. *Bouïssouné*, péj. *Bouïssounas*. Buisson, en général ; toute touffe d'arbustes épineux et piquants, particulièrement le prunier sauvage ou prunelier. — *Voy. Agrunas.*

Dér. de *Bouï*.

Bouja, *v.* Verser, répandre ; à proprement parler, verser d'un sac ou dans un sac.

Bouja, se vider, rendre tout ce que l'on a dans le corps, se dit iron. d'une fille qui est accouchée depuis peu. — *Vèn dé lou bouja*, elle vient d'accoucher. En parlant d'une pluie torrentielle : *N'én bojo à plés féras*, il en tombe à seaux.

Dér. de *Bojo*.

Boul, *s. m.* Bouillon ; ébullition ; action de bouillir ; mouvement des bulles soulevées ; bruit d'un liquide qui bout. — *Prén lou boul*, il commence à bouillir. *Dinc un boul aquò séra quiè*, dans un seul bouillon ce sera cuit. *Fôou pas qu'un boul*, c'est l'affaire d'un bouillon.

Dér. du lat. *Bulla*.

Boulado, *s. f.* Jet d'une boule au jeu de boules. — *Aï éncaro uno boulado*, il me reste encore une boule à jouer.

Dér. de *Boulo*.

Boulanjarié, *s. f.* Boulangerie ; profession, atelier, boutique de boulanger.

Dér. de *Boulanjè*.

Boulanjè, *s. m.* **Boulanjèïro**, *s. f.* Boulanger, boulangère ; qui fait et vend le pain.

Dér. du lat. *Polentarius*, de *polenta*, farine de froment.

Boular, *s. m.* Péj. *Boulardas*. Grosse boule ; gobille plus grosse que les autres. — *Un boular d'équipé*, une grosse gobille pour jouer à ce jeu d'enfant que La Fare décrit dans ce charmant *Habì dé Sagati* des *Castagnados*. — *Voy. Boulo.*

Augm. de *Boulo*.

Bouldrado, *s. f.* Crevasse ; action de crever, de se crevasser, de s'entr'ouvrir, de répandre par là son contenu. Au fig. tour de maladresse, sotte équipée. Dans ce dernier sens ce mot paraîtrait n'être qu'une altération de *bâoudrado*.

Dér. de *Bouldro*.

Bouldro, *s. f.* Boue ; vase ; dépôt de limon d'alluvion ; lie, crasse, fèces que dépose un liquide ; effondrilles d'un bouillon, d'une infusion ; bourbe. *Bouldro* et surtout son péjor. *Bouldras*, entraînent l'idée d'un plus grand épaississement dans ces matières et d'un amas plus considérable que la *loudro*. — *V.* c. m.

Dér. du gr. Βόρβορος, bourbe.

Boulé, *s. m.* Dim. *Boulété*, péj. *Boulétas*. Bolet ; champignon ; agaric ; *fungus;* cryptogame en chapiteau. On peut diviser en deux classes les champignons comestibles dont on fait usage dans ce pays, savoir : les laminés et les poreux et fistuleux. Dans la première se rangent : *lou dorgue (boulé rouge), l'éscumèl, lou capélan, lou souquarèl, lou vinoùs ;* dans la seconde, *l'arcialoùs, la léngo-bouïno, la sabatèlo* et *la galinolo*. Il est rare que chacune de ces espèces n'ait pas un analogue dans la classe des champignons malfaisants. Les plus communs sont le *pissagò*, variété de l'*arcialoùs*, et le *fâou-dorgue* qui ressemble beaucoup à celui-ci. — *V.* c. m.

Les principaux diagnostiques des champignons vénéneux se reconnaissent : 1° lorsque la cassure qu'on fait au chapiteau devient en quelques secondes d'une couleur violacée et livide ; 2° lorsqu'en les rompant il en suinte une humeur laiteuse ; 3° lorsqu'ils ne portent pas vers le milieu de leur tige une sorte de collet ou de couronne, qui n'est autre chose que la membrane liant le chapiteau au pédoncule, avant que celui-là ne fût développé ; 4° lorsque l'épiderme du chapiteau ne se détache pas nettement en ruban, en le pinçant du bord au centre ; 5° lorsque la coupole est parsemée de petits flocons de matière laiteuse et spongieuse.

Dér. du lat. *Boletus*.

Boulé, *s. m.* Boulet ; boule de fer dont on charge les canons.

Dér. du lat. *Bulla*. Dim. de *Boulo*.

Bouléga, *v.* Bouger ; remuer ; se remuer ; changer de place ; tant à l'actif qu'au passif. — *Vole pas jamaï boulégæ d'aïci s'és pas vraï*, je veux ne jamais bouger de cette place si je mens. *Boulégues pas*, ne bouge ni ne remue. *Bouléga lou véspiè*, remuer le guêpier ; réveiller le chien qui dort.

Dér. de l'allem. *Wogen*, voguer, ou du lat. *bulla, bullam agere*, pousser, agiter une boule.

Boulégadis, *s. m.* Remue-ménage ; démangeaison de remuer ; frétillement.

Dér. de *Bouléga*.

Boulégado, *s. f.* Foule ; troupe ; tas ; fourmilière.

Dér. de *Bouléga*.

Boulégaïre, aïro, *adj.* Dim. *Boulégaïré*, péjor. *Boulégaïras*. Remuant ; frétillant ; qui s'agite, qui remue toujours ; mauvais coucheur.

Dér. de *Bouléga*.

Boulégamén, *s. m.* Remuement ; mouvement perpétuel ; frétillement.

Dér. de *Bouléga*.

Digitized by Microsoft ®

Bouléja, *v.* Confiner; être limitrophe; être contigu; se toucher, en parlant des propriétés. — *Nous boudéjan*, nos champs, nos propriétés se touchent.

Dér. de *Bolo*.

Boulétiëïro, *s. f.* Terre à champignons; proprement, champignonnière, c'est-à-dire un endroit particulier où les champignons viennent de préférence. Une fois que cet endroit est connu, on est à peu près sûr d'y en trouver plusieurs années de suite, jusqu'à ce que le sol soit épuisé. Cela ne s'applique guère qu'aux *dorgues*, aux *arcialoùs*, aux *capélans;* les autres espèces viennent au hasard, ou bien au pied des souches de certains arbres.

Dér. de *Boulé*.

Bouli, *v.* Bouillir; s'élever en bulles et à bouillons par l'effet de la chaleur ou de la fermentation; fermenter ou cuver, en parlant du vin. — *Aquél vin a prou bouli*, ce vin a assez cuvé. *Moun sang mé boul*, la colère me fait monter le sang au cerveau, j'en ai la fièvre. — *Faïre bouli l'émindou*, verser de très-haut et avec force le blé dans la mesure, de manière qu'il n'ait pas le temps de s'y tasser, et qu'il forme par conséquent une plus grande quantité de vide. C'est ce qu'on reproche aux revendeurs de blé qui veulent faire maigre mesure.

Dér. du lat. *Bullire*, qui vient de *bulla*, bulle, bouillon.

Bouli, *s. m.* Bouilli; viande bouillie ou cuite dans l'eau. — *Métre lou bouli*, mettre le pot-au-feu. *Es pas bo ni pér bouli ni pér roustì*, il n'est bon à rien; il n'est bon ni à pendre ni à dépendre.

Dér. du lat. *Bullire*.

Boulidoù, *s. m.* Tourbillon dans l'eau; bas-fond qui se forme dans une rivière par le tournoiement des eaux causé par la rencontre de deux courants, ou d'un rocher qui l'oblige à changer de direction, ou encore par des ouvrages d'art qui ont le même effet. C'est également toute espèce de vaisseau supplémentaire dans lequel on fait cuver la vendange, quand la grande cuve est insuffisante; celle-ci ne prend jamais le nom de *boulidoù*, qui est un dimin.

Dér. de *Bouli*.

Boulnado, *s. f.* Dim. *Boulnadéto*, péjor. *Boulnadasso*. Proprement, panse; la poche gastrique où se rencontrent les aliments à moitié digérés; en général les intestins et le bas-ventre.

Dér. du lat. *Bolutus*, boyau, intestin.

Boulo, *s. f.* Dim. *Bouléto*, augm. *Boular*, *boulasso*. Boule; bille; gobille; tout corps rond; au fig. la tête. — *Boulo d'équipè*, gobille d'un jeu d'enfant qui se nomme *équipè*. (*Voy. Boular.*) *A pèrdu la boulo*, il a perdu la tête. *Tìra'no boulo*, terme du jeu de boule, viser à déloger une boule, la débuter, en lançant fortement la sienne contre elle. — *Voy. Bocho*.

Dér. du lat. *Bulla*.

Bouloun, *s. m.* Dim. *Boulouné*. Boulon, cheville en fer qui a une tête d'un côté, et de l'autre une ouverture où l'on passe une clavette ou une mèche taraudée qui est vissée par un écrou.

Boulzes, *s. m. plur.* Soufflet de forge; mais particulièrement soufflet double des chaudronniers ambulants, qui consiste en une poche terminée par un tuyau, et qu'on élève et comprime successivement de chaque main. Ce genre de forge s'établit en plein vent, sur la première place venue, en creusant une petite fosse de trois ou quatre pouces de profondeur, où viennent aboutir les tuyaux des *boulzes*, et par-dessus on place une très-petite quantité de charbon de bois.

Boulze, s. m. sing., est encore un nom pr. très-répandu dans le pays, dont le fém. est *Boulzésso* et le dim. *Boulzé*. Il est rendu en fr. par Boulze.

Boum ! *interj.* Onomatopée qui exprime le bruit sourd produit par la chute d'un corps pesant. — *Voy. Chinnanano*.

Dér. du lat. *Bombus*.

Boumba, *v.* Battre; frapper un coup sourd; heurter avec force. — *Boumbo-quiou*, casse-cul; coup sourd qu'on se donne en tombant sur le derrière.

Dér. du lat. *Bombus*.

Boumbanço, *s. f.* Bombance; gala; grande et bonne chère; festin pompeux.

Dér. de la bass. lat. *Pompantia*.

Boumbarda, *v.* Bombarder; jeter, lancer des bombes; canonner; par ext. tirer des coups de fusil, même lancer des coups de pierre.

Dér. de *Boumbo*.

Boumbé, éto, *adj.* Petit homme court, ramassé, grassouillet, rondelet, nabot tout rond de graisse. — *Voy. Boumboti, Coufloti*.

Dér. de *Boumbo*, arrondi comme une bombe.

Boumbe, *s. m.* Augm. *Boumbas*. Bruit sourd; celui que fait un corps lourd en tombant.

Dér. du lat. *Bombus*.

Boumbi, *v.* Rendre un son sourd en tombant; au fig. mourir; crever. — *Né boumbiguè*, il en creva.

Dér. du lat. *Bombus*.

Boumbo, *s. f.* Bombe, gros boulet de fer creux qu'on remplit de poudre pour le faire éclater. — *Tìra las boumbos*, tirer des boîtes en signe de réjouissance et faute de canon. *Boumbo*, grosse femme, courte et replète.

Dér. du lat. *Bombus*.

Boumboti, *s. m.* — *Voy. Boumbé*, m. sign.

Boumbourido, *s. f.* Bourdonnement; ne s'emploie qu'au fig. caprice; boutade; transport. — *Voy. Grdoule*.

Boumbourina, *v.* Bourdonner, comme font les taons, les abeilles, les hannetons; au fig. murmurer; marmotter; grogner; bougonner; corner aux oreilles.

Dér. du lat. *Bombus*, bourdonnement.

Boumbourinéja, *v. fréq.* de *Boumbourina*.

Boumi, *v.*, ou **Vouml**. Vomir; jeter par la bouche ce qui était dans l'estomac.

Dér. du lat. *Vomere*.

Digitized by Microsoft ®

Bounas, asso, *adj.* Bonhomme, trop bon, sans malice, avec une légère teinte de stupidité.

Augm. de *Bo.*

Boundoù, *s. m.* Bonde ; bondon ; trou rond d'un tonneau par où on le remplit ; bouchon, tampon qui ferme ce trou. — *Voudrièï qué ma gorjo sérviguèsse dé boundoù,* je voudrais que mon gosier servit d'entonnoir : souhait d'ivrogne. *Métre lou boundoù,* bondonner.

Dér. du gr. Βόσκω, boucher.

Bouné, *s. m.* Dim. *Bounété ;* péj. *Bounétas.* Bonnet d'homme, génériquement, ou bonnet de femme, par emprunt au fr. Le bonnet de coton, qui est la coiffure habituelle de travail pour les cultivateurs et la plupart des artisans, se nomme particulièrement *bounéto,* ainsi que les bonnets de laine rouge ou brune des auvergnats ou lozerots. — Le n. pr. *Bouné,* en fr. Bonnet, est assez porté.

Bouné signifie encore : bonnet carré, bonnet que portent les gens d'église. — Un curé des hautes Cévennes, qui faisait ses prônes en patois, dit un jour en chaire : Il y a une personne dans ma paroisse qui scandalise tout le monde par sa conduite plus que légère ; voulez-vous que je vous la nomme, que je la désigne ? Je vais lui jeter mon bonnet carré... Le geste ayant suivi la parole, l'histoire ajoute que toutes les femmes simultanément baissèrent la tête, chacune ayant bien quelque petite chose à se reprocher. *Ah ! fouriè bé dé bounés,* Ah ! qu'il faudrait de bonnets carrés, reprit le malin curé, en voyant ce mouvement.

Un co dé bouné, une salutation, un coup de chapeau. *On l'araparïè à cos dé bouné,* on le prendrait avec un chapeau. — On croit vulgairement qu'un bonnet crasseux d'homme calme les affections histériques d'une femme, quand on lui en frotte le haut de la poitrine ou qu'on le place à nu sur son sein.

On n'est pas d'accord sur l'étym. : les uns la tirent du celt. *Boned,* bonnet ; d'autres de l'angl. *bonnet ;* quelques-uns enfin du nom d'une espèce de drap dont on faisait anciennement les bonnets.

Bounétado, *s. f.* Coup de bonnet ; salutation, révérence ; salut du bonnet.

Dér. de *Bouné.*

Bounéto, *s. f.* Dim. *Bounététo,* péj. *Bounétasso.* — *Voy. Bouné.*

Bounta, *s. f.* Bonté, qualité de quelqu'un ou de quelque chose qui est bon ; obligeance.

Dér. du lat. *Bonitas.*

Bounto, *s. f.* Ce mot ne s'emploie qu'en se joignant avec *cabro,* ou en la désignant directement et quand il est déjà question d'une chèvre dans la phrase : *Uno bounto.* — *Cabro-bounto,* chèvre franche, sans cornes.

Dans d'autres dialectes, au lieu de *bounto,* on dit *mouto* pour la même qualification. L'étym. donnée alors est prise du lat. *Mutila cornubus,* à qui on a coupé les cornes, ou du gr. Μίτυλος, qui n'a pas de cornes. Nous n'avons pas *mouto :* il n'y a rien à dire. *Bounto* serait-il une altération ? Ces deux mots ne paraissent pas se prêter à une communauté d'origine. Mais pourquoi le nôtre ne viendrait-il pas aussi du gr. Βουνός, mamelle ?

Il peut sembler extraordinaire, au premier abord, que ce mot grec, qui a une acception générique, soit employé pour désigner adjectivement une espèce particulière de chèvre. Pour que la déduction fût logique, il faudrait sans doute que le radical étymologique indiquât l'absence de cornes. Cependant si on veut remarquer la manière dont les langues se sont formées, il ne serait peut-être pas difficile, dans l'espèce, de se rendre compte de la possibilité et de la justesse d'une pareille racine. Les divers dialectes méridionaux ont puisé alternativement dans la langue des colons phocéens et dans celle des colons romains. Dans le mot que nous étudions, une moitié est empruntée au lat. *capra, cabro ;* l'autre moitié vient du gr. Βουνός, qui a fait *Bounto,* c'est-à-dire l'animal aux mamelles. Ces deux idiomes s'étant confondus dans le roman lang., il en est résulté deux mots divers pour rendre l'idée de la chèvre. Dès lors on a bien pu profiter de cette richesse pour désigner par l'un des deux une espèce particulière. Or la chèvre sans cornes paraît le type de l'espèce ; la chèvre encornée est l'exception, puisque, en fr., on désigne la première espèce par le nom de chèvre franche, au témoignage de Sauvages, la chèvre-type. On l'a appelée dès lors *cabro-bounto,* comme on dirait chèvre-chèvre, et *cabro-banardo,* la chèvre à cornes.

Bouqua, *v.,* ou **Boulqua.** Verser les blés ou les foins ; les coucher, ce qui est d'ordinaire l'effet d'une grosse averse, lorsque les blés et les foins étant fort épais et fort orgueilleux, les tiges en sont tendres et faciles à s'agenouiller. Ce même effet est produit quand une personne ou un animal les foule en les traversant ou en s'y vautrant. — *S'aquél bla sé bouquo, y-doura dé païo,* si ce blé vient à être versé, la paille sera abondante cette année. Cela veut dire que ce blé en herbe est bien maigre, et s'il vient à être assez fort, assez dru pour être versé, c'est une preuve que tous les autres, qui sont de plus belle venue, réussiront merveilleusement. Locution ironique pour exprimer un champ de blé étiolé et clair-semé.

Dér. du lat. *Volvere,* rouler.

Bouqua, *v.* Terme de magnanerie, couvrir, féconder la femelle du papillon du ver à soie.

Dér. de *Bou,* papillon mâle.

Bouqué, *s. m.* Dim. *Bouquété, bouquétoù.* Bouquet, réunion de fleurs liées ensemble ; mais il se dit plus communément d'une fleur isolée. — *Ah ! qué de bouqués !* Ah ! que de fleurs ! dira-t-on en entrant dans un parterre. *Bouqué de pëïros,* pierre d'attente. *Bouqué dé pèous,* une mèche de cheveux, un toupet, un flocon de cheveux.

Dér. de la bass. lat. *Boscetum.*

Bouqué, *s. m., n. pr.* de lieu. Bouquet, commune du canton de Saint-Ambroix, arrondissement d'Alais. C'est le nom d'une montagne vers le nord-est d'Alais, *Sère dé*

Digitized by Microsoft ®

Bouqué, au sommet de laquelle, dit *le guidon*, on a érigé récemment une statue colossale de la sainte Vierge. L'altitude de la montagne, au guidon, est de 631 mètres.

Ce nom est d'évidence un dimin. de *Bos* (*V.* c. m.), traduit de la bass. lat. *Bosquetum, boscetum, boschetum.* Il a pour analogues *Bousché,* Bouschet, communes de Ponteils et de Brésis ; *lou Bousqué,* le Bousquet, hameau de la commune de Saint-Romans-de-Codière ; *lous Bousqués,* les Bouquets, commune de Soudorgues, et les noms de personne Bouchet, Bousquet, Bosquet, communs dans nos pays. Sa signif. indique la présence de petits bois, ou clair-semés, ou de médiocre hauteur.

Bouquéto, *s. f.* Petite bouche, bouche mignonne. — *Faïre bouquéto,* faire la petite bouche ; ne manger ou ne parler que du bout des lèvres ; faire le dédaigneux, au fig.

Dim. de *Bouquo.*

Bouquo, *s. f.* Dim. *Bouquéto,* péj. *Bouquasso.* Bouche, partie inférieure de la tête par où on parle et on mange ; ouverture. — *La bouquo dé l'éstouma,* le creux de l'estomac. (*Voy. Paléto.*) *La bouquo d'un four,* la gueule d'un four. *Bouquo-fino,* un gourmand, ou un beau parleur.

Bouquo s'emploie rarement au positif pour bouche, qui se dit *Gorjo.* — *V.* c. m.

Las bouquos, les lèvres.

Dér. du lat. *Bucca.*

Boura, *v.* Casser des pierres ou des rochers avec une masse de carrier qu'on appelle *bouro.* Au fig. Bourrer ; frapper rudement ; maltraiter ; travailler avec assiduité et employer toute sa force. — *Fóou boura aquél ro,* il faut casser ce rocher à coups de masse. *Nous bouraréa,* nous lutterons ensemble. *Zou ! bouras,* allons, ferme, forcez, poussez.

Dér. de *Bouro,* masse de fer.

Boura, *v.* Bourrer ; au prop. garnir ou remplir de bourre ; presser la charge d'un fusil.

Sé boura, se bourrer de vivres ; se gorger d'aliments ; prendre double fourrure contre le froid ; se rembourrer, au fig.

Dér. de *Bouro,* bourre.

Boura, *v.* Bourgeonner, se dit principalement de la vigne quand elle commence à pousser ses bourgeons.

Dér. de *Boure,* bourgeon.

Bourado, *s. f.* Effort ; épaulée ; reprise d'un travail, d'un ouvrage. — *Y vóou faïre uno bourado,* je vais donner encore un coup de main à cet ouvrage. *Y-avèn fa uno bravo bourado,* nous avons donné un bon coup de collier.

Dér. de *Bouro,* masse de fer.

Bouraïè, *s. m.* Bourrelier, celui qui fait les colliers de labour et harnais de roulage, parce qu'il emploie beaucoup de bourre pour rembourrer.

Bourajo, *s. f.* Bourrache, *Borrago officinalis,* Linn. Plante de la fam. des Borraginées, diaphonétique et béchique.

Dér. du lat. *Borrago,* altér. de *corago.* Selon Apulée, mot qui dans la Lithuanie signifiait cordial.

Bouras, *s. m.* Péj. *Bourassas.* Lie, boue, que dépose l'huile soit dans les fosses du pressoir, soit au fond des jarres.

Dér. du gr. Βόρβορος, boue, bourbier.

Bouras, *s. m.* Péj. *Bourassas.* Etoffe de laine grossière ; bure ; grosse toile d'étoupe dont on fait les sacs et draps de la campagne, *bourén.*

Dér. de *Bouro,* bourre.

Bourasso, *s. f.* Dim. *Bourasséto.* Lange en laine grossière, espèce de bure dont on enveloppe les enfants au maillot par-dessus le lange de toile, *drapé* ou *drapèl,* et au-dessous du lange de parade. — *Estre à la bourasso,* être au maillot.

Dér. de *Bouras.*

Bourbouïado, *s. f.* Hachis d'herbes, ragoût, fricassée, macédoine composée de légumes, d'herbes et de viande hachée, d'œufs brouillés, apprêtés comme les épinards ; plat assez commun et qui n'est pas du goût de tout le monde. — *Vòou manja aquélo bourbouïado,* dit, surtout un jour maigre, quelqu'un qui n'a qu'un très-mince ordinaire.

Dér. du gr. Βόρβορος, bourbier.

Bourbounés, *s. m.* Au plur. *Bourbounéses.* Bourbonnais, province de France ; habitant du Bourbonnais, qui lui appartient. On désigne ainsi une espèce de porcs tout blancs qui viennent du Bourbonnais.

Bourboussado, *s. f.* Curoir de l'aiguillon ; petit fer plat en forme de pelle, au bout du manche de l'aiguillon à bœufs, pour détacher la terre, les herbes, les ronces qui s'engagent dans le soc de la charrue en labourant. — *Voy. Curéto.*

Dér. du gr. Βόρβορος, boue, fauge.

Bourdaléso, *s. f.* Débris fangeux de menu bois et de végétaux de toute espèce, que les inondations déposent dans les oseraies et qui marquent le plus haut point qu'a atteint le niveau des eaux. — *Voy. Bourdinché.*

Ce mot paraît directement issu de *bordo ;* la place où sont déposés ces débris sur les bords des rivières, la trace qu'ils laissent comme bordure, pourraient avoir aussi influencé sur sa dénomination.

Bourdas, *s. m.* Péj. *Bourdassas.* Au plur. *Bourdasses.* Rustre ; gros lourdaud. Epithète injurieuse donnée aux montagnards de la Lozère, parce qu'ils voyagent avec un gros bâton nommé *bourdo.* De là ce nom ; mais ne viendrait-il pas du lat. *Burdo* ou *burdus,* mulet engendré par un âne ?

Bourdé, *s. f.* Sabot, espèce de toupie qu'on fait tourner en la frappant avec un fouet. Ce mot n'est plus usité que par comparaison : *Escarabïa coumo un bourdé,* vif comme une toupie.

Bourdèou, *n. pr.* de lieu. Bordeaux, ville, ancienne capitale de la Guyenne, maintenant chef-lieu du département de la Gironde.

Dér. du lat. *Burdigala.* Isidore de Séville dit que ce nom lui vient de ses premiers habitants, qu'il appelle *Burgos Gallos.*

Digitized by Microsoft®

Bourdérèou, *s. m.* Bordereau; facture des différentes livraisons d'une marchandise ou d'une denrée vendues.

Emp. au fr.

Bourdifaïo, *s. f.* Fétus et brins de quoi que ce soit qui surnagent dans un liquide ou qui vont au fond; broussailles; rejetons ravalés qui croissent au pied d'un arbre. — *Y-a bé dé bourdifaïos*, c'est une affaire sale ou embrouillée.

Dér. de *Bordo*.

Bourdifèl, *s. m.* Péj. *Boudifèlas*. Amas embrouillé de fils entrenoués, de racines enchevêtrées.

Dér. de *Bordo*.

Bourdinchè, *s. m.* Péj. *Bourdinchèïras*. Débris fangeux, détritus de bois, de racines, mêlés de limon, déposé dans une crue de rivière sur les rives ou dans les osceaies. — — *Voy. Bourdalèso*.

Dér. de *Bordo*.

Bourdo, *s. f.* Péj. *Bourdas, bourdasso*. Bas-bout noueux d'une souche; long bâton renflé à une extrémité, qui se termine par une sorte de boule, *bougno*. — *Pè-dé-bourdo*, pied-bot.

En v. fr. bourde, bâton; d'où bourdon, bâton de pèlerin.

Bourdo, *s. f.* Bourde; menterie; fausse nouvelle. — *Débita dé bourdos*, débiter des mensonges.

Dér. de la bass. lat. *Burda*, mensonge.

Bourdouïra, *v.* Ravauder; farfouiller; mettre sens dessus dessous; fouiller; retourner en tous sens. — *Dé qué bourdouïres pér aquì?* que vas-tu ravauder là?

Formé de *Bordo*, balayures, débris, et de *vira*, ou de *bordo*, v. m., maison des champs, et *vira*, tourner la maison.

Boure, *s. m.* Dim. *Bourïoù*. Bourgeon qui commence à pousser; plus particulièrement œil de la vigne. — *Pouda à boure et bourïoù*, tailler la vigne en ne laissant au scion restant que deux bourgeons ou deux yeux. — *Voy. Bourïoù*.

Dér. de *Bouro*, bourre, parce que le bourgeon, quand il commence à gonfler, est couvert, entouré d'une sorte de duvet cotonneux.

Bouré, éto, *adj.* Brun, couleur de la bourre de bœuf ou de vache. — *Vi-bouré*, vin blanc rosé, clairet et douceâtre.

Dér. de *Bouro*, bourre.

Bourèïo, *s. f.* Bourrée, bourrée d'Auvergne; rigaudon; danse qui s'est effacée déjà devant le galop et la contre-danse, détrônés eux-mêmes par la polka et la mazurka. — *Voy. Bourigal*.

Bourèl, *s. m.*, au fém. *Bourèlo*. Péj. *Bourélas*. Bourreau; exécuteur des hautes-œuvres; au fig. cruel, inhumain, féroce. — *Pago dé bourèl*, paiement d'avance. *Avédre un fron dé bourèl*, être débonté comme un valet de bourreau. *Lou bourèl l'a manqua*, c'est-à-dire il s'est échappé de la corde qu'il a méritée.

On n'a qu'à choisir entre les diverses étym. proposées. Ce mot, dit-on, vient du celt. *borrev;* Caseneuve le tire du gr. Βορός, qui dévore; Gui-Patin, du lat. *burrus*, roux, parce que les rousseaux sont ordinairement violents; le P. Labbe, du v. fr. *boucheriau*, petit boucher; Ménage, du lat. *buccarus*, boucher, passant par *buccarellus, burellus, bourel;* Eusèbe de Salverte et Roquefort, du bourguignon *buro*, lance; Villaret, du nom d'un clerc, possesseur en 1260 du fief de Bellem-Combe, à la charge de pendre les voleurs du canton. En langue romane et en ital. on dit *boya*, en bas-breton *bourreo*. J'incline pour ce dernier.

Bourén, *s. m.* Dim. *Bourénqué*, péj. *Bourénquas*. Drap de grosse toile qui sert à porter du foin, de la paille, etc. — *Voy. Bouras*.

Dér. de *Bouro*.

Bourétaïre, *s. m.* Au fém. *Bourétaïro*. Cardeur, cardeuse de fleuret et de bourre de soie. Ils cardent les cotes et ce qu'on appelle *lous éstrasses* de cocons de filature. Ils en tirent dans les premières barbes ce qu'on appelle la fantaisie, et du reste le fleuret, qu'on nomme *bouréto*.

Bouréto, *s. f.* Fleuret ou bourre de soie, provenant des débris grossiers des cocons. C'est une étoffe qui fait un très-long usage, et dont les femmes de la campagne étaient exclusivement vêtues, il y a quelques années, excepté dans les grands froids. Aujourd'hui les jeunes filles ont des tendances marquées à s'émanciper de la servitude de cette mode antique. L'étoffe était très-solide à la chaîne, mais de mauvais teint et peu élégante d'ailleurs.

Dér. de *Bouro*, bourre.

Bourgadiè, ièïro, *s. et adj.* Habitant d'un bourg, d'une bourgade ou gros village; plus généralement, habitant d'un faubourg de ville; qui appartient au faubourg d'une ville.

Dér. du lat. *Burgus*.

Bourgado, *s f.* Dim. *Bourgadéto*. Bourg, bourgade, petit bourg; faubourg.

Dér. du lat. *Burgus*.

Bourgal, alo, *adj.* Franc, loyal. La franchise et la loyauté étaient censées les vertus particulières aux bourgeois affranchis, par comparaison aux serfs de la glèbe, dont les compliments et les offres de service étaient entachés d'une arrière-pensée de servilisme.

Ce mot dérive évidemment de bourg, qui a fait *bourgeois;* l'idée qu'il exprime est l'honneur de la bourgeoisie.

Bourgalamén, *adv.* Loyalement; franchement; carrément; sans arrière-pensée; avec indépendance. Il répondait autrefois à bourgeoisement, qui, dans l'acception française, comme subst. et comme adv., a bien dégénéré de notre temps, où *bourgeois* est devenu une expression de mépris et synonyme de homme vulgaire, sans esprit, sans délicatesse et sans goût.

Bourgés, *s. m.* Au fém. *Bourgéso;* au pl. m. *Bourgéses*. Bourgeois; habitant d'une ville, qui vit sans travailler; le peuple entend par là les riches. Il signifie encore: patron,

Digitized by Microsoft ®

chef d'atelier, dans le langage des ouvriers; maître et hôtelier, dans celui des domestiques ou des voyageurs.

Dér. du lat. *Burgus*, bourg.

Bourgnoù, *s. m.* Ruche à miel; tronc d'arbre creusé, caisse ou panier dans lequel on met les abeilles.

Dér. de *Borgne*, obscur.

Bourgougno, *s. f.* La Bourgogne, ancienne province de France. — *Pégo dé Bourgougno*, importun qui s'attache à vous avec obstination et dont on peut se débarrasser plus difficilement que de la poix de Bourgogne, qui est la meilleure et la plus adhérente.

Dér. du lat. *Burgundius*.

Bourguignoun, *s. m.* Porc, cochon. C'est là un des nombreux déguisements que l'urbanité languedocienne impose à cet animal immonde pour le produire là où il doit du respect. Même alors n'est-il désigné qu'en accompagnant son surnom de précautions oratoires, comme : *parlan-t-én réspè, parâoulas pudou pas*. Elle fait de même, quand elle parle du fumier, d'un âne, etc. Cet usage se perd cependant, soit par le contact du fr. qui se moque de ces locutions, soit par l'extension des idées d'égalité. — *Voy. Lachén, Vèstì-dé-sédo.*

Il est probable que les premières races de nos porcs nous sont venues de la Bourgogne, ce qui leur a donné ce nom.

Bourigal, *s. m.* Dim. *Bourigaïé*. Iligodon, bourrée, sorte de danse.

Dimin. de *Bourèïo*. — *V.* c. m.

Bouril, *s. m.* Dim. *Bourïoù*. Bouchon; duvet; coton; éraillures de fil qui dépassent sur la trame d'une étoffe, qui la déprécient et qu'il faut éplucher; bouchon ou caillot qui se forme à un fil en le filant. — *Tiro oquél bouril éndé tas déns*, tire-toi d'embarras si tu peux; dénoue cette difficulté.

Dim. de *Bouro*.

Bourïoù, *s. m.* Petit bouchon de fil; petit bourgeon; contre-bourgeon qui pousse à côté du principal; le plus bas œil d'un sarment de vigne. — *Voy. Boure.*

Dim. de *Bouril* et de *boure*.

Bourïoùs, ouso, *adj.* Dim. *Bourïousé;* péj. *Bourïousas*. Cotonneux; bouchonné; plein de duvets et de bouchons.

Dér. de *Boure*.

Bourisquado, *s. f.* Dim. *Bourisquadéto*, péj. *Bouriscadasso*. Anerie, faute grossière, ignorance crasse.

Dér. de *Bourisquo*

Bourisquo, *s. f.* Dim. *Bourisquoù*, *Bourisquéto*, péj. *Bourisquasso*. Bourrique, ânesse, ou même âne génériquement. Au masc. *Bourisquou*, avec la diphthongue finale muette, ce qui le distingue de son dim. *Bourisquoù* où elle est accentuée. — *Voy. Bourou.*

Bourisquou, baudet, âne; bourrique; au fig. ignorant; lourdaud; ignare; bourrique, qui a aussi les deux acceptions. — L'*i* médial est long; il est bref dans *Bourisquoù*.

Dér. du gr. Πόρρυγος, roux.

Bourisquoù, *s. m.* Anon, bourriquet, petit âne. — La nuance entre les diminutifs, *bourisqué*, m., *bourisquéto*, f., et *bourisquoù*, est seulement que celui-ci est un petit âne qui commence à porter le bât, les autres des ânons qui tètent encore leur mère.

Bourja, *v.* Fouiller profondément la terre avec *la trénquo, lou béchar* ou *lou coutriè*. — *V.* c. m.

Augm. de *Bouléga*.

Bourjoù, *s. m.* Tisonnier; fourgon pour attiser le feu; tout bâton de bois ou de fer, propre à fouiller, à remuer.

Altér. pour *Fourjoù*, dér. du lat. *Furca*.

Bourjouna, *v.*, et **Bourjounéja**, *fréq.* Fourgonner; remuer; fouiller dans un trou avec les mains, un fer ou un bâton. — *Bourjouna lou fiò*, fourgonner le feu, le remuer avec les pincettes; tisonner. *Bourjouna las sèrvos*, fouiller les remises du poisson avec une perche pour le faire sortir. *Déqu'anas bourjouna aquì?* qu'allez-vous farfouiller là?

Formé de *Bourjoù*.

Bourjounaïre, aïro, *adj.* Remuant, qui s'agite, qui fouille partout et sans cesse.

Dér. de *Bourjoù*.

Bourlls, *s. m.* Trouble; confusion; tumulte; foule agitée.

Dér. de l'ital. *Burlana*, tourbillon.

Bournal, *s. m.* Cendrier d'un four.

Il est dit pour *Fournal*, altér. fréquente de *F* en *B*.

Bournèl, *s. m.*, ou **Bournèou**. Dim. *Bournélé*, péj. *Bournélas*. Conduit d'eau souterrain ou extérieur, en plomb, en zinc, en fonte ou en poterie; tuyau de poêle.

Dér. du celt. *Born*, fontaine.

Bourniquèl, èlo, *adj.* Dim. *Bourniquélé*, péj. *Bourniquélas*. Myope; qui a la vue basse, faible, mauvaise vue; qui cligne les yeux; louche.

Dim. de *Borgne*.

Bouro, *s. f.* Masse de fer montée sur un manche long et flexible pour briser les rochers; masse de mineur ou de carrier pour rompre les pierres.

Bouro, *s. f.* Péj. *Bourasso*. Bourre; poil des animaux; duvet qui recouvre certains fruits et certains végétaux; bourre d'un fusil, bouchon fait de bourre ou de papier pour presser la charge. — *Bouro dé sédo*, bourre de soie. *Quan-t-on faï mérca énd'él fóou toujour y laïssa dé bouro*, on ne peut traiter une affaire avec lui sans y laisser du sien. *Emb'él fóou toujour y laïssa pèou ou bouro*, on ne peut se tirer de ses mains les braies nettes. *Fóou qué la bouro né sâoute*, il ne faut pas s'y épargner quand vous devriez y laisser de la peau. *Tira pèous et bouro*, tirer d'une affaire, d'une spéculation, tout ce qu'il est possible de lui faire rendre. *Y-a dé bouro*, cela s'entend sans qu'on soit obligé de compléter le dicton qui est : *Y-a dé bouro à batre*. Pour le rendre, on trouve la phrase toute faite : il y a du fil à retordre. En vérité, si l'on voulait positivement et sans velléité même d'antiphrase qui n'y est certainement pas, si l'on voulait, par une image, par une comparaison, exprimer une très-grande difficulté à vaincre, on pourrait

Digitized by Microsoft ®

sans peine trouver plus juste et plus vrai. En effet, rien n'est au contraire plus facile que de tordre, même de retordre du fil et de battre de la bourre comme de la laine. Le français a donc bien décidément déraillé, quoique les chemins de fer ne fussent pas inventés à cette époque; mais qu'il s'arrange. Quant au languedocien, qui nous tient en ce moment davantage au cœur, il n'y aurait pas moyen non plus de sauver sa locution en la prenant comme on la dit et surtout comme on l'entend communément. Il en serait tout autrement si, au lieu de battre, il y avait comme dans le français et plus à propos que chez lui tordre ou filer; car le poil si court de la bourre se prêterait difficilement à cette opération. Il n'est pas impossible que notre dicton soit parti de là pour arriver où il est, par une oblitération quelconque. Mais il est plus probable encore qu'il ait été fait dans un autre ordre d'idées, et qu'il ne dise pas ce que l'on croit.

Bouro signifie aussi la masse de fer, au bout d'un long manche, dont se sert le mineur ou le carrier pour rompre les blocs de rocher et les réduire en moellons. Frapper de cette masse est à coup sûr un travail des plus pénibles. N'est-ce pas cela qui a donné naissance au dicton ? Notons d'abord que *batre* est pris de même pour frapper. On dit : *batre lous piquès,* frapper les pieux pour les enfoncer avec le *moutoù,* le bélier ou la sonnette, qui les bat comme la masse bat la pierre. Notre locution a dû être primitivement avec une inversion : *Y-a dé la bouro à batre* pour *y-a à batre dé la bouro,* autrement dit : *éndé la bouro,* ainsi qu'on dit en français : jouer de la prunelle, des couteaux, pour *avec* la prunelle, *avec* les couteaux. Cela équivalait à : il y a à frapper de la masse, ce sera aussi rude que de frapper *avec* la masse. Dans cet ablatif, l'article *la* a disparu, parce qu'il n'était pas indispensable ni même nécessaire à la clarté de la phrase, qu'il allongeait inutilement, ce dont la langue a horreur. Dans nos proverbes si nombreux, des irrégularités, des ellipses bien autres abondent. Cette suppression de partie de l'article, créant un calembour, a donné ouverture à cette double interprétation par les deux sens qui se présentaient; mais dans le choix à faire il faut se garder de toute préoccupation du français. A chacun sa responsabilité, à chacun selon ses œuvres : parce que dans cette circonstance, le fr. a mal dit, ce n'est pas une raison pour que le lang. en ait fait autant; lorsque surtout il est si facile de voir qu'il a autrement et mieux dit, qu'il a dit ce qu'il fallait.

Dér. du lat. *Burra,* bourre, fait de *burrus,* roux, couleur de la bourre, ou du gr. πυῤῥός, roux, rougeâtre.

Bouro, *s. f.* Jeu de cartes, espèce de bête-ombrée ou de mouche. — *Estre à la bouro,* faire la bête à ce jeu-là, faire la remise.

Bourou, *s. m.* Ane, baudet, bourrique; as, au jeu de cartes. — *Voy. Bourisquo.*

Bourtoulaïgo, *s. f.*, ou **Pourtoulaïgo.** Pourpier, *Portulaca oleracea,* Linn., de la fam. des Portulacées, plante potagère et grasse.

Dér. du lat. *Portulaca.*

Bourtoumiou, *s. m.* Barthélemy, prénom d'homme, qui est devenu nom de famille fort commun. Il fait au fém. *Bourtoumigò,* et au dim. *Bourtoumigué.* — *Sén-Bourtoumiou,* la Saint-Barthélemy, jour de la foire principale d'Alais, qui commence le 24 août et dure huit jours. C'est une date fort intéressante pour tout le pays, parce qu'elle sert de terme aux baux à loyer et à ferme, à la location des domestiques des champs, et à la plupart des transactions et des échéances de rentes foncières. *Quouro qué vèngue Sén-Bourtoumiou y-doura dous ans,* il y aura deux ans, vienne la Saint-Barthélemy : formule générale de comput de date pour les paysans, qui prennent ainsi pour point de départ, tantôt une fête, tantôt une récolte, tantôt l'époque d'un travail qui se fait à temps fixe : *quouro qué vèngou las prunos, lous Avéns, lous cabusses,* vienne la saison des prunes, l'Avent, l'époque des provins. *Finis sous ans pér Sén-Bourtoumiou,* il compte ses années à partir de la Saint-Barthélemy; il est né aux environs du 24 août. La Fare, dans ses *Castagnados,* a fait de la *Fiëïro dé Sén-Bourtoumiou,* un tableau du genre des plus gais et des mieux réussis.

Dér. du lat. *Bartholomeus.*

Bouru, udo, *adj.* Dim. *Bourudé,* péjor. *Bourudas, asso.* Velu; couvert de poils ou de bourre. Au fig. bourru, inquiet avec grossièreté. Au jeu de la *bouro,* celui qui a fait une mauvaise affaire, une spéculation ruineuse. — *M'a fa bouru,* il m'a mis dedans. *Estre bouru émbé lou rëi,* perdre avec beau jeu; en effet, au jeu de la *bouro,* quand on ne fait pas de levée on est *bouru,* et il est par trop fort de n'en pas faire, quand on a en main le roi, qui est la plus forte carte.

Bousa, *v.* Fienter; mais il ne se dit que du gros bétail domestique, dont les excréments se nomment *bouso.*

Bousado, *s. f.* Augm. *Bousas.* Fientée; tas de bouse que les bœufs ou les vaches ont rendue en une seule fois.

Dér. de *Bouso.*

Bousanqué, éto, *adj.* Homme ou femme de très-petite taille; bamboche; nabot. Il est devenu n. pr. — *Voy. Bousérlé.*

Dim. de *Bousas.*

Bousas, *s. m.* Péj. *Bousassas.* Fientée énorme. Au fig. homme ou enfant de taille basse et large, à la fibre lâche et molle.

Augm. de *Bouso* et de *bousado.*

Bouscarasso, *s. f.* Bois fort épais et mal entretenu, où les ronces et les plantes sauvages abondent; fourré sauvage.

Péj. de *Bouscas.*

Bouscardiè, *s. m.* Bûcheron, qui coupe et qui dépèce les arbres sur place; qui habite les bois.

Dér. de *Bos.*

Bouscardièïro, *s. f.* Bûcher; hangar au bois; lieu où l'on serre le bois de chauffage. — *Voy. Piolo.*

Dér. de *Bos.*

Digitized by Microsoft ®

Bouscarido, *s. f.* Dim. *Bouscaridéto.* Fauvette ; bec-fin à tête noire, *Sylvia atricapilla*, Temm., de la fam. des Passereaux. Ce charmant oiseau, le seul qui puisse rivaliser avec le rossignol par son chant, qui dure plus longtemps s'il est un peu moins parfait, est fort commun à son double passage d'automne et de printemps ; il en reste aussi beaucoup en hiver dans le pays. Il vit d'insectes et de larves, ainsi que des baies du sureau et du groseiller, et fait son nid dans les buissons d'aubépine et d'églantier. Il a le dessus de la tête d'un noir profond, le corps cendré, légèrement nuancé d'olivatre à la queue et aux ailes, le ventre et la gorge inclinant au blanchâtre. Le nom de *Bouscarido*, qui vient évidemment de *bos*, habitant, amateur des bois, s'applique bien particulièrement à cette fauvette, mais il se donne également aux autres espèces de ce genre, qui sont nombreuses. C'est que le languedocien n'est point une langue de savant; il se contente de tracer à grands traits et abandonne les détails. Ce n'est point par pénurie, car il donne souvent plusieurs noms au même individu, mais il est frappé surtout de la différence des genres et néglige ou dédaigne les nuances, insignifiantes souvent, qui distinguent les variétés. Nous le verrons ainsi confondre sous le nom de *tartano* et de *mouïcé* la plupart des oiseaux de proie, de *sèr*, de *lusèr* ou *lètrou*, de *ratopénado*, de *grapdou*, toutes les espèces de ces animaux, qui sont très-nombreuses et qui ont chacune un nom ou une épithète différents dans la science. On pourrait citer bien d'autres exemples de ce genre qui se retrouveront.

Bouscarido, et par abrév. *Bouscar*, est un sobriquet que l'on donne à quelqu'un de frêle, maigre et fluet.

Bouscarido (Grosso), *s. f.* Sitelle ou Torchepot, *Sitta Europea*, Linn. Cet oiseau, qui a les plus grands rapports avec les pies, vit sédentaire chez nous. Il a les parties supérieures du corps d'un cendré bleuâtre, la gorge blanche, les flancs et les cuisses d'un roux marron. — *Voy. Raté.*

Bouscarlo, *s. f.* Fauvette ; variante de *Bouscarido*, qui a la même racine et s'applique aussi aux mêmes variétés de fauvettes. — *Voy. Bouscarido.*

Bouscas, *s. m.* Gros bois ; grande forêt ; forêt solitaire ; bois qui brûle difficilement; mauvais bois. — *Voy. Bouscarasso.*

Augm. et péj. de *Bos*.

Bouscas, casso, *s. et adj.* Sauvage; sauvageon; branche non greffée; bâtard; faux. — *Léva lou bouscas*, enlever les pousses de sauvageon d'un arbre. *Pèro bouscas*, père nourricier. *Fraïre bouscas*, frère utérin ou consanguin. *Cousis bouscas*, cousin bâtard, parent fort éloigné. *Las litanïos bouscassos*, des chants obscènes, grivois ; la mère Gaudichon. *Fron bouscas*, front très-étroit, où les cheveux sont très-bas plantés.

Péjor. de *Bos*.

Bouscassino, *s. f.* Généralité des arbres-sauvageons ; pousses de sauvageon qui sortent tout le long de la tige d'un arbre greffé à la tête, qui forment souvent comme des buissons, et qu'il faut se hâter d'enlever pour ne pas affamer le bourgeon de la greffe.

Dér. de *Bouscas*.

Bousérlé, *s. m.* Enfant tout petit de taille, menu, mignon. Il est, comme *bousanqué*, un dim. de *bousas*, mais il n'entraine pas, comme lui, une idée de ridicule; il ne s'attache qu'aux enfants, tandis que *bousanqué* s'attache à des individus de tout âge. — *Voy. Bousanqué.*

Bousiga, *v.* Fouiller, remuer, soulever la terre avec le grouin, à la manière des pourceaux et des sangliers. Par ext. gâter un ouvrage, bousiller, le gâcher, le faire à demi et sans régularité ; rabâcher ; ressasser. — *Bousiga lou tété*, est ce que fait un enfant à la mamelle, quand il donne des coups de tête au sein de sa mère pour faire venir le trait ou le jet de lait.

Dér. de *Bouso* et du lat. *agere*, remuer, agiter, parce que tout le monde sait que c'est surtout dans la fiente que les pores aiment à fouiller.

Bousigado, *s. f.* Trace laissée dans un champ par le fouillement des pourceaux; barbouillage, mal-façon.

Dér. de *Bousiga*.

Bousigadoù, *s. m.* Fouillis ; endroit hanté par les pores et surtout labouré par leurs œuvres; groin ; gros nez qui ferait croire que le propriétaire pourrait s'en servir à *bousiga*, iron.

Bousigaïre, *s. m.* Mauvais ouvrier; celui qui gâte un travail. Au fig. rabâcheur.

Dér. de *Bousiga*.

Bousigaje, *s. m.* Bousillage; ouvrage, travail mal fait; œuvre donnée à un champ, peu profonde, inégale, toute de trous et de bosses, comme si elle était faite par le groin d'un pore.

Dér. de *Bousiga*.

Bousin, *s. m.* Tapage; tintamarre; train; rumeur. — *Voy. Boucan.* Par ext. mauvais lieu, lieu de débauche.

Emp. au fr. mais le lat. *Buccinare* semble ne pas être étranger à sa formation.

Bouso, *s. f.* Fiente, crottin des bœufs, vaches, ânes, chevaux et mulets. — *Ramassaïre dé bouso*, le dernier degré sur l'échelle sociale, ou plus académiquement sur la roue de la fortune ; ce métier, consistant à ramasser du crottin sur les routes, est sale et donne de petits bénéfices; aussi n'est-il exercé que par les enfants, les vieilles femmes et les hommes hors d'état de travailler. Deux jeunes enfants se rencontrent ; le plus grand dit à l'autre : *Dé qué fas? — Ramasse dé bousos, et tus? — Oh ! ïéou, souï à las broquos.* Et le plus petit d'envier son camarade qui avait fait son avancement; car, quittant son premier métier, il était passé ramasseur de buchettes. — *Fara bé la bouso pér la gorjo*, expression fort sale, mais très-énergique, pour dire qu'une personne, vivement contrariée, irritée, va finir par exhaler sa colère, vomir sa bile et son venin.

Dér. du gr. Βουστασία, venu de Βοῦς, bœuf.

Boussa, *v.* Former une bosse, s'élever en protubérance ;

Digitized by Microsoft®

se dit surtout des plantes tuberculeuses ou bulbeuses, comme les pommes de terre, les raves, les aulx, etc., lorsqu'elles commencent à développer leurs tubercules ou leurs caïeux.

Dér. de *Bosso.*

Boussado, *s. f.* Dim. *Boussadéto.* Contenu d'une bourse; plein une bourse; magot d'un avare ; pécule d'une femme, qui se dit mieux *fatéto.*

Dér. de *Bousso.*

Boussar, ardo, *adj.* Péj. *Boussardas.* Vilain bossu; mauvais bossu; se prend toujours en mauvaise part.

Péjor. de *Boussu.*

Boussargue, *s. m. n. pr.* de lieu. Boussargues, village, dans la viguerie de Bagnols, *Brossanicæ,* dans le dénombrement de la sénéchaussée de Nîmes.

V. pour l'étym. l'article *Bos.*

Boussèlo, *s. f.* Dim. *Boussèléto;* péjor. *Boussélasso.* Oignon de fleurs; tête d'ail, qui est composée d'un assemblage de plusieurs caïeux ou gousses, *béségnos.*

Dim. de *Bosso.*

Boussì, *s. m.* Dim. *Boussiné.* Morceau; bribe; petit tas. — *Voy. Flo, Tèsle, Tro.*

Dim. de *Bosso.*

Boussignolo, *s. f.* Dim. *Boussignouléto.* Petite bosse ; bosse au front; excroissance; protubérance; bosse de chameau; tuméfaction quelconque.

Dim. de *Bosso.*

Boussignoula, *v.* Enfler ; se former en bosse; tuméfier. — *Soun fron boussignoulè tout dé suito,* l'œdème se forma tout de suite sur son front.

Bousso, *s. f.* Dim. *Bousséto,* péj. *Boussasso.* Bourse; petit sac de peau, de fil, ou de soie, où l'on met de l'argent; par ext. l'argent que l'on a, dont on peut disposer. — *Es élo qué gardo la bousso,* c'est la femme qui tient les cordons de la bourse. *A bono bousso,* c'est un richard. *Vóou maï amis én cour qu'argén én bousso,* exp. prvb., la faveur en justice vaut mieux que l'argent. *Tant qué vouras amì, mais qué la bousso noun toques,* prvb. ami jusqu'à la bourse.

Dér. du gr. Βύρσα, ou Βυρσίς, peau, cuir, parce que les premières bourses en étaient faites.

Boussò, *s. m.* Gousset, petite poche placée près de la ceinture de la culotte, où autrefois on tenait l'argent pour porter avec soi.

Curo-boussò, vide-gousset, est le nom d'un village sur la route de Nîmes à Beaucaire, qui autrefois n'était qu'une taverne de route. Ce nom lui fut-il donné parce qu'on y faisait bonne chère et qu'on y buvait du bon, ce qui allé-chait les voyageurs à y vider leur gousset, ou bien cette taverne avait-elle mauvais renom, et supposait-on que le gousset s'y vidait un peu contre le gré de ceux qui étaient forcés de s'y arrêter ? La première version est plus charitable, la seconde est mieux dans les mœurs du temps où le surnom a été donné. — Par ext. on appelle *curo-boussò* tous les objets de dépense habituelle et les enfants qui font des appels fréquents à la bourse de leur père ou qui leur coûtent beaucoup pour leur éducation. — *Gratas un pâou voste boussò,* mettez la main à votre gousset, dit à son père un fils qui demande de l'argent.

Dér. de *Bousso.*

Boussu, udo, *adj.* Dim. *Boussudé,* péj. *Boussudas.* Bossu, qui a une bosse; montueux; inégal ; contrefait. — *Faï nous vêïre sé siès boussu,* tourne sur tes talons et va-t-en. *S'ou vos pas crêïre, vèndras boussu,* si tu ne veux pas le croire, tu deviendras bossu, c'est-à-dire Dieu te punira. *Dé jouïne médécì, céméntèri boussu,* le jeune médecin peuple le cimetière.

Dér. de *Bosso.*

Boussuduègno, *s. f.* La gent bossue ; la race des bossus ; express. collective, avec le suffixe *uègno :* à conférer à *Bastarduègno, Éfantuègno,* etc. — *V.* c. m.

Dér. de *Bosso.*

Bouta, *v.* Mettre, poser, placer.

Ce terme est très-élastique ; ses diverses acceptions s'étendent à beaucoup d'actes. Quelques exemples aideront à en bien comprendre les sens divers. — *Boutas qu'ague pas rés di,* faites comme si je n'avais rien dit. *Lous cabrìs boutou dé banos,* les cornes commencent à pousser aux chevreaux. *Las fédos boutou dé piëï,* les brebis commencent à avoir les mamelles gonflées, preuve qu'elles mettront bas bientôt. *Aquél éfan bouto dé déns,* les dents commencent à percer à cet enfant. *Bouta davan,* faire marcher quelqu'un, un troupeau devant soi. *Boutas-y la man,* mettez la main à cette affaire. *Bouta coïre,* mettre le pot au feu, ou en terme de boulangerie, enfourner le pain. *Bouta fiò,* commencer une chose que d'autres feront après; attacher le grelot. *Bouta lou lévan,* mettre le levain, pour faire le pain; au fig. semer des ferments de discorde.

Dér. de la bass. lat. *Butare.*

Boutado, *s. f.* Ecluse, réservoir d'un moulin; le premier lait qui vient aux mamelles après l'accouchement.

Dér. du gr. Βυθός, fond, profondeur.

Boutar, *s. m.* Gros tonneau ; tonne ; foudre.

Augm. de *Bouto.*

Boutas! *interj.* Sorte de locution explétive, qui n'a rien de commun avec le v. *bouta.* Quand elle est prise interjectivement, elle répond suivant les cas à : Allez donc ! Allons donc ! Mon Dieu, non! Je vous en prie ! Allez! Attendez, attendez! Bon ! — *Boutas ! fasè-m'aquél plèsì,* ah ! rendez-moi ce service, je vous en supplie. *Ah! boutas!* mon Dieu, non, vous n'y pensez pas ! Est-ce possible ? *Boutas, boutas ! és pas tan nèci,* allez, allez, il n'est pas si sot qu'il en a l'air. *Boutas! laïssa-lou dire,* ne vous tourmentez pas, laissez-le dire. *Boutas! n'agués pas pâou,* allez, ne craignez rien. *Ah! bouta-vous,* ah ! laissez-donc ! Vous n'y pensez pas! Ce sont des balivernes. — Ce dernier exemple présente un idiotisme qu'il faut remarquer. L'interj. a pris ici tout à fait, pour ainsi parler, la forme verbale, c'est-à-

Digitized by Microsoft ®

dire que *boutas* est considéré comme un temps du verbe *bouta*. Il entre alors dans une règle générale et invariable qui veut que, lorsqu'un verbe à la 2me personne plur. de l'impératif est suivi immédiatement du pronom pour régime, on supprime l's final : *Aima-vous, régarda-mé, réseoundè-lou*. Ainsi *bouta-vous*, laissez donc. Dans ce cas, comme dans les précédents, il reste une observation : *boutas* est la forme respectueuse et plurielle; au sing., avec la même acception, on emploie : *Bouto! bouto!* va! va! Bah! pas possible! Bon, bon! que dis-tu là? *Bouto! vèngues pas*, va, je t'en prie, ne viens pas. *Bouto! té troumpes*, bien vrai, tu te trompes. *Bouto! suve cé qué tènes*, va, va, je sais ce que tu vaux. *Bouto! qu'ou faras bé*, j'en suis sûr, tu le feras.

Bouté, *s. m.*, ou *Siblé*. Tuyau de greffe, pour enter en flûte; virole d'écorce prise à un scion franc, qui a un ou deux œilletons et qu'on insère dans un scion écorcé de sauvageon. Il faut faire attention que cette virole soit juste à la place qu'elle doit occuper: trop large, elle perdrait la sève et laisserait l'air circuler entre elle et le sujet; trop étroite, elle se fendrait avant d'arriver à sa place.

Dim. de *Bou*, bout.

Boutéïa, ado, *adj.* Qui a de gros mollets. — *Bién boutéïu*, qui a de forts mollets, bien pris, bien tournés.

Dér. de *Boutél*.

Boutéïè, *s. m.* Plant, semis de courges, de toute espèce de cucurbitacées. — *Voy. Cougourliè*.

Dér de *Boutéïo*, courge.

Boutéïo, *s. f.* Dim. *Boutéïèto*; augm. et péj. *Boutéïasso*. Bouteille; vase de verre ou d'autre matière, à long col et à large ventre, propre à contenir les liquides; quantité de liquide contenu dans la bouteille. —*Sour coumo uno boutéïo*, sourd comme un pot. *Béoure boutéïo*, boire chopine. *La bo téïo l'a més aqui*, le vin l'a tué.

Dér. de *B uto*, dont *boutéïo* est un dimin.

Boutéïo, *s. f.* Courge de toute espèce, la famille appelée cucurbitacée; potiron. — *Boutéïo-énvinadouïro*, espèce de courge, étranglée par le milieu, renflée par les extrémités, dont on fait les gourdes à vin. (*Voy. Gourdo.*) Les autres espèces sont : *la cougourlo, lou pastis, lou courné, la couasso*.

Dér., comme le précéd., de *Bouto*, parce que la courge sert aussi de vaisseau à vin.

Boutéïoù, *s. m.* Graine ou pépin de courges et des cucurbitacées en général.

Dér. et dim. de *Boutéïo*.

Boutél, *s. m.* Dim. *Boutéïé, boutéïoù*, péj. *Boutéïas*. Mollet, gras de la jambe. — *A miè boutél*, à mi-jambe. *Long d'esquino, prin dé boutél, rasclo m'aquél*, mot à mot: long d'échine, fluet de mollets, n'est pas redoutable, attaque-le; longue taille et jambes grêles annoncent la faiblesse de la constitution, qui rendent propre à recevoir une raclée. *Faïre lous boutéls énd'un éfan*, fêter à table le baptême d'un enfant.

Ce mot paraît avoir la même étym. que le fr. *botte*, faisceau d'herbes, parce que le mollet est un faisceau de muscles et tendons.

Boutigna, *v.*, ou mieux **Réboutigna**, Bouder; rechigner; répondre avec aigreur; revenir sans cesse sur un grief passé; se montrer capricieux, mutin, chagrin.

Boutignaïre, aïro, *adj.* Péjor. *Boutignaïras*. Mieux **Réboutignaïre**. Boudeur; rechigné; capricieux; mutin; chagrin.

Boutigo, *s. f.* Dim. *Boutiguéto*; péj. *Boutigasso*. Boutique.

Ce mot, en fr., s'étendait autrefois aux industries et aux professions les plus libérales, de l'échoppe du savetier aux brillants magasins de nouveautés et à l'étude ou plutôt au cabinet du notaire; il ne s'élève pas plus haut aujourd'hui que la boutique du regrattier. Le lang., qui ne veut pas être en reste, a suivi la progression de la mode; mais il lui a fallu emprunter au fr. les appellations plus pompeuses pour lesquelles il n'a pas été consulté, attendu qu'elles lui sont arrivées toutes formulées de Paris. Aussi est-il obligé de se faire patois, quand il entre chez le bottier à la mode, pour appeler sa boutique un *atéïé*. Cependant il a conservé l'ancien vocable, sinon dans toutes ses applications, au moins avec certaines acceptions caractéristiques dont il use encore.

— *Faïre boutigo*, tenir une boutique, tenir un tout petit commerce de détail. *Faï bièn boutigo*, il est achalandé; il est gracieux et prévenant pour les chalands. *Bara boutigo*, fermer boutique; faire banqueroute; au fig. se taire. *Léva boutigo*, commencer un commerce; au fig. se battre, se quereller; susciter une rixe.

Dér. du gr. Ἀποθήκη.

Boutiguiè, *s. m.* Au fém. *Boutiguiéïro*. Boutiquier, boutiquière; celui ou celle qui tient boutique; petit marchand en détail.

Dér. de *Boutigo*.

Bouto, *s. f.* Dim. *Boutéto*; augm. *Boutar*, péj. *Boutasso*. Tonneau; fût; futaille. Lorsque le tonneau de ce pays est pris pour mesure de capacité, il contient 360 litres, ou six barraux. — *Béoure à la barbo dé la bouto*, boire à même le tonneau, en plaçant la bouche à la canelle. *Bouto-trémpiéïro*, tonneau à piquette, *trempo*, que l'on tient à part pour cet objet, parce que le vin pourrait en être détérioré. *Bouto-carétiéïro*, petit tonneau qu'on place debout et défoncé sur une charrette pour charrier la vendange.

Dér. de la bass. lat. *Buta*; en allem. *butte*, barrique, cuvier.

Bouto! *interj.* 2me pers. sing. impér. de *Bouta*. Terme de menace, qui s'emploie dans toutes les acceptions, quand on tutoie l'interlocuteur. — *Voy. Boutas*.

Boutoù, *s. m.* Dim. *Boutouné*; péj. *Boutounas*. Bouton d'habit; de fleur; bubon, élevure sur la peau; bourgeon d'arbre; moyeu de voiture, de charrette; testicule d'animal.

Dér. de la bass. lat. *Botonus*, bouton, que Roquefort

Digitized by Microsoft ®

fait venir de *bouta*, mettre; *botonus* signifie également bout, extrémité, ce qui le rend applicable à toutes les acceptions.

Boutougnèïro, *s. f.* Dim. *Boutougnëïréto*, péj. *Boutougnëïrasso*. Boutonnière, petite entaille faite à un habillement quelconque pour y passer un bouton. Au fig. estafilade à la peau, blessure.

Dér. de *Boutoù*.

Boutouna, *v.* Boutonner, attacher, fixer avec des boutons. Boutonner, bourgeonner, pousser des boutons, en parlant des plantes à fleurs, des arbres.

Boutouna, part. pass. Bourgeonné, couvert de bubons; au fig. boutonné, discret, caché, dissimulé.

Sé boutouna, se boutonner; être discret, dissimuler.

Dér. de *Boutoù*.

Bouvé, *s. m.* Bouvreuil, pivoine ou pivète. *Pyrrhula vulgaris*, Temm Ce joli oiseau a le dessus du corps d'un noir lustré de violet et le dessous d'un beau rouge minium, excepté le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue qui sont blancs. Il se nourrit de baies, de bourgeons des arbres et de graines. Il s'apprivoise facilement, retient les airs qu'on lui siffle et apprend à parler.

Bouvé, *s. m.* Bouvet, terme de menuiserie, rabot destiné à faire des languettes et des rainures.

Bouviè, *s. m.* Bouvier, celui qui conduit les bœufs; valet de charrue. La planète Vénus, lorsqu'elle paraît avant l'aurore, est désignée sous le nom de *Bouviè*.

Ce mot a servi à former le n. pr. *Bouïè*, en fr. Boyer.

Dér. du lat. *Bos, bovis*, bœuf.

Bracana, *adj.* Dim. *Bracanadé, bracanadoù*, péj. *Bracanadas*. Bariolé; moucheté, tigré; tacheté; tavelé; marqué de bandes, de taches, de zig-zags, en couleurs tranchantes sur le fond.

Dér. de l'ancien lang. *Brac*, tache de boue.

Bracougnè, *s. m.* Braconnier, chasseur par contrebande; celui qui chasse furtivement.

Dérive-t-il du gaulois *Brac*, boue, bourbier, parce que les braconniers s'exposent à traverser des flaques d'eau, à séjourner dans des mares, ou du lat. *bracca*, chausses, sorte de vêtement de la Gaule dites *Braccata*? Il est fort possible que les premiers braconniers aient été des soldats licenciés, comme on en voit tant dans le moyen âge, qui étaient obligés de chercher des moyens d'existence dans le pillage et le braconnage.

Brafa, *v.* Bâfrer; manger goulument; goinfrer. — *A tout brafa*, il a dévoré tout son patrimoine.

En bas-bret. *Dibriff*, m. signif.

Brafado, *s. f.* Dim. *Brafadéto*, péj. *Brafadasso*. Bâfre; repas abondant; coup de dent solide.

Dér. de *Brafa*.

Brafaïre, aïro, *adj.* Dim. *Brafaïré*, péj. *Brafaïras*. Bâfreur; goinfre; gros mangeur.

Dér. de *Brafa*.

Brafo, *s. f.* Bâfrerie; goinfrerie; la gueule. — *La brafo li farié faïre fosso cdousos*, il n'est rien qu'il ne fît pour un bon repas.

En bas-br. *Dibriff*, manger.

Bragassargue, *s. m. n. pr.* de lieu. Bragassargues, commune dans le canton de Quissac, arrondissement du Vigan.

Ce village est connu dans les titres sous le nom lat. *Bracassanicæ*. Dans la première syllabe, par un accident très-fréquent, il y a eu mutation des consonnes : *l* est devenu *r*. La substitution étant certaine, on obtient *blacas* pour radical tiré de *blac*, celt., jeune chêne, et fort bien employé dans notre langued. avec l'orthographe *Blaquas*. (*V.* c. m. et *Blaquarédo*.) Quant à la finale lat. explétive *anicæ*, représentée par *argue*, nous renvoyons aussi à nos explications. L'analogie amène immédiatement les noms similaires répandus dans nos environs : *Blaquëïras, La Blaquièïro*, hameaux de la commune de Cendras, de Pommiers, de Peyroles, de Savignargues, et autres, et *Blacoùs*, dans la commune de Cardet.

Braïa, *v.* Culotter; mettre une culotte ou un pantalon. — *Sé braïa*, mettre sa culotte, le pantalon aujourd'hui. La gradation est sensible; le lang. est resté gaulois avec les *brayes*; la traduction fr. est obligée de se servir du mot qui ne s'applique plus à l'objet désigné, et pour se faire comprendre, d'adopter le mot nouveau qui n'est pas encore devenu un verbe. — *Es braïa bièn juste*, au fig. il a tout juste ce qu'il lui faut pour vivre. *Sé braïo bé nâou*, il a bien de la morgue pour sa condition. *Un amouriè bièn braïa*, un mûrier bien fourni en feuille dans l'intérieur de ses grosses branches. *Un por bièn braïa*, un porc dont les jambons sont bien fournis en graisse. *Un braïo-l'ase*, un nonchalant, un niguedouille; ou bien un homme qui veut se mêler d'un ouvrage de femme, ou de ce qui n'est pas dans ses attributions.

Dér. de *Braïo*.

Braïa, *v.* Brailler; babiller sans mesure; criailler; chanter.

Dér. de la bass. lat. *Bragulare*, criailler, faire du bruit.

Braïar, ardo, *adj.* Dim. *Braïardé, braïardoù*; péj. *Braïardas*. Braillard, qui parle haut, sans cesse, hors de propos; brailleur; tâtillon; qui se mêle de ce qui ne le regarde pas; qui fait l'important. — *Dé qué sé mêlo aquél braïar?* que veut donc ce braillard? que vient-il ici fourrer son nez?

Dér. de *Braïa*, brailler.

Braïardije, *s. m.* Importance, manie de se mêler des affaires des autres.

Dér. de *Braïar*.

Braïasso, *s. m.* Qui est mal culotté; qui laisse tomber sa culotte en marchant; par ext. qui a les jambes courtes et le derrière bas. Péjor. de *braïar*, importun, curieux, tâtillon.

Dér. de *Braïo*.

Braïèto, *s. f.* Primevère des prés à fleur jaune, *Primula*

Digitized by Microsoft®

officinalis, Linn. Plante de la fam. des Primulacées. Oreille d'ours, primevère des jardins à fleur rouge; variété.

Dér. de *Braïo,* et dim. probablement parce que sa fleur, en forme de calice, est recouverte, à moitié de sa longueur, par une enveloppe verte, ressemblant à un canon de culotte.

Braïo, *s. f.* Dim. *Braïéto,* péj. *Braïasso.* Culotte, pantalon; brayes, braie; chausses.— *Douna las braïos,* culotter un enfant pour la première fois. *Un cago-braïo,* terme de mépris, un chie-en-lit, un lâche, un poltron. *S'én tira las braïos nétos,* s'en tirer les braies nettes, se tirer adroitement et sans pertes d'une mauvaise affaire. *Quito pas mas braïos,* il m'est toujours après, c'est un importun dont je ne peux me débarrasser.

Dér. du celt. *Brag,* d'où le lat. *Braca, bracca, braccæ.*

Brama, *v.* Braire, comme les ânes; crier, brailler; pleurer comme font les enfants; pleurer en général. — *Lou diable té brame!* peste soit du pleurard! Cette locution revient souvent sans que le diable serve de nominatif au verbe; on dit de même : *lou diable té rigue!* peste du rieur! *Lou diable té démore!* peste soit du lambin qui n'est jamais prêt! *Un bramo-fan,* un prêche-misère, un crie-famine, qui crie famine sur un tas de blé. *Laïsso lou brama as ases,* laisse le braire pour les ânes, dit-on de quelqu'un qui pleure sans sujet. *Bramo coumo un biôou,* il ne crie pas, il beugle. *Quan douras prou brama,* quand tu auras assez pleuré. *A brama soun sadoul, aro sé pdouso,* il a pleuré tout son soûl, maintenant il se repose.

Dér. du gr. Βρέμειν, frémir, braire, gronder. En bas-bret. *Bram,* en ital. *Bramare.*

Bramadis, *s. m.,* ou **Bramadisso,** *s. f.* Pleurs continus; criaillerie soutenue d'un enfant; manie de pleurer; naturel d'un enfant pleurard; braiement prolongé de plusieurs ânes, soit à la fois, soit par dialogues.

Dér. de *Brama.*

Bramado, *s. f.* Dim. *Bramadéto,* péj. *Bramadasso.* Durée du braiement d'un âne ou des pleurs d'un enfant; interruption jusqu'au temps d'arrêt qui les sépare d'une reprise.

Dér. de *Brama.*

Bramadoù, *s. m.* Gosier, au fig.; l'instrument par lequel un enfant pleure.

Dér. de *Brama.*

Bramaïre, aïro, *adj.* Dim. *Bramaïré;* péj. *Bramaïras.* Pleurard; braillard; brailleur; qui pleure ou crie continuellement.

Dér. de *Brama.*

Bramovaquo, *s. f.* Gratiole, *Gratiola officinalis,* Linn. Plante de la fam. des Personnées, médicinale, employée souvent par les indigents comme émétique et purgative.

Brancu, udo, *adj.* Dim. *Brancudé;* péj. *Brancudas.* Branchu; qui a beaucoup de branches; qui se termine en forme de fourche. — *Voy. Branquaru.*

Dér. de *Branquo.*

Branda, *v. a. et n.* Branler, ébranler; agiter en divers sens; remuer fortement; secouer; pousser deçà et delà; branler; être peu solide, branlant; chanceler; balancer. — *Aquél iôou brando,* cet œuf cloque, il a du vide. *Branda las cambos,* battre le pavé, faire le fainéant. *Tout cé qué brando tombo pas,* tout ce qui menace ruine ne tombe pas. *Branda las campanos,* sonner les cloches; au pr. et au fig. *Branda-nicouldou,* être faiseur de bas au métier. *Brando-pinto,* ivrogne, amateur de la dive bouteille. C'est le surnom qu'on donnait aux habitants du Collet-de-Dèze. *Branda un doubre,* secouer un arbre. *Branda dou manche,* branler au manche. *Aï uno dén qué brando coumo uno sounaïo,* j'ai une dent qui branle comme une sonnette. *A toujour quôouque fère qué li brando,* il a toujours un fer qui loche, au fig. il a toujours des entraves ou quelque affaire qui cloche. *Tâoulo qué brando,* table qui chancelle.

En ital. *Brandire,* brandir.

Brandi, *v.* Secouer avec force; branler; ébranler rudement. — *Vou lou brandigùèrou coumo sé déou,* on vous le secoua, on le pelota comme il faut.

En esp. *Brandir.*

Brandido, *s. f.* Secousse; saccade; branle; remuement. Au fig. reproche, mercuriale; semonce.

Dér. de *Brandi.*

Brandimar, ardo, *adj.* Péj. *Brandimardas.* Grand vaurien; fainéant; grand flandrin.

Ce mot vient évidemment de Brandimart, l'un des personnages de l'Arioste. Un grand nombre de ces personnages sont passés proverbialement dans le fr. et le lang., comme rodomont, sacripant, etc. Mais si Rodomont a conservé son caractère en s'adjectivant, il n'en a pas été de même pour Sacripant et Brandimant, car dans le poème italien leur caractère est à peu près l'opposé de celui que leur donnent le fr. et le lang.

Brandin, ino, *adj. Brandinas, asso.* Fainéant; batteur de pavé; flandrin; dégingandé.

Dér. de *Branda.*

Brandin-Brandan, *adv.* Sorte d'onomatopée de mouvement; bras ballants, balançant de droite et de gauche, comme un pendule; démarche dégingandée.

Rédupl. de *Branda.*

Brandinéja, *v.* Fainéanter; battre le pavé; gueuser.

Dér. et fréq. de *Brandi.*

Brando-quuïo, *s. f.* Bergeronnette. — *Voy. Bérgëiréto, Couacho, Galapastre.*

Brandouïa, *v.* Brandiller; branler; secouer vivement. *Sé brandouïa,* se balancer, se dandiner.

Dér. et fréq. de *Branda.*

Brandussa, *v.* Secouer rudement; branler; brandiller. *Sé brandussa,* se dandiner en marchant; suivre des épaules le mouvement des jambes. — *Brandussavo sa tèsto,* il branlait la tête.

Dér. et fréq. de *Branda.*

Branle, *s. m.* Branle; danse; ronde. — *Anan faïre lou*

Digitized by Microsoft ®

branle, nous allons danser la ronde. *Lou branle dé Paladan, lou pu nèci ès lou pu gran,* chanson qui accompagne une ronde d'enfants, au dernier mot de laquelle chacun, pour ne pas être pris ou donner un gage, se pelotonne et se fait petit ; le plus grand est le sot qui paie.

Branoûs, *s. m., n. pr.* de lieu. Branoux, hameau de la commune de Blannaves. — *Voy. Blannavo.*

Branquado, *s. f.* Dim. *Branquadéto.* Branche chargée de fruits ou de feuilles de mûriers, qui s'éloigne assez du tronc pour qu'on ne puisse les cueillir sur l'arbre sans échelle ; rameau hors de portée couvert de fruits ; grain de folie.

Dér. de *Branquo.*

Branquaje, *s. m.* Branchage ; ensemble des rameaux et branches d'un arbre ; bois-menu produit des branches.

Dér. de *Branquo.*

Branquar, *s. m.* Brancard, espèce de litière pour transporter un malade, sorte de civière pour porter des fardeaux, des pierres ; les bras d'une charrette entre lesquels on attelle le cheval.

Dér. du lat. *Brachium.*

Branquaru, udo, *adj.* Branchu, qui a beaucoup de branches. — *Voy. Brancu.*

Dér. de *Branquo.*

Branquas, *s. m.,* ou **Branquasso,** *s. f.* Grosse branche ; longue et grosse branche considérée comme une arme.

Augment. de *Branquo.*

Branquo, *s. f.* Dim. *Branquéto,* péj. *Branquasso.* — Branche d'arbre ; branche de rivière ; brin ; division ; portion ; racine ou germe d'un mal ou d'un défaut.

Dér. du celt. *Branc,* d'où le lat. *brachium,* et la bass. lat. *branca,* branche.

Brâou, *s. m.* Dim. *Brâoudé, Brâoudoû,* péj. *Brâoudas.* Taureau, bœuf entier. — *Brama coumo un brâou,* beugler. *Aquò's un brâou ; for coumo un brâou,* il est fort comme un taureau.

Dér. du bas-bret. *Braw,* qui a fait aussi l'adj. *brave,* et le fr. *brave.* En lat. *bravium,* et en gr. Βραβεῖον voulaient dire : prix des jeux, prix de la bravoure et de la force. *Fortis* aussi signifiait brave et fort : les deux qualités suprêmes. Le taureau était chez tous ces peuples le type adopté de la vaillance et de la force.

Braqua, *v.,* mieux **Abraqua.** Braquer, tourner vers ; fixer un but. — *I braquè sous dous ièls déssus,* il braqua ses yeux sur lui. — *Voy. Abraqua.*

Emp. du fr.

Bras, *s. m.* Dim. *Brassé, brassoû ;* augm. *Brassas.* Au plur. *Brasses ;* dim. plur. *Brassés* et *Brassoûs.* Bras, membre du corps humain qui tient à l'épaule ; ce qui en a la forme, la figure, l'usage ; au fig. action, force, puissance. — *A pas qué sous brasses,* il n'a que ses bras pour le nourrir. *Sèn prou brasses aïcì,* il y a bien assez de bras ici. *Brasses d'uno caréto,* brancard d'une charrette, timons. *En bras dé camiso,* en manches de chemise. *Lou bras dé Diou,* la puissance, le bras, la main de Dieu. *A lou bras long,* il a les bras longs ; il peut beaucoup.

Dér. du lat. *Brachium.*

Brasa, *v.* — *Voy. Abrasa.*

Brasas, *s. m.* Au plur. *Brasasses.* Grand brasier ; gros tas de braise ; foyer bien garni de braise et qui ne flambe plus.

Augm. de *Braso.*

Brasièïro, *s. f.* Dim. *Brasièïréto.* Brasier, récipient à braise, en fer ou en terre, pour chauffer un appartement.

Dér. de *Braso.*

Braso, *s. f.* Braise, charbon allumé ou portion de bois brûlé qui ne donne plus de flamme.

Dér. du bas-bret. *Bras,* braise, du gr. Βράζω ou Βράσσω, bouillir ; en allem. *Brasen,* brûler. Esp. *Brasa,* ital. *Bragia.*

Brassado, *s. f.* Dim. *Brassadéto,* péj. *Brassadasso.* Brassée, ce que peuvent enceindre les bras étendus en cercle ; embrassement ; embrassade ; accolade ; même simplement baiser. — *A brassado,* à pleins bras. — *Uno brassado dé bos,* une brassée de bois ; *uno brassado dé gavèls, dé païo,* une brassée de sarments, de paille. *Faï uno brassado,* un baiser, s'il te plaît. *Arapa à brassado,* prendre à foi de corps.

Dér. de *Bras.*

Brassèja, *v.* Gesticuler, remuer les bras avec vivacité en parlant ; travailler des bras.

Dér. de *Bras.*

Brassèjaïre, aïro, *adj.* Gesticulateur ; travailleur à bras.

Brassiè, *s. m.* Journalier, cultivateur qui travaille la terre seulement à bras, et non avec un instrument aratoire ou le secours des animaux de labour.

Dér. de *Bras.*

Brassièïro, *s. f.* Lisière pour soutenir les enfants qui commencent à marcher. — *Efan à la brassièïro,* enfant à la lisière.

Dér. de *Bras.*

Brasucado, *s. f.* Dim. *Brasucadéto.* Grillade de châtaignes sous la braise. — Dans une partie des Hautes-Cévennes, ce mot est pris pour la châtaigne elle-même, quand elle est rôtie. — *Voy. Afachado.*

Dér. de *Braso.*

Bravamèn, *adv.* Beaucoup ; à foison ; ni trop, ni trop peu ; raisonnablement ; médiocrement. — *Bravamén,* suivant l'intonation, a tous ces sens divers : preuve nouvelle que le ton fait la chanson.

Brave, avo, *adj.* Augm. *Bravas.* Se dit généralement de beaucoup de qualités du corps ou de l'esprit. Selon les cas, il signifie : honnête, intelligent, leste, adroit, robuste, bien portant, sage, de bonne mine. Il se dit aussi des choses inanimées pour : bon, avantageux, beau. — *Un brave home,* un honnête homme. *Uno bravo fénno,* une honnête femme. *Uno bravo fïo,* fille sage, de mérite. *Sès*

Digitized by Microsoft ®

brave coumo un sóou, vous vous portez comme le Pont-Neuf. *Sérias bé brave sé...*, vous seriez bien aimable si... *Sès brave?* vous allez bien? *Uno bravo tèro*, un champ assez considérable. *Un brave oustâou*, une maison confortable. *Sé sén pas riches, séguén braves*, si nous ne sommes pas riches, soyons honnêtes.

Brave n'a jamais l'acception de brave en fr. Cependant, faute d'un mot qui réponde à bravoure dans le sens de courage ou d'exploit guerrier, on dit par exception et en ajoutant un nom pour qualifier et justifier cette extension : *Brave coumo César*, brave comme César. Mais l'exception confirme la règle, et elle est rare.

Dér. du bas-bret. *Braw*, ou du lat. *Bravium*. — *Voy. Brâou.*

Bravé, éto, *adj.* Dim. *Bravoù, bravouné, bravounéto.* Joli; gentil; mignon. C'est là un exemple frappant de la dégénérescence des mots, quand ils passent par différentes filières et après un long laps de temps. Celui-ci a la même origine que le précédent, et voilà leur radical *brâou*, taureau, qui finit par différentes cascades à l'adj. *bravouné*, gentillet, qui semble la qualité la plus antipathique avec lui.

Bravèn, *s. m.* Nature particulière de terrain assez fertile et bon surtout pour la vigne, mais difficile à labourer en bonne saison; car il est très-dur avec la sécheresse et argileux par la pluie. Il est composé d'un mélange de limon et de schiste.

Bravouro, *s. f.* Honnêteté; probité. Ne signifie jamais bravoure ou courage.

Dér. de *Brave.*

Brégadiè, *s. m.* — *Voy. Bérgadiè.*

Brégado, *s. f.* — *Voy. Bérgado.*

Brégan, *s. m.* — *Voy. Bérgan.*

Brégandaje, *s. m.* — *Voy. Bérgandaje.*

Brégandéja, *v.* — *Voy. Bérgandéja.*

Brégo, *s. f.* Noise; chicane; querelle d'Allemand. — *Cérqua brégo*, chercher noise.

Dér. du gallois *Breg*, rupture. En esp. *Brega*, en ital. *Briga*, dispute.

Brégoùs, ouso, *adj.* Dim. *Brégousé;* péj. *Brégousas.* Querelleur; hargneux; tracassier. — *Chi brégoùs a las âourêïos vérménousos*, chien hargneux a les oreilles déchirées : le dicton se comprend de reste et ne s'applique pas seulement aux animaux.

Dér. de *Brégo.*

Brén, *s. m.* Son, partie la plus grossière du blé moulu. — *Déstré âou brén et larje à la farino*, économe de bouts de chandelle; il ménage la paille et prodigue le grain.

Dér. du bas-bret. *Brenn*, même sign. Il a formé le fr. *bran*, excrément, *bran de son*, qui est le son véritable du bréneau. Tous ces mots n'ont aucune espèce d'analogues ni en lat. ni en gr., ni dans les langues modernes qui ont puisé à cette source. La racine celtique est forcée.

Brénoùs, ouso, *adj.* Qui contient trop de son, en parlant du pain; défaut de toute autre préparation culinaire qui n'est pas liée, ou qui est graveleuse.

Dér. de *Brén.*

Brès, *s. m.* Dim. *Brèssé.* Au plur. *Brèsses.* Berceau d'osier; barcelonnette d'enfant. Au fig. jeune âge; commencement, lieu où une chose a commencé. — *Ou a prés âou brès*, c'est un défaut qu'il a pris au berceau. *Gna'n plén brès*, loc. prvb., il remplit son berceau, en parlant d'un gros enfant, quelquefois même d'un adulte. On dit d'une femme qui désire ardemment des enfants : *Ah boutas! lou farié én tout lou brès*, ah! mon Dieu! elle consentirait à accoucher d'un enfant tout botté, tout éperonné. *La grano dé brès*, les petits enfants.

Dér. du lat. *Versus*, part. pass. de *versare*. Cependant quelques-uns le tirent du gr. Βρῆζειν, dormir, ou de Βράσσειν, agiter.

Brés (Sén-), *s. m., n. pr.* Saint-Brès, commune dans le canton de Saint-Ambroix (Gard). *Brés* est la traduction du nom pr. Brice, Saint-Brice, disciple de saint Martin de Tours, vers le milieu du V^e^ siècle; du lat. *Brictius.*

Brèscan, *s. m.*, ou **Brisquo**, ou **Briscan**. Brisque, briscan, nom qu'on donne aux as et aux dix du jeu de mariage ou de biscambille.

Brésl, *s. m., n. pr.* de lieu. Brésis, quartier du territoire d'Alais, au midi et sud-ouest de la montagne de Saint-Germain-de-Montaigu, et que l'abbé Teissier, notre compatriote, ainsi que d'autres après lui, soutiennent avoir été *Prusianus*, l'habitation de Tonance Ferréol, préfet des Gaules au V^e^ siècle, décrite par Sidoine-Apollinaire.

Brésl serait une altération du nom lat. *Prusianus.*

Brésil, *s. m.* Brin; fétu; résidu en poussière; petite parcelle; débris de charbon qui restent au fond d'un sac.

Dér. de *Briso.*

Brésquo, *s. f.* Rayon de miel; gauffre ou gâteau de cire; cire avec ses alvéoles pleines, telle qu'elle est ou qu'elle sort de la ruche. — Bâtonnet; jeu du bâtonnet; jeu d'enfant.

Dér. du bas-bret. *Brec*, cassant. En allem. *Brechen*, rompre, briser.

Brèssa, *v.* Bercer, donner le branle à un berceau; balancer un enfant dans son berceau pour l'endormir. — *Sé brèssa*, se dandiner, se balancer lourdement en marchant, comme font les bergers et les gens chaussés de gros sabots.

Dér. par métathèse, du lat. *Versare*, agiter.

Brèsso, *s. f.* Lit en planches d'un valet d'écurie dans l'écurie même; cabane de berger portative pour coucher dehors, couverte le plus souvent en paille.

Augm. de *Brès.*

Brèssolo, *s. f.* Dim. *Brèssouléto.* Lit d'enfant à barreaux; table à rebords, avec des pieds en bateau, sur laquelle on pose le berceau d'un enfant, pour l'élever au niveau du lit de la nourrice et lui imprimer au besoin le balancement qui le berce et l'endort.

Digitized by Microsoft®

Bréthmas, *s. m., n. pr.* de lieu. Brethmas, écart de la commune de Saint-Hilaire, à laquelle il donne son nom, *Sént-Alari-dé-Bréthmas*, canton et arrondissement d'Alais. D'antiques ruines découvertes dans ce quartier, des restes de tuiles et de poteries gallo-romaines, sans doute, font remonter assez loin son origine et son nom.

Ce village est mentionné dans une ancienne charte qui mérite d'être rapportée. — Hist. gén. de Lang., t. I^er^, pr. p. 35. — C'est une donation faite vers l'an 810 à l'abbaye d'Aniane. *Trademus res quæ sunt in territorio nemausensi suburbio castro andusianensi, sive infra ipsum pagum, villa cui vocabulum est Berthomates....., hoc est cum mansis, campis, curtis et hortis, cum exeis et regressis, cum ecclesia Sancti Hilarii constructa, necnon aliis ecclesiis quæ infra terminum de ipsa villa fundata fuerint, cum oblatis et mansionibus ad Bertomates aspicientibus.*

Le nom porté dans cet acte avec une légère variante se trouve au dénombrement de la sénéchaussée, en 1384, *S. Ylarius de Bretomanso.*

Il n'y a rien à dire de la dernière portion du mot *Mates*, identique à *Mazes* et *Mages*, traduit par le latin *mansus* et abrégé selon les règles par le lang. et le fr. en *mas*. Sa forme au pluriel parait moins l'indice d'une agglomération que la réunion ou la proximité d'un certain nombre de *mansi* dans sa dépendance. La première partie jouit d'une possession d'état fort respectable, et *Bertho*, *Breto* pour signifier breton ; par où on arrive à *Mas du Breton*.

En contestant cette facile interprétation, je ne voudrais pas me faire une méchante affaire avec ce Breton bretonnant, qui, à une époque assez reculée, nous aurait laissé le nom de son pays, plutôt que son nom propre, ce qui est étrange d'abord. Mais l'existence même de cet étranger transplanté aux bords du Gardon ne me semble pas encore suffisamment attestée par une simple dénomination, à laquelle on peut assigner dans notre langue vulgaire une origine et une raison plus naturelles. En effet, si *Berthomates, Bretomansus, Bréthmas* a eu pour parrain un Breton quelconque, le droit d'invoquer pareille descendance au même titre appartient à une petite place de la ville d'Alais, appelée en fr. *Berthole* aujourd'hui, en lang. *Brétolo*, et dans une proclamation de l'an 1388, — Mss. de l'Hôtel-de-Ville, — *trivium de Berthola*. C'est la même racine et le même mot. Or cette place, au moyen âge, à proximité du Marché, était le lieu spécial où se cantonnaient et s'étalaient les denrées apportées des Cévennes avec la *bréto*, la hotte montagnarde, ou dans le *bértoul, brétoul*, panier fait de minces lames de bois; peut-être aussi y avait-il là une industrie de fabrication de *brétos* et de *bértouls*. Elle en a retenu le souvenir. Les deux noms, en tous cas, qui ont contribué à faire celui de *Brétholo, Bérthole*, dérivent du gaulois *brett*, en lat. *lignum*, bois, planche, éclisse, servant à faire *brétos* et *bértouls*. Mais les analogies nous viennent encore en aide. Le nom propre *Breteuil* n'est pas plus breton d'origine que notre *Bréthmas* et que notre *Brétolo*, son correspondant direct, avec la différence du dim. roman *euil* au dim. lang. *ol* ou *olo*. Et l'on sait que le nom de cette ancienne famille était autrefois *Tonnelier*, changé depuis en *Breteuil*, son équivalent synonyme, plus noble et plus sonore peut-être mais sorti de la même souche, exprimant la même idée, fait du même bois, *brett*. Pareillement pour *Bretche*, vieux mot fr. signifiant fortifications de bois, dans Du Cange *Bretechiæ, castella lignea*. Dans tout cela pas la moindre trace d'un Breton.

La dérivation pour *Bréthmas* nous paraît donc fort probable, en y faisant entrer *brett*, soit que le *mansus* primitif fût construit en planches, soit qu'il ait été établi dans un pays couvert de bois; les deux hypothèses peuvent être également soutenues.

Brévé, *s. m.* Brevet, privilége ; acte portant concession d'une grâce, d'un don, d'une autorisation.

Emp. au fr.

Brévéta, ado, *adj.* et *part. pass.* Breveté; qui est pourvu, muni d'un brevet.

Emp. au fr.

Brïa, *v.* Briller; reluire ; jeter une lumière étincelante ; avoir de l'éclat.

Emp. au fr.

Brïan, anto, *adj.* Brillant, qui a de l'éclat ; qui reluit.

Emp. au fr.

Brida, *v.*, mieux **Embrida**. Brider, mettre la bride ; lier, arrêter, attacher. — *M'an bièn brida et séngla*, on m'a joliment lié et garrotté, dit-on proverbialement, quand on vient de passer un acte qui vous lie fortement. *Sén bridas*, nous sommes arrêtés, liés. Sauvages traduit : nous jeûnons. Très-juste : la loi est la bride. *Brida l'ase pér la quuïo*, prvb., prendre une affaire à contre-pied; agir à contre-sens.

Les étym. paraissent nombreuses : d'abord le celt. *bride*, puis le vieux saxon *bridel, bridl*, même mot et même signification, le gr. éolien Βρυτήρ, pour ῥυτήρ, tirer, parce que la bride sert à tirer. En ital. *briglia;* en esp. *brida*, bride.

Bridèl, *s. m.* Dim. *Bridélé ;* péj. *Bridélas*. Bridon ; filet à mors brisé, sans branches ni bossettes.

Dér. de *Brida*.

Brido, *s. f.* Dim. *Bridéto*, péj. *Bridasso*. Bride; partie du harnais d'un cheval qui sert à le conduire; petite bande de toile ou d'étoffe, attachée au béguin d'un enfant, aux bonnets et aux chapeaux de femme, destinée à passer sous le menton, pour retenir ces coiffures. — *Trépa émbé la brido*, ou *émbé lou cabéstre*, jouer avec sa queue à la manière des jeunes chats ; se dit des gens très-jeunes qui ne prennent nul souci et se font un jeu de tout. — *Voy. Cabéstre.*

Dér. de *Brida*.

Brido-mousquo, *s. m.* Cogne-fétu; tatillon; qui fait de grands embarras de petite chose; homme fluet, frêle, débile.

Bridoulo, *s. f.* Dim. *Bridouléto*. Bois de jeunes scions refendu en lames fort minces, que l'on tresse pour faire les

Digitized by Microsoft ®

païarons, bértoulos et *campanèjes*. (*V.* c. m.) Les jeunes pousses de châtaignier sauvageon sont considérées comme les plus favorables; à cet effet, on les aménage en taillis et on les coupe tous les trois ans.

Dér. de *Brido*.

Brignoù, *s. m.* Brignole; prune de mirabelle, la plus petite de toutes les espèces. Elle est d'un assez beau jaune quand elle est mûre.

Comme son nom, et surtout son représentant fr. l'indique, ce fruit vient de Brignoles, en Provence, où il est cultivé avec succès, et où l'on fait des conserves de prunes très-renommées.

Brignoun, *s. m. n. pr.* de lieu. Brignon, commune du canton de Vézénobres, arrondissement d'Alais. La tradition donne à ce village une origine fort ancienne.

Le nom de *Brignoun* sous la forme *Briginn*, est un de ceux qui sont inscrits sur un petit monument du musée de Nimes, portant les noms de onze localités du territoire des anciens Volces Arécomiques. Il occupe le second rang dans le deuxième groupe, qui paraît avoir pour chef-lieu *Ucetia*, Uzès. L'attribution de *Briginn* à *Brignoun*, Brignon, n'est pas douteuse. Dans l'inscription le mot est évidemment abrégé de la dernière syllabe à cause des dimensions du piédestal; il devrait se terminer en *o*, *Briginno*, simple nom de localité avec la finale celtique si commune, ou en *ones*, au plur., si on veut l'appliquer à une peuplade, *Briginnones*. La traduction latine du moyen âge donne raison à cette désinence. La basse latinité des Cartulaires disait, en effet, en 1207, *Brinnonum*, en 1273 *Brinno*, en 1381 et 1384 *Brinhonum*, en 1435 *Brinhon*, dont le languedocien a fait *Brignoun* et le fr. Brignon. Ici se remarque la transformation du *g* entre deux voyelles, dont la prononciation était mouillée, ce que le latin rendait en plaçant un *h* ou un *i* après *n*, et que nous avons repris par notre *gn* qui produit le même effet; les exemples sont nombreux.

Dans le voisinage on a découvert des restes d'antiquités romaines ou gallo-romaines; un monticule où l'on prétend que l'ancien village était établi, porte le nom de *Sère dé Brièno*, colline de Brienne, et un ruisseau est aussi appelé *Brdouno*, Braune; ce sont autant de dérivations du celtique *Briginn*.

Quant à l'étymologie du mot, on trouve en gallois *Brigynn*, cime, sommet, extrémité, bout, où l'on reconnaît la racine *bri, brin, bren*, colline, élévation, hauteur, qui a donné avec le même sens dans diverses langues *ber, bir, berg, bern, birn*. La situation de *Brignoun* justifie cette dénomination, et son ancienneté d'origine est également établie : village sur une élévation.

Brin, *s. m.* Brin de fil; fil de la soie sans être doublé et tel qu'il se dévide sur la roue à filer; brins de chanvre dont est composée une corde, ou un fil redoublé et tordu. — *Floundo à quatre brins*, fronde à quatre bouts.

Ce mot paraît dérivé de *Prin* dont il est la métathèse. Il ne faut pas perdre de vue que le mot *prin* vient évidemment du lat. *primus*. Le fil dont on fait les étoffes est doublé, triplé, quadruplé; lorsqu'il est simple, il se dit *brin*, ce qui revient à *premier;* ce sont bien là dès-lors ces premiers filaments qui restent dans la main de celui qui sérance, les *brins premiers*, par excellence.

Bringo, *s. f.* Dim. *Bringuéto*, péj. *Bringasso*. Bringue; rosse; cheval maigre; femme maigre, déhanchée, mal bâtie. — *Métre én bringo*, mettre en pièces, en désarroi.

Emp. au fr.

Briou, *s. m.* Dim. *Brivé, brioulé*. Certain temps; petit intervalle de temps. — *Y-a un bon briou*, il y a longtemps. *N'avès pér un poulì briou*, vous en avez encore pour longtemps. *Espérarés un briou*, vous attendrez un peu. *Y-a'n brivè*, il n'y a qu'un petit instant.

Dér. du lat. *Brevì*, bientôt.

Briqué, *s. m.* Dim. *Briquétoù*. Briquet à feu, outil d'acier pour tirer du feu d'un caillou; sabre-briquet court à l'usage de l'infanterie; jeune gars, blanc-bec; homme sans valeur et sans consistance; petit homme, au physique et au moral; petit et mauvais cheval, criquet. — *Batre dâou briqué*, au fig. être cagneux, avoir les genoux qui se heurtent en marchant.

Emp. au fr.

Briquo, *s. f.* Dim. *Briquéto;* péj. *Briquasso*. Brique, terre argileuse pétrie, montée et cuite, qu'on emploie dans les constructions. — *Briquo énvérnissado*, brique vernissée. *Briquo canéludo*, brique à crochet, qui sert à faire des voûtes.

Dér. de la bass. lat. *Brica*.

Brisa, *v.* Briser; casser; rompre, mettre en pièces; réduire en poudre.

Dér. de la bass. lat. *Brisare*, presser.

Brisal, *s. m.* Dim. *Brisaïé*. Menus débris de pierres; petits fragments, réduits en poussière, de tout corps dur très-divisé.

Dér. de *Briso*.

Briso, *s. f.* Dim. *Briséto*, s. f. *Brisouné*, s. m. Miette; brin; parcelle; morceau détaché d'un plus grand; miette de pain. — *Douna-mé n'é'no briso*, donnez-m'en un petit morceau. *Né rèsto pa'no briso*, il n'en reste pas un fétu, il n'en reste rien. *N'avédre dé las brisos*, en avoir des éclaboussures. *Aou foun dâou sa s'atrobou las brisos*, prvb., au fond du vase la lie; au dénouement les angoisses. *Las brisos né sâoutavou âou capèl*, on mangeait de si grand appétit, on cassait si vivement la croûte, que les éclats, les miettes en volaient au loin.

Las brisos, châtaignes sèches qui ont été brisées en les battant pour les dépouiller. Cette espèce de châtaignes a un peu moins de valeur au marché que les autres, parce qu'elle se met en marmelade en cuisant; mais elle est aussi bonne, préférable même, si on veut la moudre en farine pour l'abreuvage des porcs, parce que généralement ce sont les châtaignes de meilleure qualité et les plus sèches qui se

Digitized by Microsoft®

brisent le plus; celles qui sont avariées, moisies ou vermoulues contenant une humidité qui les préserve de se concasser.

Dér. de *Brisa*.

Briso-baro, *s. m.* Ecervelé; indompté; tranche-montagne; qui se met au-dessus des lois.

Comp. de *Briso, brisa*, et *baro*.

Brisqué! *interj.* intraduisible, qu'on adresse à quelqu'un qui commet une incongruité en parole ou en action sales.

Ce mot paraît la contraction et un sous-entendu de : brusquez la politesse.

Brivado, *s. f.* Dim. *Brivadéto*. Séance, durée d'un travail entre ses diverses interruptions; séjour. — *Y-avèn fa uno bono brivado*, nous avons fait une bonne séance de travail. — Il a aussi toute la portée de *Brîou;* on dit bien et également : *Y-a un bon brîou* et *uno bravo brivado*, pour : il y a un long espace de temps.

Dér. de *Brîou*.

Brocho, *s. f.* Dim. *Brouchéto*, mieux : *Haste*. Broche de cuisine; espèce de longue aiguille.

Dér. de *Broquo*, parce que les premières broches étaient un pieu de bois, une bûche. Sauvages prétend qu'il y a des bâtons d'un certain bois dont les fibres sont de leur nature tellement torses que la chaleur les fait détordre, et que les viandes qu'on y embrochait autrefois, tournaient d'elles-mêmes. Probablement ce n'étaient que des moineaux ou tout au plus des grives, avec lesquels on pouvait se permettre cette économie de tourneur ou de tourne-broche.

Brodo, *s. f.* Paresse; fainéantise; mollesse; indolence; produites par l'ennui ou par une certaine disposition d'esprit ou de corps semblable au *spleen* anglais. Ce n'est pas une paresse habituelle, mais accidentelle, un entraînement irrésistible et momentané au *far-niente*, qui donne du dégoût pour le travail et par conséqnent de l'inaptitude.

Les ouvriers de Paris appellent cette disposition : avoir la flême, ce qui veut dire : avoir la *brodo*, être plus en train de flâner que de travailler. — *La brodo mé gagno*, l'ennui, le dégoût me gagnent; je ne suis bon à rien. *Aquél tén faï vèni la brodo*, ce temps lourd donne des vapeurs, de la lassitude dans les membres, de la mélancolie dans l'esprit. *Mé dones la brodo*, tu m'ennuies.

Dér. du gr. Βραδύς, lent, Βράδος, lenteur.

Broquo, *s. f.* Dim. *Brouquéto*, péj. *Brouquasso*. Bûche; bâton brut; scion d'arbre sec. — *Lou touquarièï pas énd'uno broquo*, je ne le toucherais pas avec des pincettes. *Porto uno broquo, lou fiò s'amousso*, apporte une bûche, le feu va s'éteindre. *S'arrape uno broquo!* si je prends un bâton, gare!

Dér. de la bass. lat. *Broca*, branche d'arbre, échalas, broussaille.

Broquo-quiou (A), *adv.* Tout de travers; à la diable. — *Travaïa à broquo-quiou*, gâter l'ouvrage, en se hâtant trop et ne faisant nulle attention : va comme je te pousse. *Aquò s'apèlo juja à broquo-quîou*, voilà qui s'appelle jugé à la diable, dit un plaideur qui perd son procès, dans les vingt-quatre heures bien entendu, et quelquefois, avec plus de raison, après ce délai de tolérance.

Dér. d'un jeu d'écolier qui porte ce nom et qu'on nomme en fr. broche-en-cul.

Brou, *s. m.* Dim. *Brouté*. Jeune pousse des arbres; brin détaché d'une plante; trochet de fleurs ou de fruits; bourgeon. — *Un brou dé sdouvio, dé vidouïè, dé basalì*, une branche de sauge, de giroflée; un brin de basilic.

Dér. du celt. *Brout* ou *Brot*, brin, d'où la bass. lat. *Brogilum, Bruillum, Brolium*, petit bois, broussailles; ou du gr. Βρύω, bourgeonner.

Brou, *s. m.* Terme de boucherie, pièce du poitrail d'un mouton, qui répond au grumeau du bœuf; haut côté de la poitrine.

Dér. du v. m. *Brutz*, sein, poitrine.

Broucanta, *v.* Brocanter; acheter, revendre ou troquer; vendre par échange; vendre du bric-à-brac, des marchandises d'occasion.

Dér. du lat. *Recantare*, se dédire, parce que ce genre de revendeurs avaient autrefois vingt-quatre heures pour se dédire, et rompre leurs marchés.

Broucantur, urdo, *adj.* Brocanteur; celui qui sans être marchand, a la manie de brocanter, d'échanger, de troquer ce qui lui appartient, comme chevaux, voitures, meubles.

Dér. de *Broucanta*.

Brouchado, *s. f.* Dim. *Brouchadéto*. Brochée; hâtelettes; enfilade de petits-pieds à la broche.

Dér. de *Brocho*.

Brouda, *v.* Broder.

Emp. au fr.

Broudarìè, *s. f.* Broderie.

Emp. au fr.

Brouduso, *s. f.* Brodeuse.

Emp. au fr.

Brouéto, *s. f.*, ou **Brouvéto**. Brouette. — *Voy. Barioto*.

Brouïa, *v.* Brouiller, semer la discorde; mettre le désordre. — *Sé brouïa*, se brouiller avec quelqu'un; d'ami devenir ennemi.

Dér. de l'ital. *Brogliare, imbroglio*.

Brouïadisso, *s. f.* Brouillerie, mésintelligence.

Dér. de *Brouïa*.

Brouïar, *s. m.* Dim. *Brouïardé;* péj. *Brouïardas*. Brouillard; nuage. — *Lou brouïar a mouqua las vignos*, la giboulée a fait périr les bourgeons de la vigne.

Brouïar, en style d'écolier, est le brouillon, cahier ou écrit qui n'est pas mis au net. — *Papiè brouïard*, papier gris, qui boit.

Dér. du lat. *Pruina*, ou de la bass. lat. *Brolhardus*, m. sig.

Brouïarda, ardado, *adj.* Couvert de brume, chargé de brouillards.

Dér. de *Brouïar*.

Digitized by Microsoft®

Brouïo, *s. f.* Brouille; mésintelligence légère; petite brouillerie. Le même que *Brouïadisso*, mais avec une nuance un peu plus foncée.

Dér. de *Brouïa*.

Broun-broun, *s. m.* et *adv.* Hurlu-berlu; étourdi; étourdiment, en renversant tout. Onomatopée. Viendrait-il du gr. Βροντή, tonnerre?

Broundas, *s. m.* Dim. *Broundassoù*; péj. *Broundassas*. Rameau de chêne-vert avec toutes ses feuilles, dont on se sert, en guise de balai, pour amonceler les feuilles mortes et les hérissons de châtaigniers; brandes, bourrée.

Dér. et augm. de *Broundo*.

Broundïo, *s. f.* Ramilles, émondilles, broutilles; débris de menu bois qui reste après qu'on a dépécé des arbres, ou ébranché.

Dim. de *Broundo*.

Broundïoù, *s. m.* Brindille, petit morceau, petit éclat de bois.

Dim. de *Broundïo*.

Broundo, *s. f.* Bourrée; brandes; fagots de menu chêne-vert ou de broussailles, dont se servent les boulangers, les potiers de terre et autres pour chauffer leur four.

Dér. du lat. *Frons, Frondis*, ramée, feuillage, qui, par apocope et changement de *f* en *b*, avait fait dans la bass. lat. *Bronda*, menues branches.

Brounqua, *v.* ou **Bruqua**. Broncher, faire un faux pas en heurtant du pied contre quelque chose. — *Qué bruquo et noun tombo avanço cami*, prvb. qui bronche sans tomber accélère ses pas; c'est-à-dire on apprend en faillant.

Dér. de l'ital. *Bronciare*, broncher, et *Bronco*, tronc, souche, heurter contre une souche.

Brounquado, *s. f.* ou **Bruquado**. Bronchade; action de broncher; faux pas d'un cheval.

Dér. de *Brounqua*.

Brouncaïre, aïro, *adj.* ou **Bruquaïre, aïro**. Qui bronche; qui est sujet à broncher; cheval qui n'a pas les jambes solides.

Dér. de *Brounqua*.

Brounza, *v.* Bronzer; donner au fer une couleur bleuâtre pour le préserver de la rouille, ce qui se fait à un feu très-vif. Au fig., cuirasser contre les douleurs de l'âme et du corps; aguerrir, rendre insensible à la souffrance; devenir dur comme le bronze.

Brounza, *part. pass.* Bronzé, couleur de bronze; teint en noir. — *Souïès brounzas*, souliers de peau teinte en noir, présentant le velouté de la peau, à l'extérieur.

Dér., disent aucuns, du celt. *Bronez*, m. sig.

Brounzi, *v.* Se rôtir outre mesure, se dessécher au feu; noircir comme bronze; bronzir par le froid, qui produit le même effet.

Dér. de même que *Brounza*.

Brounzi, *v.* Siffler, bruire, en passant comme font les balles, les boulets, une pierre lancée avec une fronde. Au fig., murmurer, grogner, marmotter, gronder. — *Las balos brounzissïou*, les balles nous sifflaient aux oreilles. *Dé qué brounzisses din toun cantoù?* qu'as-tu à murmurer, à grogner dans ton coin? — *Voy. Brounzina*.

Dér. du gr. Βρυχή, hurlement.

Brounzidoù, *s. m.* ou **Rouflo**. Loup, instrument de jeu pour les écoliers, fait d'une petite planche fort mince attachée au bout d'un cordon. Ils le font tourner très-vivement au-dessus de leur tête, et produisent par ses vibrations dans l'air un frémissement sourd, un *brounzimén*, qui imite le hurlement du loup.

Dér. de *Brounzi*.

Brounzimén, *s. m.* Bruissement; sifflement d'un projectile; frémissement de l'air produit par le frôlement d'un corps quelconque; frôlement d'une robe, d'une étoffe.

Dér. de *Brounzi*.

Brounzina, *v.* — *Voy. Brounzi*, siffler, bruire.

Brounzinaïre, aïro, *adj.* Péj. *Brounzinaïras*. Grondeur; grommeleux; qui marmotte, qui aime à gronder; qui marronne.

Dér. de *Brounzi*.

Brouqua, *v.* Planter des oseraies, des saulsaies. L'osier, le saule, le peuplier se plantent par simples boutures dans les graviers les plus secs, et ils y réussissent toujours pour peu qu'ils trouvent de l'humidité à la profondeur où l'on enfonce leur extrémité inférieure. Il faut, en général, les planter après que la sève s'est retirée; cependant lorsqu'on les plante dans l'eau ou dans des terrains marécageux, ils prennent en toute saison, même en juillet et août.

Comme ces plantations se font très en grand dans le pays, au bord des rivières, soit pour en défendre les bords, soit pour bonifier les graviers inertes en arrêtant les dépôts d'alluvion, on prend très-peu de soin pour ce travail de *brouquaje*. On a des scions de toute grosseur, on les coupe à la longueur d'un mètre, et l'on amincit en pointe leur gros bout; ensuite on fait un trou dans les graviers avec un instrument de fer pointu, appelé *Aguïo*, et l'on y place trois ou quatre scions à la fois, en se contentant d'écraser, d'ébouler le sable avec le pied pour remplir le vide du trou. Il est rare qu'aucun de ces plants reste sans pousser.

Brouqua s'applique à toutes les espèces de boutures, comme celles de la vigne, du figuier, etc.

Il se dit aussi, pour repiquer des plantes que l'on a semées d'abord sur couches et qu'on repique à distance dans les jardins potagers, comme l'oignon, la betterave, la poirée, la laitue, la chicorée, le céleri, etc.

Dér. de *Broquo*, dans la première acception, à cause des scions qu'on emploie et qui se nomment *Broquo*; dans la seconde, à cause de la bûche qui sert de plantoir dans cette opération.

Brouquaje, *s. m.* Action de planter des oseraies; la saison de ce travail, et surtout la masse des bois qu'on y emploie. — *Aquò's dé brave brouquaje, éstén bièn*, c'est du bois très-favorable à planter en oseraies, il foisonne beaucoup.

Dér. de *Brouqua*.

Digitized by Microsoft ®

Brouquéto, *s. f.* Allumette.

Toutes les allumettes se faisaient avec des brins de chenevotte coupés à quatorze ou quinze centimètres de longueur, soufrés simplement aux deux bouts et mis en paquets. De là leur nom de *Brouquétos*, dim. de *Broquo*, parce que ce n'était en effet que de minces bûchettes. Il est bien entendu qu'aujourd'hui on ne peut plus par cette raison appeler *Brouquétos*, les allumettes en cire de Roche et autres. Aussi le lang. a-t-il été forcé d'adopter l'*Aluméto*. Les gamins qui vendent les allumettes à la Congrève, ont même fait disparaître à peu près entièrement les *marchans dé brouquétos, qudou né vôou*, dont le cri est remplacé dans nos rues par celui *d'alumétos à la Congrè, dous cén pér un sôou*. C'est du bien bon marché, mais c'est du bien mauvais lang. — *Voy. Aluméto, Luquéto*.

Brouquïado, *s. f.* Dim. *Brouquïadéto*. Fagot ou brassée de broutilles ou de bûchettes; ramassis qu'on en fait dans un bois ou au fond d'un bûcher. Au fig., feu de paille, de peu de durée.

Dér. de *Broquo*.

Brouquiè, *s. m.* Boisselier; artisan qui fabrique des futailles de bas-bord, telles que seaux, baquets, cornues, cuves à lessive, barillets, etc. Les mêmes font les patins à semelle de bois pour les femmes.

Dér. de *Broquo*, bois refendu.

Brousén, *s. m., n. pr.* de lieu. Brouzen, quartier du territoire d'Alais, en amont sur la rive droite du Gardon, où quelques étymologistes placent le *Prusianus* du préfet des Gaules, Tonance Ferréol. — *Voy. Brésl* et *Berénguèri*.

Broussa, *v.* Tourner, caillebotter, grumeler; faire tourner le lait, une crème, une sauce; c'est-à-dire que la partie butireuse ou onctueuse se sépare de la partie séreuse et se grumelle par caillots. — *Moun la sés broussa*, mon lait a tourné. *A broussa sa crèmo*, elle a laissé tourner la crème.

Brousso-sâouço, *s. m.* Gâte-sauce, mauvais cuisinier qui manque ses sauces.

Dér. de *Brousso*, parce que le lait tourné forme de petits caillots assez semblables à la graine de bruyère.

Brousso, *s. f.* Touffe de bruyère de la petite espèce, basse et rampante.

Dér. du bas bret. *Broust*, buisson, broussaille. Dans la bass. lat. *Bruscia*.

Brousso-pèou (A), *adv.* A contre-poil; en sens contraire du poil; à rebours; de travers; au pr. et au fig. — *Voy. Cronto-pèou*.

Broustïo, *s. f.* Petite boîte de sapin, à lames minces, refendues.

En bas bret. *Broustet*, branche aisée à refendre. Dans la bass. lat. *Brustia*.

Broutél, *s. m.* Dim. *Broutélé*. Trochet ou glane de fruits; jet d'arbre qui porte une certaine quantité de fruits ramassés en bouquet.

Dim. de *Brou;* en celt. *Brout* ou *Brot*, traduit dans la bass. lat. par *Brogilus, Bruillus, Brolius*, qui signifie comme dimin. petit bois, broussailles qu'on fait brouter.

Broutélado, *s. f.* Quantité de fruits qui se trouve réunie dans un seul trochet ou sur une même branche.

Dér. de *Broutél*.

Bru, *s. m.* Bruit, son ou mélange de sons, tapage, vacarme; bruissement; rumeur; nouvelle qui circule; dicton; renommée; renom. — *N'és pas bru qué d'acò*, on ne parle que de cela. *Né coure un bru*, on en murmure bien quelque chose dans le public. *Faï fosso bru*, il fait beaucoup de tapage. *Crén pas bru*, il ne se laisse pas intimider. *Un home sans bru*, un homme paisible, qui ne fait pas parler de lui. *S'én-és douna lou bru*, la nouvelle, le bruit en a couru.

Dér. du bas bret. *Brud, Brut*, bruit, rumeur, ou du gr. Βουβών, rugissement, murmure.

Bru, *adj. masc.* — *Pan-bru*, pain-bis. N'a pas d'autre application.

Dér. du lat. *Brutus*, grossier; il pourrait être aussi une altération ou une contraction de *Brun*.

Bruèl, *s. m.* et *n. pr.*, ou **Bruèil**. En v. lang. petit bois; un fourré; jeune taillis.

Il y a dans l'Aveyron un village et commune de Saint-Jean-du-Bruel, qui a pris cette épithète de sa position dans les bois.

En v. fr. on disait : breuil, brouil et brel, auquel le mot lang. répond très-exactement; et dans la bass. lat. on avait dit : *broilus, broilum, brolium*; *brogilus, brogilum, bruillus*. Cette diversité de désinences, attachées à un radical invariablement le même, donne clairement le sens dans lequel il faut les entendre dans les différents idiomes. La terminaison lang. *èl* est diminutive, comme le sont en fr. ses correspondantes directes en *el, eil, euil, uil*, qui traduisent ou que traduit le lat. *oilus, olium, ogilus, uillus*. Par conséquent comme règle générale, tous les mots-racines, affectés d'une de ces finales égales entre elles, auront une signification diminutive. De plus les désinences en *ol, ols, ôou, jol, jols, jôou*, du languedocien, rendues par *oilus, olius, ogilus* latin, seront identiques à *èl* et également diminutives, comme dans le fr. *eul, euil, el, oil* et *eau, eaux, ège, elles, eiles, ailles, eilles, oilles*, parfaitement équivalentes. De sorte que *Bruèl*, en étymologie, sera le même que Brueilet, du Breuil, Bruejoul, Bruejols, Bruèges, Broglio, Brouelles, Bruailles, Bruelles, Brouxelles, Breaux; et que de la même source dériveront, à part les noms communs, les noms propres Bruyère, La Bruyère, *Bruguiè*, lang. *Bruguèïrole, Brugas*. Le gaulois *Bru*, ou *Brou, Brout*, bois, branche, brin, est atténué par sa désinence qui prend toute sorte d'inflexions; mais l'élément primitif reste immuable et toujours reconnaissable.

Brugas, *s. m.* Lande couverte de bruyères.

Péj. de *Bruguiè*.

Bruguèïrolo, *s. f., n. pr.* d'homme et de lieu. Brugueirolle. Petit champ couvert de bruyères. — *Voy. Bruèl*.

Dim. de *Bruguiè*.

Digitized by Microsoft ®

Bruguiè, *s. m.* Taillis de bruyères à balais que l'on met en coupe réglée. — N. pr. d'homme : Bruguier. Avec la désinence féminine, *iëïro*, il est encore n. pr. de lieu, et très-commun.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, les anciens radicaux signifiant bois ou forêt ont dû nécessairement donner naissance à de nombreuses dénominations dans nos pays couverts de forêts, de landes de bruyères, de hautes et basses futaies : de là aussi les diminutifs ou les péjoratifs caractéristiques d'une situation ou de l'état des lieux et des propriétaires. Aussi le primitif celtique *brug*, adouci en *bru* ou *brus*, bruyères, broussailles, que nos ancêtres gaulois prononçaient peut-être *broug*, et dans lequel certainement, en latin, l'*u* sonnait *ou*, s'est-il reproduit dans nos appellations locales et dans les noms d'homme avec des variétés nombreuses, tantôt en conservant sa consonnance simple, tantôt en adoptant l'euphonie latine.

A propos du mot qui nous occupe, la plus ancienne forme connue du radical est tirée d'une inscription gravée sur un petit piédestal conservé au Musée de Nimes, malheureusement tronqué, mais où se lisent encore onze noms de localités des Volces Arécomiques. A la seconde ligne de ce monument est porté le nom de *Brugetia*. Nous n'avons pas à chercher ici la certitude d'attribution entre les diverses localités qui auraient, chacune, des raisons égales à la réclamer : les savants ne sont pas d'accord sur la vraie position indiquée. Cependant le mot nous reste, et la divergence des opinions ne fait ressortir qu'une chose : c'est que le nom *Brugetia* est aussi bien représenté par *Bruget*, hameau de la commune de Cornillon, que par *La Bruguière*, canton de Lussan, arrondissement d'Uzès, ou par *La Bruyère* près d'Anduze, ou par *Bruyès* de la commune d'Aigaliers; comme il pourrait l'être par *Brugèdes*, commune de Sénéchas, par *Bruèje*, commune de Saint-Privat-des-Vieux, par *Bruguier*, commune de Monoblet et Méjeannes-lès-Alais, et par tous les autres noms de *La Bruguière* répandus dans le département du Gard. Ce qui amène à reconnaître que toutes ces appellations ont une commune racine, et que, si elles se distinguent par leurs suffixes en *et*, *yès*, *ède*, *iè*, *iëïro*, elles n'en représentent pas moins des localités où les bruyères étaient abondantes, ce qui donne la signification; et ces nuances prouvent que ces désinences sont égales entre elles et équivalentes, ce qui donne raison à ce que nous disons des suffixes et de la composition des noms.

Mais il y a plus : la différence de prononciation dans le radical multiplie les analogies. *Bru* étant identique à *Brou*, il s'ensuit que les noms de *Brouzén* près d'Alais, *Brouzet*, commune, *Broussoùs*, près de Portes, dans notre arrondissement, *Broussan*, commune de Bellegarde (Gard), devront être ramenés à la même signification désignant des lieux anciennement remplis de broussailles, couverts de bruyères. La variété ethnique des terminaisons n'empêchera pas de les reconnaître et de les rapprocher; elle ne servira qu'à démontrer la fécondité de la langue qui se prête harmonieusement à ces modulations diverses, à prouver la richesse de notre idiome et sa souplesse à diversifier la forme sans altérer ni compromettre le sens des mots.

Dér. de *Brus*.

Brula, *v.* Brûler; consumer par le feu; être en état de combustion; brouir, se dit des effets produits par le froid sur les fleurs et sur les premiers bourgeons des arbres. — *Fato-brulo*, jeu d'enfant qui consiste à cacher un objet de petite dimension et à le faire chercher par un patient. A mesure qu'il se rapproche de l'objet, on lui crie : *fato-brulo!* et quand il s'en éloigne : *brulo pas;* par ce moyen on le conduit petit à petit à l'objet lui-même. Par suite, le mot *Brula*, dans le langage ordinaire, est devenu synonyme de se rapprocher, être prêt à deviner. — *Brules bièn*, tu es sur la voie, tu te rapproches singulièrement du but.

Brula, s. m. et *part. pass.* — *Es un brula*, c'est une tête brûlée.

Dér. du lat. *Perustulare*.

Bruladuro, *s. f.* Brûlure; action du feu; sa trace, sa marque.

Dér. de *Brula*.

Brulaïre, *s. m.* Poêlon à brûler le café; brûloir; instrument ou ustensile servant à cette torréfaction.

Dér. de *Brula*.

Brun, bruno, *adj.* Dim. *Bruné, éto;* péj. *Brunas, asso.* Brun, brune; noirâtre; d'une teinte foncée, sombre; obscur; bis. — *Moulì brun*, moulin destiné à fabriquer le pain bis, parce que les meules en étant plus serrées donnent un degré de plus de trituration à la farine, ce qui rend impossible sa séparation d'avec le son au tamis. — Il est aussi n. pr. d'homme, Brun : d'où son dim. *Brunèl*.

Dér. de l'allem. *Braun*, en ital. et en esp. *Bruno*.

Bruqua, *v.* — *Voy. Brounqua.*

Bruquaïre, aïro, *adj.* — *Voy. Brounquaïre, aïro.*

Brus, *s. m.* Dim. *Brussé*. Au plur. *Brusses*. Bruyère à balais, *Erica scoparia*, Linn. Arbuste de la fam. des Ericacées. C'est celle qu'on emploie pour ramer les vers à soie, et dont on fait des balais, *éscoubòs dè brus*. — *Ana as brusses*, aller à la provision de bruyère pour les vers à soie. *Capoula dé brusses*, couper les brins de bruyère de la longueur nécessaire pour les échalasser entre les rangs des tables. *Plégarias lou proufì dinc uno fiëïo dé brus;* la feuille de bruyère étant sans largeur aucune, que pourrait-on plier avec? Aussi cette phrase équivaut à celle-ci : le bénéfice est venu à rien.

Dér. du celt. bas-bret. *Bruc; Bruscus* en lat., dans la bass. lat. *Bruscia* et *Brueria*, broussailles.

Brutâou, talo, *adj.* Péj. *Brutalas*. Brutal; grossier; féroce; emporté; sans égard, sans politesse, sans ménagement.

Dér. du lat. *Brutus*.

Bu, *s. m.* Dim. *Buqué;* péj. *Buquas*. Chicot d'arbre; ergot de branche; bout mort et desséché d'un scion d'arbre

Digitized by Microsoft ®

qui a été taillé et qui n'a repoussé qu'à quelques pouces au-dessous de la taille; éclat de bois, écharde ou picot qui est entré dans la chair. — *M'és éntra un bu din l'ounglo,* il m'est entré une écharde entre l'ongle et la chair.

Dér. de la bass. lat. *Buca,* tronc, tige.

Bu, *s. m.* But; intention; point où l'on vise, fin qu'on se propose. — *Y-anavo énd'un bon bu,* il se présentait pour le bon motif, en vue du mariage.

Dér. de la bass. lat. *Butum.*

Bubo, *s. f.* Bubon; pustule qui se forme sur la tête des enfants mal soignés; boutons qui s'élèvent aux lèvres; échauboulure. — *Rénouvéla las bubos,* au fig. renouveler de tristes souvenirs, une ancienne douleur.

Dér. du gr. Βουβών, tumeur.

Bufadèl, *s. m.* Mets du pays composé de raves et de châtaignes bouillies; celles-ci à demi-cuites, qu'on nomme *calossos.* — *Bufadèl* est l'expression *gounèlo* et alaisienne; les Cévénols, chez lesquels ce mets est surtout en honneur, le nomment *Picourèlo.*

Dér. de *Bufa,* ou *Boufa,* qui veut dire souffler ou manger, deux acceptions également applicables à un mets qu'il faut manger chaud, et souffler.

Bugada, *v.* Faire la lessive; blanchir au moyen de la lessive; faire boire à grands verres de l'eau ou de la tisane.

Etym. nombreuses et variées : du celt. *Bugad,* lessive et abreuver, d'où le bas-bret. *Bugat,* m. s.; du lat. *Buca,* trou, parce que la lessive s'écoule par un trou; du gr. Βυγάδα, cuve, grand bassin; du lat. *Buo* ou *Imbuere,* imbiber.

Bugadièïro, *s. f.* Péj. *Bugadièïrasso.* Lessiveuse; lavandière; blanchisseuse; buandière. — *Un froun dé bugadièïro,* une effronterie de harangère. Le prvb. dit : *Las soubros dâou flascou dé las bugadièïros garissou las fèbres;* c'est comme si l'on disait : le vin pur guérit les fièvres, car ce qui reste au fond de la gourde d'une lessiveuse est assurément du vin pur, ou bien peut-être : la fièvre est un mal sans remède, qu'on guérirait cependant avec les restes d'une gourde de lessiveuse, mais impossible de s'en procurer jamais une goutte de surabondance. *Quinto bugadièïro!* quel bavard! des deux genres.

Dér. de *Bugada.*

Bugado, *s. f.* Lessive; quantité de linge encuvé, lessivé, blanchi. — *Métre la bugado,* mettre à cuver le linge dans la lessive. *Faïre bugado,* faire la lessive. *Esténdre la bugado,* étendre le linge lessivé pour le faire sécher. Au fig. *Bugado,* perte considérable au jeu, une lessive, dans ce sens. *Dé léssiou sus la bugado,* ajouter une dette à une autre, une maladresse, une sottise sur une autre, faute sur faute.

Même dér. de *Bugada.*

Buqua (sé), *v.* Se blesser, se faire une déchirure à la peau en se piquant à un éclat, *bu,* à un chicot de bois.

Dér. de *Bu.*

Buquado, *s. f.* Dim. *Buquadéto.* Déchirure à la peau; accroc à un habit, à une robe; procurés par un chicot de bois.

Dér. de *Bu.*

Buratairе, *s. m.* Au fém. *Buratairo.* Tisserand de burate. Aujourd'hui cette étoffe de laine, plus fine que le cadis, ne se fabrique plus; on appelle *Buratairеs* les tisserands de fleuret ou *bouréto.*

Ce mot vient peut-être du portug. *Burato,* gaze, parce que la *burato* était beaucoup plus claire que le cadis.

Bure, *s. m.* Beurre; crème du lait épaissie en l'agitant. — *Un bure,* un pain de beurre. *Aquò's un bure,* ce fruit est fondant comme du beurre. *Faïre soun bure,* faire ses orges, ses choux gras; bénéficier dans une spéculation; expression qui entraîne toujours l'idée d'un gain illicite ou peu délicat. *A foundu soun bure,* il a dissipé tout son bien. *M'én coustè moun bure,* il m'en a coûté fort cher.

Dér. du gr. Βοτύρον, formé de Βοῦς, vache, et de Τυρός, fromage; d'où le lat. *Butyrum,* beurre.

Burèl, èlo, *adj.* Dim. *Burèlé;* péj. *Burèlas.* Brun; tirant sur le brun. — *Cadis-burèl,* cadis fait de la laine de moutons noirs, sans teinture, avec la couleur naturelle; on dit aussi *couloù dé la bèstio,* de la couleur de la bête qui l'a produit.

Dér. du lat. *Burrus.*

Burèou, *s. m.* Bureau, table destinée au travail des affaires; pupitre, secrétaire; lieu où l'on expédie les affaires. — *Lou burèou dâou vi,* le bureau du receveur des contributions indirectes. *Escriou dinc un burèou,* il est employé dans un bureau administratif.

Empr. du fr.

Burina, *v.* Buriner, graver au burin; avoir une belle plume, une écriture élégante; bien peindre.

On le dit dér. du celt. *Burin,* ou de l'allem. *Boren,* creuser.

Bus, *s. m.* Dim. *Busqué.* Busc, lame de baleine, de fer ou de bois, qui sert à tenir en état un corps de jupe. On disait autrefois *busquièïro;* mais ce nom, comme l'objet qu'il représente, n'était connu que de l'aristocratie. Aujourd'hui que l'usage du *Busc* est devenu populaire dans toutes les classes, on a emprunté le nom au fr. qui fournissait la chose.

Busqua, *v.* Echancrer une jupe, un corsage, pour dessiner le galbe de la taille. — *Sé busca,* se cambrer; creuser les reins et développer la poitrine en marchant.

Dér. de *Bus.*

Busquaïa, *v.* Ramasser du menu bois, des broutilles; couper des branches d'un arbre.

Dér. de *Busquaïo.*

Busquaïo, *s. f.* Bûche à brûler; broutilles; menu-bois refendu; éclat de bois.

Busquaïo est évidemment pour *bousquaïo, bosquaïo,* dér. de *Bos.*

Buta, *v.* Pousser; heurter; serrer contre; soutenir; affermir; germer. — *Buta lou tén,* pousser le temps avec l'épaule. *A pas bésoun qué lou butou,* il n'a pas besoin d'être poussé, d'être excité. *La fan lou buto,* la misère le pousse. *Butas la porto,* poussez la porte. *Butas fèrme,* heurtez vivement. *Mé butarés un pâou,* vous me soutiendrez un peu. *Butés pas!* ne poussez pas! *Aquél âoubre buto*

Digitized by Microsoft®

biên, cet arbre pousse avec vigueur. *Lou blà a buta,* le blé a commencé à germer. *Fôau qué quâouquus lou bute, farié pas aquò,* il faut que quelqu'un l'excite, il ne ferait pas cela de lui-même.

Dér. de la bass. lat. *Butare.*

Butado, *s. f.* Dim. *Butadéto;* péj. *Butadasso.* Secousse; heurt; poussée; coup d'épaule. — *A bèlos butados,* par secousses: par épaulées. *M'a fougu douna uno bono butado,* il a fallu donner un bon coup de collier pour terminer cette affaire, pour mener cet ouvrage à bonne fin.

Dér. de *Buta.*

Butaroû, *s. m.* Chasse roue. — Même sign. que *buto-rodo,* dont il n'est qu'une syncope et peut-être une corruption. — *Voy. Buto-rodo.*

Butavan, *s. m.* Boutoir, outil de maréchal, espèce de pelle tranchante pour parer le sabot d'un cheval avant d'y placer le fer.

Formé de *Buta,* pousser, et *Avan,* en avant.

Butin, *s. m.* Butin; provisions de bouche et autres. Il ne se prend guère qu'en mauvaise part — *Monquo pas butin,* il y a tranche-lippée.

Empr. au fr.

Buto-rodo, *s. m.* Borne, en pierre, en fer ou en fonte, en forme de cône tronqué, placée soit au coin d'une maison, à la porte d'une remise, à l'entrée d'un pont, pour empêcher que l'essieu des roues d'une voiture ou charrette n'écorne les murs; soit à l'entour d'une place, pour interdire la circulation des voitures.

C

C C

C, troisième lettre de l'alphabet; elle a la même prononciation qu'en fr. et subit les mêmes modifications, c'est-à-dire qu'elle a la prononciation du K devant les voyelles *a-o-u,* et celle de l'*s* double devant *e* et *i.*

Le C est la deuxième des consonnes; il appartient à l'ordre des Palatales, parent de la famille des Gutturales. Les grammairiens le classent ainsi en expliquant la manière dont se fait son émission, forte ou faible, par l'organe buccal: très-bien; nous n'insistons pas autrement. Son histoire est plus curieuse et présente plus d'intérêt: nous lui devons une mention. — Les Romains, qui avaient adopté l'alphabet des Grecs, l'appelèrent d'abord *Gamma* et le figuraient par le signe Γ: ce qui cependant n'empêcha pas d'employer la forme arrondie en croissant, C, d'où lui vint le nom de *Luna,* surtout quand il prenait le son adouci. Tout cela est formel, et il est bon de citer à ce titre, Varron disant: « Antiquis enim C quod nunc G; » et Festus Avienus: « C pro G frequenter ponebant Antiqui, » et dans un autre passage: « Quæ nunc C appellatur, ab Antiquis G vocaba- » tur. » C'est ce qu'écrivait aussi Ausone dans ce vers, *De literis:*

Prævaluit postquam gammæ vice functa prius C.

Cependant l'opinion contraire était soutenue par d'importantes autorités: en latin, Tacite, Pline et Juvénal en parlent, et appuient le nom lunaire; en grec, Suidas et Plutarque penchent aussi pour la forme du *cappa* au lieu du *gamma.* Mais on sait par Isidore de Séville, *De originibus,* que le K prévalut et fut introduit définitivement par un maître d'école, nommé Sallustius.

Puérilités, dira-t-on. Nullement. La conclusion à tirer est que, si la forme a eu quelque influence, au point de faire confondre une lettre avec l'autre, il y a certainement

C C

rapprochement d'articulation quand la lettre et le son se produisent, ce qui tient à leur nature et au procédé d'émission; mais ceci explique encore que le C latin tenait de son origine grecque la force et la dureté devant toutes les voyelles, comme le Γ ou G grec, et que, par suite aussi, leur permutation est naturelle et facile. C'est ce qu'a transmis le latin aux langues romanes, et celles-ci au languedocien. Par où on ne sera plus étonné, dans la recherche des étymologies, des substitutions fréquentes des deux signes, et par exemple, des changements de *cavea,* lat., en *gabia,* lang., cage, fr.; *cicada* en *cigalo; crassus* en *gras; crotalum* en *grêlò; acus, acucula* en *aguïo; ecclesia* en *glèïso; ficus* en *figo; vicarius* en *viguiè;* etc., etc. Et encore, par des variantes caractéristiques plus remarquables: le lat. *canis,* du gr. Κύων, Κυνός, qui donne au fr. *chien,* à notre dial. *chi* pour *chin,* au toulousain, *gous* et *cos;* de plus, le lat. *catus,* en gr. Κατὶς, donne au fr. *chat;* à notre dial. *ca;* au prov. *gat;* au cat. *got;* à l'esp. et au port. *gato;* à l'ital. *gatto.*

Mais dans la formation du roman, la permutation ne s'arrêta pas là: la réaction continuant amena d'abord l'adoucissement de l'intonation sur les voyelles *e* et *i,* par lequel le C dur, romain ou grec, se convertit en deux SS; puis, pour les voyelles éclatantes et fortes, *a, o, u,* les mêmes tendances firent introduire la combinaison primitive et celtique sans aucun doute du C avec H, flexion chuintante inconnue au latin. Ce CH est gaulois pur-sang, il ne vient pas d'importation germanique. Les peuples tudesques ne le prononcent qu'avec une articulation fortement gutturale aspirée, et leur langue en général ne montre aucune aptitude pour les mouillures adoucies du roman. Nos dialectes au contraire, et le français lui-même, l'ont repris à

Digitized by Microsoft®

sa source; et en particulier, notre dialecte cévénol, comme preuve d'origine ancienne, lui qui a mieux conservé les traditions du langage, l'emploie partout et invariablement et dit *cha* pour *ca*, *châou* pour *câou*, et même où nous disons *fâou : châou ana sé jaïre; chabro*, pour *cabro;* etc.

Nous signalons ici un des phénomènes de l'élaboration de l'idiome, comme nous l'avons fait à la lettre B. En passant du celtique au latin, du latin au roman, en dérivant ensuite vers le languedocien et ses dialectes, la langue ne s'annule pas plus qu'elle ne se crée, elle se modifie suivant les latitudes et suivant les dispositions propres aux groupes de chaque zone. C'est pourquoi les permutations n'ont pas de règles absolues, invariables, savantes, en vertu desquelles tous les mots se seraient transformés et qu'on devrait nécessairement retrouver dans leur composition nouvelle. A part le radical à peu près immuable, toutes ces lois de transformation et de permutation varient à l'infini dans l'intérieur d'un idiome, et à plus forte raison dans un dialecte comme le nôtre, qui se distingue par un caractère si particulier : nous en saisissons seulement les principaux accidents. Ce qui est à bien constater, c'est que, à toutes les époques où le langage s'est modifié, il a obéi partout à des tendances spéciales, et que, sans se dépouiller d'une manière complète de ses formes, il a cherché en tout temps et partout à ressaisir ses propriétés primordiales; et que toujours, cédant ou à la puissance de l'habitude ou à des influences organiques et climatériques, appropriées au pays où il était reçu, il suivait dans ses innovations un certain plan uniforme, sans secours de la science ni souci de la grammaire, mais sous l'inspiration d'aptitudes innées et de facilités de prononciation, dont le peuple, peu instruit d'ailleurs, restait le souverain juge. Aussi nous contentons-nous de prendre notre dialecte sur le fait, et laissons-nous de côté les classifications scientifiques.

Le languedocien n'admet pas le *C* final, non plus que le *C* devant une consonne autre que les fluides *L* et *R*. Lorsqu'il emprunte au gr. au lat. ou au fr., qui tous admettent cette rencontre, il supprime net le *C* et le considère comme non avenu. C'est une délicatesse d'acoustique qui lui est commune avec l'ital. Une seule exception a été faite pour la propos. *din*, dans, précédant une voyelle; on dit : *dinc un an*, dans un an.

Dans une langue dont l'orthographe n'a rien de précis, rien d'arrêté, qui n'a jamais eu de grammaire et qui ne pouvait en avoir à cause de ses variations d'une localité à l'autre, qui n'a eu que des lexiques partiels et à principes divergents, chaque écrivain, chaque glossateur surtout doivent se créer des principes, des règles et une orthographe à leur usage, faute de type à imiter, de loi unanimement acceptée et reconnue ou d'académie autorisée qui impose ses décisions. Au milieu de ces incertitudes, un principe semble bien surnager, celui de l'orthographe auriculaire; et cependant, son application absolue a présenté des difficultés si nombreuses que tous les essais ont échoué. Sauvages, qui a été plus loin qu'aucun autre peut-être dans cette voie, s'y est fourvoyé lui-même, et plus d'une fois. L'origine de certains mots, leur étymologie l'ont entraîné; et c'est ainsi qu'il nous donne jusqu'à trois signes différents pour rendre la prononciation du *C*, en se servant tour à tour du *C*, du *K* et du *Q*.

Certes, en suivant la règle de l'orthographe auriculaire, le *C* et l'*S* auraient suffi à exprimer les diverses prononciations combinées que nous offrent les lettres *C*, *K*, *Q*, *S*, et nous y aurions gagné l'économie de deux signes; mais nous l'avons dit, nous faisons de l'éclectisme; et il est prudent, avec une certaine mesure, de respecter, dans chaque mot, sa physionomie étymologique. Nous avions d'ailleurs des traditions qui obligent, et mieux encore les notes et les formules de l'éminent poète des *Castagnados*, qui, dans tout ce travail, sont notre guide, notre loi et notre inspiration. Nous conserverons donc chacune de ces consonnes, en donnant toutefois congé définitif au *K* intermédiaire, qui nous paraît tout à fait anomal au languedocien et que le fr. lui-même n'adopte que dans quelques emprunts exotiques.

On s'étonnera peut-être d'après cela de rencontrer quelquefois le *Qu*, là où le *C* aurait été parfaitement suffisant, où même il aurait eu plus de convenance étymologique : nous l'avons employé ainsi parce que notre premier besoin, en cette affaire, a été de faire concorder orthographiquement chaque mot avec ses composés, avec ses dimin. et ses péj., chaque verbe avec les divers membres de sa conjugaison. Si, par exemple, nous avions écrit *broca*, — *saco*, — *touca*, il aurait fallu écrire *brouciè* pour *brouquiè; sacèto* pour *saquèto; toucère* pour *touquère;* l'on comprend bien que cette orthographe n'était pas abordable.

Ca, *s. m.* Dim. *Caté, catoù, catouné;* augm. *Catas;* péj. *Cataras.* Chat, *felis catus*, Linn. Mammifère de la fam. des Carnivores. — Le chat sauvage, la véritable souche de notre chat domestique, existe dans nos cantons montagneux et boisés; gris plus ou moins brun, avec des ondes plus foncées sur le dos et transversales sur les flancs; dedans des cuisses un peu jaunâtre; les lèvres et la plante des pieds noires, la queue annelée terminée en noir. — *Voy. Chaïné.* — *Lou ca midoulo*, le chat miaule. *Es saje coumo lou ca âou froumaje*, il est sage, tranquille comme un chat qui tient sa provende, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle soit achevée. *Sdouta coumo un ca maïgre*, sauter comme un chat maigre, comme un cabri. *Lou més das cas*, le mois de février, temps des amours des chats. Au fig. *Faïre lou ca*, faire la chatte-mitte, patte de velours; baisser le ton; baisser pavillon; ramper devant plus fort ou plus puissant que soi. *Empourta lou ca*, vider un loyer sans prévenir le maître, décamper à la sourdine; partir sans prendre congé, sans faire ses adieux. *Achéta un ca dinc un sa*, acheter chat en poche; faire marché sans voir la marchandise. *Soun coumo lou ca et lou ra*, ils vivent ensemble comme chien et chat; ils vivent très-mal d'accord. *Y-a pa'n ca*, il n'y a personne, personne! *Farié d'ièls énd'un ca*, exp. prvb., il

Digitized by Microsoft®

est si adroit qu'il ferait des yeux à un chat. *Manjo ca qué roumiaras,* loc. prvb. pouvant se traduire par : tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Dér. de la bass. lat. *Catus,* même sig. Quant à l'étym. de celui-ci, on est loin d'être d'accord : le gr. Κατίς, furet; l'hébreu *Chatoul,* peuvent y avoir contribué; le lat. y a pris part : *Catare,* ou *Cattare,* voir clair; *Catum ab eo quod catat, id est videt; Catos id est acutos;* et encore, *Si origo ejus adferri possit, à caveo dici maximè probatur,* pense Vossius. On n'a que le choix.

Cabala, *v.* Cabaler; intriguer pour quelqu'un ou pour soi; comploter; se liguer avec quelqu'un.

Emp. au fr.

Cabalo, *s. f.* Cabale, complot, coalition d'ouvriers.

Emp. au fr.

Cabanèl, *s. m., n. pr.* Au fém. *Cabanèlo;* dim. *Cabanèlé, Cabanéloù.* Cabanel.

Dér. de *Cabano,* chaumière, ou du béarn. *Caban,* formé de *Cab,* tête, en v. lang., manteau des pâtres béarnais et navarrois, pourvu d'un capuchon.

Cabanis, *s. m., n. pr.* d'homme. Au fém. *Cabanisso;* dim. *Cabanissé.* Cabanis.

Dér. de *Cabano.*

Cabano, *s. f.* Dim. *Cabanéto;* péj. *Cabanasso.* Cabane; chaumière, hutte. — *Cabano dé pastre,* hutte de berger.

Il est aussi n. pr. d'homme, Cabane. Au fém. *Cabanésso;* dim. *Cabané.*

Dér. de la bass. lat. *Capanna;* du gr. Καπάνη, *tugurium.*

Cabâou, *s. m.* Bétail gros et menu qui fait partie d'une ferme d'exploitation rurale, et que le code civil désigne sous le nom d'immeubles par destination. Par ext. ce mot s'applique à fortune, avoir, héritage, possession, trésor. — *Y-a un for cabâou dinc aquél mas,* il y a un bétail considérable dans ce domaine. *Aquò's tout moun cabâou,* c'est tout mon avoir. *Las fénnos soun un michan cabâou,* les femmes sont une mauvaise engeance dans une maison. *Qué s'aquito, faï cabâou,* prvb., qui paie ses dettes s'enrichit.

On emploie aussi famil. le dim. *Cabalé,* pour dire toute sorte de famille d'insectes et de petits animaux, comme les rats, les fourmis, les sauterelles, etc.

Dér. du lat. *Caballus,* mauvais cheval, rosse.

Cabaré, *s. m.* Cabaret; logis; hôtellerie; auberge; lieu où l'on donne à boire et à manger. — *Faïre cabaré,* tenir une auberge; vendre du vin en détail.

Les étymologistes français, qui ne peuvent se décider à devoir quelque chose au languedocien, tandis qu'ils vont fouiller dans les patois les plus sauvages des Gaulois et des Germains, font dériver cabaret du gr. Καπηλεῖον, même sig. Le mot nous paraît, à nous, d'origine purement languedocienne. En fr. il était peu connu au moyen âge; il n'a guère commencé à paraître qu'au temps de la Ligue, et il était synonyme alors de taverne : c'était les rendez-vous de l'aristocratie comme les cafés de nos jours, à la seule différence qu'au lieu de liqueurs et de café, on y buvait du vin. Le lang. *Cabaré* semble bien plus ancien, car son acception est plus large : il signifiait autrefois logis, hôtellerie, et il n'a pris que plus tard la synonymie de taverne et bouchon. Le nom du château de Cabaret, dans le département de l'Aude, fameux dans les fastes de la guerre des Albigeois, était une corruption de *Cab - aré, caput arietis,* tête de bélier. N'est-il pas probable que le nom commun de *Cabaré* a la même origine? peut-être parce qu'une tête de bélier était l'enseigne commune des logis à l'époque et dans la localité où ce nom a pris son origine. Il est bien évident dès-lors que le fr. nous aurait fait cet emprunt, comme en mille autres circonstances, sans qu'il veuille en convenir.

Cabarétéja, *v. fréq.* Hanter les cabarets, les tavernes.

Dér. de *Cabaré.*

Cabarétéjaïre, *adj. m.* Pilier de taverne; habitué des cabarets.

Cabarétiè, ièïro, *s.* Cabaretier, cabaretière; aubergiste; hôtellier.

Cabas, *s. m.* Dim. *Cabassé;* péj. *Cabassas.* Cabas; panier de sparterie, dont se servent les cuisinières pour aller à la provision d'herbes, de légumes, et même à la boucherie. Au fig. une femme sale, mal fagotée, très-négligée dans sa tenue; un torchon. — *Voy. Acabassi.*

D'après les étym. fr. le gr. Κάδος, ancienne mesure de froment, aurait donné naissance au mot cabas. Nous le croyons plutôt tout méridional et formé du lat. *Caput,* qui avait fourni à l'esp. *Cabessa,* comme au lang., pour dire tête, sans doute parce que cette sorte de panier se portait autrefois sur la tête. La quantité de mots lang. qui ont la syllabe *cab* pour racine, et qui sont tous relatifs à la tête, apporte une nouvelle probabilité à cette origine.

Cabasso, *s. f.* dim. *Cabasséto;* péj. *Cabassasso.* Tronc d'arbre étêté, qu'il soit mort ou vivant; maîtresse branche de la tête d'un arbre. Lorsque les mûriers ou les châtaigniers sont étiolés et menacent de périr par les branches, on rase celles-ci tout près du tronc : s'il arrive que les racines soient encore saines, l'arbre reprend toute sa vigueur et pousse de nouvelles branches, qui atteignent vite leur première dimension.

Dér. de *Cab,* pour tête, *Cabasso* augm. En esp. *Cabessa;* en ital. *Capo,* tête.

Cabassu, *s. m. n. pr.* d'homme. Au fém. *Cabassudo;* dim. *Cabassudé.* En fr. Cabassut ou Chabassut. Il est très-répandu, indifféremment avec les deux intonations à la première syllabe. Qu'il dérive de *Cabéssa* ou de *Cabasso,* le mot adjectivé a voulu dire en principe forte tête ou grosse tête, au moral ou au physique, avec *Cab* pour racine.

Cabassudo, *s. f.* Jacée des prés, *Centaurea jacea,* ou *Centaurea nigra,* Linn. Plante de la fam. des Synanthérées, commune dans les prairies. — *Voy. Carouje.*

Cabès, *s. m.* Chevet d'un lit; côté du lit où l'on met la tête; oreiller; traversin.

Dér. de *Cab,* tête.

Cabésso, *s. f.* Péjor. *Cabéssasso.* Tête; au fig. savoir,

Digitized by Microsoft®

jugement, esprit, bon sens. — *Uno forto cabésso,* une bonne tête; une tête bien meublée et à jugement sûr.

Dér. de *Cab,* tête. En esp. *Cabessa, Cabeza;* en port. *Cabeca;* en b. bret. *Cab.* Le lat. *Caput* n'est pas étranger à tous ces mots, non plus que le gr. Κεφαλή, si on voulait bien.

Cabéstre, *s. m.* Licou ou licol; lien que l'on met à la tête des bêtes de somme pour les attacher au moyen d'une longe. — *Trépa émbé lou cabéstre,* ou *émbé la brido,* se dit des jeunes gens, qui s'amusent de tout, sans nul souci, fringants et dissipés, qui ont la bride sur le cou. — *Voy. Brido.*

Dér. du lat. *Capistrum,* formé de *caput stringo, capitis stringium.* En bas-bret. *Kabestr.*

Cabì, *v.* Serrer un objet, le ranger, le mettre à l'abri des voleurs ou des curieux, le cacher. — *Cabì uno fio,* marier une fille, la colloquer. *Coussì quicon la cabirén,* de manière ou d'autre nous l'établirons bien.

Dér. du lat. *Cavum* ou *Cavus,* cavité, cachette, enfoncement.

Cabïè, *s. m.* Ruban de fil dit Chevillère, dans toutes les localités de France, quoique non enregistré par l'Académie.

Sauvages le fait dér. de *Capilli,* les cheveux, parce que, dit-il, les femmes, peu avant lui, se servaient de ce ruban pour tresser leurs cheveux; il aurait pu ajouter que, de son temps, il servait à tous les hommes du peuple pour rouler leurs cheveux en queue. Aujourd'hui, comme cordon, il entre dans beaucoup d'ouvrages de couture.

Cabiné, *s. m.* Dim. *Cabinété;* péj. *Cabinétas.* Armoire; bahut; garde-robe; jamais cabinet. C'est le meuble essentiel pour tout nouveau ménage: une fille des plus pauvres ne consent guère à se marier, quand elle ne peut pas se donner *un cabiné;* elle attend, s'il le faut, avec une résignation méritoire, jusqu'à ce que son pécule arrive au pair de cette dépense.

Ce mot vient évidemment du précéd. *Cabì;* cependant il est singulier que le lat. barbare se soit rencontré avec lui dans son emploi relatif au mariage. Dans la bass. lat. *Cabimentum* veut dire établissement.

Cabò, *s. m.* Chabot, meunier, chevane, poisson de rivière à grosse tête; ce qui lui vaut sans doute son nom. — *Voy. Aréstoù.*

Cabosso, *s. f.* Dim. *Cabousséto;* péj. *Caboussasso.* Clou de fer de cheval à grosse tête carrée; clou de même forme, mais de plus grande dimension, avec lequel on fixait les bandes de fer sur les jantes de charrette, et où ils étaient autrefois en si grand nombre que la roue portait sur les clous et non sur la bande. Aujourd'hui qu'on ne ferre plus les roues à bande, mais en cercle, on n'emploie que des boulons à tête plate. — *Voy. Clavèl dé caréto.*

On appelle aussi *Cabosso,* certains gros clous dont les montagnards garnissent leurs sabots et souvent leurs souliers.

Dér. de *Cabésso.*

Cabra, *s. m.* Troupeau de chèvres, génériquement; mais il n'est employé qu'en parlant des chèvres qu'on envoie au bouc pour les faire saillir. C'est là une branche d'industrie agricole, qui consiste pour toute mise de fonds dans l'achat d'un bouc. On amène là toutes les chèvres du canton, et elles y restent jusqu'à un mois ou deux. En attendant, le propriétaire du bouc profite d'un restant de lait que les chèvres ont conservé, se fait payer la nourriture, et quand le lait tarit, il a grand soin de renvoyer les chèvres à leur maître. *Ténì cabra,* c'est garder un bouc pour cet usage.

Cabra, *v.* Dresser une échelle, une planche, une poutre contre un mur, dans la position d'une chèvre qui se dresse contre un arbre.

Sé cabra, se cabrer; se dresser, se révolter contre; s'emporter, se brouiller avec quelqu'un. — *Sé soun cabras,* ils sont en opposition.

Dér. de *Cabro.*

Cabrì, *s. m.* Dim. *Cabridé, Cabridoù.* Chevreau, cabri, petit de la chèvre, *Hœdus;* petit côté d'une échelle double, qui, dans certains pays, n'est composé que d'une barre ronde. — *Sâouta coumo un cabrì,* sauter comme un cabri. *Uno tèsto dé cabrì,* au fig. un étourdi, un écervelé. *Quan la cabro vaï pér hor, sé lou cabrì sâouto n'a pas tor,* prvb., quand la chèvre va dans le jardin, si le chevreau y saute, il n'a pas tort; pour signifier que les parents doivent seuls rester responsables des mauvais exemples qu'ils donnent à leurs enfants.

Dér. de *Cabro.*

Cabrida, *v.* Chevroter, mettre bas des chevreaux; faire le chevreau. Se dit encore d'une échelle double, qui, étant dressée, s'ouvre entièrement, parce que la partie qui sert de support vient à glisser en arrière; par ext. et de là, *cabrida,* signifie dégringoler, tomber.

Dér. de *Cabrì.*

Cabridado, *s. f.* Portée d'une chèvre, quantité de chevreaux qu'elle met bas. Par ext. dégringolade, chûte de haut.

Dér. de *Cabrì*

Cabridan, *s. m.* Frelon, guêpe frelon, *Vespa crabro,* Linn. Insecte du genre de la guêpe. — *Voy. Grâoule.*

Cabriè, *s. m.* Au fém. *Cabriëïro.* Chevrier; celui ou celle qui garde les chèvres. Est devenu n. pr. d'homme et fait en fr. dans le Midi, Chabrier, et dans le Nord, Chevrier.

Dér. de *Cabro.*

Cabro, *s. f.* Dim. *Cabréto;* péj. *Cabrasso.* Chèvre, femelle du bouc. — *Cabro-bounto. Voy. Bounto* et *Boucho. Mé farias vénì cabro,* vous me rendriez fou, vous me feriez perdre patience. *La cabro dé moussu Sagnè sé batéguè touto la gnuè émbé lou loup, mais dou jour lou loup la manjè,* phrase proverbiale qui exprime de longs et vains efforts pour se défendre, surtout au jeu; on syncope souvent et l'on dit: *Faï coumo la cabro dé moussu Sagnè,* et cela signifie: il finira par être enfoncé; il va tout perdre.

Digitized by Microsoft®

Il s'agit, comme on le voit, de toute défense longue, obstinée, désespérée, mais inutile, contre plus fort, plus habile ou plus heureux que soi. Un joueur qui perd la partie après l'avoir disputée pied à pied; un malade qui meurt après avoir longtemps et péniblement résisté au mal; un négociant, un particulier qui voit s'accomplir sa déconfiture après l'avoir retardée autant que possible en faisant flèche de tout bois; nos éducations de vers à soie depuis vingt ans, commençant bien pour finir par un désastre; tout cela fait *coumo la cabro dé moussu Sagnè*. D'où vient qu'une chèvre est devenue le parangon de tous ces braves malheureux?

C'est ce qu'explique suffisamment le complément du dicton, qu'on scinde parce qu'il serait trop long et que tout le monde le sait assez pour pouvoir l'abréger. J'ai même vu les gens en pareille occasion se permettre une ellipse bien autre en disant seulement : *la cabro!* Mais c'était un peu des argotiers. L'entier dicton est comme dessus : *Faïre coumo la cabro dé moussu Sagnè, qué sé batéguè touto la gnuè ambé lou loup et lou matî lou loup la manjè*, faire comme la chèvre de monsieur Sagnier, qui se battit toute la nuit avec le loup et le matin le loup la mangea. — Cette fin était prévue, mais celle des Spartiates aux Thermopyles l'était aussi; et la chèvre ne méritait pas moins de passer à la postérité et d'y entraîner son maître, qui sans elle serait fort peu connu, et avec elle risque même de ne survivre que dans le proverbe.

Dér. du lat. *Capra*.

Cabro, *s. f.* Echelle double; chevalet des scieurs de long, qui soutient le baudet ou *ase*.

Cabro, *s. f.* Mante, mante religieuse. — *Voy. Prègo-Diou*.

Cabro, *s. f.* Papillon femelle du ver à soie; morpion, vermine qui s'attache aux endroits couverts de poils.

Cabros, au pl., les deux poutres principales qui soutiennent l'appareil d'une sonnette à piloter, ou *moutoù;* la troisième, qui est garnie d'échelons pour grimper à la poulie, se nomme *éscalo*.

Cabrèto, *s. f.* Chevrette, meuble de l'âtre d'une cuisine, appui en fer pour soutenir les pots dans les cendres.

Dér. du lat. *Capra*.

Cabrôou, *s. m.* Chevreuil; chamois; isard; toute espèce de chèvre sauvage; *Capreolus*, Linn. Quadrupède de l'ordre des Cerfs; brun ou roux, à cinq andouillers au plus. — Le n. pr. *Chabrôou*, en fr. Chabrol, est formé de là, comme en fr. encore *Chevreuil* et *Chevreau*. La seule différence est dans la désinence, suffixe diminutif en lang. exprimé par *ôou*, traduit par *ol*, rendu par le fr. *euil*. — *Voy. Oou* suffixe. A conférer avec *Bagnôou, Cassagnolo, Plagnôou*, etc.

Dér. de *Cabro*.

Cabroû, *s. m.* Dim. *Cabrouné*. Chevron, pièce de charpente composée d'un pied droit et de deux arbalétriers.

Dér. de *Cabro*.

Cabus, *s. m.* Action de plonger dans l'eau, ou de tomber de haut la tête la première; de faire un plongeon.

Dér. du lat. *Caput*, parce que la tête porte la première.

Cabus, *s. m.* Au pl. *Cabusses*. Provin, branche de vigne que l'on couche dans la terre pour qu'elle prenne racine et remplace un cep qui manque. — *Ddou tén das cabusses*, dans le dernier quartier de la lune de mars.

Cabus, *adj. m. Câou* ou *Câoulé cabus*, Chou blanc, chou cabus ou chou pommé.

Dér. du lat. *Caput*, parce que cette espèce de chou forme une grosse tête ronde.

Cabussa, *v.* Plonger dans l'eau; faire le plongeon; tomber de haut la tête la première. Il est quelquefois actif : — *Cabussa qudouquus*, plonger pour sauver quelqu'un qui se noie. *Cabussa un sôou*, aller chercher un sou au fond de l'eau, en plongeant : exercice qu'on s'amuse à faire exécuter aux enfants en jetant un sou dans l'eau.

Dér. du lat. *Caput*, tête; en esp. *Cabessa*.

Cabussa, *v.* Provigner la vigne; marcotter toute espèce de plantes ou d'arbustes. Au fig. inhumer, enterrer quelqu'un.

Cabussaïre, aïro, *adj.* Plongeur; qui a coutume de plonger.

Dér. de *Cabus*.

Cabussâou, *s. m.*, ou *Cassâou*, ou *Sacol*. — *Voy. Cassâou*.

Cabussé, *s. m.* Rale d'eau, *Rallus aquaticus*, Linn. Ce nom est aussi donné à la poule d'eau marouette, *gallinula porzana*, dont les habitudes tiennent beaucoup de celles du Rale. — *Voy. Rasclé*.

Cabussèl, *s. m.* Dim. *Cabussélé;* péj. *Cabussélas*. Couvercle; ce qui sert à couvrir. — *Lou cabussèl dé la tèsto*, le crâne, l'os supérieur de la boîte du cerveau.

Dér. du lat. *Caput;* en esp. *Cabessa*.

Cabussèla, *v.* Mettre un couvercle; couvrir un plat, un pot, une huche, de son couvercle.

Cabussèlo, *s. f.* Couvercle d'un pot au feu, uniquement. — *Chaquo toupî trobo sa cabussèlo*, chaque cheville a son trou; chaque fille trouve un mari.

Las cabussèlos, au pl. les cymbales, parce que cet instrument a effectivement la forme d'un couvercle à pot.

Même étym. que les préc.

Cacaï, *s. m.* Caca; selle d'un enfant; ordure, saleté; terme de nourrice qui, pour détourner un enfant de toucher à quelque chose, lui dit : *Cacaï!* C'est par suite de la même idée qu'on met une décoction amère au bout du sein de la nourrice quand on veut sevrer son nourrisson, et quand il y porte la bouche, il se retire en s'écriant : *Cacaï! — Aquò's dé cacaï*, c'est sale.

Dér. du gr. Κάκκη, excrément.

Cacalaca! *interj.* et *s. m.* Coquerico, chant du coq; onomatopée. Gosier, au fig; par ext. cou, col. — *Li coupè soun cacalaca*, il lui coupa le cou.

Cacalaca, *s. m.* ou *Pantouflèto*, *s. f.* Digitale pourprée.

Digitized by Microsoft ®

mufle de veau, *Antirrhinum majus,* Linn. Plante de la fam. des Personnées, qui croit sur les vieilles murailles, à fleurs irrégulières et pourprées, auxquelles il ne manque que d'être plus rares et exotiques pour être recherchées.

Cacalaca, en terme de coiffure, toute espèce de nœud de rubans, de pouf, posé sur le haut d'une coiffure de femme, en guise de la crête d'un coq : d'où le nom.

Cacalas, *s. m.* Au pl. *Cacalasses.* Eclat de rire. — *Faguè un bèl cacalas,* il partit d'un grand éclat de rire.

Ce terme vient-il du gr. Καγχαλάω, rire à gorge déployée; ou bien n'est-il qu'un rappel du *cacalaca* du coq, avec lequel l'éclat de rire a un rapport d'onomatopée?

Cacalassa, *v.* ou mieux **S'éscacalassa.** Eclater de rire; rire à gorge déployée, bruyamment, rire aux éclats.

Dér. de *Cacalas.*

Cacha, *v.* Serrer; presser; meurtrir; casser, briser en serrant fortement, avec les dents, ou en frappant; mâcher, broyer avec les dents. — *Cacha dé noses,* casser des noix. *Moun ésclò mé cachavo,* mon sabot me blessait le pied. *Un ase dé soun tén cachariè pas la païo;* c'est ce que l'on dit de quelqu'un qui veut se faire ou que l'on croit plus jeune qu'il n'est, et qui a cependant largement atteint ou dépassé l'âge où un âne, faute de dents, ne pourrait plus broyer ou mâcher la paille.

Sé cacha lous dès, se meurtrir les doigts; au fig. être dupe de son propre stratagème.

Dé froumaje cacha, du fromage qui a dépassé le degré de fermentation qui lui convient, vieux, fort et rance.

Dér. du lat. *Quassare,* briser.

Cachaduro, *s. f.* Meurtrissure; pinçon; blessure produite par une forte pression. — *Aou débasta sé vésou las cachaduros,* exp. prvb., quand on enlève le bât à un âne, on aperçoit ses blessures; au fig., c'est à fin de compte qu'on juge de son mal.

Dér. de *Cacha.*

Caché, *s. m* Cachet; sceau; pain à cacheter.

Dér. de *Cacha.*

Cachéta, *v.* Cacheter; appliquer un cachet; fermer avec un pain à cacheter.

Dér. de *Cacha.*

Cacho, *s. f.* Cachette; cache; lieu secret où l'on cache quelque chose.

Emp. au fr.

Cachò, *s. m.* Dim. *Cachouté;* péj. *Cachoutas.* Cachot; prison basse et obscure.

Emp. au fr.

Cacho-fouè, *s. m.* Chambrière de charrette; gros bâton suspendu par une douille mobile au tablier d'une charrette, qui sert à soutenir les bras en équilibre lorsqu'elle est dételée, et à soulager le limonier lorsqu'elle est attelée chargée, mais au repos.

Comp. de *Cacha* et de *Fouè,* fouet.

Cachomoure, *s. m.* Coup de poing sur la mâchoire, sur le nez.

Comp. de *Cacha,* meurtrir, et *Moure,* visage.

Cadabre, *s. m.* Péj. *Cadabras.* Cadavre, corps mort; plus particulièrement en parlant du corps humain; au fig. homme maigre et décharné, ou seulement livide.

Dér. du lat. *Cadaver,* qui serait la syncope de *caro data vermibus,* à ce qu'on assure et qui est vraisemblable et ingénieux.

Cadacu, *n. pr.* de lieu. Cadacu, petit hameau dans la commune de Laval, arrondissement d'Alais.

Dér. du lat. *Caput* et *Acutum,* chef pointu.

Cadaï, *s. m.* — *Voy. Calaï.*

Cadansa, *v.* Balancer; remuer en équilibre; pencher; branler. — *La tâoulo cadanso,* la table n'est pas solide; elle branle sur ses pieds.

Dér. du lat. *Cadere,* tomber, et de *Danso.*

Cadâoula, *v.* Fermer au loquet; fermer une porte avec le loquet.

Cadâouléja, *v.* Loqueter; agiter, faire aller le loquet d'une porte pour ouvrir, ou pour indiquer qu'on se dispose à entrer.

Cadâoulo, *s. f.* Dim. *Cadâouléto;* péj. *Cadâoulasso.* Loquet; cadole; languette de fer, avec son appareil en bascule qui la soulève, et le crochet-gache qui la retient, pour fermer une porte. En terme de charcuterie, verge du porc, y compris son fourreau et la longue membrane qui le lie à l'abdomen. — *Es toujour én l'air coumo uno cadâoulo,* au fig., il est sémillant, actif, agité; il ne saurait rester en place. *Fino cadâoulo,* loc. prvb., fin matois, rusé et actif.

Le fr. s'est emparé de ce mot dont il a fait *Cadole,* qui a la même acception, mais qui ne s'emploie que comme technique de serrurerie.

Dér. du lat. *Cadere,* tomber.

Cadarâou, *s. m., n. pr.* d'un torrent qui borde à l'ouest la ville de Nimes : Cadarau.

Dans le dialecte nimois, ce mot est synonyme de voirie, gémonies. Cela tient peut-être à ce que le lit de ce torrent, sur lequel est aussi situé l'abattoir public, servait à cet usage; et que cette destination était ancienne. Mais ne pourrait-on pas prétendre avec autant de fondement que c'est de cette circonstance même que le torrent tire son nom? Il n'est pas hors de probabilité que l'expression, soit qu'elle s'applique génériquement à tout emplacement de voirie, soit à l'emplacement particulier de ce torrent, ne dérive du lat. *Cadaver,* cadavre; si l'on se rappelle surtout que des fourches patibulaires, véritables gémonies, dont on voit encore quelques piliers sur la route de Sauve, dominaient le cours de ce ruisseau. Cependant Sauvages, en consultant sans doute quelque dialecte voisin, applique ce nom de *Cadarâou* aux ruisseaux d'écoulement des rues, et lui donne pour origine le verbe grec Κατἀῤῥέω, couler de haut en bas. D'autres veulent le faire venir du catalan *cataranco,* torrent. Le mot n'appartient pas à notre langue; et nous y voyons plutôt une redondance réduplicative de notre *Carâou,* qui a la même signification. — *Voy. Carâou.*

Digitized by Microsoft ®

Cadastre, *s. m.* Cadastre; anciennement registre de capitation; plus tard terrier des propriétés imposées à la taille; aujourd'hui registre public où sont marquées l'étendue et la valeur des terres.

Dér. de la bass. lat. *Capitastrium*. Godefroi dit : *In Gallia, aliquibus in locis, à capitibus vel capitatione capdastra, vel cata tre, vocatur capitationis scilicet registrum, in quibus singulorum nomina adnotata erant.*

Cade, *s. m.* Grand genévrier à baies rouges, *Juniperus oxycedrus*, Linn. Arbrisseau de la fam. des Conifères. C'est la grande espèce dont la racine fournit l'huile empyreumatique de *Cade*, qui est d'un usage très-fréquent en agriculture pour le traitement des animaux, et principalement contre la gale des moutons. La tige de cet arbuste fournit par incision la résine appelée Sandaraque, base des plus beaux vernis. — *Es davala dâou cade*, il a dégringolé; il est en déconfiture; ou il est mort.

Cade-mourvis, *s. m.* — *Voy. Mourvis.*

Cade-sabi, *s. m.* — *Voy. Sabino.*

On regarde ce mot comme dér. du celt.

Cadè, *s. m.* Dim. *Cadété;* péj. *Cadétas*. Cadet. Surnom qu'on donnait beaucoup dans le peuple au fils puiné d'une famille, au second enfant mâle, n'importe le nombre des frères subséquents. Ce nom était tellement incarné à l'individu qui en était affecté dans son enfance, qu'il ne le perdait pas même par la mort de son frère aîné, quoiqu'il devînt par là le chef de la maison. Lorsqu'on voulait y ajouter le nom de famille, on faisait précéder celui-ci de la partic. *dé;* on disait donc : *cadè dé Martì* et non *cadè-Martì*. Il en est de même encore assez généralement pour les prénoms; on dit plutôt : *Jean dé Brunèl* que *Jean Brunèl*. Dans les races vraiment populaires et autochtones, il n'est pas rare qu'on ajoute au prénom et au surnom de *Cadè* la désignation de la mère, surtout lorsque cette mère est plus connue que le père, ou lorsqu'elle est veuve. On dira plus volontiers par ext. *cadè dé Martino, Janò dé Brunèlo*, que *cadè dé Martì* ou *Janò dé Brunèl*. Cette tournure prend un caractère plus original et plus local encore, si l'on féminise pour la mère le surnom du père. Un homme était surnommé *Bon Dìou*, son fils était connu sous le nom de *cadè dé Bon Dìoulo*. Ce nom de *Cadè* est resté dans le génie de la langue, mais l'usage se perd de le donner aux enfants. — *Un bon cadè*, un bon drille. *Lous cadès dé las Matèlos, qué lous dous fan cènt ans;* loc prvb., de beaux jouvenceaux! la paire fait un siècle! dicton qui a été importé de Montpellier : les Matèles est un village au bord de l'étang de Maugnio.

Cadè, qui se disait autrefois *Capdè*, est un dim. de *Caput*, chef, petit chef, second chef de la famille.

Cadèl, *s. m.* Dim. *Cadélé, Cadéloù;* péj. *Cadélas*. Au fém. *Cadèlo*. Jeune chien, petit de la chienne; par ext. jeune homme sur les confins de la puberté. — *Un cadélas*, un jeune gars, robuste et un peu niais.

Dér. du lat. *Catellus*.

Cadèl, *s. m.* Chaton ou folles fleurs des arbres que les botanistes distinguent sous le titre et rangent dans la fam. des Amentacées, comme le chêne, le noyer, le châtaignier, le coudrier, le peuplier, l'orme, le saule, etc.

Cadèla, *v.* Chienner, mettre bas, en parlant d'une chienne; pousser des chatons, en parlant de certains arbres.

Cadélado, *s. f.* Portée ou ventrée d'une chienne; laitée, en fr., se dit également d'une chienne de chasse.

Dér. de *Cadèl*.

Cadénas, *s. m.* Cadenas; serrure mobile et portative, qu'on adapte par un anneau à un autre anneau fixe, comme fermeture. — *Lou cadénas dâou col*, les vertèbres du cou; les clavicules qui joignent les deux épaules en fermant l'orifice supérieur de la poitrine.

Dér. du lat. *Catena*, chaîne.

Cadénéto, *s. f.* Cadenette, longue tresse de cheveux. C'était la coiffure des incroyables du Directoire, qui se nommaient aussi Muscadins. Cette mode était renouvelée d'autrefois, et remontait, dit-on, à Henri Albert, seigneur de Cadenet, maréchal de France, qui lui aurait donné son nom. Il est bien aussi probable que ce nom lui vient de ce qu'elle consistait à relever les cheveux en tresse plate, en chaîne, qu'on fixait au haut de la tête avec un peigne.

Cadéno, *s. f.* Chaîne, suite d'anneaux ou chaînons entrelacés. — *Cadéno dé coulas*, mancelle, chaîne qui tient au collier d'un cheval de charrette. *Fré coumo la cadéno d'un pous*, froid comme une chaîne de puits.

Cadéno est le nom d'une rue du vieil Alais. Est-ce un souvenir du moyen-âge, pour rappeler les précautions d'une bourgeoisie toujours jalouse de ses libertés et priviléges à l'encontre de ses seigneurs, qui faisait placer des chaînes à l'entrée de ses rues contre les incursions des gens du château dominant la ville sur ce point, ou contre les attaques extérieures? Ou bien, cette rue en pente était-elle si difficile, qu'autrefois il avait été nécessaire d'établir une chaîne dans toute sa longueur pour servir de main-coulante aux passants? Le nom se retrouve dans les plus anciens titres des archives municipales : les attaches des chaînes se distinguaient encore aux deux extrémités et indiquaient leur position en travers de la rue; la première origine nous paraît donc préférable. Le lat. *Catena* est en tous cas le radical du mot.

Cadièïraïre, aïro, *s.* Fabricant, tourneur, faiseur de chaises; rempailleur de chaises.

Dér. de *Cadièïro*.

Cadièïro, *s. f.* Dim. *Cadièïréto;* péj. *Cadièïrasso*. Chaise, siége à dossier où l'on s'asseoit; chaire à prêcher. — *Empaïa uno cadièïro*, rempailler une chaise. *L'an tracho dé la cadièïro én bas*, on a publié en chaire les bans de son mariage.

Dér. du lat. *Cathedra*, qui a les deux mêmes signif.

Cadis, *s. m.* Cadis; étoffe de laine grossière, espèce de gros drap gris ou brun, sans teinture, qu'on fabrique dans

Digitized by Microsoft ®

les campagnes, surtout dans la Lozère. — *Faïre un cadis*, faire faire une pièce de cadis dans la maison, ce qui procure une meilleure qualité que de l'acheter en foire ou chez les marchands.

Dér. sans doute de la ville de Cadix, d'où cette étoffe doit avoir été importée dans l'origine.

Cadissaïre, aïro, *s.* Tisseur de cadis; marchand ou fabricant de cette étoffe.

Dér. de *Cadis*.

Cadissarié, *s. f.* Hardes et habits de cadis de toute une maison, qu'on lave à la fin de l'hiver et qu'on suspend dans la cave pour les préserver des vers.

Dér. de *Cadis*.

Cadiuèïsso, *s. f.* ou **Cadôousso**, ou **Dôousso**. Cosse de pois, de fèves, de haricots et autres légumes qu'on écosse; au fig. forte tape, causant contusion et douleur. — *Voy. Dóousso*.

Cadra, *v.* Cadrer; convenir; s'ajuster, s'assortir avec. — *Aquò cadro biên*, cela vient juste à point.

Dér. du lat. *Quadrum*, carré.

Cadran, *s. m.* Cadran, surface sur laquelle sont marquées les heures. Au fig. homme ou femme effronté, aux allures hardies, qui s'affiche avec affectation et mauvais goût.

Dér. dans sa première acception du lat. *Quadratum;* dans la seconde, par comparaison peut-être avec le cadran, qui étale et marque les heures.

Cadre, *s. m.* Cadre, bordure de bois en baguettes dont on entoure une glace, un tableau, une gravure; chambranle d'une porte.

Dér. du lat. *Quadrum*, carré.

Cafè, *s. m.* Café; nom commun à la graine du cafier, à l'infusion qu'on en fait, et au lieu où on le vend préparé. — *Faïre cafè*, tenir un café; être cafetier, limonadier. Au fig. *prêne soun cafè*, jouir silencieusement et paisiblement d'un spectacle qui amuse. Cette phrase se prend d'ordinaire en mauvaise part, c'est-à-dire qu'on jouit malicieusement d'une mystification que l'on fait subir à quelqu'un, ou d'une querelle à laquelle on ne prend part que pour juger des coups et en rire.

Dér. comme le fr. de l'arabe *Gahouhah*.

Cafètiè, lèïro, *s.* Cafetier; limonadier; le maître ou la maîtresse d'un café.

Dér. de *Cafè*.

Cafètièïro, *s. m.* Dim. *Cafètièïréto*. Cafetière; vase à faire le café, ou toute autre infusion.

Dér. de *Cafè*.

Cafiò, *s. m.* Chenet; landier; ustensile de cheminée qui soutient le bois dans le foyer.

En bas-bret. *Kafuner*, chenet; en ital. *Capi fuocco*.

Cafour, *s. m.* Enfourchure d'un arbre; le point où les grosses branches se séparent du tronc; carrefour; embranchement de plusieurs rues qui forment une sorte de petite place.

Dér. du lat. *Quadrum* et *Forum*, place carrée.

Caga, *v.* Chier; aller à la selle; s'ébouler, en parlant d'un mur, d'une tranchée, ou d'une bobine, d'une fusée, d'une toupie, dont le fil ou la corde est enroulée trop lâche.

Notre *Dictionnaire* s'est fait un devoir d'enregistrer tous les mots et de chercher l'explication de toutes les locutions populaires. Il suffit de le rappeler. « En mouchant une expression mal propre, on s'expose à lui arracher le nez — c'est-à-dire le caractère, l'originalité, » a dit un glossateur de beaucoup d'esprit : il n'y a donc pas à faire les délicats avec une langue qui professe hautement et avec raison que *parâoulos pudou pas*. Un empereur d'assez bonne maison disait la même chose de l'argent; nous pouvons bien le dire de la monnaie courante du peuple. Nous toucherons donc au passage deux dictons fort usités, et sans aucun scrupule.

Caga dâou pichò quiou : inutile de donner le mot à mot; mais l'argot de la langue verte nous fournit un correspondant : *chier de petites carottes;* même signification. C'est mener petit train, vivre de peu, se serrer le ventre; cette dernière expression, plus académique, nous mène tout droit à la nôtre, comme on va le voir. Quand on est obligé d'économiser jusque sur son manger, l'estomac n'a pas beaucoup à faire. Dans cet atelier de fabrication, comme dans les autres, la matière première faisant défaut, les produits diminuent nécessairement; et l'importation manquant, l'exportation doit être peu de chose : d'où il suit qu'une petite voie suffit pour l'opérer. L'effet est dit pour la cause dans notre locution, qui, par une bizarrerie à noter, indique beaucoup moins le fait d'économiser sur sa cuisine, avec les conséquences de l'espèce, que celui de se restreindre, par nécessité aussi, et de faire petitement toute autre chose, quoique les mêmes conséquences n'y soient plus.

Caga méléto. Le melet est un poisson de mer assez long mais surtout très-mince. C'est cette conformation qui a donné lieu à notre dicton qui signifie : avoir grand peur. On sait qu'un des effets de la peur est de resserrer singulièrement chez l'homme certain conduit sécréteur; bien d'autres dictons dans toutes les langues viennent, avec la science, témoigner de ce fait. Or, il doit résulter de cet état que les produits ne peuvent être que fort minces, comme la *méléto*, par exemple, et c'est encore dire la cause que de dire l'effet.

Dér. du lat. *Cacare*.

Cagado, *s. f.* Cacade; excréments. Au fig. éboulis; imprudence, entreprise manquée; ânerie, pas de clerc. — *As fa aquì uno bèlo cagado*, tu as fait là une lourde sottise, une énorme imprudence. *Dé cagados dé mousquos*, chiûres de mouches.

Dér. de *Caga*.

Cagarâoulé, *s. m.* Très-petit pot à bouillir; le plus petit pot, dans lequel on fait chauffer le bouillon d'un malade, la soupe d'un enfant.

Dér. du lat. *Cacabulus*, dim. de *Cucalus*, pot au feu.

Digitized by Microsoft ®

Cagarâoulo, *s. f.* Dim. *Cagarâouléto.* Escargot, limaçon à coquille; hélice aspergé, *Helix aspersa*, Linn. Mollusque Gastéropode. En fr. moyen-âge, on disait *Caquerole*, qui signifiait à la fois un escargot et une espèce de marmite à trois pieds et à longue queue. Cette dernière acception semble annoncer sa dérivation du lat. *Cacabus*, pot au feu; et l'escargot y aurait participé par analogie de forme. Le limaçon, quand on l'irrite ou qu'on l'approche du feu, rend une écume comme le pot au feu. — *Lou tambour dé las cagarâoulos*, le tonnerre. *Aïço és la casso dé las cagarâoulos, tan dé vis tan dé prés;* dicton pour exprimer un succès complet en quoi que ce soit, comme au jeu, par exemple, quand on gagne toutes les parties. Ordinairement on ne dit que le premier membre de la phrase, le second restant facilement sous-entendu. Il est inutile, pour expliquer ce dicton, de dire que lorsqu'on va à la recherche des escargots, ce qui se fait après une pluie de printemps ou un orage, on en prend tout autant qu'on en trouve; ce gibier, dont on est généralement friand dans le pays, étant peu propre à dépister ou à fuir le chasseur.

Cagarèl, Picarèl ou **Suscle**, *s. m.* Mendole, *Sparus Mæna*, Linn. Petit poisson de la Méditerranée, de l'ordre des Holobranches; bon quand on le mange frais, mais qui, ainsi que l'indique son nom lat., peut imiter l'anchois, *Mæna*, et qui en effet se conserve dans la saumure; c'est le goût piquant qu'il en tire qui l'a fait appeler *Picarèl*. — *Voy.* c. m.

Cagarèlo, *s. f.* Mercuriale, foirelle; *Mercurialis annua*, Linn. Plante de la fam. des Euphorbiacées, purgative et laxative : elle est un poison pour plusieurs animaux et entr'autres pour les lapins.

Son caractère éminemment émollient lui a valu son nom.

Cagarocho, *s. f.* Dim. *Cagarouchéto.* Très-petite maison, cahutte étroite, taudis, où l'on est logé à pli de corps. Au fig. bamboche, très-petit homme, nabot, avorton.

Il peut, dans les deux sens, pr. et fig., dériver par comparaison de la posture accroupie exprimée par le verbe.

Cagasso, *s. f.* A-bé-cé, alphabet, croix de par Dieu. — *Voy. Crous.*

Cagnar, *s. m.* Dim. *Cagnardé.* Cagnard, abri exposé au soleil; c'est le foyer d'hiver des pauvres gens, des vieillards et des fainéants; la cheminée du roi Réné à Aix.

Dér. du lat. *Canis*, chien, ou de l'ital. *Cagna*, chienne, parce que les chiens aiment à se coucher au soleil.

Cagnarda, *v.* Exposer au soleil et à l'abri du vent.

Dér. de *Cagnar.*

Cagno (Faïre la), *v.* Faire la mine, la grimace; dédaigner; refuser d'un air dédaigneux.

Dér. du lat. *Canis*, c'est-à-dire faire une mine de chien.

Cagnò, oto, *adj.* Dim. *Cagnouté, éto;* péj. *Cagnoutas, asso.* Sot, imbécile; poltron.

Dans l'ancien lang. *Cagnò* signifiait chien : on dit encore *un foutrassâou de cagnò*, un gros diable de chien.

Dér. du lat. *Canis;* en ital. *Cagnolino*, petit chien.

Cagnoto, *s. f.* Dim. *Cagnoutéto;* péj. *Cagnoutasso.* Cornette de femme en indienne, sans dentelle ni avance, qui emboite la tête et les oreilles. C'est la coiffure exclusive des femmes du peuple et de la campagne dans leur négligé de travail. Les étrangers conspuent cette coiffure, qui n'est pourtant pas sans grâce, et qui ressemble beaucoup au bonnet phrygien. Tout dépend du plus ou moins de coquetterie dans la manière de l'arranger.

Ce mot paraît encore dér. du lat. *Canis*, parce que, dans le principe, cette coiffure descendait sur le cou en oreilles de chien.

Cagnouta, *v.* Mettre la *Cagnoto* à quelqu'un; coiffer une femme de sa *Cagnoto.*

Dér. de *Cagnoto.*

Cago-chi, *s. m.* Bon-Henri, épinard sauvage, *Chenopodium bonus-henricus folio triangulo*, Linn. Plante de la fam. des Chénopodées; commune dans les lieux gras.

Son nom lang. lui vient de ce que les chiens aiment à déposer sur elle leurs excréments.

Cago-prin, *s. m.* Pince-maille, fesse-Mathieu; ladre d'une avarice sordide; vilain; taquin. — Sauvages donne à ce mot pour équivalents : *cago-dignès, cago-du, cago-séc, cago-maïos :* c'est la même idée, que nous avons expliquée dans le verbe servant à la formation de tous ces subst. — *Voy. Prin, Dignè, Maïo*, etc.

Cago-trépo, *s. f.* Chausse-trappe ou chardon étoilé, *Centaurea calcitrapa*, Linn. Plante de la fam. des Composées Cynarocéphales, qui vient le long des chemins. La même que l'*douriolo.* — *Voy.* c. m.

Çaï, *adv.* de lieu. Ici, céans. Il a la même portée que *Aïci*, avec cette différence que ce dernier suit d'ordinaire le verbe auquel il sert de régime, tandis que le premier le précède. — *Çaï séra lèou*, ou *séra lèou aïci*, il sera bientôt ici. *Çaï sèn*, nous y voilà. *Diou çaï siè!* que Dieu soit céans! exp. prvb., quand on entre dans une maison.

Çaï a quelque chose de plus technique, de plus syncopé et partant de plus poétique que *Aïci.*

Dér. du lat. *Hâc*, par ici.

Caïa, *v.* Cailler; coaguler; figer. — *Lou carboù dé la Gran'Coumbo és lou mïoù, parça qué caïo lou maï*, la houille de la Grand'Combe est de la meilleure qualité, parce qu'elle se caille, elle fait prise, c'est-à-dire que le soufre et le bitume qu'elle contient se mettent en fusion et en vitrification à l'action du feu; ce qui cimente les mottes entr'elles.

Dér. du lat. *Coagulare;* en ital. *Quagliare.*

Caïado, *s. f.* Caillé; du lait caillé.

Dér. de *Caïa.*

Caïâou, *s. m.* Dim. *Caïalé;* péj. *Caïalas.* Caillou; galet; pierre de pleine main et de la dimension dont on se sert pour la fronde ou pour le jet à la main. — *L'abataïavo à cos dé caïâous*, il le poursuivait à grands coups de pierre. *S'arape un caïâou*, si je prends une pierre.

Dér. du lat. *Calculus*, ou *Cautes.*

Digitized by Microsoft®

Caïas, *s. m.* Caillot de sang, grumeau de sang caillé.

Dér. de *Caïa*.

Caïé, ėto, *adj.* Bigarré; pie; de deux couleurs. Ce mot ne se dit guère que des bœufs dont la robe est de deux couleurs. Pour les porcs, on dit *Garèl*, dans le même sens.

Ra-caïé, s. m. Lérot, espèce de loir ou de gros rat, tacheté de gris et de blanc, qui niche sur les arbres. — *Voy. Ra.*

Caïé signifie aussi mollet, à moitié sec, en parlant de certains fourrages et de quelques céréales, comme la luzerne, le sainfoin, le seigle et l'avoine, qu'il faut couper et entasser, avant une parfaite dessication, pour éviter que la feuille des premiers et le grain des seconds ne se détachent en les remuant et ne se perdent.

Caïèïro, *s. f.* Ventricule ou estomac des agneaux, veaux et chevreaux, que l'on conserve par une préparation, pour cailler le lait. La première opération digestive de ces animaux étant de cailler le lait, le viscère qui sert à cette opération, est saturé de certains acides, qui produisent le même effet après la mort de l'animal et la dessication du viscère. — *Voy. Cal.*

Dér. de *Caïa*.

Caïn, īno, *adj.* Tatillon; importum; inquiétant; qui se plait à tourmenter; incommode.

Dér. du nom de Caïn, race de Caïn.

Caïna, *v.* Tourmenter; inquiéter; importuner; piquer à coups d'épingles.

Même dér. que l'adj. préc.

Caïo, *s. f.* Caille, *Perdix coturnix*, Temm. Oiseau de la fam. des Alectrides. Les cailles arrivent dans notre pays vers le commencement d'avril. On les appelle alors cailles vertes, parce que la campagne est déjà couverte de verdure; elles sont peu grasses à cette époque, qui est celle de leurs amours. Vers le mois d'août et de septembre, elles font un second passage; on les chasse dans les luzernes et dans les vignes, et comme elles sont fort grasses, elles sont faciles à tirer; leur chair alors est un manger délicieux.

Rèï dé caïo, s. m. Râle de genêt, *Rallus crex*, Linn. Oiseau de la même famille que la caille, un peu plus gros; il vit solitaire, ce qui lui a valu sans doute d'être traité de majesté.

En ital. *Quaglia*.

Caïo, *s.* Jeu d'enfants qui ressemble à celui de cligne-musette, mais dont il est le contre-pied : car celui qui est caché doit prendre celui qui le cherche avant qu'il ait touché le but, tandis qu'ici celui qui se cache fait ses efforts pour ne pas être découvert d'abord, et une fois éventé par le chercheur qui l'annonce en criant : *caïo pér un tèl*, tâche de toucher le but avant d'être saisi sous peine d'interversion des rôles.

Caïradé, *s. m.* Gesse domestique; pois carré, *Lathyrus sativus*, Linn. Plante de la fam. des Légumineuses, cultivée soit comme fourrage, soit pour en cueillir la graine.

Dim. dér. du lat. *Quadrum*, carré.

Caïre, *s. m.* Dim. *Caïroù*. Côté; carré; coin; angle; côté d'un angle. Au fig. endroit; canton; quartier. — *Cara dé tout caïre*, carré dans tous les sens. *Cérqua dé tout caïre*, chercher de tous côtés. *Y-a un brave caïre dé trufos*, il y a un beau carré de pommes de terre. *Es réscoundu din quâouque caïre*, il est caché dans quelque coin. *Résto pas én d'aquéste caïre*, il n'habite pas dans ce quartier.

Dér. du lat. *Quadrum*.

Caïre, *s. m.* Carreau, une des couleurs du jeu de cartes. — *Jaguo caïre, quâou n'a pas né po pas traïre*, c'est un de ces mille dictons que les joueurs inventent pour entretenir la conversation, quand le jeu absorbe toutes leurs pensées au point de ne pouvoir causer de sujets étrangers à ce qui les préoccupe exclusivement. Le besoin de rimer est particulier au génie du dicton, surtout en languedocien. *Copo caïre et jogo caïre*, il triche; au fig. il plaide le faux et le vrai; il fausse sa parole.

Ficha'n caïre pour *ficha én caïre* ou *ficha un caïre*. Cela veut dire : fatiguer, ennuyer, scier le dos, et aussi contrarier, vexer, *ficher* malheur, ce dernier verbe mis par amendement, bien entendu, comme dans notre languedocien. Maintenant, d'après ce que nous venons de dire, *Caïre* a plusieurs significations, selon l'occurrence : coin, sens, côté et carreau du jeu de cartes. Il n'est pas absolument impossible que la locution vienne d'une partie de cartes dans laquelle un joueur aurait été obstinément poursuivi et battu par la couleur carreau; cependant il y a une autre explication assez simple, assez naïve, si ce n'est davantage, pour être la bonne. Lorsqu'un enfant n'est pas sage, on l'envoie en pénitence dans un coin de la chambre où il doit rester jusqu'à l'expiration de sa peine, debout, sans bouger, et tourné vers le mur; il est clair que cela doit l'ennuyer, le vexer, lui *ficher* malheur, si vous voulez. Ces souvenirs d'enfance restent en grandissant et, quoique plus sage alors, si l'on éprouve quelque contrariété, quelque ennui, quelque vexation, on a pu les assimiler à ceux du jeune temps, quand on vous flanquait dans un coin pour punition, et les appeler du même nom en salant tant soit peu l'expression.

Mais il ne faut rien garder sur la conscience. Cette dernière explication, qui me revenait assez, je dois convenir qu'elle ne peut être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Le dicton est exclusivement languedocien et de vieille date. Ceux qui font les dictons étaient, en matière d'éducation, pour l'ancienne méthode de M. Cinglant, et je crois même qu'ils le sont toujours. Comment auraient-ils fait celui-ci sur une nouvelle pénalité qui n'a été édictée que depuis et seulement dans le code des salons? C'est assez difficile à arranger, et il faudra sans doute revenir à notre partie de cartes au risque de la perdre encore.

Dér. du lat. *Quadrum*.

Caïre (dé), *adv.* De travers, obliquement; de côté; en diagonale. — *Ana dé caïre*, marcher de côté; au fig. être gêné dans ses affaires; ne pas aller franchement. *Coupa dé caïre*, couper de biais.

Digitized by Microsoft®

Dér. du lat. *Quadrum;* ou du gr. Χείρ, la main.

Caïssa, *v.* Terme d'agric. Equarrir une fosse, une fosse d'arbre, tailler ses berges perpendiculairement, les ragréer; tailler, pousser plusieurs rejetons de la racine. Au fig. *sé caïssa,* se remplumer; rajuster ses affaires; s'arrondir; prendre de l'embonpoint. — *Lou bla caïsso,* le blé talle, lorsque sa fane s'épaissit et forme plusieurs plantes avant que sa tige s'élève. *Un home, un chival bièn caïssas,* un homme ou un cheval ragotés. *S'és bièn caïssa,* il a bien fait ses orges; il a remonté ses affaires; se dit aussi d'un jeune homme dont les membres se sont renforcés, qui a pris du corps. *Aquélo fénno s'és bièn caïssado,* cette femme s'est bien meublée, bien nippée; ou elle a pris de la carrure.

Dér. de *Caïsso.*

Caïssâou, *s. m.* Dim. *Caïssalé;* péj. *Caïssalas.* Dent molaire ou mâchelière. — *M'a déraba dous caïssâous,* il m'a extirpé deux grosses dents. *Dérabo aquél caïssâou,* au fig., tire toi de cet embarras; tire toi cette grosse épine du pied; trouve une solution à cette affaire difficile.

En lang. romane *Caïs,* mâchoire, dent.

Caïsso, *s. f.* Dim. *Caïssèto;* péj. *Caïssasso.* Caisse de bois propre à renfermer toute sorte d'objets; coffre; bière, cercueil. — *Caïsso dé cabus,* fosse à provigner. — *Voy. Cros.*

Dér. du lat. *Capsa,* coffre.

Caïssoù, *s. m.* Caisson de charrette; petite armoire placée sous le brancard et fermant à clé, où les rouliers renferment leur argent et ce qu'ils ont de plus précieux.

Dim. dér. du lat. *Capsa.*

Caïtivié, *s. f.* Chétiveté; misère; infortune; pauvreté; mésaise; saleté, crasse, squalidité qui suivent la misère; maigreur, mauvaise santé provenant d'une nourriture mauvaise ou trop peu abondante. — *Es mor dé caïtivié,* il est mort de pénurie, de misère. *Tira soun véntre dé caïtivié,* manger goulument, avec avidité, comme quelqu'un qui a longtemps jeûné, et qui est à bonne table pour se refaire. *Y vaï pas dé caïtivié,* il n'y va pas de main morte.

Dér. du lat. *Captivus,* captif, esclave; en ital. *Cattivo,* malheureux, chétif.

Caïtivoùs, ouso, *adj.* Chétif, malingre; cacochyme; qui végète languissamment.

Dér. de *Caïtivié.*

Cajoula, *v.* Cajoler; courtiser; tenir à quelqu'un des propos flatteurs, agréables, séduisants.

Emp. au fr.

Cal, *s. m.* Présure; matière acide qui sert à faire cailler le lait. La substance que l'on emploie le plus souvent, provient de la macération de la *caïëïro,* caillette, ou estomac des chevreaux, qu'on fait tremper longtemps dans l'alcool. Une cuillerée à café de cette liqueur, ainsi pénétrée des acides de la *caïëïro,* suffit pour faire coaguler trois litres de lait. — *Voy. Caïëïro.*

Cal se dit au prop. de cette sorte de matière gélatineuse, ressemblant à du caillé, qui forme le noyau de certains fruits au commencement de leur maturité, l'intérieur des grains à enveloppe dure, et se prend pour jointure, calus, nœud des os fracturés; au fig. il exprime la verdeur, la sève, le défaut de maturité, dans le sens de jeunesse. — *Lou bla és én cal,* le blé commence à former son grain; le moment où le grain n'est encore qu'une pâte blanche, laiteuse, comme le caillé. *Nose én cal,* noix, lorsque son amande n'est encore qu'une gelée. *Aquò's pas qué dé cal,* cela n'a point de consistance encore. *Prène cal,* en parlant d'un os cassé qui commence à se souder par la coagulation de la substance gélatineuse qui lubréfie ses pores : former calus. *Aquélo jouïnèsso és éncaro din soun cal,* cette jeunesse n'est pas formée, fam., si on lui pressait le nez, il en sortirait du lait.

Dér. de *Caïa.*

Cala, *v.* Céder; baisser pavillon; lâcher; se taire; mettre les pouces.

Dér. du gr. Χαλάω, céder, faiblir.

Calada, *v.* Paver; carreler; couvrir, revêtir de pavés, de carreaux; joncher. — *La tèro èro touto caladado dé poumas,* le sol était couvert de pommes. *Lou cièl és calada d'éstèlos,* le ciel est semé d'étoiles. *Fòou avédre lou gousiè calada pèr béoure aquò,* cette liqueur est-si forte, qu'il faut avoir le gosier pavé, le palais bronzé, pour la boire.

Dér. de *Calado.*

Caladaïre, *s. m.* Paveur, celui qui pave. Au fém. *Caladaïro.*

Calado, *s. f.* Pavé des rues; chemin pavé; l'ensemble, l'espace pavé, recouvert de pavés.

Dér. du celt. *Kaled,* dur; en bas-bret. *Kaled,* ou *Kalet.*

Caladoù, *s. m.* Pavé; pierre équarrie qu'on appelle pavé d'échantillon. Par ext. pavé des rues, des cours, des corridors intérieurs. — *A couja sus lou caladoù,* il a couché par terre.

Même dér. que *Calado.*

Calaï, *s. m.,* ou **Cadaï.** Sorte de colle claire dont la farine est la base. Les tisserands en oignent les fils de leur chaîne, pour leur donner plus de fermeté, les empêcher de s'érailler ou de se détordre, ce qui leur procure une sorte d'apprêt ou de raideur.

Dér. du lat. *Catena,* ou *Cadeno,* chaîne, dans *Cadaï,* ou de *Cal,* pour calus, callosité, dans *Calaï.*

Calaman, *s. m.,* ou **Caraman.** Arêtier, faîtage d'une toiture; pièce de bois qui s'étend d'une ferme à l'autre et qui supporte les chevrons ou traverses, sur toute la longueur du toit.

Dér. du gr. Καλάμη, chaume, parce que dans l'origine les maisons étaient couvertes en chaume; ou de Κάλον, bois.

Calamandriè, *s. m.* Germandrée ou Chênette, *Tencrium chamædrys,* Linn. Plante de la fam. des Labiées, qui croît de préférence sur les côteaux.

Calandra, *v.* Calandrer; passer une étoffe à la calandre.

Dér. de *Calandro.*

Calandriè, *s. m.* Calendrier, almanach, livre ou table qui contient la suite de tous les jours de l'année.

Digitized by Microsoft ®

Dér. du lat. *Calendarium,* parce qu'on écrivait autrefois en gros caractères en tête de chaque mois le mot *Calendæ,* calendes, premier jour du mois, nouvelle lune.

Calandro, *s. f.* Calandre, presse ou machine cylindrique, qui sert à lisser, à donner du lustre, du moiré à une étoffe.

Nodier fait dér. ce mot du gr. Καλέοντες, rouleau, et Roquefort de Κύλινδρος, cylindre.

Calandro, *s. f.* Grande alouette, non huppée; calandre, *Alauda calandra,* Temm. Oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Subulirostres. C'est l'espèce qui supporte le mieux la captivité; elle vit longtemps, chante agréablement d'une voix éclatante et répète les airs qu'on lui apprend.

Dér. du gr. Κάλανδρα, alouette.

Caléndâou, *s. m.* Bûche de Noël; grosse bûche qu'on met au feu pendant la veillée de la messe de minuit, à la Noël. Les gens de la campagne lui attribuent une foule de qualités superstitieuses. En Provence, on l'appelle *Cachofuèc.*

Caléndâou est le titre du second poème provençal de Frédéric Mistral : une nouvelle et magnifique épopée après la charmante épopée de *Mirèïo.* Le récit des amours et des aventures du jeune et beau *Caléndâou,* le héros du poème, sert de cadre aux tableaux de mœurs, aux descriptions des vieux usages, des fêtes, des gloires de l'ancienne Provence.

Dér. de *Caléndos.*

Caléndos, *s. f. pl.* Fête de Noël; jour de la fête de Noël. — *Pér caléndos,* à Noël, à fin décembre. *Caléndos jalados, Pasquos mouïados, éspigos carados,* prvb., de la gelée à Noël, de la pluie à Pâques, promettent une riche moisson.

Dér. du lat. *Calendæ,* les Calendes : terme de comput pour la division du mois chez les Romains. Les Calendes étaient le premier jour de chaque mois; les jours qui précédaient se comptaient en ordre rétrograde. Ainsi le 31 décembre était le second jour des calendes ou avant les calendes de janvier, *secundo calendas,* sous-entendu *antè;* le 30 décembre *tertio calendas,* le 29 *quarto calendas,* et ainsi de suite en remontant jusqu'au 13me jour où commençaient les ides, que l'on comptait aussi en rétrogradant jusqu'au 5me jour, qui était le jour des Nones. La fête de Noël se trouvait donc à peu près au milieu de cette série des Calendes, et comme cette fête occupait plusieurs jours, on appelait tous ces jours-là les Calendes de janvier; et la fête de Noël étant une des plus grandes solennités de l'année, on l'a appelée *Calendos* par excellence.

Le mot lui-même en lat. *Calendæ,* vient du gr. Καλεῖν, appeler, parce que le jour des Calendes, à Rome, on convoquait le peuple pour lui annoncer le nombre des jours du mois, la nouvelle lune et quel jour tomberaient les Nones.

Calibò, *s. m.* Caillebotte, masse de lait caillé; du lait en grumeaux qu'on obtient du petit-lait en le faisant bouillir. On en fabrique plusieurs mets, entr'autres *l'éscarassoù,* qui est une sorte de rhubarbe, et la *réquièchо,* recuite, sorte de crème qu'on prépare avec du sucre et de la fleur d'orange, et qui a quelque rapport avec la crème à la Chantilly.

Dér. de *Cal,* venu du lat. *Coagulare.*

Calibre, *s. m.* Calibre, diamètre intérieur d'un tube, comme fusil, canon, conduit de fontaine, tuyau, etc. Au fig. constitution physique, valeur individuelle. — *Quinte calibre!* quel calibre! dit-on en voyant un individu fortement constitué, surtout une femme aux formes puissantes et developpées.

Dér., dit un auteur, de l'arabe *Calib,* moule.

Calice, *s. m.* Calice, vase où l'on fait la consécration de la messe. Il s'applique seulement dans cette acception. — *Propre coumo un calice,* très-propre, très-net, comme un calice.

Dér. du lat. *Calix,* coupe, tasse.

Calicò, *s. m.* Calicot, tissu ou toile de coton, moins fine que la percale.

Emp. au fr.

Caligna, *v.* Courtiser; flatter; coqueter, faire l'aimable auprès des femmes; faire sa cour, faire l'amour; mugueter; convoiter. — *Caligna à cos dé poun,* faire l'amour à coups de poing.

Ce mot paraît être une corruption de *Galina,* qui n'est pas dans la langue, mais qui, en l'admettant, signifierait faire le coq. Les mots fr. galant, galanterie, de *Gal,* ont la même étymologie, de même que coqueter, coquetterie, coquet, dérivant de coq.

Calignaïre, *s. m.* Dim. *Calignaïroù.* Le galant, l'amoureux d'une fille, celui qui lui fait la cour.

Même étym.

Calimas, *s.* m. Au pl. *Calimasses.* Chaleur forte et humide; air chaud, lourd, étouffant; vapeur chaude.

Dér. du lat. *Calidus,* chaud.

Calin, ino, *adj.* Dim. *Calinè, éto.* Calin; flatteur; qui fait le doucereux, qui s'insinue hypocritement dans les bonnes grâces; patelin.

Dér. du lat. *Callidus,* rusé.

Calìou, *s. m.* De la cendre chaude, de la braise qui se conserve sous les cendres; au fig. feu, verve, inspiration.

Dér. du lat. *Calidus,* chaud.

Calo, *s. f.* Abri proprement dit. — Ne s'emploie guère qu'adverbialement au dat. *à la calo,* à l'abri du froid et du vent.

Dér. de *Caloù.*

Calòs, *s. m.* Au pl. *Calosses.* Dim. *Caloussé;* péj. *Caloussas.* Trognon de chou; grosse tige d'une plante légumineuse. — *Calòs dé brus,* chicot de bruyère que l'on coupe quand on rame les vers à soie. *Calòs dé fièïo,* la tige de nouvelle pousse des mûriers, qui est verte et tendre, mais que les vers ne mangent pas. *An pas laïssa qué lous calosses,* ces vers ont bien mangé, ils n'ont laissé que le bois de la feuille.

On dit au fig. *un calòs dé fènno,* une femme très-grasse.

Dér. du lat. *Caulis,* tige, ou du gr. Κᾶλον, bois.

Digitized by Microsoft ®

Calossos, *adj. f. pl.* N'a d'emploi que dans *Bajanos calossos*, châtaignes sèches, qu'on ne fait cuire qu'à demi et qu'on mange d'ordinaire avec de la salade.

Dér. du lat. *Callosus*, calleux, durci.

Caloto, *s. f.* Calotte, petit bonnet hémisphérique qui couvre le sommet de la tête; calotte de prêtre; taloche, tape du plat de la main sur la tête. — Dans ce dernier sens : *jouga à la calota*, jouer en prenant une taloche pour enjeu; on comprend que c'est le gagnant qui paie et le perdant qui reçoit.

Caloto est aussi une réunion d'habitués, qui font cercle et causent assis en public, ou debout, sur une place, devant un café, etc.

Un auteur fait dér. ce mot du celt. *Calota :* nous n'avons pas le moyen de le vérifier. D'autres du lat. *Callus*, couverture de tête, que nous ne trouvons pas, mais qui viendrait du gr. Καλύπτω, couvrir, voiler : à la bonne heure !

Caloù, *s. f.* Dim. *Calounéto;* péj. *Calounasso.* Chaleur; au fig. ardeur, feu, véhémence, activité. — *Estre én calaù*, entrer dans la saison des amours, en parlant des animaux.

Dér. du lat. *Calor*, chaleur.

Calourado, *s. f.* Echauffaison; bouffée de chaleur. Au fig. concupiscence, passion de l'âme.

Dér. de *Caloù*.

Calourén, énquo, *adj.* Chaleureux, échauffé; d'un caractère chaud et bouillant.

Caloussu, udo, *adj.* Dim. *Caloussudé* et *Caloussudò;* péj. *Caloussudas.* Robuste; bien membré; ragot, gros et court; qui a de gros membres.

Dér. de *Calòs*.

Calouta, *v.* Donner du plat de la main une tape sur la tête; souffleter. — *Té vas faïré calouta*, tu vas recevoir une taloche.

Dér. de *Caloto*.

Calu, udo, *adj.* Dim. *Caludé;* péj. *Caludas.* Myope, qui a la vue basse; presque aveugle. Par ext. se dit des moutons ou brebis atteints du vertige ou tournis, sorte de maladie qui leur rend la tête lourde et les fait tourner sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils tombent. Elle est occasionnée par des vers qu'une mouche dépose dans leurs naseaux et qui, pénétrant jusque dans les sinus frontaux, y font de grands ravages.

Dér. du lat. *Caligo*, obscurcissement, venu du gr. Καλύπτω, couvrir, voiler.

Camar, ardo, *adj.* Dim. *Camardé* et *Camardoù;* péj. *Camardas.* Camard; camus, qui a le nez plat, gros et écrasé. Dans le peuple, on donne volontiers le surnom de *Camar* par antiphrase aux gens porteurs d'un gros nez. — *Dé souïès camars*, des souliers à pointe large et carrée.

Lou camar, substant. se prend pour le nez.

Son étym. est-elle dans le gr. Καμάρα, voûte, arcade, qui a donné le lat. *Camurus*, tourné, courbé en dedans, parce que les nez camards ou camus sont courbés en dedans? Ou bien serait-elle tirée de *Camelus*, chameau, qui a le nez très-aplati, mais qui porte aussi une bosse et a l'épine dorsale fortement en arcade et en voûte? Les unes ont sans doute formé les autres : tout se tient.

Camba, ado, *adj.* Dim. *Cambadé;* péj. *Cambadas.* Jambé; qui a la jambe bien faite ou de longues jambes, suivant le qualificatif qui précède, ou même seulement l'inflexion et le ton. — *Camba coumo un gal*, qui a des jambes de coq.

Dér. de *Cambo*.

Cambado, *s. f.* Dim. *Cambadéto;* péj. *Cambadasso.* Enjambée; gambade. — *Foudra bé né dansa uno cambado*, il faudra bien essayer de cette danse, y danser une enjambée.

Uno cambado, en termes d'agric. l'enjambée de terrain que fait un ouvrier avec la houe, c'est-à-dire la largeur qu'il peut atteindre autour de lui sans changer de place ses jambes, qu'il est obligé d'enfouir dans la terre.

Dér. de *Cambo*.

Cambaïa (sé), *v.* Mettre ses jarretières.

Dér. de *Cambo* et de *ïa*, lier.

Cambaïè, *s. f.* Dim. *Cambaïèïréto.* Jarretière.

Même étym.

Cambajoù, *s. m.* Jambon, cuisse de porc salé. — *Tirarén d'aquì coumo d'un cambajoù*, ce sera là notre plat de résistance, qui doit servir pour plusieurs jours. *Tiro d'iéou coumo d'un cambajoù*, il me prend pour banquier, il tire sur moi comme si son crédit ne devait jamais s'épuiser.

Ce mot a toute l'apparence d'un dim. de *Cambo*, de même que son correspondant fr. jambon, dim. de jambe : nous ne savons pourquoi, car c'est la cuisse et fort grosse encore qu'il désigne. Sauvages fait la même remarque, et cite plusieurs mots fr. ayant leurs analogues en lang. qui offrent la même anomalie, comme : caisse, caisson, *caïsso, caïssoù;* salle, salon, *sala, saloun;* saucisse, saucisson; *sdoucisso, sdoucissò*, etc.

Cambaloto, *s. f.* Dim. *Cambaloutéto;* péj. *Cambaloutasso.* Culbute; cabriole; saut périlleux. — *Faïre la cambaloto*, faire la culbute, tomber cul par dessus tête. *Faïre dé cambalotos*, faire des cabrioles.

Quoique ce mot semble avoir pour racine le mot *Cambo*, il est probable qu'il dér. de l'ital. *Tombolata*, qui a la même signif.; seulement le lang. en l'empruntant l'a transformé de manière à lui donner une physionomie plus locale par la métathèse de *Cambo*. Il est certain qu'en prenant ce dernier pour racine du mot *Cambaloto*, on ne sait trop que faire de la désinence *aloto*, qui ne présente aucun sens ni aucune analogie.

Cambalouta, *v.* Faire la culbute; faire des cabrioles; tomber la tête en bas.

Cambalu, udo, *adj.* Qui a de longues jambes; c'est la tournure du héron voyageant sur ses longs pieds.

Dér. de *Cambo*.

Cambarò, *s. m.* Douleur vive au poignet à laquelle sont sujets certains artisans par le fréquent exercice de cette

Digitized by Microsoft ®

partie du bras, ou plutôt par la reprise d'un travail de main ou de bras dont on avait perdu l'habitude. Les faucheurs y sont très-sujets au commencement de la saison, parce qu'ils étaient déshabitués depuis plusieurs mois d'un travail qui intéresse presque exclusivement les nerfs et ligatures des poignets. On prétend, sans doute par préjugé, qu'un bracelet ou cordon d'écarlate est le remède de cette incommodité.

Dér. de l'ital. *Gamba rotta,* qui a la même signif. Probablement on a appliqué au bras un terme qui avait été trouvé dans le principe pour une douleur de même nature à la jambe.

Cambèto, *s. f.* Petite jambe; mancheron d'un araire, qui est surmonté et terminé par le manche ou *manipou.* — *Faïre la cambèto,* donner un croc-en-jambe.

Dé sâouto-cambèto, loc. adverb., à cloche-pied.

Dim. de *Cambo.*

Cambi, *s. m.,* ou **Candou.** Abonnement avec un maréchal pour ferrer les chevaux d'une ferme, et réparer les outils aratoires. — *Féra à cambi,* ferrer par abonnement.

Dans le principe *Cambi* signifiait échange; c'est par un excès d'extension de sens qu'il en est venu à ne plus signifier qu'abonnement.

Dér. du lat. *Cambium,* échange.

Cambo, *s. f.* Dim. *Cambèto;* péj. *Cambasso.* Jambe, partie du corps du genou jusqu'au pied; tronc d'arbre, tige de plante. — *Douna las cambos à un éfan,* donner la liberté aux jambes d'un enfant, c'est-à-dire lui ôter le maillot et le vêtir d'une robe pour la première fois. *Cambo dé pastièïro,* surnom qu'on applique à un cagneux, à cause de la ressemblance de conformation de ses jambes avec celles d'un banc de maie-à-pétrir qui ont la même dérivation. *Cambo falèto,* jambe à moitié paralysée, qu'on traîne ou qu'on jette en avant; celui qui est affligé de cette infirmité. *Sémblo qu'un chì mé pisso à la cambo,* phrase faite, pour exprimer le mépris ou le peu de cas qu'on fait de vaines paroles, ou d'une sotte fanfaronnade.

Dér. de la bass. lat. *Camba,* même sig., ou du gr. Καμπή, courbure, jointure. En ital. *Gamba.*

Camboï, *s. m.* Cambouis, vieux oing d'une roue de charrette, ou d'une machine, devenu noir par suite du frottement et par le mélange des parties métalliques.

Dér. du celt., dit Honnorat. Je lui crois plutôt une parenté naturelle avec *Cambajoù,* à cause de la graisse de porc qui en est la base. — *Voy. Cambajoù.*

Cambovira, *v.* Faire la culbute; culbuter, renverser, mettre sens dessus dessous. Au fig. trépasser.

Formé de *Cambo* et de *Vira.*

Cambra, ado, *adj.* Cambré; arqué; courbé; voûté.

Dér. du gr. Καμάρα, voûte.

Cambrado, *s. f.* Dim. *Cambradèto;* péj. *Cambradasso.* Chambrée, en terme de magnanerie, la quantité de vers ou de cocons compris dans une magnanerie. — *Faïre uno cambrado,* élever des vers à soie; *ména la cambrado,* diriger leur éducation. *Manqua sa cambrado,* ne pas réussir sa chambrée.

Dér. de *Cambro.*

Cambrïoù, *s. m.* Dim. *Cambrïouné.* Petite chambre; chambrette; cabinet.

Dim. de *Cambro.*

Cambro, *s. f.* Dim. *Cambrèto, cambrïou;* péj. *Cambrasso.* Chambre; plus particulièrement, appartement où l'on couche. — *Mounta uno cambro,* meubler une chambre pour des nouveaux mariés.

La cambro, la chambre des députés. Acception nouvelle prise du fr. et introduite dans le langage politique.

Dér. du lat. *Camera,* même sign., ou du gr. Καμάρα, voûte.

Cambroul, *s. m.* Échauboulure, éruption de boutons, efflorescence de l'épiderme, maladie commune aux enfants.

Camèlò, *s. m.* Camelot, grosse étoffe de laine, originaire du Levant, où elle était tissée de poils de chameau; ce qui lui a valu son nom.

Dér. du gr. Καμηλωτή, peau de chameau.

Camèou, *s. m.* Chameau, *Camelus bactrianus,* Linn. Mammifère de la fam. des Ruminants; il porte deux bosses sur le dos. Au fig. un grand nigaud, badaud; une grande femme mal charpentée et sans grâce. — Les armoiries de Béziers sont un chameau. Des malins lui ont affecté pour devise : *Sèn foço,* nous sommes fort nombreux.

Faïre lou camèou, se courber, se voûter; faire le dos de chameau.

Dér. du lat. *Camelus,* ou du gr. Κάμηλος, même sign.

Camì, *s. m.* Dim. *Caminé.* Chemin, route, voie, sentier. — *Camì méssadiè,* chemin qui conduit à la messe, à l'église. *Camì das éndéoutas,* chemin des débiteurs : chemin de traverse, mauvais chemin, plus long que la voie directe. *Tout camì ménoén vilo,* prvb., tout chemin conduit à Rome. *Es à la fin dé soun camì,* il est à la fin de sa course.

Plusieurs étymologies ont été proposées : d'abord, du celt. *Cam,* marche; ou d'un mot égyptien *Cham* ou *Chem,* signifiant incendie, feu; parce que les premières voies auraient été frayées par le feu; ou de l'ancien gothique *Uamen, Quiman,* ou du teuton *Komen,* avec le sens de chemin; ou de l'allemand *Kommen,* aller et venir; enfin, selon Ménage, de *Caminare,* tiré de *Campinare,* dimin. de *Campare,* formé du gr. Καμπή, jambe. En ital. *Cammino;* en esp. *Camino;* en portug. *Caminho;* en cat. *Camì.* La vraie source paraît être dans la première indication : on trouve en effet *Caman* en kymri, *Ceum* en gaël, *Kamen* en armoricain : *Kam* y signifie Pas, comme le Kymri *Camre;* dont l'anglais a fait *to come,* venir.

Camina, *v.* Cheminer, faire route, marcher, aller, faire son chemin. — *Camino, tron dé l'air! as pôou qué la tèro té manque?* fais ton chemin, morbleu! tu as peur que la terre te manque? C'est une phrase faite qu'on accuse les provençaux d'adresser aux personnes qui leur demandent

Digitized by Microsoft ®

leur route. Ce ne peut être qu'une calomnie motivée par leur brusquerie native : si elle a quelque chose de vrai, ce défaut s'efface chaque jour par les progrès de la civilisation. *Faï bon camina lou matì,* il fait bon marcher le matin. *Camino, camino!* marche, marche : sorte d'interjection, pour faire avancer, ou pour chasser quelqu'un.

Dér. de *Camì.*

Caminaïre, *s. m.* Cantonnier, ouvrier employé à l'entretien ou à la réparation des chemins; marcheur.

Dér. de *Camì.*

Caminarèl, èlo, *adj.* Voyageur, qui fait beaucoup de chemin; marcheur, qui marche beaucoup, longtemps.

Dér. de *Camì.*

Caminolo, *s. f.,* ou **Carèïroû.** Petit sentier; chemin de traverse; chemin rural.

Dim. de *Camì.*

Camisar, ardo, *adj.* Qui est en chemise; qui va en chemise.

Lous Camisards, les Camisards, bandes armées de calvinistes cévenols dans la guerre religieuse du commencement du XVIII^me^ siècle. Ce nom leur fut donné de ce qu'ils portaient sur leurs habits une chemise, *camiso,* ou un sarrau ou blouse de toile blanche.

Camiso, *s. f.* Dim. *Camiséto.* Chemise, vêtement de linge avec corps et manches, qui se porte sur la peau. — *En cor dé camiso,* sans autre vêtement que la chemise et le pantalon, ou la jupe. *En mancho dé camiso,* sans habit, de manière à montrer les manches de la chemise. *La car és pu prèchi qué la camiso,* ou *és pu près la car qué la camiso,* la chair est plus près du corps que la chemise : cette phrase est employée pour exprimer qu'on porte plus d'intérêt à soi-même ou à sa famille qu'aux étrangers.

Dér. de la bass. lat. *Camisia.*

Cammas, *s. m.* Hameau, manoir principal d'un domaine.

Dér. de *Cap,* chef, tête, et de *Mas,* métairie.

Camouflé, *s. m.* Camouflet, insulte, affront; mystification. Dans l'origine, cette sorte d'affront consistait à souffler, au nez de quelqu'un qui dormait, de la fumée avec une paille, un chalumeau ou un cornet de papier allumé.

Dér. du lat. *Calamus* et *Flatus,* chalumeau et souffle, *Calamo flatus.*

Campagnar, ardo, *adj.* Campagnard, qui habite la campagne. On dit mieux *Pëïsan.*

Campagnè, *s. m.* Sonneur de cloches, celui qui est chargé de sonner les cloches.

Dér. de *Campano.*

Campagno, *s. f.* Campagne, grande étendue de pays; lieux en dehors de la ville où sont les champs, cultivés ou non cultivés; expédition militaire et sa durée. — *Ana én campagno,* faire un voyage.

Dér. du lat. *Campus,* champ.

Campanèja, *v. fréq.* Sonner les cloches; brimbaler les cloches; sonner à coups redoublés.

Dér. de *Campano.*

Campanéjado, *s. f.* Contenu d'un clayon; plein un clayon.

Dér. de *Campanèje.*

Campanèje, *s. f.* ou **Lévadoû.** Clayon, sorte de panier plat, plus long que large, avec un étroit rebord, formé et tressé d'éclisses en bois refendu. On l'emploie à faire sécher les fruits au soleil, pour transporter le linge sec du lavoir, et pour élever les vers à soie dans le premier âge.

Campanèto, *s. f.,* ou **Couréjolo.** Liseron ou volubilis, *Convolvulus arvensis,* Linn. Plante de la fam. des Convolvulacées; sa fleur blanche ressemble à une clochette, d'où lui vient son nom. — *Voy. Couréjolo.*

Campano, *s. f.* Dim. *Campanéto.* Cloche; clochette, sonnette. — *Bé dé campano,* se disait autrefois d'une propriété cléricale.

Dér. du lat. *Campana,* nom pris de la contrée d'Italie où les premières cloches furent connues, et dont saint Paulin, évêque de Nole, en Campanie, fut le premier à introduire l'usage dans les églises, en 400.

Campéja, *v.* Poursuivre, courir après quelqu'un; chasser, dissiper. — *La fan lou campéjo,* la faim, la misère le talonne. — *L'aï campéja tout lou jour,* je l'ai poursuivi toute la journée. — *Lou son té campéjo,* le sommeil t'accable, te poursuit.

Dér. du lat. *Campus* et *Agere.*

Campèstre, *s. m.* Terrain inculte, sauvage; propriété de peu de valeur et de mauvaise culture; pays montueux.

Dér. du lat. *Campestris,* champêtre.

Camus, uso, *adj.* Camus, camard, qui a le nez court et aplati. Se dit mieux *Camar. (V.* c. m.) — *Qu'a un pan dé nas n'és pas camus,* prvb., qui par une inversion du physique au moral, du propre au figuré, s'applique ironiquement à quelqu'un qui, recevant une juste mystification, échouant dans une entreprise, n'en ayant qu'un pied-de-nez, voudrait encore se faire passer pour habile ou pour avoir réussi. — *Voy. Camar,* même étym.

Can, *s. f.* Plaine sur une haute montagne. — Avec la même signif. et sans toutefois que cette différence puisse être expliquée, si ce n'est par un usage local, on dit pour certaines désignations *la chan,* en faisant sentir le *ch,* pour *la can,* synon. Ainsi *la chan ddou Tor,* plaine sur la montagne du Taur (Ardèche), et *la can dé l'Éspitalé,* plaine d'une montagne de la Lozère, n. pr. de lieu, ayant appartenu aux chevaliers hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, qui possédaient plusieurs commanderies dans nos pays.

Il n'est pas douteux que ce monosyllabe *Can* pourrait être une altération orthographique dérivant soit du latin *campus,* soit de *cantus,* selon qu'il serait orné à sa dernière lettre de la consonne indicative *p* ou *t;* mais il est à remarquer que le mot n'est reçu, dans notre dialecte, qu'au féminin, dans l'acception qui précède, avec la flexion du *C* dur, qu'il a retenue du latin; il n'existe pas au masculin isolé, avec aucune des flexions du *C.* Seulement il entre volontiers en composition dans les deux sens de *champ* ou

Digitized by Microsoft®

de *chant*, et alors, bien qu'il préfère le chuintement du *Ch*, il admet aussi l'intonation latine, au moins dans le parler *gounèl;* car le *raïdou* n'emploie partout que le *ch*. Le fr. conserve au contraire, pour les deux emplois, l'adoucissement chuintant. — *Voy. Chamboù, Canta*, etc., etc.

L'observation est importante au point de vue de notre purisme lexicographique, qui ne doit donner droit de cité qu'aux mots véritablement reconnus pur-sang, et proscrire le mélange *franchiman* et fantaisiste, qui ne nous appartient pas. Notre nomenclature a ses rigueurs; c'est le respect de la langue qui les a inspirées et dictées. La langue avait ses raisons pour choisir ou adopter telles ou telles formes plutôt que d'autres, et nous nous inclinons toujours devant elle; ce que le sentiment général et l'usage ont consacré, nous paraît avoir plus de cachet, plus de droit à être maintenu que les prétendus perfectionnements de notre vieil et bon idiome cévenol mis en vogue par les novateurs. — *Voy. Franchiman.*

Dér. du lat. *Campus.*

Cana, *v.* Mesurer à la canne; mesurer en général. Ce terme s'emploie principalement au jeu de boules, pour mesurer la distance des boules des joueurs au but.

Dér. de *Cano.*

Canabas, *s. m.* Canevas, grosse toile, toile de chanvre.

Dér. du lat. *Cannabis*, chanvre.

Canabassarìè, *s. f.* Toilerie, toute sorte de marchandise de toile, ou de tissu de chanvre.

La Canabassarìè était le nom d'une rue à Alais, dans les environs du Marché, le quartier des Canabassiers, qui représentaient dans les corporations du moyen-âge les commerces de chanvrier, de filassier et de toilier; là sans doute se faisait l'étalage de ces marchandises.

Canabassiè, *s. m.* Tisserand, ou marchand de grosse toile; marchand chanvrier-filassier.

Dér. de *Canabas.*

Canabièïro, *s. f.* Chènevière, champ où croît, où est semé le chanvre.

Le nom de la fameuse rue de Marseille, la Canebière, tire de là son origine.

Dér. du lat. *Cannabis*, chanvre, ou du gr. Κάναβος, canne, roseau.

Canaboù, *s. m.* Chènevis, semence ou graine de chanvre.

Même étym.

Canaïo, *s. f.* Canaille, nom collectif pour désigner tous les gens sans aveu, sans honneur, ni probité, ni délicatesse; souvent aussi, en l'adoucissant, pour troupe d'enfants broyants, tapageurs.

Dér. du lat. *Canis*, c'est-à-dire race de chiens; ou plus probablement du lat. *Canalicolæ*, espèce de lazaroni de Rome qui se tenaient sur les bords d'un des canaux de cette ville.

Canâou, *s. m.*, ou mieux **Acanâou**. Chéneau, conduit des eaux d'un toit de maison; tronc d'arbre creusé pour conduire des eaux d'irrigation. Ce mot dans notre dialecte ne correspond nullement au mot fr. *Canal*, bien que tous deux aient la même étym. dans le lat. *Canalis;* mais quand on parle, par ext., du canal du Languedoc ou de tout autre, on francise le mot et l'on dit : *lou canal dâou Léngadò, lou canal das pras dé Sén-Jan*, ou à Alais simplement, *lou Canal;* et l'on s'entend. — *Voy. Acandou.*

Canar, *s. m.* Canard, *Anas*, Linn. Oiseau domestique ou sauvage, de l'ordre des Palmipèdes, dont les espèces et les variétés sont nombreuses. — *Tira as canars*, être très-peu vêtu par un temps froid, grelotter de froid. Cette locution provient sans doute de la chasse aux canards, qui se fait à l'affût et dans la saison la plus rigoureuse de l'année : quand on est peu vêtu en hiver on grelotte, comme lorsqu'on est à l'affût des canards.

Canar, *s. m.* Chien caniche, barbet.

Dans la première acception, il est possible que *Canar* soit une onomatopée tirée du cri de cet oiseau, *Can, Can*, comme quelques-uns l'ont voulu. Il se peut aussi que son nom vienne du lat. *Anas*, qui semble cependant un peu bien éloigné; mais, dans le second sens, la dériv. du lat. *Canis*, chien, est très-indiquée.

Canarda, *v.* Canarder, tirer au fusil un animal ou un homme; le tirer comme un canard.

Dér. de *Canar.*

Canari, *s. m.* Serin des Canaries, *Fringilla canaria*, oiseau de l'ordre des Passereaux, remarquable par son beau plumage jaune, par sa facilité à apprendre des airs, très-susceptible d'attachement et d'éducation.

Canastèl, *s. m.*, ou **Canastèlo**, *s. f.* Dim. *Canastèlé, Canastèlèto, Canastèloù.* Corbeille, panier d'osier ou d'éclisses, de forme ronde ou oblongue, moins profond que large ordinairement; corbillon, petite corbeille, suivant les dimensions que suivent les dim.

Dér. du lat. *Canistrum*, ou du gr. Κάναστρον, vase en forme de corbeille, fait de Κάνης, corbeille.

Cancagnè, èïro, *adj.* Cancanier; médisant; faiseur de cancans.

Cancan, *s. m.* Cancan, commérage; vacarme, tapage.— *Faïre gran cancan*, faire grand bruit, grand étalage.

Dér. du lat. *Quamquàm*, quoique, parce que, formule de début de bien des discours quand on parlait latin à l'école.

Candéïè, *s. m.* Dim. *Candéïèïré.* Chandelier, flambeau, ustensile destiné à supporter les chandelles, bougies, etc.; fabricant de chandelles, qui fait ou vend des chandelles

Dér. de *Candèlo.*

Candéïèïro, *s. m.* Fabrique de chandelles.

Candèl, *s. m.* Peloton de fil, de soie.

Corruption de *Cap dèl*, dim. de *Cap*, petite tête.

Candéla, *v.* Dévider, mettre en peloton.

Dér. de *Candèl.*

Candèlèto, *s. f.*, ou **Aoubre-drè**. Arbre droit, arbre fourché. — *Faïre la candèlèto*, faire l'arbre droit ou l'arbre fourché : jeu d'enfant qui consiste à se tenir en équilibre

Digitized by Microsoft ®

sur la tête, les pieds en l'air, droit comme une chandelle, dont *Candèléto* est le dimin. En espag. on dit de même *Hazer la candelilla.*

Candèlo, *s. f.* Dim *Candèléto.* Chandelle, petit cylindre de suif dont une mèche de fil de coton occupe le centre d'un bout à l'autre; stalactite qu'on trouve dans les cavernes et les souterrains en forme de cierges, ou celles formées par la glace suspendues l'hiver au bord des endroits par où l'eau coule.

Dér. du lat. *Candela,* formé de *Candeo,* être blanc de feu.

Candélouso (Nosto-Damo-la), *s. f.* Chandeleur, fête de la Purification de la Sainte-Vierge, qui est célébrée le 2 février. Ce nom lui vient de la bénédiction des cierges qui a lieu ce jour-là. — *Quan la Candélouso lusèrno, cranto jours après hivèrno,* prvb., quand le soleil brille le jour de la Chandeleur, l'hiver dure encore quarante jours. On prétend que l'ours rentre dans sa tanière s'il fait beau ce jour-là. Le prvb. lat. dit aussi :

Si sol clarueril Marid Purificante,
Majus frigus erit postcà quam antè.

Candi, *s. f.* Chanvre, *Cannabis sativa,* Linn. Plante de la famille des Urticées, que l'on cultive partout pour en retirer la filasse connue sous le même nom. Il se faisait autrefois un assez grand commerce de chanvre dans notre pays, cette industrie a beaucoup perdu de son importance. - *Aï dé ma candi! l'aïgo l'émméno!* locution prvb., qui n'a pu passer dans le langage et devenir le type d'une exclamation de détresse, qu'à cause du prix qui s'attachait à la culture et à la récolte du chanvre. La phrase doit avoir une origine anecdotique. Un individu avait mis du chanvre à rouir dans un ruisseau; un orage grossit le ruisseau, l'eau entraina le chanvre, et notre homme, voyant son bien se perdre, de pousser piteusement cette exclamation. Quelqu'un l'entendit, la répéta en racontant la scène, elle devint le cri de désappointement, d'alarme, de déploration pour toute autre chose que pour du chanvre emporté : trope, figure, dicton pittoresque et populaire, qui a mainte application. Quand une position critique se complique et s'aggrave, que les choses se gâtent, s'en vont à vau-l'eau; que la débâcle arrive, commence; que miséricorde se perd; qu'un danger menace, qu'une catastrophe est imminente; que tout annonce une ruine inévitable : c'est ce que signifie et le cas de crier : *Aï dé ma candi! l'aïgo l'émméno!*

Dér. du lat. *Cannabis,* reproduisant le gr. Κάνναβις, chanvre.

Candïa, *s. m., n. pr.* de lieu et de personne. Candiac, sur la rive gauche du Vistre, ancien château et seigneurie dans le diocèse de Nimes, village du Gard, cité dans le dénombrement de la sénéchaussée de 1394 sous le nom de *Candiacum.*

Candïargue, *s. m., n. pr.* de lieu. Candillargues, commune et canton de l'Hérault, à dix-sept kilomètres de Montpellier, situé sur la rive septentrionale de l'étang de Maguelonne. Dans un acte de donation de 960, il en est parlé : *dono villam indominicatam quam vocant Candianicas.* En 985, son nom est un peu différent; un titre porte : *in suburbio castri substantionensis, in terminio de villa Candianicus,* etc., *et in terminis de Montepestellario.* Depuis, la forme *Candianicæ* a été seule employée; elle est devenue par les procédés ordinaires *Candïargue,* Candillargues. — *Voy. Argue.*

Ce n'est pas tout à fait à cause de l'importance, du reste fort médiocre, des deux localités dont les noms précèdent, que leur étymologie mérite d'être particulièrement étudiée; mais bien à cause des variétés intéressantes qui se sont attachées à cette famille nombreuse d'appellations locales, et qui font ressortir ce que nous disons de la formation et de la composition des noms propres.

D'abord l'élément constitutif du mot, ce qui fait sa signification, le radical, pour *Candïa* et *Candïargue,* est évidemment le même que celui de *Cande,* de *Candé,* de *Candat,* de *Candan,* de *Caudaillac. Cande,* qui paraît être l'expression la plus simple, est le nom de la ville de Touraine où mourut saint Martin, le grand apôtre des Gaules : la latinité du moyen-âge l'appelle *Condate, Condate Turonum, Condatensis vicus.* Expilly, *Diction. géog.,* cite en France trente-un hameaux, villages ou villes du nom de *Condé,* trois *Condes,* onze *Condat,* et ils sont rendus en latin, sans exception, par *Condate,* ou par les variantes *Condatum, Condœum, Condetum, Condata,* qui ne sont que des accords de genre.

Ainsi, devant la traduction, point de différence entre *Cande* et *Conde;* ils sont égaux : la même identité existe au fond. En effet, *Kant,* en armoricain, signifie : coin, angle; en gallois, *Kand, Kind, Kend, Cond,* confluent, rencontre de deux rivières, embouchure traçant un angle; de même que le mot celt. *Kon, Cuneus,* lat., veut dire : coin, encoignure, angle. Du premier nous avons fait *Cantèl, Cantoù,* peut-être *Cantal,* et leurs composés; du second *Cougna, Cougné,* même *Couga* et autres; (*V.* c. m.), par le changement ordinaire en lang. de *on* en *ou, o* en *u,* ou peut-être en *u* lat. prononcé *ou,* de *cuneus.* Nous verrons comment tous ces noms à base identique répondent à la même idée. Voilà pour la première syllabe, la plus certaine affinité établie.

Une fois la racine étymologique dégagée, le reste est affaire de terminaisons. On sait que le gaulois était riche en suffixes : pour faire des noms d'hommes ou de lieux, pour adjectiver un substantif qui désignait l'objet, et marquer la propriété, la provenance, la possession, l'état, la qualité, les attributs, la configuration de la chose, il employait des formules précises, qu'il redoublait même quelquefois pour l'euphonie, ou pour leur donner plus de force; et il les variait avec une merveilleuse fécondité. La langue latine vint ensuite exercer son génie pour s'approprier les dénominations existantes. A son tour le roman les modifia, et enfin le languedocien moderne s'est emparé de

Digitized by Microsoft ®

toutes ces altérations, en conservant tantôt leur tournure primitive, en la remaniant tantôt à sa manière.

Essayons, pour arriver aux deux mots qui nous occupent, de remonter cette longue échelle de variantes. Nous avons parlé des suffixes *a, ac, argue, au;* dans l'espèce il en apparait de nouveaux sur la plus ancienne forme, *Cande, Conde, Condate.* Par les exemples on arrive aux plus claires démonstrations. La grammaire celtique de Zeuss en fournit de nombreux : *dia,* deus, *dia-de,* divinus; *doin,* homo, *doin-de,* humanus; *dal,* forum, *dal-de,* forensis; *beo,* vita, *beo-de,* vivus; *bi,* pix, *bi-de,* piceus; *nem,* cœlum, *nem-de,* cœlestis; *dam,* cervus, *dam-de,* cervinus; *trab,* traba, *trab-da,* trabeatus; *rig,* rex, *rig-da,* regius; *fag,* fagus, *fag-de,* faginus; — *cis,* fiscus, census, *cis-te,* censorius; *mis,* mensis, *mis-te,* menstruus; *ros,* rosa, *ros-te,* rosarium; *brot,* momentum, *ambrot-te,* momentaneum; *gut,* vox, *gut-te,* vocalis; — *briv,* pons, *briv-ate,* pontilis; *dun,* castrum, arx, *dun-ate,* castrensis; *maes,* campus, *mai-ate,* campestris; *nant,* vallis, *nant-uate,* vallestris; etc., etc. Par où, il résulte que *de* = *da* = *te* = *ate,* finales adjectives, sont identiques.

De plus, si l'on veut remarquer que *de* et *di* sont deux syllabes fort sujettes à se confondre, ou, comme dit Zeuss, qui alternent souvent ensemble; — nous les avons en effet retrouvées dans le gallois; — si l'on tient compte de l'introduction du génitif en *i,* imposé par le latin au celtique, dans les dénominations locales, et des procédés au moyen desquels la désinence gauloise *ak, ek,* était conservée à la condition de s'adjoindre la finale caractéristique latine en *us, a, um;* il sera facile de constater une parenté très-rapprochée entre *Cande, Candate,* et notre *Candïa, Candi-ac-um,* Candiac. L'assimilation avec *Candïargue, Candianicus, Candianicæ,* Candillargues, ne sera pas moins évidente.

Cependant les termes de l'équation que nous venons de poser sur les désinences adjectives se sont multipliés. La finale gauloise primitive *ac* = *ec* = *de* = *te* = *ate,* s'est modifiée, combinée tantôt avec elle-même, tantôt avec les suffixes latins; par suite d'influences agissant sur les organes de la voix et de la prononciation, selon les climats, suivant le mélange et le contact de divers idiomes, elle a pris les formes les plus bizarres, elle admet les variantes les plus disparates en apparence. Si bien qu'elle se trouve aujourd'hui représentée par *a, as, at, argue, e, ey, ergue, orgue, ez, ies, eu, ieu, y,* et une infinité d'autres suffixes simples, sans compter ceux produits par redoublement, par l'adjonction du latin ou du tudesque. Ici la raison de ces variétés est sensible.

Le radical *Kant* = *Kon* s'étant adjectivé pour faire un nom de lieu, pour désigner une propriété d'après sa position, a donné *Kan-de* = *Kon-de* = *Kon-ak* = *Kon-ck,* et les autres, latinisés en *Condate, Condatum, Condetum,* traduits par *Cuneatus,* angulaire, pour signifier un lieu, un terrain, une maison, *Mansio, Villa, Prædium, Castrum,* situés dans un angle, formant un angle, au confluent de deux rivières, dessiné par la jonction, la rencontre de deux cours d'eau, le plus souvent, ou encore et par extension, dans un angle terrestre formé par des vallées ou par tout autre accident de terrain remarquable. On comprend pourquoi le radical *Kant, Kon,* se trouve dans tant de noms de lieux et est devenu si commun en France : aussi toutes les localités que les anciens titres désignent par le mot *Condate,* sont-elles toutes posées au confluent de deux rivières. Expilly le remarque à propos de *Condé* et *Condat,* en disant « que ces noms sont synonymes et signifient la même chose que confluent ou jonction de rivière. » Evidemment, *Candïa* sur le Vistre, et *Candïargue* sur l'étang de Maguelonne, et formant angle, n'ont pas d'autre raison dénominative : ils la prennent dans leur situation, comme leurs analogues : Candes, *Condate, Condata,* Touraine, Indre-et-Loire; Candé, *Condetum,* Loir-et-Cher, Maine-et-Loire, Charente-Inférieure, Vienne; Candilly, Oise; Condac, *Condate ad Carantonum,* Charente; Condac, Vienne; Condal, Saône-et-Loire; Condat, *Condato, Condatum, Cundatum, Cundadum,* Lot, Corrèze, Lot-et-Garonne, Puy-de-Dôme, Haute-Vienne, Cantal, Dordogne; Candas, Aveyron; 27 Condé, *Condate, Condatum, Condœum, Condetum, Condatus, Condete, Conedacus, Conadacus, Condeïum,* par toute la France; Condes, Tarn, Jura, Haute-Marne; Condesaygues, Lot-et-Garonne; Condel, Calvados, Tarn; Condette, Pas-de-Calais; Condillac, Drôme; Condeau, Orne; Condrieu, *Conderate, Condriacum,* Rhône.

Ces analogies pourraient se multiplier; adjoignons-y seulement trois appellations qui nous touchent : *Coundamino,* terre autrefois seigneuriale, désignation très-répandue donnée à la terre principale d'un domaine, comme on dirait : le coin du seigneur, du maître. L'élément *Conde, Conda,* lui donne cette signification, qui est complétée par l'abréviation euphonique de *Domini,* au gén.; le mot est ensuite devenu le nom pr. d'homme *La Condamine.* — *Voy. Coundamino.*

Il faut encore remarquer deux noms de hameaux dans le Gard, *Canduzorgue,* dans la commune de Saint-Roman-de-Codière, et *Conduzorgue, Condusonicæ,* commune de Montdidier, qui peuvent être conférés à *Condansargue, Condansanicæ,* dans le territoire du Caylar. Les variantes sur le radical ne font que confirmer ce que nous avons établi sur l'identité de *Cande* et *Conde :* même configuration dans les mots, même signification; la voyelle *u,* qui parait au milieu du nom, nous l'avons également trouvée dans les traductions de *Condé* et *Condat,* dans la bass. lat.

Le même thème primitif, dans sa pureté, suivant que l'influence gauloise ou romaine a agi sur la dénomination, se montre encore dans *Lou Cun,* Le Cun, hameau de la commune de Pommiers, *Cuneus* latin, et dans *Coundou,* Connaux, commune de Bagnols, où l'élément celtique *Kon-ak,* est plus apparent.

Les termes de comparaison augmenteraient si l'on voulait

Digitized by Microsoft ®

suivre la racine dans ses transformations : *Condate,* ancien nom de ville dans la Gaule entre *Nevirum* et *Brivodurum,* est aujourd'hui *Cosne,* Nièvre; *Condate,* vers le confluent de l'Ille dans la Dordogne, se nomme *Condat,* près Libourne, Gironde; *Cognac,* dans la Charente, dans la Haute-Vienne; tous sont appelés au moyen-âge *Condate.* On voit d'un coup-d'œil la nouvelle série d'appellations locales qu'a fait naître le premier radical : Cognan, Cognat, Cogne, Cogners, Cognes, Cognières, Cognin, Cogny, Coin, le Coin, Coinces, Coinches, Coincy, Coing, Coigne, Coigneux, Coignières, Coigny, etc. Concordance de racine, variété ethnique des terminaisons, qui se rencontrent dans bien des noms communs et des noms propres, en lang. et en fr. de même origine, dont le sens se rattache par là à une idée de coin, d'angle, d'encoignure, de confluent.

Mais si ces déductions sont vraies, de tous ces rapprochements il faudra conclure au moins, sans trop de témérité, que les noms ainsi formés à désinence en *argue,* ou *orgue,* ne représentent nullement des noms historiques complétés par le lat. *ager,* mais des localités que leur situation, leur emplacement seul a fait dénommer.

Candou, *s. m.* — *Voy. Cambi.*

Canè, *s. m., n. pr.* de lieu, Canet.

Ce mot est plutôt un nom collectif qu'un dim. Il vient de la bass. lat. *Cannetum,* cannaie, comme le suivant, lieu abondant en roseaux et même en joncs, la canne des terrains bas et humides, *rïassos.*

Canéïè, *s. m.* Lieu planté de roseaux, qu'on coupe tous les ans : cannaie.

Dér. du lat. *Canna,* roseau, dont le rad. celt. est *Can,* même sign., auquel s'ajoute le suffixe de collectivité *ïè,* similaire à *ïëïro, édo,* et autres, répondant au fr. *aie, ay, ei, eix,* etc.; dans le bas lat. *Cannetum.*

Canèla, *v.* Canneler; en parlant du blé, se former en tuyau, monter en tige.

Dér. du lat. *Canna,* roseau.

Canèlo, *s. f.* Roseau, plante aquatique. Se dit aussi du tuyau de bois ou même de cuivre qu'on ajuste à un tonneau, à une cuve, pour en tirer la liqueur, la faire écouler : robinet, cannelle. Mais on dit mieux en bon lang. *Enquo,* dans ce dernier sens. — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Canna,* roseau.

Canèlu, udo, *adj.* Cannelé; creux intérieurement; qui forme le tube.

Dér. du lat. *Canna.*

Canfigoùs ou **Canfiégoùs,** *s. m., n. pr.* de lieu, dans la commune de Soustelle, arrondissement d'Alais. — Sauvages, prenant la seconde version, qui est cependant peu usitée, donne à ce mot la sign. de terre brûlée; champ où le feu a passé et a tout embrasé : il le décompose sans doute en *Can* pour *Camp,* et *Fiégoùs* pour *Fuégoùs,* de *Fuec,* ancien mot, feu. On pourrait peut-être aussi le faire venir de *Campus fici,* champ du figuier, lieu planté de figuiers, qui d'ailleurs se rapproche davantage de la première appellation; mais l'autorité d'un maître tel que Sauvages, qui possédait si bien la connaissance de la langue et le sentiment des étymologies, mérite la plus grande considération.

Cangarò, *s. m.* Blé de Crimée; par extension tout blé étranger qui arrive par mer et dont le peuple fait peu de cas.

Ce mot est la corruption de Tangarok ou Taganrok, ville de la Crimée.

Canïo, *s. f.* Chenille. — Ce mot ne s'emploie que pour désigner ces sortes de chenilles microscopiques qui arrivent en masse et détruisent certains végétaux et la feuillaison des arbres, et qui meurent sans transformation, au bout de quelques jours : ce sont à proprement parler des vers à pattes. Par là on les distingue de l'*Érugo,* qui est la chenille ordinaire et qui passe par les mêmes métamorphoses que le ver à soie. Il est une sorte de *Canïo* qui s'attaque à la luzerne et en dissèque chaque feuille sans en altérer les fibres les plus tenues, de manière à la réduire en dentelle. Ces chenilles s'abattent en telle quantité qu'en une matinée un champ de luzerne est quelquefois entièrement dévoré. Après trois jours de vie, cet insecte se dirige en colonne serrée vers le cours d'eau le plus voisin, qu'il devine avec un instinct merveilleux, et où il termine sa courte et malfaisante existence en se noyant; il en périt aussi beaucoup en chemin, et leurs cadavres forment une trace noire dont on distingue à peine les individus.

Traduit du fr. Chenille.

Canisso, *s. f.* Petite et même espèce de roseaux de marais; le clayon lui-même, fait de ces roseaux, qui sert de plancher aux tables de vers à soie. Ces claies en treillis sont préférables à des planches pour cet usage, parce qu'elles laissent mieux pénétrer et circuler l'air dans leurs interstices, et qu'ainsi la litière mieux aérée est préservée de toute fermentation. Lorsque les vers sont jeunes et qu'ils pourraient passer à travers le clayon, on le tapisse d'un papier gris qui est connu sous le nom de papier-*magna.*

Le fr. nous a emprunté ce mot; mais comme chaque langue a sa petite vanité, il a fait comme le lang., il a défiguré son emprunt, qu'il nomme *Canis.* Quand je dis le fr., je ne dis pas celui de l'Académie et des savants, mais bien celui de l'école séricicole, qui recherche et fabrique au besoin tous les techniques à son usage.

Dér. du lat. *Canna,* dont il est un dim.

Canisso, *s. m.* Petit homme chevelu et crêpu. C'est un surnom fort répandu.

Corr. du fr. Caniche.

Cano, *s. f.* Canne, bâton; jonc, pour s'appuyer en marchant.

Dér. du lat. *Canna,* roseau.

Cano, *s. f.* Cane, femelle du canard, *Anas,* Linn.

Cano, *s. f.* Canne, mesure de longueur. Elle varie beaucoup suivant les pays. La canne d'Alais est de huit pans, elle vaut 1^{m} 989; la canne carrée vaut 3^{m} 956 mill. carrés.

Digitized by Microsoft ®

Mesure de capacité pour le vin : l'ancienne canne était de 18 litres, la nouvelle en vaut 20.

Mesure de capacité pour l'huile : l'ancienne canne valait 9 litres 521, la nouvelle vaut un décalitre.

Cano est souvent pris génériquement pour mesure de toute espèce. — *Es pas dé cano,* c'est indubitable, c'est une assertion qui n'a pas besoin de preuve ; une dimension qui peut se passer d'une mesure exacte.

Encore une de ces locutions dont le système métrique est en grand train d'oblitérer l'origine. *La cano* était une mesure de contenance, pour l'huile surtout, à très-peu près le décalitre actuel ; mais du même nom, nous venons de le voir, il y avait aussi une mesure de longueur, qui équivalait à la toise ; et l'on disait *Cana* comme toiser et aujourd'hui métrer. C'est de cette dernière mesure seulement qu'il est ici question. Notre locution s'usitait surtout au jeu de boules ou à d'autres jeux analogues que les enfants avaient en grand nombre : lors donc qu'il s'agissait de décider si la boule, la gobille ou le palet du joueur étaient plus près du but que celui d'un autre, on disait en examinant des yeux d'abord : *Es dé cano,* ou bien : *Es pas dé cano,* selon que le cas était ou paraissait douteux ou non. *Es pas dé cano* signifiait par conséquent : il n'y a pas à mesurer, il n'est pas besoin de mesurer pour décider ce qui se voit, qu'il y en a de reste. Et cela se dit toujours de ce qui est évident, hors de discussion, incontestable ; et par extension ou exagération, de tout individu, de toute chose dont les qualités ou les défauts atteignent largement ou dépassent même la mesure, sans que toutefois ni *Cano,* ni mètre aient rien à mesurer en tout ceci.

Cano, *s. f.* Chancissure blanche, espèce de moisissure qui surnage en paillettes blanches sur le vin mal bouché, ou lorsque la bouteille a été mal égouttée au lavage. C'est ce qui sort le premier d'une bouteille et le dernier d'un tonneau. On dit au fig. *és à las canos,* il est à sec, il est à son dernier sou.

Dér. du lat. *Canus,* blanc.

Canobas, *s. m.* Mauve sauvage, alcée.

Canoù, *s. m.* Dim. *Canouné.* Canon, longue pièce d'artillerie, canon de fusil, de pistolet.

Dér. du lat *Canna.*

Canoù, *s. m.* Tuyau ; tube ; conduit ; plumes en tuyau d'un jeune oiseau : ce sont les grosses plumes des ailes qui poussent les premières, tandis que celles du corps ne sont encore qu'un duvet. Ce mot s'applique en général à beaucoup de choses en forme de tuyau : *Lou canoù dé la chiminèïo,* le tuyau de la cheminée ; *Lou canoù d'uno fon,* le tuyau, le robinet d'une fontaine, *d'uno bouto,* la canelle d'un tonneau ; *un canoù dé ploumo,* un tuyau de plume.

Dér. du lat. *Canna.*

Canouna, *v. n.* Monter en tuyau, comme toutes les céréales, les oignons et autres plantes bulbeuses ; être en forme de tuyau. Dans le sens actif, canonner, battre à coups de canon ; il est reçu, mais par imitation du fr.

Canounado, *s. f.* Canonnade, décharge de coups de canon ; conduite d'une fontaine soit en bois, en fonte ou en poterie, lorsqu'elle est dirigée sous terre : quand elle est à ciel découvert, on emploie le mot *Acandou.*

Dér. du lat. *Canna.*

Canouné, *s. m.*, ou **Manouné**. Terme de triperie : boyaux d'agneau, de chevreau, de mouton et même de veau, qu'on lie par petites bottes, et dont on est friand surtout à Alais, où l'on dit mieux *Manouné.* — *V.* c. m.

Dim. de *Canoù.*

Canounge, *s. m.* Chanoine, celui qui possède un canonicat. — Il est devenu n. pr. d'homme, rendu par Canonge.

Dér. du lat. *Canonicus.*

Canourgo (La), *s. f., n. pr.* de lieu. La Canourgue, ville et canton du département de la Lozère, mentionnée dans les titres les plus anciens sous le nom de *villa de Canonica.* A Montpellier, une place est aussi appelée *La Canourgue,* à cause de son origine canoniale, voisinage ou dépendance d'une propriété canoniale.

Les deux mots *Canounge, Canonicus,* et *la Canourgo, Canonica,* dérivent évidemment de la même source : leur radical commun se trouve dans le gr. Κανών, règle, ordre, que le lat. a simplement adopté dans le même sens *Canon, onis,* et qu'il a adjectivé en *Canonicus, a, um,* régulier, chanoine régulier. Dans le principe, il est probable que cette unité d'origine en avait fait deux menechmes ; depuis, ils se sont un peu déformés ; mais, malgré la différence de physionomie, l'air de famille persiste et les rapproche. Seulement, le premier, subst. masc., a gardé les contours émoussés, le ton sourd, qui sont peut-être plus fréquents dans le Nord ; tandis que le second, nom propre féminin, a revêtu cette forme rude, accusée, particulière à notre Midi. Mais, la parenté une fois établie, ces ressemblances et ces variétés, les altérations mêmes des deux mots, que nous prenons pour types, présentent un assez curieux sujet d'étude sur ces fameuses finales languedociennes en *argues, ergues* et *orgues,* dont on s'est tant occupé.

L'importation grecque ou latine de *Canonicus* date de l'époque où, dans les Gaules, l'ancienne langue nationale était encore comprise et parlée, au moment où commençait à se former, du mélange avec le latin, l'idiome rustique vulgaire. Des besoins nouveaux, une civilisation plus avancée, surtout la nécessité de se reconnaître avec les dénominations locales débaptisées ou en voie de se modifier au goût des conquérants, des traditions indestructibles et des influences impérieuses avaient fait subir au langage des changements considérables ; mais une langue ne procède pas au hasard, bien qu'il soit difficile d'avoir toujours raison de ses variations, et, dans la conjoncture, les analogies ne manquaient pas : elles sont même si frappantes qu'on dirait une loi régulière, systématique, uniforme, dont on va saisir les applications.

Le mot arrive tout fait, tout d'une pièce, purement latin. Quand le roman, qui se créait, le rencontre et qu'il

Digitized by Microsoft ®

veut s'en emparer, il n'a garde de toucher au radical; mais sa finale en *icus* n'allait pas à ses aptitudes vocales : à d'autres semblables, à des noms de lieux ainsi terminés, il avait fait subir une altération conforme à son génie, et il appliqua à *Canonicus* sa méthode habituelle de transformation. La voyelle la plus souple devait d'abord être atteinte : l'*i* disparait de la désinence, ou il se change en *e* plus ou moins ouvert, qui le rappelle; la palatale *C* est remplacée par sa correspondante *G*, la consonne celtique de prédilection, sur laquelle nous revenons souvent; enfin la terminaison devient muette et s'éteint. L'intrusion de *R*, qui se substitue à *N*, est particulière au Midi. On ne peut expliquer sa présence que par le désir instinctif du peuple, ce maitre souverain de sa langue, de donner à certains mots, à des noms propres de lieux, plus de consistance, plus d'énergie, et de faire peut-être un accord mieux lié avec le son guttural fortement accentué qui la suit presque toujours; ce que l'organisme méridional ne dédaigne pas, quand celui du Nord y semble moins porté.

Ces procédés de recomposition se révèlent clairement dans les diverses évolutions du mot *Canonicus*. Notre langue romane en a fait *Canonge, Canonègue* et *Canorgue*. Un exemple de chaque forme : la chanson de geste de Gérard de Roussillon dit : *Ni monge, ni canonge, ni capelan*. Dans un titre de 1174 on trouve : *La claustra des canonègues;* dans Pierre Rogiers, troubadour du XII^me^ siècle : *Peire Rotgier si fo d'Alvernhe, canorgues de Clermon*. L'abbé de Sauvages cite *Canonèjhe (Canonège)*, comme appartenant au vieux langage. Enfin le languedocien moderne dit *Canounge*. Le subst. féminin suit la même marche : *Canonica* est représenté par *Canorgua, Canorguia*. Dans Pierre Rogiers : *Laïsset la canorgua et fes se joglors;* dans Pierre Cardinal : *Son païre lo mes per canorgue en la canorguia del Pueï*. Nous arrivons naturellement à *la Canourguo;* et pas n'est besoin de faire remarquer que dans notre dialecte *ou* égale *o* roman.

La preuve maintenant qu'il s'agit ici d'une loi générale, au moins en ce qui concerne la substitution du *G* gaulois au *C* latin dans ces désinences; c'est que les idiomes celto-latins l'adoptent de même. *Canonicus* a donné en cat. *Canongo*, en esp. *Canonigo* et *Canongia*, en port. *Canonego*. L'anglais lui-même a *Canongate*, faubourg d'Edimbourg, qui accuse pareille filiation; l'italien seul *Canonico* s'est conservé absolument latin.

Mais la règle s'applique encore aux noms propres et aux noms communs, dans lesquels la présence du même suffixe latin a dû amener une pareille combinaison dans le roman et dans le languedocien. Sans citer *Monachus*, qui faisait en roman *Monge, Mongne, Monègue, Morgne, Moyne;* en cat. *Monjo*, en esp. et en port. *Monje;* prenons le subst. fém. *Monica*, religieuse. Le roman avait *Monja, Monga, Morga, Moyna;* en cat., esp., port. *Monja;* comme pour monastère on disait *Mongia* et *Morgia;* et notre languedocien *Moungeo (Mounjo)*, et *Mourgo : la carïèïro dé las Mourgos*, la rue des Mourgues à Alais; et les diminutifs *Mounjéto, Mourguèto*, petite religieuse, et *Mounjétos*, nom des haricots à enveloppe blanche ou noire, féveroles sèches.

Il faut voir comme le roman, au nord et au midi, en fr. et en lang., s'exerce sur ces syllabes *icus, ica*, toutes les fois qu'il les rencontre : *Carrica*, de la bass. lat., donne *Carguo*, charge; *Granica, Granjo*, grange; *Lanica*, lange; *Serica, sarjo*, serge; *Fabrica, Forjo*, forge; *Pautrica, Fango*, fange; *Manica, Margue, Manche*, manche; *Porticus, Porge*, porche; *Medicus, Mèje*, médecin.

Les noms de lieux suivent la même voie. Pour ne citer d'abord que les plus rapprochés par la consonnance finale avec notre type, dans le Gard, Colorgues, commune de Saint-Chaptes, était, dans un dénombrement de 1394, *Colonicæ;* comme un lieu détruit de la commune de Langlade, Colonges ou Colongres, commune de Verfeuil. Coloures, commune de Marguerittes, s'appelait en lat. *Colonicæ, Colonices;* Coulorgues, commune de Bagnols, *Colonicæ;* Colonges, dans la Côte-d'Or, Cologne sur le Rhin, *Coloniæ*. *Santonicus* est devenu Saintonge. Conduzorgues, commune de Montdardier (Gard), vient de *Conduzonicæ;* Montuzorgues, de *Montusonicæ;* Solorgues, de *Savaronicæ;* Soudorgues, de *Sardonicæ* et *Sordonicæ*, etc.

Ces rapprochements indiquent une marche constante vers le même effet à produire. Les termes de comparaison sont abondants pour démontrer que cette désinence latine, *nicus, nica, nicæ*, au sing. ou au pl., au masc. ou au fém., se reproduit dans notre langue vulgaire, et même dans le fr., par les combinaisons *nge, nègue, nège, rgua, rguia, rgue, rguo*, qui toutes sont équivalentes, égales entr'elles.

Mais ce n'est pas seulement alors que le mot porte *o* = *ou* comme voyelle dominante à l'antè-pénultième, *onicus, onicæ*, que la permutation a lieu; les voyelles *a, e, i*, dans les mêmes conditions ont le même privilége. *Armasanicæ* a donné *Armasanègues, Aïmargue*, Aimargues; *Caxanicus, Caxanicæ, Caixanègues, Caissargue*, Caissargues; *Domessanicæ, Domessanègues, Domessanengues, Domensan, Douméssargue*, Domessargues; *Rutenicus, Rodinigus*, Rouergue. Enfin notre mot *Diménche*, dimanche, en lat. *dies Dominica*, et le nom propre *Dominique*, du masc. *Dominicus*, offrent une autre preuve à l'appui. Le roman traduisait *Diemence, Diemenche, Dimoinge, Dimenge, Dimenche;* dans les coutumes d'Alest, on lit *Dimentge*. Le verbe était, d'après Sauvages, *Endiménga* ou *Endiménga;* aujourd'hui *Endiménch*a. De son côté, le nom propre a passé de *Dominicus* en *Doumèrjhe, Doumènjhe, Doumènghe;* il est *Doumèrgue*, en fr. Domergue; en esp. *Domingo*. Ce sont toujours et partout des formes identiques; mais les derniers exemples donnent plus d'extension au procédé et introduisent de nouvelles désinences pour représenter le même suffixe : ce qui ne laisse pas que de jeter le plus grand jour sur la composition des mots et des noms propres.

D'où vient cependant cette constance à repousser une telle finale, cette espèce de parti-pris des langues néo-latines

Digitized by Microsoft ®

de n'admettre que des combinaisons qui s'éloignent tant en apparence de la construction ancienne? D'abord, si grand que soit l'écart entre les formes actuelles et la forme primitive des mots que nous relevons, il faut remarquer que, dans la plupart des cas, les désinences seules sont atteintes. Dans nos idiomes néo latins l'inconvénient n'est pas grave : car l'influence de la terminaison est à peu près nulle sur la signification des mots. Tout se réduit donc le plus souvent à une question d'euphonie, et dépend de la manière dont tel ou tel son est rendu ou perçu, suivant certaines préférences de flexion naturelles à chaque peuple, selon une disposition particulière des organes ou la différence des tempéraments. On sait en effet quelle action exercent sur le langage les habitudes, les influences locales et climatériques. C'est que, il faut le bien dire, dans toutes les langues, dans tous les pays, dans tous les temps, le peuple a une propension innée, irrésistible à la contraction : il y est poussé et entretenu par son dédain de la correction classique, par une négligence naturelle de prononciation, par l'ignorance des flexions qu'il abandonne volontiers aux savants et aux rhéteurs; mais à tout prix la syncope et l'ellipse doivent s'adapter à ses instincts et à sa diction. On comprendra dès lors combien les licences du latin vulgaire, usuel, tel qu'il fut transporté dans les colonies par les soldats de Rome, en se mêlant aux idiomes gaulois, rencontrèrent de facilité à faire accepter leurs incorrections, et comment la nouvelle langue, en train de se former, éprouva peu de gêne, peu de résistance à fondre ses propres éléments dans le moule accrédité, à se façonner sur le modèle sans trop grandes concessions, sans perdre son caractère et son génie.

Mais nous ne faisons qu'indiquer en passant ce mouvement de transformation et de recomposition, et il n'est pas de notre sujet de remonter aux causes. Il suffit d'en constater l'activité et l'énergie, et de saisir quelques-uns de ses effets isolément, pour avoir une idée du travail général et de l'esprit de notre langue.

Maintenant, en présence des altérations, des divergences, des variétés de prononciation et de structure, par lesquelles ont passé quelques mots, que nous étudions, avant de parvenir à leur forme actuelle, nous nous demandons s'ils n'ont pas obéi à une loi générale de compositions diverses; et il nous semble impossible de ne pas reconnaître que toutes ces disparités sont plus superficielles que réelles, qu'elles se confondent et se balancent; qu'au fond le nombre des mots et surtout celui des noms propres, quoique très-varié, est beaucoup plus réduit qu'on ne pense. Il ressort de là avec évidence que chaque pays, presque chaque localité adopte de préférence une formule, qui ne lui est peut-être venue que par une disposition propre, particulière, de son organisme vocal à prononcer plus ou moins facilement telle ou telle articulation, tel ou tel rapprochement de lettres; et les exemples nous paraissent ici saisissants.

Ainsi, à propos de *Canonicus, Canounge, Canonica, la Canourguo*, nous voyons les finales *orgue* et *èrgue* correspondre exactement à *onge, ènge, èngue, énche, one,* par *onègue, onège, onènche,* reliées par contraction à *oun, on, en,* et au fém. *ono, ouno :* pourquoi la désinence *argues,* qui a été *anègues, aniches, oniches,* n'aurait-elle pas aussi quelque affinité avec *an, anges, anche?* Pourquoi *inges, ignes, iguies, igné, igni, iguy,* n'auraient-ils pas une attache par *in, ine, inies, ein, eine, èje, ije;* et ne seraient-ils pas affiliés à cette communauté dénominative, qui, pour englober tant d'appellations locales en France, part d'une source unique? Pourquoi tous ces suffixes ne reconnaîtraient ils pas pour auteur le celtique *ac* = *ec,* qui s'est transformé au contact du latin, tantôt faisant fonction d'adjectif, tantôt servant à donner certaines attributions ethniques et patronymiques? Ces conclusions nous semblent solidement établies.

Mais alors que devient le système laborieux qui voulait trouver une signification, dans la désinence explétive *argue,* des noms propres de lieux de nos contrées, en en faisant la traduction du lat. *Ager?*

Nous nous en sommes expliqué ailleurs : ceci est un nouvel argument. — *Voy. Argue.*

Cansoù, *s. f.* Dim. *Cansounèto.* Chanson; pièce de vers par couplets, que l'on peut chanter. Au fig. sornettes, contes frivoles. — *Aquò's la cansoù de l'agnèl blan;* c'est toujours la même chanson; c'est un thème qui ne finit pas.

Dér. du lat. *Cantio,* même sign.

Canta, *v.* Chanter, former un chant par une suite de sons, d'accords. Au fig. célébrer, louer; sonner, résonner. — *Canta clari,* rendre un son clair comme un vase vide. Il se dit aussi pour : rendre un son fêlé. *Cantarèn pas mésso,* loc. prvb. pour dire : nous ne serons pas longtemps d'accord, nous ne nous entendons pas. C'est sans doute une allusion aux chants du lutrin. *Té foura canta pu nâou,* dit-on à quelqu'un qui marchande avec la prétention d'obtenir à bas prix ou à des conditions très-modérées une chose quelconque, une marchandise, qu'on estime davantage qu'il n'est offert : il te faudra chanter une autre gamme, un ton plus haut.

Dér. du lat. *Cantare.*

Cantaïre, aïro, *adj.* Péj. *Cantoïras, asso.* Chanteur; qui fait profession de chanteur. — En terme de magnanerie, on appelle *un cantaïre,* un cocon faible, qui cède à la pression du doigt et rend un son quand la coque reprend sa première position.

Dér. du lat. *Cantare.*

Cantarèl, arèlo, *adj.* Chanteur sempiternel et ennuyeux; qui aime à chanter, ou qui a des dispositions à chanter.

Cantarèlo, *s. f.* Chanterelle; sorte de bouteille en verre, dont le fond très-mince est percé d'une petite ouverture. On chante contre ce fond pour amuser les enfants, et le souffle, qui fait vibrer fortement les parois, augmente très-singulièrement le volume de la voix en lui donnant une qualité métallique et frémissante.

Dér. du lat. *Cantare.*

Digitized by Microsoft ®

Cantèl, *s. m.* Chanteau ; premier morceau taillé en coin sur un grand pain; pointes supplémentaires d'un manteau, d'une robe, d'une chemise de femme; pièce du milieu d'un fond de tonneau, qui est terminée des deux côtés par un segment de cercle.

Dé cantèl ou *pér cantèl*, posé de champ. On le dit d'un corps plat, d'une brique, d'une pierre de taille, posés sur leur tranche, c'est-à-dire sur leur face la plus étroite, comme les livres dans une bibliothèque.

Dér. de la bass. lat. *Cantellum*, dim. de *Cantum*, coin.

Canto-pérdris, *s. m.* Garou ou Saint-bois, *Daphne laureola*, Linn. Arbrisseau de la fam. des Thymélées; à feuille étroite, commun dans les landes arides.

Par extension, on appelle *Canto-pérdris*, un terrain sec et infertile, une propriété de peu de valeur, serait-elle ornée d'une chétive masure, parce que c'est là que l'arbuste de ce nom croît de préférence.

Les botanistes assurent que les fruits du garou, rouges à leur maturité, sont avidement recherchés par les oiseaux, surtout par la perdrix : de là sans doute le nom lang.

Canto-plouro, *s. f.* Chante-pleure. Ce mot, qui est imité du fr. chante-pleure, ne représente pas le même objet. Celui-ci est proprement un grand entonnoir pour remplir les futailles, ou bien un tuyau de fuite pour les eaux pluviales pratiqué dans l'épaisseur d'un mur.

La *Canto-plouro* est un outil de moulin à huile. Ce qu'on appelle l'Enfer dans ces moulins est un récipient où l'on rejette les eaux qui ont servi à échauder la pâte d'olives, après qu'on a écrémé l'huile sur leur surface. Cet enfer est composé de trois cuves superposées l'une à l'autre et qui déversent successivement l'une dans l'autre. Quand la plus haute est pleine, elle verserait par le haut et entraînerait l'huile qui surnage dans la seconde et de là dans la troisième, résultat qu'il faut éviter, puisque cette huile doit rester autant que possible dans la cuve supérieure, et tout au plus dans la seconde. Pour y parvenir, on place dans chacune de ces deux premières cuves un tuyau de fer blanc plus ou moins recourbé, qui fonctionne comme un siphon et vide les cuvées par le bas. Par ce moyen l'huile baisse avec l'eau, mais surnage toujours jusqu'à complète vidange de l'eau. C'est ce tuyau qu'on nomme *Canto-plouro*.

Cantoù, *s. m.* Dim. *Cantouné*. Coin; carrefour; quartier d'une ville; quignon de pain; coin du feu; recoin d'un appartement; angle d'un mur; canton, division territoriale. En terme de maçon, pierre angulaire à faces perpendiculaires l'une à l'autre, dont on forme les angles saillants d'un mur. — *Rèsta à soun cantoù*, garder le logis, demeurer dans son coin; ne pas se mêler des affaires des autres. *Vira lou cantoù d'un air*, prendre la ritournelle, saisir les reprises d'un chant. *Vira lous cantoùs*, tourner les difficultés. *A un brave cantoù*, il possède un bon coin de terre, il a un petit domaine bien productif. *Rèsto dou cantoù dé la Tèïssarié*, il demeure au coin de la rue Tisserie.

Le mot est riche en interprétations étymologiques : nous en avons dit quelque chose indirectement à l'art. *Candïa*, *Candïargue*. Les uns le tirent de l'allem. *Kant*, bord, extrémité, marge, angle, coin. D'autres le font dériver du gothique *Cant*, même signif.; ou du gr. Κανθός, le coin de l'œil, l'angle, le coin.

Cantounado, *s. f.* Hameau; amas de maisons formant une île dans une commune rurale. Ce mot est dit par opposition aux maisons isolées, dont se composent en grande partie la plupart des communes des Cévennes.

Dér. de *Cantoù*.

Cantourléja, *v. fréq.* Fredonner, marmotter une chanson entre les dents; gringotter un air.

Dér. du lat. *Cantilare*.

Canturlo (Vira-), *v.* Perdre la tête; battre la campagne. Se dit plutôt de la perte de la raison par maladie ou accident, que d'une folie passagère par ivresse.

Dér. du lat. *Cantilare*.

Câou ou **Câoulé**, *s. m.* Chou, *Brassica oleracea*, Linn. Plante potagère, alimentaire, de la fam. des Crucifères. — Le proverbe dit :

Entre Sén-Pière et Sén-Pâou,
Planto lou pore et lou câou.

— *Y-a câous et câous*, distinguons, il y a choux et choux. Une anecdote est attachée à ce dicton, et en explique l'origine présumée. Un pauvre diable se confessait à son curé d'avoir volé des choux; celui-ci lui fit une légère réprimande et voulait passer outre. Le pénitent ajouta alors : Mais ces choux-là étaient à vous. — Ah! reprit le curé, *y-a câous et câous*, c'est bien une autre affaire. Et la semonce ainsi que la pénitence furent doublées.

Sganarelle, dans le *Médecin malgré lui*, dit dans la même acception : il y a fagots et fagots.

L'étymologie prise du lat. *Caulis*, tige, semblait toute naturelle; mais on a dit contre elle que le chou *Câou*, *Câoulé*, était précisément une des plantes les moins remarquables par la tige; et ceux qui n'étaient pas satisfaits du dér. lat. ont trouvé dans le celtique le mot *Chaulx*, *Cawl* ou *Caul*, qui signifie légume, et qui leur a paru de beaucoup préférable. Leur raison s'appuie de ce que de *Cawl*, les Italiens ont fait *Cavolo*, les Espagnols *Col*, les Allemands *Koel*, les Belges *Koole*. *Cal* est de notre vieux langage, mais il est encore usité dans les Cévennes; la plaine emploie *Câou* et *Câoulé* plus adouci. — *Voy. Câoulé*.

Câou, Câoudo, *adj.* Chaud, chaude; qui a, qui procure, qui fait éprouver la sensation de la chaleur. Se prend quelquefois adverbialement : *Sé tène câou*, se tenir chaudement. *Béoure câou*, boire chaud.

Dér. du lat. *Calidus*, même sign.

Il faut observer que dans le dialecte des basses Cévennes, on change fréquemment la lettre *l* en la voyelle composée *ou*; cela tient au goût particulier de cette population pour les polyphthongues, qui sont en général plus euphoniques. A mesure qu'on s'éloigne vers le levant du Languedoc, les

Digitized by Microsoft ®

consonnes se multiplient de proche en proche, les polyphthongues s'effacent, les syllabes deviennent plus labiales ou plus gutturales, et par là se rapprochent davantage du français. Le génie originaire semble mieux conservé dans le premier mode, car il n'a pu l'emprunter à aucune autre langue; aucune ne faisant une telle dépense de voyelles, et n'étant aussi avare de consonnes.

Nous avons donné des exemples de cet harmonieux agencement de voyelles au mot *Acèn*. Les diphthongues et les triphthongues se rencontrent, se mêlent, se croisent dans le même mot, sans se heurter, sans choc discordant, grâce à leurs ingénieuses compositions, faites pour ménager toujours l'oreille. Ce mécanisme appartient tout entier à notre langue, et donne la preuve de sa souplesse et d'une sensibilité musicale très-développée.

Câouciou, *s. f.* Caution; celui qui répond ou s'oblige pour un autre. — *Pâoure, câouciou et malaïroùs noun sou sujès à l'énvéjoùs*, prvb., être pauvre, caution et malheureux ne sont pas sujets d'envie.

Dér. du lat. *Cautio*, formé du verbe *Cavere*, part. *Cautus*.

Câouciouna, *v.* Cautionner; se porter garant; s'obliger, se rendre caution pour quelqu'un.

Câoudéja, *v. fréq.* Couler la lessive à chaud, en y jetant fréquemment de l'eau bouillante, qu'on laisse écouler par la bonde de la cuve. On verse de l'eau bouillante ou du moins très-chaude pour dégager plus facilement les alcalis contenus dans la cendre et les unir au corps gras du linge sale, ce qui les change en véritable savon. Ces corps gras eux-mêmes ont besoin de cette chaleur pour se fondre, se détacher du linge et s'unir aux alcalis ou sels lixiviels. La lessive, *Bugado*, est purement une opération chimique d'un ordre relevé. Les ménagères ne s'en doutent guère.

Dér. de *Câou*.

Câoudéjado, *s. f.* Action de réchauffer une lessive en y jetant une nouvelle ondée d'eau lixivielle chaude. — *Li fâou éncaro trés câoudéjados*, il faut donner encore trois réchauds à cette lessive, c'est-à-dire renouveler trois fois le même manège.

Câoudéto, *s. f.* Châtaigne bouillie, qu'on sert sous un linge pour lui conserver sa chaleur; de là elle tire son nom. — *Voy. Této.*

Câoudo, *s. f.* Battue; reprise de travail; chaude, en terme de forgeron. Il s'emploie surtout pour les ouvrages de forgeron, et pour les travaux de pilotage, soit au maillet, soit à la sonnette, où les ouvriers doivent mettre de l'ensemble dans le battage du fer ou des pilotis, et s'arrêter ensemble à un signal donné. *La câoudo* est l'intervalle de travail continu entre deux repos.

Dér. de *Câou*.

Câoufa, *v.* Chauffer, échauffer; exposer à la chaleur du feu. — *Lou sourél câoufo*, le soleil est ardent. *Aïço câoufo*, l'affaire devient chaude.

Dér. du lat. *Calefacere*, même sign.

Câoufaje, *s. m.* Action de se chauffer; quantité de bois ou de houille qu'il faut à une famille ou à un individu.

Câoufèja, *v. fréq.* Réchauffer; chauffer à plusieurs reprises, comme on le fait pour une personne ou un animal malade, par l'application de linges chauds, ou au moyen d'une bassinoire.

Câou-flori, *s. m.* Chou-fleur; *Brassica oleracea botrytis*, Linn. Variété de chou commun, selon quelques botanistes; espèce distincte, d'après les autres.

Câoulé, *s. m.* Dim. *Câoulichoù*. Chou. C'est un dim. de *Câou*, mais plus usité que lui pour exprimer le genre dans sa généralité. — *Voy. Câou.*

Câoulé-cabus, *s. m.* Chou cabus ou pommé, *Brassica oleracea capitata*, Linn.

Câoulé à l'oli, *s. m.* Brocoli, variété du chou-fleur.

Câoulé-bru, *Câoulé-vèr*, chou vert, *Brassica oleracea viridis*, Linn. Espèce qui ne pomme jamais. Elle a un grand nombre de variétés. — *Voy. Câou.*

Câouléja, *v. fréq.* Effeuiller un chou sur sa tige, sans l'arracher, afin qu'il puisse pousser de nouvelles feuilles. On n'enlève que les feuilles les plus vieilles et extérieures, sans toucher au cœur. On dit *Câouléja*, par extension, de toutes les plantes légumineuses auxquelles on fait subir la même opération, comme la blette, la betterave, etc.

Câoulichoù, *s. m.* Dim. de *Câoulé*. Petit chou, et mieux un cœur de chou, et les jeunes pousses du chou-vert ou du chou-brocoli.

Câoulichoù, *s. m.*, est aussi le nom du Carmillet, compagnon-blanc, *Lychnis sylvestris alba simplex*, Linn. Plante de la fam. des Cariophyllées, dont on mange les jeunes pousses. La même que *Této-lèbre*. — *Voy.* c. m.

Câoupisa ou **Câoussiga**, *v.* Fouler aux pieds; mettre le pied sur le pied de quelqu'un, ou sur quelque chose. — *M'avès câoupisa*, vous m'avez marché sur le pied.

Dér. du lat. *Calx*, talon, chaussure, pied, ou de *Calcare*, fouler, uni à *Pes*, pied. En ital. *Piggiare* et *Calpestare*; en esp. *Pizzar*, fouler aux pieds.

Câoupre, *v.* Contenir; tenir; être contenu dans. — *Li pode pas câoupre*, je n'y puis tenir plus longtemps, ma patience est à bout. *Aquò poura pas jamaï câoupre din ma tèsto*, cela n'entrera jamais dans ma tête. *Po pas câoupre din sa pèl*, il ne peut plus tenir dans sa peau, il est trop gros.

Dér. du v. pass. lat. *Capi*, *capior*, être contenu.

Câouqua, *v.* Fouler le blé avec des chevaux; quand on le bat avec le fléau, on dit *Escoudre*. Au fig. fouler aux pieds, presser fortement sous les pieds. — *La païo né vóou pas lou câouqua*, prvb., le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Dér. du lat. *Calcare*, fouler aux pieds.

Câouquado, *s. f.* Airée; reprise de foulage; quantité de gerbes qu'on foule en une reprise.

Las câouquados, *s. f. pl.* La saison où l'on foule le blé.

Câouquasoù, *s. f.* Action de fouler le grain; foulage; saison de ce travail.

Dér. de *Câouqua*.

Digitized by Microsoft ®

Câouquièïro, *s. f.* Tannerie; atelier où l'on tanne; maison garnie de galeries couvertes pour faire sécher les peaux tannées.

Le nom d'une ancienne rue d'Alais, désignée ainsi dans les vieux titres, a été francisé en rue des Calquiéres.

Dér. d'*Acdou*, parce que c'est principalement avec une lessive de chaux qu'on apprête les cuirs et qu'on en fait tomber le poil.

Câouquïo, *s. f.* Coquille, partie dure qui recouvre ou renferme le corps des mollusques testacés; trompe, voûte en saillie, propre à soutenir un angle de mur, le coin d'une maison.

Dér. du lat. *Concha*, même sign.

Câouse, *s. m.* Chose; mot que l'on applique à une personne, à un objet dont on ne se rappelle pas le nom, ou qu'on veut éviter de nommer. — *Moussu câouse*, monsieur... chose; monsieur un tel.

Câouso, *s. f.* Chose, ce qui est, ce qui existe; toute chose inanimée; cause, motif. — *Né siéï câouso*, j'en suis cause. On dit mieux : *Né souï l'én-câouso*, qui n'est qu'une altération de la première forme plus réguliére, mais moins usitée. — *Sé siès bono câouso parlo, sé qué dé noù, Diou té rétire*, si tu es bonne chose parle, sinon que Dieu te fasse disparaître : phrase de conjuration quand on croit voir ou entendre quelque chose de surnaturel, un revenant, un esprit familier, etc.

Dér. du lat. *Causa*.

Câoussa, *v.* Chausser; mettre une chaussure, des bas ou des souliers; buter, chausser un arbre, ramasser de la terre au pied. En terme de forgeron ou de taillandier, rechanger un outil, une houe, un soc, etc., en y appliquant, lorsqu'il est usé, de nouveau fer pour l'élargir, l'allonger et l'acérer une seconde fois. — *Sé câoussa d'un pé'n âoutre*, se chausser à rebours, mettre par exemple le pied droit dans le soulier ou le sabot du pied gauche.

Dér. du lat. *Calx*, chaussure.

Câousse, *s. m.* Causse, haute montagne ou chaîne de hautes montagnes terminées en haut par une vaste plaine.

Les parements extérieurs des Causses sont fort escarpés et présentent dans leur tranche l'épaisseur des diverses assises dont ils sont composés et qui sont en général de nature calcaire. C'est ce qui les distingue dans le pays de ce qu'on appelle la montagne, terrain de seconde formation, composé de schiste et de mica la plupart du temps. La haute chaîne de la Lozére est de la première nature; les chaînes inférieures et parallèles à cette chaîne sont de la seconde espèce, surtout dans les versants méridionaux.

Cette série de Causses règne en arc de cercle dans le centre du département de la Lozère et se poursuit dans la chaîne de l'Aveyron. Ce sont les Causses de ce dernier département qui fournissent ces excellents fromages de lait de brebis qui, en passant par la fermentation des célèbres caves de Roquefort, acquiérent une renommée européenne. Les meilleures qualités sont produites dans l'arrondissement de Saint-Affrique, et surtout dans le canton qu'on appelle le Camarès.

Ce nom de *Câousse* peut fort bien dériver de la nature calcaire des rochers dont ils sont composés; Sauvages le tire du lat. *Cautes*, rochers.

Câoussésoù, *s. f.* Action de rechanger un outil; quantité de fer qu'on y ajoute; point de jonction du vieux fer au nouveau.

Dér. de *Câoussa*.

Câoussétariè, *s. f.* Bonneterie; chaussetterie; fabrique ou magasin de bas et de bonnets.

Il y a à Alais une rue de ce nom, qui est bien la plus petite de toutes celles que le métier ou l'industrie qu'on y exerçait eût dénommées; car elle n'a pas plus de vingt métres de long sur trois de large. Cela indiquerait-il que, dans le vieux temps, on allait beaucoup plus les jambes nues et que le bonnet de coton était moins en vogue?

Câoussido, *s. f.* Chardon épineux ou hémorroïdal, *Serratula arvensis*, Linn. *Civium arvense*, plante de la fam. des Composées Cynarocéphales, très-commune dans les champs.

Dér. de *Câoussiga*.

Câoussiè, *s. m.* Chaussure de quelque espèce qu'elle soit. Ce mot ne s'emploie guère que lorsqu'il s'agit de la dépense que fait un individu pour sa chaussure.

Câoussiga, *v.* — *Voy. Câoupisa*.

Câoussignè, *s. m.* Chaufournier; faiseur, fabricant de chaux.

Dér. de *Acdou*.

Câoussina, *v.* Passer le blé de semence à l'eau ou à la fleur de chaux, le chauler, pour détruire le germe du charbon ou de la nielle, qui est une sorte de carie ou de fungus. Aujourd'hui on emploie plus souvent la soude et l'eau de vitriol pour cette opération, sans cesser pour cela de dire *Câoussina* et chauler.

Dér. de *Acdou*.

Câoussinar, *s. m.* Habitant des Causses; mouton de petite espèce qu'on nourrit dans les Causses, et principalement dans les Causses de l'Aigoual.

Dér. de *Câousse*.

Câoussos, *s. f pl.* Chausses, haut de chausses, vêtement de la ceinture aux genoux, propr. culotte. Les deux mots et les deux modes ont vieilli. Le pantalon, *las Braïos (V. c. m.)*, règne seul. Cependant *Câoussos* s'est conservé dans une locution qui revient souvent : *Coumo y farén las câoussos?* C'est la question que l'on se pose devant un problème à résoudre, en présence d'un embarras qui se dresse inopinément, devant un coup de partie difficile à jouer, dans un écart au jeu de piquet, dans une situation dont on ne voit pas le moyen de sortir; quand en se grattant le front on se demande : comment nous y prendrons-nous? Quel biais emploierons-nous? Comment sortir de ce pas? Comment nous tirer de là? Ou autrement : *Eh bé! aro, coumo y farén las câoussos?*

Digitized by Microsoft ®

Ce dicton confirmerait ce que j'ai entendu dire mainte fois, que les pantalons sont très-difficiles à faire, plus difficiles que toute autre partie de l'habillement; car autrement comment serait-on plus en peine pour faire chausses et haut de chausses que pour un gilet ou un paletot, et enfin pour une règle de trois, une mortèse ou une paire de souliers? J'aimerais bien aussi de savoir, pour vous le dire, à quel tailleur on doit le dicton.

Câoussoù, *s. m.* Chausson; chaussure de toile, de tricot, de flanelle, de lisières, qu'on met aux pieds.

Dér. de *Câoussa*.

Câouto-à-Câouto (Dè), *adv.* En tapinois; à pas de loup; en marchant avec précaution, en catimini. — *Y vaï dè câouto à-câouto*, il y va tout doucement, sur la pointe du pied.

Dér. du lat. *Cautus*, avisé, prévoyant, rusé.

Capable, blo, *adj.* Capable; qui est en état de..... Ne s'applique que, par une extension *franchimande* et réprouvée, à celui qui a de la capacité, de l'intelligence. — *Siès pas capable*, tu n'as pas la force, le courage, l'audace de... *Es capable dè tout... hors lou bé*, il est capable de tout hormis du bien.

Dér. du lat. *Capax*.

Capéïè, *s. m.* Chapelier; celui qui vend ou fabrique des chapeaux.

Dér. de *Capèl*.

Capéïroù, *s. m.* Sorte de filet de pêche à double manche, en forme d'entonnoir. Il est beaucoup plus grand que le *Vignoù*, dont le manche est en forme de fourche.

Dér. du lat. *Capere*, prendre.

Capèl, *s. m.* Chapeau; coiffure extérieure des hommes et des femmes.

Dér. de la bass. lat. *Capellum*, même sign., qui vient lui-même de *Caput*, tête, qu'avait retenu notre vieux lang. *Cap*, resté dans beaucoup de composés.

Capélado, *s. f.* Salut du chapeau; coup de chapeau. — *Li dévèn la capélado*, nous lui devons le salut. *Emb'uno capélado t'èn vëïras*, tu t'en tireras avec un coup de chapeau.

Capélan, *s. m.* Prêtre; celui qui a reçu les ordres sacrés; abbé, ecclésiastique. — On appelait autrefois *Capellani* les clercs qui gardaient la chape de saint Martin, à Tours, relique que nos anciens rois faisaient porter devant eux à la guerre. On appliqua ce nom au petit édifice où était renfermée cette relique, qu'on nomma *Capèlo*, chapelle. Ce dernier nom passa par extension à toutes les autres chapelles, et celui de chapelain et *Capélan* à ceux qui les desservaient. Le lat. *Cappa*, chape, désignation de la relique et du vêtement que portent les prêtres dans les cérémonies, n'est pas étranger non plus à l'appellation.

— *Mounta dâou cousta das capélans*, monter à cheval du côté droit.

Copélan, *s. m.* On appelle ainsi les vers à soie morts sur la bruyère avant d'avoir filé leur cocon, et qui restent suspendus aux branches. Ce nom leur vient sans doute de ce qu'ils deviennent tout noirs.

Capélan, *s. m.* Sorte de champignon très-commun dans le pays et qui naît dans les oseraies et les prairies humides. Il est fait en pain de sucre comme les morilles, mais il est beaucoup plus grand. Il est laminé et noir en dessous quand il est un peu fait; le dessus est d'un blanc cendré. C'est ce mélange de noir et de blanc qui lui a valu sans doute son nom.

Capélan, *s. m.* Capelan ou officier, *Gadus minutus*, Linn. Poisson de mer de la fam. des Jugulaires et de l'ordre des Holobranches. Sa chair est peu estimée.

Capélan, *s. m.* Carthame ou safran bâtard, *Carthamus tinctorius*, Linn. Plante tinctoriale, de la fam. des Iridées. Sa semence est connue sous le nom de graine de perroquet.

Capélané, *s. m.*, est le dim. très-bien reçu dans toutes les acceptions précédentes.

Capélèto, *s. f.* Nombril de Vénus, *Cotyledon umbilicus*, Linn. Plante grasse, de la fam. des Crassulacées, qui pousse dans les vieux murs humides. Elle a la forme d'un champignon, dont la concavité serait en dessus; au centre extérieur de sa circonférence se trouve un renfoncement qui ressemble à un nombril humain. Elle est connue aussi sous le nom de *Coucarèlo*. — *Voy.* c. m.

Son nom est dû probablement à sa ressemblance assez éloignée avec un chapeau, *Capèl*.

Capélino, *s. f.* Têtière; petite coiffe des enfants nouveau-nés; espèce de capote de femme, en étoffe, dont l'usage est récent dans nos campagnes pour préserver contre le soleil.

Dér. de *Capèl*.

Capèlo, *s. m.* Dim. *Capèléto*. Chapelle; petite église, petit oratoire consacré à Dieu. — *Aïço ès pas la capèlo das hégandous*, dit un joueur de cartes en voyant beaucoup de figures dans son jeu : on sait qu'il n'y a point d'images dans les temples protestants.

Le mot venu du lat. *Capella*, même sign., se rattache à ce que nous avons dit de l'étym. de *Capélan*.

Capélu, udo, *adj.* Huppé, ée; qui a une huppe sur la tête. Il se dit des poules ou de certains oiseaux, qui ont sur la tête une touffe de plumes, comme l'alouette huppée et la huppe ou puput.

Capéssulo, *s. f.* Capsule, amorce au nitrate d'argent, fulminate, pour les fusils à piston. — Ce mot d'invention nouvelle est une simple corruption du français.

Capéto, *s. f.* Dim. de *Capo*. Manteau de femme; mantelet de femme ou d'enfant.

Capigna, *v.* Chercher querelle; quereller; taquiner. Cela répond principalement aux picoteries et petites querelles des enfants entr'eux, qui ne vont pas plus loin que de se prendre aux cheveux ou à la tête.

Dér. du lat. *Caput*, d'où *Cap*, et *Pigna*, peigner.

Capignaïre, aïro, *adj.* Enfant taquin; qui cherche querelle, noise. S'applique aussi aux grandes personnes.

Capignoùs, ouso, *adj.* Hargneux, querelleur d'habitude; pointilleux.

Digitized by Microsoft ®

Capitani, *s. m.* Capitaine, chef d'une compagnie de soldats.

Dér. de la bass. lat. *Capitanus*, et autant fr. que lang.

Capitâou, *s. m.* Capital, somme principale, principal d'une dette; peine capitale. — *L'an jugea âou capitâou*, on l'a condamné à mort.

Capitèlo, *s. f.* Hutte, maisonnette de vigne, non habitée, où l'on renferme les outils, et où l'on peut se mettre à l'abri d'un orage.

Dér. du lat. *Caput*, chef; ou bien parce que ce petit édifice terminé en cône a la forme d'un chapeau, ou parce que la *Capitèlo* est en quelque sorte le chef-lieu de la vigne. Peut-être aussi faut-il chercher sa dériv. dans l'ital. *Capitello*, chapiteau, parce que la *Capitèlo* n'est souvent et n'était surtout autrefois qu'un appentis, un petit toit, une sorte de chapiteau sous lequel on mettait à l'abri la cuve vinaire. De nos jours, malgré la cour d'assises et le luxe des garde-vignes, il ne serait pas prudent de laisser la vendange ainsi à portée des passants et des vagabonds.

Capitolo, *s. m.* Capitole; hôtel-de-ville de Toulouse. Ce nom n'est point une imitation de celui du Capitole de Rome. Il vient du lat. *Capitulum*, chapitre, assemblée. Il fut donné au chapitre des consuls de Toulouse par une lettre de la reine Blanche qui portait en titre : *Dilectis de Capitulo*.

Capitoul, *s. m.* Capitoul, nom que portaient les consuls de Toulouse, et qu'ils prirent au commencement du XIV^me^ siècle. Cette dignité conférait de droit la noblesse à ses titulaires avant 1789.

Capitula, *v.* Calculer, spéculer. Ce mot qui d'évidence est un emprunt au fr. s'éloigne complètement de lui par sa signification. — *Aquò's bièn capitula*, c'est bien calculé, combiné.

Capo, *s. f.* Cape, espèce de manteau de drap grossier, que portent les paysans et surtout les bergers pour se parer de la pluie. Les bergers, qui conduisent les troupeaux dans la montagne en été, couchent sur la terre nue pliés dans leur cape.

Dér. de la bass. lat. *Cappa*, chape.

Capò, *s. m.* Chapeau de femme en paille ou en étoffe; capote de femme.

Dér. du lat. *Caput*.

Capò, oto, *adj.* Honteux, confus, qui a un pied de nez; interdit, attrapé.

Ce mot dérive du fr. *Capot*, terme de jeu de piquet. Celui qui est capot à ce jeu est honteux et désemparé : on a fait sur lui toutes les levées, il est pris, en lat. *Captus, capere :* ou bien, il a perdu du commencement, *à capite*, jusqu'à la fin du coup. Le point de départ est un peu éloigné; et nous ne sommes pas d'ailleurs chargé d'expliquer les étym. françaises.

Capoù, *s. m.* Chapon; jeune coq coupé ou châtré; croûte de pain frottée d'ail, dont on assaisonne la salade dans ce pays et qu'on nomme aussi en fr. chapon. Il y a là sans doute une ironie : la croûte à l'ail dans la salade est la poule au pot du pauvre.

Dér. du lat. *Capo*, eunuque.

Capouchin, *s. m.* Capucin, religieux de l'ordre de Saint-François, portant ordinairement une longue robe brune et un capuchon. — Le mot est une corruption du fr.

Grano dé capouchin, Cévadille, *Veratrum sabadilla*, plante de la fam. des Colchicacées, originaire du Sénégal. On prétend que sa graine fait mourir les poux. Ce préjugé remonte sans doute à la même source que ces mauvaises plaisanteries sur la barbe et la saleté des capucins, que l'on disait se servir de la semence de cévadille pour se débarrasser de la vermine qui nichait sous leur menton.

Capoula, *v.* Hacher menu, couper à morceaux; découper avec des ciseaux.

Dér. de la bass. lat. *Capulare*, couper, trancher, décapiter.

Capoulado, *s. f.* Hachis; abattis; massacre.

Capoulaïre, aïro, *adj.* Qui hache, qui coupe à morceaux.

Capoun, ouno, *adj.* Capon; lâche, poltron; traître, de mauvaise foi, vaurien; gueux. Terme injurieux.

Selon Roquefort, ce mot viendrait du fr. *Capot*, qui fait son adversaire capot, qui lui prend tout; selon le P. Puget, il serait tiré de *Capoù*, chapon, parce que, dit-il, les capons d'ordinaire sont gras comme des chapons.

Capouna, *v.* Chaponner, châtrer un jeune coq; caponner, lâcher pied, montrer de la lâcheté.

Caponnadoù, *adj. m.* seulement. En âge d'être chaponné; poulet assez fort pour subir cette opération.

Capounaïro, *s. f.* Femme qui chaponne les poulets.

Capounariè, *s. f.* Polissonnerie; action méprisable; lâcheté; trait de capon.

Capounèja, *v. fréq.* Vagabonder, polissonner; faire le galopin.

Capounò, oto, *s. m. f.* Petit vaurien; jeune effronté; petite libertine.

Capourâou, *s. m.* Caporal, chef de la plus petite subdivision d'une compagnie d'infanterie.

Dér. de l'ital. *Caporale*, dim. de *Capa*, chef.

Caprice, *s. m.* Caprice; boutade d'un enfant qui pleure et crie pour une folle idée qu'on contrarie; entêtement; engouement amoureux.

Dér. du lat. *Capra*, chèvre, dont le caractère est capricieux et volontaire.

Capricioùs, ouso, *adj.* Capricieux; qui a des caprices; qui est sujet aux caprices.

Capriciousé, éto, *adj.* Dim. du précédent. Petit capricieux. Se prend quelquefois comme expression de câlinerie, de gentillesse : mais suivant le ton la chanson.

Capriço, *s. f.* Fantaisie, caprice; désir déraisonnable; goût particulier et capricieux.

Capucho, *s. f.* Capuce, capuchon; chaperon d'une cape ou d'un manteau de berger.

Dér. du lat. *Caput*, tête.

Capusa, *v.* Charpenter, menuiser; couper du bois en menus morceaux, soit avec la hache, soit avec un couteau

Digitized by Microsoft ®

ou tout autre instrument tranchant; mais non point avec le rabot ou la varlope. Au fig. inquiéter, tourmenter à coups d'épingles; faire endêver.

Dér. de la bass. lat. *Capulare,* couper, trancher.

Capusadoù, *s. m.* Espèce de banc sur lequel on amenuise le bois.

Capusaïre, *s. m.* Equarisseur, charpentier, bûcheron; ouvrier qui menuise le bois sans autre outil que la hache, la plane, le ciseau et les tarières. C'est ainsi que l'on fabrique les échelles, civières, rateliers et la plupart des outils aratoires.

Capusaje, *s. m.* Action de menuiser le bois, de l'équarrir, de dégauchir une pièce.

Capusïos, *s. f. pl.* Copeaux, petits morceaux, gros ou menus, que l'instrument du *Capusaïre* détache d'une pièce de bois.

Caqué, *s. m.* Caquet; bavardage; intempérance de langue.

Onomatopée du caquetage des poules.

Caquéta, *v.* Caqueter; bavarder; jacasser.

Car, *s. f.* Péj. *Carnasso;* dim. *Carnéto.* Chair, viande. — *Car dé cavïo,* chair d'un animal dont on a ôté la tête, la peau, les viscères intérieurs et les pieds, et réduit à la seule viande qui a cours à la boucherie. *Véndre car dé cavïo;* quand on vend au poids un animal de boucherie, on ne le pèse que quand il est réduit à l'état ci-dessus; tout ce qu'on a enlevé ainsi passe sur le marché au profit de l'acheteur : on appelle cela *Car dé cavïo,* parce que l'animal dans cet état, à l'abattoir, est suspendu à l'étal particulier du boucher par une cheville, et pesé. *Estre car dé cavïo,* au fig., être réduit au strict nécessaire, être sans le sou. *Es pu près la car qué la camiso;* ma peau est plus proche que ma chemise; je tiens plus à ma peau qu'à son vêtement : proverbe d'égoïste, dira-t-on, mais qui peut si bien se justifier dans ses diverses applications!

Dér. du lat. *Caro,* chair.

Car, *conjonc.* Car.

Dér. du gr. Γάρ, ou du lat. *Quare,* c'est pourquoi.

Cara, *s. m.* Oreiller, coussin carré pour soutenir la tête quand on est couché. Il tire son nom de sa forme.

Cara, ado, *adj.* Carré; qui a la figure, la forme carrée. Au fig. large d'épaules. — *Cara coumo un chafre,* mot à mot : carré comme la pierre à aiguiser des faucheurs. — *Voy. Chafre.* Cette comparaison répond à l'acception figurée; elle signifie : bien râblu, vigoureux; mais quel est le rapport avec la pierre qui donne le tranchant à une faulx? Je ne sais. Sauvages traduit par : panader comme un coq. Je ne l'explique pas mieux. La phrase est très-usitée : il suffit.

Cara, *v.* Donner le bras à quelqu'un; lui prendre le bras. *Sé cara,* se carrer, faire le gros dos, se pavaner, se prélasser, faire l'homme d'importance; se mettre à l'aise, s'accommoder. — *Cara uno poulido fio,* marcher en donnant le bras à une jolie fille. *Aquélo pièço mé cararié bé,* ce champ arrondirait bien mon domaine.

Carabacho, *s. f.* Cravache, fouet court d'une seule pièce, pour les chevaux de selle.

Corr. du fr.

Carabagnado, *s. f.,* ou **Caramagnado.** Quantité prodigieuse; une bateléc.

Serait-ce une corrupt. du vieux fr. *Carabinade,* décharge générale de carabines?

Carabata, *v.* Mettre la cravate à quelqu'un. *Sé carabata,* se cravater; mettre, arranger sa cravate à son cou.

Carabato, *s. f.* Cravate; linge qu'on met et noue autour du cou.

Corr. du fr.

Carabignè, *s. m.* Carabinier à cheval; grenadier de l'infanterie légère.

Emp. au fr.

Carabinéja, *v. fréq.* Transporter quelque chose, ou promener quelqu'un d'un lieu à un autre et à plusieurs reprises; porter d'ici et de là, çà et là.

Dér. peut-être du genre de guerre que font les carabiniers ou tirailleurs, qui vont de çà et de là, sans ordre de bataille; et mieux peut-être du lat. *Currus,* char, qui a fait charrier, et de *Binus,* double, double charriage.

Carabino, *s. f.* Carabine, petite arquebuse qu'on portait à cheval.

En ital. on dit *Carabina,* mot altéré de *Canabina,* canne double, soit parce que le canon de cette arme était double, soit parce que le canon de fer est accompagné d'une canne ou d'une monture en bois.

Caral, *s. m.* Machefer; scories qui se détachent du fer ou de la gueuse quand on les forge; balle coupée en quatre ou plomb carré, dont on se sert pour la chasse au loup et aux bêtes fauves, dont la peau très-dure est quelquefois impénétrable aux balles rondes.

Caral, s. m., se dit aussi pour l'ornière, la trace que laissent les voitures sur la terre. — La Fare l'a poétiquement appliqué à la voie ferrée, *lou caral dé fèr,* pour les rails qui forment la voie.

Caramèl, *s. m.* Longue trompette faite d'écorce d'arbre roulée en rubans, ou d'un tuyau d'oignon, dont les enfants s'amusent. Par extension, flageolet, chalumeau.

Dér. du lat. *Calamus,* chalumeau.

Carâou, *s. m.* Ruisseau des rues; ornière de charrette, de voiture; espace contenu entre les ornières. — *Coupa carâou,* traverser quelqu'un dans ses projets.

Caral et *Carâou* ne sont, dans cette acception, que le même mot : *al* correspond à *âou.* — *Voy. Aou.*

Dér. du lat. *Carrus,* char.

Caravira, *v.* Défigurer, décomposer les traits; troubler, étourdir; bouleverser l'esprit et les sens; causer une pénible émotion. — *Es tout caravira,* il est tout interdit. *Aquò l'a caravira,* cette nouvelle l'a troublé, bouleversé. *Caravira l'oustâou,* mettre la maison sens dessus dessous.

Dér. du gr. Κάρα, tête, figure, et de *Vira,* tourner : faire volte-face.

Digitized by Microsoft®

Caravirado, *s. f.* Subite et pénible émotion ; bouleversement dans les traits et dans l'esprit.

Carboù, *s. m.* Charbon de bois; houille; braise éteinte.

Dér. du lat. *Carbo*, même sign.

Carbougnè, *s. m.* Charbonnier; fabricant de charbon de bois; mineur de houille. — *Sa carbougnè*, sac à charbon. *D'un sa carbougnè po pas sourtì farino blanquo*, prvb., d'un sac à charbon on ne sort pas de la farine blanche : on ne tire d'un sac que ce qui y est contenu. Les applications du dicton sont nombreuses.

Carbougnèïro, *s. f.* Mine de charbon; houillère; grande fosse creusée en terre où l'on fait brûler le bois pour le convertir en charbon.

Le plus ancien titre qui mentionne les mines de houille de notre pays, et qui prouve que leur exploitation, si inférieure à ce qu'elle est aujourd'hui, comptait cependant pour une certaine valeur, remonte à l'année 1345. Dans la vente faite par Humbert, dauphin de Viennois, à Guillaume Roger, vicomte de Beaufort, de tous les droits qu'il possédait comme seigneur d'*Alest* et dépendances, l'estimation est donnée de chaque propriété, et après l'article concernant la forêt d'Abylon, dans la baronie de Portes-Bertrand, il est ajouté : *Item, carboneria lapidum, que est in dicta foresta, cujus emolumentum ex ipsa proveniens valere apreciatum est, pro redditu annuo, quatuor libras Turon. renduales.* — Et l'article suivant pour les minerais de Palmesalade : *Item, menerie ferri site in tenamento de Palma-Salada, cum explecha nemorum foreste de Portis et de Eschaleriis, apreciata valere, pro redditu annuo, sexies viginti libras Turon. renduales.* Enfin, pour ne pas négliger le droit régalien sur les mines ni les renseignements sur leur périmètre de concession, cette autre clause : *Item, census seu servitutes quas idem dominus Dalphinus habet et percipit, dictusque dominus rex habere et percipere consuevit, pro explecha carboneriarum lapidum mandamenti castri de Portis, ab hominibus de Portis, de Cambono-Rigaudo et quorumdam aliorum locorum, valentes seu ascendentes in et ad redditum annuum quindecim solidos Turon.*

Il est curieux, au moins en étymologie et en industrie, de savoir quel chemin ont fait les mots et les choses depuis six cents ans environ.

Carbounado, *s. f.* Étuvée de mouton ou de veau. C'est d'ordinaire une rouelle prise dans la cuisse de l'animal et qu'on pique de gros dés de lard. C'était jadis le plat mignon du dimanche chez la petite bourgeoisie, qui s'en régalait en famille ou avec ses amis et voisins. Aujourd'hui le luxe répandu dans toutes les classes l'a fait reléguer dans le service le plus journalier et le plus usuel.

Dér. de *Carboù*, parce que c'est avec un feu doux de charbon de bois qu'on apprêtait ce mets autrefois.

Carbouncle, *s. m.* Charbon, maladie inflammatoire des hommes et des animaux, et presque toujours mortelle si on n'y apporte un prompt remède. Le plus efficace est la cautérisation. Autrefois les paysans superstitieux n'osaient appeler cette maladie par son nom, parce qu'ils croyaient que ce nom portait malheur et donnait la maladie elle-même à celui qui le prononçait. On l'appelait *la michanto*, la mauvaise. C'est par suite d'un pareil ordre d'idées qu'on nomme les vers à soie muscardins, *aquélo michanto ména*, et la grêle, *lou michan tén*.

Dér. du lat. *Carbunculus*, petit ulcère enflammé, bubon de peste.

Carbounèl, *s. m.* Blé niellé, charbonné, touché par un brouillard appelé la nielle, qui le rouille et le noircit. — *Voy. Câoussina.*

Carbounïo, *s. f.* Braise éteinte; poussier, débris de charbon; cendre de houille, mêlée de charbon non consumé.

Dér. de *Carboù*.

Carcan, *s. m.* Carcan, pilori; peine infamante; collier de fer fixé à un poteau et avec lequel on attachait par le cou les malfaiteurs qui y avaient été condamnés.

Dér. du gr. Καρκῖνος, cancre, écrevisse de mer, parce que les branches du collier, appelé carcan, ressemblent aux pinces de cet animal.

Carchofle, *s. m.* Artichaut, cardonnette, cardon bon à manger. — *Voy. Artichâou.*

Carchofle d'ase, chardon aux ânes, cardon sauvage, *Cynara cardunculus sylvestris*, Linn.

Carcul, *s. m.* Calcul, supputation.

Corr. du fr.

Carcula, *v.* Calculer, supputer, compter.

Carculaïre, aïro, *adj.* Calculateur, celui qui aime à supputer, qui est près de ses intérêts, qui compte minutieusement ses intérêts.

Carda, *v.* Carder; peigner la laine avec la carde. Au fig. s'emploie avec le mot *faïre*, faire, et comme verbe n. : *Aquò mé faï carda*, pour dire : cela me fait trépigner de dépit, de colère, à peu près comme si on me peignait avec la carde. — *Voy. Cardo.*

Cardaïre, aïro, *s. m. f.* Cardeur de laine, d'étoupe, de fleuret de soie, etc.

Cardé, *s. m. n. pr.* de lieu. Cardet, canton de Lédignan (Gard).

La désinence en *é, éto*, en fr. *et, ette*, formée par le suffixe lat. *etum*, indique la collectivité, plutôt qu'elle n'est un dim. Nous citerons de nombreux exemples (*V. E, désin.*) et ses variantes : *Cardé*, Cardet, lieu où se trouvent beaucoup de chardons, lat. *carduus*, ou bien où s'exerce l'industrie des cardeurs. — *Voy. Cardo.*

Cardèlo, *s. f.* Laiteron, *Sonchus*, Linn. Plante de la fam. des Chicoracées, laiteuse, bonne aux lapins; chicorée jaune.

Cardéto, *s. f.* Séneçon, *Senecio vulgaris*, Linn., plante de la fam. des Composées Corymbifères, commune, à fleurs à aigrettes blanches, qui a quelque ressemblance avec celles de *la cardo*, d'où lui vient son nom dim.

Cardinal, *s. m.* Cardinal, un des soixante-et-dix prélats du Sacré-Collége. — *Rouje coumo un cardinal*, rouge comme

Digitized by Microsoft ®

un coq, parce que les cardinaux sont vêtus de rouge en habit de cérémonie.

Cardo, *s. f.* Cardon, cardonnette. *Cynara cardunculus*, Linn., plante de la fam. des Cyranocéphales, cultivée dans les jardins, ressemblant à l'artichaut, dont les côtes sont tendres et estimées dans l'art culinaire. On assure que cette plante a été introduite en France, en 1536, par Rabelais, curé de Meudon.

Dér. du lat. *Carduus*, chardon, dont *la cardo* est une spécialité cultivée.

Cardo, *s. f.* Carde à carder, espèce de peigne à l'usage des cardeurs, dont la forme varie suivant les matières à carder. — *Sapa coumo uno cardo*, se dit des semailles qui naissent drues et épaisses comme les pointes d'une carde.

Dér. du lat. *Carduus*, chardon, dont une espèce, à tête hérissée de pointes, est employée pour carder.

Cardounïo, *s. f.* Chardonneret, Gros-bec chardonneret, *Fringilla carduelis*, Temm., oiseau de la fam. des Cunéirostres et de l'ordre des Passereaux. « Le chardonneret, dit Crespon dans son *Ornithologie du Gard*, est un de nos plus beaux oiseaux d'Europe; à l'éclat de la parure il joint d'excellentes qualités : il se plie facilement à l'esclavage, devient familier, reconnait la voix de ses maitres, et comme il veut de l'occupation dans son étroite demeure, on peut lui apprendre divers petits exercices très-amusants. Je ne parlerai pas de son chant que tout le monde connait et que chacun aime à entendre; j'ajouterai qu'il ne manque vraiment à cet oiseau que d'être plus rare pour en faire désirer vivement la possession. » — Le proverbe dit : *Péscaïre dé ligno, cassaïre dé cardounïo, noun achétèrou jamaï ni tèro, ni vigno*, pêcheur à la ligne, chasseur au filet ne firent jamais fortune.

Dér. du lat. *Carduelis*, m. sign., qui, à son tour, vient de *carduus*, chardon, dont cet oiseau recherche la graine; de ce rapport, qui ressemble à celui qui existe entre le loup et l'agneau, est venu le nom de la *cardounïo*.

Cardousses, *s. m. plur.* Épine jaune, Scolyme d'Espagne, *Scholymus*, Linn., plante de la fam. des Composées Cynarocéphales, qui pousse aux bords des champs.

Caré, *s. m.* Charroi; voiture; frais de voiture. — *Quan mé coustara lou caré?* combien me coûtera la voiture? quel sera le prix du charroi?

Dér. du lat. *Currus*, char.

Caréïado, *s. f.* ou **Sâoupignano**, *s. f.* Jusquiame ou Hanebane, *Hyoscyamus niger*, Linn., plante de la fam. des Solanées. La jusquiame, comme la cigüe, selon comme on l'administre, peut être un excellent remède ou un violent poison. Elle est un narcotique puissant.

Caréïè, *s. m.* Sorte de cadre en avant d'un tour à filer la soie, où sont encadrées plusieurs bobines tournantes destinées à tordre le fil de soie avant qu'il se dévide sur la roue.

Caréïrôou, *s. m.* Dim. *Caréïroulé*. Viol; petit sentier pour les piétons et tracé seulement par l'usage.

Dim. de *Caréïro*.

Caréja, *v.* Charrier, voiturer, transporter. — *Las fournigos couménçou dé caréja*, les fourmis commencent à emmagasiner. *L'aïgo caréjo*, la rivière est bourbeuse, elle charrie du limon.

Dér. de *Caré*.

Caréjadïs, disso, *adj.* Qui a été souvent transporté; qu'on a souvent changé de place, comme le vin de Bordeaux, retour des Indes, qui gagne au transport. — *Oli caréjadïs*, huile étrangère, par opposition à l'huile du pays. *Souï pas caréjadïs*, dit un podagre, je ne suis guère allant.

Caréjaïre, aïro, *adj.* Qui charrie, qui dépose; qui entasse.

Caréjaje, *s. m.* Action de charrier, de transporter, de voiturer, de changer une chose de place.

Caréjè, *s. m.* Sédiment, dépôt d'une liqueur; bourbe déposée après avoir soutiré; par ext., le tonneau même.

Carél, *s. m.* Carrelet, sorte de filet à poisson; il est carré et soutenu aux quatre coins par deux bâtons en croix, dont le milieu est fixé à une longue perche.

L'acception donnée à ce mot par l'abbé de Sauvages de : petite lèchefrite dans laquelle on fait cuire de la saucisse, s'est perdue depuis que les cuisinières parlent français. Il en est de même de celle par laquelle il affirme aussi qu'on désignait ces carrés de gros papier servant à placer les vers à soie sortant d'éclore. Depuis l'invention des méthodes perfectionnées, ce technique a disparu; on ne fait pas mieux que du temps de notre savant sériciculteur cévenol, au contraire; mais le progrès parle français, et en attendant, notre industrie des vers à soie en souffrance et en danger de mort, désespère ceux qui cherchent les remèdes et ceux qui ont encore confiance.

Carémo, *s. f.* Carême; espace de quarante jours de pénitence, dans l'église catholique, pour se préparer à la fête de Pâques. — *Faïre carémo*, observer le jeûne; faire maigre chère. *Sèn à la fi dé la carémo*, nous sommes à la fin du carême. *Y-aï précha sèt ans pér uno carémo*, j'y ai été sept ans prêcher le carême

Dér. du lat. *Quadragesimus*, quarantaine.

Carèou, *s. m.* Carreau, gros fer à repasser des tailleurs.

Fran-Carèou, jeu d'enfant, qui consiste à lancer en l'air une pièce de monnaie qui retombe sur le carreau; celui dont la pièce est le plus au centre du carreau, et la plus éloignée des joints, a gagné.

Caréssa, *v.* Caresser, faire des caresses; traiter avec des démonstrations de tendresse, d'attachement, d'amour; faire l'amour.

Dér. du gr. Καρρίζω, m. sign.

Caréssan, anto, *adj.* Caressant, qui aime à caresser; mielleux, doucereux.

Carésso, *s. f.* Caresse, baiser; geste qui approche de la trop grande familiarité, à demi indécent.

Dér. du lat. *Carus*, cher.

Caréstiè, *s. f.* Cherté, disette, misère. — *Jamaï lou*

Digitized by Microsoft®

michan tén noun éngéndro caréstiè, la grêle n'engendre pas la disette ni la cherté, parce que, tout en ruinant la contrée qu'elle frappe, ce ne sont que quelques individus qui en souffrent, sans faire augmenter en général le prix des denrées.

Dér. du lat. *Carere*, manquer, souffrir de disette.

Caréstioûs, ouso, *adj.* Pauvre, misérable; chétif; qui manque du nécessaire; maigre, rabougri.

Carétado, *s. f.* Charge d'une charrette: charretée; la quantité qu'une charrette porte ou peut contenir.

Dér. du lat. *Carrus*, char.

Carétéja, *v. fréq.* Voiturer d'habitude; exercer la profession de roulier, sans suivre une route habituelle.

Carétéjaïre, *s. m.* Roulier; qui voiture toute sorte de marchandises et de denrées, sans service régulier.

Carétiè, *s. m.* Charretier; celui qui conduit une charrette; roulier.

Caréto, *s. f.* Dim. *Carétouno*. Charrette, voiture à deux roues destinée à porter de lourds et gros fardeaux. — *La caréto méno lous biôous*, la charrette conduit les bœufs, loc. prvb., qui s'emploie lorsqu'un chef de famille se laisse gouverner par toute sa maison.

Dér. du lat. *Carrus*, char.

Carétoun, *s. m.* Petite charrette; camion; charriot; haquet.

Carga, *v.* Charger, mettre une charge, un fardeau sur...; prendre, se vêtir; attaquer l'ennemi, donner la charge; déposer contre, rendre un témoignage accablant; mettre de la poudre et du plomb dans une arme à feu. — *Zou! cargo la miolo*, allons! charge la mule. *Cargo mé un pâou*, porte-moi un peu. *Carga lou dôou*, prendre le deuil. *Carga l'éstiou*, prendre des habits d'été. *Lou tén sé cargo*, le temps se couvre. *Carga sus lou davan*, prendre du ventre; être enceinte. *Carga la mounino*, s'enivrer, se griser. *Té vôou carga*, je vais fondre sur toi. *Lou cargo à fâou*, il dépose faussement contre lui. *Carga soun fusil*, charger son fusil. *Carga tro, tro carga*, surcharger.

Dér. de la bass. lat. *Caricare*, charger un char.

Cargadoù, *s. m.* Chargeoir; toute espèce d'engin pour aider quelqu'un à charger un fardeau; spécialement, gros billot de bois qu'on pose debout et sur lequel les manœuvres des maçons posent et garnissent leur planche à mortier, pour la charger sur leur tête sans aide et sans avoir besoin de la soulever de terre.

Cargadouïros, *s. f. plur.* Corde à charger un mulet lorsqu'il porte à bât. Elle est faite exprès et très-peu tordue pour pouvoir supporter une plus grande torsion quand on la garrotte, qu'on la serre avec le garrot, *bïo*.

Cargaïre, aïro, *adj.* Chargeur; celui qui charge ou qui aide à charger.

Cargamén, *s. m.* Chargement; charge d'une voiture ou d'un mulet; quantité qu'on transporte en un voyage soit en voiture, soit à dos de mulet; chargement, reconnaissance d'un dépôt.

Cargassèlo, *s. f.* Manière de porter quelqu'un sur les épaules, en le mettant à califourchon sur son cou. — *Faïre cargassèlo*, faire la courte échelle à quelqu'un, le hisser sur ses épaules pour l'aider à atteindre à un point plus élevé; lui servir d'échelle.

Dér. de *Cargo* et de *Sèlo*, parce que celui qui grimpe ainsi est placé comme sur une selle.

Cargastièïros, *s. f. plur.* Cadre de bois fixé à un bât et garni de cordes, sur lequel on transporte à dos de mulet les gerbes à l'aire. Ce procédé est peu usité de nos jours, à cause du progrès de la grande et petite voirie qui permet aux voitures d'aller dans presque tous les champs. On ne le rencontre guère que dans les pays de montagnes.

Cargo, *s. f.* Dim. *Carguéto*. Charge, fardeau, faix; obligation onéreuse, permanente; impôt; ce qu'on met pour charger une arme à feu. — *Pourta à cargo*, porter à dos de mulet.

Cargos, *s. f. plur.*, en terme de vigneron, une viette, un sarment qu'on taille plus long que les autres et qu'on fixe en arc au tronc de la souche, pour obtenir une plus grande quantité de raisins; mais l'excédant que produit cette branche à fruit forcée, n'amène le plus souvent d'autre résultat que de fatiguer le cep et une prompte mortalité, si l'expérience se renouvelle longtemps. On emploie cependant le procédé pour une vigne vieille qu'on a le projet d'arracher au bout de quelques années. Il est toutefois des espèces de cépages qui ne se trouvent pas mal de ce traitement et qui même, sans lui, ne produiraient que médiocrement; le raisin dit de la Madeleine est de ce nombre.

Cargo-péïo, *s. m.* Bruine, petite pluie. — *Tombo dé cargo-péïo*, il bruine, il fait une pluie fine et menue, qui pénètre et alourdit les vêtements.

Le mot est composé de *Carga*, charger, et de *Péïo*, habits; en général, mauvais habillons portés par les pauvres ou gens sans asile, qui sont plus exposés à la pluie. — *Voy. Pèïo*.

Cargué, *s. m.* Étui à mettre les épingles et les aiguilles à coudre.

Cariaje, *s. m.* Charriage; action de charrier; salaire du voiturier. Au fig. train de maison; train de grand seigneur.

Dér. du lat. *Carrus*, char.

Carièïro, *s. f.* Péjor. *Carièïrasso*. Dim. *Carièïréto*. Rue; grande, longue ou vilaine rue; petite rue, ruelle. — *Es à la carièïro*, il est réduit à la mendicité. *Dès écus sé trobou pas à la carièïro*, dix écus ne se trouvent pas sous le sabot d'un cheval. *Nèci à coure carièïro*, fou à courir les rues. *Escampa-mé aquò à la carièïro*, jetez-moi cela à la porte, à la rue.

Dér. du lat. *Carrus*, char; dans la bass. lat. *carreria*; en esp. *carera*; en port. *carreira*; en ital. *carriera*.

Cariolo, *s. f.* Cariole; en agricult. petite charrette; espèce de petite voiture assez légère, montée sur essieu, à deux roues, couverte de toile et garnie de bancs; fourgon; patache.

Digitized by Microsoft ®

Carïoun, *s. m.* Carillon; tapage; brouhaha; battement des cloches à coups précipités et dans une sorte de mesure.

Caritadoûs, ouso, *adj.* Charitable, aumônier; qui aime à faire la charité, à distribuer des aumônes.

Dér. du lat. *Caritas*, charité.

Carmantran, *s. m.* Carême-prenant; jours-gras, dernière semaine du carnaval.

Corr. du fr. Carême-entrant.

On appelle *Carmantran* le mannequin qui représente le carnaval dans les mascarades du mardi-gras, sous la figure de Silène. Par ext. on donne ce nom à une femme débraillée, sale et un peu déhontée.

Carmantréto, *s. f.* Dim. de *Carmantran*. Quelques personnes donnent ce nom à la semaine de la Sexagésime, l'avant-dernière du carnaval; les autres au dimanche des Brandons, la Quadragésime, le premier dimanche du Carême.

Carnabiôou, *s. m.*, ou **Cornobiôou**, *s. m.* Vesce sauvage des prés et des blés, à fleur jaune, *Vicia lutea*, Linn., plante de la fam. des Légumineuses.

Dér. de *Car* et de *Biôou*, viande à bœuf, parce que ces plantes les engraissent.

Carnaduro, *s. f.* Carnation; teint du visage; ton de la chair.

Dér. de *Car*, chair.

Carnaje, *s. m.* Carnage; abattis d'hommes ou d'animaux; ensemble des chairs d'un animal de boucherie.

Dér. de *Car*, chair.

Carnassiè, sièïro, *adj.* Carnassier; carnivore; en parlant des hommes, qui aime la viande, qui s'en nourrit de préférence.

Carnassièïro, *s. f.* Carnassière; garde à manger; caisse garnie de canevas que l'on suspend dans un lieu frais pour conserver la viande et la préserver des mouches; gibecière, sac de chasse.

Dér. de *Car*, chair.

Carnavaïas, *s. m.* Péjor. de *Carnaval*. Femme laide, sale, débraillée, mauvaise langue, déhontée; mal embouchée.

Carnaval, *s. m.* Carnaval; temps consacré aux amusements, divertissements, danses et bals. Le peuple fait partir le carnaval de la fête des Rois, mais seulement jusqu'au mardi-gras. Le carnaval n'est même à proprement parler que le mardi-gras, lorsqu'on se sert du mot pour désigner une date : *Lou jour dé carnaval* signifie le mardi-gras. *Carnaval* est aussi une épithète injurieuse comme *Carmantran* et *Carnavaïas*. — *V.* c. m.

Dér. de *Car*, chair, et *Aval*, en bas, c'est-à-dire que c'est l'époque où le règne de la viande va finir. Cette étymologie semblerait prouver qu'en effet le carnaval dans son origine ne comprenait que les derniers jours; car si on l'eût fait remonter à l'Épiphanie, il était absurde de dire que la viande est à bas, puisqu'au contraire c'est le temps de l'année où l'on en fait la plus grande consommation. D'autres étymologistes tirent ce mot de la phrase latine : *Caro, vale!* Adieu la viande; ce qui pour le sens revient absolument à l'idée ci-dessus.

Rien n'établit quel est l'idiome, du fr. ou du lang., qui eut l'initiative de la formation de ce mot. La première étymologie semblerait l'accorder au lang., la deuxième au fr. Cela cependant ne préjuge rien; car la section *carn*, prise du lat., convient aussi bien à l'un qu'à l'autre; le mot *aval* est aujourd'hui plus lang. que fr., mais il était fr. jadis; il est encore comme technique un terme de ponts-et-chaussées. Quant à *vale* provenant du lat., il a appartenu au premier occupant, quelle que soit celle des deux langues qui a puisé à cette source, et aucune ne s'en est fait faute.

Carnifès, *s. m.* au pl. *Carnifèsses*. Chagrin cuisant; ver rongeur; malaise, inquiétude; remords; souci. — *Aï un carnifès qué mé charquo*, j'ai quelque chose qui me ronge, qui me tourmente.

Dér. du lat. *Carnifex*, bourreau.

Carnïo, *s. f.* Viande; viandaille; expression de mépris ou de satiété, à propos d'un repas qui est trop fourni en viandes.

Carnivas, *s. m.* Carnosité; excroissance charnue. Se dit surtout des mamelles de femme et des animaux, dont les glandes laiteuses sont peu spongieuses et alvéoliques et ne rendent que peu de lait.

Péjor. de *Car*.

Carnu, udo, *adj.* Charnu; fourni en chair ou en pulpe, comme un fruit. Au fig. épais, volumineux.

Caro, *s. f.* Carre; carrure de la taille, des épaules; mine, air du visage. — *Aquò's uno bèlo caro*, voilà une belle carrure, une bonne mine! *Uno bono caro*, une heureuse physionomie, un bon air, prévenant et affable. *Bon pan, bon vi et bono caro d'oste*, bon pain, bon vin et bonne figure d'hôte.

De ces deux acceptions diverses, la première dér. de *Cara*, carré, et la seconde du lat. *cara*, masque.

Carogno, *s.* et *adj. f.* Dim. *Carougnéto*; péjor. *Carougnasso*. Charogne; carogne, dans Molière. Pris adjectiv. comme injure à une personne : femme de mauvaise vie, de mauvaise foi; hypocrite.

Péjor. de *Car*.

Carosso, *s. m.* Dim. *Carousséto*, *s. m.* Carrosse. Se dit génériquement de toute voiture de luxe, à quatre roues et suspendue. Le lang. éminemment populaire a dédaigné toutes les appellations spéciales que la mode aristocratique attribue à chaque espèce de voiture.

Dér. du lat. *Carrus*, char.

Carougnado, *s. f.* Charogne; de la chair de bête morte à la voirie. Par ext. toute sorte de viande de mauvaise qualité, ou trop coriace; même une bête vivante quand elle est extrêmement maigre.

Dér. et péjor. de *Car*.

Carouje, *s. m.* — *Voy. Cabassudo.*

Digitized by Microsoft ®

Caroussado, *s. f.* Carrossée; les personnes contenues dans un carrosse.

Caroussiè, *s. m.* Carrossier; qui fait et vend des carrosses et voitures.

Carpau, *s. m.* Bonnet ou toquet d'enfant; coiffure de luxe, à côtes de melon, dont les arêtes étaient souvent bordées d'un cordonnet d'or ou d'argent, ou de clinquant. Ce bonnet était d'ordinaire en velours. La mode en est passée chez les gens riches; le peuple la conserve encore pour les plus jeunes enfants.

Diverses étymologies se présentent, toutes également savantes. D'abord on le ferait dér. du lat. *Carpere*, parce que le *carpan* prend, embrasse toute la tête; puis de l'hébreu *Curpas*, fin lin, dont on faisait ce toquet; enfin du gr. Καρπα, bonnet grec des ilotes de l'Archipel.

Carpan est pris aussi dans le sens de soufflet, tape sur la joue; coups.

Dans cette dernière acception, l'étym. pourrait être prise du gr. Καρπός, carpe, poignet, d'où le lat. *Carpus* et *carpere*.

Carpéloùs, ouso, *adj.* Chassieux; qui a les yeux pleins de chassie. — *Voy. Ciroùs.*

Cartable, *s. m.* Portefeuille propre à contenir des papiers, fort en usage aujourd'hui parmi les jeunes écoliers.

Dér. du lat. *Cartabolus*.

Cartazènо, *s. f.* Liqueur alcoolique composée avec de l'esprit et du moût qui tient lieu de sucre. C'est une liqueur grossière dont le peuple use seul dans les cafés borgnes et sur l'établi des marchandes d'anisette.

Corr. de Carthagène, ville d'Espagne, d'où sans doute cette liqueur a été primitivement importée.

Carto, *s. f.* Carte à jouer; carte de géographie; géographie. — *Tira* ou *faïre las cartos à quâouquus*, faire les cartes, tirer l'horoscope de quelqu'un par le jeu des tarots. *Aï pas qué de cartos blanquos*, ou *dé cartos noblos*, je n'ai dans mon jeu que des cartes blanches, c'est-à-dire point de figures, ou des cartes nobles, c'est-à-dire des figures seulement. *Counouï la carto*, il est expert en géographie. Au fig. *pèrdre la carto*, perdre la tête; être troublé; se brouiller; s'égarer.

Dér. du lat. *Charta*, papier.

Cartatoucho, *s. f.* Cartouche, petit cylindre creux, de papier roulé, renfermant la charge ordinaire d'un fusil.

Ce mot est une corruption du fr. ou plutôt un raffinement pour s'éloigner de lui. On l'étend jusqu'au nom propre du célèbre voleur, Cartouche, qui est très-populaire, et qui sert souvent de terme de comparaison.

Cartoù, *s. m.* Carton; carte. — *Aïmo biên lou cartoù*, dit-on d'une personne qui est passionnée pour les jeux de cartes.

Dér. du lat. *Charta*.

Caruro, *s. f.* Carrure; taille carrée; largeur des épaules; embonpoint.

Dér. de *Caro*.

Cas, *s. m.* Cas; événement, aventure; conjoncture; fait; action; estime. — *Pér cas d'asar*, par hasard, par aventure. *Es pa'qui lou cas*, au fait; ce n'est pas l'embarras. *En cas qué vèngue*, si par événement il venait; au cas qu'il vienne. *N'èn faï fosso dé cas*, il l'a en grande estime. *En cas dé cas*, en cas que, dans le cas où; idiotisme avec une forme adverbiale.

Dér. du lat. *Casus*; par apocope *cas*.

Casâou, *s. m.* Dim. *Casalé*. Péjor. *Casalas*. Masure; petite maison à moitié ruinée; ruines d'une habitation quelconque; cahute.

Il est lui-même péjor. du lat. *Casa*, chaumière.

Les noms propres *Casal, Casalis, Chazel, Chazelle*, sont dérivés de *Casâou, casal*, en suivant les différentes prononciations des divers dialectes. L'abbaye de la Chaise-Dieu, dans le Velay, qui, dans le langage du pays se dit *la Chaso-Diou*, vient de la même origine et répond au lat. *Casa Dei*. La rue des Cazaux, *lous Casâous*, du vieil Alais, nom encore conservé, était autrefois *Casalia in suburbio*, les chétives et pauvres maisons du faubourg, à l'extrémité sans doute de la ville, quand elle prit naissance sous la Roque.

La série de noms propres formés par cette nouvelle consonnance, se modifiant encore suivant les fantaisies orthographiques, est nombreuse, et laisse apparaître sa constitution primitive : Chazaux, Casaux, Cazot, Chazot, Chasalette, ont une commune dérivation avec les précédents.

Casaquin, *s. m.* Casaquin, espèce de vêtement, de spencer de femme, d'une étoffe et d'une couleur différentes de la jupe, que les dames portaient au XVIII^e^ siècle, et que les paysannes ont conservé longtemps au XIX^e^. Cette mode a disparu même chez ces dernières qui portent la robe d'une seule pièce. Mais on ne peut encore jurer qu'il n'y aura pas de retour aux anciennes formes.

Dim. de *Casaquo*.

Casaquo, *s. f.* Casaque; espèce de large veste dont on couvre les autres habits pour les préserver et se préserver soi-même de la pluie et du froid : terme générique de toute espèce de surtout. — *Vira casaquo*, tourner casaque, changer de parti politique, ordinairement pour prendre celui du plus fort.

Au rapport de Ménage, ce mot ne serait qu'une corr. de Cosaque, peuple de qui nous viendrait cet habillement.

Cascaïa, *v.* Glousser comme les poules; gazouiller; jacasser; jaboter; clapoter comme l'eau d'un ruisseau; sonner creux comme les noix sèches.

Ce mot est une onomatopée du cri de la caille et forme comme lui une mesure semblable au dactyle latin composé d'une longue et de deux brèves.

Cascaïaïre, aïro, *adj.* Qui glousse; qui gazouille; jacasseur.

Cascaïaje, *s. m.* Gazouillement; babil; jacasserie.

Cascaïèja, *v. fréq.* de *Cascaïa*.

Cascavèl, *s. m.* Hochet d'enfant garni de grelots et d'un bout d'ivoire ou de cristal que les enfants à la mamelle sucent et mâchent quand leurs gencives se gonflent et que

Digitized by Microsoft ®

leurs dents commencent à pousser; quand ils sont un peu plus grands, ils continuent à se plaire à ce carillon du *cascavèl;* mais alors le bout est garni d'un sifflet. Quelquefois ce hochet est composé d'une espèce de petit tambour, garni de parchemin, emmanché d'un petit bâton et rempli de pois secs qui font un roulement monotone en l'agitant.

Sa dérivation paraît être de *Cascaïa,* dans le sens du bruit des noix sèches qu'on remue et dont l'harmonie ressemble assez à celle du *cascavèl;* mais Ménage prétend qu'il a été pris du lat. *Scabellum, scabillum,* espèce d'instrument qui avait de grands rapports avec les castagnettes. D'autres le tirent du gr. Καρκαίρω, résonner. La bass. lat. disait *Cascaviellum.* En esp. *Cascal.*

Casèrnos, *s. f. plur.* Caserne; bâtiment pour loger les troupes en garnison.

Ce mot ne se prend qu'au plur. en lang.

Dér. du lat. *Casa,* logis.

Casqué, *s. m.* Casquette d'enfant; bonnet à visière.

Dim. de *Casquou.*

Casquéto, *s. f.* Casquette, coiffure pour tous les âges, avec ou sans visière.

Dim. dér. de *Casquou.*

Casquou, *s. m.* Casque, armure défensive qui couvre la tête. — De La Fare a dit, dans *la Bâoumo dé las Fados,* d'un croisé tué en combattant en Palestine :

> Laïssè soun casquou et lou dédin
> Entre las mans d'un Sarazin.

Dér. du lat. *Cassis,* même sign.

Cassa, *v.* Chasser; aller à la chasse, poursuivre le gibier; prendre, attraper, gagner un mal; au jeu, détourner, interrompre un coup. — *Bon chi çasso dè raço,* bon chien chasse de race. *Cassa un râoumas,* gagner un rhume. *Faï pas qué mé cassa,* il ne fait qu'arrêter, que détourner mon coup, m'empêcher de jouer.

Le radical de *Cassa* est fort controversé. On le prend dans le lat. *Casses,* rêts, filets de chasse, dont se servaient les anciens. On le fait venir de *Casnar,* mot gaulois pour désigner celui qui pourchasse, qui poursuit quelque chose. On cite aussi un mot celtique, lequel aurait fourni *Caciare,* chasser, aux capitulaires des rois carlovingiens. Ménage pense qu'il vient du lat. *Captare,* et Ch. Nodier, du vieux fr. *Sacher,* formé du lat. *Sagittare,* lancer une sagète, une flèche. Les probabilités me paraissent en faveur de *Casses.*

Cassagno, *n. p.* de lieu et de personne. Augm. *Cassagnas.* Dim. *Cassagnèto, Cassagnolo.* Cassagne, Cassagnas, Cassagnette, Cassagnoles.

Ce mot est un de ceux que leur radical et leur finale recommandent spécialement à un Dictionnaire étymologique raisonné. Il est des plus propres à mettre sur la trace de la formation et de l'emploi des suffixes dans notre dialecte, et par là ce que nous avons à en dire se rattache aux observations générales présentées à l'art. *Agno,* désinence. *(V.* c. m.) Ainsi chaque portion de notre travail essaie de se relier à une pensée d'ensemble, sans la moindre prétention à faire un traité didactique et complet, et surtout sans autre engagement que la variété, sans autre méthode que de ne pas abandonner le fil conducteur tout en le reprenant à nos heures.

Nous le rappellerons donc : les désinences, ces syllabes jointes au radical pour lui donner plus d'extension significative, forment une des parties les plus originales de la physionomie de notre langue. Elles lui viennent du latin, qui n'avait fait cependant qu'accommoder à son génie des finales antérieures. Leur emploi ne pouvait pas varier et les modifications dans leur structure, amenées par des causes diverses, dénonçant une articulation plus ancienne, n'ont pas empêché de reconnaître leur parenté à l'air de famille, de s'assurer de la régularité de leur succession généalogique et d'établir leur égalité de valeur à la manière dont elles affectent les radicaux. Ici se présente un nouvel exemple de cette équipollence dans la diversité des formes, sur laquelle nous avons tant insisté. Nous aurons de plus à remarquer les tendances que nous signalions à l'adoucissement des inflexions, qui s'introduisit dans la langue romane à mesure qu'elle se dégageait de la gravité romaine quelquefois un peu rude. Notre mot, soumis à la question, ne résistera pas à rendre bon témoignage de ces phénomènes.

Cassagno est formé du radical celtique *Cass* et du suffixe collectif *agno :* il signifie *Chênaie.* Le chêne, cet arbre typique du culte des Druides, si commun dans les forêts dont notre sol était couvert, a dû laisser son nom à une infinité de lieux et de personnes, et il est naturel que ces dénominations se retrouvent sous des formes nombreuses, en tenant compte des modifications que la langue et ses dialectes ont subies à toutes les époques. *Cass,* racine, voulait dire chêne. Le roman l'avait conservé : le lexique de Raynouard le confirme par cette citation : *Casser* (*r* muet) *es arbre glandier.* Dans la Guienne, on dit encore : *Casso;* mais notre dialecte n'a pas retenu le primitif ancien; seuls, ses dérivés augm. ou dim. ont persisté, dans la composition de noms propres.

Sur ce radical bien déterminé, les formules adjectives ne pouvaient manquer de se répandre. Or nous savons que le signe celtique de la collectivité, le plus en usage, était AC=EC; il est donc probable que pour désigner une réunion de chênes, un lieu abondant en chênes ou quelque provenance du chêne, une propriété remarquable par ses chênes, ou même le possesseur de ce domaine, la première forme d'appellation dut être *cass-ac* ou *cass-ec.* Le latin trouva d'abord commode d'ajouter sa propre désinence la plus simple en *us, a, um,* qui ne changeait pas la signification; mais il avait aussi ses finales particulières, et plus la Gaule se latinisait, plus aussi l'introduction des formes romaines se multiplia; par où survinrent les terminaisons en *anus, enus, aneus, anius, atus, etus, a, um,* qui s'al-

Digitized by Microsoft®

longèrent ensuite en *anicus, enicus,* et en *anicæ, enicæ, onicæ,* etc., de la même catégorie, ainsi que nous l'avons indiqué.

Il s'agit de retrouver ces métamorphoses successives dans les dénominations adoptées à l'époque où le latin était parlé dans les Gaules, et de suivre leur dégénérescence dans la basse-latinité jusqu'à la formation de la langue romane rustique et de notre languedocien. Rien ne prouvera mieux que toutes ces terminaisons s'appliquent à un même radical, sont égales entr'elles et qu'elles ont voulu les unes et les autres lui imprimer une signification équivalente. Si elles se reproduisent exactement dans les vieux cartulaires, titres ou instruments, dans les anciennes nomenclatures géographiques, à côté des appellations en roman et dans la langue vulgaire, données comme une traduction et leur représentation fidèle, et si on les voit ainsi se perpétuer dans notre idiome moderne par une généalogie non interrompue, attachées toujours à la tige radicale, il en résultera de plus fort cette certitude que le sens adjectif, collectif, possessif ou patronymique ne s'est pas altéré à la suite de transformations purement euphoniques de suffixes dont l'équivalence substantielle est certaine.

Il faut remarquer cependant que les différences d'inflexion, auxquelles les finales ont été soumises, devaient avec une certaine intensité beaucoup moindre, atteindre les radicaux eux-mêmes. Aussi n'y ont-ils pas non plus échappé dans l'élaboration nouvelle. Le C qui commence le mot *Cass,* se prononçait toujours durement en latin, même devant les voyelles *e* et *i;* la première innovation fut de lui donner le son chuintant du CH, quand il précédait une voyelle quelconque. Nous en avons cité de nombreux exemples, parmi lesquels notre mot aurait pu entrer. En s'adoucissant, le C fait souvent aussi infléchir l'*a* qui le suit et le change en *e,* surtout en fr. : *furca,* fourche ; *arca,* arche; *musca,* mouche; *peccare,* pécher ; *vacca,* vache, etc. De *Cass* il a fait sans difficulté *Ches,* qui d'abord avait été *Cuis,* aujourd'hui *Ché* pour *Ches.* Une fois sur cette pente les permutations se multiplient : le son S s'applique au C dur latin ; dans quelques dialectes, le C = S devient égal au T, et par réciprocité, surtout en fr., le T se transforme en S. De son côté le CH est attiré dans le même orbite, et, variant du C = S à T = S, il prend ce dernier son de la dentale ou se complique de doubles lettres, comme SCH, SH, TSH, DS. Mais ce changement du T est plus rare dans notre dialecte. Il devait cependant se rencontrer dans le celtique, et si, dans des mots que nous allons citer, cette assimilation se produit, c'est plutôt à la base radicale du mot qu'à la permutation qu'elle doit être attribuée : ex. *Tannetum* et ses dérivés comparés avec *Casnetum* et autres.

Tous ces principes, ces changements dans la prononciation du radical, ces altérations dans les désinences, l'occasion se présente de les prendre de nouveau sur le fait. Il faut voir comme ils se vérifient et s'appliquent.

Du Cange semble avoir tracé en quelques lignes cette histoire des transformations, quand, au mot *Casnus,* employé au moyen-âge, il donne ces variantes ethniques : « *Casni* sunt quercus ; nostris *Chesnes,* Picardis *Quesnes,* Occitanis *Casses* et *Cassenate.* » L'assimilation entre les deux derniers mots est certaine. *Cassenat,* d'après Sauvages, n'est autre que *Cessenat,* taillis de chênes, devenu n. pr., comme *Cassano,* noix de chêne, est la reproduction du lat. *Cassana,* par adjonction au radical *Cass* du suffixe de provenance *ana.* De tout cela on peut faire presque sortir cette équation : *Cass = cais = ches = ques = chas = cess.* Maintenant sur les variantes, les suffixes apporteront leur contingent de variétés et viendront se former suivant les dialectes, les mots analogues et équivalents, dont nous allons voir les séries.

D'abord, le radical *Cass,* traduit par *Casnus,* chêne, n'indique qu'une individualité. Il fournit comme analogues les noms propres de lieux et d'hommes : Casse, Chas, Caisne, Le Kain, Duchêne, Duquesne; Chassac (Gard); Chasse (Basses-Alpes et Jura); Chasso (Sarthe); Chasne (Ille-et-Vilaine), et plus de trente bourgs ou villages où le mot *chêne* entre seul en composition ou comme qualificatif singulier.

Quand il s'agit de pluralité, de collectivité, de provenance, de propriété, le latin fait sien le radical et y adapte la richesse de ses suffixes; à côté du subst. *casnus,* on trouve les adj. *cassaneus, nius, a, um; cassetum, casnetum,* formés sur le modèle de *quercus, quercenus, quernetum, quescetum.*

Pour sa part, la langue vulgaire, qui se forme, se souvient aussi du radical, et voulant écarter le latin dégénéré, elle écourte le mot de sa finale trop romaine ; puis chaque clan, chaque ville plie radical et suffixes à ses aptitudes de prononciation, et alors les variations dialectales croissent à l'infini sur le même mot, sans que pour cela sa signification ait changé et que le sens ait été détourné.

Voilà comment s'expliquent les affinités et les différences dans la formation des noms, les influences de l'organisme et l'action des climats sur leur prononciation. Suivant les zones diverses, telle forme est répandue ou se montre rarement, au Midi comme dans le Nord. Nous l'avons déjà remarqué à propos de la finale caractéristique *argues;* nous y reviendrons sur bien d'autres.

Comme il apparaît, notre mot *Cassagno,* chargé de sa terminaison caractéristique languedocienne, appartient à tous les titres, par son origine et par sa configuration, à la nombreuse famille dont nous parlons : sa parenté n'est pas douteuse. L'analogie et sa signification le placent au même rang et en font le même mot que les noms d'hommes : La Chassagne, La Chesnay, Duchesnois, etc., et ceux de localité : Chanac (Corrèze, Lozère) ; Chanas (Isère) ; Chanay (Ain, Vendée); Channay (Côte-d'Or, Indre-et-Loire) ; Chanat (Puy-de-Dôme); Chanet (Cantal, Isère); Le Chanet (Jura); Le Chaney (Ain); Chanois (Vosges); Chesnei (Eure);

Digitized by Microsoft ®

Chasnay (Nièvre); Chenay (Marne); Chenois (Meurthe); Sannois (Seine-et-Oise); Xenois (Vosges); Quesnay (Calvados); Quesnoy (Nord); Quennois (Belgique), etc., dont l'identité ne résulte pas seulement de la conformation, mais surtout de leur représentation presque invariable en latin par *quercetum, quesnetum*, ou *casnetum*.

La nomenclature pourrait s'étendre encore et l'on trouverait à y ajouter dans notre voisinage, avec une évidente concordance, Sénéchas, canton de Génolhac, appelé en 1211 *villa de Chaneschas;* en 1620, *Channeschas;* et d'autres appellations où le C est remplacé par un T, moins pour l'euphonie, avons-nous dit, que pour répondre à un synonyme celtique de chêne; car l'arbre druidique s'appelait aussi *Thann, tann*, dont le lat. fit *Tasnus*, et toutes les variations, très-rapproché de *Casnus*, au point de se confondre. De là naîtraient les homonymies de Thenay (Indre); Tannois (Meuse); Tagnac, commune de Chamborigaud (Gard); et Tanargues, montagne de l'Ardèche, avec la désinence qui nous est familière. Les concordances atteignent les dérivés augm. et dim., et la formule ethnique spéciale à chaque pays n'empêche pas de les reconnaître. *Cassagnolo* aura par conséquent pour identiques *Casseneuil* ou *Casneuil* (Lot-et-Garonne); *Theneuil* (Indre-et-Loire); *Theneuille* (Allier); *Seneuille* (Haute-Loire), comme *Chenailles* (Loiret), est identique à *Thenoilles* (Aisne), par le moyen de procédés pareils.

Toutes ces dénominations, qu'elles s'appliquent aux personnes ou aux localités, auront donc pour principe et pour base la même racine, remonteront à une source commune. Pour tenir ainsi à l'idiome celtique, sont-elles contemporaines de la première occupation de notre territoire par les Celtes? Je ne le mettrais pas en doute pour certaines d'entr'elles qui sont des désignations générales ou géographiques de contrées, de montagnes, de régions; quant aux noms propres d'hommes, qu'elles soient suffisantes à établir une généalogie, la déduction est peut-être possible, la descendance probable, mais je n'ai pas charge de vérifier non plus que de certifier autrement leur lignée. En tous cas, il est certain que l'origine radicale de notre mot et de ses analogues se trouve dans l'idiome parlé en Gaule avant la conquête romaine, et que le chêne, arbre, était nommé *cass* et *tann;* qu'une terminaison collective, formée sur le modèle latin, variable d'un pays à l'autre, communiqua à ce radical primitif un sens de pluralité, de provenance, de propriété, le transforma en adjectif, et qu'il a été ainsi transmis à notre dialecte actuel, avec une signification assez positive pour pouvoir affirmer que les noms qui en sont affectés tiennent au chêne par quelque branche ou par leur racine. Ce qui autorisera, si l'on veut, les villes, villages ou individus, désignés par quelqu'une des variantes qui précèdent, à prendre pour armes parlantes un chêne de sinople, fûté de sable, avec glands d'or semés sur l'écu, avec garantie que leur nom se prête à cette fantaisie héraldique.

Cassaïre, aïro, *adj.* Chasseur, chasseresse; celui qui chasse habituellement ou qui aime à chasser. — *Cassaïre dé cardounïos, péscaïre à la ligno, noun crompè ni tèro, ni vigno,* prvb., chasseur de chardonnerets, pêcheur à la ligne, n'achetèrent jamais ni terre, ni vigne : trop petits profits des deux côtés.

Dér. de *Cassa*.

Cassana, *v.* Attacher, coudre, ajuster la ceinture d'une jupe, d'une culotte, d'une robe, d'un tablier.

Cassano, *s. f.* Ceinture de culotte; coulisse d'une jupe; cordon de ceinture.

Cassâou, *s. m.* Sac à demi-plein de paille dont se servent les manœuvres, les gens de la campagne pour porter les fardeaux. Ils mettent sur la tête le fond qui est vide en guise de capuchon, le haut, qui est plein et fermé par un cordon, forme sur leurs épaules un coussinet sur lequel repose le fardeau. — *On né pourtarié bé tan sans cassâou,* on pourrait bien en porter autant sans coussin, dit-on prvb. d'une faible somme ou d'une mince fortune.

On disait autrefois *Cabussâou*, et le mot est encore usité dans quelques localités voisines. Il dérivait probablement de *Cabésso*, tête. *Cassàou*, qui n'est qu'une contraction, est seul admis de nos jours.

Il est impossible ici de ne pas remarquer l'analogie, au moins dans la forme, qui existe entre le mot précédent et celui-ci; ne se rapprocheraient-ils pas aussi par le sens? *Cassano*, qui est pris pour ceinture, a signifié encore capuchon, cape, chaperon, et Michel, dans l'*Embarras de la foire de Beaucaire*, dialecte nimois, l'emploie avec cette orthographe pour *Câoussano*, écrit ailleurs *Coussano*. Ne pourrait-on pas voir là des altérations dont la base primitive et commune aurait été *cap, cab, cabésso, col*, et dont le sens aurait été détourné ensuite pour exprimer aujourd'hui et d'une part la ceinture d'une jupe, d'une robe, et d'autre part cette espèce de sac, serré aussi par un cordon, qui est le coussinet placé sur la tête et descendant sur le cou et les épaules? — *Voy. Sacol*.

Cassarèlo, *s. f.*, ou **Vèsto cassarèlo.** Espèce de frac à basques très-courtes qui fait encore l'habit des dimanches des raïols proprement dits. Il est ordinairement de cadis et doublé de serge écarlate. La coupe du *Veston* de nos petits-crevés à la mode ressemble beaucoup à celle de la *Cassarèlo*. Cet habit était probablement autrefois une veste de chasse, et il a tiré son nom de cette idée. On supprime ordinairement dans la conversation le mot *vèsto*, et on dit simplement *uno cassarèlo*.

Casséïrolo, *s. f.* Dim. *Casséïrouléto*. Casserole, ustensile de cuisine en forme de bassin, en terre le plus souvent, muni d'une queue ou manche.

Dim. du lat. *Capsa*.

Casséro, *s. m.* Étameur de casseroles dont le cri est : *Casséro l'éstama*. Un *Casséro* est aussi un chapeau pointu, parce que ces industriels, surtout ceux qui viennent de la Calabre, portent des chapeaux très-pointus de forme.

Digitized by Microsoft ®

Cassibraïo, *s. f.* Canaille; racaille; race de bohème; et marmaille, en parlant des petits enfants.

Son étym. est-elle tirée de *Briaïo*, canaille, troupe, troupeau, peut-être formé ou altéré de *Brébial*, par contract., ancien mot signifiant troupeau de brebis, venu de *Berg*, qui a fourni *Vervex;* ou bien de *Braïa*, brailler, crier, auquel on aurait ajouté le rad. *Cass*, de *casses*, filets, qui a donné *cassa, casso*, et les composés ?

Cassino, *s. f.* Cassine; mauvaise hôtellerie ; cabaret sale et à mauvais renom; maison mal famée.

Dim. du lat. *Casa*, chaumière, loge. En ital. *Casino*, qui est devenu français et très-employé.

Cassïo, *s. f.* Produit de la chasse; le gibier, gros ou menu, tué dans une seule chasse. Il est pris le plus souvent en mauvaise part, en parlant d'une mauvaise chasse qui n'a produit que des petits-pieds.

Dér. de *Casso*.

Cassïou, *s. f.* Chatouillement; action de chatouiller; sensation produite par le chatouillement. — *Faïre la cassïou*, chatouiller, causer une contraction nerveuse en chatouillant une personne au genou, à la plante des pieds ou à la taille. *Crén pas gaïre la cassïou*, il ne craint guère le chatouillement, dit le prvb., en parlant d'un mari qui ne s'émeut pas des galanteries de sa moitié.

Il semble que *Cassïou* n'est que la corruption de *Catïou*, ou l'application de la règle française, qui change en C ou en double SS, la lettre T, quand elle est suivie d'un *i* ou d'une autre voyelle. Le mot *Catïou* lui-même paraît dérivé de *Ca*, parce que cette espèce de chatouillement ressemble aux caresses des petits chats. Peut-être est-ce aussi la corruption de *Gratïou*, également usité et tiré de *Grata*. De *Gratïou* la dégénérescence s'établirait par *gatïou, catïou, cassïou*. D'autres cependant veulent voir son origine dans le lat. *Catulire*, qui avait produit le vieux mot français *Catiller*. — *Voy. Catïou* et *Gratïou*.

Casso, *s. f.* Chasse, action de chasser ; partie de chasse, poursuite du gibier.

Dér. du lat. *Casses*, filets.

Casso, *s. f.* Fois, une fois; tour, ronde, au jeu. — *Aquésto casso*, cette fois-ci. *Sérvi la casso*, tenir tête au jeu jusqu'au bout de la partie. *Pas qu'aquésto casso*, rien que cette ronde, que cette partie; ce rob au wisth.

Ce mot dans l'usage revient parfaitement à l'ital. *Volta*, à l'esp. *Vegada*, que la langue romane avait aussi.

Dér. peut-être du lat. *Casus*, sort, incident.

Cassò, cassoto, *adj.* Ladre, porc atteint de ladrerie au dernier degré, qui tombe en pièces, en dissolution.

Dér. du lat. *Cassus*, vain, inutile, bon à rien.

Cassò, *s. m.* Sorte de cuiller faite d'un baril d'anchois emmanché d'un bâton, pour arroser d'eau bouillante la pâte d'olives dans le pressoir d'un moulin à huile.

Dér. du lat. *Capsa*, cassette, cassolette.

Casso-gnèïro, *s. m.* Surnom qu'on donne à l'hiver et à tous ses accessoires, parce qu'ils chassent les puces.

Cassolo, *s. f.* Grande terrine à deux anses; soupe, potage, cuit au four dans la terrine de ce nom, composé de riz ou de gruau, assaisonné de petit salé ou d'andouille appelée *missoù*. C'est un mets fort en honneur chez le peuple, qui en fait le régal de son souper du dimanche, depuis un temps immémorial. Sauvages y rapporte certaines locutions proverbiales telles que *léva dé cassolo*, être dégoté au jeu. *N'ès pas dé cassolo*, il n'est pas de la fête, de la partie. Ces expressions doivent avoir vieilli, car on ne les retrouve pas de nos jours. Tout au contraire, *es dé cassolo*, signifie : il est dégoté au jeu, il est déçu de ses espérances; *l'an més dé cassolo*, on l'a renvoyé, on a repoussé sa demande en mariage. Il n'est pas impossible que ces dernières acceptions ne soient la corruption des premières, employées par des personnes qui ne se sont pas rendu compte de leur origine: le fait est que l'usage a fait loi. Il ne serait pas impossible non plus que cette formule soit un mauvais jeu de mots amené par des rapports de physionomie entre le mot *cassolo* et le verbe *cassa*, chasser, renvoyer.

Cassolo est aussi l'auget d'un moulin placé au-dessous de la trémie et qui, mis en mouvement par le cliquet, verse peu à peu le grain dans la meule.

Dér. du lat. *Capsula*, petit coffre.

Cassôoudo, *s. f.* Prêle des prés, *Equisetum*, Linn. Queue de cheval, plante de la fam. des Prêles, rude au toucher, dont on fait des pelotes pour écurer la vaisselle de cuisine. Cette plante vient en abondance et naturellement dans les prés fraîchement renouvelés, ce qui nuit à la qualité du foin. Les chevaux en sont friands, mais elle leur agace les dents et les lime singulièrement à cause de sa rudesse, qui produit l'effet de la pierre ponce. Cette herbe ne résiste pas à l'action de la faulx : elle périt dès la seconde année.

Cassoulado, *s. f.* Contenu d'une terrine, d'une soupière; plein une terrine appelée *cassolo*.

Cassouléto, *s. f.* Julienne, *Cheiranthus maritimus*, Linn., ou *Hesperis matronalis*, plante de la fam. des Crucifères, siliqueuse, cultivée comme plante d'ornement.

Castagna, *v.* Ramasser les châtaignes qui tombent d'elles-mêmes à leur maturité, en faisant éclater le hérisson qui les renferme.

Castagnados, *s. f. plur.* Action ou saison de ramasser les châtaignes. Cette récolte, comme toutes celles qui ont quelque importance, sert de date dans les divisions de l'année, aux paysans des Cévennes. — *Pér castagnados*, environ le mois d'octobre. C'est un temps de longues veillées où l'on emploie les ramasseuses à filer de la laine ou des débris de filature de soie. Ces ramasseuses sont des jeunes filles, et comme elles sont souvent très-nombreuses, ces soirées attirent les jeunes gens des environs qui s'y rendent quelquefois de très-loin. C'est là que se débitent ces jolis contes et ces légendes superstitieuses qui tiennent une si grande place dans l'imagination des gens de la campagne et surtout des montagnards.

Digitized by Microsoft ®

Las Castagnados est aussi le titre de ces charmantes poésies languedociennes de La Fare-Alais. Le théâtre était bien choisi au gré de l'auteur : c'était celui qui allait le mieux à la taille de son dialecte jovial, causeur, conteur et narquois par goût et par nature, en même temps que mélodieux, élégant et noble, quand le sujet grandit et que la pensée s'élève. Ce livre restera comme le plus pur modèle de notre langue.

Castagnaïro, *s. f.* Ramasseuse de châtaignes. Il n'y a que les femmes et surtout les filles qui se livrent à ce travail trop minutieux pour les hommes, et pour lequel ils seraient moins propres peut-être.

Castagnè, *s. m.* Dim. *Castagnéïroù*. Châtaignier, *Fagus castanea*, Linn. Arbre de la fam. des Amentacées. Cet arbre, en état de sauvageon, *Bouseas*, grandit plus vite et devient plus fort ; mais son fruit, assez gros du reste, est de mauvaise qualité et fade; il est d'ailleurs peu abondant. Ses variétés d'espèces sont nombreuses : nous les indiquons sous leurs noms spéciaux.

Lou castagnè amarés, ou simplement *amarés*, au plur. *amaréses*, est le marronnier d'Inde. Cette épithète lui vient du lat. *Amarus*, à cause de l'amertume extrême de son fruit.

Le nom de l'arbre qui est la richesse de nos pays de montagnes devait naturellement fournir beaucoup de noms propres d'hommes et de lieux. Ils sont communs en effet dans nos contrées, et présentent des variétés d'orthographe suivant leur provenance de terroir ou de dialecte; ainsi : Castanier, Chastanier, Castagnier, Chastaigner, Chasteignier, etc.

Castagno, *s. f.* Châtaigne, fruit du châtaignier. — C'est la providence de quelques localités en France, telles que le Périgord, le Limousin et les Cévennes, comme le fruit de Parmentier l'est pour tous les pays pauvres et pour l'Irlande en particulier. On mange la châtaigne bouillie d'abord, quand elle est très-fraîche; elle se nomme *Této*, parce qu'on mord dessus et qu'on la suce comme un enfant qui tète; on appelle cette manière de la manger, *Téta*, têter. Quand elle commence à se dessécher un peu, on enlève la première écorce en lui laissant la pellicule intérieure, on l'appelle alors *Ploumado*, pelée. Quand on la fait griller dans une poêle percillée, elle se nomme *Afachado*. Enfin, lorsqu'on la fait sécher à la fumée, qu'on la dépouille après de toutes ses enveloppes, on la mange bouillie et on la nomme *Bajano*. — *V.* ć. m.

Dér. du lat. *Castanea*, que l'on dit venir du nom grec Καστάσα, ville de Thessalie, dont le territoire produisait beaucoup de châtaignes. Certains auteurs ont prétendu que le mot latin avait été formé de *Casta* et *Nata*, née chaste, allusion au hérisson très-piquant qui protège la châtaigne.

Castané, *s. m.* Châtaigneraie, lieu complanté de châtaigniers. Il est devenu aussi n. pr. Castanet, en fr.

Castèl, *s. m.* Dim. *Castélé, castéloù*. Augm. *Castélas*. Château, maison de plaisance d'un seigneur; forteresse; fort.

Dér. du lat. *Castellum*, m. sign.

Castélas, *s. m.* Péjor. de *Castèl*. Château ruiné; ruines d'un vieux château.

Castélé, *s. m.* Dim. Châtelet, petit château : jeu d'enfant mentionné par Erasme dans ses Colloques latins et qui consiste à disposer leurs noix, trois châtaignes, trois noyaux d'abricot en triangle, avec un quatrième superposé, c'est le châtelet. Le joueur cherche à abattre le petit édifice avec un projectile de même nature, et à distance il les lance jusqu'à ce qu'il y parvienne. Au plus adroit appartiennent les débris du fortin.

Castélé, *s. m.* Se dit encore de ces petits coffres, ressemblant à une maisonnette en planches, à compartiments étagés et percés de trous, dans lesquels on mettait à éclore la graine de vers-à-soie ; la chaleur était produite et ménagée à l'entour par une lampe à esprit de vin ou même par la température un peu plus élevée de l'appartement.

Castéléja, *v. fréq.* Fréquenter les châteaux; aller d'un château ou d'une maison de campagne à l'autre, ce qu'on appelait autrefois cousiner. Par ext. faire le parasite; vivre d'aventures, de franches lippées.

Dér. de *Castèl*.

Castélèjaïre, aïro, *adj.* Parasite ; tondeur de nappe.

Castia, *v.* Châtier; corriger, punir ; reprendre.

Dér. du lat. *Castigare*, m. sign.

Castïo-fol, *s. m.* Porte-respect; martin-bâton.

Castroù, *s. m.* Retranchement, petit parc fait dans l'intérieur d'une bergerie ou d'une vacherie, avec des claies, où l'on renferme les agneaux, les chevreaux et les veaux pour les séparer de leur mère et les empêcher d'en absorber tout le lait; long râtelier pour les brebis et moutons; agneau ou chevreau châtré.

Dim. dér. du lat. *Castrum*, retranchement, camp retranché.

Catalan, *s. m.* Catalan; Bohémien, race nomade qui nous vient des montagnes de la Catalogne et de Roussillon. — *Voy. Bèmi*.

Cataplame, *s. m.* Cataplasme, médicament mou qu'on applique à l'extérieur.

Dér. du gr. Κατάπλασμα.

Cataras, *s. m.*, péjor. de *Ca*. Gros chat mâle, matou ; gros et vilain chat.

Catarassos, *s. f. plur.* Cataracte, maladie des yeux, excroissance cornée qui se forme et adhère sur le cristallin de la pupille et occasionne la cécité.

Empr. au fr.

Catari, *s. m.* Catarrhe, inflammation aiguë ou chronique des membranes muqueuses, avec secrétion; gros rhume.— *Bouné dé catari*, laid et grand bonnet de nuit.

Dér. du gr. Κατά, en bas, ῥέω, couler.

Catarino, *s. f. n. pr.* de femme. Catherine. Au fig. femme babillarde, médisante.

Digitized by Microsoft ®

Catarinò, *s. m.* Hypocrite; chattemite; tartufe; fin matois. Ce nom fut donné à des religionnaires séditieux de Montpellier, en 1617, parce qu'ils se rassemblaient dans le cimetière de Sainte-Catherine.

Catas, *s. m.* Gros chat, matou. Au fig. homme fin, très-rusé, très-souple et dissimulé.

C'est l'augm. de *Ca*, dont *cataras* est le péjor.

Catéchimo, *s. m.* Catéchisme, instruction élémentaire sur les principes et les mystères de la foi ; livre qui les contient.

Dér. du gr. Κατηχίζειν, instruire, enseigner de vive voix.

Catétos, *s. f. plur.* Chatteries; caresses; mignardise.

Dér. de *Ca*.

Cat-évès, *s. m.* Phrase faite. Chat renversé sur le dos. Cette expression n'est usitée que pour terme de comparaison : *S'apara coumo cat-évès*, se défendre comme un chat acculé, renversé sur le dos, c'est-à-dire des dents et des griffes.

Catin, *s. f. n. pr.* de femme. Péjor. *Catinasso*. Variante de Catherine, au propre et au fig., avec l'aggravation du péjor.

Catin-Farnèlo, *s. f.* Phr. faite. Bégueule; superstitieuse, bigote. — *Voy. Pèpio.*

Cette expression, comme une foule d'autres prises dans le sens proverbial ou comme simples dictons, a eu sans doute son type primitif dans une femme de ce nom et de ce caractère dont le souvenir n'est pas resté.

Catîou, *s. m.* Chatouillement. — *Voy. Cassiou.*

Cato, *s. f.* Dim. *Catéto, Catounéto*. Chatte, femelle du chat.

Catò, *s. f. n. pr.* de femme. Variante de Catherine.

Cato-Bagnado, *adj.* des deux genres. Poule-mouillée; chattemite; sainte-nitouche; poltron, qui a toujours peur de se compromettre.

Cato-Borgno, *s. f.* Phr. faite. Ne se dit que par comparaison : *Enquiè coumo uno cato-borgno*, inquiet, fâcheux comme un chat borgne.

Cato-Chò, *s. m.* Couvre-sot, couvre-chef, chapeau ou bonnet. Cela se dit ironiquement à l'égard de celui à qui la coiffure appartient.

Le mot est formé de *Cato*, contract. de *acato*, couvre, et *Chò*, chouette, sot.

Catogan, *s. m.* Catogan; mode de porter les cheveux longs, qui fut en concurrence avec la bourse et la queue. Elle consistait à laisser les cheveux de derrière la tête découverts et natés dans la moitié de leur longueur; la partie inférieure se roulait en un nœud très-court et très-gros, ficelé par un ruban, et dûment poudré et pommadé en forme d'andouille; des deux côtés extérieurs de la partie natée, on pratiquait une tresse dont l'extrémité venait se rattacher dans le nœud. Telle était, avant 1789, la coiffure de l'armée. Sous le Directoire, les muscadins adoptèrent le catogan. Plus tard, cette mode est tombée dans le domaine des rouliers, des farots et des postillons de haute volée.

Ce mot vient d'un anglais nommé Cadogan, qui, le premier, a importé cette coiffure en France.

Catogan, s. m. S'emploie pour désigner ces inscriptions, devises, petits-vers, madrigaux, compliments, qu'il est d'usage de placer sur la porte de nouveaux mariés ou de fonctionnaires municipaux nouvellement élus, pour célébrer leurs vertus et pour leur exprimer des souhaits.

Cato-Mâoucho, *s. m.* Sournois, dissimulé; rusé.

Cato-Miàoulo, *s. m.* Chattemite; doucereux; mielleux; hypocrite; patte-pelue; bon apôtre.

Les habitudes sournoises, câlines, de la race féline jouent un grand rôle dans toutes ces dénominations et ont produit ces allusions.

Catoù, *s. m.* Chaton de certains arbres, comme les châtaigniers, les aulnes, les coudriers, etc.; espèce de floraison qui apparaît chez quelques-uns de ces sujets avant la pousse des feuilles.

Ce nom est venu, disent certains glossateurs, de ce que ces folles fleurs sont cotonneuses et présentent quelque ressemblance avec la queue ou la peau d'un petit chat.

Catougnè, èïro, *adj.* Qui aime les chats, qui les caresse volontiers et s'en fait caresser.

Catougnèïro, *s. f.* Chatière, ouverture qu'on laisse aux portes des greniers ou des chambres de provision, pour que les chats puissent y pénétrer, quoique la porte reste fermée, afin de faire la guerre aux rats.

Catouli, iquo, *s.* et *adj.* Catholique, qui appartient à la religion romaine, qui professe le catholicisme. — On dit d'un marchand ou d'une marchandise : *és pas catouli*, il n'est pas franc, il n'est pas chrétien; c'est fraudé.

Dér. du gr. Καθολικός, universel.

Catouna, *v.* Chatter; mettre bas, en parlant d'une chatte; pousser des chatons, *catoùs*, en parlant des arbres.

Catounado, *s. f.* Chatée; portée d'une chatte.

Catouné, *s. m.* Dim. de *Ca*. Petit et jeune chat, chaton. — *Voy. Minouné.*

Catuègno, *s. f.* La gent féline, la race des chats.

La désinence *uègno* emporte de soi un sens collectif : c'est un suffixe particulier à notre langue. Elle entraîne aussi une idée de mépris et de dédain. — *Voy. Bastarduègno, Efantuègno*, etc.

Caturo, *s. f.* Capture; prise; trouvaille.

Corr. du fr. ou plutôt accommodement du fr. au génie du lang., qui proscrit radicalement la rencontre, le contact de deux consonnes, lorsque la première est sèche et heurtée.

Catussèl, *s. m.* Dentelaire; malherbe; *Plumbago europæa*, Linn. Plante de la fam. des Plombaginées, qui abonde dans les haies.

Cava, *v.* Caver; creuser; miner ; arracher; crever. — *Cava lous ièls*, crever les yeux. *Cava dé trufos*, extraire, arracher des pommes de terre.

Dér. du lat. *Cavare*, creuser.

Digitized by Microsoft®

Cavado, *s. f.* Contenu d'une cave ; quantité de vin qu'on récolte, qu'on met en cave.

Cavaïé, *s. m.* Cavalier, homme à cheval. On dit d'une femme solide à cheval : *és cavaïëïro.* Au plur. *lous cavaïès* s'emploie pour désigner la cavalerie en général, les cavaliers de la maréchaussée, les gendarmes.

Dans notre langue romane on employait le mot *Cavaër* pour rendre le mot lat. *miles,* homme d'armes. Nous traduisons aujourd'hui *miles* par soldat ; mais au moyen-âge, la guerre se faisant presque toujours à cheval, à l'exception des archers, la cavalerie étant la force des armées, *miles* répondait à cavalier, *cavaër,* dont le synonyme était chevalier.

Lous Cavaïès, les chevaliers du vent : nom par lequel on désigne les derniers jours d'avril et les premiers du mois de mai. Le proverbe compte : *Jourgé, Marqué, Crousé, amaï quâouquo fès Jané.* Des remarques, superstitieuses peut-être, font croire que les jours de fête de ces saints gouvernent le vent et qu'il souffle toujours ces jours-là. Ces fêtes sont celles de saint Georges, le 15 avril, de saint Marc, le 25, de l'Invention de la Croix, le 3 mai, et de saint Jean-Porte-Latine, le 6 mai. Dans d'autres pays, *lous cavaïès* sont appelés les Saints-Grêleurs. — *Voy. Vachëïrious.*

Dér. du lat. *Caballus,* cheval.

Cavaïè, ïèïro, *adj.* Cavalier, ière ; dégagé ; résolu ; rond en affaires.

Cavaïoù, *s. m.* Vigne en échalas. — Dans ce pays, on distingue les vignes *én cavaïoùs,* et les vignes *adéré.* Cette dernière occupe tout son périmètre, les ceps placés à la même distance et plantés en quinconce. *En cavaïous,* elle est espacée, c'est-à-dire que l'on place une rangée de ceps sur deux ou trois rangs au plus qui sont rapprochés ; on laisse ensuite une espace vide double en largeur de celui occupé par les files de souches, pour pouvoir y semer du blé ou des légumes, et ainsi de suite jusqu'aux termes du champ. Les ceps sont élevés plus haut que dans la vigne en quinconce, mais au lieu de les échalasser avec des échalas perpendiculaires, comme cela se fait dans le nord de la France, on lie toute une ligne de souches par une suite de perches en saule ou en roseau, horizontalement placés, comme on fait pour les treilles, et on y fixe les scions de cep par une ligature faite avec de l'osier. La vigne ainsi espacée, plus riche en bois et trouvant à ses côtés un terrain vide et souvent fumé, produit peut-être plus de raisins ; mais elle donne un vin moins spiritueux et plus vert, et elle est plus coûteuse parce qu'elle ne peut être labourée que dans les intervalles, le reste ou l'intérieur des rangs, *das cavaïous,* ne pouvant être cultivé et travaillé qu'à bras.

Cavaïre, aïro, *adj.* Qui creuse ; qui approfondit ; qui mine en dessous. Au prop. et au fig.

Dér. de *Cava.*

Cavalariè, *s. f.* Cavalerie ; milice à cheval ; troupes de cavalerie.

Ce nom a été donné à une foule de localités et de métairies, sans doute pour avoir servi de campement à quelque corps de cavalerie dans les diverses et fréquentes guerres civiles, dont notre pays a été le théâtre.

Cavalcado, *s. f.* Chevauchée ; cavalcade ; troupe de bourgeois à cheval, soit pour la promenade, soit pour une marche pompeuse en l'honneur d'un prince ou de quelque grand personnage. Avant 1789, et sous le premier empire, l'usage des cavalcades de réception était fort en crédit. On en a fait de très-nombreuses, dont le souvenir s'est conservé, même pour des préfets ; et l'escorte d'honneur se portait jusqu'aux limites de l'arrondissement, à l'arrivée et au départ. De nos jours, nos plus grands fonctionnaires sont reçus avec moins de façons. Le pouvoir a-t-il perdu de son prestige, ou sommes-nous plus indépendants ? Les chemins de fer ont fait mettre d'ailleurs bien des berlines préfectorales sous la remise, et les entrées solennelles se font par la gare commune et par les trains ordinaires, et même aujourd'hui sans privilége gratuit de circulation.

Au moyen-âge, ce qu'on appelait *Cavalgada* était une espèce de guet à cheval que faisait la milice bourgeoise autour et dans l'intérieur de la cité ; c'était aussi le droit qu'avait le suzerain de se faire suivre à la guerre par ses vassaux à cheval. Les grands feudataires avaient dans certains cas ce même droit sur les bourgeois de cité. La *cavalgada* était distinguée de la cavalerie en ce que celle-ci était une troupe régulière et exercée, presque entièrement composée de gentilshommes qui seuls avaient droit de chevalerie et de porter l'armure de fer.

Cavalé, *s. m.* Forme particulière du gerbier sur l'aire, qui le distingue de la *Garbièïro.* Celle-ci est conique, tandis que le *Cavalé* est un carré long, terminé en arête comme le toit d'une maison.

Ce mot vient évidemment du lat. *Caballus ;* mais il est difficile de bien saisir sa ressemblance avec un cheval, à moins que ce ne soit son arête qui figure l'épine dorsale, la croupe de l'animal, et ses pentes qui représentent les flancs.

Cavalé, *s. m.* Chevalet, en terme de dévideuse, chevauchement d'un fil ou croisure produite par une erreur qui a fait prendre une broche de dévidoir pour l'autre, ce qui mêle et brouille l'écheveau ; chevalet, pièce de bois sur laquelle les tanneurs étendent leurs peaux pour les travailler en les sortant de la chaux ; baudet ou tréteau sur lequel les scieurs de long posent leur bois pour le scier.

Cavalindro, *interj.* Pouah ! Fi ! Fi donc !

Ce mot est la corruption ou la variante de *Cavalisquo!* qui a la même signification. Or celui-ci est le subjonctif présent du verbe *avalì,* faire disparaître, perdre, abîmer, faire évanouir, et qu'il serait plus rationnel d'écrire *qu'avalisquo, qué avalisquo ;* c'est comme si l'on disait : que Dieu le fasse disparaître ; qu'il l'anéantisse.

Cavalino, *s. f.* Race chevaline, en général ; express. collect. qui comprend les chevaux et juments, mais encore l'âne,

Digitized by Microsoft®

la mule et le mulet; les bêtes chevalines en général. La désignation est synonyme de *Roussaïo*, autre nom collectif, et plus étendue que *Mioulaïo*, qui est plus spéciale.

Cavalisquo ! *interj.* — *Voy. Cavalindro.*

Cavalo, *s. f.* Cavale; jument; femelle du cheval, *Equa.* Par ext. on le dit d'une femme découplée et hardie, brutale, mal embouchée. Le dim. est *Cavaloto*, jeune jument; pouliche.

Cavïa, *v.* Cheviller, mettre des chevilles pour joinder des pièces de menuiserie; trafuser un écheveau de soie à la cheville du trafusoir pour le démêler à la main et le disposer à être dévidé; couronner un arbre, l'étêter.

Dér. de *Cavïo.*

Cavïaïre, *s. m.* Ouvrier qui a pour fonction de trafuser la soie en écheveau et de la disposer à être dévidée.

Cavïo, *s. f.* Cheville, morceau de bois ou de fer destiné à remplir un trou, pour le boucher, pour faire des assemblages; cheville du pied. — *La pu pichoto cavïo dâou chari méno lou maï dé bru*, la plus petite roue d'un char est celle qui crie le plus : variante de la mouche du coche. *Y-a d'aïgo jusqu'à la cavïo*, il y a de l'eau seulement à la hauteur de la cheville. *Mé vèn pas à la cavïo*, il n'arrive pas à la hauteur de ma cheville. *Cavïo dé jardiniè*, plantoir, grosse cheville dont les jardiniers se servent pour piquer les jeunes plants de salade, etc. *Planta cavïo*, s'incruster, se fixer, rester en place comme une cheville plantée.

Dér. du lat. *Clavicula*, dim. de *Clavus*, clou, ou de *Clavis*, clé.

Cavo, *s. f.* Cave, sellier; creux, trou.

Dér. du lat. *Cavus*, creux, profond.

Cèba, *s. m.* Jeune plant d'oignon venu de semis et qu'on repique en terre.

Cébé, cébéto. Nom qu'on donne à Nimes aux journaliers travailleurs de terre, parce qu'ils vivent en partie d'oignon et d'ail. Cette classe, qui habite particulièrement le faubourg des Bourgades, se prononça énergiquement, en 1792, en faveur des idées contre-révolutionnaires et souffrit beaucoup dans l'émeute qui fut connue sous le nom de Bagarre de Nimes. C'est de cette époque que date le nom de *Cébé* que leur donnèrent leurs adversaires comme terme de mépris, et qui resta dans le pays comme synonyme d'aristocrate.

Cébïèïro, *s. f.* Planche d'oignons; oignonnière; champ, terre plantée ou semée d'oignons.

Cébïoù, *s. m.* Poireau de chien, *Porum agreste, Allium vineale*, Linn., plante potagère de la fam. des Liliacées; petit oignon qui vient par touffes dans les vignes, où il multiplie prodigieusement par caïeux.

Cébïoùs, *s. m. plur.* Civette ou ciboulette, grande ciboule; appétits ou fausses échalottes, *Allium schœnoprosum*, Linn., variété cultivée de la précédente plante, et dont la fane est bonne comme fourniture de salade.

Cèbo, *s. f.* Oignon, *Allium cepa*, Linn., plante potagère de la fam. des Liliacées. — *Cèbo rëïnardivo*, oignon de l'arrière-saison; on l'obtient en mettant en terre un vieux oignon qui pousse de nouveaux caïeux, tendres et bons à manger, mais impuissants à former une tête. *Rëïnardivo*, qui serait mieux appelé *Rëïnadivo* ou *Rëïnativo*, signifie : qui renaît, remonté; mais ce terme n'est employé que dans cette seule locution et avec le mot *cèbo*. *Cèbo granadivo*, gros oignon qu'on plante comme l'espèce précédente, mais pour le faire monter en graine; c'est là le seul moyen qu'on ait pour reproduire ce légume. L'oignon qu'on obtient de semis ne saurait monter en graine; dès qu'il s'est formé en tête d'oignon, sa fane se dessèche et meurt sans monter.

Crida cèbo, c'est demander grâce, crier merci! Dans une lutte, le vainqueur dit : *cridо* ou *digo cèbo*, et le vaincu s'écrie : *cèbo!* Je ne sais si du temps des quatre fils Aimon les chevaliers languedociens, dans leurs terribles joûtes, se servaient de cette formule, toujours est-il qu'aujourd'hui elle n'est plus employée que dans des occasions beaucoup moins sérieuses, par exemple, quand deux gamins se donnent une petite peignée; lorsque, par une plaisanterie plus ou moins bonne, on tire, à faire quelque mal, les oreilles ou les cheveux de quelqu'un, ou bien qu'on lui serre un peu trop fort les doigts, etc., etc.

Dans tous les cas on ne voit guère comment l'oignon figure en cette affaire. A moins cependant que ce ne soit par une allusion éloignée, et pour dire qu'à pareils jeux de main, les larmes viennent souvent aux yeux, comme quand on épluche ou que l'on coupe des oignons.

Plutôt que de hasarder cette explication du mot *Cèbo*, je serais tenté de croire qu'il a été substitué à un autre mot à peu près pareil, en d'autres termes qu'il y a corruption de l'expression primitive. — Celui qui est vaincu par la force ou la douleur crie : Grâce! Je me rends! Assez, je me soumets, je cède! Et dans la langue qui a donné naissance à la nôtre, il s'écriait : *Cedo!* que l'on prononçait en appuyant, moins qu'on ne le fait maintenant sur la seconde syllabe et davantage sur la première, qui était longue. Nos pères prirent le mot et l'employèrent tant qu'ils surent ce qu'il voulait dire; mais quand ils ne le comprirent plus, — et cela ne dut pas tarder par l'altération, la décomposition que subit bientôt le latin pour arriver au roman, — ils le remplacèrent par son paronyme *Cèbo*. Ils n'y auraient guère gagné; car s'ils comprenaient maintenant le mot, il n'en devait pas être de même pour la phrase; mais sa signification était conservée, tout fut pour le mieux.

En français, ne manquent pas non plus ces additions, suppressions, changements de lettres, qui satisfont l'oreille sinon le sens dénaturé ainsi, et qui ont été amenés par les mêmes motifs. A Paris, il y a une vieille rue qu'on appelle la rue aux Ours, qui sont fort étonnés de se trouver là. C'était très-anciennement la rue aux Oues. Dans le vieux langage les Oues étaient des oies, et l'on appela ainsi la rue

Digitized by Microsoft ®

parce que là étaient principalement les rôtisseurs d'oies, qu'on prisait fort à cette époque. Si le mot Oue était resté français, on n'aurait pas la rue aux Ours. De même si nos anciens avaient continué à comprendre le latin *Cedo,* ils ne lui auraient pas substitué le mot *Cébo,* qui ne signifie rien à cette place, mais qui du moins était compris, tandis que l'autre ne l'était plus et que d'ailleurs ressemblant fort à son prédécesseur, on pouvait croire qu'on avait toujours voulu dire ainsi et qu'il était à propos de rétablir le texte.

Je voudrais bien que de mon explication du mot *Cébo* on pût dire au moins : *Se non e vero e ben trovato.* Mais que voulez-vous? Je n'ai pas trouvé mieux. *Sé rés noun vése, attaquo t'as péses,* selon un proverbe trop peu juste envers les pois, car cela veut dire : faute de grives on mange des merles, autrement dit : il faut se contenter de ce qu'on trouve. Pour moi qui, dans ce mince repas, n'ai qu'un plat d'oignons à offrir, assez mal accommodé par parenthèse, je ne demande pas mieux qu'on trouve autre chose, ceci par exemple :

Les Hébreux perdus dans le désert, exténués de fatigue, mourant de faim, regrettaient amèrement la chère d'Égypte : *ollas carnium et panem in saturitate.* Ils ne pouvaient non plus, dans cette extrémité, oublier les oignons, si bons au pays qu'ils venaient de quitter qu'on les y adorait, et ils les réclamaient, les appelaient aussi de toute leur voix à leur aide. La Bible traduite, expliquée, commentée en langue vulgaire, enseignait à tous les détails de l'histoire du peuple choisi, et le cri de détresse, de miséricorde des Hébreux, dans cette notable circonstance, devint pour une situation analogue, notre locution populaire.

Dér. du lat. *Cepa,* dont Isidore de Séville dit : *Cepa, ità dici videtur à capitis magnitudine,* la grosseur et l'abondance des racines qui donnent à la bulbe quelque ressemblance avec une tête, lat. *Caput,* en celt. *Ceb, cep, cap,* tête à longue chevelure.

Le latin avait donc *Cepa,* qu'il l'eût pris dans son fond ou qu'il lui fût venu du celte. Mais le latin populaire préférait *Unio,* que l'aristocratique rival du languedocien a été chercher dans le patois de Rome. A ce propos une citation curieuse de M. de Chevallet :

« Columelle nous apprend que les paysans appelaient *Unio, onis,* un oignon d'une certaine espèce; il était sans doute nommé de la sorte parce que sa forme et sa couleur le faisaient ressembler à une perle.

Nunc quæ per æstatem circa messem, vel etiam exactis jam messibus, colligi et reponi debeant, præcipimus, Pompeianam vel ascaloniam cepam, vel etiam marsiacam simplicem, quam vocant unionem rustici, eligito. (Columelle, liv. XII, chap. 5.)

« Les personnes qui se piquaient de science désignaient cet oignon sous le nom de *cepa marsiaca simplex,* mais le peuple trouva sans doute l'expression un peu longue; *unio* était plus tôt dit. L'acception populaire de ce mot ne fut pas agréée par les gens instruits; aussi l'expression resta-t-elle pour eux un barbarisme de signification. Ce barbarisme passa du latin rustique à la langue d'oïl, en prenant un sens plus général, et c'est à lui que nous devons notre mot *Oignon.* »

Franchement, il n'y a pas de quoi pour le français être si fier. J'aime mieux, avec les vieilles gens instruits de Rome, et en bon languedocien, notre *Cébo rëïnardivo* ou *marsénquo.*

Céïè, *s. m.* Cellier, cave, lieu où l'on serre le vin et autres provisions. Ce qui le distingue de la cave, c'est que celle-ci est creusée dans la terre et en contre-bas du sol; le cellier est placé au rez-de-chaussée.

Dér. du lat. *Cella* ou *cellarium,* remontant sans doute à *Celare,* cacher.

Céloùs, *s. m.,* ou **Arcialoùs,** *s. m.* Bolet comestible, champignon gris, *Boletus edulis, esculentus, bovinus.* Le même que l'*Arcialoùs,* dont son nom est une contraction. Nous avons donné sa description sous cet article.

Dans le midi de la France, et surtout dans les Cévennes, au nord d'Alais, cet excellent champignon se récolte abondamment lorsque le printemps est chaud et pluvieux; on le rencontre aussi en mai et en juin, mais il est moins sapide qu'en automne, époque à laquelle il possède ses meilleures qualités.

Il atteint souvent des dimensions considérables. On en voit dont le chapeau a plus de trente centimètres de diamètre et quinze à vingt centimètres d'épaisseur. Cette espèce est européenne et toutes ses variétés sont délicieuses. La pulpe en est fine, délicate, d'un parfum agréable surtout dans les jeunes individus qu'on doit toujours préférer.

Les meilleurs *Céloùs* croissent sur les coteaux boisés, dans les taillis de châtaigniers, *Jourguiëïros,* et de chênes, dans les bruyères, *Broussos,* au bord des prés montueux et un peu ombragés. — *Voy. Arcialoùs.*

Céméntèri, *s. m.* Cimetière, lieu consacré à enterrer les morts. — *Dé jouïne médécì céméntèri boussu,* un jeune médecin peuple le cimetière.

Dér. du lat. *Cœmenterium,* m. sign., ou du gr. Κοιμητήριον, dortoir, lieu de repos.

Cén, *n. de nombre.* Cent, dix fois dix. Il se dit indéfiniment pour un grand nombre de choses et substantiv. pour les choses qui se vendent au cent.

Dér. du lat. *Centum.*

Céndraïo, *s. f.* Cendrée, frésil, résidu des fourneaux de houille; grenaille la plus menue.

Céndras, *s. m.* Péjor. de *Céndres.* Cendrier d'un fourneau; gros tas de cendres; les cendres d'un foyer.

Céndras, *s. m. n. pr.* de lieu. Cendras, commune du canton d'Alais, qui tire son nom d'une abbaye de Bénédictins, brûlée et ruinée pendant la guerre civile dite des Camisards. Cette abbaye, fort riche et puissante, était suzeraine de toute la contrée. Sa juridiction s'étendait sur vingt-trois paroisses. Dans le dénombrement de la sénéchaussée de

Digitized by Microsoft ®

Beaucaire et de Nimes de 1384, ce nom est écrit *Sandrassium;* en 1435, on trouve *Sandras,* ce qui induit à penser qu'il n'est qu'une contraction et une altération de *Sanctus Andræas.* Saint André n'était pas cependant le patron de l'abbaye, qui était sous l'invocation de saint Loup; mais le nom qui préexistait au monastère était probablement celui de l'ancienne paroisse sur le territoire de laquelle il fut bâti. Ce qui corrobore cette explication, c'est que non loin de Cendras et sur la même commune, dans le village de Malataverne, il existe une petite église ou chapelle dédiée à saint André, qu'on nomme dans la langue du pays, *Sént-Andriou,* dim. évident de *André.*

Céndre, *s. f.* Cendre, poudre ou poussière qui reste de matières brûlées.

Las Céndres, s. f. plur. Les Cendres, le jour des Cendres; cendres bénites dont le prêtre marque le front des fidèles, le premier mercredi de carême; la cérémonie de leur distribution.

Dér. du lat. *Cinere,* abl. de *Cinis.*

Céndréja, *v. fréq.* Remuer les cendres, tisonner le feu, sans sujet, par désœuvrement; se briser, s'émietter, être friable, en parlant d'un terrain trop léger et trop peu compacte.

Céndriè, *s. m.* Cendrier d'un potager, d'un fourneau; lieu où la cendre tombe et où on la ramasse. Le cendrier d'un four se dit *Bournal.* (*V.* c. m.) — *Boufoun coumo un céndriè,* plaisant comme un cendrier. *Voy.* au mot *Boufoun* l'explication de ce dicton, qui nous paraît un abus flagrant du style comparatif, mais qui est familier au génie languedocien comme au génie oriental. Il n'est pas rare que l'usage consacre des comparaisons aussi excentriques avec une richesse étonnante. C'est en quelque sorte une protestation de sa part en faveur d'une figure qu'il veut absolument employer coûte que coûte, alors même que la raison et la logique la condamnent. Mais l'usage est bien le maître et il le prouve.

Céndroùs, ouso, *adj.* Couvert de cendres, blanchi de cendres; terrain léger et friable comme la cendre, comme le sont en général les vignobles des environs de Montpellier.

Dér. de *Céndre.*

Céndrouséto-Bachassoù, phr. faite. Cendrillon; jeune fille peu aimée, peu importante dans la maison, et qu'on délaisse au coin du feu. Cette expression est-elle due au conte bleu de Perrault, qui existe en effet dans notre idiome, avec quelques variantes, entr'autres le nom de l'héroïne, ou bien le charmant et naïf conteur aurait-il pris le sujet de Cendrillon dans la sornette de nos veillées cévenoles de *Céndrouséto-Bachassoù?* Je ne sais, et qu'importe? si le plaisir est extrême à entendre encore conter l'un ou l'autre.

Céntèna, *s. m.* Centaine, nombre de cent; cent environ, sans préciser le chiffre. — *Erou'quì un céntèna dé fénnos,* il y avait là une centaine de femmes.

Céntèno, *s. f.* Centaine, même sens que le précédent. Se dit surtout pour centaine, brin de fil ou de soie qui lie l'écheveau. On sait que dans les écheveaux de fil ou de soie, chaque cent tours sont séparés et marqués par un nœud; pour pouvoir les dévider, il faut couper ce nœud qu'on appelle *la céntèno.* — *Pèrdre la céntèno,* perdre le fil d'un discours. *Trove pas la céntèno,* je ne puis trouver le nœud de la question. L'histoire du nœud gordien n'est autre que celle d'un écheveau célèbre dont Alexandre ne trouva pas *la céntèno,* et que son impatience à chercher lui fit trancher net, d'un seul coup.

Dér. de *Cén.*

Céntimèstre, *s. m.* Centimètre; centième partie du mètre.

Emp. au fr.

Céntimo, *s. f.* Centime. C'est un de ces mots, comme le précédent, que la marche du siècle a forcé d'emprunter au fr., parce que l'usage en est populaire. Seulement le lang. en a changé le genre, qui n'est jamais que féminin. Le fr. lui-même l'a pris du lat. *Centesimus,* centième partie.

Céntura, *v.* Ceinturer; mettre une ceinture; entourer; environner.

Dér. du lat. *Cinctus,* part. pass. de *Cingere,* ceindre.

Cénturo, *s. f.* Ceinture; cordon, ruban, qui sert à ceindre le corps; bas de la taille, partie du corps où la ceinture s'attache. — *Fïo maduro porto l'éfan à la cénturo,* prvb., fille mûre porte l'enfant à la ceinture, c'est-à-dire: une fille déjà sur le retour quand elle se marie, est plus prête qu'une autre à devenir enceinte.

Céoucla, *v.* Cercler, relier, mettre des cercles à un tonneau, à une cuve, etc. — *Es mâou céoucla,* au fig., il a la tête mal cerclée, mal timbrée; il a la tête fêlée.

Céoucle, *s. m.* Cercle, cerceau; circonférence, ligne circulaire. — *Faï lou céoucle,* il se ploie comme un cerceau, il est courbé en cercle, ratatiné par la vieillesse ou par la maladie.

Les cercles ou cerceaux de cuve et de tonneau sont le plus souvent en fer, surtout pour les grosses pièces qui restent à poste fixe dans les caves ou celliers. Ce procédé plus dispendieux n'est qu'une avance de capital, qui se trouve bien compensée d'ailleurs par la facilité du reliage et du défonçage et par la durée presque éternelle du cerceau. Quatre cercles suffisent pour les pièces ordinaires, six au plus pour les plus longues; les foudres en comportent douze.

Autrefois les cercles de tonneau étaient faits avec de gros scions refendus de châtaignier sauvage ou de micocoulier qu'on pliait et qu'on assujettissait avec de minces scions d'osier jaune dit *amarino;* on en plaçait dix à chacun des bouts du tonneau. C'est pour cela qu'on aménageait dans les Cévennes de nombreux taillis de châtaignier sauvage et de micocoulier dont on fabriquait des cercles expédiés ensuite dans tout le Languedoc. Ces taillis se nomment *Jourguièïros.* Ce procédé est encore employé dans les pays

Digitized by Microsoft ®

de grands vignobles pour les futailles qu'on expédie et qui n'ont pas besoin de durée. Les cerceaux des cuves étaient une sorte de charpente en forme de jantes, soit de micocoulier, soit de chêne, et reliée au moyen de chevilles. Ce genre de ligature se nomme aussi *éncastre* et *arésclo*. (*V.* c. m.) Les bandes de fer, aujourd'hui, sont une simplification et un perfectionnement.

Dér. du lat. *Circulus*, dim. de *Circus*, m. sign.

Céoucliëïro, *s. f.* Bois taillis de châtaignier sauvage ou de micocoulier, destiné à la fabrication des cerceaux, des claies à faire sécher les châtaignes, et de notre temps à la confection des treillis ou palissades bordant et clôturant les talus de nos chemins de fer; maie disposée pour faire rouir les scions de ces mêmes arbres afin de les rendre plus doux et plus flexibles. — *Voy. Jourguiëïro.*

Cé qué, *pron. démonstr.* Ce qui, ce que. — *Cé qué sé faï, cé qué sé dis*, ce qui se fait, ce qui se dit. *Cé qué dévigno lou tén*, ce que présage le temps.

Cérémougnè, *s. f.* Cérémonie; pompe; courbettes hypocrites; civilité, politesse gênante et affectée. — *Faïre dé cérémougnès*, faire des façons; se faire prier.

Certains glossateurs font dériver ce mot du lat. *Cereris munia*, oblations à Cérès, parce que les offrandes de gerbes à cette déesse étaient accompagnées d'un rit très-solennel. D'après Valère-Maxime, il vient du lat. *Cera*, ville d'Italie, et *munia*, offrande. Cette ville, proche de Rome, est citée par les offrandes qu'y firent les Romains avec une pompe inouïe par la crainte que leur inspiraient alors les Gaulois. Selon d'autres, il vient des mêmes deux mots, mais dans ce sens que, lors de la prise de Rome par les Gaulois, les Vestales fugitives et sauvant le feu sacré, furent conduites par Albanius, qui fit, en témoignage d'honneur et de respect, descendre de son char sa femme et ses enfants pour y placer ces prêtresses. Enfin l'*Elucidari de las proprietates*, en langue romane, dit : *De ceras prendon nom ceremonia, car ceris antiquamen hom ofria*, de cire prennent nom les cérémonies, car anciennement on offrait des cierges.

Cérièïre, *s. m.* Cerisier, *Cerasus vulgaris*, Linn., arbre de la fam. des Rosacées, qui porte la cerise. — *Cousì qué cousì, davalo dé moun cérièïre*, prvb. Le mot à mot est : cousin que cousin, descends de mon cerisier. Le dicton tient sans doute à quelque anecdote dont les acteurs sont restés anonymes : quelque parent qui fut surpris par un sien cousin, croquant ses cerises, et qui, sur l'arbre, invoquait sa parenté pour excuser son méfait, dont le cousin ne parut pas vouloir tenir compte. Cela ne se borne pas aux cerises, et les applications sont nombreuses. Le fr. rend la même chose par un dicton équivalent : Ami jusqu'à la bourse.

Dér. du lat. *Cerasus*, venu lui-même de Cerasonte, nom d'une ville du Pont, d'où furent apportés par Lucullus, en Italie, les premiers cerisiers.

Cérièïro, *s. f.* Cerise, fruit du cerisier. Les variétés sont nombreuses; les principales de ce pays sont : *la loumbardo, la blanquâou, la bétorgo, l'agrïoto, la bigarono, la durélo.* — *Voy.* c. m.

Cérqua, *v.* Chercher, se donner du soin pour trouver; aller quérir; provoquer; attaquer. — *Cérqua la gnué pér lous armasis*, chercher midi à quatorze heures; prendre des détours; faire des phrases dilatoires. *Dé qu'anas cérqua aquì?* Que nous chantez-vous là? Quelle anicroche allez-vous chercher? *Cérqua soun pan*, mendier. *Cérqua sa vido*, a le même sens, mais il s'étend aux animaux domestiques ou autres, quand ils sont obligés de chercher eux-mêmes leur provende. *Cérqua dé nisados*, dénicher des oiseaux. *M'és véngu cérqua*, il m'a provoqué. *Qué cérquo trovo*, prvb., A bon chat, bon rat.

Dér. de la bass. lat. *Circare* ou *Encercare*.

Cèrquo, *s. f.* Recherches; perquisition; visite domiciliaire pour découvrir un malfaiteur ou un contrevenant, ou bien encore une chose volée : dans ce dernier cas, on dit plus techniquement : *fa fur*.

Cèrquo-brégo, *s. m.*, phr. faite. Hargneux; qui cherche querelle; brouillon. Synon. de *Cèrquo-réno*.

Cèrquo-nisados, *s. m.*, phr. faite. Dénicheur de merles; jeune gars vagabond, va-nu-pieds.

Cèrquo-poùs, *s. m.* Croc à puits; crochet à double ou triple bec propre à pêcher les seaux ou autres objets qui sont tombés dans un puits. — *Fran coumo un cèrquo-poùs*, bonne foi de Bohême.

Cèrquo-réno, *s. m.* — *Voy. Cèrquo-brégo*, m. sign.

Cértèn, tèno, *adj.* Certain; assuré; sûr; ferme. Il ne se prend guère que négativement. — *Es pas bièn cértèn*, en parlant d'un objet, signifie : ce n'est guère solide ou de bon aloi : en parlant d'un homme, il n'est pas très-franc ou de bonne foi, ou bien son crédit n'est pas très-solide. *Es pas bièn cértèno*, en parlant d'une femme, on ne peut guère répondre de sa vertu.

Dér. du lat. *Certus*, m. sign.

Cértifica, *s. m.* Certificat; témoignage donné par écrit; attestation écrite; passeport.

Emp. au fr.

Cèrto, *adv. interpellatif.* Certes! Oui vraiment! Ah dame! — *Cèrto! m'én dirés tan*, dame! vous m'en direz tant.

Cérvèl, *s. m.* Cerveau, substance molle contenue dans le crâne.

Dér. du lat. *Cervix*, tête.

Cérvèla, *s. m.* Fromage de cochon, fait avec toutes les parties charnues de la tête, et non cervelas, sorte d'andouille qui se vend cuite et qu'on ne connaît pas dans le pays.

Cérvèlo, *s. f.* Cervelle, partie molle et blanche du cerveau. Le lang. emploie plus volontiers ce mot au plur. : *las cérvèlos*. — *Mé faï sdouta las cérvèlos*, il me casse la tête.

Dér. de *Cervix*, tête.

Cése, *s. m.* Dim. *Céséroù*. Pois-chiche, *Cicer arietinum*, Linn., plante de la fam. des Légumineuses, cultivée dans

Digitized by Microsoft®

tout le Midi. On dit aussi par dérision *Coufto-couqui*, parce que ce légume est farineux et gonflant; cependant il n'est pas indigeste comme les autres espèces de farineux, parce qu'il ne fermente pas comme eux dans l'estomac. On le mêle avantageusement avec le gruau dans la confection de la *Cassolo*. (*V.* c. m.) Ce légume est difficile à cuire; cela ne tient pas à une variété de l'espèce, mais à la nature du terrain qui l'a produit. Les fonds limoneux et schisteux sont ceux qui sont les plus contraires; les meilleurs, les grès et les calcaires. Cependant il se rencontre de nombreuses exceptions, et souvent cette dureté, que le pois-chiche conserve après une longue ébullition, provient de mille circonstances diverses de sa végétation. En général aussi les eaux battues, comme celles de rivière ou de pluie immédiate, sont les plus favorables à sa cuisson et sont préférées à celles de puits, de source ou de citerne. Cette dernière, quoique provenant de la pluie, a contracté par un long séjour dans l'immobilité une mollesse saumâtre qui la rend impropre à cette cuisson. Sauvages donne une recette pour les cuisinières à ce sujet. Il prétend que les *Céses* les plus rebelles s'attendrissent et cuisent très-bien avec l'eau où l'on a fait blanchir les épinards, ou avec de l'eau de pluie acidulée par une pincée de sel de tartre. Il est à craindre que ce procédé, un peu trop pharmaceutique, ne trouve d'obstinés opposants dans le peuple, principal consommateur des *Céses*.

Tout le monde sait l'usage local qui veut qu'on mange la soupe aux pois-chiches et à l'huile au dîner du dimanche des Rameaux. Le populaire attribue cet usage traditionnel à une commémoration pieuse, parce que Jésus-Christ aurait traversé un champ de ces légumes lors de son entrée triomphale à Jérusalem le même jour. Il est plus raisonnable de penser que cet usage vient de ce que le dimanche des Rameaux étant le seul dimanche de Carême où le maigre soit ordonné, même pour ceux qui ne font maigre que trois jours de la semaine, on mange de préférence une soupe aux pois-chiches, parce que c'est là un des meilleurs potages à l'huile, et qu'il est moins indigeste que tout autre potage aux légumes.

Dér. du lat. *Cicer*, m. sign.

Césé, *s. m. n. pr.* d'homme. Altération contractée de *Francésé*, qui est lui-même un dim. de *Françouès*, François.

Céséro, *s. f.* Draine, grosse grive, grive de gui, *Turdus viscivorus*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Crénirostres. C'est l'espèce de grives la plus grosse et la moins délicate. Cette variété est sédentaire dans le pays, ou du moins elle s'y fixe plus longtemps que les autres, et niche deux fois dans la saison. Son chant, qu'on entend surtout avant le lever du soleil, est agréable et très-éclatant.

— *Tèsto dé céséro*, étourdi; tête légère, éventée; tête de linotte.

Le nom lang. *Céséro*, dans lequel entre le mot *Cése*, en lat. *Cicer*, et peut-être *Edo*, je mange, correspond à la même idée qui la fait nommer *Turdus viscivorus*, parce que cet oiseau fréquente surtout les champs semés de vesces ou de pois, dont il se nourrit.

Céséto, *s. f., n. pr.* de femme. On croirait volontiers que ce mot est le fém. de *Césé*, et qu'il représente par conséquent Françoise; il n'en est rien cependant. *Céséto* est la reproduction de Suzette, et représente en dim. Suzanne. Il devrait donc s'écrire mieux par un *s* initial, *Séséto*; nous le plaçons ici seulement pour le rapprocher de *Césé* et faire ressortir davantage la différence. — *Voy. Séséto*.

Césièïro, *s. f.* Champ de pois-chiches, terre semée de pois-chiches.

Dér. de *Cése*.

Cévénôou, Cévénolo, *adj.* Cévenol; cévennois; habitant des Cévennes. C'est le nom générique et commun à tous les habitants de ces contrées montagneuses, qui se subdivisent en *Raïòous, Gavòs* et *Vivaréses*. — *Voy.* ces différents mots.

Cévénos, *s. f. plur.* Cévennes, montagnes du Bas-Languedoc, dont la chaîne se suit par la grande arête de la Lozère, du Tanargne et du Mésine, de l'ouest à l'est, et forme en contre-bas diverses autres chaînes inférieures tant au nord qu'au midi de la première. La contrée à laquelle ces montagnes avaient donné leur nom, se divisait autrefois en quatre subdivisions : 1° les Cévennes proprement dites dont Alais était la capitale; 2° le Gévaudan, capitale Mende; 3° le Vivarais, capitale Viviers; 4° le Velay, capitale le Puy. Aujourd'hui la première de ces subdivisions porte encore le nom de Cévennes et ses habitants celui de Cévenols. Elle occupe le nord et l'ouest de l'arrondissement d'Alais, sans dépasser cette ville au midi ni à l'est; elle comprend encore presque tout l'arrondissement du Vigan et les communes occupant les versants méridionaux et orientaux de la Lozère et la chaîne inférieure de cette montagne appelée le Bougès; elle embrasse la plus grande partie de l'arrondissement de Florac (Lozère), et elle se subdivise elle-même en Cévenols proprement dits et en *Raïòous*. — *V.* c. m.

Le nom de Cévennes est un de ceux dont on peut le moins douter qu'il n'existât dans la langue des Gaules avant la conquête romaine; car il n'a pas en lat. ni en gr. de radical équivalent qui offre une signification applicable, condition première de tout nom propre de lieu. Le latin et le gr. l'ont pris en lui conservant sa consonnance originelle et n'y ont ajouté que la terminaison conforme à leur génie. César nomme cette chaîne *Mons Cebenna*; Pline et Lucain, *Gebenna*; Pomponius-Mela, *Gebennæ, Gebennici Montes*; Strabon, Τό Κέμμενον ὄρος, traduits par *Cemmenice, Cemmeni Montes*. Tous ces vocables sont évidemment empruntés au langage du pays, et ils appelaient les recherches des commentateurs sur leur origine. Bochard a cru en trouver la racine dans le syriaque *Gebina*, sommet d'une montagne, et ajoute qu'en hébreu *Gab* veut dire dos. Astruc

Digitized by Microsoft®

soutient que le mot vient du celtique *Kebenn,* haut d'une montagne. Dans le pays de Galles on dit encore *Eefen* pour colline. Astruc pourrait bien avoir raison.

Chabrolo, *s. f.* Framboise, fruit du framboisier, *Rubus Idæa,* Linn., ronce du mont Ida. Le framboisier, arbuste de la fam. des Rosacées, abonde dans nos montagnes et croit naturellement dans les bois. Les chèvres sont friandes de sa feuille, et c'est ce qui a valu à son fruit le nom de *Chabrolo,* dér. de *Cabro,* qu'on dit *chabro* dans les Hautes-Cévennes. — *Voy. Faragousto.*

Chabrôou, *s. m. n. pr.* d'homme. Au fém. *Chabrolo,* qu'on traduit en fr. par Chabrol et Chabrole, femme de Chabrol.

Ce nom est évidemment d'origine lang. et il signifie chevreuil dans le dialecte des Cévennes. Ici on dit *Cabrôou* en parlant de l'animal. Quant au nom propre, il arrive tout formé du pays où il a été imaginé et on a dû le respecter dans sa prononciation. La finale est, en tous cas, la même.

Dans plusieurs articles nous avons eu occasion d'expliquer cette différence de prononciation du *ca* et du *cha :* celle-ci peut être plus celtique, celle-là est toute latine. *(Voy. lettre C.)* Le suffixe *ôou* donne aussi au mot une physionomie et un caractère qui méritent d'être remarqués. *Oou,* comme *Aou,* paraît être une contraction : il a dû sonner *O lou,* ou en lat. *Olum, Olium,* avant d'être diphthongué en *ôou,* comme *Aou* est descendu de *Al, A lou.* Le plus souvent encore il affecte le mot d'un sens diminutif, comme le faisait la désinence latine *olus, a, um,* nous en citerons des exemples nombreux. Ses analogies en noms d'hommes et de lieux se signalent par les influences ethniques qui ont pesé sur la finale et la traduisent : au Midi *Cabróou* ou *Chabróou* représentés par Cabrol ou Chabrol, sont au Centre ou au Nord Chevreau, Chreveul, Chevreuil. — *Voy. Oou* suffixe.

Chabuscla, *v.* Flamber ; passer à la flamme; échauder ; tremper rapidement dans l'eau bouillante. C'est le même mot que *Uscla,* sauf que ce dernier se borne à la première partie de la définition, et ne convient pas à la dernière. La syllabe *Chab* qui précède celui-ci ne peut étymologiquement s'expliquer qu'en l'interprétant par *Chab,* dialecte des montagnes, *Cab, cap,* extrémité, sommet, et *Uscla,* brûler l'extrémité, la superficie.

Chacun, chacuno, *pron. indéfini.* Chacun, chacune.

Ce mot, qui se disait autrefois et se dit même encore *Cadun,* semble formé des deux mots *ca* et *d'un,* un par tête, tête d'un. Le fr. aurait alors la même origine, ou aurait pris la sienne dans notre idiome. Mais n'est-il pas plutôt une corruption du lat. *Quisque,* encore reconnaissable, quoiqu'il ait bien changé en route?

Chadénédo, *s. f.,* ou **Cadénédo.** Lieu, champ planté de cades ou genévriers.

La variante que nous donnons après Sauvages est peu usitée. La manière dont nous le prononçons et la forme dans laquelle il a passé dans notre dialecte et a servi de base à la composition de noms propres d'homme et de lieu, démontrent clairement que le mot est emprunté aux Hautes-Cévennes ou au Vivarais. S'il eût pris naissance ici, on eût dit et on dirait *Cadénédo,* comme l'on dit *Cadéné* de plusieurs quartiers de terrain, ainsi nommés dans les cadastres, et qui ont la même racine, le cade.

Chafaré, *s. m.* Bruit; tapage; tintamarre; grabuge. — *Méno un for chafaré,* il fait grand tapage.

Chafre, *s. m.* Pierre à aiguiser, sorte de grès fin et tendre dont on se sert pour aiguiser à sec les faucilles, les serpes et serpettes. La queux des faucheurs n'a pas la même forme ni la même nature; elle est d'un grès beaucoup plus dur, aussi s'appelle-t-elle *pèïro dé daïo* et non point *chafre,* malgré l'autorité de Sauvages. — *Cara coumo un chafre,* enflé, bouffi d'embonpoint ou d'importance ; au prop. ou au fig.

Chagrin, *s. m.* Chagrin; affliction ; peine morale; humeur; dépit; colère.

Des étymologistes le disent dérivé de l'arabe *Chakrain,* malheureux, pénétré de douleur; d'autres du fr. *Aigrir,* et remarquent que dans certains endroits, on dit *aigrain* pour *chagrin.*

Chagrina, *v.* Chagriner; donner, causer du chagrin; tourmenter, inquiéter.

Chaïne, *s. m.,* ou **Rouve.** Chêne blanc, *Quercus robur,* Linn., arbre de la fam. des Amentacées. « Le chêne, a dit Loiseleur de Long-Champ, domine en roi parmi les arbres de l'Europe; c'est le plus beau comme le plus robuste des habitants de nos forêts; c'est son image qui s'offre d'abord à la poésie quand elle veut peindre la force qui résiste, comme celle du lion pour exprimer la force qui agit. »

Chaïne et *Rouve,* dans l'usage ordinaire, sont parfaitement synonymes; dans le langage technique, le *Chaïne* est le mot générique pour toute espèce de chêne blanc ; le *Rouve* est le robre ou rouvre, espèce dont le bois est rouge en dedans et la feuille cotonneuse en dessous; il est plus flexible, moins cassant, plus imperméable : aussi est-il plus difficile à fendre et à équarrir, comme bois de service, à cause de ses fibres fortes et entrelacées ; il brûle mal au feu, où il noircit sans donner de la braise. — *Voy. Rouve.*

On trouvera sur l'étym. du mot et sur sa formation quelques éclaircissements au mot *Cassagno.*

Chaïné, *s. m.* Genette, espèce de chat sauvage, *Vivera ginetta,* Linn., mammifère onguiculé de la fam. des Carnivores.

La genette, la fouine, dit Sauvages au mot *Chaïné ;* ce n'est pourtant pas la même chose, bien qu'il y ait quelque analogie dans les habitudes des deux animaux. Du reste la description qu'il en donne s'applique assez bien à la première et nullement à la seconde ; le *Chaïné* n'est donc pas la fouine.

Il est tout simple de faire venir le mot de genette; en rendant dure la prononciation du *g (dge* ou *tge)* on atteint

Digitized by Microsoft®

à peu près celle du *ch* suivi d'une voyelle ; dès lors *Chaïné* ou genette sont le même vocable, le *Chaïné* est en effet la genette commune. La description d'ailleurs se rapporte exactement au *Chaïné*, qui n'est pas rare dans notre pays : pelage gris, agréablement tacheté de brun ou de noir; ces taches, tantôt rondes, tantôt oblongues; la queue aussi longue que le corps, annelée de noir; le museau noirâtre; des taches blanches aux sourcils, aux joues et de chaque côté du bout du nez. Cet animal laisse échapper une forte odeur de musc, ce qui l'a fait classer dans un sous-genre de civettes. Cette propriété lui est commune avec la hyène, dont le pelage présenterait avec le sien quelque ressemblance, la même distance que celle entre le chat et le tigre. Le *Chaïné* se prive vite en domesticité; on le dresse pour la chasse aux rats; aussi lui donne-t-on quelquefois le nom de chat de Constantinople. Il est probable que dans nos contrées on le confond souvent avec le chat sauvage, quoique celui-ci soit un autre animal.

Chalo, *s. m.* Châle, schall. — Encore un de ces mots que la mode a importés du fr. Il ne saurait rester étranger au lang. aujourd'hui que le châle, qui n'était pas dans le costume national, est descendu aux classes populaires.

Chamas, *s. m.* Gros tison allumé. On s'en sert l'hiver à la campagne pour s'éclairer au sortir de la veillée : c'est la torche de pin des montagnards écossais.

Dér. du gr. Κάμαξ, pieu, échalas.

Chamboù, *s. m., n. pr.* d'homme et de lieu. Chambon, c'est-à-dire bon champ.

La moyenne latinité a fait passer le mot au roman, qui l'a transmis au lang. et au fr. Du Cange cite un ancien titre qui en fait foi : *Cambo, terra arabilis quam rustici Cambonam vocant. Cambo*, latin et roman, *Camboù* et *Chamboù*, lang., signifient donc une terre en culture. Et remarquons, en passant, que le *campus* lat. ne s'est conservé dans nos dialectes qu'avec l'addition d'une épithète ; *camp* ni *champ* seuls ne sont pas du pur lang. mais du fr. véritable, bien que *ficha soun can* soit toléré et usité.

Le vocable qualifié s'est fort répandu, d'abord en se tenant dans la généralité, puis en spécialisant ce qu'il voulait mieux caractériser. Les champs arables, c'est-à-dire en plaine, étant fort rares, étaient par suite hautement prisés dans un pays aussi montagneux et escarpé que les Cévennes, à cause de la facilité de leur culture, et en second lieu, parce que toujours placés au pied des montagnes, ils recevaient les alluvions que les pluies et les inondations y charriaient. C'est pour cela que ces noms sont plus multipliés dans les contrées hautes. On compterait, dans le seul département du Gard, plus de quinze localités, communes ou hameaux, dont les désignations varient du simple au diminutif, de *Cambò, Camboù*, Cambon, *lous Camboùs, Chamboù*, Chambon, à *Cambouné, Chambouné*, Chambonnet, *Chambounas*, toutes formées du lat. *Campus bonus*.

Cette appellation donnée d'abord aux terres dont nous venons de parler, s'étendit ensuite aux maisons, aux hameaux et villages qui se formèrent dans leur voisinage fertile. Du sol à l'homme qui le cultive la transition fut aisée et naturelle. De ce nom pris pour racine il s'en forma mille autres, qui, à la qualification générale existante, en ajoutèrent une autre caractéristique, ou bien, sur le primitif *Campus*, appliquèrent une particularité significative. Ainsi les noms propres de lieux et d'hommes : *Chambourédoun*, Chamboredon, champs en plaine et de forme ronde; *Chambou-rigâou*, Chamborigaud, plaine arrosée, *campus-irriguus ; Chamboverno*, Chambovernes, plaine verdoyante ou plantée de vernes. Et dans la seconde catégorie : *Cambargnè*, Chambarnier, commune de Méjanes-le-Clap, terre en vasselage; *Camboulan*, commune de Saint-Marcel et de Saint-Martial, champ servant de limite; *Canférén*, commune de Bernis, champ fertile; *Chamclâou*, Chamelaux, commune de Sainte-Cécile-d'Andorge, *Mansus de Clauso-Claustri*, enclos du cloître; *Champclâousoù*, Champclauson, commune de la Grand'Combe, *de campo clauso*, champ fermé; *Champâourous*, Champorus, commune de Génolhac, champ venteux, qui a un dim. dans *Champâouriôou*, Champauriol, commune de Laval, de la Rouvière et de Montmirat; *Camfigoùs*, Camphigoux, commune de Soustelle, *campus fici*, champ planté de figuiers; *Camplagnè*, champ en plateau; *Campêïrigoùs*, commune de la Calmette, champ pierreux; *Campméjè*, commune de Saint-Jean-du-Pin ; *Camp-méjan*, commune du Caylar, *campus meianus*, champ moyen ou mitoyen; *Canrédoun*, Campredon, commune de Nimes, de Langlade, de Sumène, de Valleraugue, *campus rotundus*, champ arrondi ; *Camrîou*, Camprieux, commune de Saint-Sauveur-des-Pourcils, *campus rivus*, champ près d'un ruisseau; *Campsèvi*, commune d'Arre, champ ensemencé; *Camplong, Camviél*, etc. Il n'est pas nécessaire d'insister sur d'autres dénominations dans lesquelles est intervenu le nom du propriétaire, qui ont aussi la même racine et se sont formées avec le mot *campus*, traduit par *cam* ou *champ*, comme *Camartì*, Campmartin; Changarnier; Champ-Bernard; Champ-Bertin; Champ du Four; Champ du Roussin, etc., etc., qui n'ont pas besoin d'explications.

Chambourdo, *s. f.* Péj. *Chambourdasso.* Chambrière; servante épaisse et grossière ; maritorne.

Corr. de *Chambriëïro*, emportant une idée de mépris ou de ridicule.

Chambranle, *s. m.* Ce mot ne signifie pas chambranle, cadre en pierre ou en bois d'une porte, mais une longue règle de maçon. Ce technique est-il une imitation du français? Cela paraît naturel, et cependant il n'existe aucune relation, aucune similitude entre les deux significations.

Chambre, *s. m.* Écrevisse de rivière, *Cancea astacus*, Linn. Crustacé de l'ordre des Astacoïdes.

Le nom de *Chambre* est usité à quelques lieues d'Alais, au levant, dans le canton de Saint-Ambroix, surtout aux bords de la fontaine d'Arlinde qui en fournit beaucoup. Ailleurs on se sert du mot *Escarabisse*. — *V.* c. m.

Digitized by Microsoft®

Chambre paraît une corruption, une variante de *chancre,* qui traduit le lat. *cancer,* cancre, écrevisse; signe du Cancer. On l'a fait aussi dér. du lat. *Carabus,* m. sign., ou de l'allem. *Crebs.* En ital. *Gambero* et *Granchio;* en esp. *Cangréjo.*

Chambrièïro, *s. f.* Femme de chambre, et par ext. servante, n'importe la nature de son service. — *Faï coumo la chambrièïro dé Pilato,* c'est-à-dire elle va fort au delà de ce qu'on lui commande. *Las chambrièïros n'an qu'un mâou, disou lou sécrè dé l'oustâou,* prvb., les domestiques n'ont qu'un défaut, c'est de dire les secrets de la maison.

L'anjounénquo chambrièïro, l'angélique servante, a dit La Fare de la sœur de charité, servante des pauvres.

Chambrièïro, s. f. Trépied pour soutenir la poêle sur le feu; quelquefois cet outil est une anse en fer et sans pied qu'on suspend à la crémaillère.

Dér. de *Cambro,* qu'on dit *Chambra* chez les Raïols et les Vivarais.

Champouïrâou, *s. m., n. pr.* Champoiral, traduit le fr. sans autre façon. Il vient sans doute du lat. *Campus emporii,* champ de marché ou de foire.

Chancre, *s. m.* Chancre; ulcère; aphthe; petit bouton transparent et douloureux qui vient à la bouche des hommes et des animaux, surtout chez les enfants à la mamelle quand ils tètent un lait échauffé et vicié. — *Aquò's un chancre,* dit-on d'un importun opiniâtre et dont on ne peut se débarrasser.

Dér. du lat. *Cancer,* m. sign.

Chanifès, *s. m.* Malaise; inquiétude vague; cauchemar éveillé, ce que Mme de Sévigné appelait un dragon.

Corr. du lat. *Carnifex,* bourreau.

Chanja, *v.* Changer, échanger; quitter une chose pour en prendre une autre; céder une chose pour une autre; substituer; passer d'un état à un autre; déménager, prendre un autre logis; permuter. — *Sé chanja,* changer de logement; changer de vêtement, prendre ses habits de dimanche. — *Aï chanja dé las quatre,* mes vers à soie sont sortis de quatrième maladie ou mue. *Ma grano a chanja,* ma graine de vers à soie a changé de couleur; elle devient blanchâtre vingt-quatre heures avant d'éclore. *Es bièn chanja,* la maladie l'a changé, pâli, amaigri. *La luno chanjo aquèste souèr,* la lune prend ce soir un nouveau quartier. *Mé vôou chanja,* je vais changer de linge, d'habillement. *Vous sès chanja,* vous avez changé de logement.

Dér. de l'ital. *Cambiare,* m. sign.

Chanjaïre, aïro, *adj.* Changeant; inconstant; qui aime à changer; qui change aisément; d'humeur mobile.

Chanjamèn, *s. m.* Changement; passage d'un état à un autre; mutation.

Chanje, *s. m.* Intérêt d'un capital. — *Amaï qué mé pague soun change,* pourvu qu'il me paie les intérêts. *Métre dou chanje,* placer de l'argent à intérêt.

Chanjur, *s. m.* Changeur; prêteur sur gage; banquier. — *Pago coumo un chanjur,* il paie comptant, très-exactement.

Chantiè, *s. m.* Chantier; grand emplacement à ciel découvert où l'on emmagasine des bois. Par extension, emplacement où un certain nombre d'ouvriers travaillent, n'importe à quel ouvrage; réunion d'ouvriers travaillant de concert sous l'inspection d'un piqueur pour les ouvrages d'art, ou d'un *baïle,* pour les travaux des champs.

Dér. de la bass. lat. *Cantherius,* m. sign.

Châoucha, *v.* Patrouiller; marcher dans la boue, dans un gâchis; fouler aux pieds quelque matière mouillée ou onctueuse; fouler aux pieds une personne. — *La fachignèïro l'a châoucha,* la sorcière lui a posé sur l'estomac, il a eu le cauchemar. *Aï châoucha tout lou long dé la carièïro,* j'ai patrouillé dans toute la longueur de la rue.

Ce mot est le même que *Câouca* dans quelques-unes de ses acceptions; il a la même origine du lat. *Calcare.*

Châouchimèïo, *s. f.,* ou **Chichoumèïo.** Itipopée; mélange de plusieurs vins; ragoût sale et grossier; salmigondis de viande; galimafrée.

Châoucholo, *s. f.* Soupe au vin; tranches de pain trempé dans le vin.

Châouchouïa, *v. fréq.* de *Châoucha.* Patrouiller; tripoter; remuer ou marcher dans un bourbier épais ou dans un liquide malpropre.

Châouchouïaïre, aïro, *adj.* Qui aime à patrouiller, au pr. et au fig. tripotier, qui aime à se mêler de ce qui ne le regarde pas, à mettre salement les doigts dans une sale affaire.

Châoucho-vièïo, phr. faite. Le cauchemar, l'incube. La superstition populaire attribue ce malaise à la pression d'un démon sous la forme d'une vieille femme qui pèse sur la poitrine.

Châouma, *v.* Chômer; se reposer, rester oisif. Se dit particulièrement du bétail qui cherche l'ombre et y dort sans manger quand la chaleur commence à se faire sentir. Les brebis, au lieu de chercher l'air dans ce cas, se tiennent pressées les unes contre les autres et placent leurs têtes les unes sous les autres, pour les mettre à l'ombre.

Dér. probablement de *Câou,* chaud, qui se dit *châou* dans quelques localités. Cette origine peut bien avoir servi au fr. chômer, quoique certains glossateurs, qui ne veulent pas que le fr. puisse être redevable au lang., prétendent le faire dériver de l'allem. *Saumen;* s'arrêter, négliger. Le lang. *Châouma* et le fr. chômer, qui sont évidemment le même mot, paraissent plutôt tous deux venir du gr. Καῦμα, chaleur étouffante, et la preuve, c'est que *châoumasso,* à qui l'on ne peut contester le droit de consanguinité avec ces deux infinitifs, ne signifie autre chose que grande chaleur, figurant là en superlatif d'un positif perdu, qui devait être *châoume,* traduction littérale du gr. Καῦμα, et qui est devenu la racine de *châouma* et de chômer.

Châoumadis, *s. m.* Temps chaud et lourd, qui invite à la paresse.

Châoumadoù, *s. m.* Lieu choisi par les bergers pour faire chômer le bétail; endroit propice et commode pour cet acte.

Digitized by Microsoft®

Châoumasso, *s. f.* Chaleur lourde, étouffante et mate, sans un souffle d'air.

Voy. Châouma pour l'étym.

Châoupi, *v.* Fouler aux pieds; trépigner avec les pieds, particulièrement un végétal quelconque.

Il a sa racine dans le lat. *Calx*, plante des pieds, chaussure, qui a fait *calcare*.

Châourì, *s. m.* Sabbat des sorciers, leur assemblée nocturne. — *Aou châourì!* allez au diable! *Manjarié lou diable amaï lou châourì*, prvb., il avalerait le diable et ses cornes.

Dans l'étym. de ce mot pourrait-on découvrir dans la syllabe *Châou* ou *câou*, chaleur, quelque allusion à la chaleur infernale, ou bien peut-être une contraction ou inversion du mot *châou-ma*, parce que ces prétendues réunions se tenaient le jour du sabbat, jour de repos des Juifs, jour de chômage? Ce ne sont là que des conjectures très-hasardées.

Châourima, *v.* Faire blanchir des légumes dans l'eau bouillante; mitonner; flétrir par la chaleur ou la sécheresse.

Châouta (Sé), *v.* Se soucier; s'inquiéter, s'embarrasser. — *M'én châoute coumo dé mous viéls souïès*, j'en fais cas comme de mes vieux souliers. *Qudou s'én châouto?* qui donc s'en soucie? *N'a pas l'air dé s'én châouta gaïre*, il n'a pas l'air de s'en inquiéter beaucoup.

Dér. du lat. *Calere*, désirer ardemment.

Chapélé, *s. m.* Chaperon, couronne de mariée. Symbole de virginité qui, dans le principe, était un petit chapeau.

Chapélé, *s. m.* Chapelet; grains enfilés, sur chacun desquels on dit un *Ave Maria*, à chaque dizaine se trouve un grain plus gros sur lequel on récite un *Pater*.

Le chapelet se nommait dans l'origine couronne de la Vierge; de ce rapprochement de couronne avec petit chapeau est tiré le nom.

Chapélé se dit aussi de plusieurs choses enfilées les unes à côté des autres.

Chapla, *v.* Hacher; couper menu, en très-petits morceaux; briser en éclats; dépecer. — *Lou michan tén a tout chapla*, la grêle a tout haché.

La bass. lat. disait avec la même sign. *Capulare*. Champollion pense que ce mot est celtique, et le P. Puget qu'il pourrait bien venir de l'hébreu *Kapad*, couper.

Chapladis, *s. m.* Abattis; débris de choses brisées ou cassées; chablis d'arbres par l'orage ou la cognée des bûcherons.

Chaplun, *s. m.* Menus débris; copeaux de bois menuisé à la hache; épluchure des légumes; chapelure de pain dont la croûte est pilée; recoupes de la pierre de taille.

Chaquo, *adj.* des deux genres. Chaque; sert à désigner tout individu de même espèce; toute chose individuelle de même nature. — *Chaquo moucèl*, chaque morceau; *chaquo fés*, chaque fois.

Chara, *v.* Gronder; faire des reproches de supérieur à inférieur.

En ital. *Ciarlare* signifie babiller, causer; Sauvages même donne à *Chara* cette acception, que nous croyons erronée. Cependant, quoique les deux mots aient un sens différent, ils paraissent sortir d'une même origine.

Charado, *s. f.* Gronderie; réprimande; mercuriale; en style fam. un savon.

Charaïre, aïro, *adj.* Grondeur; qui n'est content de rien, d'humeur grondeuse; qui poursuit toujours de reproches.

Charavarì, *s. m.* Charivari; concert ridicule avec accompagnement de poêles, chaudrons, sonnettes et cris, souvent avec chanson de circonstance, dont on régale les mariages des veufs et des veuves; plus généralement criérie, bruit tumultueux, querelle populaire. Cependant les charivaris politiques ne sont pas du ressort de l'idiome.

Dér. du gr. Καρηβαρεία, pesanteur de tête, migraine, parce que c'est l'effet produit par cette cacophonie, surtout sur celle des mariés.

Charcutarié, *s. f.* Charcuterie, magasin, boutique de viandes de porc.

Ce mot, ainsi que son correspondant fr., est formé de chair et de cuite, parce qu'autrefois surtout on débitait dans la *charcutarié* toute espèce de chair de porc cuite.

Charcutié, **tiéïro**, *s.* et *adj.* Charcutier, charcutière, qui vend de la chair de cochon crue ou cuite, fraîche ou salée.

Charfièl, *s. m.* Cerfeuil, *Scandix cerefolium*, Linn., plante de la fam. des Ombellifères, potagère, indigène du Midi, cultivée pour l'usage de la cuisine.

Dér. du lat. *Chærofolium*, qui vient de deux mots gr., Χαίρω, je me réjouis, et Φύλλον, feuille, à cause de l'abondance de ses feuilles.

Chari, *s. m.* Char à bœufs; charriot. Ce mot, en lang., est consacré aux seules voitures traînées par les bœufs; toute autre voiture différemment attelée ne prend point ce nom. — *Métre lou chari davan lous biéous*, mettre la charrue avant les bœufs.

Lou chari se dit pour le charriot de David, la grande Ourse, constellation.

Dér. du lat. *Carrus*, ou plutôt du celt. *karr*, disent les étymologistes, d'où l'allem. *karr*, char, charrette.

Chariado, *s f.* Charge ou contenu d'un *chari*. On dit *uno chariado dé mounde*, n'importe dans quelle voiture ils soient transportés, et même aujourd'hui quand il s'agit de wagons du chemin de fer : toute une charretée de monde.

Charita, *s. f.* Charité, amour de Dieu et du prochain; plus usité dans le sens de aumône. — *Prémiérro charita coumenço pér sé*, charité bien ordonnée commence par soi-même. *Démanda la charita*, demander l'aumône. *Fasès-mé, douna-mé la charita dou noun dé Diou*, faites l'aumône, donnez-moi la charité au nom de Dieu.

Dér. du lat. *Caritas*.

Digitized by Microsoft ®

Charitable, blo, *adj.* Charitable ; aumônier, qui aime à faire la charité, l'aumône ; qui a l'amour de son prochain.

Charlatan, *s. m.* Charlatan ; marchand d'orviétan, vendeur de drogues sur les places publiques ; hâbleur, vantard. — *Vèngues pas faïre aïcì dè toun charlatan,* ne viens pas ici nous conter des sornettes, des hâbleries.

Dér. de l'ital. *Ciarlare,* babiller. Il est bien fort, comme nous l'avons vu quelque part, de le faire venir du celte *Charlataria,* bavardage.

Charlò, *s. m.* Courlis, courlis commun ; grand courlis cendré ; *Scolopax arcuata,* Linn. Oiseau de l'ordre des Echassiers et de la fam. des Ténuirostres. Ce courlis, qui peut atteindre deux pieds de longueur, vit sédentaire dans notre département. *Charlò* s'applique aussi au petit courlis ou corlieu, *Scolopax phæopus,* Linn., espèce plus petite et que nous n'avons guère que de passage.

Charnègou, *s. m.* Acariâtre ; difficile à vivre ; hargneux ; bourru. — *Voy. Rébroussiè.*

Sauvages prétend que c'est le nom que l'on donne à une espèce de chiens métis, engendrés de deux espèces différentes et qui sont toujours hargneux. D'après cette donnée, on pourrait supposer que *Charnègou* serait formé de *chi* et de *arnégou,* chien hargneux. Ce dernier mot à son tour, suivant certains auteurs, viendrait de *Hernieux,* vieux mot qui veut dire atteint de hernie, parce que cette infirmité rend hypocondriaque. — *Voy. Ernugou.*

Charoun, *s. m.* Charron, qui fabrique et vend les charrues, charrettes et voitures, et tout ce qui les concerne.

Dér. du lat. *Carrus,* char.

Charpa, *v.* Gronder ; grogner ; faire des reproches ; quereller ; crier après quelqu'un ; se fâcher.

Ce mot et celui de *Chara,* qui ont beaucoup d'analogie, sont indifféremment employés dans notre dialecte. Au-dessous et à l'orient d'Alais, on dit de préférence *Charpa ;* à Alais et au-dessus on aime mieux *Chara.* Cependant il peut y avoir quelque différence dans l'acception : *Chara* signifie plus proprement gronder quelqu'un, et *Charpa,* grogner, se plaindre de tout, n'être content de rien.

Dér. du lat. *Carpi, carpor,* être tourmenté, affligé.

Charpado, *s. f.* — *Voy. Charado,* m. sign.

Charpaïre, aïro, *adj.* — *Voy. Charaïre.*

Charpigna (sè), *v. fréq.* Se chercher noise ; se picoter ; se quereller. — *Voy. Capigna.*

Charpinoûs, ouso, *adj.* Rabougri. Se dit d'un arbre plein de chicots, hérissé de pointes et d'ergots.

Dér. de *Charpìs.*

Charpìs, *s. m.* Charpie, filament de linge usé pour mettre sur les plaies ; menus scions morts d'un arbre qu'on élague.

Charqua, *v.* Inquiéter ; molester ; importuner ; chercher noise. — *Aquél afaïre mé charquo,* cette affaire me tourmente.

Dér. du lat. *Calcare,* fouler aux pieds, éperonner.

Charquaïre, aïro, *adj.* Importun ; querelleur ; brouillon, qui tourmente sans répit.

Charuro, *s. f.* Charrue.

Ce mot, que le lang. a emprunté au fr. en lui faisant subir la petite inversion qui est dans ses habitudes, n'était pas connu autrefois où l'on ne labourait guère qu'à l'araire. La grande culture s'étant davantage impatronisée dans le pays, il a fallu distinguer par un technique les diverses espèces d'outils aratoires.

Chasso, *s. f.* Mèche d'un fouet, ficelle déliée placée au bout du fouet pour le faire claquer ; grand coup de fouet bien appliqué.

Chatisiè, isièïro, *adj.* Qui aime à faire des niches, à jouer un mauvais tour.

Chatiso, *s. f.* Niche grossière ou indécente ; mauvais tour, mauvaise plaisanterie.

Ce mot est-il une corruption du fr. sottise, ou bien vient-il d'un vieux mot lang. *Chatoù,* fripon ?

Chi, *s. m.* Dim. *Chiné ;* péj. *Chinas.* Chien, *Canis familiaris,* Linn., mammifère onguiculé de la fam. des Carnivores. Au fig. avare, pince-maille. — *Un chi régardo bén un avésque, amaï lì lèvo pas lou capèl,* un chien regarde un évêque sans le saluer, répond-on à quelqu'un qui se fâche de ce qu'on le fixe. *Mountè lou chi japo, y a quicon dé travès,* prvb. qui répond à celui-ci : il n'y a pas de fumée sans feu. *Chi canar,* chien barbet, caniche. *Chi brégoùs a l'âourëïo vérménouso,* prvb., chien hargneux a l'oreille déchirée. *Quâou aïmo Martì, aïmo soun chi,* prvb., qui m'aime aime mon chien. *Dâou tén qué lou chi pisso, la lèbre fu,* prvb., du temps que le chien pisse, le lièvre s'enfuit ; c'est-à-dire : il ne faut pas laisser perdre l'occasion quand on la tient. *Es tro chi pér aquò,* il est trop avare pour cela.

Chi est aussi le nom d'une brouette sans roue, dont on se servait autrefois pour sortir le charbon de la galerie dans nos houillères, et encore de la pièce de fer adaptée à la platine d'une arme à feu, mue par un ressort, autrefois portant la pierre, aujourd'hui en forme de marteau creux pour écraser la capsule ; en fr. chien.

Dér. du gr. Κύων, Κυνός, m. sign.

Chibâouqua, *v.* Chevaucher ; aller à cheval ; par métaphore, il se dit de deux objets qui devraient être assemblés et dont l'un dépasse ou surmonte l'autre.

Dér. du lat. *Caballus,* cheval.

Chicana, *v.* Tricher au jeu ; chicaner ; ergoter ; pointiller ; chercher un procès de chicane ; chercher noise.

On fait venir ce mot du gr. Σικανος, Sicilien, fourbe, fripon, ou de Σιχχὸς, difficile à vivre, morose.

Chicanaïre, aïro, *adj.* Tricheur ; chicaneur ; chicanier ; qui cherche chicane, qui fait de mauvaises querelles.

Chicanèto, *adj.* des deux genres. Chicanier, tricheur ; technique du tricheur au jeu.

Chicano, *s. f.* Tricherie ; chicane ; procédure artificieuse ; subtilité captieuse ; contestation mal fondée.

Chichoumèïo, *s. f.* — *Voy. Châouchimèïo.*

Chicouta, *v.* Entailler une pièce de bois pour mieux

Digitized by Microsoft ®

faire prendre l'enduit de plâtre ou de mortier; la rendre raboteuse en hachant la surface. Au fig. persécuter; importuner; vétiller; contrarier; impatienter.

Chicoutaïre, aïro, *adj.* Importun; tatillon; inquiétant; qui prend plaisir à vous dire des choses fâcheuses.

Chifra, *v.* Chiffrer; calculer par le moyen des chiffres, la plume ou le crayon à la main.

Chifro, *s. f.* Chiffre, caractère représentant les nombres; calcul; arithmétique. — *Counouï bièn la chifro,* il est bon calculateur; il connaît son arithmétique. *Aprén la chifro,* il étudie l'arithmétique. *Un quatré dé chifro,* un quatre de chiffre.

Dér. de l'hébreu *Siphr,* compter. En arabe *Saphar,* écriture; livre; en ital. *Cifera,* chiffre

Chifrur, urdo, *adj.* Chiffreur; calculateur; arithméticien, même mathématicien.

Chignèïro, *s. f.* Chenil, lieu où l'on renferme les chiens de chasse; loge à chien. Par ext. mauvais gîte; taudis; lit mal étoffé et en désordre; lit de chien.

Formé de *Chi,* chien, et du suffixe collectif *ièïro.*

Chignoun, *s. m.* Chignon, derrière du cou; cheveux relevés en nattes par derrière et se montrant en dessous de la cornette. Par ext. les cheveux et même le crâne.

Dér. du fr. *Chaîne.*

Chima, *v.* Boire à petits coups, lentement, avec sensualité; siroter en gourmet.

Dér. du gr. Χυμός, suc, ou Κῦμα, flot, liquide.

Chimara, *v.* Barbouiller du papier, charbonner une muraille; chamarrer; griffonner en écrivant.

Chimaraduro, *s. f.* Barbouillage; griffonnage; trait vague de plume ou de charbon sur une surface blanche.

Chimaraïre, aïro, *adj.* Barbouilleur; griffonneur de papier.

Chimarage, *s. m.* Griffonnage, écriture ou signature mal formée et salement conduite.

Chinarédo, *s. f.* Meute; troupe de chiens, telle que celle qui suit une femelle en humeur. Au fig. bande de gens mal famés, dévergondés.

Dér. de *Chi,* chien, avec le suffixe collectif *édo.*

Chinchourlo, *s. f.* Ortolan, *Emberiza hortulanus,* Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Conirostres, au plumage jaune et brun, dont la chair est très-délicate.

On nomme encore ainsi le Verdier ou Bruant, Bruant commun, jaune, *Emberiza citrinella,* Linn., oiseau de la même famille que l'ortolan. Le mâle a la tête, les joues et la gorge d'un jaune fort éclatant, et la partie supérieure du cou olivâtre.

Chinfounïo, *s. f.* Bruit fatigant et répété; importunité incessante; conduite et démarches déplaisantes.

Corr. du fr. symphonie, dont on prend le sens en antiphrase.

Chin-nanano. Onomatopée intraduisible. Les gamins ont trouvé cette onomatopée pour rendre le son des cymbales et de la grosse caisse, que l'on frappait jadis à tour de bras d'un côté, pendant que de l'autre, en caressant avec un petit balai, ce qu'en terme de métier on appelle le timbre, on formait une espèce d'écho au bruit principal. Ils cherchèrent donc à imiter de la voix la combinaison de ces divers sons, et ils dirent : *Boum! boum! Chin-nanano!* Un mot était créé. Pour les enfants qui aiment le tapage, le *chin-nanano,* qui l'exprime surtout, représente et dénomme toujours toute musique militaire.

Chino, *s. f.* Chienne, femelle du chien. Au fig. avaricieuse. — *Voy. Chi.*

Chîou-chîou! Onomatopée du cri de certains oiseaux piailleurs; pipi de ces oiseaux et des jeunes poussins.

Chipouta, *v.* Chipoter; vétiller; lanterner; marchander; chicaner sur une vétille; gâcher un ouvrage, le gâter.

Dér. de *Chi, chiqué,* peu, avec l'action verbale, ou du verbe lat. *Possum.*

Chipoutaïro, aïro, *adj.* Chipotier; qui vétille; qui marchande trop.

Chipoutoûs, ouso, *adj.* Chipotier; vétilleur d'habitude; barguigneur; processif; chicanier.

Chiqua, *v.* Chiquer; mâcher du tabac. Par ext. manger et boire.

Chiqué, *s. m.,* ou **Souqué.** Morceau de viande qu'on donne à la boucherie de surplus au poids livré; en fr. réjouissance; tout supplément à un marché fait; petit coup de vin. — *A soissanto ans amaï lou chiqué,* il a la soixantaine et quelque chose par-dessus, et le pouce.

Dér. de l'esp. *Chico, chica,* petit, petite. On soutient que le gaulois aurait pu fournir l'étym. : il avait *Chic* pour dire petit morceau, parcelle, finesse, subtilité, chicane, qui pourrait bien venir aussi de là. — *Voy. Souqué.*

Chiquo, *s. f.* Chique, pelotte de tabac qu'on mâche; soie de qualité inférieure, faite avec le rebut de cocons tels que les fondus et les peaux. — *Voy. Foundu* et *Pèl.*

Chiquo (Faïre) phr. faite. Sorte d'onomatopée du bruit que fait le chien d'un fusil en s'abattant à vide, c'est-à-dire sans que l'amorce prenne feu; faire fausse queue au billard. — *Moun fusil a fa chiquo,* mon fusil a raté. Cette expression s'emploie même au fig. pour signifier l'avortement d'une entreprise dont on attendait beaucoup et annoncée pompeusement d'avance.

Chivaïè, *s. m.* Chevalier.

Avant 1789, dans les familles nobles, quelle que fût la qualité du chef, on donnait ce titre au puîné de la maison, et cela dès son enfance. Aussi les nourrices et les bonnes, suivant l'usage invariable des dim., les appelaient *Chivaïèïré.* Aujourd'hui personne ne s'intitule plus chevalier; les puînés prennent le titre immédiatement inférieur à celui de l'aîné et on épuise la série jusqu'au dernier. C'est plus commode, et si innocent d'ailleurs, que personne ne songe à s'en fâcher, pas même une loi récente dont les susceptibilités ne prêtent plus qu'à rire et tombent en désuétude! Voyez plutôt les lettres de faire-part, cartes de visite et pan-

Digitized by Microsoft ®

nonceaux armoriés. Quant au titre de *Chivaïè,* par lequel on distinguait aussi les anciens militaires, il était donné aux chevaliers de Saint-Louis et précédait simplement le nom de famille; mais cet ordre du mérite militaire est presque éteint aujourd'hui, et celui qui le remplace, en s'étendant au civil, avec la profusion qu'on lui connait, s'il a maintenu dans l'idiome le mot *Chivaïè,* et même son dim. *Chivaïèiré,* ne l'a fait, hélas! qu'au préjudice de son acception ancienne; car le peuple le rend souvent synonyme d'intrigant.

Chival, *s. m.* Dim. *Chivalé;* péjor. *Chivalas.* Cheval, *Equus caballus,* Linn., mammifère de la fam. des Solipèdes, animal domestique. — *Chival dé carrosso,* homme brutal et grossier, ou simplement *chival,* au fig. homme dur, robuste, laborieux. *Chival dé troumpéto,* bon cheval de trompette; personne qui ne craint pas le bruit, que les menaces n'effraient pas. *D'à chival,* à cheval, à califourchon. *Mounta d'à chival sus la fénèstro,* enjamber à califourchon l'appui d'une fenêtre.

Dans quelques dialectes, *al* final se convertit en *dou,* on dit *chivdou.*

Cavalò, dim. comme *Chivalé,* indique la jeunesse de l'animal, sa petite taille, mais avec un sens moins restreint peut-être; c'est une bonne petite bête bien roulée, qu'il désigne.

Dér. du lat. *Caballus.*

Chivalé, *s. m.* Danse du chevalet ou du petit cheval, en usage dans les réjouissances publiques du Midi. Un danseur est entouré d'un cerceau sur lequel il étale une sorte de large jupe en drap qui figure une housse de cheval; au devant est ajustée une tête de cheval en carton, dont la bride est tenue par le cavalier; par derrière est fixée une véritable queue de cheval. Ainsi équipé, il exécute une sorte de danse de caractère appropriée à la circonstance et qui imite les gambades d'un cheval, la housse fort longue empêchant d'ailleurs qu'on ne s'aperçoive trop qu'il ne marche que sur deux jambes; l'illusion est parfaite. Huit danseurs ou danseuses, en costume moyen-âge, distingués par des couleurs différentes par couples, exécutent autour du centaure danseur des rondes et des passes variées et entrelacées, tandis qu'un neuvième danseur, à reculons devant la tête de l'animal, lui présente des dragées pour avoine dans un tambour de basque.

Cette danse, à peu près nationale dans le Midi, rappelle celle des jeux de la Fête-Dieu, à Aix, en Provence, connue sous le nom de *Chivdou-frus,* chevaux fringants. Elle est passée de mode de nos jours; sa dernière représentation a eu lieu, à Alais, en l'honneur de la naissance du roi de Rome. La tradition n'a conservé de tout cela que le souvenir et le nom.

Cho, *s. m.* Péjor. *Choutaras.* Hibou, hibou commun, hibou moyen-duc, *Strix otus,* Temm. Ce nom est aussi celui du petit-duc, *Strix scops,* Temm. — *Voy. Machoto, Duganèl, Tuqué.*

Le *Cho,* hibou moyen-duc, est un oiseau de proie nocturne, vivant de rats et de souris; il a 35 cent. de longueur, fauve ou jaunâtre, avec des taches allongées brunes et grisâtres, bec noir, iris des yeux jaune. Les hiboux portent deux petits bouquets de plume sur leur front, qu'ils peuvent redresser à volonté, caractère qui n'existe pas chez la chouette proprement dite; ce sont ces aigrettes, semblables à de petites cornes, qui ont fait donner au *Cho* le surnom de *banu.*

Cho, choto se prend adjectivement pour sot, borné, idiot, qui ne sait rien dire. *Cho banu* est le superlatif des défauts précédents.

Ce mot est l'onomatopée du cri de cet animal, qui est bref, accentué, triste et lugubre.

Chou, *interj.* Cri qu'on adresse aux cochons pour les appeler au dehors de leur loge, en le répétant : *Chou! chou! chou!*

En bas-breton, *Ouch* signifie porc.

Chouché, *s. m.* Nom d'amitié que les gardeuses de porcs donnent à leurs élèves et dont elles les appellent dans les champs : *tè, chouché!*

Ce mot est le dim. du précédent.

Chouès, *s. m.* Choix; option; préférence. Il n'est guère employé qu'à l'occasion des baux à ferme qui donnent à chacune des deux parties la faculté de rompre ou de conserver le bail au bout de deux, trois ou six années. — *A dous ans dé chouès,* il peut résilier au bout de deux ans.

Dér. du lat. *Colligere.*

Chouqua, *v.* Laisser tomber la tête sur la poitrine, quand le sommeil commence à gagner dans une longue veillée. — *Voy. Choura.*

Chouqué, *s. m.* Hoquet, mouvement convulsif du diaphragme.

Les glossateurs français et le Dictionnaire de Trévoux, en tête, font dériver hoquet du flamand *Hick,* malgré son peu de rapport de consonnance. L'anglais *Choked,* suffocation, aurait certes une analogie bien plus remarquable avec le fr. et le lang. à la fois; mais comment le français irait-il reconnaitre ou la paternité, ou seulement la confraternité de son frère d'Outre-Loire? Pourquoi ici ne s'en serait-il pas inspiré, ou ne pas avouer au moins qu'il a trouvé cette onomatopée en même temps que lui?

Choura, *v.* Chômer; rester dans le silence et l'engourdissement, comme les brebis qui chôment *(Voy. Châouma),* ou les lazzaronis qui se couchent au soleil, dans le *farniente.* Au fig. faire l'imbécile, le niais. Il se prend aussi pour sommeiller, être engourdi, rêver creux. Toutes ces acceptions se ressemblent; cachent-elles au fond une origine commune avec *Châouma,* qui a le même sens, et *Chouqua,* qui a de plus le mouvement involontaire?

Chourla, *v.* Boire à longs traits, en aspirant; se gorger de boisson; lamper. — *Chourla soun flasquou,* boire sa bouteille de vin.

Digitized by Microsoft®

Chourlado, *s. f.* Larges et nombreuses lampées.

Chourlé, *s. m.* Nom propre devenu générique pour les chiens roquets, qui sont les chiens du prolétaire, le suivent au travail et gardent sa veste et son bissac; on les appelle aussi *Gardo-biasso*.

Chourou, *s. m.* Péjor. *Chouras*. Diablotin d'un moulin à huile; ouvrier employé aux plus bas et plus pénibles offices; valet de pressureur de vendanges; tisonneur de fourneau de chaudière des filatures. Au fig. idiot, hébété, crétin.

Dér. de *Choura*.

Chouso, *s. m.* Un tel. *Moussu Chouso*, Monsieur... chose. Terme dont on se sert pour désigner une personne dont on ne se rappelle pas le nom, ou que l'on ne veut pas nommer devant des tierces personnes. Quelquefois c'est une formule proverbiale : *Coumo dis moussu chouso*, comme dit cet autre.

Chouso est une corr. du fr. chose, ou plutôt une transfiguration goguenarde : c'est assez l'usage languedocien vis-à-vis de son heureux rival.

Chu! *interj.* Chut! Silence! Doucement! Expression souvent explétive pour : Attendez donc! nous allons voir, etc.

Chu-Chu, *s. m. et f.* Silence; discrétion; secret. — *A la chu-chu*, à la muette, à la sourdine. *Gardou lou chu-chu*, ils restent muets, discrets.

Cibiè, *s. m.* Civet, étuvée de lièvre ou de lapin, coupés par morceaux et cuits avec du bouillon, un bouquet d'herbes et un assaisonnement de vin, de farine, d'oignons, de quelques feuilles de laurier et un filet de vinaigre; et servez chaud.

Dér. du lat. *Cepa*, ou *cēbo*, oignon, parce que ce légume est le principal assaisonnement de ce ragoût.

Cibièïro, *s. f.* Civière, sorte de brancard sur lequel deux hommes portent à bras divers fardeaux.

Dér. du lat. *Cœnovoturium; cœnum*, fumier, et *vehere*, transporter.

Ciblo, *s. f.* Cible; point de mire pour le tir au fusil ou au canon. C'est aujourd'hui une planche fixée sur un poteau, où l'on trace un cercle avec un point noir ou blanc au centre. Dans le principe ce devait être un tertre.

Dér. du lat. *Cippus*, cippe.

Cicouréïo, *s. f.* Chicorée, *Cichorium intybus*, Linn., plante sauvage de la fam. des Composées Chicoracées, commune le long des chemins et dans les champs incultes. La chicorée des jardins se nomme *Endivío* (*Voy.* ce m.). *Cicouréïo à la broquo*, espèce de chicorée qui croît dans les terrains sablonneux, dans le sable même. Comme le soleil pénètre facilement ce terrain, il fait germer plus vite cette plante, qui végète quelque temps sous terre, où elle reste blanche et fort tendre. On ne la reconnaît qu'à la tige ligneuse et desséchée qu'elle a monté l'année précédente; on tire cette buchette ou *broquo*, et elle entraîne avec elle la jeune pousse, qui est fort bonne en salade. Une fois poussée hors de terre, cette chicorée devient verte, dure, amère et laiteuse; elle n'est plus bonne à manger.

Dér. du gr. Κιχώρη, m. sign.

Cièl, *s. m.* Ciel, la partie supérieure du monde; firmament; paradis, demeure de Dieu, des anges et des bienheureux.

Dér. du lat. *Cœlum*, m. sign.

Cièrje, *s. m.* Cierge, chandelle de cire à l'usage des églises; bougie.

Cièrje-pascdou, cierge pascal, cierge que l'on bénit et que l'on allume le jour de Pâques.

Dér. du lat. *Cereus*, m. sign.

Cigalado, *s. f.* Accès de folie; acte d'étourderie; coup de tête; redoublement de fièvre; élancement d'une douleur.

Dér. de *Cigalo*.

Cigalé, éto, *adj.* Léger, étourdi, évaporé; jeune homme fringant et sémillant.

Cigalé est le sobriquet donné aux habitants de Saint-Hyppolite-le-Fort (Gard).

Cigaléja, *v. fréq.* Aller à l'étourdie; faire le fringant; causer ou éprouver des élancements douloureux, comme il arrive dans les panaris ou les maux d'aventure. — *Moun dé mé cigaléjo*, j'éprouve des élancements au doigt.

Cigalo, *s. f.* Cigale, *Cicada*, Linn., genre d'insecte de l'ordre des Héminoptères et de la fam. des Collirostres. Le frottement d'une membrane sonore que la cigale mâle porte de chaque côté de l'abdomen, près du corselet, produit le bruit qu'elle fait entendre et qu'on appelle chant.

Cigalo signifie encore caprice; étourderie; légèreté. — *Tèsto dé cigalo*, tête légère, éventée; étourdi. *A dé cigalos din la tèsto*, il a des rats, des caprices. *Pér faïre passa las tignos, fóou lus faïre canta uno cigalo déssus*, prvb., pour guérir les engelures, il faut leur faire chanter une cigale dessus, c'est-à-dire que le retour de la chaleur est le meilleur remède. *Quan la cigalo canto én sétémbre, noun croumpes bla pér révéndre*, prvb., si tu entends chanter la cigale en septembre, n'achète pas du blé pour le revendre : la spéculation serait mauvaise; les blés ne seront pas chers.

Dér. du lat. *Cicada*, m. sign.

Cigalo, *s. f.* Cigare, petit rouleau de tabac propre à fumer.

Le mot est d'importation nouvelle et vient de l'esp. Noël, *Dict. des orig.*, rapporte que ce sont les sauvages qui ont appris à fumer les cigares, mais ils aspirent la fumée par le nez et la font sortir par la bouche. — En Europe, on fait l'inverse, au moins avec la cigarette. Et nous nous vantons d'être en progrès et de tout perfectionner !

Cigâou, *s. m.* Cigale qui ne chante pas, c'est-à-dire cigale femelle d'après la science, mais d'après les notions populaires le *cigdou* est la cigale mâle. Sauvages affirme que c'est la femelle qui est privée des organes du chant, c'est-à-dire des deux écailles vibrantes que la cigale a sous

Digitized by Microsoft®

le ventre. Le mot n'en reste pas moins masculin et désigne la cigale dénuée de cette faculté.

Cigàou, étourdi comme une cigale; mêmes acceptions que *cigalé.*

Cigogno, *s. f.* Cigogne, *Ardea ciconia,* Linn., de l'ordre des Echassiers et de la fam. des Cultirostres, oiseau de passage qui perche sur les cheminées et est une garantie de prospérité dans les idées populaires de la Hollande et de la Belgique. Au fig. femme haut-montée, au cou et aux membres trop longs; dégingandée.

Dér. du lat. *Ciconia,* m. sign.

Cigougna, *v.* Remuer ses membres; ne pouvoir rester en place, comme lorsqu'on éprouve des inquiétudes aux jambes; branler comme un meuble déjointé par la sécheresse; secouer dans tous les sens, tirailler, étirer. Au fig. inquiéter, importuner.

Cigougnado, *s. f.* Ébranlement; secousse; redoublement d'un mal.

Cigougnaïre, aïro, *adj.* Remuant; qui ne peut rester ni rien laisser en place; mauvais coucheur; importun; ennuyeux; inquiet et inquiétant.

Cigougnéja, *v. fréq.* de *Cigougna,* exprimant à un degré supérieur et avec redoublement les acceptions de *Cigougna,* au pr. et au fig.

Cimbèl, *s. m.* Appeau des oiseleurs; chanterelle; oiseau que l'on attache à un filet d'oiseleur pour appeler par son chant ou ses cris les autres oiseaux. — *Prénes moun bras pér un cimbèl?* prends-tu mon bras pour une enseigne?

Dér. du lat. *Cymballum,* sonnette, clochette, parce que le *Cimbèl* appelle comme une sonnette.

Cimbéla, *v.* Se servir de l'appeau, *Cimbèl,* le placer pour la chasse aux oiseaux et le faire manœuvrer. Au fig. appeler, attirer par signes, par une démonstration qui flatte, qui séduit, comme pour les oiseaux que le chant du *Cimbèl* ou le sifflet amènent au piége de l'oiseleur.

Cimèrlo, *s. f.* Extrême cime d'un arbre; d'une montagne.

Dér. de *Acimérla.*

Cimo, *s. f.* Dim. *Ciméto.* Cime; haut; extrémité supérieure d'un corps terminé en pointe; sommet aigu. — *A la finto cimo,* au plus haut sommet.

Dér. du lat. *Cyma,* pointe des herbes.

Cincérisl, *s. m.,* ou **Trido.** Proyer, bruant proyer, *Emberiza miliaria,* Linn. Cet oiseau tire son double nom lang. de son chant, qu'on a essayé de traduire par *cin-cé-ri-zi,* ou bien *tri-tri-tri-trii,* car, comme dit Sauvages, on écrit différemment le cri des oiseaux et le son des cloches, selon qu'on est affecté et que l'imagination s'y prête. Le proyer a les parties supérieures brun cendré, queue noirâtre, milieu du ventre d'un blanc jaunâtre, gorge blanchâtre marquée de petites taches noirâtres. Il est très-commun dans nos contrées où il vit sédentaire. Il est difficile de l'élever en cage; il se brise la tête contre les barreaux, ou s'il vit, il est bien rare de l'entendre chanter. N'est-ce point cette tristesse et ce dépérissement que l'on remarque chez le proyer captif qui ont donné naissance à cette locution familière *faïre la trido,* que l'on applique à quelqu'un qui se traîne, malingre, sous le poids de la maladie? — *Voy. Trido.*

Cindra, *v.* Cintrer; poser les cintres d'une voûte; courber en cintre.

Dér. du lat. *Cinctus, cinctura,* de *cingere.*

Cindre, *s. m.* Cintre; arc de charpente pour établir les voûtes en construction; arc de cercle; courbure en arc.

Dér. du lat. *Cinctura,* ceinture.

Cinq, *s. m.,* n. de nombre. Cinq, nombre impair, composé de deux et trois, ou de quatre et un.

Dé cinq én quatre. Quelle est cette singulière alliance de nombre qui se trouve à la fois dans le lang. et dans le fr.? D'où vient cette locution? D'après Genin, le maître en recherches et en trouvailles philologiques, il faut dire en fr. : de cent ans quatre, ou mieux : de cent tems (temps) quatre; cette expression de temps étant prise pour fois, ainsi que le faisaient nos pères et que font toujours les Anglais, chez qui le mot *times* signifie temps et fois. Cette version adoptée, je préférerais la dernière forme. Pourquoi *ans* pour dividende plutôt que siècles, que jours? L'expression indéterminée de fois me semble plus à propos. Ce dicton, ainsi formulé, s'applique à une chose qui se fait rarement, mot à mot quatre fois sur cent.

Cette interprétation est elle la bonne? Il semblerait que cela ne doive pas nous regarder; mais le lang. étant un peu intéressé dans la question, il faut bien qu'il essaye d'intervenir.

Le dicton de cinq en quatre existe donc en fr., cela n'est pas douteux. Génin lui-même le constate en le citant une fois ainsi. Il est vrai qu'après cela il ne s'en occupe plus; d'où l'on doit conclure qu'il le considère comme inusité, relégué peut-être dans quelque localité, mais en tout cas comme une corruption à dédaigner de la forme qu'il a adoptée. Une corruption, en effet, n'est pas impossible ici par suite de la consonnance, de la prononciation assez rapprochée des deux textes, qui aurait causé facilement une confusion, une méprise. Mais s'il y a eu corruption, n'a-t-elle pas été faite en sens inverse de celui que propose Génin, c'est-à-dire n'est-ce pas au contraire la version qu'il admet qui serait corrompue de celle qu'il condamne? Aux lexicographes français à rechercher et à débattre ce point.

Le languedocien dit carrément : *Dé cinq én quatre,* et ici point de confusion, point de méprise possible; nulle consonnance dans la prononciation de ces mots avec le texte Génin, s'il était traduit. D'ailleurs il ne l'est pas, ne l'a jamais été; cette forme nous est entièrement inconnue; notre dicton est seul, unique, sans la moindre variante. Si nous l'avons inventé, le français, ayant la même idée à rendre, a pu l'inventer de son côté; il a pu aussi nous le prendre. Dans les deux cas, il a existé, il a été répandu chez lui plus sans doute qu'on ne veut le croire. Si nous

Digitized by Microsoft ®

l'avons emprunté à nos voisins, nous l'avons pris sur un patron connu, à la mode. Nous l'aurions de même taillé sur un autre si nous l'avions trouvé meilleur, si nous l'avions trouvé seulement, quitte à en avoir deux; mais nous n'en avons qu'un. — Il reste à savoir si la version de Génin est réellement usitée, je l'ignore, et il se pourrait que ce ne fût qu'une correction qu'il a essayée. Pour nous il n'y a qu'à s'en tenir à notre *dé cinq én quotre,* qui est le vrai texte ancien, sans altération ni compromission.

Sans compter la difficulté qu'on trouverait à changer de vieilles habitudes, il y aurait, à mon avis, un désavantage à accepter la correction. Sous la forme qui nous appartient, je crois sentir quelque autre chose qui n'est pas dans la nouvelle. Nous voulons sans doute, avec *dé cinq én quatre,* dire aussi que le fait dont il est question a lieu rarement, mais de plus qu'il a lieu irrégulièrement, à intervalles inégaux. Telle est la vraie signification pour nous de ce bizarre idiotisme. Or, ce rapprochement des deux nombres cinq et quatre, dont l'un n'est pas divisible par l'autre, dont le second n'est pas contenu d'une manière exacte dans le premier, ne semble-t-il pas faire entendre cette irrégularité? Maintenant que cette division soit plus difficile à faire que l'autre, que la construction de la phrase s'accommode très-mal aux exigences de la syntaxe, je le veux bien; ce n'est pas une raison pour déposséder, en perdant plus qu'on ne gagnerait, un dicton qui, de longue date, s'est toujours très-bien fait comprendre de nous et de bien d'autres, j'imagine.

Dér. du lat. *Quinque,* cinq.

Cinquanto, *n.* de nombre. Cinquante, dix fois cinq.

Dér. du lat. *Quinquaginta,* m. sign.

Cinquanténo, *s. f.* Cinquantaine, nombre de cinquante personnes ou choses; cinquante ans.

Cinquanténéja, *v. fréq.* Approcher de la cinquantaine; avoir près de cinquante ans.

Cinquantièmo, *adj.* des deux genres, nombre ordinal, *s. m.* Cinquantième, 50me partie, 1/50.

Cinze, *s. m.* Punaise domestique. — *Voy. Pénnaïso.*

Dér. du lat. *Cimea,* m. sign.

Cipriè, *s. m.* Cyprès, *Cupressus,* Linn., arbre de la fam. des Conifères, toujours vert, droit, élevé en pointe. Il est l'emblème de la mort et de la tristesse. Son bois est regardé comme incorruptible.

Cira, *v.* Cirer; enduire de cire; appliquer le cirage; cirer les bottes, le pavé, un fil. — *Ciro,* le vent soulève la neige en poussière. Sur les hautes montagnes, le vent en soulève une si grande quantité que l'air en est obscurci, que bêtes et gens en sont aveuglés. Des masses de neige ainsi transportées comblent les fondrières, effacent la trace des routes et exposent la vie des voyageurs. A-t-on voulu comparer cette action du vent, qui aplanit les plus hautes crêtes sous une couche unie de neige miroitante, à une surface, à un pavé ciré, brillant de cire?

Ciraje, *s. m.* Cirage pour les bottes et les souliers.

Ciro, *s. f.* Cire, matière jaune, grasse et ductile, produite par les abeilles; chassie des yeux; poussière de neige soulevée par le vent.

Dér. du lat. *Cera,* m. sign.

Ciroûs, ouso, *adj.* Chassieux; qui a les yeux chassieux. — *Voy. Carpéloûs.*

Cirusièn, *s. m.* Chirurgien.

Le lat. *Chirurgus* a bien évidemment formé le lang. et le fr. Les deux mots sont-ils contemporains et jumeaux? On sait que ces questions de priorité, de conception et d'aînesse ont longtemps embarrassé les docteurs *in utroque.*

Cisampo, *s. f.* Bise froide; froid vif et rigoureux; vent glacial.

Ce mot pourrait bien venir du lat. *Cisalpinus,* dont il serait la corruption, parce que la bise la plus froide nous vient de l'aspect des Alpes.

Cisèl, *s. m.* Ciseau, instrument d'acier, plat, tranchant d'un bout, avec une tête ou un manche, servant à tailler la pierre ou le bois. — *Cisèou én pëiro,* ciseau de sculpteur, de tailleur de pierre.

Dér. du lat. *Scissum,* supin de *scindere,* tailler, couper, fendre.

Cisèous, *s. m. plur.* Ciseaux de couturière, de tailleur; instrument d'acier composé de deux branches, terminées chacune par une lame et un anneau, et fixées par un clou ou pivot.

Cistèrno, *s. f.* Citerne, réservoir d'eau de pluie.

Dér. du lat. *Cisterna,* m. sign.

Cistras, *s. m.* Tuf et schiste; rocher friable qui n'est guère que de l'argile durcie, qu'on tire par dalles, mais qui se décompose et devient terre par l'action de la pluie, du soleil et surtout de la gelée. Le terrain dont la base est le *cistras* est le plus maigre et le moins accessible aux émanations de l'air et de la rosée.

Dér. du gr. Σχιστός, qui se brise, qui s'enlève par écailles.

Cita, *v.* Citer; donner ou faire donner une citation; assigner; faire des frais de justice à quelqu'un.

Dér. du lat. *Citare,* m. sign.

Citaciou, *s. f.* Citation; exploit d'assignation; ajournement en justice.

Citouïèn, èno, *adj.* Citoyen, ne; particulier. Quand on s'en sert adjectivement, il se prend en mauvaise part, comme quand on dit : Oh! c'est un particulier qui... C'est un diable d'homme : *Aquo vous és un citouïèn!*

Dér. du lat. *Civis;* du gén. *civitatis.*

Citro, *s. f.* Sorte de pastèque, melon d'Amérique, *Cucurbita citrullus,* Linn., plante de la famille des Cucurbitacées, dont le fruit, *Citro,* est de moyenne grosseur, d'un beau vert, écorce lisse, tailladé de bandes et de tigrures d'un jaune serin. Cette espèce de melon, sans saveur ni douceur, n'est bonne qu'à mettre en confiture. — *Voy. Pastèquo.*

Ce mot vient évidemment du lat. *Citrus,* citron, quoiqu'on n'aperçoive aucune affinité entre ces deux fruits,

Digitized by Microsoft ®

que leur forme sphérique. La *Citro* est éminemment fade.

Civadïo, *s. f.* Cévadille, graine qui réduite en poudre et mélangée avec de l'huile, a la propriété, dit-on, de faire périr les poux de tête, ainsi que leurs œufs ou lentes. Il est certain qu'elle contient un principe actif, un acide particulier, qu'on range parmi les poisons; mais la propriété que le peuple lui accorde pourrait tenir aussi à l'huile qu'on y met et qui est un vrai poison pour les animaux qu'on veut détruire. — *Voy. Grano dé capouchin.*

Civado, *s. f.* Avoine, *Avena sativa*, Linn., plante de la fam. des Graminées. Outre les services que rend l'avoine comme nourriture des chevaux, on en fait encore du gruau, qui est un aliment très-sain pour l'homme. — *Douna civado*, s'arrêter en route pour donner l'avoine aux chevaux. *Gagna civado*, sauter, gambader ; faire une marche, un exercice pour se donner de l'appétit. *Prène civado*, se régaler ; prendre sa provende.

Civado-folo, folle avoine, averon, *Avena fatua*, Linn., plante sauvage, qui ressemble à l'avoine, mais dont l'épi ne contient qu'une graine apparemment imperceptible, puisqu'on ne peut la voir ni la recueillir. Elle croit spontanément dans les blés, où elle étouffe le bon grain. — *Voy. Couguiaulo.*

Dér. de la bass. lat. *Civada*, m. sign., que Ménage dit venir du chaldéen *Sevada*, aliment.

Cla, *s. m.* Pierraille ; cailloutage ; terre mélangée de pierrailles.

Deux observations importantes se présentent : l'une qui touche à la signification du mot, l'autre qui concerne son orthographe.

Sauvages le traduit par : une pierre. Nous pensons qu'il exprime une idée de collectivité, un amas, un tas de pierres; pierraille nous a paru le rendre plus justement.

Sauvages l'écrit *Clap;* il a raison si l'étymologie est prise pour règle : la famille assez nombreuse de dérivés et de composés qui suivent et dont aucun ne peut renier sa parenté, le prouve suffisamment. Mais si le mot doit être prononcé, s'il est fait pour être compris à l'audition autant qu'à la lecture, il est nécessaire de l'écrire sans le *p* final, qui ne se fait jamais sentir.

Dans le nom français de Méjanes-le-Clap, commune du canton de Barjac, que la lettre terminale soit maintenue puisqu'elle sonne, nous n'y faisons pas d'opposition; mais que, dans notre dialecte qui dit *Méjana-lou-Cla*, il s'introduise à l'écriture une consonne inarticulée, on ne s'aurait l'admettre, tant que subsistera le principe qu'en languedocien il n'y a point de lettres inutiles et de non-valeurs, et que toutes doivent se faire entendre.

En composition ces retranchements de lettres ne sont pas rares : le mot *Cap* se passe toujours volontiers de sa finale, et nous disons couramment : *Ca-dé-Rioussé*, commune de Soustelle; *Ca-dél-Pra*, commune de Peyroles; *Sén-Vitaù-dé-Malca*, canton de Saint-Ambroix ; comme dans le juron *Cadédis* ou *Cadédiou*, et pour celui-ci la connivence du français nous y aide un peu.

Nous en agirons de même avec bien d'autres, surtout parmi les monosyllabes, et par exemple un des plus rapprochés *Co*, en fr. coup, qui donne cependant *Copa, Coupa*, etc., mais dont le radical primitif ne fait pas sonner la consonne, et plus loin *Trop* et autres, auxquels nous réservons aussi des explications.

L'adjectif suivant *Cla* au masculin se rangerait dans cette catégorie, à propos de la suppression de sa finale *r*, qui a disparu également de tous les infinitifs.

Nos observations seront mieux à leur place quand nous traiterons, sous chaque lettre, de la méthode d'orthographe, dont nous avons commencé l'exposé au mot *Aou*. Il suffit, au passage, d'avertir et de signaler les homonymies qui poussent à chaque ligne, pour éviter toutes confusions.

Quant au radical lui-même *Cla* pour *Clap*, vient-il du gr. Κλάσμα, éclat, morceau, formé de Κλαω, briser, rompre; ou bien le latin *Lapis*, pierre, par apocope *Lap* et par adjonction d'un *C*, lui aurait-il donné naissance? Raynouard soutient cette dernière étymologie. Sauvages remarque que l'addition ou la suppression du C a fourni tour à tour *Clodovicus* pour *Ladovicus*, ramenés ensuite à *Clovis* pour *Louis*, dernière forme du nom qui est restée.

Avec les suffixes extensifs, *Cla* pour *Clap* donne à notre dialecte *Clapas, Clapassino, Claparédo, Clapiè*, Clapier, noms propres ou noms communs, entraînant tous à divers degrés un sens de tas de pierres, monceau ou amas de pierrailles, de lieux voisins ou abondants en pierres entassées ou dispersées.

De là, si l'on cherche les analogies, on trouve, seulement dans notre département du Gard, *La Claparédo*, commune de Pompignan; *La Claparouso*, commune de Revens; *Lous Clapëïróous*, Les Clapayrols, bois dans la commune de Domessargues; *La Clapëïrola*, commune de Gaujac; *Las Clapëïrolas*, commune d'Euzet; *Clapisso*, commune de Saint-André-de-Valborgne; *Las Clapissos*, commune de Combas; *La Clapouso*, ruisseau et bois, communes de Bonnevaux, de Génolhac et de Quissac; *Clapissos*, Clappices, *mansus de Clapissis*, en 1466, dans la commune d'Aulas. Dans tous ces noms se rencontrent les formes de la moyenne latinité, très-pures, comme *Clapa, Clapus* dans *Clapas* et *Clapous*, ou avec leurs suffixes traduisant *Clapeirada*, ou *Claperia*, ou *Claperius*, ou *Clapiceum*, ou avec leurs diminutifs en *ol* et *olo;* que Du Cange, à l'aide de citations d'actes et de chartes, rend par : *Congeries, acervus lapidum, Clapië de peyre*, clapier ou tas de pierre.

Puis, si l'on voulait se rendre compte du chemin qu'ont fait les transformations, dans les noms propres de lieux, sous certaines influences ethniques inappréciables, on aurait à prendre les noms anciens de la géographie du moyen-âge qui répondent à cette forme, et l'on trouverait par exemple : Clichy-la-Garenne, doublement significatif, appelé autrefois *Clipiacus; Cleppé* dans la Loire nommé *Clipiacus;* et tou-

Digitized by Microsoft ®

jours avançant, un lieu dit aujourd'hui Pierreclos, dans le Rhône, autrefois *Clipiacus*. Par où il faudrait conclure que *Clichy* = *Cleppé* = Clapier = *Clapas, Clapisse, Clapière, Claparède* = *Pierreclos*, qui n'est qu'une traduction fidèle : tous rendus par *Clipiacus* = *Claperius* = *Clapiceum* = *Clapa*. Mais le fr. *Pierreclos* = Clapouse, dans le Gard : par conséquent *Clapouse* est le même nom que Peyrouse (Hautes-Pyrénées), que Cheyrouse (Cantal), que Panouse (Lozère), que Rochouse (Indre-et-Loire); et il a pour correspondants Clapière (Hautes-Alpes), similaire à Perrière, à Queyrière, à Rochière, qui sont les mêmes que Perosa et Sassoso en Italie, et que Queiroso en Espagne, et en communauté avec La Peyrouse, et Cayrouse, et Carouse, et Caire, Cayrats, etc.

Comme pour prouver que le fond de la langue reste partout le même, que l'origine des dialectes est une source commune, et que les différences de climats, d'habitudes ont pu faire dévier la prononciation, l'impressionner et l'influencer, de manière à créer des variétés qui ne sont pas des dissemblances réelles, à donner aux mots des physionomies diverses, sans faire disparaître entièrement l'air de famille et les signes de reconnaissance.

Cla, claro, *adj.* Dim. *Claré, éto.* Clair, aire; lumineux; transparent; qui jette, reçoit, transmet beaucoup de lumière; qui n'est pas trouble; peu épais; peu serré; clair-semé; rare. — *Faï cla,* le temps est clair. *Faï cla dé luno,* il fait un beau clair de lune. *D'aïgo claro,* de l'eau limpide. *Aquélo tèlo és bièn claro,* cette toile est peu serrée. *Y vése pas cla,* je n'y vois pas clair. *Parla cla,* parler clair. *Séméno cla, culiras éspés,* prvb., le grain clair-semé donne une moisson abondante. *Cla d'én bas, mountagno éscuro, plèjo séguro,* prvb., clair vers le midi, montagne couverte de nuage, présage certain de pluie : orientation d'Alais bien entendu. *Las castagnos soun claros,* les châtaignes sont rares, clair-semées.

Dér. du lat. *Clarus,* m. sign.

Clafi, *v.* Remplir outre mesure; farcir; gorger. — *Lou sôou és clafi dé poumos,* le sol est jonché de pommes. *Es clafi dé pésouls,* il a la tête farcie de poux.

Sauvages donne pour variante le terme *Clâoufi,* inusité aujourd'hui; mais l'étym. ne serait-elle pas là pour *clafi* un peu syncopée? *Clausus fieri,* du lat., aurait pu la fournir : *devenir clos,* très-plein; le sens serait juste.

Clâou, *s. f.* Dim. *Clavéto.* Clé, instrument de métal pour ouvrir ou fermer une serrure; petite clé, clavette. — *Téstamén à clâou,* testament mystique. *Drouvi sans clâou,* enfoncer une porte; forcer une serrure.

Dér. du lat. *Clavis,* m. sign.

Clâou, *s. m.* Dim. *Clâousé, Clâousèl, Clâousélé.* Clos; enclos; closeau; closerie; petit jardin. — Il est devenu nom propre avec la variante dialectale en Duclaux, Duclos, Laclos et même Lenclos, et les dim. Clausel, Duclausel : tous de même origine. Mais il est remarquable que le premier *Du Claux,* qui devait être traduit en lang. par *ddou clâou,* garde sa teinte française et se dise couramment *Ducldou,* comme font au reste les noms *Du Mas, Du Gas,* et autres. — *Voy. Dalmas.*

Dér. du lat. *Clausum,* m. sign.

Clâousado, *s. f.* Enceinte; certaine étendue de terrain ou même de pays, entouré de clôtures ou de limites fixes, telles que collines, ruisseaux ou rivières.

Clâousi, *v.* Clore; clôturer; entourer de murs ou de barrières; fermer; enfermer.

Dér. du lat. *Clausum,* supin de *claudere,* m. sign.

Clâoutriè, *s. m.* Cloutier, fabricant de clous; marchand de clous.

Claparédo, *s. f.* Terrain couvert de tas de pierres roulantes et détachées et non de rochers; car alors il s'appelle *Itancarédo.* — *Voy. Cla.*

Clapas, *s. m.* Dim. *Clapassoù.* Augm. *Clapassas.* Au plur. *Clapasses.* Tas de pierres, et par ext. tas de toute sorte d'objets; monceau; amas. — *Las pèïros van as clapasses,* dit le prvb., lorsqu'un heureux événement arrive à une personne déjà fort heureuse, et surtout lorsqu'un héritage échoit à une personne riche : c'est-à-dire le bien cherche le bien; un bonheur ne vient pas sans l'autre; l'eau va toujours à la rivière. — *Y-aviè un clapas dé mounde,* il y avait foule, un grand encombrement. — *V. Cla.*

Clapassino, *s. f.* Terre très-pierreuse; qui peut fournir beaucoup de blocaille.

Clapéto, *adj. fém.* Ne se dit que de l'eau : *aïgo clapéto,* eau à peine tiède, dégourdie au feu, telle qu'on s'en sert pour abreuver le bétail malade.

Clapisso, *s. f.* Dim. à la fois de *Clapas* et de *Claparédo,* petit coin de terre rempli de pierraille. — *Voy. Cla.*

Clapo, *s.* Sonnette de mouton, dont les flancs sont aplatis et parallèles; sonnaille, grosse cloche de mulet conducteur dans les convois de mulets. Elle a pour objet de rappeler les mulets qui pourraient s'égarer de la file pendant la nuit et dans les sentiers méconnaissables par la neige ou les éboulis.

Claquo, *s. f.* Claque; taloche; coup frappé avec le plat de la main. C'est probablement une onomatopée du bruit que fait un pareil coup en frappant sur la joue et surtout sur certaine autre partie du corps à nu.

Capèl à la claquo, claque, chapeau plat qu'on porte sous le bras.

Clarénsoù, *n. pr.* d'homme. Clarenson.

L'origine de ce mot est bien évidemment anglaise. Il signifie fils de Clarence, tout comme Fitz-Clarence.

Claréto, *s. f.* Clairette; vin clairet; raisin blanc qui produit ce vin. *La claréto* est une des espèces de raisin qu'on choisit de préférence pour la conserver sur la paille; son grain est menu, clair-semé et très-sain.

Clari (Canta), phr. faite. Sonner creux, comme fait un vaisseau quelconque, soit quand il est vide, soit quand il est fêlé.

Clarin, *s. m.* Sonnette à brebis, la plus petite de celles

Digitized by Microsoft®

qu'on emploie; elle est à peu près cylindrique; ainsi nommée parce qu'elle rend un son clair.

Clarjas, *s. m.* Ce mot n'est employé qu'en terme de comparaison et sous cette seule formule : *un fiò coumo un clarjas*, un feu à mi-cheminée, un feu de reculée.

Sauvages le traduit par gueuse, lingot de fer fondu qu'on coule dans le sable, au sortir du fourneau de fusion. Je ne sais sur quoi il appuie cette opinion, puisque ce terme n'est jamais employé en parlant de la gueuse nominativement. En supposant même cette origine, *Clarjas* serait plutôt le creuset dans lequel s'opère la fusion, le haut-fourneau tout entier.

Ne serait-il pas trop simple de chercher l'étym. du mot dans la description même de l'opération au moment où la coulée se fait et où la gueuse incandescente, rouge à blanc, court se répandre dans son lit de sable et s'étend dans son *clar jas*, sa couche claire ou en feu? Ceci dit en admettant que la sign. donnée par notre devancier soit juste.

Claro d'iôou, *s. f.* Blanc d'œuf; glaire d'œuf.

Dér. du lat. *Clarum ovi.*

Claroù, *s. f.* Lueur; faible clarté; se dit de la clarté de la lune ou même des étoiles.

Dér. de *Cla, clarus.*

Clarta, *s. f.* Clarté; lumière; éclat; splendeur.

Dér. du lat. *Claritas*, m. sign.

Classes, *s. m. plur.* Glas de mort; sonnerie de cloches, lorsqu'une personne vient d'expirer, et lorsque commence la cérémonie des funérailles. — *Lous grans classes*, sonnerie à grande volée pour les enterrements de première classe. *Sonou sous classes*, on sonne pour son enterrement. *Dé quàou soun aquéles classes?* pour qui sonne-t-on le glas de mort? *Sonou tous classes*, tu as perdu, tu es dégoté, tu ne peux pas t'en relever.

Dér., d'après quelques auteurs, du lat. *Classicum*, son de la trompette, parce que sans doute dans les premiers temps et avant l'introduction des cloches dans les rits religieux, on annonçait la mort avec une trompette; suivant d'autres du lat. *Clango*, faire retentir, ou *clamo*, appeler à grands cris, ou bien du gr. Κλαίω, pleurer, ou de Κλάζω, faire un bruit aigre et perçant. Le bas-breton a *Glas*, qui a passé au fr. et qui indiquerait aussi l'origine de *classes* avec la m. sign.

Classo, *s. f.* Classe; salle d'école; classe de jeunes soldats. — *Faï la classo dé latì*, il fait ses études de latin. *A fini sas classos*, il a fini ses études. *Vaï à la classo*, il va à l'école. *Es pas d'aquèsto classo*, il ne doit pas tirer au sort cette année. La classe est distinguée par l'année dans laquelle a eu lieu le tirage au sort, on dit : *la classo trénto-trés, trénto-quatre.* On s'en sert aussi dans ce sens pour indiquer son âge : *couscri dé trénto-trés*, est né vingt ans avant la date de sa classe.

Dér. du lat. *Classis.*

Clastréja, *v. fréq.* Aller d'un presbytère à l'autre, pour y faire le parasite; fréquenter les curés. — *Voy. Castéléja.*

Clastro, *s. f.* Presbytère; maison curiale. — Autrefois ces maisons étaient habitées par une réunion ou collége de prêtres qui y vivaient claustralement et étaient les conseils des évêques. Plus anciennement encore, elles étaient occupées par des moines qui desservaient de là un grand nombre de paroisses, dans un temps où le clergé séculier inférieur était peu nombreux et fort peu rétribué. — *Bé dé clastro*, propriété de main-morte, bien d'église.

Dér. de la b. lat. *Clastra*, du lat. *Claustrum*, clôture, cloître.

Clava, *v.* Fermer à clé; renfermer; poser la clé à une voûte, assujettir les voussoirs de moellon au moyen de coins ou d'une pierre principale qui forme la clé; séquestrer. Au fig. achever, accomplir. — *Sé clava dédin*, s'enfermer, fermer la porte sur soi. *Clava uno croto*, mettre la clé à une voûte. *A las dèns clavados*, il a les dents serrées convulsivement.

Dér. de *Clâou*, lat. *Clavis.*

Clavèl, *s. m.* Dim. *Clavélé.* Clou, morceau de fer allongé et pointu servant à fixer une chose à une autre; petit clou, broquette. — *Clavèl dé caréto*, clou de jante. — *Voy. Cabosso. Clavèl dé tapissarié*, clou à crochet, pour fixer les tentures d'un appartement. Aujourd'hui les tapisseries en papier en ont diminué l'usage. *Clavèl doublu*, clou tortu, tordu ou crochu. *Clavèl mouru, déspouncha*, clou rebouché ou épointé. *Clavèl dé giroflé*, clou de girofle. On dit d'un mauvais payeur : *N'aï pas pougu déraba ni fère, ni clavèl*, je n'en ai pu tirer ni sou, ni maille.

Dér. du lat. *Clavus*, m. sign.

Clavéla, *v.* Clouer; attacher, fixer avec un ou plusieurs clous. — *Es clavéla dé pigoto*, il a la figure toute semée de bubons de petite vérole.

Clavélado, *s. f.* Raie, raie bouclée, *Raia clavata*, Linn., poisson de mer de l'ordre des Trématopnés et de la fam. des Plagiostomes. Il parvient à une grande grosseur; sa chair est agréable et savoureuse. Il est plat et large, sans écailles. Les aiguillons qu'il porte sur le dos, espèce de cartilages ou d'osselets qui ressemblent à des têtes de clous, lui ont fait donner le nom de *Clavélado.*

Clavélé, *s. m.* Détente d'un fusil ou d'un pistolet.

Dér. et dim. de *Clavèl.*

Claviè, *s. m.* Crochet de femme, ordinairement en argent, garni d'une chaîne, à laquelle les femmes suspendent, à la ceinture, leurs ciseaux et les clés les plus importantes. C'était, il y a cinquante ans, une parure pour les ménagères du peuple un peu huppées. Elles ne le portaient que dans leur grande toilette, et il était alors sans clés ni ciseaux. Ce bijou se transmettait de mère en fille, et on le constituait en dot dans le contrat de mariage. Les filles n'en portaient jamais. Il était le signe de l'autorité en ménage. Aujourd'hui le *Claviè* est un crochet à ciseaux commun à toutes les classes.

Dér. de *Clâou*, lat. *Clavis.*

Clavièïro, *s. f., n. pr.* de lieu. Clavière; closerie; champ entouré de murs ou de haies.

Dér. de *Clâou*, clos, avec le suffixe collectif adjectif *ièïro.*

Digitized by Microsoft ®

Clè, *s. f.*, ou **Païo dé clè**. Glui; gerbée; paille de seigle dont on a fait tomber le grain au fléau et mieux encore avec un rateau, afin de lui laisser toute sa longueur. Elle sert à garnir les chaises, à faire des paillassons, à rembourrer les colliers de labour, à lier les ceps aux échalas, à couvrir les toitures en chaume.

Ce mot est tiré sans doute du fr. *Claie*.

Clédado, *s. f.* Récolte de châtaignes sèches; quantité comprise dans un séchoir appelé *Clédo*.

Clédanço, *s. f.* Crédence; buffet à tenir les provisions; bahut. — *La clédanço*, dans ce pays, est d'ordinaire un meuble d'utilité, et meuble meublant dans la cuisine des paysans cossus. C'est extérieurement un buffet bien ciré, bien luisant, quelquefois ciselé, sculpté, et en l'ouvrant, au lieu d'un buffet, on trouve une huche à pain.

Ce mot, comme le fr., vient de l'allem. *Kredentz*, buffet.

Clédo, *s. f.* Claie d'un parc à brebis, composée de trois montants et de quatre traverses; claire-voie; porte à barreaux; ridelle d'une charrette; cadre sur lequel est tendu un treillis en fil de fer pour passer le sable ou la terre: on se sert de ce châssis en le soutenant de champ avec une légère inclinaison, et à l'aide d'une pelle on jette contre ce que l'on veut passer; séchoir à châtaignes. Dans cette dernière acception, *la Clédo* est un bâtiment, qu'on isole autant que possible des habitations à cause des dangers d'incendie: il est bas et tout d'une pièce; à la hauteur de deux mètres environ du sol, un rang de solives soutient un plancher composé soit de minces chevrons joignant l'un à l'autre, qu'on nomme *sétoùs*, soit de clayons faits de scions de châtaigniers sauvages, qu'on nomme *panèls*. C'est là qu'on dépose les châtaignes fraîches, sur une épaisseur qui peut aller jusqu'à 75 centimètres. Au-dessous on entretient un feu continuel et lent au moyen de grosses souches, de vieux troncs d'arbres; lorsqu'il donne trop de flamme, on l'étouffe à moitié avec de la cendre et avec les épluchures de châtaignes de l'année précédente que l'on conserve dans ce but. Par ce procédé on obtient un feu calme et qui donne beaucoup de fumée. C'est cette fumée qui n'a d'autre issue que le plancher superposé, qui, filtrant à travers les interstices, commence à faire suer les châtaignes, à volatiliser toute leur humidité, et finit par leur donner ce degré de dessication qui permet de les dépouiller et les durcit sans arriver jusqu'à la coction.

C'est souvent dans le séchoir que se passent les veillées dites *Castagnados*. Comme l'on a besoin de surveiller le feu, il faut que quelqu'un y veille à tour de rôle, même la nuit. La veillée s'assied par terre, sur une pierre, ou sur une souche, et toujours le plus bas possible, parce que le local est plein de fumée qui n'a point de conduit direct et que l'on en souffre moins dans la zone inférieure.

Dér. de la bass. lat. *Cleda*, formé du grec Κλῆδος, clôture, haie, de Κλείω, je ferme.

Cléna, *v.* Incliner; plier; baisser. — *Cléna las espanlos*, plier, hausser les épaules, en signe de soumission ou de dédain. *Cléna lous ièls*, baisser les yeux; clignoter; fermer les yeux à demi. *Cléna la tèsto*, courber la tête; se prosterner; s'incliner de respect; s'humilier. *Sé cléna*, se courber; s'abaisser; se ratatiner.

Dér. du lat. *Clinare*, pencher, incliner.

Clèr, *s. m.* Clerc d'église, sous-sacristain; servant; clerc de notaire; étudiant en pratique, qui travaille sous un homme de pratique; et en général, dans le langage familier, tout individu qui se trouve dans une position secondaire relativement à un autre, comme un commis, un compagnon, un domestique.

Dér. du lat. *Clericus*.

Clèrci, *s. m.* Quercy, ancienne province; porc de l'espèce qui nous vient du Quercy. Au fig. cochon; paresseux.

Corr. du fr. Quercy.

Cliquétos, *s. f. plur.* Cliquette, instrument de gamin, composé de deux galets longs et plats ou de deux petites douves en bois, qu'on fait battre en les tenant et les agitant entre les doigts, et qui rend à peu près le même son que les castagnettes. — Au fig. et par ironie, se dit de jambes dépourvues de mollets; dans le même sens qu'on dit en fr. des flûtes. — *Batré dé las cliquétos*, grelotter de froid, quand il fait claquer des dents et flageoler des jambes.

Autrefois on obligeait les lépreux de nos maladreries à battre des cliquettes ou à agiter des crécelles, pour avertir les passants de ne pas les aborder.

Ce mot est une onomatopée.

Cloucha, *v.* Glousser. — Se dit du chant ou du cri de la poule qui couve. — *La galino cloucho*, la poule demande, ou se prépare à couver.

Dér. du lat. *Glocire* ou *Glocitare*, m. sign.

Clouchado, *s. f.* Couvée; troupe de poussins; tous les œufs qu'une poule couve à la fois; les petits qui en proviennent. Au fig. engeance, famille.

Clouchè, *s. m.* Clocher; bâtiment ou espèce de tour élevée qui soutient et renferme les cloches d'une église.

Dans la bass. lat. *Clocarium*, formé de *Cloca*, cloche, avait la m. sign. En allem. *Kloke*, cloche; en angl. *Clok*, horloge, heure, dér. du vieux teutonique *Kecoken*, frapper.

Cloucho, *s. f.* Poule couveuse. — *Métre la cloucho*, mettre une poule à couver, lui donner des œufs à couver.

Ce mot, comme le v. *Cloucha*, en lat. *Glocire*, est une onomatopée du gloussement de la poule, durant la couvée et l'éducation des poussins.

Cluta, *v.* Cligner, fermer à demi les yeux, comme font les myopes, afin de diminuer l'ouverture de l'angle visuel, ce qui le rend plus aigu et plus impressif sur la cornée qui est trop épaisse et trop peu diaphane chez les myopes. — Au fig. *Cluta lous ièls*, s'éteindre, mourir.

Dér. du gr. Κλίνω, plier, ou du lat. *Clusus*, fermé; ou encore du gr. Κεύθω, cacher, enfermer.

Co, *s. m.* Dim. *Coupé;* augm. *Coupas*. Coup; choc;

Digitized by Microsoft ®

heurt; mouvement impétueux; décharge et bruit d'une arme, du tonnerre; tour subtil; geste; fait; tentative; entreprise; but; trait de raillerie, de médisance. — *Un co dé vi,* un verre de vin. *A bégu soun coupé,* il a bu son petit coup. *Aou co dé miéjour,* midi sonnant; mot à mot : quand midi frappe son coup. *Un co dé san,* attaque d'apoplexie. *Un co dé sourél,* coup de soleil; insolation. *Co dé fusil, dé vén, dé tounèro,* coup de fusil, de vent, de tonnerre. *I a fa lou co,* il lui a joué un tour. — *Aro sériè biên lou co,* maintenant ce serait bien le cas; l'occasion est belle; c'est le moment. *A manqua soun co,* il a échoué dans son entreprise. *T'aouraï vis aquò d'un co d'iél,* j'aurai vu cela d'un coup d'œil. *Douna un bon co dé dén,* faire un bon repas. *Un co dé man,* un peu d'aide. *Co dé bè,* médisance. *Faïre lou co dâou lapin,* donner le coup du lapin, c'est-à-dire un coup de main derrière la nuque, parce que c'est là la manière de tuer les lapins domestiques ; au fig. duper quelqu'un, lui tendre un croc en jambe.

Tout d'un co, adv. Tout à coup. *Tout énd'un co,* ou *tout émb'un co,* tout à coup; soudain; subitement.

Dér. de *Cop,* qu'on dit celtique; ou de la bass. lat. *Colpus,* corr. du grec Κόλαφος, soufflet.

Co, *s. m.* Fois. Syn. de *Fés.* — *Y aviè un co,* il y avait une fois. *M'ou fagues pas dire dous cos,* ne me le fais pas répéter, dire deux fois. *Un co l'âoutré nou,* une fois et l'autre non, alternativement. *Un co qué l'âouraï vis,* une fois que je l'aurai vu. *Toutes âou co,* tous à la fois. *Tout d'un co,* tout en une seule fois.

Co, *s. m.* Vanne; écluse. — *Toumba lou co,* abaisser la vanne; *léva lou co,* lâcher l'écluse; au propre et au fig. se dit de ces moulins à paroles, qui, une fois en train de discours, ne s'arrêtent plus.

Cobre (dé), *adv.* De surplus; en réserve; par dessus le marché; au-delà du nécessaire; de relais; de reste. — *Fóou toujour avédre quicoumé dé cobre,* il faut toujours avoir quelque peu de chose en réserve; il faut se garder une poire pour la soif.

Dér. du lat. *Cooperire,* couvrir, mettre en réserve. En esp. *Cobro,* à couvert.

Codou, *s. m.* Caillou; galet; pierre isolée; celle que l'on lance à la fronde. — *Abataïa à co dé codou,* poursuivre à coups de pierre.

Dér. de la bass. lat. *Codulus,* m. sign., formé du lat. *Cautes,* caillou.

Cofre, *s. m.* Dim. *Coufré;* péj. *Coufras.* Coffre; bahut; meuble en forme de caisse, propre à serrer des hardes, de l'argent, etc. Au fig. poitrine, estomac. — *Aquél home a un bon cofre,* cet homme a une excellente constitution.

Coïè, *s. m.* dim. *Coulèïré.* Collier, seulement dans l'acception de bijou, ornement autour du cou; jamais dans celle de collier de trait, de labour, qui se dit : *Coulas.*

Dér. du lat. *Collum,* cou.

Coïfo *s. f.* Coiffe bonnet de femme: cornette. — Un prvb irrévérencieux pour le sexe, et qui n'est pas toujours vrai, a dit : *Un capél vâou maï qué cén coïfos,* un chapeau vaut mieux que cent coiffes; métonymie.

Dér. de la bass. lat. *Cufa* ou *Cuphia,* m. sign.

Coïre, *v.* Cuire; préparer les aliments au feu; faire cuire, spécialement faire cuire du pain. — *Quouro cousès?* quand faites-vous du pain? *Bouta coïre,* mettre le pot au feu. *Aquò vâou pas dé coïre,* cela ne demande que fort peu de cuisson.

Coïre, *v.* Brûler; havir; cuire; faire éprouver de la cuisson : au fig. être en danger de mort, de perte. — *La barbasto a quiè la fartaïo,* la gelée blanche a flétri l'hortolaille. *Fas trop coïre aquélo car,* tu brûles cette viande. *Souï quiè,* je suis cuit, je suis perdu. *Mous ièls mé cosou,* les yeux me cuisent. *T'én couïra,* il t'en cuira, tu t'en repentiras.

Dér. du lat. *Coquere,* m. sign.

Col, *s. m.* ou **Couol**. Cou, col : partie du corps qui soutient la tête. — *Pourta âou col,* porter un fardeau sur les épaules. *Col dé péro,* col-tort, qui porte le cou de travers : au fig. cagot; hypocrite; torticolis. *Col dé pè,* cou-de-pied ou coude-pied. *Col d'uno boutéïo,* goulot d'une bouteille.

Dér. du lat. *Collum,* m. sign.

Colis, *s. m.* Colis; ballot de marchandise; terme de roulage; caisse; barrique; paquet.

Importation nouvelle du fr.

Colibè, *s. m.* Quolibet; sarcasme; plaisanterie grossière et méchante; pointe; équivoque.

Dér. du lat. *Quod libet,* tout ce qu'on veut, c'est-à-dire que ceux qui lancent des quolibets disent tout ce qui leur passe par la tête sans égard ni réserve.

Colo, *s. f.* Colle; matière gluante et tenace qui sert à joindre deux surfaces. — *Colo forto,* colle forte, faite de la coction des parties gélatineuses des animaux; ainsi caractérisée à cause de sa grande ténacité.

Dér. du gr. Κόλλα, m. sign.

Colo, *s. f.* Bande; troupe; association d'ouvriers travaillant ensemble; multitude. — *Colo dé réssaïres,* scieurs de long qui sont associés par bande de trois. *Sèn pas dé colo,* nos chiens ne chassent pas ensemble.

Dér. du lat. *Collatus,* assemblé, joint, et du gr. Κολλητός, uni, rapproché.

Comotivo, *s. f.* Locomotive.

C'est encore un emprunt au langage scientifique par son côté populaire. Mais le lang., fidèle à cette antipathie de rivalité dont le fr. a pris l'initiative envers lui, a voulu marquer cette adjonction au cachet de son génie en défigurant son modèle.

Conquo, *s. f.* Dim. *Counquéto.* Bassin ou bassine de cuivre sans anse, dont on se sert dans les cuisines pour faire tremper certaines provisions et pour d'autres usages; au fig. terrain creux; bas-fond formant comme un bassin.

Dér. du lat. *Concha,* conque, vase, coquille, venant du gr. Κόγχη, conque, coquillage.

Digitized by Microsoft ®

Consou, *s. m.* Consul; échevin, officier municipal dans l'ancien régime. Dans les chartes, on les désignait sous le nom de consuls modernes, sans doute par comparaison aux consuls romains. Ils portaient la robe et le chaperon. Plus tard, et dans les campagnes surtout, ils se dispensaient de la robe; leur insigne était le chaperon cramoisi bordé d'hermine. — *Aourian fa un consou*, nous aurions fait un pape, disons-nous, lorsqu'un autre émet une idée que nous allions émettre nous-même dans l'instant. Cette formule proverbiale, tant en fr. qu'en lang., est une allusion au système également suivi pour les papes et les consuls. C'est comme si l'on disait : avec cette communauté d'idées, on peut faire réussir toute candidature : il ne s'agit que de s'entendre. Mais ce qui était autrefois praticable et qui a donné naissance au dicton, pourrait-il aujourd'hui être également vrai et juste? Nos pères avaient des franchises qui passaient en proverbe pour attester leurs libertés communales; nous avons le progrès, et si quelque dicton se conserve jamais de nos mœurs électorales, de ce temps de suffrage universel, il est douteux qu'il exprime une idée pareille, qui répond à une autre locution plus étendue encore sur la nécessité de l'accord : *Entèndè-vous et farés plóure*, entendez-vous et vous ferez pleuvoir.

Conte, *s. m.* Compte; supputation; nombre; calcul; facture ou note de fournitures, contenant l'addition et le doit. — *Faïre soun conte*, faire son compte à un domestique, le congédier : au fig. tuer, assassiner. *Conte dé Bèoucaïre*, mémoire des fournisseurs que l'on doit solder à l'époque de la foire de Beaucaire. C'est une époque bien critique pour tous les consommateurs dans les pays voisins de Beaucaire, pour lesquels la foire de cette ville est un terme de rigueur. Le peuple des campagnes surtout renvoie tous ses paiements à cette époque, ce qui est pour beaucoup de gens une cause de ruine et d'expropriation, le crédit qu'ils obtiennent dans le cours de l'année les alléchant souvent à dépenser plus qu'ils ne peuvent payer. Aussi, la quinzaine qui suit cette foire est-elle abondante en exploits d'huissier.

Dér. du lat. *Computum*, calcul.

Conte, *s. m.* Conte; sornette. — *Conte dé ma gran la borgno*, conte de ma mère l'Oie. — *Voy. Borgno.*

Conte, *s. m.* **Countèsso**, *s. f.* Comte, comtesse, seigneur d'un comté.

Dér. du lat. *Comes*, compagnon. Ce titre, d'après Dom de Vaines, *Dict. diplom.*, remonte au moins aux premiers empereurs, qui nommaient leurs conseillers, *comites*. Auguste avait déjà les siens, *comites Augusti*. Plus tard, et en France, les comtes étaient les compagnons, les aides de camp des rois.

Contoronle, *s. m.* Enregistrement; bureau du receveur de l'enregistrement; marque sur l'or et l'argenterie qui ont le titre.

Corr. du mot fr. *Contrôle*, ancien nom de l'enregistrement.

Contorounla, *v.* Enregistrer; soumettre un acte à l'enregistrement, le déposer au bureau de l'enregistrement; marquer l'or et l'argent au titre.

Contorounlur, *s. m.* Receveur de l'enregistrement; contrôleur des matières d'or et d'argent.

Copo, *s. f.* Dim. *Coupéto.* Coupe; certaine étendue de bois que l'on coupe régulièrement; coupe de fourrage; coupe au jeu de cartes, séparation du jeu en deux parties. — *Y doura éncaro une bono coupéto dé révioure*, nous aurons encore une petite provision de regain à couper.

Dér. de *Coupa.*

Copo-jaré, *s. m.* Coupe-jaret; brigand; scélérat; mauvais drôle. Se dit souvent, dans le langage familier, en supprimant le dernier mot : *és un trasso dé copo*, c'est un mauvais gueux, un très-pauvre sire. *Frimousso dé copo*, figure de coupe-jaret.

Formé de *Coupa* et de *Jaré.* — *Voy.* c. m.

Copo-roso, *s. f.* Couperose, vitriol en sel, nom générique qui convient autant à la couperose bleue, sulfate de cuivre, qu'à la couperose verte, sulfate de fer, dont l'exploitation était si connue aux environs d'Alais, à Saint-Julien-de-Valgalgues.

Dér. du lat. *Cupri ros*, rosée ou eau de cuivre, nom que portait le vitriol dans l'ancienne nomenclature chimique.

Coquo, *s. f.* Châtaigne; poulette; mot du dictionnaire des nourrices et des bonnes d'enfant.

Coquo, *s. f.* Brioche, gâteau ou patisserie fait de fleur de farine, de jaunes d'œufs et de sucre. — *Voy. Roustido.*

Dér. du lat. *Coctus, cocta*, cuit, cuite.

Coquo, *s. f.* Coque du levant; petit fruit à baies noirâtres de la grosseur d'un gros pois. Il fait périr les poux et enivre les poissons, qui viennent mourir bientôt sur le sable. On ne s'en sert guère que pour empoisonner le poisson de rivière.

Dér. du gr. Κόκκος, grain.

Cor, *s. m.* Corps; corps humain; cœur, organe principal de la circulation; affection; mémoire; affection de l'âme; courage; cor, instrument à vent, tourné en spirale; corps de jupe, corset. — *Y a pas un pèou dé moun cor*, il n'y a pas un poil, une veine de mon corps. — *Mâou dé cor*, mal de cœur, faiblesse, évanouissement. *Apréne dé pér cor, récita dé pér cor*, apprendre, réciter par cœur. *Ou save dé pér cor*, je le sais par cœur. *L'aïme dé tout moun cor*, je l'aime de tout mon cœur. *Cor dé casso*, cor de chasse. *La paouroto, a lou cor gros*, la pauvrette, elle a le cœur gros, elle est très-affectée. — *Voy. Cur.*

Dér. du lat. *Corpus* pour corps, de *Cor* pour cœur, et de *Cornu* pour cor.

Corcomaïre, *n. pr.* d'une rue de Nimes.

Ce mot paraît venir de la corroyerie qui se faisait dans cette rue située le long du canal de l'Agau. D'après cela, *Corcomaïre* signifierait en vieux langage du pays, corroyeur, et serait composé de *Corcom*, corruption du latin *Corium*,

Digitized by Microsoft ®

cuir, et de la désinence *aïre*, commune aux adjectifs d'action, correspondant à la désinence fr. *eur*.

Du reste, Sauvages traduit, comme nous, *Corecomaïre*, qui est le même mot, par corroyeur, tanneur, et le fait venir de la bass. lat. *Corraterius*, sans entrer dans la décomposition de cette origine.

Cordo, *s. f.* Dim. *Courdéto;* péjor. *Courdasso*. Corde, tortis fait de chanvre, de lin ou de boyau. — *Cordo fino*, ficelle employée pour mèche à fouet.—*Voy. Lignéto. Cordo dé faï.* — *Voy. Séngloù.*

Dér. du lat. *Chorda*, corde d'instrument de musique, cordeau.

Cordos, *s. f. plur.* Maladie des pores, des chevaux, ainsi que des agneaux, chevreaux et veaux de naissance. C'est une contraction nerveuse des articulations, qui les empêche de plier les membres, et rend leurs jambes raides, comme si elles étaient tendues avec des cordes.

Corfalì, *v.* S'évanouir, tomber en défaillance, disparaître; se pâmer.

Formé de *Cor* et de *Falì*, manquer du cœur.

Corgno, *s. f.* Fruit du cornouiller, en forme d'olive, d'un rouge vermillon, quand il est mûr. — *Vôou pa'no corgno*, c'est un pauvre homme, un mauvais ouvrier, qui ne vaut pas une pipe de tabac. *N'én dounarièï pa'no corgno*, je n'en donnerais pas un sou vaillant.

Dér. du lat. *Cornum*, m. sign.

Coronlo, *s. f.* Tresse de cheveux entortillés sur la tête des femmes, en forme de couronne. « Cet usage, dit Sauvages, subsiste en Italie chez les femmes du peuple, et il a passé de mode depuis longtemps dans nos provinces, où les têtes de femmes sont plus changeantes. » Mais on y revient : ce qui ne prouve pas que le spirituel abbé n'ait pas eu raison.

Dér. du lat. *Corolla*, contraction de *Coronula*, petite couronne.

Cor-san, *s. m.* Corps saint; reliques d'un saint; corps sacré de Jésus-Christ. — *L'aï préga coumo un cor-san*, je l'ai supplié comme Dieu lui-même. *Ména plan coumo un cor-san*, conduire comme un corps saint, avec précaution et sollicitude, comme si l'on portait des reliques.

Costi, *s. m.* Coût; dépens; dépenses; frais. — *Crén pas lou costi*, il ne craint pas la dépense. *Y âoura fosso costi*, il y aura bien des frais.

Dér. de *Cousta*.

Costo, *s. f.* Dim. *Coustéto*. Côteau, côte, penchant d'une montagne, d'une colline; côte, os long et courbe des parties latérales de la poitrine de l'homme ou de l'animal. — *A las costos én long*, il a les côtes placées verticalement; il ne peut se courber; c'est un fainéant qui fuit tout travail.

Dér. du lat. *Costa*, m. sign.

Costos, *s. f. plur.* Nervures des feuilles d'une plante; parties proéminentes d'un melon; membrure latérale d'un vaisseau, d'un clayon, d'une manne; côtes de cocons de tirage; fleuret de soie. — *Costos dé blédo* ou *Coustétos*, cardes de poirée. — Les côtes de cocons sont ces filasses dont on les purge dans la bassine, avant d'arriver au brin de soie. Comme l'enveloppe extérieure du cocon est la première travaillée, les premiers brins en sont grossiers, baveux; c'est pour cela qu'on bat les cocons au bassin dans l'eau bouillante pour décoller ces premiers brins; on dévide ainsi les cocons jusqu'à ce qu'ils deviennent fins et purs. La filasse qu'on retire de cet ensemble de cocons à la battue, sous forme d'un gros cordon, se nomme *Costos*. On la carde et on en fait du fleuret grossier.

Coua, *v.* ou **Couga**. Couver en parlant des oiseaux qui se tiennent sur leurs œufs pour les faire éclore; choyer, mitonner un enfant. Au fig. préparer, caresser, surveiller. — *Sé coua*, rester longtemps au lit. *Laïssa coua la bugado*, laisser une lessive s'imbiber longtemps. *Laïssa coua un'afaïre*, laisser chômer une affaire; la calculer avec soin, en soigner les détails.

Dér. du lat. *Cubare*, être couché.

Couacho, *s. f.* Lavandière, hoche-queue, bergeronnette, petit oiseau qui fréquente le bord des rivières, se mêle aux troupeaux de mouton et porte une queue longue, toujours en mouvement : toutes circonstances qui lui ont valu les différents noms fr. que nous citons. Quant au lang. *Couacho*, dans lequel on voit poindre un bout de queue, *quouò* ou *quoua*, il est bien à peu près l'équivalent du fr. hoche-queue; aussi a-t-il pour syn. *Brando-quuïo*. *Bérgèïréto* est également usité; mais celui-ci est du fr. tout pur, et dans le même ordre d'idées, on ne devrait donner droit de cité qu'à *Pastourèléto*, car le lang. n'appelle les bergers que *pastres*. Aussi sommes-nous ramenés vers le vrai mot, qui traduit le fr. bergeronnette, en appelant cet oiseau *Galapastre*. — *Voy.* c. m.

Couado, *s. f.* Couvée des œufs; action de faire éclore la graine de vers à soie; temps de l'incubation. — *An prés mâou à la couado*, ces vers ont été trop échauffés pendant l'éclosion. *Ou a manqua à la couado*, dit-on au fig. d'un individu qui manque de certaines qualités : c'est un vice de naissance.

Dér. de *Coua*.

Couaïos, *s. f. plur.* Derniers vers à soie, ceux qui sont tardifs à éclore. Il est rare que cette arrière-garde vienne à bien et qu'elle prospère, soit parce que ce sont les vers les plus malingres et les moins actifs, soit parce que leur retard provient de ce qu'ils ont été trop pénétrés par la chaleur, soit enfin parce que leur mauvaise réputation et leur paresse les fait négliger, comme de pauvres élèves. Au reste, on fait bien de les délaisser. Mais les magnaniers, les femmes surtout, qui se sentent une tendre compassion pour ce qui souffre et pour tout ce qui appartient à la gent magnane, les conservent et les font réussir quelquefois. Il est plus sage et d'une bonne pratique de ne conserver ni les vers trop hâtifs, ni les retardataires, mais seulement ceux qui éclosent à trois jours de distance les uns des autres.

Digitized by Microsoft®

Couaïre, Couaïro, *adj.* Couveur, couveuse; l'individu qui fait éclore les vers à soie à la chaleur de son corps. Ce qui se fait en portant la graine dans des sachets sur le corps, entre les habits et la chemise, ou en la mettant au lit et se couchant auprès. Ce procédé, qui a été le seul en usage autrefois, avait du bon ; mais il ne pouvait s'exécuter sur une grande échelle. On y a substitué généralement l'éclosion dans un appartement bien fermé *(Voy. Espélidaüiro)* et où l'on entretient un feu régularisé par le thermomètre. C'est là le mode le plus usité. L'éclosion au moyen du *Castélé (Voy.* c. m.), est d'invention relativement récente; mais cette méthode n'est guère suivie que par les éducateurs à théorie. Cependant on emploie encore, dans quelque coin des Cévennes, la chaleur humaine.

Couar, *s. m.* — *Voy. Quouar.*

Couasso, *s. f.* Gourde faite d'une calebasse; calebasse fendue en deux et verticalement, dont les fileuses de soie se servent comme d'une écope pour vider leur bassine quand elles veulent en renouveler l'eau; cuiller à arroser *(Voy. Asaïgadouïro);* écuelle de bois; sébille.

Couble, *s. m.* Couple; paire; attelage de deux bêtes de labour; deux choses de même espèce, prises ou considérées ensemble. — *Un couble dé fés,* deux fois, une couple de fois. *Un bé dé dous coubles,* une ferme de deux charrues.

Dér. du lat. *Copula,* lien, couple, lesse dont on couple les chiens.

Coublé, *s. m.* Traverses; solives; pièces de bois de brin ou de sciage qu'on fixe transversalement sur les grosses poutres d'un couvert ou d'un plancher pour supporter les tuiles ou le parquet. — *Voy. Jaséno.*

Coublo, *s. f.* Troupe de mulets appartenant au même maître. Il ne se dit que des mulets qui portent à bât et qui ont été longtemps le seul moyen de transport des marchandises dans les pays de montagnes. Ce nom ne se donne pas aux mulets de trait et d'attelage.

Coucaraïo, *s. f.* Canaille; truandaille; réunion de gueux et vagabonds.

Dér. de *Coucarou.*

Coucarda, *v.* Mettre une cocarde à quelqu'un ; attacher une ganse de ruban sur sa coiffure; mettre un nœud ou un pompon sur la tête d'un agneau ou d'un robin-mouton.

Coucardiè, *s. m.* Soldat, militaire, porte-cocarde.

Coucardo, *s. f.* Dim. *Coucardéto;* péj. *Coucardasso.* Cocarde, nœud de rubans ou pièce d'étoffe, plissée et ronde, qu'on porte au chapeau : insigne national que les militaires portent à la coiffure, et que, dans les révolutions, les divers partis prennent comme signe de reconnaissance. — *Prêné la coucardo,* s'enrôler. *Chanja dé coucardo,* être transfuge d'un parti dans un autre.

La cocarde nous a été importée par les soldats croates, hongrois et polonais, chez qui elle était une touffe de plumes de coq attachée à leur coiffure ; ce qui la fit d'abord nommer coquarde, se rapprochant davantage de sa racine coq.

Noio-coucardo, s. f. Noix de la plus grosse espèce qui s'ouvre très-facilement. C'est cette espèce que l'on emploie pour en faire de petits nécessaires en miniature, ou des boîtes à une paire de gants de femme.

Coucarèlo, *s. f.* ou *Capéléto.* — *Voy.* c. m.

Coucarou, *s. m.* Péjor. *Coucaras.* Gueux; truand; mendiant dépenaillé, pauvre diable sans argent ni considération. — *Méno uno vido dé coucarou,* il mène une vie de bohème, de gueux et de paresseux.

Ce mot a des assonnances avec *Trutanus, trudamus,* truand, de la bass. lat., et le même sens; il peut s'être formé de là, comme il a probablement servi lui-même à former *Couquì,* coquin, et certainement *Acoucara,* acoquiner. En esp. *Cucaro,* bohème, truand.

Coucha, *v.* Chasser, pousser devant soi ; chasser un animal devant soi, le toucher, le frapper pour le faire avancer. — *Coucha las mouscos,* chasser les mouches. *Coucho ta bèstio,* touche ta bête. *Couchas aquél chì,* chassez ce chien.

En ital. *Cacciare,* chasser. Les deux mots viennent-ils du lat. *Cogere,* forcer à?

Couchè, *s. m.* Cocher, celui qui conduit une voiture, un carrosse, un coche.

Ce mot est le subs. de notre verbe *Coucha;* il ne faut pas lui chercher d'autre étym. Le fr. nous en paraît redevable au lang.

Coucho-cha, *s. m.* Litorne, grive de génevrier, *Turdus pilaris,* Linn., connue aussi sous le nom de *Grivo dé mountagno;* oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Crenirostres. Cette grive, presque de la taille de la draine *(Céséro),* tient son nom de son chant, *châ, châ,* seul cri qu'on lui connaisse. Les baies de génevrier dont elle se nourrit donnent à sa chair un goût fort prisé de certains amateurs, mais qui n'est pas apprécié par d'autres qui la trouvent amère. La livrée de cet oiseau, comme celle de ses congénères, est un gris cendré, tacheté de points plus ou moins foncés, avec les parties inférieures du corps tirant sur le blanc. Mais on sait que l'âge, le sexe et autres circonstances peut-être modifient souvent le plumage; et il en est du reste ainsi, par les mêmes raisons, de la couleur des autres animaux.

Coucho-chi, *s. m.* Bedeau. Avant l'introduction des suisses dans le personnel de la gent d'église, c'était le bedeau qui était chargé de la police des chiens, d'où lui vient son nom lang. Il est vêtu d'une robe noire ou rouge et armé d'une baguette ou masse surmontée d'une lanterne ou d'une boule.

Coucoù, *s. m.* Dim. *Coucouné.* Cocon de ver à soie; œuf cuit ou cru, dans l'argot des nourrices; bouton de rose; champignon oronge en boule, à demi développé. — *V. Fousél.*

Dér. du lat. *Concha* et du gr. Κόγχη, coquille, conque.

Coucougnè, *s. m.* Péj. *Coucougnëïras.* Sale-pot; homme qui se mêle des détails de ménage; qui usurpe les fonctions de la femme.

Dér. de *Coucoù* dans l'acception d'œuf, parce qu'un

Digitized by Microsoft®

homme de cette espèce s'occupe particulièrement des poules et des œufs.

Coucouïado, *s. f.* Cochevis, alouette huppée, coquillade; *Alauda cristata,* Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Subulirostres. Une huppe de plumes placée sur la tête et qu'elle peut redresser à volonté, représente grossièrement une coquille, c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Coucouïado;* peut-être sa huppe a-t-elle plus de ressemblance à un capuchon, et *Cucullata* la caractérise mieux?

Coucoumar, *s. m.* Dim. *Coucoumardè.* Coquemar, bouilloire en terre et à bec, pour faire chauffer l'eau, faire les décoctions et les tisanes.

Dér. du lat. *Cucuma,* vase, qui répond au *Coucoumar* par ses attributions.

Cucuma est formé lui-même de *Cucumer,* concombre, parce qu'il était autrefois de la forme de ce légume.

Coucoumé, *s. m.* Champignon en boule, tel qu'il sort de la terre et non encore développé. C'est dans cet état que l'oronge est le plus délicat.

Dér. de *Coucoù,* œuf, dont *Coucoumé* est le dim.

Coucourèlo, *s. f.* Dim. *Cocourèlèto.* Petite figue violette, fort douce, qui mûrit au milieu de l'été. C'est une de celles qu'on fait sécher en les exposant au soleil, ou en les piquant une par une sur un buisson desséché.

Les nourrices donnent ce nom, en terme d'amitié, à leur poupon : *Ma coucourèlo! ma coucourèlèto!* mon chou, mon petit cœur!

Coucu, *s. m.* Coucou, *Cuculus canorus,* Linn., oiseau de l'ordre des Grimpeurs et de la fam. des Cunéirostres, de la grosseur de la grosse draine, le dessus du corps cendré bleuâtre, le dessous blanc sale avec des raies transversales d'un brun noirâtre. Il se nourrit d'insectes ainsi que d'œufs d'oiseaux. Vers la fin d'août, il est gras, et sa chair est un bon manger.

On prétend que cet oiseau étant le seul à avoir les intestins superposés à l'estomac, il lui est impossible de couver ses œufs sans nuire à sa digestion. C'est pour cela qu'il va pondre un seul œuf dans le nid de certains autres oiseaux, parmi lesquels il donne la préférence à la fauvette, au rapport de notre savant ornithologue du Gard, Crespon. Quelquefois c'est à la couvée de l'alouette, du rossignol, de la pie-grièche, etc., qu'il vient apporter ces intrus. Bien que l'œuf de la fauvette ait quelque ressemblance avec celui du coucou et qu'il soit comme lui d'un blanc sale et tacheté, on ne conçoit pas trop que cette couveuse ne puisse s'apercevoir de la supercherie par la différence de grosseur. Dans la nichée d'une grive, d'un merle, cela s'expliquerait mieux. Faudrait-il expliquer cette anomalie par une destination spéciale de la nature?

Quoi qu'il en soit, cette version paraît plus plausible que celle que nous offre Sauvages. Celui-ci prétend que le coucou ne place son œuf dans le nid de la fauvette qu'après avoir dévoré la progéniture légitime de cet oiseau. Mais il paraît bien plus singulier que la mère consente à cet échange meurtrier, qui ne peut lui échapper dans cette hypothèse.

C'est par antiphrase de cette donnée qu'on appelle *Coucu,* en lang. et par le mot correspondant en fr., le mari dont la femme manque à la fidélité conjugale. Cette expression, qui est une injure sanglante, n'est plus usitée dans les deux langues que dans le style libre et bas. Il n'en était pas ainsi du temps de Molière, ni encore du temps de l'abbé de Sauvages, qui cite le mot comme un terme de dérision un peu libre, seulement.

Coucu-toupè! est l'onomatopée qui représente le chant de cet oiseau, avec une légère variation sur la dernière syllabe : c'est un cri que les enfants poussent en s'amusant. — *En abriou canto lou coucu s'és viou,* prvb. agricole, au mois d'avril le coucou chante s'il est en vie : c'est en effet au printemps qu'arrive cet oiseau, et son chant l'annonce.

Dér. du lat. *Cuculus,* onomatopée de son chant.

Coucu, *s. m.* Pain de cour; muscari, *Hyacinthus muscari,* Linn., plante de la fam. des Liliacées, sauvage, bulbeuse, qui donne un bouquet de fleurs d'un bleu foncé, disposées en grelots le long de sa tige.

Coucudo ou **Jâouvèrtasso.** — *Voy.* c. m.

Coudasquéja, *v. fréq.* Caqueter. — Se dit du cri de la poule qui vient de pondre.

Le mot est probablement une onomatopée.

Coudasquo, *s. f.* Poule. Au fig. caqueteuse; mauvaise langue; caquet-bon-bec.

Coudénas, *s. m.* Péjor. de *Coudèno.* Grosse et vilaine peau; grosse couenne, au prop. Au fig. croûte d'un ulcère; spécialement parcelle de terre aride et peu ou mal cultivée.

Coudèno, *s. f.* Couenne de porc, peau dure qui couvre son lard. Au fig. on le dit d'une personne ou d'un animal fort maigres. — *Ari coudèno et l'ase qué tè mèno,* prvb., avance, baudet, et l'âne qui te conduit; c'est-à-dire l'ânier qui est aussi âne que sa bête. *Es tout coudèno,* il n'a que la peau et les os.

Coudèno se dit aussi de la crasse qui, à force d'intensité, finit par se former en écailles et par avoir toute l'adhérence et la consistance d'une peau.

Dér. du lat. *Cutis,* peau, et *Cutena,* peau de porc.

Coudèr, *s. m.* Dim. *Coudèrqué.* Petit pré sec qu'on voit communément à la campagne devant les maisons de ferme et qui produit plutôt du gazon que du foin. C'est là que les enfants vont jouer, les agneaux gambader et les poules gratter.

Il est probable que le fr. coudrette dérive du lang. *Coudèr.* Les glossateurs français en font un dim. collectif de coudraie; mais son acception résiste à cette origine.

Dér. du lat. *Codetum,* champ en friche, ou de la bass. lat. *Coderum,* place au devant d'une maison de campagne.

Coudiou, *s. m.* Étui de faucheur, dans lequel il met à tremper sa pierre à aiguiser. Il a presque la forme d'un sabot, se termine en pointe vers le bas et il est fixé à la ceinture des faucheurs par une lanière.

Dér. du lat. *Cos, cotis,* queux, pierre à aiguiser, donnant

Digitized by Microsoft®

Cotaria, carrière de ces sortes de pierres, et peut-être *Codou*, caillou.

Coudis-coudasquo! Imitation du cri de la poule qui vient de pondre. Il se prend substantivement, au fig. comme augm. de *Coudasquo*, pour caqueteuse, mauvaise langue, qui ne sent pas la portée de ses paroles. — *Es uno coudis-coudasquo*, c'est une bavarde, une babillarde, une méchante langue.

Coudougna, *s. m.* Cotignac; confiture de coings; eau de coings, mélange d'eau-de-vie, de sucre et de coings infusés, cordial fort employé dans la clinique populaire.

Ce mot, qui n'appartient pas au dialecte des Cévennes, mais au gascon, a été adopté et s'est généralisé par les poésies de Jasmin, qui l'a chanté dans sa charmante épopée intitulée : *Mous soubénis*.

Coudougnè, *s. m.* Cognassier, *Pyrus cydonia*, Linn., arbre de la fam. des Rosacées, cultivé et sauvage dans nos pays. Le cognassier sauvage sert à marquer les limites des prés et jardins, à cause de sa facilité à venir par bouture. Dans les terrains bas et susceptibles d'alluvion, les bornes en pierre tendent sans cesse à être recouvertes; c'est pour en reconnaître toujours la place, alors même que la terre les recouvrirait entièrement, qu'on plante sur le point même des boutures de cognassier qui s'élèvent concurremment avec le niveau du sol et indiquent toujours le point où il faut chercher la borne. Pour plus grande sûreté, on multiplie ces boutures sur toute la ligne divisoire à courte distance les unes des autres.

Dér., d'après le plus grand nombre des étymologistes, du nom de Cydon, ville de Candie, aujourd'hui la Canée, en gr. Κύδων, d'où le lat. *Cydonia*. Mais le lat. appelait le coing, *Malus cotonea*, sans doute à cause du duvet dont ce fruit est recouvert; la bass. lat. en fit *Coterum*. Il pourrait bien nous être arrivé aussi par ce chemin.

Coudoumbre, *s. m.* Concombre, *Cucumis sativus*, Linn., plante de la fam. des Cucurbitacées, fruit potager, raffraîchissant, mais aliment indigeste et lourd mangé cru.

Coudoumbre-d'ase, concombre sauvage, concombre d'âne, *Momordica elaterium*, Linn.

Dér. du lat. *Cucumis, cucumeris*; par substitution du *b* à l'*e*, *Cucumbris*, dont le primitif est *Cucc*, chose creuse, en celt.

Coudoun, *s. m.* Coing, fruit du cognassier. Ce fruit, stomachique et sain quand il est cuit, est, à l'état de crudité, âpre et rêche, et ne se laisse pas facilement avaler. C'est par allusion à cette qualité sans doute qu'on a fait de *Coudoun* le synonyme de chagrin, inquiétude, qui causent un poids sur l'estomac. — *Aï lou coudoun*, j'ai un souci profond, une crainte qui m'empêche de respirer, comme si je venais d'avaler un coing.

Dér. de *Coudougnè*.

Coué, *adj. m.*, sans fém. Coi; silencieux; muet d'étonnement ou de terreur; frappé de stupeur. — *Rèsta coué*, rester court, ou bien sans mouvement. Pris ainsi adverbialement, *Coué* s'applique aux deux genres. Coi, en fr. est adv., autrefois il était adj., coi, coite.

Dér. du lat. *Quietus*.

Couéto dé lapin, *s. f.* Lagurier ovale, *Lagurus ovatus*, Linn., ou *Gramen alopecouros spicâ rotundiore*, graminée, que la forme de son épi a fait nommer.

Coufi, *v.* Confire, faire cuire des fruits, etc., dans un suc, une liqueur, avec du sucre, du miel, du moût, qui les pénètre; mitonner; choyer; dorloter; remplir jusqu'aux bords. — *Coufi d'ourguèl*, bouffi d'orgueil. *Coufi dé malicio*, plein de malice. *A coufi sas pochos*, il a rempli ses poches.

Sé coufi, languir dans une chambre sans sortir; se séquestrer dans son intérieur: se mitonner chez soi.

Dér. du lat. *Conficere*.

Coufin, *s. m.* Cabas; corbeille ou panier en sparterie, rond ou ovale, avec deux anses, propre à porter des provisions.

Ce terme est originaire du dialecte provençal, qui n'a pas d'autre désignation pour cabas. Son importation a commencé depuis quelques années.

Dér. du lat. *Cophinus*, petite corbeille, venant du grec. Κόφινος, panier d'osier, corbeille.

Coufla, *v.* Enfler; gonfler; causer un gonflement; augmenter, prendre un plus grand volume; tuer, frapper avec violence, atteindre quelqu'un d'un coup de pierre ou de fusil; animer quelqu'un contre un autre, l'exciter à la vengeance, à la haine; lui remplir les oreilles.

Sé coufla, se rengorger, s'énorgueillir; être prêt à pleurer, commencer à avoir le cœur gros.

La pasto sé coufło à la pastièïro, la pâte renfle et se dilate dans la huche. *Aquèlos bajanos coufłou bièn*, ces châtaignes renflent beaucoup à la cuisson. *Aquò coufło l'éstouma*, cela gonfle l'estomac, lui donne des flatuosités. *Sé coufla dè bitaïo, dé soupo*, se gorger, s'empiffrer de mangeaille, de potage. *Gardoù coufło*, la rivière grossit. *Aquésto plèjo fara coufla lous rasins*, cette pluie fera gonfler les raisins. *L'an bièn coufla cronto iéou*, on lui a bien monté la tête contre moi.

Dér. du lat. *Conflare*, souffler, gonfler, exciter.

Couflaïre, aïro, *adj.* Boute-feu; mauvaise langue, qui souffle la discorde.

Couflaje, *s. m.* Crevaille; autant de vivres que l'estomac peut en contenir. — *Aï manja moun couflaje dè prunos*, je me suis gorgé de pruneaux. *Gn'avièt un couflaje*, il y en avait de quoi se rassasier. *N'aï moun couflaje*, je n'en puis plus. — *Voy. Tibaje, Ramplimén.*

Coufle, couflo, *adj.* Enflé; gonflé; plein; dodu; qui a le cœur gros de larmes ou de colère. — *Coufle coumo un pésoul*, fier comme un pou, bouffi d'orgueil comme la grenouille de la fable. *Siéï coufle*, j'ai le cœur bien gros. *A lous ièls coufles*, il a les yeux gros, pleins de larmes.

Couflije, *s. m.* Gonflement d'estomac; ventosité; météorisation; grosse panse. Au fig. orgueil; chagrin ou colère concentrés.

Digitized by Microsoft®

Couflo-couquì, *s. m.*, phr. faite. Tout mets grossier et farineux, qui fermente dans l'estomac et le fait gonfler, et particulièrement les pois-chiches et les haricots. Dans le même sens et plus cavalièrement on dit *Couflo-b....e.*

Coufloti, *s. m.* Bout-d'homme fort gros, pansu, ventru. — *Voy. Boumbé, Boumboti.*

Couga, *v.* Couver.

Ce mot, qui semble le même que *Coua*, a un sens moins positif. Ainsi on ne dit pas *Couga* pour couver des œufs et de la graine de vers à soie, mais on dit très-bien : — *Couga la pigoto*, être menacé de la petite vérole; entrer dans la fièvre par où elle commence. *Couga dé poumos*, conserver des pommes sur la paille. *Couga la bugado*, faire mitonner la lessive. *Faïre couga las oulivos*, faire fermenter les olives, avant de les fouler. *D'oulivos cougados*, des olives pochées. *Sé couga*, ou *couga sas gnèïros*, rester au lit la grasse matinée. — *Voy. Coua.*

Dér. du lat. *Cubare*, être couché.

Cougna, cougnado, *s.* Beau-frère, belle-sœur. S'applique également au frère et à la sœur de la femme, au mari ou à la femme de la sœur ou du frère, au père et à la mère du gendre et de la bru.

Dér. du lat. *Cognatus*, parent, allié.

Cougné, *s. m.* Coin, pièce de bois ou de fer, servant soit pour fendre du bois, soit pour déliter un banc de pierre dans la carrière, soit pour assujettir un outil à son manche : cale. — *Issarta âou cougné*, greffer en fente.

Dér. du lat. *Cuneus*, m. sign.

Cougnèïro, *s. f.* Fondrière, terrain bas et creux où la neige, chassée par le vent, s'amoncèle à une très-grande hauteur et se nivelle avec le sol adjacent. Dans les routes des hautes montagnes, ces fondrières offrent un grand danger aux voyageurs, parce que la neige, nivelant les chemins et les champs, si un voyageur égaré manque la route et met le pied sur la fondrière avant que sa surface ne soit durcie par la gelée, il disparaît abîmé, avec cheval et voiture. Le passage est surtout dangereux quand il règne de ces bourasques qu'on appelle *Cira* (*Voy.* c. m.), parce qu'alors la neige aveugle et empêche de voir ou de calculer la direction de la route.

Dér. probablement du gr. Γωνία, angle, coin, ou du celt. *Kon*, *Kan*, même sign. — *Voy. Candiargue.*

Cougnéta, *v.* Mettre un coin à un outil pour en assujettir le manche, et le rendre solide; caler un meuble, une table.

Cougourliè, *s. m.* Terrain ou lieu planté de courges; pied de courge, la plante elle-même. — *Aquélo fïo réstara âou cougourliè*, cette fille restera fille : comme une courge qu'on laisse sur pied sans l'employer; elle restera pour coiffer sainte Catherine.

Cougourlo, *s. f.* Dim. *Cougourléto;* péjor. *Cougourlasso.* Courge; citrouille; potiron; *Cucurbita*, Linn., nom générique qui comprend toute la fam. des Cucurbitacées, dont les variétés sont nombreuses. La citrouille proprement dite, melonnée et musquée, s'appelle *Pastìs;* le potiron, *la grosso Cougourlo;* la gourde de pélerin, *Èavinadouïro;* le giraumont, poire à poudre, fausse orange, *Cougourléto;* les trompettes, *Courné*, etc. La généralité des courges à manger se nomme aussi *Boutèïo.*

Cougourlo est souvent employé, au fig., pour dire : une sotte, une niaise.

S'émbrassa coumo dos cougourlos, s'embrasser comme pain, de tout son cœur, avec bonheur et empressement.

Dér. du lat. *Cucurbita*, m. sign.

Couguïoulo, *s. f.* Primevère jaune, *Primila veris*, Linn., plante de la fam. des Primulacées, qui fleurit aux premiers jours du printemps.

C'est le même nom, *Couguioulo*, que porte la folle avoine, averon, *Avena fatua*, Linn. — *Voy. Civado-folo.*

Couïandro, *s. f.* Coriandre, *Coriandrum sativum*, Linn., plante de la fam. des Ombellifères. Sa graine est employée dans la confiserie. — *Voy. Grano dé boudin.*

Couïasso, *s. f.* Nom d'une espèce d'olive : la plus grosse et la plus arrondie; c'est celle que l'on fait confire de préférence.

Couïda, *v.* Agenouiller; faire décrire un angle, un coude, à une branche, à un provin, à une marcotte; courber un sarment en terre, pour lui faire prendre racine; bifurquer; décrire un angle. — *Lou cami sé couïdo énd'un tèl éndré*, le chemin forme un angle, se dévie, change de direction à tel endroit.

Couïde, *s. m.* Coude, partie postérieure de l'articulation du bras avec l'avant-bras; angle plus ou moins aigu formé par la rencontre de deux lignes; changement de direction d'un chemin. — *Léva lou couïde*, hausser le coude; chopiner; se griser. *Aï moun couïde trâouqua*, mon habit est percé au coude. *Aquò faï lou couïde*, cela est courbé.

Dér. du lat. *Cubitus*, m. sign.

Couïdéja, *v. fréq.* Coudoyer; heurter avec le coude; donner des coups de coude; pousser avec le coude.

Couïdéjado, *s. f.* Coup de coude.

Couïfa, *v.* Coiffer; mettre une coiffe, une coiffure; arranger les cheveux.

Sé couïfa, se coiffer, s'amouracher; prendre une fantaisie.

Couïfé, *s. m.* Dim. *Couïfétoù.* Coiffe particulière aux paysannes en dessous d'Alais et de La Vaunage; sorte de calèche à longues barbes de dentelle qui, après s'être croisées sous le menton, viennent se fixer sur le haut de la tête. La mode nouvelle efface peu à peu tous ces costumes nationaux. Cette coiffure n'est plus portée que par les femmes de la génération précédente de la nôtre. Le type s'en conserve particulièrement dans le village de la Calmette. — *Voy. Coïfo.*

Couïoun, *s. m.* Dim. *Couïounè;* augm. *Couïounas.* Sot; imbécile; bénêt; nigaud; lourdaud; butor; triste sire; animal.

Tous les dictionnaires français, sauf sans doute celui des Précieuses, mais y compris celui de l'Académie, enregistrent le subst. masc. Coïon; et ils font bien. S'il fallait mettre

Digitized by Microsoft®

au rebut tous les mots qui ont avec certains autres une consonnance entière ou partielle dont on peut abuser, les dictionnaires diminueraient bien d'épaisseur et le calembourg de ressources : ce qui serait un grand malheur. L'orthographe de ce mot, qui défend de toute méprise écrite ou parlée, sa signification qui est exclusivement en fr. lâche, poltron, sans cœur, ce que confirme son étymologie, car on le fait venir du lat. *Quietus,* paisible; fuyant la peine; ami de la paix; en voilà bien assez pour le faire, en sûreté de conscience, admettre à sa lettrine, en avisant toutefois, ce qui n'est pas de trop, qu'il n'est pas du style très-noble.

On ne doit avoir aucun scrupule d'en faire autant pour son correspondant languedocien, qui a même un avantage, puisque son orthographe et sa prononciation l'isolent plus encore et empêchent de le confondre et de le compromettre avec qui que ce soit. Cela dit, pour les besoins de la cause, aussi clairement qu'il m'était possible si ce n'est autant qu'il l'aurait fallu, rentrons dans notre spécialité.

Notre vocable n'a pas du tout la signification de lâche, couard, que lui donne le français, — et il me semble du reste que ce dernier a tout à fait abandonné cette acception, qu'on ne trouve plus que dans ses dictionnaires, pour adopter dans l'usage la nôtre, que l'Académie fera bien d'ajouter si ce n'est de substituer.° — *Couïoun,* qui se féminise selon les exigences, signifie, nous venons de le dire : sot, niais, imbécile, lourdaud et butor; animal; triste sire; quand il est prononcé sérieusement ou dans la colère; mais dit en riant, dans l'usage commun, il n'a aucune application insultante et il n'est qu'une épithète qui correspond tout au plus au fr. nigaud, employé dans les mêmes circonstances. Ainsi adoucie, cette appellation n'est devenue que trop parasite dans les dialogues libres et familiers, et même les personnes du sexe, un peu fortes en gueule, il est vrai, ne s'en font pas faute. Aussi, *an pu lèou dit couïoun qué moussu,* on a plutôt dit *Couïoun* que monsieur, remarquait quelqu'un à propos de ces formes de discours un peu bien sans gêne. C'est ce qui fait qu'après avoir assisté à une de ces conversations animées, où assez de monde avait pris part, et qui par conséquent avait été abondamment lardée du bannal vocatif qu'on se renvoyait à l'envi, un étranger se prit à dire, moitié figue et moitié raisin : Il parait qu'il y a beaucoup de coïons dans ce pays-ci. — Mais honni soit qui mal y pensait! D'ailleurs, *vòou maï èstre couïoun qu'avugle,* exclama un jour un combattant qui se trouva un peu trop exposé aux balles dans une de ces escarmouches. On cessa le feu et on lui demanda le pourquoi de cette bizarre proposition. *Pèrcé qu'on né vèï d'doutres,* répondit-il, c'est qu'on en voit d'autres; et cela est devenu le consolant dicton dont on ne manque jamais d'user en pareil danger, sans se fâcher autrement.

On voit qu'à regarder de près quelques-uns de ces mauvais garçons, ils ne sont pas aussi méchants qu'ils en ont l'air de loin. Certes, je n'engage pas pour cela à les fréquenter : ils sont suspectés, c'est assez et il faut faire d'eux comme César de sa femme. Mais quand l'occasion se présente de les défendre, et il n'est même pas mal de la chercher, alors qu'on en a fait son état, il y a utilité et justice à le faire. J'ai cru d'autant plus à propos de le tenter encore pour ce mot-ci qu'il entre dans un dicton qu'il eût été assez difficile d'accueillir sans s'être bien expliqué, et assez original pour qu'on n'eût pas regretté de l'avoir mis en retenue. — *Trés couïouns manjavou'n api, él suçavo lou grél,* mot à mot : trois imbéciles mangeaient un céleri, et lui suçait le bout ou la feuille. On dit cela de quelqu'un qu'on veut dépeindre tellement bête que le premier idiot venu en saurait plus que lui. Dans le céleri, — ceci est élémentaire en gastronomie, — le pied seulement est bon, *lou calòs;* le commencement des côtes, tant qu'elles sont blanches, est admissible; l'extrémité de la tige, les feuilles surtout ne valent rien, on les supprime. Dans une salade tout au plus et pour achever de remplir le saladier, on peut laisser un peu de ces extrémités avec quelques feuilles nouvelles, *grèls;* mais elles ont toute chance de rester au fond du plat. — Il est certain que si trois individus minces d'esprit se trouvent attablés autour d'une telle salade et que deux de ceux-là, visant à se garder les bons morceaux, peuvent persuader le dernier que la mauvaise part, *lou grél,* vaut autant et peut-être mieux et le lui laissent à manger, c'est qu'ils sont plus fins que lui ou plutôt qu'il est plus bête qu'eux encore, bête par conséquent au dernier degré de l'échelle.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. Notre troisième convive est le plus sot; et c'est ce qu'a voulu faire entendre notre proverbe, et ce qu'il signifie dans l'usage fréquent qu'on en fait.

Couïoun coumo l'abè Lati, plus bête que celui qui inventa la bêtise. Notre lang. a-t-il trouvé dans cette phrase faite quelque consonnance ressemblant à la traduction française, une sorte de calembourg, pour mettre en scène un personnage de fort sotte mémoire, qui n'est pas d'ailleurs autrement connu? Nous ne saurions le dire; mais notre goguenardise en est bien capable.

Couïouna, *v.* Tromper, duper; attraper, mystifier quelqu'un; plaisanter, hâbler, railler, goguenarder et goailler; dire des fariboles, des gaudrioles.

Ce mot, comme les deux suivants, n'a pas plus que leur chef de file, qui les a formés, une figure qui prévienne dès l'abord en leur faveur : il serait inutile de le dissimuler. Ils sont mal vus dans la bonne compagnie. Malgré tout, ceux-ci, bien plus que le premier, s'ils comparaissaient devant un jury, auraient droit aux circonstances atténuantes. Le fait est qu'il ne s'agit pour eux que de plaisanterie, que de hâbleries au gros sel le plus souvent, et pas davantage. C'est dans cette acception que ces termes, qui ne sont pas si diables que noirs, sont employés, et c'est là leur excuse pour les faire admettre ici. C'est avec ce caractère que le verbe ci-dessus se présente dans le dicton proverbe :

Digitized by Microsoft ®

Couïounan ou manjan d'agrïotos? est-ce pour plaisanter ou sérieusement, dit-il, que vous faites cela? Est-ce pour rire ou tout de bon? — C'est bien là le sens du languedocien, dans lequel se remarque aussi une opposition, une alternative. Le premier mot, c'est entendu, signifie : plaisantons-nous? rions-nous? Comment le second membre de phrase peut-il représenter le sens du français? C'est bien simple. Les cerises-griottes, — ἄγριος, du grec, ma foi! *agrïoto*, aigre, fort bien conservé pour son âge, — sont assez aigres en effet pour faire faire à qui en mange une grimace qui ressemble assez au rire, comme le rire ressemble parfois à la grimace, témoin le rire sardonique. C'est donc comme si l'on demandait : Est-ce rire ou grimace? lorsqu'il y a lieu de douter. Un dicton qui s'exprime ainsi est bien capable de faire innocenter les mots les plus verts. *Couïouna qudouquus,* tromper, duper quelqu'un; le plaisanter. *Sans couïouna?* interr.: Sériensement? Sans plaisanter? *Souï ésta bièn couïouna,* j'ai été bien attrapé.

Couïounado, *s. f.* Tromperie; badinerie, plaisanterie grossière, d'un goût douteux, trop libre, impertinente; goaillerie; hâblerie; gaudriole; coglionerie dans le sens de celles de l'Arioste; sottise; maladresse. — *Quinto couïounado!* quelle farce! quelle hâblerie! *Aquò's pa'no couïounado,* ce n'est pas une plaisanterie. *Y a dé couïounado dou jo,* il y a quelque dessous de carte; ceci n'est pas bien clair. *Pas dé couïounado,* pas de plaisanterie; sérieusement. *Couïounado à part,* plaisanterie à part. *Tout aquò's dé couïounado,* tout cela ne signifie rien; ce ne sont que des bêtises. *Aïmo à dire, à énténdre dé couïounados,* il aime à dire, à entendre des gaudrioles, des hâbleries. *Éntén pas la couïounado,* il n'entend pas la plaisanterie. *A fa uno poulido couïounado,* il a fait une fameuse sottise, une fière maladresse.

Couïounaïre, aïro, *adj.* Railleur; plaisant; moqueur; goailleur; goguenard; mystificateur.

Couïre, *s. m.* Cuivre; métal rougeâtre, sonore, dur, ductile, fusible et malléable.

Dér. du lat. *Cuprum,* formé du gr. Κύπρος, nom de l'île de Chypre, d'où le premier cuivre a été importé.

Couïssì, *s. m.* Dim. *Couïssiné.* Coussin; carreau de lit, de siége, de sopha, etc.; oreiller; traversin, oreiller long qui s'étend de toute la largeur du lit. — *Ou a prés dou béguì, ou laïssara dou couïssì,* c'est un défaut, un vice qu'il a pris au berceau, et qui le suivra au tombeau. *Lou couïssì porto tout,* l'oreiller est un remède à tous maux, dit-on d'un ivrogne en l'envoyant au lit cuver son vin. *Lou couïssì éndor lou sagan,* le lit conjugal étouffe toutes les querelles de ménage. *Un co dé couïssì,* un long sommeil.

L'étym. de ce mot n'est pas sans être discutée. Du Cange le dérive du lat. *Culcita,* matelas, oreiller; Hottman et Ménage de l'all. *Küssen,* coussin; Ferrari de l'ital. *Cuscire,* coudre, puis de *Coxa,* cuisse, parce qu'on met des coussins sous les cuisses; ce qu'approuvent fort Covarruvias et Court de Gebelin, à cause, dit celui-ci, que l'oreiller relève la tête, comme les jambes relèvent le corps. Perrault penche pour le lat. *Pulvinus,* matelas, coussin; Roquefort les cite tous et ne prend point parti. Nous imiterons sa réserve.

Couïtre, *s. m.* Coutre, fer de charrue, tranchant; instrument tranchant, à manche, à l'usage des boisseliers, pour refendre le bois d'une manière régulière.

Dér. du lat. *Culter,* couteau.

Couja, *v.* Coucher, mettre dans un lit; étendre horizontalement; étendre par terre; renverser. *Sé couja,* se mettre au lit; se coucher par terre. — *La luno sé cojo,* ou *sé coujo,* la lune se couche. *Vaï té couja,* va te coucher : tu m'ennuies, va te promener. *La plèjo a couja lous blas,* la pluie a fait verser les blés. *Lou coujè dou sóou,* il le renversa par terre.

Dér. du lat. *Collocare,* placer, mettre en place.

Coujado, *s. f.* Couchée; gite, lieu où les voyageurs s'arrêtent pour passer la nuit; ce que l'on paye pour souper et coucher dans une auberge; fin d'une journée de route. — *Sérén lèou gandìs à la coujado,* nous serons bientôt rendus à la couchée; nous touchons au terme de la route pour aujourd'hui. *Çaï sès dé coujado?* Couchez-vous ici?

Coujan, *s. m.* Couchant, endroit du ciel où le soleil paraît se coucher; ouest. — *Vèr lou coujan,* à l'ouest, au couchant.

Coujan, *adj. m.* Couchant, qui se couche. — *A sourél coujan,* au soleil couchant.

Coula, *v.* Couler; suivre sa pente, en parlant d'un liquide; passer quand il est question du temps; suinter; transpirer; glisser; découver son vin, tirer la cuve. — *Aquélo bouto coulo,* ce tonneau transpire, ou perd par quelque fissure. *La coulavo douço,* il passait la vie gaîment. *Couro coulas?* Quand découvez-vous votre vin, quand soutirez-vous le vin de votre cuve? *Coula la bugado,* abreuver la lessive. *Afaïra coumo un pâoure home què coulo sa trémpo,* affairé comme un pauvre homme qui découve sa piquette; parce que le pauvre n'ayant pas ou peu de vin, sa piquette est une grande affaire pour lui.

Dér. du lat. *Colare,* couler, filtrer.

Coula, *v.* Coller; joindre et faire tenir avec de la colle; placer contre, appliquer, rendre adhérent. — *Y és coula,* il y est collé; il est forcé de passer par là.

Dér. de *Colo,* colle.

Coulado, *s. f.* Coulée, le temps ou l'action de découver le vin.

Couladoù, *s. m.* Couloir, espèce d'écuelle de bois, ou d'entonnoir court, en fer blanc, dont le fond percé est garni d'un linge pour passer un liquide, particulièrement le lait; crible pour le blé, en couenne de porc, percé de trous ronds à travers lesquels passe le grain et qui retient les pierres, les débris de paille et les fragments d'épis non dépouillés. — *Voy. Cruvèl.*

Dér. de *Coula.*

Coularivo, *s. f.*, ou **Coulérivo**. Collier d'attelage de bêtes de labour, disposé pour les tenir parallèlement à une certaine distance : cette manière consiste à atteler deux

Digitized by Microsoft®

bêtes à un araire qu'elles tirent au moyen des colliers de labour portant sur un cadre en bois qu'on nomme *jouatos;* ce mode s'appelle aussi : *Lâoura dou doublis.*

La *Coularivo* est encore un terme de maçon pour désigner la manière de porter, à deux, quatre ou même six, un lourd fardeau, comme poutre ou pierre de taille. On entoure la pièce de plusieurs tours de corde lâche, à distance les uns des autres; on passe transversalement dans ces espèces d'anneaux un fort rondin de bois, dont chaque extrémité doit poser sur l'épaule d'un des porteurs, par couples : le nombre de ces porteurs de deux à deux varie suivant le poids ou la longueur de la pièce.

Dér. de *Col,* cou.

Coulas, *s. m.* Collier de labour, de charrette; collier de chien de berger, de sonnette de brebis. — *Aquél chival prén bièn lou coulas,* ce cheval tire avec ardeur; il mord bien au collier. *Prène lou coulas,* au fig. s'atteler au char du mariage; se marier.

Dér. de *Col.*

Coulé, *s. m.* Colline, petit côteau; monticule; collet d'habit; petit manteau court qui couvre le cou et les épaules. — *Pér valouns et pér coulés,* par monts et par vaux. *Lou Coulé dé Vilofort,* le Collet de Villefort, n. pr. comme *lou Coulé dé Brin,* commune de Concoules, le Collet de Brin; désignations locales, traduit directement en fr. Collet, dim. de *Col,* colline. *Pichò-coulé,* petit-collet, ecclésiastique. *Réde coumo lou coulé dé Roubèr,* empesé comme un pédant.

Dér. et dim. de *Col.*

Coulèje, *s. m:* Collége, lieu où se fait l'enseignement des lettres, langues et sciences. — *A passa davan lou coulèje,* c'est un ignorant; il a passé devant le collége, c'est-à-dire qu'il n'y est pas entré.

Dér. du lat. *Collegium,* assemblée.

Coulérèto, *s. f.* Collerette; collet de femme, soit montant, soit retombant sur les épaules.

Emp. au fr.

Coulérivo, *s. f.* — *Voy. Coularivo.*

Coulèro, *s. f.* Colère; emportement; vive indignation.

Dér. du gr. Χόλος, bile : les anciens attribuaient la colère à l'agitation de ce liquide.

Coulétoù, *s. m.* Percepteur des contributions; collecteur des tailles : personnage fort connu et fort important pour toutes les classes.

Dér. du lat. *Collector,* quêteur, qui lève les impôts.

Coulina, *v.* Glisser; s'ébouler sur un plan incliné, lentement; s'en aller sans bruit et sans secousse brusque.

Dér. du lat. *Collis,* colline, plan incliné, proclivité.

Coulino, *s. f.* Ce mot, qui semble synonyme du français colline, est au contraire son opposé; car il signifie : bas-fond, comparativement aux bords plus élevés qui l'entourent. C'est la partie la plus basse d'une terre, d'un pré, à condition qu'elle ait des bords relevés; car une terre qui finit en proclivité continue ne peut s'appeler *Coulino.* C'est en petit ce qu'est en plus grand une vallée.

Couliquos, *s. f.* Colique; tranchées dans le ventre. — *Mé faï vèni las couliquos,* il me donne le cauchemar, le spleen, des vapeurs, par l'ennui qu'il me procure, ou par la sottise de ses propos.

Dér. du lat. *Colina,* venu du gr. Κωλικός, formé de Κῶλον, intestin colon, qui est d'ordinaire le siége de la colique inflammatoire.

Coulitor, *s. m.* Espèce de raisin blanc, peu agréable à manger, mais qui donne de très-bon vin blanc.

Coulobre, *s. m.* Couleuvre, dragon, serpent ailé, suivant la superstition populaire. Le peuple des campagnes est persuadé que la couleuvre se raccourcit en vieillissant, prend des ailes et augmente beaucoup de méchanceté : c'est ce qu'on appelle *s'acouloubri,* et par conséquent aussi *s'acouloubri,* c'est grandir en malice, en méchanceté.

Au fig. *un coulobre,* une fille effrontée, garçonnière; un dragon.

Dér. du lat. *Coluber,* couleuvre.

Couloubrignè, *s. m.* Sureau, *Sambucus nigra,* Linn., arbre de la fam. des Caprifoliacées, commun partout. Sa fleur joue un grand rôle dans la pharmacie populaire : elle est employée surtout en décoction comme puissant sudorifique.

Le nom lang. véritable de sureau est *Sambu,* on ne l'appelle *Couloubrignè* que par relation avec le mot *Couloubrino,* ci-après. — *Voy. Sambu.*

Couloubrino, *s. f.* Couleuvrine; instrument d'un jeu d'enfant. C'est un tube formé d'un bout de tige de sureau coupé entre deux nœuds et vidé de sa moëlle. On place aux deux extrémités deux tampons de filasse ou de papier mâché et humecté qui interceptent l'air hermétiquement; puis, au moyen d'une baguette taillée en forme de piston, on force l'entrée d'un de ces tampons dans le tube, jusqu'à ce que la compression de l'air soit assez forte pour chasser le second tampon, ce qui a lieu avec un bruit pareil au claquement d'un fouet : c'est en petit une sarbacanne.

Ce mot est emprunté au fr. couleuvrine, grosse pièce d'artillerie qui a quelque rapport de fonction avec la *Couloubrino* des enfants; sa forme d'abord, ensuite le bruit et le projectile lancé. Le fr. vient de *Couleuvre,* avec qui il a quelque ressemblance par sa forme allongée et cylindrique.

Coulouèr, *s. m.* Sorte d'ustensile ou d'outil en fer-blanc, en forme de tuile, dont les épiciers, les regrattiers et les grainetiers se servent pour puiser certaines marchandises du sac ou du tiroir qui les contient, et les faire tomber peu à peu dans la balance, jusqu'à ce que le plateau ainsi chargé retombe au niveau de celui qui porte les poids.

Dér. de *Coula.*

Couloumbasso, *s. f.* Espèce de feuille de mûrier qui est une des plus estimées pour sa qualité et sa quantité. Elle est large, faite en cœur et porte une seule dentelure vers le milieu de sa circonférence. Cette feuille n'est pas plus épaisse qu'une autre, mais son arbre pousse plus de bois et surtout intérieurement où il garnit son enfourchure de menus scions.

Digitized by Microsoft ®

La *Couloumbasso* est encore une variété de la graminée appelée fenasse ou herbe à foin. Sa tige s'élève très-haut et porte au sommet un épi en forme sphérique. Elle donne un foin grossier et dur.

Coulse, *s. f.* Lit de plumes; matelas de plumes.

Dér. du lat. *Culcitra*, m. sign.

Coumaïre, *s. f.* Dim. *Coumaïrèto.* Joujou, jouet d'enfant. — *Faïre coumaïre*, jouer à la madone, au ménage; jeu dans lequel l'un des enfants fait le mari, l'autre la femme, les autres les enfants ou les domestiques, et où chacun des acteurs apporte sa portion de joujoux, tels que petites pièces de ménage, des poupées, de petits meubles, des chevaux et des chars, ainsi que toute cette bimbeloterie que nous expédie Nuremberg, et qu'on appelle proprement et génériquement *dè Coumaïres*, ou *Coumaïrétos*. — *M'a prés toutos mas coumaïres*, il m'a pris tous mes joujoux. *Coumaïre*, et *faïre coumaïre*, se dit aussi pour amusettes, enfantillages, occupations peu sérieuses, qu'on se permet à tout âge.

Coumaïréja, *v. fréq.* Jouer au ménage, en parlant des enfants, ou à la manière des enfants; faire des commérages, s'occuper de fadaises, de babioles.

Coumanda, *v.* Commander, donner des ordres; commander à un ouvrier les objets de son art; fixer, arrêter le bout d'une corde ou d'un garrot de manière à ce qu'il ne puisse se détordre, se dérouler. — *M'ou coumandè*, il me l'ordonna. *Coumanda dè souïès*, commander à un cordonnier de vous faire des souliers. *Sans vous coumanda*, est une formule de politesse lorsqu'on demande à quelqu'un un léger service, ou un dérangement momentané : c'est comme si on lui disait : ceci n'est pas un ordre, mais une prière.

Dér. du lat. *Commendare*, recommander, confier.

Coumandamén, *s. m.* Commandement, ordre donné; droit de commander. — *Lous coumandaméns*, les commandements de Dieu et de l'Église.

Coumandan, anto, *adj.* Celui qui commande, qui a le droit de commander; impérieux; un chef de corps, de troupe quelconque, sans égard pour le grade de celui qui l'exerce.

Coumando, *s. f.* Commande, ordre à un ouvrier d'exécuter un objet de son art. — *Marchandiso dé coumondo*, ouvrage exécuté par commande, par opposition à celui qui est fait de pacotille, à l'avance, ou pour magasin, et qui n'est jamais aussi bien confectionné que celui qui l'est par commission spéciale.

Coumbla, *v.* Combler, remplir autant qu'il est possible; remplir un vide, un bas-fond quelconque jusqu'aux bords.

Dér. du lat. *Cumulare*, ou *Complere*, m. sign.

Coumble, *s. m.* Comblement, remblai, la matière qui sert à combler. — *Aquò démando un bèl coumble*, il faut beaucoup de matériaux pour combler cela. *A un for coumble*, ce vide est fort grand à remplir.

Coumbo, *s. f.* Dim. *Coumbéto;* péjor. *Coumbasso.* Vallée étroite, ou mieux gorge entourée de collines, resserrée entre des montagnes.

C'est de ce mot qu'ont été formés les noms propres d'homme : *Coumbo*, Combe; *La Coumbo*, Lacombe; *Las Coumbos*, Lascombe. Il entre aussi dans les noms de lieu : *Coumbo-bâoudo*, augm. de *Coumbas; Coumbo-rédoundo*, vallée arrondie; *la Gran-Coumbo*, la Grand'Combe, commune et canton, arrondissement d'Alais, notre grand centre houiller. Les dim. et augm. ont fourni les noms de *Coumbé*, Combet, *las Coumbétos*, et *Coumbas;* d'où *Coumbalusiè*, vallée luisante; et probablement *Coumbiè*, Combier; *Déscoumbiè*, Descombiers; *Coumbal*, Combal; qui tous ont été francisés.

Dér. du gr. Κόμβος, enfoncement, cavité; en bas-breton *Komb*, vallon, vallée.

Coumédièn, *s. m.* Comédien; batteleur, baladin, jongleur, n'importe le genre de spectacle qu'il donne. Au fig. hypocrite, qui joue toute sorte de rôle pour tromper la confiance. — Au fém. *Coumédiène*, m. sign.

Coumédïo, *s. f.* Comédie; curiosité de la foire; toute sorte de spectacle et de jonglerie; hypocrisie, faux-semblant; larmes ou déclamations simulées.

Dér. du lat. *Comœdia*, formé du gr. Κώμη, bourg et Ὠδή, chant.

Couménça, *v.* — *Voy. Acouménça.*

Couménçanço, *s. f.* Commencement d'un livre, d'un chant, d'un spectacle. — *Voy. Acouménçanço.*

Coumèssari, *s. m.* Commissaire de police.

Emp. au fr.

Coumèssiou, *s. f.* Dim. *Coumèssiounéto.* Commission. On appelle *Coumèssiou* toute allée et venue que fait un domestique, un commis, un subordonné quelconque dans l'intérêt de son maître; et les diverses courses que l'on fait soi-même dans un but d'utilité personnelle. C'est aussi un terme générique sous lequel on désigne l'objet d'une course qu'on veut cacher. — *Aï fa vosto coumissiou*, j'ai rempli l'objet dont vous m'aviez chargé.

On remarquera la différence d'accentuation entre le mot *Coumèssiou* et son dim. *Coumèssiounéto :* la prononciation de la diphthongue *iou*, ici et là, est en effet très-différente. Dans le premier, *i* est marqué d'un accent circonflexe pour indiquer la lettre tonique et dominante, sur laquelle la tenue se fait; dans le second, les deux voyelles sont privées d'accent, la voix les fait entendre sans appuyer sur l'une plus que sur l'autre. La distinction entre ces diphthongues homographes est que l'une, accentuée, est masculine, grave; l'autre sans accent, est féminine, muette. — *Voy. Acèn.*

Dér. du lat. *Commissio.*

Coumo, *adv.* Comme, de même que, ainsi que; comment, de quelle manière. — *Coumo qué n'ane*, de quelle manière que la chose tourne. *Coumo farén?* comment ferons-nous? *Coumo qué siègue*, quoi qu'il en soit. Prvb.: *Coumo lous gèns, l'éncèn*, selon les gens, l'encens. *Save pas coumo n'as pas vérgougno*, je ne sais pas comment tu n'en as pas honte.

Coumo prend encore diverses acceptions qui produisent des idiotismes propres au languedocien. — *Arivè coumo*

Digitized by Microsoft®

m'én-anave, il arriva au moment où je partais. *Es michan coumo tout,* il est horriblement mauvais. *Ès vengu coumo èl,* il est venu en même temps que lui. *Ès pas gaïar coumo vous,* il n'est pas aussi bien portant que vous.

Dér. du lat. *Quomodo,* m. sign. En ital. *Come,* espag. port. *Como.*

Coumode, odo, *adj.* Facile, traitable, d'une société douce; qui jouit d'une honnête aisance, aisé dans une condition un peu inférieure. Se dit des personnes, et moins bien des choses, quoique la ressemblance du mot avec le fr. l'ait soumis à quelque déviation.

Dér. du lat. *Cum,* prép. et *Modus,* mesure, mode.

Coumodo, *s. f.* Commode, meuble à plusieurs tiroirs pour le linge et les hardes.

Emp. au fr.

Coumoul, oulo, *adj.* Comble; comblé, plein au-dessus des bords. Se dit des mesures de capacité de matière sèche, comme les grains, les châtaignes, les noix, les glands, etc., dans lesquelles on peut entasser la denrée en cône. Un décalitre comble ou comblé est l'opposé du décalitre ras ou rasé, quand on fait passer le rouleau sur ses bords pour faire tomber tout ce qui dépasse ce niveau. — *Séméno ras et culìs coumoul,* il cueille fort peu de grains au delà de la semence, seulement la différence de la mesure *raso à la coumoulo;* ce qui est peu de chose.

Dér. du lat. *Cumulus,* dim., tas, monceau, comblement.

Coumoula, *v.* — *Voy. Acoumoula.*

Coumoulun, *s. m.* Comble; tas; monceau; le par dessus.

Dér. du lat. *Cumulus,* subs. de *Coumoul.*

Coumpagnè, *s. f.* Compagnie de soldats. — *Coumando uno coumpagnè,* il est le commandant d'une compagnie.

Dér. du lat. *Cum,* et *Panis,* qui mange le pain avec un autre. D'autres soutiennent qu'il vient de l'ancien mot teutonique *Kompan,* compagnon, ou de *Coumpagn, Compagn,* d'origine incertaine. Peut-être serait-il aussi simple de chercher son étym. dans le lat. *Compages,* assemblage, liaison.

Coumpagno, *s. f.* Compagnie, société, assemblée de plusieurs personnes; compagne, mari et femme, ou bien de jeune fille à jeune fille. — Une femme dit de son mari : *ma coumpagno. Adioussias amaï à la coumpagno,* bonsoir (à la personne à qui l'on s'adresse en particulier), ainsi qu'à toute la compagnie.

Même étym. que pour le précédent et tous les composés qui suivent.

Coumpagnoù, *s. m.* Compagnon, ouvrier en sous-ordre du maître; compagnon de route; frère d'armes; compagnon du devoir. — La trilogie des scieurs de long se compose *dâou mèstre, dâou coumpagnoù et dè l'apèndris,* du maître, du compagnon et de l'apprenti. Le premier et le dernier tirent la scie d'en bas; le second, debout sur la bique, n'est chargé que d'élever la scie quand elle est descendue, ce qu'il fait à vide, la scie ne mordant que de haut en bas et non de bas en haut; mais il dirige le trait.

Coumpagnounaje, *s. m.* Compagnonnage, société d'ouvriers; un devoir de compagnon. — *Dè quinte coumpagnounaje siès?* à quel devoir appartiens-tu?

Coumpaïre, *s. m.* Compère; gaillard éveillé, réjoui; fin, gai, adroit. — *Ès un coumpaïre,* c'est un fin compère; un luron, un bon drille. *Coumpaïre et coumaïre* ne sont plus usités pour signifier ceux qui ont tenu un enfant sur les fonts baptismaux. *Pèr coumpaïre et pèr coumaïre* n'est que du franchiman.

Formé du lat. *Cum,* avec, et *Pater,* père.

Coumparèsoù, *s. f.* Comparaison; supposition, hypothèse; exemple. — *Pèr uno coumparèsoù,* en supposant. *Vôou vous faïre uno coumparèsoù,* je vais vous poser une hypothèse. *Mètèn, pèr uno coumparèsoù, qué sès moun frèro,* admettons un instant, supposons pour un moment que vous êtes mon frère. *Sans coumparèsoù* est une formule polie, une précaution de civilité, dont on se sert quand on compare les bêtes aux gens : *Bramo coumo un ase, sans coumparèsoù,* il crie comme un âne, pardon de la comparaison.

Dér. du lat. *Comparatio.*

Coumpès, *s. m.* Compois, anciens cadastres des communes, où chaque propriété était désignée et confrontée, non d'après les numéros d'un plan, comme aujourd'hui, mais en réunissant, sous l'avération de chaque propriétaire, toutes les parcelles de propriété qu'il possédait. Quelques-uns de ces registres sont faits avec une précision qui étonne de nos jours, surtout lorsque l'on compare la modicité du prix dont ce travail était payé avec le luxe de dépense qu'entraîne le cadastre moderne, qui, malgré tout cela, est souvent inexact. Aussi, dans une foule de discussions judiciaires, à défaut de titres contraires, les tribunaux attachent-ils avec raison une certaine importance aux renseignements donnés par ces registres.

Dans les archives municipales, il existe un cadastral communal de 1642, qui porte en tête le verbal d'adjudication des frais de sa confection, y compris le coût de la transcription au net de ce registre qui est un gros in-folio de 1,500 pages. Il fut adjugé au prix de 470 livres. Aujourd'hui un copiste ferait payer ce prix de sa seule transcription.

Dér. probablement du lat. *Compositus,* mis en ordre.

Coumplaïre, *v.* Chercher à plaire à quelqu'un, le caresser; aller au devant de sa volonté, de ses désirs, de ses caprices. — *Té fóou bièn coumplaïre à toun ouncle,* il faut cajoler ton oncle, capter son affection.

Dér. du lat. *Complacere.*

Coumplasén, énto, *adj.* Complaisant, qui cherche à être, à se rendre agréable.

Coumplimén, *s. m.* Compliment; paroles civiles, obligeantes, affectueuses; félicitations; éloges; politesses; flatterie; cérémonies. — *Farès dè mous coumpliméns à tout lou mounde dè l'oustâou,* vous présenterez mes civilités à toutes les personnes de la maison. *Mous coumpliméns à ma tanto,* mes respects à ma tante. *Faïre un coumpliméu,*

Digitized by Microsoft®

débiter une harangue de félicitations, ou en parlant d'un enfant, réciter son compliment de jour de l'an ou de fête à ses parents.

Coumpliménta, *v.* Complimenter, féliciter, congratuler.

Coumpliméntoùs, touso, *adj.* Complimenteur, adulateur, flatteur, prodigue de civilités et de révérences.

Coumplo, *s. m.* Complot, dessein criminel formé en communauté.

Coumplouta, *v.* Comploter, conspirer; former un mauvais dessein en compagnie.

Dér. du lat. *Cum*, avec, et *Pila*, balle à jouer, paume. C'est l'avis de Ménage et du P. Labbe; mais cette étym. demanderait confirmation.

Coumpourta (Sé), *v.* Se comporter, se conduire bien ou mal; tenir bonne ou mauvaise conduite.

Coumprénable, ablo, *adj.* Compréhensible; intelligible; convenable; imaginable. — *Aquò's coumprénable*, cela se comprend. *Aquò's pas coumprénable*, on ne croirait jamais cela, on n'imagine pas cela.

Coumprène, *v.* Comprendre; interpréter; concevoir; contenir, renfermer.

Dér. du lat. *Comprehendere*.

Coumprénésoù, *s. f.* Intelligence, compréhension; entendement.

Coumprès, èso, *part. pass.* du v. *Coumprène*. Compris, entendu; contenu, renfermé.

Coumugna, *v.* Communier, recevoir le sacrement de l'Eucharistie, chez les catholiques; le pain et le vin de la Cène chez les protestants. *Coumugna*, recevoir la communion, quand c'est du fidèle qui s'approche de la Sainte-Table, il est pris neutralement; il a le sens actif, quand on parle du prêtre qui donne, distribue la communion.

Coumugnoun, *s. f.* Communion, réception de l'Eucharistie.

Dér. du lat. *Communio*.

Coumun, *s. m.* Lieux d'aisance, latrines.

Coumun, uno, *adj.* Commun, de qualité inférieure, en parlant de marchandise ou d'étoffe. Quand on parle des personnes, affable, populaire, de facile abord pour ses inférieurs. — *Uno fènno coumuno*, une femme mariée sous le régime de la communauté : expression de nouvelle importation dans nos pays de droit écrit, et qui ne date que du code civil sans doute, mais bien faite selon le génie de la langue. *Bos coumun*, bois commun, ne doit pas être confondu avec *Bos coumundou* : celui-ci appartient à la commune qui l'administre, qui l'aménage en coupes réglées, comme un particulier; celui-là est un bois où tous les habitants ont droit de dépaissance, et souvent d'affouage. *Four* ou *pous coumun*, four ou puits banal.

Coumunâou, *s. m.* Communal; bien, propriété appartenant à une commune; pâturages en communauté.

Coumuno, *s. f.* Commune, division territoriale administrée par un maire, faisant partie d'un canton; hôtel-de-ville ou de la mairie.

L'étym. de ce mot et de ses composés précédents vient du lat. *Cum*, avec, ensemble, et du radical *Mun*, qui donné *Munus*, charge, don, emploi.

Councha, *v.* Salir avec des ordures; gâter, tacher, embrener. Au fig. compromettre; salir la réputation, accuser d'une action déshonorante, infamante. — *Sé sén councha*, il se sent coupable, il n'a pas le cœur net, la conscience nette. *Qué sé sén councha qué sé torque*, prvb., qui se sent morveux se mouche.

Contract. du v. fr. *Conchier*.

Counciénço, *s. f.* Conscience, sentiment intérieur du bien et du mal; vérité. — *Aquò's uno counciénço*, il y a conscience à faire cela. *En counciénço*, en conscience, en vérité. *A sa counciénço pèr darriès*, il n'a pas de conscience, il la porte par derrière.

Counciénço, *s. f.* Outil de boisselier, sorte de plastron en bois qu'il place sur sa poitrine pour y appuyer la pièce de bois qu'il rabote à la plane.

Coundamino, *s. f.* Nom propre d'un champ. Il est rare que dans un grand domaine il n'y ait pas une terre qui porte ce nom-là, surtout dans un domaine jadis seigneurial. C'est d'ordinaire un champ fort étendu et qui est attenant au manoir.

Sauvages dit qu'il paraît être dér. du lat. *Campus domini*, champ du maître, du seigneur. — *Voy.* cependant au mot *Candïa*, étym.

Coundanna, *v.* Condamner, prononcer un jugement contre quelqu'un; improuver, blâmer; murer une porte, une fenêtre, ou la clouer de manière à ce qu'elle ne puisse s'ouvrir. — *Ès coundanna*, ce malade est perdu, il est condamné par la faculté.

Dér. du lat. *Condemnare*, m. sign.

Coundannaciou, *s. f.* Condamnation; jugement, sentence, arrêt qui condamne. — *Aquò's sa coundannaciou*, c'est ce qui le condamne.

Coundiciou, ou **Coundéciou**, *s. f.* Condition; clause d'un pacte, d'un marché, promesse; état, qualité, situation et position des personnes et des choses; naissance, noblesse, gentilhommerie; condition de la soie.

La soie, contenant toujours une portion quelconque d'humidité par son séjour plus ou moins long dans des coffres ou dans les ballots qui la serrent hors du contact de l'air, à cause de sa nature spongieuse, il est de condition sous-entendue dans tous les marchés qu'on ne doit la peser pour la vente que lorsqu'elle a perdu cette moiteur. Sur certains marchés, on résout cette différence par une retenue sur le poids total, qui varie de quotité sous le nom de don; dans d'autres villes, surtout celles de manufactures comme Lyon et Saint-Étienne, la condition s'exécute littéralement. On a établi une vaste salle, qu'on nomme *la Condition*, où la soie est exposée à nu et par écheveaux et soumise à une chaleur donnée par l'action d'un calorifère : chaleur qui est ménagée de manière à enlever à la soie l'humidité qui lui est étrangère, sans lui enlever celle qui lui est naturelle et nécessaire à sa ductilité et à sa souplesse.

Digitized by Microsoft ®

Chaque ballot de soie qui se vend à Lyon est ainsi exposé à la condition, marqué d'un numéro qui se couche sur un registre; les feuilles du commerce rendent compte journellement du nombre des numéros exposés à la condition; ce qui annonce la fluctuation de cette marchandise mieux que tous les bulletins de la bourse. Plus il y a de numéros, plus il y a eu de ventes, et l'on voit par là si l'article est recherché et offert.

Dans ce pays-ci, quoiqu'on vende d'ordinaire la soie sans la passer à la condition, il s'en présente quelquefois qui a un degré d'humidité trop grand pour que l'acheteur puisse l'accepter. Dans ce cas il réclame la condition, qui consiste à la détailler et à l'exposer à l'air extérieur ou dans un magasin ouvert et bien aéré.

Coundu, udo, *part. pass.* de *Coundure.*

Counduro, *v.* Ranger, serrer dans une armoire.

Sé coundure, v. S'établir, se marier.

Dér. du lat. *Condere,* cacher, serrer.

Counégu, udo, *part. pass.* de *Counouïsse.*

Counégudo, *s. f.* Connaissance; amis. — *Quâouquus dé counégudo,* quelqu'un de connaissance. *Aquò's dé bla, dé grano dé counégudo,* c'est du blé, de la graine de vers à soie de confiance, parce qu'on connaît d'où ils viennent. *Vous dounaraï dé counégudos,* je vous offrirai le témoignage de gens de connaissance qui répondront de moi.

Counéïssable, ablo, *adj.* Reconnaissable, facile à reconnaître. — *Èro bé counéïssable qu'èro un couquì,* il était aisé de voir que c'était un fripon. *Es pas counéïssable,* c'est à ne pas le reconnaître.

Counéïsso, *v.* — *Voy. Counouïsse,* plus usité.

Counéïssénço, *s. f.* Connaissance; savoir, intelligence; raison. — *Las counéïssénços soun pas d'amis,* autre chose les familiers et les amis. *Aquél éfan a foço counéïssénço,* cet enfant a une intelligence précoce. *A garda sa counéïssénço énjusquo dou darnié,* il a conservé sa raison jusqu'à ses derniers moments.

Counférénço, *s. f.* Conversation, entretien. — *Tène counférénço,* soutenir la conversation.

Dér. du lat. *Conferre,* conférer.

Counfèssa, *v.,* ou **Coufèssa,** Confesser; se confesser; entendre une confession et faire sa confession. — *Es ana counfèssa,* il est allé se confesser. *Dé quâou counfèssas?* à qui vous confessez-vous? *Counfèssa un iè,* faire un lit à la hâte, sans remuer la paille ou la plume, se contenter d'en arranger les draps et les couvertures.

Counfèssiou, *s. f.* Confession, déclaration de ses péchés à un prêtre; aveu.

Counfèssiounal, *s. m.* Confessional.

Counfèsso, *s. f.* Confesse, déclaration qu'un pénitent fait de ses péchés à un prêtre; confession.

Counfèssur, *s. m.* Confesseur, prêtre qui confesse.

Counfïénço, *s. f.* Confiance, assurance en la probité de quelqu'un, en la bonté d'une chose, en la réussite d'un acte.

Connfirma, *v.* Confirmer, rendre plus ferme, assurer de nouveau; être confirmé, recevoir la confirmation; donner un soufflet. — *Vôou counfirma,* je vais recevoir la confirmation. *Té vôou counfirma,* je vais te souffleter.

Counfirmaciou, *s. f.* Confirmation; sacrement de la Confirmation.

Dér. du lat. *Confirmatio,* m. sign.

Counfisqua, *v.* Confisquer; s'emparer de...; adjuger des biens au fisc.

Counfissur, *s. m.* Confiseur, qui fait et vend confitures et sirops.

Counfituro, *s. f.* Confiture; fruits confits.

Counfroun, *s. m.* Confins; tenants et aboutissants d'un champ; nom des propriétaires confinant une propriété; objets matériels qui en forment les limites, comme un cours d'eau, une route, les eaux versantes d'une montagne. — *Gardoù és un michan counfroun,* le Gardon est un mauvais voisin. *Démandariéï pas qu'aquélo tèro sans counfroun,* je ne demanderais pour tout bien que ce champ, pourvu qu'il n'eût point de limites, c'est-à-dire que ce serait le continent tout entier.

Les limites ou bornes, *Bolos,* entre les héritages, ne sont pas ce qu'on appelle *lous counfrouns;* elles ne font que déterminer la ligne divisoire d'un champ d'avec celui qui le confine, et ces deux champs sont *Counfrouns,* confins, l'un de l'autre. Lorsque ces confins sont des limites naturelles, les bornes deviennent inutiles, il suffit que les titres mentionnent cette délimitation.

Counfrounta, *v.* Confiner, être limitrophe, toucher aux confins l'un de l'autre. — *Nous counfrountan,* nos terres se touchent, elles sont limitrophes. *Counfrounte un tâou ou émbe un tâou,* mon champ touche, se tient avec celui d'un tel. *Counfrounte dé l'âouro lou vala dé....,* mon domaine aboutit du nord au ruisseau de....

Dér. du lat. *Cum,* avec, et *Frons, frontis,* tête, face; c'est-à-dire face à face, côte à côte.

Counglaça, *v. n.* Tomber du verglas; glacer; engourdir de froid.

Dér. du lat. *Congeliare,* se congeler.

Counglas, *s. m.* Verglas, givre; frimat.

Coungrïa, *v.* Engendrer, produire par génération ou par germination; pulluler; multiplier.

Le préjugé populaire accorde à certains animalcules et à certaines plantes la faculté de se reproduire spontanément et sans semence ni marcotte. Nous n'avons pas à discuter la question des générations spontanées, et nous laissons aux naturalistes le soin de chercher à expliquer la reproduction de vers, d'insectes, de végétaux, comme les champignons et les truffes; mais nous combattons cette croyance populaire relativement à une foule d'objets, qui se reproduisent par des moyens très-naturels, quoique les agents de cette génération ne frappent pas immédiatement les sens, tels que les poux, puces, punaises, et bon nombre de végétaux dont la semence est imperceptible, ou importée par les vents ou les eaux. C'est cette faculté présumée de se reproduire que

Digitized by Microsoft ®

le peuple désigne par le verbe *sé coungrïa*, et qui lui a fait dire : *las fennos coungrïou las nièïros*, les puces s'engendrent ou se reproduisent dans les jupes des femmes.

Dér. du lat. *Congressus*, accouplement.

Counïèïro, *s. f., n. pr.* de lieu. Conillère, monticule près d'Alais, dominant la grande route et le chemin de fer, au bout de la Chaussée. Signifiait autrefois garenne, lieu habité et fréquenté par les lapins, en v. lang. *Counil*, du lat. *Cuniculus*, lapin. L'étym. est directe.

Counïo, *s. f.* Sotte, prude, nicette : terme moqueur et injurieux, suivant le ton, mais expression qui ne peut être sans injustice suspecte de malhonnêteté, et nous tenons à la réhabiliter si les apparences l'avaient fait mal juger. Le mot signifie une prude, une femme qui joue la timidité, une pudeur trop chatouilleuse, quand on le dit d'une tierce personne; mais il est aussi une de ces appellations interjectives qui émaillent les conversations féminines, aussi commune que *nècio, foutralo*, et au besoin *ma mïo*, avec qui elle alterne indifféremment, équivalant à ces vocatifs français : folle, nigaude et tout autre de ce genre qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre, car ce ne sont que des termes d'amitié familière. Les femmes emploient cette expression plus souvent que les hommes, et ce sont surtout les matrones les plus intraitables en fait de prudhomie qui, malgré ce qu'en veulent dire les malins, s'en servent sans songer le moins du monde à mal, et elles ont raison : le mot a en effet la plus innocente origine.

Counil, qui nous a laissé *Ramo-counil* et *Counïèïro*, vient du lat. *Cuniculus :* il a pour féminin *Counïo*. *Counïo* est donc tout bonnement l'épouse très-légitime de Jean Lapin. Cette brave Jeanne est bien une de ces matrones faciles à effaroucher, et en étendant cette disposition à un autre ordre d'idées, elle est devenue ainsi le type de la bégueule, mot qui rend assez le sens de *Counïo*, qui cependant, comme on l'a vu, selon les besoins, l'application ou le ton, est souvent modifié. — *Quod erat demonstrandum*, car il ne faut pas, quand on le peut, laisser calomnier personne ni même en médire, comme on n'y aurait été peut-être que trop disposé sur la seule forme graphique du mot.

Cette démonstration était facile; il ne faut pour la faire et pour la comprendre qu'un peu de réflexion et la moindre connaissance de la langue. Pour achever de l'assurer, il n'y a qu'à citer La Fare qui, dans sa *Bono annado*, met ce vers :

Dé qué dises, Muso counïo?

Cette pièce est imprimée, l'avant-dernière, dans la seconde édition des *Castagnados*, après avoir paru dans les journaux. Ce recueil, qui peut être mis dans les mains de tout le monde et dont la mère permet sans crainte aucune la lecture à sa fille, n'aurait pas admis une expression qui eût fait tache. Si cependant l'auteur s'en est servi sans scrupule, sans craindre même qu'elle fût mal sonnante et pût être soupçonnée, c'est un incontestable certificat de moralité qu'il lui a dûment délivré.

Counjè, *s. m.* Adieux en se retirant; congé militaire, permission de se retirer, fin du service. — *Sans counjè*, sans adieux, au revoir. *A fa un counjè à Touloun*, il a fait son temps de forçat, c'est un forçat libéré.

Dér. du lat. *Commiatus*.

Counlèvo, *s. f.* Bascule; position, mouvement, machine dans lequel un bout se lève quand on pèse sur l'autre. — *Faïre counlèvo*, faire la bascule, jeu où deux enfants, placés à chaque bout d'une planche, se balancent. *La pos fagué counlèvo, et za! pèr sóou*, la planche fit bascule, et patatras à terre!

Dér. du lat. *Cum* et *Levare*.

Counouïsse, *v.* Connaître; comprendre; discerner; distinguer. — *Sé counouïsse*, avoir sa connaissance, conserver le sentiment et la perception au lit de mort. *Sé counouï bé*, on voit bien, on reconnaît bien que. *Sé counouï pas quante és lou pu nèci*, on ne pourrait discerner quel est le plus sot.

Dér. du lat. *Cognoscere*, m. sign.

Counséïè, *s. m.* Conseiller; celui qui donne des conseils.

Dér. du lat. *Conciliarius*, m. sign.

Counsèl, ou **Coussèl**, *s. m.* Conseil, avis; celui dont on prend conseil dans une affaire; réunion, assemblée où l'on délibère. — *Lou counsèl*, le Conseil municipal. *Qudou dono lous counsèls, dono pas las ajudos*, prvb., les conseilleurs ne sont pas les payeurs . c'est la fable de l'Enfant et du Maître d'école. *Counsèl dé mouïè és pichò, qué noun lou prén és un chò*, prvb., ce n'est pas grand'chose qu'un conseil de femme, mais qui ne l'écoute point est un sot. En parlant d'un pauvre avocat, on dit : *dounariè pas un bon counsèl pér siéï frans, parço qué lou sa pas*, il ne donnerait pas un bon conseil pour six francs, parce qu'il ne le sait : quelquefois le dernier membre de phrase reste sous-entendu comme inutile pour compléter le sens.

Dér. du lat. *Concilium*, m. sign.

Counsén, **ènto**, *adj.* Consentant; qui consent, qui acquiesce; qui approuve. — *Y sès counsén?* Y consentez-vous?

Counsènti, *v.* Consentir, donner son consentement; approuver. — *Counsènti uno véndo, uno doubligaciou*, passer une vente, une obligation à quelqu'un. En terme d'argot de notaire, on dit aussi, en fr., consentir une obligation.

Dér. du lat. *Consentire*, m. sign.

Counsérva, *v.* Conserver; préserver; avoir soin d'une chose.

Sé counsérva, *v.* Se bien porter; prendre soin de sa santé. — *Aquèlo fénno és bièn counsérvado*, cette femme est bien fraîche pour son âge. *Counsérva-vous*, phrase d'adieu : portez-vous bien, conservez votre santé. *Diou mé lou counsérve*, Dieu me le préserve, me le sauve, me le maintienne en bon état!

Dér. du lat. *Conservare*, m. sign.

Counsinna, *v.* Consigner, retenir par ordre; mettre en dépôt.

Dér. du lat. *Consignare*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Counsinno, *s. f.* Consigne, ordre supérieur; ordre donné à une sentinelle.

Counsoula, *v.* Consoler, donner des consolations; apaiser les cris et les pleurs d'un enfant.

Dér. du lat. *Consolare*, m. sign.

Counsoulacîou, *s. f.* Consolation; soulagement; satisfaction.

Counsulta, *v.* Consulter, prendre conseil, avis, instruction de quelqu'un.

Dér. du lat. *Consultare*, m. sign.

Counsulto, *s. f.* Consultation verbale ou par écrit d'un juriste ou d'un médecin.

Counta, *v.* Compter, faire des comptes; calculer; payer; épeler les lettres. — *Dé qué contes à ta fio?* Quelle dot feras-tu à ta fille? Que lui compteras-tu en la mariant? *Aquélo fénno sé conto pas pus*, cette femme ne compte plus les jours de sa grossesse, elle est prête à accoucher. *M'a counta touto ma soumo*, il m'a intégralement payé.

Counta, *v.* Conter, faire un conte; raconter. — *Dé qué mé countas-aquî?* Que me contez-vous là? *Dé qué countas dé nôou?* Que dites-vous de nouveau?

Counta (La), *s. f.* Comté, terre possédée par un comte. Autrefois ce mot en fr. était féminin : il s'est maintenu tel en lang. On l'a même appliqué avec ce genre dans une appellation locale anciennement connue : *La Countu*, quai de la Comté, quartier, terres au nord de notre ville, appartenant aux comtes d'Alais; comme *La Barougnè*, la baronnie, à l'est, appartenait aux barons. — *Lou Counta*, au masc., désigne spécialement le comtat Venaissin.

Dér. du lat. *Comes, Comitis*, comte.

Countaïre, aïro, *adj.* Conteur, narrateur; auteur.

Countan, *adj.* Comptant. — *Argén countan*, argent comptant, qui est compté immédiatement après le marché.

Countén, énto, *adj.* Content, satisfait.

Dér. du lat. *Contentus*, m. sign.

Counténénço, *s. f.* Contenance, étendue d'un champ, d'un domaine; capacité d'un vase; pose du corps, posture, maintien; sang-froid, dignité. — *Avès vosto counténénço*, votre terre a la superficie vendue, indiquée. *Mé farés ma counténénço*, vous parferez ce qui manque à la contenance de mon champ. *Ténî sas counténénços*, garder contenance.

Dér. du lat. *Continentia*, m. sign.

Counténta, *v.* Contenter, satisfaire, rendre content.

Sé counténta dé. ..., se contenter de....., contenter ses désirs.

Counténtamén, *s. m.* Contentement, satisfaction, joie. — *N'aguèrou à lus counténtamén*, ils en eurent à cœur-joie.

Counntra, *s. m.* Contrat; acte par lequel une ou plusieurs personnes s'obligent, le plus souvent devant notaire; titre de la convention.

Dér. du lat. *Contractus*, m. sign.

Countrari, rio, *adj.* Contraire, opposé; nuisible; adversaire; rival. Se prend subst. au masc. — *Lou countrari*, le contraire, l'opposé d'une chose. *Aou countrari*, au contraire, tout autrement. *Dise pas l'én countrari*, idiotisme de notre dialecte, je ne dis pas le contraire.

Dér. du lat. *Contrarium, e contrario*.

Countrèïo, *s. f.* Contrée, certaine étendue de territoire; région, pays.

Dér. de la bass. lat. *Contrata, Contrada*, m. sign.

Countugna, *v.* Continuer; durer; persister; prolonger.

Dér. du lat. *Continuare*, m. sign.

Countugno (Dè), *adv.* Continuellement, sans cesse; journellement; d'habitude.

Counvéngu, udo, *part. pass.* de *Counvéni*.

Counvéni, *v.* Convenir, faire une convention; être conforme; partager le même sentiment; plaire.

Sé counvéni, s'accorder, avoir les mêmes inclinations; vivre bien ensemble.

Dér. du lat. *Convenire*, m. sign.

Counvértî, *v.* Convertir, changer; amender; faire abandonner une fausse croyance.

Sé counvértî, se convertir, revenir d'une erreur, abjurer une fausse croyance pour la vraie; changer de mœurs; revenir aux principes et à la pratique de la religion.

Dér. du lat. *Convertere*, m. sign.

Counvouèta, *v.* Convoiter; désirer ardemment; dévorer des yeux.

Dér. du lat.

Counvouqua, *v.* Convoquer; rassembler; faire assembler les membres d'un corps, les appeler à une réunion.

Dér. du lat. *Convocare*, m. sign.

Coupa, *v.* Couper, trancher, diviser; casser; séparer; châtrer; dévier; séparer en deux un jeu de cartes, couper avec l'atout; mélanger, en parlant de liquides, tremper le vin; trancher, en parlant de couleurs; rompre des accords de mariage; à la danse, remplacer; canceller des conventions. *Sé coupa*, se contredire, se démentir soi-même. — *Coupa dé pan*, couper du pain. *Sé coupa la cambo*, se casser une jambe. *On copo lous doubléns*, on châtre les moutons à leur deuxième année. *Cope dé caïre*, je coupe avec l'atout qui est carreau. *Cope dâou rèï*, je coupe avec le roi. *Anén, coupas*, allons, coupez. *Coupa l'aïgo*, dévier un ruisseau, l'eau torrentielle d'un ravin. *Coupa lou vi*, tremper d'eau le vin. *Lous novis an coupa*, ces fiancés ont rompu leurs accords. *Escusas sé vous cope*, excusez-moi si je vous interromps, si je vous coupe la parole. *Coupa lou crêï*, arrêter la croissance. *Coupa las taïos*, faire la répartition de la contribution mobilière et transcrire sur la matrice cadastrale les mutations de la contribution foncière. *Coupa lou pris*, arrêter, fixer le prix. *Coupa lou visage*, affronter, injurier en face. *Coupa cour, roun*, couper court, rond, dire en peu de mots. *Coupa à la bourrèïo :* la bourrée et le rigaudon sont des danses pêle-mêle, où chaque danseur au milieu de la cohue n'a affaire qu'à deux danseuses, avec lesquelles il figure tour à tour; comme cette danse dure sans interruption et sans repos pour tous les danseurs à la fois, il n'y a d'autre moyen de les faire reposer que de les

Digitized by Microsoft ®

remplacer. Aussi y a-t-il toujours des danseurs et des danseuses de rechange, qui remplissent cet office en venant se placer devant la personne à remplacer et en figurant avec son partenaire; alors le dépossédé va se délatiguer, jusqu'à ce qu'il aperçoive un autre figurant harrassé, ou un nouveau partenaire qui lui convienne. C'est cette évolution de remplacement qu'on appelle *Coupa.* — *Vène mé coupa,* viens me remplacer.

Dér. du gr. Κόπτειν, m. sign.

Coupado, *s. f.* Espèce de raisin qu'on distingue en *Coupado négro, grosso Coupado négro* et *Coupado blanquo.* La *Coupado négro* est très-fertile; elle donne de grosses grappes dont les grains sont noirs, peu fleuris, ovoïdes, assez gros, croquants et sucrés. C'est peut-être le meilleur, le plus délicat raisin de table. Il donne un vin très-fin; mais le propriétaire dont la vigne ne serait plantée que de cette espèce, devrait vendanger quelques jours plus tôt, autrement son vin aurait trop de liqueur. Les sarments de ce cep sont longs et faibles, noirâtres et très-tendres à la taille; la feuille est d'un très-beau vert, lisse et peu découpée. *La grosso Coupado négro* ne diffère de la précédente que par ses grains plus gros; elle est encore plus productive. Ces deux espèces demandent un bon terrain. *La Coupado blanquo,* plantée dans un terrain bas et de première qualité et taillée court, ne produirait rien; tandis que dans une terre médiocre, taillée plus long, elle fournit de belles grappes. Ses grains sont blancs, ovoïdes, un peu musqués; mais ils ne sont point fermes comme ceux de l'espèce noire. Ce cep donne beaucoup de bois blanchâtre et dur; sa feuille est grande et peu découpée.

Coupé, *s. m.* Dim. de *Co,* coup. Petit coup de vin.

Coupèlo, *s. f.* Coupelle, instrument de pesage qui tient à la fois de la romaine et de la balance. C'est une romaine véritable dont le crochet de suspension est un plateau de balance. Les marchands qui vont vendre à domicile s'en servent de préférence à la balance, qui est d'un transport moins commode. La romaine ne pourrait servir à une foule d'objets qu'on ne peut suspendre à un croc, comme les légumes, les fruits, le beurre, le fromage, etc.

Dér. du lat. *Cupa,* coupe, dont il est dim..

Coupèou, *s. m.* Copeau de menuisier, ruban de bois que détache la varlope ou la plane.

Dér. de *Coupa,* qui vient du gr. Κόπτειν, couper.

Coupïa, *v.* Copier, faire une copie; imiter, contrefaire; transcrire un passage d'un livre, une page d'écriture, reproduire un dessin.

Coupïo, *s. f.* Copie; assignation; exploit d'huissier, n'importe sa nature.

Coupoun, *s. m.* Coupon, restant d'une pièce d'étoffe que l'on donne à meilleur marché, parce qu'il est trop court pour nombre d'usages.

Couquèto, *s. f.* Coquette, femme qui cherche à être courtisée; coiffure de femme dans l'ancien régime, qui était un bonnet à dentelles, serré et appliqué sur le front.

Dér. du fr. *Coq,* avec le dim. *éto.*

Couqui, ino, *adj.* Dim. *Couquiné, néto : Couquinò, noto;* péjor. *Couquinas, nasso.* Coquin, ine; voleur, fripon; débauché; au fém. femme de mauvaise vie, prostituée. — *Lous couquìs,* les voleurs, les brigands. *Jouga as couquìs,* sorte de jeu qui était fort en vogue parmi les écoliers, il y a quelques années. Il consistait à diviser les joueurs en deux bandes, l'une appelée *lous couquìs,* l'autre *lous gèndarmos.* C'était une sorte de guerre pour laquelle on choisissait de préférence un champ de bataille accidenté, montueux, coupé de ravins, de murs, de rochers, qui prêtait à tous les calculs de la stratégie. Il est à remarquer que le parti des coquins était toujours le plus recherché.

Les mots *Couquì* et *Coquin* fr. ont évidemment une origine commune, si toutefois ils n'ont pas été formés l'un de l'autre. Les glossateurs français font dériver coquin du lat. *Coquinus,* de *Coquina,* cuisine; et comme on ne voit pas bien la relation entre un servant de cuisine et un malfaiteur, on a ajouté que le *Coquinus* était un des plus bas officiers de bouche, état méprisé et qu'on donnait par dérision à tout ce qui était méprisable et vil. Si cette déduction n'est pas très-logique, convenons du moins que la ressemblance de famille entre le fr. et le lat. serait merveilleuse. Dans ce cas, le lang. serait débiteur envers le fr.

D'autre part, Sauvages nous laisse apercevoir une autre origine; mais comme malgré son titre de chef de clan languedocien, il professe un respect systématique pour le français vainqueur, il ne hasarde sa donnée qu'indirectement et se garde bien d'inscrire son hypothèse sous la rubrique du mot *Couquì,* parce qu'alors on en aurait déduit la conclusion que le mot fr. coquin n'était qu'une dérivation de ce dernier, ce qui n'arrangeait pas le haut et puissant seigneur d'Outre-Loire. Nous qui n'avons pas les mêmes raisons de ménager ce rival, nous allons droit au but.

Vers la fin du XIV^me^ siècle et pendant les troubles de la minorité de Charles VI, des bandes de campagnards des environs de Nimes, excédés du poids des impôts que le bas peuple supportait seul alors, se réunirent en armes, pillèrent les maisons des riches et des seigneurs, et étendirent leurs ravages presque par toute la France. On les appela *Touchì* dans le pays et *Touchins* en langue d'oïl. L'origine et la raison de cette dénomination sont restées inconnues; mais l'histoire la consacre.

Le nom advint comme surnom aux habitants de Vézenobres, dans ce temps où les sobriquets de village à village étaient fort répandus. On les accusait d'avoir reçu chez eux ces brigands et de favoriser leurs pillages.

On conçoit très-bien que dans les diverses métathèses qu'a dû subir la langue d'Oc depuis cette date, le mot *Touchì* ait pu se changer en celui de *Couquì,* comme la variante *Touchin* a fait celle de *Coquin.* Quant à la ressemblance morale, elle nous semble parfaite. D'après cela ce serait le languedocien qui serait l'inventeur, le français l'imitateur.

Digitized by Microsoft®

Couquiè, *s. m.* Coquetier, petit vase en terre ou en porcelaine, en forme de verre à pied, qui sert à tenir debout un œuf à la coque.

En langage enfantin, les œufs s'appellent des *Coucoùs :* ils viennent de la femelle du coq; ils sont cuits, *Cocta*, du lat. *Coquere :* tout cela peut être entré par quelque bout dans l'étym.

Couquinariè, *s. f.* Friponnerie; astuce, ruse, qui est souvent prise plus ironiquement que sérieusement : c'est plutôt la ruse d'un faiseur de niches, d'un séducteur, d'un plaisantin, que celle d'un vrai malfaiteur. — *A pas qué dé couquinuriès èn tèsto*, il ne songe qu'à des espièglerie, des polissonneries.

Couquinas, asso, *adj.* Gros coquin, coquin fieffé; quelquefois expression amicale, suivant le ton et l'occasion.

Couquinò, oto, *s.* et *adj.* Petit coquin; espiégle, enfant malin : terme d'amitié.

Dim. de *Couquì*.

Cour, *s. m.* Dim. *Cournéto*. Cour, lieu où est un souverain avec ses principaux officiers; siége de justice; cour ou basse-cour d'une ferme. — *Faïre la cour*, faire la cour, ne se dit guère de celle qu'on fait à une femme, locution qui nous vient de Scudéri, de La Calprenède ou de Durfé, assez mal à propos importée dans notre langage; mais on s'en sert pour signifier la flatterie à l'adresse d'une personne riche et puissante.

Dér. du lat. *Curia*, dans les premières acceptions, et de *Chors, Chortis*, du gr. Χόρτος, haie, clos de basse-cour, pour la dernière.

Cour, courto, *adj.* Court, qui a peu de longueur. *Cour*, pris adverb. court. — *Tout cour et tout né*, sans détour, sans phrase, en un mot comme en mille. *Tout y és cour*, rien ne répond à ses désirs, il n'a jamais assez de rien. *Quàouquuno li séra courto*, à force d'en faire, il finira mal; tant ira la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'y cassera. *Souï cour*, dit un joueur dont la boule ou le palet reste en deçà du but. *Tout fouguè cour*, se dit de la réception d'un amphytrion qui traite ses hôtes avec une grande abondance et presque un excès de soins et de bonne chère. *Coupa cour*, être concis, abréger. *Un cour èmb'un lon, l'oste sé sdouvo*, prvb. Système des compensations : ici avec un morceau écourté, là avec une portion plus copieuse, l'hôte se tire d'affaire et de perte.

Dér. du lat. *Curtus*, m. sign.

Couraje, *s. m.* Courage; constance; force. — *A bon couraje*, il a bon espoir; ou il a une santé robuste. *Coumo vaï aquél couraje?* Comment va cette chère santé?

Dér. de la bass. lat. *Coragium*, formé du lat. *Cor* et *Ago*.

Courajoùs, ouso, *adj.* Courageux, brave, résolu.

Coural, ou **Pébéroù**, *s. m.* Dim. *Couraïé;* péjor. *Couraïas*. Poivron, piment, *Capsicus annuus*, Linn., plante potagère de la fam. des Solanées. Le poivron jeune et vert joue un assez grand rôle dans la culinaire des campagnes. On le mange en salade avec un fort assaisonnement de poivre. On le confit également au vinaigre et on le conserve ainsi toute l'année. Lorsqu'il est mûr, il devient d'un rouge corail et prend une causticité si violente qu'un zeste suffit pour mettre le feu à la bouche; la main même qui l'a touché communique une inflammation à toutes les parties délicates du corps où elle se porte, surtout aux yeux. Néanmoins les Espagnols en assaisonnent la plupart de leurs mets et le mangent même dans l'état naturel. — *Roujo coumo un coural*, rouge comme un coq.

Dér. du lat. *Coralium*, ou *Corallam*, corail, à cause de son analogie de couleur dans sa maturité.

Couratéja, *v. fréq.* Exercer le courtage; faire le courtier. — *Couratéja un bé*, offrir l'acquisition d'un domaine par l'entremise d'un courtier ou agent d'affaires.

Couratiè, Couratièiro, *s. m.* et *f.* Courtier, agent d'affaires, entremetteur de marché ou d'affaires.

Dér. du lat. *Cursitare*, courir çà et là, ou bien du vieux verbe lang. *Goura*, qui veut dire à la fois errer çà et là et tromper, duper. Il pourrait bien se faire qu'il y eût un peu de toutes ces étym. et de leurs diverses acceptions dans le fait du *Couratiè*.

Courba, *v.* Courber; recourber; incliner; plier en arc de cercle. — *Sé corbo bièn*, il devient bien courbé, il prend la taille courbée. *Courba-vous un pàou*, baissez-vous un peu, inclinez la tête, ou courbez le dos.

Dér. du lat. *Curvare*, m. sign.

Courbatas, Courpatas, ou **Croupatas**, *s. m.* Corbeau, corbeau noir, *Corvus corax*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Plénirostres. Sa couleur est entièrement d'un beau noir avec des reflets pourprés et bleuâtres sur le dessus du corps; il a jusqu'à deux pieds de longueur. *Courpatas* et *Croupatas* sont des variantes locales de *Courbatas*, qui est lui-même, par le changement commun de *v* en *b*, un augmentatif ou plutôt un péjoratif du lat. *Corvus;* on se croit en effet obligé, en parlant de lui, d'enlaidir son nom. Son cri rauque, son plumage lugubre, sa voracité ignoble inspirent jusqu'à l'horreur et le font regarder comme un oiseau de mauvais augure. Les enfants se sont inspirés de cette idée de terreur superstitieuse dans une sorte de refrain injurieux qu'ils lui adressent lorsqu'ils l'aperçoivent et où reviennent sans cesse ces mots : *Courbatas! Diablatas!*

Le scepticisme du XVIII^me^ siècle nous a légué une sorte de dédain pour l'habit ecclésiastique. Les esprits forts, grands dépréciateurs du clergé, et les solidaires libres-penseurs se plaisent à nommer un prêtre *Courbatas*, et ils expliquent cette ingénieuse assimilation par la couleur de la robe et par l'instinct commun, disent-ils, au prêtre et au corbeau, qui les appelle l'un et l'autre auprès des morts ou des mourants. Cela prouve la mauvaise foi et l'absurdité d'une prétendue philosophie, qui ne sait pas comprendre que la présence du prêtre à l'agonie du chrétien est un des actes les plus sublimes de son ministère; que la religion est plus belle représentée par un de ses ministres consolateurs

Digitized by Microsoft ®

au chevet d'un pauvre mourant; et qu'il y a au moins maladresse à l'attaquer par l'ironie de son côté le plus noble et le plus populaire.

La corneille, qui a quelques points de ressemblance avec le *Courbatas,* est souvent aussi, mais improprement, confondue dans le même nom. — *Voy. Graïo.*

Courbo, *s. f.* Ligne courbe; bois qui fait une courbe, en cintre, par lui-même ou par nature. — *Sé tirariè dé poulido courbo d'aquél âoubre,* cet arbre fournirait de belles pièces pour jantes de roue ou de puits à roue.

Dér. du lat. *Curvus, Curva,* m. sign.

Courchâou, Courchâoudo, *adj.* A courte queue, qui a la queue coupée ou raccourcie. — *Chival courchâou; Galino courchâoudo,* etc., cheval écourté; poule sans queue.

Dér. de *Cour, Courto.*

Courcho, *s. f.* Raccourci, chemin le plus court, sentier, chemin de traverse, pour les gens à pied, qui abrége le trajet. — *Coupa dé courcho,* prendre le raccourci, la traverse, pour arriver plus tôt. C'est surtout dans les côtes longues, où la route décrit des circuits, en faisant des lacets pour arriver au bas par une pente ménagée, que les piétons tracent une ligne directe fort scabreuse, qui sert de corde au grand arc décrit par la route. Au fig. *Coupa dé courcho,* signifie abréger, arriver vite et droit au but.

Courcho, *s. f.* Ver à soie court. C'est un ver qui commence à se métamorphoser en chrysalide, avant d'avoir grimpé sur la bruyère et d'avoir filé : son état de faiblesse et de maladie ne lui permet pas d'escalader ni de jeter les fils de sa trame. Quelquefois il fait un mauvais cocon dans la litière, mais informe et fondu. Cette maladie est souvent épidémique, et une partie de la chambrée tombe en court, *tombo én courcho,* au moment de la montée. Ces accidents proviennent aussi quelquefois d'un excès de maturité, lorsqu'on n'est pas assez prêt à donner le bois aux vers.

La flacherie ou maladie des morts-flacs, dans la nouvelle dénomination séricicole, n'est pas autre chose.

Toumba én courcho s'applique figurativement à tout projet annoncé qui avorte, à une belle promesse mal tenue.

Courcoussoù, *s. m.* Charançon, calandre, bruche, charançon des blés et des légumes, *Curculio,* Linn., de l'ordre des Coléoptères; petit ver blanc qui se change plus tard en scarabée. Ce dernier pond un œuf dans l'épi encore vert; il en nait un ver qui se nourrit dans le grain et l'accompagne au grenier, d'où il ressort en scarabée pour continuer ainsi sa malfaisante rotation. Au fig. rabougri, ratatiné de vieillesse, comme est ce ver dans son alvéole. En fr. on le nomme aussi Cosson. — *Voy. Coussoù,* dont *Courcoussoù* est la redondance.

Dér. du lat. *Curculio,* m. sign.

Courcoussouna, ado, *adj.* Piqué des vers; vermoulu. — *Voy. Coussouna.*

Courda, *s. m.* Cordat, grosse toile à trame croisée qui sert à faire du gros linge de table.

Courda, *v.* Corder; ficeler; entourer de cordes; emballer avec une corde.

Courdaje, *s. m.* Cordage de navire, toute sorte de cordes servant à la manœuvre d'un vaisseau.

Courdéïè, *s. m.* Cordelier, moine, religieux de l'ordre de Saint-François, de l'un des quatre ordres mendiants. — *Vèr lous Courdeïès,* du côté du couvent des Cordeliers. *Lou chival das Courdeïès,* c'est aller à pied, autrement dit avec un jeu de mots pareils : par la voiture du comte de la marche.

Dér. de *Cordo,* parce que les frères de cet ordre portent une corde pour ceinture.

Courdéja, *v.* Tracer, comme le fraisier et certaines espèces de graminées, qui étendent à fleur de terre leurs fils dont chaque nœud prend racine et forme une plante nouvelle; en terme de boulanger, filer, comme la pâte qui s'allonge en cordes quand on la soulève. — *Faïre courdéja,* donner de la corde, laisser courir la corde du côté où son bout est trop court, lorsqu'on corde un ballot, la charge d'une charrette ou d'un bât, ou même un fagot.

Courdèl, *s. m.* Cordeau de maçon ou de jardinier, corde même servant à prendre des aplombs ou des alignements. — *Tira âou courdèl,* aligné au cordeau.

Courdéla, *v.* Lacer; lacer un corset, passer un lacet dans les œillets d'un corset.

Courdélado, *s. f.* Chapelet d'objets de même sorte enfilés. — *Courdélado dé coucoùs,* chapelet de cocons de graine. Les cocons qu'on réserve pour la graine sont choisis parmi les plus forts et les plus réguliers de forme. On les enfile avec une aiguille, en ayant soin de ne prendre que l'épiderme pour ne pas piquer la chrysalide; on les suspend ainsi par chapelets dans une position aérée et isolée : ce qui donne de la facilité au papillon pour percer sa coque.

Courdélado dé pëïssoùs, brochette de poissons, que les pêcheurs à la ligne enfilent comme un chapelet.

Courdèlo, *s. f.* Lacet, cordon de fil ou de soie dont les femmes se servent pour lacer leur corset, et qui est garni d'un bout métallique pour passer facilement dans les œillets.

Courdïa, *s. m.* Grosse toile d'emballage; treillis.

Courdiè, *s. m.* Cordier, fabricant ou marchand de cordes.

Courdil, *s. m.* Dim. *Courdïé.* Cordon, petit tissu, tressé comme la corde, de fil, de soie, de laine, de coton, de crins, etc. Lorsque le cordon est en cuir, il se nomme *Courèjoù.* (*Voy.* c. m.) — *Plôou coumo dé courdils,* il pleut à seaux. Quand il pleut ainsi, la pluie ne se présente pas comme une suite de gouttes, mais par continuité, comme un filet d'eau sous la forme et de la grosseur d'un cordon; ce que représente assez bien notre expression pittoresque.

Courdoù, *s. m.* Ruban d'attache, comme ceux d'un chapeau de femme; cordon, décoration.

Inutile de faire remarquer que tous ces mots, depuis *Courda,* et quelques-uns des suivants, augmentatifs ou diminutifs, ont pour racine et pour principe, *Cordo.* — *Voy.* c. m.

Digitized by Microsoft®

Courdougnè, èïro, *s. m.* et *f.* Cordonnier, femme du cordonnier; celui qui fait des souliers. — Notre mot, ainsi que son correspondant français, est d'origine assez moderne et ne remonte guère qu'au XV^me^ siècle. L'un et l'autre sont la corrupt. de *Cordouanier,* c'est-à-dire ouvrier qui emploie du Cordouan, ou cuir de Cordoue. L'ancien confectionneur de chaussures s'appelait *Sabatiè.* La corporation de ces artisans a donné à une rue d'Alais son nom qu'elle porte toujours, *Sabatarìe.* Il y a beaucoup de noms propres, partout, qui ont cette étym. — *Voy. Sabatiè.*

Courdougnè, *s. m.* Punaise à aviron, *Hydrometra stagnorum,* Linn., insecte de l'ordre des Hémiptères, connu sous la qualification de Notonecte ou Hémiptère rémitorse. Ce nom gr. Νῶτονήκτης, de νῶτος, dos, et νήκτης, nageur, indique une singularité de cet insecte qui nage en effet à la renverse. Deux de ses jambes lui servent d'avirons pour s'élancer en avant par secousses; mais tout son corps est si frêle, si léger que le moindre courant qu'éprouve l'eau où il navigue, lui fait perdre tout l'espace qu'il avait gagné par sa brassée; de sorte qu'il fait deux pas en avant, deux pas en arrière, et qu'en résultat il demeure presque à la même place. Admirable disposition et merveilleux instinct que Dieu a déposé dans la plus infime créature! En apparence, ce petit insecte, avec ses mouvements automatiques et sa position renversée, passerait pour un animal stupide, si l'on ne savait que tout ce manége sur l'eau n'est point un voyage qu'il veut tenter à contre-sens, mais une chasse des plus fructueuses qu'il fait aux moucherons microscopiques qui voltigent à sa portée et qu'il happe au passage. Ses enjambées ne sont donc point un moyen de cheminer, mais bien de regagner l'espace que le courant lui a fait perdre; ses exercices de natation sur le dos n'ont d'autre but que de lui faire apercevoir et saisir facilement sa pâture. On ne se doute guère non plus que cet insecte a des ailes qu'il dissimule tant qu'il a affaire à un élément où elles ne sauraient lui être utiles; mais dès que le gibier manque sur un point, il les déploie, les ressuie à terre et vole plus vite qu'il ne nageait vers une autre mare ou quelque cours d'eau pour se remettre à faire la planche et recommencer sa chasse.

On l'appelle *Courdougnè* parce que ses enjambées ressemblent assez au mouvement des bras du cordonnier, quand il tire le ligneul.

Courdouna, *v.* Border d'arbres un champ; planter des arbres comme un cordon autour d'une terre.

Courdouné, *s. m.* Cordonnet, petit cordon d'or, d'argent, de soie, de fil, de coton ou de laine, pour border un habit, une robe, etc.; passepoil.

Courdura, *v.* Coudre; assembler deux choses au moyen d'une aiguille et de fil; au fig. faire des zigzags, passer à travers des objets quelconques disposés en ligne, en passant alternativement de la gauche de l'un à la droite de l'autre, comme lorsqu'on tresse une natte, opération du reste pareille à celle de l'aiguille qui coud et qui passe tantôt dessus, tantôt dessous l'étoffe. — *Courdura lou camì,* faire des zigzags sur la route, comme font les ivrognes. *Dè qué faï aquélo fïo? — Courduro :* quel métier fait cette fille? — Elle s'emploie à la couture.

Dér. du lat. *Consuere,* m. sign.

Courduro, *s. f.* Couture; profession de couturière. — *Répassa las courduros,* aplatir les coutures d'un habit avec le carreau du tailleur : au fig. donner une volée de coups sur le dos. *Résta pèr las courduros,* demeurer pour les gages : cela se dit d'une mauvaise dette dont on est obligé de faire l'abandon : *Aquò la y és résta pèr las courduros.*

Coure, ou **Courl,** *v.* Courir, aller, marcher avec vitesse; ne pas rester chez soi; glisser; en parlant des liquides, couler; circuler; parcourir. — *Coure, coure,* cours, marche, file! *Faï pus qué coure,* il ne reste jamais en place. *Coure qué t'aï vis,* va t'en vite, je te connais, je t'ai vu. *Faïre coure un nous,* faire glisser un nœud. *L'aïgo qué coure faï pas mâou âou moure,* prvb., l'eau courante est toujours saine. *Coure sus lou mérca dè qudouquus,* aller sur le marché de quelqu'un, faire des offres à un objet qu'il marchande. *Laïssara bé coure quicon,* il donnera bien quelque chose sur le marché, il laissera bien courir quelque chose sans le faire payer. *L'annado qué coure,* l'année courante. *Coure qué t'éspère,* prvb., va t'en voir s'ils viennent, Jean. *N'én coure lou bru,* la nouvelle en circule.

Dér. du lat. *Currere,* m. sign.

Courédìs, isso, *adj.* Qui court, qui roule; propre à courir. — *Un iè courédìs,* un lit à roulettes.

Courédoú, *s. m.* Corridor; galerie; allée de maison : c'est particulièrement une galerie à ciel ouvert qui conduit à la principale entrée.

En espag., cat. et port. *Corredor,* en ital. *Corridore.*

Couréïre, éïro, *adj.* Coureur; léger à la course; qui court très-vite.

Dér. du lat. *Currere.*

Courèjo, *s. f.* Courroie; lanière de peau, de cuir; fouet du berger, qui n'est pas tressé, mais qui se compose d'une lanière assez large et d'un bâton court et blanc; par analogie, champ, terrain long et étroit en forme de lisière.

Dér. du lat. *Corium,* cuir; dans la bass. lat. *Corrigia.*

Courèjolo, *s. f.* Liseron des champs, volubilis sauvage; clochette; *Convolvulus arvensis,* Linn., plante de la fam. des Convolvulacées, rampante et parasite, qui ne peut s'élever qu'en s'entortillant aux plantes ou aux arbres voisins. Elle produit une fleur blanche en forme de clochette, et elle est extrêmement difficile à extirper; le tranchant de la faulx la fait périr.

Dim. de *Courèjo,*

Courèjoù, *s. m.* Cordon de souliers en cuir; cordon de bourse en cuir. — *Voy. Courdil.*

Dim. de *Courèjo.*

Courèjouna, *v.* Serrer les cordons des souliers; fermer les cordons de sa bourse.

Courèn, *s. m.* Plateau; pièce de bois, planche longue,

Digitized by Microsoft®

large et épaisse, qui sert de plancher pour ce que l'on peut appeler le second étage d'une magnanerie. Il faut se rappeler que la magnanerie est un grand appartement, qui d'ordinaire s'élève du plat sol jusqu'à la toiture sans division d'étages. Vers les deux tiers de sa hauteur, il règne un rang de poutres transversales, destinées à fixer les pieds-droits ou montants qui soutiennent les tables. On donne à manger aux plus basses tables de pied ferme jusqu'à la quatrième au plus; au-dessus de celle-ci, on a recours à des échelles courtes, légères et faciles à manier; mais s'il fallait en employer de très-longues pour atteindre aux plus hautes tables, ce serait à la fois très-pénible et très-dangereux. Pour y obvier, on dispose, tout le long des couloirs supérieurs de l'appartement, une file de longs plateaux posés et cloués sur les poutres dont il a été question; et les aides magnassiers trouvent dans ce nouveau plancher un second rez-de-chaussée, qui leur permet d'atteindre aux tables les plus élevées, dont le nombre ne s'élève pas à plus de quatre au-dessus de ces plateaux.

Courén, énto, *adj.* Coulant, ante; courant; qui glisse; qui circule. — *Nous courén,* nœud coulant. *Aïgo couréntо,* eau courante. *Pris courén,* prix courant. *Man couréntо,* main-coulante, pièce de menuiserie sur une rampe d'escalier; main-courante, registre journalier d'un commerçant.

Courgnè, *s. m.* Cornouiller, arbre. — *Voy. Corgno.*

Il est devenu n. pr. en fr. sous la forme : Cornier, Ducornier, etc.

Courì, *v.* Courir. — *Voy. Coure.*

Courìè, *s. m.* Courrier; messager; qui fait le service de la poste; qui porte les dépêches d'un bureau à un autre. — *Lou Courìè,* le journal; les lettres qu'on prépare pour envoyer.

Courija, *v.* Corriger; donner une correction; amender; réformer; châtier; reprendre; améliorer.

Dér. du lat. *Corrigere,* m. sign.

Couriolo, *adj. f.* Fille trotteuse, et non pas coureuse. Notre expression lang. est loin d'avoir cette dernière acception. Elle signifie seulement une fille un peu légère, qui n'aime pas à garder le logis, et qui suit les promenades, les fêtes villageoises, etc.

Couriôou, *adj. m.* Dim. *Courioulé.* Qui aime à courir, à trotter; batteur de pavé; éventé; dissipé.

Couriôou, *s. m.* Dim. *Courioulé.* Roulette d'enfant; espèce de charriot à quatre roulettes, où l'enfant est placé debout, les pieds portant à terre et le corps enfermé dans un cercle qui l'empêche de tomber. Comme cet appareil est facile à mettre en mouvement, l'enfant le fait aisément rouler, ce qui l'oblige lui-même à suivre et à changer ses pieds de place à mesure que la machine roulante avance. Cet exercice, qui tient tout à fait de la gymnastique, quoiqu'il soit fort antérieur à cette science dans l'éducation puérile, apprend à l'enfant à se tenir sur ses pieds, à marcher, et développe ses forces.

Cournal, *adj. m.* Terme injurieux, qui ne s'applique qu'au masc. et pour cause : mari dont la femme est peu fidèle, et que Molière appelle : cocu.

Dér. du lat. *Cornu,* corne.

Cournarèdo, *s. f.* Plantation de cornouillers; lieu, terrain, bois planté de cet arbre.

Formé de *Courgnè,* radical, avec le suffixe collectif *édo.* — *Voy. Édo.*

Courné, *s. m.* Cornet à bouquin; sorte de trompette faite en terre ou de la corne d'un bœuf, avec laquelle les bergers et les vachers appellent le bétail qui est dispersé au loin.

Courné, *s. m.* Courge-trompette, sorte de calebasse, *Cucurbita lagenaria,* Linn., plante potagère de la fam. des Cucurbitacées, longue de trois pieds environ, qui a certaine ressemblance pour la forme, sinon pour les dimensions, avec l'instrument du même nom.

Dér. du lat. *Cornu.*

Cournélu, udo, *adj.* Péjor. *Cournéludas.* Cornu, qui a de longues cornes. — *Voy. Banu.*

Cournudo, *s. f.* Cornue, vase de bois à deux anses latérales servant à porter des liquides. Se dit mieux *Sémâou.* — *Voy.* c. m.

Couro, *adv.* de temps. Quand; à quelle époque; quel jour; à quelle heure; tantôt; en quel temps. — *Couro véndrés?* quand viendrez-vous? *Couro aquò s'és fa?* à quelle époque cela s'est-il fait? *Couro qué siègue,* en quel temps que ce soit. *Couro qué vèngo, li parlaraï,* lorsqu'il viendra, je lui parlerai avec les dents. *Couro qué vèngou las prunos, y-âoura un an,* vienne la saison des prunes, il y aura un an. *Couro ris, couro plouro,* tantôt il rit, tantôt il pleure.

Dér. du lat. *Quota hora,* quelle heure.

Couroubiè, *s. m.* Caroubier, gainier visqueux, arbre de Judée, *Cercis siliquastrum,* Linn., arbre de la fam. des Légumineuses, naturalisé dans nos pays.

Couroubio, *s. f.* Caroube, fruit du caroubier. C'est une large gousse, noirâtre quand elle est mûre, assez semblable de forme à celle des pois dit goulus, mais beaucoup plus grosse. Elle renferme une pulpe charnue et douceâtre, qui tient à la fois de la datte et de la manne. Les enfants en sont friands, comme de tout ce qui est sucré. Elle est un excellent engrais pour les chevaux. On leur en donne beaucoup en Espagne, où ce fruit est très-abondant.

L'arbre de Judée, à fleurs roses, est de la même famille, mais ses gousses sont petites, sèches et sans saveur.

Courounèl, *s. m.* Colonel, chef d'un régiment.

Emp. au fr.

Coursé, *s. m.* Dim. *Coursïoù, Coursïouné.* Corset; corps de jupe, lacé ou non; camisole de femme; habillement du buste. On dit *Coursïoù,* quand il s'agit de la camisole d'un enfant au berceau.

Courto-halèno, *s. f.* Asthme; essoufflement. — *Ès mort dé la courto-halèno,* il est mort faute de respirer : mauvaise plaisanterie pour dire : je ne sais de quelle maladie il est mort.

Courtouès, ouèso, *adj.* Courtois, poli; affable.

Emp. au fr.

Digitized by Microsoft ®

Couruciou, *s. f.* Odeur de corrompu; infection. — *Quinto couruciou!* quelle odeur, quelle infection!

Ce mot n'est l'équivalent du fr. dont il est formé, que sous le rapport de l'odeur.

Cous, *s. m.* Cours, promenade, allée plantée d'arbres, dans une ville; cours, taux d'une marchandise. — *Fôou faïre lou cous*, ou *fôou faïre coumo sé faï*, il faut suivre le cours.

Dér. du lat. *Cursus*, ou *Curtus*.

Couscrì, *s. m.* Conscrit, qui est soumis à la conscription militaire. Par ext. novice; neuf, sans expérience.

On conçoit très-bien l'emprunt de ce mot fait au fr. depuis les lois sur le recrutement, le point le plus important pour la population de la politique intérieure.

Couségu, udo, *part. pass.* du v. *Coïre*, cuire, dans l'acception de douleur inflammatoire seulement.

Cousésoù, *s. f.* Cuisson; action de cuire au feu; degré de cuisson; cuisson, inflammation légère mais cuisante.

Dér. de *Coïre*.

Cousì, Cousino, *s. m.* et *f.* Dim. *Cousiné, Cousinéto;* péjor. *Cousinas, asso.* Cousin, cousine. — *Cousì qué cousì davalo dé moun cèrièïre*, dicton devenu prvb. que le fr. a rendu par : ami jusqu'à la bourse.

Dér. du lat. *Consanguineus*.

Cousignè, Cousignèïro, *s. m.* et *f.* Cuisinier, cuisinière : domestique à gages, homme ou femme, qui fait la cuisine dans une maison, un hôtel, une auberge. — *Cousignè macari*, un empoisonneur. *(Voy. Macari.) Cousigné lambréto, sé y-a un bon moucèl, lou fréto*, cuisinier lambin, le meilleur morceau est pour lui.

Dér. de *Cousino*.

Cousignèïros (Las), *s. f. pl.* Les Pléïades, constellation située dans le signe du Taureau et composée de sept étoiles jadis, dont une a disparu.

Ce mot paraît une corruption du fr. *la Poussinière*, nom qu'on donne quelquefois à cette constellation, qui par son assemblage ressemble à une couvée de poussins pressés autour de leur mère.

Cousina, *s. m.* Potage de châtaignes sèches. — *Voy. Bajana*.

Cousinaje, *s. m.* Cousinage, parenté entre cousins; manie de traiter tout le monde de cousin.

Cousinéja, *v. fréq.* Faire la cuisine; se dit particulièrement, en ce sens, d'une personne dont ce n'est pas la profession, qui met la main à la pâte par occasion; se cousiner, traiter tout le monde de parent pour s'en faire le parasite.

Cousino. *s. f.* Dim. *Cousinéto;* péjor. *Cousinasso*. Cuisine; chère. — La cuisine est la salle à manger et le salon d'honneur pour les paysans. *Pichoto cousino faï l'oustâou gran*, prvb., petite cuisine enrichit la maison.

Dér. de la bass lat. *Cocino*, qui est la corrupt. du latin classique *Coquina*, cuisine.

Cousségal, *s. m.* Méteil, mélange de froment et de seigle.

Formé du lat. *Cum*, avec, et *Ségal*, bas-breton, seigle.

Cousséïa, *v.* — *Voy. Acoussèïa*.

Cousséja, *v. fréq.* Poursuivre, courir après; chasser devant soi quelqu'un qui fuit.

Dér. de *Cousso*.

Coussél, *s. m.* — *Voy. Counsél*.

Coussì, *adv.* Comment, comment donc; eh! quoi! — *Coussì quicon*, d'une façon ou d'une autre; aussi bien que nous pourrons. *Coussì vaï la santa?* comment va la santé? *Coussì vous pourtas?* comment vous portez-vous? *Coussì! m'ou avias pas dit*, est-il possible! vous ne m'en aviez pas parlé. *Coussì m'ou avias pas dit?* comment se fait-il que vous ne m'en ayez pas dit un mot? *Coussì quicon sèn arivas*, à la longue nous voilà arrivés, mais ce n'est pas sans peine. *Véjo coussì camino*, vois comme il marche. *Coussì! vous maridas?* Eh! quoi! vous prenez femme!

Dér. probablement du lat. *Quod* et *Sic*, cela, ainsi.

Cousso, *s. f.* Course, marche précipitée; voyage; espace parcouru. — *A cousso*, en courant, à la course. *Foura bé y-ana faïre uno cousso*, il faudra bien y aller faire un voyage. *Y séraï d'uno cousso*, j'y arriverai d'une enjambée. *Gnavès pèr uno bono cousso*, vous en avez pour un bon bout de chemin. — *Voy. Escousso*.

Dér. du lat. *Cursus*, m. sign.

Coussoù, *s. m.* Artison, insecte ou ver, de l'ordre des Coléoptères, qui ronge le bois; charançon du blé; vermoulure ou débris du bois rongé par ce ver, dont il a absorbé toutes les parties aqueuses et nutritives : cette poussière est un excellent dessiccatif.

Il est singulier que le fr. ait appelé cosson, l'artison, le charançon qui ronge le blé *(Curculio)*, plutôt que celui-ci *(Cossus)*, dont la traduction était toute naturelle. Du reste, en lang. *Coussoù* et *Courcoussoù* sont souvent confondus. — *Voy. Courcoussoù*.

Dér. du lat. *Cossus, Cossonus*, m. sign.

Coussouna, ado, *adj.* Vermoulu; piqué des vers; ne se dit que du bois. Lorsqu'il s'agit de hardes, d'étoffes de laine, on dit *Araa*.

Coussu, udo, *adj.* Cossu, en parlant d'une personne riche et opulente; en parlant des choses, confortable, élégant, riche, bien étoffé. — *M'én fichas uno coussudo*, vous m'en donnez une bonne. *Aquò po sé dire coussu*, voilà qu'on peut appeler cossu, élégant, riche.

Cousta, *s. m.* Au pl. *Coustasses*. Côté, partie droite ou gauche d'un animal, d'une chose; envers ou endroit d'une étoffe; face, aspect; parti; hanches vraies ou factices d'une femme. — *Dé cousta*, de côté, séparément. *Pér cousta*, par côté, obliquement, de biais. *Dâou cousta dé Nime*, aux environs de Nimes. *Viras-ou dâou bon cousta*, tournez cette étoffe à l'endroit; prenez ceci du bon côté, sous son bon aspect. *Mé méte dé toun cousta*, je me range de votre parti. *Marchavo à sous coustasses*, il marchait à côté de lui. *A pas gés dé cousta* ou *dé coustasses*, elle n'a point de hanches, point de tournure. Les femmes tirent vanité de la protubérance de leurs hanches; serait-ce pour faire ressortir

Digitized by Microsoft®

davantage, par constraste, la finesse de leur taille, ou pour tout autre chef de coquetterie? Il importe peu de pénétrer le secret de ces artifices que la mode impose et qui sont de tous les temps et de tous les pays. Autrefois les paniers ont eu leur vogue; puis on a appelé ces appareils, ou coussinets adaptés à la taille, tantôt tournure, tantôt polissons; puis est venue la crinoline et son ampleur. Le siècle de Périclès et le règne du Directoire ont fait exception; les tailles en guêpe étaient proscrites. Sur l'ancien modèle grec, les élégantes de la fin de 1700 paraissaient sous forme de tube, ce qu'on appelait alors taille d'asperge. Après les exagérations bouffies des modes de notre second empire, on a semblé revenir aux lignes droites et raides du Directoire, qui sont déjà remplacées aujourd'hui par les polissons ressuscités; et il en sera toujours ainsi suivant les charmants caprices de ce tyran, maître du monde. Une seule chose ne change pas ici; ce sont les mots de notre langue déjà fixée, mais qui peut cependant s'appliquer à toutes les inventions.

Dér. de *Costo.*

Cousta, *v. n.* Coûter; être acheté à un certain prix; être difficile à acquérir, au prix de soins, de peines, de fatigues. — *Qué qué coste,* coûte que coûte. *Sé mé coustavo pas qué dous sòous,* s'il ne m'en coûtait que deux sous... *Saves pas dé qué mé costes,* tu ne sais pas ce que tu me coûtes.

Dér. du lat. *Coustare,* m. sign.

Comme remarque générale, il est à observer que la plupart des verbes dans lesquels se rencontre la syllabe *ou* à l'infin., présentent des irrégularités de conjugaison à différents temps : ainsi *Cousta,* infin. prés., fait *Coste* à l'ind. prés., *Coustère* au fut.; de même *Trouva, Atrouba, Acoumouda, Couja,* infin., donnent à l'ind. prés. *Trove, Atrobe, Acoumode, Coje,* etc., etc.

Coustéléto, *s. f.* Côtelette, petite côte de mouton, d'agneau, de veau, de bœuf, destinée à être mangée.

Dér. de *Costo.*

Coustéto, *s. f.* Côtes de poirée, qu'on mange comme les cardes.

Dér. dim. de *Costo.*

Coustiè (Dé ou pér), *adv.* De côté, par côté; de travers; de biais, obliquement. — *Vaï tout pér coustiè,* il marche tout de travers.

Dér. de *Cousta,* côté.

Coustïoùs, *s. m. pl.* Côtelettes de porc salé. — Il ne faut pas oublier que les os de porc sont décharnés pour faire de cette viande de l'andouille, de la saucisse, du saucisson, etc.; ce qui reste après les côtes n'est qu'un résidu de cartilages, de tendons, de membranes adhérentes. C'est là le *Coustïoù,* proprement dit, qui assaisonne bien un potage, et qui passe encore pour un mets délicat à ronger, après qu'une forte ébullition a ramolli tous ces cartilages.

Dim. de *Costo.*

Coustoulado, *s. f.* Volée de coups de bâton; volée de bois vert.

Que le mot vienne du suivant, exprimant l'instrument qui sert à l'opération, qu'il soit tiré de la partie soumise à la correction, son radical est à peu près le même et tout aussi énergique.

Coustoulo, *s, f.* Écote, éclisse; scion d'osier ou de châtaignier sauvage refendu, un peu plus épais que la *Bridoulo* (*Voy.* c. m.); batte d'arlequin.

Dér. de *Costo.*

Coustoùs, ouso, *adj.* Coûteux, qui entraîne des frais, qui cause de la dépense.

Dér. de *Cousta,* coûter.

Coustré, Coustrécho, *adj.* Contraint; réservé; gêné; mis à l'étroit; malaisé sous le rapport de la fortune.

Dér. de *Coustrégne.*

Coustrégne, *v* Contraindre, forcer, obliger; resserrer, pressurer, mettre à l'étroit, comprimer; mettre à la gêne; restreindre la liberté.

Sé coustrégne, se restreindre; diminuer sa dépense, son train de vie.

Dér. du lat. *Constringere,* resserrer.

Coustumo, *s. f.* Coutume, usage; habitude contractée dans les mœurs, les manières, les actions. — *Uno fès és pas coustumo,* une fois n'est pas coutume.

Modo, qui a la même acception, est plus technique. — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Consuetudo,* m. sign.

Couté, *s. m.* Nuque; fosse occipitale derrière laquelle se trouve le cervelet abrité par l'occiput.

Sauvages en fait une corruption ou une variante du mot *Coupé,* qui a la même signification dans quelqu'autre dialecte du Languedoc; et d'après lui, ce dernier mot *Coupé* serait une déviation de *Capet,* petite tête. Cela paraît un peu tiré par les cheveux. *Capet* d'ailleurs ne nous semble pas un dim. de *Cap,* tête, témoin Hugues-Capet, ainsi surnommé, dit-on, à cause de la grosseur de sa tête, ou à cause de la cape dont il se couvrait. Notre *Couté* ne viendrait-il pas plus naturellement du gr. Κόττη, tête?

Coutéïè, *s. m.* Coutelier, qui fabrique ou vend des couteaux, ciseaux, rasoirs et autres petits instruments tranchants.

Dér. de *Coutèl.*

Coutèl, *s. m.* Dim. *Coutélé;* augm. *Coutélas.* Couteau, instrument tranchant composé d'une lame et d'un manche; coutre de charrue, lame placée au-dessus du soc, pour trancher la terre. — *Coutèl sannadoù,* couteau long, mince et très-pointu, dont se servent les égorgeurs de porcs, de moutons, de bœufs. C'est une sorte de couteau-poignard qu'ils tiennent renfermé dans un étui en cuir. *Fòou pas tan li planta lou coutèl,* il ne faut pas lui faire payer cela si cher, il ne faut pas lui surdemander; il ne faut pas le ruiner de frais pour ce qu'il doit, ou exiger rigoureusement tout ce que la loi vous accorde.

Coutèl dé mariage, couteau volé. Il est d'usage dans les noces de villageois que les convives au festin de noces cherchent à se voler réciproquement leurs couteaux : la

Digitized by Microsoft ®

gloire est de voler celui d'une fille, surtout si elle est jolie et qu'elle joue un rôle important dans l'assemblée. Il n'est sorte de ruse que l'on n'emploie pour arriver à ses fins, car chacun est fort sur ses gardes. Les couteaux des mariés sont seuls exceptés : il n'est pas non plus de bon jeu de se voler entre gens de même sexe; ce serait alors un véritable larcin; entre gens de sexe différent, cette soustraction est considérée comme une simple niche que l'usage rend de bonne guerre.

Coutélés, au pl. haricots verts, quand les cosses sont encore jeunes et fort minces, imitant la lame d'un petit couteau. — *Sount pa'ncaro qué dé coutélés,* ces haricots sont trop jeunes; ils ne sont encore que des fils. On dit aussi *Coutèls,* en parlant des cosses de pois-verts. *Aï a léja vis dé coutèls à mous péses,* j'ai déjà vu de jeunes cosses aux pois de mon jardin. Ce nom vient aux uns et aux autres de la forme de ces cosses plates et légèrement recourbées comme la lame d'un sabre ou d'un couteau.

Passo-passo coutélé, jeu innocent, qui consiste à cacher un petit couteau, un dé ou tout autre objet aussi menu, dans la main de l'un des joueurs réunis en cercle, tandis qu'un patient cherche à le saisir au passage. Les joueurs font la chaîne avec leurs mains et font tous semblant de se passer l'objet, de sorte qu'il est difficile de distinguer la main qui recèle le *Coutélé* d'avec celles qui manœuvrent à vide : celui qui le laisse prendre dans sa main remplace le patient.

Dér. du lat. *Culter, cultri,* m. sign.

Coutèlo, Anédo ou **Alédro,** *s. f.* Grand narcisse des prés à fleur blanche, *Narcissus poeticus,* Linn., iris flambe, *Iris germanicus,* Linn., glaïeul, *Gladiolus communis,* plantes de la fam. des Irisées, qui se confondent sous le nom de *Coutèlo,* à cause de la ressemblance de la fane avec la lame d'un couteau ou d'un stylet. — Les enfants sont très-curieux de la fleur de *Coutèlo,* qui vient par masses dans les prés, surtout dans ceux abondamment arrosés. Ils en font des bottes énormes qu'ils vendent à leurs camarades citadins. Autrefois la monnaie courante de ces marchés était des épingles. Aujourd'hui ce billon est démonétisé et déprécié tout autant que défunts les assignats ou les coupons d'actions mexicaines.

Coutèloù, *s. m.* Alouette des bois, lulu, cujolier, *Alauda arborea* ou *nemoroso,* Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Subulirostres. Les plumes de la tête de cette espèce sont un peu allongées, ce qui lui fait une sorte de huppe; elles sont tachées de noir et de roux; les parties supérieures sont rousses avec une large tache noire au milieu de chaque plume; queue carrée et courte. Le mâle se perche quelquefois et fait entendre alors un ramage agréable. Le nom de Lulu lui vient du cri lu, lu, lu, que cet oiseau dit souvent avec douceur. Le nom de Mauviette, que Sauvages donne au *Coutéloù,* est plutôt un nom générique que la gastronomie donne à toutes les alouettes grasses et qui doit s'appliquer surtout à l'alouette ordinaire des champs, *Alauda arvensis,* Linn., la plus commune, la meilleure et dont la chasse au miroir fournit abondamment nos tables.

Il est peut-être un peu hardi de vouloir faire dériver ce mot du gr. Κωτίλλω, babiller, caqueter, gazouiller; cependant la ressemblance et l'analogie ne manquent pas d'attraits, surtout si l'on considère que le grec a lui-même tiré de ce verbe un nom pour l'hirondelle, qu'il appelle, à cause de son chant, Κωτίλη.

Coutéto, *s. f.* Jeune poule, poulette. Au fig. jeune fille.

Ce mot vient du cri *Coto! Coto!* qu'on adresse aux poules pour les rassembler : ce n'est qu'une onomatopée de leur cri ordinaire, cot! cot! cot!

Coutl, *s. m.* Coutil, sorte de toile croisée dont on fait les matelas et les lits de plume. Cette dernière espèce de coutil s'appelle spécialement *Fldousino;* pour les autres on dit *Coutì.*

Emp. au fr.

Coutinfloun (Madouméïsèlo dé), *qué pisso l'aïgo roso,* loc. prvb. qu'on adresse à une précieuse, à une mijaurée, à une femme qui se donne de grands airs et affecte de superbes allures, quoique peu riche et de condition inférieure.

Coutïoun, *s. m.* Cotillon, jupe, jupon de femme, qui se met d'ordinaire en dessous de la robe. — *A fa un acrò à soun coutïoun,* elle a fait un faux pas, une tache à sa réputation.

Emp. au fr. *Cotillon,* qui vient de *Cotte,* et celui-ci, disent certains, du teutonique *Kutten,* couvrir, cacher, et d'autres, du lat. *Crocotula,* petite robe de femme, dim. de *Crocota,* robe couleur de safran.

Coutoù, *s. m.* Coton, duvet floconneux, long et fin, qui provient des capsules du cotonnier, dont on fait des étoffes, des cordons, etc. — *Coutoù én ramo,* coton non filé.

Dér. de l'arabe *Alkotonn.* m. sign.

Coutounado, *s. f.* Cotonnade, toile de coton assez grossière mais forte; gros basin.

Coutounino, *s. f.* Cotonnine, toile de coton légère, dont les femmes font des jupes de dessous en été.

Coutréja, *v.* Labourer avec la charrue appelée coutrier.

Coutriè, *s. m.* Coutrier, sorte de charrue sans roues et sans avant-train. Il est aussi facile à conduire que l'araire, et il fait de meilleur ouvrage, parce qu'il coupe les racines et tourne complètement la terre sens dessus dessous, tandis que l'araire ne fait guère que la déchirer. Le soc du coutrier est précédé d'un coutre, *Coutèl,* pour trancher, tout comme la charrue; ce qui lui a valu son nom.

Dér. du lat. *Culter,* couteau.

Coutrïo (Dé), *s. f.* et *adv.* Associé, lié; de conserve; d'intelligence. — Se prend d'ordinaire en mauvaise part.

Contract. du fr. coterie.

Couvén, *s. m.* Couvent; maison religieuse d'hommes ou de femmes; communauté dans son ensemble. — *Pér un mouïne, lou couvén sé pèr pas,* prvb., pour un moine, l'abbaye ne faut pas.

Dér. du lat. *Conventus,* assemblée.

Couvèr, *s. m.* Toit, toiture, couverture d'une maison;

Digitized by Microsoft ®

couvert de la table, tout ce qui couvre la table, les mets exceptés; cuillère et fourchette d'argenterie. — *Couvèr à dos aïgos,* toiture à deux pentes. *Couvèr à l'émpérialo* ou *à quatre aïgos,* toit à pavillon. *Couvèr à téoule vis,* toit où la charpente et les tuiles s'aperçoivent du plafond, comme celui de nos magnaneries, que l'on fait ainsi pour obtenir plus de relation avec l'air extérieur. *Répassa lou couvèr dè qudouquuns,* rosser quelqu'un, ou tout au moins lui dire vertement son fait en reprenant un à un tous ses défauts. *Qudou rèsto souto soun couvèr, sé rès noun gagno rès noun pèr,* prvb., s'il n'y a rien à gagner à rester chez soi, du moins ne risque-t-on pas de perdre : conseil d'extrême prudence auquel répond cet autre dicton : *Qudou és foutrâou qué rèste à soun oustâou,* que le sot reste enfermé chez lui, l'homme habile trouve toujours avantage à se produire.

Dér. de *Couvrì.*

Couvèr, èrto, *adj.* Couvert; sombre, nébuleux; obscur; jonché. — *Ès couvèr* ou *faï couvèr,* le temps est couvert, sombre. *Gn'a lou couvèr sóou,* la terre en est jonchée, le sol en est couvert.

Ce mot est dér. de *Couvrì,* mais il n'en est pas le part. pass., qui se dit *Couvrì, couvrido.*

Couvérta, *v.* Mettre une couverture à un livre, ou plutôt cette espèce d'enveloppe en papier, dont les écoliers recouvrent leurs livres classiques pour les conserver.

Couvèrto, *s. f.* Couverture de lit; couverture, enveloppe d'un livre. — *Voy. Flassado.*

Couvértoù, *s. m.* Lange de dessus d'un enfant au berceau; lange de parade; couvre-pied.

Couvì, *s. m.* Invitation; attrait; ce qui attire; ce qui invite et convie. — *Sès dâou couvì?* Êtes-vous de la fête? Y êtes-vous invité?

Dér. de *Couvida.*

Couvida, *v.* Convier; inviter; engager à un banquet, à une fête. — *Nous a pas couvida d'un vëïre dé vi,* il ne nous a pas offert un verre de vin. *Couvides pas dé quicon?* Tu ne nous payes pas quelque chose à manger ou à boire?

Dér. du lat. *Cum,* avec, et *Invitare,* inviter.

Couvrì, *v.* Couvrir; recouvrir; couvrir une maison, y poser le toit; saillir, en parlant de certains animaux. — *Lou couvriguère, et l'oustâou mé réstè,* je couvris son offre, je renchéris sur son offre, et la maison me fut adjugée.

Dér. du lat. *Cooperire,* m. sign.

Craïoun, *s. m.* Crayon.

Emp. au fr.

Craïouna, *v.* Crayonner; dessiner; écrire au crayon.

Cran, *s. m.* Crâne, boîte osseuse qui recouvre le cerveau. — *Lou cran dè la tèsto,* le crâne.

Dér. du gr. Κρανίον, m. sign.

Cran, *s. m.*, ou **Cranco,** *s. f.* Crabe, cancre. *Cancer,* Linn., animaux du genre des Crustacés, qui sont à peu près les mêmes aux yeux du vulgaire.

Cranéja, *v.* Faire le crane, le freluquet, l'incroyable; afficher une mise et des airs de petit-maître.

Cranéto, *s. m.* Jeune petit-maître, freluquet, beau-fils.

Crano, *adj.* des deux genres. Crane; fier; petit-maître; en parlant de choses, fameux, de première qualité. — *Faïre lou crano,* faire le beau-fils, poser en bravache. *Pourta soun capèl à la crano,* porter le chapeau sur l'oreille, en fanfaron. *Aquél vi és dâou crano,* ou *aquò's un crano vi,* c'est du fameux vin.

Dér. du gr. Κρανίον, crâne de la tête.

Cranten, éno, *adj.* Quarantain; qui revient tous les quarante jours, comme les roses de Bengale, les artichauts quarantains, les fraises quarantaines, etc.; bien entendu que cette faculté de reproduction est suspendue en hiver.

Cranto, *n.* de nombre. Quarante. — *Lou iè dè cranto,* le grenier à foin; le lit pour quarante.

Dér. et contr. du lat. *Quadraginta,* m. sign.

Crâou (La), *n. pr.* de lieu. La Crau d'Arles : vaste plaine entre Arles et Salon, toute couverte de cailloux ronds et blancs de la grosseur d'un œuf. On croit qu'elle a été formée par une inondation du Rhône, dans un temps rapproché du déluge. Quand on considère l'élévation de ce vaste plateau au-dessus de toutes les plaines et les bas-fonds qui l'environnent dans toute sa longueur, on sent qu'il n'a pu suffire d'un simple débordement du Rhône pour élever les graviers à cette hauteur : il a fallu un cataclysme véritable. Cette plaine est nue et ne présentait d'abord aucun signe de végétation, entièrement recouverte qu'elle est de ce cailloutage sans interstices. Cependant, dans la partie la plus rapprochée d'Arles, elle a été mise en culture, et on y récolte d'excellent vin et de riches pâturages, grâce au canal de Craponne qui l'arrose. On retrouve cette même culture dans quelques coins particuliers; mais la plus grande partie est infertile et déserte. Du reste, entre ses cailloux, il pousse une herbe fort délicate et nourrissante qui sert à l'élève de grands troupeaux de moutons d'excellente qualité.

Diverses étym. se présentent avec une autorité à peu près égale, qui conviennent à ce nom : le celt. *Crai, Craig, Crag, Carreg,* pierre; le gr. Κραναός, raboteux, pierreux, ou Κραῦρος, sec, aride, brûlé.

Crâoumo, *s. f.* Crasse de la tête et des mains; viscosité qui se forme sur l'épiderme de la viande de boucherie, qu'on lui enlève en la faisant blanchir à l'eau bouillante avant de la mettre à cuire dans la casserole, ou qui s'en va dans le pot-au-feu en l'écumant.

Dér. du gr. Χρῶμα, peau du corps.

Craqua, *v.* Craquer; onomatopée du bruit que fait le bois en éclatant, en se rompant. Au fig. mentir, hâbler, se vanter faussement.

Craquéja, *v. fréq.* Craquer, craqueter. — Se dit principalement d'un meuble dont le bois travaille et craque de lui-même; des souliers et bottes dont le cuir trop sec fait du bruit en marchant; d'une branche d'arbre que le vent ou le poids de la neige fait craquer.

Fréq. de *Craqua.*

Digitized by Microsoft®

Craquo, *s. f.* Craque; mensonge; hâblerie.

Craquo! interj. Crac! soudainement. Onomatopée pour exprimer le bruit d'une chose qui se rompt.

Craquur, *s. m.* **Craquurdo**, *s. f.* Menteur, hâbleur; vantard.

Crassi, *v.* Salir; encrasser; rendre crasseux; couvrir de crasse.

Crasso, *s. f.* Crasse; saleté; lie; ordure; rebut. — *T'rasso dé la tèsto*, crasse baptismale des enfants, qu'il faut, dit-on, se garder d'enlever dans le premier âge, parce que c'est un exutoire naturel aux humeurs *(Voy. Lésso.)*; *Crasso d'oli*, sédiment de l'huile au fond des jares. *Aï tout véndu, mé rèsto pas qué la crasso*, j'ai vendu toute ma marchandise; il ne me reste que le rebut.

Dér. à choisir, du gr. Γράσος, ordures, suint de la laine des brebis, ou du lat. *Crassus*, gras, épais.

Crassoùs, ouso, *adj.* Crasseux, sale, sordide; avare à l'excès.

Créancié, *s. m.* Créancier. Dans le style des paysans, il signifie plutôt débiteur.

Emp. au fr.

Créaturo, *s. f.* Créature, être créé, en général; mais se prend le plus souvent en mauvaise part pour mauvaise femme, femme mal famée, ou d'humeur revêche. — *Sèn dé créaturos dâou bon Diou*, Dieu nous a tous créés. *Aquélo creaturo mé faï danna*, cette méchante espèce me fait faire mon purgatoire en ce monde.

Dér. du lat. *Creatura*.

Créba, *v.* Crever; rompre ou se rompre avec effort; percer; aboutir; mourir, en parlant des animaux. *Sé créba*, *v.*, faire de grands et vains efforts. — *Lou Gardoù a créba*, le Gardon a renversé la digue. *Un créba*, un hernieux; atteint d'une descente. *Huroùs coumo un créba*, heureux comme un crevé. *Moun dé a créba*, mon abcès au doigt a percé. *Crèbo-vèsto*, qui fait crevasser ses habits : antiphrase ironique qui s'applique à un homme très-maigre. *Aquò crèbo lou cor*, cela fend le cœur. *A créba*, il est mort, se dit des animaux; mais on le dit aussi des hommes, quand on se dispense de révérence à leur égard.

Dér. du lat. *Crepare*, m. sign.

Crébadisso, *s. f.* Hernie, descente de boyaux par la rupture du péritoine; mort; bonheur insolent. — *Faguè sa crébadisso lou quinze*, il creva ou il fit sa première mort le 15.

Crébaduro, *s. m.* Hernie; crevasse, fente d'une chose qui s'entr'ouvre; accroc.

Crébiou! *interj.* Sacrebleu!

Contr. de *Sacrédiou*.

Crébluro! *interj.* Sacrebleu!

Contr. de *Sacrébluro*.

Crèbo-bachas, *s. m.*, phr. faite. Littéral : qui marche dans les bourbiers. Surnom qu'on donne aux habitants d'Anduze, sans doute parce que leur ville étant arrosée de fontaines, l'eau circule dans la plupart des rues qui sont fort étroites; et il est difficile d'éviter les petites flaques, *Bachas*, qu'on rencontre à chaque pas.

Crèbo-sa, *s. m. Crève-sac*, sorte de graminée ou de foin grossier, dont la graine est dure, sèche, piquante, un peu semblable à l'avoine, mais bien plus mince et bien plus acérée. Elle perce à travers les sacs et les draps dont on se sert pour la transporter, et finit par les déchirer en peu de temps : circonstance qui lui a valu son nom.

Crédi, *s. m.* Crédit; délai pour payer; réputation de solvabilité. — *Faïre crédi*, faire crédit. *Véndre à crédi*, vendre à crédit. *S'aï pas bono bousso, aï bon crédi*, si je ne suis pas en argent comptant, j'ai bon crédit, on me connaît pour solvable. *Merchandiso dé crédi*, marchandise de mauvaise qualité, frelatée, avariée, celle qu'on vend aux acheteurs à crédit, aux mauvais payeurs, auxquels on ne donne pas le choix.

Dér. du lat. *Creditum*, dette.

Crédiou! *interj.* Sacredieu! Dans la langue verte, le peuple de Paris dit aussi : crédieu! et crécoquin!

Contr. de *Sacrédiou*.

Crédunle, unlo, *adj.* Crédule; qui croit trop facilement.

Dér. du lat. *Credulus*.

Crégne, *v.* Craindre, éprouver du dégoût, de l'aversion, de l'horreur; redouter. — *Aquò's dé crégne*, c'est dégoûtant de malpropreté. *Souï pas dé crégne*, je ne suis pas un pestiféré. *Uno bèstio dé crégne*, une bête dangereuse, un animal venimeux. On dit *ès dé crégne* de tout ce qui offre du danger, fait éprouver du dégoût, soit à s'en approcher, soit à manger, soit à s'en servir. *Té crégne pas*, tu ne me fais pas peur. *Aquélo couloù crén bièn*, cette couleur est de mauvaise teinture; elle n'est pas solide; elle craint l'eau et le soleil. *Crégne la cassiou*, être sensible au chatouillement. *Aquél jardi crén la sécarésso*, ce jardin éprouve plus qu'un autre les effets de la sécheresse. *Crégne pas bru*, ne pas s'effrayer des menaces, être courageux. On dit prvb. d'un objet fragile : *Crén pas lou bru, sibé lous cos*, cela ne craint pas le bruit, mais bien les coups.

Emp. au fr. craindre, dont le subj. prés. fait : que je craigne.

Crégnén, gnénto, *adj.* Fantasque, qu'un rien dégoûte, et non craintif. — *Ès tant crégnén qué manjo pas de rés*, il est tellement fantasque pour son manger, qu'il ne mange de rien. *Souï un pâou crégnén, s'ou voulès, mais també m'én passe*, je suis un peu bizarre, si vous le voulez, mais tout aussi bien je me passe de toucher à cela, ou de faire cela.

Créï, *s. m.* Croît d'un troupeau; accroissement qu'il éprouve par la reproduction; accroissement; croissance; action de grandir; quantité dont on a grandi. — *A fa soun créï tout d'un co*, il a pris toute sa taille en peu de temps. *La maldoutiè li coupè soun créï*, la maladie arrêta sa croissance.

Dér. du lat. *Crescere*, croître.

Créïre, *v.* Croire, estimer une chose vraie; avoir la foi.

Digitized by Microsoft®

— *Crèse qué!* interj. de menace à un enfant, sorte de *Quos ego*, qui est aussi le commencement d'une phrase interrompue. *Èstre dé crëire*, mériter la confiance pour ses paroles, être digne de foi. *S'én crëire*, se croire un personnage, avoir de l'orgueil. *S'én faïre én crëire*, s'en faire accroire, tirer vanité de quelque chose. *Aquò's pas qué dé pèr én crëire*, cela paraît plus que ça n'est, il n'y a là que du clinquant et point de fond. *Crésès aquò et bévès un co*, croyez cela et buvez après : loc. prvb. usitée lorsqu'on entend une hâblerie ou quelque fanfaronnade gasconne, c'est-à-dire que pour avaler un morceau de difficile digestion, il faut boire pardessus. *Fòou crëire qué...*, il est à croire, à présumer que... *Crëire soun pèro, soun mèstre*, obéir à son père, à son maître, avoir foi en leurs avis, en leurs remontrances. *Crèi pas déngus*, il n'obéit à personne, il n'écoute personne.

Dér. du lat. *Credere*, m. sign.

Crëïsse, Croître; augmenter de nombre, de taille, de dimension quelconque; grossir. — *Gardoù crëï*, le Gardon grossit; il commence à se gonfler. *Ni noun crëï, ni noun crèbo*, il ne veut ni croître, ni mourir : cela se dit d'un enfant qui ne profite pas, d'un jeune arbre qui ne pousse que maigrement, qui végète péniblement.

Dér. du lat. *Crescere*, m. sign.

Crëïssèns (Lous), *s. m. pl.* Douleurs de croissance qu'éprouvent les enfants aux glandes de l'aine, quand les tendons se distendent pour s'allonger.

Crèma, *v.* Brûler, flamber, dans l'acception neutre et non active. Ainsi on dit : *Aquél bos crèmo bièn*, ce bois brûle bien, et non : *Crèma foço bos*, brûler beaucoup de bois. — *Aquò crèmo âou lun*, prvb., c'est une chose abominable, criante; c'est par trop raide, par trop fort. *M'én a fa uno qué crèmo âou lun*, il m'a joué un tour pendable. *M'én a dì uno qué crèmo âou lun*, il m'a tenu des propos horriblement injurieux. *Aquélo crèmo âou lun*, voilà une gaillardise par trop inconvenante, par trop grossière, qui passe la permission.

Dér. du lat. *Cremare*, brûler.

Crémal, *s. m.* Dim. *Crémaïoù*. Crémaillère.

Les anciennes crémaillères consistaient en une tige de fer dentelée de coches ou de crans pour graduer la hauteur du vase qu'on exposait au feu. De nos jours, cette tige est courte et composée d'une série d'anneaux qu'on accroche à la tige : on peut aussi graduer de même la hauteur de la marmite ou du chaudron sur le feu. Enfin, dans les Hautes-Cévennes, où l'on se sert d'énormes chaudrons contenant jusqu'à 60 litres pour cuire la provende des porcs qu'on élève en grande quantité, il serait difficile de manier à la main d'aussi grands vaisseaux; alors la crémaillère consiste en une longue et forte tige qui descend jusqu'au foyer et y pivote; vers le milieu de sa hauteur, la tige porte un bras de fer qui soutient le chaudron. On fait pivoter la tige qui entraîne le bras et décrit un arc de cercle jusqu'au milieu de l'appartement; quand le chaudron est rempli, il pivote de nouveau et va se poser de lui-même sur le feu. La même manœuvre s'exécute pour le retirer; on le vide à l'aise grâce à cette suspension sans s'exposer à se brûler, et on ne retire le récipient qu'à vide et très-allégé. — *Planta lou crémal*, pendre la crémaillère, fixer son domicile. *Fòou faïre uno osquo dou crémal*, il faut faire une croix à la cheminée, prvb. qui exprime l'étonnement que cause une chose extraordinaire, la vue d'un événement agréable et inattendu; ou lorsqu'une personne fait un acte qui semble sortir de son caractère.

Dér. de *Crèma*, ou du gr. Κρεμαστήρ, qui suspend.

Crèmasoù, *s. f.* Acreté, aigreur au gosier; ardeur d'estomac; soda; fer chaud; acrimonie provenant des saburres et gaz acides de l'estomac, occasionnée par une fermentation trop forte d'aliments lourds et farineux. L'oignon et la châtaigne particulièrement procurent cette incommodité, qui est combattue efficacement par une prise d'yeux d'écrevisse en poudre, de la magnésie sèche, ou autres absorbants.

Dér. de *Crèma*, brûler.

Crèmèsi, Crémésino, *adj.* Cramoisi; qui est teint en cramoisi ou en rouge foncé. — *Sédo crémésino*, soie cramoisie. *Trougno crémèsino*, trogne enluminée, visage cramoisi.

On remarquera sur ce mot une application bien différente de l'accent tonique du masc. au fém. L'intonation change d'une manière notable. Ainsi au masc. *Crémèsi*, la voix porte et s'arrête sur la pénultième, syllabe forte qui est marquée de l'accent grave; dans le fém. *Crémésino*, la pénultième est aussi le siége de l'accent tonique, et c'est l'*i* qui est le point d'appui de la voix, par où l'accentuation de l'*é* qui précède a dû se modifier, et de grave devenir aigue, c'est-à-dire ne former qu'une syllabe faible et brève. On voit combien ces nuances sont essentielles à noter et à observer à la prononciation. — *Voy. Acén.*

Dér. de l'arab. *Kermesi*, de *Kermes*, insecte qui produit la couleur écarlate.

Crèmo, *s. f.* Crème, mets composé de lait, de sucre et d'œufs, ayant une certaine consistance.

Dér. du celt. *Crema*, m. sign.

Crènto, *s. f.* Crainte, timidité; honte; vergogne. — *A crénto*, il n'ose pas, il est intimidé. *Pourta crénto*, imposer; inspirer du respect. *Faïre crénto*, intimider, faire honte.

Dér. du lat. *Tremor*, m. sign.

Crèntoùs, ouso, *adj.* Dim. *Crèntousé*; péjor. *Crèntousas*. Craintif; timide, non point dans le sens de poltron ou lâche, mais le contraire d'effronté.

Crépì, ou **Grépì**, *v.* Crépir, enduire un mur de mortier, de plâtre.

Emp. au fr.

Crépissaje, ou **Grépissaje**, *s. m.* Crépi, enduit au mortier, au plâtre; action de crépir.

Crèscu, cudo, *part. pass.* de *Crëïsse* (*Voy.* c. m.). Crû crue; accrû; grandi.

Digitized by Microsoft ®

Créségu, udo, *part. pass.* de *Créire (Voy.* c. m.). — *Lou pâoure mounde és pas gaïre créségu,* les pauvres gens sont peu écoutés.

Crésénço, *s. f.* Orgueil, amour-propre, confiance en soi; fierté; le défaut de se croire au-dessus des autres.

Dér. de *Créire.*

Créspa, *v.* Crêper, friser les cheveux.

Un créspa, s. m. Un crêpé, un retapé, un pouf, frisure courte et mêlée, sorte de coiffure qui remonte au temps des incroyables du Directoire.

Dér. du lat. *Crispare,* friser.

Créspi (Sén), *s. m., n. pr.* Saint Crépin, patron des cordonniers, qui doit sans doute ce choix, moins à cette circonstance qu'il avait été cordonnier lui-même avec son compagnon saint Crépinien, que par l'analogie de ces deux noms avec le lat. *Crepida,* chaussure. — *A manja soun sén Créspi,* il a prodigué tout son avoir : c'est ce qu'on traduit en fr. par la phrase triviale : il a mangé son Saint-Frusquin.

Créspino, *s. f.* Taie, épiploon des jeunes animaux; membrane graisseuse et transparente qui enveloppe les intestins. — *És nascu émbé la créspino,* il est né coiffé. Il est de préjugé populaire que les enfants qui naissent la tête couverte d'une portion de l'amnios et du chorion dont ils étaient enveloppés dans le sein de la mère, sont prédestinés à d'heureuses chances. Sur cette croyance est fondé le dicton.

Dér. du lat. *Crispus,* crépu, frisé.

Créspou, *s. m.* Crêpe, étoffe claire et légère, de couleur noire, dont on porte une bande en signe de deuil.

Crésta, *v.* Châtrer; hongrer un cheval; châtrer une ruche, en lui enlevant le miel qu'elle a de superflu pour passer l'hiver. — *Crésta uno rodo,* enlever aux jantes d'une roue leurs extrémités usées et les rejointer, ce qui, en diminuant la circonférence, resserre et raccourcit les rayons, auxquels cette opération donne plus de solidité. *Crésta dé trufos, dé cougourlos,* etc., châtrer les pommes de terre, les courges, en coupant l'extrémité de leurs pousses, ce qui arrête la sève et la fait tourner au profit du fruit. Le pincement des plantes, qui est une manière de les bistourner, produit le même effet.

Il est probable que *Crésta* vient du lat. *Crista,* crête, parce que lorsqu'on châtre les coqs, on leur coupe la crête. Ce mot a donc dû être inventé pour les coqs, auxquels il ne s'applique plus cependant aujourd'hui, depuis qu'on a adopté pour eux le v. *Capouna.* — *Voy.* c. m.

Crésta'ire, *s. m.* Châtreur, coupeur; qui exerce la profession de châtrer les animaux. Cette classe d'opérateurs, qui se fait reconnaître par une veste rouge, est une espèce de paria parmi le peuple. Il existe pour eux un peu de cette défaveur qui s'attache aux bourreaux et aux équarisseurs. La veste rouge est bien pour quelque chose dans cette répulsion qui serait moins prononcée sans cet uniforme, qu'ils tiennent à conserver comme enseigne. Ces gens-là courent les campagnes pour exercer leur art, et on les voit dans toutes les foires de bestiaux, où ils servent d'entremetteurs dans les marchés. — *Un crésta'ire* se dit aussi pour une flûte de Pan, un chalumeau, instrument de musique triangulaire, formé de l'assemblage de plusieurs tuyaux en roseau d'inégale longueur et disposés en gradation descendante de la gamme; chaque tuyau donnant une note. On l'appelle ainsi parce qu'autrefois les châtreurs s'annonçaient dans les campagnes par la musique de cet instrument. *Rouje coumo un crésta'ire,* rouge écarlate; allusion à la couleur de la veste des châtreurs.

Crésté, *s. m.* Dim. *Crésteloù.* Chaperon d'un mur; encrêtement d'un mur ou d'une fosse mortuaire; sommet et forme d'un tertre de terre, s'élevant en prisme.

Dér. de *Crésto.*

Créstian, ano, *adj.* Chrétien, ienne. — Ne se prend qu'en mauvaise part. — *Aquél créstian !* diable d'homme.

Dér. du lat. *Christianus.*

Crésto, *s. f.* Crête, excroissance charnue et rouge qui vient sur la tête du coq et de la poule; huppe. Au fig. partie la plus élevée d'une montagne. — *Léva la crésto,* lever la tête; faire le fier, le fanfaron; s'énorgueillir.

Dér. du lat. *Crista,* m. sign.

Crésto dé gal, *s. f.* Crête de coq, coeriste, *Rhinanthus cristagalli,* Linn., plante de la fam. des Rhinantacées. Elle est nuisible aux moissons et aux prairies.

Crétièn, èno, *adj.* Chrétien, qui professe la foi du Christ. — *Lou crétièn* se dit pour l'homme en général. Est-ce par un sentiment élevé, par ignorance ou par mépris, que le peuple renferme l'humanité entière dans la chrétienté? Le fait est qu'il ne fait que deux parts parmi les êtres vivants, *lou crétièn* et *las bèstios.* Pour lui, *lou crétièn* est l'homme générique; lorsqu'il est pris dans l'acception religieuse, et seul, il est en bonne part. *Créstian,* au contraire, est d'ordinaire pris en mauvaise part ou sous le côté ridicule.

Dér. du lat. *Christianus.*

Crì, *s. m.* Cric, instrument à crans pour soulever de gros fardeaux.

Son nom est peut-être une onomatopée prise du bruit que fait cette machine en agissant.

Crida, *v.* Crier; jeter, pousser des cris; gronder, donner une mercuriale; publier. — *Ma mèro m'n cridado,* ma mère m'a grondée. *Crido énd'aquél chi,* fais sortir ce chien. *Dé qué crides tant?* Qu'as-tu donc à tant crier? Dans cette dernière acception, le v. *Bada* est plus technique *Crida las anouncios,* publier les bans de mariage. *L'an cridado diménche passa,* on a publié ses bans dimanche dernier. *Crida las vendimios,* publier le ban des vendanges. *Crida soun vi,* publier sa propre honte; rendre publique une action déshonorante de quelqu'un des siens.

Dér. du gr. Κρίζω, en Dorien Κρίττω, crier.

Cridado, *s. m.* Mercuriale, gronderie; reproche; cri que l'on adresse de loin à quelque malfaiteur, à un maraudeur, à un pillard, pour l'éloigner.

Digitized by Microsoft ®

Cridaïre, aïro, *s.* et *adj.* Péjor. *Cridaïras.* Criard, grondeur; qui crie beaucoup et très-haut; pleurard; crieur public.

Crido, *s. f.* Publication de mariage, du ban des vendanges; bruit public, nouvelle. — *La crido sé n'és sounado,* la chose s'est ébruitée.

Crime, *s. m.* Crime, infraction grave aux lois de la morale; mauvaise action.

Dér. du lat. *Crimen,* m. sign.

Criminèl, èlo, *adj.* Criminel, condamné. — Ne s'applique pas à l'acception morale de criminel.

Criouda, *v.* Marquer au visage, y imprimer une cicatrice. — *Ès tout criouda,* il a le visage criblé, marqué de la petite vérole.

Crioudo, *s. f.* Cicatrice; marque, trace de plaies, ulcères ou blessures guéris.

Criquo-lardè, *phr. faite.* Jeu d'enfants, qui consiste à éparpiller sur une table une quantité de menus fruits, ou de petits carrés de pomme ou de gâteau; après quoi l'un des acteurs, les yeux bandés et armé d'un couteau ou d'une épingle, pique à l'aveuglette et croque le morceau, jusqu'à ce qu'il arrive à celui que son adversaire a touché du doigt. A ce coup, il cède sa place avec son bandeau et le couteau ou l'épingle, et le manège recommence jusqu'à épuisement de l'enjeu.

Cris, *s. m.* Cri; clameur; exclamation; action d'appeler quelqu'un de loin.

Cristal, *s. m.* Cristal. — *Né coumo un cristal,* pur comme le cristal.

Dér. du lat. *Crystallum.*

Cristôou, *n. pr.* d'homme. Christophe. — *Sèn Cristôou,* n. pr. de lieu, Saint-Christol, commune du canton et arrondissement d'Alais.

Critiqua, *v.* Critiquer, blâmer, censurer; médire; trouver à redire.

Critiquo, *s. f.* Critique; blâme. — *La critiquo dâou mounde,* le blâme général. *Aquélo fïo és bièn à la critiquo dâou mounde,* le public médit beaucoup de cette fille; la voix publique est prononcée contre elle.

Dér. du gr. Κριτικός, qui censure.

Cro, *s. m.* Dim. *Crouqué;* péjor. *Crouquas.* Croc, crochet; instrument de bois ou de fer recourbé servant à suspendre ou à saisir quelque chose; hameçon. — *Lous cros dâou bos,* espèce de crochets en bois qu'on suspend à l'arçon d'un bât et dans lesquels on place bûche à bûche du bois à brûler pour le transporter. *Cro dé roumano,* crochet d'une romaine. *Sémblo un cro,* il est maigre comme un croc. *Viël cro,* vieux homme : cette expression est ironique et méprisante. On dit aussi en fr. vieux croc. *Pénja dou cro,* remettre quelque chose au crochet pour ne plus s'en servir; mettre sous la remise; donner les invalides. *Pénja sas dèns dou cro,* mettre ses dents au croc, garder la diète, non par régime, mais de misère. *Faïre lou cro,* être recourbé, se courber comme un croc.

Dér. du celt. *Croc,* m. sign.

Cronto, *prép.* Contre; près, contigu, opposé; appuyé contre. — *Jouga la cronto,* jouer la contre-partie; jouer quitte ou double. *Dé cronto,* à côté; vis-à-vis; proche. *Lou cronto partì,* le parti opposé : cela se dit en politique; malheureusement cela se dit aussi en politique religieuse. Les catholiques en parlant d'un protestant disent : *Ès dâou cronto partì,* et *vice versâ. Pourta cronto,* porter préjudice, faire tort, nuire. *Aquò m'és cronto,* cela m'est contraire, cela me ferait mal.

Dér. du lat. *Contrà,* par métathèse.

Cronto-bandiè, *s. m.* Contrebandier, qui fraude les droits, n'importe sous quelle forme.

Cronto-bando, *s. f.* Contrebande; fraude de droits légalement établis. — Ne se dit que d'une fraude habituelle, et presque par état.

Dér. de l'ital. *Contrabbando,* m. sign., formé de la prép. *Contrà,* et *Bando,* ban, publication de défense, prohibition.

Cronto-cara, *v.* Contrecarrer, contredire; s'opposer ou nuire aux projets de quelqu'un; se mettre à la traverse.

Cronto-co, *s. m.* Contre-coup; heurt; répercussion d'un corps qui heurte sur un autre. — *Aquél camì a fosso cronto-cos,* ce chemin est rempli de trous et de bosses.

Cronto-danso, *s. f.* Contre-danse; air de danse.

Cronto-faïre, *v.* Contrefaire, imiter; fausser, altérer; défigurer, déformer.

Sé cronto-faïre, dissimuler, feindre; se rendre difforme.

Emp. au fr.

Cronto-marcho, *s. m.* Contre-marche; ruse de guerre; feinte.

Cronto-marquo, *s. f.* Contre-marque, billet de rentrée délivré au théâtre.

Cronto-pèou, *s. m.* Contre-poil, sens contraire à celui dans lequel le poil est couché. — *Faïre lou cronto-pèou,* enlever la seconde peau, au fig.

A cronto-pèou, adv. A contre-poil, à rebours du poil, en sens contraire du poil, au pr. et au fig. — *Fòou pas lou pénchina à cronto-pèou, à brousso-pèou,* il ne fait pas bon le contrarier, il ne faut pas le prendre à rebours de poil. — *Voy. Brousso-pèou (à).*

Cronto-pés, *s. m.* Contre-poids; poids qui sert à en balancer un autre.

Cronto-pouïsoù, *s. m.* Contre-poison; antidote; moyen, remède pour combattre l'effet du poison.

Cronto-sinne, *s. m.* Contre-seing; visa approbatif.

Cronto-tén, *s. m.* Contre-temps; difficulté; obstacle; accident imprévu; opposition providentielle; mauvais temps, intempérie. — *Aquél pâoure éfan a agu foço cronto-tén,* ce pauvre enfant a été arrêté dans sa croissance par nombre de maladies.

Cronto-vén, *s. m.* Contrevent, volet extérieur.

Cros, *s. m.* Dim. *Crousé;* augm. *Crousas.* Creux, trou; fossette; creux à planter quelque chose; fosse d'un mort, tombeau; creux à fumier; vallon. — *Lou vi l'a més dou*

Digitized by Microsoft ®

cros, c'est le vin qui a creusé sa fosse; le vin l'a mis au tombeau. *Cros,* blouse, fossette du jeu d'*équipé (Voy.* c. m.), qui est un petit trou dans la terre. *Cros d'amouriè,* creux, trou pour planter un mûrier. Il est ordinairement carré, de 2m 50 sur chaque face et de 0m 65 de profondeur. Le plan est placé au milieu, et on le fixe dans cette position en formant autour de ses racines un petit tertre de la terre la plus sèche et la plus meuble possible. C'est cette opération qu'on nomme *Souta (Voy.* c. m.). On répand ensuite le fumier dans tout le périmètre de la fosse. Ces précautions sont prises afin que, dans les premiers temps de la pousse, les radicules tendres et les plaies des racines qu'on a dû couper à une certaine longueur, ne soient pas trop échauffées par le contact immédiat du fumier. Dans notre arrondissement, la terre classique de la culture du mûrier, les soins donnés à cet arbre précieux ont assuré longtemps sa prospérité et sa richesse : aujourd'hui les conditions sont changées peut-être; mais il n'y a pas à désespérer, et tout ce qui est utile, dans les pratiques et les traditions de notre agriculture, ne doit pas être mis en oubli ni dédaigné.

Dér. du lat. *Scrobs,* fosse pour provigner les vignes. En lang. cette fosse se nomme *Caïsso,* parce qu'elle est en forme de long parallélogramme comme une caisse ou bierre de mort.

Crosso, *s. f.* Dim. *Crousséto.* Béquille, long bâton à traverse pour les boiteux ou les personnes qui ont les jambes faibles; crosse, bâton pastoral d'un évêque, qui, dans l'Église grecque, a la forme d'une béquille; crosse, partie courbe et inférieure d'un fusil; en terme de maçon, queue de jambage : c'est une de ces pierres de taille, dans les jambages des portes ou fenêtres, qui s'enfoncent dans la maçonnerie par leur partie brute, et sont destinées à supporter les gonds, celles qui ne forment qu'un tableau et n'ont point de queue se nomment *Lancè (Voy.* c. m.). — *Quan pourtaraï las crossos, tus pourtaras lou bastoù,* pour dire : il n'y a pas une grande différence d'âge entre nous; mot à mot, quand je porterai la béquille, tu porteras le bâton.

Dér. du lat. *Crux, crucis;* en ital. *Croce,* croix, parce que les béquilles sont en forme de croix sans haut bout, comme un T majuscule, ainsi que les premières crosses d'évêque.

Croto, *s. f.* Dim. *Croutéto;* péjor. *Croutasso.* Grotte; cave; voûte; pièce souterraine voûtée.

Dér. du lat. *Crypta,* caverne, venu du gr. Κρύπτη, m. sign.

Crouché, *s. m.* Crochet; agrafe. — *Faïre un crouché,* faire un détour.

Dim. de *Cro.*

Crouchéta, *v.* Accrocher; agrafer; fermer une porte, une fenêtre au crochet; décrire un crochet, former un lacet, en parlant d'une route.

Crouchoù, *s. m.* Quignon de pain. C'est une contraction de *Croustéchoù,* dim. de *Crousté.* — *Voy.* c. m.

Croucintèlo, *s. f.* Cartilage, partie souple qui termine certains os; membrane à demi osseuse comme les oreilles, les tendons, etc.

Dér. sans doute de *Crouqua,* parce que les cartilages craquent sous la dent quand on les mange.

Croucu, udo, *adj.* Crochu; recourbé en forme de croc ou de crochet.

Dér. de *Cro.*

Croumpa, *v.* Acheter, acquérir à prix d'argent.

Ce mot n'est pas parfaitement du dialecte cévenol; mais il est très-usuel dans tout le Languedoc et s'emploie ici sans barbarisme. — *Qué té counoüi pas, qué té croumpe,* celui qui ne te connaît pas peut t'acheter, dit-on à celui qui a mille défauts cachés. *Qué bo lou croumpo, bo lou béou,* prvb., qui l'achète bon, le boit bon. Dans notre idiome du XIme siècle, on disait : *Compra palmada,* marché conclu par main touchée. — *Voy. Pacho.*

Dér. du lat. *Comparare,* m. sign.

Croupatas, *s. m.* — *Voy. Courbatas.*

Croupì, *v.* Croupir; rester en stagnation, dans l'insouciance ou la honte.

Dér. du lat. *Corrumpi,* être corrompu.

Croupièïro, *s. f.* Croupière, longe de cuir roulée qui passe sous la queue d'une bête de trait ou de selle.

Croupo, *s. f.* Croupe, hanches et fesses des animaux de monture ou de charge. — *Porto bièn én croupo,* ce cheval porte bien en croupe. *Pourta sa fénno én croupo,* mener sa femme en croupe.

Dér. de l'allem. *Grub,* gras, épais.

Crouqua, *v.* Croquer; accrocher, saisir avec un croc; suspendre à un crochet; emporter, enlever, escamoter. — *Lou diable té croque,* le diable t'emporte. *Croquo t'aquò,* attrape.

Dér. de *Cro.*

Crouquarèl, èlo, *adj.* Agaçant, qui croque les cœurs. — *Vous a un parèl d'ièls crouquarèls,* elle vous a deux yeux fripons, coquets.

Crous, *s. f.* Dim. *Crouséto.* Croix; figure de la croix; croix que les femmes portent au cou; croix de Malte qui figure en tête des alphabets *(Voy. Cagasso).* — *Faïre sa crous;* autrefois les notaires faisaient faire une croix pour signature aux parties qui ne savaient pas écrire. *Lou sinne dé la crous,* le signe de la croix. *M'an més à la santo-crous,* je commence à apprendre l'alphabet, la croix de par Dieu. *Poudès bé faïre la crous,* vous n'y reviendrez plus; vous pouvez y renoncer, rayer cela de vos papiers.

Dér. du lat. *Crux,* m. sign.

Crousa, *v.* Croiser; disposer quelque chose en forme de croix; rayer, bâtonner un compte. — *M'avès crousa,* vous avez acquitté mon compte.

Crousado (à la), *adv.* En quinconce, en terme d'agriculture; en croisant les fils, en terme de dévidage et ouvraison de la soie. — *Séména à la crousado,* semer en faisant croiser les sillons.

Digitized by Microsoft®

Crousadoù, *s. m.* Bivoie; carrefour où aboutissent divers sentiers, où l'on plantait autrefois une croix. On dit aussi *Camì crousadoù :* la bivoie est proprement l'endroit où deux chemins se rencontrent pour se confondre et n'en former qu'un seul; le carrefour est le point de section de deux chemins qui se croisent sans se confondre et dont chacun suit une direction différente; l'un et l'autre se nomment *Crousadoù*.

Crousé, *s. m.* Fossette; petit creux; petit trou.

Dim. de *Cros*. — *Voy.* c. m.

Crousèlu, udo, *adj.* Creux, creuse; profond; enfoncé. — *Sièto crousèludo*, sorte d'assiette creuse et profonde en guise d'écuelle, qui sert d'assiette à soupe aux paysans. On la distingue de l'écuelle en ce que celle-ci a des anses ou oreilles, et que l'assiette n'en a pas, mais seulement un petit bec par où on écoule le potage à sa fin. — *Voy. Sièto bécudo*.

Dér. de *Cros*.

Crousïo, *s. f.* Croisure; opération, figure, forme dans laquelle deux choses se croisent, sont placées, disposées en croix. — *Croto èn crousïo*, voûte croisée, c'est-à-dire composée de quatre arêtes ou nervures qui se croisent par le milieu et forment quatre voussures sur les côtés, de sorte que la clé de voûte occupe le point d'intersection des quatre arêtes.

Dér. de *Crous*.

Crousta (Sè), *v.* Se couvrir d'une croûte; s'escarifier; se durcir à la surface, en parlant du terrain.

Dér. de *Crousto*.

Croustado, *s. f.* Tourte de pâtisserie au gras; pâté chaud ou froid; vol-au-vent.

Dér. du lat. *Crusta*.

Croustas, *s. m.* Grosse et large croûte; grande escarre qui se forme sur une plaie ou une blessure.

Augm. et péjor. de *Crousto*.

Croustè, *s. m.* Dim. *Croustéchoù*. Petit quignon de pain; croustille coupée en triangle dans un pain rond, afin qu'il y ait plus de croûte que de mie. — *Mé lèvo lou croustè dé la man*, il m'ôte le pain de la bouche; il détruit mes moyens d'existence. *Qué croustè!* est une formule usitée dans le style familier, qui signifie : Eh! qu'en dis-tu? ou plus trivialement : Ça te le coupe, mon garçon!

Dim. de *Crousto*.

Croustéja, *v.* Croustiller; manger de grand appétit. — *Aquèl pan croustéjo bièn*, ce pain a beaucoup de croûte. *Aquò s'apèlo croustéja*, voilà qui est bien fonctionner à table.

Crousto, *s. f.* Dim. *Croustéto;* péjor. *Croustasso*. Croûte du pain; partie extérieure et dure du pain, d'un pâté; croûte d'ulcère, escarre; surface de terrain durcie par l'effet des pluies et l'action du soleil, ou par le foulement des pieds.

Dér. du lat. *Crusta*, m. sign.

Crousto-lèva (Sè), *v. n.* Se dit du pain gras-cuit, morfondu, surpris par une forte chaleur du four; ce qui a pour effet de séparer la croûte de la mie, et de laisser un intervalle entre elles, comme l'exprime notre mot. — *Visage crousto-lèva*, visage couperosé, bourgeonné, soulevé, sur lequel il se forme des boursouflures et des pellicules qui se détachent.

Crouta, *v.* Voûter, jeter une voûte; courber ou arrondir en forme de voûte.

Dér. de *Croto*.

Croutoù, *s. m.* Dim. *Croutouné*. Caveau, petite cave; cachot; cul de basse fosse.

Dim. de *Croto*. — *Voy.* c. m.

Crouvèl, *s. m.* Coquille; coque; écale; enveloppe extérieure et dure d'un œuf, d'une noix, d'une amande, de la châtaigne. — *Sor dàou crouvèl*, il sort de l'œuf, il vient de naître.

Ce mot viendrait, dit-on, du Ligurien; mais d'autres le tirent du gr. Κρύπτω, cacher; n'aurait-il pas été fourni par le lat. *Curvus*, courbé, fait en voûte?

Crouvèludo, *s. f.* Châtaigne dans sa coque; celle qui, après avoir passé au séchoir, se détache difficilement de sa coque, ce qui provient d'une tare qui amène une adhérence, ou quelquefois d'un feu trop vif.

Crucì, *v.* Grincer; imiter le bruit que fait la lime sur le fer; ronger avec les dents, comme font les vers et les rats dans le bois, les grains, les légumes secs. — *Faïre crucì sus dèns*, grincer des dents. *Aquèlo civado ès touto crucido*, cette avoine a été rongée par les rats, qui n'ont laissé que l'enveloppe.

Dér. du celt. *Cruscir*, craquer, ou du lat. *Cruciare*, tourmenter, ronger.

Cruèlos, *s. f. plur.* Écrouelles; vice scrofuleux, qui affecte particulièrement les glandes cervicales.

Dér. du lat. *Scrofulæ*, m. sign.

Crus, cruso, *adj.* Cru, qui n'est pas cuit, pas apprêté; écru. — *Dé fiou crus, dé sédo cruso*, du fil écru, de la soie écrue. *Uno fièïo bièn cruso*, feuille de mûrier qui a de la fermeté, de la crudité au toucher. *Tèlo cruso*, toile qui n'a pas été décruée. *Ès crus; a uno mino cruso*, il a un abord sec, hautain, peu liant.

Dér. du lat. *Crudus*, m. sign.

Cruséja, *v. fréq.* Craquer, être rude et ferme au toucher. — Se dit principalement de la soie écrue, qui semble grincer quand on la manie; de la toile écrue, non lavée, gardant un apprêt; de la feuille de mûrier qui n'a pas été remuée.

Dér. de *Crus*, écru.

Crusije, *s. f.* Crudité, manque de flaccidité; état exprimé par le v. *Cruséja*.

Cruvèl, *s. m.* Dim. *Cruvélé*. Crible, sas. — Le crible à blé est fait d'une peau de porc percillée de petits trous ronds *(Voy Couladoù)*; celui des châtaignes blanches, *Bajanos*, est tissu de menus cotons ou lames de bois refendu très-minces qui laissent entr'eux des intervalles carrés où ne passent que les bris des châtaignes et la pous-

Digitized by Microsoft®

sière des enveloppes. Cet outil est le même qui sert pour le blé sous le nom de *Pisso-païo (Voy.* c. m.). Le crible à terre ou à sable est un treillis de fil de fer.

Le dim. *Cruvèlé*, petit crible, devait sans doute être employé autrefois dans les divinations. La phrase *faïre vira lou cruvèlé*, faire tourner le sas, s'est conservée pour exprimer quelque œuvre de sorcellerie.

Dér. du lat. *Criblum*, m. sign.

Cruvèla, *v.* Cribler; passer au crible.

Cuga, *v.* Cligner; clignoter; fermer les yeux à demi. — Ne s'emploie qu'en parlant des yeux.

Dér. du gr. Κλίνω, plier, ou Κεύτω, cacher.

Cuïè, *s. m.* Dim. *Cuïèïré*. Cuiller, ustensile de table ou de cuisine. — *Un cuïè d'argén, dé bos, d'éstan*, une cuiller d'argent, de bois, d'étain.

Dér. du lat. *Cochlear*, m. sign.

Cuïèïras, *s. m.* Canard souchet, *Anas clypeata*, Linn., canard à bec à palette, à cuiller, à spatule; oiseau de l'ordre des Palmipèdes, qui passe l'hiver dans nos pays : ainsi nommé de la forme de son bec.

Cuïèïré, *s. m.* Cueilleron de châtaigne, ou châtaigne avortée dont il ne reste que les panneaux de la peau collés l'un à l'autre et sans pulpe. La châtaigne se forme d'ordinaire dans le hérisson au nombre de trois; lorsqu'un de ces hérissons manque de nourriture pour amener à bien les trois châtaignes, ou bien lorsqu'une des trois plus active prend la substance des autres, celles-ci restent à l'état de cueillerons. Le plus souvent c'est la châtaigne du milieu qui résiste et devient alors ronde et beaucoup plus grosse.

Le nom est tiré de la forme ressemblant à une petite cuiller, *Cuïèïré*.

Cuïèïro, *s. f.* Cuiller à soupe; grande cuiller à ragoût.

Cuirassiè, *s. m.* Cuirassier, cavalier portant cuirasse.

Emp. au fr.

Cuirasso, *s. f.* Cuirasse.

Emp. au fr.

Cuja, *v.* Faillir, être sur le point de... — *Aï cuja mourì*, j'ai failli mourir. *Cujère vénì*, je fus sur le point de venir.

Sauvages et quelques glossateurs qui lui ont emprunté cette opinion, pensent que *Cuja* est le même verbe que *Cuider*, en v. fr. penser, croire, imaginer. Leur racine commune serait dans le lat. *Cogitare*. Mais le sens doit être restreint, croyons-nous, à la seule acception que nous lui donnons : être sur le point de... Il n'y a ici qu'une étym. figurative. *Aï cuja mourì, aï cuja vénì*, j'ai pensé mourir, venir, pour j'ai failli, j'ai été sur le point.

Culì, *v.* Récolter; prendre, saisir. — *A culì foço vi*, il a récolté beaucoup de vin. *Culis un pâou dé tout*, il a un peu de toutes les récoltes du pays. *Lous gèndarmos lou soun ana culì din soun iè*, les gendarmes sont venus le prendre dans son lit.

Dér. du lat. *Colligere*, ramasser.

Culido, *s. f.* Récolte; quantité récoltée d'une même denrée.

Cur, *s. m.* Dim. *Curné*. Cœur, organe principal de la circulation dans le corps humain; affection, mémoire, courage; couleur des cœurs au jeu de cartes; coulant de la croix que les femmes portent au cou et qui le plus souvent a la forme d'un cœur; chœur d'une église. Se dit dans plusieurs acceptions *Cor (Voy.* c. m.). — *Aprène dé pér cor*, apprendre par cœur. *Ou save pér cur*, je le sais par cœur. *Un éfan dé cur*, un enfant de chœur. *Las éstalos dâou cur*, les stalles du chœur. *Un cur dé camiso*, triangle de toile qu'on met au bas des chemises de femme pour en augmenter le fond, sans quoi elles seraient gênées dans leur marche *(Voy. Simoùs)*. C'est aussi une petite pièce de toile ou contrefort qu'on place aux chemises d'homme au bas de l'ouverture sur l'estomac, pour empêcher la toile de se fendre.

Trad. du fr. Cœur.

Cura, *v.* Curer, vider, nettoyer quelque chose de creux, comme un puits, une fosse, un canal. — *Cura un poulé, un peïssoù*, vider un poulet, un poisson, leur enlever les intestins et les viscères. *Cura soun nas*, se fouiller dans le nez. *Té curaraï lous iels*, je te crèverai les yeux. *Un curo-boussò*, un mange tout, qui ruine ses parents et vide leur bourse. On le dit aussi du fisc et de toute sorte de gens qui légalement ou par importunité vous soutirent de l'argent. *An cura lou pous, lou bésdou*, on a curé, nettoyé le puits, le canal. *Mé souï bièn cura* ou *écura*, je me suis bien nettoyé l'estomac, je l'ai bien vidé par quelques vomitifs ou purgatifs.

Dér. du lat. *Curare*, soigner.

Cura, *s. m.* Curé; desservant succursaliste d'une paroisse lorsqu'il est chef de son église. — *Ana vèïre lou cura*, aller à confesse. *Espéras un pâou qué lou cura sé moque*, attendez un peu que le curé se soit mouché, loc. prvb. qu'on emploie quand on suspend un instant une narration écoutée avec intérêt. Cela doit avoir trait à quelque anecdote dans laquelle un curé aurait usé de cette précaution oratoire pour se reposer un instant dans son sermon.

Le mot est sans doute une contr. du lat. *Curator*, tuteur, gardien des âmes. Dans la bass. lat. on avait cependant *Curio*, qui indiquerait un sens de chef ou prêtre d'une curie.

Curaïo, *s. f.* Action de curer, de vider; curage; balayures, restes, fumier qu'on sort en une fois des étables.

Curïo, *s. f.* Menus débris d'un petit objet que l'on vide, que l'on nettoie intérieurement; intestins des animaux, de la volaille, du poisson curés.

Curèto, *s. f.* Fourgon en fer d'un fourneau à houille; outil tranchant du sabotier pour évider l'intérieur du sabot; curoir d'un aiguillon de laboureur *(Voy. Bourboussado)*. C'est aussi un triangle en fer recourbé en forme de cuiller, dont les mineurs se servent pour sortir la boue et les débris de pierre du trou qu'ils foren, à mesure qu'ils avancent.

Digitized by Microsoft®

Curioùs, ouso, *adj.* Curieux, qui a grande envie de savoir, de voir, d'entendre, de découvrir; qui étonne à voir, à ouïr; frappant, intéressant.

Dér. du lat. *Curiosus*, m. sign.

Curiousitè, *s. f.* Curiosité, petit spectacle de la foire, principalement la lanterne magique et les optiques portatifs.

Curo-âouréïo, *s. m.* Perce-oreille, forficule, *Forficula auricularia*, Linn., insecte de l'ordre des Orthoptères, ayant l'abdomen terminé par des pinces à double branche, en forme de tenaille. Un préjugé absurde prétend que ces animaux, en s'introduisant dans l'oreille, peuvent en percer la membrane répercussive des sons et rendre sourd. De là le nom fr. et le nom lang. Mais d'autres, ses défenseurs, blanchissent le *Curo-âourêio* de ce méfait. Le plus sage est toujours de ne pas s'y fier.

Curo-nis, *s. m.* Culot; le plus petit et le dernier éclos des oiseaux d'une couvée. Au fig. le dernier né d'une famille.

Formé de *Cura* et de *Nis*, parce que c'est celui des oisillons qui vide le dernier le nid maternel.

Curo-pèro, *s. m.* Capricorne ou cerf-volant. — *Voy. Manjo-pèro.*

Curun, *s. m.* Curures, boues, vase, vidanges qu'on retire des puits, des fossés, etc., qui sont un amendement pour les terres; débris, restes, rebuts retirés des choses qu'on nettoie.

Cusqua, *v.* Parer, arranger; soigner un malade ou un enfant au berceau, les servir, les faire manger, les vêtir, les déshabiller, les coucher; faire pour eux tout ce qu'ils sont incapables de faire par eux-mêmes.

D

D, *s. m.* D, quatrième lettre de l'alphabet, troisième consonne. Se prononce *dé* comme en ital., puisque notre langue ne connaît pas l'*e* muet, ni sa consonnance sourde.

Le D est une des consonnes les plus douces et les plus euphoniques de notre alphabet. Il appartient à l'ordre des *Dentales;* et son articulation se produit par une explosion mécanique de l'organe buccal assez heureusement décrite par Piis dans son poème de l'*Harmonie imitative :*

Il faut entre les dents que la langue le darde.

Les grammairiens rangent dans la catégorie des Dentales les consonnes T, S doux ou entre deux voyelles, et Z; ce qui veut dire que ces lettres, dont l'émission met en jeu les mêmes organes, la langue et les dents, d'une manière presque identique, éprouvent des propensions, dans les langues dérivées comme la nôtre, à se substituer les unes aux autres, ou du moins ne font aucune difficulté à entrer dans la composition d'un mot où se trouvait primitivement une consonne de leur ordre. C'est pourquoi *Cadéno* ne s'étonne pas de descendre du lat. *Catena; Cadièiro* de *Cathedra; Nada* de *Natare; Naddou* de *Natalis; Nous* de *Nodum; Nousa* de *Nodare; Madu* de *Maturus; Rodo* de *Rota; Courdura* de *Consuere; Courduro* de *Sutura; Dinda* ou *Tinta* de *Tinnitun; Toundéire* de *Tonsor; Endorto* ou *Rétorto* de *Retorta; Tourdu* ou *Tourtu* de *Tortus; Endivio* de *Intibum; Aciou* de *Actio; Crémasoù* de *Crematio;* etc.

C'est la loi des permutations, dont nous avons déjà parlé à la lettre B, et qui, en étymologie, a une importance notable : on le comprend sans peine. Mais cette règle n'a rien d'absolu et n'est pas d'une application constante : il n'y a pas à l'exagérer; on le saisit de suite.

Les permutations ont en effet pour base l'harmonie : et chaque peuple, chaque groupe entend l'harmonie à sa manière. Les sons et les flexions doivent beaucoup à des convenances inexplicables, à des aptitudes organiques qu'il est souvent impossible de déterminer : l'usage est le maître. Nous ajouterons seulement à ce que nous avons dit ailleurs, à propos de la formation et du caractère de la langue d'Oc, que notre idiome, étant resté plus fidèle à ses origines latines, et peut-être des influences climatériques pareilles le rapprochant davantage du latin, procède avec plus de régularité à ses permutations que le français, qui tend au contraire à s'écarter de son type romain, ou qui cède à l'empire des influences du Nord. Les deux dialectes étaient jumeaux, nés le même jour dans le même berceau, le roman; mais la Loire sépara leurs domaines, et depuis, ils vivent en frères ennemis. Le français est le plus fort, sa prééminence est incontestable : le languedocien ne vit plus que de son originalité indestructible.

De là il résulte que leur vocabulaire doit avoir nécessairement beaucoup de mots communs, contemporains, que ne différencie pas la permutation; mais il est arrivé aussi, souvent, que le français, poussé par son génie propre, s'est éloigné de sa forme primitive en secouant la règle, et qu'il a introduit des changements de consonnes d'un tout autre ordre dans certains mots, et qu'il a voulu ensuite les imposer au languedocien. Toutes les fois que celui-ci a cédé à cette pression, il a dévié, il est sorti de sa nature, pour devenir un patois. C'est ce que les permutations mettent surtout en évidence.

Ainsi notre substantif *Cadéno* provient, par un changement de la dentale médiane, du lat. *Catena :* mais le

Digitized by Microsoft®

fr. *Chaine* en dérive également, par la suppression de la dentale. Or si le lang. s'oublie à adopter *Chèino*, il fait du pur *franchiman*. Pour *Cadièïro*, il sort en ligne directe de *Cathedra*, lat.; le fr. *chaire* et *chaise* ont la même origine; si un puriste beau diseur s'avise cependant d'employer *Chèro*, dans ces phrases par exemple : *L'an tracho dé la chèro én bas; és mounta én chèro pér précha;* il sera malheureusement compris par certains, mais il aura parlé patois au lieu de parler languedocien.

Les exemples pourraient se multiplier; c'est pour cela que les permutations sont utiles à observer. Elles admettent certes des exceptions; mais elles servent en général de pierre de touche pour éprouver les mots de bon aloi. Quand elles se font sur les dernières consonnes S ou Z, la corruption a bien pu opérer de seconde main sur un mot déjà modifié ou permuté; mais dans ce cas, il est facile de les ramener au primitif. — *Voy. Franchiman, Patouès,* et lettre T.

Selon les principes de notre orthographe, qui n'admettent pas les lettres nulles à la prononciation, le D ne figure jamais à la finale d'un mot; mais il reparaît très-bien, comme en français du reste, dans les composés, dans l'adjectif féminin ou dans les temps du verbe où il est suivi d'une voyelle; nous disons : *Bavar, Bavardo; Segoun, Segoundo; Vèr, Vèrdo; Pèr, qué pèrdio, pèrdre.*

Da, *s. m.* Dé à jouer, petit solide cube d'os ou d'ivoire à faces marquées de points de un à six; cube de pierre de taille en forme de dé, quelle que soit sa dimension.

Dabor, *adv.* D'abord; en premier lieu; de suite; incontinent; avant tout. — *Dabor qué,* puisque, dès que. *Dabor qu'ou voulès,* puisque vous le voulez. *Dabor qué lou véguère,* dès que je le vis. Quelques raisonneurs *franchimans* emploient assez volontiers : *Primò dabor et d'uno,* locution redondante, emp. au fr., qui donne de la force à une démonstration qui commence et promet d'être longue.

Daïa, *v.* Faucher; couper avec la faux.

Dér. de *Daïo.*

Daïaïre, *s. m.* Faucheur; celui qui coupe le foin.

Daïaje, *s. m.* Fauchage; fauchaison; action de faucher; salaire du fauchage; saison, temps de la fenaison.

D'aïçamoun, *adv.* De la hauteur qui est de ce côté-ci; de là-haut.

Formé de *Aïcaï* et du lat. *Moun,* hauteur.

D'aïçamoundâou, *adv.* Même acception que pour *Aïçamoun,* dont il n'est que l'explétif pléonasmatique.

Formé des trois mots : *D'aïçaï,* d'ici; *Moun,* hauteur, et *Dâou,* haut.

D'aïçalin, *adv.* D'ici-bas; de ce côté en bas. Suppose une relation avec un endroit plus élevé. — *Voy. Alin.*

D'aïçaval, *adv.* Même acception que le précédent. — *Voy. Aval.*

D'aïcì, *adv.* D'ici; de ce point-ci; de ce lieu-ci. — *D'aïcì!* interj. Hors d'ici! dehors! apostrophe qu'on adresse à un chien ou à une personne, que l'on voit avec colère ou avec dégoût, et que l'on veut chasser ou éloigner. — *Voy. Aïcì.*

D'aïcì'n-foro, *adv.* Contr. *D'aïcì-én-foro.* Sans désemparer; toute affaire cessante; dorénavant. — *Y vòou d'aïcì'n-foro,* j'y vais de ce pas.

Formé du lat. *Hìc,* ici, et *Foràs,* dehors.

D'aïcì'n-laï, *adv.* Contr. *D'aïcì-én-laï.* D'ici-là; dorénavant; mais ce dernier mot, dorénavant, dont la traduction littérale est *D'houro-én laï,* a une portée moins longue que notre *D'aïcì'n-laï,* qui s'étend à une année, à une saison. — *D'aïcì'n-laï las vèiados s'alongou,* à partir d'aujourd'hui les soirées sont plus longues.

Formé du lat. *Hìc,* et *Illac,* ici et là.

D'aïlaï, *adv.* De l'autre côté, de là. — *Soun partis d'aïcì d'aïlaï,* ils se sont enfuis de côté et d'autre, d'ici et de là. — *Voy. Aïlaï.*

D'aïlamoun, *adv.* De là-haut, de par amont. — *Ès d'aïlamoun dé las Cévénos,* il est de par là-haut dans les Cévennes.

Formé du lat. *Illac, ad montem,* par là, vers le haut.

D'aïlamoundâou, *adv.* Même acception que le précédent, avec réduplication.

D'aïlaval, *adv.* De là-bas, de vers l'aval. — *Ès d'aïlaval vèr Mounpéïè,* il est de là-bas, du côté de Montpellier. — *Voy. Aïlaval.*

Daïo, *s. f.* Faux; instrument pour faucher. — *Piqua sa daïo,* rebattre sa faux pour lui donner le morfil. C'est ce que fait le faucheur lui-même sur une petite enclume appelée *Aïréto (Voy.* c. m.). *Aquò's lou piqua dé la daïo,* voilà la difficulté, voilà le hic : loc. prvb., qui s'applique à toutes les situations difficiles.

En esp. *Hadalla,* m. sign.

Dalican, *s. m.* Alicant; espèce de raisin sans doute originaire d'Alicante, dont le nom lang. est évidemment une corruption. Le bois de ce cep est gros, court, tendre, jaunâtre. Il porte assez de grappes de médiocre grandeur, dont les grains sont ronds, bien serrés, très-fleuris; ses feuilles sont assez grandes : il donne un bon vin.

D'alin, *adv.* Même acception que *D'aïlaval.* — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Illinc,* de ce côté.

Dalmas, *n. pr.* d'homme, Dalmas.

Sous la rubrique de ce mot, Sauvages donne une dissertation toute philosophique sur l'origine des noms accompagnés de la particule *de.* Cet article est trop remarquable pour que nous ayons la prétention d'y toucher une syllabe : on nous permettra de le reproduire en entier.

« Dalmas, n. pr., en fr. Dumas, qui est une partie de nom, ou plutôt un surnom séparé, par exemple du nom Pierre, avec lequel Dumas a un rapport d'appartenance : Pierre du mas, *Petrus de manso;* Pierre de la métairie, et par contr. de la Métrie.

« Le n. pr. *Dal-mas* ou *Del-mas,* nous fournit l'occasion de parler des articles *du, de la, de, des,* etc., dont bien des personnes sont jalouses de parer leur nom, comptant par

Digitized by Microsoft®

cette petite addition de se donner une apparence de noblesse.

« Ces articles ne marquaient dans leur origine d'autre dessein, dans ceux qui les plaçaient au-devant de leur nom, que de désigner le rapport de leur personne au lieu où ils avaient pris naissance, ou à celui qui leur appartenait, ou dont ils étaient voisins.

« Un homme, par exemple, appelé Jean, avait un mas, ou métairie; on l'appela Jean *dal mas* ou du mas, pour le distinguer d'un autre Jean son voisin, qui n'avait pas un pouce de terre, et avec lequel on aurait pu le confondre. Un autre nommé Jacques habitait près d'une porte de ville qu'il était chargé d'ouvrir et de fermer; on l'appela Jacques de la Porte. Un troisième appelé Pierre, né au village de Maubos, était venu habiter la ville; il était tout simple que ses voisins, qui avaient parmi eux d'autres Pierres, appelassent celui-ci Pierre de Maubos, et que lui-même, dans la suite, allongeât ainsi son nom, pour se conformer à un usage reçu, et sans plus de prétention qu'un bon capucin qui, étant né à Rémorantin, signe, sans penser à mal, frère Jean Pancrace de Rémorantin.

« Il était convenu jusque-là qu'il n'y avait dans les articles *du, de la, de,* rien qui dût flatter la vanité de ceux qui en faisaient précéder leur nom; et si le petit-fils de Jean *dal mas,* devenu riche, sembla vouloir faire oublier son grand-père, fort honnête paysan, en mettant son nom en français, et signant Jean de la Métairie, ou en le défigurant autrement par le retranchement ou l'addition de quelque lettre, c'était une vanité blâmable qui faisait causer; mais elle était d'un autre genre, dont nous parlerons ailleurs.

« Les nobles, qui avaient de simples fiefs, ou des terres titrées, ajoutèrent à leur nom de baptême le surnom de ces terres, et l'on voit dans les actes latins du XII^me^ siècle, *Armandus de Andusa, Johannes de Alesto, Bernardus de Duroforti,* sans d'autre dessein que de dire : un tel d'un tel lieu, ou seigneur d'un tel lieu.

« Mais comme on abuse de tout, les articles *de, du, de la,* que les nobles ont continué de prendre en français, ont passé peu à peu dans le préjugé vulgaire pour un signe distinctif de la noblesse. Et dès lors il n'y a eu si petit bourgeois qui n'ait voulu décorer son nom de quelqu'un de ces articles : et cela, sans aucun prétexte, ou quoique ce nom ne désignât aucune propriété de fief, ni aucun rapport d'habitation, d'origine, ou de voisinage entre la personne et la chose nommée par le surnom : ce qui eût mis les articles à l'abri de toute critique.

« Cependant cette mode a pris, et l'usage a fait disparaître ce qu'il y avait de contraire même aux règles du langage, en mettant quelquefois l'article *de* (qu'on regarde sans doute comme le plus noble), là où il n'en faudrait point du tout, même pour les personnes les plus qualifiées, et où tout au plus, l'on aurait dû mettre les articles *du, de la, le;* en sorte qu'on signât, par exemple : Pierre du Rocher, Jean du Bois, Jacques de la Rive, François le Roux, etc., et non Pierre de Rocher, Jean de Bois, Jacques de Rive, François de Roux, etc.; et encore moins qu'on écrivît simplement de Rocher, de Rives, de Roux, etc., ce qui choque autant le bon sens que le langage.

« Autre usage reçu qui n'y est pas moins contraire, et qui ne remonte pas bien loin : on ne se borne pas à l'article qui précède le surnom, et qui sera, si l'on veut, celui d'une seigneurie; on en place un autre devant le vrai nom, ou celui de famille, qui n'en est pas susceptible, puisqu'il ne marque ordinairement aucun rapport de propriété, de seigneurie, de demeure, de voisinage; et qu'il cesserait même, ce semble, d'être nom de famille, s'il marquait aucun de ces rapports : ainsi tel qui s'appellera, par exemple, Jacques Sabatier de Valorio, signera sans façon dans un contrat, Jacques de Sabatier de Valorio, comme si son nom de famille, Sabatier, était, comme celui de Valorio, un nom de terre : il ne manquerait, pour ajouter aux prétentions de noblesse, que de signer, par un renfort d'articles, de Jacques de Sabatier de Valorio, etc., etc. M. de Petit-Jean, ah! gros comme le bras, dit Racine.

« On a d'autant plus de tort en cela, que ces petites vanités, le plus souvent sans fondement, ou sans le prétexte même d'un petit fief, sont tôt ou tard punies : le public ne manque guère d'en faire justice; il remonte aux ancêtres de ces nouveaux nobles, et il ne va pas bien loin pour trouver une naissance obscure ou fort commune, qu'il leur aurait pardonnée, sans la faire connaître, si, au lieu de courir après une chimère, par une suite de l'opulence que leurs pères ont laissée, ils s'étaient contentés, comme eux, d'être de modestes honnêtes gens; ou bien, s'ils avaient aspiré à s'illustrer par des talents et surtout par des vertus. »

Qu'aurait ajouté Sauvages s'il eût vécu de notre temps? Depuis *M. de la Souche,* de l'*École des femmes,* depuis les *Plaideurs,* et le *Monsieur du Corbeau* du bon La Fontaine, malgré le ridicule qui s'est attaché à tous ces anoblissements de contrebande, la manie d'ajouter la particule à des noms qui n'en sont point susceptibles et qui jurent avec elle, soit par leur physionomie, soit par leur sens étymologique, s'est généralisée de la façon la plus plaisante. Il est même assez remarquable que pendant la pénultième république cette maladie avait redoublé d'acerbation et la contagion s'était beaucoup aggravée. Une loi spéciale, sous le dernier empire, ne l'arrêta guère : elle est probablement endémique et incurable.

Ah! si Sauvages revenait.

Damèjano, *s. f.* Dame-jeanne; grosse bouteille, recouverte ou revêtue ordinairement d'un panier d'osier, dans laquelle on conserve le vin en cave. — *Sé masqua èn damèjano,* se griser, se remplir de vin comme une dame-jeanne : sorte d'euphémisme plaisant. Son étymologie est à coup sûr anecdotique.

Damo, *s. f.* Dim. *Daméto;* péjor. *Damasso* et aussi au

Digitized by Microsoft®

masc. *un Damas.* Dame; titre d'honneur, donné à la femme d'un homme considérable; bie ou demoiselle de paveur, sorte de masse à oreilles pour enfoncer les pavés; batte de jardinier, pour briser les mottes ou pour battre le gazon; pion du jeu de dames; figure, au jeu de cartes, représentant les dames. — *Faïre la damo,* sortir de son état par sa toilette; porter des parures au-dessus de sa condition. *La damo dé moussu un tâou,* la femme de monsieur un tel, madame un tel. *Nosto-Damo,* la sainte vierge, Notre-Dame.

Damo dâou clouchè, s. f. Effraie, fressaie, *Strix,* Linn., oiseau nocturne, espèce de chouette ou de chat-huant blanc. L'effraie se loge exclusivement dans les vieux et grands édifices, surtout dans les clochers, qu'elle trouve partout; elle en est la principale habitante : c'est la dame du lieu; de là elle a été appelée *Damo dâou clouchè* ou simplement *Damo,* en supprimant le nom de son fief. — *Voy. Béou-l'oli.*

Damo dé miséricordo, s. f. Nom familier et même un peu goguenard que le populaire donne à une espèce de hareng salé, appelé *Haréncado (Voy.* c. m.). Cela viendrait-il de ce que ce hareng n'entre guère que chez le pauvre, comme font les bonnes sœurs ou dames de miséricorde?

Dér. du lat. *Domina,* dame, seigneuresse.

Danjè ou mieux **Langè**, *s. m.* Danger, péril. — *Voy. Langè.*

Dér. du lat. *Damnum,* dommage, dont la bass. lat. fit d'abord *Damniarium,* et plus tard *Damjerium.*

Danjéïroùs, ouso, *adj.* Dangereux, qui offre un danger, qui est en danger de mort. — *Ma fénno és bièn dangéïrouso,* ma femme est en grand danger de mort. *És pas dangéïroùs,* il n'inspire aucune crainte; il n'en mourra pas.

Danna, *v.* Damner; juger digne de l'enfer. — *Sé danna,* se damner, mériter la damnation éternelle; s'inquiéter; s'impatienter. *Faïre danna,* faire enrager, faire donner au diable. *És danna coumo uno rabo,* il est damné comme Judas; cette loc. prvb. est une corruption de : *Danna coumo un Arabo,* damné comme un Arabe, un Sarrasin, ces peuples qui ont laissé de si vifs et si longs ressentiments dans les provinces de la langue d'Oc.

Dér. du lat. *Damnare,* condamner.

Dannaciou (Ma)! *interj.* Juron; je jure par ma damnation; Dieu me damne!

Dannarèl, rèlo, *adj.* Qui damne, qui est un leurre de damnation, qui provoque à se damner.

Danno, *s. f.* L'enfer, le séjour des damnés, la geôle infernale, la géhenne. — *La danno és pa'ncaro pléno,* dit-on plaisamment et sceptiquement, quand on vous menace de l'enfer.

Danrèïo, *s. f.* Denrée; toute sorte d'objets récoltés, de produits, qui sont susceptibles de vente.

Dér. du lat. *Denarius,* denier; parce que dans le principe on appelait *Dénrèïo* la quantité de provision de bouche qu'on pouvait obtenir pour un denier.

Dansa, *v.* Danser; exécuter des danses; se mouvoir en cadence; sauter. — *Nè dansaras uno bèlo,* tu recevras une belle danse, une bonne frottée. *Hè bé! coumo la dansan?* Eh bien! comment réglons-nous ce compte-là? *Dansa sus las barjïos,* sauter de joie *(Voy. Barjïos). Dansa das pèses,* être pendu. *Danse dîn mous souïès,* mon pied danse, est trop au large dans mes souliers.

Dér. de *Danso.*

Dansaïre, aïro, *adj.* Danseur, qui fait métier de la danse; qui cherche les occasions de danser.

Dansarèl, rèlo, *adj.* Péjor. *Dansarèlas.* Qui aime à danser; qui appartient à la danse; qui engage à danser. — *Lou prusé dansarèl,* la frénésie de la danse. *Lou galoubé dansarèl,* le galoubet qui provoque à la danse.

Danso, *s. f.* Danse, pas mesurés ou cadencés, au son des instruments ou de la voix; par ext. ou par comparaison, correction verbale ou manuelle.

Dér. de l'ital. *Danza,* qui lui-même vient de l'allemand *Dantzen,* m. sign.

Dansur, suso, *s.* Cavalier d'une danseuse; dame d'un cavalier, en termes de danse.

Dâou, *art. m.* Du. — C'est une contraction pour *dé lou,* comme *Dal,* forme employée dans le dialecte montagnard, de même que le fr. *du* est contracté pour *de le,* primitivement prononcé *do* ou *del.* Devant un substantif commençant par une voyelle, cet article redevient *dé lou,* en élidant sa dernière syllabe et fait *dé l' : dé l'âoubre, dé l'home.*

Dâou, *s. m.* et *adv.* Haut, le haut. — *Lou dâou,* le haut, dans une maison, par rapport au rez-de-chaussée; la hauteur, relativement à la plaine. *Mounta dâou,* monter au premier étage, au grenier, en haut. *Gagna lou dâou,* gagner la hauteur. *Dâou! dâou!* interj., là-haut! en haut! montez, je vous l'ordonne. *Dé qué fasès dâou?* Que faites-vous là-haut? *Aouro-dâou,* vent du nord. — *Voy. Aouro.*

Dér. du lat. *Altus,* haut, élevé.

Dâoudè, *n. pr.* d'homme. Daudet, qui est formé du lat. *Deus det,* que Dieu donne, ou Dieudonné, correspondant à Déodat, le même que Donnadieu et Donnedieu.

Dâoufinèn, *s. m.* Marronnier, châtaignier qui produit le marron proprement dit. — *L'aï issarta dé dâoufinén,* j'ai greffé ce sujet avec une ente de marronnier.

Son nom lui vient certainement de ce que les premières greffes furent apportées du Dauphiné.

Dâoufinènquo, *s. f.* Châtaigne-marron, qu'Olivier de Serre appelle *Sardones,* parce qu'il pense que l'espèce nous est venue de la Sardaigne, tandis qu'il est plus probable qu'elle nous vient du Dauphiné. A Paris, on appelle *Marrons* ou marrons de Lyon toutes les grosses châtaignes, et bien qu'à Lyon il n'existe pas l'ombre d'un châtaignier. Sans doute, celles qu'on expédie viennent des montagnes du haut Vivarais, qui fournissent en effet d'excellentes qualités et très-précoces.

La dâoufinènquo est la première châtaigne par le goût, la grosseur et la beauté de la forme. Elle a des reflets

Digitized by Microsoft ®

fauves; elle est zébrée, pansue, légèrement ensellée par le sommet où elle adhère au hérisson, dans lequel elle se trouve souvent au nombre de trois; mais presque toujours il n'y a qu'un fruit bien nourri et convenable. L'arbre demande une culture soignée et alors il produit beaucoup.

Dâoumaje, *s. m* Dommage, préjudice; perte, détriment. — *Aquò's dâoumaje,* c'est bien dommage; il est fâcheux. *Ès dâoumaje d'ou èstrassa,* c'est dommage de perdre cela.

Dér. de la bass. lat. *Damnagium,* qui est lui-même la corruption de *Damnun,* m. sign.

Dâounis, *n. pr.* d'homme. Denis. — Sauvages et d'autres lexicographes représentent ainsi en fr. notre mot *Dâounis,* et les statistiques, comme la géographie du département, leur donnent raison, car *Sén-Dâounis,* commune du canton de Saint-Ambroix, arrondissement d'Alais, est nommée Saint-Denis. Mais nous avons aussi, comme nom propre, *Dâounis,* en fr. Daunis, au masc., dont la femme s'appelle *Dâounisso.* Il y a si loin de là à la traduction de Sauvages qu'un scrupule lexicographique pourrait bien en naître.

N'en serait-il pas de ce nom comme de quelques autres, où se rencontre l'art. *de, du, dâou, dal, dèl,* qui se sont altérés par des transformations, en restant trop français dans la moitié de leur composition? Exemple *Dumas,* qui devrait être *Dâoumas; Ducldou,* qu'il faudrait aussi prononcer *Dâou cldou; Dubouès,* issu de *Dâou bos,* en français Dubois, qui sonnerait régulièrement *Delbos, Dubosc,* etc., etc.; formes mêlées où se fait sentir l'influence du français. Il n'en est pas de même pour *Dâounis,* dont l'art. et le subst. sont bien tous deux purs languedociens et devraient être traduits par *Du nid* ou par *De nid.*

Une sorte de ressemblance a amené la traduction *Denis;* mais y a-t-il bien identité d'étymologie entre *Denis* et *Dâounis?* Le fém. lang. *Dâounisso,* quoique très-régulier en sa forme rude et sèche, démontrerait le contraire. Mais l'usage a prévalu ici comme dans les autres noms cités plus haut; cependant la raison étymologique proteste, et l'euphonie n'est pas en faveur du languedocien, ce qui est plus rare.

Que *Denis* vienne du lat. *Dionysius,* et *Denise* de *Dionysia,* tirés du grec, et que la multiplicité de leurs voyelles et leurs flexions si douces et si harmonieuses, soient bien rendues dans le féminin surtout : il faut le reconnaître. Que notre mot reproduise cette douceur de consonnance ionique : c'est ce qui est à regretter. D'où il faut conclure que la dérivation indiquée par Sauvages n'est pas exacte; et nous lui préférons de beaucoup la mélodie redoublée de la dérivation grecque ou latine, modulée dans le doux nom français.

Dâou-pâou-pâou, *adv.* Petitement; petit à petit; tant soit peu. Si nous avons peu, nous ferons peu, ou nous donnerons peu, est la traduction presque fidèle de cet adv. intraduisible par un mot équivalent fr. C'est là toute l'histoire du d'achine de la veuve.

Dâoura, *v.* Dorer; enduire ou couvrir d'or ou de jaune, au fig. enrichir; farder. Au part. pass. *Dâoura* signifie . excellent, précieux; qui vaut son pesant d'or. — *Aquèl por a'no moïsso dâourado,* ce porc a une gloutonnerie admirable, il dévore tout ce qu'on lui présente, sans regarder à la qualité. Cette faculté est précieuse pour l'éleveur, qui peut le nourrir et l'engraisser à peu de frais, puisque l'animal se paie de tout.

Dér. du lat. *Aureus,* doré, couleur d'or.

Dâourado, *s. f.* Dorade; *Aurata vulgaris,* Linn. — Ce poisson, du genre cyprin, est fort commun dans la Méditerranée. Sorti à l'air, il perd de ses brillantes couleurs; mais dans l'eau il paraît couvert d'or sur un fond vert azuré, et c'est sans contredit un des plus beaux habitants de la mer. La Dorade atteint jusqu'à un mètre de long; les jeunes et plus petites s'appellent *Sâouquéno,* celles d'une taille intermédiaire *Méjano,* qui veut dire moyenne.

Il est évident par l'étymologie toute naturelle de ce mot que c'est ici le fr. qui a emprunté au lang.; cette désinence en *ade, ado,* étant toute dans le génie de notre idiome : le fr. l'eût appelé sans cet emprunt : Dorée.

Dâoururos, *s. f. pl.* Joyaux en or ou en argent; bagues, bijoux et chaînes. Les filles du peuple ne manquent jamais de faire reconnaître dans leur contrat de mariage ces joyaux comme apport dotal.

D'aquì'n-foro, *adv.* Contraction de *D'aquì én foro.* A partir de là; après cela; ensuite. — *D'aquì'n-foro y anaraï,* j'irai au sortir de là.

Formé du lat. *Hac* et *Foras,* là et dehors.

D'aquì'n-laï, *adv.* Contraction de *D'aquì én-laï.* De ce point-là jusqu'à cet autre; de ce jour-là en avant.

Formé du lat. *Hac* et *Illac.*

D'aquò, *pron. génit.* de *Aquò.* De cela. — Il se prend souvent d'une manière absolue et nominative, pour exprimer une chose dont on ne se souvient pas, ou dont on veut éluder le nom. *Prèsta mé voste d'aquò,* prêtez-moi votre... cela : phrase que l'on appuie d'ordinaire en indiquant l'objet. *A dé qué sèr aquèl d'aquò?* A quoi sert cet outil, cet instrument?

Darboussièïro, ou **Endourmidouïro,** ou **Hèrbo dé las tâoupos,** *s. f.* Pomme épineuse, datura, *Datura stramonium,* Linn., plante annuelle de la fam. des Solanées, dont la semence disposée en alvéoles est renfermée dans une gousse épineuse, semblable aux hérissons du marron d'Inde. L'infusion de cette semence est un violent narcotique : sa fleur est blanche, en forme de cloche. Elle a la propriété d'éloigner les taupes; il suffit pour cela d'en conserver quelques plantes dans les coins d'un jardin.

Darda, ou **Dardaïa,** *v.* Darder, frapper comme un dard. — *Lou sourèl dardo,* le soleil darde ses rayons.

Dér. du gr. Ἀρδις, dard, aiguillon.

Dardèno, ou **Piastro,** *s. f.* Pièce de deux liards ou de six deniers; monnaie qu'on battait à Aix en Provence sous le règne du roi René.

Digitized by Microsoft ®

Dariè, ièïro, *adj.* Dernier; tardif; retardé. — *L'ase fiche lou dariè!* phrase proverbiale que les enfants emploient lorsqu'ils s'excitent à courir vers un but quelconque : Malédiction à celui qui arrivera le dernier! C'est le moyen de donner de l'émulation à la course. *Laus magnas soun bièn dariès aquèste an,* cette année, les vers à soie sont plus retardés que de coutume. *Souï bièn dariè,* je suis bien en arrière de mes travaux, ou toutes mes récoltes sont arriérées. *Avan-dariè,* avant-dernier, pénultième. *Dé-s'éndariè,* adv., en dernier lieu, vers la fin. *Ès à soun dariè,* il va mourir, il est à son dernier soupir. *Fóau pas régarda lou dariè dignè,* il ne faut pas être si méticuleux dans un marché, ou exiger si strictement tout ce qui est dû.

Dér. de *Dariès.*

Darièïraïo, *s. f.* Récoltes d'arrière-saison, qui ne sont jamais très-productives, étant toujours rabougries et mal servies par la température.

Darièïrén, énquo, *adj.* Fruits ou récoltes qui de leur nature viennent plus tard que les autres, en opposition à *Prémièïrén.*

La différence entre ce mot et le précédent consiste en ce que *Darièïraïo* ne s'entend que des fruits arrivés trop tard parce qu'on les a semés tard, ou bien des rebuts de récolte qui ne sont venus en maturité qu'à l'arrière-saison : cela s'entend encore des derniers fourrages ou regains d'automne qui sont peu abondants, fort difficiles à apprêter et toujours de qualité inférieure, parce que les pluies et les premières gelées leur enlèvent la saveur. *Darièïrén,* au contraire, s'entend d'espèces de fruits ou de récoltes qui, par nature, ne viennent à maturité qu'après les individus de la même famille.

Dariès, *s. m., adv.* et *prép.* Derrière, arrière; la partie postérieure d'un animal, d'une maison, etc. — *Un dariès dé cabrì,* la moitié postérieure d'un chevreau, les deux quartiers de derrière. *Dariès dé boutigo,* arrière-boutique. *Y-a dariès!* crie-t-on à un cocher pour lui indiquer que le talon de sa voiture est garnie de gamins. *Régarda pér dariès,* regarder par derrière soi.

Dér. du lat. *Retrò.*

Data, *v.* Dater; mettre une date. — *Aquò dato dé iuèn,* cela remonte à une date ancienne. *A pas data soun conte,* il n'a pas daté sa facture. *Datan pas dé hièr,* nous ne sommes pas d'hier.

Dato, *s. f.* Date; mention du jour et de l'année où une lettre a été écrite, un acte passé, un événement arrivé, un monument commencé.

Dér. du lat. *Data, datum,* à cause de la formule finale des ordonnances ou des édits royaux, qui se terminaient tous par ces mots : *Datum* ou *Data,* donné en tel ou tel lieu.

Datus, *s. f.* Datte, fruit du palmier dattier, qu'on ne connaît guère chez nous que sous la forme de conserve.

Dér. du lat. *Dactylus,* m. sign.

Davala, *v.* Descendre; décroître; baisser; déchoir. — *Lou sourél davalo,* le soleil descend, baisse; il se rapproche de l'horizon; il va bientôt se coucher. *Davala dâou cade,* déchoir; perdre sa position de fortune ou d'honneurs. *Davalo chaquo jour,* il dépérit chaque jour. *Mas forços davalou,* mes forces diminuent.

Davalo se dit aussi activement pour descendre, déplacer une chose élevée pour la mettre plus bas; porter en bas. — *Davala d'un ca dé fusil,* abattre d'un coup de fusil. *Lou davalè d'un co dé codau,* il le jeta à bas d'un coup de pierre. *Davala lous éscaïès,* descendre les degrés, ou dégringoler.

Dér. de la bass. lat. *Devalare,* formé du lat. *Ad vallem ire,* aller dans la vallée, vers le bas *(Voy. Aval).* En bas-bret. *Davalem,* m. sign.

Davalado, *s. f.* Descente; rampe, chemin ou pente, qui est une montée en sens inverse.

Davaladoù, *s. m.* Dim. de *Davalada,* qui a lui-même son dim., *Davaladounè.* Petite rampe; ruelle fort étroite qui conduit d'une maison à la rue, ou d'une terrasse à la terrasse inférieure.

Dér. de *Davala.*

Davan, *s. m., adv.* et *prép.* Devant, la partie antérieure : avant, auparavant; plus tôt. — *Lou davan d'uno boutigo,* la devanture d'une boutique. *Aou bèou davan dé ma porto,* tout au-devant de ma porte, et très-visiblement. *Lou davan d'un cabrì,* les deux parties de devant d'un chevreau. *L'éndavan d'uno porto,* le devant d'une porte. *Ana à soun éndavan,* aller au-devant de lui : au fig. aller au-devant de ses désirs, de ses goûts; le prévenir. *Faï té davan,* passe devant; prends les devants. *Davan vous,* devant vous, à vos yeux voyants. *Quâouques jours davan,* quelques jours auparavant. *Davan qué vous,* plus tôt que vous. *Davan qué l'y torne!* avant que j'y remette les pieds! *Dé davan,* autrefois. *Davan Diou siè!* Puisse Dieu l'avoir reçu dans son paradis! phrase votive et pieuse dont on accompagne toujours la mémoire d'un défunt qui nous est cher et vénérable : *Moun pâoure pèro, davan Diou siè!*

Dér. du lat. *De ab antè,* qui nous paraît préférable comme étymologie, à celle tirée aussi du lat. *Ad ventum,* vers le vent.

Davan-antan, *adv.* de temps. L'année avant-dernière. — *Voy. Antan.*

Davan-c'houro, *adv.* de temps. Avant l'heure; avant le temps prescrit; prématurément. — *Mé fara maurì davan-c'houro,* il hâtera ma fin, il abrégera mes jours.

Il est formé de *Davan* et de *Houro :* le *C* interposé est purement euphonique, et remplit le même office que certaines lettres en français : comment va-t-il, entre quatre-z-yeux. Toutefois cette consonnance chuintante du *ch* paraît bizarre; mais l'usage le veut ainsi.

Davanciès, *s. m. pl.* Aïeux; anciens; ancêtres; ceux qui nous ont précédé dans notre famille.

Dér. de *Davan,* ceux qui sont venus avant.

Davantâou, *s. m.* Tablier de femme. — *Voy. Fandâou.*

Digitized by Microsoft ®

Ce mot n'est pas proprement du dialecte des Cévennes; mais il a été importé, et s'est fait adopter. On s'en sert aujourd'hui surtout dans le style badin et ironique.

Dér. de *Davan*.

Davantièïrasso, *adv.* de temps. Naguères; il y a peu de jours. — C'est un augmentatif de *Davan-z-hièr*, dont l'effet est d'en éloigner la date, c'est-à-dire un temps plus reculé qu'avant-hier.

Davan-trin, *s. m.* Avant-train d'une voiture à quatre roues. On appelait aussi *Davan-trin* une sorte de fourgon qu'on suspendait sur l'avant-train de certaines diligences, coupés ou berlines, où le cocher se plaçait et recevait à côté de lui deux autres places : ce qu'on nommerait aujourd'hui la botte. Ces sortes de voitures n'existant plus maintenant, cette place avait été remplacée par celles du coupé; mais les diligences elles-mêmes disparaissant, ce perfectionnement a eu le même sort.

Davan-z-hièr, *adv.* de temps. Avant-hier. — C'est une variante euphonique de *Avan-hièr*.

Davi, *n. pr.* d'homme. David. — Au fém. il fait *Davio;* dim. *Davioù* et *Davièto*.

Davi, s. m. signifie aussi un sergent, outil de menuiserie, tout en fer, composé de deux crampons, dont un mobile, qui sert à tenir rapprochées et serrées les parties d'une pièce d'assemblage, pour qu'elles ne puissent se disjoindre pendant qu'on les cloue ou qu'on les cheville.

Dé, *art.* qui correspond, selon les circonstances, aux art. fr. *de, du, des, de la, de l'*, etc.; et en même temps *prép.* qui se rend par *de, à, aux, des*, etc. — *Douna-mé dé vi, dé poumos, dé ear, d'oli, un moucèl dé pan*, donnez-moi du vin, des pommes, de la viande, de l'huile, un morceau de pain. *Vèn dé Paris*, il arrive de Paris. *Oou! l'home dâou sa! la fènno das iôous!* Holà! l'homme au sac! la femme aux œufs! *Aquò's dé moun cousì*, c'est à mon cousin, cela appartient à mon cousin.

Dér. de la prép. lat. *De*.

Dé, *s. m.* Dim. *Détè;* augm. *Détas*. Doigt, partie longue et mobile de la main ou du pied. — *Lou dé dâou pous*, le pouce, mot à mot le doigt du pouls. *Un travè dé dé*, l'épaisseur d'un doigt et non sa longueur : c'est une mesure un peu idéale, qu'on emploie souvent par évaluation approximative. On dit *Travè* au lieu de *Travès* par pure euphonie : les lettres *S* et *D* ne se rencontrent jamais côte à côte dans notre idiome. *Un dé dé quiéon*, un doigt de large ou d'épaisseur, une très-petite quantité, un rien, un œil de poudre. *Càousì dou dé*, choisi, trié au doigt, c'est-à-dire choisi sur un très-grand nombre, avec soin, et par conséquent qui offre toute sorte de garanties sur sa qualité. *Ma mostro vaï dou dé*, ma montre marche bien parce que je la règle à chaque instant du doigt. *Dé dé pèl*, doigtier, doigt de peau formé d'un doigt de gant, dont on fait un étui pour un doigt malade ou blessé.

Dér. du lat. *Digitus*, par une forte contr.

Débana, *v.* Dévider, au pr.; au fig. dépêcher. — *Li débanarièï las tripos!* menace d'horrible vengeance, comme si l'on faisait vœu de dévider les boyaux d'un ennemi après les avoir arrachés. *Débana uno histouèro*, raconter une histoire, un conte, avec volubilité. *Bé n'avès débana*, vous en avez joliment dégoisé.

Ce mot vient-il de l'esp. *Devanar*, de l'ital. *Dipannare*, ou du bas-bret. *Dibana*, qui ont la m. sign.; ou bien sa racine est-elle simplement dans notre propre idiome? *La Bano* signifie l'aile ou le volant d'un tour à filer la soie; et le dévidage ne consistant qu'à enrouler sur le roquet la soie qui est sortie du tour ou de la *Bano*, le verbe pour exprimer cette opération ne s'est-il pas formé de là?

Débanaïre, *s. m.* Dévidoir, instrument qui est de différentes formes suivant l'œuvre de dévidage auquel il est destiné. Lorsque c'est du fil en fuseau qu'il s'agit de dévider en écheveau, il est composé d'un bâton de deux pieds environ, pointu par le haut-bout, traversé par une broche vers chaque bout; les deux broches formant angle droit l'une à l'autre : on fait courir le fil de l'une à l'autre de ces broches, en tournant le dévidoir de la main gauche, pour que chaque broche le reçoive à son tour, tandis que la droite dévide le fuseau et accompagne le fil sur chacune des quatre branches. Cet outil s'appelle proprement *Escavèl*.

Lorsqu'il s'agit de dévider un écheveau en peloton, on le dispose dans une espèce de charpente de forme presque circulaire que l'on élargit à volonté à la largeur de l'écheveau. Ce dévidoir tourne sur un pivot ou tringle en fer, et il est mis en mouvement par le seul tirage du fil qui se dévide sur le peloton qu'on tient de la main gauche, tandis que la droite manie le fil et l'y dispose régulièrement. On donne différentes formes à cette charpente, qu'on replie quelquefois comme un parapluie; mais le mécanisme est toujours le même. Cette dernière espèce de dévidoir se nomme *Guindre*. — *Voy.* c. m.

Un proverbe a dit : *Tout home qué noun vôou gaïre, on lou bouto âou débanaïre;* on met au dévidoir un homme qui n'est pas propre à grand'chose. Cette opération mécanique n'exige pas en effet un fort déploiement de forces musculaires ni de combinaisons intellectuelles. Mais la complaisance ou d'autres raisons peuvent amener à se prêter à ces fonctions; et le proverbe ne préjuge rien.

Débanaïro, *s. f.* Dévideuse. C'est une profession dans les pays de fabrique et d'ouvraison de la soie. Au fig. bavarde, qui en dégoise.

Débanage, *s. m.* Dévidage; action de dévider; profession de dévideuse; frais du dévidage.

Débanaduro, *s. f.* Le fil ou la soie qu'on a dévidé, ou qui est à dévider.

Débas, *s. m.* et *adv.* de lieu. Le bas, ce qui est en bas; bas, en bas; au-dessous. — *Lou débas d'un oustâou*, le rez-de-chaussée d'une maison. *Dé qué fasès débas?* Que faites-vous en bas? — *Voy. Bas*.

Débas, *s. m.* Dim. *Débassé* ou *Débassoù;* au pl. *Débasses*.

Digitized by Microsoft®

Bas, vêtement des jambes. — *Un parel de debasses,* une paire de bas. *Prén toun débas,* tricote. *A uno maïo a soun débas,* elle a une maille qui a filé à son bas; son bas est percé; au fig. sa renommée a reçu un échec.

Ce mot, comme son correspondant fr., vient de cette expression : bas-de-chausses, comme les culottes se nommaient haut-de-chausses; on a seulement supprimé chausses.

Débassaïre, aïro, *s.* plutôt qu'*adj.* Faiseur de bas, et non point bonnetier, chaussetier ni fabricant de bas; car ces trois derniers mots désignent le commerçant qui fait confectionner des bas, des bonnets, etc.; tandis que le *Débassaïre* est simplement l'ouvrier qui les tisse lui-même, avec un métier à bas. — *Voy. Brando-nicoulâou, Branda.*

Débasta, *v.* Dévaster; casser; briser. — Ce mot n'entraîne qu'une idée de fureur, mais non de rapine; celui qui accomplit cet acte n'emporte rien au dehors.

Dér. du lat. *Vastare,* dévaster.

Débita, *v.* Débiter sa marchandise; vendre en détail; s'en défaire couramment; débiter un sermon, un discours quelconque; débiter, diviser, subdiviser en parties menues, surtout du bois, en terme de menuisier.

Dér. du lat. *Debito.*

Débito, *s. f.* Débit; vente au détail, surtout du vin. — On dit aussi : *Soun vi a bon debì,* son vin a du débit; mais c'est sacrifier à l'idole *franchimande :* le vrai mot conservé par les vrais languedociens est *Débito,* au fém

Dér. du lat. *Debitor,* débiteur, parce qu'autrefois ce mot *Débito* ne s'appliquait qu'à la vente à crédit, vrai et seul moyen pour le petit commerce de détail de vendre beaucoup, vite et cher.

Débitoù, Débitouno, *s.* Débiteur. — Encore une concession au fr.; le véritable languedocien dit *Créancié,* qui convient aussi bien au titulaire d'une dette passive qu'à celui d'une dette active. C'est sans doute la nécessité de distinguer le créancier du débiteur qui a entraîné à cet emprunt.

Débuta, *v.* Débuter; entrer en matière; faire son premier pas dans une entreprise, dans une affaire, dans une carrière. — *Lou vèïrén à soun débuta,* nous verrons à sa manière d'entrer en conversation, où il en veut venir.

Emp. au fr. sans adopter ses autres acceptions.

Décado, *s. f.* Décade; le jour de décadi; jour de repos, dans le calendrier républicain; assemblée que les autorités tenaient ce jour-là. — *Dâou ten dé la décado,* du temps où l'on tenait les assemblées décadaires, c'est-à-dire sous la Convention et le Directoire, et non tout le temps que le calendrier républicain a eu une existence légale; car il a duré jusqu'en 1806, et cependant depuis le 18 brumaire 1799 et la constitution de l'an VIII, ces ridicules parodies des solennités chrétiennes du dimanche étaient tombées sous les sifflets du peuple et le dégoût du premier consul. *Ana à la décado,* aller aux assemblées décadaires.

Le mot *Décado* était familier au peuple et il est resté dans ses souvenirs, soit parce qu'on le forçait à chômer ce jour-là, soit à cause des assemblées de ce nom où son destin était souvent discuté. Il n'en était pas de même pour la nomenclature arithmétique des autres jours de la semaine décennale, primidi, duodi, tridi, etc., qui ne lui apparaissaient que sous forme de numéros. Aussi ne les connaissait-il pas alors, et il n'a pu ouvrir un crédit dans sa mémoire pour eux. Ainsi ont été oubliés les noms des mois qui sont de l'hébreu pour lui, moins encore ceux des légumes qui remplaçaient les saints qu'il vénérait et qui servaient de patrons à ses enfants. La décade seule l'a frappé et est restée dans ses souvenirs. Nous, les interprètes de son langage, nous l'imiterons en cela.

Décado est évidemment un emprunt forcé du fr. qui l'a pris lui-même au gr. Δεκάς, δεκάδος, dixaine, parce que la décade ou la semaine décadaire était composée de dix jours, dont le décadi était le dernier.

Décagramo, *s. m.* Décagramme, poids de dix grammes, dans le nouveau système.

Emp. au fr. qui l'a tiré du grec.

Déçaï, *adv.* de temps. D'ici à; en deçà. — *Déçaï qué vèngo,* avant qu'il arrive. *Lou tène pas quite déçaï qué m'ague paga,* je ne le tiens pas quitte qu'il ne m'ait payé.

Déçaï et délaï, *adv.* de lieu. De çà et de là.

Décalitre, *s. m.* Décalitre, mesure de capacité de dix litres.

La nouvelle nomenclature décimale s'est impatronisée dans le langage populaire. Nous prenons la langue en l'état où elle se trouve.

Dér. du gr. Δέκα, dix, et λίτρα, livre.

Décémbre, *s. m.* Décembre, le douzième mois de l'année; autrefois, le dixième seulement dans l'année des Romains. En conservant son ancien nom, il est devenu le dernier de la nôtre, qui commence en janvier, à partir de l'édit donné par Charles IX, en 1564.

Dér. du lat. *December,* m. sign.

Déciala, *v.* Décéler; découvrir; divulguer; trahir un secret; dénoncer; dénoncer un complot. — *Déclala soun amì,* trahir son ami en divulguant le secret qu'il nous a confié. *Déciala la mécho,* éventer la mèche.

Formé de la part. négative *De* et du lat. *Celare,* cacher.

Décida, *v.* Décider; déterminer; résoudre; porter un jugement. — *Sé décida,* se déterminer à..., se décider, se résoudre.

Dér. du lat. *Decidere,* m. sign.

Décida, ado, *adj.* Dim. *Décidadé.* Décidé; délibéré; hardi; résolu.

Découpa (Sé), *v.* Se couper; se contredire dans ses paroles, dans ses déclarations.

Formé de *Coupa.*

Découra, *v.* Décorer d'un ordre, de la Légion d'honneur ou de la croix de Saint-Louis.

Emprunt politique au fr.

Décrè, *s. m.* Décret; loi; ordonnance émanant d'un pouvoir exécutif suprême. Les lois faites sous la Conven-

Digitized by Microsoft ®

tion et le Directoire portaient le nom de décrets, soit qu'elles eussent une portée organique générale, soit que leur objet fût temporaire ou particulier. Le mot était en parfaite analogie avec la chose; car c'était l'expression de la majorité d'une assemblée, et il dérive du lat. *Decretum*, de *Decernere*, donner son avis, son suffrage. Sous l'Empire, le mot resta, mais non la chose; car ce n'était là que l'opinion du bon vouloir. Depuis la Charte, ce mot avait été banni et remplacé par ceux de loi et d'ordonnance, dont on connaît la distinction. Avec 1848 et la suite, le décret est revenu.

Le mot lang. est encore un emprunt politique : le peuple a eu trop à faire avec les décrets, et ils se sont trop multipliés, pour n'avoir pas emprunté une expression qui en rende le sens.

Décrouta, *v.* Décrotter; ôter la crotte; enlever la boue de la chaussure; cirer les bottes.

Emp. au fr.

Décroutur, *s. m.* Décrotteur.

Dé d'aïçaï, *adv.* de lieu. De ce côté-ci, avec mouvement d'un lieu à un autre; c'est-à-dire qu'il est relatif à une personne qui se trouverait *dé d'aïlaï*, séparée par un mur, un cours d'eau, un fossé, etc. — *Vène dé d'aïcaï*, passe de ce côté-ci.

Dé d'aïlaï, *adv.* de lieu et de temps. De ce côté, de l'autre côté; au-delà; par-delà. C'est le contre-pied de l'article précédent. — *Démoro dé d'aïlaï*, il habite de l'autre côté de la rivière, de la montagne. *L'an dé d'aïlaï*, l'année avant-dernière. *La gnuè dé d'aïlaï*, l'avant-dernière nuit. *Dé d'aïlaï l'aïgo*, de l'autre côté de l'eau, de la rivière.

Dédâou, *s. m.* Dim. *Dédalé;* augm. *Dédalas*. Dé à coudre.

Dér. du lat. *Digitale*. En esp. *Dédal;* en ital. *Ditale*.

Dédénta, *v.* Édenter; rompre, casser les dents. — *Lou diable tè dédénte*, le diable te casse la mâchoire.

Dédénta, ado, *part. pass.* Édenté, qui n'a plus de dents.

Formé de la part. négative *De* et du lat. *Dens, dentis*, dent.

Dédin, *s. m.* et *prép.* Le dedans, la partie intérieure d'une chose; dans, dedans, au-dedans. — *Lou dédin*, l'intérieur. *Garda lou dédin*, rester assidûment chez soi, ne pas sortir. *Faïre lou dédin dé l'oustâou*, avoir soin du ménage, faire le travail intérieur d'une maison, ce qui est l'apanage d'une ménagère, par opposition *âou déforo*, qui est le lot du mari et des hommes.

Il est difficile de préciser une distinction entre les différents usages de ce mot et ceux de la prép. *Din*, qui sont parfaitement synonymes dans certains cas; ainsi on dit également : *Din ma pocho* et *dédin ma pocho*, *din soun oustâou* et *dédin soun oustâou*. Il faut seulement remarquer que *Din* est plus générique, qu'il se plie à presque toutes les acceptions du *Dans* fr. et du *In* lat. *Dédin* a le privilége de pouvoir figurer à la fin d'une phrase comme le *Dedans* fr., ce que ne peut faire son concurrent ; il peut encore se substantiver, *lou dédin*. Exemple : *On y és pas dédin*, on n'est pas dedans, répondrait-on à quelqu'un qui vous reprocherait d'avoir acheté un mauvais melon. *Laïssè soun casquou et lou dédin*, il laissa son casque et le contenu, a dit La Fare. L'un et l'autre mot prennent un C final lorsqu'ils se heurtent avec une voyelle au mot qui suit : toutefois *Dédin* ne prend pas cette consonne lorsqu'il devient substantif. On dit *Dédinc uno houro*, dans une heure, et *Lou dédin és bièn propre*, l'intérieur est très-propre.

Formé du lat. *De intus*, en dedans.

Dé-fè, *adv.* De fait; en effet; par le fait.

Défés, *adv.* de temps et de nombre. Parfois; quelquefois. — *Voy. Fés*.

Défila, *v.* Défiler; marcher par file; s'en aller l'un après l'autre.

Formé de la prép. *Dé* et de *Fila*.

Déflècîou, *s. f.* Ne s'emploie qu'en y joignant *dé pèïtrino*, pour signifier : fluxion de poitrine.

Le mot n'est au reste qu'une corruption du fr. à l'usage seulement du populaire.

Déforo, *s. m.* et *adv.* de lieu. Dehors, qui n'est pas dedans ou à l'intérieur; dehors. — *Lou déforo*, l'extérieur, par opposition *âou dédin*. *Aïmo lou déforo*, il aime à prendre la clé des champs. *Lous homes fan lou déforo*, les hommes font le travail des champs. *Ana déforo*, s'absenter, aller en voyage. *Déforo Françe*, hors de la France. *Déforo!* interj.: Hors d'ici! Sortez. *Dé pér déforo, adv.*, du dehors.

Dér. du lat. *Foras*, m. sign.

Dégas, *s. m.* Dégât; ravage; ruine: perte; destruction.

Dér. du lat. *Devastare*, dévaster.

On remarquera ici une de ces permutations assez fréquentes dans le lang. et que la moyenne latinité et le roman avaient déjà consacrées, le changement de *V* en *G*, comme dans *Vasco, Gascoun*, gascon; *Vardo, Gardoù*, Gardon. La loi n'est pas sans exception, puisque les exceptions confirment la règle au contraire. L'euphonie en a décidé ici comme en beaucoup d'autres cas.

Dégatîa (Sé), *v.* Se disputer une chose; n'être jamais d'accord; vivre en mauvaise intelligence avec quelqu'un qui est dans notre intimité; se quereller.

Ce mot, qui correspond à *Sé capigna*, n'aurait-il pas aussi quelque rapport étymologique avec lui? Dans quelques dialectes, *Ca* et *Ga* sont synonymes pour signifier chat : *Sé dégatîa* viendrait donc de la façon de vivre des chats, qui s'agacent et s'égratignent, comme le fait entendre notre verbe.

Dégavaîa, *v.* Détruire; gâter; laisser perdre par sa faute; dissiper sa fortune.

Dér. de *Dégas*.

Dégavaîaïre, aïro, *adj.* Dissipateur; prodigue; dépensier; en parlant d'une femme, mauvaise ménagère.

Digitized by Microsoft®

Déglésl (Sé), *v.* Se disjoindre; s'entr'ouvrir; bâiller; se dit des futailles. cuves ou vaisseaux en bois, dont les douves, après qu'elles sont restées quelque temps vides, se déjoignent et bâillent par la sécheresse, et que, pour être employées de nouveau, on a besoin d'imbiber, *Èmbuga.* — *Déglésl qudouquus,* c'est ce qu'on appelle, en argot, démolir un homme.

Déglésl, ido, part. pass., au fig. défait, exténué par le besoin ou la maladie *(Voy. Adéli);* rompu des coups que l'on s'est donnés ou que l'on a reçus.

Formé du lat. *Glis,* glaise, parce qu'on enduisait autrefois de terre glaise les futailles pour les empêcher de couler et de suinter; et de la part. privative *De.*

Dégoù, *s. m.* Dim. *Dégouté.* Goutte; gouttelette; suintement de l'eau pluviale à travers les rochers, ou du vin à travers les douves d'une futaille; eau des toits qui tombe goutte à goutte. — *Voy. Té.*

Dér. du lat. *Gutta,* m. sign.

Dégoubïa, *v.* Dégobiller, vomir.

Emp. au fr.

Dégouïado, *adj. f.* Grasse; réjouie; un peu hardie, un peu débraillée et assez lurée.

Dér. du vieux mot *Gouïo,* jeune fille, féminin de *Gouïa,* dont on a formé *Goujar,* c'est-à-dire qui a perdu la timidité et la pudeur du premier âge.

Dégourdl, *v.* Dégourdir; tirer de l'engourdissement; réveiller; raviver; rendre tiède. — *Faïre dégourdì l'aïgo,* faire légèrement chauffer l'eau, la dégourdir. *Dégourdis tas cambos,* donne de l'exercice à tes jambes. *Couménço bé dé sé dégourdì,* il commence à prendre de l'usage, à se faire aux habitudes sociales, à prendre de le ruse, de la finesse; il se dégourdit.

Dégourdì, dido, adj. et part. pass., éveillé; rusé; luron.

Formé de la part. privative *De* et de la bass. lat. *Gurdus,* lourd, stupide.

Dégoûs, *s. m.* — *Voy. Désgoùs,* qui est plus technique.

Dégousta, *v.* — *Voy. Désgousta.*

Dégouta, *v.* Dégoutter; couler goutte à goutte. — *Sé noun plôou dégouto,* prvb., s'il ne pleut pas, il bruine; dicton dont on se sert pour dire qu'on gagne toujours quelque chose ou qu'il vient toujours quelque chose, si peu que ce soit, du travail ou de la patience qui sait attendre l'ondée et se contente de la plus légère pluie.

Le sens même s'étend un peu plus ou exprime encore autre chose:

Le pêcheur qui remplit peu sa gibecière, mais qui peut dire de temps en temps comme Sancho: pêche toujours qui en prend un;

Le marchand que quelques pratiques restées fidèles consolent de la vogue de ses concurrents;

Le dévot à la loterie qui vivote d'extraits et ne dépasse jamais l'ambe;

L'agriculteur à qui la grêle a laissé une demi-récolte quand il la croyait perdue tout entière;

Le collégien qui rate de nouveau le prix d'excellence et va chercher son troisième accessit;

L'avocat des petites causes qui pelote en attendant partie;

Le poursuivant du gros lot ou du lingot d'or dont le numéro gagne quelques couverts Ruolz;

Le modeste employé qui touche son mois de cent francs immédiatement après son chef de bureau qui vient d'émarger le sien de mille;

Tous ceux enfin à qui échoit une chance au-dessous de leurs prétentions sans doute, mais passable encore, peuvent dire : *Sé noun plôou dégouto,* qui est le mot de satisfaction ou de résignation du gagne-petit en tout genre.

Formé de *De* et du lat. *Gutta.*

Déguisa (Sé), *v.* Se masquer; prendre un déguisement au carnaval; se travestir.

Formé de *De* privatif, et *Guiso,* manière.

Dégus, *s. pron.* et *adj.* — *Voy. Déngus.*

Dèïma, *v.* Lever la dîme. — On le dit ironiquement d'un grapilleur qui lève en pillant un grave impôt sur les récoltes.

Dèïmajo, *s. m.* Collecte de la dîme; temps où elle se levait; la viguerie ou le territoire sur lequel le bénéficiaire avait droit de l'exercer.

Dèïme, *s. m.* Dîme : droit qu'avaient autrefois les hauts bénéficiers du clergé sur certaines récoltes dans toute l'étendue de leur bénéfice ou de leur dîmerie. Ce droit était quelquefois du dixième de la récolte brute, sans prélèvement des frais de culture; d'autres fois, et le plus souvent, il était du quinzième et même du vingtième. La levée ou collecte s'en faisait à l'époque même de chaque récolte et en nature. Ordinairement ce droit était affermé à un fermier, qui l'exerçait toujours avec sévérité, souvent avec extorsion, comme certains fermiers des octrois actuels; tandis que lorsque ce droit était exercé par les agents directs du bénéficier, il l'était plus paternellement. Du reste, il est aisé de voir combien il était facile d'éluder la rigueur d'un pareil exercice et d'y soustraire une partie de la récolte. Le lien moral et religieux était la plus sûre et à peu près la seule garantie du titulaire : à la vérité l'Église avait mis l'obligation de payer dans ses commandements, et dans ces temps de foi, cela suffisait.

Dér. du lat. *Decima,* sous-entendu *Pars.*

Dèïmiè, *s. m.* Collecteur ou fermier de la dîme.

Déjouqua, *v.* Déjucher; dénicher; faire dégringoler; déloger; dégoter. — *Voy. Jouqua.*

Déjuna, *v.* Déjeuner; rompre le jeûne. — Pour les cultivateurs, le déjeuner est le second repas de la journée; le premier, qui suit immédiatement le lever et précède tous les travaux, s'appelle *Tuïo-vèrme (Voy.* c. m.). Dans l'hiver et l'automne où l'on supprime un repas, c'est le déjeuner qui est élagué. Le repas qui suit le *Tuïo-vèrme,* et qui se prend sur les neuf heures du matin, se nomme *Lou dina.*

Dér. du lat. *Jejunium,* jeûne.

Digitized by Microsoft ®

Dèléouse, *n. pr.* d'homme. Au fém. *Déléouso* ou *Dèléousésso;* dim. *Dèléousè, Dèléousèto;* traduit aujourd'hui par Deleuze. — Dans les vieux actes écrits en lat. on le rendait par *de illice*, de l'yeuse, du chêne vert. On voit évidemment que le mot lang. est tout à fait la traduction littérale du nom latin, et que ce mot a pris naissance dans le terroir de notre idiome. Le français a été embarrassé pour ce nom comme pour beaucoup d'autres; il n'a pas voulu remonter à l'étymologie qui l'aurait conduit à *de l'yeuse*, de peur de n'être pas compris; d'autre part, il ne pouvait imposer à son génie la diphthongue *éou* qui ne lui va pas; il en a fait tout bonnement le barbarisme Deleuse, qui ne répond à rien, mais qui a le mérite de s'éloigner le moins possible de l'idiome originaire, tout en conservant la consonnance française.

Dèlì, *s. m.* Joint d'un lit de pierres; la fissure qui sépare une assise de rocher de celle qui lui est superposée et par où on peut détacher celle-ci par le moyen d'un levier.

Dér. de *Dèslia*.

Dèlïa, ado, *adj.* Délié; adroit; subtil.

Dèliado, *s. f.* Même sign. que *Dèlì*. — *Es pas que dé dèliado*, ce terrain n'est composé que de couches de pierres superposées qui peuvent facilement se disjoindre.

Dèlibéra, ado, *adj.* Décidé; hardi; sans timidité.

Dèlinqua, *v.* Fuir; vider le plancher; s'esquiver; manquer à l'appel. — Se dit surtout de quelqu'un qui s'est sauvé préventivement à toute recherche de sa personne pour l'arrêter ou le châtier.

Dér. du lat. *Delinquere*, faire une faute, manquer; abandonner; quitter; fuir.

Dèlivrança, *s. f.* Délivrance; débarras. — *Bèlo dèlivrança!* dit-on, lorsqu'on est débarrassé d'un fâcheux, d'un importun, ou de quelqu'un qui est à charge, soit par sa mort, soit par son départ.

Dér. du lat. *Liberare*, m. sign.

Dèluje, *s. m.* Déluge; le déluge universel; grande pluie d'inondation.

Dér. du lat. *Diluvium*.

Dèlura, ado, *adj.* Luron; subtil. — Se dit particulièrement, au fém., d'une femme qui a de la finesse et certaine hardiesse qui lui donne la conscience de son savoir faire; tandis que, au masc., *Lura* ne signifie guère autre chose que rusé, matois.

Dèman, *adv.* de temps. Demain, le jour qui suit immédiatement celui où l'on est. — *Après-dèman* ou *passa-dèman*, après-demain. *Dèman matì*, demain matin. *Dèman âou souèr*, demain soir.

Dér. de la bass. lat. *De mane* pour *Manè*.

Dèmanda, *v.* Demander; questionner; s'enquérir; exiger. — *Qudou dèmando?* Qui frappe à la porte? *Dèmanda quant'houro és*, s'informer de l'heure. *Aquò dèmando dé coïre*, cela exige d'être bien cuit. *Dèmunda soun pan*, ou simplement *Dèmanda*, mendier. *Qué mé déou mè dèmando*, celui qui me doit me demande paiement : phrase prvb. qu'on emploie contre quelqu'un qui nous fait un reproche qu'il mérite plus que nous.

Dér. du lat. *Mandare*, donner ordre, commission. Dans la bass. lat. ce verbe et son composé *Demandare* signifiaient aussi demander.

Dèmandaïré, aïro, *adj.* Questionneur; quémandeur; solliciteur; mendiant; qui aime à emprunter.

Dèmando, *s. f.* Demande; question; interrogation; demande en mariage. — *Ma fïo a foço dèmandos*, ma fille a beaucoup d'aspirants à sa main. *Faïre uno dèmando*, commissionner un achat de marchandise; déclarer le prix qu'on demande d'une chose. *La sédo a foço dèmandos aquéste mouménn*, la soie est fort recherchée en ce moment; on a reçu force commissions d'achat.

Dèména (Sé), *v.* Se débattre; s'agiter; se démener, comme fait quelqu'un que l'on conduit par force; résister à la force qui vous emmène. — *Sé dèménn coumo lou diable dinc un bénitiè*, il se démène comme le diable dans un bénitier.

Formé de la particule oppositive *De* et du v. *Ména*.

Dèménésconte, *adj.* — *Voy. Ménésconte.*

Dè miè, dè mièjo, *adj.* A demi-plein, à moitié. — *Ès toujour plénn ou dè mièjo*, cette femme est toujours enceinte, elle n'accouche que pour recommencer.

L'adj. *Miè* a la même acception. La différence entre ces deux mots, c'est que le dernier précède le substantif auquel il s'accorde, tandis que *Dè miè* le suit : on dit *Un miè vèïre*, un demi-verre, et *Moun vèïre ès dè miè*, mon verre est à moitié ou mi-plein. Une autre différence entr'eux, c'est que *Miè* a une acception plus large et signifie demi dans presque tous les cas; tandis que *Dèmiè* n'est employé que pour les objets de capacité et se renferme dans le sens de demi-plein.

Dér. du lat. *Dimidius*, moitié.

Dèmoun, *s. m.* Dim. *Dèmouné* ou *Dèmounò*. Démon. — Ne se dit qu'en poésie ou dans le genre grave, sérieux, philosophique : le lang. alors appelle le diable *lou dèmoun;* mais le mot est fort usité au fig. — *Aquél éfan ès un dèmoun*, cet enfant est un vrai démon.

Dér. du gr. Δαίμων, génie, intelligence.

Dèmounta, *v.* — *Voy. Dèsmountu :* meilleur.

Dèmoura, *v.* Demeurer; habiter, loger; rester; rester tranquille. — *Dèmoro à Nime*, il habite Nîmes. *Dèmoro âou Mérca*, il est logé au Marché. *Mounté as tant dèmoura?* Où es-tu tant resté? *As bé dèmoura*, tu as bien tardé. *Sé vos pas vèn, dèmoro*, si tu ne veux pas venir, reste. *Dèmouras*, finissez donc, restez en repos. *Aquél éfan dèmoro èmbé quâouque siègue*, cet enfant s'habitue avec tout le monde, il se laisse garder par le premier venu. *Manjaras d'aquò ou dèmouraras*, tu mangeras de cela ou tu jeûneras.

Dér. du lat. *Morari*, tarder; attendre; mettre de la lenteur.

Dèmpièï, ou **Dèsèmpièï**, *adv.* et *conj.* Depuis; depuis ce temps-là; depuis que. — *Ès maldoute dèmpièï lous magnas*,

Digitized by Microsoft®

il est malade depuis la saison des vers à soie. *Dempièi qu'anère à la fièïro,* depuis que je suis allé à la foire. *Marche dempièï Nimes,* j'ai marché de Nimes jusqu'ici. *Dempièï Anduso jusqu'à Sén-Christôou a pas fa qué plôoure,* il n'a pas cessé de pleuvoir d'Anduze à Saint-Christol.

La différence entre *Dempièï* et *Désempièï,* qui pourtant a la même portée, c'est que le premier ne se place jamais à la fin d'une phrase ou d'un membre de phrase, position qui convient parfaitement au second : cela tient sans doute à quelque délicatesse d'acoustique difficile à saisir. On dit : *Y-anère l'an passa, y souï pas tourna désempièï,* et non pas *dempièï;* j'y fus l'an dernier, je n'y suis pas retourné depuis.

Dér. de la bass. lat. *De post,* m. sign., tiré du lat. classique avec la prépos.

Dén, *s. f.* Dim. *Dénteto, Déntioù;* péjor. *Déntasso.* Dent, chacun des petits os recouverts d'émail, implantés dans la mâchoire, servant à mâcher. — *Faï dé déns,* les dents lui poussent, lui percent. *Gn'a pas pèr ma pichoto dén,* il n'y en aurait pas là pour mon déjeuner, pour une dent creuse; ce travail est une bagatelle pour moi; ou bien : cet ennemi est trop faible pour moi; je l'avalerais d'une bouchée. *Mâou dé dén,* mal aux dents. *Soubrédén,* surdent *(Voy.* c. m.). *Dounèn un for co dé dén,* nous fîmes grande chère. *Y-a un co dé dén à douna,* il y a un régal à faire. *Faï cruel sas déns,* il grince des dents. *Garda uno dén,* garder rancune. *Aï! dé ma dén!* Aïe! ma dent! expression qui s'emploie également comme un cri de douleur, dans une rage de dents, ou comme exclamation de crainte, de pitié, de compatissance. *Ah! povero!*

Dén, s. f., signifie aussi une pointe de rocher, un chicot, qui s'élève à fleur de terre.

Dér. du lat. *Dens,* m. sign.

Déngus, ou **Dégus,** ou **Dingus,** *pron. indéfini, masc.* Personne. Quoique ce mot ne s'applique qu'à une phrase négative, il n'entraine pas la négation avec lui et il faut toujours l'y joindre. — *Y-a pas déngus,* il n'y a personne. *Déngus dousara pas* ou *noun dousara,* personne n'osera.

En espag. *Dalguna,* aucun ou d'aucun, qui vient lui-même du lat. *Aliquis unus,* quelqu'un.

Déntado, *s. f.* Coup de dent, morsure; empreinte que laisse la dent sur le corps qu'elle a mordu.

Déntâou, *s. m.* Sep d'un araire : c'est une langue en bois, terminée en pointe, sur laquelle est établi le soc aux deux tiers de sa longueur, et à laquelle il est fixé par le moyen des *Téndios.* — *Voy.* c. m.

Déougu, gudo, *part. pass.* de *Déoure.* Dû, due.

Déoure, *v.* Devoir, avoir des dettes; être redevable; être obligé. — *Coumo sé déou,* comme il faut. Dans les temps où le préjugé de la naissance était dans toute sa vigueur, on appelait les nobles les gens comme il faut; le lang. disait : *Dé mounde coumo sé déou,* c'est comme si l'on disait : des gens comme il les faut, comme ils devraient être tous. Cette phrase beaucoup trop exclusive, est encore employée par les gens riches entr'eux en parlant de leurs consorts. *Y-aï parla coumo sé déou,* je l'ai tancé d'importance. *Qudou mé déou mé démando,* qui est mon débiteur me demande de le payer. *Jouga à déoure,* jouer sur parole.

Dér. du lat. *Debere,* m. sign.

Déoute, *s. m.* Dette; ce que l'on doit; créance, ce qui est dû. — *Un michan déoute,* une créance véreuse. *Tout ès dé sous déoutes,* ses dettes absorbent son avoir; son bien appartient tout entier à ses créanciers. *Ès manja das déoutes,* il est criblé de dettes; il est dévoré par ses dettes. *Dourmì coumo un vièl déoute,* dormir comme une marmotte : traduction par équivalent.

Dér. du lat. *Debitum,* m. sign.

Dépâousa, *v.* Déposer, témoigner en justice; faire une déposition en justice. — Dans le sens de dépôt, *Dépâousa* serait du pur *franchiman.*

Dér. du lat. *Deponere.*

Dépâousiciou, *s. f.* Témoignage, déposition en justice.

Départamèn, *s. m.* Département, division territoriale.

Emp. au fr.

Dé-pèr-èl, *adv.* De lui-même; de son propre mouvement; volontairement; par ses seules forces; sans l'aide d'autrui. — *Aquèl âoubre ès vèngu dé-pèr-èl,* cet arbre a poussé naturellement, sans avoir été planté ni semé. *Ou a fa dé-pèr-èl,* il l'a fait de lui-même, il n'a été ni poussé, ni aidé.

Dé-pèr-èn-créïre, *adv.* Pour plaisanter, pour rire; pas tout de bon; par jeu. — *Voy. Créïre.*

Dé-pèr-ènsin, *adv.* Ainsi; en conséquence; par conséquent; comme ainsi soit.

Députa, *s. m.* Député; membre de la Chambre des députés.

Emp. au fr.

Dé-qué, *s. m.* et *pron. interr.* Le nécessaire; de quoi vivre; que? quoi? à quoi? de quoi? qu'est-ce que? — *Lou dé-qué,* le nécessaire. *Y manquo pas qué lou dé-qué,* il ne lui manque que l'argent nécessaire. *A bièn dé-qué,* il est fort dans l'aisance. *Dé-qué voulès?* Que voulez-vous? *Dé-qué pènsas?* A quoi pensez-vous? *Dé-qué sé mèlo moun ca?* De quoi veut se mêler le petit chat? phrase prvb., fort usitée lorsqu'un enfant, une personne faible ou peu capable veut se mêler à un acte, à une conversation, au-dessus de sa portée. *Sa pas dé-qué dis,* il ne sait ce qu'il dit. *Sâoupéguè pas dé-qué dire,* il fut interdit, il ne sut que répondre. *Sabe pas dé-qué mé tèn,* je ne sais ce qui me retient de... *Dé-qué sèn quan sèn mors,* ce que c'est que de nous, quand nous sommes morts. *Dé-qué?* Qu'est-ce que c'est? De quoi s'agit-il?

Dé qué-z-ès qué-z-ès? Qu'est-ce? Qu'est-ce que c'est? Phrase faite, formule générale dont on fait précéder l'exposition d'une énigme. On sent que le *Z* qui reparaît deux fois dans la contexture de cette phrase, n'est qu'explétif et seulement dans l'intérêt de l'euphonie; le heurtement redoublé des quatre *é* qu'il sépare ne serait pas supportable. — Si *dé qué-z-ès qué-z-ès* est l'entête obligé de toutes les

Digitized by Microsoft ®

énigmes et charades que les sphinx villageois proposent à la veillée, la terminaison, le refrain ordinaire en est : *Dévignas-ou sans pènsa mâou*, cherchez, devinez sans songer à mal. C'est qu'en effet, si le mot de l'énigme est d'habitude très-innocent, la définition dont il est couvert est, autant que faire se peut, à double sens et tourne peu ou prou à la gaudriole, fort leste souvent. De là l'usage de la précaution oratoire, avertissement assez charitable du reste pour vous faire parfois songer à une malice qui sans cela vous aurait échappé.

Dèraba, *v.* Arracher; extraire; détacher avec force; déraciner. — *On po pas né rés dèraba*, on n'en peut rien tirer, pas une parole de sa bouche. *Déraba-nè cé qué pourés*, tirez-en denier ou maille. *Aquèl vièl és pas dè bon déraba*, ce vieil avare est dur à la desserre. *Déraba uno dén*, arracher, extraire une dent. *Déraba un agacì*, extirper un cor. *Déraba un âoubre*, arracher, déraciner un arbre.

Dér. du lat. *Deripere*, m. sign.

Dérabado, *s. f.* Arrachis; quantité de choses que l'on arrache en une seule séance.

Dérabaïre, aïro, *adj.* Qui arrache. — *Dérabaïre dé dens*, dentiste; arracheur de dents. *Y-vaï adéré coumo un dérabaïre d'èsses*, il ramasse tout minutieusement comme un homme qui cueille de la vesce; parce que ce grain est très-menu et qu'on n'en fauche pas la tige; mais on l'arrache à la main, ce qui est un travail minutieux.

Dérbèse, *s. m.* Dartre, maladie de la peau, souvent avec ulcération. — *Voy. Endèrvì.*

Dér. du gr. Δέρμα, peau, cuir, épiderme.

Dérénja, *v.* Déranger; interrompre; importuner. — *Estre dérénja*, être incommodé, avoir la santé dérangée.

Dér. de *Rénja* et la part. privative.

Dérévéïa, *v.* Éveiller; réveiller. — *Sé dérévéïa*, s'éveiller, se réveiller.

Dér. du lat. *Vigilia*, veille, et le réduplicatif *Re*, de nouveau.

Dérusqua, *v.* Oter l'écorce des arbres, principalement des chênes verts pour en faire du tan. Au fig. éreinter; frapper sur quelqu'un à lui enlever au moins l'épiderme. — *Sé dérusqua*, se déchirer; s'écorcher; se meurtrir en tombant; s'éreinter l'un l'autre.

Dér. de *Rusquo*.

Dérusquado, *s. f.* Volée de coups de bâton, de bois-vert; éreintement.

Désacrouqua, *v.* Décrocher. — *Voy. Acrouqua.*

Désagréable, ablo, *adj.* Désagréable; fâcheux; ennuyeux. — *Voy. Agréable.*

Désaméchi, *v.* Débrouiller les cheveux qui sont mêlés en mèches poisseuses. — *Voy. Amèchi.*

Désana, ado, *adj.* Défait; pâle, exténué, en parlant des personnes; usé, élimé, hors de service, en parlant des choses.

Formé de *Ana*, pris substantivement pour allure, habitude du corps, et de la part. privative *De*.

Désanqua, ado, *adj.* Déhanché, qui a la hanche déboîtée.

Dér. de *Anquo*.

Désâoubéi, *v.* Désobéir; ne pas obéir à un commandement, à un ordre; contrevenir à une loi.

Dér. de *Aoubéì*.

Désâoubéïssén, ènto, *adj.* Désobéissant; qui a l'habitude de désobéir.

Désâoubéïssènço, *s. f.* Désobéissance; habitude, action de désobéir.

Désaparia, *v.* Dépareiller; séparer des objets qui sont faits pour aller ensemble; désappareiller.

Dér. du lat. *Disparare*, m. sign.

Désapésa, *v.* Faire perdre pied. — *Voy. Apèsa.*

Désarma, *v.* Désarmer, enlever à quelqu'un ses armes; déposer les armes; mettre au repos la batterie d'un fusil, d'un pistolet. — *Voy. Arma.*

Désarta, *v.* Déserter; abandonner son corps, son service, en parlant d'un soldat; abandonner un lieu.

Dér. du lat. *Deserere*, m. sign.

Désartur, *s. m.* Déserteur; soldat qui déserte ou qui a déserté.

Désassésouna, *v.* Dessaisonner un champ, une terre; l'épuiser : ce qui vient d'un labour fait mal à propos et hors de saison, ou du dérangement de l'ordre des assolements. Les champs ainsi dessaisonnés perdent la semence et ne produisent souvent que de mauvaises herbes.

Dér. de *Sésou*.

Désatala, *v.* Dételer; détacher les bêtes de trait d'une voiture, d'une charrette, d'une charrue, d'un char. — *Voy. Atala.*

Désavantaja (Sé), *v.* Perdre l'équilibre du corps; perdre l'avantage de la position qu'on occupait : c'est ce qui arrive quand on est en équilibre sur un arbre, sur une hauteur quelconque et qu'un faux mouvement vous fait perdre l'aplomb.

Dér. de *Avantaje*.

Désbadâoula, *v.* Ouvrir une porte à deux battants. — *Sé désbadâoula*, se crevasser; bâiller; s'entr'ouvrir comme une figue que la pluie fait ouvrir.

Dér. de *Badal*.

Désbala, *v.* Déballer; ôter, défaire l'emballage; étaler sa marchandise. — *Sé désbala*, se précipiter. *Désbala un fusil*, tirer la balle d'un fusil.

Dér. de *Balo*, ballot, dans le premier sens; dans le second, de la bass. lat. *Devallare*, descendre, formé de *ad vallem*, vers le bas, vers la vallée; dans le troisième, de *Balo*, balle de plomb, et *De* privatif.

Désbana, *v.* Couper ou arracher les cornes.

Dér. de *Bano*.

Désbanado, *s. f.* Petite hache à main : terme du dialecte de Montpellier qui s'étend dans les localités occidentales des Cévennes. On appelle ainsi cet instrument parce que c'est une hache sans tête ni marteau.

Digitized by Microsoft

Désbarba, *v.* Arracher la barbe à quelqu'un, lui arracher la moustache; le dévisager.

Désbarqua, *v.* Débarquer; arriver au gîte; sortir de voiture quand on est arrivé.

Désbata, *v.* Dessoler; enlever la sole à un cheval. — *Sé désbata*, presser sa marche; courir à toutes jambes; s'essouffler et se fatiguer à marcher.

Dér. de *Bato*.

Désbérouïa, *v.* Déverrouiller; tirer le verrou, l'enlever. — *La porto és désbérouïado*, on a ôté le verrou de la porte, ou elle a perdu son verrou.

Dér. de *Béroul*.

Désbïa, *v.* Dégarrotter une balle ou une charge de mulet, de charrette; défaire le garrot qui la serrait.

Dér. de *Bïo*.

Désbiaïssa, ado, *adj.* Gauche; maladroit; sans tournure; sans maintien.

Dér. de *Biaï*.

Désblasa, *v.* Oter la bave des cocons, l'espèce de bourre blanche appelée *Blaso (Voy.* c. m.) qu'on enlève avant de les filer, parce qu'elle ne ferait qu'augmenter le déchet des premiers fils grossiers dont on purge les cocons avant d'arriver au brin pur de la soie. C'est le résidu de cette opération qu'on appelle *Costos*. — *Voy.* c. m.

Désblasaïro, *s. f.* Ouvrière, fille ou femme, employée à l'opération ci-dessus.

Désblétouna, *v.* Enlever le clou rivé d'un couteau. — *Coutèl désblétouna*, couteau qui a perdu son clou rivé.

Dér. de *Blétoù*.

Désblouqua, *v.* Déboucler; dégrafer; ôter la boucle ou les boucles d'une ceinture ou de courroies.

Dér. de *Blouquo*.

Désbouchina, ado, *adj.* Échevelé; qui a les cheveux épars et en désordre.

Dér. de *Bou, Boucho*, bouc et chèvre, qui servent de terme de comparaison à tout ce qui est sale et en désordre.

Désbounda, *v.* Débonder ou débondonner : ôter la bonde d'une cuve, d'un tonneau. — *Lou tindou s'és désbounda*, la cuve a fait partir sa bonde.

Au fig. *Sé désbounda*, se débonder; lâcher l'écluse à sa colère, à ses secrets chagrins; se dégonfler; exhaler son chagrin par les larmes et la confidence entière de ses infortunes.

Dér. de *Boundoù*.

Désboutouna, *v.* Déboutonner, faire sortir les boutons de leurs boutonnières. — *Sé désboutouna*, au fig. se déboutonner; faire part de ses sentiments, de ses secrets; se livrer avec confiance.

Dér. de *Boutoù*.

Désbraïa, *v.* Oter la culotte à quelqu'un. — *Se désbraïa*, se déculotter, se dévêtir; aller à la selle. *Es tout désbraïa*, il est tout débraillé; salement ou indécemment vêtu; mal ajusté.

Dér. de *Braïo*.

Désbrida, *v.* Débrider; ôter la bride à un cheval, à un animal.

Dér. de *Bridо*.

Désbroussa, *v.* Enlever, extirper les bruyères, qu'on nomme *Broussos*. Dans les châtaigneraies, les arbres souffrent beaucoup de la présence de ces arbustes, qui y croissent en abondance.

Désbura, *v.* Écrémer le lait, en enlever la crème ou le beurre.

Dér. de *Bure*.

Déscabéstra, ado, *adj.* Délicoté; qui a perdu son licou, qui a rompu sa chaîne; au fig. évaporé; violent; sans frein, comme un cheval échappé.

Dér. de *Cabéstre*.

Déscadâoula, *v.* Hausser le loquet; ouvrir une porte à loquet.

Dér. de *Cadâoulo*.

Déscadèna, *v.* Déchaîner; délier la chaîne; rendre la liberté.

Dér. de *Cadéno*.

Déscagnouta, *v.* Décoiffer une femme, une fille; lui enlever sa coiffe. — *Voy. Déscouïfa*.

Dér. de *Cagnoto*.

Déscaï, *s. m.* Déchet, diminution qu'éprouve une marchandise ou une denrée, soit par la manipulation, soit par avarie, soit par la dessiccation.

Déscaïssa, *v.* Éprouver du déchet; diminuer de volume. Opposé de *Caïssa*, qui signifie tailler, multiplier.

Déscalada, *v.* Dépaver, enlever les pavés d'une rue. — Au fig. manger gloutonnement, avec un vorace appétit. — On dit : *Manjo qué déscalado*, ou simplement *déscalado*, en parlant de quelqu'un qui dévore, d'un goinfre.

Dér. de *Calado*.

Déscaladaïre, *s. m.* Dépaveur, qui n'est pas très-français mais qui passa dans la langue politique après les journées de 1830, comme synonyme de révolutionnaire.

Déscambaïa, *v.* Oter les jarretières à quelqu'un. — *Es déscambaïa*, les jarretières lui manquent ou elles sont tombées.

Dér. de *Cambaïè*.

Déscambarloù ou **Déscambarloùs**, *adv.* A califourchon, à cheval sur quelque chose.

Dér. de *Escambarla*.

Déscampa, *v.* Décamper; prendre la fuite; s'en aller précipitamment.

Dér. du lat. *Campus*, champ.

Déscampéto, *s. f.* Ne s'emploie que de la manière suivante : *Prène la déscampéto*, ou *prène dé poudro dé déscampéto*, s'enfuir; prendre la poudre d'escampette; prendre la clé des champs.

Déscandalisa, *v.* Scandaliser; couvrir quelqu'un de honte, le faire rougir.

Dér. du lat. *Scandalum*, scandale.

Déscâou, âousso, *adj.* Déchaux, déchaussé; qui n'a

Digitized by Microsoft®

pas de chaussure; qui a ou marche les pieds nus. — *Marcha déscâou,* aller nu-pieds. *Es tout déscâou,* il n'a pas de quoi acheter des souliers. *Un pè-déscâou,* un va-nu-pieds, un vagabond. *Es fach émb'aquò coumo un chi d'ana déscâou,* il est habitué à cela comme un chien à aller nu-tête.

Dér. de *Câoussa.*

Déscâouquïa, *v.* Dévaliser; mettre quelqu'un à sec, en lui gagnant au jeu tout son argent.

Dér. de *Câouquïo.*

Déscâoussa, *v.* Déchausser; ôter la chaussure. — *Ou faraï bé sans mé déscâoussa,* je le ferai, et sans grande peine. *Li parlaraï be amaï mé déscâoussaraï pas,* je lui parlerai sans mettre des gants, sans prendre de grandes précautions de politesse.

On dit aussi : *Déscâoussa un âoubre,* ôter la terre au pied d'un arbre à une certaine profondeur pour lui enlever les fils ou radicules, et lui donner du fumier plus profondément.

Dér. de *Câousso.*

Déscarêma (Sé), *v.* Manger de la viande après le carême, ou même pendant les jours maigres; rompre l'abstinence ou le jeûne; par ext. faire une chose dont on est privé depuis longtemps.

Dér. de *Carémo.*

Déscarga, *v.* Décharger; ôter un fardeau, enlever une charge; absoudre, acquitter. — *Mé souï fa déscarga,* j'ai obtenu un dégrèvement d'impôt. *Déscarga lou planchè,* vider la place, se retirer.

Déscargo, *s. f.* Décharge, quittance; soulagement; décharge d'armes à feu. — *Bèlo déscargo,* heureuse délivrance, dit-on quand on se débarrasse d'un fâcheux. *Témouèn à déscargo,* témoin à décharge.

Dér. de *Cargo.*

Déscarna, *v.* Décharner; ôter la chair qui est autour des os. — *Un âoubre déscarna,* un arbre que les pluies ont déchaussé et qui montre ses racines. *Un déscarna,* un homme qui n'a que la peau et les os.

Dér. de *Car.*

Déscassana, *v.* Découdre, arracher la ceinture d'une culotte ou d'une jupe.

Dér. de *Cassano.*

Déscastra, *v.* Chasser; détruire; extirper. — *Déscastra lous pésouls, lous ras, las michantos hèrbos,* détruire complétement les poux ou les rats, extirper les mauvaises herbes. *Pode pas mé déscastra d'aquél home,* je ne puis me débarrasser de cet importun.

Dér. du lat. *Castrum.*

Déscata, *v.* Découvrir; ôter la couverture d'un lit; enlever tout ce qui sert de couvert et d'abri. — *Sé déscata,* perdre la couverture de son lit, la faire tomber en s'agitant; se découvrir.

Dér. de *Acata.*

Déscatalana, *adj. m.* Ne s'emploie guère que pour : *Capèl déscatalana,* chapeau rabattu, dont les bords ne sont pas agrafés ou relevés; et cela ne peut s'entendre que des diverses formes de tricornes, comme en portaient tous les hommes des champs, il y a quelques cinquante ans. Cette mode des tricornes retroussés nous venait probablement des Catalans. Autrefois on appelait ces chapeaux : *Capèl catalana,* chapeau à la catalane. Le mot se perdit : on les appela plus tard : *capèl gansa.* L'expression *déscatalana* seule est restée. On désignait aussi sous le nom de *catalanos,* les agrafes qui soutenaient les troussis.

Déscato, *s. f.* Tranchée qu'on ouvre pour mettre à nu un rocher, un lit de carrière.

Dér. de *Déscata.*

Déscavïa, *v.* Enlever les chevilles. — *Déscavïa un iè,* ôter les clés d'un lit.

Dér. de *Cavïo.*

Déscindra, *v.* Décintrer; enlever le cintre ou la charpente qui soutient une voûte nouvellement construite.

Dér. de *Cindre.*

Désclava, *v.* Ouvrir avec la clé; détacher; ouvrir.

Dér. de *Clâou.*

Désclavéla, *v.* Déclouer; arracher les clous; détacher une chose clouée.

Dér. de *Clavéla.*

Déscoucouna, *v.* Déramer les cocons, les détacher de la bruyère, opération qu'on doit faire quatre jours au moins après la montée des derniers vers, et quinze jours au plus depuis que les premiers sont montés. Dans le premier cas, en se pressant trop, on risquerait d'arrêter le travail des retardataires, qui mourraient avant d'être transformés en nymphes et resteraient sous leur forme première qui les a fait nommer *Doumëïsèlos;* dans le second cas, les vers les plus précoces pourraient s'être transformés en papillons, *parpaïouna,* et avoir percé leur cocon, ce qui est une complète avarie pour ce dernier.

Dér. de *Coucoù.*

Déscoucounaïro, *s. f.* Dérameuse de cocons : ce travail est fait ordinairement par des femmes.

Déscoucounaje, *s. m.* Action de déramer les cocons.

Déscoufès, èsso, *adj.* Sans confession. — *Mouri déscoufès,* mourir sans confession. Autrefois cela signifiait : *mourir ab intestat,* c'est-à-dire sans avoir eu le temps de faire des legs pieux, ce qui était considéré comme un péché. Aujourd'hui cette acception est sans portée, et la phrase n'est connue que sous la première acception.

Déscoufla, *v.* Désenfler; dégonfler. — *Sé déscoufla,* se dégonfler, décharger son cœur d'un poids moral qui l'oppresse, soit en s'ouvrant à un ami, à un confident, soit en s'exhalant en pleurs ou en reproches.

Dér. de *Coufla.*

Déscougnéta, *v.* Enlever ou perdre la cheville ou le petit coin de fer qui assujettit un outil à son manche.

Dér. de *Cougnéta.*

Déscouïfa, *v.* Décoiffer; ôter la coiffe d'une femme; déranger sa coiffure. — *Voy. Déscagnouta.*

Digitized by Microsoft®

Dér. de *Coïfo.*

Déscoula, *v.* Décoller; détacher ce qui était fixé avec de la colle.

Dér. de *Coula*, coller.

Déscouléta, *v.* Décolleter; rabattre le col de son habit, de sa chemise. — *Aquélo rôoubo déscouléto trò*, cette robe est trop décolletée, elle découvre trop les épaules ou la poitrine. Au fig. donner de l'air, de la liberté.

Dér. de *Coulé.*

Déscoumanda, *v.* Contremander; retirer une commission ou une commande; décrocher, dénouer un lien quelconque dont l'extrémité est arrêtée. Par ext. on dit : *sé déscoumanda*, de tout objet qui de lui-même se dénoue, se désunit, ou se déplace de la position où il était fixé. Ainsi : *Aquél ro sé déscoumando*, ce rocher perd son équilibre, il se détache.

Sé déscoumanda signifie encore : perdre l'aplomb, la tramontane; ne savoir plus ce qu'on fait.

Dér. de *Coumanda.*

Déscounsoula, ado, *adj.* Inconsolable; affligé; désolé.

Dér. de *Counsoula.*

Déscountugna, *v.* Discontinuer; cesser; suspendre un travail, une entreprise.

Dér. de *Countugna.*

Déscouraja, *v.* Décourager; détourner de faire; abattre le courage; faire perdre l'envie de...

Dér. de *Couraje.*

Déscourda, *v.* Décorder, enlever les cordes d'emballage.

Dér. de *Courda.*

Déscourdéla, *v.* Délacer un corset.

Dér. de *Courdélo.*

Déscourdura, *v.* Découdre; défaire une couture.

Dér. de *Courdura.*

Déscourduraduro, *s. f.* Décousure, qui ne doit pas être confondue avec une déchirure, ni un accroc; mais la rupture du point de couture.

Déscouvèr, *s. m.* Lieu découvert, sans ombrage; lieu exposé au soleil.

Dér. de *Couvèr.*

Déscouvèrto, *s. f.* Vide; perte; manque; fuite. — *Aquél home faï uno bèlo déscouvèrto*, la mort de cet homme laisse un grand vide dans sa famille. *Faïre la déscouvèrto d'un iè*, enlever la courte-pointe d'un lit et faire déborder le drap sur la couverture, ce qui se dit : faire la couverture du lit.

Déscouvrì, *v.* Découvrir; enlever la toiture d'une maison pour la remanier.

Son part. pass. n'est pas *déscouvèr*, mais *déscouvrì*.

Le part. pass. de tous les verbes réguliers en *i* accentué est pareil à l'infinitif : règle générale.

Dér. de *Couvrì.*

Déscrouchéta, *v.* Décrocher; décrocheter; dégrafer; défaire un crochet; détacher une agrafe.

Dér. de *Croucheta.*

Déscrouchouna, *v.* Couper le quignon d'un pain. — Il y a de l'indiscrétion d'enlever ainsi la croûte tout autour de ces grands pains de ménage qu'on appelle *Tourtos*, en ne laissant que la mie du milieu.

Dér. de *Crouchoù.*

Déscrousta ou mieux **Escrousta**. — *V.* c. m.

Déscrusa, *v.* Écruer du fil ou de la toile; leur enlever cet apprêt, cette raideur qu'ils ont contractés dans le filage, ou l'espèce de colle qu'on donne au tissage.

Dér. de *Crus.*

Déscrusado, *s. f.* Décrusement; lavage de viande; bouillon dans lequel la viande n'a cuit qu'à demi, clair et sans suc. — *Lou blà crén la déscrusado*, le blé ne réussit pas bien sur des couches de terre trop fraîchement renouvelée et que l'air atmosphérique n'a pas eu le temps de pénétrer. *Uno descrusado*, une volée de coups de bâton; une perte éprouvée au jeu, ce qui se dit une lessive.

Désdénta, ado, *adj.* Édenté, qui a perdu ses dents, qui n'a plus de dents.

Dér. du lat. *Edentatus*, m. sign.

Désdire, *v.* Dédire; contredire; désavouer; affirmer contre l'assertion d'un autre; démentir. — *Sé désdire*, se rétracter; retirer sa parole.

Dér. de *Dire.*

Désdoubla, *v.* Dédoubler; enlever la doublure.

Dér. de *Doubla.*

Désémbanasta, *v.* Oter les paniers d'un bât, ce qu'on nomme les *Banastos.*

Dér. de *Émbanasta.*

Désémbarassa, *v.* Débarrasser; vider un ustensile quelconque, dont on a besoin, des objets qu'il contient déjà.

Dér. de *Émbarassa.*

Désémbasta, *v.* Oter le bât d'un cheval. — *Sé désémbasta*, terme de jeu, se décharger sur un nouveau joueur de consommations perdues avec un précédent.

Dér. de *Émbasta.*

Désémbouïa, *v.* Débrouiller; démêler les cheveux, des écheveaux mêlés et entortillés; débrouiller une affaire, l'élucider.

Dér. de *Émbouïa.*

Désémbriaïga, *v.* Dégriser, désenivrer.

Dér. de *Émbriaïga.*

Désémpacha, *v.* Débarrasser. — *Voy. Désémbarassa* et *Despacha.*

Dér. de *Émpacha.*

Désémpégoumì, *v.* Laver, nettoyer quelque chose de poisseux; démêler des cheveux collés par la sueur ou par tout autre corps gras.

Dér. de *Émpégoumì.*

Désémpéïta, *v.* Dépêtrer; délivrer, dégager.

Dér. de *Émpéïta.*

Désémpésa, *v.* Désempeser; enlever l'empois du linge en le faisant tremper.

Dér. de *Émpésa.*

Digitized by Microsoft ®

Dèsèmpèsoull, *v.* Délivrer, débarrasser quelqu'un de ses poux; en désinfecter ses habits.

Dér. de *Èmpèsoull.*

Dèsèmpouïsouna, *v.* Guérir quelqu'un du poison; désinfecter; extirper les mauvaises herbes d'un champ, l'en purger.

Dér. de *Èmpouïsouna.*

Dèsèndourmì, *v.* Dégourdir; tirer quelqu'un de sa langueur, de sa torpeur, de l'engourdissement. — *Dèsèndourmì soun pè,* dégourdir son pied.

Dér. de *Èndourmì.*

Dèsènfanga, *v.* Débourber, désembourber; tirer du bourbier, d'un mauvais pas, d'une position fâcheuse et presque désespérée.

Dér. de *Ènfanga.*

Dèsènfiala, *v.* Désenfiler; dépasser le fil d'une aiguille; dépouiller une quenouille du chanvre prêt à filer.

Dér. de *Fiala.*

Dèsènfièïra ou **Dèsènfièïrèja**, *v.* Sortir, retirer le bétail du champ de foire, soit pour livrer celui qui est vendu, soit pour ramener celui qui ne l'est pas. Par ext. se dit de toute marchandise qu'on emballe pour quitter la foire.

Dér. de *Ènfièïra.*

Dèsènfounça, *v.* Défoncer; enlever le fond d'une futaille.

Dér. de *Founça.*

Dèsènfourna, *v.* Défourner; sortir du four le pain ou autres objets mis à cuire.

Dér. de *Ènfourna.*

Dèsèngaja, *v.* Dégager; retirer un objet mis en gage; donner la liberté, l'espace nécessaire à un objet gêné dans ses mouvements, trop resserré, pris et retenu à la gêne; rompre l'engagement d'un soldat.

Dér. de *Èngaja.*

Dèsèngavacha, *v.* Dégager le gosier de ce qui l'obstrue; faire passer la suffocation provenant d'un corps quelconque qui a pénétré dans la trachée-artère, ou qui a picoté la luette; dégager une clé de la serrure où elle ne tourne pas; au fig. dégager, tirer d'embarras.

Dér. de *Èngavacha.*

Dèsèngourja, *v.* Dégorger un conduit ou une bonde engorgée.

Dér. de *Èngourja.*

Dèsèngrana, *v.* Écosser des pois et toute sorte de légumes à cosse : par ext. délivrer des poux, de la vermine.

Dér. de *Gran.*

Dèsèngrava, *v.* Enlever le gravier que les eaux ont entraîné sur un champ.

Dér. de *Èngrava.*

Dèsèngruna ou **Èngruna**, *v.* Égrainer, égrapper des raisins.

Dér. de *Grun.*

Dèsènïassa, *v.* Désaccoupler du linge qu'on met en liasse pour le passer à la lessive.

Dér. de *Èniassa.*

Dèsènjassa, *v.* Déliter les vers à soie; leur enlever la vieille litière qui, en se mêlant à leurs excréments, fermente et peut leur causer de graves maladies. On doit renouveler cette opération aussi souvent que possible; mais elle est toujours indispensable au moment où les vers entrent dans une de leurs mues, parce qu'alors ils restent cachés dans la litière pendant le travail de ce dépouillement, et si elle était échauffée par la fermentation, elle augmenterait leur malaise, qui est une sorte de fièvre, et leur constitution en serait très-sensiblement altérée.

Dér. de *Jas.*

Dèsènjassaje, *s. m.* Délitage; opération de déliter les vers à soie.

Dèsèntèra, *v.* Déterrer; exhumer. — *Sèmblo un dèsèntèra,* il a la figure livide et terreuse comme celle d'un déterré.

Dér. de *Èntèra.*

Dèsèntourtivïa, *v.* Détortiller; détordre une corde, un cordon.

Dér. de *Èntourtivïa.*

Dèsèr, *s. m.* Désert; solitude; lieu inhabité. — *Ana âou dèsèr,* aller au prêche, aux assemblées religieuses protestantes qui se tenaient autrefois dans les champs et dans les lieux les plus déserts et les moins fréquentés, à cause de la persécution.

Dér. du lat. *Deserere,* abandonner.

Dèsèr, èrto, *adj.* Désert; inhabité, solitaire. Au fig. qui est aux abois, qui ne sait plus où donner de la tête; abandonné.

Dèsèspéra, *v.* Désespérer; perdre l'espérance; cesser d'espérer.

Dér. de *Èspéra.*

Dèsèspèssèsì, *v.* Allonger un liquide trop épais; éclaircir des plantes trop serrées.

Dér. de *Espèssèsì.*

Dèsèspouèr, *s. m.* Désespoir; perte de toute espérance.

Dér. de *Èspouèr.*

Dèsèstaja, *v.* Démonter les tables des vers à soie qui sont disposées en étages les unes sur les autres.

Dér. de *Èstaja.*

Dèsfa, acho, *adj.* et *part. pass.* de *Dèsfaïre.* Défait : le contraire de fait; démis, disloqué, luxé.

Dèsfaïre, *v.* Défaire; détruire ce qui est fait. — *Dèsfaïre lou fiò,* déranger le feu; l'éteindre en défaisant les bûches. *Dèsfaïre las oulivos,* pressurer les olives, faire de l'huile : pour ce dernier objet, on dit simplement : *dèsfaïre,* tout court.

Dèsfaïre dè favos, dè pèses, etc., écosser des fèves, des pois, etc. *Dèsfaïre lous coucoùs,* déramer les cocons. Il en est pour les cocons comme pour les olives : quand on dit : *dèsfaïre,* tout court, cela veut dire, suivant la saison ou suivant les précédents de la phrase, tantôt déramer les cocons, tantôt presser les olives; cependant *dèsfaïre* est plus technique pour ce dernier objet qui n'en a pas d'autre.

Digitized by Microsoft®

Désfaïre soun bras, se disloquer, se luxer le bras. *Sa pas ni faïre, ni désfaïre,* il ne sait ni lier, ni délier; il est toujours indécis.

Dér. de *Faïre.*

Désfaséïre, séïro, *s. m.* et *f.* Dérameur des cocons; presseur des olives.

Désfata, *v.* — *Voy. Ésfata.*

Désfato, *s. f.* Défrichement partiel; champ nouvellement défriché.

Dér. de *Désfaïre.*

Désfèci, *s. m.* Ennui; chagrin concentré; dégoût; mal au cœur. — *L'amouroùs désfèci,* l'amoureuse langueur, défaillance amoureuse. *Aquò faï vèni lou désfèci,* c'est horriblement dégoûtant. *Lou désfèci m'arapo,* le découragement me prend; l'ennui m'assomme; le mal au cœur me gagne. *Mé fasès vèni lou désfèci,* vous me donnez le cauchemar.

Dér. du lat. *Deficere.*

Désfendre, *v.* Défendre; prohiber; interdire.

Désfènso, *s. f.* Défense, prohibition. — *Mètre soun bè èn désfènso,* défendre aux voisins le pacage dans ses propriétés; renoncer à la compascuité : ce qui s'indique en marquant avec du lait de chaux des pierres ou des troncs d'arbres qui servent de bornes au champ mis en défense.

Dér. du lat. *Defendere, defensus.*

Désfèra, *v.* Déferrer, ôter les fers; détacher un fer de cheval, ou la ferrure d'une fermeture quelconque, d'une charrette, etc. — *Moun chival sé désfèro,* mon cheval est déferré.

Dér. de *Fère,* fer.

Désfèto, *s. f.* Rixe qui a de nombreux acteurs; bagarre tumultueuse. — *Aquò's uno désfèto,* ce fut une fameuse mêlée.

Ce mot vient du fr. *défaite,* dont l'acception est détournée.

Désfiéïa, *v.* Effeuiller; enlever les feuilles à un arbre, à une plante : cela se dit de presque tous les arbres, excepté du mûrier. On l'emploie surtout pour la vigne qu'on effeuille quand le raisin commence à mûrir, dans le but de hâter et d'augmenter sa parfaite maturité.

Dér. de *Fiéïo.*

Désfigura, *v.* Défigurer quelqu'un; lui meurtrir le visage; le rendre méconnaissable.

Dér. de *Figuro.*

Désfisa (Sé), *v.* Terme de jeu d'enfants : suspendre une partie; se mettre un instant hors la loi du jeu; espèce d'armistice pendant lequel les adversaires ne peuvent rien entreprendre contre vous.

Dér. de *Fisa,* parce que par l'acte que désigne ce verbe, on rend sa foi et l'on rompt la sienne relativement aux conditions du jeu. Le joueur qui veut faire ainsi dit : *M'én désfise;* c'est à peu près comme le *j'adoube* aux jeux de trictrac ou des échecs.

Désfounça, *v.* — *Voy. Désènfounça.*

Désfourtuno, *s. f.* Malheur; accident malheureux; infortune. — *Diou nous garde dè désfourtuno,* Dieu nous préserve de malheur. *Dè pòou dè désfourtuno,* crainte d'accident.

Dér. du lat. *Fortuna.*

Désfrisa, *v.* Défriser, défaire la frisure. Au fig. contrarier, dépiter; désenchanter; désappointer. — *Aquò mè désfriso,* cela me défrise, me contrarie, change ma joie en tristesse. La frisure étant un signe de fête, de gala, la perdre, l'abattre est un signe de deuil et de désappointement.

Dér. de *Frisa.*

Désgâouchi, *v.* Dégauchir; dresser à la hache un bloc ou une pièce de bois, c'est à dire lui enlever tout ce qui est irrégulier et gauche. — On dit par ext. triviale et badine d'un appétit solide : *désgâouchìs pas mâou un moucèl,* comme dans le même style, en fr. on dit : il ne décrotte pas mal.

Dér. de *Gâouche.*

Désgâoula, *v.* Détruire, effacer le jable d'un tonneau, c'est à dire la mortaise des douves dans laquelle se jointe la pièce de fond.

Dér. de *Gâoule.*

Désgarni, *v.* Dégarnir; détaler; ôter ce qui garnit.

Dér. de *Garni.*

Désgouïado, *s. f.* Péj. *Désgouïadasso.* Commère débraillée et libre dans ses paroles et ses gestes. — *Voy. Dégouïado.*

Désgoûs, *s. m.* Dégoût; manque d'appétit; aversion, répugnance pour un aliment. — *Lou désgoûs m'arapo,* je commence à éprouver du dégoût; tout ce que je mange me paraît insipide ou amer.

Dér. de *Gous.*

Désgousta, *v.* Dégoûter; inspirer du dégoût. Au fig. détourner d'un projet, dégoûter de ce qu'on a.

Désgroussa, *v.* Dégrossir; ébaucher un ouvrage.

Dér. de *Gros.*

Déshabïa, *v.* Déshabiller; ôter à quelqu'un ses habits. — *Déshabïa Pière pér habïa Jan,* déshabiller Pierre pour habiller Jean, dépouiller l'un pour vêtir l'autre.

Dér. de *Habïa.*

Déshabïè, *s. m.* Déshabillé, sorte de spencer de femme d'une étoffe différente de la jupe, connu aujourd'hui sous différentes dénominations que la mode a multipliées, mais désignant toujours un négligé du matin, comme le mot le dit assez.

Désïa, ado, *adj.* Déjoint. — Se dit d'un vaisseau formé de douves, lorsque la sécheresse les déjoint. — *Voy. Adéli.*

Dér. de *Ia* ou *Ïa,* lier.

Désjala, *v.* Dégeler : activ. fondre la glace, la neige; neutre, cesser d'être gelé. — *Désjalo,* le dégel est arrivé.

Dér. de *Jala.*

Désjaladoù, *s. m.* Ne s'emploie que dans le sens et sous la forme de *un bon désjaladoù,* pour dire un bon et grand feu.

Désjougne, *v.* Dételer les bêtes de labour. — *As désjoun*

Digitized by Microsoft®

tro lèou, tu as dételé trop tôt; tu as fait ton attelée, ta séance de labour trop courte.

Dér. de *Jougne.*

Dèsjoun, cho, *part. pass.* de *Dèsjougne.* Dételé.

Dèslassa, *v.* Délasser; ôter la lassitude; reposer d'une fatigue; récréer.

Dér. de *Lassa.*

Dèslïa, *v.* Délier; défaire ce qui lie; détacher un nœud, un lien. Au fig. absoudre, dégager d'une parole donnée.

Dér. de *Lïa.*

Dèsmaïra, *v.* Enlever d'auprès de sa mère. — *Dèsmaïra dê pasturo,* éparpiller sur le pré du fourrage qui s'est aggloméré en séchant, ou par la pluie qui a collé les tiges les unes aux autres. *Dèsmaïra dê trufos,* couper la plante des pommes de terre pour les faire mûrir plus vite.

Dèsmaïra, ado, *part. pass.* Dépaysé; triste et inquiet de ne plus retrouver ses habitudes, qui sont aussi chères qu'une mère.

Dér. de *Maïre.*

Dèsmaïssa, ado, *adj.* Qui a la mâchoire cassée; par ext. édenté.

Dér. de *Maïsso.*

Dèsmama, *v.* Terme de magnanerie.

Après que la plus grande partie des vers à soie sont montés à la bruyère, il ne reste sur les tables que les plus paresseux ou les derniers venus et les invalides. Trois jours après que la bruyère a été donnée, on enlève tous ces vers : on sépare les valides des invalides et l'on réunit les premiers sur une ou plusieurs tables réservées à cet effet. On trouve un avantage à cette opération. D'abord les vers ainsi isolés de leurs confrères maladifs, éloignés de cette litière infecte qu'on ne peut plus renouveler une fois qu'on a ramé, se portent mieux et achèvent leur œuvre avec plus de chances de santé. Ensuite, il faut une moins grande quantité de feuille, et moins de perte de temps, pour leur donner à manger, que lorsqu'ils sont épars sur toutes les tables. Si d'ailleurs on attendait que ces retardataires montassent sur la bruyère où déjà leurs confrères plus hâtifs ont commencé leurs cocons, ceux-ci seraient achevés bien avant les lents et courraient risque de *parpaïouna* avant que l'on pût déramer, ou les autres ne seraient que des *douméisèlos,* si on hâtait le déramage — *Voy. Douméisèlos* et *Parpaïouna.*

C'est cette opération qu'on appelle *Dèsmama.*

Dér. de *Mamo,* mère.

Dèsmamaduros, *s. f. plur.* La portion des vers à soie retardataires qu'on a séquestrés par l'opération ci-dessus décrite; les cocons produits par ces vers et qu'on dérame ordinairement plus tard que les autres.

Dèsmancha, *v.* Démancher; ôter le manche à un outil ou à un instrument; détraquer; déranger. — *Ma pïolo s'ès dèsmanchado,* le manche de ma cognée s'est détaché; ma cognée s'est démanchée. *Aquèlo partido s'ès dèsmanchado,* cette partie de plaisir a manqué : elle s'est démanchée, dit-on familièrement en fr.

Dér. de *Manche.*

Dèsmantïa, *v.* Démantibuler, en parlant d'un meuble ou d'une pièce d'assemblage; détraquer.

Dér. du lat. *Mandibulum,* mâchoire.

Dèsmahouna, *v.* Décarreler; enlever le carrelage d'un appartement.

Dér. de *Mahoù* ou *Maoù.*

Dèsmarida, *v.* Démarier; déclarer un mariage nul; séparer judiciairement. — *Sé dèsmarida,* divorcer.

Dèsmaridaïre, *s. m.* C'est un être de raison, un personnage hypothétique; un dicton est resté sur lui : *Sé lou dèsmaridaïre passavo, dourïè fosso pratiquos,* si le démarieur passait par ici..., il aurait de nombreux chalands. La phrase ne dit pas la proportion entre les hommes et les femmes qui en seraient le plus satisfaits.

Dèsmémouria, *v.* Faire perdre la mémoire; rendre fou.

Dér. de *Mémouèro,* qu'on disait autrefois *mémorio.*

Dèsméscoula, *v.* Casser, enlever la hoche d'un fuseau.

Dér. de *Méscoulo.*

Dèsmounta, *v.* Démonter; désassembler; démonter une charrue, une horloge, un meuble, etc. Au fig. calmer, apaiser; troubler, déconcerter. — *S'ès mounta qué sé dèsmonte,* s'il est en colère, s'il a la tête montée, qu'il se calme de lui-même. *Aquò mé dèsmonto,* cela me met hors de moi.

Dér. de *Mounta.*

Dèsmoura, *v.* Couper la figure; casser le museau, le nez, le groin d'un porc; égueuler un broc, une cruche.

Dér. de *Moure.*

Dèsnasa, *v.* Couper le nez à quelqu'un. — *Sé dèsnasa,* se casser le nez en tombant ou en se heurtant contre un corps dur.

Dér. de *Nas.*

Dèsnougaïa, *v.* Ecaler des noix. Par ext. disloquer, luxer, désarticuler. — *Sé dèsnougaïa lou bras, lou pougné, la cavïo,* etc., se déboiter, se disloquer le bras, le poignet, la cheville, etc.

Dér. de *Nougaïo.*

Dèsnousa, *v.* Dénouer, défaire un nœud.

Dér. de *Noùs.*

Dèsoungla (Sé), *v.* S'arracher les ongles, soit en serrant fortement un corps dur, soit en forçant ou en les rongeant. Au fig. travailler avec ardeur.

Dér. de *Ounglo.*

Dèsoula (Sé), *v.* Se désoler, être pris d'une affliction extrême.

Dér. du lat. *Desolare,* m. sign.

Dèsoussa, *v.* Désosser; décharner.

Dér. de *Os, osses.*

Dèspacha, *v.* Débarrasser; dégager de ses entraves *(Voy. Dèsempacha, Dèsèmbarassa).* — *Sé dèspacha,* se dépêcher; se hâter; se débarrasser de ce qui entrave *(Voy. S'èntancha).*

Digitized by Microsoft®

Dér. de la bass. lat. *Depedicare,* corrup. de *Expedire,* m. sign.

Déspaïa, *v.* Enlever la paille ou le jonc qui forme le siége d'une chaise.

Dér. de *Païo.*

Déspampa, Déspampana ou **Éspampa, Éspampana,** *v.* Epamprer la vigne, ébourgeonner les pousses sauvageonnes d'un jeune plant nouvellement greffé. — On le dit surtout pour la vigne et le mûrier. — *Voy. Pampa.*

Dér. du lat. *Pampinus,* pampre, bourgeon.

Déspampanaduro, *s. f.* Pampres ou bourgeons détachés de la tige.

Déspampanaïre, *s. m.* Epampreur, ébourgeonneur.

Déspantouïa, *v.* Démaillotter; dépouiller; débrailler.— *Sé despantouïa,* se débrailler, se mettre à l'aise dans ses vêtements; quitter des habits qui gênent ou les lâcher.

Dér. peut-être du lat. *Spoliare,* dépouiller, ou du grec Παντός, tout, avec la particule privative. Cependant la première racine paraît plus naturelle. *Déspantouïa* n'est qu'une sorte d'augmentatif de *Déspouïa,* qui vient évidemment de *Spoliare.* N'y aurait-il pas aussi quelque rapprochement à faire avec *Pannus,* étoffe, combiné avec la particule abstractive et l'action du verbe? Il est assez difficile de se prononcer sur ce mot d'ailleurs pittoresque.

Déspâoupa (Sé), *v.* Se démettre, se disloquer, se luxer un membre.

Dér. du lat. *Palpa,* le plat de la main. Ce verbe ne s'appliquait sans doute qu'à la luxation de la main ou du poignet; il a étendu son acception à toutes les articulations.

Déspâoupèrla, *v.* Arracher les cils des paupières : au fig. éblouir au point de faire perdre la vue; brûler les yeux, arracher les yeux. — *Faï un sourél qué déspâoupèrlo,* le soleil est si fort qu'il brûle les paupières. *Plouro qué sé déspâoupèrlo,* il pleure à chaudes larmes, à en perdre les yeux.

Dér. de *Pâoupèrlo.*

Déspar (A), *adv.* A part; de côté; séparément. — *Métre à déspar,* mettre de côté, en réserve.

A déspar d'aquò, à l'exception de cela. *Déspar aquò,* outre cela.

Dér. du lat. *Dipartire,* diviser, partager.

Déspârâoula, *v.* Couper la parole à quelqu'un, le rendre muet, le réduire au silence, l'interdire. — *Sé déspârâoula,* perdre haleine à force de parler; s'enrouer à babiller; par ext. se hâter, se presser. *Aquél toupì boul qué sé déspârâoulo,* ce pot bout à grosses ondes.

Déspârâoula pris adjectivement signifie : prodigieux, qui passe ce qu'on en peut dire. C'est le mot lat. *ineffabilis,* ou *infandum.*

Dér. de *Parâoula.*

Désparla, *v.* Déraisonner; parler hors de propos; extravaguer.

Dér. de *Parla.*

Déspassa, *v.* Défiler; dépasser une aiguille enfilée, une aiguille à tricoter.

Dér. de *Passa.*

Déspéça, *v.* Découper; dépecer une volaille, un quartier de viande. On se sert de *Espéça (Voy.* c. m.) pour dire : dépecer, détailler du bois.

Dér. de *Péço.*

Déspécouïa, *v.* Casser, rompre les barreaux d'une chaise, les pieds d'un siége ou d'un meuble.

Dér. de *Pécoul.*

Déspéïtrina (Sé), *v.* Se découvrir la poitrine; se débrailler.

Déspéïtrina pris adjectivement, débraillé, qui a la gorge et la poitrine découvertes.

Déspén, *s. m.* Dépense; coût; frais. — *Lous magnas portou bièn, mais fan foço déspén,* les vers à soie sont un bon produit, mais ils exigent beaucoup de frais.

Dér. du lat. *Dispendium,* m. sign.

Déspénja, *v.* Décrocher ce qui est pendu ou suspendu. — *Sémblo un déspénja,* il a une figure patibulaire.

Dér. de *Pénja.*

Déspénsa, *v.* Dépenser; employer son argent à..., en général, mal à propos.

Dér. du lat. *Dispendere,* m. sign.

Déspénsiè, sièïro, *adj.* Dépensier; prodigue; qui entraîne de la dépense. — *Lous boulés soun pas chèrs, mais soun bièn déspénsiès,* les champignon ne sont pas chers, mais ils le deviennent par l'assaisonnement qu'ils exigent.

Déspénso, *s. f.* Dépense, ce que l'on débourse; l'opposé de la recette; argent dépensé; dépense, lieu où l'on serre les provisions de table; garde-manger. — *La déspenso* est pour la cuisine du petit bourgeois et du paysan, ce qu'est l'office ou la salle à manger d'une grande maison, c'est-à-dire un appartement de décharge pour certaines provisions de table. *Aquél oustâou faï fosso déspénso,* cette maison fait beaucoup de dépense.

Déspésqua (Sé), *v.* Se dépêtrer d'un bourbier, d'une mare; au fig. se débarrasser d'un fâcheux; se tirer d'une affaire mauvaise ou difficile.

Dér. de *Pésqua,* mettre le pied à l'eau.

Déspéstïa, *v.* Dépouiller ses habits un à un; au fig. *Sé déspéstïa,* sortir d'embarras, se désenchevêtrer, se dépêtrer.

Dér. de *Espés,* se tirer de quelque chose d'épais.

Déspichoûs, chouso, *adj.* Quinteux; tatillon; boudeur; dédaigneux; qui se fâche de rien; qui a trop de susceptibilité; difficile pour son manger comme le rat d'Horace.

Dér. du lat. *Despicere,* mépriser, dédaigner.

Déspièï, *adv.* — *Voy. Démpièï* et *Désempièï.*

Désplaïre, *v.* Déplaire, mécontenter; être désagréable, le devenir.

Le v. fr. n'a qu'un régime indirect : il a déplu au public; le lang. a son régime direct : *foû pas désplaïre toun pèro,* il ne faut pas mécontenter ton père.

Dér. de *Plaïre.*

Digitized by Microsoft ®

Désplanta, *v.* Déplanter; transplanter un arbre, un arbuste; repiquer une plante.

Dér. de *Planta*.

Dèspléga, *v.* Déployer; étaler sa marchandise; déplier, étendre ce qui était plié; décoiffer, enlever la coiffure d'une femme, car celle d'un homme n'est jamais serrée et ployée autour de la tète.

Sé dèspléga, quitter sa coiffe pour se recoiffer, ou quitter son bonnet de jour pour celui de nuit.

Dér. de *Pléga*.

Désplissa, *v.* Déplisser; défaire les plis; chiffonner.

Dér. de *Plissa*.

Despluga, *v.* Oter le bandeau qui couvre les yeux; enlever les lunettes des chevaux qui foulent le grain (*Voy. Plugos*). — *Despluga sous èls*, ouvrir les yeux.

Dér. de *Pluga*.

Déspoïo, *s. f.* Dépouille, défroque; vêtements que l'on quitte; mobilier; bien qui compose une succession.

Dér. du lat. *Spolia*, dépouilles.

Déspougne (Sé), *v.* Cesser de pondre : ce qui arrive aux poules dans les grands froids et dans leur temps de mue.

Dér. de *Pougne*.

Déspouïa, *v.* Dépouiller; déshabiller; exproprier. — *S'ès déspouïa dé tout*, il a fait cession générale de ses biens à ses créanciers; ou bien il en a fait donation à ses enfants par un partage anticipé. *Aquéles fousèls sé déspouïou qu'és un plésì*, ces cocons se dépouillent, se dévident que c'est un charme. — On dit des cocons qu'ils se dépouillent, lorsqu'ils dévident toute leur soie et qu'ils laissent bien à nu la chrysalide, sans cette pellicule souvent trop déliée pour être filée et qui produit ce qu'on appelle l'*Éstras*.—*V.* c. m.

Dér. du lat. *Spoliare*.

Déspouncha, *v.* Épointer; émousser la pointe, la casser.

Dér. de *Apouncha*.

Despoutência, mieux **Espoutência**, *v.* —*Voy.* c. m.

Désprouvèsì (Sé), *v.* Se dessaisir, se dégarnir; vendre ses hardes ou son linge, les donner ou ne pas les renouveler quand ils sont usés; se laisser au dépourvu.

Dér. de *Prouvèsì*.

Dès qué, *conj.* Puisque; du moment que. — *Dès qué aquò és coumo aquò*, du moment qu'il en est ainsi. *Dèsqué ou voulès pas, sé fara pas*, puisque vous ne le voulez pas, ça n'aura pas lieu.

Dèsqué, *s. m.* dim. Corbillon; petite corbeille d'ouvrage en osier.

Dim. de *Dèsquo*.

Dèsquïa, *v.* Abattre des quilles au jeu de ce nom. Au fig. abattre ce qui est perché ou droit; tuer. — *Dèsquïa un doussèl, un home*, abattre un oiseau, un homme, d'un coup de fusil ou d'un coup de pierre.

Dér. de *Quïo*.

Dèsquo, *s. f.* dim. *Dèsquéto*. Grande corbeille en osier dont on se sert pour porter du linge à blanchir à la rivière, ou des fruits et des denrées.

Dér. du lat. *Discus*, disque, plat.

Dèsquoua, *v.* Couper la queue à un animal; casser la queue ou anse d'un ustensile.

Dér. de *Quò*, queue.

Dèsrénqua, *v.* Éreinter; casser les reins. — *Es dèsrénqua*, il a l'épine dorsale déboîtée.

Dér. de *Réns*.

Dèsribla, *v.* Dériver; casser ou redresser la rivure d'un clou, d'une pointe.

Dér. de *Ribla*.

Dèsrouvïa, *v.* Dérouiller; enlever, effacer la rouille; nettoyer, polir un instrument en fer.

Dér. de *Rouvïa*.

Dèssabranla ou **Sabranla**, *v.* Ébranler en secouant fortement.

Ce mot est une corruption; il devrait être en effet : *Dessoubranda*, secouer par dessous, car sa racine est *sous, sou*, et *branda*.

Dèssala, *v.* Dessaler; ôter le sel; faire tremper un mets salé pour lui faire perdre le sel.

Dér. de *Sala*.

Dèssapartì, *v.* Spécialement séparer des combattants, soit qu'ils se battent à des armes honorables, soit à coups de poings, soit en se prenant aux cheveux.

Dér. du lat. *Dispartiri*, diviser.

Dèssèla, *v.* Enlever la selle d'un cheval.

Dér. de *Sèlo*.

Dèssèr ou **Dissèr**, *s. m.* Dessert; fruits servis sur la table après les viandes; moment de les servir. Le prvb. dit : *Entre Pasquo et Pantécousto, lou dèssèr és uno crousto*; entre ces deux fêtes la saison des fruits n'est pas encore arrivée, il n'y a qu'à grignoter une croûte de pain pour dessert.

Dèssoustéra, *v.* Déterrer; creuser sous terre; creuser sous un arbre, sous un mur pour le renverser. Au fig. réveiller des querelles, des difficultés depuis longtemps éteintes ou enfouies. — *Déqué vaï dèssoustéra?* Pourquoi aller réveiller, faire revivre des questions irritantes, des propos oubliés?

Formé de *Dèssouto*, sous, et de *Tèro*, terre.

Dèssouto, *adv., prép.* et *s. m.* Sous; dessous; au dessous; le dessous. — *Quàou aguè lou dèssouto?* Qui eut le dessous? *Lou dèssouto d'un àoubre*, le dessous d'un arbre.

La différence entre *Dèssouto* et *Souto*, c'est que ce dernier est toujours préposition simple et ne marche pas sans régime. *Dèssouto* est tantôt préposition, tantôt adverbe, tantôt substantif. *Soulo* ne figure jamais à la fin d'un membre de phrase, parce qu'il est toujours suivi d'un régime; *Dèssouto* s'y rencontre souvent adverbialement ou substantivement. — *Voy. Souto*.

Dér. du lat. *De* et *Sub*, de dessous.

Dèssubre, ou **Dèssus** *adv., prép.* et *s. m.* Sur; dessus; par dessus; le dessus. — *Voy. Sus*.

Dans les hautes Cévennes on dit : *Dèssoubre*.

Digitized by Microsoft®

Dér. du lat. *De super,* m. sign.

Déssus, *adv., prép.* et *s. m.* Le même que le précédent.

Dé-sus-én-sus, *adv.* En effleurant la surface, le dessus; en écrémant; en ôtant la superficie seulement.

Déstanqua, *v.* Débâcher une porte; enlever la barre à coulisse qui la ferme intérieurement.

Dér. de *Tanquo.*

Déstapa, *v.* Déboucher; débonder; découvrir un vaisseau fermé par en haut, par un bouchon.

Dér. de *Tapa.*

Déstaqua, *v.* Détacher; délier; enlever les liens.

Dér. de *Éstaqua.*

Déstégne, *v.* Déteindre.—Se dit d'une mauvaise teinture qui s'efface en lavant, ou qui déteint sur le linge ou le corps.

Dér. de *Tégne.*

Déstégnigu, udo, *part. pass.* de *Déstégne.* Qui a déteint.

Déstérmina, *v.* Exterminer, détruire; faire périr entièrement. — *Sé déstérmina,* se déchirer, se blesser grièvement en tombant ou en se battant. *Es tout déstérmina,* il est tout meurtri.

Un déstérmina, un déstérminadas, un évaporé; un homme violent, emporté, que rien n'arrête.

Dér. du lat. *Exterminare,* bannir, exiler; défigurer.

Déstésta, *v.* Ôter; couper la tête à un arbre, le couronner. — *Voy. Éscabassa.*

Dér. de *Tèsto.*

Déstéta, *v.* Sevrer un enfant, l'éloigner de sa nourrice. — On dit d'un gros mangeur : *Pouran lou déstéta quan vouran, qué manjo tout soul,* on peut le sevrer, il se nourrit suffisamment.

Dér. de *Tété.*

Déstétadoú, douno, *adj.* Qui est en âge d'être sevré; qui peut se passer de sa nourrice.

Déstimbourla, *v.* Détraquer le cerveau; troubler l'esprit. — *Un déstimbourla,* un écervelé, une tête éventée; un cerveau timbré.

Dér. de *Timbourle.*

Déstosse, *v.* Détordre; dégarotter une corde d'emballage.

Dér. de *Tosse.*

Déstourba, *v.* Interrompre quelqu'un dans son occupation; distraire l'attention; détourner d'un projet.— *Déstourbo té d'aquò,* éloigne ces idées de ta tête. *S'és déstourba d'aquélo fio,* il a cessé ses relations avec cette fille, il s'est distrait de cette inclination.

Dér. du lat. *Deturbare,* chasser, renvoyer.

Déstourbe, *s. m.* Interruption; contre-temps; empêchement; obstacle; incident; embarras; sujet de distraction; dérangement. — *Manquo pas déstourbe,* ce ne sont pas les contre-temps qui manquent. *Sans déstourbe y-anaraï déman,* sans empêchement j'irai demain. *Sans déstourbe véndra dé cént ans,* s'il ne lui arrive quelque fâcheux accident il vivra jusqu'à cent ans.

Déstraïre, *v.* Distraire; détourner, dans le même sens que *Déstourba.* — *Sés déstra d'aquélo fio,* il a oublié sa maîtresse.

Dér. du lat. *Distrahere,* arracher, faire sortir, distraire.

Déstrantaïa, *v.* Détraquer, démantibuler.— Se dit particulièrement d'un ouvrage mécanique, comme une horloge, une serrure, etc.

Dér. de *Trantaïa* Cette fois le composé n'est pas le contraire du simple, malgré la particule *dés. Trantaïa* veut dire branler, vaciller. Il est l'effet, et *Déstrantaïa* la cause. La partic. *dés* est explétive ou plutôt coactive, *Déstrantaïa* étant proprement *faïre trantaïa.*

Déstrâou, *s. f.* Grande hache de charpentier.

Il semble que cette acception est toute contraire à son étymologie, qui annonce une hache qu'on manie de la main droite, c'est-à-dire d'une seule main, tandis que la hache de charpentier exige l'emploi des deux mains. Mais *la déstrâou* a été autrefois la hache d'armes, la fameuse besaiguë des Sicambres, qu'on ne maniait que d'une main, puisque c'était une arme de cavalier, quoiqu'elle fût forte et très-lourde.

On serait presque tenté de voir dans ce mot *Déstrâou* la racine du fr. *Destrier,* cheval de bataille des anciens guerriers, en opposition au palefroi, qui était la monture des dames et des voyageurs paisibles. Certains glossateurs, et Vossius entre autres, veulent bien le dériver de *Dexterities,* adresse, dextérité; mais cette analogie est bien flasque pour une époque où l'on ne donnait guère pour racine à des objets frappants et usuels, de simples qualités morales et peu déterminées. Il n'y a pas moyen non plus d'attribuer cette origine à la main droite, *dextera;* car à coup sûr on ne manœuvrait pas un destrier de la main droite, qui était indispensable pour combattre, et nous ne sachons pas que les Francs et les Sicambres fussent gauchers. Il ne serait donc pas impossible que *Destrier* signifiât le cheval qui porte la hache d'armes, *la déstrâou.* Il ne faut pas que le français s'effarouche de cette prétention; il avait peut-être lui aussi un terme analogue pour désigner cette arme, et ce terme peut s'être oblitéré.

On sentira que ceci n'est point une assertion, mais une simple induction que nous a fait tirer le rapport de l'arme au cheval, et le manque d'origine positive du mot *destrier,* qui, au fond, ne nous regarde pas. Cependant, pour être juste avec tout le monde, nous conviendrons qu'à Nimes, par exemple, *Déstrâou* est le terme générique de la hache de quelle espèce qu'elle soit; car, dans son dialecte, le mot *Piolo* n'existe pas. A Alais, bien des personnes attribuent ce nom à la hache du menuisier, *Piolo dé man.* Peut-être est-ce la solution de Sauvages qui a entraîné cet usage. Toutes les opinions sont libres. Nous livrons la nôtre à la discussion individuelle, en faisant toutefois remarquer qu'il serait singulier que la hache d'armes et la hache de charpentier n'aient pas reçu un technique spécial. Aujourd'hui la hache de charpentier est celle qui se rapproche le plus

Digitized by Microsoft®

de la hache d'armes, soit par son poids, soit par la longueur de son manche. C'est cette particularité d'étymologie qui a induit en erreur Sauvages, qui a cru n'y voir qu'un de ces outils de menuisier qu'on manie de la main droite; *la Déstrâou* est proprement cette énorme hache de scieurs de long dont le fer pèse jusqu'à sept ou huit kilogrammes. — *Voy. Piolo dé man.*

De tout quoi, pour conclure, il parait évident que *Déstrâou* dérive du lat. *Dextera,* main droite.

Déstraqua, *v.* Détraquer, déranger un mécanisme quelconque; au fig. déranger la santé.

Ce mot parait formé de la particule disjonctive *des* et du vieux mot *Trach,* qui n'est plus usité, mais qui signifiait trait, jet, distance. C'est de *Trach* qu'on a fait *Tracan, tracané. Déstraqua,* d'après cette origine, signifierait proprement : tirer de la voie, faire cesser son allure, sortir de l'ornière, de la piste ordinaire.

Déstrassouna, *v.* Réveiller en sursaut, réveiller avant le temps; interrompre le sommeil. — On dit d'un enfant *ès déstrassouna,* quand il ne peut reprendre son sommeil à l'heure accoutumée. *Estre déstrassouna,* être mal réveillé, être dans un état de somnolence qui n'est ni la veille ni le sommeil, comme quelqu'un qu'on a réveillé trop subitement ou qui a mal dormi la nuit.

Dér. du lat. *Extra somnum,* hors du sommeil.

Dèstre, *s. m.* Dextre, terme d'arpentage : mesure de longueur de 2^{m}50^{c} linéaires. Le *Dèstre* carré de Montpellier répond à 20^{m} carrés. Cette unité de surface n'était guère employée que pour mesurer le plat sol des maisons, cours et jardins, et tout ce qui exigeait une minutieuse exactitude, comme l'espèce de décamètre dont se servent les architectes et qui se nomme roulette.

Ce mot vient certainement du lat. *Decem,* comme les pierres miliaires des routes romaines et certaines bornes d'héritages qui étaient marquées d'un dix romain, X. C'était probablement la décuplation d'une unité de mesure que nous ne connaissons pas.

Le dextre ou l'arpent avaient la même dimension longitudinale. Seulement le premier était une corde marquée par des divisions pour mesurer les objets minutieux, et l'arpent une sorte de compas en bois pour mesurer de grandes longueurs. — *Voy. Arpan.*

Déstré, *s. m.* Pressoir à vin. — *Vi dé déstré,* vin produit par le pressurage, qui est de couleur plus foncée, mais plus plat et plus bourbeux. — *Voy. Déstrégne.*

Déstré, déstrécho, *adj.* Dim. *Déstréché.* Étroit, serré, étranglé, retréci ; au fig. avare. — *Nose déstrécho,* noix angleuse, espèce de noix dont l'amande est tellement serrée dans les angles de l'écale, si enchevêtrée dans son zeste, qu'on ne peut l'extraire qu'en la tirant par morceaux. C'est du reste l'espèce la moins sujette aux vers et qui fournit la meilleure huile. *Es déstré dou brén et larje à la farino,* il fait des économies de bouts de chandelle; il est avare dans les menus détails et prodigue dans les dépenses importantes.

Dér. du lat. *Strictus,* serré, mis à l'étroit.

Déstrécési, *v.* Retrécir; rendre plus étroit, moins large; devenir plus étroit.

Déstrégne, *v.* Retrécir; restreindre; serrer; pressurer la vendange.

Dér. du lat. *Stringere,* serrer, presser.

Déstrégnéïre, *s. m.* Pressureur de vendange. — Dans les pays de vignobles, les grands propriétaires ont des pressoirs dans leurs celliers et font pressurer la vendange par des ouvriers à leurs gages; mais les petits propriétaires et les grands eux-mêmes, dans les contrées où la vendange est une récolte secondaire, ont recours à des pressureurs publics, qui viennent exercer leur industrie à domicile au moyen d'un pressoir à roues qu'on transporte facilement.

Déstrémpa, *v.* Détremper, délayer; enlever la trempe à un fer aciéré. — *Déstrémpa l'acâou,* délayer la chaux, l'abreuver avant de la corroyer.

Dér. de *Trémpa.*

Déstréna, *v.* Détresser; défaire une tresse de cheveux; détordre la mèche d'un fouet; détresser les nattes d'une fascine, d'un batardeau qu'on appelle *Pagnè.*

Dér. de *Tréna.*

Désvérdïa, *v.* Cueillir du fruit avant sa maturité; déflorer un fruit, lui enlever, en le maniant, cette fleur qui est une transsudation farineuse qui se fige sur son épiderme : au fig. marier une jeune fille avant l'âge nubile.

Dér. de *Vèr.*

Désvérnissa, *v.* Enlever le vernis; effacer le lustre, le brillant d'un objet vernissé; l'écailler.

Dér. de *Vérnissa.*

Désvira, *v.* Dévier; détourner. — *Désvira l'aïgo,* détourner un ravin, un biez de moulin, un canal d'irrigation.

Dér. de *Vira.*

Désvisaja, *v.* Dévisager; couper la figure; insulter en face; faire baisser les yeux; couvrir de honte.

Dér. de *Visaje.*

Détado, *s. f.* Coup de doigt; trou fait avec le doigt; empreinte d'un doigt.

Dér. de *Dé.*

Détaïa, *v.* Vendre en détail; détailler, couper sur la pièce ou prendre sur un tas et céder par parties.

Dér. de *Taïa.*

Détaïaïre, aïro, *s. m. et f.* Marchand ou marchande au détail; qui vend en boutique, nous dit Sauvages, par opposition au marchand en gros qui vend en magasin. Cette différence n'existe plus : la boutique même n'est plus guère connue; tout s'appelle magasin.

Détal, *s. m.* Détail; vente au détail.

Dér. de *Détaïa.*

Détras, *adv.* Derrière; de l'autre côté. — *Détras la muraïo,* derrière le mur. *Détras lou sère,* sur le versant opposé de la montagne.

Dér. du lat. *Trans,* au delà.

Digitized by Microsoft ®

Dévarïa, *v.* Troubler l'esprit; obséder; chagriner quelqu'un; bouleverser les meubles; mettre une maison sens dessus dessous. — *Souï tout dévarïa*, je ne sais où j'en suis; je fais tout de travers. *Mé dévarïo*, il me persécute, me tourmente; il m'obsède, il me fait perdre la tête. *A tout dévarïa*, il a tout bouleversé.

Un dévarïa est un évaporé, un cerveau mal timbré; un brise raison.

Dér. du lat. *Variare*, varier; divaguer; changer; mêler.

Dévarïaïre, aïro, *adj.* Qui obsède; qui bouleverse tout; qui dérange tout le monde; un hurluberlu.

Dévé, *s. m.* Devoir; tâche d'un écolier. — *Faïre soun dévé*, faire son bon jour, recevoir la communion eucharistique. *Faï toun dévé*, fais ce que dois.

Dér. du lat. *Debere, debitum.*

Déve, 1re pers. sing. prés. de l'indic. du v. *Déoure*. Je dois.

Dévèngu, udo, *part. pass.* du v. *Dévèni*. Devenu.

Dévèni, *v.* Devenir; commencer à être ce qu'on n'était pas.

Dér. de la bass. lat. *Devenire*, m. sign.

Devèr ou **Vèr**, *prép.* Vers, du côté de...; aux environs de... — *Démoro dévèr Anduso*, il habite aux environs d'Anduze. *Vòou dévèr moussu tàou*, je vais chez monsieur un tel. *Marchan dévèr la gnuè*, nous nous approchons de la nuit; la nuit nous trouvera en chemin. *Aquò èro dévèr la Sén-Jan*, c'était aux environs de la Saint-Jean. *Y-anèn dévèr las vounze houras dé gnuè*, nous y allâmes vers les onze heures du soir. *Mounté gagnes dévèr?* De quel côté te diriges-tu? *Dounte vénès dévèr?* D'où venez-vous? Ces deux derniers exemples présentent des idiotismes fort originaux de construction.

Dér. du lat. *Versus* ou *Versum*, vers.

Dévèrgougna, *v.* Faire honte; faire rougir en public.

Uno dévergougnado, effrontée, dévergondée; qui a perdu toute pudeur, toute retenue.

Au masc. le même part. pass. *dévérgougna* est moins usité; mais la langue fournit de nombreux équivalents.

Dér. de *Vérgougno*.

Dévès, *s. m.*, au plur. *Dévèses*. Bois ou paccage mis en défense ou en réserve, et sur lequel le propriétaire seul a droit de dépaissance.

Dans la bass. lat. on donnait les noms de *Defensum*, de *Defecium* et plus tard enfin celui de *Devesium* à ces bois en défense. Ce dernier mot ne semble qu'un barbarisme latiniste de *Dévès*, qui préexistait déjà en roman. Or il est rationnel de faire dériver *Dévès* de *Devedar*, ou *Vedar*, roman, défendre, prohiber; et alors il aurait son origine dans le lat. classique *Vetare*, m. sign. que *défendre*, qui aurait moins contribué à sa formation.

Dévigna, *v.* Deviner, prédire, présager. — *Quan lous grapdous cantou dévignou la plèjo*, quand les crapauds sifflent, ils présagent la pluie. *Las graïos dévignou lou frè*, quand les corneilles descendent, elles annoncent l'approche du froid. *Lou diable té dévigne!* Ah! tu ne dis que trop vrai! *Qué dévigno gagno*, prvb., un sorcier ferait bien ses affaires. *Dévignas-ou*, devinez.

Dér. du lat. *Divinare*, m. sign.

Devignaïre, aïro, *s. m. et f.* Qui devine, qui prévoit, qui trouve la solution d'une difficulté, et non point devin ni sorcier. — *Aquò's un dévignaïre dé Mountélimar*, il devine tout ce qu'il voit: c'est ce qu'on dit de celui qui annonce la découverte d'un secret qui est celui de la comédie, et connu par conséquent de tout le monde.

Voici à peu près quelle serait, d'après de mauvais plaisants, l'origine de ce dicton, qui place la scène dans une ville du Midi. Un étranger arriva un jour à Montélimart, et, à grand renfort de trompette et de grosse caisse, convoqua tout le populaire, annonçant qu'il enseignait à deviner et cela pour la bagatelle d'un sou par tête. Ce n'était pas cher: les pratiques se pressèrent à la porte; mais il ne pouvait recevoir qu'une personne à la fois: on se soumit à la condition. Aussitôt que quelqu'un était entré, le professeur lui présentait un petit vase, bien fermé, sauf un trou comme à une tire-lire, dans lequel il lui faisait introduire l'index. — Sortez votre doigt, disait-il alors. Que sentez-vous? — C'était à ne pas s'y tromper; l'odeur était assez prononcée pour que l'élève n'hésitât pas à dire ce que c'était. — Vous avez deviné, ajoutait le professeur avec un imperturbable sang-froid. Sortez par cette autre porte, ne dites à personne le secret et laissez-moi l'apprendre à d'autres. — Et comme en effet beaucoup d'habitants de Montélimart l'apprirent de même, c'est depuis ce temps que les gens du pays, où la leçon n'a pas été sans doute perdue, passent pour des sorciers infaillibles qui devinent tout ce qu'ils voient et surtout tout ce qu'ils sentent. — *Credat Judœus Apella.*

Dévignarèl, èlo, *adj.* Devin, sorcier; devineresse, sorcière. — *La dévignarèlo*, la donneuse de bonne fortune, infâme métier que la crédulité populaire soutient encore de nos jours, malgré les peines que la loi prononce contre lui. Il y a à la fois escroquerie, parce que ces prétendues sybilles font payer fort cher les oracles de leurs tarots; diffamation et calomnie, parce que, consultées la plupart du temps pour connaître l'auteur d'un vol, elles font planer à leur gré le soupçon sur la tête des personnes à qui elles ont quelque motif d'en vouloir. Il s'y joint presque toujours une autre industrie plus infâme encore et dont leur clientèle de jeunes filles leur rend l'exécution plus facile.

Dévignarèl se dit aussi adjectivement de tous les outils et ingrédients qui servent à l'œuvre des devins anciens et modernes, comme à tous les insignes de la puissance surnaturelle.

Déviso, *s. f.* Papillote, sorte de bonbon enveloppé de papier de couleur et frisé, contenant, outre la sucrerie, un rébus ou une charade, ce qui lui a fait donner son nom francisé.

Dévista, *v.* Découvrir, apercevoir le premier; aperce-

Digitized by Microsoft®

voir de loin. — *Lous aguère lèou dévistas,* je les eus bientôt découverts.

Dér. de *Visto.*

Dévò, oto, *s. et adj.* Dim. *Dévouté, dévoutéto;* péj. *Dévoutas, dévoutasso.* Dévot; pieux; qui suit avec zèle, quelquefois avec superstition, les exercices de la religion, dont il dépasse même les injonctions.

Dér. du lat. *Devotus,* voué, dévoué.

Dévoura, *v.* Dévorer; manger avec voracité.

Dér. du lat. *Vorare,* m. sign.

Dévouran, *s. m.* Dévorant; compagnon du devoir de la secte des Dévorants, par opposition au devoir dit de Salomon, qu'on appelle en fr. les Loups, et en lang. *lous Gavòs.*

Emp. au fr. Devoir.

Dévourì ou Débourì, *v.* Dévorer.—S'applique surtout à la manière de manger des animaux carnassiers; par ext. aux personnes qui mangent gloutonnement. Au fig. même acception que le fr. dévorer. — *A tout dévourì,* il a tout fricassé.

Dér. du lat. *Vorare.*

Di, dicho, *part. pass.* du v. *Dire.*—Se prend aussi subst.

Diablamén, *adv.* Diablement; beaucoup; très-fort; terriblement. — *Es diablamén bèl,* il est étrangement grand. *Gn'a diablamén,* il y en a une énorme quantité.

Diablarìè, *s. f.* Diablerie, tour de lutin, d'espiègle; niche; bruit, tumulte que font les enfants entre eux en jouant. — *Y a quâouquo diablarìè aquì déssouto,* il y a quelque malice, quelque intrigue, quelque noirceur sous jeu.

Diable, *s. m.* Au fém. *Diablésso;* dim. *Diablatoù, diablatouno;* péj. *Diablatas.* Diable; démon; esprit malin et surnaturel; diable-à-quatre, étourdi, tapageur; mauvais garnement. — *Es lou diable pér lou traval,* c'est un vrai démon au travail.

Comme il est impossible de citer toutes les phrases où l'esprit malin entre comme superlatif, et tous les rôles qu'on lui fait jouer depuis *un bon dìablas* jusqu'*âòu pâoure diable,* et ils sont nombreux et variés, par cette raison peut-être qu'on ne prête qu'aux riches : il faut se borner à quelques locutions les plus fréquentes.

Diable! Juron, qui, comme en fr., annonce la colère, la stupéfaction, la joie ou la douleur. *Lou diablé té farìè bé lun sé...,* le diable t'emporterait bien si... *Lou diable té lou cure,* le diable puisse-t-il t'enlever ton trésor! Ou peut-être avec plus d'énergie, selon le ton : le diable te vide le ventre, t'arrache les boyaux! *Lou diable-luno, Diâoussi-luno, Diâouquo-luno,* jurons mélangés de païen et de chrétien : Par le diable et par Hécate! *Lou diable siè, sé...* Je jure par le diable que... *Lou diable ta pignastrije!* Peste soit de ton obstination! *Lou diable ta plèjo!* Au diantre soit la pluie! Dans cette dernière sorte d'imprécation, on substitue le pronom possessif *toun* ou *ta* aux articles *lou* ou *la,* quoiqu'on ne s'adresse à personne et même qu'on soit seul.—*Voy. Diantres, Diâoussi, Diâouquo.*

Dér. du lat. *Diabolus.*

Diaman, *s. m.* Diamant, pierre précieuse.

Emp. au fr.

Diantres, *s. m.* Diable, mais il n'est employé que dans les phrases imprécatives, ainsi que *Diâouquo* et *Diâoussi :* on le dit seul aussi : *Diantres!* Diantre! Toutes ces variétés du mot *Diable* tiennent au langage argotique et à la diversité des dialectes qui les ont employées, sans qu'on puisse y apercevoir autre chose qu'une corruption du type primitif, et le désir d'adoucir, de gazer le mot crû, qui jadis entraînait une sorte d'idée immonde et blasphématoire qui s'attachait à sa seule prononciation.

Diâouquo, *s. m.* Variante du mot *Diable.*

Diâoussi, *s. m.* Autre variante du mot *Diable.* — *Voy.* ci-dessus.

Diféra, *v.* Différer; être différent.

Dér. du lat. *Differere,* m. sign.

Diférémmén ou Diférèntomén, *adv.* Autrement; sinon; différemment. — *Sé plôou pas y-anaraï, diférémmén réstaraï,* s'il ne pleut pas j'irai, dans le cas contraire je resterai. Dans ce sens, il s'emploie quelquefois d'une manière absolue : *Sé vous décidas à paga, tammièl, diférémmén...* si vous vous décidez à payer, tant mieux, sinon...

La variante *Diférèntomén* ne laisse pas que d'être employée avec le même sens par les gens qui parlent bien. Sa composition, qui s'écarte un peu plus du fr., est tout à fait dans le goût languedocien.

Diférén, énto, *adj.* Différent, dissemblable; qui se distingue d'un autre.

Diférènço, *s. f.* Différence; distinction; dissemblance. — *Aquì la diférènço qué y-a,* voilà la différence : c'est une phrase explétive et de pur remplissage, que les paysans emploient souvent dans leur verve loquace, parasite et hérissée de pléonasmes. Ils s'en servent surtout pour répondre à une objection : c'est une préparation oratoire à un argument contraire au vôtre. *Y-anaraï bé sé voulès, mais aquì la diférènço qué troubaraï pas dèngus,* j'irai si vous voulez, mais je n'y trouverai personne.

Dificinle, inlo, *adj.* Difficile; mal aisé. — *Es pas dificinle qué plogue,* il n'est pas étonnant qu'il pleuve.

Dér. du lat. *Difficilis.*

Digérì, *v.* Digérer. Ne se prend que dans le sens figuré : digérer un affront; supporter patiemment. — *Pode pas digérì aquél home,* je ne puis supporter cet homme. *Aquò's quicon qu'on po pas digérì,* c'est là une de ces avanies qu'on ne peut avaler; pâtir; digérer.

Dér. du lat. *Digerere,* cuire, digérer.

Dignè, *s. m.* Dim. *Dignèïré, dignèïroù.* Denier; douzième partie d'un sou ou les 5/12^{mes} d'un centime. — *Fôou pas régarda lou darìè dignè,* il ne faut pas être si minutieux dans un marché, ou exiger strictement son dû juqu'au dernier denier.

Dér. du lat. *Denarius,* m. sign.

Dignèïrolo, *s. f.* Tire-lire, sorte de pot de terre qui n'a

Digitized by Microsoft®

pas d'autre entrée qu'une petite ouverture horizontale, comme celle d'une boite aux lettres en diminutif, par laquelle on glisse des pièces de monnaie provenant d'un pécule quelconque et qu'on ne peut retirer qu'en brisant le vase. C'est un moyen d'éviter les emprunts journaliers pour les dépenses de fantaisie que l'on ferait si ce pécule était à découvert et disponible dans une bourse ou une armoire. Ce n'est que pour une dépense importante que la tire-lire se casse : elle force en attendant à l'économie.

Dér. de *Dignè.*

Dijôou, *s. m.* Jeudi, cinquième jour de la semaine. — *La sémmano das quatre dijôous,* la semaine qui aura quatre jeudis, c'est-à-dire jamais.

Dér. par contr. du lat. *Dies Jovis,* jour consacré à Jupiter. Nous avons la même division de la semaine que les Romains; nous leur avons emprunté la dénomination des jours. Le fr. n'a fait que renverser la syllabe *di,* qu'il place à la fin du mot. L'Olympe antique a tout fourni à l'exception du samedi, *dissate,* et de *diménche.*

Dilus, *s. m.* Lundi, deuxième jour de la semaine. — *Faïre lou dilus,* chômer le lundi; usage assez répandu parmi les ouvriers artisans. *Lou bon dilus,* le lundi avant la fête de Noël, qui est une sorte de foire à Alais, ou plutôt un marché plus suivi que les autres et plus abondant en marchandises et en bétail, surtout en porcs. *Dilus dé Pasquos,* le lundi de Pâques, renommé dans tout le Midi pour ses omelettes et ses parties de campagne.

Dér. du lat. *Dies lunæ,* le jour d'Hécate, de la lune.

Dimar, *s. m.* Mardi, troisième jour de la semaine. — *Lou dimar dé carnaval,* le mardi-gras, qu'on dit aussi *Carnaval* tout simplement.

Dér. du lat. *Dies Martis,* jour de Mars.

Dimècre, *s. m.* Mercredi, quatrième jour de la semaine.

Dér. du lat. *Dies Mercurii,* jour de Mercure.

Diménchâou, châoudo, *adj.* Du dimanche, qui sert au dimanche. Ne s'applique qu'aux habits et aux parures : *Lou capèl diménchâou, la manto diménchâoudo.*

Diménche, *s. m.* Dimanche, premier jour de la semaine. —*Lou diménche das Rampans,* le dimanche des Rameaux. *Lou diménche dé carnaval,* le dimanche gras ou la Quinquagésime. *La vèsto, la râoubo das diménches,* l'habit, la robe de fête, c'est-à-dire le vêtement le plus neuf.

Le mot *Diménche,* dimanche, dans notre dialecte et en fr., pour arriver à sa forme actuelle, a traversé bien des fortunes et des altérations. Le latin lui a donné naissance, et c'est en se contractant de *Dominica dies,* ou de *dies Domini,* en se pliant aux propensions organiques de chaque groupe de population et de chaque contrée, qu'il s'est enfin fixé. Nous avons signalé sous plusieurs articles et notamment aux mots *Canounje* et *La Canourgo,* les péripéties des transformations de mots où se rencontraient ces désinences latines repoussées avec une sorte d'horreur par le roman, analogues à celle qui a servi à composer *diménche :* nous n'y revenons que pour en rappeler la série. *Dominica,* lat., se changea en *Dimèrgue,* roman; la charte romane d'Alais de 1200 disait : *Diméntge;* notre dialecte en a fait *Diménche;* le gascon a conservé *Dimèrgue;* d'autres variantes dialectales du Midi ont encore : *Diaumergue, Dimerge, Dimeche, Dimes, Desmengea, Dismengea, Dimergue, Diminergue, Deminche,* cités par Honnorat. L'ital. s'est tenu seul au lat. *Dominica;* mais l'espag. et le port. ont adopté *Domingo;* et l'ancien cat. avait *Digmenge.*

Partout, on le voit, c'est la proscription de la désinence antipathique en *inicus, inica,* ou mieux *nicus, nica;* car la voyelle antécédente aime à se reproduire tantôt en *argues* et *ergues,* tantôt en *orgue* ou *ourgue,* glissant en *ange, énge* ou *onge,* puis permutant quelquefois le *G* doux en la consonnance chuintante du *Ch.* Cette unanimité de flexions sur la même syllabe indique certainement des prédispositions organiques remarquables. Le mot n'est pas isolé, et nous avons cité bien des exemples qui donnent un certain poids à l'observation. Nous aurons occasion d'y revenir.

Diminî, *v.* Diminuer; baisser; amoindrir; rendre ou devenir moindre, plus petit.

Dér. du lat. *Diminuere,* m. sign.

Din, *prép.* Dans. — *Voy. Dédin.*

Dér. du lat. *In,* m. sign.

Dina, *s. m. et v.* Diner.

Lou dina est pour le peuple le repas du milieu du jour : les citadins le prennent à midi; les paysans en varient l'heure suivant la saison. Les premiers y placent le potage; les derniers le renvoient au repas du soir, au souper. — *Voy. Déjuna.*

Certains glossateurs, et Ménage particulièrement, font dériver le mot du lat. *Desinere,* cesser, sous prétexte que l'heure des repas est une suspension du travail. Cette dérivation paraît bien tirée par les cheveux. Ne serait-il pas plus rationnel de l'attribuer au verbe gr. Δειπνέω ou au s. Δεῖπνον, qui signifient souper et le repas du soir?

Dinado, *s. f.* Gala; repas invité; auberge de route où les voyageurs s'arrêtent pour dîner; coût de ce repas.

Dinamoun ou **Dénamoun,** *adv.* de lieu. De là-haut; du côté d'en haut; vers là-haut.

Formé de *Dé, En, Amoun,* par contract.

Dindar, *s. m.* Dindon, coq d'Inde; dindon commun, *Meleagris Gallapavo,* Temm., de l'ordre des Gallinacés; mâle du dinde.

Dindo, *s. f.* Dinde; poule d'Inde; femelle du *Dindar.*

Dindouïè, *s. m.* Jujubier, *Zysiphus vulgaris,* Linn., arbre de la fam. des Frangulacées.

Dindoulo, *s. f.* Jujube, fruit du jujubier, si commun et si populaire à Nîmes qu'on avait autrefois établi une foire, à la Saint-Michel, pour la vente de ce seul article. Cette foire a pris plus d'extension de nos jours, mais la jujube y figure encore en masse, comme l'héroïne de la solennité. Elle s'y vend en quantité incalculable. Les jeunes gens et les jeunes filles font ce jour-là la petite guerre avec cette curieuse espèce de projectile sur les promenades : ce qui

Digitized by Microsoft®

ne contribue pas peu à sa prodigieuse consommation. Les environs de Nimes et de Montpellier produisent autant que tout le reste de la France de ce fruit, qui du reste est originaire des pays méridionaux et ne se plaît pas dans les températures plus abaissées que le Languedoc.

Dingus, *pron. indéfini, masc.* Personne.—*Voy. Dengus.*

Dió, *interj.* C'est la syncope de *Diou-ô!* Mon Dieu, oui! — *Diou-si! Diou-nou!* Mon Dieu, si! Mon Dieu, non! Deux autres interj. du même genre, particulières à notre dialecte, reproduisent, comme celle-ci, les formes les plus anciennes; toutes trois, souvent précédées de l'exclamation *Ah!* ou *Oh!* comme pour appuyer sur l'affirmation ou la négation, et leur donner plus de force, sont des invocations du nom de Dieu. Il est à remarquer que la vieille affirmation romane *o* et *si*, empruntée par l'ital., se retrouve ici dans toute sa pureté. — *Oh! Dió ¦saïqué,* Oh! mon Dieu, oui! Sans doute. *Y-anaras?... Oh! Dió;* Tu iras?... Oui, certes!

Diou, *s. m.* Dieu, le premier et le souverain être : au fig. divinité, sujet ou passion qu'on adore.

Ce mot ne s'emploie guère ainsi seul que dans le style poétique ou soutenu, ou pour parler d'une divinité païenne. Ordinairement on dit : *Lou bon Diou.* — *Voy. Bou-Diou.* L'idée de Dieu se représente en languedocien dans une foule de locutions souvent explétives : *Diou vous âouse!* Que Dieu vous écoute! J'en accepte l'augure. *A la gardo dé Diou!* Dieu soit béni! A la bonne heure! *Diou-mécis!* Grâces à Dieu! *Bénissia-Diou!* Dieu merci! *Sé Diou-z-ou vôou,* s'il plaît à Dieu. *Plét-à-Diou!* Plût à Dieu! *Diou tè crésque!* Dieu te fasse grand et sage : souhait qu'on fait à un enfant qui éternue. *Davan Diou siè!* Dieu ait son âme! *(Voy. Davan.) Diou vous lou done!* Dieu vous donne le bonsoir : formule pour prendre congé. *Diou vous n'én bonjour,* contraction de : Dieu vous donne le bonjour; forme usitée dans les environs d'Anduze. Il est évident que dans cette phrase, *done* est supprimé complétement et sous-entendu, comme dans la précédente le s. *Bonsouèr.* Le mot *n'én* n'est que le prolongement euphonique de *né én;* c'est comme si l'on disait : Dieu vous en donne, du bonjour. *Géns dé Diou!* Juron *(Voy. Géns). Diou m'ajude!* Dieu me soit en aide : phrase explétive pour donner du nombre et de la vigueur au discours, qui indique toujours une contrariété. *Diou-çaï-siè!* Que Dieu soit avec vous, dit-on en entrant dans une maison, et on réplique : *Amaï à vous.* Tout cela répond au *Dominus vobiscum* du prêtre à la messe et au répons du clerc : *Et cum spiritu tuo.* — *Diou-si! Diou-nou!* — *Voy. Dió.*

Dér. du lat. *Deus.*

Dire, *v.* Dire. — *Aquò faï bon dire,* c'est fort aisé à dire. *Aquò's un bèl dire,* c'est un grand avantage; il y a bien de quoi se vanter. *M'ou sâouprés à dire,* vous me le ferez savoir; vous m'en donnerez des nouvelles. *Sa cé qué né vôou dire,* il sait ce qu'en vaut l'aune. *Sé lou tén né vôou dire,* si la saison veut être propice. *N'és pas pér dire, mais...* ce n'est pas pour s'en vanter, mais... *Vôou pas qué siègue lou di,* il ne veut pas en convenir. *Dé qué vôou dire qué siègue pas ana à la mésso?* Pour quel motif a-t-il manqué la messe? *Dire dé nou,* refuser une proposition; se dédire. *Aquélo bouto couménço à dire dé nou,* ce tonneau est sur sa fin de coulaison. *Aquò's pér dire qué...* ou *dé...,* c'est pour qu'il soit dit que... *Sou-dis,* dit-il. *Digas!* Dites donc! formule vocative qui doit être suivie du nom de l'individu ou de sa désignation plus ou moins explicite *(Voy. Vouè). Mais, digas, l'avès visto coumo sé caravo!* Dites donc, l'avez-vous vue comme elle se rengorgeait! formule familière au comérage féminin. *Aïci digan,* entre nous soit dit. *Aquò's pas pér dire, mais..* ce n'est pas l'embarras, mais... *Es dé dous dire,* il a deux paroles; il soutient le pour et le contre; il a son dit et son dédit. *Coumo disiè l'âoutre (Voy. Aoutre). Tèn pas gaïre à soun di,* il ne tient pas à sa parole. *Entre lou fa et lou di, y-a trés lègos dé camì,* prvb., entre la promesse et l'exécution il y a loin. *Disou,* on dit. *Sé fouiè éscouta lou di dâou mounde,* s'il fallait s'arrêter aux cancans. *Qué li diguère,* lui dis-je. *Et sé mé disias qué...,* vous me direz peut-être que... *Quoucon mou disiè,* j'en avais le pressentiment.

Dér. du lat. *Dicere,* m. sign.

Discounforme, ormo, *adj.* Informe; démesurément grand ou gros ou large; hors de toute proportion.

Il est la négation du mot : conforme, semblable, proportionné, relatif.

Discour, *s. m.* Dim. *Discourné.* Discours, harangue; sermon.

Dér. du lat. *Discursus,* course çà et là.

Dispénsa, *v.* Dispenser : exempter; faire une exception en faveur de... — *Sé iéou ère un ase, qué Diou m'én dispénse!* Si j'étais un âne, que Dieu m'en préserve!

Emp. au fr.

Dispénsos, *s. f. plur.* Dispense d'une ou deux publications de mariage, ou d'un ou deux bans à l'église.

Disputa, *v.* Disputer; contester. — *Disputan pas qu'un sôou,* nous ne sommes en désaccord que d'un sou.

Sé disputa, discuter; se quereller; se battre.

Dér. du lat. *Disputare,* m. sign.

Disputaïre, aïro, *adj.*, péj. *Disputaïras.* Querelleur; disputeur; qui cherche noise.

Disputo, *s. f.* Rixe, querelle; dispute.

Dissate, *s. m.* Samedi, septième jour de la semaine. — *Lou dissate és un jour cour,* le samedi est un jour où l'on n'a le temps de rien. *Dé pouns dé dissate,* couture à longs points, parce que les couturières étant fort pressées pour rendre leur ouvrage le dimanche, se dépêchent tant qu'elles peuvent sans tenir à la perfection. *Y-a pas dé dissate din l'an qué lou sourél noun végan;* dicton devenu une croyance populaire, fondée sur je ne sais quelle observation, qui veut que, par les temps les plus couverts, le soleil se montre toujours le samedi, ne fût-ce qu'un instant. *Faïre lou dissate,* chômer, fêter le samedi, comme les Juifs.

Dér. par contr. du lat. *Dies sabbati,* jour du sabbat.

Digitized by Microsoft®

Divèndre, *s. m.* Vendredi, sixième jour de la semaine. — *Lou divèndre és lou pu fol ou lou pu tèndre;* encore une croyance populaire qui prétend que dans le temps de grand vent, de froids rigoureux, le vendredi est le plus mauvais ou le plus doux des jours de la semaine. *Faïre lou divèndre et lou dissate,* observer l'abstinence le vendredi et le samedi.

Dér. du lat. *Dies Veneris,* jour de Vénus.

Divèrtì, *v.* Divertir; amuser; égayer.

Sé divèrtì, se divertir, se réjouir, se récréer; prendre du plaisir.

Dér. du lat. *Divertere,* détourner, distraire.

Divèrtissan, anto, *adj.* Divertissant, amusant; facétieux, bouffon.

Divèrtissanço, *s. f.* Réjouissance, fête publique; fête patronale; récréation.

Dogou, *s. m.* Dogue, chien de forte race, à grosse tête, museau court, lèvres pendantes. Le boule-dogue est une variété.

Dér. de l'anglais *Dog,* chien.

Dôou, *s. m.* Deuil; affliction, tristesse; convoi funèbre; habits de deuil. — *Lou dôou li counvèn,* le costume noir lui sied. *Pichò-dôou,* demi-deuil; noir et blanc. *Dé quâou fas dôou?* Pour quel parent portes-tu des habits de deuil? *Faïre soun dôou,* se consoler d'une perte quelconque, même d'objets matériels de la plus mince importance. *N'aï fa moun dôou,* j'ai passé condamnation; m'en voilà consolé. *Vous rigues pas dé moun dôou, quan lou miou séra vièl lou vostre séra nôou;* tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Dér. du lat. *Dolor,* douleur, chagrin.

Dôoure, *v.* Douloir; faire mal; causer une douleur. — *Ma tèsto mé dôou,* j'ai mal à la tête; j'éprouve une douleur à la tête. *Moun dé faï pas qué mé dôoure,* j'ai un mal au doigt qui ne me laisse pas un moment de repos. *M'én dôou d'y èstre ana,* il m'en cuit d'y être allé. *Qu'ièl noun vêï, cor noun dôou;* prvb., le mal qu'on ignore est comme non avenu; en vieux fr. : *ce que euls ne voit cuers ne duet.* — *Fénno sé plan, fénno sé dôou, fénno és malâouto quan-t-ou vôou;* prvb., femme geint, femme se plaint, femme est malade à volonté.

Dér. du lat. *Dolere,* souffrir d'une douleur.

Dôousso, *s. f.* Cosse de légumes. — *Voy. Cadôousso.*

Dorgue ou Boulé rouje, *s. m.* Oronge; agaric-oronge, *Agaricus aurontiacus cæsareus; fungus orleicularis aureus;* champignon de la tribu des Amanites. — Chaque année, au mois d'août et dans les premiers jours de septembre, l'apparition des champignons sur nos marchés fait événement : elle est aussi le signal de quelques accidents funestes. Il ne sera donc pas sans intérêt de résumer ici les notions fournies par les mycologues les plus autorisés sur le *Dorgue, Boulé rouje,* oronge vraie, comestible, pour empêcher de le confondre avec l'autre espèce vénéneuse qui lui ressemble.

Ce beau champignon, si renommé par son goût exquis, par son parfum délicat, est d'une forme ovoïde, entièrement enveloppé d'une membrane blanche, ou *volva,* en sortant de terre; mais bientôt son chapeau déchire le voile qui le couvre, sans emporter de lambeaux, et acquiert jusqu'à onze et quinze centimètres de diamètre. Ce chapeau est alors presque plane, orbiculaire, d'un jaune orange, d'une teinte plus vive vers le centre; sa surface est douce, unie partout, excepté sur les bords, qui sont sensiblement rayés et quelquefois incisés.

Ses feuillets sont larges, épais, inégaux et d'un jaune d'or.

Le pédicule, à peu près de la même couleur, est plein, bulbeux, haut de dix centimètres et quelquefois plus, entouré à sa partie supérieure d'un anneau jaune, large et rabattu; chair blanche, épaisse, offrant seulement une légère teinte jaune près de la surface; odeur agréable, saveur douce.

On regarde, et avec raison, l'agaric-oronge, *Dorgue,* comme le plus fin et le plus délicat des champignons.

Il était connu des Romains sous le nom de *Boletus;* les Grecs le nommaient Βόλιτης, et le préféraient à tous les autres champignons. Leur amanite était le cèpe que Gallien place au second rang.

Apicius, le plus fameux gastronome de l'antiquité, ou comme l'appelle Pline, *nepotum omnium altissimus gurges,* a tracé avec détail le mode de sa préparation. Horace, Sénèque, Pline, Juvénal, Martial, Suétone, en font mention.

Juvénal en parle comme d'un mets recherché que les riches faisaient placer devant eux, tandis qu'on servait de mauvais champignons aux parasites qu'ils voulaient bien admettre à leur table :

Vilibus ancipites fungi ponentur amicis,
Boletus domino.....

Mais c'est surtout Néron qui a rendu ce champignon célèbre. Il l'appelait *cibus deorum,* mets des dieux; mais il faut dire que c'était par reconnaissance d'avoir envoyé dans l'Olympe son prédécesseur, quelque temps avant l'heure naturelle.

L'empereur Claude, en effet, fut empoisonné avec un plat d'oronges qu'il aimait passionnément. Locuste et Agrippine avaient présidé à la préparation du ragoût; et comme il n'agissait pas assez vite, le médecin Xénophon se chargea, sous forme de contre-poison ou de vomitif, d'ajouter la dose nécessaire qui acheva l'impérial malade.

Lou dorgue, oronge, a beaucoup de ressemblance pour le port et la couleur du chapeau avec la Fausse oronge, *Agaricus muscarius.* Il faut bien se garder de confondre ces deux espèces si différentes par leurs qualités.

Voici les principaux caractères qui les distinguent : l'une, la véritable oronge, a un volva ou une espèce de bourse qui la recouvre entièrement dans sa jeunesse, l'autre a un volva incomplet. La première porte un chapeau d'un jaune orangé, uni, sans verrues; le chapeau de la seconde est de couleur écarlate, plus ou moins moucheté de petites peaux

Digitized by Microsoft®

blanches ou dorées, citrines, écailleuses. *Lou dorgue* a un doux parfum, des lames couleur d'or, un pédicule jaunâtre ; la fausse oronge exhale une odeur désagréable et non pas une odeur de champignon ; ses lames sont d'un blanc de neige, ainsi que le pédicule qui est plus épais, cylindrique, un peu écailleux, bulbeux à la base : la bulbe du pédicule répand plus particulièrement une odeur forte et nauséabonde. Dans la variété à taches dorées ou citrines les bords de l'anneau qui entoure le pédicule sont finement dentés.

Autant *lou Boulé rouje* est délicieux au goût et sain, autant la fausse oronge est malfaisante et un poison violent, presque toujours mortel. C'est pourquoi nous avons insisté sur leurs différences et sur leur description.

Dos, n. de nombre ; *fem.* de *Dous*, deux. — *Aquò faï las dos ;* et de deux. *Sou chanjas de las dos ;* les vers à soie sont sortis de leur deuxième maladie ; ils sont à leur troisième âge. *Faïre las dos mans ;* dire le pour et le contre ; servir deux partis à la fois, ou plutôt les trahir tous deux en ayant l'air de les soutenir.

Dér. du lat. *Duo.*

Doto, *s. f.* Dot, apport dotal. — *Voy. Bérquiëro.*

Dér. du lat. *Dos*, dot.

Doubla, *v.* Doubler, mettre en double ; ployer en deux ; joindre et tordre deux fils ensemble ; mettre une doublure ; fausser, tortuer ; plier en arc. — *Doubla la journado*, faire une double journée, en travaillant la nuit. *Doubla un clavèl*, tortuer un clou. *Doubla uno clàou*, fausser une clé. *A doubla*, il a augmenté du double.

Sé doubla, se plier en deux. — *Sé doublo coumo uno amarino*, il se plie comme un brin d'osier. — On dit mieux en ce sens *Gimbla*. — *Voy.* c. m.

Dér. du lat. *Duplicare*, m. sign.

Doublaïro, *s. f.* Doubleuse, ouvrière employée à doubler la soie ou tout autre fil.

Doublaje, *s. m.* Action de doubler un fil quelconque ; frais de ce travail ; provision de fil doublé ou à doubler.

Double, doublo, *s. adv.* et *adj.* Double ; le double ; une fois autant ; acte écrit en deux copies. — *Aquelo fénno ès doublo*, cette femme est enceinte. *Jouga la doublo*, jouer une partie en doublant le premier enjeu. *Fàou sinna lou double*, il faut signer l'acte en double original. *L'ènvalé tout double*, il l'avala sans hésiter.

Un double, un cocon qui contient deux chrysalides et qui est l'œuvre simultanée de deux vers : ce qui fait que leurs fils sont enchevêtrés et qu'ils ne produisent qu'un brin gros, fort et bourilleux. Aussi sépare-t-on ces cocons des simples pour les filer à part, et ils produisent une soie grossière et terne qu'on nomme *doublo*, employée à faire de la soie à coudre, des tissus, des lacets, des galons et autres produits qui demandent de la force et non de la finesse : en terme de commerce, elle se nomme *Doupion*.

Depuis l'introduction des races chinoises et japonaises dans nos éducations séricicoles, la proportion des doubles est devenue exorbitante et comme une aggravation au fléau qui frappe la plus riche de nos récoltes. Le marché des cocons s'en ressent d'une manière pénible par les rabais proportionnels sur les ventes.

Double, mesure de capacité, double décalitre, 20 litres.

Dér. du lat. *Duplex*, m. sign.

Double-Milo, *interj.* Juron peu orthodoxe qui, comme tous ceux où entre le mot mille, implique la pluralité des dieux, et par conséquent ressemble fort à un legs de l'antiquité. La racine de ce juron est *Milo-Dious!* mille-dieux ! Par un reste de respect pour le nom de Dieu qu'on renie en quelque sorte, on supprima le mot *Dieu* qui demeure sous-entendu : *Double-Milo* est donc le duplicatif de *Milo-Diou!* Il faut faire observer cependant que ce juron a moins de portée dans l'usage que dans sa racine ; et comme il est fort possible que tous ceux qui prononcent le mot *Double-Milo* ignorent que c'est une insulte à l'unité de Dieu, ils sont moins hétérodoxes que ceux qui disent ouvertement : *Milo-Dious*, parce qu'ils savent tous que c'est une atteinte flagrante aux deux premiers articles du Décalogue.

Doublén, doublènquo, *s. m.* et *f.* Agneau mâle ou femelle de deux ans. — *Voy. Bsdigas.*

Doublis, *s. m.* Attelage de deux chevaux à la charrue. — *Làoura dou doublis*, labourer avec deux bêtes, par opposition à *Làoura dou fourcas*, labourer au brancard ou à la limonnière, c'est-à-dire avec une seule bête.

Doubluro, *s. f.* Doublure, étoffe dont une autre étoffe est doublée. — On donne plaisamment ce nom à la peau humaine, qui est en quelque sorte la doublure de nos habits. — *Fi crouto fi, vèou pas res pèr doubluro*, prvb., fin contre fin ne vaut rien pour doublure ; à bon chat, bon rat ; tu as à faire à quelqu'un d'aussi rusé que toi.

Douçamèn, *adv.* Dim. *Douçaméné*. Doucement ; à petit bruit ; délicatement ; avec douceur.

Dér. de *Dous*, du lat. *Dulcis*.

Doucinoûs, ouso, *adj.* Doucâtre ; qui est d'une douceur fade, presque nauséabonde. — On emploie quelquefois *Doucinas*, m. sign., qui ressemble beaucoup à son péjoratif.

Dér. de *Dous*, doux.

Douèlo, *s. f.* Volice, latte-volice, petite planche très-mince et fort étroite sur laquelle se clouent les ardoises, et dont on garnit l'intervalle des traverses lorsqu'on veut faire un plafond plat garni en plâtre.

Dér. de la basse. lat. *Dogella*, petite douve.

Dougan, *s. m.* Douvain, bois refendu ou scié propre à faire des douves ; l'ensemble des douves d'une vaisselle. — *Aquò fara dé pouli dougan*, cette ligue donnera de fort belles douves.

Dougo, *s. f.* Douve de tonneau ou de cuve ; ais dolé qui forme le corps des futailles. Les meilleures dans notre pays se font en bois de mûrier. On les scie de manière à leur donner une certaine courbe, et pour cela on les scie en

Digitized by Microsoft ®

deux traits qui commencent par les deux bouts opposés sur deux lignes qui ne sont pas la prolongation l'une de l'autre, mais qui se coupent en angle excessivement obtus vers le milieu de la douve.

Dér. de la bass. lat *Doga*, m. sign.

Douiè, douiéto, *adj.* Douillet; délicat; qui se dorlote; qui ne peut supporter la plus légère douleur.

Dér. du lat. *Dolens*, dolent; qui se plaint.

Douiètariè, *s. f.*, ou **Douiètije**, *s. m.* Délicatesse; gâterie; susceptibilité excessive pour la plus petite douleur.

Ce qui constitue une différence entre ces deux mots, qui cependant s'emploient à peu près indistinctement, c'est que *Douiètariè* est un acte de délicatesse, et *Douiètije* est ce défaut lui-même, l'habitude passée à l'état chronique.

Douïre, *s. m.* Buire; jarre à huile; urne de cave; grand vaisseau en terre cuite.

Dér. du lat. *Dolium*, vaisseau, tonne.

Douje, n. de nombre. Douze; deux fois six ou dix et deux.

Dér. du lat. *Duodecim*, m. sign.

Doujèno, *s. f.* Douzaine, nombre de douze. — Les œufs se vendent par douzaines; la plupart des fruits se vendaient de même autrefois; c'est ce qui a amené cette phrase proverbiale : *Gn'a pas tréje à la doujèno*, en parlant d'une jolie femme ou d'un homme de mérite; c'est-à-dire que c'est un objet d'une trop grande valeur pour qu'on puisse ajouter une unité de plus par dessus le marché, comme cela se fait presque toujours pour les ventes à douzaine.

Doulo, *s. f.* Coup de poing donné sous le menton, ou à la nuque ou dans les côtes, avec l'angle des phalanges fermées. Le mot a voulu exprimer l'effet toujours douloureux et en a fait le suprême du genre.

Dér. du lat. *Dolere*.

Douloù, *s. f.* Dim. *Doulounéto*. Douleur rhumatismale ou nerveuse, et non la douleur, la souffrance générale, que fait éprouver un mal physique quelconque, encore moins la douleur morale.

Dér. du lat. *Dolor*.

Doulouroùs, ouso, *adj.* Douloureux; accablé de douleur; affligeant. — Ne se dit toutefois que des objets ou des membres et non des individus souffrants. — *Moun cadabre doulouroùs*, mon corps accablé de souffrances : cette phrase n'est même de mise qu'en style goguenard et familier.

Doumèïsèlo, *s. f.* Dim. *Doumèïsèléto*. Demoiselle; jeune fille d'une classe un peu plus élevée que le bas peuple. — On se sert du mot au vocatif envers les filles du peuple, quand on veut se montrer agréable ou par politesse : c'est un nom qu'on donnait aussi autrefois aux dames de la petite bourgeoisie, pour les distinguer des femmes du peuple qui se dénommaient sous la qualification du nom féminisé de leur mari, et des dames de la noblesse et de la haute bourgeoisie qui seules avaient droit au titre de madame.

Doumèïsèlo est encore un insecte de la classe des Névroptères, appelé Libellule ou Demoiselle, *Libellula*, Linn., portant des ailes de gaze, qui vole au-dessus des ruisseaux et des petits cours d'eau.

Dér. de la bass. lat. *Domicella*, dim. de *Domina*.

Doumèïsèlun, *s. m.* Terme collectif : ensemble des demoiselles ou des filles d'une ville ou d'un village.

Doumèrgue, *n. pr.* d'homme. Domergue.

Ce nom, comme le remarque très justement Sauvages, est devenu n. pr. de famille après avoir été d'abord un simple nom de baptême. Il fut en effet *Dominique*, que le roman languedocien transforma en *Domenge*, et l'esp. en *Domingo*, maintenu en *Domingue* pour l'appellation d'une île des Antilles. Il a donc subi les mêmes métamorphoses que ses similaires dérivés de la même source, que nous avons déjà rencontrés. C'est encore cette finale en *inicus* ou *inicæ* de la bass. lat. que le roman ne tolère pas. Le latin donnait *inus, ina, inum*, qu'on avait redoublé ou allongé; et ce sont ces consonnances sur lesquelles le roman se plaisait à s'exercer. Aussi tous ces noms à base commune présentent-ils les plus bizarres variantes.

Doumèssargue, *n. p.* de lieu. Dommessargues, canton de Lédignan, arrondissement d'Alais.

Variété de même famille, avec la désinence plus particulière à nos contrées. Le principe est dans le latin *Dominus*. Pour en faire un nom de lieu, le suffixe ordinaire vient l'approprier et dans la bass. lat. on appelle ce domaine, appartenant à quelque seigneur, au moyen-âge, *Domensanicæ*, en 1235; le roman vulgaire, en même temps, 1237, dit *Domenssanègues*, puis *Domenssanengues*, qui arrive à notre *Doumèssargue* par le chemin que nous avons indiqué sous les noms en *Argue*.

Doummaï, *conjonc.* C'est la traduction du fr. Plus, pris pour conjonction et lorsqu'il sert à établir une relation entre deux verbes. — *Doummaï vaï, doummaï déclino*, plus il va, plus il décline ou diminue.

Formé de *Maï*, plus, et du lat. *Dum*, tandis que.

Doummèn, *conjonc.* Moins, dans l'acception inverse de *Doummaï*. Tout ce qui est dit pour celui-ci peut s'appliquer à celui-là.

Doun, *conj.* Donc, par conséquent. Le pronom fr. *Dont* n'est pas connu dans le lang. et c'est un gros solécisme ou plutôt un gallicisme que de l'employer. *De qui* ou *duquel* ne sont pas admis davantage : lacune fâcheuse sans doute à qui veut traduire le français; mais pour ceux qui pensent en lang. en écrivant dans cet idiome, la pensée ne leur vient pas même d'employer cette forme. — *Voy. Adoun*.

Dér. du lat. *Tunc*, alors.

D'oun, *adv.* de lieu. D'où, de quel côté? Contraction de *D'ountè*, mais avec cette différence que *D'oun* ne s'emploie qu'interrogativement.

Douna, *v.* Donner; faire un cadeau, une donation; livrer, vendre, accorder; causer; ruer; frapper; atteindre.

Digitized by Microsoft ®

Cependant une singularité : dans cette dernière acception, la 1re et 3me pers. sing. de l'indic. prés. du verbe *Douna*, n'ont pas la même forme de conjugaison. Ainsi *Douna*, donner, fait : *Done, dones, dono;* et le même verbe, lorsqu'il signifie ruer, fait aux mêmes temps : *Doune, dounes, douno.*

Douna se dit d'un mur ou d'une construction quelconque qui s'affaisse sur sa base et perd son aplomb. — *Sé douna à quâouquus, émb'un oustâou,* se donner corps et bien à une personne, à une famille : ce qui arrive souvent parmi le peuple des célibataires, qui, n'ayant ni famille, ni bonne santé, ni capacité suffisante pour gérer leurs affaires, s'établissent dans une famille à laquelle ils abandonnent leur avoir, à charge de pourvoir à tous leurs besoins. Cette situation est la contre-partie de la tutelle officieuse et pourrait se dénommer pupillarité officieuse. *Aquélo récolto dono bièn aquéste an,* cette récolte produit beaucoup cette année.

Douna veut dire encore : avoir vue; traiter; et faire l'aumône. — *Sa fénèstro dono sus lou cémèntèri,* de sa fenêtre on a vue sur le cimetière. *Aquél hoste dono bièn,* ce traiteur donne bien à dîner. *Dounas quoucon dou pâoure avugle,* faites l'aumône au pauvre aveugle.

Dér. du lat. *Donare,* m. sign.

Douminargue, *n. p.* de lieu. Dominargues, canton de Connaux, arrondissement d'Uzès.

Autre variante des deux noms propres qui précèdent. Celui-ci vient encore du lat. *Dominus,* c'est une terre *dominiculo* au moyen-âge, inféodée, qui, pour cela, était désignée par *Dominanicæ,* et que la langue vulgaire a fini par plier au *Douminargues* actuel.

Des origines communes apparentent toutes ces dénominations, qu'il faut conférer avec ce que nous avons dit de *Diménche,* d'une consanguinité fraternelle, et qui a passé par des transformations parfaitement identiques. Tous ces rapports doivent encore être rapprochés des noms analogues, et rien n'est plus curieux que ces diversités sur les mêmes racines. Ainsi sont appelés : Domassan, Domessan, Domenec, Domenech, n. pr., et Domme (Dordogne); Dom (Aveyron); Daumaize (Puy-de-Dôme); Domezac (Charente); Daumazan (Ariège); Domazan (Gard); Domezain (Hautes-Pyrénées); Domenac (Lot); Domilhac (Lot-et-Garonne); Dominon (Nièvre).

La composition ethnique des noms est féconde et fournit un intéressant sujet d'études, dont nous essayons de donner quelques éléments.

Dounaciou, *s. f.* Donation; don par acte public; acte qui établit la donation.

Dounaïre, aïro, *adj.* Libéral; aumônier; charitable; qui aime à rendre service.

Doun-Doun, *s. f.* Dondon; grosse gaguí; femme ou fille qui a un embonpoint excessif.

Dér. du roman *Dondaine,* ballon à jouer.

Dounèto, *adj.* des deux genres. Variante de *Dounaïre,* mais qui ne s'emploie que négativement : *Ès pas dounèto,* il n'est pas généreux; il n'aime pas à donner; il est avare, serré. *La fournigo ès pas dounèto,* la fourmi n'est pas prêteuse.

Douno, *s. f.* Donne, la main aux différents jeux de cartes; distribution d'aumônes à jours fixes, qui sont usitées dans certaines maisons charitables. — *Hiuèï ès jour dé douno encò dé moussu...,* c'est aujourd'hui jour d'aumône chez monsieur...

D'ounté ou **D'ounte,** *adv.* de lieu. D'où, de quel côté? — *Voy. D'oun.*

Dér. de *Ounté.*

Dourda, *v.* Frapper, heurter de la corne; cosser. — *Se dourda,* se cosser; lutter à coups de cornes; au fig. se heurter, se cogner la tête contre un corps dur quelconque. — Jadis dans les fêtes publiques on faisait lutter deux béliers ensemble. On trouve dans des comptes municipaux de Nimes cet article de dépenses : *Pro uno mutone qui fuit luctatus ad luctas Sancti Laurentii V denarii.*

Sauvages prétend que ce mot est d'origine celtique : il est difficile de prouver le contraire.

Dourdo-moucho, *adj.* de tout genre. — *Voy. Dourdo-mouto,* dont il n'est qu'une corruption.

Dourdo-mousquo, *adj.* de tout genre, m. sign. que le précédent et le suivant, dont il est une variante. Tous trois s'appliquent fort bien à un butor, un bélitre.

Dourdo-mouto, *adj.* de tout genre. Sournois, taciturne; songe-creux. Au prop. qui se heurte du pied en marchant contre les mottes de terre, tant il est préoccupé de ses sombres et sottes rêveries.

Dans l'usage, *Dourdo-moucho* a pris le dessus, et il est plus usité.

Dourmar, aïro, *adj.* Péj. *Dourmaïras.* Grand dormeur; roupilleur.

Dourméïre, éïro, *adj.* Dormeur, qui aime à dormir. *Dourmar* est son péjoratif.

Dourmi, *v.* Dormir; reposer; être dans le sommeil; être calme et sans mouvement, comme l'eau dormante. — On dit d'une toupie, *térubin qué dor,* lorsque, vers le milieu de ses évolutions, elle se met à tourner sur sa pointe sans changer de place et avec une telle régularité d'équilibre qu'on n'aperçoit pas ses mouvements de rotation. — *Lous magnus dormou à las très, à las quatre,* les vers à soie sont dans leur troisième ou quatrième mue.

Dér. du lat. *Dormire,* m. sign.

Dourmido, *s. f.* Méridienne, sieste; somme. C'est un des repos qui sont dûs aux journaliers depuis le 1er mai jusqu'au 1er août : il a lieu immédiatement après le repas de midi.

Dourmïouso, *s. f.* Torpille, *Torpedo* ou *Torpilla,* Linn., poisson de l'ordre des Trematopnées et de la fam. des Plagiostomes, à bouche transversale, plat, cartilagineux, à peu près de la figure de la raie. La plus grande torpille a deux pieds de long. On sait la faculté qu'elle a d'engour-

Digitized by Microsoft®

dir ou endormir le bras de celui qui la touche, comme par une décharge électrique. De là son nom.

Dourquado, *s. f.* Dim. *Dourquadéto.* Plein une cruche; contenu d'une cruche. — *Vaï cèrqua uno dourquado d'aïgo frésquo,* va remplir ta cruche d'eau fraîche.

Dourquò, *s. m.* Petit broc; pot à eau ou à vin; cruchon. — *S'amoura dou dourquè,* boire à même au broc.

Dim. de *Dourquo.*

Dourquiètro, *s. f.* Violette-longue; espèce de figue d'un noir violet en dehors et rouge en dedans. Elle a le cou allongé et la base large et plate, ce qui lui donne certaine ressemblance avec quelque ancienne forme de cruche, *Dourquo,* d'où elle tire son nom.

Dourquo, *s. f.* Dim. *Dourquéto;* péj. *Dourquasso.* Cruche de terre ou de grès.— Les gens de la campagne s'en servent comme d'un broc pour le vin; mais pour cela cette cruche à vin doit avoir un bec ou canal: lorsqu'elle n'a qu'une évasure à son rebord, on l'appelle *Bichè.*

Dér. du lat. *Orca,* jarre, vaisseau de terre.

Dous, n. de nombre. Au fém. *Dos.* Deux. — *Dè dous èn dous,* deux à deux : terme de jeu, quand on est associé deux contre deux ; se dit aussi des choses et des individus divisés par paires ou par couples. *Sèn dous,* nous sommes deux, c'est-à-dire je partage tout à fait votre manière de voir. *Proumètre et tène soun dous,* promettre et tenir sont deux choses fort différentes.

Dér. du lat. *Duo,* m. sign.

Dous, douço, *adj.* Dim. *Doucé ;* péj. *Douças.* Doux ; suave; agréable au goût, à l'odorat; fade; qui manque d'assaisonnement : au fig. paisible; d'humeur douce; tranquille; humain; pliant; flexible; velouté. — *Lou pan ès tro dous,* le pain manque de sel ou de levain; il est fade. On le dit aussi du vin qui, sans être liquoreux, n'a aucune pointe, par opposition *dou vi for,* celui qui commence à aigrir; mais il faut que ce soit dans une phrase corrélative, sans quoi *lou vi dous* est simplement le vin doux qui n'a pas encore cuvé. *La passo douço,* il passe la vie douce.

Dér. du lat. *Dulcis,* m. sign.

Dousil, *s. m.* Dim. *Dousïé.* Fausset de tonneau; brochette qui ferme une petite ouverture pratiquée soit au haut du fond pour donner de l'air à l'intérieur quand on le remplit, soit au milieu pour en déguster le contenu, soit au bas quand on le soutire à la brochette; ouverture même où se place le fausset. Au fig. petit trou, blessure étroite.

La racine de ce mot peut bien être dans le lat. *Dolium,* tonneau; mais elle pourrait bien peut-être se trouver dans *Ducere, ductus,* conduire, conduit, ou *Dux, ducis,* chef, guide.

Douta, *v.* Douter, être dans le doute; soupçonner. Se prend presque toujours en mauvaise part. — *Douta sus qudouquus,* soupçonner quelqu'un.

Dér. du lat. *Dubitare,* m. sign.

Doute, *s. m.* Doute; soupçon; hésitation; incertitude.— *Léva un doute,* élever un soupçon.

Douvèr, èrto, *adj.* et *part. pass.* de *Douvrì.* Ouvert; franc; sincère; qui a le cœur sur la main. — *Un chival douvèr,* un cheval à large poitrine, dont les jambes de devant sont largement espacées. *Un home douvèr,* un homme qui a les cuisses arquées et dont les genoux sont fort éloignés.

Douvrì, *v.* Ouvrir. — *Voy. Drouvì.*

Dra, *s. m.* Drap, étoffe ordinairement en laine; grand châle en mousseline blanche dont les femmes cossues s'enveloppaient surtout quand elles étaient en grand deuil. Cet usage est passé de mode : le châle est noir en grand deuil. — *Dra dè mor,* drap mortuaire. *Dra d'hounoù,* poële d'honneur qui se porte devant le cercueil.

Le mot *Drappus* avec la m. sign. se trouve dans les Capitulaires de Charlemagne : le celtique avait *Drap;* le gr. donne Καῖρος, trame.

Dra, *s. m.* Dim. *Draqué.* Lutin, diable; mauvais génie; esprit follet. On l'appelle aussi *Jan-lou-Dra* ou *lou Draqué.*

Dér. du lat. *Draco,* dragon.

Dragas, *s. m.* Dragon; nom que l'on donne souvent à une femme ou à une fille effrontées, hardies au-delà de toute pudeur. C'est une contraction du péj. *Dragounas.* — *Aquò's un dragas,* c'est une *Virago,* un démon d'effronterie.

Dragoun, *s. m.* Dim. *Dragouné ;* péj. *Dragounas.* Dragon, soldat appartenant à une arme de la cavalerie; lutin, esprit ou serpent fantastique. — *Aquò's un dragouné,* c'est un petit lutin.

Draïo, *s. f.* Chemin affecté aux troupeaux et qui a une plus grande largeur que les autres. — Il se dit surtout de ceux que suivent les troupeaux qui vont passer l'été sur la montagne et sur lesquels on croit qu'ils ont prescrit le droit de passage, quoiqu'ils ne soient pas frayés et qu'on ne distingue guère à l'œil leur périmètre. C'est sans doute un préjugé qui ne repose sur aucun droit, bien que les anciens cadastres les appellent quelquefois comme tenants et aboutissants de délimitation. Du reste le nombre de routes et chemins vicinaux qui se multiplient chaque jour rendent ces *Draïos* inutiles.

Dériverait-il du gr. Δράω, s'échapper, s'enfuir, ou de Τρέχω, courir, passer?

Draïôou, *s. m.* Petit sentier; chemin étroit, à peine tracé.

Dim. de *Draïo.*

Draja, *v.* Cribler; passer au crible.

Dér. de *Dral* ou *Drajè.*

Drajaire, *s. m.* Celui qui crible le blé.

Drajè, *s. m.* Crible. — *Voy. Dral.*

Drajèïo, *s. f.* Dragée; amande, pistache, noisette, ou autres petits fruits enveloppés de sucre durci. — *Quouro nous fas manja dè drajèïos?* Quand te maries-tu? *Bada la drajèïo,* au fig. cette locution signifie : Bayer aux corneilles, ouvrir la bouche de stupéfaction ; au prop. elle est devenue proverbiale et prend son origine dans un jeu du carnaval

Digitized by Microsoft ®

Dans les mascarades des jours gras, on voit toujours un masque habillé en Cassandre et monté sur un âne, sens devant derrière; il tient à la main une baguette : à cette baguette pend un fil : à ce fil est accrochée une dragée que le Cassandre fait sautiller, en frappant avec une seconde baguette sur la première, au-dessus d'une foule de gamins qui suivent, la bouche grande ouverte, pour happer le bonbon, qui leur échappe par ses sautillements, car il est prohibé d'y porter la main.

Cette définition, explication, description du mot et de la chose est empruntée aux *Castagnados,* et nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire.

L'étymologie, nous le savons, est, d'après les glossateurs, tirée du gr. Τραγήματα, dessert; de là dragée, disent-ils. Nous ne nous y opposons pas. Mais pour qui a vu confectionner cette charmante et nuptiale friandise, une autre dérivation se présente. Les amandes, pistaches ou noisettes sont jetées dans un poëlon de confiseur, au milieu d'une poudre de sucre, et soumises à un mouvement continu d'agitation, de rotation, d'oscillation, jusqu'à ce que les molécules de sucre les ait entièrement et également revêtues et enveloppées, de manière à leur former une nouvelle écorce, cette délicieuse écale durcie au frottement, lisse et égale, qui distingue la dragée. Cette opération de confiserie n'est autre que la manœuvre du crible à blé appliquée à une friandise. Or le crible se nomme en lang. *Drajé.* Pourquoi les amandes, criblées aussi, ne rappelleraient-elles pas dans leur dénomination le moyen par lequel elles sont devenues *Drajéïos?* Cette origine nous semble valoir autant qu'une autre plus savante.

Dral, *s. m.* Dim. *Drajé.* Crible à blé, en peau de porc et à trous ronds, ce qui le distingue du *Moundaïre.*

Le mot *Dral* est un terme générique dont celui de *Couladoù* est la spécialité relativement au blé. *Lou Drojé* ou *Pisso-païo* est un crible dont le fond est tissu en cottons de châtaignier, servant à séparer le grain et la balle d'avec un résidu de paille.

Dér. du gr. Δράω, s'échapper, s'enfuir.

Drandaïa, *v.* — *Voy. Trantaïa.*

Drapé ou **Drapèl,** *s. m.* Drapeau d'enfant, linge carré dont on enveloppe immédiatement le corps de l'enfant au maillot.

Dim. de *Dra.*

Drapèou, *s. m.* Dim. *Drapélé.* Drapeau, étendard, enseigne militaire.

Dér. de *Dra.*

Drapiè, *s. m.* Drapier, marchand ou fabricant de drap. — Dans un acte du 10 des Kalendes de janvier 1294, qui règle le rang des corporations à Alais, il est fait mention des drapiers et marchands de drap, faisant commerce avec Paris et en France : *Draparii, utentes officio drapariæ et omnes illi qui Parisiis aut in Francia mercaturas suas exercent.* Ils font partie de la deuxième échelle pour former le conseil municipal de la commune, avant les avocats, les notaires, les médecins, les apothicaires et les épiciers, qui ne sont classés ensemble qu'au troisième rang.

Draqué, *s. m.* — *Voy. Dra.*

Dré, *s. m.* Droit; jurisprudence; justice; loi; ce qui est juste; liberté; faculté. — *Faïre lou dré,* faire bonne justice, rendre à chacun ce qui lui appartient légalement ou consciencieusement. *A fa lus drés à sous éfans,* il a partagé son bien à ses enfants avec une stricte probité. *Lous drés,* les droits légitimaires d'un enfant de famille, ce que la loi lui accorde obligatoirement.

Dér. du lat. *Directum* pour *rectum,* justice, équité.

Dré, drécho, *adj.* Dim. *Dréché.* Droit; direct; qui est debout; escarpé; qui a une pente rapide. — *Tèn-té dré,* suivant les cas, signifie : tiens-toi debout ou tiens-toi droit. *Dré t-én-dré,* vis-à-vis, en face de. *Marcho tout dré,* marche droit devant toi. *La mountado és bièn drécho,* la montée est bien rapide. *Dré dé tus,* vis-à-vis de toi, en ligne directe de ta position; faisant face à la direction de tes pas. *Soun mas és dré dé Larna,* sa métairie est près et dans la direction de Larnac. *Touf és én dré,* tout est régulièrement disposé. *L'ôouro drécho,* le vent du nord. *Faïre l'ôoubre dré. (Voy. Aoubre.)* — *Aquì dré,* de ce côté, dans cette direction. C'est une phrase explétive fort usitée dans la région orientale d'Alais, chez ce qu'on appelle les *Gounèls,* qu'on y emploie à tout usage, sans le moindre rapport avec la phrase antécédente ou subséquente. *A man drécho,* du côté droit, à main droite.

Dér. du lat. *Directus,* droit.

Drèchè, drèchèïro, *s. m.* et *f.* Droitier, qui se sert particulièrement de la main droite pour tout exercice et travail d'adresse. — La nature a donné une égale force, une même dextérité à chacune des deux mains; ce ne sont que les habitudes d'enfance ou d'apprentissage qui modifient cette disposition naturelle, en faisant passer par un exercice journalier la force et l'adresse dans celui de ces membres qui est le plus mis en exercice.

Dans notre état de civilisation, nous avons donné la préférence au bras droit, et dans tous les actes que nous apprenons théoriquement, c'est lui qui joue le principal rôle, non pas qu'il y ait été prédestiné par la nature, mais bien parce qu'il faut, dans tout apprentissage régulier, adopter une unité de principes. L'exercice des armes a dû être un des premiers rudiments de l'éducation des peuples, et c'est un de ceux qui exigent le plus d'ensemble et d'unité de principes.

La droite a été préférée on ne sait par quel motif; mais quand on a vu que cette main avait acquis dans cet exercice plus d'habileté et de vigueur, on a dû penser que ce membre était privilégié de la nature à quelques exceptions près.

Cependant quand on considère combien sont nombreux les gauchers dans les classes populaires; lorsqu'on voit que, dans ces travaux agricoles qu'on apprend par la seule imitation, les gauchers sont aussi communs que les droi-

Digitized by Microsoft®

tiers; lorsqu'on voit ceux-ci continuer à manier la houe, la bèche, la hache, à jeter des pierres, de la main gauche, même après qu'on a exercé leur main droite à l'écriture et au maniement des armes; lorsqu'on voit la nature lutter victorieusement contre l'éducation dans certains individus qui restent gauchers malgré les leçons, les exemples et les punitions, il faut convenir que le privilége de la droite n'est qu'une convention purement sociale.

Cette prédisposition, qui crée les gauchers et les droitiers, remonte aux premiers mouvements de l'enfance au maillot. Ces premiers gestes, ce premier exercice des articulations, sont toujours spontanés. Qu'un enfant soit un peu plus ou un peu moins serré dans ses langes d'un côté que d'un autre, le membre resté le plus libre agira le premier; si sa nourrice en lui donnant le sein lui présente plus souvent un côté que l'autre, le bras placé en dehors aura plus de liberté et c'est celui dont il se servira d'instinct pour saisir ou pour gesticuler. Au bout de quelques jours ce membre se renforcera, et au moment où ces mouvements devront prendre plus d'intensité et de régularité, la nature qui est en suspens pour décider de la suprématie de ses membres, l'accordera de préférence à celui qui aura montré plus de dextérité et d'aptitude.

Du reste ce qui prouve que les gauchers ne sont point une exception de la nature, mais bien une contravention des lois sociales, c'est qu'ils ne sont point rares dans les classes populaires et agricoles, où l'on n'a rien fait pour combattre cette prédisposition.

Drèsèli (Sèn), *n. pr.* de lieu. Saint-Dréséri ou Saint-Didier.

Dér. du lat. *Sanctus Desiderius.*

Drinda ou **Dinda**, *v.* Tinter; rendre un son aigre et métallique comme des grelots.

Dér. du lat. *Tinnire,* m. sign.

Inutile de faire remarquer, après ce que nous avons dit lett. D, la permutation des dentales du dérivé au primitif lat. Le fr. et le lang. suivent leur marche parallèle.

Drin-drin! *interj.* Tin-tin; onomatopée d'un son aigu et métallique.

Dringo-drango, *phr. faite,* sorte d'adv. pour exprimer, par imitation, un branlement de gauche à droite, pareil au brimballement des cloches. — *Faïre dringo-drango,* se balancer de droite à gauche. Se dit surtout des personnes déhanchées.

Formé de *Drinda.*

Drissa, *v.* Dresser. — *Voy. Adrissa.*

Drogo, *s. f.* Drogue, préparation pharmaceutique; drogue, mauvaise marchandise, mal fabriquée et qui n'a pas de durée.

Dér., dit-on, du persan, *Drou,* odeur. Selon Raynouard, de l'anglo-saxon *Druggs,* drogue.

Drole, *s. m.* Dim. *Droule;* augm. *Droulas.* Jeune garçon. — Se dit d'un enfant qui marche déjà, et s'arrête à l'adolescence, au commencement de la puberté. Ce mot n'entraîne avec lui aucune idée défavorable, comme le *Drole,* fr. — *Dè qudou ès aquèl poulì drole?* à qui est ce joli enfant, ce gentil mignon d'enfant? surtout avec le dim. *Droulé. Moun brave droulas,* mon cher petit et gros poupon: expression caressante, avec l'augm.

Son étym., ainsi que celle de l'adj., paraît avoir été tirée du danois ou saxon *Trole,* démon.

Drolo, drolo, *adj.* Plaisant, drole; singulier; facétieux. — *Trobe un pdou drole que m'aguès fa aquel tour,* je trouve fort plaisant, fort mauvais que vous m'ayez joué ce tour-là.

Drolo, *s. f.* Dim. *Drouleto;* péj. *Droulasso.* Jeune fille: dans la même acception que *Drole;* cependant on en proroge la portée au delà de l'âge nubile. — *Uno bravo drolo,* une gente bachelette. *Aquò faï uno bravo droulasso,* c'est vraiment une fille appétissante.

Drouguistarìè, *s. f.* Droguerie, terme générique pour exprimer les drogues en général; épicerie; profession ou commerce d'épicier. — *Faïre drouguistarìè,* tenir magasin d'épiceries.

Dér. de *Drogo.*

Drouguisto, *s. m.* Droguiste, épicier. — Le premier de ces mots a presque disparu de la langue, comme terme qualificatif de profession: il est remplacé en fr. par épicier. On ne voit pas bien ce qu'il y a gagné. La même réforme s'est opérée pour apothicaire, qui n'est plus qu'un pharmacien.

Droulé, *s. m.* Sorte de basquine ou casaque de femme, particulière aux provençales d'Arles et de Tarascon, qui paraît avoir une origine ancienne. Le *Droulé* était un justaucorps à basques étroites descendant à mi-jambe et ouvert à la taille, ordinairement en soie, de couleur tendre et tranchante sur celle de la jupe. Cette mode a disparu, emportant avec elle ce cachet de costume national, que même dans leur coiffure les Arlésiennes ont commencé à modifier.

Drouvì ou **Douvri**, *v.* Ouvrir; le contraire de fermer. — *Sè drouvì,* au fig. développer son intelligence.

Douvrì serait plus correct, mais l'usage a adopté *Drouvì,* qui n'est qu'une corruption cependant.

Dér. du lat. *Aperire,* m. sign.

Drubì, *v.* Ouvrir. — C'est le même mot que le précédent dont il est une variante usitée dans les hautes Cévennes.

Drujo, drujo, *adj.* Dru; robuste; vigoureux. — *La plèjo ès drùjo,* il pleut dru.

Dér. du lat. *urus,* ferme, solide.

Drujije, *s. f.* Vigueur; bonne santé; sève forte et abondante.

Du, duro, *adj.* Dim. *Duré;* péjor. *Duras.* Dur; durci; ferme; solide; insensible; rude. — *Avèn cava siès pons suns atrouba lou du,* nous avons creusé à un mètre et demi de profondeur sans rencontrer le terrain ferme, soit le rocher, soit l'argile vierge.

Dér. du lat. *Durus,* m. sign.

Digitized by Microsoft®

Du, *s. m.* Espèce de raisin qu'on peut confondre avec le *Dalican;* mais son bois est rougeâtre et très-dur; ses feuilles sont aussi plus grandes.

Duèïo, *s. f.* Douille, partie creuse et cylindrique d'un outil, d'un instrument, destinée à recevoir un manche.

Dér. du lat. *Doliolum,* petit vaisseau, baril; parce que la douille est effectivement comme un barillet où s'enfonce le manche d'une arme ou d'un outil.

Duga, *v.* Être pensif; être rêveur; rester dans le farniente; songer ou rêver creux; bayer aux corneilles; se plonger dans ses rêveries, moitié sommeil, moitié paresse.

Dér. de *Dugou,* grand-duc, parce que cet oiseau est dans un état pareil pendant tout le jour, avec ses grands yeux qui ne supportent pas la lumière et à demi-clos.

Duganèl, *s. m.* Au fém. *Duganèlo.* Duc, grand-duc, hibou, *Strix hubo,* Linn. Le plus grand des oiseaux de proie nocturnes, il a deux pieds de longueur. Sa nourriture se compose de lièvres, de lapins et de perdrix, ainsi que de rats et de scarabées. Couleur fauve, pommelée de brun; plumes de la face mélangées de roux, de noir et de gris; gorge blanche. Sa chair est, dit-on, tendre et d'un goût agréable. Son nom lang., qui se dit aussi *Dugou,* est une traduction de Duc et peut-être une onomotapée de son cri effrayant, qui est d'une consonnance exprimée par son nom. Le fr. ne pourrait-il pas venir aussi de cette imitation, et ne point signifier *Duc, Dux,* chef de son espèce?

Dugou, *s. m.* Le même que le précédent : variante plus imitative dans sa prononciation.

Dupa, *v.* Accuser; incriminer; se concerter pour faire tomber une faute sur quelqu'un.

Dér. du fr. *Duper,* mais avec une légère déviation dans l'acception.

Dura, *v.* Durer; continuer d'être; persévérer; persister; faire un long usage. — *Lou rouve duro din l'aïgo,* le chêne se conserve dans l'eau. *Mès qué dure,* pourvu que cela dure ainsi. *La plèjo m'a dura tout lou tèn dâou camì,* la pluie ne m'a pas quitté pendant tout le temps de la route. *Tout mé duro,* mes habits me font un long usage.

Dér. du lat. *Durare,* m. sign.

Durado, *s. f.* Durée; espace de temps qu'une chose dure; long usage. — *La plèjo séra pas dé durado,* ce n'est pas une pluie qui doive durer. *Aquélo tèlo fara durado,* cette toile sera d'un long usage.

Durbè, *s. m.* Gros-bec, pinson-royal, *Fringilla Coccothraustes,* Temm. Cet oiseau, remarquable par la force de son bec conique, pointu et assez dur pour casser les noyaux de l'alisier entr'autres, dont il mange l'amande, n'est susceptible d'aucune éducation. Il est sauvage et silencieux. Il est dur d'oreille, dit Buffon, ce qui peut-être contribue à rendre son intelligence bornée. Ce caractère connu a fait donner le nom de *Durbè,* au fig., à un sot, un butor, un lourdaud.

Durïoù, *s. m.* Durillon, callosité qui se forme à la plante des pieds et à la pomme des mains, par suite de la compression de l'épiderme occasionnée par la marche ou par le maniement d'un outil.

E

E, *s. m.* Cinquième lettre de l'alphabet, deuxième voyelle. E voyelle a diverses prononciations, qui doivent être notées par l'écriture. Tantôt muet, tantôt fermé ou ouvert, tantôt aigu ou grave, les accents correspondants le distinguent. L'absence d'accent, qui désigne l'*e* muet, ne lui imprime pas cependant la consonnance de l'*e* muet français, qui est assourdi en *eu* bref. L'*e* muet languedocien se prononce à l'italienne, comme un *e* fermé bref, c'est-à-dire que la voix appuie légèrement sur la pénultième dans les mots qu'il termine. — *Voy. le mot Acèn.*

Il nous est impossible d'adopter, au sujet de la prononciation de l'E et de son orthographe, le raisonnement et la division de Sauvages.

On s'étonne, quand on considère la haute intelligence de cet auteur et son esprit d'analyse, de le voir sur cette question s'éloigner si visiblement de notre vocalisation. Peut-être faudrait-il attribuer cette déviation à une mutation dans la prononciation de ce pays survenue depuis l'époque où écrivait Sauvages, ou bien à des types qu'il aurait choisis dans un autre dialecte que le nôtre. Car il est certain que les théorèmes qu'il établit sont en complète contradiction avec notre prononciation actuelle.

Ainsi il n'admet que deux divisions de la voyelle E, savoir l'*e* fermé et l'*e* très-fermé, qu'il qualifie par imitation de l'italien, *Stretto.*

Or, ce qu'il appelle l'*e* fermé, celui qu'il marque d'un accent aigu, est précisément celui que nous nommons l'*e* ouvert et que nous caractérisons par l'accent grave. Que l'on observe les mots qu'il donne lui-même pour exemples de l'*e* fermé : *Miraïé,* miroitier, *Rès,* chapelet d'oignons, *Pèses,* pieds, *Irangè,* oranger : il est évident que nous prononçons tous ces *e* là, comme l'*è* ouvert français, et sans aucune différence avec la prononciation des mots suivants : procès, commère, lumière, grève, etc. On opposera peut-être que dans le nord et dans l'est de la France, on appuie davantage sur cet *e* ouvert et l'ouverture de la bouche est

Digitized by Microsoft®

un peu plus grande; mais ce n'est là qu'un mode d'accentuation particulière à certaines localités : comme on voit à Lyon peser beaucoup plus qu'à Paris et ailleurs sur certaines voyelles, surtout sur l'*o*, et prononcer par exemple cariole comme s'il y avait un accent circonflexe sur l'*ô*, ou s'il y avait deux *o*, *carioole*. Il est certain que, dans tout le Midi, les personnes qui ont l'accent le plus pur ne prononcent pas l'*e* ouvert français d'une autre manière que notre *e* languedocien dans *Irangè*, *pèses*, etc.

Dans tous les cas, il est tout à fait irrationnel d'assimiler ce dernier *e* à l'*e* fermé français.

Arrivons à l'*e* très-fermé ou *Stretto :* Sauvages prétend que ce dernier *e* s'écarte autant de l'*e* fermé français que celui-ci s'éloigne de l'*e* ouvert. Voilà une assertion que l'exemple ci-dessus détruit complétement. Nous demandons à tous ceux qui ont quelque connaissance, quelque usage de notre langue, s'ils aperçoivent une différence saisissable entre la prononciation de l'*e* lang. et de l'*e* fr. dans les mots suivants :

Fr. Pâté.....	Lang.	*Paté*, lambin.
Côté.....		*Couté*, nuque.
Paré.....		*Paré*, muraille.
Pêcheur.....		*Pécadoù*, pêcheur.
Série.....		*Sédo*, soie.

Sauvages a cru voir dans le mot italien *Stretto*, l'annonce d'une vocalisation plus étroite, plus fermée que l'*e* fr., et il l'a appliquée au lang. Mais la désignation de *Stretto* n'a pas d'autre portée que celle de l'application à l'*e* fermé; l'italien n'a pas d'autre terme pour l'exprimer et la différencier de l'*e* ouvert : cette épithète est positive et non superlative, comme la traduction qu'en fait Sauvages.

Notre glossateur n'admet pas en lang. l'existence de l'*e* muet : cela est vrai, si par là nous devons entendre la consonnance brève et muette *eu* du fr.; cela est faux au contraire, si par *e* muet nous entendons une consonnance en *e* brève, inarticulée, qui s'échappe plutôt qu'elle ne se prononce après une pénultième grave et prolongée, et qui s'élide devant une voyelle. Il range cette sorte d'*e* dans la catégorie de l'*e stretto*.

Nous convenons que cette sorte d'*e* a une consonnance fugitive qui ressemble assez à l'*e* fermé; mais si on suivait cette analogie, il faudrait en fr. assimiler l'*e* muet à la voyelle composée *eu* et l'appeler *eu* bref. Il est assez étrange du reste que Sauvages n'ait pas senti la nécessité de distinguer et de classifier à part les syllabes inarticulées que nous nommons muettes, soit qu'elles se terminent en E, en I, O, OU.

C'est l'oubli que nous relevons en dénommant voyelles ou diphthongues muettes celles qui à la fin d'un mot sont précédées d'une syllabe longue et prolongée et s'échappent inarticulées comme l'*e* muet final en fr., comme dans les mots : *manje*, *gari*, *broquo*, *aïmou*. Nous distinguons ces voyelles finales de leurs correspondantes toniques, en les privant de tout accent, tandis que ces dernières reçoivent un accent grave. — *Voy. Acén.*

Il est à remarquer que ce genre de voyelles muettes ne se trouve qu'à la fin d'un mot, et jamais au commencement ni dans l'intérieur. Il devient donc inutile d'accentuer celles qui ne sont pas finales, puisqu'elles sont toujours toniques dans ce cas, et que d'ailleurs cette multiplicité d'accents deviendrait fatigante à l'œil.

Nous établissons par conséquent en règle absolue : 1° que au commencement et dans l'intérieur d'un mot, chaque voyelle a sa valeur et garde le son qui lui est propre; 2° que les voyelles *a* et *u*, qui ne sont jamais muettes, n'ont aucun besoin d'accent, quelque place qu'elles occupent; 3° que les voyelles *e*, *i*, *o*, et la composée *ou*, quand elles sont finales, doivent avoir un accent grave ou aigu, si elles sont toniques, et rester sans accent, si elles sont muettes.

Nous avons dit qu'au commencement ou à la fin d'un mot, les voyelles n'étaient jamais muettes, et qu'il devenait dès lors oiseux de les marquer d'un accent. La voyelle *e* fait exception à cette règle, parce qu'ayant deux vocalisations différentes, l'*e* fermé et l'*e* ouvert, il était nécessaire de les distinguer par l'accent qui leur est propre. Tous les *e* doivent donc être accentués, hors l'*e* muet final.

Échantïoun, *s. m.* Échantillon, partie d'une chose, morceau d'une étoffe ou d'une marchandise pour servir de montre ou faire apprécier son mérite.

Emp. au fr.

Édo, *suffixe*, qui, en s'ajoutant en composition à un radical, lui imprime une idée de provenance et surtout un sens collectif.

Cette terminaison est particulière aux idiomes méridionaux, et si le français s'en est emparé pour former quelques-uns de ses mots, partout où il la conserve, on est presque assuré de reconnaître à ces vocables une attenance avec le Midi. Seulement le français donne à la finale francisée une modulation différente de celle du languedocien. Dans notre dialecte, *Édo* final est invariablement doux et bref sur l'*É* pénultième tonique, que pour cela nous marquons par un accent aigu : en français, l'*È*, tonique aussi, est toujours grave, ouvert et long. Laquelle des deux prononciations se rapproche davantage de la vocalisation primitive de cette syllabe? nous ne saurions le dire ni en noter autrement la nuance; mais l'espagnol et l'italien, qui ont gardé, comme nous, la consonnance brève et douce dans les mêmes cas, pourraient bien reproduire fidèlement aussi la prononciation gauloise ou latine de cette désinence partitive qui n'a pas beaucoup varié. Quoi qu'il en soit, la présence dans un nom propre de la finale *Édo* ne viendrait-elle que prouver que les appellations où elle se trouve appliquée à des noms de famille, indiquent que ces familles sont certainement originaires du Midi, qu'il y aurait quelque intérêt à relever le caractère et l'emploi du suffixe.

Digitized by Microsoft®

Dans la formation des noms, ce cachet de race n'était pas inutile à remarquer. Toujours est-il que le Nord et le Centre affectionnent pour leurs terminaisons de collectivité une autre formule, comme nous l'allons voir, bien que provenant de la même source.

On connaît déjà l'emploi et le fonctionnement des suffixes, ces syllabes adjonctives imaginées pour donner aux mots une extension caractéristique de sens. Nos ancêtres avaient *ek* = *ak*, qu'ils ajoutaient quand ils voulaient exprimer la réunion, la pluralité de mêmes objets dans un lieu; nous avons donné de nombreux exemples; *Cass, Casn* désignait un chêne, une individualité; *Casnek* signifiait une collection de chênes, et ainsi de bien d'autres noms. (*Voy. Agno* et passim.) Les arbres, les pierres, les rochers sont naturellement les objets qui se présentent le plus souvent en collection : et l'office de la terminaison collective trouvait là à s'appliquer avec plus de fréquence et de précision. C'est pourquoi ces dénominations ont pris en général pour base le radical de l'arbre qu'il fallait désigner.

Le latin avait des procédés de suffixes tout pareils : quand il régna en vainqueur dans les Gaules, quelquefois il se prit à imposer ses importations, d'autres fois il se contenta des mots tout faits; mais toujours il les marqua au cachet de son génie linguistique, qu'il prenait dans ses finales propres, surtout quand le radical se rapprochait suffisamment d'un mot qui lui était familier et usité chez lui.

Ce mécanisme, que nous avons expliqué, se retrouve ici. La moyenne latinité, qui s'imprégnait des anciennes traditions et qui tendait en même temps à ne pas trop se séparer du romain, forma ainsi son vocabulaire de noms propres de lieux, puis de personnes. On avait donc, par exemple, en gaulois *Cass, Casn,* et *Casnek;* le latin faisait *Casnetum,* correspondant à *Quesnetum,* à *Quercetum,* pour dire : un lieu planté et abondant en chênes, dont le roman du Nord fit *Chesnaie* ou *La Chesnaye,* qui est devenu notre *Chadénédo.*

Plus tard, la différence des climats, les aptitudes de prononciation et mille autres causes créèrent les variétés ethniques : et de là, quand le suffixe primitif était *ek* = *ak,* transformé en *etum* latin, au moyen-âge, on disait, en employant le latin, *etum* = *edum* = *idum* = *eium,* et en façonnant le roman au Nord et au Centre, on préféra les finales en *ai, aye, ais, ait, ei. eye, eis, et, es, ex, eix, oi, ois, oy, oye,* et autres désinences équivalentes, tandis que l'italien gardait *eto,* l'espagnol *eda,* et la langue d'Oc *édo,* comme signe de la collectivité. Par l'effet de la permutation des lettres, dont nous avons aussi indiqué quelques règles, la substitution du *d* au *t* est un changement naturel. Il en résulte par conséquent que notre suffixe *Édo* = *ek* = *ak* = *etum,* et *edum,* ainsi que toutes les autres terminaisons équipollentes du roman et du français actuel, ont des bases communes et se substituent l'une à l'autre sans autre motif que l'effet de certaines prédispositions organiques, dont il n'est pas possible de se rendre compte. Par où on est amené sans surprise, après avoir dégagé la racine, à suivre la composition des mots et des noms, et à saisir cependant, à travers leurs variétés, leur généalogie et leurs formations successives : *Clapas, Rancas, Blaquas,* racines secondes et individualisant un objet, conduisent à *Claparédo, Rancarédo, Blaquarédo,* noms collectifs, comme le lat. *Pinetum* a donné *Pinay* = *Piney* = *Pinet* = *Pinaye,* noms de lieux, qui sont identiques à notre *Pinédo : Vernetum,* lat. = *Verney* (Suisse) = *Vernex* = notre *Vèrnédo,* de *Vèr* radical; et de même pour nos mots *Aoumédo,* ormoie, *Figarèdo, Oulivédo, Nougarédo, Poumarédo, Prunarédo, Vérnarédo, Sâouzarédo, Cérièrédo, Sâouzédo,* lieux plantés d'ormeaux, de figuiers, d'oliviers, de noyers, de pommiers, de pruniers, de saules, de cerisiers, et d'une infinité de similaires, que le français a également traduits suivant ses propensions.

Ce suffixe *Èdo* n'est pas seul à exprimer la collectivité, mais il est certainement un des plus originaux, et il a ce mérite que sa descendance est si nette, si régulière, qu'il était bon de nous y arrêter, afin de bien marquer les attaches de notre dialecte. D'autre part, ses affinités sont encore tellement précises, son caractère si bien indiqué, et son rôle dans la langue si bien défini, que, s'il garde une physionomie à part et qu'il la communique à notre idiome, il importait de lui consacrer aussi un article spécial, qui fera corps dans l'ensemble de l'étude sur les noms.

Éfan, *s. m.* Dim. *Éfanté, éfantoù, éfantouné;* péjor. *Éfantas.* Enfant, garçon ou fille, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans. — *Soun éfans dé dos maïres,* ou *dé dous païres,* ils sont frères consanguins ou utérins. *Éfan dé naïssénço,* enfant nouveau-né. *Faïre l'éfan,* accoucher. *A séntì soun éfan,* elle a senti remuer l'enfant qu'elle porte dans son sein. *Moun éfan!* mon enfant! terme de familiarité affectueuse fort usité en languedocien, non-seulement par des supérieurs ou des gens plus âgés que l'interlocuteur, comme cela se pratique en français, mais même parmi les gens de même classe et de même âge, surtout parmi les jeunes filles liées entr'elles : *Ah! moun éfan!* est l'exorde et le garde à vous de tous leurs comérages. *Pâoure éfan!* terme d'amitié, de pitié ou de commisération affectueuse. *Éfan dé lou! Éfan dé por!* sont des épithètes injurieuses que les gamins se jettent et se rendent sans que leur susceptibilité s'émeuve beaucoup.

On dit *Éfan* adjectivement et pour les deux genres comme en français. — *Aquò's un éfan,* c'est un innocent. *Ès éfan,* il est enfant, il est plus jeune que son âge.

Dér. du lat. *Infans.*

Éfantas, asso, *adj.* Grand enfant; adulte qui a les mœurs et les goûts d'un enfant; qui fait des enfantillages. — *Es un éfantas,* il agit, il se conduit, il parle comme s'il n'avait pas dépassé l'âge de raison.

Éfantougnè, gnèïro, *adj.* Qui aime les enfants, qui se plaît à les caresser, à badiner avec eux.

Digitized by Microsoft

Éfantounéja, *v.* fréq. Faire l'enfant; s'amuser d'enfantillages; caresser les enfants, jouer avec eux.

Éfantuègno, *s. f.* La gent puérile; les enfants considérés en masse et comme classe.

Le suffixe *Uègno*, particulier à notre dialecte, indique la collectivité; nous l'avons remarqué déjà sous l'article *Bastarduègno*. — *Voy.* c. m.

Éfè, *s. m.* Effet de commerce, lettre de change, billet à ordre, simple promesse de paiement; domaine, métairie, terre, bien. — *Aquò's un paulì-t'éfè*, c'est une belle propriété.

Dér. du lat. *Effectus*, production.

Éfla, *v.* Enfler, se gonfler; devenir plus volumineux. Au fig. *S'éfla*, s'énorgueillir, faire le gros dos.

Dér. du lat. *Inflare*, m. sign.

Éfle, éflo, *adj.* Enflé, bouffi, gonflé, boursoufflé. — *Moun dé és tout éfle*, mon doigt est tout enflé. *Tapo toun ièl qué ta gâouto és éflo*, phr. faite, sorte de dicton dont le mot-à-mot est : ferme l'œil, ta joue est enflée, et dont le sens peut être rendu par : laisse faire, laisse aller, ou bien : attrape, voilà, le mal est fait, la farce est jouée.

Éflije, *s. f.* Enflure; gonflement, tuméfaction, œdème.

Égalita, *s. f.* Égalité, mot que les idées nouvelles ont rendu familier au peuple. Du reste, il se disait autrefois, mais seulement dans l'acception de la phrase suivante : *Fâou l'égalita pértout*, il faut de l'équité en tout.

Éganâou, âoudo, *s.* Dim. *Éganâoudé, éganâoudaù;* péj. *Éganâoudas*. Huguenot, calviniste; protestant.

Le mot est une corrup. du fr. Huguenot, dont l'étym. certaine est encore à trouver.

Égâou, égalo, *adj.* Égal. — Cet adj. n'est guère usité pour égal, semblable, qui se traduisent par *Parìè*. On l'emploie fort ordinairement au neutre : *Es égâou; aquò m'és égâou*, c'est égal; cela m'est indifférent.

Dér. du lat. *Æqualis*, égal.

Ègo, *s. f.* Jument, cavale; rosse de quelque sexe qu'elle soit. — L'accent grave tonique doit être très-marqué dans ce mot et le suivant sur l'*è* initial.

Dér. du lat. *Equa*, m. sign.

Ègou, *s. m.* Yèble ou hièble, petit sureau, sureau herbacé, *Sambucus ebulus*, Linn. Plante de la fam. des Caprifoliacées. Cette plante, qui vient spontanément, ne se plaît que dans les bons terrains, et les paysans la regardent comme un indice certain de fertilité. On raconte à l'appui l'anecdote suivante : Un aveugle, voulant acheter un champ, s'y rendit à âne pour le visiter. On riait de sa simplicité, car il paraissait difficile qu'il s'assurât par ses yeux des qualités du champ. En arrivant sur le terrain, notre aveugle demanda qu'on lui indiquât un *ègou*, une plante d'hièble, pour attacher son âne. On lui répondit qu'il n'y en avait pas trace : lui de remonter aussitôt sur sa bête, en disant qu'il n'achetait pas un champ où cette herbe ne poussait pas; et les rieurs passèrent de son côté.

Égoual, *s. m.* n. pr. Aigoual; au nord du Vigan, la montagne la plus élevée du département du Gard : son altitude au point appelé l'Hort-de-Dieu, est de 1562 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle fait partie de la chaîne qui, par la Lozère, s'unit aux Pyrénées; par la Lozère, le Vivarais et le Dauphiné, aux Alpes; et par le Lévézou, dans l'Aveyron, au Cantal et au-delà. Elle est boisée jusqu'à la hauteur de 1250 mètres; son sommet, cependant très-accessible, est dans nos pays le plus longtemps et le plus tôt couvert de neige.

La forme française du nom, qui a une affinité très-grande avec ceux d'Aigues-Mortes, Aigues-Vives, Aigalliers, etc., ne laisse aucun doute sur son étymologie, et représenterait mieux peut-être la racine prise du lat. *Aqua*, du celt. *Aa, Ag*, et autres, que ne le fait notre orthographe languedocienne, si l'on ne se souvenait que le roman disait et écrivait de même *Eve, eveux*, etc., en adoucissant la première syllabe. La descendance est directe, quelle que soit d'ailleurs la manière d'écrire et de prononcer. La signification indique un lieu, un terrain aqueux, abondant en eaux : c'est ce qu'exprime la première partie du mot, et la finale en *Al* sert sans doute à marquer la hauteur. — *Voy. Aïgoùs* et *Aïgo*.

Èïdo, *s. m.* Un aide; aide-meûnier; tout individu qui aide un artisan chef, et non point une aide, qui se dit : *Ajudo*.

Corrup. du fr.

Èïdo-de-can, *s. m.* Aide-de-camp.

Emp. au fr.

Èïtiquéto, *s. f.* Étiquette, dans le sens de celles que l'on met sur un dossier de papiers, sur une préparation pharmaceutique, etc.

Corrup. de la phrase latine : *est hìc quæstio*, c'est ici la question, que l'on inscrivait autrefois sur chaque dossier de procédure, dossier qui était alors enfermé dans un petit sac.

Él, élo, *pron. pers.* Au *plur. Éles, élos*. Il, lui; eux, elles. — Il est bon d'expliquer cependant que *Él* ne peut jamais se traduire par *il*, quoique ce soit là véritablement sa portée et sa signification, attendu que le pronom *il* ne s'emploie que joint à un verbe, soit avant, soit après : *il aime, dit-il*, etc., et qu'en languedocien comme en latin, on ne met jamais le pronom personnel avant ou à la suite d'un verbe. On dit en effet *aïmo, amat, soudìs (inquit)*, pour traduire comme ci-dessus. *Él* ne peut donc être exprimé que par : lui. Toutefois, si on peut toujours traduire *él* par *lui*, on ne peut admettre le *vice versâ;* car *lui* au datif s'emploie tel quel, sans l'article *à : je lui donne;* et pour rendre cette phrase, nous disons : *li done*. — *Voy. Li*.

Dé pér él, de lui-même, par lui-même, sans l'aide ou le secours de personne, de son plein gré, de son propre mouvement. — *Ès tout én él*, il est tout en lui-même, il garde toute sa pensée, il n'est pas expansif.

Élo, elle, est un terme par lequel un mari désigne sa femme, lorsqu'il est question d'affaires du ménage, sans avoir besoin de la nommer autrement. — *Ès élo qué mé lavo, qué m'éstiro*, c'est ma femme qui lave et qui repasse

Digitized by Microsoft ®

mon linge. La femme ne se permettrait pas une pareille licence réciproque en parlant de son mari : quand elle en use, ce qui est certainement l'exception, *Él* pour la circonstance a toujours une certaine intention de mépris ou au moins d'ironie.

Dér. du lat. *Ille, illa.*

Élécious, *s. f. plur.* Élections. — On sent comment ce mot et le suivant, si actuels aujourd'hui pour le peuple, sont tombés du français dans son domaine.

Élétur ou Élétoù, *s. m.* Électeur.

Èli, *s. m.* Lis, *Lilium candidum*, Linn. Plante de la fam. des Liliacées, bulbeuse, à fleurs grandes et odorantes. Elle a plusieurs variétés; la blanche est la plus belle. Au fig. Blancheur extrême, emblème de la pureté virginale, de la candeur innocente et de la grandeur. — Le lang. ne le confond pas comme le fr. avec les *fleurs de lis*, qui ont été si longtemps les armoiries des rois de France. Il appelle celles-ci *las flourdalis*, par une corrup. toute française.

Dér. du lat. *Lilium.*

Èliou, *s. m.* Éclair; éclat subit et passager de lumière, qui précède le coup de tonnerre; lumière étincelante et fugitive.

Dér. du gr. ἥλιος, soleil dont l'éclair imite le rayonnement et l'éclat.

Èlioussa, *v.* Éclairer; étinceler; faire des éclairs. — *Éliousso*, il éclaire, il fait des éclairs.

S'élioussa, s'irriter, monter aux nues de colère; disparaître tout à coup; s'enfuir subitement et précipitamment. — *S'és élioussa*, il a disparu, il s'est échappé, dit-on de quelqu'un qui était là et qui s'est évanoui comme un éclair.

Èlo, *pron pers. fém.* Elle. — *Voy. Él.*

Èmbaïma, *v.* Embaumer, dans le sens de répandre une bonne odeur. — *Sèn qu'èmbaïmo*, il répand une odeur qui embaume l'air.

Dér. du lat. *Balsamum*, baume.

Émbala, *v.* Emballer; empaqueter, faire des dispositions de départ. — *Émbalo tant qué po*, il fait ses paquets pour l'autre monde; il dépérit chaque jour.

Dér. de *Balo.*

Émbaladouïro, *s. f.* Ne s'emploie qu'ajouté au mot *Aguïo : Aguïa émbaladouïro*, grosse aiguille ou poinçon pour coudre l'emballage avec de la ficelle.

Émbalaje, *s. m.* Emballage, action d'emballer; ce qui sert à l'emballage.

Émbanasta, *v.* Charger sur une bête de somme les paniers à bât, les mannes ou *banastos*. Au fig. charger à un autre son fardeau : dans ce sens, se dit mieux cependant *Émbasta.*

Dér. de *Banasta.*

Émbâouma (S'), *v.* S'encaver, s'enfoncer dans un terrier, dans une grotte, dans un bouge.

Dér. de *Bâoumo.*

Émbara, *v.* Serrer; renfermer une chose; enfermer les êtres vivants, le bétail, par ext. enrayer une voiture, une charrette, ce qui se faisait par une barre cordée fortement contre la roue, et qui a été remplacée par ce qu'on appelle la mécanique, qui est véritablement un sabot. — *Lau tèn s'émbaro*, le temps se couvre; les nuages s'abaissent et semblent nous enfermer dans un horizon plus étroit et une atmosphère plus basse. *Sentì l'émbara*, avoir une odeur de renfermé. *Crégne l'émbara*, aimer sa liberté; craindre les chaines et les verroux de toute espèce.

Dans ces derniers exemples, le mot est pris substantivement.

Dér. de *Bara.*

Émbaragna, *v.* Enclore un champ de haies; entourer de buissons un passage, une issue.

S'embaragna, s'embarrasser dans une haie; s'accrocher à des buissons; au fig. s'enchevêtrer dans quelque affaire épineuse.

Dér. de *Baragno.*

Émbaras, *s. m.* Au plur. *Émbarasses.* Embarras; gêne; imbroglio; difficulté d'agir; obstacle; timidité; irrésolution. — *Faïre dé sous émbarasses*, faire ses embarras; faire l'important. *Aquò's pas l'émbaras*, ce n'est pas pour dire; cela importe peu : phrase explétive qui répond au fr. *au surplus. Fóou bièn aïma lous émbarasses*, il faut en vérité bien aimer les peines, les soucis, les procès.

Dér. de *Baro.*

Émbarassa, *v.* Embarrasser; gêner; causer de l'embarras. — *Embarassa coumo un ra éntre dos noses*, prvb., embarrassé comme un rat entre deux noix, ou autrement, la position de l'âne de Buridan. *Es un émbarassa*, c'est un irrésolu, un indécis; il ne sait lier ni délier. *Aquél home és émbarassa*, cet homme a de mauvaises affaires, beaucoup de dettes; il est gêné; ses affaires sont embrouillées. *Uno fénno émbarassado*, une femme enceinte.

Émbarassaïre, aïro, *adj.* Péj. *Émbarassaïras.* Importun; fâcheux; qui fait l'important; qui aime et recherche l'embarras des affaires et qui s'en surcharge à plaisir.

Émbarqua, *v.* Embarquer; mettre dans une barque, un bateau; ou seulement mettre en chemin, en marche. Au fig. *S'émbarqua*, se lancer dans une affaire, une entreprise.

Dér. de *Barquo.*

Émbartassa, *v.* Fermer, avec des buissons morts, les entrées d'une propriété, une brèche ou la crête d'un mur, pour en empêcher l'accès au bétail et aux gens.

Dér. de *Bartas.*

Émbas, *s. m.* et *adv.* de lieu. Le bas; en bas; la région qui s'éloigne des montagnes et s'abaisse vers la mer par rapport à nous : *l'émbas* est au-dessous de Nimes et sur le littoral de la Méditerranée, et *l'énndou*, les hautes Cévennes et la Lozère. — *Vaï séga émbas*, il va moissonner vers Saint-Gilles, Aigues-Mortes, Aimargues, etc. *L'émbas d'un oustâou*, le rez-de-chaussée d'une maison.

Dér. de *Bas.*

Émbasséga, *v.* Proprement, mettre un timon, une flèche à un araire. Au fig. arranger de travers; faire quelque chose avec mystère, ou plutôt mettre des mystères à ce

Digitized by Microsoft®

qui n'en vaut pas trop la peine. — *Dé qué m'émbasségas aïlaï?* Que tramez-vous là-bas?

Dér. de *Basséyou.*

Émbasta, *v.* Bâter un mulet, lui mettre le bât. Au fig. charger quelqu'un d'un embarras *(V. Émbanasta);* en style de joueur, charger son adversaire de la perte qu'on a éprouvée auparavant avec d'autres joueurs. — *Aquélo fusto és émbastado,* cette poutre est déjetée; elle s'est arquée en cintre, soit parce qu'elle était de bois vert, soit à cause de la surcharge qu'elle supportait; c'est-à-dire qu'elle a pris la forme d'un bât. *Part pas chaquo fès qu'émbasto,* locution prvb., qui se dit d'un lambin qui met un très-long intervalle entre ses préparatifs de départ et son départ lui-même, ou bien d'un indécis qui souvent contremande ses projets. Notre dicton revient au prvb. fr.: il ne cuit pas du premier bouillon.

Dér. de *Bas,* bât.

Émbasto, *s. f.* N'a pas d'autre acception que l'acte de jeu défini à l'article précédent. — *Jouga à l'émbasto,* jouer à la décharge; c.-à-d. que le perdant payera autant de consommations qu'il en perdra, à la décharge et sur le compte du vainqueur.

Émbé, *prép.,* ou **Éndé.** Avec; ensemble; en compagnie de; conjointement; par, dans, en, à, suivant certains cas. — *Partès émb'aquél tén?* Vous partez par le temps qu'il fait? *Déqué dirén émb'aquéste home?* Que dirons-nous à cet homme? *Déqué métès émb'aquéste sa?* Que mettez-vous dans ce sac? *Conto émbé lous dés,* il compte sur ses doigts, avec les doigts. *Marche émb'él,* je marche avec lui, en sa compagnie; nous allons ensemble. *Èmb'aquò,* pourtant, avec cela, en cela. *Èmb'aquò n'aï pas tort,* en cela, malgré tout, je n'ai pas tort.

Nous plaçons sur la même ligne *Émbé* et *Éndé:* c'est dire qu'ils sont synonymes ou à peu près. Il faut ajouter cependant que, bien qu'ils puissent être substitués l'un à l'autre sans inconvénient, *Émbé* est plus propre dans l'acception de *Avec,* et *Éndé* dans toutes les autres que nous indiquons, et qui sont moins directes.

Émbé dérive évidemment du lat. *Ambo,* deux; cela se sent encore mieux dans le dialecte gascon qui dit: *Amb* ou *Damb.* Quant à *Endé,* il ne paraît autre chose que la corrup. ou la variante de *Èmbé.*

Émbégu, udo, *part. pass.* du v. *Émbéoure.*

Émbéguina (S'), *v.* S'emmitoufler; s'emméguiner; s'envelopper la tête de coiffes et de bonnets l'un sur l'autre. Au fig. se coiffer de quelqu'un, d'une idée; s'entêter; s'amouracher.

Dér. de *Béguì.*

Émbèl, *s. m.* Terme de cordonnier: pièce d'empeigne, morceau de cuir avec lequel on rapièce une crevasse à l'empeigne d'un soulier ou d'une botte, et qui n'a rien de commun avec les pièces de rapport d'un ressemelage de chaussure. Au fig. lanière d'étoffe, de cuir, ou de peau humaine, qui se détache par une écorchure ou une déchirure. Par ext. s'applique à un pan de mur écroulé, et autres avaries du même genre. Mais l'*Émbél* n'est pas l'avarie, la déchirure elle-même: c'est le lambeau détaché.

Dér. du lat. *Limbus,* bord, bordure, frange

Émbèll, *v.* Embellir; rendre ou devenir plus beau; augmenter en beauté.

Dér. de *Bèou.*

Émbèlousa, *v.* Faire tomber dans le piége; blouser; tromper; faire prendre le change.

Dér. de *Blouso.*

Émbèmia, *v.* Enjôler; attrapper par des séductions et de belles paroles.

Dér. de *Bèmi.*

Émbèougna, *v.* Contrefaire; imiter les paroles, les gestes, la physionomie de quelqu'un pour le tourner en ridicule. Dans le style soutenu, on l'emploie pour: Être semblable à.

Émbèougnaïre, aïro, *adj.* Celui qui aime à contrefaire; bon mime; qui a un talent d'imitation.

Émbéoure, *v.* Terme de lingère ou de couturière: faire boire une étoffe, coudre ensemble deux bords ou lisières d'étoffe qui n'ont pas la même longueur, de manière cependant à ce que les bouts correspondent l'un à l'autre et arrivent juste, l'un joignant l'autre: c'est ce qui se dit *Faïre émbéoure.* Cela se présente lorsqu'on veut coudre ensemble deux pièces dont l'une est à droit fil et dont l'autre est à fil en biais; cette dernière étant naturellement plus élastique et s'allongeant quand on l'étire dans le sens de sa longueur.

Ce mot d'ailleurs ne s'emploie qu'à l'inf. et précédé du v. *faïre.*

Émbéruga (S'), *v.* Se couvrir de verrues; prendre, gagner des verrues.

Dér. de *Bérugo.*

Émbéstia, *v.* Ennuyer; rendre bête à force d'ennui; importuner; abêtir; hébéter.

S'émbéstia, s'ennuyer; éprouver de l'ennui, du dégoût; trouver le temps long.

Dér. de *Bèstio.*

Émbéstiaje ou **Émbéstiamén,** *s. m.* Ennui; dégoût; fatigue; importunité. — *Quinte émbéstiaje!* Quel ennui! Quelle importunité!

Émbéstian, anto, *adj.* Ennuyeux; importun. — Se dit plutôt des choses que des personnes. — *Aquì un tén émbéstian,* voilà un temps ennuyeux. *Émbéstian coumo la plèjo,* ennuyeux comme la pluie.

Émbiassos, *s. f.* plur. Espèce de châssis à bât, d'où pendent deux sacs ouverts par en haut et seulement serrés par un cordon au bas, pour charrier du sable, etc. Quand on veut vider les sacs, on n'a qu'à lâcher les cordons par en bas.

Émbiassos, signifie aussi ces larges cabas en sparterie qu'on place de même sur une bête de somme des deux côtés du bât. — *Voy. Énsarios.*

Dér. de *Biasso.*

Digitized by Microsoft ®

Èmbloui, *v.* Éblouir; donner la berlue; jeter de la poudre aux yeux; séduire, fasciner par un grand éclat.

Formé de *Blu*, bleu, parce que l'effet de l'éblouissement est de teindre les objets en bleu; d'où est venue l'expression prvb. On n'y voit que du bleu.

Èmbouèsa, *v.* Tromper par des flatteries; entraîner, séduire par de belles promesses dans un marché onéreux ou une entreprise fâcheuse; séduire une femme ou une fille, la tromper.

Formé de *Bos*, bois, comme l'ital. *Imboscare*, tendre des embûches, comme les voleurs qui cherchent à entraîner les voyageurs dans les bois par de belles promesses pour les dévaliser à l'aise.

Èmbouèta, *v.* Terme de charronnerie : mettre une boîte en fonte dans les moyeux de roue dont l'ouverture serait trop élargie par le frottement de l'essieu. Autrefois cette boîte était en bois, qu'on ne forait que lorsqu'il était en place; mais la fonte l'a remplacé.

Dér. de *Bouèto*.

Èmbouïa, *v.* Brouiller; embrouiller; enchevêtrer; mêler un écheveau, des fils, des cheveux; obscurcir, compliquer une affaire, une question. — *Es tout émbouïa*, sa chevelure est toute mêlée.

S'émbouïa, s'embarrasser dans ses propos, ne pouvoir en retrouver le fil et le raisonnement.

Dér. de l'ital. *Imbrogliare*, embrouiller, formé lui-même de la bass. lat. *Brolium*, bois épais, fourré, dont on a fait le mot fr. *Breuil* et les noms propres Dubreuil, correspondant à Broglie.

Èmbouïssouna, *v.* Entourer la tige d'un jeune arbre de buissons, pour le préserver de la dent des animaux broutants.

Dér. de *Bouïssoù*.

Èmboul, *s. m.* Brouillis de fils mêlés, tortillés. Au fig. embarras; affaire litigieuse et embrouillée; trouble; mêlée, bagarre; mélange confus; remue-ménage.

Dér. de l'ital. *Imbroglio*, m. sign.

Èmboulna ou **Èmbourna**, *v.* Éventrer; étriper. Au fig. maltraiter et particulièrement renverser un corps lourd, comme un mur ou un rocher, en lui faisant perdre pied, de sorte qu'il s'éboule et tombe en débris.

Dér. de *Boulnado*.

Èmboulnadoù ou **Èmboulnèri**, *s. m.* Éboulement, éboulis; amas de ruines; action de saper, de faire écrouler, ébouler.

Èmbounigou, *s. m.* Nombril; ombilic.

Dér. du lat. *Umbilicus*, m. sign.

Èmbouqua, *v.* Donner à manger aux petits enfants, aux vieillards, aux malades, aux perclus et à toutes personnes qui ne peuvent faire usage de leurs mains; appâter une volaille, lui faire avaler de la pâtée ou du grain par force, en les enfonçant dans son gosier, pour l'engraisser plus vite. On appâte les dindons avec des noix entières sans les écaler.

Mâou-émbouqua, mal embouché; grossier, sale dans ses propos.

Dér. de *Bouquo*.

Èmbourdado, *s. f.* Plein un tamis à farine; quantité de farine que l'on met en une fois dans le tamis pour la sasser.

Èmbourdiè, *s. m.* Marchand ou fabricant de tamis.

Èmbourdo, *s. f.* Tamis, sas, de la forme d'un crible, dont le tissu est en soie, lorsqu'on ne veut obtenir que la fleur de farine, et en crin pour fabriquer du pain-bis. On sasse la farine chez les particuliers dans la huche même en promenant le tamis sur un chassis en forme de croix, qu'on appelle *passadouïro*. — On dit au fig. *passa à l'émbourdo*, éplucher les qualités et les défauts de quelqu'un; *passa à l'émbourdo fino*, éplucher minutieusement; faire subir un sévère examen; passer à l'étamine.

Èmbourgna, *v.* — *Voy. Abourgna*.

Èmbourna, *v.* — *Voy. Èmboulna*.

Èmbousqua, *v.* Mettre un affût ou un bois nouveau à un fusil.

S'émbousqua, s'enfoncer dans un bois; se cacher dans une forêt.

Formé de *Bos*, bois.

Èmboutèïa, *v.* Entonner un liquide dans une bouteille; mettre du vin en bouteille. Au fig. se gorger de vin. — *Lou tén émboutèïo*, les nuages se chargent d'eau; le ciel va fondre en eau.

Dér. de *Boutèïo*.

Èmboutì, *v.* — *Voy. Èngloutì*.

Èmboutì, ido, *adj.* Boursoufflé; bouffi; bossué; renflé; gonflé. — *Fialouso émboutido*, quenouille en roseau refendu qui est très-ventrue et sur laquelle on file surtout les cocons dits de graine, et ceux dits *Bassinas*.

Dér. de *Bouto*, qui est le type de ce qui est ventru et rebondi.

Èmboutiga, *v.* Renfermer dans une boutique. — Se dit des céréales et autres denrées qu'on a transportées sur les halles et que, faute de pouvoir les vendre, on rentre dans un magasin.

Dér. de *Boutigo*.

Èmbranqua, *v.* Accrocher quelqu'un en passant; l'entraîner.

S'émbranqua, s'accrocher à une branche; se diviser en plusieurs branches. Au fig. s'embarrasser de quelque chose qui est à charge; s'engager dans une affaire douteuse.

Dér. de *Branquo*.

Èmbriaï, aïgo, *adj.* Ivre, soûl : qui a trop bu.

Dér. du lat. *Ebrius*, m. sign.

Èmbriaïga, *v.* Enivrer; soûler; faire trop boire. — *S'émbriaïgo én parlan*, il s'enivre de paroles.

Èmbriaïgo-cabro, *s. f.* Lotier corniculé, *Lotus corniculatus*, Linn. Plante de la fam. des Légumineuses. Les Latins la nommaient *Lotus dorycnicum*, formé du gr. Δορύκνιον, de Δόρυ, tige, lance, parce qu'elle forme une

Digitized by Microsoft®

quantité de tiges qui s'élèvent sans former de tronc. On prétend qu'elle donne des vertiges aux animaux qui la broutent : de là son nom lang.

Émbrida, *v.* — *Voy. Brida.*

Émbroucha, *v.* Embrocher; mettre à la broche.

Dér. de *Brocho.*

Émbruda, *v.* Ébruiter; divulguer un secret; semer des bruits vrais, mais fâcheux pour celui qui en est l'objet.

Dér. de *Bru*, bruit.

Émbruga, *v.* Ramer les vers à soie; former entre les tables de petits berceaux en bruyère, qu'on appelle *Cabanos*, sur lesquels les vers grimpent et tendent les fils destinés à échaffauder leurs cocons.

Les vers à soie ayant commencé à paraître en France dans les Cévennes et le Vivarais où l'on les rame avec de la bruyère, il n'est pas étonnant que ce verbe ait sa racine dans le mot *Brus*, bruyère. Ce mot est devenu typique même pour les pays où l'on rame avec d'autres arbrisseaux ou d'autres branchages, comme le chêne.

Émbrugaje, *s. m.* Bruyère propre à ramer les vers à soie lorsqu'elle est coupée de la longueur voulue et débarrassée de ses chicots. — *Aprésta l'émbrugaje*, préparer la bruyère, la couper de même longueur, la disposer dans un même sens et en petites bottes pour la commodité de ceux qui la placent.

Émbu, *s. m.* Dim. *Émbuqué;* péjor. *Èmbuquas.* Entonnoir; vase, instrument pour entonner, pour remplir de liquide un vaisseau quelconque. — *Émbu das boudins*, boudinière, petit entonnoir de fer-blanc, qui sert à farcir le boyau du boudin, de la saucisse, de la mortadelle, etc. *Émbu dé fièro*, entonnoir à futaille, qui est une petite auge en bois percée d'un trou au milieu, auquel est adapté un gros tuyau de fer-blanc. C'est celui qu'on emploie pour remplir les futailles lorsqu'il n'y a pas de pompe pour cet objet.

Au fig. *Émbu* signifie : ivrogne, biberon. — *És un pouli émbu*, c'est un biberon distingué. *Faï émbu dé la boutèio*, il boit au goulot de la bouteille.

Dér. du lat. *Imbuere*, abreuver, verser dedans : d'où l'esp. *Embudo*, et l'ital. *Embuto*, entonnoir.

Émbuga, *v.* Combuger; abreuver, imbiber, humecter les douves d'une cuve, d'une futaille, déjointes par la sécheresse. Se dit également du linge de lessive qu'on abreuve dans la cuve. Au fig. *S'émbuga*, boire avec excès; s'imbiber de vin.

Dér. du lat. *Imbuere*, imbiber.

Éminado, *s. f.* Mesure de superficie ou de contenance, qui équivaut à dix ares. — *Voy. Arpan.*

Émino, *s. f.* Mine, mesure de capacité pour les solides : elle équivaut à 2 décalitres 5 litres. Cette mesure ainsi que la *Quarto* existait en réalité sur nos marchés, et n'était pas une quantité nominale comme le setier et la salmée. On la nommait aussi et mieux *Émindou;* mais ce dernier mot ne s'appliquait pas théoriquement dans les comptes. On ne disait pas : *Aï achèta dès émindous dé bla*, mais bien *dès éminos.*

L'*émino* valait 8 boisseaux,
— 2 cartes,
— 1/2 setier,
— 1/8 de salmée.

On dit aussi *Émino* pour une mesure de superficie, mais *Éminado* est plus technique et plus usité.

Dér. du lat. *Hemina*, mesure de liquide qui équivalait à une chopine.

Émmaïgrésl, *v. act.* Faire maigrir, rendre maigre; amaigrir. Au fig. diminuer le volume, l'épaisseur d'une pièce de charpente, d'une pierre de taille, etc.

S'émmaïgrésl, maigrir, devenir maigre ou se rendre maigre.

Dér. de *Maïgre.*

Émmalicia (S'), *v. n.* S'irriter, se courroucer; se mettre en colère, en fureur. — *Lou tén s'és émmalicia*, le temps est à la tempête.

Dér. de *Maliço.*

Émmanda, *v.* Renvoyer, congédier; éconduire; jeter une pierre à quelqu'un. *Émmanda un co dé fusil*, tirer un coup de fusil. *Émmanda la man*, lancer un soufflet. *Émmanda las floundos*, ruer. *Émmanda lou bou*, terme de fileur de soie, lancer le brin de soie qu'on tient à la main et provenant des cocons qu'on vient de battre, de manière qu'il se lie et se confonde avec les brins qui se dévident déjà et auxquels le nouveau se soude par le seul effet de la torsion très-vive du premier.

Dér. du lat. *Mandare*, envoyer.

Émmanquable, ablo, *adj.* Immanquable; infaillible; assuré. — *La plèjo és émmanquablo*, la pluie est certaine; nous ne pouvons l'éviter. *Émmanquable qué véndra déman;* il est plus que probable qu'il viendra demain.

Émmanquablamén, *adv.* Immanquablement; assurément; sans nul doute.

Émmarina (S'), *v.* Tourner au vent du midi, au marin. — *Lou tén és bièn émmarina*, le vent du midi souffle avec violence; ce qui dans ce pays annonce d'ordinaire les inondations à la suite de grandes pluies dans la région des montagnes.

Dér. de *Marin.*

Émmasqua, *v.* Ensorceler; jeter un sort; fasciner : par ext. ennuyer, importuner; être insupportable. — *Ès émmasqua d'aquélo fio*, il a la tête tournée par cette fille. *Quèouquo ganto l'a émmasqua*, quelque sorcière lui a jeté un sort. *Garo té d'aquì, que m'émmasques*, va t'en, tu m'ennuies, tu me fatigues.

Ce verbe, ainsi que le mot *Masquo* son correspondant, et le *Masque* fr. paraissent tous dériver d'une même origine, le gr. Βασκαίνω, je fascine, j'ensorcèle, Βάσκανος, sorcier, qui fascine.

Digitized by Microsoft®

Les Goths et plus tard les Lombards ont tiré de la même source leur *Masca*, sorcière; et c'est probablement de ceux-ci que le lang. et le fr. ont tiré le mot *Masquo* et Masque : ce dernier par analogie, soit que les faux visages représentent la hideur des sorcières, soit parce que ces dernières prenaient un faux visage dans leurs opérations magiques.

Émmasquaciòu, *s. f.* Sortilége; enchantement; sort jeté. — *Aquò's uno émmasquaciou*, c'est un malheur donné; cela ne peut arriver qu'à moi.

Émmasquaïre, aïro, *adj.* Enchanteur; séducteur; qui sait attirer dans ses filets par de belles paroles.

Émmasquan, anto, *adj.* Ennuyeux au superlatif; fastidieux jusqu'au dégoût; contrariant à l'excès.

Émména, *v.* Emmener; conduire avec soi; entraîner.— *Gardoù a émména lou pon*, le Gardon a entraîné, renversé le pont.

Dér. de *Ména*.

Émmoustousì, *v.* Engluer; oindre de moût; enduire d'un corps poisseux quelconque. Au fig. *S'émmoustousì*, se compromettre dans une sale affaire.

Dér. de *Mous*.

Émpacha, *v.* Empêcher; embarrasser; entraver. — *Souï émpacha*, je suis occupé d'une autre affaire. *Aquél pagnè és émpacha*, ce panier est plein ; il n'est pas disponible. *Émpacho pas* est une locution explétive qu'on met à tout propos dans la conversation, et qu'on peut rendre par : cependant, nonobstant. *Émpacho pas qu'aquél bla és bièn poulì*, quoi qu'on en puisse dire, il faut convenir que ce blé est fort beau.

Dér. du lat. *Impedire*, ou du gr. Ἐμποδίζειν, empêcher : la racine de celui-ci est Ποδός, génit. de Πούς, pied : entraver les pieds.

Émpachamén, *s. m.* Empêchement; obstacle; opposition.

Émpafa, *v.* Empiffrer; gorger de vivres, de boisson. *S'émpafa*, se gorger, s'en donner jusqu'au menton. Dans la langue verte, *se paffer*, c'est boire avec excès; *être paf*, se remplir l'estomac de nourriture. Le verbe lang. est-il une traduction, ou bien a-t-il inspiré l'argot faubourien?

Émpaïa, *v.* Empailler, garnir de paille; empailler ou remonter des oiseaux, des animaux. — *Sèmbles émpaïa*, tu es là raide et empesé comme un homme de paille.

Dér. de *Païo*.

Émpancéla, *v.* Ramer des pois, des haricots, etc.; leur donner des tuteurs où ils grimpent et se soutiennent, et à l'aide desquels ils projettent de nouvelles branches.

Dér. de *Pancèl*.

Émpancéladoù, adouno, *adj.* Qui est de nature à grimper sur la rame; qui est assez grand pour être ramé; qui demande à être ramé. — *Favidous émpancéladoùs*, espèce de haricots grimpants. *Vostes péses soun émpancéladoùs*, vos pois demandent à être ramés.

Émpâouma, *v.* Empaumer; saisir avec la main. Au fig. se rendre maître de l'esprit de quelqu'un, pour lui faire faire tout ce qu'on veut; l'entraîner, le capter, le captiver par des séductions. — *La pòou l'émpâoumo*, la frayeur le saisit.

Dér. du lat. *Palma*, paume de la main.

Émpara (S'), *v.* S'emparer, se saisir.

Ce mot est plus restreint qu'en fr.; c'est s'emparer d'une place ou d'un objet, qu'un autre vient d'abandonner.

Émparga, *v.* Renfermer le bétail dans le parc; clore les claies. Au fig. encaisser un cours d'eau, le tenir renfermé dans son lit par des bordures d'oseraies et des bâtardeaux.

Dér. de *Pargue*.

Émpéga, *v.* Coller; poisser; enduire de poix, de glu. Au fig. embarrasser, empêtrer.

S'émpéga, se prendre à quelqu'un ou même à quelque chose, un travail, un ouvrage; s'installer auprès de quelqu'un qu'on importune; ne pas vouloir ou savoir s'en détacher. Par ext. s'enivrer, parce qu'un homme ivre perd tout mouvement, comme s'il était collé avec de la poix.

Dér. de *Pégo*.

Émpégno, *s. f.* Empeigne, le dessus du soulier.

Dér. du lat. *Impilia*, sorte de chaussure de feutre, selon Pline, brodequins de poil foulé.

Empégoumì, ido, *adj.* Poisseux; poissé; sali, noir de poix.

Dér. de *Pégo*.

Émpéïra, *v.* Empierrer un chemin, le garnir de pierres.

Dér. de *Péiro*.

Émpéïta, *v.* Embarrasser; entraver; empêtrer. — *Es un émpéïta*, c'est un empêtré, il ne sait ni lier, ni délier.

Dér. du lat. *Impeditus*, qui est embarrassé, entravé par les pieds.

Émpèïto, *s. f.* Embarras; obstacle; empêchement; accident qui dérange un projet; pierre d'achoppement.

Émpérl, ido, *adj.* Obéré, insolvable; un homme qui n'a rien à lui, surtout un homme sans crédit, sans considération, sans position financière.

Ce mot est même accompagné d'une idée de déconsidération morale; car on ne le dirait pas d'un honnête homme tombé dans la misère.

Dér. du lat. *Imperitus*, ignorant, maladroit : la traduction languedocienne a dévié de l'acception latine, ce qui lui est assez ordinaire.

Émpérouina, *v.* Goudronner; enduire de poix-résine; cacheter des bouteilles; oindre ou luter avec la poix-résine.

S'émpérouina, se barbouiller, se tacher, se salir les mains ou les habits avec du goudron ou de la poix résine.

Dér. de *Pérouino*.

Émpérquaïra (S'), *v.* Se blouser, se mettre dans de mauvais draps; s'engager, se fourrer dans des affaires douteuses ou du moins embrouillées. — *Dé qué s'anavo émpérquaïra énd'aquél home?* qu'allait-il enchevêtrer ses affaires avec celles de cet homme? *Ès bièn émpérquaïra*, ses affaires sont fort dérangées, il est très-obéré, très-endetté.

Digitized by Microsoft ®

Dér. du lat. *Precarius,* précaire, titre précaire : c'est comme si l'on disait, il s'est enfoncé dans le précaire, ce qui, en terme de pratique, signifiait en lat. un bien engagé.

Émpésouli ou **Émpésoulina**, *v.* Garnir de poux; donner des poux à quelqu'un.

S'émpésouli, se laisser gagner par les poux.

Dér. de *Pésoul.*

Émpésoulina, *v.* Le même que *Empésouli.*

Émpésta, *v.* Empester, empuantir; répandre ou communiquer une odeur fétide. — *Pu qu'émpèsto,* il pue à infecter; il pue comme un rat mort. *Èmpèsto lou boù,* il sent le bouc. *La vilo èro émpéstado dé boulés,* la ville regorgeait de champignons.

Dér. du lat. *Pestis,* peste, fléau.

Émpéstiféla, *v.* fréq. de *Émpésta.*

Émplastra, *v.* Engluer, salir d'un corps humide et pâteux; souffleter. Au fig. *S'émplastra,* s'établir en parasite chez quelqu'un, avec la ténacité d'un emplâtre.

Émplastre, *s. m.* Dim. *Émplastroù.* Emplâtre; onguent étendu sur du linge ou une peau; large tache de corps gras; soufflet appliqué sur la joue; parasite, importun dont on ne peut se débarrasser; personne inutile, infirme, impropre à tout, qui est à charge à quelqu'un. — *Siès un émplastre dé Bourgougno,* tu es un ennuyeux, un importun, par allusion à la poix de Bourgogne dont on fait des emplâtres. *Issarta à l'émplastre,* greffer à l'écusson. Cette greffe consiste à fendre l'écorce du sujet avec la lame du greffoir, à en écarter les deux lèvres et y introduire une plaque d'écorce franche qui porte un œil. On lie fortement le tout, de manière à empêcher toute infiltration extérieure de la sève, en ayant soin d'écarter le lien sur l'œil qui doit rester libre.

Dér. du gr. Ἔμπλαστρον, emplâtre, formé du v. Ἐμπλάσσειν, appliquer sur, coller à.

Émpoucha, *v.* Empocher; mettre dans sa poche. — Ce mot entraîne une certaine idée d'avidité : c'est faire des provisions dans sa poche, quand on est invité hors de chez soi; ou subtiliser adroitement et peu honnêtement quelque chose.

Dér. de *Pocho.*

Émpougna, *v.* Empoigner; saisir avec la main; s'emparer de; dérober.

S'émpougna, en venir aux mains, lutter corps à corps; s'empoigner, se battre.

Dér. de *Pougno.*

Émpouïsouna, *v.* Empoisonner; donner du poison, faire périr par le poison. Au fig. infecter, exhaler une odeur fétide. — *Téraïr empouïsouna pèr lous amouriès,* terrain empoisonné par les mûriers. On prétend que les racines pourries des mûriers morts font périr les nouveaux plants qu'on repique sur le même terrain avant de l'avoir bien purgé des débris de ces racines. Il est fort possible que la matière phosphorique qui se procrée des émissions du bois pourri produise cet effet; mais cette dégénérescence n'a pas pour cause exclusive le mûrier seul, dont la décomposition des racines répandrait ainsi des sucs délétères, on en accuse aussi le chêne, anciennement très-commun dans nos pays. Les théoriciens expliquent qu'une plantation antécédente de mûriers, ou la préexistence de chênes sur un terrain, pendant un assez long temps, ont dû arriver à l'épuisement des sels propres et nécessaires à l'arbre le plus précieux de nos contrées, car les deux essences paraissent se nourrir les mêmes sucs. L'expérience, d'autre part, est venue démontrer maintes fois que, dans les terres d'où l'on a extirpé avec soin les racinages pourris, la mortalité se fait peu sentir; tandis qu'au contraire, dans celles où l'expurgation n'a pas été complète, les jeunes mûriers font des pousses magnifiques, quelquefois pendant huit ou dix ans, puis périssent tout à coup en pleine végétation, comme frappés d'empoisonnement. Si l'explication scientifique était vraie, ne serait-ce pas surtout dans les premières années que les nouveaux plants souffriraient de ce manque de substance nutritive, tandis que plus tard, les sucs naturels se renouvelant, leur rendraient peu à peu l'alimentation normale? alors, ce serait de marasme, de rachitisme que périraient les nouveaux sujets, et non de mort subite, d'apoplexie foudroyante, si l'on peut ainsi dire, comme ils font généralement.

En présence des faits, les causes restent incertaines; mais des deux hypothèses, la première est la seule adoptée par le peuple des campagnes. Elle peut n'être pas fondée; elle peut tenir d'autre chose que d'une dégénérescence amenée par une trop grande diffusion phosphoreuse; elle peut dériver d'autres germes morbides; mais, à notre avis, l'observation des agriculteurs, peu familiers avec la chimie, pourrait bien avoir rencontré juste, et le système scientifique ne se trouver exposé qu'aux démentis donnés chaque année par l'expérience et la pratique. Il était donc très-intéressant, dans une question si grave pour nos régions séricicoles, de tenir note et bon compte des dictons anciens et de leur raison d'être et d'avoir cours.

Émpoulo, *s. f.* Ampoule; cloche, vessie, sorte de pustule pleine d'eau qui se forme sur la peau, principalement aux pieds et aux mains, par suite d'un exercice forcé, ou du frottement continu d'un corps dur comme le manche d'un outil, ou une chaussure qui blesse et entame la peau. Vider cette vessie par une incision est un moyen insuffisant, parce que l'ouverture se referme bientôt et la cloche se remplit de nouveau. Le remède le plus simple et le plus efficace est d'y placer un petit séton, c'est-à-dire une aiguillée de fil qu'on y passe de part en part avec une aiguille et qui facilite l'évacuation successive, jusqu'à complète cicatrisation. — *Acampo pas d'émpoulos à las mans,* il ne prend pas le travail trop à cœur, ou il fait un travail peu fatigant.

Dér. du lat. *Ampulla,* m. sign.

Digitized by Microsoft ®

Émpourta, *v.* Emporter, enlever, ôter d'un lieu; porter avec soi; entraîner.

Dér. de *Pourta*.

Émprégna, *v.* Engrosser; rendre une femme enceinte; féconder une femelle. — *Aquélo fénno és émprégnado*, cette femme est grosse; elle a conçu.

Dér. du lat. *Progigno*, concevoir.

Émpudicina, *v.* Empuantir, infecter.

Dér. de *Pudicino*.

Émpura, *v.* Attiser le feu; fourgonner; rapprocher les tisons; raviver les tisons couverts de cendres. Au fig. attiser la discorde; exciter une querelle déjà allumée; jeter de l'huile sur le feu.

Dér. du gr. Πῦρ, πυρός, feu.

Émpuraïre, aïro, *adj.* Brouillon, boute-feu; qui fomente et excite des querelles.

Èn, Èn, Éno, Èno, *suffixes* au masc. et au fém.

Nous avons essayé déjà à l'art. *Agno, suff.* et dans quelques autres, de donner une idée générale du rôle des suffixes et des formes particulières qu'ils affectent dans notre langue d'Oc : nous n'y reviendrons, à propos de celui qui se présente maintenant, que pour rappeler ce qui en a été dit, et le rattacher comme type à la famille qui s'est créée sur sa voyelle pivot ou tonique.

Ces désinences, on le sait, s'adaptent à un radical, et elles ont pour objet d'en modifier la signification. Syllabes par elles-mêmes dépourvues de sens, elles donnent au mot primitif des qualités diverses et y ajoutent une idée accessoire qui constitue ses dérivations. Du substantif au verbe, les terminaisons marquent la personne, le temps et le mode : du substantif à l'adjectif, elles servent à distinguer le genre, le nombre et le cas. Ce n'est pas tout à fait à ce point de vue que nous voudrions les considérer en ce moment : la déclinaison et la conjugaison rendent compte d'ailleurs à chaque instant de leurs fonctions et des changements qui en sont le résultat. Mais les suffixes font plus encore, et leur véritable emploi, le plus intéressant, est plus étendu. S'agit-il, en effet, de généraliser le sens d'un mot ou de le restreindre, de le diminuer ou de l'augmenter, de spécifier la substance dont il provient, l'action qu'il remplit, la source dont il découle, ses relations et ses concordances, sa manière d'être; alors interviennent ces désinences adjectives qui déterminent tous ces rapports, par des nuances d'inflexions et de composition qui semblent systématiques et pour ainsi dire uniformes. Comme nos idiomes méridionaux se sont formés en majeure partie de radicaux venus du latin, ou du moins d'éléments que le latin s'était appropriés, il est évident que, par tradition, la langue nouvelle, héritière directe du latin et qui n'entendait point perdre, même dans son nom, ses souvenirs, a mis en œuvre les procédés de la latinité, toutefois sans abdiquer l'originalité de son esprit et sans chercher à les rendre méconnaissables. Elle a donc pu, en obéissant à ses instincts, innés peut-être, mais longtemps comprimés, adoucir des consonnances, préférer la concision à l'ampleur, accommoder à ses aptitudes organiques des intonations et sa prononciation qui amenaient forcément les mots à une autre structure; mais le fond n'a été ni changé, ni dénaturé, et certaines règles de convention n'ont pas été abolies. Ce sont et ces origines et toutes ces transformations, indispensables à étudier pour arriver à l'étymologie et au sens vrai des mots, que nous tentons de dégager, de noter au passage, en suivant leurs phases souvent obscures et en rapprochant leurs nombreuses variantes, qui sont la richesse de notre langue.

La fréquence de cette forme de suffixe *Èn, Èn*, masc., *Éno, Èno*, fém., n'est pas précisément ce qu'il offre de plus remarquable; mais il est la base d'une infinité de combinaisons curieuses, qui viennent à l'appui de ce que nous avons dit du travail de la langue, au moment de sa rénovation. Il n'est pas douteux d'abord que la désinence actuelle ne corresponde directement au suffixe latin *Enus, a, um* = *Anus, a, um*. La différence même d'accentuation de la voyelle euphonique, tantôt avec *é* fermé, tantôt avec *è* ouvert, pourrait bien n'avoir été produite que par la variété latine *enus* ou *onus;* alors surtout que la portée du suffixe et sa valeur significative n'ont point été par là sensiblement altérées : *Paganus* a donné *Pagan*, paysan, ainsi que *Païèn*, païen; *Vilanus, vilèn*, vilain; *Christianus, crétièn, créstian*, chrétien (*V.* c. m.). Mais en même temps cette affinité de consonnance ramène à la terminaison celtique adjective *Ec* = *Ac*, qui tient toujours au sol. Il n'y aura donc pas à s'étonner du rapprochement et de la confusion de ces voyelles, non plus que de leur équipollence. Ce doit être par ce mécanisme que la terminaison *enus* = *anus* latine a suppléé et reproduit la gauloise *ec* = *ac*, comme les autres variétés. Peut-être le celtique était-il moins riche; mais le roman et puis la langue d'Oc s'assimilèrent tout ce que la moyenne latinité, cette dégénérescence du latin vaincu, qui était déjà le renouvellement du langage, avait entrepris de réformer, de rendre plus vif, plus serré, plus concis, par la contraction et par la suppression des finales, le déplacement de l'accent tonique, et l'adoucissement de certains sons. Cette méthode est indiquée par les exemples pris surtout dans les noms propres d'hommes et de lieux : et là, en effet, doit se rencontrer sa meilleure démonstration.

Comme *Ec* = *Ac*, comme le latin *Enus, a, um* = *Anus, a, um*, qui le rappelle, notre suffixe *En, Eno*, quel que soit son accent, est destiné à marquer l'habitation, la relation avec une société, un pays, une contrée, une secte, une école, un culte, quelque idée de provenance, d'appartenance, d'affiliation : *alaisièn, vilèn, païèn, crétièn, languedoucièn*, etc., sont des noms, ou plutôt des adjectifs, propres ou communs, dont les primitifs latins, *alesia, villa, pagus, christus*, ont été adjectivés au moyen de la terminaison caractéristique. Quand donc il fallait, sur ce modèle, désigner plus spécialement la propriété d'un individu,

Digitized by Microsoft®

le lieu où il habitait, la contrée d'où il venait, l'agrégation à laquelle il appartenait; les Gaulois avaient leur terminaison pour adjectiver, soit le nom de l'homme, pour l'appliquer à sa terre, à sa demeure, à sa propriété, à son lieu d'origine, etc., soit le nom régional, pour le même effet : les Latins employaient ou leur génitif, ou leur suffixe de même valeur, et les accumulaient quelquefois, surtout pour les noms propres; le roman, après eux, s'attacha à maintenir les mêmes désignations, en supprimant les finales *us, a, um*, purement latines, en conservant avec soin les formes primitives. De là les provenances *Alaisièn, Andusèn, Sèn-Janèn, Salèndrèn*, etc., les noms de nombre, *cèntèn*, masc. inusité, *cènténo, cinquanteno, crantèn, cranténo*, etc., et les adj. *marsèn, èstivèn, ribièïrèn, hivèrnèn*, etc.; et sur la terminaison au fém. en *èno*, ou *èno*, s'appliquant à des propriétés, à des maisons, à des terres appartenant à des personnes du nom de Jules, primitif abrégé de *Julius* faisant *Julianus*, transformé en *Julièn* et en la *Julienne;* du primitif *Lucus*, coupé de *Luc* ou *Lux*, fournissant *Lucanus*, ou la forme génitive *Luci*, ou bien *Lucius*, même racine, donnant au génitif *Lucii*, traduit en *Lucien* qui en provient et en *Lucienne*, terre, propriété, habitation de *Lucius* ou de *Luc;* arrivant probablement par la suite à notre nom de *Lussargue* ou *Luçargue;* Martin donnant la *Martinienne*, se transformant en *Martigny, campus, castrum Martini*, de même que *Martignac, Martignan, Martinenche, Martignargues; Cornu*, lat., *Courniènno, Cournèïam*, Corneilhan (Hérault), etc., qui ont subi d'autres métamorphoses encore, et dont la nomenclature serait trop longue.

Il suffit, d'ailleurs, de mettre sur la voie du procédé général : les différents mots donneront raison, autant que possible sera, du mode et de l'agencement particulier des variantes sur les noms propres. Nous ne saisissons ici qu'une des formes qui durent être les premières introduites dans nos dialectes romans et languedociens, parce que ses affinités sont plus rapprochées du suffixe latin *Enus, a, um*, et que l'impression faite sur le mot est identique de sens et de valeur.

Avec ces données, sur lesquelles il eût été facile de multiplier les exemples, on peut relier ce qui a été dit aux articles *Agno, An*, et autres, au sujet des propensions qui se manifestèrent au moment où le latin s'effaça pour faire place aux nouveaux idiomes. Comment s'opéra le changement et par quelles phases il fut conduit, sans autre science que l'instinct euphonique du peuple, sans système savant et préconçu autre que de rendre l'accentuation plus commode et plus adoucie, et l'expression égale à la rapidité de la conception, pour mieux entrer dans le génie national; il est possible peut-être d'en avoir le sentiment, d'en apprécier les effets, mais il est mal aisé d'en apercevoir et d'en expliquer les motifs. Le langage au nord, dans le centre et au midi, s'est construit dans un moule commun : il n'y a pas à insister sur les différences qui séparent la langue d'Oc de la langue d'Oïl. A chacune ses formes, ses attributs, ses préférences. Mais ce qu'il y a de général en principe, au fond, dans la racine, appartient à l'une et à l'autre comme un héritage et au même titre. Et c'est pour cela que dans le languedocien et dans le français, bien des règles grammaticales et des aperçus lexicographiques doivent demeurer communs; et la correspondance de ces remarques paraîtra toute naturelle.

Ce qui est particulier à notre dialecte et qu'il est nécessaire de relever pour notre sujet est spécial aux transformations par lesquelles a passé le suffixe *En*, dont nous venons d'indiquer l'origine, l'emploi et la signification. Comme on le voit par ce qui nous en reste, *En* doit être la plus simple traduction du *Enus* latin, qui s'infecte peu à peu du similaire *Anus*, avec la prononciation plus forte sur la tonique, et par la même raison qui rendait le celtique *ec* égal à *ac*. Il devenait donc à peu près indifférent d'employer l'*a* ou l'*e* comme syllabe sonnante, alors que le même effet était produit dès que le suffixe se joignait au radical. Ici le caractère particulier se trouvait dans la nasale N.

Il pourrait se faire cependant que l'ancien celtique *ec* = *ac* eût aussi voulu laisser, dans la composition nouvelle des mots, son empreinte propre. On remarque, en effet, que le féminin de quelques-uns des vocables cités en exemple, porte comme un souvenir de cette intonation : *Andusènquo, marsènquo, Salèndrènquo;* ce qui permettrait de supposer que le masculin se terminait par un *C*, souvenir d'origine. Mais notre dialecte, dans sa prononciation et par conséquent dans son orthographe, repousse toujours le *C* final, nous l'avons vu *lettre* C, bien que d'autres l'admettent encore dans la langue d'Oc. La preuve de cette filiation de suffixes n'en existe pas moins.

Pour en revenir à l'introduction de la nasale *N*, se combinant avec le *C* et le gén. en *i*, il est encore probable qu'elle a amené les finales *enicus, inicus, onicus, a, um*, pris au plur. fém. *enicæ, inicæ, onicæ*, si fréquentes dans la moyenne latinité pour les noms de lieux, et sur lesquelles nous nous sommes longuement expliqué. Ce sont ces consonnances qui étaient sans doute antipathiques à l'euphonie du roman, qu'il adoucit en *Enche, inche, onche*, avec le chuintement traditionnel du gaulois. — *Voy.* à l'art. *Diménche* et autres.

D'autre part, le génitif latin en *i* dut intervenir aussi dans la modification : c'était peut-être une redondance qui augmentait l'énergie du suffixe. En tous cas, il servit à donner une mouillure sur *N* inconnue encore au génie du latin. L'expression en fut rendue par le *Gn*, consonnance nasalisée et mouillée. *(Voy. Agno, suffixe.)* L'inversion par le *ng* avec les voyelles *a, e, i, o*, plus conforme aux aptitudes de la prononciation germanique, se répand davantage au nord et redescend par importation dans quelques formes méridionales : ainsi *Vèn, qué vènguo*, ou *qué vègno*, de *veniat; tèn, tèngo* ou *tègno*, de *teneat*. — *Voy.* aux mots *Canounje, Canourgo*, etc.

Digitized by Microsoft®

Telle est la série et la diversité de cette famille de suffixe en *Èn* et *Èn*, masc., *Éno* et *Èno*, fém. Dans les recherches étymologiques, il est indispensable de remonter par cette chaine non interrompue jusqu'à la racine des mots, et de les dépouiller de toutes les adjonctions qui leur ont été imposées, pour avoir et comprendre le sens des dérivés. Quand les mots affectés de ce signe se présenteront d'ailleurs, nous ne laisserons pas échapper l'occasion de nous en référer à ces observations qui ne comportent pas de plus amples développements dans cet article, si même ceux-ci ne semblent pas déjà trop longs.

Èn, *prép.* En, dans, à, avec. — *Èn Camargo*, en Camargue ; *èn Aousèro*, dans la Lozère. Lorsqu'il s'agit d'une contrée prise vaguement et dans sa généralité comme ci-dessus, on emploie la prép. *Èn ;* mais quand il s'agit d'une ville ou village spéciaux, on dit *A : Vòou à Nime*, je vais à Nimes ; *démoro à Uzès*, il réside à Uzès. Cependant si le nom propre de lieu commence par la voyelle *a*, la délicatesse de notre acoustique répugne à cette rencontre dont l'hiatus est trop heurté, et nous avons recours à notre prép. *Èn : Vaï èn Alais, èn Arle, èn Alzè ; vèn d'èn Avignoun :* il va à Alais, à Arles, à Alger ; il revient d'Avignon. *Dè dous èn dous, dè quatre èn quatre*, deux à deux, quatre à quatre, ou deux contre deux, quatre contre quatre. *Barulè lous éscaïès dè quatre èn quatre*, il roula les degrés quatre à quatre. *Èn tan dè pèno*, avec tant de peine ; *èn tan d'éfans*, avec tant d'enfants. *Uno mostro èn or*, une montre d'or. *Un cuïè èn arjén*, une cuiller d'argent. *Èn fè d'aquò*, quant à cela. *Èn fè d'abéstì, n'ès un*, pour un butor, c'en est un. *Anan èn quicon*, nous allons quelque part : dans cette phrase, *Èn* est simplement supprimé par le fr.

Èn ne répond pas au pron. relatif fr. *en*, comme dans cette phrase : j'en veux : on le traduit par *Nè ; né vole* (*Voy.* c. m.). Il s'emploie aussi en particule comme en fr. pour former le gérondif, en l'ajoutant au part. prés. masc. : *èn marchan*. Cependant comme ce participe est peu dans les allures du languedocien, et qu'il est peu harmonique à son génie, il est bon d'éviter cette forme que nous avons empruntée au fr. Mais il est une autre composition de gérondif que nous adoptons volontiers et qui se raccorde très-bien à l'allure elliptique de notre langage ; elle consiste à remplacer le part. prés. par l'infinitif, et nous disons très-bien : *èn véire, èn faïre, èn âousì, èn éscrioure, èn èstre, èn avédre ; èn prène lou cafè*, en voyant, en faisant, en entendant, en écrivant, en étant, en ayant ; en prenant le café. Ces phrases sont éminemment languedociennes : mais il est à remarquer que cette formule ne s'emploie jamais envers les verbes qui font A à l'infinitif. On ne peut dire : *èn manja, èn parla, èn davala*. Il est difficile de se rendre compte de cette différence, qui semble un scrupule capricieux de l'oreille. Cela tient peut-être à ce que les verbes en A, qui correspondent aux verbes lat. en *Are*, sont les plus nombreux et les plus réguliers de tous : dès lors le part. prés. s'en déduit naturellement ; tandis que la plupart des autres conjugaisons sont irrégulières et donneraient un part. prés. difficile à déduire et souvent très-long à prononcer. Nous ne pouvons guère trouver d'autre motif plausible à cette anomalie, ou à cette délicatesse.

Dér. du lat. *In*, ou du gr. Ἐν, m. sign.

Énaïga, *v.* Inonder ; imbiber d'eau. — Ce terme implique l'idée d'un excès dans l'imbibition : on dit *Enaïga* des légumes qui ont poussé par un temps trop pluvieux, d'un potage trop étendu d'eau, comme de prairies inondées et de terres abreuvées outre mesure.

Dér. de *Aïgo*.

Énaïra, *v.*, ou **Ènâoura**. Aérer ; essorer ; donner de l'air ; exposer à l'air. — Les deux mots, que nous plaçons sur la même ligne, sont quasi synonymes. Mais *Èndoura* indique un acte plus explicite : il signifie, non pas seulement exposer à l'air, mais à l'air agité, *âouro*, le vent, et en remuant l'objet qu'on veut aérer, en le secouant pour le faire mieux pénétrer par l'air ambiant dans tous les sens. *Enaïra* a moins de mouvement, moins d'extension active. *On énaïro un appartamèn*, on l'ouvre pour lui donner de l'air, et on ne l'*éndouro* pas. Au contraire on *éndouro* du fourrage, en le séparant et l'agitant avec la fourche, pour que le vent le sèche plus vite, et on ne va pas l'*énaïra*. La nuance est parfaitement saisissable.

Dér. de *Aïr*.

Èn-ana (S'), *v.* — *Voy. Ana*.

Ènâoura, *v.* — *Voy. Énaïra*.

Èncabéstra, *v.* Mettre le licou.

Dér. de *Cabéstre*.

Éncadèna, *v.* Enchainer ; lier, attacher avec des chaines ; cadenasser ; fermer avec une chaine. Au fig. captiver ; retenir dans les liens de l'amour.

Dér. de *Cadéno*.

Éncadra, *v.* Encadrer ; mettre, placer dans un cadre ; entourer. — On dit ironiquement : *Tè farén éncadra*, c.-à-d. nous ferons exposer ton portrait, comme monument historique ou d'intérêt public.

Dér. de *Cadre*.

Éncafourna, *v.* Cacher avec soin ; enfoncer profondément ; mettre au fond d'un antre, d'un lieu obscur et caché, comme le tronc caverneux d'un arbre.

Dér. de *Cafour*.

Ènçaï, *adv.* de lieu. Vers ici ; de ce côté ; plus près de moi. — *Fasè-vous ènçaï*, rapprochez-vous d'ici : cela se dit particulièrement à des personnes rangées en file ou en cercle, lorsqu'on veut faire de la place à un nouveau survenant.

Éncaïssa, *v.* Ne se dit qu'au fig. pour : mettre dans sa tête, enregistrer dans sa mémoire ; concevoir, comprendre. — *Pode pas éncaïssa aquèlo*, en parlant d'une hablerie trop forte, je ne puis laisser passer celle-là ; je ne puis l'adopter.

Dér. de *Caïsso*.

Digitized by Microsoft®

Éncamba, *v.* Enjamber; enfourcher; se mettre à califourchon, jambe d'ici, jambe de là; franchir en enjambant. — *Éncamba lou fiò*, enjamber le feu, écarter les jambes sur les chenets, de manière à occuper toute la largeur du foyer. *Éncambè soun chival*, il enfourcha son cheval. *Éncambo lou vala*, il pose une jambe sur chaque bord du ruisseau.

Dér. de *Cambo*.

Ènçambra, *v.* Renfermer dans une chambre, tenir dans une chambre. — *S'ènçàmbro tout lou jour*, cette femme s'occupe peu de son ménage ou des affaires du dehors, elle reste renfermée dans sa chambre.

Dér. de *Cambro*.

Ènçamoun, *adv.* de lieu. En haut de ce côté; vers l'interlocuteur, quand celui-ci est placé relativement au haut de quelque chose, comme par ex. vers le haut bout d'une table à manger. — *Voy. Amoun*.

Ènçamoundàou, *adv.* de lieu, aug. et variante de *Ènçamoun*.

Éncan, *s. m.* Encan, vente publique aux enchères.

Formé du lat. *In quantùm?* A combien? A quel prix? qui est la formule des criées publiques.

Éncanaïa (S'), *v.* S'encanailler; se mésallier; avoir des relations avec de la canaille; s'unir à personnes ou à familles mal famées.

Dér. *de Canaïo*.

Éncanta, *v.* Enchanter; charmer; séduire par des enchantements et des tours de magie; captiver; ravir.

Dér. du lat. *Incantare* pour *cantare*, parce que les magiciens accompagnaient leurs charmes de chants magiques.

Éncantaïre, aïro, *adj.* Enchanteur, magicien; séducteur; qui exerce une fascination magique, qui charme et ravit.

Éncapriça, *v.* Irriter, agacer, augmenter l'irritation, l'obstination de quelqu'un.

S'éncapriça, s'obstiner; s'opiniâtrer. — *Lou tén és bièn éncapriça*, le temps est bien à la bourrasque.

Dér. de *Caprice*.

Éncarëïra, *v.* Mettre en route; mettre sur le chemin; donner un courant et de la pente à un ruisseau, aux eaux pluviales. Au fig. mettre en train, mettre sur la voie.

S'éncarëïra, se mettre en route, se diriger vers...

Dér. de *Carièïro*.

Éncaro, *adv.* Dim. *Éncarèto*. Encore; une autre ou une seconde fois; de plus; en outre. — *Pa'ncaro*, pas encore; un moment; dans un instant.

Éncarèto ne se dit que négativement. *Pa'ncarèto*, pas encore, mais peu s'en faut.

Dér. du lat. *In hac horâ* ou de l'ital. *Ancora* fait de *Anche ora*, m. sign.

Éncarougna, *v.* Sentir, puer la charogne; par ext. exhaler une odeur fétide quelconque. — *Pu qu'éncarougno*, il pue à infecter.

S'éncarougna, s'allier avec une femme de mauvaise vie.

Dér. de *Carogno, Carougnado*.

Éncastra, *v.* Mettre les agneaux dans un petit parc, les séparer de leur mère pour les sevrer. Au fig. emboiter; assembler; joindre ensemble.

Dér. du lat. *Castrum*, lieu fermé.

Éncastre, *s. m.* Encadrement; toute enceinte en charpente. — *Éncastre dé pous*, parquet ou grillage de madriers, sur lequel on établit la base d'un mur de puits. *Éncastre dé moulì*, châssis en charpente qui entoure le gite d'un moulin à farine. *Éncastre d'un cièl dé iè*, châssis d'un ciel de lit. *Éncastre dé tindou*, cercle en charpente de cuve vinaire qui consiste en jantes de chêne, épaisses de trois pouces et larges de six, qui chevauchent avec leurs voisines, qu'on fixe et qu'on assujétit par des chevilles. Ce mode, qui est trop lourd et trop pénible quand on veut défoncer la cuve, est généralement abandonné aujourd'hui pour les rubans de fer battu, tout comme les cercles en scions de châtaigniers sauvageons, ou de micocoulier. Au fig. on dit *Éncastre* de toute sorte de clôtures.

Dér. du lat. *Castrum*.

Ènçaval, *adv.* de lieu. En bas, du côté du bas, vers le bas, par rapport à l'interlocuteur, lorsqu'il est placé relativement plu sbas ou au bas, bout d'une table par exemple. — *Voy. Aval*.

Éncavala, *v.* Entasser les gerbes de paille, former les meules qu'on appelle *Cavalé*. — *Voy.* c. m.

Éncèn, *s. m.* Encens, parfum; gomme résine aromatique. Au fig. flatterie, louange. — *Sé parfuma èmbé d'éncén*, s'appliquer des fumigations de *Carabé*, ambre jaune qui a une forte odeur d'encens. *Coumo las gèns, l'éncén*, prvb., selon les gens, l'encens.

Dér. de *Incensum*, m. sign. Formé de *Incendere*, brûler.

Éncènsa, *v.* Encenser, jouer de l'encensoir. — Ce mot ne participe pas de l'acception figurée du fr.: *Encenser*, pour louer, glorifier.

Énchèïna, *v.* Enchainer. — Le même que *Éncadèna* (*V.* c. m.), qui est plus pur.

Énchivoquo, *s. f.* Équivoque, ou plus proprement, anicroche, dérangement, pierre d'achoppement; subtilité; chicane.

Ce mot est évidemment une corrup. du fr. Équivoque, avec une différence assez sensible d'acception.

Éncho, *s. f.* Spécialement, anche d'un instrument à vent, d'un hautbois, d'un basson, etc. — *Mouïa l'éncho*, arroser l'anche; boire un coup.

Dér. du gr. Ἄγχος, de Ἄγχειν, serrer, étrangler.

Énclâousì, *v.* Clore, enclore; enfermer dans une enceinte; entourer d'une clôture. Au fig. charmer; jeter un sort; fasciner; ce qui consiste à retenir les objets charmés comme s'ils étaient enfermés dans un cercle magique. — On dit d'un vieux berger qu'*énclâousìs sas fédos*, quand, sans le secours de son fouet et de ses chiens, il retient ses brebis dans un endroit assez resserré, où elles paissent

Digitized by Microsoft ®

sans s'écarter, ce qui est dû sans doute à un certain savoir-faire, soit à la crainte ou à la confiance qu'il leur inspire.

Dér. de *Cldousi*.

Énclume, *s. m.* Enclume, masse de fer sur laquelle on bat le fer et les autres métaux.

Dér. du lat. *Incus, udis*, m. sign.

Éncluso, *s. f.* Écluse; martellière; clôture et pertuis garni de vannes, pour retenir et lâcher à volonté l'eau d'un canal.

Suivant certains auteurs, le mot fr. vient du lat. *Excludere*, exclure, rejeter, parce que l'écluse rejette les eaux qu'elle barre. Suivant d'autres, il est dér. du teuton *Schluse*, m. sign., dont les Hollandais ont fait *Sluys*, et les Anglais *Sluice*.

Quoiqu'il en soit de ces diverses hypothèses, le lang. paraît venir plus rationnellement du lat. *Includere*, renfermer, enclore; car l'écluse forme plutôt une inclusion qu'une exclusion. Le fr. nous aurait-il fait cette fois un emprunt? C'est peu probable; mais il peut avoir puisé à la même source en s'éloignant davantage du type latin. Le teuton *Schluse* pourrait bien aussi avoir la même origine. Cependant, pour ne pas nous montrer trop fiers et trop entichés de nos origines, nous admettons comme possible que *Éncluso* soit une corrup. d'*Écluse*, comme tant d'autres termes qui appartiennent à la nomenclature des arts et métiers.

Éncò dé, *prép.* Chez. — *Èncò dé moussu*, chez monsieur. *Vène d'éncò dé moun ouncle*, je viens de chez mon oncle.

Éncoulassa, *v.* Mettre le collier à une bête de trait ou de labour.

S'éncoulassa, prendre le joug matrimonial.

Dér. de *Coulas*.

Éncoulérl, *v.* Mettre en colère, irriter; aigrir, exciter, provoquer, augmenter la colère de quelqu'un.

Dér. de *Coulèro*.

Éncoulo, *s. f.* Contre-fort; contre-mur; pilier butant; éperon. — Ce terme est en général appliqué à la maçonnerie purement agricole, et non à la haute architecture. C'est un contre-mur qu'on établit principalement au bas du mur de soutènement d'une terrasse, soit lorsque sa fondation est décharnée, soit lorsqu'il surplombe par suite de la poussée des terres, soit lorsqu'il menace ruine par des lézardes ou tout autre élément de destruction.

Dér. peut-être du lat. *Ancon*, coude de mur, console.

Éncouqua, *v.* Empoisonner le poisson au moyen de la coque du Levant *(Voy. Coquo)*. Au fig. ennuyer, paralyser d'ennui; porter guignon.

S'éncouqua, s'enivrer.

Éncournaïa, *v.* Encorner; planter des cornes sur le front. — Ne se dit que dans le sens fig. et injurieux.

Dér. de *Cournal*.

Éncrèsta, *v.* Chaperonner un mur de clôture, le terminer par un encrêtement ou un chaperon.

Dér. du lat. *Crista*, crête, cimier d'un casque.

Éncréstaduro, *s. f.* Encrêtement, chaperon d'un mur. — *Voy. Créslo*.

Éncrouqua, *v. n.* Tomber de dépérissement; être d'une maigreur effrayante.

Dér. de *Crouqua*, accrocher, par catachrèse, comme si les os étaient devenus si saillants qu'ils pussent servir de crocs.

Énculpa, *v.* Inculper; accuser d'un fait; faire retomber une faute sur quelqu'un.

Dér. du lat. *Culpa*, faute.

Éndâoumaja, *v.* Endommager; causer du dommage; blesser; faire une écorchure, une avarie qui porte un préjudice. — *Aquél âoubre és bièn éndâoumaja*, cet arbre est gravement ébranché, soit par le vent, soit par la malveillance.

Dér. de *Dâoumaje*.

Énd'aquò, *adv.* Proprement, avec cela, au surplus. C'est aussi une locution explétive fort usitée dans une narration, pour en lier les divers membres. Elle remplit à peu près le même office que le fr. Cependant; c'est une formule que les paysans emploient avec une grande profusion dans leurs discours. — *Y-avièï bièn récoumanda dé çaï èstre, énd'aquò és pas véngu*, je lui avais fort recommandé de se trouver ici, malgré cela, il n'est pas venu. *Laïssa-mé béoure un co, énd'aquò vène*, laissez-moi boire un coup, après cela je suis à vous. *Énd'aquo qué s'én passo*, attendez donc qu'il s'en prive, avec cela qu'il s'en passe.

Formé de *Éndé*, avec, et *Aquò*, cela.

Éndarêïra, *v.* Faire perdre du temps, faire rester en arrière. — *S'éndarêïra*, demeurer en arrière; laisser arrérager les termes d'une ferme, d'une rente, les intérêts d'un capital. — *Las courchos éndarêïrou*, les chemins de traverse font perdre du temps, parce que celui qu'on gagne en abrégeant le trajet, on le perd par les difficultés de la route et les obstacles qu'on rencontre. *Moun drole s'éndarêïro*, mon fils s'est laissé devancer par ses condisciples, il est resté en arrière.

Dér. de *Darièr*.

Éndarêïrajes, *s. f. plur.* Arrérages d'une ferme, d'une rente, etc.; arriéré d'une dette. — *Quouro qué morie planiraï pas mous éndarêïrajes*, lorsque je mourrai, je n'aurai pas de regrets sur l'arriéré de ma jeunesse; je l'aurai bien employée.

Éndavala, *v.* Avaler, engloutir, absorber. — *Èndavalarié un biôou émbé sas banos; l'éspitâou amaï lous pâoures; lou diable amaï lou châourì;* toutes locutions proverbiales qui répondent à un gros mangeur qui avalerait la mer et les poissons, à un prodigue qui dévorerait le royaume de France et de Navarre, le diable et ses cornes.

Il se prend aussi pour : faire descendre, faire tomber. — *La paré s'és éndavalado*, le mur a croulé, ou il a donné du pied. *M'a éndavala l'éspanlo*, il m'a disloqué l'épaule. *Un moure éndavala*, une figure avalée, amaigrie. *És tout éndavala*, il a le visage défait.

Digitized by Microsoft®

Ce mot, comme *Aval* et *Davala*, est formé du lat. *Ad vallem*, vers le bas.

Éndé, *prép.* Avec. (*Voy. Émbé.*) — La différence entre les deux formes de cette préposition a été déjà notée. Mais dans quelques locutions d'un idiotisme très-original il n'y a pas non plus à les confondre et *Éndé* est seul admis dans les tournures pittoresques des phrases suivantes, où il prend la signification de *en, avec, à*, prép. : *Es-ti poussible qu'un ase sible énd'avédre lou moure tan lon?* Est-il possible qu'un ane siffle avec un museau si long? *Aquò y-ès vengu éndé naïsse*, il a pris cela en naissant, cela lui vient de naissance.

Éndéménsl, ido, *adj.* Dim. *Éndémésidoù*. Pauvre hère, sans portée d'esprit, qui tremble au moindre vent, qu'un rien abat; qui s'embarrasse des moindres difficultés; qui ne sait jamais conclure une affaire.

Sauvages donne à ce mot une tout autre acception, et le traduit par : arrêté, ordonné, fixé. Cette signification peut appartenir à un autre dialecte qui n'est pas à notre connaissance. Dans nos pays, il veut dire, au physique, un homme sans force, sans adresse; au moral, sans esprit, sans initiative, sans valeur : c'est un demi-homme, et c'est ce qu'exprime son étymologie du lat. *Dimidius*, demi.

Éndéménsl (S'), *v.* Diminuer peu à peu; devenir à rien.

Dér. du précédent ou du lat. *Demere*, ôter, faire subir une diminution.

Éndéouta (S'), *v.* S'endetter; faire des dettes; s'engager dans des dettes, en contracter beaucoup. — *Prén lou camì das éndéoutas*, il prend le chemin de l'école, c.-à-d. le plus long, le plus scabreux et le moins utile, comme les débiteurs qui veulent éviter la rencontre des huissiers ou de leurs créanciers.

Dér. de *Déoute*.

Éndéqua, *v.* Estropier, donner ou causer un vice, une tare; rendre maladif; affliger d'un rachitisme qui arrête le développement du corps. — *Un drole éndéqua*, un enfant rachitique, noué. *Un doubre éndéqua*, un arbre entiché. *Ès tout éndéqua*, il est tout contrefait. *Ès éndéqua pèr sa vido*, il est estropié pour la vie.

Ce mot serait celtique, d'après Astruc, et le primitif sans doute *Entec* ou *Endec*, tare, vice. D'autres le font dériver du gr. Ἀνεθηκα, aor. tiré de Ἀνατίθημι exposer, imposer.

Éndèquo, *s.* f. Tare; défectuosité; rachitisme; défaut; langueur; vice intérieur.

Éndéquoùs, ouso, *adj.* Qui a une tare; rachitique; languissant; malsain; maladif; chétif.

Éndéquun, *s. m.* Cacochymie, rachitisme; enfant noué dans ses membres ou qui a les organes maladifs.

Éndèrvi, *s. m.* Dim. *Éndèrvioù*. Dartre; maladie, inflammation de la peau couverte de vésicules blanchâtres, souvent avec ulcération. — *Moure d'éndèrvi*, visage bourgeonné, couperosé. — *Voy. Dèrbése*.

Dans le bas-breton *Darvoéden* ou *Darouéden*, ou *Deroui*, du celt. *Derui* ou *Deruit*, m. sign.

Éndévénable, ablo, *adj.* Affable; d'un caractère facile à vivre, avec lequel tout le monde est d'accord; sociable.

Éndévéngu, udo, *part. pass.* de *Éndévènl*.

Éndévènl, *v.* Atteindre; frapper juste et de loin; rencontrer à point.

S'éndévènl, se convenir; sympathiser; s'accorder. — *L'éndévénguère dâou prémiè co*, je l'atteignis du premier coup. *Endévénguèn*, nous convînmes. En parlant d'un portrait : *Vous an bièn éndévéngu*, on a bien saisi votre ressemblance. *Mas miolos s'éndévènou*, mes mules s'accordent très-bien pour labourer ensemble. En parlant de vers : *Aquèlo cansoù s'éndévén bièn*, cette chanson rime bien. *Éndévénì un air*, saisir et rendre bien un air de musique. *Faïre éndévénì uno courduro, dous lès*, égaliser les lisières d'une couture, les bords d'un lé. *Sé s'éndévèn*, le cas échéant; s'il plaît à Dieu; suivant toute probabilité; s'il arrive jamais. *Nous éndévénguèn*, nous eûmes la même pensée, nous nous rencontrâmes dans la même idée.

Dér. de *Éndé*, avec, et *Vénì*, venir avec; ce qui revient au lat. *Convenire*, convenir.

Éndïa, *v.* Hennir; faire un hennissement, en parlant du cheval.

Dér. du lat. *Hinnire*, m. sign.

Éndiabla (Faïre), *v.* Endiabler; faire donner au diable tourmenter quelqu'un pour obtenir de lui ce qu'on désire, faire enrager; dépiter.

Éndiférén, *s. m.* Différend; discussion; contestation; maille à partir. — *Partaja l'éndiférén*, partager le différend.

Ce mot vient évidemment d'une corruption du fr.

Éndiférén, énto, *adj.* Ne s'emploie que négativement. On dit : *ès pas éndiférén*, pour : il est assez beau, assez bon, pas trop désagréable, pas dépourvu de bon, tant des personnes que des choses. *Aquèl bla ès pas éndiférén*, c'est d'assez beau blé.

Éndil, *s. m.* Dim. *Éndïé*. Hennissement. — *Voy. Éndïa*.

Éndiméncha (S'), *v.* S'endimancher, mettre ses habits de fête ou de gala. — *Voy. Diménche*.

Éndinna, *v.* Irriter; envenimer une plaie; redoubler la colère, l'exaspération; réveiller, surexciter une douleur.

S'éndinna, redoubler de fureur; se surexciter; s'exaspérer; s'obstiner avec rage. — *S'éndinna dou traval*, redoubler d'ardeur au travail.

Dér. du lat. *Indignari*, s'indigner, s'irriter.

Éndiuèl, *s. m.* Andouille; espèce de saucisson qui se mange cuit, et qu'on nomme également *Missoù*. — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Edulicum*, tout ce qui est bon à manger, ou bien de *Indusia, induviola*, chemise, camisole, parce que l'andouille est recouverte d'un boyau qui lui sert de chemise.

Éndivio, *s. f.* Endive, chicorée potagère, qu'on mange en salade, *Chicorium Endivia*, Linn. Plante de la fam. des Composées chicoracées.

Dér. du lat. *Intybum*, ou *Intubum*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Éndoulénti, *v.* Endolorir; rendre douloureux, plus sensible que de coutume. — *Èstre éndoulénti, avédre lou bras tout éndoulénti*, avoir le corps, le bras tout endoloris, soit par suite de coups ou de fatigue, soit par une courbature.

Dér. de *Dóoure*.

Éndourméire, *s. m.* Magicien; magnétiseur; discoureur qui endort son auditoire.

Éndourmì, *v.* Endormir, procurer le sommeil; faire bâiller d'ennui; engourdir; flatter, amuser, caresser; charmer, calmer une douleur. — *Moun pè ès éndourmì*, mon pied est engourdi. Cet engourdissement, qui commence par une privation complète de sentiment dans la partie et qui est suivi d'un fourmillement quand cette vive impression est dissipée, vient d'une compression des nerfs qui, d'après Sauvages, gêne le cours du fluide nerveux, mais qui pourrait bien suspendre et oblitérer pour quelques instants la circulation du sang elle-même, source de toute sensation dans la fibre nerveuse. *Aquò m'éndor ma dèn*, ce remède calme mon mal aux dents. On dit: *un âoubre éndourmì* d'un jeune plant qui, sans être mort, tarde à pousser; ce qui provient sans doute de quelque gêne dans la circulation de la sève.

Dér. du lat. *Dormire*, m. sign.

Éndourmidouïro, *s. f.* Jusquiame, *Hischiamus niger*, Linn., ou Hanebane, plante de la fam. des Solanées. Ses semences, administrées en fumigations, dégagent une vapeur qui a, dit-on, le pouvoir de calmer les maux de dent les plus douloureux.

C'est aussi le nom de la pomme épineuse, l'herbe aux taupes: autre narcotique assez puissant de la même famille. — *Voy. Darboussiëïro.*

Éndourmidouïros, *s. f. plur.* Toute espèce de narcotique, en général. — *A pas bésoun dé prène las éndourmidouïros*, il n'a pas besoin d'opium, dit-on d'un dormeur sempiternel.

Éndré, *s. m.* Dim. *Endréché, éndréchoù*. Endroit, lieu, place; pays. — *Ès dé moun éndré*, il est de mon village, de mon canton, de ma commune. *Sèn toutes dâou mèmo éndré* nous sommes du même pays. Dans cette acception, le mot *Éndré* est relatif comme celui de pays, près de chez soi: on ne dit: *dâou mèmo éndré*, que lorsqu'on est au moins de la même commune; à mesure que l'on s'éloigne, le cercle de cette communauté s'élargit: à cinquante lieues, il suffit d'être du même arrondissement; hors de France, ou même à l'armée, le Nimois et le *Raïol* sont compatriotes.

L'éndré, l'endroit d'une étoffe, le côté opposé à l'envers.

Ce mot est formé évidemment comme le fr. endroit, du lat. *in directum* ou *in directo*, sans qu'on puisse trop saisir, pour l'un comme pour l'autre, l'analogie ou la divergence du sens: la dernière acception ci-dessus répond seule à cette étymologie.

Éndura, *v.* Endurer, supporter avec patience; souffrir. *S'éndura*, se supporter réciproquement, se plier à l'humeur l'un de l'autre; ce qui se dit surtout en ménage. — *Po pas s'éndura*, il ne peut se supporter lui-même; il est d'une humeur si peu sociable, que, quand il est seul, il se cherche querelle à lui-même. *Pouriéï pas m'éndura dine aquel pëïs*, je ne saurais m'habituer dans ce pays, j'y mourrais d'ennui.

Dér. du lat. *Durare*, endurcir.

Énduran, anto, *adj.* Endurant, qui supporte patiemment une insulte, un mauvais traitement. Ne s'emploie guère que négativement. — *Ès pas énduran*, il est fort irascible, très-susceptible, ombrageux.

Énduro (Mâou d'), *phrase faite*. Mal qui n'a d'autre remède que la patience. Il signifie aussi: mal non dangereux, qui ne présente que de la douleur et n'exige que de la patience, sans danger de mort. *Aquò's dé mâou d'énduro*, c'est un mal, une douleur à laquelle il n'y a pas d'autre remède que la patience, qu'il faut endurer, supporter patiemment.

Énémi, Énémigo, *adj.* Ennemi, ie: celui ou celle qui hait quelqu'un, qui lui veut du mal. C'est *Hostis*, lat.

Dér. du lat. *Inimicus*, ennemi personnel.

Énfachina, *v.* Ensorceler; jeter un sort. Par ext. puer, exhaler une odeur fétide. C'est un superlatif de puanteur.

Dér. du lat. *Fascinare*, m. sign.

Énfachinaïre, aïro, *s.* et *adj.* Sorcier, jeteur de sorts; charmeur.

Énfaïssa, *v.* Fagoter; lier en bottes, en fagot; disposer toute espèce d'objets menus qu'on transporte sur les épaules, comme de la paille, du foin, etc.

S'énfaïsso, se dit d'une poutre, d'une charpente, d'un plancher, qui, par trop de surcharge ou faute de solidité et d'étançons, décrivent une courbe vers le milieu. C'est alors une corrup. du fr. S'affaisser.

Dér. de *Faï*, faix, poids.

Énfaïssaje, *s. m.* Fagotage; action de mettre de la rame en fagot, ou d'embotteler de la paille, du fourage; frais de cette opération.

Énfanga, *v.* Embourber; jeter ou laisser tomber dans un bourbier; salir avec de la boue. Au fig. *S'énfanga*, se mettre dans quelque sale ou mauvaise affaire, spéculation ou entreprise. — *Ès bièn énfanga*, il est embourbé dans une mauvaise affaire; il est perdu de dettes. *Ès énfanga dé milo écus énd'un tâou*, il s'est enfoncé de mille écus avec un tel, c.-à-d. il s'est endetté avec un tel jusqu'à mille écus.

Dér. de *Fongo*.

Énfanço, *s. f.* Enfance, âge de l'enfance. — On ne dit pas *Éfanço*, comme dans les autres composés d'*Éfan*; il est probable que ce subst. n'existait pas dans l'origine et qu'on l'a emprunté plus tard au fr.

Énfarina, *v.* Au pr. enfariner, poudrer de farine, qui se dit mieux *Énfarna*. Au fig. *S'énfarina*, s'enticher, s'enfariner d'une idée, d'une opinion. — *S'ès énfarina d'aquélo fïo*, il a la tête tournée par cette fille: il en est éperdûment

Digitized by Microsoft®

amoureux. Cette expression toute figurée prend son origine dans l'idée des pâles couleurs, maladie qui tire aussi son nom d'une idée de farine, une monomanie qui donne à la figure une couleur de farine. Ce mot est l'acception métaphysique de *Énfarna*, qui ne se prend qu'au sens positif.

Dér. de *Farino*.

Énfarna, *v.* Rouler dans la farine, comme certains poissons, certains mets préparés pour la friture; enfariner le visage, les mains, les habits.

Dér. du lat. *Far, faris*, farine.

Énféra (S'), *v.* S'enclouer, comme fait un cheval; se jeter sur le fer, se percer soi-même. Au fig. se nuire; se couper, se contredire; s'engager dans une impasse en affaires.

Dér de *Fère*.

Énféria, *v.* Entraver un cheval avec les entraves qu'on nomme *Énfèrios*.

Énfèrios, *s. f. plur.* Entraves qu'on met à un cheval, lorsqu'on le laisse paître dans un pâtis sans autre attache, et qui suffisent pour l'empêcher de s'écarter trop loin. Cet instrument consiste en deux colliers de fer qu'on place aux deux jambes de devant de l'animal, un peu au-dessus du sabot, et qui sont joints par une chaîne très-courte, soit par un boulon mobile à deux têtes qui joue entre les anneaux des colliers. Il est semblable à celui que les acrobates se mettent aux pieds dans certains de leurs exercices sur la corde roide : il oblige les chevaux à tenir les jambes de devant rapprochées et à sauter à pieds joints, quand ils veulent changer de place.

Dér. de *Fère*.

Énférnal, nalo, *adj.* Infernal; de l'enfer; qui appartient à l'enfer; diabolique.

Énfiala, *v.* Enfiler une aiguille.

Dér. de *Fiou*.

Énfialousa, *v.* Charger une quenouille de matières à filer.

Ce mot, portant dans sa contexture le subst. *fialouso*, et étant actif, a pour régime direct la matière à filer.

Dér. de *Fialouso*.

Énfiéïra, *v.* Conduire à la foire; introduire au champ de foire le bétail ou la marchandise qu'on a à vendre.

Dér. de *Fiéïro*.

Énfioula, *v.* Enfiler, mais seulement dans le sens de tromper, duper; engager dans une affaire douteuse.

Dér. de *Fiou*.

Énfiouqua (S'). S'enflammer d'amour, de colère; prendre feu; se passionner.

Dér. de *Fiò*.

Énfougna, ado, *adj.* Rechigné; boudeur; grognon; qui fait triste mine.

Dér. de *Fougna*.

Énfounça, *v.* Enfoncer; pousser, mettre, faire pénétrer au fond, plus avant; forcer une porte, une serrure. — On dit d'un faux brave, d'un fanfaron : *Énfounço las portos douvèrtos*, c'est un enfonceur de portes ouvertes, c'est un pourfendeur de naseaux.

Dér. du lat. *Infundicare*, m. sign.

Énfourna, *v.* Enfourner; mettre le pain au four. Au fig. avaler gloutonnement; remplir ses poches.

S'énfourna, s'engouffrer; s'introduire, s'engager dans... — *A l'énfourna sé prén lou pan cournu*, prvb., à mal enfourner, on fait les pains cornus. *L'ôouro s'énfourno din la chiminéïo*, le vent s'engouffre dans la cheminée.

Dér. de *Four*.

Énfourqua, *v.* Enfourcher; piquer, embrocher avec une fourche; monter à cheval.

Dér. de *Fourqua*.

Énfourquaduro, *s. f.* Enfourchure d'un arbre, l'angle du tronc où se divisent les maîtresses-branches; enfourchure d'un pantalon; enfourchure du corps humain, le sommet de l'ouverture de compas que forment les jambes.

Énfu (S'), 3me pers. sing. indic. prés. du v. *Énfujì (S')*.

Énfujì (S'), *v.* S'enfuir, prendre la fuite; déguerpir; s'esquiver.

Dér. du lat. *Effugire*, m. sign.

Énfuma, *v.* Enfumer; noircir avec de la fumée; remplir de fumée, comme on fait pour le terrier d'un renard; entourer de fumée, comme pour un essaim d'abeilles.

Dér. de *Fun*.

Énfurouna, *v.* Transporter de colère; irriter à l'excès, rendre furieux; animer contre quelqu'un.

Dér. du lat. *Furor*.

Éngabia, *v.* Encager; mettre en cage; par ext. emprisonner; détenir en charte privée.

Dér. de *Gabio*.

Éngacha, *v.* Regarder dans... — On dit : *Éngacho*, regarde, de quelque chose dont on montre l'intérieur ou qu'on fait voir de près; *Agacho*, pour quelque chose qu'on a devant soi; *Arégacha*, regarder derrière. — *Voy. Agacha*.

Éngaja, *v.* Engager, mettre en gage; promettre par engagement; obliger; enrôler un soldat.

S'éngaja, s'obliger; hypothéquer ses biens; promettre; prendre volontairement du service dans les armées. — *Éngaja sa mostra*, mettre sa montre en gage, emprunter sur ce nantissement. *Éngaja uno clâou din la saraïa*, embarrasser une clé dans la serrure. *S'éngajè pér soun frèro*, il s'obligea pour son frère; il lui servit de caution hypothécaire.

Dér. du lat. *Vas, vadis*, caution, qui a fait dans la basse lat. *Vadium*, d'où *Gaje*.

Éngajantos, *s. f. plur.* Espèce de manchettes que portaient les dames sous Louis XV et qui étaient placées au coude, les manches de la robe ne descendant pas plus bas. C'est, dans l'idée du peuple, le *nec plus ultrà* de la grande toilette. Lorsqu'elles parurent, on leur donna en fr. le nom d'Engageantes, comme la plupart des modes de l'époque, à qui on prêtait une portée morale dans l'idiome de la galanterie. Le nom fr. a disparu depuis longtemps : le

Digitized by Microsoft ®

lang. l'a conservé, et aujourd'hui peut-être bien des personnes qui se servent journellement du mot et de la chose, seraient fort embarrassées de donner l'origine de cette expression et la description de cette mode.

Éngambo, *adj.* de tout genre. N'est qu'une traduction du fr. ingambe, employée seulement comme sobriquet et par antiphrase. Le caractère narquois et gaulois se montre toujours même dans les mots en apparence les plus insignifiants.

Éngana, *v.* Tromper, abuser, duper; ou mieux : rogner la portion. C'est proprement le tort que fait une nourrice quand elle devient enceinte avant d'avoir sevré son nourrisson : elle fait tort aux deux enfants à la fois, qui se rognent réciproquement leur portion. On dit de l'un et de l'autre : *Soun énganas,* et ces enfants viennent rarement à bien, ou du moins ils restent malingres et étiolés. — *S'és pas éngana,* il ne s'est pas oublié dans un partage; il s'est adjugé la plus grosse et la meilleure part. — *L'a éngana,* il l'a dupé. *Aoumén nous énganén pas,* je vous le recommande, ne nous trompons pas à notre préjudice.

Dér. de l'ital. *Ingannare,* tromper, frauder.

Énganaïre, aïro, *adj.* Rogneur de portion; écornifleur; trompeur; hypocrite.

Éngâoubi ou **Gâoubi**, *s. m.* Maintien; tournure du corps. Au fig. plus usité, esprit; adresse; savoir-faire. — *N'a pas gès d'éngâoubi,* il est gauche; maladroit; sans savoir-faire.

Empr. probablement du fr. *Galbe.*

Éngâoubo, *s. f.* Pierre à foulon; pierre à détacher les étoffes et qui agit en poudre comme absorbant : les dégraisseurs s'en servent pour enlever les taches.

Éngâouta, *v.* Mettre en joue un fusil; appliquer contre la joue. Par ext. donner un soufflet.

Dér. de *Gâouto.*

Éngarafata (S'), *v.* S'emmitoufler; se surcharger la tête et le cou, les entourer comme font les personnes prises d'un rhume, d'un torticolis, ou de fluxion.

Dér. de l'ital *Calafatare,* formé du gr. Γαλαφατειν, calfater un bâtiment, parce qu'en s'emmitouflant on ferme toutes les voies ouvertes à l'air, comme le calfat toutes les voies ouvertes à l'eau.

Éngarbiëïra, *v.* Dresser les gerbes en gerbier; dresser un gerbier.

Dér. de *Garbiëïro.*

Éngarouna, *v.* Éculer ses souliers; en affaisser, en avachir les quartiers, de manière que le talon est déboîté; déchausser quelqu'un en marchant sur ses talons.

S'éngarouna, faire une mauvaise spéculation, une fausse démarche; se mettre dedans.

Éngavacha (S'), *v.* Étouffer; s'étrangler pour avoir avalé une arête ou autre chose qui obstrue le gosier, un simple fétu ou une goutte d'eau qui entre par la trachée-artère; s'engouer, s'engorger, en parlant d'un tuyau qui s'embarrasse, se remplit, s'obstrue de matières qui empêchent l'écoulement du liquide. — *Éngavacha uno clâou,* engager une clé dans sa serrure, sans pouvoir la faire jouer, ni la retirer.

Dér. de *Gavaï,* en dial. provençal, jabot des oiseaux granivores, gosier, gorge, gésier; formé lui-même très-probablement du lat. *Cavus,* creux, profond.

Éngèndra, ado, *adj.* Engendré; procréé, produit. — Dans ce sens, ce mot est admis en languedocien; mais il est plus usité comme dérivé de *Géndre.* — *Aquél home és bièn mâou éngéndra,* ce pauvre homme n'est pas heureux en gendre.

Éngipa, *v.* Plaquer du plâtre ou du mortier contre un mur avec la truelle; fouetter un mur, l'enduire au balai : ce qui produit l'enduit qu'on nomme *unorustiquo* (*V.* c. m). Par ext. éclabousser; couvrir de boue, d'eau. Au fig. souffleter.

Dér. du lat. *Gypsum* ou du gr. Γύψος, plâtre.

Éngipado, *s. f.* Éclaboussure; boue qui rejaillit sur quelqu'un ou sur quelque chose.

Énglouti, *v.* Bosseler; bossuer un vase en métal quelconque, un ustensile, un chaudron.

Dér. du roman *Clot,* fosse, trou.

Éngouïssa, *v.* Causer du chagrin; donner des angoisses; donner du souci.

Éngouïsso, *s. f.* Angoisse; affliction; douleur amère d'esprit et de corps; gêne de l'âme; dure nécessité.

Dér. du lat. *Angustia.*

Éngouïssoùs, ouso, *adj.* Angoisseux; qui se plaint toujours; qui aime à se plaindre; qui soupire sans cesse.

Éngouli, *v.* Avaler goulument; engloutir; boire d'un seul trait.

Dér. du lat. *Gula.*

Éngoulidoù, *s. m.* Gouffre; tourbillon qui forme un entonnoir renversé, provenant d'une communication inférieure au niveau de l'eau avec un contre-courant. Au fig. large gosier, grand avaloir.

Éngounsa, *v.* Enfoncer; engouffrer; engoncer en parlant d'un habit, d'une robe trop montants, dans lesquels le cou s'enfonce et qui gêne les mouvements.

Dér. du lat. *Abscondere,* cacher.

Éngourdi, *v.* Engourdir; causer une pesanteur dans une partie musculaire du corps qui le prive de mouvement ou de sentiment. — S'applique aussi au moral.

Emp. au fr. m. sign.

Éngourga, *v.* Engorger; obstruer le passage d'un liquide, un canal, un tuyau; faire engorger un moulin. — *Un moulì s'éngourgo,* lorsque la fuite a un niveau trop élevé, soit par l'élévation des eaux, soit par les dépôts de sable au-dessous qui diminuent sa chute et gênent le mouvement de sa roue. — *Voy. Patoüa.*

Dér. de *Gour,* du lat. *Gurges.*

Éngourgoubïa (S'), *v.* Se recroqueviller; se replier sur soi-même, comme fait le charançon du blé, *lou Gourgoul,* dans son alvéole.

Éngraï, *s. m.* Bétail qu'on engraisse pour la boucherie. En terme d'éducation de bétail, on distingue *l'Engraï* de *la Nouriço :* celle-ci est le bétail que l'on entretient pour

Digitized by Microsoft ®

la multiplication de l'espèce; celui-là le bétail que l'on engraisse pour le vendre quand il est parvenu à son point. — *Ès coumo un por à l'éngraï,* il en a à gorge que veux-tu comme un cochon à l'engrais.

Dér. de *Graïsso.*

Èngraïssa, *v.* Engraisser; rendre gras, c.-à-d. donner aux animaux une nourriture qui les engraisse; aux terres, des engrais qui les fertilisent; oindre avec de la graisse; graisser.

S'éngraïssa, s'engraisser; prendre de l'embonpoint; s'arrondir; s'enrichir. — *Éngraïssa lou béstidou,* engraisser le bétail. *Éngraïssa las rodos,* oindre l'essieu d'une voiture. *S'éngraïssa las babinos,* s'oindre les lèvres, c.-à-d. faire chère-lie. *L'iél dâou méstre éngraïsso lou chival,* prvb., allusion à la fable de l'œil du maître. *Éngraïssa lou martèl dè la porto,* graisser le marteau, graisser la patte aux valets pour avoir entrée auprès du maître. *Éngraïssoté, pèrlé : aquì' n aménloù,* engraisse-toi, avare, voilà un denier; ou engraisse-toi goinfre, voilà une amande: phr. prvb. qu'on emploie lorsqu'il s'agit d'un dédommagement infime à une perte éprouvée. — *Voy. Aménloù.*

Dér. de *Graïsso.*

Èngrana, *v.* Faire moudre son grain. — *Lou prémiè qu'ès âou moulì éngrano,* le premier au moulin engrène: prvb. qui renferme une leçon d'égalité, et qu'on emploie lorsque quelqu'un veut user d'un privilége pour avoir la primauté ou la priorité.

On dit aussi : *Éngrana lou béstidou,* donner du grain au bétail, soit avoine, soit blé, soit maïs, etc.; ce qui le rend gourmand et l'empêche de trouver goût à la nourriture ordinaire. Et encore : *Lou moulì s'éngrano,* lorsque la quantité d'eau n'est pas suffisante pour faire tourner la roue avec la vélocité requise, et que le blé tombant de la trémie se ramasse sous la meule, sans pouvoir être broyé. Cette expression s'emploie au fig. pour se plaindre de la soif à table et demander à boire: *lou moulì s'éngrano,* c.-à-d. le solide a besoin de liquide.

S'éngrana, se laisser gagner par la vermine. — *Éngrana dé manjanço,* couvert de poux. *Ié éngrana dé cinzes,* lit infecté de punaises.

Dér. de *Gran* ou de *Grano.*

Èngrâoufigna, *v.* Égratigner. — *Voy. Èngrâouta,* m. sign.

Dér. de l'espag. *Grafinar,* m. sign.

Èngrâoufignaïre, aïro, *adj.* Égratigneur; qui égratigne; qui fait des égratignures. — Cette forme de l'adj. est plus usitée que celle de *Èngrâoutaïre,* qui n'est guère admis, tandis que le verbe dont il est formé, est pour le moins aussi souvent employé que *Èngrâoufigna.* Le provençal et l'espagnol, dans le même mot, suppriment la particule explétive *Èn.*

Èngrâouta, *v.* Égratigner; déchirer légèrement la peau avec les ongles, avec une épingle ou tout autre objet pointu.

Dér. probablement de l'allem. *Kratzen,* gratter, ou peut-être du gr. Ἀγκύλος, crochu, recourbé.

Èngrâoutado, *s. f.* Égratignure, déchirure faite avec les ongles.

Èngrava, *v.* Couvrir de gravier. — *Voy. Agrava.*

Èngruna, *v.* Mettre en pièces, briser de coups; assommer; éreinter. — *Uno bouto éngrunado,* une futaille dépecée, dont les douves sont déjointes et tombent en pièces.

Évidemment, les acceptions de ce mot sont le figuré de égrener ou arracher, séparer les grains du raisin ou d'un épi de blé, ce qui se disait autrefois *Désgruna* et aujourd'hui *Déséngruna.*

Dér. de *Grun.*

Énguéfia, fiado, *adj.* Difforme; contrefait; qui a les membres noués.

Énguén, *s. m.* Onguent, médicament externe, mou, onctueux. — *Enguén gris,* onguent gris, onguent mercuriel.

Dér. du lat. *Unguentum,* m. sign.

Èngusa, *v.* Enjoler; cajoler; attirer, tromper par des cajoleries, des séductions.

Dér. de *Gus.*

Èniassa, *v.* Mettre des papiers en liasse; accoupler du menu linge en le donnant à blanchir, pour qu'aucune pièce ne s'égare.

Formé du fr. *Liasse.*

Énjiméra, *v.* — *Voy. Énjimérì.*

Énjimérì, *v.* Mieux que *Énjiméra.* Rechigner; enticher; redoubler l'obstination de quelqu'un.

S'énjimérì, s'obstiner; rechigner; agir par caprice, avec mauvaise humeur. — *Aquò faï pas qué l'énjimérì,* cela ne fait qu'accroître son humeur et son obstination. *Lou tén s'énjimérìs,* le temps se brouille, redouble de bourrasque.

Dér. de *Jimère.*

Énjin, *s. m.* Adresse des mains; dextérité; génie particulier qui s'attache aux ouvrages purement manuels, et qui consiste à trouver toujours les meilleurs moyens et un remède à tout. Il ne s'applique point à l'adresse d'esprit, à la subtilité.

Dér. du lat. *Ingenium,* esprit, génie.

Énjinquoùs, ouso, *adj.* Dim. *Énjinquousé.* Adroit des mains; doué de cette espèce de génie qui s'applique exclusivement aux ouvrages des mains. — Si souvent le lang. dans les mots ne bravait l'honnêteté, nous ne citerions pas le prvb. très-énergique et fort pittoresque : *Énjinquoùs coumo lou quiou d'un por qué sé baro sans courèjoù;* mais par accommodement avec le devoir de tout dire, nous ne traduisons pas.

Énjouliva, *v.* Enjoliver; rendre plus joli ou seulement joli.

Empr. au fr.

Énjuèla, *v.* Enivrer avec de l'ivraie, qui, mêlée dans le pain à une assez forte dose, porte à la tête. C'est un pro-

Digitized by Microsoft®

cédé employé, dit-on, par les maquignons, qui enivrent ainsi, ou plutôt étourdissent les chevaux rétifs ou vicieux et les rendent par là plus calmes et comme frappés de stupeur : il leur suffit pour cela de mêler de l'ivraie à l'avoine. Au fig. étourdir; assoupir.

Dér. de *Juèl.*

Én-jun, *adv.* A jeun; sans énergie; sans force ni courage. — *Soüi éncaro én-jun*, je suis encore à jeun, je n'ai rien mangé de la journée.

Dér. du lat. *Jejunium*, jeûne.

Én-laï, *adv.* de lieu. En delà; de ce côté-là. — *Fasès-vous én-laï*, rangez-vous; faites place; poussez du côté opposé à celui-ci. *D'aïcï'n-laï*, contract. de *Aïcì én-laï*, à partir de ce jour; dorénavant. *Un viro-t'en-laï*, un soufflet.

Dér. du lat. *Illac*, par là.

Énlamoun, *adv.* de lieu. Là-haut, de ce côté. — *Voy. Amoun.*

Énlamoundâou, *adv.* de lieu. Le même que le précédent *Énlamoun.*

Énlapa, *v.* Embourber; enfoncer dans la vase, dans la boue.

Dér. de *Lapo.*

Énlaval, *adv.* de lieu. Là-bas; de ce côté. — *Voy. Aval.*

Énlèva, *v.* Enlever; lever en haut; emporter; dérober; ravir. — *Lou diable t'énlève!* ou par contract. simplement : *T'énlève!* Le diable t'emporte! Peste!

S'énléva, enlever une fille, ou plutôt enlever un garçon. — *S'és énlévado émb'un tdou*, elle a décampé avec un tel; elle a consenti à un enlèvement avec un tel. Ce verbe s'emploie ainsi neutralement pour faire disparaître l'idée d'un rapt, d'après un préjugé assez enraciné dans les classes populaires, qui tient sans doute à quelque loi du moyen-âge fort sévère à cet endroit. Il est de tradition parmi le peuple que, pour éviter l'accusation de rapt au complice masculin, il faut que la fille déclare devant témoins au moment de la fuite que c'est elle qui enlève son amant; ce qu'elle fait par cette formule généralement adoptée : *A vdoutres vous én souvèngo qué iéou énlève un tdou*, soyez témoins que c'est moi qui enlève un tel. Tout cela serait vain, d'après le code pénal (car, malgré la formule, il n'y a pas moins rapt), s'il y avait violence ou menaces antérieures à cette déclaration, ou si la fille séduite n'a pas atteint l'âge de discrétion. D'autre part, quand l'enlevée est maîtresse de ses actions, ou d'âge à en connaître toute la portée, cette forme n'a rien d'obligatoire; car ce serait à l'action publique à prouver la violence réelle ou morale qui constitue le rapt des adultes, et quand il y a accord entre les parties, la morale seule en souffre, la vindicte publique reste sourde et aveugle.

Ce mot, au reste, n'a aucune autre des acceptions du fr. enlever : le lang. ne le lui emprunte que pour ce seul usage dans les deux circonstances citées.

Énliga, *v.* Embourber, enfoncer dans la vase : le même en ce sens que *Énlapa* (*V.* c. m.). Il signifie aussi : jeter du limon; couvrir, remplir un objet de limon. —*Voy. Aliga.* Ce dernier mot signifie répandre la vase, le limon sur la surface; celui-là veut dire en remplir un lieu, un objet creux et profond. Une inondation *aligo* un pré; elle *énligo* un puits, un fossé, l'intérieur d'une maison.

Dér. de *Ligo.*

Én-nâou, *adv.* de lieu. En haut; vers la contrée haute; du pays des montagnes. — *Ès d'én-nâou*, il est du côté des montagnes, il est des hautes Cévennes ou de la Lozère; d'un pays élevé ou seulement au nord de celui de l'interlocuteur.

Dér. de *Nâou*, haut.

Énnégrèsì, *v.* Noircir; salir de noir; obscurcir; assombrir; barbouiller de noir. Au fig. noircir la réputation. — *Lou tén s'énnégrèsìs*, le temps s'obscurcit, il devient noir.

Dér. de *Négre.*

Énnévouli (S'), *v.* Se charger de nuages; s'obscurcir; devenir nébuleux, sombre. — Se dit du temps.

Dér. de *Nivou.*

Én-odi, *phr. faite*, qui s'emploie quelquefois substantivement : *Mé vénès én-odi*, vous m'ennuyez; *la car mé vèn én-odi*, la viande m'ennuie, me dégoûte; j'ai du rebut pour elle. *L'én-odi faï vénì las cabros nècios*, l'ennui fait perdre la tête aux chèvres; sorte de prvb. qu'on cite pour exprimer que l'ennui finit par rendre fou quand il se prolonge.

Dér. du lat. *In odium*, en haine.

Énqué, *phr. faite*, qui se traduira mieux par des exemples que par une définition, comme tous les idiotismes. — *S'ère énqué vous*, si j'étais vous, si j'étais à votre place. Cette locution ne s'emploie jamais qu'avec cette formule et précédée du verbe *S'ère;* et toujours à la 1re pers. sing. de l'indic. prés. Lorsque le régime est le pronom *él* ou *élo, éles* ou *élos*, on fait suivre *énqué* de l'art. *dé : S'ère énqué d'éles;* et cela par un simple motif d'euphonie. Il en est de même pour quelques substantifs tels que dans ces phrases : *S'ère énqué dé moussu tdou; dé moun pèro.* L'usage seul détermine cette différence, qu'aucune exigence euphonique d'ailleurs ne motive, au moins dans la prose.

Én-quèsto, *phr. faite.* En quête, en poursuite, en recherches.

Dér. du lat. *Quæsitum*, supin de *Quærere*, chercher.

Énquèsto, *s. f.* Enquête; recherche judiciaire; information.

Énquicon ou **Énquoucon**, ou **Énticon** ou **Éntoucon**, *adv.* de lieu. Quelque part; en quelque lieu; en un certain endroit.

Énquicon-mäï, quelque autre part; ailleurs.

Dér. du lat. *Quocumque*, m. sign.

Énquiè, *s. m.* Trou de la canelle ou du robinet d'une futaille ou d'une cuve.

Dér. de *Énquo.*

Énquiè, èto, *adj.* Dim. *Énquiètè, Énquiètoù.* Inquiet; chagrin; d'humeur morose; grognon; qui aime à se plaindre. — *Énquiè coumo un ca borgne*, prvb. Inquiet

Digitized by Microsoft ®

comme un chat borgne, ce qui veut dire aveugle. — *Voy. Borgne.*

Dér. du lat. *Inquietus,* inquiet, agité.

Énquiéta, *v.* Inquiéter; donner du souci, du chagrin, de la sollicitude.

S'énquiéta, se chagriner; prendre de l'humeur; se mettre en colère. — *Faïre énquiéta,* donner de l'humeur; faire mettre en colère.

Énquiétudo, *s. f.* Inquiétude; chagrin; humeur. — *Aï uno bèlo énquiétudo, anas;* allez, j'ai un violent motif de chagrin; je suis bien en souci.

Énquo, désinence adjective féminine. — Ce suffixe avait sans doute pour masculin *Énc,* qui n'est pas resté avec cette forme dans notre dialecte, qui n'admet dans aucun mot le C final. Aujourd'hui, ce masculin est *Èn, Èn,* qui marque, en s'ajoutant au radical, à un nom de lieu, le voisinage, l'habitation, l'appartenance, et que des analogies rapprochent des autres suffixes dont il a été traité. — *Voy. Én, Èn, suffixes. Énquo* au féminin adjective les noms dans le même sens : son origine et ses transformations sont expliquées dans l'article auquel nous renvoyons.

Énquo, *s. f.* Canelle, d'une cuve d'un tonneau, qui n'est qu'un tube fermé par une broche. — *Ana coumo uno énquo,* aller fréquemment à la selle, avoir le dévoiement; aller comme un robinet. *Lou faï ana coumo uno énquo,* il le mène grand train; il ne le ménage pas; il le plie à ses moindres volontés. On dit aussi : *Vaï coumo uno énquo,* d'un outil, d'un appareil, d'un individu même, qui fonctionnent parfaitement, qui font vite et bien.

Énquoucon, *adv.* de lieu. — *Voy. Énquicon.*

Énraja, ado, *adj.* Enragé; qui est atteint d'une douleur extraordinaire, d'un mal violent, d'une colère furieuse. — Dans le sens de rage, hydrophobie, on dit mieux, *Fol: un chi fol,* un chien enragé : on ne se servirait pas de *Énraja,* qui est une acception française.

Dér. du lat. *Rabies,* rage.

Énrâoumassa, *v.* Enrhumer; causer un rhume.

S'énrâoumassa, s'enrhumer, gagner un rhume. — On dit à un enfant qui n'ôte pas son chapeau devant une personne à qui il doit du respect : *As saïqué pòou d'énrâoumassa tous pèsouls?* tu crains sans doute d'enrhumer tes poux?

Dér. de *Râoumas.*

Énrâouqua, *v.* Enrouer, causer de l'enrouement.

Dér. de *Râou,* rauque.

Énraqua (S'), *v.* Se dit du vin qui pour avoir trop cuvé dans le marc, prend l'âpreté et le goût de la rafle; et aussi de la canelle d'une cuve qui est obstruée, ou bouchée par la rafle, faute d'avoir mis un filtre quelconque à l'intérieur. Au fig. *S'énraqua,* s'enivrer, se gorger de vin. — *Èstre énraqua dé quicon,* être fatigué, dégoûté de quelque chose; en avoir par dessus les yeux.

Dér. de *Raquo.*

Énrèdèsi (S'), *v.* Se raidir; devenir raide.

Dér. de *Rède.*

Énrèga, *v.* Semer, planter à raies ou en sillons faits à la houe une planche de jardin. — *Énrèga dé faviòous,* semer des haricots en raies.

S'emploie aussi pour dire : tracer le premier sillon, la première raie. Par ext. commencer, entreprendre une œuvre, un labeur, une tâche. — *Énrèga un coumplimén,* enfiler un compliment.

Dér. de *Règo.*

Énrégaïre, *s. m.* Ouvrier qui exécute l'œuvre ou l'action du verbe précédent.

Énrégistra, *v.* Enregistrer. — Cela ne se dit point des actes de l'administration de l'enregistrement, qu'on nomme *Contoronle,* et *Contourounla;* mais bien de l'inscription sur les registres de l'état civil. — *S'és pas trouva énrégistra,* sa naissance n'a pas été constatée sur les registres de l'état civil.

Énréïa, *v,* Piquer, blesser une bête de labour avec la pointe du soc.

Dér. de *Rèïo.*

Énréssa, *v.* Mettre en chapelet les oignons ou les aulx. Par ext. appareiller, ranger régulièrement et par rang de taille ou de dimension.

Dér. de *Rès.*

Énrougna, *v.* Donner, communiquer la gale. — *Un troupèl énrougna,* un troupeau atteint, infecté de la gale.

Dér. de *Rougno.*

Énrounza (S'), *v.* S'embarrasser, s'empêtrer dans les ronces. — La différence de ce mot avec *S'arounza* est que celui-ci signifie : être accroché par une ronce, être labouré par une épine de ronce; tandis que *S'énrounza* suppose un champ de ronces dans lequel on est pris et embarrassé.

Dér. de *Arounze.*

Énruga (S'), *v.* — Il existe un préjugé populaire que représente ce verbe, qui n'a pas de correspondant français, et qu'il est nécessaire de traduire et d'expliquer par les faits.

Lorsqu'une personne a la peau couverte instantanément d'une éruption de petits boutons cuisants et à forte démangeaison causée par une ébullition quelconque du sang, on suppose qu'elle provient de la déjection d'une sorte de chenille, animal microscopique qui vient sur les chênes, déjection qui atteint les personnes passant sous l'arbre. Cette croyance a toute la fixité et l'obstination d'un théorème, et les paysans se moquent de tous les raisonnements contraires qu'on leur oppose. On a beau leur dire que l'individu atteint de ce mal n'a point passé sous un chêne; que les chenilles n'ont qu'une vie très-courte, et qu'en toute saison elles ne peuvent exister; qu'il est absurde de supposer que des animaux puissent se donner le mot pour répandre à la fois leurs déjections sur les passants, et plus absurde encore qu'ils puissent les répandre constamment, de manière à ce que le passant en

Digitized by Microsoft ®

reçoive l'averse dans la seconde qu'il met à parcourir le diamètre de l'ombre d'un arbre. On a beau leur faire observer que quand même tout cela serait vrai, la déjection ne pourrait agir que sur les parties du corps laissées à découvert et en contact immédiat avec elle, tandis que les éruptions dont s'agit se produisent sur les parties les plus couvertes, comme l'épine dorsale, le ventre et les cuisses; tout cela ne peut en rien altérer la crédulité de ces bonnes gens. Il faut remarquer ici que les gens de la campagne veulent voir à tout une cause naturelle ou surnaturelle; du moment que leur intelligence ne leur montre pas immédiatement cette cause, ils s'en créent une fantastique plutôt que d'avouer leur ignorance ou de s'en rapporter aux définitions de la science, chose pour laquelle ils ont toujours une extrême défiance. C'est ce prétendu effet de la chenille qu'on appelle *Énruga : mé souï énruga,* j'ai une éruption de boutons.

Dér. de *Arugo.*

Énsabla, *v.* Recouvrir de sable; déposer une couche de sable. — C'est ce qui arrive souvent aux terrains exposés à la submersion des rivières et des torrents. Lorsque la crue est moyenne, elle ne dépose sur les terres riveraines qu'une légère couche de limon et les bonifie; le même résultat s'obtient encore, même dans les grandes crues, lorsque les bords sont fourrés et garnis d'épaisses lisières d'oseraie, parce que le courant étant alors brisé par ces obstacles, les sables plus pesants que le limon et qui occupent une zone inférieure dans le courant, sont obligés de s'arrêter ou de se laisser entraîner dans le courant principal, tandis que les oseraies laissent pénétrer les eaux chargées de particules plus grosses et plus légères qu'elles y déposent en se retirant.

Dér. de *Sablo.*

Énsaja ou **Assaja,** *v.* Essayer, tenter, éprouver; faire l'essai d'une chose; tâcher; se disposer à faire; essayer un vêtement.

En ital. *Assagiare,* m. sign.

Énsalado, *s. f.* Salade; mets composé de légumes ou d'herbes assaisonnées avec du sel, de l'huile et du vinaigre. — Il se dit à la fois comme en fr. de la salade assaisonnée et de tout légume qui sert à la composer. Cependant, lorsque l'on prononce ce mot d'une manière absolue et sans l'accompagner du nom de l'espèce, il ne s'applique guère qu'aux différents genres de chicorée ou de laitue. On dira très-bien à une personne qui tient à la main une chicorée ou une laitue : *Pourtas aquì uno poulido énsalado;* mais si c'est du céleri, du cresson, etc., il faut ajouter le nom de l'espèce. *Trïa, èspoussa, garnì, vira l'énsalado,* éplucher, égoutter, assaisonner, tourner la salade.

En ital. *Insalata,* m. sign.

Énsaladiè, *s. m.* Saladier, espèce de panier en fil d'archal pour égoutter la salade. — On dit aussi : *Souï énsaladiè, énsaladiëïro,* adjectivement, pour : j'aime beaucoup la salade.

Énsannousì, *v.* Ensanglanter; tacher, souiller, salir de sang.

Dér. de *Sang.*

Énsaqua, *v.* Ensacher; mettre dans des sacs; tasser; presser en secouant le sac. — *Énsaqua lou bla,* mettre le blé en sac. *Énsaqua lou sa,* soulever le sac et le secouer quand il est presque plein pour que le contenu s'entasse et tienne moins de place. *Énsaqua lou boudin, la sâoucisso,* etc., farcir le boyau du boudin, de la saucisse, etc. *Énsaqua lou dina,* faire de l'exercice pour abattre les morceaux dans l'estomac, c.-à-d. pour faciliter la digestion après dîner. *Ès tout énsaqua din sas braïos,* il a la taille engoncée, entassée, lourde, épaisse. *Aquò's bla-t-énsaqua, farino môouto,* loc. prvb. C'est marché conclu; c'est chose entendue; c'est comme si vous teniez.

Dér. de *Sa.*

Énsarios, *s. f. plur.* Double cabas en sparterie. — *Voy. Émbiassos.*

Dér. du lat. *Sarcina,* paquet, bagage.

Énségna, *v.* Indiquer; montrer; apprendre; mais non dans le sens du lat. *Docere,* enseigner. — *Énségna-mé lou camì,* indiquez-moi, montrez-moi le chemin.

Dér. de la bas. lat. *Insignare,* faire une marque, un signe, du lat. *Signum.*

Énségno, *s. f.* Enseigne; marque, indice; tableau, écriteau d'un magasin, d'un cabaret, d'une auberge, etc.

Énsémble ou **Énsém,** *adv.* Ensemble; de compagnie, l'un avec l'autre, les uns avec les autres.

Le premier n'est pas bien indigène, mais il est fort reçu, le second est plus pur.

Dér. du lat. *Insimul,* m. sign.

Énsible, *s. m.* Ensouple; rouleau autour duquel est roulée la chaîne d'une étoffe qu'on tisse.

Dér. de la bas. lat. *Insabulum,* m. sign

Énsin ou **Énsindo,** *adv.* Ainsi; de cette manière; cela étant. — Il ne signifie pas : ainsi que.

Formé de deux adv. lat., *Sic* et *Indè,* qui ont à peu près la même portée en ce sens.

Énsourcéla, *v.* Ensorceler; jeter un sort. — *Aquélo fénno l'a énsourcéla,* cette femme lui a jeté un charme; il est amoureux d'elle comme si elle lui avait donné un philtre d'amour.

Dér. de *Sourcièr.*

Énsourda ou **Assourda,** *v.* Assourdir; rendre sourd à force de crier, de faire du bruit; abasourdir. — *M'énsourdes,* tu m'ennuies de tes propos.

Dér. de *Sour.*

Énsupourtable, ablo, *adj.* Insupportable; ennuyeux; intolérable; assommant.

Empr. au fr.

Énsuqua, *v.* — *Voy. Assuqua.*

Énta, *v.* Greffer; faire l'opération de la greffe.

Dér. du lat. *Intùs,* dedans : mettre la greffe ou scion d'un arbre dans un autre.

Digitized by Microsoft®

Èntancha, *v.* Dépêcher; hâter; avancer un ouvrage. — *S'èntancha*, se dépêcher; faire quelque chose avec hâte, avec dextérité; se presser de finir un ouvrage, un travail. *Èntanchen*, dépêchons-nous; avançons notre ouvrage. *La bouto s'èntancho*, le tonneau sera bientôt au bas; on se presse de le vider. *Lou vi èntancho lou traval*, le vin fait avancer l'ouvrage, c.-à-d. qu'en donnant du vin aux ouvriers, on leur donne du cœur et du zèle. *S'èntancho dé plôoure*, il pleut dru, ou la pluie redouble.

Formé sans doute du gr. Ἐν et Τάχα, vite, promptement.

Èntanche, *s. m.* Ne s'emploie qu'à l'ablatif *d'èntanche*, et seulement sous forme négative. — *Aquò's pa'n traval d'èntanche*, ce n'est pas un travail qui puisse marcher rondement, qu'on doive mener trop vite : c'est un ouvrage minutieux.

Èntanchivou, *adj.* des deux genres et des deux nombres. Il a à peu près la même signification que *d'èntanche*. — *Aquéles pèses soun pas èntanchivou*, ces pois sont menus et longs à écosser : on avance peu l'ouvrage.

Èntavéla, *v.* Empiler; mettre en pile; ranger en couches superposées, comme cela se fait pour du bois à brûler, des fagots, des gerbes, des bottes de foin, etc.

Dér. de *Tavèl*.

Ènte, *s. m.* Greffe d'un arbre; le scion qui a été greffé; le point de soudure qui reste sur la branche greffée et qu'on y remarque longtemps après l'opération.

Pour l'étym. v. *Énta*.

Èntéména, *v.* Entamer; blesser; faire une écorchure, une entaille, une blessure; commencer à couper, à diviser; entreprendre, commencer. — *Èntéména la tourto*, entamer la miche de pain. *Èntéména uno bouto*, mettre un tonneau en perce. *Aï moun talou èntéména*, j'ai une écorchure au talon. *Dé qu'èntéménan déman?* Quel travail entreprenons-nous demain?

Dér. du gr. Ἐντέμνειν, couper, tailler, dépécer.

Èntènciou, *s. f.* Ce mot, qui est fr., n'est employé que dans le sens des phrases suivantes : *Aï èntènciou d'un bé*, j'ai intention d'acheter un domaine. Mais ici le languedocien est plus explicite que le français; il signifie : j'ai un domaine en vue, et non l'intention générale et indéterminée d'une pareille acquisition. *S'a èntènciou d'aquélo fïo, fòou qué s'anounce*, s'il a réellement intention d'épouser cette fille, il faut qu'il se déclare.

Èntèndémén, *s. m.* Connivence; collusion; entente de deux fripons pour duper quelqu'un. — *Y-a d'èntèndémén dou jo*, il y a quelque dessous de carte : cette phrase se dit par catachrèse de toute autre affaire que le jeu.

Dér. de *S'èntèndre*.

Èntèndre, *v.* Entendre; ouïr; comprendre; deviner.

S'èntèndre, s'entendre; être d'accord; convenir; être de connivence comme deux larrons en foire; s'appliquer à... — *Pèr èntèndre dire;* pour l'avoir entendu répéter. *Sé y-èntén prou*, il a assez de savoir-faire, il s'y entend assez bien.

Dér. du lat. *Intendere*, considérer avec attention.

Èntèndu, udo, *adj.* Entendu, intelligent; savant et habile dans son art; qui voit bien les choses.

Èntéra, *v.* Enterrer; mettre en terre; ensevelir, inhumer; cacher en terre; enfouir; couvrir de terre. — *Aquél doubre és èntèra jusqu'dou cafour*, cet arbre est enterré jusqu'à l'enfourchure des branches. *Moun pèro m'èntérara*, mon père vivra plus longtemps que moi. *Vène dou cabaré, jogue dé t'èntéra*, allons au cabaret, je parie de te mettre sous la table.

Dér. de *Tèro*.

Èntérado, *s. f.* Convoi funèbre; inhumation; funérailles. — *L'èntérado* est proprement le convoi, la procession des assistants. *Ana à l'èntérado dé quâouqus*, suivre le convoi de quelqu'un. *Y-avié uno poulido èntérado*, le convoi était très-pompeux. Le languedocien est une langue naïve qui, en fait de convenance, le cède au fr. : celui-ci ne dirait point un joli convoi funèbre. Le provençal va encore plus loin que nous dans ce cas; il dit : *Uno galanto èntérado*.

Èntéraïre, *s. m.* Fossoyeur, seulement pour les fosses mortuaires, et non l'ouvrier qui creuse des fossés.

Èntésta, *v.* Entêter; porter à la tête; donner des étourdissements, la migraine. Par ext. étourdir par le bruit; casser la tête en parlant trop, ou d'affaires trop sérieuses ou ennuyeuses; étourdir par la vapeur de charbon ou autre; faire tourner la tête.

S'èntésta, s'entêter, s'opiniâtrer; ne vouloir pas démordre d'une opinion. — *Es èntésta coumo un ase*, il est entêté, obstiné comme un mulet.

Dér. de *Tèsto*.

Èntiçon, *adv.* de lieu. — *Voy. Énquicon*.

Èntiè, Entièïro, *adj.* Entier; qui n'a pas été entamé; auquel il ne manque rien. Au fig. entêté, opiniâtre.

Dér. du lat. *Integer*, m. sign.

Èntina, *v.* Encuver la lessive; mettre le linge dans le cuvier : ce qui est la première opération de la lessive. — *Aï èntina dé matî*, c'est ce matin que j'ai commencé la lessive. *Èntino èmbé la nivou, séquaras èndé lou sourél*, il faut encuver avec le temps couvert, si l'on veut sécher son linge par un beau soleil.

Dér. de *Tino*.

Èntissa (S'), *v.* Se dépiter contre quelqu'un, s'opiniâtrer dans son humeur contre lui : ce qui ne va pas cependant jusqu'à la haine.

Dér. de *Tisso*.

Èntoucon, *adv.* de lieu. — *Voy. Énquicon*.

Èntouèlaje, *s. m.* Dentelle sans dessin et sans picot, qui est en pièce et qu'on peut coudre sur ses deux lisières. Il sert de monture à la dentelle elle-même.

Empr. au fr.

Èntouna, *v.* Entonner; commencer le chant d'une hymne, d'un psaume d'église; par ext. d'une chanson.

Emp. au fr.

Èntour, *s. m.* Entours, environs; proximité; voisinage;

Digitized by Microsoft ®

intimité. — *Ès toujour à moun éntour,* il est sans cesse autour de moi, près de moi.

A l'éntour, adv. A l'entour; aux environs. — *A l'éntour dé Pasquos,* près de la fête de Pâques.

Tout l'éntour, adv. Tout autour, tout à l'entour.

De l'ital. *Intorno,* m. sign.

Éntoura, *v.* Entourer; ceindre; entortiller; environner; enrouler.

Éntourna (S'), *v.* Retourner; revenir sur ses pas; s'en retourner.

Dér. du lat. *Tornare,* tourner en rond, parce qu'en revenant sur ses pas, on décrit une demi-circonférence, un demi-tour.

Éntourtivïa ou **Entourtouvïa**, *v.* Entortiller; tortiller; entrelacer, comme font les plantes parasites autour de leur tuteur.

Rédupl. du lat. *Tortum,* supin de *Torquere,* tordre, tordre plusieurs fois, à plusieurs volutes.

Éntra ou **Intra**, *v.* Entrer; passer du dehors au dedans; pénétrer; commencer. — *Pode pas éntra din moun souïè,* mon pied ne peut pas entrer dans mon soulier. *Éntro et baro la porto,* entre et ferme la porte. *Éntro din sous quinze ans,* il entre dans sa quinzième année. *Éntro pér la Sén-Bourtoumiou,* il commence sa ferme à la Saint-Barthélemy.

Dér. du lat. *Intrare,* m. sign.

Éntrafouïra, *v.* Embrouiller; mettre en désordre. — *S'éntrafouïra,* s'ingérer, s'entremettre, fourrer son nez partout, mal à propos et sans y être appelé. *Ès tout éntrafouïra,* il est tout entrepris, tout empêtré, comme une personne qui aurait lâché dans sa culotte.

Formé de *Éntre,* dans, et du fr. *Fourrer.*

Éntramén, *adv.* Cependant; en attendant; quoiqu'il en soit. — *Éntramén qué,* tandis que, pendant que, puisque.

Dér. du lat. *Interim,* pendant ce temps.

Én-tranto, sorte d'adv. qui ne s'emploie qu'avec le verbe *Èstre,* en balance, en suspens. — *Èstre én-tranto dé faire,* être en suspens, indécis; sur le point; entre le zist et le zest.

Dér. sans doute de *Trantaïa,* balancer, branler.

Éntrapacha, ado, *adj.* Dim. *Éntrapachadé, éto; Éntrapachadoù, ouno.* Bancroche; qui a les jambes torses, nouées; qui est gêné dans sa marche par l'enchevêtrement de ses jambes. Au fig. embarrassé; entravé; qu'un rien arrête; entrepris.

Formé de *Éntre* et de *Pas,* qui a les pas entremêlés.

Éntrava, *v.* Entraver; mettre des entraves à la marche de quelqu'un, mettre des liens aux jambes des animaux; donner un croc-en-jambe pour faire broncher quelqu'un. Au fig. croiser les démarches; susciter des obstacles.

Dér. du lat. *Trabs,* poutre qui servait à entraver les chevaux.

Éntravaqua, *v.* Entraver; embarrasser; égarer, ou plutôt avoir placé un objet dans quelque coin dont on ne se souvient plus. — *Lou chival s'és éntravaqua din soun cabéstre,* le cheval s'est enchevêtré dans son licol. *Éntravaqua uno saraïo,* mêler une serrure. *Quâou sa mounté s'és éntravaqua?* Qui peut savoir où il s'est égaré?

Il a la même racine que *Éntrava,* dont il est un augmentatif.

Éntravaquaïre, aïro, *adj.* Qui égare toujours ce qu'il tient à la main; chercheur de difficultés, qui ne fait qu'embrouiller les questions.

Éntravaquoûs, ouso, *adj.* Difficile à débrouiller, à démêler.

Éntravéssa, *v.* Mettre en travers; faire croiser une chose sur une autre. Au fig. traverser les projets de quelqu'un, lui mettre des bâtons dans les roues; contredire, contrecarrer. — *Un éntravéssa,* un esprit de travers, caractère rebours.

Dér. du lat. *Transversus,* en travers.

Éntre, *prép.* Entre; parmi; au milieu: dans; en. — *Pourta éntre brasses,* porter à bras. *Éntre aïci et uno houro,* d'ici à une heure. *Éntre paga et mourì on y-és toujour à tén,* prvb., payer et mourir sont deux extrémités qu'on retarde autant qu'on peut. *Éntre fïos et capélans sabou pas mounté manjaran lus pan,* prvb., les filles et les prêtres ne savent pas d'avance où se fixera leur domicile. *Véndraï éntre tout déman,* je viendrai dans la journée de demain.

Dér. du lat. *Inter, intrà.*

Éntre, *conj.* Dès que; aussitôt que. — *Éntre vénì dé dina,* d'abord après dîner. *Éntre y-avédre parla, vous réndraï résponso,* dès que je lui aurai parlé, je vous rendrai réponse. *Éntre lou vëïre,* en le voyant; aussitôt que je le vis. *Éntre vira lou cantoù,* en tournant le coin. *Éntre qué li séguère,* à peine arrivé; aussitôt que j'y fus arrivé.

Éntrébouïa, *v.* Embrouiller; brouiller; mêler; entremêler.

Rédupl. de *Émbouïa.*

Éntrébouïaïre, aïro, *adj.* Brouillon; qui ne fait qu'embrouiller les questions, comme tout ce qu'il touche; qui ne sait rien démêler.

Éntrébouli, *v.* Troubler l'eau; obscurcir une glace. — *On diriè qu'éntréboulis pas l'aïgo,* il a l'air si sage, si posé, qu'il ne troublerait pas l'eau en la passant à gué; il a l'air de ne pas y toucher.

Dér. de *Trébou.*

Éntréboulimén, *s. m.* Trouble de l'eau agitée et salie par la vase qui remonte à la surface.

Éntrédi, icho, *adj.* et *part. pass.* de *Éntrédire.* Interdit; déconcerté; confus; interloqué. — *Séguè tout éntrédi,* il fut tout interdit. *D'uno pardoulo l'éntrédiguère,* d'un mot, je l'interdis.

Dér. du lat. *Interdictus,* m. sign.

Éntrédire (S'), *v.* Dire à part soi; faire un à-parte; se dire à soi-même. — *M'éntrédisiéï qué tout aquò n'èro pas vraï,* je pensais à partmoi, que tout cela n'était pas vrai

Éntrédourmi (S'), *v.* Sommeiller; être entre la veille et le sommeil.

Digitized by Microsoft®

Éntrédoùs, *adv.* Entre-deux; en balance; ni oui, ni non; ni bien, ni mal.

Éntréfièl, *s. m.* Petit trèfle des près à fleurs jaunes, *Trifolium pratense*, Linn. Plante de la famille des Légumineuses; excellent fourrage. Les variétés de trèfles sont nombreuses : la plus commune est à fleurs rouges, le grand trèfle artificiel.

Dér. du lat. *Trifolium*, trois feuilles, parce que chacune des feuilles de cette plante est composée de trois folioles.

Éntréfoïre, *v.* Serfouir la terre, y faire un second et léger labour avec la houe ou la serfouette. Proprement, ce travail ne s'applique guère qu'aux plantes potagères, pour aérer la terre que les pluies ou l'arrosage ont durcie et caillée à la surface; lorsqu'il s'agit des mûriers, de la vigne, etc., on dit : *Maginqua*.

Formé de *Éntre* et *Foïre*, c.-à-d. entre les plantes.

Éntrélusi, *v. n.* Luire; luire à travers; entre-luire; éclairer à demi, à peine, faiblement. — *Lou sourél tout-éseas èntrélusis*, le soleil se montre à peine, de temps en temps, entre les nuages.

Dér. de *Lusi*.

Éntre-miè ou **Éntre-mitan**, *adv.* Entre-deux; entre une chose ou une personne et une autre. — *L'éntre-miè*, pris subst. l'entre-deux; une chose placée entre une autre; l'espace entre les deux.

Dér. de *Miè*.

Éntrémièjo, *s. f.* Trémie de moulin, de bluteau, etc.; auge en bois en forme de pyramide tronquée et renversée, qui laisse échapper le grain par son extrémité inférieure, petit à petit et sans s'encombrer.

Dér. du lat. *Trimodium*, mesure de trois boisseaux, parce que la trémie de moulin contenait autrefois à peu près cette quantité : elle est beaucoup plus grande de nos jours.

Éntréna, *v.* Tresser; entrelacer; natter. — *Voy. Tréna*.

Éntrénousa, *v.* Faire des nœuds l'un sur l'autre, et particulièrement de faux nœuds qui deviennent très-difficiles à démêler.

Rédupl. de *Nousa*.

Éntrépâou, *s. m.* Entrepôt; lieu où l'on met en dépôt momentané; position provisoire. — *Aï més aquò aquì pér éntrepdou*, ce n'est pas la place de cet objet, je l'ai placé là provisoirement et en attendant de le mettre à sa destination.

Dér. de *Pâousa*, *Pâouso*.

Éntrépâousa, *v.* Entreposer; poser provisoirement; poser en attendant.

Dér. de *Pâouso*.

Éntréprène, *v.* Entreprendre; commencer à faire; s'apprêter à un travail; entreprendre quelqu'un, le quereller, le sémondre.

S'éntréprène, se disputer, s'attaquer, se chercher noise. — *Garo, sé t'entréprène*, gare à toi, si je te pose les mains dessus. *Dé qu'éntréprénèn iuèï?* Quel travail commençons-nous aujourd'hui?

Dér. de *Prène*.

Éntréprénén, énto, *adj.* Entreprenant; hardi; qui se lance dans des spéculations avec hardiesse ou avec loyauté.

Éntréprénur, *s. m.* Entrepreneur, qui se charge d'un ouvrage, d'un travail à certaines conditions.

Importation nouvelle, empruntée au fr., qui s'est facilement impatronisée.

Éntréprés, éso, *adj.* Entrepris; embarrassé; gauche; qui ne sait de quel côté se tourner, ni comment s'y prendre.

Éntréprèso, *s. f.* Entreprise. — Ne se dit que dans le sens d'un ouvrage pris à forfait et par entreprise, c.-à-d. aux périls, risques et bénéfices de l'entrepreneur.

Éntre-Ségnos (Las), *s. f. plur.* La ceinture d'Orion ou les Rois Mages, constellation composée de trois étoiles de la première grandeur, parmi lesquelles est Sirius, la plus belle de notre hémisphère, disposées à égale distance l'une de l'autre. C'est une horloge de nuit pour les paysans qui, suivant la saison, savent toujours quelle heure il est en examinant sa position sur l'horizon.

Corrup. de *Trés ségnos* ou trois seigneurs, pour désigner les Rois Mages.

Éntrétène ou **Éntrétènl**, *v.* Entretenir; fournir le nécessaire; conserver en bon état; raccommoder une chose pour augmenter sa durée.

S'éntrétène, s'entretenir; discourir; causer de quelqu'un; fournir. soigner son vestiaire. — *Vous éntrétènguès dé iéou*, vous vous êtes entretenus de moi; vous en avez médit. *S'éntrétèn bièn*, sa mise est toujours soignée, propre. *Fòou bé gagna pér s'éntrétène*, il faut bien gagner au moins son vestiaire.

Empr. au fr.

Éntrétènénço, *s. f.* Dépense de vestiaire; soin pour entretenir en bon état. — *La vaïssélo démandlo foço éntrétènénço*, la vaisselle vinaire exige un entretien journalier.

Éntrétènéncios, *s. f. plur.* Entretien; conversation; causerie confidentielle; médisance. — *Aïme pas tout aquélos éntrétènéncios*, tous ces entretiens particuliers ne me conviennent guère.

Éntrétèngu, gudo, *part. pass.* de *Éntrétène*.

Éntrétènl, *v.* — *Voy. Éntrétène*, m. sign.

Éntrévéïre, *v.* Entrevoir; apercevoir un instant, d'une manière fugitive; voir à demi; pressentir.

S'éntrévéïre, se visiter, se voir en passant.

Éntrévije, *s. m.* Herbe aux gueux, viorne à feuille étroite, *Clematis vitalba*, Linn., ou Viorne à large feuille, vigne blanche, autrement appelée *Aoubovi* (*V.* c. m.). Plante de la fam. des Renonculacées, sarmenteuse, dont la feuille a un goût piquant et caustique. On s'en sert dans les Cévennes pour envelopper les petits fromages de chèvre nommés *Péraldoùs* ou *Pélardoùs*, auxquels elles communiquent un goût piquant et poivré. Cette plante, pilée et employée en applications sur la peau, la cautérise et y produit une plaie factice, mais facile à guérir : c'est là le secret que nos mendiants actuels tiennent des anciens

Digitized by Microsoft ®

truands, et qui lui a valu son nom fr. d'Herbe aux gueux.

Èntrévis, visto, *part. pass.* de *Èntrèvèïre.*

Èntrévisto, *s. f.* Entrevue de mariage. — Ne s'emploie absolument que dans ce sens.

Empr. au fr.

Èntriga, *v.* Agacer les dents. — N'a pas d'autre acception.

Dér. du lat. *Intricari,* embarrasser, rendre difficile : l'agacement des dents en embarrasse le jeu.

Èntrigoùs, gouso, *adj.* Industrieux; qui se donne du mouvement pour réussir, qui y emploie mille moyens bons ou mauvais. — Il paraît bien être emprunté à la même source que le fr. *Intrigant* et *Entrant,* qui lui ressemblent d'ailleurs par le sens et la forme.

Èntrin, *adv.* En train, en bon train. — *Èntrin dé rire,* en disposition de rire. *Ès un pâou èntrin,* il est un peu dans les vignes du Seigneur. *Lou tiraje ès èntrin,* la filature est en train de marcher, elle a commencé de fonctionner. *Sès tan èntrin,* vous êtes si éveillé, si dispos, si affairé. *Souï mâou èntrin* ou *pas bièn èntrin,* j'éprouve du malaise.

Empr. au fr. *En train.*

Èntrinqua, *v.* Mettre en train; exciter; encourager.

S'èntrinqua, se mettre en mouvement; se mettre au travail avec ardeur; se griser légèrement.

Èntrinquaïre, aïro, *adj.* Boute-en-train; qui provoque au plaisir, à la joie; qui excite et met en train. — *Lou bourigal, lou galoubé, lou tambourin èntrinquaïre,* l'air de la bourrée, le galoubet, le tambourin qui invitent à la danse.

Ènvala, *v.* Avaler. — *Voy. Èndavala.*

Ènvalaïre, *s.* ou *adj. m.* Sobriquet du *Gripé (V.* c. m.), qu'on nomme souvent *Gripé l'ènvalaïre,* probablement parce qu'on en fait un objet de terreur pour les enfants en leur contant qu'il avale ceux de leur âge.

Ènvaraïra, *v.* Empoisonner avec du *Varaïre* ou de l'ellébore blanc. Au fig. empester, empoisonner par une odeur fétide. — *Pu qu'ènvaraïro,* il pue comme une charogne.

Dér. de *Varaïre.*

Ènvèïra, ado, *adj.* Envenimé; irrité; enflammé. — Se dit d'une tumeur, d'un aposthème lorsqu'il bleuit ou qu'il prend une teinte violacée.

Dér. de *Vèrì.*

Ènvèjo ou **Èvèjo,** *s. f.* Envie; intention; besoin; caprice; désir, mais non point jalousie. — *A toujour milo ènvèjos,* il a mille fantaisies capricieuses, comme les malades chroniques. — *Aquò's uno ènvèjo dé fènno grosso,* c'est une fantaisie de femme grosse, c.-à-d. une fantaisie musquée, un désir ridicule et fantasque.

On appelle aussi *Èmvèjo,* envie, les signes que les enfants apportent en naissant, et qu'on prétend causés par un désir inexaucé de la mère pendant sa gestation.

Èmvèjo, envie, pellicule qui se forme ou plutôt qui se détache du doigt à la naissance des ongles.

Pour ces deux dernières acceptions, la variante *Èvèjo* n'est pas reçue.

Dér. du lat. *Invidia,* envie.

Ènvèjoùs, ouso, ou **Èvèjoùs, ouso,** *adj.* Qui désire tout ce qu'il voit; qui a mille désirs capricieux; qui ne sait pas se passer d'acquérir tout ce qui lui convient; qui se crée des besoins factices, et chez qui le désir passe à l'état de besoin.

Ènvèla (S'), *v.* Se déjeter, se voiler, se tourmenter, se déverser, comme fait le bois employé trop vert. Au fig. il se dit des membres humains ou de la colonne vertébrale qui se contractent par une courbure, une déviation quelconque et perdent leur forme et leur direction naturelles. — *Ès tout ènvèla,* il est tout bistourné, tortu.

Dér. du lat. *Velare.*

Ènvènciou, *s. f.* Mensonge; calomnie; diffamation.

Empr. au fr. avec aggravation d'acception, et jamais dans un sens favorable.

Ènvènta, *v.* Inventer une calomnie, répandre des bruits fâcheux; se complaire à découvrir et à conter les défauts des autres.

Ènvènta (S'), *v.* S'éventer; se gâter à l'air, prendre du vent. — Se dit particulièrement du vin mal bouché.

Dér. de *Vèn.*

Ènvèntari, *s. m.* Inventaire; rôle, mémoire, état, dénombrement par écrit et par article d'objets, d'effets, de papiers, de titres, etc.

Dér. du lat. *Invenire, inventum.*

Ènvèrda, *v.* Faire la toilette d'un robin-mouton, en colorant sa laine. — Les bergers sont jaloux de la toilette de leurs plus beaux moutons. Un de leurs objets de luxe consiste à leur laisser, lors de la tonte, trois ou quatre flocons de laine sur le dos, dont le dernier vient former un toupet sur le front; et, pour ajouter encore à cet ornement, ils le teignent ordinairement en vert. C'est ce qu'on nomme *Ènvèrda.*

Ènvèrina, ado, *adj.* — *Voy. Ènvèïra,* m. sign.

Ènvèrnissa, *v.* Vernisser, vernir; passer une couche de vernis de quelque nature que ce soit et quel que soit l'objet auquel il s'applique.

Dér. de *Vèrnis.*

Ènvinadouïro ou **Boutèïo ènvinadouïro,** *s. f.* Grande calebasse étranglée par le milieu, en forme du chiffre 8; gourde des pélerins, *Cucurbita lagenaria.* C'est l'espèce que l'on prépare pour servir de bouteille à vin, en la laissant longuement sécher à la fumée sous le manteau de la cheminée : sa coque devient alors très-dure. On la perce par l'endroit où elle tient à la tige; on en extrait avec soin tous les pépins et les résidus de pulpe desséchée; après quoi, on y verse à plusieurs reprises du vin ou du vinaigre bouillant, qu'on y laisse reposer environ quinze jours. Les ouvriers et travailleurs de terre n'ont pas d'autre amphore pour contenir leur provision de la journée.

Ènvinassa, *v.* Préparer, apprêter une gourde au mo-

Digitized by Microsoft®

ment de l'ébullition du vin de la cuvée; aviner; plonger ou faire macérer dans le vin. — *Énvinassa, ado, adj.* et *part. pass.* Qui a la figure couleur de vin.

Dér. de *Vin.*

Énviroun, *adv.* de temps. Environ; à peu près; approchant; un peu plus ou un peu moins. — *Ès énviroun mièjour,* il est midi ou environ. *Énviroun la Sén-Jan,* aux approches de la Saint-Jean. *As énviroun dé milo francs,* mille francs ou à peu près.

Dér. du lat. *Gyrus,* tour, circuit; dont la bass. lat. avait fait *in girum,* environ.

Énzina, *v.* Arranger, raccommoder; mettre un objet, un outil, en état de remplir l'usage auquel il est destiné. — *Voy. Asénga,* m. sign.

Éou, Èou, *diphthongue,* syllabe à deux sons, prononcée par une seule émission de voix.

Aucun dissentiment n'a pu s'élever sur la prononciation de cette diphthongue, dont la consonnance est seulement modifiée par la lettre initiale tantôt surmontée de l'accent aigu qui l'adoucit, tantôt portant l'accent grave qui la renforce. On convient encore par toute la langue d'Oc que le son composé *ou* doit s'y faire entendre, qu'il se prononce et qu'il en est partie essentielle. Mais comment faut-il l'écrire, d'après quelle orthographe, avec quels signes? Voilà la question qui s'est posée tant pour les dipht. ou tripht. qui ont l'*E* à leur base, que pour celles qui le prennent avec les autres voyelles *A, I, O.* Nous en avons parlé à l'art. *Aou :* le sujet n'est pas épuisé, et nous ne prétendons pas que le problème soit résolu aux yeux de tous, bien que nous persistions à croire notre système orthographique le seul logique et soutenable. Et l'occasion se présente de l'appuyer par de nouveaux exemples, sans rien rabattre de nos premières observations. — *Voy. Aou.*

Sauvages sera toujours considéré comme le législateur par excellence de notre langue d'Oc; et c'est à lui qu'il faut encore revenir. S'il n'est pas permis de le suivre dans toutes les formules qu'il propose, son système d'orthographe ne laisse rien à désirer ni à reprendre quand il traite de la liaison des voyelles *A, E, I, O,* de la concordance et de l'expression des sons géminés des diphthongues ou des triphthongues dans une seule syllabe. Le premier entre les lexicographes languedociens, il comprit la nécessité pour tous nos dialectes méridionaux d'établir un rapport exact et direct entre l'écriture et la prononciation. De là cette règle, sur laquelle nous ne cesserons d'insister par des redites fréquentes, que, dans un mot écrit, toute lettre sonne avec la valeur que lui accorde l'alphabet usuel; et son corollaire obligé, qu'aucune lettre ne s'écrit si elle ne se prononce, et ne se prononce que comme elle est écrite, selon les liaisons et les inflexions que les signes alphabétiques et l'usage lui impriment. Avec une langue dont le génie réside particulièrement dans son accentuation, qui a pris tous ses éléments idéologiques dans la modulation et l'euphonie, la seule orthographe rationnelle et possible est en effet celle qui se rapproche le plus de la prononciation, qui figure la parole par le caractère d'écriture, qui représente la voix par la lettre. Si, dans ces conditions, l'alphabet usité, courant, est jugé suffisant à rendre tous les sons, à les faire sentir, il n'y a pas à avoir recours à d'autres combinaisons, à s'évertuer à ressusciter des méthodes surannées, tombées en désuétude, pour le seul plaisir de faire de l'érudition rétrospective. On ne peut qu'accepter les notions reçues comme l'alphabet et les conventions du langage les ont faites, sous leur point de vue le plus positif et sous leur forme la plus matérielle.

Une fois le principe de Sauvages édicté, tout alla de soi : sa haute raison suffit à le généraliser. On en trouve de nombreuses applications. Mais, il faut le dire, il y a un siècle, sa manière d'orthographier les dipht. et les tripht. languedociennes ne s'était pas encore répandue, et les anciennes habitudes persistaient. Par une bizarrerie assez singulière, l'*A* fut la voyelle la plus difficile à se plier à cette méthode. D'Astros, dans *lou Trimfe de la lengovo Gascovo,* employait la forme *Au,* et en même temps *eou, iou, oou;* le prieur de Pradinas, Peyrot, dans ses Géorgiques rouergates, écrit tantôt *au,* tantôt *aou,* et toujours *eou, iou, oou.* Le P. Pallas reste aussi dans ce terme moyen; son dictionnaire met *au* et *ou* à côté de *eou* et *iou.* Quelques auteurs plus modernes, sans s'en expliquer, consacrent la même anomalie : on trouve dans les fables de D'Astros, d'Aix, dans celles de Gros, de Marseille, dans les poésies de Diouloufet, *au* et invariablement *eou, iou, oou.* Goudouli lui-même, bien plus ancien, a reconnu *oou,* bien que dans son époque le son *ou* se traduisît encore par un *u* simple, et que, pour les autres voyelles, il mette *au, eu, iu.* Mais les auteurs qui se rallient pleinement à l'orthographe de Sauvages, sont nombreux jusqu'à nos jours : parmi les glossateurs, Achard, Garcin, Avril, Nicolas Béronie, Couzinié; parmi les poëtes, Peyrol, Jacynthe Morel, Auguste et Cyrille Rigaut, Auguste Tandon, Aubanel, Coye, Pierre Bellot, Carvin, Jasmin, et notre La Fare-Alais, pour ne citer qu'un petit nombre de ceux qui ne sont plus. Toutes les publications, dans les divers dialectes du Midi, se conformaient à la règle : les œuvres du prieur de Celleneuve, Fabre, le maître en esprit et en connaissance de son idiome; les proverbes provençaux de 1821, les cantiques des Missions d'Aix, *leis juechs de la Fèsto de Dïou,* les Géorgiques provençales; les pièces du théâtre provençal, les Recueils de poésie, les Journaux en vers, les Chansons, les fables et les contes; *la Bouïabaïsso, lou Tambourinaïre, l'Abeilho prouvençalo, lou Rambaïaïre,* ne faisaient pas autrement, et personne n'avait à s'en plaindre.

La liste est loin d'être complète des auteurs qui se servaient de cette orthographe : celle de quelques-uns qui persévéraient dans les vieux us, fournirait aussi ses noms et sa protestation : et l'on pourrait sans désavantage se compter, si une question grammaticale devait être décidée par les gros bataillons. Mais on peut s'en tenir à cet

Digitized by Microsoft ®

aperçu un peu historique, pour constater l'état des choses jusqu'au moment où une école récente est apparue pour entreprendre la réforme de l'orthographe, en la ramenant à celle des troubadours.

Cette reprise des anciens errements de l'écriture eût été plus louable, si elle se fût moins annoncée comme une fantaisie d'érudits, et qu'elle eût commencé par prouver que tant d'œuvres excellentes, qui font la gloire de la langue d'Oc, n'avaient pu être goûtées et appréciées par la faute d'une orthographe vicieuse; ou bien encore si elle avait convaincu les populations languedociennes que ce qu'on se proposait de substituer étant meilleur ou supérieur, elles trouveraient la même facilité et le même plaisir à lire les compositions de leurs poètes favoris habillées à la mode nouvelle, avec des ajustements qui ne leur étaient pas familiers. Mais si le besoin de cette rénovation d'orthographe ne se faisait pas sentir, pourquoi s'attacher tant à lui trouver des prétextes et des raisonnements pour la représenter comme un progrès? Et ce qu'ont fait des hommes d'un vrai talent pour la mettre en vogue, ce qui ne s'établit pas heureusement sans résistance, ne sera-t-il pas plus nuisible qu'utile au développement de notre littérature méridionale, qui peut se ressentir de ces vaines disputes d'école et s'amoindrir au choc de certaines susceptibilités d'amour-propre de novateurs? *Deus omen avertat!*

Ce qui a troublé les eaux jusqu'ici limpides de l'Hippocrène languedocien, ce n'est pas une grosse avalanche, bien qu'il soit tombé par-ci par-là quelques pierres et que certaines rives fleuries aient été entamées par l'irruption et dans la tempête. Simplement et sans figure, il s'agit, on le sait, de la façon d'écrire les diphthongues ou triphthongues formées sur les quatre voyelles *a, e, i, o* qui prennent le son *ou* à leur finale.

On vient de voir comment il avait été procédé et les préceptes qu'enseignait Sauvages. Les lauriers de notre spirituel et docte glossateur cévenol avaient assez bien verdi : de modernes Thémistocles en grammaire n'en dormaient plus cependant. Les vieux manuscrits consultés durant ces pénibles insomnies, on y avait découvert que les troubadours, ces vénérés maîtres, n'avaient jamais employé que l'orthographe connue et usitée de leur temps, dans laquelle, à la mode latine, la lettre *u* se prononçait invariablement *ou*, et que par conséquent ils l'avaient écrite seule quand ils faisaient entendre cependant *ou* très-distinctement. Et là-dessus, on s'étayait des citations d'abord d'anciennes poésies dans leurs formes originelles, puis des méthodes suivies avant la réformation orthographique qui introduisit la voyelle composée de deux signes *ou*, pour l'empêcher de se confondre avec *u* simple.

L'argument n'était pas fort, et mieux valait imiter ou même surpasser les troubadours dans leurs inspirations et par leurs beaux côtés que s'attacher à une défectuosité de leur écriture et ramener notre orthographe en arrière. Car le système de l'agencement des lettres pour produire les sons, une fois adopté tel qu'il existe actuellement, tel qu'il doit être dans les dialectes de la langue d'Oc, la combinaison par la voyelle composée *ou* est seule admissible, puisqu'elle doit seule être entendue. Pas n'était besoin, quand on l'acceptait ailleurs, de faire une exception pour dire que, partout où ce signe apparaissait, son épellation ne devait pas causer une hésitation, mais qu'alors que *ou* articulé serait précédé d'une autre voyelle, il suffisait de poser la simple lettre *u* pour lui imprimer la consonnance obligée. Nous avons donné des exemples nombreux de l'impossibilité de cette application.

Vouloir donc écrire *au, eu, iu, ou* pour faire articuler *aou, eou, iou, oou,* était exiger un tour de force dont tout le monde n'était pas capable, et créer une de ces subtilités d'érudition que la masse des lecteurs comprendrait difficilement. On pourrait mettre au défi un habitant de la campagne, quelque peu frotté du syllabaire de l'école primaire, de traduire les diphthongues ainsi figurées autrement qu'il n'a appris à les épeler, c.-à-d. à la française, parce qu'il n'est imbu que des règles de l'alphabet français. Pour se souvenir de l'exception, il aura besoin d'un effort; et pour l'observer à la lecture, il risquera souvent de tomber dans la confusion. Cet inconvénient seul méritait d'être pris en sérieuse considération avant de se décider à rapprocher des formes françaises, des syllabes qui devaient rester dans leur originalité caractéristique et dialectale.

Qu'au contraire un lecteur quelconque, avec l'alphabet en usage, dans l'état des conventions reçues et enseignées, rencontre ces syllabes diphthonguées écrites en *âou, èou, èou, îou, óou,* il sera au moins obligé d'articuler clairement, et le son juste se trouvera reproduit, le sens lui arrivera et lui deviendra instantanément intelligible. C'est tout ce qui est nécessaire, et ce qui est indispensable dans notre idiome qui n'obéit qu'à l'harmonie.

La méthode de Sauvages et de La Fare-Alais n'aurait-elle que l'autorité de ces deux esprits si versés dans la connaissance de notre langue, que c'en serait assez pour nous engager à suivre la voie tracée par nos devanciers. Nous ne courrions pas le risque de nous égarer après eux : la route est tracée droit, bien éclairée, point bordée de précipices qui donnent le vertige, ni de fondrières qui trompent et dans lesquelles on se perd : nous la préférons de beaucoup aux nouveaux chemins, qui ne sont que les vieux sentiers d'autrefois, abandonnés et dangereux pour leurs ornières. — *Voy. Aou, óou,* lettre *U.*

Retourner à l'antique manière pour le seul avantage de faire croire que l'on connaît ses auteurs et qu'il y a raison de faire comme ils ont fait, semble un peu puéril et peut-être grandement irréfléchi à la fois. Ce que les troubadours ne pouvaient s'empêcher de faire de leur temps en employant la méthode seule pratiquée et enseignée par l'alphabet, le feraient-ils aujourd'hui que le progrès a amené, non pas l'usage de nouveaux signes, mais une notation qui est plus vraie et plus rationnelle, pour exprimer logique-

Digitized by Microsoft ®

ment des consonnances qui ont toujours existé dans la langue? Voilà ce qu'il fallait se demander avant de condamner ou de rénover. Et on ne se serait pas étonné de voir les partisans de l'orthographe auriculaire, — et tout le monde convenait qu'il fallait écrire en la langue d'Oc comme on entendait, — se rapprocher, pour rendre les diphthongues et les triphthongues, dont chaque nuance vocalisée se faisait sentir, de la traduction par les lettres qui en définitive les reproduisaient le plus clairement.

Il n'y a pas plus raison de maltraiter et d'accuser la pauvre voyelle *O* de s'entremêler aux autres pour former un son qu'on n'a pas appris à voir autrement représenté, qu'il n'y aurait motif à exiger qu'on n'entendit plus le son *ou* dans certaines diphthongues, et qu'on se servit du caractère *u* à l'instar des Italiens et des Espagnols. En France, nos conventions alphabétiques sont autres : elles ont marché et changé quelque peu depuis les troubadours : pourquoi ne ferions-nous comme le français, puisque nous avons le même alphabet, et que nous lisons et apprenons à lire sur le même syllabaire qui nous sert à écrire dans nos dialectes?

D'après cela, comme personne ne s'est trouvé embarrassé en entendant une syllabe sonnant *ou* rendue par deux signes de convention, comment s'expliquerait-on la bizarrerie qui transforme le son à prononcer et à articuler par un signe unique et différent, alors qu'il s'agit d'une diphthongue? Comment admettre surtout que cette consonnance, se trouvant en contact dans la diphthongue avec d'autres voyelles, ne profitera cependant du privilége d'être exprimée par un seul signe *u* au lieu de deux, qu'alors seulement qu'elle suivra une autre voyelle? Dans ce cas, pour distinguer l'exception, faudra-t-il faire intervenir l'accent qui prévienne du changement d'intonation? mais encore ici quels étranges préceptes va-t-on professer? Il convient de tenir en garde le lecteur naïf, peu au courant des innovations et qui n'a pas étudié l'épellation dans les anciens troubadours : or toutes les fois que la lettre *u* devra sonner comme *ou*, dans les diphthongues ou les triphthongues, pour appeler l'attention sur elle, on marquera la voyelle la plus proche voisine à gauche d'un accent. — Qu'on se le dise! — De mieux en mieux. De telle sorte que si jusqu'ici on avait pu croire que les accents étaient destinés en certaines circonstances à modifier le son de la voyelle qu'ils surmontaient, de par l'école nouvelle, l'accent, pour concorder avec son système, devra jouer un rôle entièrement contraire à celui qui lui avait été toujours donné, et ne servira de rien à la lettre qui le porte, tandis qu'il fera de la voyelle le suivant, une composée sous son apparence de voyelle simple.

En vérité, prétendre que le son *ou* est suffisamment représenté par un *u*, et que les diphthongues et triphthongues peuvent s'en contenter, c'est prêcher la confusion orthographique au lieu de se faire l'apôtre de l'unité dans les dialectes de la langue d'Oc : c'est le renversement de toutes les lois et règles de l'alphabet et de l'orthographe rationnelle. C'est pourquoi nous persistons à écrire, comme l'ont fait Sauvages, La Fare-Alais et les autres maîtres, *áou, éou, èou, íou, óou,* et les triphthongues *siáou, iéou, biáou,* etc., au lieu de *au, eu, iu, ou,* accentués ou non sur la lettre-pivot.

Les raisons ne manqueraient pas, s'il y avait à résumer ce que nous avons dit dans tout ce lexique et ce qu'il met en application; mais ce qui nous frappe est cette pensée que nous sommes en présence d'une langue originale, d'une vocalisation particulière, qui n'a cependant à son service qu'un alphabet en communauté d'usage avec le français, et qu'en somme, en France et par tout le pays où les dialectes de cette langue sont encore parlés, tous ceux qui les parlent ne connaissent que l'alphabet français, n'ont appris à lire qu'avec lui et que par lui la liaison des lettres produisant des sons. De telle sorte qu'en apportant ces connaissances acquises dans la lecture ou dans l'écriture de la langue d'Oc, si ingénieuses précautions qui soient prises, il ne pourra résulter qu'un trouble ou des confusions, si l'orthographe employée n'est pas la représentation sonore et exacte du mot; car l'intonation, la prononciation, font et donnent le sens. Il faut donc de nécessité se séparer de ses habitudes de lecture à la française ou bien, avec l'alphabet français, ne présenter à l'œil, pour être articulé par la langue, que des combinaisons dans le ton juste et dans la clé propre à l'idiome. Que le premier lecteur venu ne soit pas exposé, par exemple, à prononcer à la française les mots écrits comme le voudraient les réformateurs : *Peu, leu, meu,* etc., à confondre avec *peu, le, me:* tandis que le plus ignorant doit, pour comprendre, rencontrer comme il prononce couramment en épelant : *Pèou, lèou, mèou,* et il aura la certitude de comprendre et de se faire comprendre.

Nous ne trouvons aucun motif plausible d'adopter une orthographe plus savante que celle qui remplit toutes ces conditions et qui suffit à la plus complète intelligence de notre langue, dont le premier besoin, toute harmonie et mélopée qu'elle est, doit être dans sa notation exacte. Ce qui sonne et se cadence doit être entendu, il faut donc l'exprimer et le traduire en signes, suivant les règles admises : c'est de ce principe que nous ne croyons pas urgent de nous départir.

Au reste, les adeptes les plus convaincus eux-mêmes du système nouveau, Honnorat par exemple, et d'autres encore que nous ne nommons pas, ne laissent pas que de se permettre maintes infractions surtout avec la diphthonque *éou* et *óou*. Ils jugent cette forme plus claire et ils ont de bonnes raisons pour cela sans doute quand ils éditent leurs œuvres; mais s'ils professent, la rigueur des principes tirés de la manière d'écrire des troubadours, les détourne de leur voie : ces contradictions se jugent seules.

Éoufo, *s. f.* Hièble. — *Voy. Égou.*

Éounas, *s. m.* Grande et large plante de lierre qui couvre tout un mur ou toute la tige d'un arbre et ses bran-

Digitized by Microsoft ®

ches. Il ne nuit nullement à la sève de l'arbre sur lequel il grimpe. Quant aux murs, il les soutient sans doute, mais il en corrode le ciment, dans lequel il pénètre, et quand il meurt, le mur s'écroule.

C'est le péjoratif de *Èouno*.

Éouno, *s. f.* Lierre, lierre grimpant; *Hedera helix*, Linn. Arbrisseau de la fam. de Caprifoliacées, qui croît spontanément dans nos pays.

Éouse, *s. m.* Dim. *Èouséroù*. Yeuse, chêne-vert, *Quercus ilex*. Arbre de la fam. des Amentacées. — C'est l'essence de bois la plus recherchée pour le feu, car il dure plus longtemps et donne une chaleur plus intense. C'est de l'écorce des jeunes chêneaux qu'on tire le tan pour les tanneries.

Ce mot a évidemment la même racine que le fr. *Yeuse*, dont la conformation et la consonnance annoncent une origine celtique; il n'est pas emprunté au fr. mais bien au moins son contemporain. Le lat. avait, à la vérité, *Ilex;* mais la question serait de savoir s'il ne l'a pas pris à la Gaule, pour mettre à côté de son *Quercus*.

Éousièïro, *s. f.* Taillis de chênes-verts; chênaie.

Formé de *Éouse*, radical, désignant l'essence, et de *Iëïro*, suffixe de collectivité, marquant l'agrégation. — *Voy. Iëïro*.

Éousino, *s. f.* Gland du chêne-vert. — *Car d'éousino*, chair ferme et de qualité supérieure, comme celle des pourceaux nourris de glands. — *Voy. Aousino*, m. sign.

Équipa, *v.* Équiper, mais seulement avec la signification de fournir des vêtements. — *Ès bièn équipa*, il est bien nippé, bien fourni de hardes.

Il est aussi un terme technique propre au jeu d'*Equipè*. — *V.* ce mot.

Équipaje, *s. m.* Attelage de charrette.

Empr. au fr. avec une tout autre acception.

Équipè, *s. m.* Nom d'un jeu d'enfant ou plutôt d'écolier, qui se joue avec des gobilles. Voici la description qu'en donne La Fare-Alais dans ses notes des *Castagnados*. On fait en terre trois petits trous ou blouses de la dimension tout au plus suffisante pour recevoir les gobilles, et disposés en triangle. Les deux joueurs débutent en poussant leur boule vers le premier trou, et le premier des deux qui touche la bille de l'autre, est ce qu'on appelle *équipa* pour le premier trou, c.-à-d. qu'il est apte à faire ce premier trou ou à y loger sa bille. Alors tout le jeu de celui-ci consiste à se rapprocher de ce trou et à s'en emparer; la finesse de l'adversaire est au contraire de l'en empêcher en le forçant à tirer sur la boule, ce qu'il est obligé de faire toutes les fois qu'il la rapproche de la sienne de moins de deux empans ou deux ouvertures de main, depuis l'extrémité du pouce jusqu'à celle du médium, qu'on allonge à cet effet autant que l'on peut. A chaque bille touchée on recommence à jouer, comme au billard quand on fait des points. Enfin, le joueur a-t-il atteint le premier trou, il recommence à s'*équipa* pour le second, à y arriver, et de même pour le dernier. Celui qui le premier a fini ses trois trous, lève sa bille, et l'autre est obligé de les faire à son tour, mais alors sans s'*équipa*, puisqu'il n'y a pas d'autre bille que la sienne sur le tapis. Le vainqueur s'applique à faire bonne garde, et pour cela à chaque coup il tire sur la bille adverse pour l'écarter, en se plaçant près du trou convoité, et s'il est adroit, la corvée du second est fort longue et fort ennuyeuse, car à chaque instant sa boule est repoussée. Cette corvée se nomme *Trima*.

En terme d'argot, des trois trous, le premier est appelé *lou prumio*, le second, *lou sègo*, et le dernier, *lou dario*. *Souï équipa pèr moun dario*, je suis en passe de faire ma dernière blouse.

Ce mot d'*Équipè* annonce clairement, par sa désinence, une origine française. Probablement ce jeu a été inventé par des écoliers de la langue d'Oïl; mais il s'est oblitéré chez ceux-ci. Il est venu s'établir outre-Loire où il a eu une destinée brillante et longue; cependant, comme toutes les choses humaines dont on se lasse, surtout quand elles ont atteint du premier coup tout leur perfectionnement, l'inconstance de la gent écolière aidant, l'*équipè* est un peu négligé de nos jours.

Équipèïo, *s. f.* Équipée; acte d'étourderie; fausse démarche, imprudente, indiscrète; entreprise téméraire.

Empr. au fr.

Érénto (à touto), *adv.* De toutes ses forces, de manière à s'éreinter.

Érmas, *s. m.* péjor. de *Èrme*. — *V.* c. m. et *Armas*, m. sign.

Érme, *s. m.* Dim. *Èrmassoù;* péj. *Èrmas*. Hermes; terrain en friche, sans culture; vaine pâture.

Dér. du lat. *Eremus* ou du gr. Ἔρημος, désert inculte, d'où sont venus en fr. *Ermite* et *Ermitage*, que notre dialecte reproduit en *Armito* et *Armitoje*. — *V.* c. m.

Érnugou, *s. m.* Hargneux; homme taciturne; bourru, d'humeur sombre et défiante, insociable.

Deux étymologies se présentent : on n'aura que le choix à faire de celle qui paraîtra la plus satisfaisante, toutes deux présentant certaines probabilités.

Quelque ressemblance rapproche d'abord ce mot de celui des frères Hernutes, premier nom que portaient les frères Moraves, secte religieuse qui vivait en communauté. Cette communauté est célèbre par le noviciat qu'y fit Pierre-le-Grand. Il n'est pas étonnant que ces sectaires, qui contrariaient ouvertement toutes les idées reçues, fussent mal vus et méprisés, et que leur nom soit devenu un surnom fâcheux, dont le sens du reste se rapporte aux mœurs austères et à l'insociabilité de ces frères, qui n'avaient que des relations fort rares et peu affables avec le reste du genre humain.

D'autre part, par sa configuration seule, *Érnugou* n'est pas éloigné non plus du fr. *Hargneux*, et comme sa désinence est l'indice d'une origine ancienne, il est possible que les deux mots soient contemporains et qu'ils aient l'un et l'autre leur racine dans le mot *Hernie*, c.-à-d. qu'ils

Digitized by Microsoft®

aient voulu, l'un comme l'autre, représenter la situation morale d'un herniaire, qui, avec une pareille infirmité, doit être un peu déclassé, et partant d'humeur sombre et peu sociable. Cela était surtout vrai avant qu'on eût trouvé les moyens curatifs : heureuse réduction qui a fait que la classe de cette sorte d'infirmes n'est plus soumise qu'à une simple incommodité, incapable d'assombrir leur esprit et leur caractère! — Aujourd'hui, grâce aux progrès de la science et des lumières, on ne ferait pas le mot avec les mêmes éléments pour exprimer ce que dit celui-ci, dont la signification est toujours applicable; mais le terme étant donné, et l'étymologie étant à trouver, il fallait bien remonter à la source la plus probable.

Érugo, *s. f.* Chenille : nom que l'on donne à toutes les chenilles qui passent par l'état d'œuf, de ver, de chrysalide et de papillon, excepté toutefois au ver-à-soie, bien qu'il ne soit que la chenille du mûrier; mais on lui porte trop d'amour et de considération pour le regarder comme une *Érugo*, qui est toujours un objet de dégoût et souvent de crainte.

Le mot *Érugo* ne s'applique pas non plus à ces chenilles microscopiques qui vont par myriades et causent tant de dégâts dans les champs et aux arbres. Celles-ci se nomment *Canïos* (*V.* c. m.). — *Patì coumo las érugos*, souffrir, être misérable comme une chenille, sans doute à cause des vicissitudes et des métamorphoses auxquelles elles sont soumises. *Michan coumo uno érugo*, méchant comme la gale : s'entend sans doute des chenilles de chou que le préjugé fait regarder comme malfaisantes. C'est peut-être aussi un rapprochement de la chenille et de la gale, amené par la superstition mentionnée à l'art. *Bérugo*. — *V.* c. m.

Dér. du lat. *Eruca*, m. sign.

Ès, 3me pers. sing. indic. prés. du v. *Èstre*.

Ès-ariès, *adv.* de lieu. En arrière. — *La carèto cargo ès-ariès*, la charrette est trop chargée sur le derrière. *Faï-té ès-ariès*, recule-toi. — *Voy. Dariès*.

Ès-avan, *adv.* de lieu. Par devant; en avant. — *L'atroubarès ès-avan*, vous le trouverez en avant, il a pris les devants. *S'ès toumba ès-avan*, il est tombé en avant, sur la face. *Aquèlo muraïo trésploumbo ès-avan*, ce mur surplombe sur le devant. *Ès ès-avan din sous afaïres*, il est au-dessus de ses affaires.

Quelquefois le mot est substantivé pour dire : avances; adresse; agilité. — *Quand a léva boutigo, avié bé'n pâou d'ès-avan*, quand il a commencé son petit commerce, il avait bien quelques avances. *Aquèl home a pas gés d'ès-avan*, cet homme n'est ni assez leste, ni assez fort. — *Voy. Davan*.

Dér. du lat. *Ad ventum*, du côté d'où vient le vent.

Èsbadâoula, *v.* Entr'ouvrir; laisser une ouverture grande ouverte.

S'ésbadâoula, s'entr'ouvrir; se crevasser; bâiller comme une figue gercée, comme une chaussure décousue.

Dér. de *Badal*.

Èsbalâousì, ido, *adj.* Ébaubi; surpris, étonné; étourdi; stupéfait; émerveillé; tombé des nues; abasourdi.

Èsbêrla, *v.* Écorner; ébrêcher; égueuler un broc; ébrancher un arbre.

Dér. de *Bèrlo*.

Èsbouïênta, *v.* Échauder; faire passer par l'eau bouillante; asperger ou immerger d'eau bouillante.

Dér. de *Bouïén*.

Èsbouldra (S'), *v.* Se crevasser; crever; s'ouvrir par le ventre comme une pomme fondante qu'on met sur la braise, comme une andouille qu'on fait bouillir.

Dér. de *Bouldro* ou du lat. *Botulus*, boyau.

Èsbourassa, *v.* Houspiller; arracher la bourre ou le poil.

S'ésbourassa, se houspiller; se battre comme font les chats et les lapins.

Dér. de *Bouro*.

Èsbouséna ou **Èsbousouna**, *v.* Ébouler; faire crouler un mur, une maison, la berge d'un fossé ou d'une tranchée.

Ce mot vient probablement de *Bouso*, qui a donné naissance au fr. *Bouse* de vache, dont on a fait aussi *Bousiller*, bâtir en torchis, parce que les premiers torchis étaient composés de bouse de vache, et que les murs de clôture, dans certains pays de pâturages, sont encore construits ainsi. *Ésbouséna*, dans ce cas, serait renverser, ébouler ces murs de bouse : l'acception s'est étendue.

Éscabardatudo, *s. f.* Ecart, divagation, au physique et au moral.

Éscabarta, *v.* Chasser loin; écarter; perdre; égarer. — *Aï éscabarta moun coutèl*, j'ai égaré mon couteau. *Éscabarta lou pérpâou*, se permettre des gaillardises trop fortes ou obscènes.

S'éscabarta, s'égarer; s'éloigner; se dissiper; se disperser au loin. — *Las nivous s'éscabartou*, les nuages se dissipent. *Soun la s'és éscabarta*, elle a perdu son lait. *T'éscabartes pas*, ne t'éloigne pas; ne t'écarte pas du droit chemin.

Dér. de la bass. lat. *Expartiri*, se séparer, prendre de son côté.

Éscabartado, *s. f.* Écart, échappée. — Le même que *Éscabardatudo*, et plus usité. — *Voy.* c. m.

Éscabassa, *v.* Étêter un arbre, le couronner, le réduire au tronc : remède héroïque qu'on applique aux arbres malades dont on suppose que les branches seules sont attaquées et les racines restées saines. Cette opération réussit quelquefois, mais rarement aux mûriers, plus souvent aux châtaigniers.

Dér. de *Cabasso*, ou de l'esp. *Cabesso*, tête.

Éscabour, *s. m.* Crépuscule du soir; la brume; le déclin du jour.

C'est une corruption ou une métathèse un peu forte du lat. *Obscurus*, dans laquelle cependant on voit se reproduire la plupart des lettres du type.

Digitized by Microsoft ®

Éscacalassa (S'), *v.* Éclater de rire; rire à gorge déployée et à haute voix.

Dér. de *Cacalas.*

Éscachoù, *s. m.* Petite partie, résidu d'une marchandise; ce qu'il en reste d'invendu : si c'est le restant d'une pièce d'étoffe, on dit *Coupoun* ou *Éscapouloun.*

Éscachoù est le dim. d'*Éscach,* vieux mot hors d'usage que mentionne Sauvages et qui aurait eu la même signification.

Éscafouïa, *v.* Écraser; écacher dans la main ou sous les pieds quelque chose d'humide ou de juteux comme un fruit. — *Aquèles rasins sé soun toutes éscafouïas,* ces raisins sont tout meurtris, à moitié écrasés.

Éscafouïun, *s. m.* Gâchis produit par des choses juteuses écrasées; mélange informe de ces matières avec le jus qu'elles répandent.

Éscagassa, *v.* Affaisser; écraser; déprimer; rendre épâté.

S'éscagassa, se plier en deux, s'affaisser, s'accroupir. Par ext. se pâmer de rire, parce qu'on fait le mouvement de s'accroupir.

Il a quelque ressemblance avec *Acougassa* et *s'acougassa.* — V. c. m.

Éscagnéto, *s. f.* Terme de fabrique de soie écheveau de soie à coudre que l'on dévide avant de la décruser et de la tordre.

Dim. de *Éscagno.*

Éscagno, *s. f.* Dim. *Éscagnéto.* Écheveau de fil, de laine, de coton, de soie.

Éscaïè, *s. m.* Dim. *Éscaïèïré;* péj. *Éscaïèïras. Au plur. Éscaïèsses.* Escalier; degré; marche d'escalier. — *Éscaïè èn biséto,* escalier en colimaçon.

Éscaïè est aussi n. pr. Escalier. — *Fran coumo Éscaïè* est un dicton qui prouverait peu en faveur de la franchise et de la loyauté d'un individu de ce nom, car il signifie un homme faux, un quasi fripon, une lame à deux tranchants. Mais peut-être n'est-ce qu'une sorte d'allusion à la prestation du serment dans lequel on lève la main, tandis que l'escalier fait lever le pied, ce qui n'engage pas et n'est qu'une manière de prêter un faux serment. Quelquefois il n'en faut pas tant pour faire un mot qui passe pour spirituel et malin, et qui ne repose que sur un rapprochement fort peu raisonnable et se conserve néanmoins comme une énigme, à laquelle les malins découvrent un sens qui n'existe pas.

Dér. du lat. *Scala, Scalaria,* qui a donné *Echelle* et *Escalier.*

Éscaïèrna, *v.* Éblouir; donner la berlue.

Formé du gr. Σκᾶνος, gauche, faux, et du lat. *Lucerna,* lumière, flambeau; fausse lumière, parce que l'effet de l'éblouissement est de présenter une fausse image au sens intérieur de l'œil.

Éscaïnoun, *s. m.* Sobriquet, surnom; épithète burlesque et dérisoire appliquée à quelqu'un, et même à tous les habitants d'une contrée.

L'usage des sobriquets est très-fréquent chez les classes populaires. Il est peu d'enfants qui n'en reçoivent un dans leur famille ou dans leur camaraderie; et ce surnom les accompagne souvent toute leur vie; bien plus, il se transmet au fils, quoiqu'il n'ait rien des qualités ou du défaut qui l'ont valu à son père. Ajoutons que le sobriquet se féminise aussi pour passer du mari à sa moitié : ainsi, la femme *dâou vicioùs* s'appelle sans gêne *la viciouso,* bien qu'il n'y ait rien à dire d'elle. Passe encore; car au moins il n'y a pas là de barbarisme. Mais tout le monde a connu un nommé B..., dont le surnom était *la Louè* (façon languedocienne de prononcer le fr. la loi), parce que, lors du régime de celle-ci, B... avait fait usage ou abus du mot : eh bien! sa femme s'appelait *la Louèto.*

Les surnoms du peuple sont rarement flatteurs ou rémunérateurs comme ceux que la courtisannerie a imaginés pour les princes et pour les barons férailleurs du moyen-âge. *L'Escaïnoun* est d'ordinaire tiré d'un défaut personnel, d'un vice moral ou physique, d'un ridicule ou de quelque fait anecdotique, tournant fort peu à la gloire et à la louange de celui qu'on en affuble. Il est souvent donné par antiphrase, comme *Bloundin* à un individu très-brun, *Camar* à un très-gros nez, etc.

Sous le système fédératif qui commença à l'émancipation des communes, il s'établit une sorte de rivalité entre les communautés et villages voisins les uns des autres : rivalité souvent pacifique et ne consistant qu'en une guerre de quolibets et de jeux de mots. De là cette foule de surnoms moqueurs ou méprisants que les localités se lançaient l'une à l'autre au moyen-âge et dont le souvenir est resté dans le pays, quoiqu'on n'y attache de nos jours aucune pensée de haine ou de dérision. C'est ainsi qu'on dit encore :

Tripiè d'Alais. — Crèbo-bachus d'Anduso. — Volo-biôou dé Sént-Ambriёï. — Fégnan ou Touchì dé Bénobre. — Assuquo-bèmi dé Sén-Rouman. — Plaïdéjaïre dé Sént-Andrè-dé-Valborgno. — Braïéto dé Ménde. — Éscorjo-truèjo dé Sén-Jan-dé-Gardouménquo. — Piquo-césos dé Mialé. — Sdouto-rouqué ou *Diamané dé Sâoure. — Brounzidoù dé la Salo-dé-Sén-Pèïre. — Cigdou dé Sént-Hipoulite-dé-Dusfor. — Touqua dâou Sént-Esprì. — Brando-pinto dâou Coulé. — Baraban dé Sén-Chèli. — Targaïre* ou *Targués dé Maruèje* (Marvéjols, Lozère). — *Éspouïro-bari d'Aoubénas. — Couflo-tripo dé l'Argéntièïro. — Foutrulé dé Béziès. — Biaïre dé Vilofor. — Piquo-sécal dé Méjano. — Galinéto dé Bagnôou. — Toundur dé napo dé Ginouïa. — Trabastaïré dé Lu. — Fâou témouèn d'Aïmargue. — Passéroù dé Soumèire. — Manjo-méléto d'Uzès. — Pétachoù d'Avignoun. — Barbo-fourcudo dé la Gardo. — Éspaséto dé Caraïoun. — Viro-gdou dé Béoucaïre. — Souréïé dé Bouléno. — Las Oros dé Malalarèrno. — Véïaïre dé Soustélo. — Noublèsso dé Chambourigdou. — Banastaïre das Apéns. — Couquì dé Porto. — Pésquaire* ou *Aoubouïssaïre dé Nèr. — Pésquo-luno dé Lunèl. — Badâou dâou Bour. — Manjo-blédo dé Sén-Páou. — Manjo-câoulé dé Lusiès. — Dansaïre dé Sén-*

Digitized by Microsoft ©

Juiè.— Coucho-péras dé Roussoù.— Jasióou dé Carpéntras. — Dévignaïre dé Mountélimar, etc.

Èscaïnoun est formé de *Noun* et de *Escaï,* qui paraît avoir existé autrefois dans la langue et qui, dérivé du gr. Σκαιός, faux, du mauvais côté, donnait au mot entier la signification de faux nom.

Èscaïo, *s. f.* Écaille, substance dure, laminée, cornée et luisante qui recouvre le corps des poissons et des testacés; éclat de bois qui se casse et se sépare d'un meuble.

Dér. du lat. *Squamma;* dim. *Squamula,* m. sign.

Èscaïre, *s. m.* Équerre, instrument de géomètre pour tirer des lignes droites et perpendiculaires, et tracer des angles droits. — *A l'éscaïre,* à angle droit. *Planta à l'éscaïre,* disposer une plantation en quinconce.

Dér. du lat. *Quadrare,* rendre carré.

Èscaïroù, *s. m.* Petit coin de terre; angle de terrain clos de murs.

Dér. aussi bien, comme dim. de *Escaï,* morceau, que de *Éscaïre.*

Èscala, *v.* Monter par une échelle; grimper sur un arbre; escalader un mur; gravir une côte, une montagne; en général, monter, par degrés, peu à peu.

Dér. de *Èscalo.*

Èscalabrina, *v.* Grimper sur une hauteur scabreuse et rapide; monter avec difficulté et en employant toute son agilité.

Dér. de *Èscalabroùs.*

Èscalabroùs, ouso, *adj.* Scabreux; ardu; rapide; difficile à monter; raboteux.

Formé du lat. *Scala,* échelle, ou de *Scabrosus,* âpre, raboteux.

Èscalada, *v.* Escalader un mur avec ou sans échelle.

Augm. de *Èscala.*

Èscalado, *s. f.* Escalade; action d'escalader un mur. — *Intra pér éscalado,* s'introduire par escalade, en franchissant les clôtures.

Èscalaïre, aïro, *adj.* Qui grimpe; habile à grimper au haut des arbres.

Èscalèto, *s. f.* Squelette; carcasse du corps d'un animal et particulièrement de l'homme, réduit aux os. Au fig. personne maigre et décharnée.

Dér. du gr. Σκελετόν, corps desséché.

Èscalèto ou **Tourtïoù dé fèro,** *s. f.* Sorte de gaufre faite au moule, plate et carrelée par l'empreinte du moule, ce qui donne à son dessin la forme d'une série de petites échelles juxtaposées.

Dim. de *Èscalo.*

Èscalo, *s. f.* Dim. *Èscalèto;* augm. *Èscalasso.* Échelle, instrument composé de deux montants, traversés, d'espace en espace, par des bâtons nommés *Èscaloù,* échelon, servant à monter et à descendre. — *Mé farias mounta âou cièl sans éscalo,* vous me feriez prendre la lune avec les dents, c.-à-d. vous me pousseriez à des extrémités fâcheuses. *L'éscalo dâou moutoù,* l'une des trois solives qui soutiennent la machine à planter les pilotis, appelée sonnette; c'est celle qui sert d'échelle pour grimper jusqu'à la poulie. Elle est composée d'un seul montant traversé de chevilles débordant d'un pied de chaque côté, qui servent d'échelons. Dans le Vivarais, on se sert d'une échelle du même genre pour cueillir la feuille de mûrier et pour élaguer ces arbres: bien entendu que la forme seule est semblable, et non la dimension, ni surtout le poids. *Téni l'éscalo à qudouquus,* être complice de quelqu'un, l'aider à commettre quelque mauvaise action.

Dér. du lat. *Scala,* m. sign.

Èscaloù, *s. m.* Échelon, chacun des barreaux d'une échelle. — *M'én souï fa pér un brave, un poulit éscaloù,* j'ai payé un fameux écot: au fig. dans ce sens, pour dire: c'est un fameux degré que je viens de monter ou de descendre.

Èscamandre, *s. m.* Dim. *Èscamandroù;* péj. *Èscamandras.* Fille ou femme sale, laide, déguenillée; effrontée; garçonnière.

La ressemblance de ce nom avec celui du fleuve Scamandre semble annoncer que c'est ce dernier qui lui a donné naissance; cependant il est difficile de saisir un rapport quelconque d'acception entr'eux. Toutefois est-il impossible que la manière mythologique et allégorique de peindre les fleuves qu'on représentait à demi-nus, les cheveux épars, la barbe mêlée et gluante de vase, soit venue servir de type au genre de saleté et de désordre que nous offre le mot languedocien? Mais, en admettant même l'hypothèse, pourquoi choisir de préférence un fleuve phrygien, dont la représentation ne se trouve guère que dans les hautes peintures classiques et le nom dans la haute littérature?... Concluons que si réellement le fleuve a prêté ainsi son nom au populaire, cela ne peut tenir qu'à quelque fait anecdotique oublié aujourd'hui. Les étymologistes qui ne seraient point satisfaits par cette conjecture, pourront trouver l'origine du mot dans sa substance même en le décomposant. Nous avons déjà vu que le mot, ou plutôt la racine *Escaï* signifie faux et gauche; on pourrait y joindre la corruption du lat. *Matrona,* dame, femme de qualité, femme considérée et de haute position sociale. Dans ce cas, le mot *Èscamandre* rendrait l'idée d'une fausse dame, c.-à-d. dame de bas étage, dame dont la mise sale et dégoûtante est le contrepied de la mise sévère, digne et recherchée de la véritable matrone. Ce qui ferait pencher vers cette dernière déduction, c'est la circonstance des mots *Mandro* et *Mandrouno,* qui existent également en languedocien et dérivent bien évidemment de *Matrona* (*Voy.* c. m.), quoique dans une acception presque opposée et qu'on peut regarder comme une ironie ou une antiphrase. Malgré toutes ces probabilités, je ne sais quelle ressemblance de configuration nous fait encore revenir vers l'étymologie phrygienne, sans partager néanmoins les motifs qu'en donne Sauvages, qui lui paraissent cependant si peu plausibles; mais pour ne rien négliger dans toute

Digitized by Microsoft ®

cette histoire fabuleuse et fort obscure. D'après lui, ce fleuve, fils de Jupiter et de la nymphe Doris, fut métamorphosé en fleuve dans le seul but de le rendre immortel. Son père lui accorda en outre le privilége de donner une fête à toutes les jeunes filles qui allaient se marier. La veille de la noce, elles venaient se baigner dans ses eaux. Scamandre sortait de ses roseaux, les prenait par la main et leur faisait les honneurs de son palais. Nous ne voyons pas, dans toutes ces cérémonies, un point quelconque qui rattache notre *Èscamandre* au fleuve Escamandre; et Sauvages, tout en donnant cet aperçu, le juge lui-même et trouve toute allusion bien au-dessus de la portée du vulgaire. Nous citons seulement à titre de curiosité, et nous nous confirmons davantage dans la pensée qu'il y a ici, plutôt qu'un fleuve, quelque anecdote sous roche.

Èscambarla, *v.* Écarquiller les jambes, soit assis, soit debout; ouvrir beaucoup l'angle qu'elles décrivent entre elles. — *Ès èscambarla*, il a les jambes arquées ou voûtées outre mesure; il est bancal.

Dér. de *Cambo*.

Èscambarlado, *s. f.* Plus usité au fig. Étourderie de jeunesse; propos grivois ou obscène.

Èscambarloù, *adv.* — *Voy. Dèscambarloù*.

Èscamouta, *v.* Escamoter; jouer des gobelets. Au fig. faire disparaître subtilement; dérober adroitement; voler.

Èscamoutaje, *s. m.* Escamotage, tour de passe-passe; larcin; escroquerie.

Èscamoutur, *s. m.* Escamoteur; larron; escroc.

Pour l'étym. des trois mots qui précèdent, en espag. *Camodar* veut dire : changer des choses de face, jouer des gobelets : dér. du lat. *Commutare*, m. sign., qui pourrait bien certainement avoir formé l'un et l'autre mot.

Èscampa, *v.* Jeter; rejeter; répandre; dissiper. — *Aquél lun èscampo l'oli; aquélo bouto èscampo*, cette lampe a une fuite par où l'huile se répand, ce tonneau perd le vin. *A èscampa la broquo*, dit-on d'une femme enceinte, elle ne compte plus, elle est à son terme; on suppose par là que pour le compte des mois de sa grossesse, elle se sert d'une bûchette qu'elle marque d'une coche à chaque mois, comme cela se pratique pour mille calculs populaires; et que, le dernier mois étant expiré, la taille lui devient inutile. *Èscampa d'aïgo*, pisser : l'expression, par pudeur de langage, s'étend même à tous les besoins naturels. *A èscampa sas fèbres*, il s'est débarrassé des accès de fièvre. *Èscampa lou bla*, répandre le blé de semence, semer. *A èscampa soun ase*, il a perdu son âne; il a été obligé de le jeter à la voirie. *Èscampo tout pèr èscudèlos*, c'est un prodigue; il jette son bien par la fenêtre. *Lou cadis èscampo la plèjo*, le cadis rejette la pluie; il est imperméable.

Dér. du lat. *Campus*, champ.

Èscampadouïros, *s. f. plur.* Versoir, oreilles d'un araire : les deux petits ais plats, attachés au soc, qui ont pour destination d'écarter la terre à droite et à gauche et de vider les sillons.

Èscampaïre, aïro, *adj.* Prodigue; dissipateur. — *Après un acampaïre vèn un èscampaïre*, prvb. Après un accapareur, un dissipateur; après un avare, un prodigue. — *Voy. Acampaïre*.

Èscampïa, *v.* Disperser; éparpiller; répandre en détail, un peu partout.

Dim. de *Èscampa*.

Èscandaïa, *v.* Étalonner une mesure de capacité, de longueur, etc., une balance, une romaine; c.-à-d. les comparer à une mesure type que l'on nomme étalon, et les rectifier s'il y a lieu. L'étalonnage est la fonction principale du vérificateur des poids et mesures.

Ce mot vient du lat. *Scandere*, scander, réciter des vers, en marquant la mesure, en faisant sentir la division des pieds et vérifiant ainsi s'ils sont justes.

Èscandaïaïre, *s m.* Étalonneur; romainier; vérificateur des poids et mesures.

Èscâouda, *v.* Échauder; passer à l'eau bouillante, en verser dessus; faire blanchir la viande en y versant de l'eau bouillante pour la nettoyer d'un certain empâtement blanc qui se forme dessus, quand on la laisse mortifier.

S'èscâouda, se brûler avec un liquide bouillant.— *Moun vin s'és èscâouda*, mon vin a tourné. *Frucho èscâoudado*, toute espèce de fruits avortés, qui sèchent avant leur maturité. *Cat èscâouda l'aïgo frèjo l'y faï pòou*, prvb. Chat échaudé craint l'eau froide.

Èscâoudun, *s. m.* Pousse du vin; goût du vin tourné. — *Sén l'èscâoudun*, ce vin a un mauvais goût de pousse.

Èscâoufa, *v.* Échauffer; réchauffer; donner de la chaleur. Au fig. animer, exciter.

S'èscâoufa, se réchauffer; s'animer; s'échauffer la bile.

Dér. de *Cdoufa* : celui-ci signifie chauffer au feu; *Èscâoufa* est plus générique et plus large, il s'étend à toutes les manières de réchauffer.

Èscâoufado, *s. f.* Échauffourée; situation périlleuse et pénible; saisissement de terreur. — *Èndurère uno poulido èscâoufado*, je fus un moment dans une cruelle passe.

Èscâoufamèn, *s. m.* Échauboulure; légères éruptions qui viennent sur la peau.

Èscâoufèto, *s. f.* Réchaud; fourneau de potager. Au fig. zèle, ardeur; empressement. — *Jouga d'èscâoufèto*, loc. fig., s'animer, s'appliquer au jeu, ce qui dans la plupart des jeux d'adresse rend le coup d'œil plus sûr et la main plus adroite : cela se traduirait en fr. par jouer d'inspiration, si cette phrase était reçue.

Èscâoufo-iè, *s. m.* Bassinoire, ustensile pour chauffer le lit. — *Moure d'èscâoufo-iè*, visage plein, rebondi, animé, respirant la vivacité, qui ressemble à une bassinoire.

Èscâouquïa, ado, *adj.* Se dit d'une figure qui est bien mise à découvert, dont toutes les lignes sont bien apparentes, débarrassée par conséquent de dentelles tombantes, de demi-voiles, même de mèches de cheveux tombants. — *Moure èscâouquïa*, minois éveillé et même un peu effronté.

Digitized by Microsoft®

Dér. de *Cdouquïo*, comme si le visage était débarrassé de sa coquille.

Èscâoutoù ou **Candèl**, *s. m.* Dim. *Èscâoutouné*. Peloton de fil, de soie, de coton, de laine.

Èscâoutouna, *v.* Pelotonner; dévider en peloton; ramasser en peloton.

Èscapa, *v.* Échapper, fuir; se sauver; éviter; échapper d'une maladie; sortir, se tirer d'un danger. — *M'éscapavo dé gn'én parla*, la langue me démangeait de lui en parler. *Sémblo éscapa dé la quiëisso dé Jupitér*, il est si fier qu'on le croirait sorti de la cuisse de Jupiter : par allusion à la naissance de Bacchus que Jupiter, pendant un temps, logea dans sa cuisse, après la mort de Sémélé.

. Dér. du lat. *Capere*, prendre, avec la particule extractive *Ès;* en ital. *Scappare*.

Èscapado, *s. f.* Escapade; l'école buissonnière; fredaine; évasion; échappée; course que fait un troupeau ou partie d'un troupeau sur un terrain défendu où il peut faire du dégât, ou bien sur la propriété du voisin.

Èscapadoù, *s. m.* Échappatoire; défaite; subterfuge.

Èscapadoù, ouno, se prend aussi adjectivement pour : capable de se sauver, prêt à s'envoler, à fuir du nid, en parlant des jeunes oiseaux; et par ext. des personnes qui sont en voie d'échapper à un danger, de garçons ou de jeunes filles qui cherchent à s'émanciper, à échapper à la tutelle.

Èscapouloun, *s. m.* Coupon d'étoffe; restant d'une pièce; reste d'une marchandise.

Formé avec la partic. privative *Ès*, et de *Cap*, tête; sans tête; avec la désinence diminutive.

Èscar, *s. m.* Écart; changement de direction; déviation; désarticulation du pied d'un cheval par suite d'un accident; cartes que l'on rejette à certains jeux pour en prendre d'autres.

Dér. de *Èscarta*.

Èscarabïa, *v.* Réveiller; dégourdir; donner de l'activité. — *Aquél tén éscarabïo*, ce temps vif donne des forces, de la santé, de l'entrain. *Ès éscarabïa*, il est vif, alerte, dégourdi, sémillant. *Vas vëire sé te vôou éscarabïa*, tu vas voir si je vais te dégourdir, te secouer.

S'éscarabïa, se donner du mouvement; s'évertuer; se réjouir; s'égayer. — *Aquél tén s'éscarabïo*, le temps tourne au vif. *Coumènço dé s'éscarabïa*, se dit d'un convalescent qui commence à reprendre des forces.

Les vieux auteurs français, qui empruntaient peut-être au languedocien, disaient aussi *Éscarabillat* pour vif, alerte, guilleret.

Èscarâougna, *v.* Égratigner; écorcher la peau; écrouter une gale.

Dér. de *Car*, avec la particule extractive *Ès*, ou du lat. *Excoriare*, enlever la peau, formé de la même manière, de *Ex*, privatif, et de *Corium*, cuir, peau.

Èscarâougnado, *s. f.* Égratignure; déchirure de la peau; sa marque.

Èscaras, *s. m.* Porte-clayon : meuble de magnanerie composé de deux montants dont chacun est armé de chevilles pour supporter les clayons les uns sur les autres. C'est sur cet échafaudage qu'on élève d'ordinaire les vers-à-soie dans leur premier âge. On les soigne en enlevant successivement chaque clayon et les mettant tour à tour à la portée de la main.

Ce mot est une corrup. et un péjor. de *Èscalo*, dont il a un peu la forme et la pose.

Èscarassoù, *s. m.* Sorte de caillebotte fermentée. C'est le résidu du petit lait bouilli à petit feu, qu'on roule en pelottes et qu'on épice de poivre, de vinaigre et d'eau-de-vie.

La forme diminutive du mot qui est patente, n'impliquerait-elle pas, pour son étymologie, la pensée de le tirer de *Èscaï, éscach*, morceau, dont le dim. direct lui-même est *Éscachoù?* C'est un doute encore, mais on vient de plus loin.

Èscaravisse, *s. m.* Écrevisse. — *Voy. Chambre.*

Dér. du gr. Σκάραβος, m. sign.

Èscarcaïa (S'), *v.* Écarquiller les jambes, soit en marchant, soit assis : se gonfler; se crever. Au fig. faire le gros dos, l'important. — *Éscarcaïa sous ièls*, ouvrir les yeux comme des portes cochères; se crever les yeux à regarder; les tenir grands ouverts. *Marcho éscarcaïa*, il marche les jambes écartées.

Èscardassa, *v.* Tirer les cheveux à quelqu'un, les lui arracher; étriller quelqu'un.

S'éscardassa, se prendre aux cheveux; se battre; se peigner; se donner une peignée.

En ital. *Scardassare*, carder de la laine.

Èscarlato, *s. f.* Écarlate, couleur d'un rouge vif.

Dér. de la bass. lat. *Scarlatum*, m. sign. En ital. *Scarlatto*, en angl. *Scarlet*. On croit le primitif dérivé du celtique.

Èscarlimpa, *v.* Grimper; gravir à grandes enjambées, étourdiment et sans mesurer ses pas.

Formé de *Éscar*, tiré du fr. et du roman *Limpa*, glisser.

Èscarlimpado, *s. f.* Grande enjambée; glissade; faux pas. Au fig. faux pas; coup de tête; étourderie; acte irréfléchi.

Èscarnaïsse (Faïre), *v.* Vexer quelqu'un, lui donner de l'inquiétude ou de l'impatience en lui tenant le bec dans l'eau; faire endêver. Proprement, causer de l'effroi, de l'horripilation.

Ce mot semble formé de *Car* et de *Naïsse*, c.-à-d. causer une efflorescence sur la peau, donner chair de poule. Ce verbe, ne s'employant qu'après le v. *Faïre*, n'est usité qu'à l'infinitif : c'est le premier seul qui le conjugue.

Èscarni, *v.* Inspirer à une personne ou à un animal un effroi qui l'empêche de retomber dans la même faute qu'il vient de commettre, par le souvenir du châtiment infligé, ou par la crainte d'une correction nouvelle, ou par la peur d'un danger imminent. Proprement, enlever la

Digitized by Microsoft ®

peaù ou la chair. — Le chat échaudé craint jusqu'à l'eau froide, parce qu'il est *éscarnì*.

Dér. de *Car*, avec la partic. privative.

Éscarnimèn, *s. m.* Correction; crainte de châtiment.

Éscarpïa, *v.* Éparpiller; répandre ça et là. — Le même que *Esparpaïa*, ou du moins dans la plus grande affinité de sens (*Voy.* c. m.).

Dér. du lat. *Carpere*, ramasser, mettre en tas, et de la part. privative *Ès*.

Éscarpin, *s. m.* Escarpin, soulier à semelle légère; soulier de danse; chaussure des dimanches pour les villageois. — *Jouga das éscarpins*, jouer des semelles, se sauver; prendre la course.

Dér. du lat. *Carpisculum*, m. sign.

Éscarpina, *v.* Courir légèrement; jouer des jambes; marcher vite. — *Éscarpina d'ésclòs*, chaussé de sabots: phrase ironique qui sert à mieux faire ressortir la grossièreté et la pesanteur de cette chaussure.

Éscarpinéja, *v.* frèq. et augm. de *Éscarpina*.

Éscarpo, *s. f.* Carpe, *Cyprinus carpio*, Linn., poisson de l'ordre des Holobranches et de la fam. des Gymnopomes, qui vit dans les eaux douces et dans les lacs. Les carpes, qui deviennent fort grosses et, dit-on, fort vieilles, sont recherchées des gastronomes pour leur délicatesse. On les engraisse pour les améliorer encore. A ce propos, un de nos vieux amis racontait un épisode d'un voyage qu'il fit à Paris. Il y a longtemps de cela, et à cette époque, où l'on n'avait pas encore inventé les locomotives et les buffets, on donnait largement aux voyageurs le temps de dîner. A un relai quelconque, notre ami, au sortir de table où il avait très-magistralement officié et mangé surtout avec abondance d'un plat de carpes fraîches et dodues qu'il avait trouvées excellentes, s'en fut dans le jardin de l'hôtel commencer sa digestion et attendre le départ. Dans ce jardin était un bassin vers lequel il se dirigea, et en avançant, il aperçoit certains objets de forme indécise qui s'agitaient par petits bonds au-dessus de l'eau. Il s'achemine et croit reconnaître que ce sont de petits chiens venant de naître qui semblaient se débattre contre la noyade. « Oh! les barbares! s'écrie-t-il, ne pas les avoir assommés avant de les jeter à l'eau! » et il s'approche tout à fait pour les secourir... peut-être... C'étaient bien de petits chiens; mais ils étaient morts depuis longtemps, et des carpes, les compagnes de celles qu'il venait de manger avec tant d'appétit, les avaient dévorés à moitié. C'étaient elles qui en les becquetant leur faisaient faire ces bonds qui simulaient leur agonie. L'hôte engraissait ainsi les carpes de son vivier, à la façon du Romain qui jetait des esclaves à ses murènes. On peut imaginer l'effet que ce spectacle produisit sur l'estomac de notre voyageur : il paya son dîner et n'emporta rien, au contraire, se promettant bien de s'assurer dorénavant de l'ordinaire des carpes qu'on pourrait lui servir.

Éscarta, *v.* Écarter; éloigner; séparer; mettre de côté certaines cartes pour les remplacer par d'autres — *Vous éscartés pas*, ne vous éloignez pas, je vais revenir. *Éscarta la granaïo*, au fig. se permettre des propos par trop égrillards. *Aquél fusil éscarto*, ce fusil écarte, éparpille le plomb; et au fig. on dit : *Soun fusil éscarto*, il écarte la dragée, de quelqu'un qui laisse échapper de petites parties de salive en parlant. *Éscarta vous*, faites votre écart, dit-on à quelqu'un dans certains jeux.

Dér. du lat. *Expartire*, enlever de sa part, de sa position un objet.

Éscartaïra, *v.* Écarteler; tirer à quatre quartiers; diviser; couper en morceaux.

S'éscartaïra, prendre un écart.

Éscas (Tout-) ou **Tout-Ésca**, *adv.* Dim. *Tout-éscasséto*. Tout à l'heure; il n'y a qu'un instant; à peine; non loin. — *Çaï y-èro tout-éscas*, il était ici il n'y a qu'un moment. *Sor tout-éscasséto*, il vient de sortir à l'instant même. *Tout-éscasséto l'y vése un pàou*, j'y vois à peine, à peine.

Dér. probablement du grec Οὐχ ἑκὰς, non loin, tout près.

Éscassa, *v.* Échalasser; échafauder; élever au moyen de supports.

S'éscassa, monter sur des échasses; au fig. monter sur ses grands chevaux; se hausser.

Éscasso, *s. f.* Échasses; longs bâtons munis d'une sorte d'étrier sur lequel se pose le pied, et dont on se sert pour s'élever, pour passer une rivière.

Dér. de la bass. lat. *Scalacia*, m. sign. péj. de *Scala*, échelle.

Éscava, *v.* Évider; échancrer, terme de tailleur et de couturière; tailler, couper en dedans.

Dér. de *Cava*.

Éscavaduro, *s. f.* Échancrure; coupure faite en dedans, en forme de demi-cercle.

Éscavèl, *s. m.* — *Voy. Débanaïre*, m. sign.

Éscavèla, *v.* Dévider avec *l'éscavèl*.

Éscharpo, *s. f.* Écharpe; ceinture de soie, insigne de fonctions publiques.

Corrup. du fr.

Éschirpe ou **Taïo-cébo**, *s. m.* Taupe-grillon, courtillère, *Gryllo talpa*, Linn. Cet insecte, orthoptère, à peu près de la longueur et de la grosseur du doigt, quelque peu semblable à l'écrevisse, hideux à voir, vit presque toujours sous terre. Il est fort connu et fort redouté pour les dégâts qu'il cause dans les jardins, où il coupe la racine de beaucoup de plantes potagères. Nos paysans ne manquent jamais de dire, avec un grand sérieux, qu'on les tue en soufflant dessus. Ils en donnent la preuve au premier témoin qui se trouve là quand, en bêchant, ils trouvent un taupe-grillon. Ils le saisissent délicatement par le corselet entre le pouce et l'index, soufflent dessus à deux ou trois reprises, et en même temps ils le serrent fortement à l'étouffer; ce double procédé est infaillible. Le fait est que, avec ou sans témoins, il est rare qu'un paysan, rencontrant un *éschirpe*, le tue sans souffler dessus.

Digitized by Microsoft®

Èsclafi, *v.* Dégorger; lâcher la bonde d'un réservoir. Au fig. mettre à découvert; publier un secret; déceler un complot. — *S'èsclafi dé rire*, éclater de rire, rire à gorge déployée; crever de rire.

Dér. par opposition de *Clafi*.

Èsclafidoù, *s. m.* Épanchoir; ouverture d'une vanne.

Èsclaïra, *v.* — Ce mot, qui est emprunté au fr. Éclairer, ne participe point de ses diverses acceptions. Il n'est guère employé en languedocien que comme synonyme de *Èclaircir*, et devient surtout un terme technique de magnanerie pour exprimer l'action de disséminer les vers-à-soie qui ont grossi et sont devenus plus serrés, sur un plus grand nombre de tables. On le dit également des plants de légumes qui sont semés trop drus et dont on arrache une partie pour donner plus de distance aux autres. Cependant, dans cette dernière acception, on dit plus souvent *Èsclaïrì*.

Jamais on ne se sert de ce dernier verbe par rapport aux vers-à-soie.

Èsclaïra est admis quelquefois substantivement dans pareille locution : *un home èsclaïra*, un homme éclairé, instruit; mais c'est du languedocien un peu francisé.

Èsclaïrado, *s. f.* Clairière; lieu découvert au milieu d'un bois; action d'éclaircir les vers-à-soie; diverses reprises de ce dernier travail. — *A fa trés èsclaïrados*, il a fait trois levées de vers.

Èsclaïre ou **Èliou**, *s. m.* Éclair; clarté éblouissante. — *Èsclaïre* ne s'emploie que dans le style soutenu ou en poésie. — *Voy. Èliou.*

Èsclaïrì, *v.* — *Voy. Èsclaïra.* — *Lou tèn s'èsclaïrìs*, le temps s'éclaircit.

Èsclaïrido ou **Lucado**, *s. f.* Intervalle de temps serein par un temps de pluie; rayon de soleil, jet de lumière à travers les nuages.

Èsclandre, *s. m.* Esclandre; scandale public; accident, événement qui fait de l'éclat et qui est toujours fâcheux et honteux.

Dér. du grec Σκάνδαλον, scandale.

Èsclantì, *v.* Retentir; éclater; résonner; produire un son éclatant.

Dér. du lat. *Clangere*, m. sign.

Èsclapa, *v.* Fendre du bois, le dépecer, le détailler en gros quartiers; briser. Au fig. battre, meurtrir une personne, lui casser bras et jambes.

Dér. de *Clap, cla*, tas, monceau de pierre, avec la part. disjonctive *Ès;* c.-à-d. diviser une pierre.

Èsclapaïre, *s. m.* Fendeur de bois; charpentier.

Èsclapéto, *s. f.* Petite vérole volante, qui consiste en une éruption de pustules rares, clair-semées et qui ne paraissent pas simultanément, comme dans la petite vérole ordinaire. Les nouveaux boutons paraissent souvent lorsque les premiers sont déjà secs.

Èsclapo, *s. f.* Grand quartier de bois, de bûche; pièce de bois refendue. Au fig. taille, conformation humaine. — *Uno fïo dé bèlo èsclapo*, un beau brin de fille; une fille bien charpentée et de belle venue. *Un por dé bèlo èsclapo*, un pourceau à taille allongée, bien développé et qui annonce de devenir grand et gros.

Èsclato, *s. f.* Engelure; gerçure; crevasse à la peau causée par le froid, ou par une humeur scrofuleuse. — *Médécì dé las èsclatos*, médecin d'eau douce; avocat des petits procès.

Dér. de *Elatum*, supin de *Exferre*, produire au dehors, ouvrir.

Èsclavaje, *s. m.* Esclavage; servitude; soumission; dépendance; occupation assujétissante.

Èsclavo, *adj.* des deux genres. Esclave; celui dont la profession ou l'occupation le tient à l'attache et l'empêche de sortir de sa maison.

Dér. du lat. *Sclavus*, m. sign. — Ce dernier mot peut être tiré de sa substance même et dériver de *Clavis*, clef, c.-à-d. enfermé sous clé. Il peut venir aussi du latin classique *Sclavi*, les Esclavons, parce que peut-être ces peuples perdus et subjugués par les Romains ou les Germains étaient tous réduits à la condition d'esclaves ou de serfs. Peut-être encore cela tient-il aussi à quelque anecdote historique où ces peuples figurent comme le type de l'esclavage.

Èsclò, *s. m.* Dim. *Èscloupé;* péj. *Èscloupas*. Sabot, chaussure de bois, creusée tout d'une pièce, pour y loger commodément le pied avec ou sans chaussons, que l'on garnit souvent de paille à l'intérieur. — *Èsclò à la béségudo (Voy. Béségudo). Las sèlétos d'un èsclò*, le double talon d'un sabot, dont l'un est placé au talon et l'autre sous la naissance des orteils. Ce ne sont que les sabots les plus grossiers, ceux des gens de peine et des montagnards qui ont de doubles talons élevés pour mettre le pied à l'abri de la boue et de la neige. *Lou moure d'un èsclò* est la partie de devant qui se recourbe au-dessus comme les souliers à la poulaine, et présente quelquefois un angle saillant en avant, comme le taille-mer d'une proue, afin de mieux résister au choc des pierres.

Ce mot paraît dérivé du latin barbare *Clopus*, pied boiteux, formé lui-même du gr. Χωλόπους, m. sign., parce que le sabot fait marcher lourdement comme un pied-bot; peut-être aussi parce qu'avec cette chaussure, le pied est informe et ressemble assez au sabot d'un cheval ou à un pied-bot. Ce qui paraît d'ailleurs donner encore raison à cette étymologie, c'est le *P* final, que le mot porte dans ses composés *Èscloupé, Èscloupiè, Èscloupéja*, qui était certainement dans son orthographe, mais que dans le primitif notre dialecte, qui ne le fait pas sentir à la prononciation, a dû supprimer en l'écrivant.

Èscloupé, *s. m.* Dim. de *Èsclò*. Petit sabot, sabot d'enfant; petit haricot blanc, qui nous vient des montagnes du Velai, et qui est plus délicat que le nôtre. On l'appelle ainsi par un dim. parce que son grain, qui est plus petit que les autres, est aussi plus arrondi et un peu dans la forme d'un sabot.

Digitized by Microsoft ®

Éscloupéja ou **Éscloupinéja**, *v.* fréq. Saboter, faire du bruit en marchant avec des sabots; se faire entendre de loin avec des sabots; marcher lourdement avec des sabots, comme les scieurs de long auvergnats, qui n'ont jamais d'autre chaussure dans nos pays.

Éscloupiè, *s. m.* Sabotier, qui fabrique ou qui vend des sabots.

Éscloupinéja, *v.* Double fréq. de *Éscloupéja* (*V.* c. m.).

Ésclurci, *s. m.* Éclipse; disparition, obscurcissement total ou partiel d'un astre, par l'interposition d'un autre.

Ce mot vient-il de *Éscu*, obscur, ou du lat. *Ex*, particule privative, et *Lux, lucis*, c.-à-d. sans lumière; ou bien n'est-il qu'une corruption du fr. *Éclipse?* Toutes ces opinions sont soutenables et rationnelles.

Éscoïre (S'), *v.* S'écorcher naturellement; s'entamer la peau par un frottement continu. — Les enfants au maillot qui ont beaucoup d'embonpoint sont sujets à s'écorcher dans les plis que forme leur chair. On dessèche ces écorchures en les saupoudrant de vermoulure de bois qui est un absorbant et un dessicatif. Comme ils ont naturellement la tête engoncée dans les épaules, faute d'avoir les vertèbres du cou assez fortes pour la soutenir, ils s'écorchent souvent dans les plis de cette partie; on prévient cet inconvénient en leur passant autour du cou un petit collier de menue verroterie qui empêche l'adhérence et le frottement des parties qu'il sépare.

Dér. de *Coïre*.

Éscolo, *s. f.* École, classe où l'on enseigne la lecture, l'écriture, etc.; local lui-même de l'école; ensemble des enfants qui la fréquentent. — *Moun pèro mé faï l'éscolo*, mon père est mon professeur, mon maître d'école.

Dér. du lat. *Schola*, m. sign.

Éscondre, *v.* — *Voy. Réscondre.*

Dér. du lat. *Condere*, cacher, voiler.

Éscorfi, *s. m.* Avorton; enfant malingre; personne sèche, maigre, décharnée, rachitique.

Ce mot est-il une corruption d'un composé de la partic. privative *Ès* et de *Caŕ*, par le changement de l'*a* en *o*, ce qui signifierait: sans chair; ou bien serait-il, par imitation, par mépris de ce qu'il représente, tiré de l'ital. *Scorzone* et *Scorza*, en cat. serpent, vipère?

Éscorjo-rosso, *phr. faite.* Écorcheur de voirie, équarrisseur. — C'est un état généralement méprisé, et ce terme devient une injure grossière donné comme sobriquet qui n'est usité que dans les dernières classes du peuple.

Dér. de *Éscourja* et *Rosso*.

Éscorso-dé-sèr, *s. f.* Proprement, écorce de serpent; ce qui semblerait en indiquer la peau, mais qui en est au contraire la chair, la pulpe lorsqu'elle est débarrassée de la peau, des intestins et de la tête. Les gens du peuple salent et conservent cette pulpe à laquelle ils attribuent de merveilleux effets médicinaux, principalement pour l'hydropisie et les affections de vessie. Inutile de dire que la science se refuse à lui reconnaître les mêmes vertus. C'est un préjugé fondé sur l'espèce de terreur superstitieuse qu'inspire cet animal qu'on regarde comme cabalistique. La médecine et la cabale se tiennent par la main, dans l'esprit des classes ignorantes: nos médecins et nos charlatans, qu'elles assimilent et confondent volontiers, ne sont encore pour elles que des mires. Par suite de cette même prévention, la graisse de serpent est également recueillie avec soin et respect même, comme antidote des douleurs rhumatismales et des simples courbatures. L'anguille et la lamproie, sœurs innocentes de la couleuvre, n'ont sans doute ni plus ni moins de propriétés curatives, il ne leur manque que cette horreur traditionnelle qui date de la Genèse. Peut-être aussi des espèces venimeuses de serpent, dont la couleuvre est restée solidaire, malgré son innocuité, mais par ressemblance de conformation, ont-elles valu à plus juste titre à la *sèr* la répulsion qu'elle inspire et le crédit superstitieux qu'on a fait à sa graisse et à sa peau par un enchaînement d'idées assez singulier et qui n'est pas rare dans les préjugés populaires.

Éscorto, *s. f.* Escorte; troupe qui accompagne, qui fait la conduite, pour rendre honneur ou pour veiller à la sûreté de quelqu'un.

Dér. du lat. *Cohors*, m. sign.

Éscoto, *s. f.* Latte; mairin de châtaignier-sauvageon refendu en lames peu épaisses, qui sert, dans nos pays, à relier les futailles de bas-fond.

Ce mot, d'après Sauvages, paraît dériver du lat. *Excutire*, parce que les broyeuses de chanvre pour espader la filasse, se servent d'*Éscotos* comme espadons.

Éscouba, *v.* Balayer; nettoyer avec un balai; enlever tout, tout emporter.

Éscoubal, *s. m.* Écouvillon de boulanger; longue perche au bout de laquelle sont assujétis quelques chiffons qu'on imbibe d'eau pour balayer les cendres du four après qu'avec le fourgon, *Rédable*, on a tiré la braise. Au fig. femme sale, déguenillée.

Éscoubéto, *s. f.* Dim. de *Éscoubo*. Petit balai de bruyère avec lequel les fileuses de soie battent les cocons dans la bassine.

Éscoubïa, *v.* fréq. ou dim. de *Éscouba*. Balayer les boues d'une ville; exercer la profession de balayeur de rues. Au fig. chasser; disperser; dissiper, faire disparaître.

Éscoubïaïre, *s. m.* Balayeur de rues; celui qui est chargé du balayage, boueur.

Éscoubïos, *s. f. plur.* Balayures; immondices ramassées en balayant.

Éscoubïoun, *s. m.* Cendrillon; petite fille sale, mal peignée, négligée par ses parents et qui n'est employée qu'aux travaux les plus humbles de la maison, travaux dont le balayage fait partie.

Éscoubo, *s. f.* Dim. *Éscoubéto;* péj. *Éscoubasso*. Balai; poignée de verges, de bruyère, de genêt, de crin, de plumes, etc., pour balayer. — *Éscoubo dé brus*, balai de

Digitized by Microsoft®

bruyère. *Éscoubo dé sagno*, balai fait avec les tiges du millet aquatique.

Éscoubo est aussi le nom de ce long filet à pêcher, appelé en fr. *Seine*. Deux pêcheurs le tiennent chacun par une extrémité, et, en suivant le cours de l'eau, le traînent sur le lit de la rivière qui en est ainsi balayée.

Dér. du lat. *Scopæ*, m. sign. En bas-bret. *Skubélen*.

Éscoudén, *s. m.* Dim. *Éscoudénqué;* péj. *Éscoudénquas*. Dosse, terme de scieur de long, première planche qu'on tire d'une bille, et la dernière, qui est sciée seulement d'un côté et de l'autre équarrie : elle est toujours prise dans l'aubier du bois. Cette planche est toujours mal faite, maigre sur certains points et renflée sur d'autres. Au fig. personne maigre, longue, plate et mal charpentée.

Sauvages lui donne pour étymologie le gr. Ἔσχατος, dernier, qui est à l'extrémité. Cette dérivation s'éloigne beaucoup par la forme au moins du mot, si ce n'est par le sens. N'aurait-il pas pu être trouvé dans le grec aussi une autre racine qui semblerait mieux réunir les deux conditions? Par exemple Σκύτος, cuir, peau, puisque la dosse est l'enveloppe ou la peau du tronc. De là s'est formé probablement notre mot *Coudéno*, couenne, qui se rapproche sensiblement par sa configuration et présente la plus grande analogie d'acception. Nous nous en tiendrons là sans chercher dans le latin, qui demanderait peut-être, comme toujours, à intervenir par quelque bout.

Éscoudre, *v.* Abattre des noix avec une gaule; les gauler; faire tomber avec une gaule tout autre fruit qu'on ne peut cueillir que par ce moyen. Au fig. appliquer une volée de bois-vert à quelqu'un.

Sauvages donne à ce verbe l'acception de battre le blé au fléau : cela peut être vrai dans d'autres districts de notre idiome, puisqu'il prétend qu'on employait l'expression *Excodare bladum* dans la bass. lat., qu'il confond sans doute avec le barbarisme tabellionesque des vieux actes; mais dans notre dialecte, l'opération dont s'agit se dit *Éscoussouna* et non autrement.

Dér. du lat. *Excutere*, secouer, faire sortir en secouant.

Éscoufia, *v.* Confisquer; faire disparaître; arrêter une personne, la mettre en prison; tuer.

L'argot de la langue verte s'est emparé du mot pour en faire *Escoffier* avec le même sens.

Éscoufigna, *v.* Serrer; presser; entasser.

S'éscoufigna, se presser les uns les autres; se rencogner. — *S'éscoufigna dé rire*, rire malgré soi, rire tout en se retenant.

Dér. de *Coufi* et de *Ès*, part. explétive.

Éscoufignaïro, *s. m.* Qui serre, qui presse; qui aime dans une presse ou dans une veillée à pousser, à presser les gens, surtout les jeunes filles, les uns contre les autres, ou contre une barrière, ou dans un angle d'un appartement, sorte d'amusement ou de niche fort usité à la campagne.

Éscoufo, *s. f.* Écrou d'une vis de pressoir : c'est cet écrou que les pressureurs tournent avec leur barre et qui agit sur la presse.

Éscougassa, *v.* Aplatir; renverser quelqu'un sur son derrière. — *S'éscougassa*, s'aplatir en tombant. *Un nas éscougassa*, un nez écrasé, épaté, écaché.

Dér. de *Couga*, c.-à-d. donner la position d'une poule qui couve.

Éscouïè, Éscouïèïro, *s.* et *adj.* Écolier, écolière; celui ou celle qui va à l'école.

Dér. de *Schola; Éscolo*.

Éscoula, *v.* Écouler; égoutter; vider; mettre à sec.

S'éscoula, voir le fond de sa bourse, vider son sac. — *M'an éscoula*, on m'a gagné tout mon argent au jeu.

Dér. du lat. *Colare*, couler.

Éscoulouèr, *s. m. Écouloir* ou *envidoir*, outil de dévideuse de soie pour *envider* sur un rochet ou grosse bobine la soie en flotte : c'est une broche de fer qui tourne horizontalement sur deux poupées portées sur un plateau de bois. Le rochet est enfilé dans la broche qui à l'autre extrémité porte une roue en fer qui lui sert de volant : on fait tourner cette bobine en frappant dessus avec un petit outil en cuir rembourré de crin qu'on nomme *Manéto*.

Éscoumoussa, *v.* Terme d'aire, égréner les gerbes au fléau sans les délier. On ne fait par cette œuvre que défloter la gerbe, dans le but d'obtenir du blé dont on a besoin promptement ou plutôt du blé de semence, parce qu'on ne recueille par ce moyen que le grain des plus longs épis, qui est toujours plus beau et mieux nourri, et que d'ailleurs il n'est ni mêlé, ni chargé de graines étrangères dont les tiges montent moins haut et sont renfermées dans le corps de la gerbe. Cette défloraison opérée, on mêle ces gerbes avec les autres pour le battage ou le foulage généraux.

Dér. du lat. *Excussum*, supin de *Excutere*, secouer, battre.

Éscoumoussun, *s. m.* Blé qu'on obtient par l'opération décrite dans le précédent article.

Éscoundu, udo, *part. pass.* de *Éscondre* (*Voy.* c. m.). Caché.

Éscourja, *v.* Écorcher, enlever la peau; excorier; raviner une terre, en enlever la superficie par l'effet des grosses pluies. Au fig. déchirer quelqu'un par des médisances ou des calomnies; faire surpayer; parler mal sa langue.

Dér. du lat. *Excoriare*, m. sign.

Éscourjadoù, *s. m.* Écorchoir; voirie; abattoir.

Éscourjaduro, *s. f.* Écorchure; déchirure, éraflure de la peau.

Éscournifla, *v.* Écornifler; faire le parasite; être alléché par l'odeur d'un repas; chercher des franches lippées.

Formé de *Ès*, part. privative, du lat. *Cornu*, corne, et de *Nifla*, flairer; ce qui rappellerait une idée d'*Écorner* et de *flairer*, double étude des parasites. Sauvages prétend cependant que le mot intermédiaire devrait signifier *Cour*, par où : flairer aux cuisines des cours.

Éscourniflaïre, aïro, *adj.* Écornifleur; parasite; pique-assiette.

Digitized by Microsoft®

Èscourpiou, *s. m.* — *Voy. Èscroupiou.*

Èscousso, *s. f.* Course; traite de chemin; course pour prendre élan. — *Prène l'èscousso*, prendre son élan. *Y-séraï d'uno èscousso*, j'y serai d'un saut.

Dér. de *Cousso.*

Èscoussoù, *s. m.* Fléau à battre le blé.

Dér. du lat. *Excutum*, supin de *Excutere*, battre, secouer.

Èscoussouna, *v.* Battre le blé avec le fléau; par ext. s'applique à toute correction de bois-vert bien conditionnée.

Èscoussounaïre, *s. m.* Batteur de blé; ouvrier chargé de battre le blé.

Èscouta, *v.* Écouter, prêter l'oreille pour ouïr; suivre les conseils qu'on vous donne. — Se dit aussi de la part d'une fille pour agréer la cour que lui fait un garçon.

S'éscouta, s'écouter; se dorlotter; s'occuper à l'excès de soi; faire trop d'attention à la moindre incommodité, à sa santé; parler avec affectation et lentement. — *Aquèl home ès bièn éscouta*, cet homme est fort bien en cour, il a du crédit auprès des puissants du jour, ou seulement chez les hommes du pouvoir.

Dér. du lat. *Auscultare*, m. sign.

Èscoutado, *s. f.* Reprise; intervalle; boutade. — *Plôou à bèlos éscoutados*, il pleut par ondées, par averses intermittentes, à diverses reprises. *Partirén à la prémièïro éscoutado*, nous partirons au premier intervalle de beau temps. *Dourmì à bèlos éscoutados*, dormir à bâtons rompus, d'un sommeil intermittent.

Èscoutaïre, aïro, *adj.* Curieux; qui écoute aux portes.

Èscoutèla, *v.* Égorger à coups de couteau; poignarder; éventrer.

S'éscoutèla, se battre à coups de couteau; jouer des couteaux.

Dér. de *Coutèl.*

Èscoutì, *v.* Amener à bien; élever, faire éclore heureusement. — On le dit des petits enfants, des poussins, des petits des animaux domestiques, des vers-à-soie à la couvée, qui exigent beaucoup de soins et de peines pour les préserver des maladies et des accidents fâcheux ordinaires à ce premier âge. On le dit aussi d'un malade qu'on amène à la santé.

Èscoutoùs, *s. m. plur.* ou mieux sorte d'adv. Écoutes, aux écoutes, en est la traduction. — *Ana d'éscoutoùs*, aller aux écoutes, écouter aux portes. *Qué vaï pèr éscoutoùs, éscouto sas douloùs*, prvb. Qui se tient aux écoutes, entend souvent son fait; celui qui écoute aux portes entend souvent des choses fort déplaisantes pour lui.

Dér. de *Éscouta.*

Èscrafa, *v.* Effacer; biffer; raturer. — *Poudès bouta aquò dou libre das èscrafas*, dit-on en parlant d'une mauvaise dette : vous pouvez la considérer comme un compte biffé. Cette locution proverbiale se dit d'une manière plus générale pour toute sorte de choses qu'il est sage d'oublier; c.-à-d. vous pouvez mettre cela au rang des péchés oubliés (en confession s'entend).

Formé de la partic. privative *Ès* et du gr. Γράφειν, écrire.

Èscrafaduro, *s. f.* Ratture; effaçure.

Èscramacha, *v.* Écraser; écacher; écarbouiller.

Èscramachado, *s. f.* Abattis d'objets écarbouillés; action d'éraser.

Èscranqua, *v.* Éreinter; harasser; accabler de fatigue. — *Un éscranqua*, un estropié; qui a la hanche déboîtée. On le dit aussi des meubles qui sont désassemblés et qui jouent par vétusté dans leurs joints.

Formé de la part. privative *Ès* et de *Anquo*, hanche : le *C* qui précède *R* n'est là qu'explétif et par euphonie, la rencontre de *s* et de *r* étant peu facile à lier.

Èscrâouma, *v.* Échauder; jeter de l'eau bouillante dessus, comme l'on fait aux pourceaux égorgés pour les dépiler, et à la viande qu'on fait blanchir avant de la mettre dans le pot au feu.

Dér. de *Crâoumo.*

Èscrapouchina, *v.* C'est là le technique languedocien qu'on cite le plus volontiers par la difficulté d'en traduire toute la portée. C'est quelque chose de plus fort que *Èscramacha* et *Èspouchiga*, qui participe cependant à ces deux verbes et signifie : écraser, aplatir un corps juteux par un coup violent ou une forte pression. Il ne s'applique en général qu'à l'encontre d'un animal qu'on écrase, et dont le crapaud est le type; car il se joint à ce verbe une idée d'horreur et de dégoût, et d'une humeur sanguinolente qui s'échappe sous la pression. Nous pensons donc que la racine de notre mot est *Grapâou*, crapaud, et qu'il veut dire : Écraser comme un crapaud.

Èscrasa, *v.* Écraser; briser et aplatir au moyen d'un poids, d'un effort; harasser de fatigue; ruiner par des impôts ou autrement.

S'éscrasa, s'ébouler, se démolir. — *Aquò m'éscraso*, cela me ruine, cela complète ma ruine.

Emp. au fr.

Èscrase, *s. m.* Grande quantité d'une chose; abondance extrême d'une récolte. — *Aquèste an y-âoura dé poumos un éscrase*, comme si l'on disait : il y aura cette année des pommes à écraser l'arbre et ceux qui les emporteront.

Èscrèbassa, assado, *adj.* Crevassé, entr'ouvert; fendillé. Au fig. personne qui marche les jambes écarquillées comme les oies et les herniaires.

Péjor. de *Créba.*

Èscrì, *part. pass.* de *Èscrioure* et *s. m.* Écrit; acte, mémoire; convention; imprimé quelconque et en général.

Dér. du lat. *Scriptus*, m. sign.

Èscrioure, *v.* Écrire; tracer des lettres; mander par lettre. — *L'éscrioure li lèvo pas lou légì*, prvb. La soif ne lui ôte pas la faim.

Dér. du lat. *Scribere*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Escritèou, *s. m.* Écriteau; affiche; cartel; devise.

Escritori, *s. m.* Écritoire; encrier; vase pour contenir l'encre.

Escrituro, *s. f.* Écriture, caractères écrits. — *La Sénto-Escrituro*, la Sainte-Écriture; les livres sacrés. Se dit aussi au plur. et absolument : *las Escrituros*, les Saintes-Écritures. *A l'escrituro*, il sait écrire. *Légis touto méno d'escrituro dé man*, il sait lire toute espèce d'écriture, terme d'école, par opposition avec ce qui est imprimé, lithographié ou gravé.

Escrivan, *s.* m. Écrivain public; clerc d'avoué, de notaire, etc.; auteur. — *Ès din lous escrivans*, il est dans la classe des écoliers qui apprennent à écrire.

Escrò ou **Escrouquur**, *s. m.* Escroc; filou; homme de mauvaise foi. — *Voy. Escrouqua.*

Escroù, *s. m.* Écrou; pièce de fer ou de bois, taraudée en dedans, qui entre dans une vis et sert à la serrer ou à la fixer.

De l'allem. *Scranbe*, vis.

Escroupîou, ou **Escourpîou**, *s. m.* Dim. *Escroupioulé*; péj. *Escroupioulas*. Scorpion, *Scorpio* ou *Scorpius*, Linn., insecte aptère, de la fam. des Acères, habitant surtout les lieux humides. Sa description est inutile : sa figure se trouve dans tous les almanachs, en sa qualité de signe du zodiaque présidant au mois d'octobre. Quoi donc lui a valu tant d'honneur? car il n'a rien que de très-laid, aucune bonne qualité, et s'il est méchant il n'a pas assez de puissance pour faire le mal. On peut donc conseiller aux personnes qui en trouveraient dans leur lit, — et il est vrai qu'elles pourraient y trouver mieux, mais cela arrive, — de ne pas mourir de peur : elles ont longtemps à vivre, si elles ne doivent mourir que de la piqûre du scorpion. — *Sémblo un escrouptou*, dit-on d'un homme contrefait, bancal ou bancroche.

Dér. du lat. *Scorpio*, m. sign.

Escrouqua, *v.* Escroquer; filouter; obtenir par fraude plus que par adresse, mais par une manœuvre illicite et peu honnête.

Dér. de la bass. lat. *Excrustare*, m. sign., ou formé de la part. abstractive *Ès.* et de *Cro*, c.-à-d. tirer avec un croc.

Escrouquur, quuso, *s.* et *adj.* Escroc; voleur, filou.— *Voy Escrò.*

Escrousta, *v.* Écrouter; enlever la croûte d'une gale, l'escarre d'une plaie, le vieux enduit d'un mur, un lit de pierre extérieur; écrouter la terre durcie ou gelée.

Dér. de *Crousto.*

Escruncèl, *s. m.* Archet de berceau, cercle que l'on met sur le berceau d'un enfant pour soutenir les langes ou la couverture en guise de rideau lorsqu'il dort, et les empêcher de s'appliquer sur la figure. Se dit aussi de l'archet placé sur une jambe malade pour soutenir les couvertures.

Ce mot, qui a dû suivre de nombreuses transformations ou métathèses pour arriver à sa prononciation actuelle, paraît avoir pour racine le lat. *Arcella*, berceau, tonne, arceau de verdure; ainsi que le mot *Arésele* qui a à peu près la même signification, mais plus généralisée.

Escu, *s. m.* Dim. *Escupé*, augm. *Escupas*. Écu, ancienne pièce de monnaie d'argent. — Comme en français, cette désignation ne représente plus qu'une valeur nominale, empruntée à l'ancien système de numération, dont le type était la pièce de trois livres ou petit écu, quoiqu'on dise fort bien *un escu dé cin frans*, pour désigner la pièce de cinq francs : la valeur qu'on énonce par le mot *escu*, comme valeur abstraite, est de trois francs. Autrefois il y avait une foule d'objets dont le marché se traitait par écus, comme les mules, les porcs, etc. Aujourd'hui, il n'y a guère que les gages des domestiques qui ont conservé ce type; mais aussi pour les gens de nos pays ce mode de calcul est à peu près exclusif : *dès, vint, cènt escus*, expriment toujours trente, soixante, trois cents francs.

Dér. du lat. *Scutum*, bouclier, écu, venu du gr. Σκῦτος, cuir, peau, dont étaient faits les premiers boucliers. L'écu monnaie prenait ce nom de ce que l'écu de France y était gravé.

Escu, Escuro, *adj.* Obscur; noir; sombre.

Corrup. du lat. *Obscurus*, m. sign.

Escudèla ou **Escunla**, *v.* Dégoiser; divulguer; dévoiler par le menu, du fil à l'aiguille; déceler un complot; avouer tous les détails d'un secret; mettre au jour. — *Escudèla*, dans le principe, a signifié verser d'une écuelle dans un autre vase, et par ext. verser le potage. De cette opération s'est formé le sens figuratif; parce qu'en dévoilant un secret, on verse, on fait paraître au grand jour ce qu'on avait dans l'âme, comme en versant le potage, on met à jour tout ce que renfermait le pot au feu. *Escunla* n'est qu'une corruption ou une contraction de *Escudèla*. La racine est donc *Escudèlo*.

Escudèlado, *s. f.* Écuellée, plein une écuelle; le contenu d'une écuelle.

Escudèlo, *s. f.* Dim. *Escudèléto*. Écuelle; vase d'argent, d'étain, de bois, de terre, destiné à contenir du bouillon, du lait, du potage, etc., pour manger; assiette à soupe des paysans, qui a la forme d'une écuelle, sans oreilles. On l'appelle aussi *Assièto bécudo*, parce qu'elle a un petit bec comme les brocs, pour faire égoutter le potage sans le répandre. — *Plôou à bèlos escudèlos*, il pleut comme si on versait de l'eau par écuellée; il pleut à seaux, appartient au même ordre d'idées.

Dér. du lat. *Scutella*, m. sign.

Escudèloù, *s. m.* Dim. de *Escudèlo*. Vaisselle, petit vase en forme d'écuelle et percé de petits trous dans le fond, où l'on met égoutter le lait caillé et où il prend cette forme de fromage à la crème, qu'on appelle dans notre pays *Toumo.*

Escuma, *v.* Écumer; ôter, enlever l'écume du pot au feu, d'un liquide qui bout. Au fig. enlever la fleur; écrémer; s'approprier ce qu'il y a de meilleur et de plus net;

Digitized by Microsoft ®

ne laisser aux autres que de l'eau claire. — *Èscuma* est quelquefois verbe neutre : *l'aïgo, la sabounado éscumou;* mais ce n'est là qu'une phrase française dont on doit se préserver en pur languedocien, bien qu'elle soit usitée. La véritable expression technique dans ce cas, est *Éscuméja*.

Éscumadouïro, *s. f.* Écumoire, grande cuiller percillée de trous pour écumer le potage ou enlever la graisse d'un coulis.

Éscuméja, *v.* fréq. — *Voy. Éscuma.* Écumer; produire, jeter de l'écume, pris dans un sens neutre. Au fig. écumer de colère, rendre l'écume comme font les chevaux par les pores quand ils suent fortement, soit par la bouche quand ils sont fougueux et que le mors les fatigue; baver comme les chiens enragés ou les personnes épileptiques.

Dér. de *Éscumo.*

Éscumèl, *s. m.* Cluseau, champignon de l'espèce des Laminés, d'un blanc de lait, très-bon à manger. Il a au-dessous du chapiteau une sorte de mousse ou plutôt de peluche : il porte un anneau au collet au milieu de sa tige. Il a beaucoup de rapport avec l'oronge, *Dorgue, Boulé rouje,* pour la forme et le goût : il est même plus délicat et d'une conformation plus régulière, parce qu'il pousse sur des terrains plus meubles, où il ne trouve que peu d'obstacles à son développement. Il vient d'ordinaire dans les près, les terrains d'alluvion récente et les bruyères, *broussos,* et surtout en automne.

Voici du reste la description donnée par les micologues, qu'il est bon de reproduire en cette matière délicate à tous les points de vue pour bien reconnaître ces champignons :

Éscumel, agaric élevé, *Agaricus procerus, calubrinus,* Roques. Taille élancée, atteignant souvent 18 ou 20 centimètres, quelquefois jusqu'à 40. Son chapeau, d'abord de forme ovoïde, s'étale ensuite peu à peu en forme de parasol, mais il est toujours plus ou moins mamelonné au centre, d'un rouge panaché de brun, couvert d'écailles imbriquées, formées par l'épiderme qui se soulève : feuillets blanchâtres, libres, inégaux, très-retrécis à leur base, se terminant à une certaine distance du pédicule, lequel est panaché de blanc et de brun, cylindrique, fistuleux, muni au sommet d'un collier mobile et persistant : chair d'une odeur et d'une saveur agréables.

Son nom est dû sans doute à sa couleur qui le fait ressembler à un flocon d'écume.

Éscumo, *s. f.* Écume; bave; mousse blanche qui s'amasse sur un liquide en ébullition; bave mousseuse qui sort de la bouche de certains animaux irrités ou échauffés; sueur blanche qui s'amasse sur un cheval après une course pénible.

Dér. du lat. *Spuma,* m. sign.

Éscumoùs, ouso, *adj.* Écumeux; écumant; qui jette, qui rend, qui produit de l'écume.

Éscunla, *v.* — *Voy. Éscudéla.* De plus que *Éscudéla,* il signifie : accoucher; mettre bas. Au fig. accoucher d'une idée.

En bas bret. *Escullar,* verser.

Éscupagnas, *s. m.* Augm. de *Éscupagno.* Gros crachat.

Éscupagno ou **Éscupigno,** *s. f.* Salive; espèce d'écume qu'on aperçoit au printemps sur certaines herbes et qui provient, suivant quelques naturalistes, d'une multitude de petites bulles d'une liqueur visqueuse que rejetterait un insecte blotti dans la tige, et suivant d'autres, de l'exsudation de la plante elle-même ou de l'ébullition de la sève. — *Aquél oustâou és bastì èn d'éscupagno,* cette maison est bâtie peu solidement, ses murs sont de boue et de crachat.

Éscupagnoùs, ouso, *adj.* Imprégné de salive; fait avec de la salive; qui salive beaucoup.

Éscupì, *v.* Cracher; rejeter la salive ou les crachats de la bouche; rejeter. — *Aquélo éstofo éscupìs la plèjo,* cette étoffe est imperméable. *Éscupì d'èmbas* ou *pér débas,* aller à la selle.

Dér. du lat. *Spuere,* supin *Sputum,* venant du gr. Πτύω, m. sign.

Éscupignéja, *v.* fréq. de *Éscupì.* Crachoter, cracher peu et souvent.

Éscura, *v.* Écurer; nettoyer la vaisselle de cuivre, ce qui se fait avec du sable et un torchon de laine, ou avec des tiges de prêle, *la Cassôoudo.* — En style peu révérencieux, *éscura soun pèïróou* signifie : aller à confesse : on le dit surtout de quelqu'un qui n'y est pas habitué et qui y va dans une grande occasion.

S'éscura, expectorer; purger la pituite.

Dér. du lat. *Curare,* soigner.

Éscuré, *s. m.* Épithème; sorte de topique, d'amulette, qu'on applique sur la poitrine des personnes malades, surtout des enfants, pour faire diversion à une affection et la déplacer. La composition de ces sortes d'emplâtres diffère suivant la nature de la maladie. Le plus souvent c'est un composé d'ail et de persil écrasés ensemble, contre les douleurs produites par les vers; quelquefois c'est simplement du suif étendu sur un papier gris contre les quintes de la coqueluche. Quoique ce soient là des topiques d'empirique ou de bonne femme, et que leur vertu repose sur un préjugé peu rationnel, il ne faut pas trop les confondre avec l'amulette des anciens et du moyen-âge, dont la vertu ne reposait que sur des croyances superstitieuses comme celle des talismans. *L'éscuré,* pour ne pas mériter trop de confiance, n'est qu'un topique naturel dans l'idée de ceux qui l'emploient et ne se rattache à aucune croyance surnaturelle. Il est aujourd'hui certains papiers, préparés à peu près de même, fort savamment recommandés dans des réclames de journaux, et dont l'efficacité est aussi souveraine, qui ont les mêmes principes et la même efficacité curative, et qui doivent peut-être à l'*Escuré* le secret de leur vogue et de leur composition.

Dér. sans doute de *Éscura,* nettoyer.

Éscurésì (S'), *v.* S'obscurcir; devenir obscur, sombre; se rembrunir, s'assombrir. — *Lou tén s'éscurésìs,* le ciel s'obscurcit, il se couvre, il menace d'orage ou de pluie.

Dér. de *Éscu,* obscur.

Éscurésino, *s. f.* Obscurité; ténèbres.

Éscuréto, *s. f.* — *Voy. Cassôoudo.* Prêle, plante.

Digitized by Microsoft®

Ce nom lui vient de l'usage qu'on en fait pour écurer la vaisselle.

Èscusa, *v.* Excuser; pardonner. — *Èscusas!* Pardon! terme dont on se sert comme de son correspondant français pour tout dérangement qu'on occasionne à une personne qui a droit à nos égards. *Maï qué m'éscusés*, veuillez m'excuser: formule de politesse dont on accompagne une négation, une contradiction, une opinion contraire.

Dér. du lat. *Excusare*, m. sign.

Èscuso, *s. f.* Excuse; pardon; raison ou prétexte que l'on donne pour se disculper. — *A toujour quélouquo éscuso*, il a toujours quelque justification, quelque subterfuge pour colorer ses fautes. *Démanda éscuso*, demander pardon, faire des excuses: ce qui n'est souvent qu'une formule de civilité.

Èsfata, *v.* Défricher; effondrer un terrain; mettre une lande, une friche, une vaine pâture en état d'être cultivées.

Èsfata, n'est que l'extension d'un vieux mot hors usage, qui signifiait dépecer, déchirer du vieux linge.

Dér. de *Fato*.

Èsfatriméla, *v.* Déchirer une étoffe en lambeaux; dépecer en loques.

S'ésfatriméla, tomber en loques, s'émietter en bribes, en morceaux.

Dér. de *Fatrimèl*.

Èsfor, *s. m.* Tour de reins; courbature; maladie ou lésion qui résulte d'un effort. — Le peuple est fort porté à attribuer la plupart des maladies internes à quelque rupture intérieure, à quelque anévrisme contracté par un travail trop forcé ou à un effort subit dû à l'emploi instantané de toutes ses forces. Quand on a dit *un fré* et *un ésfor*, on parcouru à peu près toute l'échelle pathologique des paysans: il faut pourtant y ajouter *la binlo*, qui complète la trilogie.

Dér. de *Ès* et de *For*, de *Forço*.

Èsforces, *s. m. plur.* Forces, grands ciseaux à ressort pour tondre les brebis et les draps.

Dér. du lat. *Forceps*, m. sign.

Èsfougassa, *v.* Aplatir; écraser. — *Nas ésfougassa*, nez épâté. — *Voy. Èscougassa*.

Dér. de *Fougasso*, c.-à-d. aplatir comme un gâteau ou fougasse.

Èsfouïa ou **Fouïa**, *v.* Écraser à demi du fruit. Ce n'est pas le presser au point de lui faire rendre son jus; mais lui faire perdre sa fleur, le meurtrir légèrement par la pression ou le cahotement, de manière à le polluer, à le rendre gluant, poisseux par le peu de jus qui s'en échappe.

Dér. de la bass. lat. *Fullare*, fouler, qui vient du lat. classique *Fullo*, foulon.

Èsfouïra (S'), *v.* Proprement, foirer; avoir le dévoiement. — Se dit principalement des animaux domestiques qui ont le dévoiement, soit par maladie, soit pour avoir brouté de l'herbe fraîche et trop aqueuse. Par ext. s'effondrer, se relâcher.

Dér. de *Fouïro*.

Èsfoulissa (S'), *v.* S'ébouriffer; se hérisser. — Au fig. se courroucer; se gendarmer; se mettre en colère; monter sur ses grands chevaux. — *Ès tout ésfoulissa*, il est tout ébouriffé, il a les cheveux en désordre. *Pér pas rés s'ésfoulisso*, il prend feu pour un rien.

Ce mot à coup sûr prend sa racine dans *Fol:* les fous en général ont les cheveux hérissés et en désordre.

Èsfraï, *s. m.* Effroi; terreur; épouvante; peur; saisissement produit par une frayeur subite. — *Dé l'ésfraï né baumbiguè*, de l'effroi il en mourut. *Porto-ésfraï*, effrayant ou même seulement porte-respect.

Dér. du lat. *Fragor*, terreur; grand bruit qui effraie.

Èsfraïa, *v.* Effrayer; inspirer de la crainte, de la frayeur, de la terreur.

S'ésfraïa, s'effrayer; s'épouvanter; éprouver de la frayeur.

Èsfraïaïre, aïro, *adj* Porteur de mauvaises nouvelles; qui peint tout en noir; médecin tant-pis.

Èsfringoula, *v.* Déchirer en loques, par bandes; faire un accroc, une estafilade.

Dér. de *Fringo*.

Èsfringoulado ou **Èsfringouladuro**, *s. f.* Déchirure en long; estafilade dans le sens du droit fil. Par ext. tout accroc d'une longue dimension.

Èsgalina (S') ou **Èsgalissa (S')**, *v.* Se mettre en colère, se gendarmer; répondre ou riposter vertement à une insulte ou à une moquerie; se hérisser comme une poule qui défend ses poussins.

Dér. de *Galino*.

Èsgalissa (S'), *v.* —*Voy. S'ésgalina*. Cette fois c'est le coq qui sert de type de comparaison, lorsqu'il hérisse ses plumes pour le combat.

Dér. de *Gal*.

Èsgargaméla (S'), *v.* S'égosiller; crier à perdre la voix, à se luxer le larynx.

Dér. de *Gargamèlo*.

Èsglaja, *v.* Effrayer par ses cris; alarmer le public par ses cris, ses pleurs, ses lamentations.

Dér. du vieux mot *Èsglaï* ou *Èsglari*, frayeur, trouble, épouvante, peur; alarme; désastre; accident fâcheux.

En esp. *Aglaya*, m. sign.

Èsglâousa, *v.* Fendre une branche dans sa racine, dans sa soudure avec le tronc; ce qui arrive aux arbres fruitiers par l'affaissement causé par le poids du fruit, et aux mûriers par le poids des ramasseurs de feuille.

Dér. du lat. *Clavula*, scion, surgeon, greffe.

Èsglâousaduro, *s. f.* Fente; blessure d'un arbre causée par l'acte de l'article ci-dessus.

Èsgousïa (S'), *v.* S'égosiller; crier à tue-tête; s'époumonner.

Empr. au fr. Ce mot qui a la m. sign. que *Èsgargaméla* est plus usité dans le langage ordinaire: le dernier appartient au style pittoresque et poétique.

Èsgouta, *v.* Faire égoutter; faire tomber goutte à goutte le liquide qui reste au fond d'un vase.

Dér. de *Gouto*.

Digitized by Microsoft®

Èsgrâouséla, *v.* Déchausser un pied d'arbre, pour y placer du fumier; faire la même opération aux ceps de vigne, non pour les fumer, mais pour attirer dans cette fosse les eaux de pluie et les infiltrations d'un terrain supérieur, ce qui les préserve de la sécheresse. — Cette œuvre, qui se fait en mars, est détruite par le binage de l'été qui nivelle le terrain et comble ce petit fossé.

Ce mot paraît une corruption de *Dèscâousséla*, qui n'existe plus, du moins dans notre dialecte, et qui dérivait de *Câoussa*.

Èsmoulina, *v.* Faire ébouler peu à peu la terre d'une berge, d'une tranchée, comme fait une rivière enflée sur ses bords qui sont élevés.

Dér. de *Moulina*, moudre.

Èspadèla (S'), *v.* S'étendre en s'applatissant, comme il arrive au pain en pâte lorsque la pâte est trop liquide. Par ext. tomber à plat ventre, s'étendre tout de son long. — On le dit aussi d'une chaussure qui s'élargit par l'humidité, d'un chapeau que la pluie a déformé.

Dér. de *Padèlo*, par imitation de ce que fait la pâte d'une friture dans la poële à frire.

Èspadouna, *v.* Espadonner; jouer de l'espadon; faire le moulinet avec un sabre. Au fig. s'escrimer; faire blanc de l'épée; férailler.

Èspagno, *s. f.* n. pr. Espagne, royaume d'Europe, borné au Nord par les Pyrénées; à l'Ouest par l'Océan et le Portugal; au Sud et à l'Est par la Méditerranée.

Dér. du lat. *Hispania*.

Èspagnôou, olo, *adj.* Espagnol, qui est d'Espagne.

Èspagnôous, *s. m. plur.* Gendarmes, bluettes, étincelles qui s'élancent hors du feu en se divisant plusieurs fois et s'éparpillant en différents sens, avec des éclats plus ou moins pétillants.

Ce mot a été créé sans doute du temps où les Espagnols faisant la guerre dans nos contrées, on a comparé à leur mousquetterie ces bluettes qu'on nomme en fr. gendarmes.

Èspagnoulèto, *s. f.* Espagnolette, tige de fer, longue et crochue à chaque extrémité, servant à la fermeture des fenêtres.

Emp. au fr. qu'il traduit littéralement, et dont le nom vient de ce qu'on croit que l'usage de l'espagnolette a été importé d'Espagne.

Èspaïè, *s. m.* Espalier, suite d'arbres fruitiers étalés le long d'un mur en forme d'éventail.

Dér. de *Pal, pâou*, pieu.

Èspaïma, *v.* Effrayer; épouvanter; produire un serrement de cœur par l'effroi; faire tomber en pamoison. — *Un èspaïma*, un ahuri qui s'effraie de tout; qui s'émeut du moindre danger.

Dér. du gr. Σπάσμα, spasme, agitation, convulsion.

Èspaïme, *s.* Spasme; pamoison causée par la frayeur; effroi; terreur; épouvante subite.

Èspalanqua, *v.* Éreinter; briser; déboiter, disloquer les épaules et les hanches. — *Marcho tout èspalanqua*, il marche tout de travers comme un éreinté.

Ce mot paraît dérivé à la fois de *Èspanlo*, épaule, et *Anquo*, hanche.

Èspampana, *v.* — *Voy. Dèspampana*.

Èspandì, *v.* Étaler; étendre; épanouir. — *S'èspandì dou sôou*, tomber, s'étendre tout de son long. En parlant des fleurs, *s'èspandì*, s'ouvrir, s'épanouir.

Dér. du lat. *Expandere*, m. sign.

Èspangassa, *s. m.* Brome stérile, *Gramen arenarum; Panicula sparsa*, Linn. Plante de la fam. des Graminées, commune le long des chemins et dans les champs.

Èspanla, *v.* Casser, démettre, disloquer l'épaule; rouer de coups. — *Un èspanla*, un pauvre hère, obéré, insolvable : ce que les Italiens appellent *Spiantato*.

Dér. de *Èspanlo*.

Èspanléto, *s. f.* Dim. de *Èspanlo*. Éclanche de mouton ou d'agneau. — C'est là la pièce de gala pour les paysans, ou plutôt c'était, car ils commencent à se faire très-bien à la gigue et aux côtelettes. Sa popularité tenait sans doute à l'infériorité du prix, car dans les boucheries de campagne il y a une différence du quart ou du cinquième entre les pièces du devant et celles de derrière.

Èspanlo, *s. f.* Épaule, partie supérieure et latérale du dos. — *Cléna las èspanlos*, courber les épaules. *Léva las èspanlos*, lever les épaules de dédain.

Dér. du lat. *Spatulæ*, omoplate.

Èspanlu, udo, *adj.* Large d'épaules; qui a les épaules carrées et saillantes.

Èspâourì, Èspâouruga ou **Èspavourdì**, *v.* Effrayer; épouvanter; faire peur d'un châtiment si l'on retombe dans la même faute.— *Un èspâourì*, un poltron, un effrayé, un ahuri, un trembleur surtout en politique.

Èspâouruga et *Espavourdì*, tous synonymes, appartiennent au style pittoresque.

Dér. de *Pâou*, peur.

Èspâousa, *v.* Exposer, faire courir un danger. — *Régardo un pâou éndéqué m'èspâouses*, considère à quel péril, à quel malheur tu m'exposes.

S'èspâousa, s'exposer à un danger; oser.— *Sé t'èspâouses à mé métre las mans déssus*, si tu as la hardiesse de me toucher, de jouer des mains contre moi.

Empr. au fr.

Èspâoutira, *v.* Tirailler; tirer dans tous les sens.

Formé de *Tira* et de *Pèl*.

Èspar, *s. m.* Sorte de raisin noir, hâtif, à grains petits, ronds et serrés, qui donne une des meilleures qualités de vin, très-coloré et fort spiritueux.

Èsparcé, *s. m.* Esparcette, sainfoin, *Hedisarum onobrychis*, Linn. Plante de la fam. des Légumineuses; un des meilleurs fourrages artificiels connus.

Cette fois, c'est bien évidemment le languedocien qui a prêté ce mot au français. L'Académie l'emploie sans trop connaître la nature de ce fourrage; tantôt elle le considère comme un sainfoin particulier au Dauphiné, tantôt comme un fourrage méteil d'orge et d'avoine. L'esparcet du Dau-

Digitized by Microsoft ®

phiné, tout comme le nôtre, sont certainement la même plante que le sainfoin de Paris.

Dér. du lat. *Sparsus*, part. pass. de *Spargere*, répandre, éparpiller.

Èspardïos, *s. f. plur.* Espadrille; espèce de sandale, chaussure dont la semelle est en corde tressée, en usage chez les Espagnols et les Basques.

Dér. du lat. *Sparta*, de spart: en gr. Σπάρτος, sorte de chiendent ou plutôt de genêt aquatique dont on faisait autrefois des cordages et dont on fabrique encore les cordes à puits qu'on nomme *Trïdou*, et tous les ouvrages de sparterie.

Èspargna ou **Èspragna**, *v.* Épargner; économiser; ménager son bien; ménager quelqu'un, le traiter doucement. — *T'èspargnaraï pas*, je ne te ménagerai pas. *Èspargnè bièn quicon*, il se forma un bon petit pécule à force d'économie. *Èspargna soun fôoure*, épargner ses habits, en avoir grand soin, les faire durer.

Dér. de la bass. lat. *Exparcinare*, formé du lat. classique *Parcere*, m. sign.

Èspargnan, gnanto, *adj.* Économe; avare; qui s'applique à faire des épargnes dans sa dépense, dans son ménage.

Èspargne, *s. m.* Binet; gâte-tout; sorte de bougeoir dont la bobèche est armée de trois pointes de fer où l'on pique des bouts de chandelle pour les user jusqu'au bout; sorte de bidon en fer-blanc où l'on ramasse les reliquats d'huile de friture pour s'en servir à la lampe.

En général, signifie : économie; épargne dans le ménage, dans la dépense. — *Lou pan cdou ès pas d'èspargne*, le pain chaud n'est pas économique. C'est dans le même sens qu'a été fait le proverbe qui résume ces principes d'économie domestique : *Pan frès, prou fïos et bos vèr, boutou l'oustdou èn dèsèr.*

Èspargue, *s. m.* Asperge, *Asparagus officinalis*, Linn. Plante de la fam. des Asparagées, cultivée dans les jardins potagers; aliment sain et agréable. — *Èspargue sdouvaje*, asperge sauvage, *Asparagus acutifolius*, Linn., du même genre que l'asperge ordinaire, qui croît naturellement.

Le mot lang. qui vient du lat. *Asparagus*, m. sign., a, disent les étymologistes, son origine dans le gr. Ἄσπαρμος, formé de ἀ privatif et de σπέρμα, semence, parce que, selon Athénée, les plus belles asperges ne sont pas celles qui viennent de graine.

Èsparnal, *s. m.* Épouvantail; homme de paille qu'on place dans les chenevières et les semis de plantes potagères pour éloigner les oiseaux. Au fig. personne déguenillée et de mauvaise mine, comme les vagabonds et gens sans aveu qui entraînent à la fois une idée de misère pour eux et de terreur pour les autres.

Ce mot semble une contraction de *Èspdournal* ou *Èspavournal*, qui n'ont jamais sans doute existé, et il dériverait alors du lat. *Pavor*, frayeur.

Èsparo, *s. f.* Un des deux madriers qui soutiennent en long le plancher d'une charrette et qui ne font qu'une pièce avec les bras. La partie qui forme les bras est cylindrique, celle qu'on nomme *Èsparo* est carrée. Les échelons transversaux qui lient ces deux madriers se nomment *Èsparoùs*, et l'ensemble total des deux *Èsparos*, des bras et des échelons, se nomme *Èscalo*. Ce sont là les appellations techniques; mais dans l'usage vulgaire on appelle *Brasses* les bras dans toute leur longueur jusques et y compris le talon, et *Èsparos* les échelons. C'est à l'*Èsparo* de devant et de derrière que l'on passe les cordes pour fixer et garrotter le chargement : c'est à l'*Èsparo* de devant qu'est fixée la chambrière ou *Cacho-foué*.

Èsparpaïa, *v.* Éparpiller; étaler; épandre; disperser.

S'èsparpaïa, s'écarquiller; se mettre à l'aise; s'étendre en tenant autant de place que possible. Au fig. faire le gros dos. — *Èsparpaïa sas alos*, étendre les ailes, les ouvrir.

En ital. *Sparpagliare*, augm. du lat. *Spargere*, semer, répandre.

Èsparsoù, *s. m.* Goupillon; aspersoir d'église.

Dér. du lat. *Aspersum*, supin de *Aspergere*, asperger.

Èspasiè, *s. m.* Porte-épée; officier militaire; bretteur; fourbisseur; fabriquant d'épées; hurluberlu : dans ce dernier sens il a un féminin : *Èspasièïro*.

Èspaso, *s. f.* Dim. *Èspasèto*. Épée, arme offensive. — *Nosto-Damo dè las èspasos*, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

En gr. Σπάθη, spatule, épée, glaive court et large du bout.

Èspavourdì, *v.* — *Voy. Èspdourì.*

Dér. du lat. *Pavor*, effroi.

Èspé, *s. m.* Étincelle qui s'élance avec explosion, ou plutôt explosion du gaz interne renfermé dans le bois et que le feu dégage tout d'un coup en lançant des éclats de braise enflammée; pétard; éclat, tout ce qui fait du bruit en éclatant. — *Voy. Èspéta.*

Èspéça, *v.* Dépecer; rompre; briser; mettre en pièces; débiter du bois; fendre; couper.

Dér. de *Pèço.*

Èspécéja, *v.* fréq. de *Èspéça.* Dépecer menu; détailler du bois.

Èspéïa, *v.* Écorcher; ôter la peau; déchirer; mettre en pièces. — *Ès èspéïa*, il est déguenillé, vêtu de haillons.

Dér. dans les premières acceptions de *Pèl*, peau, et dans la dernière de *Pêïo*, haillons, qui du reste provient de la même racine.

Èspéïandra, drado, *adj.* Augm. de *Èspéïa.* Déguenillé; dépenaillé, déchiqueté; déchiré en pièces, en loques.

Èspéïo-dindo, *s. m.* Déguenillé; gueux en haillons; dépenaillé.

Èspéïriga, *v.* Épierrer un champ; enlever les pierres d'une terre.

Dér. de *Pèïro.*

Èspèïto, *s. f.* Trotte, traite, course, espace de chemin; temps de marche sans se reposer. — *Tout d'uno èspèïto*,

Digitized by Microsoft ®

d'une seule traite. *Y-a uno bono èspèito,* il y a un long trajet, un bon temps de marche.

Dér. du lat. *Expeditio,* marche, campagne.

Èspéla, *v.* Peler; écorcher; enlever la peau; entamer la peau.

S'éspéla, s'écorcher; se faire une large écorchure. — *Lou máou m'a tout éspéla,* la maladie m'a fait changer de peau.

Dér. de *Pèl.*

Èspèlì, *v.* Éclore et faire éclore, également en parlant des fleurs qui entr'ouvrent leurs boutons et des animaux qui naissent d'un œuf ou d'une graine, comme les oiseaux, les vers-à-soie, etc. *Èspèlì* est génériquement verbe neutre, on dit: *uno roso èspèlis, un iòou èspèlis, lous magnas èspèlissou; faïre èspèlì d'iòous, uno clouchado;* mais on dit aussi activement: *èspèlì dé magnas;* cette exception est exclusive aux vers-à-soie; c'est une sorte de licence, de solécisme consacré par l'usage.

Sauvages fait dériver ce mot du lat. *Expellere,* pousser dehors; peut-être est-il aussi rationnel de le faire dériver de *Pèl* et de la part. *Es,* c.-à-d. sortir de sa peau.

Èspélido, *s. f.* Éclosion; action d'éclore. — Ce mot est employé principalement comme terme de magnanerie. *Aquéles magnas an prés máou à l'éspélido,* ces vers-à-soie ont pris leur mal à l'éclosion, soit par une trop forte chaleur, soit par une intermittence de chaud et de froid. *Mous magnas an fa trés éspélidos,* mes vers sont éclos à trois reprises différentes. On dit au fig. : *A prés aquò à l'éspélido,* ou bien *ou a manqua à l'éspélido,* c'est un défaut qu'il a contracté au berceau, ou bien c'est une qualité, une science qu'il a manqué d'apporter en naissant.

Èspélidouïro, *s. f.* Cabinet, petit appartement où l'on fait éclore les vers-à-soie, soit au feu, soit à la vapeur, et où on les soigne dans les premiers âges.

Èspéloufì, ido, *adj.* — *Voy. Èspialoufì.*

Èspéoutièïro, *s. f.* Champ semé d'épautre; par ext. terrain maigre, sec et propre seulement à l'épautre.

Èspèouto, *s. f.* Épautre, *Triticum spelta,* Linn., grande épautre; ou petite épautre, *Triticum monococum,* Linn., plantes de la fam. des Légumineuses, ne différant guère que par la grandeur. C'est une espèce de froment monocoque, uniloculaire, à épi barbu, dont le grain à demi adhérent à sa balle ne s'en détache qu'en le mondant au moulin à monder *(V. Gruda).* Ainsi mondé, ce blé est délicat et sert à faire un excellent potage. C'est une des semences qu'on nomme blé de mars.

Dér. du lat. *Spelta,* m. sign.

Èspèr, *s. m.* Expert-géomètre, celui qu'on nomme pour faire une prisée, un rapport, une vérification.

Dér. du lat. *Expertus,* part. pass. de *Expertiri,* expérimenter.

Èspéra, *v.* Attendre; patienter. — *Èspéra-mé,* attendez-moi. *M'éspérarés bé jusqu'à la fin dóou mès,* vous voudrez bien m'attendre pour ce paiement jusqu'à fin courant. *Qu'éspèro languìs,* prvb., à celui qui attend le temps est bien long. *Espèro, éspèro!* Attends! attends-moi! que je te châtie suivant tes mérites.

Dér. du lat. *Sperare,* espérer.

Èspéranço, *s. f.* Espérance, longue attente.

Èspérlounga, *v.* Prolonger; prolonger le terme d'un paiement par l'effet de la volonté du créancier; le différer, le renvoyer d'un jour à l'autre de la part du débiteur. — *Un éspérlounga,* une longue échine, un homme long et maigre.

Dér. du lat. *Perlongus,* très-long.

Èspéro, *s. f.* Aguets; guet; affût. — *Ana à l'éspéro,* chasser à l'affût. *Vaï à l'éspéro dé las manèflos,* il est à l'affût de tous les cancans. *Lou ca és à l'éspéro,* le chat est aux aguets, il fait le guet; il guette les souris.

Èspéroù, *s. m.* Dim. *Èspérounè.* Éperon; ergot d'un coq. Se dit aussi d'un petit ouvrage, épi de pieux, au devant et en éperon d'un ouvrage plus fort, dit *Pagnè,* contre les invasions des rivières sur les bords plantés d'oseraie.

En ital. *Sprone;* en allem. *Sporn,* m. sign.

Èspérouna, *v.* Chausser des éperons; donner de l'éperon; éperonner.

Èspérta, *v.* Faire une expertise; faire une estimation, une prisée comme expert.

Èspés, èspésso, *adj.* Dim. *Èspéssé;* péj. *Èspéssas.* Épais; dense; dru; consistant. Au fig. lourd, épais; grossier; sans tournure et sans vivacité d'esprit. — *Aï séména trop éspés,* j'ai semé mon blé trop dru. *Qué séméno trop éspés, curo soun gragnè dos fés,* prvb. Qui sème trop épais vide deux fois son grenier, ou s'expose à le laisser vide deux fois, d'abord pour sa semence, puis par le défaut de récolte qui, trop serrée, s'étouffe et donne moins. *Èspés coumo lous pèous dé la tèsto,* épais comme les cheveux.

Dér. du lat. *Spissus,* m. sign.

Èspésì, *v.* Démêler; débrouiller; charpir; prendre aux cheveux; éplucher; regarder de près; examiner avec soin pour trouver le moindre défaut. — *Èspésì lous pèous,* démêler les cheveux. *Èspésì dé fouséls,* charpir, carder avec les doigts des cocons de graine, afin de les rendre propres à être filés à la quenouille. *Èspésì uno afaïre,* débrouiller une affaire litigieuse, la tirer au clair. *Avès pas bésoun d'ou tant éspésì,* vous n'avez pas besoin d'y regarder de si près, d'éplucher avec tant de minutie.

S'éspésì, se prendre aux cheveux, se donner une peignée. — *S'éspésiguèrou coumo sé déou,* ils se prirent aux cheveux comme il faut.

Dér. de *Èspés,* c.-à-d. détailler quelque chose d'épais, de confus, le désépaissir. D'après cette acception originelle, on devrait dire *Èsèspésì* ou *Dèsèspésì,* mais l'usage a préféré la contraction.

Èspésido, *s. f.* Raclée; volée de coups.

Èspésouïa (S'), *v.* S'épouiller; chercher ses poux, les enlever; s'en délivrer.

Dér. de *Pésoul.*

Digitized by Microsoft ®

Èspéssési, *v.* Épaissir; rendre plus épais, plus gras; condenser.

Dér. de *Èspés*.

Èspéssoù, *s. f.* Épaisseur; profondeur d'un corps solide; qualité de ce qui est épais.

Èspéssu, *s. m.* Dim. *Èspéssugué*. — *Voy. Péssu*. Pinçon, meurtrissure sur la peau qui a été pincée.

Èspéssugna ou **Péssuga**, *v.* Pincer, serrer entre le pouce et l'index; rogner du pain, du fromage, ou un mets quelconque en le pinçant avec les doigts. — *Èspéssugno toutes sous vésis*, il empiète journellement et peu à peu sur les propriétés de ses voisins. —*Voy. Péssuga*.

Èspéssugnaïre, aïro, *adj.* Qui aime à pincer: espèce de niche galante fort en usage chez les beaux fils de la campagne.

Èspéta ou **S'èspéta**, *v.* Éclater; crever. Au fig. crever d'embonpoint. — *Faï éspéta dâou rire*, il fait mourir de rire.

Dér. de *Péta*.

Èspétacle, *s. m.* Esclandre; extravagance; grande démonstration de douleur. — *Faguè d'éspétacles*, il fit toutes sortes d'extravagances dans son chagrin. *Aquò's uno câouso d'éspétacle*, c'est une chose épouvantable, inouïe.

Corrup. du fr. pour le sens.

Èspétacloûs, ouso, *adj.* Prodigieux; énorme; monstrueux; extraordinaire.

Èspétl, *v.* Crever; se crevasser; s'entr'ouvrir; germer. — *Lou bla és éspétl*, le grain est crevé pour germer. *Faïre éspétl dé bla-maré*, faire faire explosion à des grains de maïs en les approchant du feu, où ils se gonflent d'abord et éclatent ensuite avec bruit en épanouissant leur pulpe intérieure qui prend mille formes, quelquefois en déculplant son volume primitif. C'est une sorte de dragée que les enfants mangent avec plaisir, surtout à cause de la peine qu'ils ont prise et du succès qu'ils obtiennent quand un de ces grains acquiert un beau développement.

Dér. de *Pé* ou de *Éspé*.

Èspétiduro, *s. f.* Gerçure; crevasse; entamure; éclats des grains de maïs dans le jeu dépeint au précédent article.

Èspl, *s. m.*, ou **Badafo** *(V.* c. m.). Brins ou paille de lavande. — Les gens aisés dans le peuple se servent de cette paille quand elle est sèche pour faire chauffer, en hiver, leur linge à sa flamme odorante.

Oli d'èspl, huile de lavande et esprit de térébenthine. On appelle ce dernier *Oli d'èspl* par ignorance de son origine et à cause de son odeur fort aromatique. Il est fort en usage dans la campagne pour délivrer le bétail de la vermine. *Brulo coumo d'èspl*, il brûle comme des allumettes, de la paille.

Dér. du lat. *Spica*, épi, parce que les tiges fort nombreuses et hautes forment des épis.

Èspialoufl, ido, ou **Èspéloufl, ido**, *adj.* Ébouriffé; hérissé; mal peigné; échevelé.

La racine de ce mot est *Pèou*, que dans quelques localités on dit *Pâou*.

Èspiècle, *adj.* des deux genres. Dim. *Èspiècloù*. Espiègle: lutin; éveillé; rusé; malin.

Ce mot, comme son correspondant fr. dérive de l'allem. *Ulespiegel*, n. pr. d'un personnage saxon, célèbre dans le quinzième siècle par ses tours de malice, comme Polichinelle, et dont la vie a été traduite dans la bibliothèque bleue. Ce nom est formé de l'allem. *Eule*, chouette, et *Spiegel*, miroir: miroir de chouette.

Èspiga, *v.* Épier, monter en épi. — Se dit des blés lorsque l'épi commence à sortir du fourreau — *Èspigo bé, jamaï noun grano*, dit-on proverbialement d'une personne qui promet beaucoup et ne tient pas, qui a beaucoup de clinquant et point de fond.

Dér. du lat. *Spicare*, m. sign.

Èspigal, *s. m.* Épis encore pleins qui n'ont pu se dépouiller au foulage et qui se retrouvent quand on nettoie le blé. On les bat de nouveau au fléau pour en tirer le grain.

Èspigna (S'), *v.* Se piquer à une épine; s'enfoncer une épine dans la chair. — On dit ironiquement à une petite maîtresse ou à un fainéant qui semble prendre tout du bout des doigts et avec dégoût : *Prénès gardo dé vous èspigna*, prenez garde, cela vous gâtera la taille.

Èspignas, *s. m.* Augm. de *Èspigno*. Buisson d'épines; tas de ronces et d'arbustes épineux, qu'on met pour défendre l'entrée d'un enclos ou la brèche d'un mur.

Èspignéto, *s. f.* Dim. de *Èspigno*. Au fig. épine, piegrièche, esprit mordant et satirique. — Il se dit d'un homme comme d'une femme.

Èspigno, *s. f.* Épine; toute espèce de piquants produits par un végétal, même arête de poisson, c.-à-d. ces aiguilles transversales qui sont en tous sens dans la chair des poissons d'eau douce et particulièrement de l'alose. Au fig. buisson épineux, esprit méchant, piquant. — *Ès uno fièro èspigno*, c'est un homme terriblement contrariant et difficile à aborder; un vrai fagot d'épines.

Dér. du lat. *Spina*, m. sign.

Èspignoûs, gnouso, *adj.* Dim. *Èspignouséto*. Épineux, hérissé d'épines. Au fig. acariâtre, hargneux, d'un caractère difficile; hérissé de difficultés, en parlant d'une affaire.

Èspigo, *s. f.* Épi, tête de tuyau de blé, etc., qui renferme le grain; épi de poil ou de cheveux, c.-à-d. touffe dont la direction est inverse aux autres : c'est une preuve de santé et de race pour les chevaux, lorsqu'ils les ont aux flancs ou au poitrail.

Dér. du lat. *Spica*, m. sign.

Èspinar, *s. m.* Épinard, *Spinacia oleracea*, Linn. Plante de la fam. des Chénopodées, cultivée dans les jardins, estimée en cuisine. — *Èspinar sâouringua*. *(Voy.* ce dernier mot).

Son nom lui vient de ce que la cosse qui renferme la semence est ferme, anguleuse et piquante ou épineuse.

Èspincha, *v.* Regarder du coin de l'œil; épier; guigner;

Digitized by Microsoft ®

lorgner; regarder en dessous; regarder à travers un trou, une fente; génériquement, fixer son regard; regarder avec attention et fixité; faire les doux yeux; techniquement, regarder comme fait un espion, un curieux.

S'éspincha, se parler des yeux, correspondre du regard; s'entre-regarder.

Dér. du lat. *Aspicere,* regarder devant soi, apercevoir.

Éspinchaïre, aïro, *adj.* Curieux; qui aime à voir ce qui se passe chez le voisin; qui fait les doux yeux.

Éspinga (S'), *v.* Se piquer avec une épingle.

Éspinguéja, *v.* fréq. Causer des fourmillements; faire éprouver des piqûres dans les chairs, des élancements, des douleurs aiguës comme des piqûres d'épingle. — *Moun dé m'éspinguéjo,* j'éprouve des élancements dans le doigt.

Éspinguéto, *s. f.* Camion, épingle de coiffure.

Éspingo, *s. f.* Dim. *Éspinguéto;* augm. *Éspingasso.* Épingle, petite tige en fer ou laiton, munie d'une tête et d'une pointe, servant à attacher et à fixer. — *Né dounariéï pas la tèsto d'uno éspingo,* je n'en donnerais pas une tête d'épingle. *Jouga à las éspingos,* jouer avec des épingles pour enjeu. Longtemps l'épingle a été une monnaie pour les enfants non-seulement dans leurs jeux, mais dans leurs marchés et transactions. Elles sont démonétisées aujourd'hui, ainsi que les coups de poing, qui étaient aussi une valeur pour les plus jeunes écoliers.

Dér. du lat. *Spinacula,* m. sign., qui est le dim. de *Spina,* épine.

Éspioun, *s. m.* Espion; mouchard; rapporteur.

Éspiouna, *v.* Espionner; épier; observer; servir d'espion.

Dér. du lat. *Inspicere,* regarder, inspecter.

Éspiounaje, *s. m.* Espionnage, action d'espionner.

Éspira, *v.* Suinter; transsuder; prendre de l'air par quelque fissure imperceptible, comme fait un tonneau qui perd.

Dér. du lat. *Spirare,* respirer.

Éspiroù, *s. m.* Dim. *Éspirouné.* Évent d'une futaille, petit trou percé dans le haut du fond extérieur pour donner de l'air au liquide qui sans cela, lorsque la pièce est pleine, ne viendrait que difficilement par la canelle. On bouche l'*éspiroù* avec le *dousil.*

Ésplanado, *s. f.* Esplanade, grande place; terrain aplani et nivelé.

Dér. du lat. *Planus.* La désinence du mot fr. paraît annoncer qu'il a été emprunté aux contrées méridionales.

Éspliqua, *v.* Expliquer; interpréter; développer; articuler; faire comprendre.

Éspliquacîou, *s. f.* Explication; démêlé qu'on explique. — *Avédre d'éspliquacious émbé quâouquus,* avoir des explications, expliquer un malentendu; par ext. avoir un différend.

Dér. du lat. *Explicatio, explicare,* m. sign.

Ésploumassa, *v.* Arracher les plumes; plumer. Au fig. maltraiter; donner une volée.

S'ésploumassa, se déplumer pendant la mue, en parlant des oiseaux; se prendre aux cheveux; se battre.

Dér. de *Ploumo.*

Éspouchiga, *v.* Ecarbouiller; écraser; écacher quelque chose qui a du jus. — *S'éspouchiga dâou rire,* se pâmer de rire.

Ce mot, comme le fr. *Pocher,* pourrait bien venir du lat. *Pungere.*

Éspoudassa, *v.* Péjor. de *Pouda.* Tailler grossièrement et à grands coups de serpe, comme le fait un mauvais ouvrier et un vigneron apprenti. — *Aquél âoubre és éspoudassa,* cet arbre semble taillé à coups de hache.

Éspoudra, *v.* Saupoudrer et époudrer; répandre, secouer la poussière. — Ce verbe rend à peu près la double action, toute différente, de couvrir légèrement de poudre quelconque, et de la secouer pour la faire disparaître.

Éspoudra (S'), *v.* Avorter. — Ne se dit que pour les animaux et ne s'entend que des premiers temps de leur gestation, lorsque le fœtus n'est pas encore formé.

Ce mot pourrait bien dériver du lat. *Ex* et *Pondus,* dont la bass. lat. a pu faire *Exponderare,* se délivrer, se débarrasser d'un poids.

Éspouèr, *s. m.* Espoir, espérance.

Dér. du lat. *Sperare.*

Éspoufa (S'), *v.* Se sauver; s'enfuir; gagner du pied; s'évader; pouffer de rire; éclater de rire involontairement, comme si le rire retenu s'échappait, ou s'il partait comme une explosion. C'est là sans doute ce qui rapproche le sens des deux acceptions.

Éspouïla, ado, *adj.* Dim. *Éspouïladoù.* Éreinté; épuisé; écloppé. Au fig. obéré; criblé de dettes; sans crédit.

Dér. du lat. *Spoliatus,* dépouillé.

Éspoumpî, ido, *adj.* Dodu; mollet; potelé; renflé; rebondi; jouflu.

S'éspoumpî, se gonfler; devenir rond, dodu, mollet. Au fig. s'enfler; se bouffir de fierté, d'orgueil.

Dér. de *Poumpo* ou *Poumpe,* ancien mot signifiant gâteau, galette, qui se gonfle au four en cuisant.

Éspouncho, *s. f.* Terme de nourrice, trait ou jet du lait qui, dans les premiers jours de l'accouchement, fait sentir une piqûre au sein. — *Fa vénî l'éspouncho,* faire venir le lait en suçant et aspirant fortement, ce qui est difficile quelquefois dans les premiers temps parce que les voies en sont obstruées; quand cette obstruction est trop forte, ou l'enfant trop faible, on emploie des moyens artificiels, tels que la bouche d'une personne adulte, un jeune chien, ou une sorte de pompe aspirante que la chirurgie a inventée spécialement pour cet objet.

Dér. de *Pouncho.*

Éspousa, *v.* Épouser, prendre en mariage; marier, donner la bénédiction nuptiale.

Dér. du lat. *Spondere,* promettre, fiancer.

Éspousado, *s. f.* Épousée; la mariée.

Éspousivou, *adj.* des deux genres. De noce, d'épou-

Digitized by Microsoft®

saille. — *La coïfo èspousivou,* le bonnet d'épousaille.—*Voy. Nouvidou.*

Èspousqua, *v.* Saupoudrer; poudrer,avec du sel ou de l'eau sale; asperger; jeter de l'eau avec la main ou avec la bouche pour humecter le linge qu'on veut repasser, de façon à imiter la pluie; jeter de l'eau avec les doigts à la figure de quelqu'un pour l'agacer ou lui faire une niche.— *Èspousqua l'ènsalado,* secouer, égoutter la salade.

Ce mot est une variante de *Èspoussa.*

Èspoussa, *v.* Secouer; faire tomber la poussière; épousseter. Au fig. battre; maltraiter; étriller; donner une volée de coups de houssine. — *Èspoussa las dourëïos,* secouer les oreilles, prendre un air mécontent. On dit plaisamment à quelqu'un qu'on va vertement corriger : *Té vóou èspoussa tas gnëïros,* je vais joliment secouer tes puces.

Dér. de *Pous,* poussière.

Èspoussado, *s. f.* Volée de coups; coups de bâton ou de verges.

Èspoussèta, *v.* Épousseter; brosser; vergetter; nettoyer, ôter la poussière. — Semblerait un diminutif, avec un certain mouvement de fréquence, de *Èspoussa.*

Èspoussèto, *s. f.* Époussettes; brosse; vergette; brosse d'habits, de tête, de peigne, de soulier, de table, de tapis, etc.

Èspoutència, *v.* Couronner un arbre, lui enlever trop de bois en le taillant, le réduire à ses maîtresses-branches, finalement en faire une forme de potence.

Dér. de *Poutènci*o.

Èspoutriga, *v.* Écarbouiller. — *Voy. Èspouchiga.*

Èsprès, *s. m.* Exprès, commissionnaire, messager mandé spécialement pour un but déterminé.

Dér. du lat. *Expressè.*

Èsprès ou **Èsprèssi,** *adv.* Exprès; à dessein; expressément; pour cela; pour un objet spécial. — *Ou faguè pas èsprès,* il ne le fit pas par malice, en mauvaise intention. *Ou faï èsprès,* il le fait exprès, à dessein, volontairement.

Dér. du lat. *Expressè,* m. sign.

Èsprì, *s. m.* Dim. *Èsprigué.* Esprit, jugement, imagination; sens; motif. — *Pèrdre l'èsprì,* perdre le sens; devenir fou. *Ès touqua dâou Sént-Èsprì,* il a un grain de folie : expression proverbiale qui répond à cette pieuse pensée que les idiots, les innocents, sont des êtres protégés et privilégiés de la Providence, comme si l'Esprit-Saint leur imprimait une marque particulière. C'est de la même idée que naît cette sorte de culte qu'on accorde aux crétins et aux gens à seconde vue en Écosse.

Èsprì signifie aussi alcool, ou esprit de vin, liquide obtenu par la distillation.

Dér. du lat. *Spiritus,* m. sign.

Èsqualancïo, *s. f.* Esquinancie; angine; inflammation des amygdales, de la trachée-artère ou du larynx, qui peut se terminer par la suffocation.

En gr. Συναγχη, m. sign.

Èsquialassa (S'), *v.* Augm. de *Quiala.* Pousser des cris aigus; forcer sa voix en criant; gueuler.

Èsquicha, *v.* Serrer; presser; exprimer; épreindre. — *Un èsquicha,* un avare, un cuistre, serré, trop parcimonieux.

S'èsquicha, s'efforcer; faire des efforts.

Dér. et augm. de *Quicha.*

Èsquichado, *s. f.* Serrée; violente étreinte.

Èsquicho-grapâou, *s. m.* Engoulevent, tette-chèvre, crapaud-volant; engoulevent ordinaire, *Caprimulgus europæus,* Temm. Oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Planirostres ou Omaloramphes. — Cet oiseau, qui a plus de dix pouces de long, par son plumage sombre, sa tête disgracieuse, est loin d'offrir un aspect agréable. Le fr. l'a appelé Tette-chèvre, parce qu'on a cru superstitieusement qu'il tettait ces animaux; crapaud-volant, de la ressemblance qu'on trouve entre un de ses cris et celui du reptile. C'est le lang. qui aurait dû le nommer Engoulevent, de *Èngoulì,* avaler, engloutir le vent; en le dérivant d'une origine commune, *Gula,* et c'est encore le fr. qui lui a donné ce nom, à cause de son bec, petit quand il est fermé, mais qui, en s'ouvrant, présente une ouverture immense où viennent s'engloutir les insectes qu'il chasse pendant la nuit ou le crépuscule, car on ne voit jamais cet oiseau en plein jour. Pour nous, nous l'avons appelé *Èsquicho-grapâou,* croyant qu'il tue et dévore le crapaud, en le pressant cramponné sur son dos et lui perçant la tête à coups de bec. En automne, la chair de l'engoulevent, qui est fort gras alors, est, dit-on, un excellent mets : c'est possible.

Èsquicho-l'oli, *phr. faite.* Jeu de veillée qu'on nomme en fr. Boute-dehors. Il consiste à se placer sur un banc en aussi grand nombre que possible, et par places alternées de garçons et de filles. Les joueurs aux deux extrémités poussent chacun de leur côté en dirigeant la force de coaction vers le centre, jusqu'à ce que l'un de ceux placés à ce centre soit rejeté hors du rang; alors celui-ci va reprendre place à l'un des bouts de la file, et pousse à son tour sur ceux qui l'ont rejeté.

Èsquichoù, *s. m.* Pelotte de cire dont on a exprimé le miel, en la pressurant entre les mains.

Èsquièl, *s. m.* Génie; intelligence; bon sens; jugement; instinct de l'animal poussé à un degré de développement supérieur.

Èsquifa, *v.* Esquiver; éviter avec adresse. — *Lou baracan èsquifo l'aïgo,* le bouracan rejette l'eau.

S'èsquifa, s'esquiver, se subtiliser, disparaître; s'enfuir adroitement.

Ce mot, comme son correspondant fr., dérive du lat. *Scafa,* nacelle, dont le fr. a fait encore Esquif. *Èsquifa* serait donc proprement : éviter un écueil sur un esquif; mais ce sens originaire a disparu quant à l'application.

Èsquifo (Èn), *adv.* De biais; obliquement; en biseau.

Èsquina, *v.* Écbiner; éreinter; assommer; rompre l'échine. Au fig. ruiner, mettre en déconfiture.

Dér. de *Èsquino.*

Digitized by Microsoft ®

Ésquinado, *s. f.* Volée de coups; raclée; bastonnade, éreintement.

Ésquinaje, *s. m.* Grande fatigue; charge trop lourde; éreintement; perte considérable au jeu.

Ésquinla, *v.* Sonner; tirer le cordon d'une sonnette pour appeler le portier ou les domestiques.

Ésquinlo, *s. f.* Dim. *Ésquinléto.* Sonnette d'appartement ou de porte; clochette d'autel; clochette de mouton, de mulet.

Dér. du tudesque *Skel,* m. sign.

Ésquinloù, *s. m.* Petite clochette; grelot.

Dim. de *Ésquinlo.*

Ésquino, *s. f.* Échine; dos. — *A bono ésquino,* il a bon dos, phr. prvb. qu'on applique à toute personne ou même à toute chose qu'on charge des fautes d'autrui, ou sur qui on rejette la responsabilité. On dit : *Lous magnas an bono ésquino,* les vers-à-soie ont bon dos, c.-à-d. que les paysans rejettent sur le succès de leur chambrée toutes les dépenses, folles quelquefois, qu'ils se permettent dans l'année : espérance dont la déception est un élément de ruine presque certain. *Faï l'ésquino d'ase,* il est fait en dos d'âne.

Dér. du lat. *Spina,* épine du dos.

Ésquinsa, *v.* Déchirer une étoffe dans le sens de la chaîne; lacérer.

Dér. du gr. Σχίζειν, fendre, diviser.

Ésquinsaduro, *s. f.* Déchirure, accroc dans une seule direction.

Ésquirôou, *s. m.* Dim. *Ésquiroulé.* Écureuil, écureuil commun, *Seirius vulgaris,* Linn., petit mammifère de la fam. des Rongeurs. Ce petit animal fait son nid au sommet d'un arbre élevé, et le construit d'une manière si ingénieuse qu'il met ses petits à l'abri de la pluie. Vif, alerte, éveillé, il se prive facilement, et apprivoisé, vit en cage en se donnant de l'exercice à faire tourner incessamment un cylindre mobile.

Dér. du gr. Σκίουρος, m. sign. formé de Σκιά, ombre et Οὐρά, queue, c.-à-d. qui se fait de l'ombre avec sa queue.

Ésquirounèl, *s. m.* Martinet; martinet noir, martinet de muraille, *Hirundo apus,* Linn. Oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Planirostres ou Omaloramphes : plumage entièrement noir, queue très-fourchue. Il arrive après toutes les autres hirondelles et part le premier. La brièveté extraordinaire de ses pattes lui avait fait donner son nom latin de *Apus,* sans pieds; aussi a-t-il bien de la peine, lorsqu'il est tombé à terre, à reprendre son essor. Mais en revanche on admire son vol facile et infatigable. Il paraît qu'on appelait autrefois du nom générique de *Ésquirounèl,* les petits oiseaux de proie composant la fauconnerie; Sauvages le leur a conservé et appelle *Aoubaléstriè,* le martinet. Pour nous, il n'est connu aujourd'hui que sous le nom de *Ésquirounèl,* et il est si commun à Alais, en été et en automne, qu'il est étonnant que Sauvages ait ignoré un nom qui ne s'applique pas à d'autres qu'à cet oiseau.

Ésses, *s. m. plur.* Ers, *Ervum hirsutum,* Linn., plante de la fam. des Légumineuses; espèce de vesce noire ou de lupin dont les pigeons sont très-friands, mais qui est un poison pour la volaille de basse-cour et tous les animaux non ruminants.

Éssuga, *v.* Essuyer; sécher; épuiser. — *Aquélo tèro ès bièn éssugado,* cette terre, ce champ a été épuisé, on ne l'a pas assez laissé reposer. Fait *Éssu,* au part. pass. — *Plous dè fénno soun lèou éssus,* prov., larmes de femme sèchent vite.

Dér. de l'ital. *Asciugare,* m. sign.

Ésta, éstado, *part. pass.* du verbe *Èstre.* Été, allé. — *Ès ésta un diable dé soun tén,* il a été un vrai démon dans sa jeunesse. *Sès ésta à Paris?* Êtes-vous allé à Paris? *Quan és éstado novio, s'és dédicho,* quand elle a été fiancée, elle a retiré sa parole. *Y sèn éstas,* nous y sommes allés. — *Voy. Èstre.*

Ésta, *s. m.* État, métier, profession. — *A pas gès d'ésta,* il n'a point de profession, d'état.

Corrupt. du fr. qui se rapproche encore davantage quand on dit : *Éta* et qui ne vaut pas mieux. En lang. on se sert de *Méstiè.*

Éstabla, *v.* Recevoir des chevaux à l'attache dans une écurie d'auberge, sans leur donner la provende. Il se dit aussi du maître du cheval qui le loge ainsi à l'attache; mais, dans ce cas, on l'emploie même quand on lui fournit l'avoine et le foin. — *Ounté éstablarén?* à quelle auberge donnerons-nous l'avoine, où nous arrêterons-nous en route pour faire souffler nos chevaux?

Au fig. *Éstabla* va jusqu'à s'appliquer aux personnes.

Éstablado, *s. f.* Fumier d'écurie; ensemble des animaux, des bestiaux logés dans une écurie, ou même des personnes qui passent la soirée dans une auberge de route.

Éstablaje, *s. m.* Droit d'attache que prend l'hôtelier pour le simple logis donné à un cheval.

Éstable, *s. m.* Dim. *Établoù.* Étable, écurie : nom générique qui se divise en diverses dénominations techniques suivant les espèces de bétail qu'on y loge : pris spécialement il signifie écurie; pour les moutons, il se dit *Jasso;* pour les porcs, *Poucìou.* — *Varlé d'éstable,* valet d'écurie.

Dér. du lat. *Stabulum,* m. sign.

Établì, *s. m.* Établi, grande table sur laquelle ou à côté de laquelle certains artisans travaillent de leur état, c.-à-d. qu'ils y forment leur établissement, comme les tailleurs, les orfèvres, etc.

Établì (S'), *v.* S'établir; prendre domicile; former un établissement industriel. Il a été étendu, par quelques *franchimans* à la vérité, jusqu'au mariage.

Dér. du lat. *Stabilire,* assurer, rendre solide.

Établourdì, *v.* Étourdir; faire perdre connaissance par un coup violent. Au fig. abasourdir; stupéfier; frapper d'étonnement.

Dér. du lat. *Stupor,* stupeur, étourdissement.

Établousì, *v. n.* S'évanouir; se pâmer; tomber en défaillance. — *Voy. Éstavanì.*

Éstaciou, *s. f.* Station, gare de chemin de fer.

Digitized by Microsoft ®

Mot que de nouveaux besoins ont introduit dans le langage et qui s'y est impatronisé.

Éstadis, isso, *adj.* Calme; tranquille, pacifique; sans vigueur; sans énergie; flegmatique. Au fig. et par ext. à demi-passé, en parlant des viandes, des mets; flétri, qui a perdu sa fraicheur et sa crudité, en parlant des fruits et des légumes verts conservés trop longtemps; pain rassis et mollet, pour avoir été trop longtemps renfermé.

Dér. du lat. *Statutus, a, um,* qui reste en place.

Éstagnè, *s. m.* Dim. *Éstagnëiroù.* Dressoir; étagère à loger la vaisselle qu'on y étale par luxe chez les paysans aisés.

Dér. de *Éstan,* étain, parce qu'autrefois, dans les maisons les plus cossues, on étalait ces sortes de dressoirs dont la vaisselle était d'étain.

Éstaja, *v.* Échafauder, à la manière des maçons qui dressent leurs échafaudages à mesure que la bâtisse s'élève; dresser les tables des vers-à-soie qu'on appelle *Tdouës* (*V.* c. m.). Cette espèce d'échafaudage se compose de pieds droits, *Mountans,* qui, posant sur le sol, vont se fixer à des poutrelles transversales dites *Tirans.* Ces montants sont garnis d'autant de chevilles qu'on veut dresser de rangs de tables ou d'étages et qui sont distantes l'une de l'autre de cinquante centtmètres. Ces chevilles supportent des traverses, soit équarries, soit en bois rondin, sur lesquelles on place trois planches dans la longueur et deux dans la largeur destinées à supporter les clayons ou canis (pour parler l'argot des magnaniers modernes). C'est ce canis, en lang. *Canisso,* qui forme la table servant de théâtre au drame plein de péripéties et d'intérêt de ces troupes de précieux insectes. — *Voy. Baroù, Canisso, Mountan, Tdouë,* etc.

Éstajan, anto, *adj.* Important; orgueilleux; qui parle et agit en maitre; arrogant, qui fait ses embarras.

Ce mot signifiait en vieux langage, habitant, locataire et propriétaire de maison. Le sens actuel est tiré de cette idée de l'importance d'un bourgeois qui a pignon sur rue.

Éstaje, *s. m.* Étage d'une maison. — *Lou prémiè, lou ségoun éstaje,* le premier, le second étage.

Dér. de la bass. lat. *Stagium,* habitation.

Éstajèïro, *s. f.* Tablettes composées de montants et de plusieurs rayons, comme celles d'une bibliothèque, ou de chevilles placées dans le mur et d'une seule planche, comme celles qui, dans les cuisines, supportent les chaudrons, marmites et mille autres ustensiles. C'est l'ensemble de plusieurs tablettes ou *Éstajos,* qui compose *uno Éstajèïro.*

Éstajos, *s. f. plur.* Tablettes diverses qui composent l'*Éstajèïro,* prises isolément.

Éstama, *v.* Étamer une glace, une casserole, toute espèce d'ustensile en cuivre ou en fer; enduire d'étain.

Dér. de *Éstan,* étain.

Éstama-brasa, *phr. faite.* Cri de rue des étameurs de casserole, de cuillers, de fourchettes. — *Voy. Abrasaïre.*

Éstamaïre, *s. m.* Étameur de casserole.—*Voy. Abrasaïre.*

Éstamajo, *s. m.* Étamage; action d'étamer; enduit, couche d'étain qu'on applique sur le cuivre pour l'empêcher de prendre du vert-de-gris.

Éstan, *s. m.* Étain, métal d'un gris blanc, malléable, facile à rayer; le plus léger de tous les métaux. — *Éstan dé miral,* nom qu'on a donné longtemps au bismuth.

Dér. du lat. *Stannum,* m. sign.

Éstan, *s. m.* Fil d'étaim : laine la plus fine, la plus légère, qu'on obtient au premier trait de la carde. C'est avec le fil de cette laine, qui est à la fois le plus fin et le plus fort, qu'on fait la chaine des draps et des bas tricotés.

Dér. du lat. *Stamen,* chaine du fil, chaine de tisserand.

Éstan, *s. m.* Étang, grand amas d'eau douce ou salée.

Dér. du lat. *Stagnum,* m. sign.

Éstandar, *s. m.* Augm. de *Éstan,* étang. Grande étendue d'eau de pluie ou d'inondation.

Éstanla, *v.* Installer; mettre en possession, en évidence, en une place apparente.

S'éstanla, s'installer; prendre position; s'établir. Au fig. s'étaler; se pavaner; se prélasser.

Dér. du lat. *In,* dans, et *Stallus,* siége, stalle.

Éstaqua, *v.* Attacher; lier; garotter.

S'éstaqua, s'attacher à quelqu'un par sentiment; s'éprendre; tenir à...; s'appliquer. — *Vous éstaquas à dous sôous,* vous vous arrêtez à deux sous pour conclure un pareil marché! *Ès trop éstaqua,* il est trop intéressé, trop parcimonieux. *Té souï éstaqua dé bo,* je t'affectionne tout de bon.

Dér. de la bass. lat. *Staca,* pieu; c.-à-d. attacher à un pieu.

Éstaquadoù, douno, *adj.* Fou à lier; par ext. furieux, en colère, qu'on ne peut contenir.

Éstaquamén, *s. m.* Attachement; inclination; affection; lésinerie: parcimonie.

Éstaquo, *s. f.* Lien; lesse; cordon; tout ce qui sert à attacher; jeune plant ou plantard d'olivier, arraché de la souche avec son drageon, et qu'on lie en le plantant à un tuteur : on l'appelle en esp. *Estaca de olivas.*

Éstarlò, *s. m.* Dim. *Éstarlougué.* Astrologue ou plutôt astronome, que le peuple est fort enclin à confondre dans une même catégorie, ne pouvant ou ne voulant pas supposer que l'on puisse arriver à un pareil degré de divination, comme celle des éclipses par exemple, sans autre agent que les sciences humaines.

Ce mot est purement une corruption du fr. Astrologue.

Ésta-Siâou, *phr. faite,* interjective. Taisez-vous, restez tranquille. On la prend aussi substantivement : *Garda l'ésta-siâou,* rester muet et immobile.

Formé du lat. *Sta,* sois, reste, et *Siâou,* tranquille, coi : sois calme.

Éstavani, *v.* S'évanouir; tomber en syncope; faire évanouir; causer de la stupéfaction. — *Voy. Éstabousi.*

Dér. du lat. *Evanescere,* disparaître.

Digitized by Microsoft ®

Éstéïa (S'), *v.* Se gercer; éclater; se fendre; se réduire en esquilles, en parlant du bois. Par ext. se piquer avec une esquille de bois, se l'enfoncer dans le doigt.

Éstéïado ou **Éstéïaduro**, *s. f.* Piqûre faite avec une esquille, avec un éclat de bois.

Éstéïo, *s. f.* Esquille; écharde; menu éclat de bois qui entre dans la chair.

Dér. du lat. *Squidilla*, m. sign.

Éstéïous, ouso, *adj.* Bûche, pièce de bois, qui, étant refendue, est hérissée de petites esquilles qui ne sont autre chose que les nervures du bois rompues. On le dit aussi d'une viande dure et filamenteuse qui est comme de la charpie.

Éstéla, *v.* Couvrir d'étoiles; briller comme une étoile.— L'infinitif est peu employé: le part. pass. ou l'adj. *Éstéla, ado*, étoilé, semé d'étoiles, est nécessairement plus fréquent. — *Lou tén és éstéla*, la nuit est étoilée; bien que l'on dise aussi : *Éstèlo*, il fait un temps couvert d'étoiles.

S'éstéla, s'étoiler; briller comme une étoile; prendre un regard ou un aspect rayonnant et miroitant.

Éstéléja, *v.* fréq. de *Éstéla*. Rayonner; miroiter; luire comme une étoile; se parsemer d'étoiles.

Éstèlo, *v.* Étoile; astre, corps lumineux la nuit. — *M'a fa vêïre las éstèlos*, il m'a donné un tel soufflet que j'en ai eu un éblouissement, que j'ai vu mille chandelles. *Vous farié vêïre las éstèlos*, il vous éblouirait par ses belles paroles, il vous ferait croire l'impossible.

Éstèlo se prend aussi, en style poétique, pour : influence heureuse, dans le sens de *Planèto*, planète (*V.* c. m.). Signifie encore : marque blanche au front d'un cheval; éclat de bois obtenu par la hache.

Dér. du lat. *Stella*, étoile : la dernière acception pourrait avoir la même racine que *Éstéïo* (*V.* c. m.).

Éstènaïos, *s. f. plur.* Tenaille, instrument de fer propre à saisir, prendre, arracher, etc. — On dit : *Un parél d'éstènaïos*, une paire de tenailles, quoiqu'on ne parle que d'un seul de ces outils, parce qu'il est composé de deux branches, comme on dit : *Un parél dé boufés, dé cisèous*, etc.

Dér. du lat. *Tenacula*, m. sign.

Éstèndre, *v.* Étendre; allonger; déployer; étendre du linge.

S'éstèndre, tomber; s'étendre; se déployer; se développer; s'agrandir. — *S'éstèndre dé tout soun long*, tomber de toute la longueur de son corps. *Lou vòou éstèndre*, se dit plaisamment et d'une manière absolue pour : je vais me coucher.

Dér. du lat. *Extendere*, m. sign.

Éstèndudoú, *s. m.* Étendoir; séchoir; lieu où l'on met le linge à sécher.

Éstèrnu, *s. m.* Dim. *Éstèrnudé;* péj. *Èstèrnudas*. Éternûment, mouvement subit et convulsif des muscles expirateurs, qui chasse avec effort et bruit l'air contenu dans les poumons.

Ce n'est pas un Dictionnaire comme le nôtre, destiné à recueillir les vieux mots de notre vieux langage, qui pourrait négliger de relever les anciennes formes, souvenirs et traditions des usages et des mœurs d'autrefois. A propos du subst. qui se présente, dans cette coutume d'adresser un souhait à une personne qui éternue, il nous semble distinguer quelque chose de touchant et de respectable comme formule et comme sentiment, qu'il serait peut-être fâcheux de voir perdre ou de trop mépriser. On sait que le grand monde ne trouve plus aujourd'hui de bon ton de faire intervenir un vœu qui appelle la protection de la Divinité en pareille occurence : on se contente d'une légère inclinaison de tête, et encore est-il mieux d'être distrait; ainsi le veut l'étiquette d'une société gourmée et prétentieuse, et la mode. Il n'en est pas de même dans nos campagnes, où la politesse consiste toujours, comme au bon vieux temps, à faire suivre un éternûment d'un Dieu-vous-bénisse bien accentué : et le populaire a raison de tenir à ses bonnes coutumes et à ses formules de civilité, qui remontent assez haut et se sont conservées assez longtemps pour valoir qu'on s'y attache et qu'on les aime.

Quelle est l'origine de cet usage de saluer celui qui éternue et de faire des souhaits en sa faveur? Les recherches de la science ne sont point parvenues à la découvrir, non plus qu'à lui donner une date précise. Il est certain néanmoins que, dès la plus haute antiquité, il est fait mention d'une coutume semblable.

On a bien dit que, vers la fin du VI^e^ siècle, sous le pape Pélage II, une maladie pestilentielle ravageait Rome et l'Italie et qu'un de ses principaux symptômes était l'éternûment. De là serait venue et se serait répandue la coutume de dire en pareil cas : Dieu vous bénisse! Dieu vous vienne en aide! *Diou vous bénisque! Diou vous ajude!* Mais bien plus anciennement l'usage existait. Aristote le constate, Homère en parle dans l'Odyssée comme d'un signe de bon augure. Les Grecs disaient, quand ils éternuaient : Ζεῦ σωζον, Jupiter sauve-moi, et les assistants répondaient à celui qui éternuait : Ζῆθι, vivez. Après eux, les Romains traduisirent ces vœux par leur *Salve;* et ils regardaient l'éternûment comme le troisième des présages domestiques : heureux, si on éternuait à droite, fâcheux si c'était à gauche.

La tradition a ainsi amené jusqu'à nous la formule de ces souhaits, sans nous en dire autrement la cause. L'ébranlement convulsif que produit l'éternûment sur le cerveau a-t-il fait craindre quelque accident? Une certaine superstition s'est-elle mêlée à ce phénomène naturel et fréquent? On ne saurait le dire; mais au milieu de la vie, à chaque instant, il est un moyen de sociabilité, de bonnes relations entre individus, et il élève en même temps l'esprit vers un Dieu protecteur, dont l'assistance est réclamée : il est évident que l'usage a eu raison de s'établir et qu'il a raison de se conserver.

Éstèrnuda, *v.* Éternuer; faire un éternûment.

Dér. du lat. *Sternuere*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Èstérpa, *v.* Éparpiller; répandre; disperser; séparer.— *Èstérpén nous*, séparons-nous, gagnons chacun d'un côté différent. *Èstérpa lou fumiè*, étendre, éparpiller, répandre le fumier sur un champ.

Dér. du lat. *Stirps*, tronc, souche, parce que probablement ce mot a eu pour première acception la pousse des racines et des branches d'un arbre qui, en s'éloignant du tronc, s'étendent en mille directions diverses.

Èstérvèïa, vèïado, *adj.* Arbre, branche, rameau, étiolés, dépouillés de feuilles par l'effet d'un tourbillon.

Èstérvèïado, *s. f.* Maladie causée à un arbre par un tourbillon. Par ext. on le dit aussi de toute maladie, n'importe la cause, qui, n'atteignant que les branches, est rarement mortelle.

Èstérvèl, *s. m.* Dim. *Èstérvèïé*. Tourbillon, vent follet, qui, dans sa plus grande extension, se nomme trombe, et produit des sinistres extraordinaires. — Ces phénomènes, qui ne se distinguent que par leur intensité, ont probablement le même agent, l'électricité.

On appelle aussi *Èstérvél*, par analogie, un petit moulin que les enfants composent d'une noix évidée et percée, dans laquelle tourne un pivot surmonté de deux petites ailes en bois posées horizontalement et en croix. Un fil, qui se dévide intérieurement autour du pivot, est l'agent du mouvement de ce jouet. On dit d'un étourdi, qui est dans une perpétuelle agitation : *Sémblo un èstérvél*, il ressemble à un tourbillon.

Ne dériverait-il pas du lat. *Extrà*, hors, dehors, et *Evellere*, arracher, extirper?

Èstève, *s. m.* Ancienne traduction du n. pr. lat. *Stephanus*, Étienne, que nous disons aujourd'hui *Èstiène*. La première forme ne s'est conservée que pour un n. pr. de lieu, précédé de *Sént :* On appelle *Sént-Èstève*, tous les lieux qui se disent en fr. Saint-Étienne.

Èstève est aussi une sorte de galette ou de fouace sucrée, ayant la forme d'un marmouset plaqué en bas-relief sur une feuille de papier gris qui lui a servi de berceau au four. Cette galette est fort à la mode dans la semaine de Noël et du jour de l'an. C'est une étrenne généralement adoptée pour les enfants du peuple. Aussi son nom lui vient-il de saint Étienne, dont la fête arrive le lendemain de la Noël. Autrefois les parrains envoyaient ce cadeau à leur filleul le jour de la Saint-Étienne, et il avait dans le principe la forme d'une couronne, en commémoration de la couronne que mérita ce premier martyr.

On dit d'un homme grossier et brutal : *Ès fi coumo un èstève dé pan bru*, il est fin comme pain d'orge. *Ès aquì coumo un èstève*, il est tout ébaubi, il reste là planté comme une figure de cire.

Èstévo, *s. f.* Pièce courbe qui sert de manche à un araire et qui est surmontée du mancheron ou *Manipou*.

Dér. du lat. *Stiva*, m. sign.

Èstiblassa, *v.* Éreinter, rosser, étriller quelqu'un; lui donner une volée de coups de bâton.

En gr. Στιβάζω, battre, fouler.

Èstiblassado, *s. f.* Volée de coups de bâton; râclée.

Èstido, *s. f.* Idée; croyance, pressentiment. — *Avèdre bono èstido*, avoir bon augure.

Èstièïne, *s. m.* n. pr. d'homme. Étienne. — *Voy. Èstève.*

Èstiganço, *s. f.* Projet; dessein; intention; prévision; intelligence.

Dér. du lat. *Instigatio*, impulsion, instigation.

Èstignassa, *v.* Tirer, arracher les cheveux; traîner par les cheveux.

S'èstignassa, se prendre aux cheveux.

Dér. de *Tignasso*.

Èstignassado, *s. f.* Action de tirer, d'arracher les cheveux; châtiment qui consiste en cet acte; lutte entre deux personnes qui se prennent aux cheveux.

Èstima, *v.* Estimer; priser; évaluer; juger de la qualité, du poids ou de la valeur d'une chose par un simple calcul d'esprit ou la comparaison avec des types dont on conserve le souvenir.

Dér. du lat. *Estimare*, m. sign.

Èstimaïre, *s. m.* On ne donne guère ce nom aux experts géomètres qui ont des bases fixes et presque mathématiques d'appréciation, mais bien à ceux qui évaluent à vue d'œil la quantité de feuille de mûriers que portent une ou plusieurs plantations. Cette denrée se vendant souvent à l'estime et sans peser, le métier d'*estimeur* est une profession. L'habitude et diverses expériences contrôlées par le pesage, jointes à la justesse d'esprit ou de coup-d'œil, rendent ces jugements en général dignes de confiance.

On donne aussi le nom d'*Èstimaïre* à des espèces de prud'hommes qui estiment le bétail et les agrès d'une ferme entre les fermiers et les propriétaires.

Èstimo, *s. f.* Estimation; prisée; évaluation. — *Achéta à l'èstimo*, acheter sans prix déterminé, mais à celui qui sera fixé par un ou plusieurs hommes de l'art. *Aquélo fièïo ès pas d'èstimo*, cette feuille de mûrier n'est pas encore assez développée pour être évaluée. Il faut observer ici que l'on n'évalue jamais la feuille de mûrier d'après le poids qu'elle est censée avoir à l'époque de la cueillette ou de son estimation, mais bien d'après celui qu'elle aurait réellement lorsqu'elle serait parvenue à tout son développement ou toute sa maturité. Cela est si vrai que lorsqu'on a acheté de la feuille au poids, le propriétaire n'est obligé de la peser que quand elle a atteint ce degré d'accroissement. Si toutefois l'acheteur est pressé, pour les besoins de sa chambrée, de cueillir tout ou partie de cette feuille achetée, on ajoute un cinquième, un quart, en sus du poids réel pour représenter le poids qu'elle aurait pu acquérir encore. C'est ce qu'on appelle dans le peuple : *Faïre lous quintâous dé sètanto-cin, dé quatre-vin liouros*, c.-à-d. qu'on compte chaque soixante-et-quinze, ou quatre-vingts livres pour un quintal.

Digitized by Microsoft®

Éstinla, *v.* Styler quelqu'un, le dresser, lui donner l'intelligence ou la ruse des affaires.

Corrupt. du fr.

Éstinlé, *s. m.* Stylet, poignard à lame très-aigüe et très-étroite.

Corrupt. du fr.

Éstîou, *s. m.* Dim. *Éstivé;* péj. *Éstivas.* Été, la plus chaude des quatre saisons de l'année, qui commence du 19 au 22 juin et finit, astronomiquement parlant, vers le 21 septembre.

Dér. du lat. *Æstas,* m. sign.

Éstira, *v.* Étendre; allonger; étirer; tirer quelque chose d'élastique dans le sens de sa longueur pour l'allonger; repasser le linge.

S'éstira, s'étendre; allonger les bras en bâillant; étendre les bras; ce qui fait dire proverbialement en pareil cas: *Lou quièr séra pas chèr aquést'an, lous védèls s'éstirou,* le cuir ne sera pas cher cette année, les veaux s'allongent. *Aquél droulas s'éstiro biên,* ce jeune gars s'allonge bien, il grandit beaucoup.

Dér. de *Tira.*

Éstirado, *s. f.* Longue traite de chemin; traite, trajet, distance à parcourir. — *N'avès pér uno bono éstirado,* vous en avez encore pour un bon bout de chemin.

Éstiragna, *v.* Enlever les toiles d'araignées; housser un appartement.

Dér. de *Iragnado.*

Éstiragnaïre, *s. m.* Houssoir; brosse emmanchée d'une perche pour enlever les toiles d'araignée d'un appartement.

Éstiraïre, *s. m.* Établi de repasseuse; tapis composé de plusieurs doubles étoffes sur lequel elle repasse le linge.

Éstiraïro, *s. f.* Repasseuse de linge.

Éstiraje, *s. m.* Linge à repasser ou déjà repassé; profession ou apprentissage de repasseuse.

Éstiva, *v.* Passer l'été; faire passer l'été au bétail sur les montagnes. — *Èstivo lontén aquést'an,* les chaleurs se prolongent longtemps cet été.

S'éstiva, prendre les habits d'été, se mettre en vêtements légers d'été.

Dér. de *Éstiou.*

Éstivado, *s. f.* Saison de l'été; le temps, la durée des chaleurs; le gain des manouvriers pendant la saison des foins ou des moissons; le pécule des montagnards qui vont faucher ou moissonner dans les pays aux environs de Nimes ou de Montpellier et qu'ils appellent, eux, proprement *lou Languédò.* — *Aï fa uno bravo éstivado,* j'ai fait une bonne saison d'été, j'ai gagné beaucoup d'argent dans cette saison.

Éstivaje, *s. m.* Action de conduire les troupeaux dans la montagne; temps qu'y passent les moutons; frais de conduite et de pacage des troupeaux; réserve de ces pacages pour le propriétaire du sol; gages des bergers ou gain du maître-berger pendant cette saison.

Éstivé, *s. m.* Dim. de *Éstiou.* Petit été. — *L'éstivé dé Sén-Michèou* ou *dé Sén-Martî,* le petit été de la Saint-Michel, du 29 septembre, ou de la Saint-Martin, du 11 novembre.

Éstivén, énquo, *adj.* D'été; qui concerne l'été; qui se produit en été. — *Nosto-Damo éstivénquo,* Notre-Dame d'été, l'Assomption de la Vierge, le quinze août.

Éstofo, *s. f.* Dim. *Éstoufèto;* péj. *Éstoufasso.* Étoffe; tissu de laine, de soie, de fil, de coton.

Dér. de la bass. lat. *Stuffare,* garnir, équiper. En allem. *Stoff,* m. sign.

Éstôs, *s. m.* Au plur. *Éstosses;* dim. *Éstoussé.* Étau, outil de serrurier ou de menuisier, pour fixer la pièce qu'ils passent à la lime ou à la rape.

Dér. du lat. *Sto,* je reste en place, immobile.

Éstosse, *v.* Tordre. — *Voy. Tosse.*

Éstosso, *s. f.* Dim. *Éstousséto.* Entorse; torsion, froissement violent, donnés à un membre ou à un arbre, soit par accident, soit plutôt par une violence étrangère et volontaire.

Dér. du lat. *Extorsum,* supin de *Extorquere,* tordre, donner une entorse.

Éstoufa, *s. m.* Dim. *Éstoufadé.* Étuvée de viande cuite sans eau et à la braise. — *A manja foço éstoufa,* se dit de quelqu'un qui a beaucoup souffert moralement et qui par position a été obligé de concentrer sa peine, sans pouvoir ou oser l'épancher, de l'étouffer pour ainsi dire.

Éstoufa, *v.* Étouffer; suffoquer; asphyxier. — *Éstoufa lous fouséls,* étouffer les chrysalides des cocons pour pouvoir les conserver sans laisser éclore les papillons. Cette opération se faisait autrefois au four avec ou sans thermomètre, ce qui présentait bien des inconvénients et des pertes: dans les filatures à la Gensoul, elle se fait à la vapeur et au thermomètre.

Dér. de la bass. lat. *Stuffa,* étuve.

Éstoulouïra (S'), *v.* S'épanouir au soleil; se mettre à l'aise devant un bon feu; s'étendre, se vautrer dans une position commode, avec un sentiment de sensualité.

Du gr. Στορέννυμι, aor. Ἐστόρεσα, coucher, étendre.

Éstouma, *s. m.* Dim. *Éstoumaqué;* péj. *Éstoumaquas.* Estomac, principal organe de la digestion; le cœur, la poitrine, que le languedocien confond volontiers avec l'estomac proprement dit. — *Un baramén d'éstouma,* suffocation, serrement de cœur. *Mourimén d'éstouma,* défaillance, évanouissement. *Aquò crèbo l'éstouma,* cela vous fend le cœur, c'est un crève-cœur. *A bon éstouma,* il a la poitrine bonne, ou une forte voix. Au fig. cette expression est proverbiale en parlant de quelqu'un qui supporte très-bien les reproches de sa conscience, qui ne s'émeut pas de sa propre improbité, ou qui est loin d'exagérer la sensibilité. *A un éstouma dâou diable,* il a un estomac d'autruche. *Un éstouma dé fato,* un tempérament débile, qui digère mal, qu'un rien incommode. *La bouquo dè l'éstouma,* le creux de l'estomac.

Dér. du lat. *Stomachus,* m. sign.

Digitized by Microsoft®

Éstoumaqua, *v.* Causer du saisissement, une stupéfaction douloureuse. Au fig. étonner vivement, causer une fâcheuse surprise; affliger; annoncer une mauvaise nouvelle.

Éstouna, *v.* Étonner; surprendre; causer dans l'âme une forte impression de crainte, d'admiration, d'étonnement; frapper; émouvoir; ébranler. — On dit proverbialement : *M'éstoune!* par contre-vérité d'une chose toute simple et qui n'a rien d'étonnant.

S'éstouna, s'étonner; se troubler; s'effrayer; être surpris.

Éstoupado, *s. f.* Etoupée, sorte de topique répercussif pour les entorses et les échymoses produites par contusions. C'est ordinairement une glaire d'œuf battue et épaissie en cataplasme par l'adjonction de l'alun qui s'y mêle, qui fait la base du remède. On étend cette pâte sur un plumasseau d'étoupe, par où lui est venu son nom, et on fait une application souveraine.

Sauvages ajoute que l'*Éstoupado* est encore un excellent remède contre la brûlure. Au surplus, ces recettes populaires sont connues et fort employées. Le proverbe : *A mâou dè tèsto, éstoupado dé vi*, n'a pas peu contribué sans doute à donner crédit au topique.

Éstoupo, *s. f.* Étoupe, premier rebut de la filasse du chanvre ou du coton. — *Éstoupos dé san dé por.* « On appelle, dit Sauvages qu'il est toujours bon de citer, Étoupes du sang des cochons, une pelotte charnue et spongieuse qu'on forme dans la bassine où l'on reçoit le sang de cet animal qu'on égorge; on la forme, disons-nous, en maniant le sang et en le remuant circulairement tandis qu'il coule de la plaie et qu'il est chaud.

« Le but de ce mouvement de la main qui tourne en rond et qui, à mesure, s'ouvre et se ferme pour assembler les brins épars de l'étoupe qui se forme, est d'empêcher le sang de se figer, lorsqu'on le destine à faire du boudin.

« C'est un phénomène remarquable, qu'il se forme, par cette seule manipulation, de vraies fibres charnues bien distinctes et organisées, que le mouvement circulaire ramène au milieu de la bassine, et qui s'enlacent et s'amastomosent même entre elles, par la pression alternative de la main, et forment cette masse spongieuse appelée étoupes.

« La matière de ces fibres est la lymphe, le premier des éléments du sang, qui, dans l'animal vivant, se convertit en chair; et qui, lorsqu'elle se refroidit sans qu'on y touche, comme dans la palette des chirurgiens, sert comme de présure à cailler le sang, sans y former de fibres, et d'où résulte le caillot qui se sépare de la sérosité, autre élément du sang, dans laquelle le caillot nage.

« La pelote d'étoupes d'un rouge foncé, qui a la consistance de la chair ordinaire, en prend la couleur, lorsqu'on l'a fait dégorger dans plusieurs eaux, et qu'on a séparé par ce moyen les globules rouges, ce troisième élément du sang dont il fait la couleur : éléments qu'il est facile de séparer l'un de l'autre par les procédés ci-dessus.

« C'est la lymphe qui, dans le corps humain, forme les excroissances charnues contre nature, telles que les loupes, les polypes et les caillots des vaisseaux sanguins tronqués; elle s'y organise d'elle-même, le sang y circule, elle devient sensible et animée, par une régénération sans germe, au moins connu, ou bien allégué gratuitement, et dont nous avons vu des exemples dans la sève extravasée de certains arbres; telle est celle du chêne vert écorcé, qui a une tendance pareille à s'organiser de même. »

Éstoura, *v.* ou **Éstourl**. Essuyer; sécher, rendre sec; dessécher et mettre à sec.

Éstourdì, ido, *adj.* Étourdi; inconsidéré; léger; qui agit étourdiment.

Éstourdì, *v.* Étourdir; causer un étourdissement; faire perdre connaissance par le fait d'un coup violent sur la tête qui cause un ébranlement au cerveau. Au fig. fatiguer par le bruit; ennuyer par un babil incessant; distraire d'une occupation par des éclats de voix.

S'éstourdì, s'étourdir; se donner une violente commotion à la tête; se faire illusion.

Dér. de l'ital. *Stordire*, m. sign.

Éstourì, *v.* Essuyer. — *Voy. Éstoura.*

Éstouris ou **Éstourisses**; *s. m. plur.* Jaunisse, ictère; deux maladies qui diffèrent peu par leurs diagnostics : leurs symptômes les plus saillants sont la couleur jaune de la peau, du blanc des yeux, des urines, et la blancheur des excréments. Le populaire a cent topiques plus plaisants et plus ridicules les uns que les autres contre cette maladie. Il n'est pas impossible que la crédulité du malade, réagissant sur le moral, n'ait pu amener des cures qui ne sont dues réellement qu'à cette action morale dans une maladie qui, produite par la bile et ayant son siége dans les hypocondres, a une connexité avec le moral pareille à celle du spleen, qui, comme on le sait, agit dans la même région. — *Lous éstourisses blans*, les pâles couleurs.

Il semble de prime abord que ce mot vient du lat. *Extorris*, banni, exilé; car la ressemblance graphique est parfaite; mais comment allier les acceptions si différentes des deux termes? Est-ce que, dans le temps, on fuyait les individus atteints de la jaunisse à cause de cette couleur affreuse, répandue sur leur face, qui les faisait ressembler à une race maudite? Étaient-ils bannis de la société comme les ladres et les lépreux? Nous ne le savons, et nous hasardons simplement une induction.

Éstournèl, *s. m.* Étourneau, sansonnet; étourneau vulgaire, *Sturnus vulgaris*, Linn., oiseau de l'ordre des Passereaux et de la fam. des Conirostres ou Conoramphes, à bec conique. Cet oiseau de passage, de la grosseur d'un merle, ayant tout le corps d'un noir lustré, chatoyant de vert et de pourpre foncé, souvent tacheté de blanc, se prive fort bien, apprend à répéter des airs et même à parler.

Au fig. *Éstournèl* se prend pour nigaud, homme sans jugement et sans tête. — *Lous éstournèls én troupo soun pas grasses*, prvb. Cela se dit des familles trop nombreuses ou du bétail trop considérable pour le pâturage.

Dér. du lat. *Sturnus*, m. sign.

Digitized by Microsoft®

Éstrado, *s. f.* Estrade; tréteau; trottoir. — *Batre l'éstrado*, tenir la campagne; courir les grands chemins.

Dér. de l'ital. *Strada*, chemin.

Éstragoun, *s. m.* Estragon, *Artemisia dracunculus*, Linn., plante de la fam. des Composées Corymbifères, potagère, à vertu anti-scorbutique, dont on aromatise le vinaigre en l'y faisant macérer.

Dér. du lat. *Dracunculus*, de *Draco*.

Éstrangla, *v.* Étrangler; presser le gosier au point d'intercepter la respiration; étouffer; suffoquer. — *Ès huraùs coumo un chi quan s'éstrangla*, il est heureux comme un chien qui s'étrangle, dit-on d'un pauvre hère à qui rien ne réussit.

Dér. du lat. *Strangulare*, m. sign.

Éstrangladoù, *s. m.* Chemin fort étroit; ruelle à pli de corps; coupe-gorge.

Éstranglo-chi, *s. m.* Colchique, safran bâtard, *Colchicum autumnale*, Linn., plante de la fam. des Colchicacées. On l'appelle vulgairement: Tue-chien ou mort aux chiens. Sa racine est un poison violent surtout pour les chiens. De là son nom.

Éstrangoula, *v.* Dim. de *Éstrangla*. Se dit d'un vêtement quelconque trop juste qui met le corps à la torture, ou d'un animal qui avale une bouchée de travers.

Éstranje, anjo, *adj.* Étrange, extraordinaire; qui est contraire à l'usage, au sens commun, aux convenances.

Éstranje, au masc. seulement et pris substantivement, signifie aussi : pays étranger. — *Ès ana din l'éstranje*, il est allé en pays étranger, hors de France.

Dér. du lat. *Extraneus*, étranger.

Éstranjè, jèïro, *adj.* Étranger; qui est d'un autre pays que celui où il se trouve actuellement; qui n'a aucun rapport avec la société, avec l'endroit dont il est question; qui est étranger à la conversation, à l'affaire dont on traite. — *Lous éstranjès*, les troupes étrangères de l'invasion.

Dér. du lat. *Extraneus*, m. sign.

Éstras, *s. m.* Au plur. *Éstrasses*. Dégât; débris; reliefs d'étoffe, ou de mets, qu'on laisse perdre. — *Laïsso tout à l'éstras*, il laisse tout se perdre, se gâter, s'avarier. *Baïla à éstras dé mèrca*, donner à vil prix, gâter le marché; mévendre.

Dér. de *Éstrassa*.

Éstras, *s. m.*, au plur. *Éstrasses*. Capiton; résidu des cocons qui reste avec les chrysalides quand on en a filé la soie; résidu trop peu consistant pour fournir un brin. Pour profiter cette substance, chaque fileuse, à la fin de la journée, fait bouillir à gros bouillons dans sa bassine les chrysalides revêtues de cette légère pellicule qui les recouvre: en les battant avec son balai, elle en fait tomber les chrysalides; il en résulte un réseau de filasse grossière qu'on appelle *Éstras*, que l'on carde et dont on fait un fleuret grossier.

Éstrassa, *v.* Perdre; gâter; gaspiller; laisser se perdre, se gâter. — *Aquél auvrage és éstrassa*, c'est un ouvrage gâté, gâché. *Éstrassa lou pan*, laisser perdre le pain. *Cé qué s'éstrasso, proufito pa'n dèngus*, dicton plein d'une sage et charitable économie : le bien qui se gâte, qui se perd, ne profite à personne, pas même aux pauvres. Au fig. *Éstrassa sa marchandiso*, vendre à vil prix, gâter le métier. *Aquélo fio s'és bièn éstrassada*, cette fille a bien gâché son avenir par son mariage, elle pouvait trouver beaucoup mieux : cela se dit seulement par rapport à la fortune et à l'alliance. *Éstrassa lou mâou*, se distraire d'une souffrance, soit par une occupation agréable, soit par un travail sérieux et qui préoccupe entièrement l'esprit. *Éstrassa un lagui*, tromper le chagrin, s'étourdir sur ses malheurs. *Anén, anén! fôou éstrassa tout aquò*, allons, allons! il faut oublier ce sujet de discorde, mettre cette injure sous les pieds. *Y-a pas rès qué s'éstrasse*, il n'y a pas tant à se récrier, il n'y a rien de trop. *Ès bravéto, pamén y-a pas rès qué s'éstrasse*, cette fille n'est pas mal, mais il n'y a pas de quoi tant crier: venez-y voir.

Dér. de l'ital. *Etraziare*, maltraiter, outrager; prodiguer.

Éstrassaïre, aïro, *adj.* Péjor. *Éstrassaïras, asso*. Prodigue; dissipateur; qui n'a pas d'ordre; qui laisse tout perdre, tout gâter.

Éstrasso-lèngôou, *s. m.* Paresseux; qui passe son temps au lit; qui se lève tard.

Éstrasso-parâoulo, *s. m.* Diseur de riens; qui parle toujours pour ne rien dire.

Éstrasuïa, *v.* Éblouir; fatiguer la vue; appesantir la vue; donner cette espèce de berlue ou de lourdeur de paupières que l'on éprouve le soir quand on succombe au sommeil, et lorsqu'on vous réveille en sursaut.

Formé du lat. *Extrà*, dehors, au-delà, et du fr. *OEil*, qui d'après le génie languedocien devrait se prononcer *Ul*: c'est proprement, aveugler.

Éstravagan, ganto, *adj.* Extravagant; fou, bizarre.

Ce mot, qui nous vient du fr., est formé du lat. *Extrà*, en dehors, et *Vagari*, être errant, vagabond. Peut-être a-t-il été pris tout fait du lat. *Extravagantes*, qui étaient des lois romaines, jetées çà et là dans la jurisprudence et non contenues dans le *Corpus juris* de Justinien? Ces lois et ordonnances dont la bizarrerie les aurait fait exclure, auraient bien pu former l'adj. Extravagant, dans son acception plus étendue.

Éstravaganço, *s. f.* Extravagance; état de l'âme qui extravague; action ou discours hors de raison. — *Dis pas ou faï pas qué d'éstravagançes*, il ne dit ou ne fait que des extravagances.

Èstre, *v.* Être. — Parfois il fait aussi *Rèstre*. L'introduction de *R*, consonnance forte et rude, est fréquente dans la langue d'Oc: elle ne déplait pas à son génie. On la remarque dans la formation de bien des noms propres dans des mots où rien ne semblerait devoir l'appeler, puisqu'ils ne traduisent que des formes romanes ou de la moyenne latinité qui ne l'avaient pas admise, et par ex.

Digitized by Microsoft ©

dans les reproductions des désinences en *anicæ, enicæ, onicæ*, latines, pour *anègues, énègues, onègues*, devenues ensuite *ange, enge, onge, anche, enche, agné, ègne, ogne*, etc., et enfin fixées en *argue, ergue, orgue*. Ce doit être en vertu des mêmes propensions qu'elle apparaît ici, avec cette circonstance qu'elle se place au commencement du mot et d'un verbe très-fréquent. Serait-ce pour éviter un hiatus quand le mot qui précède finit par une voyelle non élidée? Serait-ce pour imprimer une sorte d'énergie plus sentie à la phrase? Toujours est-il qu'elle ne peut être considérée que comme euphonique et n'appartenant en propre qu'à notre langue; et sa présence n'en est pas moins très-remarquable et originale. Au reste il faut remarquer encore que cette forme avec *l* initial n'existe qu'à l'infinitif: elle ne produit dans aucun autre temps du verbe.

Èstre ou *Rèstre* est un des verbes auxiliaires en lang. comme en fr. Il est irrégulier, a dit un savant grammairien, dans la plupart des langues indo-européennes, c.-à-d. qu'on emploie plusieurs verbes différents, défectueux, chacun dans quelques-uns des temps, pour composer le système général de conjugaison de ce verbe. — *Dé qué li sès?* Qu'êtes-vous pour lui? A quel degré êtes-vous parents? *Li souï pas rès*, je ne suis pas parent avec lui.

Dér. du lat. *Esse, sum, fui.*

Èstré, éstrécho, *adj.* Dim. *Éstréché, éto; Éstréchoù, ouno.* Étroit. — *Voy. Déstré.*

Dér. du lat. *Strictus*, m. sign.

Éstrécési, *v.* Rétrécir. — *Voy. Déstrécési.*

Éstréma, *v.* Renfermer; serrer; mettre à l'abri; mettre dedans les récoltes et tout ce qui souffrirait au dehors des intempéries ou des voleurs. — *Éstréma-vous*, rentrez, mettez-vous à l'abri. *Éstréma un chival*, faire rentrer un cheval à l'écurie. *Las cagardoulos éstrèmou lus banos*, les escargots rentrent leurs cornes. *Lou sourél s'éstrèmo*, le soleil se cache dans les nuages. On dit d'un gros mangeur: *Patira pas aquèste hivèr, éstrèmo foço pasturo*, il ne souffrira pas de besoin cet hiver, il fait bonne provision de fourrage.

Dér. du lat. *Extremus*, dernier, le plus reculé; parce qu'au sens propre, *Éstréma* signifie serrer avec soin, renfermer dans le coin le plus secret, le plus reculé de la maison.

Éstréna, *v.* Donner des étrennes au jour de l'an; donner le pour-boire ou les épingles aux servantes d'auberge, aux postillons, aux garçons d'hôtel; mettre pour la première fois un objet d'habillement ou de toilette; donner l'étrenne à un marchand, être le premier à lui acheter un article ou le premier chaland de la journée; avoir le premier usage d'une chose.

Éstréno, *s. f.* Étrenne; libéralité, gratification aux gens que l'on emploie ordinairement; premier argent que reçoit un marchand; premier usage que l'on fait d'une chose. — *Las éstrénos*, les étrennes du jour de l'an. *N'aï agu l'éstréno*, j'en ai eu les prémices. *Diou vous done bono éstréno*, dit-on à un marchand: que Dieu vous envoie des chalands.

Dér. du lat. *Strena*, m. sign. — Ce mot lat. vient du nom *Strenua*, déesse de la force; parce que des branches coupées dans une forêt consacrée à cette divinité, furent offertes le premier jour de l'an à Tatius, roi des Sabins, qui partagea le trône de Rome avec Romulus. Ce prince les reçut comme un heureux augure, et en autorisant cette coutume pour l'avenir, il voulut que le nom du présent qu'on se ferait à cette époque de l'année en rappelât l'origine.

Éstrïa, *v.* Étriller un cheval, le frotter avec l'étrille. Au fig. battre; rosser; rouer de coups; étriller les épaules de quelqu'un.

Dér. du lat. *Strigilare*, m. sign.

Éstrïado, *s. f.* Raclée; volée de coups; correction manuelle.

Éstricado, *s. f.* Traite; parcours; temps de marche. — *Y-a'no bono éstricado*, il y a une bonne traite. *Y anaraï d'uno éstricado*, j'irai tout d'une traite.

Dér. du lat. *Extricare*, dépêcher une affaire; s'en débarrasser.

Éstrigougna, *v.* Tirailler; trainer; tirer par les habits ou par le bras; secouer; houspiller. — *Voy. Trigoussa.*

Dér. peut-être du lat. *Extringere*, serrer fortement: *Éstrigougna* est d'évidence un réduplicatif qui augmente l'action.

Éstrigougnado, *s. f.* Tiraillement; action de tirailler, de déchirer les habits de quelqu'un en le tiraillant.

Éstriou, *s. m.* Étrier, anneau de métal suspendu de chaque côté de la selle et servant d'appui au pied du cavalier. — *Tène l'éstriou à qudouquus*, tenir l'étrier; servir de marche-pied; aider quelqu'un à parvenir, lui prêter la main; être son complice.

Dér. de la bass. lat. *Strivarium* ou *Streparium*, m. sign.

Éstripa, *v.* Déchirer; mettre en pièces, en loques; essarter un champ; défricher; étriper; arracher les entrailles à un animal, éventrer. — On dit par antiphrase, *Éstripovèsto*, d'un homme très-maigre qui ne peut remplir ses habits.

Ce mot peut venir de la particule extractive *Es* et de *Tripo*, boyau, c.-à-d. extraire, arracher les boyaux. Dans le sens de défricher, il peut venir du lat. *Ex* et *Stirps*, souche, arracher les souches. Il reste à savoir dans les diverses acceptions quelle est celle qui a été usitée la première.

Éstripaduro, *s. f.* Déchirure; accroc.

Éstrivièïro, *s. f.* Étrivière, courroie double qui soutient l'étrier. — *Douna las éstrivièïros*, donner les étrivières, frapper, fustiger avec les étrivières ou autrement. Cette expression vient sans doute du moyen-âge où les chevaliers corrigeaient les fautes de leur pages et varlets à coups d'étrivières.

Éstron, *s. m.* Dim. *Éstrouné;* péj. *Éstrounas.* Étron, matière fécale. — Se dit aussi comme terme injurieux et

Digitized by Microsoft ®

très-bas, appliqué à un enfant, à un jeune homme qui fait des embarras, des traits méprisables.

Èstrouncha, *v.* Étronçonner les branches d'un arbre; couper la cime d'une plante ou l'extrémité supérieure de tout autre objet. — *Èstrouncha lous pèous,* diminuer la longueur d'une mèche de cheveux.

Dér. du lat. *Truncare,* rogner, couper par le bout.

Èstroupia, *v.* Estropier; casser un membre, le blesser, l'atrophier; gâcher un ouvrage; altérer un mot, une pensée, la langue.

Dér. de l'ital. *Stroppiare,* m. sign.

Èstru, *s. m.* Félicitation; compliment à l'occasion d'un heureux évènement.

Èstruciou, *s. f.* Instruction pastorale, sermon familier à la portée du peuple; instruction analytique que les catéchistes font sur le catéchisme aux enfants.

Il y a telles personnes grossières qui vont jusqu'à faire de ce mot celui de *Déstruciou :* c'est de l'hydrophobie archi-franchimande, que nous n'adopterons jamais : rien ne compromettrait plus sûrement la cause si belle du languedocien, que d'insérer dans sa nomenclature ces variantes barbares.

Èstruga, *v.* Complimenter, féliciter quelqu'un sur un évènement heureux. — *Vous èstrugue d'un fil,* je vous félicite sur la naissance de votre fils.

Ce mot et sa racine appartiennent au dialecte provençal; mais ils ont percé jusqu'à nous. La popularité des poésies de l'abbé Favre et des Noëls plaisants de Saboly nous l'ont importé.

Sa racine paraît être le lat *Strues,* sorte de gateau dont on faisait oblation en actions de grâce.

Èstrui, èstruicho, *adj.* Instruit; habile; savant; qui a de l'acquis.

Corrupt. du fr. *Instruit.*

Èstrumèn, *s. m.* Instrument de musique. — Ce mot, emprunté au fr., ne s'emploie guère que dans cette phrase ironique : *La lénguo ès un poulit èstrumèn,* la langue est un instrument bien habile, que l'on adresse à un individu gascon et vantard : c'est lui dire que toutes ses bravades ne vont pas plus loin que le propos.

Èstudia, *v.* Étudier; tâcher d'apprendre par cœur; appliquer son esprit aux sciences; penser; réfléchir. — *Dé qu'èstudies aquì, choutaras?* qu'as-tu à bayer aux corneilles, nigaud !

Dér. du lat. *Studere,* m. sign.

Èstudian, *s. m.* Étudiant; écolier; jeune garçon qui fait ses études.

Èstudie, *s. m.* Étude; cabinet d'un notaire, d'un avocat, d'un avoué, d'un homme de lettres, etc.

Èstuì, *s. m.* Étui. — Nous n'ajoutons rien pour une définition, et ce n'est qu'à regret que nous insérons ici et seulement pour mémoire, un mot que désavouerait un vrai languedocien, mais que le français a imposé à nos novateurs, parmi lesquels il a cours journalier. Pour nous, nous nous renfermerons, pour notre usage, dans son correspondant pur-sang *Cargué.*

Néanmoins, qu'il soit bien entendu que, dans cette objurgation, il ne s'agit que d'étui de couturière, qui ne peut avoir d'autre nom que *Cargué;* quant aux autres acceptions du mot *Étui,* il faut bien l'accepter du fr., ne serait-ce que pour rendre *Èstuì dè lunétos.*

Èstuvo, *s. f.* Étuve; lieu qu'on échauffe pour faire suer.

Dér. de *Atuba,* allumer.

Et, *conjonction copulative.* Et. — En lat. *Et;* en ital. *E, ed;* en ancien esp. *È,* aujourd'hui *Y;* en port. *E.* Dans le plus vieux des titres de notre Hôtel-de-Ville, la charte romane d'Alais de 1200, cette conjonction est écrite *E;* les troubadours l'écrivaient de même par un *E* seul; Sauvages et bien des auteurs anciens et modernes de la langue d'Oc n'emploient pas d'autre forme. On prononce *È, è* grave, ouvert, sans jamais faire sentir le *T* final, qui ne sonne point et ne fait aucune liaison, non plus que dans le fr. avec le mot suivant, même commençant par une voyelle.

Pourquoi cependant adoptons-nous une orthographe contraire à ce principe qu'en languedocien il n'y a point de lettre inutile, qui ne doive se prononcer, qui ne garde sa valeur? Pourquoi ne pas suivre tant de modèles assurément fort recommandables et qui font autorité?

C'est une exception pour laquelle nous n'attendions que le moment de demander grâce; et elle a, nous l'avouons, d'autant plus besoin d'indulgence que, si notre conjonction *Et* eût été soumise à la configuration romane par *E* simple surmonté d'un accent grave, sa consonnance était maintenue et sa signification ne perdait rien. Voici pourtant les raisonnements auxquels nous nous sommes laissé prendre.

Dans de précédents articles nous avons déjà expliqué comment nous entendions l'orthographe languedocienne, et d'après quels principes il lui était imposé de se diriger. Nous faisons ici encore de l'éclectisme, et nous nous garderions bien de rompre avec les traditions. Mais, avant tout, la manière d'écrire les mots qui nous paraît préférable sera toujours celle qui, sans blesser le génie particulier de notre idiome, s'écarte le moins des habitudes de lecture et d'écriture familières dès l'enfance au plus grand nombre, par conséquent la plus accessible à tous.

Notre langue n'entend point sans doute descendre au rang de patois du français, elle qui, même pour consentir à entrer quelquefois en commerce avec lui, prend un soin si minutieux d'imprimer à ses emprunts sa marque propre et originale. Néanmoins, nous avons beau protester, elle n'en subit pas moins les influences et l'invasion. Faute d'avoir pu rester maîtresse d'elle-même et se gouverner par son génie; faute d'une législation et d'une charte, c.-à-d. d'une orthographe et d'une syntaxe incontestées, auxquelles les dissidences pussent être toujours ramenées et soumises, elle s'est abandonnée et s'est laissée souvent entraîner hors de ses voies; si bien qu'un usage sans sanc-

Digitized by Microsoft®

tion est devenu le seul maître et l'unique règle. Mais encore ce tyran capricieux, qui procédait plus d'instinct que de logique, était-il toujours bien saisissable dans ses volontés? Nullement : chaque auteur avait son système et en préconisait l'excellence avec un droit égal. Force est donc aujourd'hui, sans autre autorité que l'usage mal défini, pour se maintenir dans une certaine régularité rationnelle, d'adopter d'abord bien des procédés orthographiques de notre voisin, puis de représenter les mots comme nous les articulons au moyen de signes et de combinaisons qui n'appartiennent point en propre à la langue d'Oc, admise seulement au partage. Notre méthode d'écrire trouve là une première justification.

Mais tout n'est pas dit. Les dialectes de la langue d'Oc sont nombreux, et quelles facilités ils ont eues de prendre leurs franches coudées, il est plus naturel de le concevoir que d'en mesurer la licence. Chacun a apporté sa pierre à l'édifice, et personne n'était là pour apprécier la qualité des moëllons et diriger la pose. Tout est entré un peu pêle-mêle; et là où manquait un contrôle sévère pour vérifier la légitimité des droits, la possession devait finir évidemment par valoir titre.

Ce travail d'envahissement n'a jamais cessé; le purisme des fidèles a crié à la profanation : ces apports, malgré tous les scrupules, ont fini par s'impatroniser. Nos constructions de phrase, par exemple, à quelques rares exceptions près, et nous ne nous épargnons pas à les relever, ont abandonné leur originalité romane qui, mieux que le français, rappelait le type latin, et elles se sont formées sur l'étalon d'outre-Loire. C'est cette similitude de constructions qui nous a forcé d'emprunter au français tous ces liens, tous ces ciments de la phrase que l'on nomme adverbes, prépositions et conjonctions surtout. Les trois quarts en effet de nos conjonctions sont purement et strictement françaises : *Et, Ni, Coumo, Quand, Mais, Pas,* etc. De même pour un autre genre de mots, substantifs ou temps de verbes, la plupart monosyllabiques, qui ont amené des liaisons inconnues au languedocien, et dont il est nécessaire de tenir compte : nous les signalerons.

Nous aurons à revenir là-dessus à mesure que la circonstance le fera, et aussi peut-être à réclamer en leur faveur des exceptions et des tolérances. Abrégeons, en attendant, le douloureux chapitre des concessions pour rester en présence de l'obligation imposée à notre lexique, et des perplexités qui ont dû l'assaillir, au moment de se faire un système orthographique au milieu de tant de divergences.

Tout d'abord, avec un idiome dont la mélodie est l'âme et la base, chaque mot doit être figuré par une notation si précise qu'elle contraigne à l'épeler comme il doit être entendu pour avoir et représenter le sens vrai : l'orthographe auriculaire, phonétique s'érige donc en principe. Puis, si l'on considère les circonstances, le milieu dans lesquels un lexique de cette langue va apparaître, où il est appelé à vivre, n'est-il pas évident qu'il est destiné surtout à des lecteurs qui ont fait toutes leurs études de lecture dans le français et sur le syllabaire et l'alphabet français? Il ne s'agit pas ici d'abdication pour la langue d'Oc, ni de faire acte d'humiliant vasselage envers un rival : toute la question est de la maintenir dans son rôle littéraire, et de donner à ses compositions, à son langage usuel, les moyens les plus sûrs de se faire comprendre et de conserver son caractère original. Il importait encore à ce point de vue de ne pas contrecarrer des habitudes venues de l'école à la grande masse de ceux qui ont à consulter des livres languedociens. Tous ces intérêts expliquent suffisamment notre méthode.

Or, nous avons dû conclure de là que notre lexique, pour être au courant du mouvement linguistique dans notre pays, était tenu de reproduire les innovations et les apports qui ont enrichi la langue, en plus grand nombre que n'a fait et n'a voulu faire l'abbé de Sauvages, soit parce qu'il fallait être plus complet, soit parce que la foule des vocables, nouveaux venus depuis Sauvages, est plus considérable que de son temps. Mais nous avons été amené à cette autre déduction que la prononciation de chaque mot, pour en obtenir l'intelligence, devait être représentée par les lettres admises partout, avec leur valeur consacrée par la pratique, constituant le son et la cadence, ces principes essentiels de notre idiome musical.

Les risques que courait notre dialecte à se rapprocher en cela de l'orthographe française ne nous ont point frappé. Il semble qu'il n'y a pour lui au contraire que des avantages à recueillir et que son génie n'en est nullement blessé. Il demande à être bien lu pour être bien compris, à être bien épelé pour être bien prononcé et cadencé : la configuration visuelle, saisissante, facile de ses vocables par l'alphabet français, le seul connu, ne leur enlève ni le signe, ni le cachet du crû, ne les dénature point : il y a convenance à se servir des moyens les plus simples et en même temps les plus commodes.

Ces considérations devaient nous décider. La première des conjonctions dont nous avons à traiter, et la plus fréquente sans contredit, appelait ces remarques générales qui préviendront les redites, et leur raison fera comprendre leur utilité.

Comme en français, notre conjonction *Et* s'écrira en deux lettres et se prononcera sans faire sentir le *T* final : comme en français aussi, ce dernier *T* ne formera point de liaison avec le mot qui suivra. Cette configuration ne surprendra pas le lecteur, et une fois expliquée ne peut porter aucun trouble, ni causer la moindre hésitation, pour être prononcée comme en français. Dans l'intérêt d'une prompte intelligence de la phrase écrite, l'exception nous paraît devoir être acceptée, et elle sera tout à fait légalisée, quand nous aurons rappelé qu'elle a été introduite, sans soulever un reproche, dans les *Castagnados*. Le modèle est toujours bon à suivre.

Digitized by Microsoft ®

Évangile, *s. m.* Évangile; partie de l'évangile qu'on récite à la messe.

Dér. du lat. *Evangelium.*

Évéïa, évéïado, *adj.* Éveillé; vif, alerte; gai; espiègle.

Évéjo, *s. f.* Envie. — *Voy. Énvéjo.*

Évéjoùs, ouso, *adj.* Dim. *Évéjousé, éto; Évéjousò, oto.* Envieux. — *Voy. Énvéjoùs.*

Évès, évèsso, *adj.* Couché sur le dos; à la renverse. — Ne s'emploie guère que dans ce dicton : *S'aparo coumo un cat évès,* il se défend des griffes et des ongles.

Dér. du lat. *Eversus,* renversé.

Ézan, *adj. masc.* Exempt; exempté du service militaire par le conseil de révision.

Mot nouveau : mais il est facile de voir comment cette idée et beaucoup d'autres du même genre ont pris place dans le langage populaire.

Ézancîou, *s. f.* Exemption; cas, motif d'exemption.

Ézantl, *v.* Exempter, dans le sens du recrutement : dans tout autre, préserver; défendre. — *Sé moun capèl m'avié pas ézantì lou co,* si mon chapeau n'avait pas paré le coup.

Ézate, ézato, *adj.* Exact; parcimonieux; qui exige rigoureusement tout ce que la légalité lui accorde; qui partagerait un poil en deux pour en avoir sa quote-part.

Ézémple, *s. m.* Exemple; modèle d'écriture.

Pr'ézémple, par exemple. — Se dit quelquefois interjectivement : *Ah! pr'ézémple!* Ah! pour le coup!

Ézinla, ado, *adj.* Exilé; proscrit; banni.

F

F, *s. f.* F, sixième lettre de l'alphabet et quatrième des consonnes. Se prononce dans l'épellation languedocienne *Èfo,* et prend le genre féminin.

La classification grammaticale des consonnes range F parmi les Labiales, aspirée forte, parce que, pour la prononcer, dit un savant grammairien, « la lèvre inférieure se retire sous les dents incisives supérieures qu'elle presse avec quelque force, et ne laisse qu'une très-petite ouverture des deux côtés de la bouche vers les dents canines; l'air, chassé des poumons avec une certaine énergie, s'échappe avec vitesse par ces deux issues, en produisant une sorte de souffle assez fort, dont le bruit est tout à fait semblable à celui que fait entendre un chat qu'on irrite. »

La disposition de l'organe buccal reste à peu près la même, quoique avec un amoindrissement sensible et plus de faiblesse, pour la labiale aspirée faible V; et c'est ce qui explique pourquoi entre lettres ou consonnes de même organe, la permutation se fait assez volontiers. Mais comme nos dialectes n'ont pas, comme le fr., des mots terminés par F, cette permutation n'apparaît qu'au féminin ou dans les composés, où une terminaison adoucie peut trouver place; et de plus, comme il est rare qu'une forte se change en faible, tandis que la permutation contraire est plus fréquente, il en est résulté que, dans les recherches étymologiques, on n'est pas surpris, à propos de notre consonne, de rencontrer, par exemple, le lat. *Vivus,* donner *vif* au fr. m., et au lang. *Viou,* faisant *Vivo* au fém., et de voir *Nóou,* de *Novus* ou *Novem,* en fr. neuf, donner au fém. *Novo; biôou* de *bos, bovis,* en fr. bœuf; etc., et aussi *vices,* lat. faire en lang. *Fés,* en fr. Fois; *Vervex,* lat. *Fédo,* lang. etc. Mais une autre transformation de F se rencontre encore dans quelques mots de notre dialecte : elle est très-répétée dans l'espagnol, et dans le béarnais et l'armagnac : c'est celle de F en H, et *vice versâ.* Les dispositions de prononciation l'amènent naturellement partout où l'aspiration de H est plus recherchée. Nous, qui la cultivons moins qu'ailleurs, nous n'en pouvons offrir beaucoup d'exemples : cependant les mots *Fartaïo, Fardos, Fénno,* et autres que nous relevons au passage, présentent de curieux spécimens.

Fa, *v.* Faire. Contraction de l'infinitif *Faïre;* dans d'autres dialectes *Far.* — Ne s'emploie pas indistinctement pour le verbe qu'il représente, mais seulement dans certaines locutions, sous certaines conditions, qu'il est impossible de préciser et de citer en règle. *Pode pas fa dé mén qué dé...,* je ne puis me dispenser de... *Ou vole pas fa,* je ne veux pas le faire. *Y vouïèï pas fa mâou,* je n'avais pas l'intention de lui faire du mal. *T'ou vôou fa vêïre,* je vais te le faire voir. *Fa fio dé tout bos,* faire feu de tout bois. *Fa l'ase pér manja dé brén,* faire l'âne pour avoir du son. *Fóou fa jo qué dure,* il faut faire jeu qui dure.

Fa, facho, *part. pass.* du v. *Faïre.* Fait, faite; achevé, exécuté. — Ce participe n'a point de dim. ni d'aug m.; mais quand il est pris adjectivement par une adjonction comme *bièn fa, mâou fa,* il est susceptible de prendre l'un et l'autre : *Aquél drole és bièn fachè dîn touto sa pér-sounéto,* cet enfant est très-bien pris dans toute sa petite personne. *Aquél home és mâou fachas,* cet homme est vilain et mal fait.

Le prvb. dit : *Éntre lou fa et lou di y-a cènt lègos dé camì,* entre la promesse et l'exécution, entre la parole et

Digitized by Microsoft ®

51. Jules Gabriel DE VINOLS, Vocabulaires patois vellavien-français et français-patois vellavien (1891)
52. François Juste RAYNOUARD, Résumé de la grammaire romane (1838)
53. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 1 (A-B) (1836)
54. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 2 (C) (1836)
55. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 3 (D-E) (1838)
56. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 4 (F-K) (1838)
57. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 5 (F-K) (1838)
58. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 6 (F-K) (1838)
59. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 7 (F-K) (1843)
60. François Juste RAYNOUARD, Lexique roman - 8 (F-K) (1843)
61. François Juste RAYNOUARD, Lexique Roman – 9 (Appendice) (1843)
62. François Juste RAYNOUARD, Lexique Roman – 10 (Index A-E) (1843)
63. François Juste RAYNOUARD, Lexique Roman – 11 (Index F-Z) (1843)
64. Général PLAZANET, Essai d'une carte des patois du midi (1913])
65. Joseph ANGLADE, Notes languedociennes, in Revue des Langues Romanes (1900)
66. Léon LAMOUCHE, Note sur la classification des dialectes de la langue d'oc (1900)
67. François VIDAL, Étude sur les analogies linguistiques du roumain et du provençal (1885)
68. Émile de LAVELEYE, Histoire de la langue et de la littérature provençales (1845)
69. Joseph LHERMITTE dit SAVINIAN, Grammaire provençale (sous-dialecte rhodanien). Précis historique de la langue d'oc (1882)
70. Henri GILBERT, La covisada (1928)
71. Achille LUCHAIRE, Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon (1881)
72. Joseph ANGLADE, Pour étudier les patois méridionaux (1922)
73. J. T. AVRIL, Dictionnaire provençal-Français – 1 (A-M) (1839)
74. J. T. AVRIL, Dictionnaire provençal-Français – 2 (N-Z) (1839)
75. Nicolas BÉRONIE & Joseph-Anne VIALLE, Dictionnaire du patois du Bas-Limousin (Corrèze) (1821)
76. Justin Edouard Matthieu CÉNAC-MONCAUT, Dictionnaire gascon-français, dialecte du département du Gers (1863)
77. Eugène CORDIER, Études sur le dialecte du Lavedan (1878)
78. Damase ARBAUD, De l'orthographe provençale (1868)
79. Maximin D'HOMBRES & Gratien CHARVET, Dictionnaire languedocien-français - 1 (A-E) (1881)
80. Maximin D'HOMBRES & Gratien CHARVET, Dictionnaire languedocien-français - 2 (F-Z) (1881)

1. Albert DAUZAT, Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne (1906)
2. Albert DAUZAT, Glossaire étymologique du patois de Vinzelles (1915)
3. Vastin LESPY et Paul RAYMOND, Dictionnaire Béarnais ancien et moderne (1887)
4. Joseph ANGLADE, Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen-Âge (1921)
5. Joseph ANGLADE, Grammaire de l'ancien provençal ou ancienne langue d'oc (1921)
6. Henry DONIOL, Les patois de la Basse-Auvergne. Leur grammaire et leur littérature (1877)
7. Darcy Butterworth KITCHIN, Old Occitan (Provençal)-English Glossary (1887)
8. Karl BARTSCH, Altokzitanisch (Provenzalisch)-Deusch Wörterbuch (1855)
9. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 1 (A-B), (1878)
10. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 2 (C), (1878)
11. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 3 (D-Enc), (1878)
12. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 4 (Enc-F), (1878)
13. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 5 (G-Mab), (1878)
14. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 6 (Mab-O), (1878)
15. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 7 (P-Rel), (1878)
16. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 8 (Rel-Sut), (1878)
17. Frederic MISTRAL, Lou tresor dóu Felibrige 9 (Sut-Z), (1878)
18. François MALVAL, Étude des dialectes romans ou patois de la Basse-Auvergne (1877)
19. Joseph ROUMANILLE, Glossaire Occitan (Provençal)-Français (1852)
20. Emil LEVY, Petit dictionnaire Ancien Occitan (Provençal)-Français (1909)
21. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 1 (A-B) (1846)
22. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 2 (C-D) (1846)
23. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 3 (E-O) (1846)
24. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 4 (E-O) (1846)
25. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 5 (P-R) (1847)
26. Simon Jude HONNORAT, Dictionnaire de la Langue d'Oc 6 (S-Z) (1847)
27. Jules RONJAT, Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes (1913)
28. Vincenzo CRESCINI, Glossario Antico occitano (provenzale)-italiano (1905)
29. Henri Pascal de ROCHEGUDE, Essai d'un glossaire occitanien (1819)
30. Abbé de SAUVAGES, Dictionnaire français-languedocien 1 (A-G) (3e éd.1820)
31. Abbé de SAUVAGES, Dictionnaire français-languedocien 2 (H-Z) (3e éd.1821)
32. Achille LUCHAIRE, Glossaire ancien gascon-français (1881)
33. Camille CHABANEAU, Grammaire limousine (1876)
34. Aimé VAYSSIER, Dictionnaire patois de l'Aveyron 1 (A-Greda) (1879)
35. Aimé VAYSSIER, Dictionnaire patois de l'Aveyron 2 (Gredo-Z) (1879)
36. Jean-Baptiste CALVINO, Nouveau dictionnaire niçois-français (1905)
37. Jean-Pierre COUZINIÉ, Dictionnaire de la langue romano-castraise 1 (A-F) (1850)
38. Jean-Pierre COUZINIÉ, Dictionnaire de la langue romano-castraise 2 (G-Z) (1850)
39. Joseph ROUMANILLE, De l'orthographe provençale (1853)
40. Jean DOUJAT, Le dictiounari moundi (1811)
41. Louis BOUCOIRAN, Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux - 1 (A-C) (1898)
42. Louis BOUCOIRAN, Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux - 2 (D-L) (1898)
43. Louis BOUCOIRAN, Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux - 3 (M-Z) (1898)
44. John DUNCAN CRAIG, A Handbook to the Modern Provençal Language, (1863)
45. Joseph-Pierre DURAND DE GROS, Études de philologie et linguistique aveyronnaises (1879)
46. Oskar SCHULZ-GORA, Altprovenzalisches Elementarbuch (1906)
47. Eduard KOSCHWITZ, Grammaire historique de la langue des félibres (1894)
48. François ARNAUD & G MORIN, Le langage de la vallée de Barcelonnette (1920)
49. Harry EGERTON FORD, Modern Provençal Phonology And Morphology (1921)
50. Pedro VIGNAU Y BALLESTER - La lengua de los trovadores (1865)